

UNIVERSITE LILLE III – CHARLES DE GAULLE
U.F.R. DES SCIENCES DE L'ANTIQUITE/LANGUES ANCIENNES

THESE « NOUVEAU REGIME »

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE LILLE III

Discipline : langue et littérature latines

Présentée et soutenue publiquement

par

Florence Oliver-Coron,

**LA PHILOSOPHIE DU QUOTIDIEN DANS LA CORRESPONDANCE DE
CICERON**

directrice : Professeur Armelle Debru

Table des matières

Introduction	3
Première partie : Tirer le meilleur parti du présent.	15
Chapitre I : Etroitesse du présent.	18
1- L'urgence.	20
2- Le juste rythme.	31
3- Restriction de temps, restriction de choix.	43
Chapitre II : Les circonstances.	60
1- Poser la meilleure action.	64
2- Adaptation aux circonstances.	92
3- Jusqu'où acquiescer aux circonstances ?	101
Chapitre III : Les contraintes du présent.	109
1- Le hasard.	109
2- La norme.	126
Deuxième partie : Extensions du temps	148
Chapitre I : Répétition et variation des activités.	149
1- De la répétition à l'habitude.	149
2- Un emploi du temps équilibré.	165
Chapitre II : Bénéficier de l'épaisseur du temps.	185
1- La durée.	187
2- La continuité.	211
Troisième partie : Stabilité et changement.	237
Chapitre I : Stratégies de stabilisation.	238
1- Le corps.	239
2- Des repères matériels.	276
Chapitre II : Intégrer le changement ?	311
1- Une lutte contre le changement.	312
2- Un consentement à certains changements.	327
3- Maintenir l'identité en dépit des changements.	346
Quatrième partie : Futur et temporalités épistolaires.	367
Chapitre I : L'avenir.	368
1- Anticipation à court terme.	370
2- Anticipation à long terme.	391
Chapitre II : Détours, créations et récréations épistolaires.	419
1- Dépasser décalages et détours.	419
2- Pause et régénérescence philosophiques.	439
Chapitre III : Liberté épistolaire et remodelage du temps.	467
1- Labilités du temps épistolaire.	467
2- Le virtuel (souhaits, irréel, potentiel).	491
3- La généralité.	517
Conclusion.	554
Bibliographie	564

Introduction

La correspondance de Cicéron a reçu une attention minime, surtout en comparaison des traités théoriques de cet auteur. Comme la bibliographie de cette thèse l'atteste, peu nombreux sont les articles consacrés à ces lettres, et plus rares encore sont les livres qui portent entièrement sur elles ou l'une d'elle. Globalement, les écrits modernes recouvrent cinq champs de recherche : les problèmes de chronologie, de datation et de transmission de ce corpus¹, les questions historiques, où cette correspondance sert de support d'information², l'analyse du style littéraire³, l'étude des éléments extérieurs que sont les emprunts grecs et les citations⁴, enfin, la focalisation sur une lettre précise et sa compréhension dans un contexte historique et littéraire qui regroupe souvent les quatre champs précédemment cités⁵. Ce sont essentiellement des historiens qui l'ont étudiée, y trouvant une source d'informations de première main, parfois à des fins polémiques, comme l'acérbe ouvrage de J. Carcopino *Les Secrets de la Correspondance de Cicéron*. Ce monument antique est longtemps demeuré dans l'oubli, avant qu'Erasmus ne le redécouvre, et a suscité de nombreux rejets dès sa réapparition tant les lecteurs répugnaient à découvrir la face cachée d'un orateur auquel ils vouaient un culte admiratif.

Parmi les ouvrages récents, celui de J. Boes en 1990 traite des rapports entre la philosophie de Cicéron et les lettres de celui-ci. En écrivant *La philosophie et l'action dans la correspondance de Cicéron*, cet auteur cherche à vérifier l'absence de fondement des accusations, déjà largement réfutées, que J. Carcopino avait lancées contre l'orateur romain. Suivant une progression chronologique⁶, J. Boes cherche à vérifier la « sincérité » de Cicéron grâce à celle de ses lettres, convaincu que leur ensemble n'était pas voué à la publication⁷ et que leur témoignage permet de connaître les obstacles qui ont fait avancer la pensée de l'Arpinate⁸. L'ensemble conserve toutefois une optique historique, même s'il s'agit d'histoire

¹ L. Ross-Taylor (1937, 1949, 1964), T. Murphey (1998), J. H. Nicholson (1992, 1994-1995, 1998), S. Pittia (2002), C. Weyssenhoff (1966), A. Setaioli (1976) et D. R. Shackleton-Bailey (1958-1959, 1960, 1994).

² M. H. Dettenhofer (1990), E. Fallu (1970, 1973), J. Jacobs (1984) et T. Mitchell (1975).

³ D. et P. Cogny (1984), H. Cotton (1984, 1985), P. Cugusi (1998), R. Hariman (1989), G. O Hutchinson (1995, 1998) et R. Monsuez (1952, 1953, 1954).

⁴ B. Baldwin (1992) et R. B. Steele (1900).

⁵ R. G Boehm (1980, 1981, 1985 etc...), L.-A. Constans (1931), J. L. Moles (1982) et W. S Watt (1980, 1981).

⁶ *La philosophie et l'action dans la correspondance de Cicéron*. Après une première partie intitulée « intérêt philosophique et contexte philosophique d'une œuvre non philosophique », il s'attache à la « genèse de la philosophie de Cicéron d'après le témoignage de la correspondance » puis à la « philosophie de Cicéron d'après la Correspondance : quelques aspects d'un platonisme vécu ».

⁷ *Ibid.*, p. 7.

⁸ *Ibid.*, p. 33 et p. 173-175.

de la philosophie car il se préoccupe de sources, de genèse et de chronologie. De plus la philosophie mise au jour par J. Boes demeure selon lui un idéal abstrait et intellectuel, à quelques détails près, qui s'incarne essentiellement dans la recherche politique du bien de l'Etat : Cicéron conserverait une exigence dépourvue de tout pragmatisme – cette notion étant associée par l'auteur à un opportunisme – à tel point que la conclusion précise que « Cicéron maintient donc clairement la distinction entre la philosophie et la vie⁹ », ce qui lui permet de préserver ses idéaux. Si J. Boes effleure la notion de *tempus* comme contrainte¹⁰ ou catalyseur, il nous semble négliger l'importance capitale de la temporalité dans la philosophie de Cicéron. De plus, l'exclusion de toute l'œuvre rhétorique d'un tel orateur dans cette étude nous paraît étonnante et préjudiciable. Démontrer une cohérence entre pensée et action chez Cicéron nous paraît un point acquis et nous présupposons celle-ci. Alors le vide laissé par cet ouvrage et les études précédemment évoquées ouvre un horizon nouveau de recherche, suivant l'idée que l'existence entière de notre auteur est imprégnée d'une « philosophie du quotidien ».

L'association de ces deux notions peut sembler paradoxale, car la philosophie est en général éloignée de la trivialité et la banalité qui sont associées au quotidien. Les deux versants, l'un, abstrait et l'autre, concret, sont pourtant complémentaires et initient une dynamique fructueuse. Nous ne souhaitons pas détailler une théorie philosophique – ou une philosophie théorique – élaborée dans son ensemble, mais suivre cette piste dynamique, telle qu'elle se déploie au long des jours dont la *Correspondance* rend compte. L'expression « philosophie du quotidien », que nous avons retenue, recouvre en effet deux rapports essentiels et sensiblement différents entre la philosophie et le quotidien : il s'agit tout d'abord de la philosophie qui s'inscrit dans la vie quotidienne, Cicéron saisissant toutes les occasions de philosopher. Ensuite, il s'agit de la philosophie qui émane des choix et des actes concrets, où s'appliquent et où s'élaborent des principes philosophiques, dans les expériences du quotidien.

Cette philosophie, que nous comprenons dans son sens étymologique, est un élan vers la sagesse. Cela implique qu'il n'y ait pas de garantie de résultat, ni d'atteinte de la sagesse. Notre approche ne consiste donc pas à évaluer le succès d'une stratégie, même si parfois nous souhaitons en mesurer l'efficacité. La pensée philosophique de la *Correspondance* n'en demeure pas moins pratique et s'intéresse à tous les domaines, à tout moment. Un texte de Plutarque conforte cet aspect de façon décisive à nos yeux : « La plupart des gens s'imaginent

⁹ *Ibid.*, p. 334.

¹⁰ *Ibid.*, p. 331.

que la philosophie consiste à discuter du haut d'une chaire et à faire des cours sur des textes. Mais ce qui échappe totalement à ces gens-là, c'est la philosophie ininterrompue que l'on voit s'exercer chaque jour d'une manière parfaitement égale à elle-même (...) Socrate ne faisait pas disposer des gradins pour les auditeurs, il ne s'asseyait pas sur une chaise professorale ; il n'avait pas d'horaire fixe pour discuter ou se promener avec ses disciples. Mais c'est en plaisantant parfois avec ceux-ci ou en buvant ou en allant à la guerre ou à l'Agora avec eux, et finalement en allant en prison et en buvant le poison, qu'il a philosophé. Il fut le premier à montrer que, en tout temps et en tout endroit, dans tout ce qui nous arrive et dans tout ce que nous faisons, la vie quotidienne donne la possibilité de philosopher¹¹. » Ce propos vaut d'autant plus pour notre auteur que l'influence de Platon, et donc de Socrate, fut grande dans sa formation comme dans le développement de sa pensée.

La philosophie du quotidien est donc une orientation activement donnée en toute occasion à toutes les activités et réflexions de la journée, en fonction de principes de fond. L'étudier permet d'explorer en profondeur les véritables convictions de Cicéron. Dans les traités cicéroniens, on assiste à une polyphonie des différentes écoles philosophiques, dans laquelle la voix de l'auteur reste discrète. Sa philosophie du quotidien participe d'une synthèse de tous les choix qu'il pose au terme de ses examens et dans les multiples circonstances de son existence, qui sont autant de carrefours où platonisme, stoïcisme, épicurisme et dans une moindre mesure aristotélisme proposent leur voie. A chaque fois, il faut considérer les propositions de chaque école et négocier, trancher et trouver une solution personnelle. Dans la *Correspondance*, l'épreuve de la temporalité, qui demande aux idées de s'incarner de façon effective, oblige à poser des choix et à révéler ses vraies valeurs. Il nous paraît nécessaire de suivre ce fil directeur, pour partir du terrain concret, qu'éclairent parfois les traités théoriques, puis revenir vers ceux-ci avec un regard neuf.

Dans cette immersion dans la vie quotidienne et la confrontation à ses impératifs, le temps est en effet, de façon à la fois large et spécifique, l'obstacle majeur à surmonter, tout en demeurant le support et la trame de l'existence. Certes, Cicéron rencontre des remous politiques, l'action inattendue d'autrui, la maladie, des limites à sa mobilité ou à sa liberté, mais, vus de façon philosophique, tous ces éléments font intervenir le temps : circonstances, étroitesse du présent, nécessité de diachronie... Ils peuvent être abordés par le point de vue temporel, le plus large. Les personnes et l'espace sont dans le temps, mais le temps ne saurait être dans l'espace ou les personnes. Puisque le quotidien est un aspect de la temporalité,

¹¹ *Si la politique est l'affaire des vieillards*, 26, 796 d, cité par Pierre Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique*, p. 69.

comme coextensive à la vie, nous avons choisi de suivre comme fil directeur le problème majeur et non son terrain de déploiement.

Le temps, et en particulier sa restriction, impose certaines nécessités et conditionne l'action : si l'on était immortel, on aurait le loisir de suivre successivement plusieurs possibilités. La limite temporelle de la vie humaine pose cette première contrainte quantitative, qui s'avère décisive. De plus, de façon qualitative, cette temporalité humaine amène différents types de facteurs pour l'action et la conditionne : l'urgence, l'attente, les circonstances exercent autant de pressions sur une pensée et la poussent dans ses retranchements. Un choix théorique aisé devient pénible à mettre en œuvre de façon effective. Par exemple, n'est-il pas tentant d'imputer une épreuve ou un échec au hasard plutôt qu'à son propre jugement ? Comment bien user de la répétition des jours et des heures, et s'accommoder de leur monotonie ? Quelle stratégie mettre en place pour palier au mieux le manque de temps ?

Ce n'est pas dans les traités théoriques, mais bien dans la *Correspondance* qu'il faut chercher selon nous la philosophie cicéronienne, faite de négociation entre les différentes possibilités qu'il voit et scrute avant de poser une décision. Comment pourrions-nous cependant séparer l'épistolier et le rédacteur des traités philosophiques ou rhétoriques et des discours ? Certes, nous avons la nette impression que nombre de lettres n'étaient pas vouées à la publication et nous livrent un aperçu authentique de Cicéron, toutefois, nous ne saurions nier la dimension artistique qui demeure dans ces écrits ni écarter l'idée que la *Correspondance* nous présente aussi la construction d'une *persona*. Cette élaboration ne s'effectue pas de façon planifiée ni dans le but de séduire ou manipuler des lecteurs mais elle apparaît à plusieurs reprises de l'aveu même de Cicéron. Dans les épreuves et notamment après la mort de Tullia, il s'efforce de tenir bon et de maintenir un extérieur calme et actif, voué à fortifier son désarroi intérieur¹². Comment faire abstraction de toute la réflexion théorique d'un tel intellectuel ? La corrélation avec les traités ne fait pas de doute selon nous et leur contenu nous sera très précieux. Notons à cet égard que la compétence rhétorique de Cicéron nous paraît aussi trouver des répercussions concrètes dans son existence, comme l'étude de son rythme de vie par exemple le montrera. Ce lien avec les ouvrages théoriques vaut s'ils sont antérieurs, mais nous verrons également comment certains événements

¹² Ce décès survient en février 45. Voir les lettres immédiatement postérieures à cette date, tome VIII p. 36- 106 (Belles Lettres). Cet effort est ouvertement annoncé par l'épistolier dès la première lettre (*Att.*, XII, 14 ; t VIII p. 36-106, du 8 mars 45) de cette période.

sensibles dans la *Correspondance* peuvent anticiper, voire préparer une prise de position théorique.

Cicéron expose rarement dans ses lettres les théories philosophiques des différentes écoles. Le problème est que cet arrière-fond, ainsi que la conceptualisation personnelle qu'il en a tirée demeurent souvent tacites dans sa correspondance et que la trivialité des sujets peut parfois oblitérer la référence à la philosophie. Il est donc légitime de s'assurer qu'il s'agit bien de philosophie et que ses rapports avec la temporalité sont vraiment fructueux. En fait, ces deux questions se résolvent mutuellement.

Choisir la temporalité comme axe de recherche nous a semblé un moyen très sûr de rencontrer les questions majeures de la philosophie et notamment les parties essentielles de la philosophie antique telles que l'Académicien Xénocrate les avaient définies et auxquelles les Stoïciens étaient farouchement attachés¹³ : éthique, physique et logique. La philosophie du quotidien est une interrogations permanente sur ce qu'il convient de faire : une option politique dans des occasions cruciales, un choix d'activité en des jours plus calmes. A ce titre, elle rejoint une éthique.

En étudiant la réflexion de Cicéron sur la conduite à tenir, nous sommes amenée à définir sa conception de l'organisation du monde : quelle place accorder au hasard ? à la liberté humaine ? Quelle puissance possède la matière ? Nous sommes alors confrontée aux questions dont traitait la physique.

Enfin, il nous semble que l'on a trop peu souligné les liens entre le temps et une forme de logique. Comme nous venons de le voir, la restriction temporelle d'une vie humaine oblige à des choix puisque l'on ne peut cumuler tous les possibles ; de là s'impose une vision des priorités et donc une hiérarchie de valeurs. De plus, la restriction qualitative du temps à l'intérieur des circonstances impose également des conditions à l'action et à la réflexion ; notre auteur a alors recours à des hypothèses du type « si ... alors » ou à la généralité¹⁴. Certes, il ne s'agit pas de raisonnements abstraits et dépourvus de contenu, mais il nous semble nettement que l'aller-et-venue entre expérience spécifique et généralité est un mouvement propre à la philosophie et à cet élan vers la sagesse qui part des données du réel. Éthique, physique et forme de logique¹⁵, ce sont là les aspects essentiels d'une philosophie au

¹³ V. Golschmidt souligne également la richesse d'une étude du temps pour traverser le système philosophique des Stoïciens. *Le système stoïcien et l'idée de temps*, avant-propos p. 6.

¹⁴ Ces stratégies seront étudiées plus en détail dans notre quatrième partie.

¹⁵ Notons que la logique n'était pas perçue comme indispensable par les Epicuriens, qui considéraient que l'éthique et la physique étaient les deux piliers fondamentaux de la philosophie. En revanche, chez les Stoïciens

sens où les Anciens l'entendaient, sont bien présents dans ce corpus et intimement liés à la question de la temporalité. Du reste, comment un auteur pétri de philosophie depuis son jeune âge jusque dans ses vieux jours n'en témoignerait-il pas « naturellement » pour résoudre les problèmes qui se posent à lui quotidiennement, et aborder avec le recul qu'il a définitivement acquis toutes les questions, même triviales ? Dès sa jeunesse, Cicéron a été formé par des représentants de trois au moins des principales écoles philosophiques de l'époque : l'épicurien Phèdre¹⁶, les stoïciens Diodote¹⁷ et Posidonius, et l'académicien Philon¹⁸. De plus, il eut certainement connaissance d'une partie de la philosophie d'Aristote¹⁹. Les traités de notre auteur attestent la prégnance de Platon dans sa pensée²⁰. Même si nous nous intéressons essentiellement à la synthèse originale opérée par notre épistolier, nous tâcherons de préciser, lorsque cela est possible, les influences sensibles dans la *Correspondance*, faite d'examens et de compromis avec ces différents courants de pensée. Est-ce Platon qui prédomine ? Toutefois, vouloir faire coïncider notre auteur avec une seule des écoles hellénistiques serait vain car il n'épouse aucune d'elles intégralement mais emprunte à chacune des aspects différents et respecte chacune. L'étroitesse de ses liens avec Atticus et ses égards envers des Epicuriens prouvent en particulier son ouverture d'esprit et invitent à reconsidérer la complexité de ses inspirations, en tenant notamment compte d'un contexte politique marqué par la montée des Césariens épicuriens.

Notre démarche est fondée sur un dépouillement minutieux de la *Correspondance*, l'extraction des exemples les plus pertinents, leur rassemblement autour de thématiques et l'organisation de celles-ci en fonction d'aspects de plus en plus larges de la temporalité, depuis le point d'un instant jusqu'à l'évasion hors du temps en passant par la durée et la question du changement. La lecture d'une grande partie de l'œuvre cicéronienne s'est superposée à ce repérage qui forme la trame de fond de notre étude. Celle-ci en a été nourrie et approfondie. Certaines structures sont ainsi apparues plus nettement et des données chronologiques ont pu montrer l'interaction entre les différents types de textes : lettres et traités ou discours²¹. Nous avons tenu à préserver ce face-à-face personnel avec les textes

ces trois aspects étaient intimement liés et la physique était toute proche de l'éthique. Voir V. Goldschmidt, *Le système stoïcien et l'idée de temps*, p. 49-53.

¹⁶ *Fam.* XIII, 1, 2. Cf. *De Fin.* I, 16.

¹⁷ *Brut.* 309.

¹⁸ *Brut.* 306, Cf. *Plut. Cic.* 3, 1.

¹⁹ Celle-ci fut largement divulguée par Antiochus d'Ascalon. Cicéron a surtout connu les traités aujourd'hui disparus et non ceux qui nous restent.

²⁰ Voir C. Lévy, *Cicero Academicus*.

²¹ Ceux-ci ont naturellement été moins exploités

cicéroniens afin de porter sur eux un regard neuf et libre. Néanmoins, peu après, la lecture d'ouvrages modernes a achevé de compléter notre information²². Il s'agissait avant tout de mieux connaître le contexte historique²³ et les pratiques de l'époque afin de préciser le sens et l'originalité de telle action de Cicéron dans son siècle. Malheureusement, cette démarche atteint sa limite quand Cicéron sert seul de source et qu'on ne possède pas de point de comparaison contemporain. Il nous fallait également mieux cerner les notions de philosophie auxquelles il avait été formé ou pouvait être confronté.

Sur un terrain aussi subtil, certaines précautions de méthode s'imposent afin d'éviter certains anachronismes et de distinguer les outils ou rapprochements qui nous ont été utiles de ce qui était accessible à notre auteur. Ainsi, la pensée d'Aristote nous a paru éclairante et nous avons utilisé la *Physique* et l'*Ethique à Nicomaque* à plusieurs reprises, pour notre progression personnelle et sans avoir la certitude que notre auteur ait lu ces traités. De plus, des rapprochements avec la pensée de Kant nous ont maintes fois paru fructueux. Cet auteur allie en effet avec rigueur une exigence rationnelle et des préoccupations éthiques ; il reconnaît la puissance de la raison mais nie qu'elle puisse se dispenser de l'apport de l'expérience et restitue à celle-ci une place de choix dans un système qui soumet la philosophie traditionnelle à un examen critique. Ces points communs avec notre auteur nous ont semblé légitimer un appui sur la pensée et la morale kantienne. La *Critique de la raison pure* ou les *Fondements de la métaphysique des mœurs* nous ont ainsi été particulièrement précieux pour formuler des conceptions ou des stratégies qui demeurent effectives mais tacites chez notre auteur.

Par ailleurs, une étude sur le temps ne saurait se dispenser d'une approche linguistique qui permet notamment l'approfondissement de la virtualité et de la généralité, pour lesquelles les liens entre philosophie et grammaire nous semblent avoir été trop négligés, aux dépens de leur immense richesse. Enfin, l'étude d'un « art de vivre » aussi bien que de périodes troublées durant lesquelles Cicéron avoue ouvertement son angoisse²⁴ nous entraînait vers des domaines aux confins de la philosophie et de la psychologie²⁵. Il nous a donc paru important

²² Nos sources peuvent souvent paraître anciennes, mais nous avons recherché la qualité et non une documentation récente à tout prix. Beaucoup d'ouvrages des années 50-70 sont déterminants, comme les travaux de P. Boyancé par exemple et, devant la pénurie que nous avons évoquée dès le début de cette introduction, ils nous ont été très précieux.

²³ Le goût de notre auteur pour la décoration de ses *uillae* nous a aussi amenée à lire des ouvrages sur l'histoire de l'art.

²⁴ On serait tenté de parler de « stress » en termes modernes.

²⁵ Ce faisant, nous nous situons dans la lignée de nombreux chercheurs américains actuels. La lecture de M. Nussbaum, J. Annas ou A. Oksenberg-Rorty est à cet égard aussi fructueuse que captivante. Nous pensons aussi à un article de G. Striker au titre évocateur : « Antipater, or the art of living ». Voir notre bibliographie.

de mettre en œuvre sans préjugé de multiples approches pour apprécier les diverses facettes de notre auteur, des plus simples aux plus raffinées. Tous ces éléments et ces apprentissages, superposés à notre repérage initial nous ont permis d'affiner notre analyse, que nous espérons la plus juste possible.

Aucun outil n'est superflu pour aborder le texte extraordinaire et polymorphe qu'est la *Correspondance* de Cicéron. Telle qu'elle nous a été transmise, elle constitue un ensemble imposant de 982 lettres, dont 28 fragments de quelques lignes²⁶ et témoigne de l'intense activité épistolaire de notre auteur : l'immense majorité des lettres est écrite par Cicéron, mais certaines missives qui lui ont été adressées nous sont également parvenues²⁷. Sauf exception - pour avoir un point de vue extérieur sur notre auteur - nous n'avons étudié que les écrits cicéroniens²⁸.

Leur longueur peut varier, indépendamment des fragments, d'un billet d'une dizaine de lignes²⁹ à des lettres de plusieurs pages³⁰, qui parfois répondent à plusieurs missives reçues, du fait des courriers, simultanément, alors que leur auteur les avait échelonnées. Cette variété s'explique également et surtout par la diversité des situations que connut Cicéron au cours de sa vie. Homme politique très actif, il trouve parfois tout juste le temps d'envoyer quelques lignes à Atticus³¹ tandis que dans la période de son exil en 58-57, il a le loisir de lui écrire de longues lettres³².

Le style change également d'un texte à l'autre. Plusieurs lettres de recommandation assez conventionnelles³³ nous restent, dont nous n'avons guère tenu compte. D'autres missives sont enjouées et amicales, par exemple pour amadouer Appius Claudius³⁴, son prédécesseur en Cilicie, ou Lucius Papirius Paétus³⁵ après Pharsale ; d'autres encore présentent une rédaction extrêmement soignée et détaillée, lorsque Cicéron écrit à Caton par exemple³⁶.

²⁶ Nous n'utilisons pas ces textes, connus par des citations qu'en fait Sénèque notamment, et signalons seulement qu'ils peuvent reprendre et confirmer d'autres missives. C. Weyssenhoff., *De Ciceronis epistulis deperditis*. Ex. p. 18 : deux citations de Sénèque *Epist.* 118, 1-2 font référence à *Att.*, I, 12, 1 et 4.

²⁷ Elles sont comptées parmi les *Fam.* en général.

²⁸ Les lettres adressées à Cicéron permettent d'entrevoir un autre point de vue que celui de notre auteur sur une situation ou sur lui-même, ce qui est parfois enrichissant.

²⁹ Par exemple *Att.*, VIII, 10 ; t. V p. 198.

³⁰ Par exemple *Att.*, VIII, 3 ; t. V p. 169-175.

³¹ Voir par exemple *Att.*, II, 10, 11 et 13 ; t. I p. 235-237.

³² A l'intérieur de ce classement global existent évidemment des nuances : Cicéron écourte parfois des lettres écrites depuis son exil, tant sa douleur est grande, et il dresse parfois un tableau détaillé de la situation politique à son ami, afin d'en recevoir des conseils...

³³ Ces lettres nous intéressent peu et ne feront pas l'objet de notre étude.

³⁴ Voir *Fam.*, III, 7 ; t. IV p. 123-126.

³⁵ Voir *Fam.*, IX, 20 ; t. VII p. 93-95.

³⁶ Voir *Fam.*, XV, 4 ; t. IV p. 84-92.

La diversité caractérise également les quatre séries de lettres que les éditions distinguent traditionnellement³⁷. Les lettres *ad Atticum* sont de loin les plus nombreuses : 454³⁸, sans que nous possédions de missive de la part de ce destinataire privilégié³⁹, à la fois meilleur ami de Cicéron, beau-frère du frère de celui-ci⁴⁰, mais aussi son éditeur et son banquier. Elles nous intéressent au plus haut point car elles accompagnent les situations de crise et de choix de fond. En effet, dans toutes les périodes tourmentées qu’il traversa, l’exil en 58-57, le deuil de sa fille Tullia en 45, ses hésitations entre César et Pompée au début de la guerre civile en 49 ou son retour en Italie après la défaite de ce dernier en 48, Cicéron se tourna vers Atticus, pour épancher son angoisse, solliciter un avis extérieur ou déterminer les décisions à prendre. Ses missives possèdent donc globalement une grande spontanéité, qui confère valeur et fiabilité historique à ses propos, mais, comme nous l’avons vu, nous devons conserver à l’esprit qu’une esthétique de la spontanéité est présente dans la *Correspondance* et coexiste avec la construction d’une *persona*.

Les lettres *ad Quintum fratrem*, au nombre de 27, demeurent une trace conséquente des relations qu’entretenait *Marcus Tullius Cicero* avec son unique frère, *Quintus Tullius Cicero*, ce qui est particulièrement précieux dans un contexte où la fratrie et les appuis familiaux étaient de grande importance. *Homo novus*, Cicéron avait plus qu’un autre besoin de ce soutien dans un milieu social et à un rang où abondaient les aristocrates de vieille souche. De plus, Quintus, en raison de son caractère fougueux, nous permet de discerner la tempérance de son aîné, qui l’adjure à maintes reprises de calmer ses passions et de faire preuve d’une plus grande modération.

Des lettres *ad Brutum*, adressées au meurtrier de César, il nous reste 26 missives, dont 2 apocryphes, et la plus ancienne remonte au 1^{er} avril 43. C’est dire si cet échantillon est resserré dans le temps, contrairement à la correspondance échangée avec Atticus. On voit à quel point ce corpus est hétérogène : il nous livre parfois plusieurs lettres journalières sur une courte période, et laisse parfois planer un silence durant de longues années. Des lettres

³⁷ Nous nous sommes essentiellement appuyée sur l’édition des Belles Lettres (Collection des Universités de France), pour des raisons de commodité, et parce que ses éditeurs ont globalement fait un travail précis et érudit. Nous renvoyons donc toujours dans nos notes à cette édition, en indiquant le tome et la page pour faciliter la tâche du lecteur. Les excellentes éditions de Shackleton-Bailey nous ont aussi été précieuses (essentiellement dans Cambridge University Press). Voir notre bibliographie).

³⁸ Il y en a 454 dans l’édition des Belles Lettres (Collection des Universités de France). Les chiffres peuvent légèrement varier d’une édition à l’autre car certaines lettres sont comptabilisées avec d’autres (lorsqu’un correspondant écrit à Atticus et que celui-ci transmet la lettre à notre auteur). M. M. Willcock par exemple en compte 426, *Select Letters*. De toute façon, elles représentent une petite moitié du corpus.

³⁹ Il est vrai que certaines allusions ou citations de Cicéron permettent de percevoir parfois l’avis ou même les mots d’Atticus.

⁴⁰ La sœur d’Atticus avait épousé le frère de Cicéron, Quintus.

qu'écrivit sans doute Cicéron avant novembre 68⁴¹, date de la plus ancienne missive que nous possédions, il ne nous reste rien. Quelles furent ses réflexions durant l'année 63, alors qu'il était consul ? La *Correspondance* ne nous renseigne aucunement. En revanche, nous possédons 68 lettres pour la seule année 50, quand l'épistolier est proconsul en Cilicie et 37 pour le mois de mai 45 après la mort de Tullia. Le cas des échanges avec Brutus conforte peut-être la thèse de J. Carcopino, selon lequel Octave aurait orienté la sélection, la conservation et la publication des lettres de Cicéron afin de ternir la mémoire de ce dernier.

Enfin, les lettres *ad Familiares* représentent presque la moitié du corpus⁴² mais cet effet de masse doit être nuancé par l'extrême diversité des destinataires que cet ensemble regroupe : Térentia, l'épouse de Cicéron, et leurs enfants, d'illustres amis comme César ou Pompée et d'autres, tout aussi estimables mais moins célèbres, comme Lucius Papirius Pétus. Elles nous permettent de découvrir et savourer différentes facettes de la vie de Cicéron et de sa personnalité, à travers sa confrontation avec de grands figures politiques, comme Caton ou César, à des esclaves qui dépendent de lui, comme son secrétaire Tiron ou à des êtres qui lui sont chers, comme ses proches, même si leur relation s'accompagne également de querelles domestiques auxquelles s'adjoignent des questions financières – lors du divorce d'avec Térentia par exemple. La sociabilité de Cicéron met alors à l'épreuve ses principes théoriques sur la tyrannie, l'amitié ou l'affection naturelle.

Une lettre à Atticus nous paraît montrer de façon condensée une grande partie des thèmes essentiels de la *Correspondance* et permet de prendre conscience de la variété et de la richesse de la philosophie du quotidien derrière des préoccupations très concrètes. Elle est écrite au moment où Pompée a brusquement quitté Rome en 49, cédant la place à César, et où Cicéron confie son désarroi à son ami.

« Soudain j'ai pris la décision de partir avant qu'il ne fasse jour, afin qu'on ne me voie pas et qu'il n'y ait pas de commentaires, vu que mes lecteurs sont ornés de lauriers⁴³. Pour le reste, je ne sais que faire maintenant et dans un avenir proche ; tant j'ai été perturbé par la témérité de notre décision complètement insensée. Mais que te conseillerai-je, à toi dont j'attends moi-même la décision ? Jusqu'à présent, je ne sais pas quelle décision prend ou a prise notre Pompée, lui qui est replié et abasourdi dans ses places fortes. Tous, s'il se fixe en Italie, nous serons ensemble ; mais s'il se retire, l'affaire appelle une décision. Jusqu'à

⁴¹ Il a alors 38 ans.

⁴² Il y en a 436 dans l'édition des Belles Lettres.

⁴³ Nous avons personnellement traduit le latin et le grec, dès lors que nous citons l'une ou l'autre langue.

présent, assurément, à moins que je ne sois fou, tout a été fait de façon stupide et imprudente. Pour toi, je t'en prie, écris-moi fréquemment, même ce qui te passe par la tête⁴⁴. »

Le premier mot de la missive en indique clairement les conditions d'écriture : l'urgence. Le temps presse, à la fois pour se décider, pour agir, et pour s'informer. Les adverbes « soudain » (*subito*) et « fréquemment » (*crebro*) témoignent de cette obsession, entre soudaineté et volonté d'étendre la durée par la répétition⁴⁵. Le Cicéron de l'attente et de l'angoisse apparaît bien ici. Il pense à l'avenir en envisageant toutes les possibilités : « s'il se fixe en Italie, nous serons ensemble ; mais s'il se retire, l'affaire appelle une décision » (*si in Italia consistet, erimus una ; sin cedet, consili res est*). En même temps, fait caractéristique de sa personnalité, il revient sur le passé : « Jusqu'à présent, assurément (...) tout a été fait de façon stupide et imprudente » (*adhuc certe(...) stulte omnia et incaute*). Des expressions comme « je ne sais pas » (*neque scio / nescio*) sont autant d'indices de son incertitude, qui s'exprime aussi par l'interrogation, par la demande de conseils à son grand ami, un leitmotiv tout au long de la *Correspondance*. Cette quête de repères et d'aide prend un ton souvent suppliant et pressant qui transparaît dans « je t'en prie » (*quaeso*) ou l'impératif « écris » (*scribe*) tandis que l'esprit de l'auteur vacille. Il sent que la panique guette et se reprend en esquissant une timide affirmation restrictive : « à moins que je ne sois fou » (*nisi ego insanio*). Sa réflexion s'épuise en ressassements, hypothèses et attentes, pour finalement livrer son désarroi devant tant de cogitations qui se contredisent : « Pour toi, je t'en prie, écris-moi fréquemment, même ce qui te passe par la tête » (*crebro ad me scribe uel quod in buccam uenerit*). Son esprit cherche chez son alter ego la réponse à ses analyses insolubles et déchirantes, et se dit prêt à se contenter de la moindre idée de celui-ci. Cette baisse de ses exigences signale une tentative de compromis avec une réalité si difficile à appréhender et si différente de ses attentes. En quelques lignes, les grands traits qui traversent la *Correspondance* affleurent : le temps (comme attente ou précipitation), la prise de décision douloureuse, le recours à un avis extérieur, le compromis avec la réalité.

⁴⁴ Att., VII, 10 ; t. V p. 98. *Subito consilium cepi ut ante quam luceret exirem, ne qui conspectus fieri aut sermo, lictoribus praesertim laureatis. De reliquo neque mehercule quid agam neque quid acturus sim scio ; ita sum perturbatus temeritate nostri amentissimi consili. Tibi uero quid suadeam, cuius ipse consilium exspecto ? Gnaeus noster quid consili ceperit capiatue nescio adhuc, in oppidis coartatus et stupens. Omnes, si in Italia consistet, erimus una ; sin cedet, consili res est. adhuc certe, nisi ego insanio, stulte omnia et incaute. Tu, quaeso, crebro ad me scribe uel quod in buccam uenerit.*

⁴⁵ Celle-ci est sensible lorsque Cicéron demande à son ami de lui écrire fréquemment.

Devant des pistes de recherches aussi riches et variées, notre travail devait d'autant plus s'efforcer de maintenir une structure très serrée ; il se présente en quatre parties. Centrée sur la temporalité, notre étude commence de façon logique et simple par le présent. Comment avoir prise sur un champ aussi restreint ? Le fait que le temps de chacun soit limité amène à poser des choix et des priorités et à rechercher des stratégies « rentables ». Elargissant cette première étude, nous abordons ensuite le problème des circonstances et de leur influence ; celle-ci est un obstacle à la liberté personnelle et pose la question d'une croyance à la fatalité ou au hasard, ainsi que de l'adhésion à la norme d'une époque.

Nous sommes alors amenée à sortir d'une vision chronologique pour sonder l'épaisseur du temps, sensible dans sa répétition et sa durée. Quel usage notre auteur fait-il de ces aspects du temps ? Est-ce un poids ou une aide ? Comment éviter la monotonie, tout en récupérant les éléments positifs qu'apportent l'habitude ou certaines longues périodes ? Nous examinerons alors l'intérêt et le problème que génère la prolongation d'éléments du passé.

Il s'avère alors nécessaire de mesurer l'importance que Cicéron accorde à la stabilité, au travers de la continuité, et la place qu'il laisse au changement. Dans cette optique nous nous interrogeons sur les points de repère concrets dans le flux du temps que peut trouver notre auteur dans son univers quotidien : le corps, malgré ses fragilités et ses modifications biologiques ? une demeure ? Mais un organisme de chair ou un monument de pierre offre-t-il une meilleure garantie de durée ?

En dernier lieu, nous faisons droit au désir que manifeste Cicéron de sortir du temps et nous examinons les remaniements littéraires qu'il effectue sur le temps réel, ainsi que différentes projections de son esprit vers le futur ou vers la virtualité. Cette analyse, pour demeurer rigoureuse et repérer des indices précis, requiert des outils d'analyse grammaticaux. Nous sommes donc amenée à une recherche d'ordre linguistique. De plus, un corpus épistolaire n'est pas neutre dans l'optique qui est la nôtre : la lettre permet de revisiter les événements, de les présenter suivant une chronologie, une ampleur et des proportions nouvelles. Il importe de tenir compte de ce facteur dans notre analyse.

Au terme de ces études, nous souhaitons préciser l'originalité de la philosophie qui émane des lettres cicéroniennes, à la fois pour leur auteur et pour les lecteurs qu'elles ont fascinés au long des siècles. Cette meilleure connaissance de la *Correspondance* et ses enjeux vaut pour elle-même, mais permettra également d'éclairer d'un jour nouveau les écrits théoriques de Cicéron et ses positions dans la philosophie de son temps.

Première partie : Tirer le meilleur parti du présent.

Il faut commencer par l'essentiel, l'évident, la référence : la ligne de partage des temps est toujours le présent, entre passé et futur, même s'il s'agit de présent-futur et d'autres extensions du présent⁴⁶. C'est à partir de l'acte d'élocution posé dans le présent que toute la temporalité peut s'organiser, subjectivement : « Or ce 'présent' à son tour n'a comme référence temporelle qu'une donnée linguistique : la coïncidence de l'événement décrit avec l'instance de discours qui le décrit. Le repère temporel du présent ne peut être qu'intérieur au discours. Le dictionnaire général définit le 'présent' comme 'le temps du verbe qui exprime le temps où l'on est'. Mais prenons-y garde, il n'y a pas d'autre critère ni d'autre expression pour indiquer 'le temps où l'on est' que de le prendre comme 'le temps où l'on parle'. C'est là le moment éternellement 'présent', quoique ne se rapportant jamais aux mêmes événements d'une chronologie 'objective', parce qu'il est déterminé pour chaque locuteur par chacune des instances de discours qui s'y rapporte. Le temps linguistique est *sui-référentiel*. En dernière analyse la temporalité humaine avec tout son appareil linguistique dévoile la subjectivité inhérente à l'exercice même du langage⁴⁷. » C'est justement cette subjectivité qui nous intéresse, le rapport personnel de Cicéron au flux temporel⁴⁸.

De fait, il importe en premier lieu de distinguer « le temps physique » du « temps chronique », ou encore du « temps linguistique », comme le propose E. Benveniste⁴⁹. Dans

⁴⁶ E. Benveniste, *P.L.G.* 2, 4, p.74 : « Le présent linguistique est le fondement des oppositions temporelles de la langue. Ce présent qui se déplace avec le progrès du discours tout en demeurant présent constitue la ligne de partage entre deux autres moments qu'il engendre et qui sont également inhérents à la parole : le moment où l'événement n'est plus contemporain du discours, est sorti du présent et doit être évoqué par rappel mémoriel et le moment où l'événement n'est pas encore présent, va le devenir et surgit en prospection. » Cette référence au présent du discours est implicite, sauf par une redondance fréquente dans l'usage quotidien. Les temps non-présents au contraire, toujours explicités dans la langue, ne sont pas au même niveau. Ils se situent relativement au présent, en arrière et en avant, parce que l'homme va à la rencontre du temps ou que le temps vient vers lui, selon l'image qui anime notre représentation. Il est donc impossible que le point de référence soit variable ou autre que le moment de l'énonciation. Voir également *P.L.G.* 1, 21 p. 258-266 et p. 262-263.

⁴⁷ « L'homme dans la langue » = *P.L.G.* 1, 5, p. 262-263.

⁴⁸ La question de la subjectivité a été abordée par Aristote, qui apporte de nombreux éléments de réponse. Après avoir affirmé que « la question est embarrassante de savoir si, sans l'âme, le temps existerait ou non », ce philosophe insiste sur le fait que le temps est unique, même si plusieurs mouvements se réalisent simultanément en lui et conclut que « tout temps est le même quand on le prend simultanément et égal » (*Physique*, 223 a 21-223 b-12).

⁴⁹ « le temps physique du monde est un continu uniforme, infini, linéaire, segmentable à volonté. Il a pour corrélat dans l'homme une durée infiniment variable que chaque individu mesure au gré de ses émotions et au rythme de sa vie intérieure », E. Benveniste, *P.L.G.* 2, 4, p. 70. « le temps chronique est le temps des événements, qui englobe aussi notre propre vie en tant que suite d'événements. Dans notre vue du monde, autant que dans notre existence personnelle, il n'y a qu'un temps, celui-là. » Il est caractérisé par une contradiction entre une fuite sans retour du passé personnel et l'existence de repères présents dans une échelle connue de tous, qui permet de situer événements récents ou lointains. On peut remonter le temps chronique, comme figé dans l'histoire, du passé vers le présent ou vice-versa ; il « admet une considération bidirectionnelle » alors que la vie s'écoule dans un seul sens », *ibid.*, p. 70. « Autre chose est de situer un événement dans le temps chronique, autre chose de l'insérer dans le temps de la langue. C'est par la langue que se manifeste l'expérience humaine du temps, et le temps linguistique nous apparaît également irréductible au temps chronique et au temps physique. » « Ce que le temps linguistique a de singulier est qu'il est organiquement lié à l'exercice de la parole, qu'il se définit et s'ordonne comme fonction du discours », *ibid.*, p. 73-74.

notre perspective, c'est l'appréhension personnelle du temps par Cicéron qui est pertinente ; nous suivrons donc de préférence le « temps physique », en n'évoquant que ponctuellement les deux autres temps, comme repères objectifs⁵⁰ ou données linguistiques.

Dans ce « temps physique », il nous semble pertinent de distinguer le présent comme instant « vécu maintenant » et le présent comme instant pris dans une suite. C'est par celui-là que nous débiterons notre étude. Comment Cicéron vit-il l'instant, avant même de l'insérer dans une continuité ? Nous verrons par la suite le présent sous sa forme plus « théorique », comme point d'observation du futur et du passé qui lie ces deux temporalités. Précisons néanmoins que, dans l'étude de temps relatifs les uns aux autres, il ne sera donc pas tenu compte du décalage temporel qu'introduit la lettre : les présents des échanges épistolaires seront pris comme le présent de Cicéron. Une étude ultérieure envisagera le problème propre de la restitution des temps à travers l'écriture épistolaire⁵¹.

Tout d'abord, nous nous attacherons au présent dans son sens strict d'instant vécu dans son immédiateté. Puis, de façon plus générale, nous élargirons le présent aux instants qui s'écoulent immédiatement avant ou après, ce qui nous amènera aux notions de circonstances et de contexte. L'étroitesse du présent entendu au sens strict risquerait en effet d'être insaisissable et nous amènerait à d'infinies précautions. Par cercles concentriques, nous examinerons donc Cicéron face à l'instant qui passe, puis ses réactions face aux circonstances et occasions à saisir rapidement et enfin son attitude dans un contexte culturel plus vaste ; à chaque fois, nous tâcherons de dégager la cohérence de sa démarche et les critères de son action. Une stratégie d'ensemble devrait alors se dégager.

⁵⁰ « Le calendrier est extérieur au temps. Il ne s'écoule pas avec lui. » « Or comme un jour est identique à un autre jour, rien ne dit de tel jour du calendrier, pris en lui-même, s'il est passé, présent, ou futur. Il ne peut être rangé sous l'une de ces trois catégories que pour celui qui vit le temps. « 13 février 1641 » est une date explicite et complète en vertu du système, mais qui ne nous laisse pas savoir en quel temps elle est énoncée ; on peut donc la prendre aussi bien comme prospective, par exemple dans une clause garantissant la validité d'un traité conclu un siècle plus tôt, ou comme rétrospective et évoquée deux siècles plus tard. Le temps chronique fixé dans un calendrier est étranger au temps vécu et ne peut coïncider avec lui ; du fait même qu'il est objectif, il propose des mesures et des divisions uniformes où se logent les événements, mais celles-ci ne coïncident pas avec les catégories propres à l'expérience humaine du temps. », « Le langage et l'expérience humaine » = *P.L.G.* 2, 4, p. 73.

⁵¹ Voir notre quatrième partie, chapitre II.

Chapitre I : Étroitesse du présent.

Le quotidien passe avant tout par ce corps-à-corps avec chaque instant présent. La lutte de Cicéron pour utiliser au mieux cette prise ténue sur le temps est ardente. Ici, point de grand discours longuement médité et retouché. Toute l'action se concentre sur ce mince point de passage. De fait, le présent est étroitement lié à l'immédiateté. E. Benveniste nous livre à ce sujet une analyse précieuse : « Par *praesens*⁵² on entend non pas proprement 'ce qui est là', mais 'ce qui est à l'avant de moi' donc 'imminent, urgent', à peu près avec l'image de l'angl. *ahead* ; ce qui est *praesens* ne souffre pas de délai (*dieculae*), n'est pas séparé par un intervalle du moment où l'on parle⁵³. » Est donc vécu au présent ce qui est immédiatement, voire matériellement présent.

Le présent se caractérise donc par sa proximité étroite avec le temps de l'action ou de l'énonciation⁵⁴ et par conséquent par sa brièveté. La prise est ténue et renvoie chacun à une appréciation personnelle, parfois douloureuse et solitaire.

Certes, le présent se caractérise par sa brièveté, mais aussi par son ancrage au cœur d'une situation. Entre présent et présence, il y a plus qu'un jeu de mots. Cette force du présent nous paraît proche de l'immédiateté de la perception chez notre auteur, en particulier de l'importance qu'il accorde à la vision par rapport à l'ouïe et surtout à l'ouï-dire de seconde main. Ainsi, dans la *Première Philippique*, rappelant la situation à Rome après le meurtre de César, il affirme : « Comme je préférerais entendre parler de ces faits plutôt que de les voir (...) dans cet état d'esprit, je partis⁵⁵ (...) ». Le présent suscite donc une confrontation directe avec la réalité, ce qui peut être un choc assez rude⁵⁶. Être présent à une situation permet toutefois de mieux en juger. S'inscrire à l'intérieur des circonstances est donc un élément capital pour qui veut prendre une décision. Tout décalage dans le temps ou dans l'espace rompt ce

⁵² *prae-s-ens* ou *prae-sens* ?

⁵³ *P.L.G.* 1, 11, p.135. Citons encore : *iam praesentior res erat*, 'la chose devenait plus urgente' (Liv., II, 36, 5) ; *praesens pecunia*, 'argent comptant', litt. « qui est au bout, qui est donné sans délai, immédiat' ; *praesens poena*, 'châtiment immédiat' (Cic. *Nat. Deor.*, II, 59), *praesens (tempus), in praesenti*, 'moment qui doit venir immédiatement'. Dès lors *praesens* s'applique à ce qui est 'sous les yeux, visible, immédiatement présent' et peut sans pléonasmie s'adjoindre à *adesse* (...); *belua ad id solum quod adest quodque praesens est se accommodat*, 'ce qui est présent et sous les yeux' (Cic. *Off.*, I, 4).

⁵⁴ *P.L.G.* 2, 2, p. 32 : « En parlant, nous nous référons à des situations qui sont toujours des situations présentes ou situées en fonction du présent, de sorte que, quand nous évoquons du passé, c'est toujours au sein du présent. »

⁵⁵ *Première Philippique*, II, 6. *Quae cum audire mallet quam uidere (...) ea mente discessi (...)*

⁵⁶ Pour l'intérêt de cette immédiateté, voir le *De Officiis* I, 9, 30 sq. : « Il est difficile de veiller sur les biens d'autrui : sans doute le fameux Chrémès de Térence estime que rien d'humain ne lui est étranger, mais nous percevons et nous sentons mieux les bonheurs et les malheurs qui nous arrivent à nous-mêmes que ceux d'autrui, qui nous apparaissent séparés de nous par un long intervalle : aussi jugeons-nous différemment de nous et du prochain. ».

« sentiment » de la situation, ce qui limite les conseils que l'on peut adresser à autrui. Ainsi, lorsqu'en 56 Lentulus Spinther, proconsul de Cilicie, demanda à Pompée et Cicéron leur avis avant d'intervenir en Egypte pour rétablir Ptolémée, notre auteur lui conseilla, au nom de l'un et l'autre, de ne se lancer que s'il était sûr de parvenir à ses fins et de bien examiner au préalable si ce roi avait contracté de nombreux liens dans sa province, voisine de l'Egypte. « Dans cette perspective, ce dont sont porteurs la situation, le but poursuivi et les circonstances, c'est toi qui le discerneras le plus facilement et le mieux⁵⁷. » La circonstance, dans son immédiateté, renvoie l'individu à ses propres expériences et intuitions car il est le seul à pouvoir bien juger de la situation à laquelle il est confronté.

C'est ce que sous-entend Cicéron quand, sur le chemin du retour de Cilicie, en novembre 50, il écrit d'Athènes à Térentia et lui exprime son impatience de regagner Rome. Il sait alors fort bien qu'à son retour, dans le contexte de guerre qui se profile, il ne pourra cacher son opinion : « Mais, puisqu'il faut se soumettre à ce hasard, nous hâterons d'autant plus notre venue que nous délibérerons ainsi plus aisément de l'ensemble de la situation⁵⁸. » Il est donc nécessaire d'être sur place pour avoir une idée juste des éléments importants, surtout après un an d'absence. Le présent paraît donc souvent cru, mais il dévoile la vérité. C'est une des grandes épreuves du temps, la porte étroite qui oblige à poser des choix, une pierre de touche des convictions personnelles. Cicéron décide tantôt de reporter un choix ou de refuser une réalité, tantôt de se conformer à la situation, mais son ancrage dans la réalité présente manifeste toujours ses valeurs de fond.

En se centrant sur le présent, seul point de prise, Cicéron adopte un point de vue, développé plus tard par saint Augustin, qui veut que le temps soit structuré à partir du présent, lieu d'attention et, par conséquent, de perception. Le futur n'est sensible que dans l'attente et le passé, par la mémoire. Comment être sûr de faire bon usage de ce mince point d'action ?

Le caractère éphémère⁵⁹ de l'instant et de l'immersion dans une situation donnée fait qu'il est difficile d'en jouir ; l'instant étant l'étroit point de passage entre réflexion et action, il importe d'en tirer profit. Telle est la sagesse première de notre auteur.

⁵⁷*Fam.*, I, 7 ; t. II p. 172. *In hac ratione quid res, quid causa, quid tempus ferat, tu facillime optimeque perspicies.*

⁵⁸*Fam.*, XIV, 5 ; t. V p. 31. *Sed quoniam subeunda fortunast, eo citius dabimus operam ut ueniamus, quo facilius de tota re deliberemus.*

⁵⁹Même si nous n'en tenons pas compte dans cette partie, nous demeurons consciente que la force du présent s'exerce aussi dans l'activité épistolaire même. En effet, « La phrase est donc chaque fois un événement différent ; elle n'existe que dans l'instant où elle est proférée et s'efface aussitôt ; c'est un événement évanouissant. » écrit Benveniste (« La forme et le sens dans le langage » = *P.L.G.* 2, 15, p. 227). Toutefois,

1- L'urgence.

Il semble que pour Cicéron une même durée objective de temps puisse lui paraître longue⁶⁰ ou brève. En général toutefois, pour Cicéron comme pour nous, le temps manque et paraît trop court.

Les circonstances le rappellent aussi à une perception aiguë du caractère instantané des événements qui adviennent⁶¹. S'impose alors la nécessité d'une réaction rapide dans l'urgence. Le 22 juillet 47, il écrit ainsi à Atticus, tandis qu'après Pharsale il est contraint de séjourner à Brindes et s'inquiète de l'avenir de ses enfants, si ses biens viennent à être confisqués : « J'ai juste assez de temps pour prendre quelque précaution, en imaginant le pire, moi qui n'ai jamais pris aucune précaution⁶². » Le temps presse, et l'oblige à contracter son action, sur de grandes questions comme pour des faits plus minimes

L'envoi d'une lettre est souvent soumis à une restriction temporelle car le courrier doit partir ; Cicéron s'excuse par exemple auprès d'Atticus de ce que sa missive sera brève, car il est pressé par le départ imminent du porteur : « la brièveté du temps (qui m'est imparti) m'oblige à écrire si peu⁶³ ». Quelles solutions notre auteur adopte-t-il devant cet état de fait ? car le problème essentiel que pose cette restriction de temps est une perte de qualité dans la rédaction de la lettre ou toute autre activité, faute d'approfondissement.

Par exemple, dans la correspondance, il apparaît qu'à certaines époques de sa vie, les journées de Cicéron furent extrêmement chargées. A Atticus, il ne cache guère son activité débordante, qui ne lui laisse que peu de temps pour son plus cher ami et conseiller, malgré ses efforts. Ainsi, le 15 mars 60 il écrit à son ami : « Si non seulement j'avais autant de loisir que

comme ce phénomène ne fait que redoubler ce que nous constatons ici, nous ne croyons pas utile de l'étudier à part.

⁶⁰ Rares sont les cas où le temps semble trop long. Néanmoins, il arrive que Cicéron se plaigne parfois de la longueur de l'instant. La chose mérite d'être relevée, en un cas qui montre l'éminente subjectivité de la perception du temps. Après la mort de Tullia, Cicéron écrit à Atticus vouloir édifier pour sa fille un sanctuaire qui perpétuerait son souvenir. Il avoue que ce projet ravivera peut-être sa blessure, mais ajoute aussitôt : « mais déjà, comme par une sorte de vœu et de promesse, je m'estime tenu, et le long et lointain moment où je ne serai plus m'ébranle plus que le petit moment présent, qui pourtant me semble trop long. » *sed iam quasi uoto quodam et promisso me teneri puto, longumque illud tempus cum non ero magis me mouet quam hoc exiguum, quod mihi tamen nimium longum uidetur* (*Att.*, XII, 18 ; t. VIII p. 39-40). L'impression de longueur du temps provient de l'excessive propension de notre auteur à se projeter dans le futur, comme il l'avoue lui-même. L'échappée vers le futur mine alors la saveur et la juste mesure du présent.

⁶¹ *Première Philippique*, XII, 30 pour la réalisation éphémère de qualités (chez Dolabella).

⁶² *Att.*, XI, 19 ; t. VI p. 208. *Mihi tantum temporis satis est dum, ut in pessimis rebus, aliquid caueam, qui nihil unquam caui.*

⁶³ *Att.*, I, 10 ; t.I p. 70. *breuitate temporis tam pauca cogere scribere.*

toi, mais que je voulais bien aussi envoyer des lettres aussi brèves que tu en as l'habitude, c'est avec facilité que je te dépasserais, et j'écrirais bien plus fréquemment que toi. Mais à mes occupations incroyables et supérieures s'ajoute l'habitude que j'ai de ne laisser aucune lettre te parvenir sans qu'elle contienne matière et réflexion⁶⁴. » L'urgence se double ici de l'exigence : un goût du perfectionnisme anime notre auteur, qui s'interdit toute banalité, tout « remplissage⁶⁵ », mais reproche aussi à son ami de ne pas en faire autant, malgré le loisir dont il jouit.

a- Un effort vers la densité : simultanéité et recentrement.

Face à la limite du temps qui lui est imparti, Cicéron use parfois d'un procédé efficace. Une première démarche, rare et délicate, consiste non pas à alterner, mais à cumuler les activités afin de les concilier harmonieusement. Cela n'est évidemment possible que dans des domaines « complémentaires », comme ceux du corps et de l'esprit. Ainsi, tandis que Cicéron se tourmente à Formies en attendant les nouvelles de Brindes, où Pompée est encerclé par les troupes de César, il écrit à Atticus : « Faisons donc comme tu le juges bon, et reprenons-nous. Je *'sophistise'*⁶⁶ en effet en même temps que je parcours la campagne et dans ma course je ne cesse de méditer mes *thèses'*⁶⁷. » L'activité mécanique du corps laisse à l'esprit la liberté d'improviser, tout en lui procurant un dérivatif et un soutien dans sa réflexion. Dans ce contexte de « restrictions », la solution optimale est de dédoubler le temps, c'est-à-dire de mener de front des activités compatibles, autant que possible. Cette première stratégie reflète un idéal d'optimisation, mais ce dernier n'est pas toujours facile à atteindre.

A l'intérieur de cette stratégie, un deuxième procédé consiste à faire appel à autrui simultanément, pour « gagner du temps ». Les esclaves sont sur ce point très utiles⁶⁸. Par exemple, la correspondance présente le cas d'une missive que Cicéron a dictée à un secrétaire

⁶⁴Att., I, 19 ; t. I p. 164. *Non modo si mihi tantum esset otii quantum est tibi, uerum etiam si tam breuis epistulas uellem mittere quam tu soles, facile te superarem et in scribendo multo essem crebrior quam tu. Sed ad summas atque incredibiles occupationes meas accedit quod nullam a me soleo epistulam ad te sinere sine [absque] argumento ac sententia peruenire.*

⁶⁵ Notons que cette lettre compte parmi les plus anciennes que nous possédions. Dans des missives ultérieures, et des moments de crise, nous verrons une tout autre stratégie.

⁶⁶Att., IX, 9 ; t. V p. 265 : *Faciamus igitur ut censes, colligamurque nos. Sofisteu~~u~~m enim ut rus decurro, atque in decursu qe~~u~~seij meas commentari non desino.*

⁶⁷Il s'agit des thèmes de discussion en forme que Cicéron a posés à Atticus dans sa lettre du 10 ou 11 mars 49 (Att., IX, 4 ; t. V p. 238-239).

⁶⁸ Nous nous gardons évidemment de tout commentaire éthique sur ce point.

afin de pouvoir se promener tout en accomplissant cette tâche. Ainsi, en 59, Cicéron s'excuse auprès d'Atticus de lui envoyer une lettre qui ne soit pas de sa main et lui en indique la raison ; il est fort occupé. « Car comme je n'avais aucun temps libre, et qu'il m'était nécessaire de marcher pour refaire ma pauvre voix, j'ai dicté cela en marchant⁶⁹. » Cela n'est évidemment possible que pour certaines activités, complémentaires, parmi lesquelles notre auteur conserve les démarches les plus intellectuelles.

Activité du corps et méditation de l'âme ne sont pas incompatibles. Au contraire, ne voit-on pas plusieurs dialogues avoir lieu lors d'une promenade ? Il en va ainsi du *De Finibus*, comme en témoigne la fin du Livre II : « Après ces mots finirent notre promenade et notre discussion⁷⁰. » On peut ainsi penser que la formation de Cicéron fut à l'origine de cet soif de tout concilier⁷¹. Le temps, limité pour chaque individu, trouverait donc des « extensions » possibles par l'intermédiaire du temps dont dispose autrui.

Cette première stratégie de cumul trouve néanmoins rapidement sa limite ; celle-ci, imposée par la temporalité et l'absence d'ubiquité, accule donc à des choix, qui souvent s'excluent les uns des autres, comme en témoigne notre auteur. Le temps donné à une activité ne peut être attribué à une autre⁷². On le voit particulièrement quand deux activités ne peuvent être menées au même endroit. Cicéron le dit à Atticus en juillet 44, au moment de quitter l'Italie : « je quitte la paix pour retourner à la guerre, et le temps que j'aurais pu passer sur mes petits lopins bien construits et d'un agrément satisfaisant, je le passe en voyage à l'étranger⁷³. » Le problème, accentué par l'espace, tient cependant d'abord au temps. Ce n'est pas tant l'impossibilité d'être à plusieurs endroits à la fois que les limites temporelles qui importunent notre auteur. Il lui faut donc trouver d'autres moyens de gérer le présent de façon efficace. Pourquoi ne pas profiter en quelque sorte de cette brièveté pour rehausser la valeur du temps dont on dispose ?

⁶⁹ *Att.*, II, 23 ; t. I p. 257. *Nam cum uacui temporis nihil haberem, et cum recreandae uoculae causa necesse esset mihi ambulare, haec dictavi ambulans.*

⁷⁰ *De Finibus*, Livre II, XXXV, 119 : *Quae cum essent dicta, finem fecimus et ambulandi et disputandi.*

⁷¹ C'est ce que suggèrent A. Michel et C. Nicolet : « Il avait suivi les leçons du stoïcien Diodote, du platonicien Philon de Larissa. Deux grands orateurs romains, Antoine et Crassus, l'avaient initié à l'éloquence. (...) cet ambitieux choisissait de ne renoncer à rien. Il voulait la sagesse avec l'action. » *Cicéron*, p. 6.

⁷² Cicéron peut cumuler les actions, ou restreindre son sommeil, mais les tentatives d'extension demeurent restreintes.

⁷³ *Att.*, XVI, 3 ; t. IX p. 255. *relinquimus enim pacem ut ad bellum reuertamur, quodque temporis in praediolis nostris et belle aedificatis et satis amoenis consumi potuit in peregrinatione consumimus.*

Une deuxième stratégie consiste pour Cicéron à augmenter la valeur de son temps. Le fait que le temps soit limité peut donc ne plus être vécu comme une contrainte, mais comme un atout et offrir un aspect très positif. Notre auteur doit se recentrer sur le présent. Le temps de l'urgence est précieux car rare⁷⁴. La restriction du temps et sa brièveté, au lieu d'être un problème, peuvent apparaître comme bénéfiques, à condition d'être bien gérées.

Comme le présent offre une véritable richesse, Cicéron choisit d'honorer tout son potentiel et cherche à se recentrer sur lui seul. Le présent propose en effet une prise neuve qui dépasse les erreurs passées et la virtualité de ce qui aurait pu être. Il écrit ainsi vers le 21 décembre 44 à Quintus Cornificius, gouverneur de l'Afrique Ancienne, pour l'enjoindre de conserver son autorité sur sa province et de ne pas passer à Antoine : « C'est en vérité que j'agirai avec toi, comme l'exige le lien qui nous unit : pour ce qui est de Sempronius, si tu t'étais conformé à ma lettre, tu aurais acquis la considération la plus importante auprès de tous. Mais ce moment-là⁷⁵ est à la fois passé et plus léger [que le présent], c'est cette situation-ci⁷⁶ qui est importante ; fais en sorte de conserver ta province sous le pouvoir de la république⁷⁷. » Faisant fi des ressassements, Cicéron manifeste une philosophie optimiste et pragmatique, qui vise à tirer parti du potentiel accessible et à valoriser le présent.

A ce paradoxe de l'instant, qui, malgré sa ténuité, est doté d'une importance qualitative primordiale, Cicéron fait une allusion saisissante dans la *Deuxième Philippique*⁷⁸ : « Mais laissons de côté le passé : ce seul jour que voici, ce seul jour d'aujourd'hui, dirais-je, ce point du temps que voici, où je parle, défends-le, si tu peux. » Même si l'injonction s'adresse alors à Antoine, elle n'en représente pas moins une perspective fondamentale et constante chez notre auteur. Cette phrase nous paraît éminemment représentative de son attitude face au temps. Il s'agit pour lui d'être actif, de faire un effort et de savoir faire abstraction du passé pour explorer la seule marge de manœuvre : le présent.

A cet égard, une question se pose : le temps, bien précieux et en quelque sorte unique, est-il comparable à de l'argent ? Plus qu'un proverbe ou qu'une boutade, cette comparaison nous semble justifiée, dans la mesure où elle est employée par Cicéron lui-même. Cette

⁷⁴ A ce titre, donner son temps est une marque de faveur extrême, d'autant plus que l'organisation sociale romaine nécessitait un investissement personnel important et accordait beaucoup d'importance au temps donné à son entourage. Comme *patronus*, comme *amicus*, comme avocat, comme homme public en général, Cicéron se devait de consacrer du temps à ses clients et amis.

⁷⁵ *Illud* nous semble avoir ici un sens temporel qui marque l'éloignement dans le passé.

⁷⁶ *Haec* nous paraît avoir ici un sens temporel qui indique le présent.

⁷⁷ *Fam.*, XII, 22a ; t. X p. 133. *Vere tecum agam, ut necessitudo nostra postulat : in Sempronio, si meis litteris obtemperasses, maximam ab omnibus laudem adeptus esses. Sed illud et praeterit et leuius est, haec magna res est ; fac ut prouinciam retineas in potestate rei publicae.*

⁷⁸ *Deuxième Philippique*, XLIX, 112. *Sed praeterita omittamus : hunc unum diem, unum, inquam, hodiernum diem, hoc punctum temporis, quo loquor, defende, si potes.*

gestion minutieuse du temps comme d'un bien limité et, dans une certaine mesure, non renouvelable ni extensible, nous a paru proche de la gestion de l'argent que décrit Cicéron dans le *De Officiis*⁷⁹ ; de fait temps et argent sont étroitement mis en rapport dans ce passage. Parlant de la bienfaisance, Cicéron écrit : « Car c'est en payant de sa peine que l'on fait du bien aux besogneux ou en payant de sa fortune. Cette seconde forme est la plus facile, surtout pour le riche, mais la première est la plus élégante, la plus brillante et la plus digne d'un homme courageux et illustre. En effet, bien que dans les deux cas il y ait volonté généreuse d'obliger, cependant l'une des deux formes puise à la caisse, tandis que l'autre puise à la vertu, et les largesses que l'on fait sur le patrimoine tarissent la source elle-même de la bienfaisance. Ainsi est-ce la bienfaisance qui détruit la bienfaisance, si bien que, plus nombreux sont ceux envers qui on en a usé, moins nombreux sont ceux envers qui on peut en user. Au contraire, ceux qui seront bienfaisants et généreux en payant de leur peine, c'est-à-dire par leur vertu et leur activité, tout d'abord disposeront d'auxiliaires pour faire le bien, d'autant plus nombreux qu'ils auront été utiles à un plus grand nombre, ensuite, par habitude, ils seront plus disposés à la bienfaisance et pour ainsi dire plus entraînés à rendre service à beaucoup. De façon remarquable, dans une lettre, Philippe reproche à son fils Alexandre de rechercher par des largesses la bienveillance des Macédoniens. » Le temps donné apparaît comme un bien de plus haute valeur même que l'argent car il comporte une dimension humaine particulièrement savoureuse.

Le recentrement sur le temps présent par un effort volontaire offre donc de multiples aspects positifs. Nous en avons choisi deux, qui nous ont paru très représentatifs.

b- Concentration sur l'aujourd'hui et ses aspects positifs.

Rester fixé sur le présent suppose des renoncements et une acceptation des limites temporelles. Cela peut sembler de la résignation, mais notre auteur en fait un moyen de savourer le jour qu'il vit. En effet, Cicéron s'oblige parfois à ne pas trop anticiper, mais à rester concentré sur le présent, sans se soucier de ce qui adviendra par la suite. Sa correspondance se teinte dans ces conditions d'une certaine forme d'épicurisme⁸⁰. Avant Horace, il souhaite « *carpere diem* », « déchirer le jour en morceaux », le réduire en petites miettes dont il pourra sentir la saveur ; il espère ainsi ne pas éprouver de vains tourments quant à l'avenir.

⁷⁹ *De Officiis*, Livre II, XV, 52.

⁸⁰ La concentration sur le seul présent et le refus de l'anticipation caractérise aussi les Stoïciens.

Cicéron écrit ainsi à Atticus tandis qu'il attend avec angoisse de savoir ce qui se passe à Brindes. Sûr d'apprendre des nouvelles d'ici trois jours, il devance l'objection que son ami pourrait lui faire : « Tu me diras : 'Quel profit tireras-tu donc d'anticiper le désagrément d'une chose que tu connaîtras nécessairement d'ici trois jours'⁸¹ ? » Grâce à un rapide détour par le point de vue extérieur d'Atticus, Cicéron retrouve la saveur de ce qui est à sa portée et, raisonnablement, souscrit à cette attitude de bon sens.

De façon générale, Cicéron est extrêmement sensible au caractère éphémère de l'instant, mais il l'accepte. Le cadre politique à Rome encourage d'ailleurs cette focalisation sur une situation momentanée, comme le souligne J. Hellegouarc'h⁸² : « L'unique but des coalitions électorales est donc la conquête d'un titre, et particulièrement de celui de consul. Dans ces conditions, elles présentent un caractère purement momentané : la coalition formée un jour se rompra le lendemain sans que cela tire à conséquence pour personne. » Cicéron aurait même envisagé de défendre Catilina en 65⁸³ ; ce qui était son intérêt et sa préférence à ce moment ne le sera plus deux ans plus tard.

La deuxième conséquence de l'orientation choisie par notre auteur est plus large et plus diversifiée que la première. Ce recentrement sur l'instant aboutit à une stratégie essentielle chez notre auteur : il extrait les éléments les plus positifs de chaque instant.

Une première démarche, la plus modeste, consiste à stabiliser, même furtivement et avec l'aide d'autrui, un état légèrement positif qui ne va pas nécessairement jusqu'à la joie. Il s'agit alors pour Cicéron de faire durer cet état, ce qui lui est parfois rendu difficile par des événements extérieurs, voire intérieurs. On le constate en effet, lors des affres de l'attente à Formies, tandis que Pompée est encerclé à Brindes ; Cicéron relit quelques lettres qu'Atticus lui a envoyées et dit d'elles : « Celles-ci me font un peu renaître⁸⁴ ». Il commente sa lecture en ces termes : « Quand je les lis, j'ai l'impression d'avoir moins honte de moi, mais seulement tant que dure ma lecture. Ensuite surgissent de nouveau la douleur et *l'image du*

⁸¹Att., VIII, 14 ; t. V p. 214. Dices : « *Quid igitur proficis qui anticipes eius rei molestiam quam triduo sciturus sis ?* »

⁸²Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république, p. 12.

⁸³J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 12.

Voir aussi la note (2) : Ainsi, sans doute pour conclure avec lui une alliance électorale en vue des comices consulaires de l'année suivante, Cicéron songea, en 65, à défendre Catilina poursuivi devant la *quaestio de sicariis* pour le meurtre qu'il avait commis en 82. Cf. Att., I, 2, 1 et le commentaire de J. Carcopino, *César*, p. 656.

⁸⁴Att., IX, 6 ; t. V p. 257. *Hae me paulum recreant.*

*déshonneur*⁸⁵. » La construction de cette dernière phrase, qui donne la fonction de sujet à deux abstractions « la douleur et *l'image du déshonneur* », ainsi que le verbe fort « surgit » (*surgere*), placent Cicéron, absent de la proposition, en position de passivité. On le perçoit comme une victime ou comme un spectateur, assistant malgré lui, après un répit, au retour de ses tourments. Le soulagement est de courte durée car il est concomitant à la seule lecture, comme le souligne l'expression : « seulement tant que ... » (*tam diu... dum*).

De fait, il semble que Cicéron ne puisse affronter à lui seul ses tourments, et c'est donc vers son destinataire qu'il se tourne : « C'est pourquoi, je t'en prie, mon cher Titus⁸⁶, arrache de moi cette douleur, ou du moins diminue-la, par des consolations, par des conseils, par n'importe quel moyen⁸⁷. » Non seulement l'appel à l'aide est clairement suggéré par l'impératif, mais le préfixe *con-* dans *consolatio* et *consilium* nous paraît renforcer la demande de cohésion. La prolongation du réconfort ne peut passer que par une intervention extérieure, dont la lettre est le support. Notre auteur veut faire durer le plus possible le répit que lui procure la lecture de certaines lettres.

Cette stratégie d'approfondissement de l'instant positif rejoint celle que Cicéron préconise dans le *De Finibus* d'un point de vue rhétorique : « j'estime, moi, qu'il y a plus d'avantages à s'arrêter sur chaque point particulier et à bien se rendre compte de ce que chaque interlocuteur accorde ou repousse, et, en partant ainsi des points accordés, à en tirer la conclusion voulue pour aboutir enfin à une solution. En effet, lorsqu'un discours va son train à la façon d'un torrent, il a beau entraîner avec lui une foule de choses intéressantes, on ne peut rien retenir au passage, on ne peut rien prendre en mains, à aucun endroit on ne peut arrêter la rapidité du courant⁸⁸. » « Arrêter le torrent », voilà donc la première stratégie, provisoire et bien entendu vouée à l'échec, que met en place Cicéron.

Réduite sur le plan « quantitatif », cette aspiration à stabiliser les parcelles de temps positives ne s'épanouit pas moins de façon qualitative en une philosophie joyeuse qui ne dédaigne pas certains agréments matériels. Dans le *De Finibus*, l'idéal d'une vie réussie ne passe-t-il pas par le cumul de la rectitude morale et de la réussite matérielle ? « Aristote a uni

⁸⁵*Ibid.*, p. 257. *Eas cum lego, minus mihi turpis uideor, sed tam diu dum lego. Deinde emergit rursum dolor et aī̄sxrou=fantasiā.*

⁸⁶ Il s'agit bien d'Atticus, que l'on appelait ainsi couramment mais qui en fait se nommait Titus Pomponius.

⁸⁷*Ibid.*, p. 257. *Quam ob rem, obsecro te, mi Tite, eripe mihi hunc dolorem aut minue saltem, aut consolatione aut consilio aut quacumque re potes.*

⁸⁸*De Finibus*, Livre II, I, 3.

la pratique de la vertu et la prospérité dans la plénitude de la vie⁸⁹. » La vie philosophique n'est donc pas faite de restriction mais de plénitude ; savourer l'instant présent et ses divers plaisirs est donc bon.

Cette façon de garder la joie en toutes circonstances, Cicéron a tâché de la porter au plus haut point, servant par là de modèle aux générations suivantes, par exemple à Montesquieu, qui appréciait sa gaieté et la vivait au quotidien en dépit de soucis de santé⁹⁰ ou encore à Montaigne, à un âge où il s'était quelque peu dépris de Sénèque : « La plus expresse marque de la sagesse, c'est une éjouissance constante⁹¹ ».

Cette philosophie du présent et de la bonne humeur trouve une application dans les dîners et banquets auxquels assiste assidûment notre auteur.

Pour lui, il s'avère primordial d'être en adéquation avec la situation présente et d'en tirer le meilleur parti, même s'il ne l'approuve pas dans son ensemble. La correspondance nous montre un exemple de cette attitude. En effet, après le départ de César en Espagne en 46 Cicéron choisit de ne pas se retirer dans ses propriétés et de ne pas dédaigner comme d'autres Pompéiens le vainqueur de Pharsale. Non seulement il s'adapte à cette nouvelle situation politique, mais il va jusqu'à participer à des banquets de césariens épicuriens et s'y montre un convive enjoué. Une lettre à Papirius Pétus, qui, lui, menait une existence austère, rapporte cette participation de Cicéron à ces dîners avec un parti-pris de bonne humeur⁹². Nous en citons un large extrait, qui permettra d'apprécier la « philosophie du quotidien » de notre auteur, dans toute sa dimension amicale et conviviale⁹³ :

⁸⁹ *Ibid.*, 19. *Aristoteles uirtutis usum cum uitae perfectae prosperitate coniunxit.*

⁹⁰ *Pensées*, 213. « je m'éveille le matin avec une joie secrète ; je vois la lumière avec une espèce de ravissement. Tout le reste du jour, je suis content ». Ce témoignage est d'autant plus profond et émouvant qu'à l'époque où il écrivait ces lignes, Montesquieu perdait la vue.

⁹¹ *Essais*, I, XXVI, éd Thibaudet et Rat (Bibl. de la Pléiade) p.160.

⁹² N'oublions pas que les banquets étaient liés à une apogée du bien-être et de la vie dans la plénitude de son accomplissement dans les comédies, dont ils constituaient la « happy end ». Ce trait culturel infleunçait sans doute Cicéron. Voir « Comic food and food for comedy », D. Gilula, dans *Food in Antiquity*, p. 388.

⁹³ A cet égard, il nous paraît important de rappeler ce qu'écrivit Marc Fumaroli de Cicéron dans sa préface à *L'art de la conversation* : « Bien que celui-ci n'emploie pas le mot *conuersatio*, ce mot est apparu en latin dans le sillage de toute une famille de mots inventés par lui, pour fournir la langue latine d'équivalents aux vocables grecs désignant l'harmonie (*conuenientia*) et la sympathie (*consensus*). On peut considérer qu'il est à l'origine de l'extraordinaire fortune de 'conversation', surtout à la Renaissance où Cicéron est l'auteur de chevet de ces humanistes. Mais cette famille de mots en *cum-*, que Cicéron a pourvue de lettres philosophiques, a des ancêtres moins savants, tel le mot, parmi les plus beaux de la langue latine : *conuiuuium*. *Conuersatio* et *conuiuuium* ont donc la même structure sémantique et une homophonie qui les prédisposait à se rejoindre, ce qui sera vivement ressenti à la Renaissance. » Ce fut d'autant plus vrai que les humanistes admirent alors beaucoup les *Nuits Attiques* d'Aulu Gelle, les *Saturnales* de Macrobe, pendant romain du banquet des sages de Plutarque et des *Deipnosophistes* d'Athénée. « L'exercice de la vocation naturelle de l'homme à la vérité, à l'amitié, est placé par Plutarque sous le signe d'un 'autrefois' aussi étranger à l'histoire politique et militaire que peut l'être l'ailleurs' arcadique des bergers de bucolique. Le banquet et sa conversation entre sages (parmi lesquels Plutarque fait entrer Esope, le père des apologues animaliers) se tient tout aussi bien à distance de la misanthropie solitaire que de la promiscuité 'mondaine' des festins de riches, dont Pétrone avait donné le portrait dans le festin de

« Je viens de m'allonger à table à la neuvième heure, au moment où je trace pour toi les sillons de ce texte sur des tablettes. Tu diras : 'Où ?' Chez Volumnius Eutrapélus, et à vrai dire, il y a à ma gauche Atticus, à ma droite Verrius, tous deux tes amis. Tu t'étonnes que mon esclavage ait été si égayé ? Que devrais-je donc faire ? Je te consulte, toi qui écoutes les leçons d'un philosophe. Que je me tourmente et me torture ? Quel profit en tirerais-je ? De plus, jusqu'à quel terme ? 'Tu devrais vivre dans les lettres.' Mais juges-tu que j'ai une autre activité ou que je pourrais vivre si je ne vivais dans les lettres ? Mais à elles aussi revient non pas une satiété mais une certaine mesure ; lorsque je m'éloigne d'elles, même si j'attache très peu d'importance à un dîner - unique sujet de recherche que tu aies posé au philosophe Dion - que ferais-je plutôt avant d'aller me coucher, je ne sais. (...) Je suis charmé par un banquet. Là, je dis ce qui 'me vient à l'esprit', selon l'expression, et je convertis mes gémissements dans les plus grands éclats de rire. Mais toi, as-tu fait mieux, toi qui t'es même moqué d'un philosophe : alors qu'il demandait si quiconque avait une question, tu as dit que ta question depuis le matin était de trouver une table où dîner. Ce balourd pensait que tu allais demander s'il existe un monde unique ou d'innombrables. Que t'importe ? Mais, par Hercule, est-ce que par hasard t'importe un dîner, surtout ici ? On vit donc ainsi. Chaque jour on fait quelque lecture ou quelque rédaction. Ensuite, afin de ne pas attribuer la portion congrue à mes amis, nous dînons ensemble, non seulement sans braver la loi, mais même en restant en deçà et certes largement. C'est pour cela qu'il n'y a pas de raison pour que tu t'épouvantes de notre venue. Tu recevras un hôte à la pitance peu large, mais aux larges plaisanteries⁹⁴. »

De son propre aveu, Cicéron opère un véritable transfert, « je convertis mes gémissements dans les plus grands éclats de rire » (*gemitum in risus maximos transfero*) changeant son énergie de négative en positive. De fait, il prône une réaction de bon sens face

Trimalcion. Remontée vers l'origine, vers les fondations naturelles de 'l'humanité', le banquet 'philosophique' est une victoire sur la 'corruption des moeurs' par le luxe, les arts et sur la neurasthénie mélancolique qu'engendre cette 'décadence'. »

⁹⁴Fam., IX, 26 ; t.VII, p. 144. *Accubueram hora nona cum ad te harum exemplum in codicillis exaravi. Dices 'ubi?' Apud Volumnium Eutrapelum, et quidem supra me Atticus, infra Verrius, familiares tui. Miraris tam exhilaratam esse seruitutem nostram ? Quid ergo faciam ? Te consulo, qui philosophum audis. Angar, excruciem me ? Quid adsequar ? Deinde, quem ad finem ? 'Vivas', inquis 'in litteris.' An quicquam me aliud agere censes aut posse uiuere nisi in litteris uiuerem ? sed est earum etiam non satietas sed quidam modus ; a quibus cum discessi, etsi minimum mihi est in cena, quod tu unum **zhthma** Dioni philosopho posuisti, tamen quid potius faciam prius quam me dormitum conferam non reperio. (...)*

Conuiuio delector ; ibi loquor quod in solum, ut dicitur, et gemitum in risus maximos transfero. An tu id melius qui etiam [in] philosophum irriseris, cum ille si quis quid quaeret dixisset, cenam te quaerere a mane dixeris ? ille baro te putabat quaesitum unum caelum esset an innumerabilia. Quid ad te ? at hercule cena numquid ad te, ibi praesertim ?

Sic igitur uiuitur. Cottidie aliquid legitur aut scribitur. Dein, ne amicis nihil tribuamus, epulamur una non modo non contra legem, sed etiam intra legem, et quidem aliquanto. Qua re nihil est quod aduentum nostrum extimescas. Non multi cibi hospitem accipies, multi ioci.

aux leçons théoriques d'un philosophe, qualifié de « balourd » (*baro*) et n'hésite pas à prôner des pauses saines et savoureuses au sein de son existence austère. Il y a un temps pour tout : il faut selon lui saisir les bons côtés de la vie qui se présentent et dont le banquet fait partie.

De fait, on trouvera plus tard dans le *De Officiis*⁹⁵ l'opinion de Cicéron sur la conduite qui convient dans un banquet : « Si grande est l'importance du lieu et du moment que si quelqu'un, sur le point de plaider une cause, réfléchit à part soi en chemin ou en se promenant, ou s'il se concentre très attentivement sur quelque autre chose, on ne l'en blâme pas, mais s'il fait la même chose au cours d'un repas, on le trouve incivil du fait de sa méconnaissance du moment. » Certes le jugement passe ici par le regard porté de l'extérieur, mais c'est que le contexte dans son ensemble conditionne la personne, alors en situation d'homme public. Sans doute est-ce à ce titre qu'il ne s'appartient pas, mais entre complètement dans la logique des circonstances. Or le banquet est un moment d'échange et de détente, et Cicéron prône de s'abandonner à ces agréments et de ne pas se mettre en porte-à-faux par rapport à ce contexte. Une fois choisie, une occupation mérite que l'on s'y adonne pleinement.

La philosophie du quotidien de notre auteur est donc une lutte permanente pour extraire le meilleur de chaque moment ; ces théories, pour être formalisées dans des ouvrages philosophiques, n'en demeurent pas pour autant lettre morte, mais trouvent une application concrète dans sa vie. Comme dans la vie réelle rien n'est assuré pour longtemps, surtout le bonheur et le plaisir, Cicéron vit le recentrement comme une protection qui écarte momentanément craintes et menaces, pour autant que cela est possible.

Cette démarche possède cependant des limites et ne s'applique pas à chaque cas qui se présente. Cette tendance optimiste n'est pas une tentative de jouissance éperdue. Devant des sentiments fugaces, Cicéron choisit tantôt d'approfondir le bonheur du moment sans penser à l'avenir, tantôt de refuser le bonheur passager⁹⁶ qui se propose à lui. Il existe chez cet auteur un souci extrême de la « rentabilité » des efforts investis ou des risques encourus, et l'on pourrait parler d'une « philosophie joyeuse » très raisonnable tant il cherche consciemment à prolonger ou encourager les éléments bénéfiques à son existence.

Par exemple, pour quelqu'un d'aussi sensible au cadre et à l'esthétique⁹⁷, l'idée de perdre ce qu'il a possédé est particulièrement douloureuse. Pourtant, face à la perte, ou à

⁹⁵*De Officiis*, Livre I, XL, 144.

⁹⁶ Voir notre troisième partie, chapitre II, sur la durée et l'acceptation du changement.

⁹⁷ Voir notre troisième partie, chapitre I sur les repères matériels de la temporalité.

l'anxiété qu'apporte la menace, surgissent de petites sentences positives. Au moment où César, en 46, promet aux vétérans de larges distributions de terres, et que les territoires de Véies et de Capène sont arpentés, non loin de Tusculum, Cicéron confie à Lucius Papius Pétus : « Je ne crains cependant rien : j'en jouis tant que cela m'est permis, je souhaite que cela me le soit toujours⁹⁸. » Cette philosophie est particulièrement positive et pragmatique, amenant son auteur à savourer au jour le jour ses biens, sans ascèse ni attachement excessifs. En effet, ce qui ne dépend pas de lui doit être apprécié, mais dans une certaine indifférence, car il n'en a pas la maîtrise.

Une anecdote manifeste à la fois son attachement à certains plaisirs et son détachement. En avril 59, il s'inquiète du mur de sa palestre dans sa maison du Palatin, qui menace de s'écrouler, ce qui est d'autant plus gênant qu'il est contigu à la demeure de son frère. Depuis Antium où il se trouve, il écrit alors à Atticus pour qu'il s'en occupe et ajoute, afin que les travaux finissent d'ici les fortes chaleurs : « Dans les circonstances où nous vivons, quand la vie des meilleurs citoyens est si incertaine, jouir de ma palestre du Palatin ne serait-ce qu'un été a une grande valeur à mes yeux⁹⁹... » Ce mur, pour avoir de l'importance, ne doit pas être érigé à n'importe quel prix : « mais dans des conditions telles que je ne voudrais rien moins que la crainte perpétuelle où seraient Pomponia et son enfant qu'il y ait un écroulement¹⁰⁰. » Cette sécurité acquise, Cicéron, comme il le dit lui-même, souhaite profiter au mieux d'un agrément dont il ignore la durée. Certes, il s'agit là d'une forme limitée d'ataraxie, mais Cicéron parvient à édifier une forteresse intérieure ancrée dans son goût esthétique et dans le désir de se replier sur la saveur de la vie, dont il veut exprimer toutes les saveurs possibles, quitte à négliger certains éléments négatifs. Ce recentrement sur le présent (y compris ses plaisirs), joint à un certain détachement, ne serait-il pas un héritage stoïcien ?

La façon de vivre de Cicéron définit donc une philosophie du quotidien, qui s'attache à savourer l'instant vécu, si bref soit-il, si déconcertantes que soient les situations qu'il amène. Tantôt il faut le saisir rapidement, tantôt Cicéron accepte de céder à des longueurs. Nous voici amenés à une notion différente mais essentielle : celle de rapidité.

⁹⁸*Fam.*, IX, 17 ; t. VII p. 109. *Nihil tamen timeo : fruor dum licet, opto ut semper liceat.*

⁹⁹*Att.*, II, 4 ; t. I p. 223. *His temporibus tam dubia uita optimi cuiusque magni aestimo unius aestatis fructum palaestrae Palatinae...*

¹⁰⁰*Ibid.*, p. 223 ... *sed ita tamen ut nihil minus uelim quam Pomponiam et puerum uersari in timore ruinae.*

2-Le juste rythme.

Le problème tient à la nécessité, pour agir, de réfléchir quelque temps afin de faire une juste estimation, tandis que la rapidité avec laquelle le présent passe rend difficile le décryptage des données en jeu. Comment Cicéron se plie-t-il à ce périlleux exercice d'analyse et d'efficacité ?

Examinons préalablement les difficultés propres à cette situation, avant d'explorer les solutions que notre auteur met en oeuvre. L'urgence comprime l'instant tandis que l'inaction le dilate. C'est pourquoi une même durée chronologique peut être perçue par Cicéron de façon différente suivant les moments. Vues de manière objective, les cadences prennent plusieurs formes dans la *Correspondance*. Tantôt Cicéron est obligé de prendre une décision dans un délai de temps limité, tantôt il n'a pas de choix à poser et doit profiter au mieux de ce laps de temps au mieux avant qu'un événement n'y mette fin. Dans ce second cas, la difficulté est de maîtriser son impatience et de rester calme, dans une sorte d'ataraxie¹⁰¹.

Le temps peut en effet apporter des périodes de calme plat, ainsi que des changements brutaux¹⁰². L'étroitesse de la marge de manœuvre qu'offre le présent se manifeste particulièrement dans les situations de précipitation. C'est pourquoi nous nous attacherons surtout ici au premier cas, celui de l'urgence, qui oblige à des choix et peut éventuellement nuire à la qualité de certaines activités. Cicéron se plaint de cette difficulté. La nécessité d'une réaction rapide dans l'urgence met en effet à l'épreuve la souplesse d'adaptation de notre auteur et celui-ci le déplore amèrement¹⁰³. Plusieurs attitudes sont possibles devant l'inattendu que chaque situation présente. L'idéal serait peut-être de repousser la prise de décision. Lorsque Cicéron est pressé de décider, il choisit parfois de remettre au lendemain afin de tenir

¹⁰¹ Or Cicéron manifeste aisément de l'impatience. Il l'exprime par exemple au sujet de décorations qu'Atticus a achetées pour lui, dans un billet très bref, à ce dernier (*Att.*, I, 7 ; t. I p. 67) : *Tu velim ea, quae nobis emisse et parasse scribis, des operam, ut quam primum habeamus*, « Je voudrais que tu fasses en sortes que nous ayons le plus tôt possible les objets dont tu m'écrits que tu nous les as achetés et préparés ». Voir aussi *Att.*, I, 9, 2 ; t. I p. 69 : *signa Megarica et Hermas, de quibus ad me scripsisti, uehementer exspecto*, « les statues de Mégare et les Hermès au sujet desquels tu m'as écrit, je les attends avec une violente impatience ».

¹⁰² Voir Aristote, *Physique*, IV, 222 b 14-15.

¹⁰³ C'est ce qu'il exprime le 22 juillet 47 dans une lettre à Atticus, tandis qu'après Pharsale il est contraint de séjourner à Brindes et s'inquiète de l'avenir de ses enfants, si ses biens viennent à être confisqués (*Att.*, XI, 19 ; t. VI p. 208) : *Mihi tantum temporis satis est dum, ut in pessimis rebus, aliquid caueam, qui nihil umquam caui*, « J'ai juste assez de temps pour prendre quelque précaution, en imaginant le pire, moi qui n'ai jamais pris aucune précaution. ». Cet aveu d'imprévoyance peut surprendre et sans doute s'explique-t-il par le choc reçu. De fait, cette situation d'urgence s'accompagne d'un risque et c'est en tâchant d'éviter ce qui le menace que Cicéron redouble de vivacité. Il faut alors parfois se résigner à sacrifier certains intérêts au profit d'autres. De toute façon, c'est le « luxe » d'une réflexion soigneusement pondérée qui disparaît en premier.

compte de la situation présente avec sagesse. Attendre peut en effet s'avérer être la meilleure solution, suivant le contexte. Ainsi, après la défaite des Pompéiens à Pharsale, Cicéron écrit à Atticus et évoque les ambitions cupides qui animent les deux camps, et provoquent son dégoût le plus profond. La seule pensée des cruautés prévues par les Pompéiens s'ils gagnaient l'horrible, au point qu'il préfère ne pas en parler et remettre le sujet : « Mais je voudrais traiter de ces choses un autre jour, l'esprit plus détendu¹⁰⁴. » N'étant pas obligé de trancher immédiatement, Cicéron préfère temporiser. Toutefois, dans la plupart des cas, l'échéance est impossible à repousser et l'urgence oblige à une action, ou plutôt une réaction rapide.

Voilà qui est bien différent d'une philosophie de bibliothèque, élaborée à loisir, au rythme de son choix. Il faut rebondir, se ressaisir rapidement alors que l'on souhaiterait repousser l'échéance à plus long terme et dilater l'instant. De fait Cicéron rappellera maintes fois à Atticus la nécessité d'agir promptement, comme dans cette lettre du 4 mars 49 : « En effet, il faut partir rapidement, de crainte que, par hasard, quelque chose ne m'en empêche ou ne me lie¹⁰⁵. » Il y a un temps pour agir, et vite, avant que la situation ne se referme sur lui. Le temps de la réflexion ne coïncide pas nécessairement avec celui de l'action. La rapidité d'action à elle seule peut être une décision significative. Par exemple, n'est-ce pas une preuve d'attachement que Cicéron rende promptement visite à Pompée après la visite de celui-ci¹⁰⁶ ?

Cependant, les circonstances ne permettent pas toujours de réfléchir sur le meilleur parti à prendre et encore moins de peser le pour et le contre avec un ami. Il faut trancher, et vite. C'est ce que perçoit Cicéron quand, sur le chemin du retour de Cilicie, il prend conscience des difficultés qui l'attendent à Rome. Depuis Athènes où il s'est arrêté, il écrit à Atticus le 16 octobre 50 en songeant aux questions qu'on lui posera. « 'Dis, Cicéron' Que dirai-je : 'Attends, s'il te plaît, que je rencontre Atticus' ? Ce n'est pas le moment de tergiverser¹⁰⁷. » La brièveté de l'instant est un creuset inconfortable pour élaborer une action.

En définitive, la difficulté essentielle de cette question tient au lien entre la quantité de temps disponible et la « qualité » de l'action à réaliser : la priorité à poser entame la qualité de certaines activités. La limite de l'instant oblige donc à certains sacrifices. On le constate quand il arrive à Cicéron d'avouer combien il est accaparé. A son retour de Cilicie

¹⁰⁴ *Att.*, XI, 6 ; t. VI p. 171. *Sed uelim haec aliquando solutione animo.*

¹⁰⁵ *Att.*, VIII, 16 ; t. V p. 220. *Cedendum enim est celeriter, ne forte qua re impediatur atque adliger.*

¹⁰⁶ *Att.*, IV, 10, 2 ; t. III p. 25. Voir aussi *Acad.* I, 1, 1, où l'on voit Cicéron et Atticus qui estiment important de rendre visite à Varron immédiatement après son retour de voyage.

¹⁰⁷ *Att.*, VII, 1 ; t. V p. 34. *Verum quid agam ? Non quaero illa ultima (si enim castris res geretur, uideo cum altero uinci satius esse quam cum altero uincere), sed illa quae tum agentur cum uenero, ne ratio absentis habeatur, ut exercitum dimittat. « Dic, M. Tulli. » Quid dicam ? « Expecta, amabo te, dum Atticum conueniam » ? Non est locus ad tergiuersandum.*

notamment, il s'excuse auprès d'Atticus de son manque de disponibilité pour ses comptes. « Mais à ce sujet, pourvu que la République me le permette, je ne prêterai plus le flanc aux accusations par la suite : ce n'est pas, pardieu, qu'auparavant j'aie été négligent, mais j'ai été accaparé par la multitude de mes amis¹⁰⁸. » Une occupation réduit nécessairement le temps disponible pour les autres, et par là le soin que l'on peut leur apporter. De façon consciente ou inconsciente – car *occupare* signifie au sens strict : prendre d'assaut et Cicéron se présente comme une forteresse assiégée – s'établit alors une série de priorités et de choix¹⁰⁹. Tout l'art philosophique de notre auteur consiste donc à sérier les priorités et le superflu et à réagir vite pour faire fructifier ce maigre instant, dans l'urgence qui s'impose.

Nous avons distingué deux domaines privilégiés qui affleurent dans la correspondance et où se pose ce problème : celui de l'épistolaire et celui de la politique.

a-Rapidité et qualité épistolaire.

La rapidité d'écriture est un phénomène remarquable de la correspondance de Cicéron, correspondance en majeure partie spontanée et rédigée « sur le vif » au contraire de celles de Sénèque ou Pline. Cette vélocité apparaît avant tout dans le faible intervalle qui sépare la réception d'une information et sa transmission, surtout à son conseiller et ami Atticus. Par exemple, le 4 février 49 Cicéron lui écrit une brève lettre, dont la fin ne fait qu'insister sur la rapidité des échanges épistolaires : « Pour moi, si j'apprends quoi que ce soit de nouveau aujourd'hui, tu le sauras : bientôt en effet les consuls seront présents pour le 5. J'attendrai tes lettres quotidiennes ; mais à celle-ci tu répondras quand tu pourras¹¹⁰. » Un tel passage témoigne de la vitesse avec laquelle Cicéron communiquait la moindre information à Atticus. Cette rapidité compromet-elle l'efficacité ? On peut s'interroger, notamment dans le domaine littéraire, sur la qualité de ce qui est écrit rapidement.

En prenant du recul, on remarque toutefois que la vitesse n'exclut pas la qualité. Une maturation peut se faire avec le temps, sans requérir l'intervention active de notre auteur. On peut constater des moments de production intellectuelle intense dans l'existence de Cicéron : cette rapidité littéraire correspond à une maturité intellectuelle ainsi qu'à un temps

¹⁰⁸ *Att.*, VII, 3 ; t. V p. 57. *Sed [et] in hoc genere, si modo per rem publicam licebit, non accusabimur posthac : neque hercule antea negligentes fuimus, sed amicorum multitudine occupati.*

¹⁰⁹ Nous verrons plus loin les critères de ces choix.

¹¹⁰ *Att.*, VII, 20 ; t. V p. 129. *Ego si quid hic hodie noui cognoro, scies : iam enim aderunt consules ad suas Nonas. Tuas cottidie litteras exspectabo ; ad has autem cum poteris rescribes.*

favorable¹¹¹. La rapidité peut donc être associée à une actualisation mûre et complète. De plus, dans un ouvrage de rhétorique, Cicéron préconise lui-même de recourir à la brièveté « si la circonstance le réclame¹¹² ». Or la narration épistolaire s'y prête très bien. Une missive est particulièrement révélatrice à ce sujet, puisqu'elle rend compte de deux types d'écriture : elle nous renseigne sur les modalités de rédaction de l'épistolier et du philosophe.

Le 15 août 45, Cicéron écrit à Atticus en toute hâte. Les premières lignes de cette lettre révèlent et expliquent son empressement et son élan. « Avant l'aube, comme j'écrivais contre les Epicuriens sur la même lancée d'huile¹¹³ à ma lampe et d'effort, j'ai tracé je ne sais quoi à ton adresse et avant l'aube l'ai expédié. Ensuite, tandis que, après avoir repris du sommeil, je m'étais réveillé avec le soleil, on me donne une lettre de la part du fils de ta soeur, dont je viens de t'expédier l'original¹¹⁴. » La mention répétée du moment où il écrit, au début et à la fin de la première phrase, qui constitue, de surcroît, l'ouverture de la lettre, est significative. Vu la date, et la longueur des journées d'août, il doit être fort tôt. Or Cicéron insiste sur son efficacité et son ardeur à cette heure matinale. Il a commencé et achevé sa missive avant le lever du soleil, grâce à cet élan qui le porte et l'empêche même de prendre le temps de renouveler l'huile de sa lampe. Cependant, cette efficacité est plus quantitative que qualitative dans le domaine épistolaire puisque Cicéron ne se prononce pas sur la valeur de ce qu'il a écrit mais le nomme « je ne sais quoi » (*nescio quid*). On perçoit davantage une fébrilité de rédaction qu'un travail de fond soigné. D'ailleurs, cette phase n'entame pas une fois pour toutes sa journée mais se greffe au sein du sommeil, que Cicéron dit retrouver par la suite : « après avoir repris du sommeil ». Il semble que l'épistolier reprenne des forces après une activité intense.

¹¹¹En moins de deux ans, il publie coup sur coup l'*Hortensius*, perdu pour nous, *Lucullus* et *Catulus*, plus tard fondus dans les quatre livres des *Académiques*, le *De Finibus*, les *Tusculanes*, la traduction d'une partie du *Timée*, le *De Natura Deorum*, le *De Divinatione*, le *De Fato*, le *De Gloria*, perdu pour nous, le *De Officiis*, ainsi que le *De Senectute* et le *De Amicitia*. P. Boyancé estime que Cicéron avait parfois rédigé des œuvres philosophiques plus par intention politique que par un souci de la vérité, ce qui a pu le contraindre à une rédaction rapide : « De surcroît, ces ouvrages, qui ne semblent pas répondre aux besoins impérieux d'une pensée personnelle, ont été composés avec une extrême rapidité ». « Les méthodes de l'histoire littéraire. Cicéron et son œuvre philosophique », *Études sur l'humanisme cicéronien*, p. 200.

¹¹²*Or.*, 139. *breuitatem si res petet*. Voir à ce sujet ce qu'écrit Pascal, disant dans une lettre à propos de celle-ci. « Je n'ai fait celle-ci plus longue que parce que je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte. », *Seizième lettre*, 4 décembre 1656, *Les Provinciales*, Œuvres complètes, Bibliothèque de la Pléiade, N.R.F. Gallimard 1954, p. 865.

¹¹³Cette expression étonnante tente de restituer celle, tout aussi surprenante, de Cicéron, qui n'interrompt pas même sa rédaction pour remettre de l'huile à sa lampe, comme il ne semble pas reprendre souffle dans son effort. Il se pourrait que cette huile soit aussi celle de l'athlète en compétition, lancé dans sa course, mais nous choisissons cette traduction, qui nous paraît plus cohérente avec le verbe *exarare*.

¹¹⁴*Att.*, XIII, 38 ; t. VIII p. 221. *Ante lucem cum scriberem contra Epicureos, de eodem oleo et opera exaravi nescio quid ad te et id ante lucem dedi. Deinde cum, somno repetito, simul cum sole expectatus essem, datur mi epistula a sororis tuae filio, quam ipsam tibi misi.*

Repère extérieur, le lever du soleil marque très précisément, comme le signifie « en même temps que » (*simul cum*) le moment de son réveil, et situe de nouveau notre auteur dans un cadre très matinal. Or la densité de cette journée, qui commence pour la deuxième fois en quelque sorte, se prolonge. En effet, Cicéron dit avoir reçu la lettre de son neveu en utilisant un verbe au présent d'actualité (*datur*), qui tranche avec le plus-que-parfait de la proposition précédente ; il dit ensuite envoyer cette lettre à Atticus en employant un verbe au parfait épistolaire : « j'ai expédié » (*dedi*), si bien que le lecteur a presque le sentiment que la lettre du neveu a été renvoyée à Atticus avant qu'il l'ait reçue. Cette confusion dans la concordance des temps ajoute à l'effet de précipitation de l'ensemble.

Ce passage montre donc dans les deux moments qu'il présente un même souci d'être efficace et de régler les tâches qui se présentent avec une rapidité quelque peu expéditive. Le résultat est variable. Sur la qualité de sa rédaction philosophique, Cicéron ne se prononce pas ; il privilégie ici l'urgence et l'information sur le style, ce qui correspond à un certain type de lettre, à bâtons rompus. Dans le style hâtif de Cicéron, la rapidité a sans doute un sens. S'il s'en excuse parfois, il ne faut pas oublier que cette remarque était considérée comme affectée et précieuse aux yeux de notre auteur¹¹⁵ ; en reconnaissant ouvertement sa brièveté, Cicéron en affirme la densité, qui se focalise sur l'essentiel.

De fait, accepter l'opportunité dans le contexte où elle se présente ne va pas sans compromis. L'urgence implique de consentir à une forme peu académique. Cicéron se fait alors pragmatique et vise parfois à la simple transmission d'un message sans travailler sa forme, quoique cela puisse paraître surprenant chez un tel auteur. On constate dans les lettres un style parfois peu cicéronien qui n'est pas sans étonner et pourrait fait croire à de la négligence. En est-il ainsi ? Des approximations de langue dénotent en effet souvent une écriture rapide, peu soignée qui vise à transmettre des informations urgentes ou à servir de « déversoir » à un esprit fatigué et agité.

Une lettre écrite de Brindes le 29 avril 58 sur le chemin de l'exil est révélatrice à cet égard, sans doute parce qu'elle laisse transparaître l'état agité dans lequel se trouve Cicéron. Il dit en effet aux siens : « je suis achevé par les larmes au point de ne pouvoir le supporter¹¹⁶ ». On ne s'étonne guère dès lors de trouver dans cette lettre des tournures inattendues chez cet auteur, tel que ce rapprochement de *sic* et *ut*, mis côte à côte : « à tel point... que », qui

¹¹⁵ *Att.*, I, 14, 1 ; t. I p. 133. *Vereor ne putidum sit scribere ad te quam sim occupatus, sed tamen ita distinebar ut uix huic tantulae epistulae tempus habuerim atque id ereptum e summis occupationibus*, « Je crains qu'il n'y ait de l'affectation à t'écrire combien je suis occupé, et pourtant je suis tellement pris que j'ai à peine eu de temps pour cette toute petite lettre et qu'il a été dérobé aux plus hautes occupations. »

¹¹⁶ *Fam.*, XIV, 4 ; t. II p. 34. *Conficior lacrimis sic ut ferre non possum*.

estompe le balancement traditionnel de la corrélation et que l'on ne lit qu'une fois dans le corpus cicéronien, dans l'*Orator*¹¹⁷. Est-ce une maladresse ou un renforcement hors du commun ? le fait est que Cicéron sort de la prose classique dont ses œuvres sont l'exemple même. Plus loin la construction grammaticale se fait encore plus ténébreuse : « Voici mon avis, j'agirai ainsi : s'il y a un espoir que je revienne, que tu l'affermesses et que tu soutiennes ma situation, mais si, comme je le crains, c'en est fait, fais en sorte de venir à moi comme tu peux¹¹⁸. » Deux aspects se démarquent de la prose cicéronienne bien tournée : les subjonctifs « que tu l'affermesses » (*confirmes*) et « que tu soutiennes » (*adjuves*) sont amenés de façon assez désinvolte après « voici mon opinion » (*opinor*) tandis que l'expression de l'ordre ne prend pas la forme d'un impératif, qui serait « viens » (*ueni*) mais d'une tournure sans doute orale¹¹⁹, « fais en sorte que », *fac* suivi du subjonctif.

A propos du style hâtif de Cicéron, un bilan stylistique approfondi oblige à faire la part de ce qui s'impose à lui et de ce dont il est responsable : « les 'négligences', les 'fautes', les mots redondants et 'inutiles' de Cicéron, les changements aberrants de la forme, au lieu de trahir un 'styliste' pressé (concept contradictoire en soi) sont indispensables au fonctionnement du système d'expression¹²⁰. » Il faut donc selon nous sortir de la condamnation classique, qui reproche aux lettres spontanées de Cicéron une certaine négligence. Une notion est souvent chez lui englobée dans une masse verbale, dont elle ne se distingue pas, et elle se révèle dans cette fusion¹²¹. La question de la structure et de l'expression est donc plus complexe qu'il n'y paraît.

Cicéron pose un choix stylistique très concerté, car il n'est pas sans connaître les antécédents du genre épistolaire, notamment la lettre pédagogique. Un passage du *De Officiis*¹²² en témoigne particulièrement. Toutefois, dans sa correspondance, il se démarque de tout modèle ou de toute règle. La lettre est un moment de pause, de relâchement, lors duquel il

¹¹⁷*Orator*, 125.

¹¹⁸*Fam.*, XIV, 4 ; t. II p. 35. *Opinor, sic agam : si est spes nostri reditus, ea confirmes et rem adjuves ; sin, ut ego metuo, transactum est, quoquo modo potes ad me fac uenias.*

¹¹⁹Si l'on admet les conclusions que tire R. Poncelet des traductions que Cicéron a faites de Platon, on conçoit que dans le cadre plus relâché de la lettre, Cicéron laisse encore plus d'approximations dans son écriture. Notons que pour cet auteur, cela ne signifie pas une inadéquation avec les idées, mais une variation autre que sémantique sur la langue latine. Voir *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p. 114-115.

¹²⁰R. Poncelet, *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p. 364.

¹²¹*Ibid.*, p. 366.

¹²²*De Officiis*, Livre II, XIV, 48. « Il reste des lettres de Philippe à Alexandre, d'Antipater à Cassandre, et d'Antigone à son fils Philippe, trois hommes pleins d'expérience - telle est en effet la tradition - où ils leur recommandent, par l'amabilité de la parole, d'amener les âmes de la foule à la bienveillance, et d'amadouer les soldats par leur conversation, en s'adressant à eux avec douceur. Mais prendre la parole avec éloquence au milieu de la foule, voilà qui souvent provoque une gloire générale. Grande est en effet l'admiration pour celui qui parle avec abondance et sagesse, et ceux qui l'entendent, pensent même que cet homme est plus intelligent et plus sage que tous les autres. »

peut quitter ses habitudes de rigueur rhétorique. Les longues périodes oratoires laissent place à la brièveté. Cela nous paraît être en rapport avec une écriture de l'instant, de l'oralité et de la circonstance.

De cette intensité vive de l'instant naît donc une exigence : celle d'aller à l'essentiel, de rehausser ce qui est primordial et de synthétiser les données majeures. Certes la perte occasionnée est sensible : sont en effet sacrifiés un certain « confort intellectuel » et la satisfaction d'une réflexion menée en profondeur pour analyser le pour et le contre. Toutefois, cette ascèse s'effectue au bénéfice d'un resserrement sur ce qui fait le cœur de la pensée et notre auteur s'y plie avec rigueur. En faisant de son mieux pour accepter la rapidité qui s'impose à lui s'il veut agir, Cicéron rend cette contrainte fructueuse et révélatrice. Une fois encore, l'optimisation caractérise cet auteur pugnace jusque dans ses moments les plus sombres.

b-Rapidité et vigilance : des nécessités politiques.

Qu'en est-il en politique, où la situation est des plus fluctuantes et exige des réactions rapides ? La correspondance rend compte de l'empressement de Cicéron comme homme politique et de ses stratégies d'homme public.

La rapidité est de fait une nécessité en politique. Cicéron y est tenu, ne serait-ce que parce qu'il y côtoie des hommes capables d'agir très vite. Il est ainsi remarquable que Pompée et surtout César soient caractérisés par leur rapidité, qu'ils imposent plus ou moins directement à notre auteur. Le premier est qualifié de « *monstre* d'une vigilance, d'une rapidité, d'une diligence horribles¹²³ ». De plus, le 4 février 49, notre épistolier écrit à Atticus que, tandis que l'incertitude plane sur l'endroit où se trouvent Pompée et ses troupes, l'attitude de César fait un profond contraste avec ces manœuvres très floues : « Lui au contraire accourt, annonce-t-on et déjà, déjà il est là, non pour en venir aux mains (avec qui en effet ?), mais pour couper une fuite¹²⁴. » La répétition place sous nos yeux l'arrivée de l'intrépide général. A propos de César, il rappelle à Atticus : « Ce qu'il me demande en peu de mots certes, mais *autoritairement*, apprends-le de sa propre lettre¹²⁵ », l'expression grecque très ferme manifeste

¹²³ Att., VIII, 9 b ; t. V p. 185. *Sed hoc teraj horribili vigilantia celeritate, diligentia est.*

¹²⁴ Att., VII, 20 ; t. V p. 128. *At illum ruere nuntiant et iam iamque adesse, non ut manum conserat (quicum enim ?), sed ut fugam intercludat.*

¹²⁵ Att., IX, 6 ; t. V p. 257. *Quid autem me roget paucis ille quidem uerbis, sed eñ dunamei, cognosce ex ipsius epistula.*

la force (au sens propre) de la pression morale et temporelle exercée sur lui, tandis que la précision « en peu de mots » rappelle la rapidité avec laquelle les événements se précipitent en cette période agitée.

C'est donc par réaction à ce contexte que Cicéron est contraint d'agir de même, comme on le voit durant la crise engendrée par l'affrontement entre ces deux personnages, qui fera alterner temps d'attentes s'étirant en longueur, et temps d'urgence où soudain il devra choisir et agir rapidement. C'est ainsi que le 4 février 49 il écrit à Atticus une brève lettre dont la première phrase donne parfaitement le ton : « Je vais être bref : la situation même l'exige¹²⁶. » Etre « brévilouquent », voilà un impératif qui étonne chez un auteur comme le Cicéron des traités, mais il n'en est pas moins vrai. La célérité ne concerne pas seulement l'expression, mais aussi l'action. Une anecdote permet de prendre la mesure de son activité et son efficacité. Pour faire aboutir une affaire qui lui tient à cœur, ainsi qu'à son frère, le lendemain même du départ de celui-ci, Cicéron n'hésite pas à solliciter Pompée pour lui, « à une heure avancée de la nuit » (*multa nocte*), puis, sur le conseil de Pompée, à consulter Crassus, chose dont il s'acquitte apparemment assez vite. En deux phrases, apparaît son activité : « Il dit vouloir parler avec Crassus et m'engagea à faire de même. Je raccompagnai le consul Crassus chez lui en sortant du sénat¹²⁷. » Un tel texte témoigne de l'ardeur de notre auteur, toujours sur le qui-vive et prêt à mettre en œuvre une démarche rapide et énergique pour concentrer son action dans le peu de temps qui lui est imparti.

Dans le domaine de l'action politique, la rapidité s'impose de l'extérieur pour éviter qu'une situation mouvante ne dégénère. C'est ce que Cicéron expose clairement à Brutus vers le 1^{er} avril 43, écrivant : « Je ne mets pas en cause la bonne foi des consuls, qui était violemment suspectée ; mais je regrette dans quelques cas le défaut de prévoyance et de célérité ; s'ils en avaient fait usage, depuis longtemps déjà nous aurions ramené la république. Tu n'ignores pas, en effet, combien ont de poids les circonstances en politique, et quelle est la différence selon qu'une même chose est décidée, entreprise et menée en avance ou avec retard. Toutes les décisions rigoureuses prises lors de cette crise, si elles avaient été exécutées le jour où j'ai donné mon avis, et non reportées de jour en jour, ou si elles n'avaient pas été retardées et remises à plus tard à partir du moment où elles avaient été entreprises pour être menées à bien, nous n'aurions plus la guerre¹²⁸. » Le *tumultus*, la crise, exige plus que tout

¹²⁶Att., VII, 20 ; t. V p. 128. *Breuilouquentem iam me tempus ipsum facit.*

¹²⁷Q. fr., II, 7 ; t. III p. 20. *cum Crasso se dixit loqui uelle mihi que ut idem facerem suasit. Crassum consulem ex senatu domum reduxi.*

¹²⁸Ad Br., II, 1 ; t. X p. 222. *fidem enim consulum non condemnabam, quae suspecta uehementer erat ; desiderabam non nullis rebus prudentiam et celeritatem ; qua si essent usi, iam pridem rem <publicam>*

autre moment une intervention rapide et efficace. Cicéron retrace cette démarche idéale - mais réalisable à ses yeux - sur le mode irréel¹²⁹. L'affirmation n'en est pas moins forte. Parvenu à la fin de sa vie, il présente le fruit de son expérience¹³⁰, avec amertume, mais authenticité. La correspondance nous montre le danger qu'il y a à ne pas agir vite. Une lettre à Atticus énonce avec précision l'enjeu de ces décisions rapides. Cicéron s'apprête à rejoindre Pompée, mais ne peut s'empêcher de revenir sur les étapes du cheminement qui l'ont mené jusqu'au point où il est : « Voici ce qui m'a trompé, ce qui peut-être n'aurait pas dû le faire, mais qui m'a trompé : j'ai pensé qu'il y aurait la paix. Une fois qu'elle aurait lieu, je n'ai pas voulu que César me soit hostile, alors qu'il serait aussi proche de Pompée. C'est en ayant cette crainte que j'ai sombré dans cette lenteur. Mais j'atteins tous mes buts si je me hâte ; si j'hésite, j'échoue¹³¹. » La conscience de la pertinence d'une action rapide est ici aiguë. Notre auteur s'emploie donc à adopter une vitesse d'action efficace. Le résultat de son effort fut sans doute parfois mitigé dans ce domaine. De fait, ce qui a perdu Cicéron après l'affaire de la Bonne Déesse, c'est sans doute ce décalage entre l'événement et sa compréhension¹³².

Néanmoins, Cicéron s'avéra souvent faire un usage habile du temps en politique. Son art consiste à savoir repérer une opportunité dans une crise et à savoir attendre le bon moment pour alors se précipiter sur cette occasion. Selon C. Nicolet, l'ascension politique de Cicéron témoigne de ces qualités. Il lui fallut profiter des opportunités avec rapidité, sans dévoiler trop tôt ses projets. En effet, pour un *homo nouus* qui ne peut compter sur des appuis héréditaires ni sur un certain « droit divin » dont jouent les aristocrates, il faut à la fois des relations et des manoeuvres politiques habiles et adaptées au contexte. Tout est préparé de longue date afin

reciperassemus. Non enim ignoras quanta momenta sint in re publica temporum et quid intersit idem illud utrum ante an post decernatur, suscipiatur, agatur. Omnia quae seuerè decreta sunt hoc tumultu, si aut quo die dixi sententiam perfecta essent et non in diem ex die dilata aut quo ex tempore suscepta sunt ut agerentur non tardata et procrastinata, bellum iam nullum iam haberemus.

¹²⁹ Nous étudierons plus bas l'usage de cette modalité chez Cicéron.

¹³⁰ Pense-t-il à la conjuration de Catilina et à la fermeté rapide avec laquelle il la contrecarra ?

¹³¹ *Att.*, X, 8 ; t. VI p. 72. *Fefellit ea me res quae fortasse non debuit, sed fefellit : pacem putavi fore. Quae si esset, iratum mihi Caesarem esse, cum idem amicus esset Pompeio, nolui. (...) Hoc uerens in hanc tarditatem incidi. Sed adsequar omnis si propero ; si cunctor, amitto.*

¹³² De façon générale, ce retard dans l'action est peut-être la marque des esprits droits et scrupuleux. La lenteur chez les *boni* est à ce titre un véritable problème. A repousser l'échéance, et à laisser passer la naissance d'un problème, on arrive parfois à de vraies catastrophes. C'est le danger qui guette les *boni* selon Cicéron dans le *Pro Sestio* (XLVII, 100) : *boni nescio quo modo tardiores sunt et principii rerum neglectis ad extremum ipsa denique necessitate excitantur, ita ut non numquam cunctatione ac tarditate, dum otium uolunt etiam sine dignitate retinere, ipsi utrumque amittant*, « Les gens de bien, je ne sais comment, sont plus lents, et, après avoir négligé le commencement d'une affaire jusqu'au dernier moment, ils sont poussés en fin de compte par la nécessité même, si bien que parfois, pendant qu'ils veulent par hésitation et par lenteur conserver leur loisir, quitte à se défaire de la dignité, ils perdent l'un et l'autre par leur propre faute. » Le risque est en effet élevé de se laisser devancer par les événements.

d'apparaître à point nommé. Notre auteur tarde alors à dévoiler son projet, puis accélère son action. « Cicéron ne s'en fait pas faute : sa grande chance est de rencontrer sur le chemin de sa candidature des troubles politiques (la soi-disant première conjuration de Catilina), qui, mettant en cause les nostalgiques du régime syllanien, ainsi que la prédominance nouvelle de Pompée dans l'Etat, lui permettent précisément de jouer un jeu politique, c'est-à-dire de rompre si possible les liens établis de clientèle ou de fidélité dont disposent ses adversaires pour en créer d'autres, originaux, à son profit. Ce dessein politique deviendra parfaitement clair à la fin de son consulat, aux mois de novembre et décembre 63, lorsqu'il sera vraiment confronté à tous les développements, infiniment plus graves qu'on ne le pensait, d'une conjuration qui menace de dégénérer en guerre civile. A cette occasion, l'homme nouveau d'Arpinum dévoile ses ambitions réelles et ses desseins profonds, qui ne sont rien moins que d'imposer à Pompée une sorte de partage d'influence, de s'appuyer sur l'ordre équestre et sur les élites municipales pour forger un nouveau 'parti' capable de faire sauter les barrières de la noblesse. Mais ces ambitions sont déjà les siennes dès l'année 66. Il lui faut seulement, vu l'exiguité de ses forces, ne pas les dévoiler trop tôt, et se ménager dans tous les groupes les appuis futurs qui lui seront nécessaires. Nous avons là, au contraire de ce qu'on affirme généralement, une manoeuvre typiquement politique, qui prétend regrouper des clientèles et des appuis non seulement en fonction de fidélités personnelles, mais en fonction de certains intérêts et de certaines opinions¹³³. » Voilà qui atteste la capacité qu'a Cicéron de faire des prévisions à long terme qui lui permettent une mise en œuvre rapide le jour venu. Immergé dans un contexte où la rapidité donne le pouvoir et conscient de cette obligation, notre auteur tente de mettre en œuvre son savoir intellectuel au plus vite, et se prépare pour minimiser l'improvisation.

Comment en effet inventer une solution sans préparation préalable ? Mais comment s'exercer à l'improvisation devant l'urgence ? En théorie, la vitesse n'exclut pas la qualité, mais dans la pratique, cette concomitance des deux est difficile, comme nous l'avons vu précédemment. Comment concilier les deux objectifs ?

Il semble que la première vertu à cultiver soit la vigilance. Afin de pouvoir agir avec promptitude, il faut être prêt ; la vigilance au sens strict pourrait bien être une qualité essentielle dans le bon usage du temps : « La *vigilantia* est au sens propre la faculté de rester éveillé. La résistance au sommeil semble en effet représenter, pour les Romains, le symbole même de l'activité politique¹³⁴ (...) » De fait, Cicéron se plaint dans une de ses lettres¹³⁵ de

¹³³ *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 408-409.

¹³⁴ J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 250.

l'un des consuls de 61, M. Pupius Piso Calpurnianus, parce qu'il est « inactif, endormi, inexpérimenté » (*iners, somno plenus, imperitus*). Il emploie le verbe « veiller » (*uigilare*) pour marquer son activité au cours de son consulat : 'L'honneur que vous m'avez décerné m'oblige à veiller jour et nuit et à tenir les yeux ouverts sur toutes les affaires publiques'¹³⁶. »

J. Hellegouarc'h¹³⁷ rappelle que Cicéron « plaisante C. Caninius Rebius nommé consul au dernier jour de l'année 45 parce qu' 'il fut d'une merveilleuse vigilance, lui qui de tout son consulat n'a pas dormi'¹³⁸, et que pour lui cette vertu est un devoir de l'homme politique¹³⁹, une caractéristique de sa propre action¹⁴⁰ et de celle d'autres personnages¹⁴¹. La *viligantia* serait donc un aspect militaire d'un politique toujours sur le qui-vive¹⁴².

La deuxième solution qui se présente est de cultiver un art de l'attente et de la rapidité et d'être en quelque sorte toujours prêt à bondir. La première étape est de décider d'agir, avant même de savoir comment agir. C'est ce qu'il ressort de nombre de lettres adressées à Atticus, avec toute l'ambiguïté d'un homme qui se veut ferme et tranchant mais qui a pris l'habitude de faire de longues analyses afin de pondérer son jugement. On le voit lorsque, juste après que Pompée a abandonné l'Italie, Cicéron rencontre César, au moment où celui-ci verrouille l'Italie pour empêcher que l'on ne rejoigne son adversaire. Cet entretien décisif a été longuement attendu, si bien que notre auteur a pris la décision d'agir à son issue, sans attendre ; toutefois il attend encore une lettre d'Atticus. De cette entrevue, notre auteur garde le sentiment de s'être attiré l'inimitié de son interlocuteur. Il conclut donc son rapport à Atticus en ces termes : « Mais pour moi, j'attends ta lettre ; en effet, il ne rime à rien de dire comme avant : 'Voyons à quoi cela aboutit.' Le point extrême concernait notre rencontre ; or je ne doute pas qu'elle m'a valu de l'offenser. Il faut agir avec d'autant plus de rapidité. Je t'en prie, une lettre, et politique. Maintenant je suis vraiment impatient d'avoir ta lettre'¹⁴³. » Le propos

¹³⁵ *Att.*, I, 14 ; t. I p.136.

¹³⁶ *Deuxième discours sur la loi agraire*, II, 77. Pour la valeur métaphorique de la *viligantia*, l'auteur renvoie à *Phil.*, I, 1.

¹³⁷ J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 251.

¹³⁸ *Fam.*, VII, 30, 1, 1 ; t. IX p.31. *fuit... mirifica uigilantia qui suo toto consulatu somnum non uiderit*. Sa charge n'a en effet pas duré vingt-quatre heures.

¹³⁹ *Phil.*, VIII, 30.

¹⁴⁰ *Cat.*, II, 19 ; III, 3 ; *Phil.*, VI, 18.

¹⁴¹ *Phil.*, VII, 5 ; *Mur.*, 19 ; *Verr.*, II, 5, 1.

¹⁴² *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 251, J. Hellegouarc'h note que dans de nombreux textes cités ci-dessus, et surtout *Agr.*, II, 77 et *Phil.*, VI, 18, ce terme conserve sa valeur primitive de façon suffisamment sensible pour que l'on sente qu'il conserve une origine militaire ; l'homme *uigilans* est comme une sentinelle. Proche de *labor*, qui s'applique à toute activité politique, *uigilantia* qualifie plus précisément la charge d'un magistrat ou d'un responsable politique.

¹⁴³ *Att.*, IX, 18 ; t. VI p. 20. *Sed ego tuas litteras exspecto ; nihil est enim ut antea : « uideamus hoc quorsum euadat ».* *Extremum fuit de congressu nostro ; quo quidem non dubito quin istum offenderim. Eo maturius agendum est. Amabo te, epistulam, et pol itikh.* *Valde tuas litteras nunc exspecto.*

est paradoxal puisque Cicéron préconise une action rapide, en même temps qu'il souhaite attendre les conseils de son ami pour prendre sa décision. On peut néanmoins y voir une logique si l'on dissocie l'exigence de qualité, liée à la prise de décision, et celle de quantité, liée à l'intervalle de temps restreint¹⁴⁴.

La rapidité exclut-elle nécessairement que l'action réalisée soit de qualité, ou du moins la sage ? Cicéron ne semble pas le penser, et le montre doublement dans une lettre du 20 juin 44. Il reprend alors pour Atticus une nouvelle que celui-ci lui a transmise. Sextus Pompée a été recueilli à Carteia¹⁴⁵ et va mener une armée contre Antoine. Après une brève analyse générale, Cicéron parle pour son propre compte. Voici la conclusion qu'il en tire :

« Lequel des deux camps donc (choisir) ? En effet Antoine ôte celui de la médiocrité. En celui-là, faiblesse, en celui-ci, le crime. Hâtons-nous donc ; mais aide-moi de tes conseils : Brindes ou Pouzzoles¹⁴⁶ ? » Ce premier temps permet de différencier la hâte d'une précipitation irréfléchie.

Puis il commente la démarche de Brutus : « Brutus assurément : soudaineté mais sagesse¹⁴⁷. » On voit que rapidité d'action et *sapientia* peuvent aller de pair, même si, comme le montre l'opposition marquée par « mais » (*sed*), cela ne va pas de soi. La réflexion doit avoir lieu, sans être longue pour autant.

Comme dans le domaine épistolaire, Cicéron manifeste en politique une volonté de vivacité en prise sur l'instant présent. Il sait alors exclure les tergiversations et les longueurs au profit de mesures instantanées et radicales, même si la consultation d'Atticus demeure un recours (et un détour) fréquent. Certes, ces choix peuvent nous paraître peu judicieux avec le recul, mais reconnaissons que ce ne fut pas faute d'une démarche concertée, active et aussi réfléchie que les circonstances le permettaient. Notons également l'intérêt que représente une préparation anticipée pour fixer de grandes orientations et être prêt à agir le jour venu.

Il paraît désormais opportun de s'intéresser aux critères de ses choix, car ils fondent une hiérarchie de valeur qui permet de prendre des décisions à brève échéance ou de mener des entreprises de longue haleine.

¹⁴⁴ Pour son malheur, notre auteur était désespérément attaché à la qualité et en définitive il resta souvent écartelé entre les deux aspects, s'efforçant de les concilier à tout prix.

¹⁴⁵ C'est une ville de la Bétique.

¹⁴⁶ *Att.*, XV, 20 ; t. IX p. 196. *Utra ergo castra ? Media enim tollit Antonius. Illa infirma, haec nefaria. Properemus igitur ; sed iuua me consilio, Brundisione an Puteolis.*

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 196. *Brutus quidem subito, sed sapienter.*

3- Restriction de temps, restriction de choix.

« Puisque la nature humaine ne peut acquérir une science dont la possession nous ferait savoir ce que l'on devrait *dire* ou *faire*, je regarde comme sages ceux qui, par leurs opinions peuvent atteindre le plus souvent la solution la meilleure¹⁴⁸. »

L'épreuve de la rapidité n'a fait que mettre en lumière une contrainte générale : la limitation de l'instant (et de la vie) fait que toutes les options possibles ne pourront s'accomplir. Le caractère unique de chaque instant impose sa configuration, obligeant à accepter ou rejeter ce qui se présente. Chacun est acculé au choix. Comment Cicéron l'assume-t-il ?

Parmi les obligations qui s'imposent à lui de façon constante, il y a d'abord celles, sociales, auxquelles il semble volontiers céder, même si elles représentent une « perte de temps » pour sa réflexion personnelle. Il lui est par exemple impossible d'éconduire les voisins importuns qui lui rendent visite dans sa maison de campagne¹⁴⁹. Il y a aussi l'imprévu qui se présente. Pour le maîtriser, une préparation de fond est efficace. On se souvient que l'*egxeiridion*¹⁵⁰, le livre portatif que le philosophe peut « dégainer » tel un poignard, avait cette fonction. Dans l'urgence, avoir une notion claire des impératifs prioritaires est de première importance. Le devoir découle doublement d'impératifs temporels. La limite du temps oblige à choisir, donc à établir des priorités, tandis que l'urgence de la décision incite à se doter de préceptes clairs et efficaces. C'est pourquoi la philosophie se déploiera largement dans leur élaboration et leur définition¹⁵¹. Nous reviendrons plus loin sur l'utilité des maximes et sentences dans ce but¹⁵². Nous souhaiterions pour lors souligner que Cicéron a voulu « apprivoiser » l'imprévu par une réflexion théorique préalable¹⁵³. Sur ce point, la dimension philosophique de cet art de vivre apparaît aisément¹⁵⁴.

¹⁴⁸ Isocrate, *Traité sur l'échange*, 271.

¹⁴⁹ *Att.*, II, 14, 2 ; t. I p. 238. *Basilicam habeo, non uillam, frequentia Formianorum*, « C'est une basilique que j'ai, et non une propriété de campagne, avec l'affluence des habitants de Formies ».

¹⁵⁰ C'est le titre d'un ouvrage d'Épictète ; cf Lgn fr. 3, 10 ; Philstr. V. soph. p. 365.

¹⁵¹ *De Officiis*, Livre III, II, 5. S'adressant à son fils, notre auteur écrit : « La philosophie tout entière, mon cher Cicéron, est fertile et féconde, et il n'en est pas de partie qui soit inculte et abandonnée, néanmoins aucun domaine chez elle n'est plus riche et plus productif que celui des devoirs dont découlent les préceptes d'une vie cohérente et belle. »

¹⁵² Voir plus bas notre quatrième partie.

¹⁵³ Cicéron dresse dans ses ouvrages théoriques, et notamment le *De Officiis* des hiérarchies de priorités. C. Nicolet par exemple, dans *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 508, revient sur les raisons pour lesquelles Cicéron place en premier le genre humain et en second la cité et renvoie au *De Officiis*, I, 17, 53.

¹⁵⁴ Tous les philosophes sont obligés de trouver des réponses à ce problème du choix ; elles diffèrent sensiblement. Ainsi, face à la question de l'engagement politique, Platon préconise le retrait pour le sage, sauf si

a-De la temporalité à la logique : hiérarchies et priorités.

Un lien s'esquisse entre la temporalité et une logique¹⁵⁵, puisque le temps oblige à poser des choix et à sérier les priorités. Cette nécessité apparaît dans des ouvrages théoriques de Cicéron, dont il vaut la peine de rappeler quelques points afin de mieux repérer la logique qui demeure implicite dans la correspondance. Ainsi, la formation de l'orateur¹⁵⁶ pose des priorités de façon rationnelle et réfléchie ; elle requiert un travail philosophique préalable à l'art oratoire et une préférence pour certaines vertus plus que pour d'autres. « Pour le véritable orateur, tout ce qui fait partie de la vie humaine, pour autant qu'il y est engagé et qu'elle est la matière de son art, doit être étudié, écouté, lu, disputé, mis en question. Car l'éloquence est une des plus grandes vertus : certes ces dernières sont toutes égales et pareilles, mais pourtant certaines plus que d'autres ont l'éclat de la beauté ; il en est ainsi de cette puissance qui, ayant embrasé la science du réel, développe si bien en paroles ce que l'esprit perçoit et décide qu'elle peut, en pesant sur les auditeurs, les pousser où elle veut. » Parmi les valeurs importantes, il existe donc une hiérarchie. C'est la diachronie des études, jointe à la restriction de temps, qui oblige à des choix. Si l'on disposait d'une durée infinie et de la possibilité de faire plusieurs actions simultanées, le problème ne se poserait pas. Choisir, c'est repousser une solution au profit d'une autre, à laquelle on accorde une préférence¹⁵⁷, même si une marge d'erreur est possible¹⁵⁸. La diachronie impose une hiérarchie¹⁵⁹.

La notion de priorité temporelle nous paraît rejoindre la valeur philosophique du préférable¹⁶⁰. En effet, Cicéron, en souhaitant établir une hiérarchie souple des valeurs, et non leur discrimination radicale, n'innovait pas en la matière. Il existait chez les Stoïciens qui

les circonstances le contraignent à s'impliquer. Cicéron dans le *De Off.*, I, 28, adopte une position différente, même s'il connut un *otium cum dignitate*.

¹⁵⁵ Nous entendons ce mot au sens d'un système cohérent de fonctionnement.

¹⁵⁶ Voir le *De Oratore*, III, 14, 54.

¹⁵⁷ On voit ainsi Cicéron s'arrêter en chemin pour écrire à Atticus, et interrompre sa marche de proconsul fraîchement arrivé en Cilicie par amitié. *Att.*, V, 16, 1 ; t. IV p. 30-31.

¹⁵⁸ C'est ce qu'I. Levi, repris par A. Morton, appelle *a gamble with truth*, « Partisanship », *Perspectives on Self-deception*, p. 170.

¹⁵⁹ R. A. Putnam résume ainsi le véritable problème du philosophe, et de tout un chacun : *the true order of human obligations*, « The Moral Life of a Pragmatist », p. 76.

¹⁶⁰ Ce qui advient en premier et rompt la monotonie se rehausse d'une valeur particulière : par exemple, le fait de parler le premier en public, honneur qui revint à Cicéron lorsqu'il fut un consulaire respecté (Voir *Q. Fr.*, II, 1, 3 ; t. II p. 107 : *Postea Racilius de priuatis me primum sententiam rogauit*, « Ensuite parmi les particuliers, c'est à moi que Racilius demanda son avis »).

l'ont précédé une vision théorique des préférables¹⁶¹. Lui-même atteste dans le *De Finibus* de leur existence¹⁶², ainsi que de celle d'« indifférents¹⁶³ ». Certes pour les philosophes stoïciens les conduites qui mènent à l'objet dernier sont limitées, mais il existe quantité de qualités « préférées », pour des raisons d'ailleurs différentes¹⁶⁴. Malgré quelques points de divergences¹⁶⁵, un consensus s'était établi autour du caractère « moyen » du devoir¹⁶⁶. Par conséquent¹⁶⁷, le sage et l'insensé auront en commun de se porter vers des choses moyennes. Nous examinerons si ces théories se vérifient dans la correspondance.

La nécessité de choisir le préférable entre deux biens semble cruciale à maintes reprises dans les lettres de Cicéron. En particulier, la guerre civile présente de nombreux cas de dilemmes. Il s'agit de choisir entre deux partis, mais, plus souvent et plus subtilement, entre plusieurs valeurs. Après que Pompée a quitté Rome le 17 janvier 49, Cicéron est dans l'embarras, pour lui-même et pour les siens. La lettre à Atticus du 23 janvier 49 pose ainsi la question de ce que doit faire la famille de Cicéron. Comme nous l'avons vu précédemment, la

¹⁶¹ Cette théorie part du principe que chacun pose, au moment d'agir, l'acte qu'il estime le meilleur, même s'il peut à cet instant oublier certains aspects importants (selon Socrate) ou les considérer comme virtuels (selon Aristote) ou les éluder de façon hypocrite avec soi-même. Voir « Toward a computational account of *akrasia* and self-deception », *Perspectives on self-deception*, p. 267.

¹⁶² *De Finibus*, Livre III, XV, 50-51 : « Voilà pourquoi les Stoïciens, après avoir suffisamment établi le principe que seul est bien ce qui est moralement beau et seul est mal ce qui est moralement laid, ont estimé que les choses qui ne peuvent en rien déterminer le bonheur ou le malheur de la vie, ont pourtant quelque chose qui les différencie les unes des autres, les unes ayant une certaine valeur, d'autres n'en ayant pas du tout, d'autres n'étant ni l'une ni l'autre. Parmi les choses auxquelles il y a lieu d'accorder de la valeur, il y en a, disent-ils, qui justifient suffisamment d'elles-mêmes une préférence en leur faveur, comme la bonne santé, l'intégrité des sens, l'absence de douleur, la gloire, la richesse et autres choses semblables ; il y en a, d'autre part, qui ne sont pas de même sorte. De même, parmi les choses qui <d'elles-mêmes> ne méritent pas qu'on leur accorde de la valeur, les unes justifient suffisamment <d'elles-mêmes> notre disposition à les rejeter, comme la douleur, la maladie, la perte des sens, la pauvreté, l'ignominie et autres choses semblables. »

¹⁶³ *Ibid.*, XVI, 52.

¹⁶⁴ *Ibid.*, XVI, 55 et XVII, 56.

¹⁶⁵ *Ibid.*, XVI, 57. En effet, pour ce qui est de la bonne renommée, les Stoïciens Chrysippe et Diogène n'y voient qu'un intérêt pratique. Caton est d'accord avec eux, mais leurs successeurs jugent que la bonne renommée doit être préférée et adoptée « et que le devoir de l'homme bien né et noblement élevé est de vouloir être estimé de ses parents, de ses proches, ainsi que de tous les honnêtes gens, et cela pour la chose elle-même, non pour l'avantage <qu'on peut en tirer>. De même, disent-ils encore, que nous voulons voir assuré l'avenir de nos enfants, fussent-ils naître après que nous ne serons plus, <et cela> en vue d'eux-mêmes, de même pour notre renommée : dût-elle ne venir qu'après notre mort, nous n'en devons pas moins l'assurer, <et cela> en vue d'elle-même, abstraction faite de toute considération d'avantage. »

¹⁶⁶ *Ibid.*, p.39 : XVII, 58 : « Or un devoir est ce dont la réalisation est telle que de cette réalisation une justification plausible puisse être donnée. Il s'ensuit donc, on le comprend, que le convenable est quelque chose de moyen, qui ne se classe ni parmi les biens ni parmi leurs contraires. »

¹⁶⁷ *Ibid.*, XVIII, 59 : « Le sage place parfois l'objet de son activité dans le devoir, qui appartient aux choses moyennes. Puisqu'il est hors de doute que, parmi les choses que nous appelons moyennes, telle est à prendre et telle autre à rejeter, tout ce qui possède ce caractère ou reçoit cette dénomination est, sans exception, compris dans le devoir. Il s'ensuit, on le comprend, que, tous les hommes étant portés par la nature à s'aimer eux-mêmes, l'insensé, aussi bien que le sage, prendra ce qui est conforme à la nature et rejettera ce qui est contraire. Ainsi il existe un devoir qui est commun au sage et à l'insensé, d'où il suit, on le comprend, que le devoir a sa place parmi les choses que nous appelons moyennes. »

« sécurité » de Térentia et Tullia apparaît alors comme prioritaire dans le temps et dans les valeurs, par rapport à l'opinion publique et à la *doxa*.

« Mais je voudrais que tu considères ce que l'on doit faire selon toi tout d'abord pour leur sécurité (car il faut prendre des mesures différentes pour elles que pour moi), ensuite pour l'opinion publique, afin que l'on ne nous reproche pas de vouloir qu'elles restent à Rome au milieu de la fuite générale des gens de bien¹⁶⁸. » Les adverbes « d'abord » (*primum*) et « ensuite » (*deinde*) posent nettement un ordre de priorité à la fois temporel et rationnel. Le temps reflète alors parfaitement les valeurs choisies.

Quelle hiérarchie Cicéron établit-il ? Est-ce celle des Stoïciens ? Il est remarquable chez lui que même le devoir social puisse, dans certains cas, être subordonné à un objectif plus essentiel. Entre santé et devoir par exemple, que ce soit pour lui¹⁶⁹ ou pour Atticus, Cicéron choisit clairement le soin d'un corps défaillant. Il prend par exemple des précautions extrêmes pour qu'Atticus ne dépense pas inutilement ses forces. Inquiet d'arriver à Rome le jour où la fièvre de son ami le reprendrait, il prévient celui-ci : « Je ne sais quel jour survient ton 'accès', mais je refuse absolument que tu te déplaces au péril de ta santé¹⁷⁰ ». Or aller au devant des amis qui revenaient d'un long voyage, comme c'était ici le cas pour Cicéron, qui revenait de son proconsulat en Cilicie, faisait partie des *officia* les plus impératifs. On constate donc une révision de la hiérarchie courante dans le quotidien de Cicéron, qui prévoit et devance le respect du devoir pour revenir à une mesure de bon sens. Atticus doit en premier lieu se soigner ou du moins veiller à sa santé, et en second lieu seulement accomplir son devoir d'ami.

En définitive, le choix de Cicéron est souvent de privilégier la vie, ou la survie, de préférence à des impératifs liés à la *doxa*¹⁷¹. Il l'affirme lui-même dans une lettre de juillet 56. Cicéron écrit alors à Lentulus qui le félicitait de sa situation stable et de l'impuissance de Clodius. Toutefois, notre auteur commence par se plaindre de la conduite insensée de certains, dont la cause était pourtant commune avec lui. Puis il ajoute : « Sache que sous l'effet de leur jalousie fort malveillante, nous avons presque été chassés de la belle position politique que nous tenions depuis longtemps, non que nous ayons certes oublié notre dignité, mais parce

¹⁶⁸ Att., VII, 13a ; t. V p. 109. *Sed uelim consideres quid faciendum putes primum pro te et familia (aliter enim mihi de illis ac de me ipso consulendum est), deinde ad opiniones, ne reprehendamur quod eas Romae uelimus esse in communi bonorum fuga.*

¹⁶⁹ Voir Fam., VII, 26 ; t. VII p. 139-140.

¹⁷⁰ Att., VII, 7 ; t. V p. 66. *Tua salutem quam in diem incurrat nescio, sed prorsus te commoueri incommodo valetudinis tuae nolo.*

¹⁷¹ Ce propos complète par avance notre étude sur la norme, à la fin de cette première partie.

que nous prenons parfois en compte notre sécurité aussi¹⁷². » On ne saurait affirmer plus nettement la priorité de la *salus* sur la *dignitas*, dans ce contexte précis¹⁷³. La restriction de temps oblige à sérier les valeurs. Certaines passent en premier – ce sont celles qui tiennent à la vie même - d'autres sont reléguées à des préoccupations ultérieures, car elles sont liées à des éléments plus superficiels.

La gestion du temps rejoint éminemment ici la valorisation de certains aspects par rapport à d'autres. Notre auteur semble encore une fois être pragmatique. D'abord vivre, ensuite philosopher ? Dans cette perspective, il peut être fortement tenté d'éviter tout simplement le choix et de continuer une vie tranquille. Toutefois, un problème apparaît alors : il est possible de suspendre son jugement, mais non le cours du temps, dans lequel chacun est immergé. Comment Cicéron dans sa correspondance résout-il cette difficulté ?

La suspension de jugement n'aurait-elle pas un équivalent temporel, par une sorte de parenthèse dans le flux des instants ? Il s'agirait plutôt d'une suspension de l'action car l'écoulement du temps ne peut s'arrêter. Or, ne pas choisir est un choix car celui-ci est une nécessité inéluctable, liée à l'inscription dans le temps. Ne pas même se prononcer représente déjà une option, parmi d'autres, qui peut être lourde de conséquences. Ne pas agir, c'est aussi agir.

Le 11 février 55, Cicéron écrit à son frère pour le tenir au courant d'une affaire¹⁷⁴ qui leur tient tous deux à cœur. Il a sollicité Pompée, puis Crassus, qui lui a fait savoir que s'il ne mettait pas d'obstacle à ce que Clodius obtienne une mission très lucrative¹⁷⁵, sa demande aboutirait. Dans la réaction de notre auteur on devine son consentement sous la litote : « je ne me donne pas trop de peine pour cela¹⁷⁶ ». Il laisse donc Crassus et Pompée s'occuper de la chose¹⁷⁷, en attendant de voir ce qui en sortira. L'absence de décision revient cependant à une délégation du choix à d'autres personnes ou instances. Il existe donc un danger à opter pour la neutralité et à refuser de choisir. A cet égard, une pensée de Montesquieu, dont P. M. Martin

¹⁷² *Fam.*, I, 7 ; t. II p. 172. (faisant référence à ces gens) *quorum malevolentissimis obtreptionibus nos scito de uetere illa nostra diuturna que sententia prope iam esse depulsos, non nos quidem ut nostrae dignitatis simus obliti, sed ut habeamus rationem aliquando etiam salutis.*

¹⁷³ Dans d'autres circonstances Cicéron préfère la *dignitas* à la *salus*. Voir notre étude sur le choix entre la vie ou la mort dans le chapitre III de cette partie.

¹⁷⁴ L.- A. Constans, dans sa notice à l'édition des Belles Lettres p. 13, indique que l'allusion est obscure et qu'il s'agirait d'inscriptions ou d'un monument en l'honneur du consulat de Cicéron, où Clodius aurait écrit en 58 son propre nom.

¹⁷⁵ *Q. Fr.*, II, 7 ; t. III p. 21. *Plena res nummorum.* « L'affaire est pleine de sous. »

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 21. *Quod ego non nimium laboro.*

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 21. *Pompeius tamen cum Crasso locutus est. Videntur negotium suscepisse,* « Cependant Pompée a parlé avec Crassus. Ils semblent avoir pris l'affaire en main ».

dit qu'elle aurait pu être écrite par Cicéron, résume bien le problème que pose la neutralité face à la nécessité de choisir : « Le parti de la neutralité n'est pas prudent (en cas de guerre civile) : car je serai bien sûr d'avoir des ennemis, et je ne serai pas sûr d'avoir un ami. Il faut donc que je prenne un parti. Mais si je choisis mal ? De plus, le parti le plus fort peut ne pas l'être partout, de façon que je puis fort bien mourir le martyr de la faction dominante ; ce qui est très désagréable¹⁷⁸. » L'absence de choix, possible intellectuellement, constitue déjà un choix dans le domaine du temps. Là, l'écoulement est impossible à freiner. Il faut agir et donc choisir. Tôt ou tard, la décision se présente de nouveau, ou les conséquences de l'absence de décision se font sentir et le report de temps, contrairement à une suspension définitive de jugement, n'élimine guère un problème¹⁷⁹.

La difficulté de trancher ne se résout donc pas dans la suspension de jugement. Nous avons déjà vu auparavant comment Cicéron cherche à esquiver l'obstacle en superposant les activités. De même ici, selon un lien logique cette fois, une première stratégie consiste en un cumul des options. Or il arrive que Cicéron souhaite poser entre des concepts des corrélations nécessaires, affirmant par exemple le lien indissoluble entre utilité et beauté morale¹⁸⁰. Nous émettons l'hypothèse que ces liens indissociables peuvent être perçus de façon logique, ou temporelle, comme par synchronie : les éléments qu'ils associent ne sauraient advenir l'un sans l'autre. La synchronie qu'il ne peut vivre dans son existence et son emploi du temps, il la trouve dans l'union de certaines valeurs. On pourrait parler de « synchronie qualitative ».

De fait, chez Cicéron la synchronie semble primer sur la diachronie : il cherche à laisser coexister les alternatives plutôt qu'à les départager et les sérier¹⁸¹, comme nous l'avons vu. Certaines pratiques de son époque encourageaient une telle attitude, comme celle qui permettait d'écrire des missives en présence de ses invités. Nous insisterons sur certains moments où se déploie cette stratégie. Même s'il s'agit de périodes ponctuelles, elles sont déterminantes pour la constitution consciente d'une personnalité et de choix de vie plus profonds et durables¹⁸².

¹⁷⁸ Ce propos, extrait du discours sur Cicéron, Pléiade, I, p.93-98. Ms Bibli. Munic. Bordeaux.p.223, Pensée 1809 (=887) est cité par P. M Martin dans *Montesquieu, panégyriste de Cicéron*, p. 207-228.

¹⁷⁹Ce report, assorti d'une omission temporaire engendre souvent une aggravation de la situation, « Toward a computational account of *akrasia* and self-deception », *Perspectives on self-deception*, p. 284.

¹⁸⁰ Par exemple, voir *De Officiis*, Livre III, XXX, 110 et XXXII, 115 pour l'utile et le beau.

¹⁸¹ Voir la stratégie déjà mise au jour de « dédoubler » le temps.

¹⁸² R. A. Putnam énonce clairement la différence entre les deux types de choix : « During the normal stretches our conduct is shaped by our virtues and vices and directed by our ideals. (...) During the critical moments, we choose new ideals or reaffirm or modify old ones guided by nothing but ourselves. (...) The right act is the act

Lorsque un choix se pose et que la simultanéité de deux options apparaît impossible, il arrive que Cicéron essaie néanmoins de les cumuler, comme s'il refusait les bifurcations auxquelles la temporalité oblige par ses limites. Cette attitude fut flagrante lors du conflit entre César et Pompée. Il s'agissait au fond de deux portions du passé qui rivalisaient pour se prolonger dans le présent. Le tiraillement que nous analysons sous l'angle du temps, P. Boyancé¹⁸³ l'explique davantage dans l'ordre de la reconnaissance. Il rappelle¹⁸⁴ que César a écrit et dédié à Cicéron un ouvrage de grammaire, dans la préface duquel il salue son éloquence, qu'il lui a prêté 800 000 sesterces pour sa maison de Rome et ses villas et qu'il lui confia la - lucrative¹⁸⁵ - direction des travaux du champ de Mars. Ces éléments sont fondamentaux pour comprendre ce qui advint lorsque notre auteur revint de Cilicie¹⁸⁶ : « A Pompée il estimait devoir son retour d'exil. César l'avait obligé de diverses manières, et notamment par les huit cent mille sesterces qu'il n'avait pu encore rembourser, Pompée semblait incarner la liberté républicaine, puisque le Sénat était avec lui. Mais il y avait aussi chez lui une vaste ambition et des deux côtés la lutte semblait devoir aboutir à des horreurs sanglantes et à des proscriptions. Tout en considérant que la cause du Sénat était la cause juste, Cicéron s'efforça de prêcher la conciliation avant et même après le début du conflit, même après le passage du Rubicon. »

Ce refus de trancher, de dissocier, trouve sa source chez Cicéron dans sa volonté de faire en sorte que certaines valeurs soient impérativement synchroniques. Notre auteur l'a affirmé dans de nombreux traités théoriques. Il le rappelle lui-même à Atticus en avril 49 ; selon lui, le malheur est le lot de César et de Pompée car ils séparent des notions essentielles : « Et si, comme tu l'as rappelé à notre attention, nous avons dit à bon droit dans ces beaux livres que rien n'est bon s'il n'est honorable, et rien n'est mauvais s'il n'est honteux, assurément l'un et l'autre de ces individus sont très malheureux : pour l'un et l'autre, le salut et

that fits into a certain life, fits the character one is and wants to become », « The Moral Life of a Pragmatist », p. 87.

¹⁸³ *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, en particulier p. 168-169.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 168.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 169. Il s'agit de « travaux qui comportent le maniement de fonds considérables, ce qui peut n'être pas sans profit pour celui entre les mains de qui ils passent. »

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 169.

la dignité de la république sont toujours passés après leur domination et leurs intérêts personnels¹⁸⁷.»

Sans doute y a-t-il ici une influence platonicienne¹⁸⁸, que reconnut certainement César¹⁸⁹ quand il joua de ce souci d'apaisement, parvenant à faire hésiter notre auteur plusieurs mois après le passage du Rubicon¹⁹⁰, alors que Pompée était en Grèce avec nombre de sénateurs.

Cette première stratégie est donc optimale mais difficilement applicable. La philosophie du quotidien se heurte à des situations où les éléments de l'alternative sont inconciliables et un autre type de tactique doit être mis en place.

Une deuxième stratégie consiste à recourir à autrui pour « dédoubler » en quelque sorte le temps dont on dispose¹⁹¹. On avons déjà abordé cette stratégie, mais sous un angle plus technique et matériel, comme le recours de Cicéron à des esclaves pour écrire une lettre¹⁹². Il s'agissait de déléguer à autrui une charge, comme à un robot, sans exploiter le « temps propre » de cette personne, notamment son passé et son expérience. Notre approche

¹⁸⁷Att., X, 4 ; t. VI p. 47. *Et si, ut nos a te admonemur, recte in illis libris diximus nihil esse bonum nisi honestum, nihil malum nisi quod turpe sit, certe uterque istorum est miserrimus, quorum utriusque semper patriae salus et dignitas posterior sua dominatione et domesticis commodis fuit.*

¹⁸⁸P. Boyancé, *Études sur l'humanisme cicéronien*, p. 170 : « Sa formation philosophique, en particulier l'influence de Platon avait encore renforcé chez lui son goût de la concorde. (...) Que ceux qui sous-estiment le rôle joué par la philosophie dans la vie de Cicéron relisent les lettres de cette époque, écrites manifestement sans aucun souci de publicité, pour donner carrière à un débat intérieur. »

¹⁸⁹*Ibid.*, p. 170. « (César) ne cessa de dire à Cicéron qu'il désirait des négociations, mais que Pompée compromettrait tout par ses intransigeances. César n'était qu'à demi ou pas du tout sincère ; il voulait avant tout neutraliser Cicéron, sinon le rallier à sa cause et les efforts qu'il multiplia indiquent assez l'extrême importance qu'il attachait à sa personnalité. »

¹⁹⁰*Ibid.*, p. 171. P. Boyancé rappelle la rencontre entre César et Cicéron, le premier disant à notre auteur : « ai-je à te commander (de parler librement) ? » (Att., IX, 18 ; t. VI p. 18-20), puis il commente la conclusion de cet entretien : « Mais à peine Cicéron a dit quel usage il fera de sa liberté, quelles décisions il conseillera, comme aussitôt le ton de César change ! C'est le maître qui parle sans plus aucun déguisement : 'Je ne veux pas que cela soit dit !' Le masque est levé et Cicéron comprend qu'on a abusé de sa volonté de pacificateur. »

¹⁹¹Voir D. Brink, « Rational Egoism, Self and Others », p. 355-356. « Having another-self allows me to engage in more complex and more diverse activities than I could on my own. I can engage in more diverse projects, because my other-selves have time and resources to pursue projects that promote my interest but that I do not have the time and resources to pursue myself. (...) More generally, I can enjoy and benefit from the greater range of experiences that my other-self brings to me and can broaden my sphere of deliberation by my deliberative interaction with my other-self. I can also engage in more complex projects requiring intimate cooperation among like-minded people (e.g., rational articulation of my beliefs, desires and values through discussion with people who know me). In these ways my other-selves increase both the complexity and the diversity of projects that I can pursue and the capacities I can exercise ». L'auteur renvoie également à Aristote (*Ethique à Nicomaque*, 1169-b5, 1170a5-7).

¹⁹²Att., VII, 13b ; t. V p. 111 et Att., VIII, 12 ; t. V p. 207.

est ici d'ordre plus intellectuel : l'*alter ego* présente l'avantage d'une communauté de vue mais aussi d'un recul important et d'un point de vue différent¹⁹³.

Ainsi le temps, limité pour chacun, peut-il être transféré et cumulé. Toutefois, une autre personne peut-elle se substituer complètement à notre jugement ou notre activité ? Son temps a-t-il la même « valeur » ou la même coloration que le nôtre ?

Afin d'enrichir son expérience passée devant des situations qui ne reproduisent jamais un cas antérieur, puisque chaque événement est exceptionnel et qu'il faut toujours en quelque sorte improviser, Cicéron sollicite volontiers autrui. Face à cette perpétuelle nouveauté il demande en particulier l'aide de son ami et conseiller Atticus, afin de multiplier par deux son recul et son champ de vision. Par exemple, le 2 ou 3 novembre 44, Cicéron, dont la vie touche à son terme ne sait que faire ni surtout où aller. Il hésite entre rester dans son domaine de Pouzzoles, et aller à Rome. Il conclut une lettre à Atticus par ces mots : « Débrouille donc cette question ; jamais je n'ai été dans un plus grand embarras¹⁹⁴. » La force de cette dernière remarque est extrême, qui concentre « jamais » et un superlatif. Cicéron « sous-traite » en quelque sorte une partie du problème à quelqu'un en qui il a toute confiance, espérant bénéficier ainsi d'une sagesse accrue. Cependant, la limite de ce procédé est claire car Cicéron se plaindra à plusieurs reprises des conseils de certains amis¹⁹⁵, dont l'expérience s'avère moins riche que la sienne.

La *Correspondance* nous livre donc quelques moyens employés par notre auteur pour adoucir les choix à poser. Cependant, tôt ou tard le subterfuge atteint sa limite et Cicéron, comme tout un chacun, doit affronter seul la restriction temporelle. C'est pourquoi nous choisissons d'étudier à présent la situation où notre auteur se trouve acculé à une décision et doit poser seul le choix sans doute le plus fondamental : continuer ou non de vivre. Nous souhaitons explorer la question du choix, jusque dans son expression la plus radicale. L'existence en effet, comme déroulement temporel, peut trouver des recours dans des dédoublements, mais comme élan vital, elle ne peut obtenir aucun substitut. Le grand choix par excellence, c'est celui à poser entre vivre et mourir.

¹⁹³D. Brink, « Rational Egoism, Self and Others », p. 356. « My activities will be more diverse and more complex if my other-self is no mere clone of me ».

¹⁹⁴ *Att.*, XVI, 8 ; t. X p. 88. *Hoc igitur explica ; numquam in maiore aperi# fui.*

¹⁹⁵ Voir par exemple *Fam.* XIV, 1, 2 ; t. II p. 69, où Cicéron se plaint d'avoir été mal influencé.

b-Restiction suprême : la limite de la vie.

En effet, la limite suprême imposée par le temps à l'échelle de toute une vie humaine¹⁹⁶ est la nécessité de mourir. Toutefois cette contrainte peut être quelque peu maîtrisée puisque le moment où la mort survient ne s'impose pas nécessairement à l'être humain mais peut être déterminé par chacun. Le problème consiste à discerner s'il est nécessaire ou même légitime de mettre un terme à ses jours et si la mort est préférable à une vie dans certaines conditions. La question du suicide était au cœur des débats philosophiques, notamment chez les Stoïciens¹⁹⁷. Quelles sont l'attitude et la position de Cicéron dans la correspondance ? Nous savons qu'il choisit de rester en vie, jusqu'au jour où Octave accorda sa mise à mort à Antoine. Mais quels furent les critères du choix de notre auteur ? Que pense Cicéron de la nécessité de mourir ? de l'opportunité de mettre fin à ses jours ? Quels éléments l'ont déterminé à prolonger son existence ou à envisager d'y mettre fin à différents moments de sa vie ?

Ici encore, la philosophie épaula notre auteur dans sa confrontation « courante » avec les décès. Pour lui, comme pour nombre d'auteurs dans l'Antiquité, la mort est une réalité omniprésente et sans cesse menaçante, non seulement vu les violences de l'époque, mais vu aussi les risques liés à tout voyage, et surtout les possibilités limitées de la médecine¹⁹⁸. Nous approfondirons plus bas la question des maux physiques dont souffre notre auteur, leurs conséquences psychologiques et les soins qu'ils occasionnent. Dans ce contexte, tout symptôme est éventuellement mortifère¹⁹⁹. Afin de dépasser l'angoisse qui pourrait s'en dégager, Cicéron reprend la méthode prônée par les Stoïciens et par les Epicuriens²⁰⁰, qui s'accordaient en la matière sur la nécessité d'une indifférence. Une lettre datant sans doute de décembre 46 illustre particulièrement bien cette prise de position. Il s'agit d'une lettre de consolation dont le destinataire, Titius est un père qui a perdu récemment son fils²⁰¹.

¹⁹⁶ Nous évoquerons plus tard la question de l'immortalité, ou « vie après la vie », notamment dans notre quatrième partie, chapitre I.

¹⁹⁷ Le *De Finibus* (Livre III, 60) expose leur position à ce sujet : « Souvent (...) le devoir pour le sage est de renoncer à la vie, quelque heureux qu'il soit, s'il peut s'offrir à lui une occasion opportune de le faire, c'est-à-dire en accord avec la nature. Telle est en effet l'opinion des Stoïciens, que l'opportunité est la condition de la vie heureuse. Ainsi donc la sagesse prescrit au sage de lui dire adieu, s'il y a avantage, même à elle-même. »

¹⁹⁸ Notre siècle a évidemment une approche très différente, mais se signale par une extrême nouveauté de ce point de vue.

¹⁹⁹ Nous pensons particulièrement aux inquiétudes de Cicéron pour les accouchements de Tullia.

²⁰⁰ Pour une mise au point claire et efficace, voir C. Lévy, *Les philosophies hellénistiques*. Les Epicuriens pensaient qu'il n'y avait rien après le trépas (p. 64-65) tandis que les Stoïciens imaginaient une existence après le décès (p. 156-157).

²⁰¹ Pour le reste, ce destinataire nous demeure inconnu.

« Or c'est une consolation vraiment tout à fait banalisée certes que celle que toujours nous devons avoir à la bouche et à l'esprit, à savoir : de nous souvenir que nous sommes des hommes, nés sous une loi qui veut que notre vie soit en butte à tous les traits lancés par la fortune, et que nous ne saurions refuser de vivre selon la condition dans laquelle nous sommes nés, et de ne pas prendre si péniblement les coups du hasard puisque nous ne pouvons les éviter par aucune résolution, et de songer, en rappelant à notre mémoire ce qui s'est passé pour d'autres, que rien de nouveau ne nous est arrivé²⁰². » La révolte contre la mort trouve donc son apaisement dans un constat de bon sens : mourir est une nécessité pour tout homme. Il convient donc d'entrer dans le rang, c'est à dire dans le temps car c'est ainsi que Cicéron le présente : « rien de nouveau ne nous est arrivé ». La banalité irrévocable de la mort, de cette limite fixée par la temporalité humaine, lui ôte toute originalité et devrait couper court à toute lamentation. La mort peut donc être perçue sans crainte. Ainsi, dans le *De domo sua*²⁰³, Cicéron après avoir exposé les raisons de son départ en exil, ajoute « ... que dois-je dire ? (...) Que j'ai craint la mort ? c'est une infamie. » Redouter la mort est une assertion qu'il ne pose jamais, même quand dans ses lettres il prône la sécurité pour lui et pour ses proches.

La mort est même une bonne chose, puisqu'elle épargne la souffrance d'une vie misérable, comme Cicéron le dit à Titius dans cette même lettre pour le consoler de la perte de son enfant. Il poursuit en effet ainsi son raisonnement :

« Mais ni la présente consolation ni toutes les autres auxquelles ont eu recours les hommes les plus sages et qui ont été transmises à l'histoire grâce aux lettres ne semble devoir avoir une aussi grande efficacité que la situation même de notre cité et les troubles de ces temps dépravés, puisque sont les plus heureux ceux qui n'ont pas eu d'enfants et sont par ailleurs moins malheureux ceux qui en ont perdu ces temps-ci, que s'ils avaient perdu ces mêmes enfants alors que la république était solide, ou pour tout dire, existait²⁰⁴. »

C'est finalement dans une sorte d'ataraxie que la mort doit être accueillie. Dans le *De Finibus*, l'Epicurien déclare qu'une âme qui méprise la mort et la douleur est libre et forte, et

²⁰²*Fam.*, V, 16 ; t. VII p. 231. *Est autem consolatio peruulgata quidem illa maxime, quam semper in ore atque in animo habere debemus, homines nos ut esse meminerimus, ea lege natos ut omnibus telis fortunae proposita sit uita nostra, neque esse recusandum quo minus ea qua nati sumus condicione uiuamus, neue tam grauiter eos casus feramus quos nullo consilio uitare possimus eventisque aliorum memoria repetendis nihil accidisse noui nobis cogitemus.*

²⁰³*De domo sua*, XXXV, 95.

²⁰⁴*Fam.* V, 16 ; t. VII p. 231. *Sed neque hae neque ceterae consolationes quae sunt a sapientissimis uiris usurpatae memoriaeque litteris proditae tantum uidentur proficere debere quantum status ipse nostrae ciuitatis et haec perturbatio temporum perditorum, cum beatissimi sint qui liberos non susceperunt, minus autem miseri qui his temporibus amiserunt quam si eosdem bona aut denique aliqua re publica perdidissent.*

que si nous sommes dans cet état, nous pouvons alors « quitter avec une âme égale, comme le théâtre, une vie qui ne nous plaît pas²⁰⁵ ». Il n'en demeure pas moins un moment propice et mourir à temps est une chance. Telle est la réplique essentielle contre la limite biologique fatale de l'existence : l'indifférence, voire la réjouissance. Le problème se posait déjà dans le choix qu'Achille dut faire entre une vie brève et glorieuse et une vie longue et obscure. Mourir trop tard est un plus grand malheur que la simple mort. C'est ce que Cicéron exprime par exemple au sujet du décès d'un certain Catulus et de sa propre survie. « Que veux-tu ? Il n'est rien de plus infortuné que moi, rien de plus fortuné que Catulus, tant par l'éclat de sa vie que par l'à-propos de sa mort²⁰⁶. » L'envie portée à Catulus ne provient donc pas seulement de sa vie, mais aussi de son trépas. Partir à temps est une chance que Cicéron reconnaîtra maintes fois au cours de sa vie.

Un certain détachement par rapport à la vie et constitue sans doute une étape vers cette maîtrise. S'il n'a pas choisi le trépas, notre auteur n'a pas recherché la vie à tout prix et il paraît même avoir parfois déploré son choix. Il lui arrive ainsi de regretter amèrement de ne pas être mort, et de ne trouver que souffrance dans la vie, même là où il devrait y avoir un soulagement. Il possède un recul qui lui fait dépasser l'attachement à la vie. Ainsi, le 12 mai 45, Cicéron dresse un bilan de sa vie pour son ami Luccéius, qui l'invite à mettre fin au deuil de Tullia et à venir vivre avec lui à Rome. Cette sollicitude amène Cicéron à des aveux sur le sens qu'il donne à sa vie et qu'il souhaite lui donner en général : « Mais par je ne sais quel hasard, notre existence est tombée sur une époque telle que, au moment où il aurait fallu que nous nous épanouissions le plus possible, c'est alors que nous avons le plus honte de vivre. De fait, que pouvais-je avoir comme refuge, moi qui étais spolié des ornements de ma vie privée et publique, et de consolations ? Les lettres, je crois, dont je fais un usage assidu ; de fait, que puis-je faire d'autre ? Mais je ne sais comment, celles-là même semblent m'exclure du port et du refuge, et quasiment me reprocher de rester dans cette vie qui ne contient rien d'autre que la prolongation de l'existence la plus misérable²⁰⁷. » Cicéron invoque ici la double malchance des temps et des lettres, contexte qui ruine le plaisir de l'existence et mine son goût de vivre. Pourtant, objectera-t-on, il ne mit pas fin à ses jours et prolongea cette « existence la plus misérable ». Quels motifs ont guidé ce choix ?

²⁰⁵ *De Finibus*, Livre I, XV, 49.

²⁰⁶ *Att.*, II, 24 ; t. I p. 262. *Quid quaeris ? nihil me infortunatius, nihil fortunatius est Catulo cum splendore uitae tum mortis tempore.*

²⁰⁷ *Fam.*, V, 15 ; t. VIII, p. 101. *Sed casu nescio quo in ea tempora nostra aetas incidit ut, cum maxime florere nos oporteret, tum uiuere etiam puderet. Quod enim esse poterat mihi per fugium, spoliato et domesticis et forensibus ornamentis atque solaciis ? Litterae, credo, quibus utor assidue ; quid enim aliud facere possum ? Sed nescio quomodo ipsae illae excludere me a portu et per fugio uidentur et quasi exprobrare quod in ea uita maneam in qua nihil insit nisi propagatio miserrimi temporis.*

Quels sont les critères qui justifient le maintien en vie ou la décision de mourir ? Amis, famille, Etat, tel semble être le trio qui oriente la vie de notre auteur. Celui-ci a choisi de prolonger son existence. Est-ce par une orientation complètement altruiste ? Est-ce une perte décisive pour son autonomie ? Ou, comme nous l'avons vu, parvient-il à se concentrer sur le présent et à savourer chaque instant au point d'oublier les soucis plus généraux ?

La vie ne vaut pas la peine d'être vécue à n'importe quel prix selon Cicéron. Ainsi lorsqu'il voit que César souhaite au fond la mort de Pompée écrit-il : « me voici donc comme le héros d'Homère à qui la déesse sa mère avait dit :

'Je te l'assure : dès à présent en effet ta destinée est jouée en même temps que celle d'Hector',

et qui lui répondit :

'Puissé-je mourir dès à présent puisque j'étais voué à ne pas secourir mon compagnon que l'on tuait²⁰⁸'». Même si les liens entre Cicéron et Pompée étaient loin d'être aussi étroits qu'entre Achille et Patrocle, cet élan atteste la force de l'amitié parmi les priorités et les valeurs de Cicéron. La mort est préférable à une vie indigne, où l'on fait défaut à ceux que l'on apprécie.

Etre privé de ses proches constitue donc une raison valable de mourir. Lorsque Cicéron écrit à Publius Nigidius Figulus en août 46, il émet l'idée que vivre est une faute lorsqu'on est privé de son entourage ; l'emploi de « faire une faute » (*peccare*) est alors symptomatique. Il sous-entend donc qu'il faudrait accompagner ses proches dans la mort et leur être fidèle jusque dans le malheur : « En effet, bien qu'aucune injustice remarquable n'ait atteint ma personne comme simple particulier et qu'aucun souhait, en de telles circonstances, ne me soit venu à l'esprit que César ne m'ait spontanément accordé, je suis néanmoins achevé par des soucis propres à me faire penser que le simple fait de rester en vie est une faute. Je suis en effet privé à la fois d'intimes très proches, que la mort m'a arrachés ou que l'exil a

²⁰⁸Att., IX,5 ; t. V p. 253-254. (Il., XVIII 96 sq.)

Ego igitur, si quidem apud Homerum, cui et mater et dea dixisset :

Αὐτίκα γὰρ τοὶ εἴπειτα μετὰ Ἕκτορα ποτμοῖ ἐτοίμοι,

Matri ipse respondit :

Αὐτίκα τετραῖην, εἴπειτα ἀπὸ τοῦ Ἰωνοῦ ἐταίρῳ

Κτείνωμῳ ἐπαμύναϊ,

éloignés, et de tous les amis dont la bienveillance nous avait été accordée parce qu'avec ton aide autrefois j'avais défendu la république ; et je me trouve au coeur de leur naufrage et du pillage de leurs biens²⁰⁹ (...)»

Un bilan contrasté s'impose donc : la vie tire sa saveur de l'existence – et de la proximité – d'amis ; toutefois, Cicéron choisit de continuer à vivre même après avoir perdu ces biens précieux. Quel autre élément le soutient et le porte ?

L'aide aux siens est une autre raison de demeurer en vie, indépendamment du plaisir que Cicéron trouve à l'existence. Au moment de l'exil particulièrement, la vie ne lui apparaît que comme une survie physique prolongée avec détachement ; elle ne vaut que dans la mesure où elle se met au service de proches. Cicéron écrit alors à son frère au début du mois d'août 58 : « Or pour ma part, tant que cela te sera utile, si tu vois qu'il te faut affronter quelque péril, je vivrai ; mais rester plus longtemps dans cette vie, je ne le puis. En effet, aucune sagesse ou doctrine n'a assez de forces pour pouvoir soutenir tant de douleur²¹⁰. » Le temps de la vie doit trouver son terme avec celui de sa beauté et son utilité. Etant banni de sa patrie, Cicéron se tourne ici vers une des personnes à qui il puisse être utile, un membre de sa famille. De façon remarquable, il semble déjà que beauté et utilité soient nécessaires à la vie, bien des années avant le *De Officiis* qui les pose comme critères de l'action bonne. On constate sur ce point que la réalité de la vie, telle qu'elle apparaît dans la *Correspondance*, nourrit les ouvrages théoriques de Cicéron. La comparaison doit donc parfois être faite du pratique au théorique, de la correspondance vers les traités et non pas toujours en sens contraire²¹¹.

Le plaisir de l'instant que nous avons mis au jour précédemment est de toute évidence étranger à cette réflexion. Cicéron ne peut alors vivre le présent que comme un poids. Seule importe l'évaluation lucide du potentiel de protection qu'il détient. Le temps dont il dispose ne lui appartient plus en quelque sorte ; il est entièrement dédié à autrui, par une sorte de transfert de vie. Comme précédemment le temps d'autrui pouvait profiter à Cicéron, dans le cas présent celui-ci donne le sien sans y attacher d'importance. En élargissant encore cet

²⁰⁹ *Fam.*, IV, 13 ; t. VII p. 99. *Quamquam enim nulla me ipsum priuatim pepulit insignis iniuria nec mihi quicquam tali tempore in mentem uenit optare, quod non ultro mihi Caesar detulerit, tamen nihil<o minus> eis conficior curis ut ipsum quod maneam in uita peccare me existimem. Careo enim cum familiarissimis multis, quos aut mors eripuit nobis aut distraxit fuga, tum omnibus amicis quorum beneuolentiam nobis conciliaret per me quondam te socio defensa res publica, uersorque in eorum naufragiis et bonorum direptionibus.*

²¹⁰ *Q. Fr.*, I, 3 ; t. II p. 43. *Ego tamen quamdiu tibi opus erit, si quid periculi subeundum uidebis, uiuam ; diutius in hac uita esse non possum. Neque enim tantum uirium habet ulla aut prudentia aut doctrina ut tantum dolorem possit sustinere.*

²¹¹ Voir sur ce point notre introduction.

altruisme à la société romaine dans son ensemble, comme si on progressait par cercles concentriques, on comprend alors le dévouement de notre auteur à ses concitoyens. Le temps de sa vie est mis au service des autres et justifie qu'il choisisse de rester vivant avec détachement.

En prolongeant cette suite de cercles concentriques autour de notre épistolier, on parvient naturellement à un ensemble plus anonyme et à l'humanité tout entière, dont la gestion et la protection revient à l'Etat selon Cicéron. On comprend alors qu'il souhaite dédier une large partie de son existence à cette entité abstraite, source de bienfaits pour tous. Son dévouement à ce service est entier, ainsi que son détachement par rapport à sa propre existence, comme cela apparaît dans une lettre à Atticus datant de 59. Celle-ci relate une ténébreuse affaire de complot contre Pompée ; les troubles de la république sont un sujet de peine extrême pour notre auteur, comme il s'en ouvre à son ami : « Certes je reçois les marques du plus profond dévouement à mon égard ; mais je suis complètement dégoûté de la vie, tant l'ensemble de la situation est plein et saturé de l'ensemble des malheurs²¹². » La vie n'a donc plus d'intérêt pour lui, si ce n'est pour être dédiée à la collectivité : « Nous cependant, dans ces malheurs nous sommes d'un courage qui se tient droit et se laisse fort peu perturber, et c'est avec la plus haute vertu que je veille avec grand soin sur mon rang²¹³. » Cette préoccupation de tenir sa place nous paraît plus un objectif altruiste qu'un trait d'orgueil : il lui importe avant tout de faire jouer son poids politique et sa notoriété en faveur de la cause qu'il incarne.

Dans le discours *Pro Marcello*²¹⁴, de septembre 46, apparaît la même idée d'un devoir politique à accomplir jusqu'au bout. S'adressant à César, Cicéron écrit : « J'ai entendu avec regret ta parole si admirable et si sage : 'J'ai assez vécu, soit pour la nature, soit pour la gloire. Assez, si tu le veux, peut-être pour la nature, j'ajoute même, si cela te convient, pour la gloire'. Mais, ce qui est le principal, pour la patrie, certainement trop peu. (...) Voici donc la part qui te reste, l'acte auquel tu dois travailler : établis solidement la République, et jouis en parmi les premiers, dans la tranquillité et le repos : alors, si tu le veux, ayant acquitté ta dette à la patrie et accompli ta nature même par la satiété de la vie, tu pourras dire que tu as assez vécu. » Cicéron lie intimement vie politique, ou même seulement vie civique, et la vie tout

²¹²*Att.*, II, 24 ; t. I p. 261-262. *Hominum quidem summa erga nos studia significabantur ; sed prorsus uitae taedet ; ita sunt omnia omnium miseriarum plenissima.*

²¹³*Ibid.*, p. 262. *Nos tamen in his miseris erecto animo et minime perturbato sumus honestissimeque et dignitatem nostram magna cura tuemur.*

²¹⁴*Pro Marcello*, 4, 11, sq. ; 8, 25 sq.

simplement. Prendre soin d'autrui est par conséquent une priorité et même un pilier et un soutien pour son existence, qu'il soit réel et effectif ou seulement potentiel. Cependant, tout comme B. Williams reproche à Kant de bâtir une morale par cercles concentriques autour du centre vide d'un « moi » négligé, peut-on déceler chez Cicéron une raison autonome de prolonger sa vie ? La question est peut-être anachronique à propos d'une époque où l'individu se définit moins par lui-même que par son appartenance à une famille ou un clan politique, et où un homme public ne fait guère droit à ses sentiments personnels²¹⁵. Elle vaut néanmoins la peine d'être posée pour un homme aussi pugnace que notre auteur.

Nous sommes alors bien loin de la philosophie joyeuse décrite précédemment ; la vie ne vaut-elle pas la peine d'être continuée, pour le simple plaisir de vivre ?

Voilà qui expliquerait certaines contradictions dans la vie de Cicéron, et notamment celle de son retournement vis-à-vis de César. En effet, au moment où il fait le choix de se rallier à ce vainqueur, Cicéron envoie alors à Papirius Paetus une lettre dans laquelle il prend le parti de la survie et de l'efficacité. Parlant de sa décision de se rapprocher de César, il écrit : « Que veux-tu ? Moi aussi, ma résolution me charme. En effet, nombreux sont mes résultats : tout d'abord, chose qui est de nos jours une nécessité, je me prémunis contre les circonstances où je me trouve. La nature de cette résolution, je l'ignore ; je vois seulement que je la préfère à celle de toute autre personne jusqu'à présent ; à moins, par hasard, qu'il eût mieux valu mourir. Dans un lit, je l'avoue, mais cela n'advint pas ; car dans la ligne de bataille je ne fus pas. Les autres en tout cas, Pompée, ton cher Lentulus, Scipion l'Africain ont péri dans l'ignominie. Mais Cato de façon éclatante. Dorénavant cela, du moins, quand je voudrai, je le pourrai. Faisons seulement effort pour que la nécessité ne nous soit pas imposée autant qu'elle l'a été à eux ; c'est une priorité pour moi²¹⁶. » On ne saurait mieux affirmer le désir de rester en vie et d'en maîtriser l'issue. Cicéron ne repousse pas farouchement la mort ; il prétend vouloir l'appriivoiser pour qu'elle se produise le plus tard possible, et avec son consentement puisqu'il écrit : « quand je voudrai » (*cum uolemus*).

²¹⁵ L'exemple du mariage est à cet égard éclairant : il est un moyen d'étendre son réseau d'alliances avant d'être une affaire de cœur.

²¹⁶ *Fam.*, IX, 18 ; t. VII p. 52. *Quid quaeris ? me quoque delectat consilium. Multa enim consequor : primum, id quod maxime nunc opus est, munio me ad haec tempora. Id cuius modi sit nescio ; tantum, nullius adhuc consilium me huic antepone, nisi forte mori melius fuit. In lectulo, fateor, sed non accidit ; in acie non fui. Ceteri quidem, Pompeius, Lentulus tuus, Scipio, Afranius foede perierunt. At Cato praeclare. Iam istuc quidem cum uolemus licebit ; demus modo operam ne tam necesse nobis sit quam illi fuit, id quod agimus. Ergo hoc primum.*

Nous retrouvons ici sa philosophie optimiste, poussée jusqu'à la bravade pour le sobre Papirius Pétus. Il ne faut pas « vivre à tout prix », mais il fait bon vivre tout de même.

Au terme de cette première approche, peut-on dégager une philosophie ? Il nous semble que cela est le cas, si l'on restitue son sens originel à ce mot : l'amour de la sagesse. Un élan cohérent se dégage en effet indéniablement des démarches de Cicéron. Sans doute faut-il, pour le sentir, cesser de voir dans la philosophie un accomplissement ataraxique et théorétique. L'attitude de l'orateur est en effet en prise sur l'instant. Elle est pratique ; on y verrait plus une immersion qu'une observation à distance. Nulle formule ne nous paraît plus adaptée pour décrire ce trait que l'expression anglaise *to make the most of it*. La philosophie du quotidien de Cicéron semble résolument orientée vers l'optimisation de ce qui se présente, soit qu'il puisse profiter de l'existence par lui-même, soit qu'il la dédie à autrui. Chaque parcelle de vie est honorée. Face à la rapidité des événements et à la limite du temps qui lui est imparti, notre auteur se montre pugnace et trouve des solutions judicieuses.

Voyons désormais si ce schéma se vérifie si l'on élargit quelque peu l'acception du présent à un moment plus long.

Chapitre II : Les circonstances.

« Dans la catégorie de l'essence, le bien suprême s'appelle dieu et l'intelligence ; en tant que qualités, ce sont les vertus ; en tant que quantité, la juste mesure ; en tant que relation, l'utile ; dans le temps on l'appelle kairós, l'occasion²¹⁷. »

Après cette étude du présent au sens le plus strict, il est apparu nécessaire d'élargir la perspective à un contexte d'ensemble, période plus large qui conditionne par de multiples liens un instant précis. Le présent est une réalité changeante et mouvante, fortement tributaire des circonstances extérieures²¹⁸. Émerge alors une notion-clé : l'occasion, croisement entre un présent et un contexte plus large. Le latin possède plusieurs mots pour la désigner : *occasio* ou *tempus*²¹⁹, l'occasion, ou *opportunitas*, l'opportunité

Nous utiliserons le terme de *kairós* car ni le français, ni le latin ne possède un mot aussi riche de sens, puisqu'il recouvre à la fois un contexte et les facultés de celui qui sait en tirer parti. De fait, cette notion s'est élaborée et affinée au sein de la civilisation grecque²²⁰. C'est pourquoi nous citerons ce mot sous sa forme hellénique, sans chercher à le traduire.

²¹⁷ *Ethique à Nicomaque*, Livre I, chapitre 4 (1096 a 25 sqq.).

²¹⁸ Nous ferons abstraction ici de l'importance de la circonstance pour la compréhension même de l'énoncé, comme l'a rappelée E. Benveniste, *P.L.G.* I, 22, p. 276 : « Si l'on ne se tient pas à des critères précis d'ordre linguistique et formel, et en particulier si l'on ne veille pas à distinguer sens et référence, on met en danger l'objet même de la philosophie analytique, qui est la spécificité du langage dans les circonstances où valent les formes linguistiques que l'on choisit d'étudier. La délimitation exacte du phénomène de langue importe autant à l'analyse philosophique qu'à la description linguistique, car les problèmes du contenu, auxquels s'intéresse plus particulièrement le philosophe, mais que le linguiste ne néglige pas non plus, gagnent en clarté à être traités dans des cadres formels. »

²¹⁹ Pour ce sens de *tempus*, voir par exemple *Fam.*, XI, 16 ; t. XI p. 94 : *Permagni interest quo tibi haec tempore epistula reddita sit (...) itaque ei praecepi quem ad te misi ut tempus obseruaret epistulae tibi reddendae (...) Si ille cui mandavi satis scite et commode tempus ad te cepit eundi*, « Le moment où cette lettre te sera remise importe au plus haut point (...) c'est pourquoi j'ai recommandé à celui que je t'envoie de guetter l'occasion appropriée pour te remettre la lettre (...) Si celui à qui je l'ai confiée a saisi avec finesse l'occasion d'aller te voir dans de bonnes conditions (...)», *Att.*, XVI, 16 C ; t. IX p. 246 : *sed hercule facile patior datum tempus, in quo amorem experirer tuum*, « mais assurément je suis bien aise qu'une occasion me soit donnée de mettre ton amitié à l'épreuve », *De Orat.*, 2, 89 : *neque dimisi tempus*, « et je n'ai pas laissé se perdre l'occasion ». Pour *occasio* et *locum*, voir *Fam.*, XII, 24, t. X p. 147 : *Ego nullum locum praetermitto (...)*, « Personnellement, je ne laisse passer aucune occasion (...) », *ut primum occasio data est (...)*, « dès que l'occasion me fut donnée (...) », *minimum tempus amisi*, « je n'ai pas perdu la moindre occasion ».

²²⁰ M. Trédé, *Kairós, L'à-propos et l'occasion*, p. 15-21. M. Trédé revient à Wilamowitz, qui en 1913 remarquait l'absence d'équivalent dans d'autres langues de cette notion typiquement grecque. Voir p. 15, note 1 : « Gerade solche Wörter, die in keiner anderen Sprache ein Aequivalent haben, lehren nicht nur griechisch verstehen sondern griechisch fühlen » U. Von Wilamowitz, *Sappho und Simonides*, p. 247. « Wilamowitz et H. Fraenkel ont ainsi reconnu dans *kairós* l'un des mots-clés de la morale archaïque ». Pour Wilamowitz, voir son article dans *Hermes*, 15, 1880, note 1, pour H. Fraenkel, voir *Dichtung und Philosophie*, p. 509.

« Ce flair appliqué aux réalités mouvantes », comme le qualifie M. Trédé, est indispensable pour s'adapter aux circonstances et apparaît comme une forme d'intelligence liée au temps²²¹. Le *kairos* est à la fois l'occasion et ce qui permet de dépasser la diversité et le changement et de cerner ce qui est pertinent dans le présent, comme le requiert en particulier l'art oratoire, où Cicéron est passé maître.

« 'Kairos' est en fait lié à un certain type d'intelligence portant sur le contingent (...) et qui permet à l'action humaine de s'exercer dans des circonstances indéfiniment variées. De fait, l'obligation de dépister, ou de cerner le *kairos* s'impose dans les situations complexes où le grand nombre et la diversité des influences en jeu (...) exigent de l'homme une adaptation chaque fois nouvelle et s'opposent à tout système. C'est le cas pour l'art de la chasse, de la navigation, de la guerre, de la politique, pour la cuisine comme pour la médecine ou pour l'art oratoire²²². » De fait, notre épistolier emploie lui-même ce mot de *kairos* en grec dans sa correspondance, sentant sans doute sa spécificité sans équivalent en latin, et il le valorise dans tous les aspects de la vie courante. La famille du mot **kairoj** apparaît explicitement par exemple dans cette lettre à Atticus : « C'est juste au moment opportun que, tandis que je tenais Dolabella face à moi, vint Torquatus, et Dolabella lui exposa l'entretien que j'avais mené avec lui²²³. » De fait Torquatus se trouva touché de la sollicitude qu'on lui manifestait, car un événement vaut parfois autant pour lui-même que pour le moment où il intervient et accepter un contexte donné, en tirer parti sans en être un élément passif est un art dont même les Platoniciens épris des Idées reconnaissent les bienfaits.

Notre étude a montré précédemment qu'une certaine souplesse était nécessaire face à la variabilité du monde, que Platon avait soulignée : « Car la diversité qu'il y a entre les hommes et les actes et le fait qu'aucune chose humaine n'est pour ainsi dire jamais en repos, ne laissent place dans aucun art et dans aucune matière à un absolu qui vaille dans tous les cas et pour tous les temps²²⁴. » Il faut donc s'adapter sans cesse et aucun acquis n'est jamais définitif ; de même, toute analyse vaut de façon provisoire. C'est bien le problème qui était apparu avec la nécessité de choisir dans le chapitre précédent. Pour Cicéron, il faut constamment mettre à jour sa connaissance d'un contexte et y appliquer comme il convient sa

²²¹*Ibid.*, p. 17-18 : J.-P. Vernant et M. Detienne, dans *Les ruses de l'intelligence, La mh̄t̄ij des Grecs*, reconnaissent dans *kairos* une notion appartenant au champ de la **mh̄t̄ij**.

²²²*Ibid.*, p. 17-18.

²²³*Att.*, XIII, 9 ; t. VIII p. 159. **Eukairwj** ad me uenit, cum haberem Dolabellam, Torquatus humanissimeque Dolabella quibus uerbis secum egissem exposuit.

²²⁴M. Trédé, *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 18. *Politique*, 294B.

pensée. Ceci n'est pas sans risque car l'adaptation de la théorie à la réalité à travers une situation présente et concrète est souvent rude. De fait, il faut à la fois actualiser les idées auxquelles on a réfléchi de longue date et gérer habilement les risques encourus.

En effet, tout d'abord, le *kairos* est un point critique entre puissance et acte. Il y a un temps pour la réflexion et un temps pour l'action, et c'est souvent sous la pression de l'occasion que le passage s'opère. De plus, saisir le *kairos* suppose de prendre conscience de l'urgence et du danger qu'elle comporte²²⁵.

La nécessité de repérer l'occasion s'impose dans le domaine politique plus que tout autre. La *Correspondance* et le *De Officiis* concordent sur ce point. Savoir saisir l'occasion est une qualité de première importance pour un homme politique. A la fin de sa vie, Cicéron se targuera de l'avoir toujours fait. Dans une lettre à Q. Cornificius de fin janvier 43, il écrit : « Pour ma part cependant, dès que l'occasion m'a été donnée de défendre la république comme je l'avais fait jadis, je me suis proposé comme chef de file du Sénat et du peuple romain et, depuis que j'ai pris en charge la cause de la liberté, je n'ai pas perdu la moindre occasion de défendre la liberté et le salut communs²²⁶. » Quelques mois auparavant, rédigeant le *De Officiis* vers octobre 44, il avait justement rappelé²²⁷ l'importance de la diligence et la fermeté pour l'homme d'Etat : « Mais pour ceux qui tiennent de la nature les moyens de conduire les affaires, sans retard ni hésitation, ils doivent obtenir des magistratures et gouverner l'Etat, car ce n'est pas autrement que la cité peut être conduite ou la grandeur d'âme manifestée. » Le mérite d'un homme aussi bien que la nécessité politique s'inscrivent dans le temps, qu'il faut savoir utiliser avec habileté pour discerner la juste ligne de conduite à un moment donné.

A *contrario*, notre auteur connaît aussi la difficulté que peut poser un événement inopportun. Dans une lettre à Quintus Cornificius, il déplore ainsi la mort des deux consuls en 43 alors qu'Antoine menace la République en ces termes : « nous avons perdu à un moment

²²⁵M. Trédé dans *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 48. De là naît selon Monique Tréde l'association fréquente de ce terme avec *kindunos* chez les orateurs. Lysias, XXII, 15 ; XXX, 24 ; XXXI, 17, 27 etc ; Isocrate, IV, 169 ; IX, 29 ; XV, 248. Dans Isocrate, *Sur l'échange*, 33, les trois termes **kihduoj**, **kairoj** et **agwh** sont presque synonymes. Elle en conclut que « favorable ou défavorable, bonne occasion ou danger, cette heure critique brise la continuité temporelle, tranche sur le fil des heures et des jours ». Cf. Isocrate, IV, 160 ; VII, 78... ; Dém., XXI, 187, etc.

²²⁶*Fam.*, XII, 24, 1-2 ; t. X p. 148. *Ego tamen, ut primum occasio data est meo pristino more rem publicam defen<den>di, me principem senatui populoque Romano professus sum, nec, postea quam suscepi causam libertatis, minimum tempus amisi tuendae salutis libertatisque communis.*

²²⁷ *De Officiis* Livre I, XXI, 72.

très défavorable (...) Hirtius et Pansa²²⁸». De fait, le vide dont souffrit alors la magistrature suprême était un désastre en cette période de division civile.

La juste analyse des circonstances et la mise au jour de l'opportunité sont donc des nécessités absolues en politique car un fait n'a donc de sens que dans le contexte où il intervient. Même sa dimension éthique en est affectée²²⁹. Marc-Antoine nous livre un exemple remarquable d'un *kairos* saisi avec une efficacité redoutable après la mort de César²³⁰. Après les Ides de mars en effet, Cicéron a certainement raté le *kairos* (en retardant son action) tandis qu'Antoine le saisissait. A ce propos, Montesquieu déplora le manque de vigueur de Cicéron après la mort de César et son attente loin de Rome. Son affirmation, « eux qui savent le prix d'un moment, qui dans les affaires du peuple a tant de part, n'en seront pas étonnés²³¹ » corrobore par l'inverse l'importance²³¹ du *kairos*. De son côté, Antoine eut un trait de génie : montrer la robe ensanglantée de César. « Antoine... montra au peuple 'la robe ensanglantée de César', ce qui l'agita si fort qu'il mit le feu aux maisons des conjurés²³² ».

L'impact des circonstances et la nécessité de les gérer avec subtilité, avérés en politique, s'imposent donc au plus haut point à Cicéron. Une occasion saisie ou manquée peut aisément faire changer le cours des événements. Le dernier exemple attire notre attention sur un aspect nouveau : c'est la façon dont on présente les circonstances qui détermine pour une grande part leur effet. Il nous faudra, par conséquent, nous attacher à la présence du *kairos* dans l'expression. Politique et rhétorique seront des terrains privilégiés de notre étude.

Dans ces domaines délicats, un avantage se profile cependant : les circonstances, même lorsqu'elles contredisent la volonté de notre auteur, et parfois même justement pour cette raison, sont révélatrices²³³. Une circonstance a priori contraire peut ne pas être défavorable, mais révéler des convictions profondes. L'obstacle éprouve la valeur de ce qui bute sur lui. Dans le *De Finibus*, Cicéron rappelle que c'est en acte qu'une vertu se révèle, et

²²⁸ *Fam.*, XII, 25a ; t. XI p. 43. *Hirtium quidem et Pansam (...) alieno sane tempore ami[ei]simus.*

²²⁹ Le traité hippocratique de *l'Ancienne médecine* va même très loin sur ce point : « Rien n'est absolument honorable ni honteux ; mais le *kairos*, à partir des mêmes données, crée tantôt la honte, tantôt, à l'inverse, l'honneur. » Monique Trédé, *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 174.

²³⁰ Voir P. M. Martin, « Montesquieu, panégyriste de Cicéron », p. 225-226. Discours sur Cicéron, Pléiade, I, p. 93-98. Ms Bibli. Munic. Bordeaux : « Et, dans une *Pensée*, l'exemple de 'la robe ensanglantée de César (qui mit le peuple en fureur et perdit tout' lui sert - avec le poignard de Lucrèce, le corps de Virginie et le Capitole de Manlius - à illustrer cette maxime générale selon laquelle le peuple romain était sensible, non aux 'raisonnements des orateur', mais aux 'image' et aux 'mouvements' de l'éloquence, et encore plus aux 'spectacles'. Le même exemple est repris dans *l'Esprit des Lois*, XI, 15. 'la robe sanglante de César remit Rome dans la servitude'. »

²³¹ *Considérations*, XII, P. M. Martin, « Montesquieu, panégyriste de Cicéron », p. 225.

²³² *Considérations*, XII, *ibid.* p. 225.

²³³ Voir V. Goldschmidt p. 142-144.

donc dans une situation qui souvent la contredit²³⁴. Que les circonstances soient bonnes ou mauvaises, voyons en premier lieu quel usage en fait notre auteur et comment il tâche d'en tirer profit.

1-Poser la meilleure action.

*Adsum igitur*²³⁵.

Cicéron manifesta toujours une grande attention au contexte de son action, afin de mieux la cibler et la mener à bien²³⁶. C'est pourquoi il n'hésita pas à recourir à tous les moyens possibles²³⁷ pour le cerner précisément et en exploiter les ressources. Avec pragmatisme il tente d'accepter et de comprendre au mieux cet aspect de la temporalité pour en dégager les éléments positifs.

a-Mise en œuvre d'approches multiples.

« je déclare bien formés ceux qui se façonnent une opinion adéquate aux circonstances et capable de viser dans la plupart des cas à l'utile²³⁸. »

La première méthode employée par notre auteur est un recensement des données en jeu. Cicéron examine avec le plus grand soin les différents paramètres de son action. Au début

²³⁴ *De Finibus*, V, 23, 67 sq. : « cependant chacune a sa propre fonction : l'on reconnaît le courage dans les peines et les dangers, la tempérance dans le mépris des plaisirs, la prudence dans le choix des biens et des maux, la justice dans le fait de donner à chacun ce qui lui revient. »

²³⁵ *Att.*, XVI, 15, 6 ; t. X p. 105.

²³⁶ Nous ne nous attarderons pas sur les occasions fortuites, même s'ils étaient relevés comme symboliques et importants dans la société romaine, vu l'importance qu'y avaient les présages. Les anniversaires et les coïncidences y faisaient l'objet d'une révérence particulière. Ainsi, quand Cicéron débarque à Brindes à son retour d'exil le jour anniversaire de la naissance de sa fille, qui est venue l'accueillir, Les citoyens firent de la coïncidence un sujet de félicitations et de réjouissances particulières. Voir *Att.*, IV, 1, 4 ; t. II p. 93.

²³⁷ A ces stratégies concertées se joint une « mise en condition » générale, qui consiste à se tenir prêt. Il peut s'agir d'une habitude de vie : un lever très matinal afin d'être à même de s'acquitter de ses devoirs sociaux et notamment de la *salutatio* de bonne heure. Ainsi, ces éléments réguliers serviront de structure et de soutien quand surgira un épisode plus dense. Nous y reviendrons plus loin.

Cicéron prit soin de recevoir en personne ses visiteurs en Cilicie (*Att.*, VI, 2, 5 ; t. IV p. 180) ; Plutarque rapporte que ceux-ci ne le trouvèrent jamais alité, mais debout ou arpentant le seuil de sa porte (*Cic.*, 36, 2) ; cette habitude lui permit même d'échapper à l'assassinat que les conjurés avait médité contre lui avec Catilina (*Cat.*, 1, 4).

²³⁸ Isocrate, prologue du *Panathénaique*, XII, 30 (trad. Brémond légèrement modifiée). M.Trédé, *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 275.

de la guerre civile, le 4 février 49, il écrit à Atticus pour l'informer de la situation. Cicéron s'interroge alors sur la conduite à tenir, en fonction des choix de Pompée, qui envisage de quitter l'Italie. Les circonstances entrent pour une large part dans ses considérations : « A rester²³⁹ m'incitent l'hiver, mes lieutenants, des chefs imprévoyants et négligents, à la fuite, l'amitié de Pompée, la cause des gens de bien, la honte de pactiser avec un tyran²⁴⁰. » On voit qu'à ce stade, il s'agit simplement de collationner les éléments de décision sans hiérarchie ni pondération.

Encore faut-il être à jour sur les informations pertinentes. Par exemple, l'appréciation de la situation devient une nécessité plus impérieuse et plus minutieuse devant la complexité des événements au début de la guerre civile. Il convient donc de rechercher les nouvelles les plus fraîches. Cicéron le dit clairement à la fin d'une lettre à Atticus : « Pour notre part, jusqu'à présent nous ne savons absolument pas ce qui s'est passé à Brindes. Quand nous le saurons, alors d'après la situation et les circonstances, nous prendrons une décision, mais nous utiliserons la tienne²⁴¹. »

La situation ne tient pas seulement à un bilan ou même à des projets militaires. Il importe aussi de savoir ce que font les autres personnages²⁴² en vue. La suite de cette lettre le montre bien. Cicéron pensait que Domitius était parti, soit pour l'Espagne, soit pour rejoindre Pompée ; or il apprend que celui-ci serait, aux dernières nouvelles, tout près de Rome. Notre auteur prie donc Atticus de tâcher de l'informer davantage sur Domitius, mais aussi sur Lentulus. Si effectivement ces hommes ne sont pas partis, ce serait un argument pour que Pompée comprenne qu'il n'est pas aisé de le rejoindre ou de quitter l'Italie, que ce soit par l'Adriatique, bloquée par les troupes, ou par la mer Tyrrhénienne, impossible à prendre par cette saison²⁴³.

Cicéron accorde donc une grande importance à cette première étape, qui rassemble et renouvelle les éléments de décision. Comme nous l'avons vu, il s'agit ensuite de donner le juste poids à chaque paramètre.

La deuxième méthode choisie par notre épistolier consiste en un tri et une hiérarchisation des données. Cicéron avait de toute évidence un art de prêter attention aux

²³⁹ Cicéron est alors à Capoue, dont il a reçu le commandement supérieur, notamment pour opérer les levées militaires et surveiller le front de mer.

²⁴⁰ *Att.*, VII, 20 ; t. V p. 128-129. *Ad manendum hiems, lictores, improvidi et neglegentes duces, ad fugam hortatur amicitia Gnaei, causa bonorum, turpitudine coniungendi cum tyranno.*

²⁴¹ *Att.*, IX, 2b ; t. V p. 231. *Nos adhuc quid Brindisi actum esset plane nesciebamus. Cum sciemus, tum ex re et ex tempore consilium capiemus, sed utemur tuo.*

²⁴² Voir plus bas la notion de norme.

²⁴³ On remarque une fois de plus l'importance des conditions climatiques.

opportunités et d'adopter la conduite qui convenait aux circonstances. Il semble qu'il ait pu souvent opérer la juste pondération des éléments et estimer quels étaient les plus urgents. Sa propre correspondance nous livre parfois le point de vue de ses destinataires sur la question, comme dans une lettre de 43 envoyée par Lucius Munatius Plancus²⁴⁴. Celui-ci remercie notre auteur pour les deux types de démarches qu'il a effectuées pour lui, les premières parce qu'elles furent copieusement accompagnées de présents, les secondes parce qu'elles furent parfaitement intégrées dans le contexte et le temps qui convenaient, *ad tempus*²⁴⁵, dit-il. Or l'évaluation et la hiérarchisation des données relève d'une analyse complexe.

Un cas le montre bien : il arrive qu'un « *kairos* en dissimule un autre²⁴⁶ ». Il semble que le souci de coller aux circonstances aille parfois à contre-courant de certains paramètres importants, qui pourtant n'apparaissent pas immédiatement. L'immersion dans le présent peut être néfaste à une vision sur le long terme. Nous reviendrons ultérieurement sur la notion de durée. Pour lors, nous souhaiterions examiner en quoi le *kairos* d'un moment peut être un *anti-kairos* dans d'autres circonstances et suivant un autre point de vue. N'y aurait-il pas un *kairos* fallacieux ?

Les plaisanteries de Cicéron nous paraissent offrir le meilleur exemple d'une occasion saisie au détriment d'une autre, sans doute plus importante. L'orateur est parfois immergé dans l'instant et la mise au point de son trait, si bien qu'il manque de recul temporel et psychologique ; il perd alors de vue les conséquences de son acte. Certes, il fait mouche sur le moment, mais est-ce la peine s'il a gagné un adversaire farouche sur le long terme ?

Le raisonnement de notre auteur ne manque pourtant pas de justification : comme Socrate, il souhaite utiliser la plaisanterie pour parvenir au sérieux et faire progresser son interlocuteur. C'est un procédé habile dans la mesure où l'interlocuteur, détendu par la plaisanterie, ne sera pas heurté de front par le propos sérieux. Toutefois, le risque demeure de le blesser par une raillerie. Ainsi, lorsque en 60 Clodius prétend se faire tribun de la plèbe, Cicéron engage un débat avec lui : « Comme on discutait la chose au sénat, j'ai rompu le personnage : j'ai flétri l'inconstance d'un homme qui, à Rome, prétendait être tribun, quand en Sicile, il avait dit cent fois que c'était l'édilité qu'il voulait. (...) Puis, comme il avait dit, se faisant valoir à ce propos dans une harangue populaire, qu'il était venu en sept jours du détroit de Messine, que personne n'avait eu le temps d'aller à sa rencontre, qu'il était entré à Rome de

²⁴⁴ *Fam.*, X, 11 ; t. XI p. 40.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 40. *posteriores ad tempus arbitriumque amicorum meorum compositae*, « les secondes parce qu'elle furent réglées conformément à l'occasion et à l'arbitre de mes amis ».

²⁴⁶ Nous laissons entre guillemets cette expression quelque peu familière mais parlante.

nuit, je déclarai qu'il n'y avait rien là de nouveau pour lui. 'Tu es venu de Sicile à Rome en sept jours ? mais n'étais-tu pas allé de Rome à Interamna en trois heures ? Tu es entré de nuit ? tu l'avais déjà fait²⁴⁷. On n'est pas allé à ta rencontre ? mais alors non plus, et c'est alors surtout que tu aurais dû trouver quelqu'un sur ton chemin. Enfin, que te dirai-je ? l'homme est plein d'insolence, mais je le modère, et je n'y emploie pas moins ce genre de traits que des discours d'une gravité soutenue. Aussi, maintenant, je vais jusqu'à plaisanter et faire des mots avec lui-même, en conversation privée²⁴⁸.» On voit que jusqu'à ce trait, dans l'esprit de Cicéron, et sans doute dans les faits, puisque l'entretien s'est prolongé, les plaisanteries ont été de bon aloi et n'ont pas rompu la connivence. Au contraire, Cicéron se vante de l'avoir renforcée. L'humour est ainsi un gage d'intimité.

Cependant, la situation bascule peu après. En effet, quand Clodius se plaint à lui de ce que sa soeur, malgré toute la place dont elle dispose aux jeux, ne lui en donne pas plus d'un pied, notre auteur s'exclame : « Elle ne t'abandonne qu'un pied ? Allons, tu peux lui faire lever les deux²⁴⁹ ! » Cicéron, sans doute emporté par son goût du mordant et sa haine pour Clodia, dépasse un peu la mesure, comme il l'avoue lui-même : « Le mot, me diras-tu, est peu digne d'un consulaire. Je l'avoue ; mais aussi je déteste cette femme qui est elle-même si peu digne d'un consul²⁵⁰. » A court terme certes Cicéron fait mouche, mais on peut davantage voir un faux-pas qu'un trait d'esprit en l'occurrence. De fait, il ne dit rien de la réaction de Clodius, qui dut être piqué au vif.

On voit à quel point la maîtrise de l'occasion est une ligne de crête ténue, difficile à tenir même pour les plus experts. Ne pouvant résister à l'occasion qui lui était donnée de faire un jeu de mot piquant, Cicéron rate celle de se concilier pleinement l'amitié de Clodius. La vigilance s'impose donc à chaque instant et sollicite toutes les facultés.

La troisième méthode est un usage conjugué de la raison et de l'intuition. Est-il possible de se préparer à l'opportunité qui surgira et comment en tirer parti ? Comment la saisir ? Puisque la sensibilité et la perception « sur le terrain » semblent avoir une telle

²⁴⁷ Dans sa note 2 de l'édition des Belles Lettres, L.-A. Constans rappelle l'allusion à la venue de Clodius dans la maison de César, la nuit où on y célébrait les mystères de la Bonne déesse : cf *Att.* I, 16 ; t. I p. 138-143.

²⁴⁸ *Att.*, II, 1 ; t. I p. 175. *Qua de re cum in senatu ageretur, fregi hominem et inconstantiam eius reprehendi qui Romae tribunatum pl. peteret cum in Sicilia aedilitatem se petere dicitasset (...) Iam cum se ille septimo die uenisse a freto neque sibi obuiam quemquam prodire potuisse et noctu se introisse dixisset in eoque se in contione iactasset, nihil ei noui dixi accidisse. 'Ex Sicilia septimo die Romam : at tribus horis Romam Interamnā. Noctu introisse : idem ante. Non est itum obuiam : ne tum quidem quom iri maxime debuit'. Quid quaeris ? hominem petulantem modestum reddo non solum perpetua grauitate orationis sed etiam hoc genere dictorum. Itaque iam familiariter cum ipso etiam cauillor ac iocor.*

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 176. *Noli, inquam, de uno pede sororis queri ; licet etiam altero tollas.*

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 176. *Non consulare, inquires, dictum. Fateor ; sed ego illam odi male consularem.*

importance, on peut se demander si une technique rationnelle existe pour bien saisir le *kairos*. Il vaut la peine de se rappeler que deux points de vue s'opposent, représentés entre autres par Denys d'Halicarnasse et par Thucydide.

Denys d'Halicarnasse, dans son traité de l'art d'associer les mots, souligne l'importance de l'occasion et la difficulté à la définir : « En toute chose il faut, à mon avis, considérer le *kairos* ; car c'est lui le meilleur critère du plaisir et du déplaisir ; mais de l'art du *kairos*, aucun orateur, aucun philosophe n'a jusqu'à ce jour fixé les règles²⁵¹. » Tout est affaire d'intuition. Pour Thucydide²⁵² au contraire, il existe une technique pour saisir l'opportunité. L'histoire correspond souvent à l'histoire des occasions reconnues ou perdues. Le bon politique, comme le bon stratège, calcule les vraisemblances et dépasse les apparences pour prendre en compte toutes les composantes historiques, financières et politiques dans un passé ancien ou récent. L'appréciation du *kairos* se situe peut-être entre subjectivité intuitive et objectivité rationnelle. L'intuition n'est pas seule à entrer en compte. Nous ne prétendons pas résoudre un débat insoluble depuis des siècles²⁵³, mais une lecture scrupuleuse de la correspondance met au jour le point de vue lui-même du duel de Cicéron en la matière. Celui-ci, faisant feu de tout bois, conjugue les deux méthodes.

Nous avons vu précédemment²⁵⁴ l'importance d'être présent au cœur de la situation pour pouvoir bien l'évaluer, par une sorte d'immédiateté intuitive. De fait, le *kairos* relève parfois de l'improvisation et d'un assentiment inexplicable plutôt que de la préparation et de la réflexion. C'est ce qui apparaît lorsque Cicéron écrit le 5 juillet 47 à Atticus. Il est fort inquiet pour les ressources de sa fille, pour laquelle il ne sait s'il doit demander le divorce ou attendre que Dolabella en prenne l'initiative. Or justement, il a entendu dire que Térentia, avec qui il est en mauvais termes, est en train de faire son testament et il craint qu'elle ne laisse pas une large part à leurs enfants. Après avoir évoqué son souci pour Tullia, le testament de Térentia et son projet de vendre certains de ses biens mobiliers, il conclut par la phrase : « De ces points même, si tu le juges bon, parle à Térentia au moment opportun. Je ne puis tout

²⁵¹ Chap. 12, 5-6 (texte et trad. Aujac-Lebel modifiés par M. Trédé). M. Trédé cite ce propos dans *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 247-248. On comprend alors que le « *kairos* » relève pour Aristote d'une connaissance pratique et d'une science de l'action qui porte sur le contingent et ne comporte pas de réelle précision. Distinguer le degré de précision qu'on peut exiger de tel ou tel type de savoir est le propre de l'homme cultivé. *Ibid.* p. 295-297. Cf. *Ethique à Nicomaque*, I, 3, 1094 b 24 : « l'homme cultivé se révèle tel en n'exigeant dans chaque genre de recherche que le degré de précision compatible avec la nature du sujet ».

²⁵² *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 222-3.

²⁵³ C'est au Vème siècle, grand siècle de la raison, à Athènes, que le paradoxe propre à cette notion apparut, selon M. Trédé : « On mesure la portée philosophique de cette notion qui apparaît à la jonction de la raison et du réel et marque l'effort de l'intelligence pour dominer ce réel », *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 19 et 41.

²⁵⁴ Voir le chapitre I de notre première partie.

écrire²⁵⁵. » L'écrit s'efface devant l'oral, l'anticipation devant l'immédiateté et la réflexion abstraite devant la perception immédiate d'une situation et d'une personne.

Un rapprochement avec les procédés qu'utilise Cicéron dans ses discours nous semble éclairant. Car les choix faits en rhétorique nous paraissent très pertinents et très révélateurs chez un tel orateur. La vertu étant une pour lui, nous pensons retrouver les mêmes critères dans maints domaines²⁵⁶. Or l'opportunité est d'une importance déterminante dans un discours, qui est construit à maints égards grâce à l'intuition : « Mais ici paraît une condition *sine qua non* de la réussite : l'effet doit être déclenché au moment opportun, c'est-à-dire que le succès dépend d'une organisation générale de tous les procédés artistiques en vue de produire une émotion d'art. Il faut une collaboration de tous les procédés, qui ne constitue pas un système logique au sens courant de ce dernier mot, mais un système conforme à la logique spéciale des sentiments et des émotions. Avoir, dans tous les cas, l'intuition des coordonnées de ce système est la vertu de l'artiste, laquelle implique donc le projet constant et organisé, la volonté d'associer tous les moyens à une fin unique et exclusive : charmer et émouvoir²⁵⁷. » Cette stratégie est donc valide mais présente un risque : tomber dans le piège de l'émotivité et la partialité²⁵⁸.

Cicéron se garde cependant de sombrer complètement dans ce travers : il utilise aussi un raisonnement logique pour maîtriser au mieux le contexte. C'est même selon lui le rôle de la philosophie que de l'y aider, et ses ouvrages théoriques poursuivent souvent ce but de discernement²⁵⁹. Toutefois, plusieurs tâches se posent à lui : accumuler les données, les peser

²⁵⁵ *Att.*, XI, 25 ; t. VI p. 204. *Haec etiam, si uidebitur, cum Terentia loquere tu opportune. Non queo omnia scribere.*

²⁵⁶ Voir plus bas notre étude du rythme, dans la vie et en rhétorique.

²⁵⁷ R. Poncelet, *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p. 273-274. *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p. 128. R. Poncelet parle même d'« actions musculaires élémentaires ».

²⁵⁸ Il est vrai que l'appréciation personnelle n'est pas nécessairement dépourvue de subjectivité, comme l'admet fort bien Cicéron à certains moments. Ainsi, dans le projet qu'il a d'élever un sanctuaire pour sa fille défunte, il cherche un emplacement convenable et reconnaît volontiers que son état d'esprit prime sur la raison en la matière. A Atticus qui lui propose deux sites possibles, il écrit en effet : « Mais c'est davantage en fonction de ma situation que de la raison qu'il me faut estimer l'une ou l'autre des propriétés, à ta guise. » (*Att.* XI, 31 ; t. VIII, p. 65. *Sed mihi utrius istorum tempore magis meo quam ratione aestimandi sunt.*) On ne saurait mieux formuler la priorité d'un « coup de cœur » irrationnel sur la raison. N'écrit-il pas à ce sujet « être aveuglé » par son désir (*Att.*, XII, 25 ; t. VIII p. 57) ?

²⁵⁹ Voir *De Finibus*, IV, 11. Pour bien agir et penser, philosopher est donc absolument nécessaire, du point de vue de notre auteur. Il affirme en effet : « J'ajoute - et quiconque s'appliquera à lire avec attention mes ouvrages philosophiques en conviendra - que la philosophie est, malgré tout, de toutes les lectures la plus profitable. Y a-t-il en effet dans la vie des questions plus importantes que toutes celles dont s'occupe la philosophie et, en particulier, celle qui fait l'objet du présent ouvrage : quelle est la fin, le but suprême, le dernier terme, à quoi doit être rapporté tout précepte de vie bonne et de conduite droite ; qu'est-ce que la nature recherche comme le bien suprême ; qu'est-ce qu'elle évite comme le plus grand des maux ? Etant donné que sur cette question les

de façon pertinente, les synthétiser et se réserver une marge d'adaptation. Comment traite-t-il chacune de ces étapes ?

La présence à l'événement est certes une condition essentielle pour bien maîtriser les données du moment. Car il convient souvent d'aviser sur place, en fonction de la situation, de façon immédiate²⁶⁰ ; toutefois celle-ci doit aussi être réfléchie. C'est seulement à l'issue d'un constat personnel et rationnel que l'on peut établir des projets. Ainsi, Cicéron écrit vers le 15 juin 45 à Atticus qu'il souhaite se rendre à Arpinum pour veiller sur ses terres, sachant qu'après le retour de César, il lui sera impossible de le faire. Il estime pouvoir établir son programme à partir de là : « Quand je m'y serai rendu et que j'aurai pris conscience de ce qu'il y a à faire, alors je t'écrirai vers quel moment je reviendrai²⁶¹. » L'usage du verbe « prendre conscience » (*intellegere*) manifeste la dimension rationnelle de l'opération. Il s'agit au sens strict de « créer des liens ». Toutefois, le verbe « se rendre » (*venire*), qui précède « j'aurai pris conscience » (*intellexero*), nous paraît confirmer la nécessité d'une « présence » à l'événement. L'ancrage dans la réalité est primordial, et s'opère à la fois par l'intuition et par la raison, qui seconde et structure cette immédiateté.

Cette étude du réel est une étape essentielle pour être en prise sur les événements. Encore faut-il dépasser les apparences et acquérir l'habitude de départager par la pensée l'essentiel des faux-semblants. L'importance du discernement dans les circonstances, à la fois déterminantes et parfois traîtres, transparait dans certains traités théoriques. Cicéron n'affirme-t-il pas : « Et en effet, il est tout à fait laid, non pas seulement d'estimer plus ce qui peut paraître utile que ce qui est beau, mais encore de les comparer entre eux et d'y éprouver une hésitation. Quelle est donc la question qui parfois a l'habitude d'amener l'hésitation et qui paraît devoir être examinée ? Je crois que c'est, lorsque quelquefois l'hésitation survient, la question de savoir quelle est la nature de ce qu'on examine. Souvent en effet il arrive, du fait des circonstances, que ce qu'on a l'habitude de tenir, la plupart du temps, pour laid, se trouve ne pas l'être. Donnons pour exemple quelque chose qui soit d'une fort grande portée : peut-il y avoir plus grand crime que de tuer, non seulement un homme, mais encore un homme ami ?

hommes les plus savants sont en complet désaccord, trouve-t-on qu'il soit étranger au rang où me place l'opinion publique de rechercher quel est dans toutes les conditions de la vie, le principe le meilleur et le plus vrai ? (...) Que le droit ait plus de clients, je l'admets, mais la philosophie est, à coup sûr, plus féconde. Au reste, mes lecteurs pourront s'en rendre compte par eux-mêmes. »

²⁶⁰ Voir plus haut le chapitre I de notre première partie.

²⁶¹ *Att.*, XIII, 9 ; t. VIII p. 159. *Cum illuc uenero intellexeroque quid negoti sit, tum ad quos dies rediturus sim scribam ad te.*

Ce n'est pas l'opinion, certes, du peuple romain qui, parmi toutes les actions d'éclat, juge celle-ci la plus belle²⁶². L'utilité l'a donc emporté sur la beauté ? Bien au contraire, c'est la beauté qui rejoignit l'utilité²⁶³. »

Cicéron admet la poursuite du « probable », dont la raison est la meilleure garantie, même si ses décisions contredisent parfois étonnamment les apparences²⁶⁴. En cela il se revendique de l'Académie²⁶⁵. Néanmoins, le grand problème dans la prise de décision, c'est d'évaluer à leur juste valeur les apparences²⁶⁶. Cette première phase d'analyse étant faite, une nouvelle opération s'impose afin d'utiliser à bon escient les données dégagées.

A cet esprit d'analyse se joint la nécessité d'un tri judicieux et d'un rassemblement des données pertinentes. La prise de décision demande en effet un esprit de synthèse, comme le montre une lettre du 10 juillet 47. Cicéron écrit un bref billet à Térentia, avec qui il est désormais en mauvais termes mais à qui fait confiance pour le divorce de Tullia d'avec Dolabella. Cicéron est encore obligé de rester à Brindes, après la déroute des Pompéiens qu'il a rejoints en Grèce. Il ne peut donc encore venir à Rome. A elle donc de voir comment leur ex-gendre réagira. « Tu jugeras de la situation dans son ensemble, et ce que tu jugeras le moins déplorable dans nos déplorables démêlés, tu le feras²⁶⁷. » Les verbes « juger » (*iudicare*) et « penser » (*putare*) sont significatifs. C'est sur « l'arbitrage » d'une situation prise dans son ensemble et l'émondage (sens étymologique de *putare*) des éléments négligeables que repose la bonne décision.

²⁶² La note (3) fait remarquer que Cicéron manifeste certainement ici son ressentiment contre César. De fait, telle était certainement l'opinion du peuple romain, car l'acte de Brutus passa dans les *exempla*.

²⁶³ *De Officiis*, Livre III, IV, 18-19.

²⁶⁴ *Ibid.*, V, 24 « De fait, l'élévation et la grandeur d'âme, également la courtoisie, la justice, la générosité sont beaucoup plus conformes à la nature que le plaisir, que la vie, que la richesse ; et assurément, c'est le fait d'un âme grande et élevée que de les mépriser et de les tenir pour rien par comparaison avec l'intérêt général. En revanche, enlever à autrui pour son propre avantage va plus contre la nature que la mort, que la douleur, que tous les autres maux du même genre. »

²⁶⁵ *De Officiis*, Livre III, IV, 20 : « Quant à nous, notre académie nous donne une grande liberté : tout ce qui peut se présenter comme le plus 'probable', il nous est permis, c'est notre droit, de le défendre. »

²⁶⁶ Voir *De Officiis*, Livre III, X-XI. Ce souci vaut aussi bien en amitié que dans les affaires publiques. « Quand donc on compare ce qui paraît utile, en amitié, avec ce qui est beau, que soit négligée l'apparence d'utilité et que vaille la beauté. Mais lorsqu'en amitié on nous demandera ce qui n'est pas beau, préférons à l'amitié la religion et la bonne foi. C'est ainsi que l'on obtiendra ce discernement du devoir, que nous recherchons » (...) « Mais on pêche très souvent (*saepissime peccatur*) dans les affaires publiques, du fait de l'apparence d'utilité, ainsi les nôtres dans la ruine de Corinthe. » (...) « Mais rien de cruel n'est utile : en effet, pour la nature humaine, que nous devons suivre, le plus grand ennemi, c'est la cruauté. » (...) « Ils sont remarquables, les cas où l'on méprise l'apparence de l'utilité publique en comparaison de la beauté morale. » Cicéron en prend deux exemples : les Romains, qui, après Cannes, ne voulurent pas céder à Hannibal et proposer la paix et les Athéniens qui lapidèrent Cyrsilos, qui conseillait de recevoir Xerxès, et abandonnèrent la ville pour aller à Salamine De ce Cyrsilos Cicéron dit : « Pourtant cet homme paraissait poursuivre l'utilité, mais celle-ci n'existait pas quand la beauté morale s'y opposait. »

²⁶⁷ *Fam.*, XIV, 13 ; t. VI p. 208. *Totum iudicabis quale sit, et quod in miserimis rebus minime miserum putabis id facies.*

Mais peut-on se contenter d'une vision immédiate du présent et d'une analyse du passé ? En dernier lieu, un recul rationnel doit permettre la prise en compte des conséquences. Certes l'inclination immédiate doit servir de guide, mais des considérations sur le long terme, amenées par la raison, doivent compléter cette démarche selon Cicéron. Sa stratégie s'affirme dans un passage du *De Finibus*, qui invite à considérer le plaisir avec un recul temporel et selon une perspective qualitative et rationnelle : « Mais ceux qui veulent jouir des plaisirs sans qu'aucune douleur en résulte comme effet, ceux qui sont assez maîtres de leur résolution pour ne pas se laisser vaincre par le plaisir et ne pas faire ce qu'ils sentent bien ne pas devoir faire, ceux-là parviennent au plaisir suprême, par le renoncement au plaisir. Ceux-là aussi savent endurer sans faiblir la douleur, de peur d'avoir à subir, s'ils ne le font pas, une douleur plus vive. D'où l'on voit que l'intempérance n'est pas, pour elle-même une chose à éviter, et d'autre part que la tempérance²⁶⁸ est à recommander, non point parce qu'elle fuit les plaisirs, mais parce qu'elle en procure de plus grands <que ceux dont elle prive²⁶⁹>. » Ce qui vaut pour le plaisir vaut pour une multitude d'aspirations. L'intervention du raisonnement et d'une mise à distance temporelle et intellectuelle des faits est alors primordiale. Il faut considérer rationnellement les suites potentielles²⁷⁰ d'un acte avant de le poser.

La perception du *kairos* par Cicéron nous semble se rapprocher en définitive de celle de Platon, qui refuse aussi bien le *kairos* de l'improvisation que celui de la composition et qui le met au service de la découverte du vrai en le rapprochant de la mesure (*métrion*) et du convenable (*prépon*)²⁷¹ : « Le philosophe-dialecticien se révèle ainsi le seul véritable orateur, le seul véritable politique et le maître tout-puissant du *kairos*. » Il symbolise l'unité de la théorie et de la pratique, ou plutôt figure l'universalité du savoir qui s'étend à l'infinité des cas d'espèce. Lui seul sait « quelles occasions seront favorables ou défavorables aux cités pour commencer ou pousser de grandes entreprises²⁷² ». En effet, selon M. Trédé, Platon tourne le dos à une approche purement technique du *kairos* et, sous l'effet d'un sentiment croissant de relativité et d'instabilité dans les choses humaines, il recherche un art du mélange et de la

²⁶⁸ En définitive, « *Kairos* correspond à une généralisation de la règle de la mesure. L'art de 'toucher juste' (...) implique que l'on ne transgresse pas les limites naturelles, qu'on s'adapte à l'ordre des choses (...) *Kairos* inclut l'idée de limite et de proportion : c'est la 'juste mesure' qui trouve la proportion entre le désir du navigateur, les dimensions du navire, les possibilités qu'offre la mer. Cette 'juste mesure' se définit aussi bien dans l'ordre quantitatif où elle est liée à **metron**, que dans l'ordre temporel, où elle est liée à **wraion**. » M. Trédé. *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 95-6.

²⁶⁹ *De Finibus*, Livre I, XIV, 47.

²⁷⁰ Voir plus bas notre quatrième partie et notre étude de la virtualité.

²⁷¹ M. Trédé, *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 293.

²⁷² *Politique*, 305 D.

proportion. Notre hypothèse se trouve confirmée par un passage du *Pro Murena*²⁷³, qui critique la rigueur implacable de Caton et invite à plus de souplesse²⁷⁴, dans une lignée platonicienne et aristotélicienne²⁷⁵.

Etant multiforme, l'occasion se laisse également saisir par de multiples moyens. Une comparaison avec l'esthétique²⁷⁶ nous a paru judicieuse car tous selon Cicéron reconnaissent le Beau de façon universelle²⁷⁷, par leur intuition propre, mais il s'agit également de raisonner pour bien le saisir. Fort de ces approches différentes mais complémentaires, Cicéron peut engager la lutte sur le terrain et mettre en œuvre ces stratégies.

b-Tirer le meilleur parti d'un contexte.

Par les multiples biais étudiés précédemment, Cicéron tente de tirer le meilleur parti de chaque contexte. Loin de fuir la réalité à laquelle il est confronté, il prend « à bras-le-corps les données en jeu avec une ardeur extrême. Deux exemples suffisent à montrer combien il reste attentif, diligent et pugnace.

²⁷³*Pro Murena*, 30, 62 sq. « M. Caton, le plus doué des hommes, s'est attaché à la doctrine stoïcienne, conduit par des maîtres fort savants. Il ne l'a pas fait pour en discourir, comme la plupart, mais pour savoir vivre. Les fermiers des impôts demandent-ils quelque chose ? Attention ! La faveur pourrait jouer un rôle. Des suppliants viennent, dans la misère et le malheur ? L'on serait un scélérat, une impie, si l'on se laissait parfois guider par la miséricorde. Quelqu'un avoue sa faute et demande pardon pour ce délit : il est impie de pardonner. Mais le délit est léger : toutes les fautes sont égales. Tu as dit un mot : il se fige, c'est une institution ; tu ne suivais pas la réalité, mais l'apparence : la sage ne suit pas l'apparence. (...) Pourtant nos maîtres - car, je l'avouerai, Caton, moi aussi, dans ma jeunesse, je me suis défié de mes dons naturels, et j'ai cherché le secours de l'enseignement philosophique - nos maîtres donc, qui s'inspirent de Platon et d'Aristote et qui joignent la modération à l'équilibre, disent que la sage admet parfois la reconnaissance ; qu'il appartient à l'homme de bien d'avoir pitié ; qu'il y a des genres distincts de délits, avec des peines différentes ; que la constance laisse une place au pardon ; que le sage lui-même s'attache souvent à une apparence dont il n'est pas certain, qu'il lui arrive de se mettre en colère, qu'il se laisse aussi toucher par les prières, qu'il modifie, si cela est plus juste, ce qu'il a pu affirmer un jour, qu'il change parfois d'avis : toutes les vertus trouvent un équilibre mesuré dans le juste milieu. »

²⁷⁴ Est-ce sous l'effet du vieil adage *summum ius, summa iniuria* ?

²⁷⁵ Voir plus bas notre étude du soin du corps. M. Trédé en cite un bon exemple dans son étude des liens entre la technique des soins et l'importance du « kairós » : « Un exercice modéré ne cause pas de courbature ; mais, quand il dépasse la mesure, il dessèche la chair. » *Traité du régime* II, 66 (L. VI, p. 586-587), cité par M. Trédé, *Kairos*, p. 68.

²⁷⁶ Somme toute, l'appréhension du « kairós » nous semble rejoindre celle de l'art, puisque son appréciation réunit des critères techniques et un goût personnel que l'on pourrait juger « intuitif ». Nous évoquerons donc rapidement ce qu'est la subjectivité chez Cicéron en matière artistique, si l'on en croit ce qu'il écrit dans l'*Orator* (36) : « Dans la peinture, pour les uns c'est un art âpre, négligé et plein d'ombres qui leur plaît, pour les autres, un art élégant, travaillé, et lumineux » (*In picturis alios horrida, inculta, opaca, contra alios nitida, laeta, conlustrata delectant.*). Selon M.-L. Teyssier : « Une conclusion s'impose : aucune règle impérative ne saurait, à ses yeux, déterminer les préférences de l'amateur de peinture, sinon le plaisir tout subjectif qu'il éprouve à contempler les tableaux. »

²⁷⁷ M.-L. Teyssier, Cicéron et les arts plastiques, peinture et sculpture, p. 71, « Faisant confiance à la nature humaine, Cicéron a répondu que 'même en l'absence de culture artistique, les hommes possèdent un jugement instinctif qui leur permet de distinguer ce qu'il y a de bon, ou de mauvais, dans les œuvres d'art' », cf. *De Or.*, III, 195.

Tout d'abord, pour bien profiter de toutes ces étapes, il est primordial d'être aux aguets afin que l'occasion, quand elle se présentera, ne passe pas sans avoir été exploitée au mieux. Il se peut qu'après avoir pris une décision à l'avance et l'avoir bien mûrie, on doive attendre le moment propice pour lui donner forme et passer à l'acte. Par exemple, souhaitant être auprès d'Atticus, au début de la guerre civile, Cicéron se promet de saisir la première occasion qui lui sera donnée pour le rejoindre²⁷⁸.

Tirer profit de la moindre opportunité, voilà ce qu'il se vante d'avoir fait au moment de l'affrontement avec Marc-Antoine ; sans doute, parvenu à la fin de sa vie et sous la menace d'un péril profond et imminent, a-t-il mis en œuvre toute la vigueur dont il était capable²⁷⁹. Sa réactivité est même remarquable dans cette période. Ainsi, le 9 novembre 44, il écrit à Atticus, tandis qu'il cherche à éviter Marc-Antoine : « Le 8²⁸⁰ je suis arrivé²⁸¹ chez moi, dans ma demeure de Sinuessa. Le même jour, la rumeur publique racontait qu'Antoine allait s'arrêter à Casilinum ; c'est pourquoi j'ai changé de résolution ; j'avais en effet pris une décision : Rome tout droit par la voie appienne ; c'est bien facilement qu'il m'aurait rattrapé ; on dit en effet qu'il a la vitesse de César. Je me suis donc tourné de Minturnes vers Arpinum ; j'ai décidé de m'arrêter le 9 soit à Aquinum, soit dans la villa²⁸² d'Arcanum²⁸³. » On constate par deux fois un net revirement, sensible dans « j'ai changé de résolution » (*mutavi consilium*) et dans « je me suis donc tourné » (*ueri*). Cicéron, face à la nouveauté, change ses projets et tâche de s'adapter au rythme de Marc-Antoine, dont la vitesse est comparée à celle de César, qui constitue une référence en la matière. La brièveté de la lettre et de chacune des phrases qui la composent vont de pair avec la course saccadée de Cicéron à travers l'Italie, au gré des circonstances et des nouvelles.

Cette combativité pour tirer le meilleur parti d'un contexte s'exerce dans trois domaines privilégiés au long de la correspondance. Nous les envisagerons successivement, par un mouvement d'abstraction croissant qui examine notre épistolier dans des

²⁷⁸ *Att.*, VIII, 11D, 6 ; t.V p. 206. *tecum esse cupiebam, neque eius facultatem, si quae erit, praetermittam.* « je désire être avec toi et je n'en laisserai pas passer l'occasion, si elle se présente ».

²⁷⁹ *Fam.*, X, 28, 2 ; t. X p. 172-173. *Ut enim primum post Antoni foedissimum discessum senatus haberi libere potuit, ad illum animum meum reueri pristinum quem tu cum ciui acerrimo, patre tuo, in ore et amore semper habuisti,* « En effet, dès qu'il fut possible de réunir librement le Sénat, après le départ tout à fait déshonorant d'Antoine, je suis revenu à mon dynamisme de jadis, que tu ne cessais d'avoir à la bouche et dans le cœur, ainsi que ton père, citoyen très ardent. »

²⁸⁰ *Att.*, XVI, 10, t. X p. 95. *VI Id. ueni ad me in Sinuessanum. Eodem die uulgo loquebantur Antonium mansurum esse Casilini ; itaque mutavi consilium ; statueram enim recta Appia Romam ; facile me ille esset adsecutus ; aiunt enim eum Caesariana uti celeritate. Verti igitur me a Minturnis Arpinum uersus ; constitueram ut V Id. aut Aquini manerem aut in Arcano.*

²⁸¹ Nous tenterons dans cette lettre de conserver les temps employés par Cicéron, à une exception près : *statueram*, qui doit vraiment être compris comme un temps épistolaire, marquant ici un passé récent.

²⁸² Elle appartenait à Quintus Cicéron. Voir *Att.*, V, 1, 3 ; t. III p. 206.

²⁸³ La lettre se poursuit durant quelques lignes, étudiées plus bas.

retranchements de plus en plus profonds. Tout d'abord, il s'agit pour lui d'harmoniser au mieux temps et espace, en recherchant dans les lieux des ilots qui préservent les moments positifs. Une deuxième stratégie consiste, dans des temps et des lieux défavorables, à examiner l'otium que construit notre auteur, par un recentrement vers une sphère d'étude préservée. Enfin, une troisième stratégie, sans doute la plus spectaculaire, consiste pour Cicéron à transformer un contexte défavorable en un plus favorable et à retourner la situation. On mesure alors tout le pragmatisme et la volonté d'agir de Cicéron à l'intérieur d'un contexte donné.

Tout d'abord, Cicéron recherche le lieu adéquat pour son activité ou son état d'esprit. L'art d'être en harmonie avec le temps fut un travail continu pour Cicéron, et nous avons choisi de l'illustrer dans un domaine particulier : l'adéquation entre temps et lieu est un idéal pour lui, et il le recherche à la fois dans les occasions particulières et dans les situations générales.

A une occasion précise correspond un lieu approprié. Date et fête en particulier sont liées à un endroit dans l'imaginaire de notre auteur. Par exemple, dans son exil, Cicéron évoque avec émotion le jour de son rappel à Rome, qu'il espère ardemment. Si ce retour advient, c'est bien évidemment auprès d'Atticus qu'il souhaite fêter sa « naissance » - nouveau lien profond et originel, soit que Cicéron entende fêter son anniversaire le 3 janvier, quelques semaines plus tard (puisque la lettre date d'octobre), soit qu'il s'agisse pour lui d'une « seconde naissance » métaphorique. Tout naturellement, il associe cette festivité aux siens... et à la maison de son ami. Parlant de son ancienne situation perdue, il dit : « Pour me rendre cela, au nom du ciel, pèse de tout ton poids, comme tu t'y appliques, et fais en sorte que je passe le jour de mon retour, jour de ma naissance, dans ta maison si plaisante, en ta compagnie et celle des miens²⁸⁴. » L'ordre des mots paraît surprenant mais révélateur ; Cicéron plante un cadre avant dans lequel il imagine ensuite ses amis. Dans le moment très privilégié et particulier de son retour d'exil, il n'envisage pas d'autre lieu pour fêter l'événement, qu'un *locus amoenus*, un lieu empreint d'amitié et de sérénité : n'écrit-il pas *tuis aedibus amoenissimis*, « ta maison si plaisante »?

Ainsi, lorsque par conséquent se présente une occasion à laquelle Cicéron veut donner une nuance spéciale, il choisit soigneusement les lieux. La correspondance nous livre ainsi

²⁸⁴Att., III, 20 ; t. II p. 64. *Ad quae recuperanda, per fortunas ! incumbe, ut facis, diemque natalem reditus mei cura ut in tuis aedibus amoenissimis agam tecum et cum meis.*

l'exemple d'une adéquation entre un moment politique fort et le cadre où Cicéron décide de lui faire prendre place. Ainsi, lorsque se pose la question de rencontrer César, au moment du siège de Brindes, Cicéron estime²⁸⁵ que c'est Formies qui conviendrait le mieux à l'entrevue, et, prenant comme alibi sa volonté de donner la toge prétexte à son fils à Arpinum, il décide de ne pas aller à Rome, où César aimerait certainement que l'entrevue ait lieu. Le « sommet » aura donc lieu sur son « fief » natal.

Le lieu imprime une orientation, qui peut être également intellectuelle. Nul ne s'étonne qu'un traité s'incarne dans un cadre historique « contingent » mais significatif²⁸⁶. Un dialogue prendra donc place dans une bibliothèque, ou dans un jardin, à la façon platonicienne. Le lieu encadre et symbolise discrètement la conversation qu'il abrite.

Ce qui est vrai pour des occasions l'est a fortiori pour des situations plus durables. La crise de la République romaine crée par exemple une scission dans l'esprit de notre auteur. Comment associer Rome, la grande, la républicaine, au régime instauré par César ? Peut-être existe-t-il un temps pour chaque endroit. Les lieux ont en effet leur spécificité et peuvent être plus ou moins sains²⁸⁷ et plus ou moins plaisants.

On constate en effet que selon Cicéron, lorsque les temps changent, il est parfois nécessaire de changer de lieu de résidence aussi. L'important est d'être au bon endroit, que ce soit Rome ou non, comme il l'avouera en 46, en revenant sur ses préjugés passés. Il écrit alors à Curius, qui vivait depuis longtemps à Patras :

« Je me souviens du temps où tu me semblais n'être pas sage car tu préférerais vivre avec ceux avec qui tu vis plutôt qu'avec nous. C'est en effet que de résider dans notre Ville, quand du moins elle était la Ville, était plus adapté à ton tempérament délicat et doux que ne l'est tout le Péloponnèse, à plus forte raison à Patras. Maintenant au contraire tu me parais avoir eu une vue large quand, la situation étant presque désespérée à Rome, tu t'es transporté en Grèce, et en même temps, tu me parais être en cette circonstance non seulement sage, puisque tu es loin d'ici, mais aussi heureux. Et pourtant qui peut être heureux maintenant s'il a

²⁸⁵ *Att.*, IX, 6 ; t. V p. 255.

²⁸⁶ Ainsi, R. Combès commente dans son introduction au *De Amicitia* le choix du lieu : « Le cadre historique donné à son dialogue lui permet de couvrir toute la gamme des rapports quotidiens, de l'amitié totale, réalisée par Scipion et Lélius aux associations politiques qui se nouent et se dénouent autour d'eux comme devant les narrateurs, Scévola et Cicéron ; ces derniers illustrent par leurs relations la pudeur et la noblesse imposées par les Romains à l'amitié qui naissait entre maître et disciples et qui était si trouble chez les Grecs. » *De Amicitia*, Les Belles Lettres, texte établi par Robert Combès, 3ème tirage revu et corrigé, Paris, 1983, p. LV. note (2) de R. Combès : La *lex Scantinia* avait condamné l'« amour grec » en 149 av. J.-C. : G. Bloch, J. Carcopino, *Histoire romaine*, II, p. 69 ; 476.

²⁸⁷ De fait, Hippocrate écrivit un traité sur les *Airs, eaux et lieux*, affirmant leur importance déterminante.

quelque sagesse²⁸⁸... » Cicéron affirme ainsi que certains lieux conviennent mieux à tel ou tel tempérament ; ainsi le raffinement de Rome était approprié à celui de Curius. Toutefois, au-delà du critère qu'est l'agrément, il existe dans la capitale des valeurs que l'on doit poursuivre plus que toute autre convenance. Or Rome ne jouissant plus de la liberté républicaine, cette ville perd de son attrait et n'est plus à rechercher. Cicéron le dit crûment : elle n'est plus digne d'être appelée « la Ville ».

Il convient donc de fuir un lieu qui n'est pas en accord avec les aspirations profondes du citoyen et, quand ce n'est matériellement pas possible, on peut y rester physiquement et le fuir en esprit, par la lecture ou l'écriture par exemple. C'est ce qu'explique Cicéron à son correspondant, déployant une stratégie intellectuelle contre les pesanteurs du lieu et des circonstances : « Mais ce que toi, à qui c'était possible, tu as obtenu en prenant tes jambes à ton cou, afin d'être là où 'rien des fils de Pélopes²⁸⁹' (tu connais le reste), nous avons obtenu la même chose à peu près d'une autre façon : en effet, lorsque je me suis prêté à la salutation rituelle de mes amis, qui advient plus fréquemment que ce n'était l'habitude parce qu'ils croient voir en un citoyen qui a de bonnes idées un oiseau blanc, je me cache dans ma bibliothèque²⁹⁰. »

Le lieu est donc bien plus abstrait qu'il n'y pourrait paraître²⁹¹ ; il représente des idées et des valeurs aux yeux de notre auteur. Il peut donc porter, ou ne pas porter en lui des possibilités nouvelles et une ouverture vers le futur. La suite du texte en témoigne, de façon positive en indiquant tout ce que réalise Cicéron dans cette bibliothèque, mais aussi de façon négative puisqu'il ne voit à Rome aucun germe d'amélioration. Il encourage donc son ami à continuer de rester à l'écart d'un lieu si peu prometteur : « Je ne vois aucun espoir qui

²⁸⁸*Fam.*, VII, 28 ; t. VII p. 95. *Memini cum mihi desipere uidebare quod cum istis potius uiueres quam nobiscum. Erat enim multo domicilium huius urbis, cum quidem haec urbs, aptius humanitati et suauitati tuae quam tota Peloponnesus, nedum Patrae, nunc contra et uidisse mihi multum tum uideris cum prope desperatis his rebus te in Graciam contulisti et hoc tempore non solum sapiens qui hinc absis sed etiam beatus. Quamquam quis qui aliquid sapiat nunc esse beatus potest ?*

²⁸⁹J. Beaujeu précise (note 2 p.283 du tome VII des Belles Lettres) que cette citation vient d'un auteur tragique non identifié (Ribbeck 3, Inc. Inc. Trag., n° 119 suggère l'*Atreus* ou les *Pelopidae* d'Accius), citation « dont on connaît la suite, au moins approximative, par deux autres lettres de Cicéron : *Att.*, XV, 11, 3, *ubi nec Pelopidarum facta nec famam audiam* ; *Fam.*, VII, 30, 1, *ubi nec Pelopidarum nomen nec facta audiam* ; cf. aussi *Att.*, XIV, 12, 2 ; *Phil.*, XIII, 49. » Maudits par leur père, Atrée et Thyeste avaient exercé l'un sur l'autre d'atroces vengeances.

²⁹⁰*Fam.*, VII, 28 ; t. VII p. 95. *Sed quod tu, cui licebat, pedibus es consecutus, ut ibi esses « ubi nec Pelopidarum » (nostri cetera), nos idem prope modum consequimur alia ratione. Cum enim salutationi nos dedimus amicorum, quae fit hoc etiam frequentius quam solebat quod quasi auem albam uidentur bene sentientem ciuem uidere, abdo me in bibliotecam.*

²⁹¹ Voir notre troisième partie, chapitre I.

demeure. Ce qui me fait revenir à mes premières remarques : c'est avec sagesse que tu as quitté cette situation si tu en as pris la décision, avec chance si tu l'as fait par hasard²⁹²».

Cicéron félicite Curius d'avoir su quitter Rome, et l'incite à poursuivre sa stratégie de fuite, face à une ville décadente dont l'avenir est sombre. Parallèlement, il opère un retranchement similaire en pensée, grâce à sa faculté d'abstraction²⁹³.

Avoir sa place, et la juste place en fonction du moment constitue un repère fondamental pour notre auteur²⁹⁴. Il existe un *kairos* spatial pour Cicéron, une adéquation à des idées ou des valeurs qui est juste, dans la matière comme dans le temps. Il l'exprimera clairement dans le *De Officiis*²⁹⁵ : « Si grande est l'importance du lieu et du moment que si quelqu'un sur le point de plaider une cause réfléchit à part soi en chemin²⁹⁶ ou en se promenant, ou s'il se concentre très attentivement sur quelque autre chose, on ne l'en blâme pas, mais s'il fait la même chose au cours d'un repas, on le trouve incivil du fait de sa méconnaissance du moment. » Ce passage a certes trait aux convenances sociales mais il nous semble aussi comporter une vision plus générale sur l'opportunité de chaque action.

De même que précédemment, nous avons vu qu'une situation donnée invite à choisir un lieu précis, réciproquement, à un lieu correspond une qualité de temps. C'est elle que cherche à saisir notre auteur, afin de trouver l'harmonie la plus complète. Choisir un lieu (qu'on s'y trouve ou qu'on y pense), c'est donc opter pour une certaine orientation de l'esprit. L'endroit protège et stabilise cette inclination, si bien que l'esprit est libéré tout en demeurant encadré. En amorçant quelque peu l'étude que nous ferons plus loin sur la *domus*, voyons plus spécifiquement ici quelles sont les circonstances adéquates qui émanent de cet endroit²⁹⁷.

La maison ne serait-elle pas le lieu privilégié de l'*otium* ? On s'aperçoit que ce que recherche Cicéron de façon privilégiée dans sa demeure, c'est un calme propice à une activité sereine. Les *uillae* ne valaient pas tant par leur charme agreste que par leur éloignement de

²⁹² *Ibid.*, p. 96. *reliquam spem nullam uideo. Qua re ad prima redeo : sapienter haec reliquisti consilio, feliciter si casu.*

²⁹³ On peut penser qu'en s'isolant de ses contemporains dans sa bibliothèque il rejoint le lieu imaginaire où se retrouvent les esprits avides de liberté à travers les temps. Voir dans notre troisième partie ce qu'écrit M. Fumaroli à ce sujet.

²⁹⁴ Cette aspiration à avoir un temps pour soi, et un espace qui lui soit associé, semble même largement partagée. On se souvient que la Boétie priait avant de mourir Montaigne de lui trouver « une place », afin que son ami prenne le temps de penser à lui et de conserver son souvenir. Endroit concret ou plage de temps, les deux s'associent aisément. Sur un autre plan, en revendiquant *a room of one's own* pour les femmes, V. Woolf réclamait une reconnaissance sociale et une certaine liberté de s'épanouir. Sans disponibilité de temps, ni lieu où la trouver, la réflexion ne peut s'épanouir.

²⁹⁵ *De Officiis*, Livre I, XL, 144.

²⁹⁶ Cicéron songe-t-il à Socrate qui s'attarde dans le vestibule d'Agathon au début du *Banquet* (175 c) ?

²⁹⁷ Voir le chapitre I de notre troisième partie.

Rome, garantissant une certaine tranquillité. C'est du moins l'avis de notre auteur, quelque peu lassé de ses pérégrinations en février 45. Il écrit alors à Quintus Pacuvius Lepta qu'il est retenu à Rome par « l'accouchement de [s]a chère Tullia ». Il ajoute alors, comme nous l'avons vu plus haut : « Et puis, ma foi, je suis moins amateur de voyages que je n'avais coutume de l'être ; je prenais plaisir aux bâtiments et au loisir : mais ma demeure est d'un style à ne le céder à aucune *uilla*, et le loisir qu'elle me ménage, supérieur à la région la plus déserte. Ainsi, même mon activité littéraire n'est pas entravée, et je m'y consacre sans aucune interruption²⁹⁸. » C'est un réel goût de l'*otium* que Cicéron savoure avant tout, plus que le dépaysement ou les voyages, qu'il a, il est vrai, multipliés auparavant, de façon spontanée ou forcée. L'expression « le loisir qu'elle me ménage [est] supérieur à la région la plus déserte » nous paraît saisissante par l'équivalence qu'elle pose entre un temps (de loisir) et un espace (de vacuité). On voit comment les deux modes d'appréhension du monde convergent pour enserrer et orienter l'esprit de notre auteur.

Le caractère des lieux a parfois une forte puissance et quasiment une « personnalité éthique ». C'est le cas d'une maison de Quintus. En visitant la propriété de son frère, Cicéron avait approuvé sa *dignitas*. Il commente ainsi son impression d'ensemble : « La propriété m'a beaucoup plu, parce que le pavement du portique avait la plus haute dignité, ce qui m'est enfin apparu, maintenant qu'il est lui-même totalement ouvert et que les colonnes ont été polies²⁹⁹. » Est-ce là le lieu avant la lettre d'un *otium cum dignitate* ? En tout cas, il est certain que les lieux portent intrinsèquement en eux un esprit³⁰⁰, comme le montre la proposition où « le portique » (*porticus*) est sujet de « avoir » (*habere*), devenant ainsi pratiquement une personne.

Il se peut au contraire qu'un endroit, tel une personne, soit en inadéquation avec un état d'esprit, qu'il contredit et ne soutient pas. C'est ainsi qu'en exil Cicéron écrit de Thessalonique à Atticus qu'il n'a pas quitté cette ville parce qu'il ne veut rencontrer personne en voyageant, et qu'il attend des nouvelles de Rome : « Mais désormais j'en suis chassé, non pas par Plancus (lui du moins tente de me retenir) mais par le lieu même, fort peu adapté pour rendre la douleur tolérable dans un si grand chagrin³⁰¹. » Le parallélisme de construction et la proximité entre *Plancio* et *ipso loco* fait de ce lieu l'égal d'une personne. Le verbe *apponere*,

²⁹⁸*Fam.*, VI, 18 ; t. VII p. 270. *Et mehercule non tam sum peregrinator iam quam solebam ; aedificia mea me delectabant et otium : domus est quae nulli mearum uillarum cedat, otium omni desertissima regione maius. Itaque ne litterae quidem meae impediuntur, in quibus sine ulla interpellatione uersor.*

²⁹⁹*Q. fr.*, III, 1 ; t. III p. 82-83. *Villa mihi ualde placuit propterea quod summam dignitatem pavementa porticus habebat, quod mihi nunc denique apparuit postea quam et ipsa tota patet et columnae politae sunt.*

³⁰⁰ Peu importe qu'il soit créé de main d'homme et calculé.

³⁰¹*Att.*, III, 14 ; t. II p. 50. *Sed iam extrudimur non a Plancio (nam is quidem retinet) uerum ab ipso loco minime apposto ad tolerandam in tanto luctu calamitatem.*

« placer auprès de³⁰² », s'utilisant aussi bien pour des choses que pour des personnes, l'ambiguïté se prolonge dans la phrase. Il est visible qu'un lieu inadéquat répugne à Cicéron, autant qu'un lieu adéquat l'attirera. Un constat essentiel se dégage alors. En choisissant un endroit, il choisit une action et donc un certain emploi du temps, parmi tous les possibles.

Une nuance s'impose pourtant ; il s'agit bien d'un art et non d'une recette. Il ne faudrait pourtant pas accorder une importance démesurée à l'influence du cadre, comme Cicéron le rappelle dans le *De Oratore*, au moment où il examine comment on devient un bon orateur : « Un pareil service, ce n'est donc pas la lecture de quelques traités qui vous le rendra, au rebours de ce qu'imaginent ceux qui ont écrit sur l'art de parler ; il ne suffit pas non plus d'une maison de campagne à Tusculum, ou d'une conversation en se promenant, comme celle de ce matin, ou assis, comme cet après-midi. Non, il ne suffit pas d'affiler la langue, de forger l'outil ; il faut bien meubler l'esprit d'un fonds agréable, abondant, varié, de connaissances très nombreuses et très importantes³⁰³. » Assimiler systématiquement une conversation de *uilla* à un entretien philosophique serait donc léger. Le fond est plus important que les apparences.

Le cadre architectural et géographique ne fait pas tout. Quel élément crée donc à la fois attachement et détachement vis-à-vis de lui ? Il semble que ce soit des critères abstraits et humains. Tout l'art consiste donc à occuper le lieu qui convient à chaque circonstance. Le temps le meilleur est celui que l'on passe dans le meilleur endroit. Un lien se profile par exemple entre la paix, la beauté et les demeures de Cicéron tandis qu'un autre associe la guerre, l'inconfort et l'Ailleurs. Cicéron le dit à Atticus en juillet 44, au moment de quitter l'Italie : « je quitte la paix pour retourner à la guerre, et le temps que j'aurais pu passer sur mes petits lopins bien construits et d'un agrément satisfaisant, je le passe en voyage à l'étranger³⁰⁴. » Mais Cicéron choisit à ce moment-là le bien de son fils qui prime sur son propre agrément³⁰⁵ ; il ajoute en effet qu'il se console à l'idée d'être plus utile à son fils en partant.

Le choix d'un lieu participe donc d'une orientation temporelle très concertée chez notre auteur afin de rassembler tous les éléments qui pourraient contribuer à un cadre

³⁰² Nous traduisons ici ce verbe par « adapter ».

³⁰³ *De Oratore*, Livre III, XXX, 121. *Quare non est paucorum libellorum hoc munus (...) neque Tusculani atque huius ambulationis antemeridiana aut nostrae postmeridiana sessionis. Non enim solum acuenda nobis neque procuranda lingua est, sed onerandum complendumque pectus maximarum rerum et plurimarum suauitate, copia, uarietate.*

³⁰⁴ *Att.*, XVI, 3 ; t. IX p. 255 *relinquimus enim pacem ut ad bellum reuertamur, quodque temporis in praediolis nostris et belle aedificatis et satis amoenis consumi potuit in peregrinatione consumimus.*

³⁰⁵ Cicéron manifeste un attachement viscéral à ces liens profonds qu'exprime parfaitement *domi*, dans l'ambiguïté même entre maison, patrie et famille que la tradition latine lui confère.

favorable. Malgré cette première intervention, il arrive que le contexte concret demeure négatif. Un remède plus fort s'impose alors.

Que faire quand une occasion ne se présente pas ? ou plutôt que la situation est défavorable ? Notre auteur reste pugnace et souhaite tirer parti de l'absence d'opportunité. Cela ne revient pas à nier la réalité : il ne cache pas la difficulté à son ami Atticus, comme lorsqu'il lui écrit : « Mais la circonstance est défavorable³⁰⁶... ». En premier lieu, Cicéron cherche à minimiser les aspects négatifs et à s'en protéger. Il ne s'agit pas pour lui, même s'il accepte les circonstances extérieures, de leur laisser une toute-puissance.

La difficulté est d'appréhender au mieux un contexte qui ne lui plaît pas. Que faire par exemple si la situation politique l'exclut de la scène publique, comme ce fut le cas après la victoire de César sur Pompée ? Cicéron se concentre alors sur la sphère privée, préconisant un *cum dignitate otium*³⁰⁷. Nous nous intéresserons brièvement à ce cas extrême, pour autant qu'il nous informe d'une certaine vision du temps et des priorités chez notre auteur³⁰⁸. Face à une situation politique qu'il réprouve, Cicéron choisit un repli vers l'étude intellectuelle, démarche que plusieurs philosophes avaient adoptée avant lui. Dans cette stratégie, Cicéron s'est peut-être souvenu de ce texte de Platon³⁰⁹ :

« Il reste donc un bien petit nombre de gens qui sont dignes d'épouser la philosophie (...) Or celui qui fait partie de ce petit nombre et qui a goûté la douceur et la félicité d'un tel bien, quand il s'est rendu compte que la multitude est folle, qu'il n'y a pour ainsi dire rien de sensé dans la conduite d'aucun homme politique et qu'il n'est point d'allié avec qui il puisse se porter au secours de la justice sans s'exposer à la mort, quand, semblable à un homme qui est tombé parmi les bêtes féroces aux fureurs desquelles il refuse de s'associer, sans pouvoir du reste tenir tête à lui seul à cette meute sauvage, il est sûr de périr avant d'avoir rendu service à la cité ou à ses amis, sans profit ni pour lui ni pour les autres, quand il a fait réflexion sur tout cela, il se tient en repos et ne s'occupe que de ses propres affaires, et, comme un voyageur surpris par une tempête s'abrite derrière un mur contre le tourbillon de poussière et de pluie soulevé par le vent, de même, en voyant les autres déborder d'injustice, il s'estime heureux s'il

³⁰⁶ *Att.*, X, 2, 2 ; t. VI p. 29. *Sed et tempus alienum est...*

³⁰⁷ *Pro Sestio*, XLV, 98. Il s'agit d'une « retraite dans l'honneur », d'un repos qui n'est pas dépourvu de dignité.

³⁰⁸ Sur l'ensemble de la question du *cum dignitate otium*, et des controverses qu'elle a suscitées, il existe des études nombreuses et fouillées ; nous ne nous attarderons pas sur la question car cette problématique est à la marge de notre sujet. Voir les travaux essentiels (cités dans notre bibliographie) de J.-M. André sur la question : *Otium chez Cicéron, ou le drame de la retraite impossible, Recherches sur l'otium romain et L'otium dans la vie morale et intellectuelle romaine, des origines à l'époque augustéenne*.

³⁰⁹ *Rép.*, 496 c 5. Citation faite par P. Hadot, dans *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* p. 149.

peut passer son existence ici-bas pur d'injustice et d'impiété, et faire sortie de la vie avec une belle espérance, dans la sérénité et la paix de l'âme. » Il existe cependant une différence d'orientation entre Platon et Cicéron : « La différence serait que Cicéron remonte de la politique à la philosophie alors que Platon descend de la philosophie à la politique³¹⁰. »

De fait, les lettres qu'il écrit sont pour Cicéron un creuset d'action. Mais lorsque celle-ci est impossible, elles offrent le moyen de joindre utilité et beauté dans le présent, et de fourbir de meilleures armes pour le cas où l'action soit de nouveau possible³¹¹. En effet, Cicéron, comme ses contemporains, a hérité de la tradition romaine une vision négative de l'*otium*³¹². Comme le signale J.-M. André, « l'histoire de l'*otium* dans la génération cicéronienne est celle d'un combat pour donner au mot un sens et un contenu positifs, satisfaisants pour un peuple féru d'*industria* et d'efficacité³¹³ ». L'étude est donc à la fois lieu d'origine³¹⁴ et de repli lorsqu'elle ne peut se réaliser dans une pratique autre que son propre développement³¹⁵.

La difficulté posée par l'*otium* tient peut-être à ce qu'il ouvre un temps sans mesure ni limite. La correspondance évoque maintes fois le pouvoir dissolvant de l'*otium*³¹⁶. L'action est en effet un moyen de remplir et de structurer le temps. Pourtant, comme Aristote l'a montré, le même temps englobe repos et mouvement³¹⁷ ; or cet aspect général pourrait s'appliquer à notre auteur, acteur en puissance soumis à l'inaction, mais encore et toujours au même temps. Il en fera usage comme dans les périodes d'action. Même si celui-ci lui paraît

³¹⁰ *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, P. Boyancé, p. 189 : « Quand Cicéron glorifie la mission des hommes d'Etat dans le 'Songe de Scipion' et leur réserve un sort d'élection dans l'au-delà, il est platonicien autant que romain, car c'est leur justice qui leur vaut ce sort et inversement pour Platon la mission du philosophe est de redescendre dans la caverne et de s'y consacrer aux tâches de la politique. (...) »

³¹¹ Voir plus bas notre étude sur la fonction des lettres.

³¹² Voir dans le *De Oratore* (I, 224) la position d'Antoine, représentative de sa génération.

³¹³ *Recherches sur l'otium romain*, p. 12. Sur l'*otium* comme antithèse du *negotium*, voir *ibid.*, p. 7 et 14.

³¹⁴ Voir le *De Finibus*, V, 55, où Cicéron observe une curiosité naturelle et désintéressée chez l'enfant, qui le porte vers l'étude des corps célestes, de l'histoire et des mythes fabuleux. Or selon les Péripatéticiens, les tendances fondamentales de l'homme sont présentes chez l'enfant.

³¹⁵ Notons à cet égard la différence avec Sénèque, qui dans sa lettre 36 à Lucilius opère un renversement par rapport à la vision classique des Romains : la vie morale devient le *negotium* par excellence tandis que les activités habituellement perçues comme des *negotia* apparaissent comme des *nugae*, des « riens ».

³¹⁶ Voir *Att.*, II, 14 ; t. I p. 288. *hoc otio quo nunc tabescimus*, « l'inaction dans laquelle nous nous liquéfions ». Cf. également *Fam.*, XII, 17 ; t. VII p. 113, où Cicéron oppose le *summum otium* (inaction absolue) qui règne à Rome et un *salubre aliquod et honestum negotium*, « quelque saine et bonne activité », qu'il préférerait.

³¹⁷ *Physique*, IV, 221b, 5-23 « D'autre part, puisque le temps est mesure du mouvement, il sera aussi et par accident mesure du repos, car tout repos est dans le temps. Si, en effet, ce qui est dans le mouvement doit nécessairement être mû, il n'en est pas de même pour ce qui est dans le temps ; car le temps n'est pas nécessairement être mû, mais nombre du mouvement ; or dans le nombre du mouvement peut exister aussi ce qui est en repos. En effet tout ce qui est immobile n'est pas pour cela en repos, mais seulement ce qui, pouvant naturellement être mû, est privé de mouvement, comme on l'a dit précédemment. (...) Or le temps est mesure du repos et du mouvement. », traduction d'Henri Carteron.

subjectivement long et différent de l'activité, c'est une base identique qu'on peut encore modeler.

Dans sa recherche d'un équilibre, Cicéron opte donc pour une solution déjà retenue par certains de ses prédécesseurs dans l'Antiquité. Comme nombre de philosophes, il se trouva plus d'une fois en désaccord avec une situation politique de sa patrie³¹⁸. Il choisit alors de se retirer du monde, soit physiquement dans ses propriétés, soit par son action et sa pensée, vivant alors dans un *otium* studieux. Ainsi, en juillet 46, décrit-il sa démarche à Papirius Pétus³¹⁹. En attendant que César revienne d'Afrique après sa victoire à Thapsus, Cicéron conjugue étude personnelle et « cours » de rhétorique à de jeunes Césariens épicuriens, qui en contrepartie le protègent et l'invitent à leurs banquets :

« Tandis que j'étais de loisir à Tusculum puisque j'avais envoyé mes disciples³²⁰ au devant de lui (César), afin qu'ils me concilient le plus possible la faveur de leur ami, j'ai reçu ta lettre pleine de charme, qui m'a fait comprendre que tu approuvais³²¹ ma résolution : comme le tyran Denys, ayant été chassé de Syracuse, avait ouvert, dit-on, une école à Corinthe, de même moi, vu qu'on a mis fin aux procès³²² et que j'ai perdu mon royaume du forum, j'ai commencé pour ainsi dire à tenir une école³²³. » Cicéron conforte sa décision par deux arguments : le précédent de Denys et la nécessité. Il réunit la noblesse de l'histoire grecque et le bon sens pratique du citoyen romain. Roi déchu³²⁴, Cicéron fait contre mauvaise fortune bon coeur, mais ne compte pas moins ses avantages. Il avoue aussi ses incertitudes et ce n'est qu'au terme de comparaisons qu'il trouve un « préférable » :

« Que veux-tu ? Moi aussi, ma résolution me charme. En effet, nombreux sont mes résultats : tout d'abord, chose qui est de nos jours une nécessité, je me prémunis contre les temps. La nature de cette résolution, je l'ignore ; je vois seulement que je la préfère à celle de toute autre personne jusqu'à présent ; à moins, par hasard, qu'il eût mieux valu mourir. Dans

³¹⁸Cf. P. Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, p. 149., qui renvoie à I. Hadot, « Tradition stoïcienne et idées politiques au temps des Gracques », *R.E.L.*, 1970, 48, p. 146-7.

³¹⁹ *Fam.*, IX, 18 ; t VII p. 51-53.

³²⁰ Il s'agit de Dolabella et Hirtius, comme l'indique Beaujeu dans l'édition des Belles Lettres, tome VII note 5 p. 281, portant sur le texte p. 51.

³²¹ On remarque ici le malaise de Cicéron, qui prend pour acquis ce qu'il espère au fond.

³²² Il s'agit des grands procès politiques, comme le précise J. Beaujeu dans l'édition des Belles Lettres, tome VII, note 2 p. 281 portant sur le texte p. 52.

³²³ *Fam.*, IX, 18 ; t VII p. 51-52. *Cum essem otiosus in Tusculano propterea quod discipulos obuiam miseram, ut eadem me quam maxime conciliarent familiari suo, accepi tuas litteras plenissimas suavitatis ; ex quibus intellexi probari tibi meum consilium, quod, ut Dionysius tyrannus, cum Syracusis pulsus esset, Corinthi dicitur ludum aperuisse, sic ego sublatus iudiciis, amisso regno forensi ludum quasi habere coeperim.*

³²⁴ C'est bien la royauté qu'évoque *regnum*. Nous ne nous prononcerons pas sur le sens de cette royauté chez un Romain aussi républicain. Faut-il y voir une allusion au philosophe-roi ?

un lit, je l'avoue, mais cela n'advint pas ; car dans la ligne de bataille je ne fus. Les autres en tout cas, Pompée, ton cher Lentulus, Scipion l'Africain ont péri dans l'ignominie. Mais Caton de façon éclatante. Dorénavant cela, du moins, quand je voudrai, je le pourrai. Faisons seulement effort pour que la nécessité ne nous soit pas imposée autant qu'elle le fut à eux, chose à laquelle je m'emploie³²⁵. »

Vient ensuite le bilan physique, qui conditionne les performances oratoires et une bonne humeur prodigue en conseils. Notre auteur n'hésite pas à vanter les avantages matériels de la situation et à tâcher de persuader son correspondant de partager ce mode de vie confortable, en acquiesçant à la nouvelle situation politique.

« Autre résultat : moi-même je m'améliore, tout d'abord par ma condition physique, que j'avais perdue, ayant interrompu mes exercices ; de plus cette belle capacité oratoire elle-même, s'il en fut une en moi, si je ne m'étais remis à ces exercices, se serait entièrement desséchée. Voilà le dernier résultat, que tu juges peut-être le premier : j'ai déjà expédié plus de paons que toi de pigeons. Toi, là où tu es, c'est le jus -ridique³²⁶ - d'Hatérianus qui te charme, moi, ici, c'est celui d'Hirtius. Viens-donc, si tu es un homme, et apprends de moi les prolégomènes que tu recherches. Même si c'est d'un porc à Minerve³²⁷. Mais, de la façon dont je le vois, si tu ne peux vendre tes biens reçus en compensation ni emplir ta tire-lire, il te faut revenir à Rome. Il est plus satisfaisant de <mourir> ici d'indigestion que là où tu es, de faim. Je vois que tu as perdu tes biens. Je suppose qu'il en va de même pour tes amis. C'en est fait de toi si tu n'y pourvois³²⁸. »

Un tel passage donne le sentiment d'un savant calcul. Le choix opéré « rapporte » beaucoup, et Cicéron se garde de mentionner ce qu'il lui coûte. Il est probable que cela provienne de son parti pris positif ici³²⁹.

³²⁵ *Ibid.*, p. 52. *Quid quaeris ? me quoque delectat consilium. Multa enim consequor : primum, id quod maxime nunc opus est, munio me ad haec tempora. Id cuius modi sit nescio ; tantum, nullius adhuc consilium me huic antepone, nisi forte mori melius fuit. In lectulo, fateor, sed non accidit ; in acie non fui. Ceteri quidem, Pompeius, Lentulus tuus, Scipio, Afranius foede perierunt. At Cato praeclare. Iam istuc quidem cum uolemus licebit ; demus modo operam ne tam necesse nobis sit quam illi fuit, id quod agimus. Ergo hoc primum.*

³²⁶ Nous tentons de restituer ainsi le jeu de mot sur *ius*, qui signifie à la fois le droit et la sauce.

³²⁷ *Sus Mineruam* (s.e. *docet*) : un porc qui enseigne à Minerve. Ce proverbe est courant en latin et en grec, comme l'indique J. Beaujeu.

³²⁸ *Ibid.*, p. 52-53. *Sequitur illud : ipse melior fio, primum ualetudine, quam intermissis exercitationibus amiseram ; deinde ipsa illa, si qua fuit in me, facultas orationis, nisi me ad has exercitationes rettulissem, exaruisset. Extremum illud est, quod tu nescio an primum putes : plures iam pauones confeci quam tu pullos columbinos. Tu istuc te Hateriano iure delectas, ego me hic Hirtiano. Veni igitur, si uir es, et discite a me quas quaeris ; etsi sus Mineruam.*

Sed, quo modo uideo, si aestimationes tuas uendere non potes neque ollam denariorum implere, Romam tibi remigrandum est ; satius est hic cruditate quam istuc fame. Video te bona perdidisse ; spero idem istuc familiares tuos. Actum igitur de te est nisi prouides.

³²⁹ En effet, le sage ne s'appartient pas complètement et ne doit pas mourir si sa vie peut être utile à sa patrie.

L'*otium*, abordé comme il l'est par Cicéron, apparaît donc de nature philosophique. Dans la perspective d'optimisation qu'adopte l'épistolier, il n'existe guère de temps mort. Les moments de repli sont utilisés pour se ressourcer physiquement et mentalement. C'est là une forme de philosophie, au sens ancien du terme. Elle apparaît dès une lettre de la première époque qui nous reste de la correspondance (mai 60) : « Chaque jour davantage, dit-il, ce que les occupations du forum me laissent de temps, est donné au repos de ces études³³⁰ ». Son parti pris mérite d'être souligné : « Le terme de 'philosophie' reviendra plus d'une fois dans les lettres de cette époque. (...) La philosophie englobe tout le savoir, toutes les lettres, ou, comme Cicéron le dit alors, quelque part, toutes les Muses. Mais tout le savoir, toutes les lettres sont subsumés par la philosophie proprement dite, ainsi que l'entendent et Platon et Plutarque. Et cela seul explique le choix du mot³³¹. » La philosophie pratique de Cicéron s'exerce donc jusque dans des domaines apparemment triviaux, sans perdre de sa qualité pour autant, et féconde les moments d'inactivité politique.

Le repli dans l'étude est en effet une solution logique et valide qui satisfait les exigences intellectuelles de notre orateur, car il voit comme une des sources du devoir le penchant de l'homme à la connaissance ; toutefois, cette activité possède des limites bien définies, comme le précise P. Boyancé : « Mais, note Cicéron, il faut se garder de tout assentiment irréfléchi. Il faut éviter aussi de s'attarder à des questions obscures et non-nécessaires. Règles et restrictions qui sentent peut-être la Nouvelle Académie, de qui Cicéron, même dans ce traité, continue de se réclamer. Si l'on évite ces défauts, il approuve l'activité des savants, et il choisit cette fois, parlant à son fils, pour exemple non plus Archimède, mais deux Romains, C. Sulpicius, astronome et Sextus Pompée, géomètre. A peine cependant a-t-il approuvé qu'il restreint cette approbation en remarquant qu'il est contraire au devoir de se laisser détourner, par l'étude de la vérité, de l'action³³². »

L'apprentissage intellectuel, ainsi que la création littéraire et l'éducation des jeunes générations, sont des façons « denses » d'occuper un temps que notre philosophe souhaite toujours productif. Le problème, qu'il constate lui-même, est de négliger l'essentiel au profit de questions oiseuses. P. Boyancé rappelle les interrogations de notre auteur à ce sujet : « Qui

³³⁰ *Att.*, I, 20, 7 ; t. I p. 172.

³³¹ *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, P. Boyancé, p. 99-100. *Ibid.*, note 1 p. 100 : dans *Cicero's Letters to Atticus*, Vol. I (*Cambridge Classical Texts and Commentaries*, 3), Cambridge, 1965, p. 325 et 362, M. Shackleton Bailey estime que, selon le contexte, le mot correspond à « philosophie » ou à « études littéraires ». Mais les deux sont inséparables pour Cicéron, pour qui la *paideia* est partie intégrante de la philosophie. Cicéron voulait être appelé « philosophe » par ses amis, selon Plutarque, *Cic.*, 32, 6.

³³² P. Boyancé, *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 111. Il se réfère au *De Officiis*, Livre I.

pourrait être si ardent dans l'étude et la connaissance de la nature que, dans le cas où, traitant et contemplant les vérités les plus dignes d'être connues, il verrait tout d'un coup sa patrie mise en danger et péril, il ne laisserait point de côté et ne rejetterait pas loin de lui toutes ces belles occupations, même s'il estimait pouvoir compter les étoiles et mesurer la grandeur du monde? Mais le Cicéron qui écrit ces lignes, n'est-ce pas celui qui avait écrit les vers du *De consulatu*, où la Patrie vient le requérir au sein de l'Académie et du Lycée³³³ ? » Quelle activité garantit donc la productivité du temps ? A cette question difficile Cicéron répond du moins que le premier impératif est donc celui de la vie et de son organisation dans le cadre politique. L'étude doit occuper le temps qui reste. L'action prime sur la réflexion théorique, elle-même préliminaire à l'action. L'*otium* représente par conséquent un pis-aller dont notre auteur tire le meilleur parti³³⁴.

C'est donc en premier lieu une sagesse « défensive » que Cicéron met en œuvre, mais elle est aisément complétée par une autre stratégie, qui consiste à repérer et tirer parti des éléments positifs que comporte nécessairement toute situation. On peut de même rendre favorable un contexte qui ne l'était pas.

Notre auteur déploie une sagesse constructive, en minimisant les aspects négatifs et en tâchant de changer les éléments nuisibles, jusqu'à les tourner en sa faveur si possible. Face à un contexte défavorable, Cicéron tente toujours de s'ajuster afin de minimiser les aspects négatifs. Par exemple, sachant qu'Atticus souffre d'une fièvre quarte, et supputant le temps qu'il faudra au messager pour lui remettre sa lettre, il en conclut que celle-ci devrait parvenir au moment d'un accès de fièvre, et décide alors d'atténuer la fatigue du lecteur et donc d'abrégé sa rédaction.

Ce raisonnement clôt selon nous de façon tacite une missive à Atticus ; il confie à son ami son souci en ces termes, qui mettent fin à la lettre par délicatesse : « Mais je crains de ne t'être inopportun. Car si l'homme qui t'a porté cette lettre a marché convenablement, il est

³³³*Ibid.*, p.112. *De Officiis* I, 154.

³³⁴Voir J.-M. André, *Recherches sur l'otium romain*, p. 66. « Pour l'orateur, le plus difficile était de réfréner les tentations d'activité et de se mettre en paix avec sa conscience : une fois plongé dans les *litterae*, l'orateur politique malchanceux trouvait dans toute littérature 'sérieuse' à la fois nourriture de l'esprit et nourriture de l'âme, *cultura animi* (*Tusc.* II, 4. 13.). Dans tous ses hymnes aux belles-lettres, Cicéron associait étroitement le charme licite et distingué de l'*otium litteratum* et son profit moral. Retiré de la vie active, lorsqu'il compose les *Tusculanes*, il ne doute pas que la philosophie ne soit, dans son essence même, dispensatrice de sérénité (*Tusc.* II,13, II, 43, III, 6, V, 5). »

tombé juste sur on jour [de fièvre]³³⁵. » La lettre même du texte prouve un contexte globalement défavorable, comme le signale le mot grec *akairos*. Notre auteur en tient compte, et ajuste au mieux sa démarche. L'attitude qu'il adopte est parfaitement adaptée et ménage au mieux son destinataire.

L'attitude de notre auteur découle en effet d'une sagesse positive. La *sapientia* est au sens strict la capacité de *sapere*, de « goûter ». C'est exactement ce que fait Cicéron quand il multiplie les tentatives pour saisir la saveur de l'instant, même si c'est un miel mêlé d'amertume. Ainsi, tout événement sera pris sous son aspect positif et même l'inopportun devient opportunité. Cicéron transforme ainsi un pis-aller en un élément fructueux. Nous suggérons de qualifier ce type de situation « *anti-kairos* », puisqu'elle contredit en apparence les aspirations de notre auteur. Le but idéal semble être d'utiliser l'événement, quitte à le retourner. Tout l'art consiste donc en une utilisation optimale de l'événement, qu'il soit a priori favorable ou non.

Le type même de l'incident imprévisible est un problème de santé à un moment crucial³³⁶. Or par la façon dont Cicéron aborde ou présente les choses, il tente de retourner à son avantage toute situation, même celle qui a priori contrecarrait ses projets. Il raconte ainsi comment il a réussi à rehausser son mérite dans une circonstance où, malade, il ne put être présent lors d'événements politiques importants : au moment d'émeutes dues à la cherté du blé mais soigneusement entretenues par Clodius, il fut indisposé, ce qui finalement lui valut de faire une apparition très remarquée « ...c'est le peuple romain tout entier qui, réuni alors au Capitole, malgré l'indisposition dont je souffrais ce jour-là, m'appelait nommément au sénat. J'y allais, après m'être fait attendre³³⁷... » Quelle que soit la véracité de l'anecdote, seule nous importe la présentation qu'en fait Cicéron et le retournement qu'il opère.

Ce n'est pas seulement par un jeu rhétorique que s'effectue cette mise à profit. Par son activité, l'orateur tente de tirer parti de toute situation, fût-elle a priori importune. Par exemple, quand les courriers surviennent à tout moment du jour ou de la nuit³³⁸, parfois même pendant un dîner, malgré leur caractère quelque peu inopportun, ils demeurent une chance à

³³⁵Att., IX,4 ; t. V p. 239. *Sed uereor ne tibi akairoj sim. Si enim recte ambulabit is qui hanc epistulam tulit, in ipsum tuum diem incidit.*

³³⁶Nous nous garderons de trancher ici sur les raisons psycho-somatiques de ce malaise.

³³⁷*De domo sua*, VII, 15-16. *a populo Romano universo qui tum in Capitolium conuenerat, cum illo die minus ualerem, nominatim in senatum uocabar. Veni exspectatus...*

³³⁸Voir Att., XIII, 45 ; t. VIII p. 220. *noctu tabellarius noster uenit*, « de nuit un de mes courriers est venu ».

saisir pour un homme qui trouve son repos dans les lettres qu'il écrit ou qu'il envoie. Tandis qu'il attend des nouvelles de Brindes, Cicéron écrit à Atticus, malgré l'absence de nouveauté :

« Je ne doute pas que ne t'importent les lettres quotidiennes, d'autant que je ne t'apprends aucune information sur quelque nouveauté et qu'enfin je ne trouve aucune réflexion nouvelle à écrire. Mais si à dessein, alors qu'il n'avait aucune raison, je t'envoyais des courriers porteurs de lettres vides, j'agis sottement ; or dans la mesure où l'on part, surtout dans notre entourage, je ne puis ne pas donner un bout de lettre pour toi³³⁹. » Ce n'est pas cependant que le contenu de la lettre soit riche en informations nouvelles. De fait, Cicéron avoue plus loin que « A la vérité, je comprends qu'il n'y eut nul moment, depuis cette fuite et notre panique, qui dût davantage se tenir en silence, loin de l'écriture épistolaire, parce qu'à Rome l'on entend rien de nouveau ni en ces contrées, qui sont plus proches que toi de Brindes de deux ou trois jours³⁴⁰. » La fonction informative de la lettre étant réduite à néant, Cicéron récupère sa capacité à servir d'exutoire à ses pensées, tire le meilleur parti de la modeste occasion qui lui est fournie de formuler sa pensée et d'atténuer sa crainte en conversant avec son ami.

Il nous semble que notre auteur veut faire du présent une création, et l'on pourrait, à ce titre et en revenant à l'étymologie, que ce moment est « poétique ». Il existe en effet chez Cicéron un « activisme », d'action ou de pensée, qui souhaite coûte que coûte rendre chaque instant fructueux. Or le problème majeur de son existence sera, non pas de trouver une activité qui soit bonne, mais la bonne activité, relativement à la situation dans laquelle il se trouve.

Un passage illustre particulièrement bien le désir qu'a Cicéron de « rentabiliser » chaque moment, eût-il l'apparence d'un échec. En octobre 44, dans la situation politique des plus troubles qui suivit la mort de César, il écrit à Atticus : « Ici, je fais de la philosophie - que faire d'autre ? - : j'expose avec ampleur les questions concernant le devoir et je m'adresse à Marcus ; car, de père à fils, quel meilleur sujet ? Ensuite, d'autres choses. Que veux-tu ? il

³³⁹Att., VIII, 14 ; t. V p. 213-4. *Non dubito quin tibi odiosae sint epistulae cotidianae, cum praesertim neque noua de re aliquid certiozem te faciam neque nouam denique iam reperiam scribendi ulla sententiam. Sed si dedita opera, cum causa nulla est, tabellarios ad te cum inanibus epistulis mitterem, facerem inepte ; euntibus uero, domesticis praesertim, ut nihil ad te de litterarum facere non possum.*

³⁴⁰Ibid., p. 214. *Omnino intellego nullum fuisse tempus post has fugas et formidines nostras quod magis debuerit mutum esse a litteris, propterea quod neque Romae quicquam auditur noui nec in his locis, quae a Brundisio absunt proprius quam tu biduum aut triduum.*

restera une oeuvre de cette villégiature³⁴¹.» Ce « il restera » (*exstabit*) montre une volonté de construire dans la durée et de rendre chaque instant fructueux et fécond. Toutefois l'incise « que faire d'autre ? » introduit une incertitude sur la spontanéité et le plaisir de notre auteur dans cette activité. Il semble bien que ce soit par un phénomène de compensation que Cicéron s'adonne à l'écriture, mais une fois cette option prise, il la mène à bien avec ardeur³⁴².

Dans la lignée de ce volontarisme, Cicéron définit lui-même ses critères et expose sa stratégie d'optimisation, en précisant ce qu'est la réussite complète de l'*otium*. Dans le *De Officiis*, il cite en exemple Scipion l'Africain, qui avait coutume de dire que jamais il n'était moins en repos que quand il était au repos, ni moins seul que lorsqu'il était tout seul. Il commente ainsi ce propos : « Parole vraiment magnifique et digne d'un homme grand et sage ! Elle montre qu'il avait l'habitude étant au repos de réfléchir aux affaires, et dans la solitude de parler avec lui-même, de telle sorte qu'il ne s'arrêtait jamais et n'avait pas besoin par moments de la conversation d'autrui. Ainsi deux choses qui apportent à tous les autres hommes de l'abattement le stimulaient : le repos et la solitude. » Cicéron expose alors le projet qu'il poursuit : « Je voudrais qu'il me fût permis de dire en toute vérité la même chose, mais, s'il est vrai que je ne puis guère atteindre par l'imitation une telle supériorité de caractère, par ma volonté du moins je m'en rapproche au plus près. De fait, tenu que je suis à l'écart de l'Etat et des affaires du forum par des armes impies³⁴³ et par la violence, je poursuis mon repos et pour cette raison, ayant quitté Rome et parcourant mes domaines, je suis souvent seul³⁴⁴. »

Cicéron souligne alors la différence qui le sépare de Scipion, comme elle sépare l'obligation du choix ; on mesure combien la situation lui déplaît. Nous avons ici un exemple typique d'« *anti-kairos* » retourné de façon optimale : « Mais ni mon repos ne peut être comparé avec le repos de l'Africain, ni ma solitude avec la sienne³⁴⁵. » En effet, Scipion

³⁴¹Att., XV, 13a ; t. X p. 86. *Nos hic fil osofoumen (quid enim aliud?) et ta\ peril\ tou=kaqhkontoj magnifice explicamus profwnoumenque Ciceroni ; qua de re enim potius pater filio ? Deinde alia. Quis quaeris ? exstabit opera peregrinationis huius.*

³⁴²R. Poncelet, *Cicéron traducteur de Platon*, p. 271-272. Il en ressort que Cicéron, s'il est arrêté dans un domaine, sait transposer et reporter son énergie vers un autre (des moyens rhétoriques par exemple. Cette « psychologie rhétorique », convaincante dans le domaine technique de la langue, peut selon nous s'élargir à toute une façon de vivre. Cette interprétation psychologique peu traditionnelle suppose au préalable un effectif « mécontentement de Cicéron », sa conscience aiguë de ce qu'est un énoncé rigoureux et sa volonté d'en produire un. Si l'on admet ces présupposés, on constate une similitude entre les obstacles rencontrés dans son existence et dans son écriture. Dans les deux cas il faut pallier l'irréalisable, user de compromis, transposer des attentes. R. Poncelet conclut à la résignation de Cicéron face à l'inadéquat ; pour notre part, nous nous en tiendrons au sens de la compensation qu'il a mise au jour.

³⁴³La guerre civile est en effet contraire à la patrie et à ses dieux.

³⁴⁴*De Officiis*, Livre III, I, 1.

³⁴⁵*Ibid.*, I, 2-3.

quittait volontairement les hommes et les affaires, et sa solitude était pour lui un havre « tandis que mon repos est fait du manque d'affaires et non pas du désir de me délasser. De fait, une fois le sénat anéanti et les tribunaux supprimés, qu'y a-t-il qui soit digne de moi, que je puisse faire ou à la curie ou au forum. Ainsi, moi qui ai vécu autrefois au milieu de la plus grande affluence et sous les yeux de mes concitoyens, maintenant, pour éviter la vue des criminels dont tous les lieux regorgent, je me cache autant qu'il est possible et je suis souvent seul. »

Cicéron nous livre alors sa technique pour retourner la situation de négative en positive. C'est ici un passage capital pour la compréhension de ce « retournement » du *kairos* défavorable : « Mais j'ai appris ceci de savantes gens : qu'il ne faut pas seulement, parmi les maux, choisir les moindres³⁴⁶, mais encore tirer des maux eux-mêmes ce qui peut s'y trouver de bon ; voilà pourquoi je jouis de mon repos - non pas celui, certes, dont devrait jouir l'homme qui jadis sut engendrer le repos pour la cité - et pourquoi je ne tolère pas l'abattement dans cette solitude que m'impose la nécessité et non pas ma volonté³⁴⁷. » On ne saurait mieux exposer en quoi consiste la philosophie du quotidien de notre auteur, philosophie « positive ».

Cette faculté paradoxale de retourner l'événement invite à dépasser les apparences et mérite que l'on en approfondisse les conséquences. En effet, les loisirs de Cicéron furent extrêmement productifs. Il n'est pas anodin que beaucoup de ses traités philosophiques datent de 45-44³⁴⁸. Certes l'âge et l'expérience sont propices à ces rédactions rapides, mais elles sont surtout permises par la disponibilité de notre auteur durant cette période. Quand il aura entamé son combat contre Antoine et sa série de *Philippiques*³⁴⁹, il rédigera peu après le *De Officiis*, qui sera son dernier ouvrage³⁵⁰. Or Scipion ne connut jamais pareille productivité. Ce qui pourrait sembler un échec est aux yeux de notre auteur une marque de supériorité. L'écriture est une optimisation par défaut ; le plein succès est à ses yeux de supporter si bien la solitude qu'il n'ait pas besoin de recourir aux lettres pour combler un vide. « Pourtant, l'Africain atteignait à mon avis un plus haut mérite. Il ne reste en effet aucun monument de son génie qu'il ait confié à l'écriture, aucune oeuvre de son repos, aucune tâche de sa solitude ;

³⁴⁶Cf. *De Off.*, III, 102 ; 105 et Aristote, *Ethique à Nicomaque*, II, 9, 4.

³⁴⁷*De Officiis*, Livre III, 3. *Sed quia sic ab hominibus doctis accepimus, non solum ex malis eligere minima oportere sed etiam excerpere ex ipsis sibi quid inesset boni, propterea et otio fruor - non illo quidem quo debeat is qui quondam peperisset otium civitati - nec eam solitudinem languere patior quam mihi affert necessitas, non uoluntas*

³⁴⁸ Voir P. Grimal, Cicéron, p. 456-7. En 45 sont écrits *Les Académiques* (Premières et Secondes), le *De Finibus*, les *Tusculanes*, le *De Natura Deorum.*, en 44, le *Laelius*, les *Topiques*, et le *De Officiis*.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 457. La première date de septembre 44.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 457. Ce sera en octobre 44.

et ceci doit nous faire comprendre que cet homme, tout à l'activité de son esprit et à l'examen des questions qu'il poursuivait dans sa réflexion, n'était jamais ni en repos ni tout seul ; tandis que moi qui n'ai pas assez de force pour m'arracher à la solitude par la réflexion silencieuse, j'ai orienté tout mon zèle et tout mon soin vers ce travail d'écrivain. Et ainsi, j'ai écrit en peu de temps, après la chute de la république, plus de choses qu'en de nombreuses années, tandis qu'elle demeurait debout³⁵¹. » Dans l'impossibilité où il se trouvait d'être utile immédiatement à l'Etat, Cicéron a opté pour une stratégie indirecte³⁵², dans l'espace et le temps. Il se tourne vers l'avenir, s'estimant exclu du présent.

Même dans les moments défavorables, Cicéron reste pugnace. Le mieux est de pouvoir saisir un *kairos*, mais si l'occasion ne s'en présente pas, il tente alors de retourner les circonstances, ou au pire de les négliger. N'affirme-t-il pas regretter de ne pas avoir mis fin à ses jours au moment le plus opportun³⁵³, pour dire ensuite que s'il n'y a pas d'espoir de changement, il fera à un moment inopportun ce qu'il prévoyait de faire en une juste occasion³⁵⁴ ?

A l'échelle d'une vie, on ne saurait nier que cette opiniâtreté obtient d'heureuses conséquences : « ...il a tiré des accidents de son existence un parti inattendu ; il n'a pu le faire que parce qu'il y a eu une nécessité supérieure qui l'y contraignait. De ce point de vue les échecs eux-mêmes, les humiliations ou les malheurs apparaissent comme les moyens que le destin a pris pour le contraindre à se formuler. Le problème de ses sources qui a tant préoccupé les exégètes de ses écrits se transforme et perd de son importance, dès lors qu'on se rend compte de cette unité ou plutôt de cette continuité vivante qui mène du *De Oratore* jusqu'au *De Officiis*. Il devient clair que Cicéron n'a pas tant cherché à présenter au public romain une sorte de résumé théorique de la pensée grecque qu'il n'a voulu y découvrir l'expression de son expérience. A travers les thèmes empruntés, ce qu'il veut, c'est pour les Romains et pour lui-même distiller l'essence de l'*humanitas*. Et ce sont des exigences authentiques qui donnent toute sa plénitude et son sens à l'humanisme cicéronien quand, parti de l'école et du forum, il débouche sur la sagesse³⁵⁵. »

Cette philosophie du quotidien rappelle les sagesse asiatiques et leur efficacité. On ne saurait dire si Cicéron a vraiment atteint la sérénité qui les caractérise mais la façon dont il

³⁵¹ *De Officiis*, Livre III, I, 4.

³⁵² On peut se demander dans quelle mesure cette stratégie sert de compensation ou est souhaitée.

³⁵³ *Att.*, III, 7, 2 ; t. II p. 33.

³⁵⁴ *Att.*, III, 9, 2 ; t. II p. 40.

³⁵⁵ P. Boyancé, *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, « La réponse de l'humanisme cicéronien », p. 350.

aborde les difficultés avec souplesse, dont il exploite leur potentiel et dont parfois il retourne leurs aspects négatifs rappelle étrangement ces pratiques orientales.

Parfois cependant, le contexte ne se prête pas à ces ajustements et retournements. La victoire est alors peut-être dans la fuite ; il faut savoir plier devant les circonstances. Mais lesquelles ? Sur ce point encore, une évaluation judicieuse s'impose.

2-Adaptation aux circonstances.

La correspondance présente deux formes de consentement aux circonstances. Soit notre auteur y est contraint, et nous parlerons alors de « présent tragique », dans la mesure où il pèse inéluctablement sur notre auteur comme un destin, soit il accepte de son plein gré des compromis, dont il entrevoit sciemment qu'ils présentent plus d'intérêt que de désavantages. Sans que ce corpus comprenne de cosmologie théorisée, l'un et l'autre cas nous montre un homme conscient de sa faiblesse face à des forces puissantes.

a-Céder aux circonstances inéluctables.

Une mesure de bon sens consiste à repérer les éléments contre lesquels on ne peut rien et en premier lieu les phénomènes naturels. Connaissant leur poids, Cicéron y souscrit volontiers, et notamment à une donnée majeure : le temps qu'il fait (*tempestas*). La philosophie au quotidien de Cicéron passe par des détails qui pourraient paraître infimes, mais qui, s'ils sont bien repérés, analysés et utilisés, prennent une importance considérable. La prise en compte du temps climatique fait partie de ces contingences et notre auteur leur accorde une importance légitime, qui prouve son réalisme et son souci de ne pas braver les lois naturelles. Par exemple, au moment où il attend des nouvelles de Pompée, que César tente d'encercler à Brindes, Cicéron écrit à Atticus le 22 ou 23 mars : « De fait, hier, veille des Quinquatries, le temps a été magnifique ; et je pense qu'il en a profité³⁵⁶. » Cette intuition est juste, puisque Cicéron apprendra plus tard que Pompée a effectivement quitté l'Italie le 17 mars³⁵⁷. Les circonstances climatiques peuvent de fait avoir une incidence majeure. Ainsi, vers le 13 février 43, Cicéron écrit à C. Cassius Longinus et commence sa missive en ces termes :

³⁵⁶Att., IX, 13a ; t. V p. 285. *Fuit enim pridie Quinquatrus egregia tempestas ; qua ego illum usum puto.*

³⁵⁷ Voir J. Bayet, dans le tome V p. 285 note 2 de l'édition des Belles Lettres, où il faut corriger « 17 février » en « 17 mars ».

« C'est, je pense la mauvaise saison qui a jusqu'à présent empêché que nous sachions avec certitude ce que tu fais et surtout où tu es³⁵⁸ » L'ordre des mots est significatif ; la mauvaise saison (*hiemem*) est en tête de toute la lettre.

Dans ce contexte, on comprend que l'image même du *kairos* pour Cicéron soit la fluctuation marine³⁵⁹. L'image de la tempête est même souvent reprise dans ses discours³⁶⁰ comme la représentation même de l'événement inattendu et incontournable qu'il s'agit d'affronter³⁶¹. De fait, une métaphore filée dans toute l'œuvre de Cicéron et déjà largement lexicalisée à l'époque consiste à comparer l'homme d'Etat à un bon *gubernator*, qui sait voir venir les tempêtes, capacité dont Cicéron se flatte dans une lettre de 49 lorsqu'il fait allusion au « renversement de la république par cette tempête même, que pour ma part j'avais vu venir de loin quatorze ans auparavant³⁶² ». La métaphore de la tempête montre que l'acquiescement aux conditions extérieures vaut donc autant pour le climat que pour les pratiques sociales.

Cicéron ne remet pas en cause les repères temporels fixés par sa civilisation mais souscrit à leur rythme et leur code, que ce soit à l'échelle d'une vie, d'une année ou d'un jour.

En plus de ce que la Nature impose, les pratiques des hommes sont également un conditionnement majeur pour l'action³⁶³. Par exemple, il attendit toujours d'avoir l'âge requis³⁶⁴ pour exercer les magistratures du *cursus honorum*, notamment le consulat³⁶⁵, et ne se priva pas de rappeler³⁶⁶ qu'il était bien conscient de la situation dans laquelle son origine le

³⁵⁸ *Fam.*, XII, 5 ; t. X p. 174. *Hiemem credo adhuc prohibuisse quo minus de te certum haberemus quid ageres maximeque ubi esses.*

³⁵⁹ Il est bien connu que l'Arpinate détestait prendre la mer (Voir M. Bonjour, « Cicéron *Nauticus* » p. 9 et 15), en plus de la difficulté « théorique » qu'il éprouvait à décider de quitter l'Italie. La navigation lui causait de terribles nausées (cf. *Voyager dans l'Antiquité*, J.-M. André et M.-F. Baslez, chapitre XIII, p. 483-540 et en particulier p. 493-494), sans compter la méfiance que lui inspirait ce moyen de locomotion incertain. Sa culture hellénique n'était pas pour le rasséréner.

³⁶⁰ Le rapprochement entre gouvernement et navigation est fréquent. Voir par exemple dans la *Deuxième Philippique*, XXXVI, 92.

³⁶¹ M. Bonjour, « Cicéron *Nauticus* » p. 18.

³⁶² *Att.*, 10, 4, 5 ; t. X p. 47-48 : *eaque ipsa tempestate euersam esse rem publicam quam ego XIV annis ante prospexerim* ; cf. *Fam.*, 4, 3, 1 ; t. VII, p. 103 : « Bien auparavant, comme d'un observatoire, j'ai vu de loin arriver la tempête à venir », *Multo enim ante tamquam ex aliqua specula prospexi tempestatem futuram.*

Notons que selon M. Bonjour (« Cicéron *Nauticus* », p. 9-19), Cicéron ne s'est pas vu souvent comme un navigateur heureux ; l'expérience politique a assombri son imaginaire et *Cicero nauticus* est un pessimiste. Cicéron ne sort de son pessimisme que pour faire accepter à Quintus sa troisième année de gouvernement ; il lui vante la tranquillité d'une province facile à gouverner (*Q. fr.*, 1, 1, 5 ; t. I p. 201 : « de sorte que, comme les meilleurs pilotes ne sauraient dominer la force de la tempête, eux ne pouvaient dominer le choc du destin », *ut quemadmodum gubernatores optimi uim tempestatis, sic illi impetum superare non possent*). Mais le pilote doit rester vigilant.

³⁶³ Voir plus bas, dans le chapitre III de cette même partie, notre étude de la norme.

³⁶⁴ Il fallait avoir 27 ans pour briguer la questure, puis laisser au moins deux ans d'intervalle entre les magistratures exercées. A partir de Sylla, l'âge minimal pour être consul fut de 43 ans. Né en 106, Cicéron fut questeur en 76, édile en 69, et préteur en 67. Elu consul en juillet 64, il entra en charge en janvier 63, dans sa 43^{ème} année.

³⁶⁵ Pompée, lui, fut consul bien avant l'âge légal.

³⁶⁶ *In Verrem actio secunda*, V, LXX-LXXI.

plaçait : « Je n'ai pas le droit de vivre comme ces nobles que tous les bienfaits du Peuple romain viennent chercher dans le sommeil de leur oisiveté. Ma situation n'est pas la même et ma conduite doit être différente. [...] Il nous faut toujours veiller³⁶⁷, toujours être en action. » Cicéron tient compte des données, ne les rejette pas et manœuvre à l'intérieur de ce cadre.

Or la vie romaine, au long des années, est ponctuée de dates-repères ou de butoirs. C'est pour l'orateur une nécessité politique, mais aussi morale que de se plier aux usages. Le *kairos* peut en effet être affaire d'honneur. Cicéron en avertit Atticus, en l'absence duquel il devait être son procureur légal : « (...) être recensé juste au moment de la clôture du lustre, c'est digne d'un vrai négociant ; c'est pourquoi fais en sorte que nous te voyions le plus tôt possible³⁶⁸. » Voici la signification de ce passage selon C. Nicolet : « Ce que veut dire Cicéron, c'est que c'était désavantageux et indigne d'Atticus, comme était indigne l'attitude de ceux qui se pressaient les derniers jours : de 'vrais négociants', c'est-à-dire de tous petits personnages³⁶⁹ », tandis que L.-A. Constans l'explique en précisant : « parce que les marchands, en raison du peu de fixité de leurs avoirs, attendaient jusqu'au dernier moment pour faire leur déclaration³⁷⁰. » On voit alors combien le *decus* conditionne les décisions de Cicéron notamment en matière de priorités³⁷¹. Cela vaut à l'échelle d'une année ou d'un jour.

Cicéron ne remet guère en cause les usages qu'impose une société dans la structuration temporelle des jours. Parmi ces structures sociales fortes, le moment du repas est un temps privilégié dans la journée, et à ce titre il doit être honoré. Le fils de Quintus étant arrivé en retard à un dîner, on perçoit a contrario, par la désapprobation dont il entoure son neveu, l'importance que Cicéron accorde à la ponctualité et au respect de l'horaire. Voici ce qu'il en dit : « O le fils infâme de ta soeur ! Au moment où j'écris ceci, il approche, à l'heure où l'on dételle les boeufs, tandis que nous dînons³⁷². » L'arrivée de Quintus fils est accueillie avec un reproche plaisant. Il nous semble que le reproche est social, tandis que l'humour de la citation littéraire est proprement cicéronien. Dans un univers où les occasions de réunions, petites ou grandes, ont tant d'importance³⁷³, il y a un temps pour tout et la structure est

³⁶⁷ La notion de vigilance sera étudiée plus loin dans cette partie.

³⁶⁸ *Att.*, I, 18, 8 ; t. I p. 163. *sed sub lustrum autem censeris germani negotiatoris est. Quare cura ut te quam primum uideamus.*

³⁶⁹ *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 93.

³⁷⁰ Belles Lettres, note p. 285 du t. I, se rapportant à la p. 163, l. 31.

³⁷¹ Notre auteur ne ferait-il pas preuve d'un certain conformisme vis-à-vis des codes sociaux temporels ? Nous examinerons cette question dans le chapitre III de cette partie.

³⁷² *Att.*, XV, 27 ; t. IX p. 233. *O turpem sororis tuae filium ! Cum haec scriberem, aduentabat au)t v=boul u)sei cenantibus nobis.*

³⁷³ Elles permettent en effet une grande partie des communications.

conditionnée par les pratiques sociales de l'époque. A ces habitudes de routine se joignent des situations ponctuelles.

L'acceptation des faits est alors la seule solution. Lorsqu'un contexte est inévitable, la philosophie de Cicéron se fait pragmatique et prend en compte ces données, notamment le domaine social. L'épistolier peut le déplorer mais il l'accepte en quelque sorte, ne pouvant remédier par lui-même à cet état de fait³⁷⁴. Par exemple, dans une lettre à Atticus datant du 4 mai 49, Cicéron se plaint de l'attitude de son neveu, dont les défauts sont à la fois naturels, liés à l'époque et issus de l'indulgence de son père envers lui. De ces travers il dit : « C'est pourquoi il possède également ceux qui naissent de l'indulgence, mais eux sont tolérables (Que puis-je dire en effet ?) dans la jeunesse actuelle³⁷⁵. » L'ablatif vague *hac iuuentute* laisse à la fois transparaître le dédain et le sentiment d'être pris dans un ensemble irrémédiable. Cette reconnaissance amère des faits est plus explicite dans la phrase suivante, dans laquelle Cicéron évoque les défauts qui sont enracinés dans l'esprit de Quintus. Il affirme qu'il les arracherait volontiers, s'il en avait le loisir. « Mais les temps sont tels que je dois tout endurer³⁷⁶. » Sous son dépit perce néanmoins la décision de se conformer à la jeunesse contemporaine et de ne pas user en vain ses forces contre ce qu'il ne peut modifier. Le compromis est donc conditionné par l'évaluation d'un rapport de forces.

Le « présent tragique » advient quand un contexte fait implacablement plier la volonté. La crise politique est typiquement un de ces événements majeurs qui exerce une forte contrainte. On peut avoir des principes ou des intentions, et les mettre de côté face à des circonstances accablantes³⁷⁷. C'est là le conseil donné par Cicéron à la fin de sa vie à son fils dans le *de Officiis*. Certes un jeune homme ambitieux doit commencer par chercher la gloire dans les armes. « Mais ta génération s'est trouvée dans cette guerre où l'un des partis connut l'excès du crime et l'autre trop peu de bonheur³⁷⁸. » Devant cette situation inextricable, il faut

³⁷⁴ Cette acceptation nous rappelle celle que prônera Descartes lorsqu'il préconisera de : « tâcher (...) à changer [s]es désirs plutôt que l'ordre du monde », *Discours de la Méthode*, Troisième Partie, troisième maxime.

³⁷⁵ *Att.*, X, 11 ; t. VI p. 98. *Itaque habet haec quoque quae nascuntur ex indulgentia, sed ea sunt tolerabilia (quid enim dicam ?) hac iuuentute.*

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 98. *Sed ea tempora sunt ut omnia sunt mihi patienda.*

³⁷⁷ Voir *Att.*, X, 11, 3 ; t. VI p. 98, où Cicéron se plaint que les circonstances sont telles qu'il doit s'accommoder de tout, y compris des défauts de son neveu.

³⁷⁸ *De Officiis*, Livre II, XIII, 45-46. Voici également la suite du texte : « Quant à ceux dont le jeune âge, du fait de leur origine humble et obscure, se déroule inconnu des hommes, ils doivent, dès qu'ils sont devenus des jeunes gens, se proposer de grandes choses et y tendre par des efforts bien menés ; ce qu'ils feront d'une âme d'autant plus ferme que non seulement on n'en veut pas à cet âge, mais que, même on le favorise. Or donc, pour un jeune

renoncer à l'idéal pour se contenter d'un « préférable » adapté aux circonstances. Les remous de la fin de la république ont en effet engendré une crise sociale aux répercussions nombreuses et profondes, dont Cicéron doit tenir compte.

Telle est son attitude devant l'absence presque complète de choix : une acceptation résignée mais encore combative. Qu'en est-il lorsque la marge de choix est plus large ? Notre auteur tâche-t-il d'imposer sa volonté ou accepte-t-il volontiers l'influence des temps ?

b-Circonstances prépondérantes.

Rares sont les situations où notre auteur voit sa marge de choix très réduite. Dans la plupart des cas, il doit évaluer l'importance de l'opportunité qui se présente à lui. Cette tâche n'est guère aisée. Quel est l'élément majeur à prendre en compte ?

Cette question se perçoit très bien quand Cicéron recherche l'à-propos littéraire. Selon la situation, les sujets épistolaires sont de mise, ou au contraire à proscrire, ainsi qu'en mars 49 il l'écrit à Atticus : « Même si pour ma part je n'ai de repos qu'aussi longtemps que je t'écris ou que je lis tes lettres, je manque de mon côté de matière épistolaire et de ton côté, je sais bien qu'il se produit la même chose. De fait, ce que l'on a coutume d'écrire entre amis, l'esprit libre, dans les circonstances présentes est exclu ; mais ce qui est propre à ces circonstances, nous l'avons déjà usé ensemble à la longue³⁷⁹. » Cicéron lorsqu'il écrit manifeste donc une sensibilité aiguë à l'adéquation entre son texte et la circonstance. La lettre citée ici l'atteste, même si elle ne présente pas l'exposé que l'orateur a fait à son destinataire³⁸⁰.

Ce souci de l'à-propos doit être selon nous mis en rapport avec la pertinence de ses réparties spirituelles. Cicéron bénéficie d'un sens du mot juste, placé au bon moment. De fait,

homme, la première recommandation en vue de la gloire est celle qu'il peut acquérir dans des opérations militaires. »

³⁷⁹ *Att.*, IX, 4 ; t. V p. 237. *Ego etsi tam diu requiesco quam diu aut ad te scribo aut tuas litteras lego, tamen et ipse ego argumenti epistularum et tibi idem accidere certo scio. Quae enim soluto animo familiariter scribi solent, ea temporibus his excluduntur ; quae autem sunt horum temporum, ea iam contriuimus.*

³⁸⁰ L'attention qu'il porte au contexte s'accompagne d'un grand sens de l'à-propos, qui n'est pas sans rappeler le goût du *decus* que nourrira l'auteur du *De Officiis*. La vivacité de son esprit était notoire. Plutarque dans la biographie de Cicéron qu'il dresse dans ses *Vies des hommes illustres*, consacre cinq chapitres (XXXI à XXXV) aux bons mots de Cicéron. Il insiste cependant sur leur mordant et les inimitiés qu'ils lui valurent. Voir aussi P. Laurens, « Cicéron, maître de la *breuitas* », p. 33 : Cicéron était passé maître de la théorie de la *breuitas*, et d'après les témoignages, il avait éclipsé tous ses adversaires oratoires. Quintilien le juge même excessif (VI). Malheureusement, les exemples sont perdus car ils étaient situés lors de l'interrogation des témoins.

cette capacité est célèbre à son époque ; dans une lettre à Lucius Papirius Pétus de juillet 46 il évoque même la façon dont César aimait à se faire rapporter ses bons mots et repérait systématiquement les « contrefaçons ». L'authenticité des propos qu'on lui rapportait était garantie par la présence de nombreux Césariens autour de Cicéron. Et celui-ci d'ajouter au sujet de ses plaisanteries : « Or nos conversations à bâtons rompus sont ponctuées de nombreux traits qui, au moment où je les dis, ne leur semblent peut-être pas dépourvus de culture ni de sel³⁸¹. » Cette vivacité d'esprit dans l'instant, ce sens des réparties mordantes et justes, Cicéron les manifeste cent fois dans la correspondance, en rappelant des scènes réelles ou par ses commentaires. Sans doute cette faculté tenait-elle à un don ainsi qu'à son entraînement aux joutes oratoires, pour lesquelles la capacité à improviser était déterminante. Nous reviendrons plus loin sur cet aspect. Retenons pour lors son habileté et son consentement à s'immerger dans le contexte qui lui est imparti. La lettre comme le discours est éminemment liée au *kairos* ; elle se doit de tenir compte de son récepteur³⁸².

Il est donc impératif de dégager des priorités : le domaine politique l'exige encore davantage. La Correspondance (et certains discours) nous montre de fait un Cicéron prêt à saisir une opportunité, quitte à faire un compromis avec ses principes. Un passage étonnant³⁸³ de la correspondance nous présente Cicéron, en 65, envisageant de défendre Catilina, alors son compétiteur aux élections pour le consulat, et écrivant à ce propos à Atticus : « Nous³⁸⁴ avons les juges que nous avons voulus, grâce à l'extrême bonne volonté de l'accusateur. J'espère que s'il est acquitté, il sera plus proche de moi dans la campagne électorale ; si malheureusement il ne l'est pas, je supporterai la chose en homme de bien. » On voit la primauté du but politique : « Cicéron entre maintenant dans un jeu dont il soulignait la malhonnêteté dans la lettre précédente. Peu importe que l'accusateur, P. Clodius Pulcher, un compère de Catilina, se soit rendu coupable de prévarication. L'orateur a dorénavant une préférence : l'acquittement du coupable, pourvu que la reconnaissance de Catilina et de ses

³⁸¹ *Fam.*, IX, 16 ; t. VII p. 45. *Incidunt autem in sermone uario multa quae fortasse illis, cum dixi, nec inlitterata nec insulsa esse uideantur.*

³⁸² M. Rambaud l'a montré pour le *Pro Marcello*. Un prolongement de cette réflexion se profile même dans les œuvres philosophiques de notre auteur. « (...) pour décider à une action politique un César épicurien, Cicéron ne pouvait pas se borner à prêcher une gloire qui serait celle du Sage stoïcien. Aussi, admettant comme hypothèse de discussion la croyance de César en une existence limitée à la vie physique, il ajoute que cette existence se prolonge par la mémoire de la postérité (...)» Cicéron développe alors l'idée que la gloire ne doit pas seulement être militaire. « *Pro Marcello* et l'insinuation politique », p. 51-52.

³⁸³ Dans la même lettre brève, Cicéron annonce à Atticus la naissance de son fils. Cette nouvelle occupe la première phrase, puis Cicéron passe à ses « affaires ».

³⁸⁴ *Att.*, I, 2, 1 ; t. I p. 80. *Iudices habemus quos uoluimus, summa accusatoris uoluntate. Spero, si absolutus erit, coniunctiorem illum nobis fore in ratione petitionis ; sin aliter acciderit, humaniter feremus.*

amis du parti populaire profite à sa candidature. Malgré ses calculs, Cicéron en fut pour ses frais. Il fut écarté et ne défendit pas Catilina. On peut à peine dire que la morale était sauvée³⁸⁵ ! » Cependant Cicéron fut triomphalement élu en juillet de cette année, en dépit des efforts acharnés de César et Crassus, et d'une corruption électorale particulièrement forte³⁸⁶. Sur le long terme, cette manœuvre lui servit peut-être, ainsi qu'à l'Etat romain, puisqu'en devenant consul il défendit la république en écartant précisément ce même Catilina. On voit donc que pour un but qu'il juge supérieur, Cicéron est prêt à négliger un moment ses convictions et à suivre l'air du temps, reconnaissant par là la force incomparable de certaines conjonctures.

La conséquence directe de l'adaptation aux circonstances est l'acquiescement face à la réalité présente et l'abandon partiel d'idéaux, quitte à en reconstruire d'autres, complémentaires mais prioritaires. Un désaccord avec Caton en 60 inspira à Cicéron une formule remarquable à ce sujet. On assiste grâce à cette affaire à une théorisation rétrospective d'un mûrissement progressif. Pour Cicéron, l'attitude ultra-orthodoxe de Caton doit être abandonnée au profit d'une vision plus souple. On pourrait opposer le pragmatisme cicéronien à une intransigeance catonienne.

Comme les publicains estimaient avoir accepté la ferme des impôts d'Asie à un prix trop élevé, et réclamaient une révision, Caton demeurait inflexible, ce qui risquait de compromettre l'union des chevaliers avec les sénateurs. Telle est l'opinion de Cicéron³⁸⁷, qui écrit à Atticus que « de fait, tu n'as pas pour notre cher Caton plus d'affection que moi ; et cependant ce grand homme, usant d'un esprit excellent et d'une bonne foi supérieure, nuit parfois à la république ; il donne son avis comme si nous étions dans la république de Platon, non dans la bouse³⁸⁸ de Romulus³⁸⁹. » Il reconnaît volontiers l'impudence des publicains, mais affirme que la rectitude doit être ici sacrifiée à la préservation de la concorde.

Bien des années plus tard, dans le *De Officiis*³⁹⁰, Cicéron reprend le point de vue perfectionniste de Caton comme exemple d'une mauvaise appréciation des circonstances et d'une définition erronée des priorités. Il rappelle que lorsque L. Philippus proposa d'imposer à nouveau les cités qui avaient payé un tribut pour être désormais exemptées, Caton s'y opposa, car de fait cette démarche était laide. Cependant, un désaccord naquit entre lui et son ami pour

³⁸⁵M. Gorrichon, « Cicéron et ses compétiteurs aux élections consulaires de 64 avant J.-C. : une élection nationale à Rome », *Présence de Cicéron*, p. 23.

³⁸⁶*Ibid.*, p. 26.

³⁸⁷De fait, la réalité montra la validité de son opinion.

³⁸⁸Nous recourons exprès à un mot très familier.

³⁸⁹*Att.*, II, 1 ; t. I p. 177. *dicit enim tanquam in Platonis pol iteia, non tanquam in Romuli faece sententiam.*

³⁹⁰*De Officiis*, Livre III, XXII, 87-88.

une raison politique, que Cicéron jugeait supérieure à des considérations éthiques immédiates : « Il me paraissait défendre avec trop d'obstination le trésor et les revenus, tout refuser aux fermiers publics et beaucoup de choses aux alliés, alors que nous devons être bienfaisants à l'égard de ceux-ci et agir avec ceux-là comme nous en avons l'habitude avec nos propres fermiers et d'autant plus que cette union des ordres importait au salut de l'Etat³⁹¹. » Le constat pratique a ici clairement précédé la théorisation écrite, même si pour Cicéron il existe une ligne directrice de fond à l'époque de ce désaccord avec Caton. Sans doute, n'étant pas orthodoxe, ne sera-t-elle conceptualisée que plus tard. Toujours est-il que la souplesse de notre auteur se plie à des schémas inattendus. Il faut rappeler le contexte historique pour qu'apparaisse la radicalité de la position prise par Cicéron. C. Nicolet évoque cette affaire, après un rappel³⁹² sur la perception de l'impôt à l'époque, jugeant la tentative de révision des contrats entre 61 et 59 illégale et scandaleuse. Or il puise³⁹³ dans la correspondance³⁹⁴ la preuve que Cicéron mesurait fort bien la dureté de ces publicains : « Cicéron, peu suspect d'hostilité à l'ordre équestre et néanmoins lucide, écrit, pour bien faire comprendre à son frère l'étendue de la haine que les Asiatiques portaient aux publicains : 'Cette question des publicains, nous avons pu nous rendre compte de ce qu'elle a de cruel pour les alliés, d'après l'exemple des citoyens qui récemment, quand il s'est agi de supprimer les péages d'Italie, se plaignaient moins de la taxe que des nombreux abus commis par les collecteurs. Aussi ne saurais-je ignorer ce que peuvent souffrir ceux qui ne sont que des alliés et qui habitent aux confins du monde, ayant entendu, en Italie, les plaintes des citoyens

³⁹¹M. Testard nous livre dans sa note 5 de l'édition des Belles Lettres une considération historique intéressante : « A la fin de 61, les chevaliers qui avaient affirmé les impôts d'Asie demandèrent au sénat une réduction de leurs redevances. Crassus qui était intéressé aux bénéfiques les soutint. Caton, au nom de la moralité, s'y opposa et l'emporta. Cicéron, qui jugeait la requête déshonnête, la soutint cependant à des fins politiques : la fameuse *concordia ordinum* qui l'avait porté au consulat. L'accord du sénat et des chevaliers paraissait en effet à Cicéron la garantie d'une politique conservatrice qui épargnait à Rome les aventures et les excès des démocrates. On l'avait vu dans l'affaire de Catilina. L'attitude de Caton devait effectivement compromettre cette alliance. César, devenu consul en 59, devait exploiter l'erreur tactique de Caton en abaissant d'un tiers les redevances des publicains d'Asie. Il se conciliait ainsi les chevaliers contre le sénat, et s'attachait ses deux collègues du triumvirat : Crassus, qui avait des intérêts dans l'affaire, Pompée, qui était favorable aux chevaliers, et dont César d'autre part faisait ratifier la politique orientale. » Pour la clairvoyance de Cicéron, il renvoie aussi à Dio Cass., XXXVIII, 7, 4 et Suétone, *Diuus Iulius*, 20.

³⁹²*Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*. Cet auteur (p. 206) note qu'un impôt sur les personnes est étranger à la pensée de Grecs et Romains, mais qu'un impôt sur la propriété « en tant que régulier et permanent, est presque aussi déshonorant et mal vu, en tout cas étranger à l'univers civique ». Il rappelle (p. 232) le fonctionnement global de la perception : « Bien que sous-traitée à des publicains, l'administration fiscale restait sous le triple contrôle des magistrats adjudicataires, des promagistrats dans les provinces, du Sénat et du peuple, qui, par l'intermédiaire des tribuns, intervint de plus en plus souvent à partir du II^e siècle dans ces questions. »

³⁹³*Ibid.*, p. 233.

³⁹⁴*Q. Fr.* I, 1, 33 ; t. I p. 214.

romains.’ » On peut se demander, avec A. Michel et C. Nicolet³⁹⁵, s'il n'y aurait pas là une influence de Carnéade, reprenant une idée sophistique. En pensant à ce qu'affirmait Gorgias, « ce qui est de la nature est nécessaire, ce qui est de la loi est contingent », ces auteurs rappellent que « des sceptiques, comme Carnéade, avaient souligné, contre les stoïciens, ce caractère conventionnel et fragile de la loi. Lorsqu'il était venu à Rome en 153 faire des conférences sur ce sujet, il avait soulevé une émotion extrême. » Quoiqu'il en soit de cette hypothétique influence intellectuelle, on peut nettement distinguer une souplesse cicéronienne d'une intransigeance catonienne.

Cet exemple d'opposition entre Cicéron et Caton montre que notre auteur ne fige pas ses principes de façon irrévocable. Fénelon l'a bien vu, qui, dans son dialogue des morts³⁹⁶, fait citer le *De Officiis*³⁹⁷ par Cicéron pour sa défense : « Il y a des hommes d'un naturel fier et intraitable, qui doivent soutenir cette vertu austère et farouche jusqu'à la mort ; il ne leur est pas permis de supporter la vue du tyran ; ils n'ont d'autre ressource que celle de se tuer. Il y a une autre vertu, plus douce et plus sociable, de certaines personnes modérées, qui aiment mieux la République que leur propre gloire : ceux-là doivent vivre et ménager le tyran pour le bien public ; il se doivent à leurs citoyens, et il ne leur est pas permis d'achever par une mort précipitée la ruine de leur patrie », ce à quoi Caton³⁹⁸ réplique : « Vous avez bien rempli ce devoir ; et s'il faut juger de votre amour pour Rome par votre crainte de la mort, il faut avouer que Rome vous doit beaucoup. » Derrière la remarque caustique se dévoile le profond pragmatisme, ouvert et consenti, de notre auteur. Selon lui il vaut la peine de laisser de côté certains principes, si la finalité le mérite. Ceci requiert évidemment un examen attentif. Ne serait-ce pas affaire de proportion ? Dans l'examen qui consiste à déterminer s'il consent à commettre un écart, il apparaît en effet que la question de la quantité et de la proportion entre pour une large part. Le compromis, lié aux circonstances, tient aussi à l'ampleur de la situation. Cicéron le montrera de façon théorique, dans le *De Officiis*³⁹⁹, et de manière

³⁹⁵Cicéron, p. 53.

³⁹⁶J.-P. Néraudeau, « Cicéron aux Enfers, ou la conjuration des ombres », (Fénelon, « dialogue des morts », 31, 32, 33, 43, 46), *Présence de Cicéron*, p. 189.

³⁹⁷*De Officiis* I, 31. *Ibid.*, p. 189.

³⁹⁸Dialogue 43. *Ibid.*, p. 189.

³⁹⁹Voir *De Officiis*, I, 42, au sujet duquel C. Nicolet développe les principes de l'époque : « Les 'métiers', depuis le négoce et l'artisanat, jusqu'aux métiers manuels et salariés, étaient considérés non certes comme infamants, mais comme incompatibles avec l'activité politique, cela non seulement pour les sénateurs, mais aussi pour l'ordre équestre. Comme le dit très clairement cependant un texte fameux du *De Officiis* de Cicéron, tout était une question d'échelle : le gros négoce est à la rigueur supportable, pourvu qu'il aboutisse, fortune faite, à des placements en terres. La banque peut être honorable ou non, selon le degré d'usure qui est pratiqué. Mais là encore, les mœurs étaient plus tolérantes que les lois, au dernier siècle de la république en tout cas. Tel usurier fameux pour sa dureté, comme l'oncle d'Atticus, Q. Caecilius, ne fut jamais inquiété pour cela, ni privé de son

concrète, dans la correspondance. Cet aspect apparaît notamment dans les questions d'héritage. Par exemple, Cicéron refuse de perdre du temps avec les cohéritiers d'un héritage minime et le justifie ainsi : « l'héritage ne le vaut pas⁴⁰⁰ ».

Dans cette démarche qui paraît quelque peu empirique, on peut se demander si la pratique ne passe pas avant la théorie, qui viendrait ensuite seconder certains constats. Notre auteur reste-t-il éthique dans son pragmatisme ?

3- Jusqu'où acquiescer aux circonstances ?

La modification du contexte fait donc parfois émerger des valeurs prioritaires. Une circonstance extérieure peut avoir un effet déterminant sur l'esprit de Cicéron, au point de changer son avis et une décision initialement prise. De façon théorique même, la *uis loci et temporis*⁴⁰¹ entre pleinement dans les devoirs du *uir bonus* et comme avocat, notre orateur a clairement affirmé la force du contexte⁴⁰². Est-ce à dire qu'il y souscrit radicalement ?

De façon plus radicale que dans la partie précédente, nous souhaiterions examiner le cas particulier du retour sur une décision, voire sur un engagement. Comment Cicéron s'accommode-t-il de tous les facteurs qui lui échappent et que les circonstances lui imposent ? Peut-il même modifier ce à quoi il s'est engagé ? La réflexion sur la nécessité de tenir ses promesses occupe une place de choix dans sa pensée⁴⁰³. De façon générale, il prône le respect

titre... », *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 111 (cf. C. Nicolet. *L'ordre équestre*, I, 1966, p. 360-361).

⁴⁰⁰ *Att.*, XIII, 13-14, 1-2 init., t. VIII p. 175. *Hereditas tanti non est.*

⁴⁰¹ *De Officiis*, I, 144.

⁴⁰² *Pro Cluent.*, 50. Cicéron avoue devoir dire ce que les circonstances prescrivent, et non son point de vue.

⁴⁰³ Voir notre troisième partie sur l'identité.

de l'engagement. Il s'agit en effet à ses yeux d'un acte religieux⁴⁰⁴, et qui s'adresse à l'intériorité de l'individu⁴⁰⁵.

Toutefois, cette volonté de respecter ses engagements peut être nuancée suivant plusieurs facteurs. Engagement dans la durée et circonstances présentes peuvent parfois être contradictoires. En effet, le problème de l'adaptation aux circonstances ne tient pas seulement à une adéquation avec un moment T donné⁴⁰⁶. Encore faut-il que la décision prise à cet instant T se prolonge dans la durée. Or que faire si les circonstances changent entre-temps ? L'évolution des circonstances a-t-elle souvent pour conséquence que l'on puisse revenir sur un engagement pris à un moment donné et que le devoir ne soit pas défini de façon statique ?

a-Du compromis à la révision des engagements.

Un choix de fond durable se dégage de notre corpus : la pratique passe souvent avant les idéaux. Cicéron reconnaît en effet d'un côté les aspirations que l'on peut avoir en général et de l'autre des situations exceptionnelles qui obligent à faire fi de ces idéaux. Le problème se pose de façon cruciale dans les échanges avec Brutus, lorsqu'il ne veut pas enfreindre son idéal de clémence. Cicéron, non moins enclin à ce sentiment, le sermonne avec vigueur dans ses lettres, et notamment dans l'avant-dernière⁴⁰⁷ qu'il lui écrit : « Quant au fait que tu m'écrives que j'ai agi avec un très grand courage pour attaquer les Antoine, et que tu m'en fais éloge, je crois volontiers que c'est ce qu'il t'en semble. Mais la belle distinction que tu fais, en aucune manière je ne l'approuve : tu écris en effet qu'on doit empêcher les guerres civiles avec plus de vigueur qu'on ne doit exercer sa colère contre les vaincus. C'est avec violence que je

⁴⁰⁴Voir par exemple le *De Officiis*, Livre III, X, 44 : « Mais lorsqu'avec serment il doit prononcer l'arrêt, qu'il se souvienne qu'il prend Dieu à témoin, c'est-à-dire, dans ma pensée, sa propre raison qui est ce qu'à l'homme, Dieu lui-même a donné de plus divin. Aussi avons-nous hérité de nos aïeux une manière d'adresser une requête à un juge, remarquable, si nous l'observons : qu'il fasse ce qu'il peut faire en sauvegardant la bonne foi. »

Sur la question de la divinité, M. Testard, dans l'édition des Belles Lettres renvoie au *De Leg.*, I, 22 ; 24 ; 59 ; *De Fin.* V, 38 et aux *Tusc.* I, 56 ; 64-66 ; 70 ; V, 38, ainsi qu'au *De Amicitia*, 13, pour l'expression de la même idée : l'âme, ou raison, ou vertu viennent de la divinité. Ce même éditeur rappelle que la *Bona Fides* est une notion de jurisprudence utilisée pour éviter les iniquités, puis adoptée dans le droit. Voir aussi le *De Officiis*, Livre III, XXIX, 104. A. Michel et C. Nicolet confirment cette éthique à Rome. Dans leur *Cicéron*, (p. 165-166) ils écrivent à ce sujet : « Un serment est en effet une affirmation religieuse : ce que l'on a promis et affirmé comme en prenant un dieu à témoin, cela doit être tenu. » et s'appuient entre autres sur l'exemple de Régulus, mourant pour tenir sa promesse et pour les lois de la guerre dans le *De Officiis* III, 29, 104 sq..

⁴⁰⁵Cicéron utilisera dans le *De Officiis* une comparaison avec un domaine concret et visible. A ceux qui pensent que de deux maux, mieux vaut choisir le moindre, et donc parfois l'avilissement que le malheur, Cicéron rappelle que si un corps avili est choquant, une âme avilie l'est bien plus. Voir le *De Officiis*, Livre III, XXIX, 105.

⁴⁰⁶ Voir en particulier *De Officiis* I, 10, 31-32.

⁴⁰⁷ Nous nous référons évidemment au corpus que nous avons conservé.

suis en désaccord avec toi ; je ne te le cède pas en clémence, mais une rigueur salutaire vainc l'apparence illusoire de la clémence ; que si nous voulons être cléments jamais ne manqueront les guerres civiles⁴⁰⁸. » La violence pour prévenir la violence, telle est la tactique retenue par Cicéron dans une situation extrême et une intention pragmatique.

Savoir reconnaître la force des circonstances ne va pas sans certains renoncements. Nous reviendrons sur la question de la continuité avec le passé plus bas et nous nous bornerons à présenter ici un exemple significatif de ce type de changement. Ayant écrit une lettre à César, Cicéron se vit tant corrigé par les proches de celui-ci, à qui il avait soumis son ébauche, qu'il renonça totalement à cette missive. Tel est le commentaire que son choix lui inspire dans une lettre à Atticus : « je ne le regrette⁴⁰⁹ pas du tout ; en effet, si cette lettre lui était parvenue, crois-moi, nous le regretterions. » Ce retour sur le travail accompli et la capacité à le dépasser⁴¹⁰ nous semble participer d'une démarche d'optimisation, tendant à récupérer le meilleur du passé, quitte à en rejeter une partie.

L'impact d'un événement ou d'un contexte extérieur peut être tel qu'il incite Cicéron à changer ses projets initiaux et à modifier ses positions par rapport à ces données nouvelles. La souplesse de notre auteur est alors maximale, et peut atteindre un retournement complet. Ainsi, une lettre du 28 juillet 45 montre de façon saisissante un changement brutal de notre épistolier. Cicéron commence par parler à Atticus de la procession dont la nouvelle l'a contrarié. Le sénat avait en effet accordé à César le privilège inouï de voir sa statue portée parmi celle des dieux dans les processions sacrées qui ouvraient les jeux du cirque⁴¹¹. En

⁴⁰⁸*Br.*, I, 2a ; t. X p. 239-40. *Quod scribis me maximo animo egisse ut insectarer Antonios idque laudas, credo ita uideri tibi. Sed illam distinctionem tuam nullo pacto probo ; scribis enim acrius prohibenda bella ciuilia esse quam in superatos iracundiam exercendam. Vehementer a te, Brute, dissentio ; nec clementiae tuae concedo, sed salutaris seueritas uincit inanem speciem clementiae ; quod si clementes esse uolumus, numquam deerunt bella ciuilia.*

⁴⁰⁹*Att.*, XIII, 28-29, 1 ; t. VIII p. 134. *quod me minime paenitet ; si enim peruenissent istae litterae, mihi crede, nos paeniteret.* Notons que l'ensemble de la lettre est intéressant.

⁴¹⁰ Un tel esprit d'ouverture ne serait-il pas un parcours temporel dialectique à travers différentes possibilités intellectuelles ? Ses rapports avec l'épicurisme par exemple pourraient nourrir le même type d'analyse, que nous ne ferons qu'esquisser ici. Dans le *De Officiis* (Livre III, XXXIII, 116-119), Cicéron s'opposera à maintes reprises à cette philosophie ; pourtant, la correspondance nous montre la profondeur des liens avec l'épicurien Atticus ou le soutien apporté pour que la maison d'Epicure ne soit pas détruite comme autant de preuves d'un tri soigné de ce qu'il y a de meilleur dans chaque doctrine. Honorer le meilleur est une aspiration caractéristique de Cicéron, en tout domaine. Cette attitude oblige parfois à des renoncements et à des variations, pour aller vers ce qui présente le plus d'intérêt à des moments différents.

⁴¹¹C'est précisément Atticus qui l'en a informé, comme l'atteste le début de la lettre : « Oh douces sont tes lettres ... même si la procession est amère ! ». J. Beaujeu signale le témoignage de Suétone., *Iul.* 76, 1 et Dion Cassius, XLIII, 45, 2 dans la notice de son édition des Belles Lettres t. VIII p. 112 et 195.

conséquence, Cicéron modifie ses projets. Brutus lui avait demandé d'écrire quelque chose à César ; à propos de cette proposition notre auteur écrit : « J'avais accepté ; mais l'effroi que m'a causé la procession m'en détourne⁴¹². » Le verbe « terrifier » (*detertere*) montre avec force que c'est une peur violente qui a mué la résolution prise antérieurement. Sous le choc d'un événement, Cicéron met un point d'arrêt à un projet mûrement réfléchi. Notre épistolier souligne parfois lui-même avec humour ces retournements inattendus de son opinion. Ainsi, après avoir tant espéré quitter la Cilicie pour revenir à Rome au plus tôt, et tout mis en oeuvre à cette fin, il écrit sur le chemin du retour à Atticus, pressentant qu'on lui demandera de prendre position entre Pompée et César dès son arrivée : « Cependant, ils pourront déployer leurs efforts pour tirer de moi un avis ! Tu riras à cet endroit peut-être. Comme j'aimerais, même maintenant, m'attarder dans ma province⁴¹³ ! » L'irréel du présent manifeste le changement de perception qu'a l'épistolier en se trouvant sur place. Dans les faits, Cicéron ne retourna pas dans son ancienne province et il s'agit d'un vœux pieux, mais la modification du point de vue n'en est pas moins radicale. Nous avons vu l'importance de cerner au plus près des circonstances. Nous mesurons maintenant l'impact possible de cette évaluation.

Aux circonstances Cicéron reconnaît donc même le pouvoir de dénouer certains engagements, pourvu que cette révision provienne d'une réflexion personnelle adaptée à chaque situation⁴¹⁴. De façon intellectuelle et théorique, dans le *De Officiis*, il évoque plusieurs cas où la rupture d'engagement s'impose⁴¹⁵. Nous citerons le plus célèbre sans doute, dont la conclusion nous intéresse au plus haut point. « Si quelqu'un, sain d'esprit, t'avait remis une épée et, fou, te la réclamait, la rendre serait une faute, ne pas la rendre, un devoir. Mais quoi ? Si celui qui t'avait remis de l'argent faisait la guerre contre la patrie, rendrais-tu le dépôt ? Non, je pense, tu agirais en effet contre la république, qui doit être ta plus chère affection.

Il en va ainsi de beaucoup de choses qui, de leur nature, paraissent belles ; les circonstances font qu'elles ne le sont pas ; accomplissement des promesses, respect des

⁴¹²*Att.*, XIII, 44 ; t. VIII p. 215. *adnueram ; sed pompa me deterret.*

⁴¹³*Att.* VII, 1 ; t. V p. 35. *Tamen dabunt operam ut eliciant sententiam meam. Ridebis hoc loco fortasse. Quam uelle etiam nunc in prouincia morari !*

⁴¹⁴Voir par exemple *De Officiis*, Livre III, XXV, 94. Le bien de la personne auprès de laquelle on s'est engagé peut varier. C'est ainsi que Cicéron peut écrire : « Et il ne faut pas même tenir les promesses qui ne sont point utiles à ceux-là précisément à qui on les a faites. »

⁴¹⁵*De Officiis*, Livre III, XXV, 95.

accords, restitution des dépôts, le renversement de leur utilité fait que tout cela n'est pas beau⁴¹⁶. »

On voit que la modification des circonstances rend légitime l'évolution de l'attitude qui reposait sur un engagement⁴¹⁷ et que critère de ce changement de résolution est d'ordre éthique. Néanmoins le facteur de changement peut avoir une origine très concrète.

Une source majeure de retournement dans la correspondance est la condition physique. On voit ainsi notre auteur faire remarquer à son vieil ami épicurien Fabius Gallus, qui lui avait reproché son silence et son départ inopiné pour Tusculum, qu'un mauvais état de santé l'avait accaparé pour un temps et que ce type d'accident renversait la logique habituelle des devoirs.

La lettre commence *in medias res* : « Comme pour le dixième jour déjà je souffrais gravement des intestins et que je ne parvenais pas à faire admettre à ceux qui veulent user de mon aide que je n'allais pas bien, sous prétexte que je n'avais pas de fièvre, j'ai fui à Tusculum alors que depuis deux jours j'avais fait un tel jeûne que je ne goûtais pas même de l'eau. C'est

⁴¹⁶*De Officiis*, Livre III, XXVI, 97. Reprenant la légende suivant laquelle Ulysse aurait simulé la folie pour ne pas aller à Troie et rester à Ithaque, Cicéron affirme que cela aurait été utile, mais laid et méprisable car il valait mieux se battre, contre les flots et contre l'ennemi, que d'abandonner la Grèce qui partait combattre.

Ibid., XXVII, 100-101, Cicéron évoque Régulus, qui, renvoyé à Rome par Hamilcar, plaida pour qu'on ne rende pas les prisonniers carthaginois, et préféra retourner vers le supplice qui l'attendait car « ceux-ci en effet étaient des jeunes gens et de bons chefs, tandis que lui était déjà consumé par la vieillesse ». Cicéron approuve cette attitude, puisque ce qui est nuisible à l'Etat ne saurait être utile à quelque citoyen.

⁴¹⁷La personne envers qui l'on a contracté un engagement conditionne évidemment sa force. C'est pourquoi les serments faits à des gens sans foi, comme des bandits, ne doivent pas obligatoirement être tenus, tandis qu'une promesse faite à un ennemi loyal est irrévocable. Voir *De Officiis*, Livre III, XXV, 94 et XXIX, 107. Ainsi, ne pas apporter la rançon convenue pour sa vie à des brigands n'est pas de mauvaise foi, même si cela ne respecte pas le serment fait. En effet, un pirate est l'ennemi de tous et non un belligérant « normal » ; il n'y a donc ni foi ni serment en commun avec lui. Pour l'engagement de bonne foi, voir le *De Officiis* I, 40 qui rappelle que les censeurs punirent les prisonniers romains d'Hannibal qui avaient promis de revenir chez le Carthaginois s'ils n'obtenaient pas le retour de ses propres prisonniers, et qui n'accomplirent pas leur promesse. Fut aussi puni celui qui, revenu au camp carthaginois sous prétexte d'un oubli, s'estimait quitte. Tout dépend en fait de la conscience intérieure, et de la qualité de la personne à qui l'on prête serment. C'est ce qu'exprime Cicéron plus loin dans le même ouvrage. *De Officiis*, XXIX, 108 : « Jurer faussement en effet, n'est pas se parjurer, tandis que, ce qu'on a juré 'en son âme et conscience' suivant la formule en usage chez nous, c'est un parjure de ne pas le faire. » C'est pourquoi, Régulus ne devait pas renverser par un parjure les lois et les conventions de la guerre face à un ennemi régulier.

Or il ne semble pas que dans l'esprit de Cicéron les cas exceptionnels doivent être envisagés avant ou pendant la promesse. Au contraire, c'est a posteriori, lorsque nulle autre solution n'est plus envisageable, que l'on peut en venir à cette extrémité. L'immersion dans le présent d'un acte de confiance suppose aussi une confiance dans l'avenir et la moralité immuable du partenaire de l'engagement. En aucun cas la mauvaise foi ne doit présider à l'engagement, avec qui que ce soit. Voir *De Officiis*, Livre III, XXIX, 106. « Mais si l'on va prendre cela à son compte, qu'il n'est pas de foi qui puisse être engagée auprès d'un homme sans foi, attention à ne pas chercher un prétexte au parjure. »

pourquoi, achevé par l'épuisement et la faim, j'ai plus regretté que tu manques à tes devoirs que pensé que tu requières que je m'acquitte des miens⁴¹⁸. »

Après un compte-rendu humoristique de son pugilat contre la maladie, il reprend⁴¹⁹ dans le dernier paragraphe : « Toi cependant, puisque tu avais été informé par Anicius - en effet il m'a vu avoir une nausée - tu avais une raison fondée non seulement d'envoyer prendre des nouvelles, mais aussi de venir me voir. » Cicéron estime non seulement ne plus être tenu d'aller voir son ami, mais être en droit d'attendre sa visite. Le renversement par rapport à l'engagement initial est complet. Il survient grâce à un jugement personnel autonome. En cas de maladie, c'est la personne atteinte qui seule peut juger des priorités à choisir, en fonction de son état, quitte à revenir sur des promesses antérieures. Le *De Officiis*⁴²⁰ le rappellera plus tard - souvenir de cet épisode ? L'effet des circonstances extérieures nous renvoie une fois encore à la liberté du jugement individuel. Cicéron analysera longuement la casuistique des circonstances dans le *De Officiis*. Dans cet ouvrage théorique également, la maladie constitue un exemple majeur de circonstance où les devoirs ou les engagements antérieurs sont modifiés : « si ces promesses te font plus de tort qu'elles ne profitent à qui tu les as faites, il n'est pas contraire au devoir de préférer le plus grand intérêt au moindre ; ainsi, si tu as décidé que tu te rendras, comme conseiller de quelqu'un, sur les lieux de son affaire et que, sur ces entrefaites, ton fils tombe malade, il n'est pas contraire au devoir de ne pas accomplir ce que tu as dit, et c'est plutôt celui vis-à-vis de qui tu t'es engagé qui s'écarte du devoir, s'il se plaint d'avoir été abandonné⁴²¹. » Le devoir obéit donc aux circonstances humaines et ce sont les personnes, avec la vulnérabilité qui les caractérise, qui importent le plus. Le présent l'emporte donc sur la continuité de la promesse. Toutefois, il ne s'agit pas d'une immédiateté « sentie » de façon intuitive et quasi animale, mais d'une vigilance vis-à-vis de l'état actuel, secondée par la réflexion.

⁴¹⁸*Fam.*, VII, 26 ; t. VII p. 139-140. *Cum decimum iam diem grauius ex intestinis laborarem neque iis qui mea opera uti uolebant me probarem non ualere quia febrim non haberem, fugi in Tusculanum, cum quidem biduum ita ieiunus fuisset ut ne aquam quidem gustarem. Itaque confectus languore et fame magis tuum officium desiderauit quam a te requiri putauit meum.*

⁴¹⁹*Ibid.*, p. 140. *Tu tamen, cum audisses ab Anicio (uidit enim me nauseantem) non modo mittendi causam iustam habuisti sed etiam uisendi.*

⁴²⁰*De Officiis*, Livre III, XXIV, 92 : Si un individu donne un remède à un malade atteint d'hydropisie, en lui stipulant l'interdiction de ne jamais user de nouveau de ce médicament, et que, bien des années après, ce malade souffre du même mal et revienne le voir : « Comme cet individu serait inhumain, qui refuserait, et qu'il n'en résulterait pour lui aucun dommage, il faudrait au malade aviser à sa vie et à son salut. »

⁴²¹*De Officiis*, Livre I, X, 32.

b-Problème éthique : un opportunisme ?

On voit que Cicéron est favorable à une grande souplesse⁴²², qui privilégie parfois le contexte et ses enjeux par rapport à une rectitude théorique. Est-ce à dire qu'il peut complètement négliger cet aspect, sous la pression des circonstances, alors que ses œuvres prônent largement la vertu ? Sans nous attarder sur les défenses possibles de notre auteur, essayons de sonder la limite et l'éthique de ce consentement à un présent très prégnant.

Peut-on parler d'opportunisme ? Il arriva à notre auteur de voir ses relations évoluer de façon sensible vis-à-vis de personnes comme Pompée ou César. Ces retournements déconcertants se prêtent au soupçon d'un opportunisme calculateur⁴²³. Ils ont pourtant leur logique. En effet Cicéron est parfois acculé à choisir « de deux maux le moindre », comme il le confie à Atticus⁴²⁴ au début de la guerre civile. Il y a bien calcul, mais non dans le sens intéressé que le français lui prête. Il s'agit d'une démarche rationnelle, d'une *ratio*⁴²⁵ d'optimisation.

Notre auteur prévoit fort bien les horreurs que les Césariens seraient prêts à perpétrer, mais ne s'attend guère à mieux de la part des Pompéiens. Sa tolérance est en fait une forme de vigilance, comme le montre l'emploi qu'il fait à ce sujet d'une expression militaire et technique : « je monte la garde⁴²⁶ ». Et quand il affirme « et je ne prends aucune parcelle de repos, et, pour fuir ces fléaux, je désire être avec les hommes qui me sont au plus haut point dissemblables⁴²⁷ ! », on ne saurait y voir de l'inconscience.

La *Correspondance* nous invite à une relecture des choix de Cicéron au sein d'un contexte donné et variable. Un cas extrême fut le rapprochement, souvent taxé d'opportunisme, entre César et Cicéron après la défaite de Pompée. Voici comment notre auteur l'explique à Lucius Papius Pétus, ancien Pompéien, qui, lui, vivait retiré. Il dit n'avoir aucunement offensé César, et usé de « la plus haute modération » (*summa (...) moderatio*) :

⁴²² Que ce soit dans sa vie ou dans ses traités théoriques, Cicéron combat l'intransigeance qui pose des limites irrévocables entre les lieux, entre les gens. Ainsi, dans le *De Finibus* (Livre IV, IX, 21.) il s'insurge contre une séparation nette entre sages et insensés, regroupés quel que soit leur degré de vertu, demandant : « ainsi Platon, le grand Platon, s'il n'a pas été un <vrai> sage, n'a pas eu le moins du monde une vie plus noble ou plus heureuse que le dernier des scélérats ? » Cette dissociation, il la retrouve dans la discrimination entre le vocabulaire des uns et celui des autres. Et Cicéron (*ibid.*, IX, 22) d'ironiser sur les Stoïciens, qui se piquent de corriger l'ancienne philosophie en ne changeant que les noms des choses, et non les opinions qu'on en a : « Qu'est-ce donc que cette philosophie, qui parle sur le forum comme tout le monde et, dans ses traités, d'une façon qui lui est propre ? »

⁴²³ Malgré notre affection pour Cicéron, notre but n'est pas ici de le justifier.

⁴²⁴ *Att.*, IX, 10 ; t. V p. 280.

⁴²⁵ Le sens originel de ce mot est bien celui de compte ou calcul.

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 280, *excubo animo*.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 280, *nec partem ullam capio quietis et, ut has pestis effugiam, cum dissimilissimis nostri esse cupio*.

« De même en effet qu'autrefois je jugeais que mon rôle était de parler librement, dans une cité qui devait à mon action la liberté, de même, maintenant que celle-ci a été perdue, je juge que mon rôle est de ne rien dire qui puisse offenser les dispositions de César ou de ceux qu'il apprécie⁴²⁸. » Notre auteur ne fait que souligner ici son adaptation à une situation mouvante dont il a mûrement apprécié les traits essentiels. Son revirement n'est qu'un reflet d'un retournement de situation, auquel il choisit de souscrire avec pragmatisme. Lorsque l'obstacle est trop important, Cicéron choisit de ne pas faire front, ce qui n'exclut pas des stratégies souterraines annexes.

Les revirements, fussent-ils profonds, n'en sont pas moins dépourvus d'une raison d'être éthique. D'après notre auteur, les changements et ruptures de promesse, pourvu que les circonstances et une réflexion nourrie les motivent, ne sont pas nécessairement immoraux, comme il l'expose de façon théorisée et concertée dans le *De Officiis* : « Mais il arrive souvent des circonstances où les actes qui semblent les plus dignes d'un homme juste et de celui que nous appelons homme de bien, changent et prennent une valeur opposée, comme de rendre un dépôt à qui est encore en délire, d'accomplir une promesse ; il arrive qu'il devienne juste de les changer parfois et de ne pas les accomplir. Il convient en effet de se référer aux principes de la justice que j'ai posés en commençant, à savoir d'abord de ne nuire à personne, et ensuite de servir l'intérêt général⁴²⁹. » La phrase finale synthétise cette pensée et en montre la conséquence ultime : « Tout cela change avec les circonstances, mais le devoir change aussi et n'est pas toujours identique⁴³⁰. » Comment mieux exprimer la souplesse de l'éthique même ? Loin de fixer des règles morales rigides, notre auteur laisse une large part à l'appréciation personnelle et à une prise en compte de la situation présente.

⁴²⁸ *Fam.* IX, 16 ; t. VII p. 45 ; *Ut enim olim arbitrabar esse meum libere loqui, cuius opera esset in ciuitate libertas, sic ea nunc amissa nihil loqui quod offendat aut illius aut eorum qui ab illo diliguntur uoluntatem.*

⁴²⁹ *De Officiis*, Livre I, X, 31.

⁴³⁰ *Ibid.*, 31.

Chapitre III : Les contraintes du présent.

Cicéron tient donc compte de l'instant présent et du contexte dans lequel il est immergé. Certes, cette attention aux circonstances est une nécessité et un atout, mais elle n'est pas sans poser problème⁴³¹. Quelle part notre auteur laisse-t-il au hasard à l'intérieur de cette contrainte ? Ne risque-t-il pas de laisser des facteurs contingents déterminer sa vie ? Jusqu'où faut-il souscrire aux conditions extérieures données et privilégier le présent ? Le conflit entre César et Pompée pose de façon cruciale cette question, l'un et l'autre ayant établi des liens durables avec Cicéron. Dans un cadre plus large que l'individu, la société mérite-t-elle une allégeance à sa configuration et à ses habitudes, au détriment parfois de visées plus personnelles, souvent indépendantes du temps présent et du contexte ? La norme sociale doit-elle être prise en compte de façon décisive ? Voilà qui est déterminant pour un homme en vue, surtout dans la course politique.

Les solutions choisies dans la correspondance ne sont pas uniformes mais multiformes. Notre auteur semble opérer au coup par coup, sans souci apparent de cohérence. Une philosophie d'ensemble se dégage-t-elle néanmoins ?

Une première interrogation qui émerge face à cette interrogation sur le poids du présent est la place qu'un individu souhaite laisser aux contingences.

1- Le hasard.

Le hasard régit-il le cours du temps ? Cicéron croit-il en un destin ? Ces notions nous invitent à scruter de nouveau les circonstances qui s'imposent afin de déterminer la marge de manœuvre que Cicéron reconnaît à l'homme, et à travers elle, la liberté de celui-ci.

Pour Thucydide et pour Hippocrate, l'homme d'action sait saisir les occasions grâce à son intellect et grâce à un calcul fondé sur les vraisemblances, le raisonnement et la prévision. Ainsi, le *kairos* n'est pas soumis à un pur hasard ou à l'irrationnel⁴³². Qu'en est-il chez

⁴³¹ Comme B. Williams le rappelle, ce type d'optique contredit celle de Kant, qui ne voit de moralité que dans une abstraction totale des circonstances et des personnes, mais rejoint ce qu'il appelle *a utilitarian point of view*, « Persons, Character and Morality », *The Identities of Persons*, p. 198-199.

⁴³² C'est ce que montre M. Trédé dans *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 207-215. Cependant, le hasard et le jeu des passions irrationnelles peuvent avoir une influence : « le *kairos* est chez Thucydide, comme chez Hippocrate, le fruit d'un calcul des vraisemblances et d'un raisonnement, où se combinent dans une influence réciproque des connaissances d'ordre général - psychologique, stratégique, politique - et l'art d'apprécier une situation concrète jusque dans les moindres détails. » (*ibid.*, p. 230). Il n'y a donc pas de lien entre l'opportunité (*kairos*) et le hasard (*tuchè*) chez ces auteurs (*ibid.*, p. 215).

Cicéron ? Le déroulement du temps est-il soumis au hasard ? Celui-ci est-il marqué par une force contingente ou une destinée orientée et cohérente ? Quelle est la marge d'autonomie et d'influence de l'homme face aux conditions dans lesquelles il évolue ?

Cet impact de la Fortune, Cicéron en dit l'importance dans un traité théorique⁴³³, s'exclamant : « Que la fortune ait une grande influence dans l'un et l'autre sens, pour la prospérité ou l'adversité, qui l'ignore ? De fait, quand nous profitons de son souffle favorable, nous sommes amenés aux aboutissements désirés et quand elle a soufflé en sens contraire, nous échouons. Ainsi donc cette fortune, à elle seule, tient en son pouvoir tout le reste des malheurs, qui sont plus rares ». Cicéron distingue alors ce qui vient des choses inanimées, comme les tempêtes, les naufrages, les incendies, ce qui vient des animaux, comme leurs morsures ou leurs attaques, et enfin ce qui vient des hommes, comme les destructions d'armées, la défaite d'un homme éminent, l'envie de la foule⁴³⁴, qui vaut souvent aux citoyens méritants bannissements, fuites, ruines et en sens inverse, victoires, prospérités, charges... Partout la Fortune est présente.

Nous examinerons donc deux manifestations très différentes du poids du hasard, à l'égard des choses et des gens, avant de nous interroger sur la possibilité d'une liberté face à cette puissance.

a-Acceptation de conditionnements contextuels.

Nous avons vu que Cicéron reconnaît volontiers un conditionnement partiel et limité, devant lequel sa volonté plie : le climat. Toutefois, dans le *De Fato*, il refuse d'imputer nombre d'exemples malheureux au destin, bien qu'il reconnaisse dans une certaine limite qu'il existe une influence du conditionnement géographique : « Donc à quoi bon y mettre de force le destin, alors que, sans destin, toutes les choses trouvent leur explication dans la nature et le hasard⁴³⁵ ? » Il commence alors par répondre aux arguments de Chrysippe sur la solidarité physique et admet une théorie des climats qui nous paraît quelque peu anticiper celle de Montesquieu par l'influence qu'il leur reconnaît sur les tempéraments : « Entre les climats nous voyons qu'il y a de grandes différences : les uns sont salubres, les autres malsains ; ici les tempéraments sont lymphatiques et comme engorgés d'humeurs, là, les gens maigres et

⁴³³*De Officiis*, Livre II, VI, 19-20.

⁴³⁴Cicéron avait développé le thème des épreuves réservées aux hommes qui acceptent de descendre dans l'arène politique, dans *De Rep.*, I, 4-6 ; 9.

⁴³⁵*De Fato*, 6. *Quid ergo attinet inculcare fatum, cum sine fato ratio omnium rerum ad naturam fortunamue referatur ?*

secs ; et il y a bien d'autres caractères qui mettent entre tel et tel lieu une grande différence. Athènes jouit d'un air subtil : c'est ce qui fait, croit-on, la finesse des Athéniens ; il est épais à Thèbes, aussi les Thébains sont-ils gras et forts. »

Toutefois, il pose une limite à cette explication. Ce n'est pas en effet l'air qu'on y trouve qui fait que l'on se promène sous le portique de Pompée plutôt qu'au Champs de Mars : « Donc de même qu'il y a certaines choses pour lesquelles le climat entre pour une part, il y en a d'autres où il n'est pour rien⁴³⁶... » et l'on voit que Cicéron désapprouve l'idée selon laquelle les choses qui nous sont naturellement données nous conditionnent complètement. Il reconnaît donc la force imparable du pur hasard des données extérieures et sait profiter, comme nous l'avons vu, d'une embellie pour prendre la mer, mais ce respect ne va pas au-delà d'aspects techniques.

Cette force de la fortune vaut également dans le domaine militaire. Plus délicat est le sort des belligérants en cas de conflit et Cicéron admet alors volontiers l'influence de la Fortune. Des renversements sont introduits fatalement par la guerre. Toutes les circonstances doivent être prises en compte. Certaines sont négligeables, d'autres ont un poids irréversible. Ainsi, dans la deuxième moitié d'août 47, Cicéron, obligé de rester à Brindes après qu'il a quitté les Pompéiens défaits à Pharsale pour regagner l'Italie, écrit à Caius Cassius Longinus⁴³⁷ combien ses prévisions ont été contredites par le cours des événements militaires : « Or les occasions ayant été manquées, elles qui ont une si grande force, surtout dans les guerres civiles, l'année qui s'écoula conduisit les uns à espérer la victoire, les autres à mépriser le fait même d'être vaincu. Et de tous ces malheurs la Fortune porte la faute ; qui en effet pouvait imaginer qu'une telle prolongation, liée à la guerre d'Alexandrie, allait s'ajouter à cette guerre ou que je ne sais quel homme nommé Pharnace allait porter la terreur en Asie⁴³⁸? »

On comprend alors la vigueur avec laquelle Cicéron a craint et cherché à éviter les conflits. La raison, l'étude et le savoir sont alors inféodés à des forces aveugles. Il mesure les renversements qu'un conflit peut apporter, comme il l'explique dans un passage du *Pro*

⁴³⁶ *Ibid.*, 9. *Ut igitur ad quasdam res natura loci pertinet aliquid, ad quasdam autem nihil.*

⁴³⁷ J. Beaujeu dans l'édition des Belles Lettres (t. VI p. 161) précise que Cassius s'était réconcilié avec César après Pharsale et, à ce que l'on pensait à Brindes, participait à l'état major de César en Orient. Les bonnes dispositions de ce destinataire et une communauté de vues entre Cicéron et lui ne pouvaient que rapprocher ce dernier de César.

⁴³⁸ *Fam.*, XV, 15 ; t. VI p. 215. *Amisissis autem temporibus, quae plurimum valent, praesertim in bellis ciuilibus, interpositus annus alios induxit ut uictoriam sperarent, alios ut ipsum uinci contemnerent. Atque horum malorum omnium culpam Fortuna sustinet ; quis enim aut Alexandrini belli tantam moram huic bello adiuncturum iri aut nescio quem istum Pharnacem Asiae terrorem illaturum putaret ?*

*Murena*⁴³⁹. « Deux arts peuvent nous conférer le plus haut rang de dignité ; l'un appartient au général, l'autre au bon orateur : celui-ci préserve la beauté de la paix, le premier repousse les périls de la guerre. Sans doute les autres vertus, comme la justice, la bonne foi, la pudeur, la tempérance valent beaucoup par elles-mêmes (...), mais je parle maintenant des efforts qui tendent à nous donner les honneurs publics, non de la vertu innée en chaque homme. Le fruit de tous ces efforts nous est arraché des mains dès les premières trompettes d'une guerre nouvelle. Comme le dit Ennius, poète de génie et de grande autorité, dès la déclaration de guerre, ce n'est pas seulement votre imitation bavarde de la prudence qui *est chassée de la scène*, mais aussi la reine de l'univers elle-même, la 'sagesse' ; 'la violence fait tout ; on méprise l'orateur', non seulement lorsque sa parole nous excède par sa loquacité, mais même lorsqu'il est « homme de bien » : « on aime l'affreux soldat » : toute votre étude est à terre. « L'on ne combat point par le droit ; c'est avec le fer que l'on plaide ». S'il en est ainsi, il faut, je crois, que le forum cède aux camps, le repos à la guerre, le stylet de l'écrivain à l'épée, les ombrages au soleil. » Cicéron reconnaît donc l'immense force de la violence, qu'on ne peut maîtriser et qui dépasse la volonté des hommes. La gloire militaire n'est pas la propriété exclusive du chef et de son raisonnement. Il la partage avec ses soldats et la fortune y a aussi son rôle⁴⁴⁰.

Face à cette force inéluctable et dans la lignée de notre étude précédente sur l'opportunité, nous remarquons que Cicéron tente de se fondre dans le flux des circonstances inévitables : « Mais l'on se trompe grandement si l'on croit trouver la marque de nos opinions, revêtues de notre autorité personnelle, dans les plaidoyers que nous avons tenus devant les tribunaux, car ces discours dépendent des causes et des circonstances, non des hommes eux-mêmes et des avocats. En effet si les causes elles-mêmes pouvaient parler pour elles, personne n'emploierait d'orateur⁴⁴¹. » Comme orateur, Cicéron a appris à être un instrument des circonstances et à s'effacer devant un ensemble de données. Il sait donc que l'action doit panacher une vision personnelle et une prise en compte des contingences extérieures.

On peut alors se demander si la liberté et une sorte de déterminisme sont nécessairement inconciliables. L'appartenance à une époque est un conditionnement très fort, auquel nul n'échappe et dont notre auteur a particulièrement subi les conséquences. Plus

⁴³⁹*Pro Mur.*, 14, 30 sq..

⁴⁴⁰ Voir *De imperio Cn. Pompei*, 47.

⁴⁴¹ *Pro Cluent.*, 50, 138 sq., *ibid.*, p. 109.

qu'un autre peut-être, Cicéron a senti la force des circonstances. Cette contingence qui détermine les vies, Montesquieu l'a exprimée dans son paroxysme au sujet de notre auteur : « Je voudrais seulement qu'il fût venu dans un siècle plus éclairé, et qu'il eût pu employer à découvrir des vérités ces heureux talents, qui ne lui ont servi qu'à détruire des erreurs⁴⁴². »

L'emprise des circonstances extérieures crée donc des nécessités auxquelles se plie prudemment notre auteur ; il n'en déplore pas moins leur existence. Leur domaine d'influence est-il du moins limité à des agents extérieurs à la personne ? Cela n'est pas certain, et la personnalité pourrait bien, elle aussi, véhiculer quelques remous.

b-Les contingences de la raison et du cœur.

Non seulement la fortune régit le contexte extérieur, mais elle s'impose aussi dans les actes et la vie intérieure de chacun. Cicéron note en maints passages le poids déterminant de la fortune dans les démarches et leur aboutissement. Faute de temps (et d'ubiquité) l'on ne peut connaître tous les paramètres qui déterminent une situation. La chance intervient alors dans les choix posés, ainsi que dans l'issue de nos actes. En effet, l'on ne saurait maîtriser les conséquences et rebondissements de tout ce que l'on entreprend. Il arrive ainsi que Cicéron dresse lui-même le bilan du temps écoulé, quitte à reconnaître ses erreurs ou ses malchances. Il écrit ainsi à Curius, qui vivait depuis longtemps à Patras, en 46 afin de comparer leurs trajectoires respectives. Il avoue tout d'abord avoir estimé que l'éloignement de son ami n'était pas sage, puis reconnaît que ce fut avisé : « Maintenant au contraire tu me parais avoir eu une vue large quand, la situation étant presque désespérée à Rome, tu t'es transporté en Grèce, et en même temps, tu me parais être en cette circonstance non seulement sage, puisque tu es loin d'ici, mais aussi heureux⁴⁴³... » Cette première partie du texte attribuée à Curius et à sa sagesse le mérite de son départ. De fait, la suite de la lettre montre que Cicéron affirme avec indépendance une ligne de conduite personnelle pour atteindre intellectuellement le même résultat et s'abstraire du contexte politique par son isolement dans sa bibliothèque et sa production intellectuelle⁴⁴⁴. Il déplore néanmoins la limite de ce procédé, ainsi que la

⁴⁴² P. M. Martin, « Montesquieu, panégyriste de Cicéron », *Présence de Cicéron*, Discours sur Cicéron, Pléiade, I, p. 93-98. Ms Bibli. Munic. Bordeaux, p.215 (Pensée, 2004 (=591) ; 1943 (=673).)

⁴⁴³ *Fam.*, VII, 28 ; t. VII p. 95. *nunc contra et uidisse mihi multum tum uideris cum prope desperatis his rebus te in Graciam contulisti et hoc tempore non solum sapiens qui hinc absis sed etiam beatus.*

⁴⁴⁴ *Fam.*, VII, 28 ; t. VII p. 95. « Mais ce que toi, à qui c'était possible, tu as obtenu en prenant tes jambes à ton cou, afin d'être là où 'rien des fils de Pélops' (tu connais le reste), nous avons obtenu la même chose à peu près d'une autre façon : en effet, lorsque je me suis prêté à la salutation rituelle de mes amis, qui advient d'autant plus

responsabilité de César dans la situation du moment. La Fortune serait-elle donc toute-puissante ?

« Mais, par Hercule, je pleurais alors sur la République, qui m'était plus chère que la vie non seulement à cause de ses bienfaits envers moi, mais aussi de mes bienfaits envers elle, et dans les circonstances actuelles, bien que ce ne soit pas seulement la raison qui me console, elle qui doit avoir un fort grand pouvoir, mais aussi le temps qui passe, qui soigne d'habitude jusqu'aux idiots, je souffre pourtant que la communauté que nous avons dans l'Etat se soit à ce point effondrée que ne reste pas même l'espoir d'une amélioration. Mais en réalité, ce n'est bien sûr pas à celui qui tient tout en son pouvoir que revient la faute, si ce n'est peut-être que cela même n'aurait pas dû être⁴⁴⁵. » La suite du texte nous intéresse particulièrement car elle propose entre autres explications de la situation le hasard : « mais des accidents, certains dus au hasard, d'autres à notre faute, ont eu lieu de telle sorte qu'il ne faut pas geindre sur le passé. Je ne vois aucun espoir qui demeure. Ce qui me fait revenir à mes premières remarques : c'est avec sagesse que tu as quitté cette situation si tu en as pris la décision, avec chance si tu l'as fait par hasard⁴⁴⁶. » Cicéron ne tranche pas lui-même. Soit il s'agit d'un fâcheux incident, comme l'indiquent les mots « hasard » (*casus*) et « se produire (pour une chose néfaste) » (*accidere*), soit c'est le fruit d'une réflexion nourrie. Ce qui demeure certain, c'est l'influence de la chance et la difficulté à la maîtriser, même dans un acte raisonné.

Le hasard marque donc l'issue de nos choix rationnels. De plus, la contingence paraît aussi pouvoir agir de l'intérieur ; il arrive en effet qu'elle surgisse de la propre émotivité de

fréquemment qu'ils croyaient habituellement voir en un citoyen qui a de bonnes idées un oiseau blanc, je me cache dans ma bibliothèque. C'est pourquoi je réalise des oeuvres de l'importance desquelles tu te feras peut-être une idée ; en effet, j'ai compris grâce à quelques propos que tu as tenus, tandis que tu reprochais ma tristesse et mon désespoir chez toi, que tu disais regretter l'esprit qui émanait de mes livres ». *Sed quod tu, cui licebat, pedibus es consecutus, ut ibi esses « ubi nec Pelopidarum » (nosti cetera), nos idem prope modum consequimur alia ratione. Cum enim salutationi nos dedimus amicorum, quae fit hoc etiam frequentius quam solebat quod quasi auem albam uidentur bene sentientem ciuem uidere, abdo me in bibliotecam. Itaque opera efficio tanta quanta fortasse tu senties ; intellexi enim ex tuo sermone quodam, cum meam maestitiam et desperationem accusares domi tuae, dicere te ex meis libris animum meum desiderare.*

⁴⁴⁵*Ibid.*, p. 96. *Sed mehercule et tum rem publicam lugebam, quae non solum a suis erga me sed etiam a meis erga se beneficiis erat mihi uita mea carior, et hoc tempore, quamquam me non ratio solum consolatur, quae plurimum debet ualere, sed etiam dies, quae stultis quoque mederi solet, tamen doleo ita rem communem esse dilapsam ut ne spes quidem melius aliquando fore relinquatur. Nec uero nunc quidem culpa in cuius potestate omnia sunt, nisi forte id ipsum esse non debuit.*

⁴⁴⁶*Ibid.*, p. 96. *sed alia casu, alia etiam nostra culpa sic acciderunt ut de praeteritis non sit querendum. Reliquam spem nullam uideo. Qua re ad prima redeo : sapienter haec reliquisti consilio, feliciter si casu.*

Cicéron⁴⁴⁷. Il en est ainsi quand il dit pleurer. Qu'elles soient réelles ou feintes⁴⁴⁸, les larmes qu'il allègue comme autant d'obstacles à la rédaction d'une lettre à Atticus valent en soi comme motif qu'il accepte de mettre en avant comme légitime. Lors de son séjour prolongé à Brindes, où il était venu après la défaite de Pharsale, contrairement aux autres Pompéiens, en attendant un prompt règlement de la situation, il écrit à Atticus, le 17 décembre 48 : « O situation malheureuse ! Qu'écrire ou que souhaiter ? Je ferai bref ; les larmes en effet se sont tout à coup répandues. Je m'en remets à toi : avise⁴⁴⁹. » Après une phrase de requête il reprend : « Pardonne-moi, je t'en prie ; je ne puis en raison des pleurs et de la souffrance m'attarder plus longtemps sur la question⁴⁵⁰. » Même si la missive se prolonge encore pour une dizaine de lignes, l'état intérieur de l'épistolier en a fortement conditionné la teneur, le style et la longueur. C'est du moins ce qu'il affirme, et nous nous en tiendrons à ses dires. Cette lettre est particulièrement importante pour notre propos car elle manifeste l'existence de « circonstances intérieures » auxquelles Cicéron est soumis.

Ce poids émotif peut être profondément inhibant. On le voit par exemple dans une lettre écrite quelques mois auparavant à Atticus en février 49⁴⁵¹. Venant d'apprendre que Pompée a finalement quitté Brindes, et qu'à l'annonce de cette nouvelle, Domitius se serait rendu à César, Cicéron commence par s'exclamer « O honte, qui se fait d'elle-même malheur⁴⁵² ! » puis achève rapidement en disant « O deuil ! La douleur m'empêche de t'en écrire davantage. J'attends une lettre de toi⁴⁵³. » Cicéron, sous le coup de ses émotions, interrompt sa lettre pour solliciter et attendre celle d'Atticus. Il s'avoue dépassé. Ainsi son espoir est-il reporté et sa préoccupation s'efface-t-elle au profit de l'attente. Il diffère et reporte vers l'extérieur son avis : des informations nouvelles ou une lettre de son ami. L'inconvénient est évidemment qu'il perd en autonomie. Peut-on encore parler de liberté sous une telle contrainte ?

⁴⁴⁷ B. P. Mc Laughlin souligne la force des circonstances extérieures, capables de générer un stress qui ôtera présence d'esprit et état de conscience générale. L'opinion en sera altérée, même provisoirement, ce qui n'est pas sans risque si un choix doit être posé dans ce laps de temps. « Exploring the Possibility of Self-deception in Belief », *Perspectives on Self-deception*, p. 49.

⁴⁴⁸ Il pourrait s'agir d'une théâtralité consciente ou inconsciente reprise par Cicéron. Cependant ces larmes nous semblent véritables.

⁴⁴⁹ *Att.*, XI, 7 ; t. VI p. 176. *O rem miseram ! Quid scribam aut quid uelim ? Breue faciam ; lacrimae enim se subito profuderunt. Tibi permitto, tu consule.*

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 176. *Ignosce, obsecro te ; non possum prae fletu et dolore diutius in hoc loco commorari.*

⁴⁵¹ *Att.*, VIII, 8 ; t. V p. 183.

⁴⁵² *Ibid.*, p. 183. *O rem turpem et ea re miseram !*

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 183. *O rem lugubrem ! Itaque intercludos dolore quo<minus> ad te plura scribam. Tuas litteras exspecto.*

c- Affirmation d'une liberté personnelle face au hasard.

De façon générale, le fait que le temps soit limité oblige Cicéron à des compromis par rapport aux idéaux théoriques qu'il nourrit car il ne dispose pas forcément d'un long moment de réflexion ni de choix variés. La « temporalisation » rend nécessairement imparfaites ses valeurs abstraites. Il s'agira alors de s'adapter en fonction des échéances, voire de faire des compromis, et surtout de fixer des priorités. En définitive, ce passage par le temps est une pierre de touche de la profondeur et de la validité des valeurs prônées par notre auteur. Il était à ce titre important de comparer la correspondance avec ses ouvrages philosophiques. J. Boes⁴⁵⁴ a déjà minutieusement accompli cette démarche, qui avait suscité bien des articles avant lui⁴⁵⁵, et éclairci la question et il ne s'agit pas pour nous de faire l'apologie de Cicéron.

Nous voudrions ici nous interroger sur la réalisation des idéaux cicéroniens dans le temps, c'est-à-dire dans les limites qu'il impose à la réflexion et à l'action, et qui tiennent aussi au contexte. En cultivant un univers mythique goûté par notre auteur, nous nous demanderons⁴⁵⁶ en quelque sorte si Cicéron ressemble davantage à Ulysse, qui se contente d'une apparence de justice (*dikè*) et admet que « qui veut la fin veut les moyens » ou à Achille, qui exige une concordance parfaite entre paroles et actes, quitte à aller jusqu'à la mort. Dénombrer les contradictions de Cicéron serait fastidieux. Beaucoup ont déjà été dénoncées⁴⁵⁷ et ont globalement laissé une image négative dans la littérature⁴⁵⁸. Nous nous

⁴⁵⁴ *La philosophie et l'action dans la correspondance de Cicéron*, 1990.

⁴⁵⁵ Nous ne reviendrons pas sur ces rapprochements. Voir aussi en partie le réquisitoire accablant et forcé de J. Carcopino à ce sujet.

⁴⁵⁶ Nous nous appuyons ici sur le séminaire de P. Puci à Lille en 1999-2000, portant sur *Philoctète*. Voir *Philoctète* 108-109.

⁴⁵⁷ Depuis des siècles, les critiques n'ont pas manqué face aux retournements de Cicéron, par exemple chez Fénelon. Sous sa plume, Démosthène réplique à Cicéron qui se pique d'être un *homo platonius* : « Il faut faire ce que vous avez dit de Caton en vous moquant de lui, étudier la philosophie, non pour découvrir les vérités qu'elle enseigne, afin d'en raisonner, comme font la plupart des hommes, mais pour la réduire en pratique ». Il lui assène encore : « dans le même temps que vous faisiez le philosophe, n'avez-vous pas prononcé des beaux discours où vous flatiez César, votre tyran, plus basement que Philippe ne l'était par ses esclaves ? Cependant on sait comme vous l'aimiez ; il y a bien paru après sa mort, et de son vivant vous ne l'épargniez pas dans vos lettres à Atticus. »

Le Caton de Fénelon est plus violent encore. Il attaque notre auteur en ces termes : « Les gens qui parlent si bien devraient ajuster toutes leurs paroles avec assez d'art pour ne pas se contredire eux-mêmes. Ce Cicéron qui a élevé jusqu'au ciel César, et qui n'a point eu de honte de prier les dieux de n'envier pas un si grand bien aux hommes, de quel front a-t-il pu dire ensuite que les meurtriers de César étaient les libérateurs de la patrie ? » (dialogue 43). Chaque fois, Cicéron répond de la même façon à Caton : « Il fallait bien s'accommoder aux besoins de la République », ou encore à Démosthène : « il fallait bien s'accommoder au temps, et tâcher d'adoucir le tyran, de peur qu'il ne fit encore pis ». J.-P. Néraudeau, « Cicéron aux Enfers, ou la conjuration des ombres », (Fénelon, « dialogue des morts », 31, 32, 33, 43, 46), *Présence de Cicéron*, p. 186-187.

⁴⁵⁸ R. Martin s'est ainsi penché sur cinq rôles qu'on lui a donné dans le théâtre français, et s'il conclut à l'intérêt que Cicéron a suscité dans l'histoire littéraire, nous souhaiterions nous attarder sur la qualité morale qu'on lui prête. D'après les exemples qu'il a sélectionnés, le bilan est globalement négatif. « Nous avons donc pu contempler, non parfois sans quelque ébahissement, cinq images de Cicéron - cinq images malaisément

bornerons donc à étudier en quoi ces contradictions sont le fruit d'adaptations à des circonstances exceptionnelles. Par exemple, Cicéron n'hésite pas à écrire à peu de lignes d'intervalle dans le *De Domo sua* un fait et une maxime complètement contradictoires. En effet, il affirme être demeuré chez lui et ne pas être allé au sénat par crainte des troubles : « Moi ? mais je n'y (= au sénat) suis pas allé et je me suis tenu chez moi tant que les troubles ont duré⁴⁵⁹ ... » Or au paragraphe suivant nous lisons : « Je déclare d'abord qu'un bon sénateur a le devoir d'aller toujours au sénat, et je ne partage pas l'avis de ceux qui décident de ne pas aller en personne au sénat dans les moments moins favorables⁴⁶⁰ ... » Il y a toute apparence de duplicité, mais ne pourrait-on pas aussi y voir une habileté diplomatique dans un contexte donné, pour des récepteurs donnés ?

Dans le domaine politique, la question est d'importance car les devoirs des uns et des autres n'étaient pas toujours nets. Souvenons-nous que le clientélisme à Rome était en soi une école de formation à la souplesse : les liens, a priori héréditaires, étaient en fait si souples que l'usage d'avoir plusieurs patrons devint fréquent⁴⁶¹ ; par ailleurs la limite des obligations réciproques était imprécise, car aucune règle juridique n'en fixait les contours.

superposables. Nous avons rencontré chez l'Abbé Pellegrin, le père quelque peu abusif, utilisant sa fille - parfois avec maladresse - comme un instrument au service de l'Etat ; chez Crébillon, le consul irrésolu, craintif et comme fasciné par un ennemi qu'il admire ; chez Voltaire, le héros sans peur et sans reproche, valeureux champion de la bourgeoisie progressiste face à un aristocrate plein de morgue ; chez Guichard, le sage à la fois tranquille et courageux, opposant les valeurs de l'esprit à la force brutale ; chez Dumas et Maquet, le politicien conservateur, totalement dénué de scrupules, et n'hésitant pas à recourir au crime pour assurer son pouvoir et celui de la classe dominante... L'un des cinq est-il le vrai Cicéron ? Ou bien aucun des cinq ne l'est-il ? A cette question mon exposé n'avait pas pour but de répondre. Mais il me semble que, même si elle prend parfois des aspects inattendus, cette 'présence de Cicéron' sous les feux de la rampe ne saurait être indifférente aux latinistes. Car si la 'survie' des grands hommes - cette survie à laquelle Marcus Tullius croyait et tenait tant - est bien assurée par les travaux des érudits, elle l'est aussi par les oeuvres capables de toucher le grand public. Et Cicéron, qui était passionné de théâtre et qui citait si volontiers les tragiques latins, n'aurait certainement pas rougi de devenir, même sous des traits quelquefois surprenants, un 'personnage du répertoire'. » « Présence de Cicéron sur les tréteaux français, ou les métamorphoses d'un grand homme », p. 247. Sur les quatre exemples les plus marquants, trois sont défavorables à notre auteur. L'abbé Pellegrin, dans son *Catilina*, joué en 1742, le présente comme un père abusif, disposant à son gré du coeur de sa fille, et n'hésitant pas à jouer les entremetteurs, ou presque. (*Ibid.* p.233). En 1748, Crébillon écrit lui aussi un *Catilina*. Dans cette pièce, Catilina est amoureux de Tullia. Cicéron, utilise donc sa fille pour écarter le péril dont il a été prévenu par elle. (*Ibid.* p.234-5). En 1848, Alexandre Dumas et son fidèle collaborateur Auguste Maquet, écrivent un drame en cinq actes et sept tableaux autour de Catilina, qui introduit à Rome la notion de lutte des classes. Face à lui, Cicéron est l'image même de la bonne conscience bourgeoise et conservatrice, qui préconise la charité comme remède à l'injustice sociale. En justicier, Catilina veut mettre fin à ces inégalités, d'où la décision de Cicéron de le tuer. Cette pièce le présente donc comme un assassin doublé d'un politicien véreux, qui accule le noble Catilina à une illégalité qui lui répugne. (*Ibid.* p.244)

⁴⁵⁹ *De domo sua*, III, 6. *Ego uero neque ueni et domo me tenui quandiu turbulentum tempus fuit...*

⁴⁶⁰ *Ibid.* IV, 8. *Primum dico senatoris esse boni semper in senatum uenire, nec cum iis sentio qui statuunt minus bonis temporibus in senatum ipsi non uenire...*

⁴⁶¹ Voir J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 46-47. La contradiction de l'*amicitia* cicéronienne y est soulignée. « Cette contradiction n'est autre que celle qui résulte de l'écart entre une conception élevée de la morale et de la vertu et les réalités de la vie et de l'action politique. Cicéron s'est trouvé constamment placé entre ces deux alternatives et il n'a pas toujours formellement choisi

Il en allait de même pour l'amitié, dont le désintéressement côtoie une évidente utilité pratique et politique⁴⁶². Cicéron a lui-même proclamé parfois l'importance de s'adapter dans les revers de fortune, même au détour d'un traité théorique comme *De Amicitia*⁴⁶³ : « Je juge donc qu'il faut poser des limites propres à ce que, une fois que les usages entre amis sont devenus irréprochables, il y ait alors entre eux communauté en tous points, de projets, de résolutions sans aucune exception ; de sorte que, en cas de revers malheureux, qui amène à recourir à des résolutions moins droites, sur lesquelles se jouent leur tête ou leur renommée, on doive même s'écarter de son trajet, pourvu qu'une profonde malhonnêteté ne s'ensuive pas⁴⁶⁴. » L'enjeu de ce débat détermine la crédibilité de notre auteur, ou son éventuelle versatilité. Malgré les difficultés, Cicéron souhaite se ménager une liberté personnelle. N'est-ce pas une aspiration légitime pour un philosophe ? Tout le problème consiste à trouver un domaine qui échappe à la contrainte, ou à tirer parti de celle-ci.

En effet, il existe des aspects positifs du hasard contraignant. Face à l'inévitable, une première démarche, dans la lignée de ce que nous avons dégagé auparavant, consiste à extraire les éléments positifs de la situation, même si elle est déplaisante. De ce point de vue, on peut considérer par exemple qu'un dilemme offre déjà l'avantage de présenter un choix, même s'il est réduit. On le voit lors de la conjuration de Catilina. « Cicéron se trouvait acculé à jouer toutes ses chances : ou bien il laissait faire les conjurés. La révolte, alors, faisait boule de neige, entraînant les *populares* et leurs vrais chefs, César et Crassus. La République tombait sans qu'un sénat hésitant fût rien pour protester. Ou bien, il prenait le risque d'agir - c'est-à-dire d'engager un combat inévitablement sanglant - et alors, il s'attirait des haines dont il savait très bien qu'elles seraient inexpiables. Il cessait d'être l'homme de l'unanimité et devenait, pour tout le monde, un bouc émissaire⁴⁶⁵. » Pour résoudre ce dilemme, il n'est qu'à faire appel au

entre elles. Il constate que la *uirtus* n'a guère sa place dans le domaine de l'activité publique lorsqu'on la prend dans son sens moral le plus strict et qu'il est difficile d'accorder sur ce point morale et politique. »

⁴⁶²P.-F. Mourier, *Cicéron, l'avocat et la République*, p. 108-9, se référant au *De Officiis*, Livre I, XVII. L'auteur remarque que les liens d'amitié transcendent même les parentés familiales et revêtent un caractère sacré. C'est au travers du conflit entre ces différents degrés de sociabilité et de bienveillance que doit concrètement se régler l'action pratique, au coup par coup pour ainsi dire.

⁴⁶³*De Amicitia*, XVII, 61 : *His igitur finibus utendum arbitror, ut, cum emendati mores amicorum sint, tum sit inter eos omnium rerum, consiliorum, uoluntatum sine ulla exceptione communitas ; ut etiam, si qua fortuna acciderit, ut minus iustae uoluntates adiuuandae sint, in quibus eorum aut caput agatur aut fama, declinandum de uia sit, modo ne summa turpitudine sequatur.*

⁴⁶⁴Nous esquisserons ici un rapprochement avec la rhétorique, puisque selon R. Poncelet, à un niveau « microscopique » d'expression, le compromis linguistique a été accepté par Cicéron. *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p. 277.

⁴⁶⁵A. Michel et C. Nicolet. *Cicéron*, p. 37.

bon sens, qui encourage certainement à choisir de deux maux le moindre. L'alternative, compte tenu de l'intelligence de Cicéron, se réduit rapidement à un seul terme. Aussi choisit-il d'affronter de son plein gré les conjurés.

L'acceptation des circonstances peut aussi s'avérer libératrice car elle correspond à une soumission temporaire à des événements extérieurs ponctuels. En acceptant d'avoir été soumis aux circonstances d'un moment, voire débordé par leur force, Cicéron affirme aussi le caractère passager de leur coercition. Il existe donc, dans la nouveauté du quotidien que porte chaque jour, une liberté et une marge de manœuvre, qui offrent une nouvelle chance, une nouvelle « donne ». Ainsi, notre auteur embrasse et dépasse la situation. Tel est le discours qu'il tient à Cornificius, gouverneur de l'Afrique Ancienne, qui lui demande de lui pardonner ; il s'agit selon J. Beaujeu d'un « mystérieux incident, survenu probablement durant l'été 44, à propos d'un certain Sempronius⁴⁶⁶ ». Cicéron dit accepter ses excuses : « de fait, tu n'as pu maintenir une conduite stable dans un contexte si perturbé ; 'Maintenant ce jour apporte une autre vie, il réclame d'autres façons d'agir⁴⁶⁷, » Accepter les conditions extérieures n'est pas une abnégation de sa volonté ; c'est pour notre auteur une façon de composer avec autrui et d'admettre sa limite et sa dépendance. Ainsi la soumission provisoire et consentie devient victoire.

En affirmant que les circonstances extérieures relèvent parfois du hasard, Cicéron peut même se disculper. Par exemple, le 21 ou 22 avril 49, il écrit à Servius Sulpicius Rufus et lui explique pourquoi il n'a pu seconder l'action de celui-ci. Cherchant à se dédouaner, il invoque de façon implicite le rôle d'un hasard malheureux dans la suite de conjonctures qui ont nui à leur rapprochement.

Dans un premier temps, il marque son approbation, et assure au destinataire toute sa sympathie : « Si seulement, Servius, nous avons pu nous entretenir ensemble, tandis que la situation ne s'était pas détériorée (c'est ainsi que maintenant il faut dire) ! Assurément, nous aurions apporté quelque aide à la république déclinante ; j'avais en effet déjà appris durant mon absence que, prévoyant ces maux bien à l'avance, tu avais été le défenseur de la paix à la

⁴⁶⁶Voir sa notice t. X p. 169.

⁴⁶⁷*Fam.*, XII, 25, 1-5 ; t. X p. 191. *neque enim statuti quid in tanta perturbatione habere potuisti ; 'Nunc hic dies aliam uitam adfert, alios mores postulat'*

fois pendant ton consulat et après ton consulat. Or moi, alors que j'approuvais ton avis, et que je pensais de même, je n'obtenais aucun résultat⁴⁶⁸. »

Dans un deuxième temps, il justifie le fait que leur rapprochement n'ait pas eu lieu en l'imputant à une mauvaise fortune. « En effet, j'étais venu tardivement, j'étais seul, je semblais être peu au fait de l'affaire, et j'étais tombé sur la folie d'hommes avides de se battre⁴⁶⁹. » Cette dernière phrase expose, comme le montre l'adverbe « en effet » (*enim*) les raisons de son impuissance. C'est le décalage par rapport à l'occasion offerte qui apparaît en tout premier, à travers l'adverbe « tardivement » *sero* ; puis vient l'isolement et le regard des autres, contingences extérieures qui s'arrêtent aux apparences (Cicéron écrit en effet qu'il semblait [*uidebar*] ne pas connaître l'affaire, et sous-entend ainsi qu'il n'en était rien), et enfin, le rôle du hasard présent à travers le verbe « j'étais tombé » (*incideram*) et « l'anti-personnification » qui consiste à placer Cicéron face à la folie d'un groupe, et non sur des hommes marqués par la folie (ainsi, les individus s'effacent et l'on ne perçoit plus qu'une force anonyme). Quelle que soit l'utilisation rhétorique de la notion de hasard, ce qui importe ici est que Cicéron juge sa puissance suffisamment grande pour l'invoquer. Il lui attribue un rôle déterminant, au point d'avoir pu l'éloigner de son correspondant. Peut-être est-ce un prétexte, mais à travers lui, Cicéron donne consistance à la Fortune.

De plus, un autre avantage de cette attitude est que la soumission ponctuelle à la Fortune ramène à l'*humanitas* et évite l'*ubris*. Ainsi, dans une lettre que Cicéron adresse à un certain Titius⁴⁷⁰ en 46, pour le consoler de la mort de son fils, il souligne la nécessité de se soumettre à la Fortune qui réagit toutes les vies humaines. Il invite alors son destinataire à adopter un point de vue sage et lucide : « de nous souvenir que nous sommes des hommes, nés sous une loi qui veut que notre vie soit en butte à tous les traits lancés par la fortune, et que nous ne saurions refuser de vivre selon la condition dans laquelle nous sommes nés, et de ne pas prendre si péniblement les coups du hasard puisque nous ne pouvons les éviter par aucune résolution⁴⁷¹. »

⁴⁶⁸ *Fam.* IV, 1 ; t. VI p. 60. *Utinam, Serui, saluis rebus (sic enim est dicendum) colloqui potuissemus inter nos ! Profecto aliquid opis occidenti rei publicae tulissemus ; cognoram enim iam absens te haec mala multo ante prouidentem defensorem pacis et in consulatu tuo et post consulatum fuisse. Ego autem, cum consilium tuum probarem et idem ipse sentirem, nihil proficiebam.*

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p. 60. *Sero enim ueneram, solus eram, rudis esse uidebar in causa, incideram in hominum pugnandi cupidorum insanias.*

⁴⁷⁰ Il s'agit d'un des destinataires inconnus de nous.

⁴⁷¹ *Fam.*, V, 16 ; t. VII p. 231. (...) *homines nos ut esse meminerimus ea lege natos ut omnibus telis fortunae proposita sit uita nostra, neque esse recusandum quo minus ea qua nati sumus condicione uiuamus neue tam grauiter eos casus feramus quos nullo consilio uitare possimus (...)*

La connaissance de cette sujétion obligatoire à la nécessité amène en définitive un soulagement personnel : puisqu'il est impossible d'échapper à la fatalité, on peut sans scrupule y souscrire. Est-ce à dire qu'il faut abandonner toute liberté personnelle ? Examinons quelle est la marge de manœuvre que Cicéron attribue à un individu face au conditionnement extérieur.

La volonté conserve un poids face au déterminisme, selon notre auteur. Convaincu de la toute-puissance des circonstances, Cicéron revendique néanmoins une certaine autonomie face à elles, affirmant qu'une liberté fondamentale persiste au-delà des obstacles et manifestant par ses choix et ses dires qu'en définitive, fût-ce devant une situation écrasante, il existe toujours une marge de liberté possible. Même l'acceptation des circonstances est un acte libre délibéré.

Par exemple, au moment où Cicéron hésite à quitter l'Italie pour suivre Pompée après l'échec des Pompéiens à Corfinium face à César, il analyse les conduites possibles dans une lettre à Atticus⁴⁷². Il s'inspire alors de cas antérieurs notamment celui de Philippe, de L. Flaccus, et de Q. Mucius⁴⁷³ : ce dernier, sous la tyrannie de Cinna, « avait coutume cependant de dire qu'il prévoyait ce qui est advenu, mais qu'il préférerait finir ainsi que d'approcher en armes des murs de sa patrie⁴⁷⁴ ». Notre auteur rappelle alors l'attitude de Thrasybule, tout autre et peut-être meilleure, car après avoir fui la tyrannie des Trente, il rentra en armes dans Athènes à la tête des exilés. Et Cicéron d'ajouter : « Mais il y a une certaine vérité dans le raisonnement et la phrase de Mucius ; dans celle de Philippe aussi : à la fois obéir aux circonstances quand cela est nécessaire, et ne pas les laisser de côté quand elles nous sont données⁴⁷⁵ ». Dans les deux cas agréés par Cicéron, le choix est consenti librement, malgré la difficulté ou la peine qu'il suscite.

Notre auteur affirme donc la prédominance de la volonté et de la liberté sur le déterminisme. Il est attentif aux données qui s'imposent à lui. Cependant, tenir compte du contexte ne signifie pas passivité ou fatalisme. Au contraire, la volonté compte beaucoup. Cicéron y insiste dans le *De Fato* ; il y exprime son désaccord avec l'idée que les éléments naturellement donnés nous conditionnent complètement : « Ce n'est pas une raison, si la

⁴⁷²Att., VIII, 3 ; t. V p. 169-175.

⁴⁷³ L. Marcus Philippus (cos. 91) ; L. Valérius Flaccus (cos. 100) ; Q. Mucius Scaevola (cos. 95), le grand juriste, mis à mort en 82 sur l'ordre de C. Marius le jeune.

⁴⁷⁴Ibid., p. 173. *Qui tamen ita dicere solebat se id fore uidere quod factum est, sed malle quam armatum ad patriae moenia accedere.*

⁴⁷⁵Ibid., p. 173. *Sed est certa quaedam illa Muci ratio atque sententia ; est illa etiam Philippi : et cum sit necesse seruire tempori, et non amittere tempus cum sit datum.*

diversité des inclinations provient de causes naturelles et antérieurement données, pour que nos volontés aussi et nos désirs aient des causes naturelles et antérieurement données. Car rien ne serait en notre pouvoir s'il en était ainsi⁴⁷⁶.» Malgré certaines nuances, son propos est ferme : « Nous voulons bien convenir qu'être fin ou obtus, robuste ou chétif, ne dépend pas de nous. Mais celui qui pense en conclure que nous asseoir ou marcher n'est pas davantage de notre volonté, celui-là ne voit pas ce que c'est qu'une conséquence. » Et Cicéron d'ajouter que Stilpon, philosophe mégarique, disait, à sa louange, qu'il aimait le vin et les femmes, pour mieux montrer combien il avait dompté sa nature⁴⁷⁷ ; et notre auteur, pour contrecarrer tout jugement d'après les apparences physiques, rappelle que le physiognomiste Zopyre, d'après les traits de Socrate, le disait stupide. Il conclut donc que « Ces vices peuvent bien résulter de causes naturelles ; mais les extirper, en arracher jusqu'à la racine, de manière que celui-là même qui y était porté s'affranchisse de si grands défauts, voilà ce qui ne dépend pas de causes naturelles, mais de la volonté, du travail et de l'étude⁴⁷⁸ » ou encore que « semblablement, aux mouvements volontaires de l'âme, il ne faut pas chercher de cause externe : car le mouvement volontaire a pour nature propre d'être de notre pouvoir et notre dépendance, et non sans cause, car sa cause est sa nature même⁴⁷⁹. »

Cicéron, s'il admet le poids des circonstances, prône donc hautement la prédominance de la liberté et affirme qu'en dehors de cas extrêmes comme la guerre, qui bouleverse les marges de décision, la volonté prime. C'est qu'il voit fort bien les dérives et les implications de la thèse fataliste, qu'il dénonce⁴⁸⁰ comme des « raisonnement[s] paresseux » : « Ne nous embarrassons pas non plus de ce qu'on nomme le raisonnement paresseux (...) : en effet les philosophes appellent raisonnement paresseux un raisonnement qui nous conduirait à vivre dans l'inaction complète. Voici comme on pose la question : ' Si c'est votre destin de guérir de cette maladie, que vous fassiez ou non venir le médecin, vous en guérirez. Pareillement, ci c'est votre destin de ne pas guérir de cette maladie, que vous fassiez ou non venir le médecin, vous n'en guérirez pas. Et l'un des deux est votre destin. Donc il ne sert à rien de faire venir le médecin.' » Cicéron s'insurge contre cette vision⁴⁸¹, se détache de l'acceptation du destin que

⁴⁷⁶*De Fato*, V, 9. *Non enim, si alii ad alia propensiores sunt propter causas naturalis et antecedentes, idcirco etiam nostrarum uoluntatum atque adpetitionum sunt causae naturales et antecedentes. Nam nihil esset in nostra potestate, si ita res se haberet.*

⁴⁷⁷*Ibid.*, V, 10.

⁴⁷⁸*Ibid.*, V, 11.

⁴⁷⁹*Ibid.*, XI, 23.

⁴⁸⁰*Ibid.*, XII, 28.

⁴⁸¹*Ibid.*, XIII, 29 : « On a raison de traiter de paresse et d'inertie cette manière de poser la question, car, avec le même raisonnement on retrancherait toute action de la vie. »

prônaient les Stoïciens et fait sien le raisonnement de Carnéade⁴⁸² : « Si tout arrive par des causes antérieures, tous les événements s'entrelacent et sont tramés ensemble dans un enchaînement naturel ; s'il en est ainsi, la nécessité fait tout ; si cela est vrai, rien n'est en notre pouvoir. Or, il y a quelque chose en notre pouvoir. Mais si tout arrive par le destin, tout arrive par des causes antérieures ; donc tout ce qui arrive n'est pas le fait du destin ». La conclusion de l'Arpinate est, à son habitude, très nuancée et correspond aux deux attitudes que nous venons de dégager : acceptation et pugnacité. « En définitive, cette distinction établie : dans certains cas il est vrai de dire que, telles causes étant antérieurement données, il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher que l'effet s'ensuive ; et, dans d'autres cas, des causes étant antérieurement données, il demeure néanmoins en notre pouvoir que l'événement en soit différent⁴⁸³ ... » Or c'est exactement ce qui ressort si l'on fait le bilan des choix de Cicéron face aux faux-pas successifs qu'on lui impute⁴⁸⁴.

Même d'un point de vue social selon notre auteur, les circonstances et le conditionnement extérieur ont leurs limites. En *homo nouus*, Cicéron a maintes fois insisté sur la liberté que détient chacun de créer sa propre vie, en tenant certes compte des données de la naissance, mais en les dépassant par sa volonté. Le *De Officiis* exprime clairement cette position, d'un point de vue social : « Le pouvoir⁴⁸⁵ (...), les commandements, la notoriété, les

⁴⁸²*Ibid.*, XIV, 32. Notons que selon Cicéron, Chrysippe veut tenir le moyen terme entre les partisans du destin et les autres, mais sa rhétorique l'entraîne du côté des « fatalistes ».

⁴⁸³ *Ibid.*, XXI, 45. *omninoque, cum haec sit distinctio, ut quibusdam in rebus uere dici possit, cum hae causae antegressae sint, non esse in nostra potestate, quin illa eueniant, quorum causae fuerint ; quibus dam autem in rebus causis antegressis in nostra tamene esse potestate, ut illud aliter eueniat.*

⁴⁸⁴ *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 39. P. Boyancé fait notamment allusion à l'analyse que fait R. Syme dans *Roman Revolution*, et la résume ainsi : selon R. Syme, « Cicéron a voulu ne pas retomber dans les faiblesses et les erreurs de sa conduite au cours de la guerre civile entre Pompée et César ; il a cru pouvoir enfin marquer son empreinte sur les événements. Mais en évitant Charybde, il est tombé sur Sylla. Il s'est gravement trompé en s'acharnant sur un Antoine, dont le caractère ne méritait pas la sévérité de ses invectives et qui n'avait pas les desseins tyranniques qu'il lui prête. Il s'est trompé encore en misant sur Octave, mû qu'il était par une opinion trop flatteuse de sa propre sagacité. » N'étant pas d'accord avec ce point de vue, P. Boyancé dit suivre plutôt Harald Frisch (*Cicero's Fight for the Republic. The historical background of Cicero's Philippica*, Copenhague, 1946) et écrit « Je penserai volontiers pour ma part que deux faits ont dominé le cours des événements, et Cicéron n'a rien pu contre eux : l'état d'esprit des vétérans dont Octave, héritier spirituel de César, n'a pas pu ne pas s'imprégner peu à peu ; le désastre inattendu de la mort quasi simultanée des deux consuls, Hirtius et Pansa, privant Cicéron de ses alliés césariens et ouvrant la crise constitutionnelle. » Puis, p. 43, pour conclure « provisoirement » il se réfère au compte-rendu que Otto Seel a fait du livre de M. Klass et le cite : « Les relations de Cicéron et de César appartiennent à ce domaine auquel doit être réservé le mot 'tragique', ce domaine où l'un n'a pas raison et l'autre tort, mais où tous deux sont placés sur la scène de leur vie avec la mission que le destin leur assigne de se heurter l'un à l'autre, de croître, de s'anéantir et de se réaliser. » *Deutsche literarische Zeitung*, 1940, p. 1107). Enfin, P. Boyancé rappelle (*Ibid.*p.45) que « Pour la guerre civile, M. G.M.A. Grube souligne la position de médiateur où Cicéron s'est placé et montre qu'il n'a nullement manqué de clairvoyance » (*Cicéron médiateur de la paz en la guerra civil de Cesar y Pompeio*, dans *Helmantica*, III, 1952, p.53-76).

⁴⁸⁵ *De Officiis*, Livre I, XXXII, 115.

charges, les richesses, la puissance et leurs contraires, qui relèvent du hasard, sont régis par les circonstances ; quant au personnage que nous voulons jouer, cela dépend de notre volonté. Aussi les uns s'adonnent-ils à la philosophie, d'autres au droit civil, et d'autres à l'éloquence, et parmi les vertus elles-mêmes, l'un préfère exceller dans l'une et un autre dans une autre. Ceux à vrai dire dont les pères ou les aïeux se sont distingués par quelque titre de gloire, s'efforcent en général de s'illustrer dans le même genre de mérite (...) Mais il arrive parfois que quelques-uns, renonçant à imiter leurs ancêtres, poursuivent certain dessein personnel, et ceux-là surtout s'y appliquent en général, qui, nés d'aïeux obscurs, se proposent de grandes choses. » La *persona* que l'on devient est une construction libre dans un cadre défini de façon contingente. On voit que Cicéron fait primer la volonté sur une pensée de l'origine, qui ferait peser sur chacun une voie unique et déterminée. Existerait-il donc un pôle de stabilité indépendant du hasard ?

Selon Cicéron certains faits peuvent échapper totalement à l'emprise du hasard. En effet, à l'échelle d'une vie entière, il affirme la liberté et l'autonomie de l'individu. On le décèle également dans le concret du quotidien : certains sentiments ou certaines valeurs interviennent indépendamment des circonstances. La lettre à Atticus du 8 mars 49 est éclairante à ce sujet. Cicéron s'y plaint de ce que Pompée a attendu la perte de Corfinium pour le mettre au courant de ses projets. Comment en voudrait-il à Cicéron de ne pas l'avoir immédiatement rejoint à Brindes, d'autant que César se trouvait entre eux ? Notre auteur dit seulement craindre que Pompée ne soit en colère et ne l'accuse d'être ingrat. Il ajoute alors : « J'ai donc confiance que mon arrivée, quel que soit le moment où elle aura lieu, lui sera, comme tu l'écris, *agréable*⁴⁸⁶. » Cicéron fait donc confiance au jugement de Pompée et à sa stabilité pour voir au-delà du momentané.

Ce dépassement des contingences apparaît comme une caractéristique de la sagesse, comme Cicéron l'affirme lui-même dans le *De Amicitia*. Du qualificatif de « sage » Fannius, dans ce dialogue, dit en effet à Scévola qu'il fut maintes fois donné⁴⁸⁷ mais que son

⁴⁸⁶ Att., IX, 2b ; t. V p. 230. *Confido igitur aduentum nostrum illi, quoquo tempore fuerit, ut scribis, amenistoh fore.*

⁴⁸⁷ *De Amicitia*, 6-7. *Tribuebatur hoc modo M. Catoni, scimus L. Acilium apud patres nostros appellatum esse sapientem. Sed uterque alio quodam modo : Acilius, quia prudens esse in iure ciuili putabatur ; Cato, quia multarum rerum usum habebat, multa eius et in senatu et in foro uel prouisa prudenter uel acta constanter reponsa acute ferebantur ; propterea quasi cognomen iam habebat in senectute sapientis ; te autem alio quodam modo, non solum natura et moribus, uerum etiam studio et doctrina esse sapientem, nec sicut uulgus, sed ut eruditi solent appellare sapientem, qualem in reliqua Graecia neminem (nam qui Septem appellantur, eos, qui ista subtilius quaerunt, in numero sapientium non habent), Athenis unum accepimus, et eum quidem etiam Apollinis oraculo sapientissimum iudicatum, « On donnait ce nom récemment à Marcus Caton ; nous savons*

interlocuteur le mérite spécialement : « Voici donc la sagesse qu'on t'attribue : tu penses avoir en toi tout ce qu'il faut pour ton existence et tu considères les hasards de la vie humaine comme inférieurs à la vertu ⁴⁸⁸. »

On ne saurait mieux exprimer la primauté de la sagesse sur les contingences de l'existence. Cicéron accepte pleinement les données qui s'imposent à lui, en tire le meilleur profit, mais refuse une obédience absolue à ces contraintes extérieures. Pour lui prime la volonté personnelle et la liberté de choix.

Cicéron aborde donc de façon cohérente l'immersion dans le temps. Il accepte les contraintes du présent, qu'elles soient liées aux choses ou aux gens ; de cette soumission émane une sagesse et se dégage un soulagement quant à la responsabilité personnelle. Notre auteur n'en affirme pas moins une liberté individuelle dans un cadre bien circonscrit : celui du jugement personnel et d'un effort et rayonnement naturels à certaines personnes. Leurs moindres gestes sont empreints de sagesse et transcendent le contexte ou les influences extérieures.

Il apparaît ainsi que la philosophie n'est pas un pis-aller. L'activité philosophique de Cicéron est beaucoup plus large que son travail de lecture ou d'écriture, auquel il s'adonne, certes de façon souvent contrainte. Toute son attitude est en fait philosophique : chaque parcelle du temps doit être honorée, les meilleures, libres de contrainte, mais aussi les autres, soumises à des pressions plus ou moins acceptées.

aussi que Lucius Acilius, du temps de nos pères, fut appelé sage. Mais tous deux méritaient ce titre pour d'autres raisons que toi : Acilius pour sa réputation de savant jurisconsulte ; Caton, pour tout ce qu'embrassait son expérience, pour tous les avis sensés, tous les actes courageux, toutes les réponses ingénieuses dont il avait marqué son activité au sénat comme au forum : aussi était-ce déjà presque un surnom que le titre de sage qu'on lui donnait dans sa vieillesse. Pour toi il en est autrement : non seulement nature et caractère, mais aussi goût et connaissances font de toi un sage, non pas au sens vulgaire, mais comme les savants l'entendent d'ordinaire. Or, ainsi conçu, ce titre ne fut donné à personne en Grèce - car ceux qu'on appelle 'les Sept Sages' ne sont pas comptés comme tels par les spécialistes de ces questions - sauf une fois à Athènes, d'après la tradition, et ce fut à un homme que l'oracle d'Apollon a même jugé le plus sage. »

⁴⁸⁸ *De Amicitia*, 7. *hanc esse in te sapientiam existimant, ut omnia tua in te posita esse ducas humanosque casus uirtute inferiores putes.*

2- La norme.

« Mais j'entends ne pas refuser, comme le fait notre Lucilius, d'être lu par tout le monde⁴⁸⁹. »

En plus de situations ponctuelles subies, l'insertion dans le présent met en jeu une interaction avec les contemporains ; les personnes qui entourent Cicéron déterminent quelque peu ses choix. On peut alors parler d'une dialectique de soi et de l'autre. L'appartenance à une époque donnée insère la personne dans un arbitraire de codes, de normes, de situations qui n'émanent guère de son choix.

Comment fait Cicéron pour intégrer à son existence ces données qui ne dépendent pas de lui et tenir compte de la mentalité et de l'opinion de ses concitoyens ? Nous touchons ici encore à la confrontation entre le temps, sous forme de cadre historique, et la liberté personnelle. Une fois encore, une comparaison avec des faits linguistiques nous paraît éclairante⁴⁹⁰. La norme est en effet importante à de multiples niveaux dans l'expression.

E. Benveniste affirme le lien indissoluble entre langage et société. Selon lui⁴⁹¹ « Le langage pose et suppose l'autre. » Ce qu'il dit de la langue nous paraît utile à la compréhension de toute norme sociale puisque, selon lui, la langue est à la fois une réalité supra-individuelle et coextensive à toute la collectivité, et en même temps que chaque locuteur en fait un usage individuel⁴⁹². Entrer dans la norme est indispensable pour entrer en relation avec son époque. Nous verrons donc dans un premier temps dans quelle mesure Cicéron adhère à son temps et à ses codes sociaux. Suit-il la norme du présent, ou peut-être celle du passé, voire celle du futur ? Dépend-elle d'un idéal théorique ou d'une pratique effective ?

Il nous faut néanmoins affiner notre approche. La norme sociale, comme celle qu'est la langue, se nuance suivant des compartiments. Benveniste⁴⁹³ insiste à ce sujet sur une notion nouvelle. Il s'agit de « l'inclusion du parlant dans son discours, la considération pragmatique qui pose la personne dans la société en tant que participant et qui déploie un réseau complexe de relations spatio-temporelles qui déterminent les modes d'énonciation.

⁴⁸⁹ *De Finibus*, III, 7. *Nec uero, ut noster Lucilius, recusabo, quo minus omnes mea legant.*

⁴⁹⁰ M. Nussbaum intitule même un de ses chapitres « Forms of Discourse and Arts of Life ? », « Love's knowledge », *Perspectives on self deception*, p. 506.

⁴⁹¹ *P.L.G.* 2, 6, p. 91.

⁴⁹² *Ibid.*, p. 98-100.

⁴⁹³ *Ibid.*, p. 99.

Cette fois l'homme se situe et s'inclut par rapport à la société et à la nature et il se situe nécessairement dans une classe, que ce soit une classe d'autorité ou une classe de production. La langue en effet est considérée ici en tant que pratique humaine, elle révèle l'usage particulier que les groupes ou classes d'hommes font de la langue et les différenciations qui en résultent à l'intérieur de la langue commune.

Je pourrais décrire ce phénomène comme une appropriation par des groupes ou des classes de l'appareil de dénotation qui est commun à tous. Chaque classe sociale s'approprie des termes généraux, leur attribue des références spécifiques et les adapte ainsi à sa propre sphère d'intérêt (...). »

La norme existe donc à plusieurs niveaux : de la société toute entière jusqu'à des catégories voire des relations plus restreintes⁴⁹⁴. Nous tenterons donc de déterminer quels critères sélectionne Cicéron dans son adhésion à une norme. Suivra-t-il la norme de la plèbe ou des sénateurs par exemple ? Enfin, par un mouvement descendant du groupe à la personne, le problème de la liberté individuelle se pose de façon plus radicale.

Reprenons notre comparaison avec le langage. Selon Benveniste, le code ne saurait être aboli sans rompre la communication et le lien social⁴⁹⁵. Toutefois, si une circonstance le requiert, on peut temporairement prendre ses distances par rapport à ce repère⁴⁹⁶. En effet, le recours à la norme d'une langue, qui préexiste à l'individu, n'exclut pas la liberté personnelle dans le cadre de cette norme. E. Benveniste⁴⁹⁷, se référant à Chomsky, qui voit la langue comme production, en donne une explication convaincante : « Or tout homme invente sa langue et l'invente toute sa vie. Et tous les hommes inventent leur propre langue sur l'instant et chacun d'une façon distinctive, et chaque fois d'une façon nouvelle. Dire bonjour tous les jours de sa vie à quelqu'un, c'est chaque fois une réinvention. A plus forte raison quand il s'agit de phrases, ce ne sont plus les éléments constitutifs qui comptent, c'est l'organisation d'ensemble complète, l'arrangement original, dont le modèle ne peut pas avoir été donné directement, donc que l'individu fabrique. Chaque locuteur fabrique sa langue. » La créativité existe donc à l'intérieur du code⁴⁹⁸. Qu'en est-il chez notre auteur ?

⁴⁹⁴ Les références communes fondent même la connivence entre amis.

⁴⁹⁵ « Sémiologie de la langue », *P.L.G.* 2, 3, p. 51 : le « domaine de validité » est une caractéristique de tout système sémiologique : c'est celui où le système s'impose et doit être reconnu ou obéi.

⁴⁹⁶ « Sémiologie de la langue », *P.L.G.* 2, 3, p. 52 : « La nature des signes ne peut être modifiée que temporairement et pour des raisons d'opportunité. »

⁴⁹⁷ « Structuralisme et linguistique », *P.L.G.* 2, 1, p. 18-19.

⁴⁹⁸ Voir *ibid.*, p. 21. Benveniste différencie la sémiotique, où ce qui compte c'est d'avoir un sens, et la sémantique, où le sens est lié à un contexte. « La sémantique, c'est le 'sens' résultant de l'enchaînement, de l'appropriation à la circonstance et de l'adaptation des différents signes entre eux. Ça, c'est absolument imprévisible. C'est l'ouverture vers le monde. Tandis que la sémiotique, c'est le sens refermé sur lui-même et contenu en quelque sorte en lui-même. »

Nous nous interrogerons donc sur la marge de manœuvre dont dispose Cicéron et qu'il utilise face à l'attitude générale d'un groupe qu'il choisit comme repère.

Une perte de liberté personnelle de l'individu est inévitable, dans la mesure où il est conditionné par son temps. L'importance de l'époque va même fort loin, puisqu'elle ôte une part de la responsabilité individuelle. Ainsi, en reprenant l'exemple de Régulus dans le *De Officiis*⁴⁹⁹, Cicéron remarque que ce qui est digne d'admiration chez lui, c'est qu'il conseilla de garder les prisonniers. Quant à son retour chez l'ennemi, cela est bien admirable de nos jours, mais, de son temps, il ne pouvait en être autrement. Et Cicéron de conclure : « aussi ce mérite n'appartient-il pas à l'homme, mais à l'époque. » Ce jugement sévère semble octroyer le bénéfice de cette belle action au seul contexte dans lequel Régulus évoluait. Sans doute y a-t-il là une pointe de nostalgie, mais il nous paraît important d'analyser jusqu'où va réellement l'importance du conditionnement extérieur pour notre auteur.

a- Le respect envers la norme : une garantie éthique ?

« Du fait du jugement d'autrui, nous devons faire, ne pas faire, changer et modifier beaucoup de choses⁵⁰⁰. »

Commençons par le plus simple. La norme minimale du temps s'impose à travers les dates. E. Benveniste fait à cet égard une mise au point utile au sujet de la dimension sociale de la date : « Dans le temps chronique, ce que nous appelons 'temps' est la continuité où se disposent en série ces blocs distincts que sont les événements. Car les événements ne sont pas le temps, ils sont *dans* le temps. Tout est dans le temps, hormis le temps même. Or le temps chronique, comme le temps physique, comporte une double version, objective et subjective⁵⁰¹. » Il rappelle l'effort de toute culture pour objectiver le temps chronique. « Ce temps socialisé est celui du calendrier. » Selon ce même auteur, à partir de là, suivant des repères physiques simples⁵⁰² et quelques règles universelles⁵⁰³, le calendrier fixe pour toute une société un code. Se réapproprier ce système est une façon de se fondre dans la culture qui

⁴⁹⁹ *De Officiis*, Livre III, XXXI, 111.

⁵⁰⁰ *De Officiis*, Livre I, XLI, 147. *Aliorum iudicio permulta nobis et facienda et non facienda et mutanda et corrigenda sunt.*

⁵⁰¹ *P.L.G.* 2, 4, p. 70-71.

⁵⁰² La division du temps chronique est toujours calée sur des phénomènes naturels : jour, nuit, marée, saison...

⁵⁰³ Un calendrier doit comporter :

- 1- Un point zéro
- 2- un avant/un après par rapport à ce point
- 3- un répertoire d'unités de mesure.

l'a adopté. « Ces repères donnent une position objective des événements et définissent notre situation par rapport à eux ; ils nous situent dans l'histoire⁵⁰⁴. » Une société pose donc des codes, que ce soit en matière de sociabilité, d'habillement⁵⁰⁵ ou de langue.

De façon très naturelle, ces repères servent à poser des jalons, et éventuellement des dates-butoirs pour notre auteur. Le cadre socio-temporel structure et limite son action. On voit ainsi dans la *Deuxième Philippique* Cicéron déclarer à Antoine, qui s'est étonné de son brusque retour, qu'il veut s'intégrer au calendrier politique : « je voulais, si je le pouvais, être utile à l'Etat, avant même les calendes de janvier⁵⁰⁶. » De fait, c'est dans la sphère politique que la définition de la norme acquiert un pouvoir privilégié à ses yeux. D'un système assez neutre de datation et de cadre d'action on passe à un jugement extérieur : que font les autres contemporains d'une même classe sociale à la même date ? Que pense le peuple d'un homme politique peu avant les élections ? Ainsi se définit, pour une période donnée, un système de conventions et de norme, qu'un individu peut plus ou moins suivre ou rejeter⁵⁰⁷. Que décide Cicéron en la matière ?

Comme homme politique, Cicéron a-t-il le choix ? Pourrait-il imposer de nouvelles pratiques à toute une société, dont les pratiques sont solidement ancrées dans sa culture depuis des siècles ? Cette simple remarque de bon sens, qui consiste à se replacer virtuellement dans une époque aux pratiques datées, nous apporte déjà un élément de réponse. La norme sociale fait partie des impératifs politiques et correspond même du point de vue philosophique à l'importance de la réputation, la gloire (la *doxa*). Cicéron accorde une grande importance à la réputation (*fama*) de façon ouverte, concertée et même théorisée dans le *De Amicitia* : « Il y a en effet une limite aux faveurs à accorder à l'amitié et la réputation n'est pas à négliger en vérité et il ne faut pas penser que la bienveillance de ses concitoyens – qu'il est honteux de

⁵⁰⁴ *Ibid.*, p. 72. Notons cependant avec Benveniste que le temps chronique est donc caractérisé par sa fixité et sa permanence, et en même temps par une nature intemporelle puisque « les dénominations du temps sont en elles-mêmes vides de toute temporalité, comme les nombres sont vides de tout contenu. »

⁵⁰⁵ Voir *Att.*, I, 18, 6 ; t. I p. 163 : Pompée avait reçu le droit de porter aux Jeux du Cirque le costume des triomphateurs et la toge prétexte au théâtre. On perçoit la codification vestimentaire de l'époque dans ces passe-droit. Voir également *Att.* II, 3, 1 ; t. I p. 180. Pompée osa se promener avec ses bottes militaires à travers Rome. Vêtements et chaussures étaient très codifiés pour les personnes de haut rang.

⁵⁰⁶ *Deuxième Philippique*, XXX, 76. *uolui, si possem, etiam ante Kalendas Ianuarias prodesse rei publicae.* Notons que les calendes de janvier marquaient la prise de fonction des consuls et que le calendrier avait un caractère religieux puisque c'était le Grand Pontife qui en était responsable.

⁵⁰⁷ Ce 2^{ème} choix impose alors un coût personnel, social ou psychologique. A. Oksenberg-Rorty et D. Wong, « Aspects of Identity and Agency », *Identity, Character and Morality*, p. 26.

recueillir par flatteries et obséquiosité - soit une arme médiocre pour les affaires publiques⁵⁰⁸. »

De façon générale, la part sociale de l'homme est considérable chez les Anciens. Comme le rappelle Cicéron dans le *De Finibus*⁵⁰⁹, un homme ne vaut guère pour lui-même, mais pour son appartenance à un groupe. Elle joue également un rôle important pour un sénateur romain⁵¹⁰, qui doit toujours se situer par rapport à une norme statistique temporelle et sociale. J. Hellegouarc'h rappelle à cet égard l'importance des liens matrimoniaux⁵¹¹ ainsi que la force du clientélisme, qui transcende le cadre purement romain⁵¹². De façon générale, c'est la distinction entre domaine privé et domaine public qui est tenue⁵¹³.

Les événements ponctuels sont propices à l'évaluation du sentiment populaire, comme une « prise de température ». De l'aveu de notre auteur, trois moments expriment particulièrement le jugement populaire et Cicéron se montre sensible à ces épisodes-clefs car

⁵⁰⁸ *De Amicitia*, XVII, 61. *Est enim quatenus amicitiae dari uenia possit nec uero neglegenda est fama nec mediocre telum ad res gerendas existimare oportet beneuolentiam ciuium, quam blanditiis et adsentando colligere turpe est.*

⁵⁰⁹ *De Finibus*, Livre II, XIV, 45 : *Eademque ratio fecit hominem hominum appetentem cumque iis natura et sermone et usu congruentem, ut profectus a caritate domesticorum ac suorum serpat longius et se implicet primum ciuium, deinde omnium mortalium societate atque, ut ad Archytam scripsit Plato, non sibi se soli natum meminerit, sed patriae, sed suis, ut perexigua pars ipsi reliquatur.* « La même raison fait qu'un homme recherche les hommes et s'accorde avec eux par sa nature et sa conversation et sa façon de vivre, de sorte que, parti de l'affection qu'il a pour ses proches et familiers, il se glisse plus loin et s'unisse la société de ses concitoyens tout d'abord, puis de tous les mortels et, comme Platon l'écrivait à Archytas, qu'il se souvienne qu'il n'est pas né pour lui seul, mais pour la patrie, mais pour les siens, si bien que c'est une part très faible qui lui est laissée. »

⁵¹⁰ Voir *Première Philippique*, V, 12 : Cicéron se plaint qu'Antoine ait voulu le faire venir au Sénat alors qu'il était indisposé et que d'autres sénateurs manquaient, ce qui n'était pas un fait exceptionnel. « Mais enfin, quelle raison y avait-il pour qu'hier j'aie été incité si rudement à venir au sénat ? Etais-je le seul absent ? et n'avez-vous pas souvent été moins nombreux ? et le sujet du débat était-il de nature à faire venir de force même les malades ? (...) Comme j'étais fatigué après mon voyage et que je ne me sentais pas bien, par amitié, je le lui envoyais dire par quelqu'un. » *Quid tandem erat causae, cur in senatum hesterno die tam acerbe cogere ? Solusne aberam, an non saepe minus frequentes fuistis, an ea res agebatur, ut etiam aegrotos deferri oporteret ? (...) cum e uia languerem et mihi displicerem, nisi pro amicitia, qui hoc ei diceret.*

⁵¹¹ *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 13 : « ...en 40, le mariage d'Antoine avec Octavie marqua avec éclat la paix de Brindes. Enfin, toute la carrière de Pompée fut très étroitement liée à ses cinq mariages successifs. »

⁵¹² *Ibid.*, p. 16 : Selon cet auteur, le patronat et la clientèle est un phénomène social dont Rome n'a pas eu l'exclusivité. Il cite à l'appui de cette idée Fustel de Coulanges : « Le patronage a été une des pratiques les plus fréquentes que l'histoire signale : apparemment il est l'un des plus conformes à la nature humaine. Elle découle de la nécessité naturelle où se trouve tout homme victime d'un état de faiblesse ou d'infériorité de se mettre sous la protection d'un plus puissant que lui, qui le défende contre les abus de la violence et de la fraude. » *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, vol. V : Les origines du système féodal, Paris, Hachette, 1907, p. 193.

⁵¹³ C. Nicolet, *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 119 : « La distinction entre vie publique et vie privée restera toujours faible à Rome. Elle ne commencera à être effective que lorsque les ressorts de la vieille *respublica* se seront détendus, lorsque le citoyen, débarrassé d'abord de la principale obligation fiscale (...) sera aussi dégagé en pratique de l'obligation militaire (...) et sera enfin privé de la participation aux décisions politiques. Ce désengagement se produira par étapes, et lentement. Il ne sera jamais officiellement consacré et ne touchera pas également et en même temps toutes les classes de la société. »

il fait grand cas de ce « baromètre » dans un traité théorique : « De fait, il y a trois occasions où peuvent s'exprimer le plus clairement l'opinion et la volonté du peuple romain en matière politique, les réunions publiques, les comices, les rassemblement attirés par les jeux et par les gladiateurs⁵¹⁴. » De fait, la *Correspondance* insiste à plusieurs reprises sur une occasion officieuse mais précieuse : le spectacle. En avril 44⁵¹⁵, il prie Atticus de lui dire les réactions de la foule et les paroles des mimes au théâtre. Une autre lettre⁵¹⁶, que lui envoie M. Célius Rufus raconte comment Hortensius, voulant se faire acclamer au théâtre, a en fait été hué⁵¹⁷. Non seulement la correspondance, mais aussi certains discours font allusion à la façon dont s'exprimait l'opinion publique, qui reprenait par exemple des vers en les détournant de leur sens originel⁵¹⁸. C'est évidemment le jour des élections que le rôle de la foule et de l'opinion atteint un sommet. A ce sujet un passage du *De lege agraria*⁵¹⁹ éclaire l'inscription de notre auteur dans un jeu de démonstration de masse : « Moi, ce n'est pas la dernière tribu appelée à voter, mais, dès le début, votre afflux empressé, ce ne sont pas les proclamations successives de hérauts, mais la voix unanime du peuple romain qui m'ont déclaré consul. » Cicéron met un point d'honneur à avoir été élu par une écrasante majorité et ne se contente pas d'une formalité technique : il se flatte de recueillir une manifestation patente de faveur populaire en cette occasion prestigieuse.

En dehors de ces moments et de ces lieux d'expression privilégiés, la crainte des bavardages est plus largement un souci pour notre auteur⁵²⁰. Cela se remarque notamment après la mort de Pompée, tandis que Cicéron se demande comment l'opinion publique acceptera son retour à Rome et son allégeance à César⁵²¹. D'un point de vue purement général et dépourvu d'intérêt personnel précis, l'homme politique doit soigner son image de marque et éviter les bavardages sur son compte. Il arrive que notre auteur prône ouvertement cette

⁵¹⁴ *Pro Sestio*, 106.

⁵¹⁵ *Att.*, XIV, 3, 2 ; t. IX p. 90.

⁵¹⁶ *Fam.*, VIII, 2, 3 ; t. III p. 220-222.

⁵¹⁷ *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 485. C. Nicolet ajoute que selon Plutarque, la foule aurait hué Roscius en 63 et Cicéron serait même intervenu personnellement pour la vitupérer : « A cette nouvelle, Cicéron arrive, convoque le peuple dans le temple de Bellone, lui adresse des reproches mêlés de paroles persuasives et le ramène ensuite au théâtre, où ils applaudissent Othon de toutes leurs forces et disputent avec les chevaliers à qui lui rendre le plus d'hommages et d'honneurs. », *Vie des hommes illustres*, Cicéron, 13.

⁵¹⁸ *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 491 : Cicéron décrit la désapprobation de Pompée, exprimée au théâtre (*Att.* II, 19). *Ibid.* p.487-490 : Le *Pro Sestio* (115-126) présente la magnifique description d'une représentation théâtrale, des allusions des acteurs, des réactions du public, qui fait maintes fois fois répéter certains vers. Voir également *Philippiques*, I, 36 (*Ibid.*, p.492). La subtilité du procédé ne doit pas nous étonner, vu l'influence décisive de personnes cultivées au théâtre et le niveau culturel appréciable à l'époque. *Ibid.*, p. 493-4.

⁵¹⁹ *De lege agraria*, II, 4.

⁵²⁰ *Att.*, XVI, 1, 3 ; t. IX p. 238.

⁵²¹ Voir sur ce point *Att.*, XI, 6, 1-2 ; t. VI p. 168-169, *Att.*, XI, 7, 3 ; t. VI p. 174-175.

vigilance. Il le recommande expressément à son frère Quintus dans la longue lettre de conseils qu'il lui adresse au début de 59, à l'occasion de sa troisième année de proconsulat en Asie. Cicéron manifeste un grand respect de la *doxa*, comme lorsqu'il lui écrit : « Il y a beaucoup de choses qui peuvent être confiées à juste titre à des esclaves de confiance⁵²², et pourtant, pour éviter la désapprobation et des bavardages que l'on encourrait on ne doit pas les leur confier⁵²³. » La crainte des commentaires le dissuade d'un acte pratique et fondé. Une censure anonyme impose ses vues, et il convient d'en tenir compte, surtout pour un magistrat. Cicéron, immergé dans une société attachée aux apparences et à certaines convenances, y souscrit malgré lui.

Le souci du regard porté par les autres se tourne non seulement vers lui, mais aussi sur sa famille, comme une extension de sa personne. Cet aspect transparait à travers ce passage d'une lettre à Atticus, qui concerne de nouveau ce que doivent faire Térentia et Tullia dans le contexte de fuite générale, à l'instar de Pompée, en 49 : « Mais je voudrais que tu examines ce que tu penses devoir être fait, tout d'abord *pour leur sécurité* (c'est autrement qu'il faut aviser pour elles et pour moi), et ensuite pour l'opinion, afin que l'on ne nous reproche pas de vouloir qu'elles soient à Rome alors que les gens de bien fuient tous en même temps⁵²⁴. » Comme homme politique, Cicéron se soucie de son image de marque, qui englobe jusqu'à sa famille. Il convient selon lui, non seulement de respecter les pratiques de son temps, mais même de ne pas être en décalage par rapport à ce que font les gens de son milieu à un moment donné. Il observe donc ce que font les autres avec vigilance.

Cette attention accordée au point de vue extérieur est étayée à la fois par ce qu'écrit Quintus dans le *commentariolum petitionis* et par le *De Officiis*⁵²⁵. C'est dire si son importance était consensuelle et profonde. Elle rejoint sans doute un respect de l'harmonie, dans le domaine des opinions et une certaine convenance sociale, comme c'est l'avis d'E. Narducci⁵²⁶. Cette acceptation engendre des problèmes. On peut tout d'abord se demander quelle part demeure à la volonté individuelle⁵²⁷ par rapport à ce mimétisme, et, par

⁵²² Faut-il préférer cette traduction à celle de « fidèles » ?

⁵²³ *Q. fr.*, I, 1 ; t. I p. 207. *Multa enim quae recte committi seruis fidelibus possunt tamen sermonis et uituperationis uitandae causa committenda non sunt.*

⁵²⁴ *Att.*, VII, 13 a ; t. V p. 109. *Sed uelim consideres quid faciendum putes primum **pro] to] a] s] f] a] l] e] j** (aliter enim mihi de illis ac de me ipso consulendum est), deinde ad opiniones, ne reprehendamur quod eas Romae uelimus esse in communi bonorum fuga.*

⁵²⁵ C'est un des principaux devoirs d'un *uir bonus* (I, 99).

⁵²⁶ *Modelli etici e società*, p. 158 et 176.

⁵²⁷ Nous nous contenterons de poser la question, qui demeure ouverte. Si toutefois on s'en tient aux critères énoncés par Aristote, qui, par la négative définit comme volontaire ce qui n'est fait ni par contrainte, ni par ignorance, alors, dans le cas de Cicéron, l'acceptation de la norme, en toute conscience, est à la fois libre et

là, quelle réflexion morale est encore possible. Que faire quand un groupe fait passer pour acceptable une pensée qui heurte la conscience ou l'éthique ?

La *doxa*, l'opinion d'autrui peut se réduire à un ensemble de médisances stériles mais elle comporte aussi une valeur éthique par l'universalité qu'elle prône : le souci du regard que portent sur lui ses contemporains est un critère de référence majeur lorsque Cicéron choisit une attitude. Peut-être faut-il y voir une démarche semblable à celle qu'expose Kant dans sa *Métaphysique des Mœurs* : pour avoir un jugement sain et prendre la bonne décision dans une situation donnée, on peut se demander ce que l'on conseillerait à une personne qui serait dans cette situation. Le détour par autrui permet alors d'avoir le juste recul pour apprécier avec droiture une conjoncture.

Nous avons vu l'attention portée, dans la correspondance comme dans les œuvres théoriques, à l'opinion et aux actions d'autrui. L'attitude de Cicéron rejoint sur ce point la position de Plutarque, favorable à une vie en public qui permet, si l'on est mauvais, de guérir, et si l'on est bon, d'en faire profiter autrui. Il s'oppose en cela à l'idéal de vie cachée que préconise Epicure et prend un soin extrême de sa réputation en général.

L'action publique ne serait-elle pas synonyme d'action éthique⁵²⁸ ? Ce respect inconditionnel d'autrui rejoint la convenance universelle : « Mais à nous, la nature nous a donné pour rôle la constance, la modération, la tempérance, le respect ; la même nature nous interdit toute négligence dans nos rapports avec les hommes ; il en résulte qu'on voit l'immense portée de cette convenance qui s'attache à la beauté morale en général, et de celle qui se manifeste dans chaque genre de vertu. Car, comme la beauté du corps, par l'heureuse harmonie des membres, attire les yeux et nous plaît par cela même que les différentes parties s'accordent avec quelque charme, ainsi, cette convenance qui éclaire la vie entraîne l'approbation de ceux qui partagent notre existence par l'ordre, la constance et la mesure de toutes nos paroles et actions. L'on doit donc montrer quelque révérence envers tous les hommes, les meilleurs, et les autres. Car négliger ce que chacun pense de nous ne serait pas seulement une marque d'arrogance, mais tiendrait même du dernier désordre. Il doit d'autre part y avoir dans nos rapports avec autrui quelque différence entre nos conceptions de la

volontaire. Voir B. Wilshire, « Mimetic engulfment and self-deception », *Perspectives on self-deception* (éditeurs B. Mc Laughlin et A. Oksenberg-Rorty) p. 391.

⁵²⁸ *De Officiis*, Livre III, XIX, 77. *Itaque talis uir non modo facere, sed ne cogitare quidem quidquam audebit quod non audeat praedicare.*

justice et du respect. Il appartient à la justice de ne pas faire violence aux hommes, au respect de ne pas les offenser : c'est à cela surtout que s'applique la convenance⁵²⁹. » Un point remarquable est l'importance accordée par Cicéron à « tous les hommes, les meilleurs, et les autres ». Peut-être est-ce un héritage de son maître Antiochus d'Ascalon, qui contestait le dogme stoïcien d'une autonomie absolue du sage, mais préconisait une « extériorisation de la vertu⁵³⁰ ». Ce qui demeure certain, c'est que notre auteur acceptation les codes de la société, et les reconnaît comme autant de repères éthiques. Son époque lui paraît, comme toute autre sans doute, une référence valide.

Seules s'imposent quelques précautions contre la démagogie. Un passage des *Philippiques* exprime fort bien le respect de notre auteur pour l'universalité de jugement, ainsi que sa pondération : « Je suis l'homme qui a méprisé ces vils applaudissements, lorsqu'ils étaient servis à des citoyens en quête de popularité ; et en même temps, quand c'est du sommet, du milieu et de la base, enfin de l'ensemble que cela advient, et que ceux qui auparavant avaient coutume de rechercher l'agrément populaire le fuient, alors j'estime que ce n'est pas là applaudissement, mais jugement⁵³¹. » Une conception précise de la vérité nous semble affleurer ici : elle est irréfutable et s'impose à tous ; donc, tous la voient⁵³². Nous retrouvons ici une confiance dans le *consensus gentium*, garant de l'objectivité par son universalité⁵³³. C'est ce que notre auteur affirme dans les *Tusculanes* : « En toute chose, l'accord du genre humain est en faveur de la vérité⁵³⁴. »

Par une extension de l'espace au temps, de cette universalité, Cicéron passe volontiers à une valeur intemporelle, car l'action bonne le demeure en tout lieu et en tout temps. Nous reviendrons sur l'intérêt qu'a pour Cicéron un déplacement de point de vue vers l'avenir,

⁵²⁹ Il semble que pour notre auteur, toute action doive pouvoir être montrée publiquement, à ses contemporains pour commencer, puis aux siècles à venir ; c'est là une garantie de sa droiture. Quand bien même le regard extérieur resterait virtuel, il n'en doit pas moins demeurer présent à l'esprit. Cicéron exprime à sa manière le fait que le regard d'autrui garantit la transparence et la pureté des actions. Il dit ainsi de l'homme de bien dans le *De Officiis* : « Et ainsi, un tel homme n'osera non seulement rien faire, mais même rien penser qu'il n'oserait proclamer. » (*De Officiis*, Livre I, XXVII, 98-99).

⁵³⁰ C. Lévy, *Cicero Academicus*, p. 54. L'auteur rappelle combien une telle attitude rejoignait la mentalité romaine traditionnelle.

⁵³¹ *Première Philippique*, XV, 37 : *Equidem is sum, qui istos plausus, cum popularibus civibus tribuerentur, semper contempserim ; idemque, cum a summis, mediis, infimis, cum denique ab universis hoc idem fit, cumque ii, qui ante sequi populi consensum solebant, fugiunt, non plausum illum, sed iudicium puto.*

⁵³² Voir W. Görler, « Les évidences dans la philosophie hellénistique », p. 131-143 dans *Dire l'évidence* (philosophie et rhétorique antiques), cahiers de philosophie de l'Université de Paris XII-Val de Marne, L'Harmattan, Paris, 1997, p. 139. Pour les Stoïciens comme pour les Epicuriens « la notion de l'évidence revendique la validité générale. »

⁵³³ Guazzoni-Foa V., *I fondamenti filosofici della teologia ciceroniana*, p. 33. Pour elle ce consensus n'émane pas de l'extérieur, mais d'une pensée authentique, manifestation des conceptions profondes et mûries de l'esprit humain. Fait de *perspicuitas*, il mène à l'objectivité.

⁵³⁴ *Tusc. I*, 13, 30. *In omni re consensus generis humani pro veritate est.*

devenu point d'observation du présent. Nous nous contenterons pour lors de remarquer l'importance du détour, par autrui ou par un temps autre que le présent, dans la réflexion de notre auteur. En effet, ce souci du jugement d'autrui s'élargit finalement dans le temps et dans l'espace, puisqu'il embrasse toute la postérité :

« Et que dira de moi l'histoire dans quelques siècles ? Je la crains, quant à moi, bien plus que les cancans des hommes qui sont en vie à présent⁵³⁵. »

On rejoint ici la forme de la maxime universelle de Kant, sous sa forme la plus abstraite et totale, quand ce philosophe a prescrit que l'action bonne serait celle que toute autre personne que celui qui la pose la conseillerait à celui-ci. Cicéron souhaite que ses actions soient nécessairement approuvées de tout homme, indépendamment de l'époque ou du lieu où il vive. Ceci sous-entend qu'existe un Bien universel, perceptible par tous. La transparence d'une vie est donc directement en rapport avec la vertu. Peut-être est-ce là le résultat d'une influence stoïcienne, comme en témoignerait le *De Finibus*⁵³⁶. Ce parti-pris présuppose de faire confiance au bon sens de chaque individu à toute époque, comme c'est le cas dans le domaine artistique⁵³⁷.

Le bénéfique éthique du jugement extérieur semble tel chez notre auteur qu'il en développe l'usage de façon interne et personnelle. L'intériorisation du détour par le jugement extérieur le fait passer de la honte à la culpabilité.

Le point de vue extérieur, des contemporains ou des générations à venir, a donc un effet éthique. Garder en permanence le souci de la convenance vis-à-vis d'autrui permet donc de se prémunir contre tout acte honteux, même en l'absence de témoins réels. C'est là que commence l'intériorisation. L'opinion publique (la *doxa*) a une valeur primordiale aux yeux de Cicéron, mais en l'absence de regard extérieur effectif, il faut en imaginer un pour garder

⁵³⁵ *Att.*, II, 5 ; t. I p. 224. *Quid uero historiae de nobis ad annos DC praedicabunt ? Quas quidem ego multo magis ueeor quam eorum hominum qui hodie uiuunt rumusculos.*

⁵³⁶ *De Finibus*, Livre III, VIII, 27. *Quod est bonum, omne laudabile est ; quod autem laudabile est, omne est honestum.* « Tout ce qui est bon est digne d'éloge. Or tout ce qui est digne d'éloge est moral. Donc ce qui est bon est moral. » Cicéron cite un syllogisme stoïcien qui porte nettement la présence d'un jugement extérieur (dans le verbe *laudare*), même si ce jugement demeure virtuel, comme l'indique le suffixe *-bilis* dans *laudabile*. Même si dans la suite de l'œuvre (Livre IV, XVIII, 48), il juge « un poignard de plomb » le syllogisme de Caton, ce raisonnement a une influence évidente sur lui.

⁵³⁷ *De Officiis*, Livre I, XLI, 147. Cicéron pense peut-être, entre autres, à Apelle, qui exposa son œuvre aux passants afin qu'ils la critiquent et qui admit qu'un cordonnier lui explique comment se nouait une sandale. Voir Pline l'Ancien, *Histoires Naturelles*, XXXV, 36. L'opinion extérieure, la *doxa*, est un détour très utile pour perfectionner une œuvre ou juger avec recul une action. Cicéron, dans le *De Officiis*, le reconnaît volontiers : « De même en effet que les peintres et ceux qui façonnent des statues et aussi, en vérité, les poètes veulent, chacun, que le public examine leur œuvre, afin d'y corriger ce que la majorité des gens a pu y critiquer, et de même que ces auteurs, à part soi et avec d'autres, recherchent la faute que comporte leur œuvre, de même est-ce après le jugement des autres que nous devons faire, ne pas faire, changer et réformer bien des choses. »

la rectitude. « Est-ce suffisamment respecter la pudeur que de se livrer sans témoins à un plaisir honteux ? », écrit notre auteur dans le *De Finibus*⁵³⁸. Ce souci se garde de toute superficialité ou tout intérêt personnel⁵³⁹. On passe d'un sentiment de honte tourné vers l'extérieur à un sentiment de culpabilité, lorsque ce souci de l'extérieur est complètement intériorisé : « Il faut en outre écarter de toute délibération l'espoir et la pensée de dissimuler et de cacher ; nous devons être en effet - si du moins nous avons fait quelque progrès en philosophie - suffisamment convaincus que, quand nous pourrions échapper à tous les dieux et à tous les hommes, cependant il ne faudrait rien faire par cupidité, rien par injustice, rien par passion, rien par intempérance⁵⁴⁰. » Le souci de sa réputation, même virtuel, doit donc guider toute action, comme en témoignera le *De Officiis*. Cicéron y décrit comment se comporte l'homme de bien. Pour cela, il fait appel à une intuition partagée par tous de ce qu'est le bien⁵⁴¹. Réciproquement, tout ce que fait l'homme de bien agréé nécessairement à tous⁵⁴². « Et ainsi, un tel homme n'osera pas, non seulement rien faire, mais même rien penser qu'il n'oserait proclamer⁵⁴³. » On voit alors que ce qui éloigne cet homme de toute action infâme tient autant au respect de valeurs qu'au souci de la réputation⁵⁴⁴.

Le début du *De Amicitia* témoigne de cette présence constante d'un regard extérieur virtuel sur les actions d'un Romain. Fannius y dit à Lélius : « Oui, Lélius, jamais personne ne fut meilleur que l'Africain ni plus illustre. Mais tu dois considérer que tout le monde a les

⁵³⁸ *De Finibus*, Livre II, XIX, 60.

⁵³⁹ *Ibid.*, XIX, 61, p. 92. En parlant de l'ancêtre de Torquatus, qui défend précisément la thèse de l'intérêt personnel porté à chaque action : « Mais soit ! Je veux bien admettre que Torquatus, puisque tu y tiens, ait agi en vue de ses intérêts (j'aime mieux employer ce terme que celui de plaisirs, surtout parlant d'un si grand homme) ; mais son collègue, Publius Décia, le premier de la famille Décia qui fut consul, quand, après s'être voué aux dieux, il se lançait à cheval, bride abattue, sur la ligne de bataille des Latins, songeait-il tant soit peu à ses plaisirs personnels ? pour en jouir où et quand ? Car il savait qu'à l'instant même il devait mourir, et cette mort, il la recherchait avec plus d'ardeur qu'Epicure n'en demande pour la recherche du plaisir. »

⁵⁴⁰ *De Officiis*, Livre III, VIII, 37.

⁵⁴¹ *De Officiis*, Livre III, XIX, 76. « Mais l'homme juste et celui que nous jugeons homme de bien n'enlèvera, pour se l'approprier, rien à personne. Celui qui s'étonne de cela, qu'il avoue qu'il ne sait pas ce qu'est un homme de bien. Mais, en vérité, celui qui voudrait expliciter l'idée confuse de son esprit, s'enseignerait alors à lui-même que celui-là est homme de bien qui est utile à qui il peut, mais ne nuit à personne, si ce n'est provoqué par l'injustice. »

D'après M. Testard, dans l'édition des Belles Lettres, « Cicéron s'exprime ici en fonction de la théorie stoïcienne de la connaissance, plus précisément des *notiones* et très précisément de celles que les Grecs nommaient **κοιναι/εἰρηνοιαί** (...) et que l'on pourrait appeler des prénotions rationnelles et universelles. » Il rapproche ce texte de *Tusc.* IV, 53 et rappelle que Stoïciens, Epicuriens et Académiciens utilisaient à ce propos les mêmes termes. Cf. *Topica*, 31, *Acad.* II, 30 ; *De Nat. Deor.* I, 44-46.

⁵⁴² *De Officiis*, Livre III, XIX, 77.

⁵⁴³ *Ibid.*, XX, 80. *Itaque talis uir non modo facere, sed ne cogitare quidem quidquam audebit quod non audeat praedicare.*

⁵⁴⁴ *Ibid.*, XX, 81-82. « Arrive-t-il donc à l'homme de bien de mentir en vue de son propre avantage, d'accuser, de ravir, de tromper ? Rien n'est moins son fait assurément. Existe-t-il donc une chose de si grand prix ou un intérêt si désirable, pour que l'on perde l'éclat et le nom d'homme de bien ? Qu'y a-t-il que cette utilité prétendue puisse apporter d'aussi grand que le détriment d'enlever le nom d'homme de bien et de supprimer la bonne foi et la justice ? »

yeux fixés sur toi : toi seul es appelé sage et considéré comme tel⁵⁴⁵. » Cette sensibilité à un regard extérieur, fût-il potentiel, s'étend donc à tous les moments et donc toutes les actions, même les plus triviales.

Le détour extérieur vaut donc aussi pour les actes quotidiens. S'il est vrai qu'« être populaire, c'est rechercher la faveur du peuple - et comme l'a montré brillamment Z. Yavetz, (que) cela doit s'entendre aussi bien du comportement quotidien, de l'attitude, du langage employé (simplicité, enjouement, absence de morgue, affectation d'intérêt pour les plaisirs et les peines du peuple), que des propositions ou des actes politiques eux-mêmes⁵⁴⁶», il est compréhensible que pour notre auteur tout acte, même infime, du quotidien soit souvent replacé dans la perspective de cette observation extérieure. Cette hypothèse rejoint notre analyse d'une gestion concertée du quotidien par notre auteur.

Reste à savoir si ce souci du regard d'autrui, certes fondé et pertinent, ne possède aucune limite pour notre auteur. Le mérite de l'extériorité est certain ; toutefois, cette optique nous amène à une question délicate : peut-on prétendre à une représentativité totale des apparences à tout moment ?

De façon peu étonnante quand on a mesuré la force de l'opinion d'autrui, Cicéron ne prône pas nécessairement un détachement complet de l'extériorité. Au contraire, il établit dans le *De Finibus* un lien étroit entre une vertu et son empreinte, voire la perception qu'on en a : « Une fois pleinement aperçue la ressemblance qu'on trouve dans l'apparence extérieure et la hiérarchie des formes, on est passé <par analogie> à la valeur morale des paroles et des actes. En tant, en effet, qu'elle se rattache aux trois formes du mérite <moral> dont j'ai parlé précédemment, elle redoute l'irréflexion, ne se permet pas de nuire à qui que ce soit par une parole méchante ou par un acte et elle appréhende de rien faire ou de rien énoncer qui paraisse peu digne d'un homme de coeur⁵⁴⁷. » Toutefois, nous ne saurions nier que Cicéron ne se fie pas complètement au jugement de la foule et croit davantage à la valeur intrinsèque des idées. C'est ce qu'il affirme dans ce même ouvrage⁵⁴⁸ ; il soutient la même théorie que Platon sur

⁵⁴⁵ *De Amic.*, 6. *Sed existimare debes omnium oculos in te esse coniectos : unum te sapientem et appellant et existimant.*

⁵⁴⁶ C. Nicolet, *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 522.

⁵⁴⁷ *De Finibus*, Livre II, XIV, 47. *Cuius similitudine perspecta in formarum specie ac dignitate transitum est ad honestatem dictorum atque factorum. Nam ex his tribus laudibus, quas ante dixi, et temeritatem reformidat et non audet cuiquam aut dicto proteruo aut facto nocere uereturque quicquam facere aut eloqui, quod parum uirile uideatur.*

⁵⁴⁸ *De Finibus*, Livre II, XV, 49. « Or moi, ce fait <d'être préconisé par la foule>, je le considère souvent comme même immoral, et si parfois il n'est pas immoral, c'est qu'il n'y a pas d'immoralité quand la chose préconisée par

qualité qu'ont en eux-mêmes les actes⁵⁴⁹ et remet en question la valeur et la justesse du regard extérieur. Nous ne pouvons que constater cette contradiction dans les ouvrages théoriques, ce qui n'annule pas l'emprise de l'opinion extérieure (la *doxa*) telle qu'elle apparaît dans la correspondance.

Le repérage de cette première limite appelle une deuxième nuance ou du moins une interrogation. Cicéron serait-il l'homme de la multitude, soumis à son temps et à ses éventuels caprices ?

Au terme de cette étude, il convient de s'interroger quelque peu sur cette multitude, revêtue d'une dimension éthique si importante. Le premier venu peut-il donc être investi d'un si grand pouvoir ? Le jugement de Cicéron sur l'opinion de la foule est contradictoire. Tantôt il le prend comme une référence de bon sens commun, suivant l'idée aristotélicienne que tous ont en partage la raison. Tantôt il le dédaigne comme émanant d'individus peu cultivés et peu constants. Il nous semble cependant ressortir du *De domo sua*, qui réunit à peu d'intervalle les deux points de vue, qu'il convient de différencier deux foules. Il y a la masse, au sujet de laquelle Cicéron rappelle que « le défaut le plus grave de la foule ignorante, c'est la légèreté, l'inconstance, le changement d'avis aussi fréquent que les changements de l'air⁵⁵⁰ », et il y a des groupes structurés par un cadre politique, qui ont un vote et un avis précieux à ses yeux. De fait, il mentionne un peu plus loin⁵⁵¹ tous ceux qui l'ont approuvé. Le poids quantitatif de la multitude est clairement recherché, et rehaussé par l'effet d'accumulation. Il évoque tout d'abord les conseils publics, et à leur sommet, le Sénat Romain ; puis il mentionne les sociétés de publicains, qui ont pris des décrets flatteurs sur son consulat ; enfin il rappelle que toute ville, tout canton, tout collège a eu un avis favorable à la restitution de ses droits, et qu'il en est allé de même dans les municipes lors des comices. La suite nombreuse des Romains qui l'escortèrent à son retour clôt ce tableau qui montre notre auteur doté d'une popularité

la foule est droite en soi et digne d'être préconisée ; il n'en reste pas moins que la raison pour laquelle la chose est qualifiée de morale n'est pas dans le fait d'être préconisée par la foule, mais dans son essence même, laquelle est de telle sorte que, même si les hommes l'ignoraient ou n'en parlaient pas, elle ne laisserait pas d'être, par sa beauté propre et son éclat, digne d'être préconisée. »

⁵⁴⁹ *Ibid.*, Livre II, XVI, 52. « Les yeux, dit Platon, sont, de tous nos sens, les plus perçants, et ils ne voient pas la sagesse : de quels transports en effet ne nous enflammerait-elle pas ? » (...) de sorte que c'est dans tous nos actes que la chose même, non la présence d'un témoin, doit être notre mobile. », « *Oculorum* » inquit Plato « est in nobis sensus acerrimus, quibus sapientiam non cernimus. Quam illa ardentis amores excitaret sui ! » ut in omnibus factis re, non teste moueamur.

⁵⁵⁰ *De Domo sua*, II, 4. *quod in imperita multitudine est uitiosissimum, uarietas et inconstantia et crebra tamquam tempestatum sic sententiarum commutatio*. P. Wuilleumier dans sa note (2) portant sur la page 93 de son édition des Belles Lettres remarque que le même jugement est porté dans le *Pro Mur.*, 35.

⁵⁵¹ *De Domo sua*, XXVIII, 73.

parfaite. Cicéron n'omettra pas⁵⁵² de glorifier le peuple romain maître des rois, souverain de toutes les nations, et redouté des nations lointaines. Comme groupe politique, il se distingue de la masse.

Par conséquent, Cicéron accepte le jugement que porte la foule et en tire globalement son parti avec respect. Selon lui, on ne se construit qu'au sein d'une communauté⁵⁵³. Toutefois, s'il admet une entité abstraite globalement, il nuance volontiers son point de vue par une différence d'estime entre certains groupes ou certaines personnes. Quelques points de repères semblent donc émerger.

b- Réappropriation de la norme : synthèse et recul.

Ut bos armenta, sic ego bonos uiros aut eos quicumque dicentur
boni sequear, etiam si ruent⁵⁵⁴

La volonté qu'a Cicéron d'être en adéquation avec son temps et les circonstances, et à ce titre d'entrer dans la norme de son époque, est désormais évidente. Cependant, reste à préciser quels sont exactement ses points de repère dans cette référence extérieure. S'il accepte les usages de ses contemporains, il sélectionne néanmoins certains d'entre eux comme plus valables que les autres et plus représentatifs de ses valeurs. Quelles sont les personnes sur lesquelles il souhaite aligner sa conduite, compte tenu des limites de la crédibilité populaire ?

En définitive, Cicéron ne choisit pas d'entrer dans une norme globale et anonyme, mais de poser des points de repère précis : groupe social ciblé ou personnages.

De façon générale, les *boni* sont les référents privilégiés par notre épistolier. Tout d'abord, Cicéron a procédé à une redéfinition de la norme, passant d'une vision superficielle, perçue par les yeux de la société, à l'éthique⁵⁵⁵. La notion même de groupe social mérite d'être précisée. Il serait superficiel de croire que Cicéron se soit contenté des repères sociaux établis. Dans le *Pro Sestio*, il redéfinit les *optimates*⁵⁵⁶, substituant des critères éthiques à une classification sociale, et l'intériorité à l'extériorité. Ce n'est plus la naissance et l'accès aux

⁵⁵² *Ibid.*, XXXIII, 88-91.

⁵⁵³ Voir C. Auvray-Assayas, Cicéron, p. 120 et 132.

⁵⁵⁴ « Moi, je suivrai les hommes de bien, ou quiconque se dira homme de bien, comme un bœuf suit son troupeau. »

⁵⁵⁵ Nous négligerons certaines originalités, voire irrégularités de son existence, comme par exemple son mariage avec sa pupille, ce qui était apparemment interdit par la loi. S. Dixon, *The Roman Family*, p. 91.

⁵⁵⁶ *Pro Sest.*, 45, 96 sq.

magistrature qui caractérise les *boni*, mais leur attitude personnelle vis-à-vis de l'Etat, la société et en définitive, l'humanité⁵⁵⁷. Points de référence politique, les *boni* le sont également dans le quotidien de Cicéron, tel que la correspondance nous le révèle. Par exemple, nous avons vu l'importance de mourir à propos pour notre auteur ; il convient également pour lui de mourir avec sa génération, et en particulier avec les hommes de bien qu'elle compte.

On le voit lorsque Cicéron écrit à Publius Nigidius Figulus en août 46 pour lui exposer sa gêne comme épistolier puis son embarras de vivre : « En effet, bien qu'aucune injustice remarquable n'ait atteint ma personne comme simple particulier et qu'aucun souhait, en de telles circonstances, ne me soit venu à l'esprit que César ne m'ait spontanément accordé, je suis néanmoins achevé par des soucis propres à me faire penser que le simple fait de rester en vie est une faute⁵⁵⁸. » Ce terme fort, *peccare*, s'explique dans la suite du texte, qui révèle l'isolement de notre auteur par rapport à ses contemporains et ses amis : « Je suis en effet privé à la fois d'intimes très proches, que la mort m'a arrachés ou que l'exil a éloignés, et de tous les amis dont la bienveillance nous avait été accordée parce qu'avec ton aide autrefois j'avais défendu la république ; et je me trouve au coeur de leur naufrage et du pillage de leurs biens⁵⁵⁹ (...) ». Cicéron se voit à la marge et en conçoit une culpabilité, ici explicite dans le texte. Pour son existence propre, Cicéron se fixe donc un repère extérieur, à travers ces connaissances du même âge.

Ce souci de la considération extérieure ne se limite pas à la seule personne de Cicéron, mais touche aussi ses proches. Par une extension naturelle, Cicéron observe les groupes extérieurs et y assimile son entourage. Le « milieu » familial doit s'aligner sur le « milieu » des *boni*. On constate dans sa correspondance une prégnance de phénomènes de groupes, soigneusement sélectionnés. Néanmoins, Cicéron se montre quelque peu avant-gardiste pour son temps en laissant une large place aux femmes de sa famille dans les décisions à prendre. Une lettre⁵⁶⁰ à Térentia est à cet égard révélatrice. Elle date du 22 janvier 49, au moment où Pompée a quitté Rome, après que César a franchi le Rubicon. Cicéron s'est éloigné de la Ville, mais sa femme et sa fille y demeurent. Notre auteur avoue alors son incertitude sur ce qu'elles

⁵⁵⁷ C'est pourquoi Antoine, qui n'a plus rien d'humain, s'est mis lui-même au ban de la société et doit être éliminé. Voir A. Michel et C. Nicolet, *Cicéron*, p. 95.

⁵⁵⁸ *Fam.*, IV, 13 ; t. VII p. 99. *Quamquam enim nulla me ipsum priuatim pepulit insignis iniuria nec mihi quicquam tali tempore in mentem uenit optare, quod non ultro mihi Caesar detulerit, tamen nihil<o minus> eis conficior curis ut ipsum quod maneam in uita peccare me existimem.*

⁵⁵⁹ *Ibid.*, p. 99. *Careo enim cum familiarissimis multis, quos aut mors eripuit nobis aut distraxit fuga, tum omnibus amicis quorum beneuolentiam nobis conciliaret per me quondam te socio defensa res publica, uersorque in eorum naufragiis et bonorum direptionibus*

⁵⁶⁰ *Fam.*, XIV, 18 ; t.V p. 102-103.

doivent faire⁵⁶¹. En effet, rester à Rome présente des avantages matériels et une certaine sécurité, mais Cicéron s'inquiète de l'originalité que constituerait cette conduite.

Sa première démarche est de déléguer une partie du choix à poser à Térentia et Tullia, ce en quoi Cicéron fait sans doute preuve d'originalité à une époque où les hommes ont majoritairement le pouvoir de décision : « Il vous faut examiner, encore et encore, mes chères âmes, et avec grand soin, selon moi, ce que vous devez faire, si vous serez à Rome ou avec moi, ou en quelque autre lieu sûr. Cela n'est pas seulement ma décision, mais aussi la vôtre⁵⁶². »

Il pose ensuite l'alternative, dans des termes qui laissent deviner son souci d'alignement sur les *boni*. Rester à Rome présenterait des avantages, mais reviendrait à se démarquer du lot que Cicéron a choisi comme repère. « Voici ce qui me vient à l'esprit : à Rome vous pouvez être en sécurité grâce à Dolabella et cette situation peut nous être utile si l'on commence à commettre quelque violence ou rapine. Mais d'un autre côté, je suis bouleversé de voir que tous les gens de bien sont loin de Rome et qu'ils ont leurs femmes avec eux. Or la région où je me trouve appartient tant à nos places fortes qu'à nos domaines de campagne, de sorte que vous pouvez à la fois être beaucoup avec moi et, lorsque vous serez loin de moi, être à l'aise et sur nos terres. Je n'ai vraiment pas suffisamment établi pour lors laquelle des deux solutions est la meilleure⁵⁶³. » Malgré la phrase finale, qui souligne son indécision, Cicéron nous semble déjà favoriser un choix, celui de la norme des *boni*. En effet, il énumère les avantages qu'il y aurait à quitter la Ville : proximité par rapport à lui, ainsi que sécurité et confort, arguments qui viennent seconder le premier qui lui vient à l'esprit : le départ de Rome des gens de bien et de leur famille.

Même lorsqu'il délègue le choix à son épouse et à sa fille, il les prie de s'inquiéter de ce que font les femmes de leur rang. Il poursuit en effet par ces recommandations : « Pour vous, voyez ce que les autres femmes font là où vous êtes et prenez garde qu'il ne vous soit interdit de sortir de Rome alors que vous le voudriez. Voilà ce que je voudrais qu'avec soin,

⁵⁶¹ Ce texte illustre bien le caractère indécis de notre auteur, suivant qu'il subit telle ou telle influence. Les idées semblent personnifiées pour venir le tourmenter et il n'est plus qu'un objet de leur action. En écrivant : « voici ce qui me vient à l'esprit », *mihi ueniunt in mentem haec*, puis par une sorte de balancement : « mais d'un autre côté, je suis bouleversé », *sed rursus illud me mouet*, il passe d'un extrême à l'autre. L'émotion que suscite l'intérêt personnel qu'il a à la situation perçoit alors.

⁵⁶² *Fam.*, XIV, 18 ; t.V p. 102. *Considerandum uobis etiam atque etiam, animae meae, diligenter puto quid faciatis, Romaene sitis an mecum an aliquo tuto loco. Id non solum meum consilium est sed etiam uestrum.*

⁵⁶³ *Ibid.*, p. 102. *Mihi ueniunt in mentem haec : Romae uos esse tuto posse per Dolabellam eamque rem posse nobis adiumento esse si quae uis aut si quae rapinae fieri coeperint ; sed rursus illud me mouet, quod uideo omnes bonos abesse Roma et eos mulieres suas secum habere. Haec autem regio in qua ego sum nostrorum est cum oppidorum tum etiam praediorum, ut et multum esse mecum et, cum aberitis, commode et in nostris esse possitis. Mihi plane non satis constat adhuc utrum sit melius.*

encore et encore, vous examiniez entre vous et avec vos amis⁵⁶⁴. » « Voir », « considérer avec diligence » (*uidere, considerare, diligenter*) insistent sur le soin à apporter à cet examen. Il s'agit d'observer le groupe assez large constitué par les familles des *boni*, et de prendre conseil auprès du groupe restreint d'amis proches. Il est vrai que les conseils prodigués font partie des agréments et de l'utilité de l'amitié pour Cicéron ; c'est pourquoi il les prie de se concerter « entre vous et avec vos amis » (*uobiscum et cum amicis*). Ainsi, par deux biais différents, le regard extérieur conditionne la décision prise.

Un tel texte montre l'importance de l'image de marque pour un citoyen de rang élevé. Il est difficile de dissocier sa famille de lui-même, la sphère publique de la sphère privée. Certes, l'avis de Térentia est requis, et avec force ; on constate la reprise des mêmes termes en début et en fin de lettre « Il vous faut examiner, encore et encore » (*Considerandum uobis etiam atque etiam (...) diligenter*) puis « Voilà ce que je voudrais qu'avec soin, encore et encore, vous examiniez » (*id uelim diligenter etiam atque etiam consideretis*), et peut-être est-ce un moyen de déléguer la prise de décision à autrui ; cependant plane surtout la notion de norme sociale, puisque Cicéron s'inquiète avant tout de ce que font les *boni* en général.

On objectera que cette manière d'évaluer les regards extérieurs peut être fort longue et pesante. Une solution se présente alors : trouver un repère dans son temps, qui rassemblera tous les autres points de vue. Pour Cicéron, il semble que ce soit Caton la synthèse des *boni* par excellence. Ce moyen de faciliter et de raccourcir la référence à une norme permet de la réduire à un seul individu, qui en rassemble les meilleurs éléments. Qui pouvait mieux que Caton être un « excellent homme » (*optimus uir*) pour représenter les « hommes de bien » (*boni*) ? Imaginer le regard de Caton sur lui est un moyen fréquemment utilisé par Cicéron pour jauger son action avant de l'accomplir⁵⁶⁵. Par exemple, dans la première moitié d'avril 59, tandis que César est consul et que Cicéron sent son impuissance et se met à l'écart, il confie à Atticus⁵⁶⁶ sa crainte d'être jugé, par les Romains tout d'abord, et surtout par le sévère Caton. Dans un premier temps, il évoque le regard général des *boni* : « Je souhaite vraiment, et depuis longtemps déjà, visiter Alexandrie et le reste de l'Égypte, et en même temps m'éloigner de ces hommes, qui sont las de moi, et revenir, étant désiré ; mais vu les circonstances et ceux qui m'enverraient, ... *Je crains les Troyens et les Troyennes (et leur*

⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 102-103. *uos uidete quid aliae faciant isto loco feminae et ne, cum uelitis, exire non liceat. Id uelim diligenter etiam atque etiam uobiscum et cum amicis consideretis.*

⁵⁶⁵ Nous touchons ici le domaine de la réflexion virtuelle, que nous étudierons plus loin.

⁵⁶⁶ *Att.*, II, 5 ; t. I p. 223.

*jugement*⁵⁶⁷) : Que diront en effet nos gens de bien, s'il en reste ? que c'est quelque faveur qui m'a détourné de mes principes⁵⁶⁸ ? »

A son désir de départ, (*cupio* est répété avec insistance en tête de phrase), s'adjoint la volonté d'être attendu et regretté. Ce sont en fait les bavardages, plus qu'un jugement intérieur qu'il mentionne avec « ils diront » (*loquentur*), trace sensible de sa position d'homme public ici. La citation homérique⁵⁶⁹ renvoie à un univers héroïque de référence dans l'imaginaire de Cicéron. Au moment où il doit affronter une situation difficile, reviennent à son esprit ces mots d'Hector à Andromaque, alors qu'elle cherchait à le dissuader d'aller combattre. Certes les deux situations ne sont pas les mêmes, mais l'esprit de l'épopée est fortement présent à l'esprit de notre auteur, comme norme éthique et intemporelle⁵⁷⁰. La norme pour Cicéron ne se borne donc pas à celle de ses concitoyens et de son temps. Seules quelques personnes, comme lui, chevauchent les âges et incarnent les valeurs d'antan qu'il juge essentielles.

En effet, parmi « les Troyennes et les Troyens », Cicéron évoque celui dont plus que tous le jugement l'impressionne : Caton.

« Polydamas tout le premier me couvrira d'opprobre'

Je veux parler de notre ami Caton, dont l'avis pour moi en vaut mille⁵⁷¹. »

La citation provient aussi de l'*Iliade*⁵⁷² et reprend à nouveau les paroles d'Hector, ici à Hécube, qui, tout comme Andromaque, tente de le dissuader d'aller affronter Achille. De même que Polydamas, ami, conseiller stratégique et compagnon d'Hector au combat, sert de référence au fils de Priam, et de regard extérieur dont il faut être digne, de même Caton est la référence de Cicéron⁵⁷³. Celui-ci pose ici un choix et réduit le champ d'observation normatif à un individu, qui synthétise ce qu'il y a de meilleur, fût-ce dans « mille » personnes. Cette référence à Caton intervient à de nombreuses reprises. On la voit encore dans une lettre⁵⁷⁴ à

⁵⁶⁷ L'*aidôs*, sentiment de l'honneur, est le fait de redouter le jugement des autres et de soi-même sur soi, contrairement à la *nemesis*, qui est le jugement des dieux sur l'homme.

⁵⁶⁸ *Att.* II, 5 ; t. I p. 223. *Cupio equidem et iam pridem cupio Alexandriam reliquamque Aegyptum uisere et simul ab hac hominum satietate nostri discedere et cum aliquo desiderio reuerti ; sed hoc tempore et his mittentibus*

Ai]lebmai Trwaj kai]Tr%adaj e] kesipe]l ouj

Quid enim nostri optimates, si qui reliqui sunt, loquentur ? an me aliquo praemio de sententia esse deductum ?

⁵⁶⁹ *Il.*, VI, 442.

⁵⁷⁰ Voir plus bas notre quatrième partie.

⁵⁷¹ *Ibid.*, p. 223. **Poul udamaj moi prwtoj e] egxeihn a]haqhsei**

Cato ille noster qui mihi unus est pro centum milibus.

⁵⁷² *Iliade*, XXII, 100.

⁵⁷³ Notons cependant que Cicéron s'opposa à Caton notamment lorsqu'il soutint la candidature au consulat d'un ami pompéien, Muréna, et plaida pour lui, tandis que Caton appuyait Sulpicius, qui désira même invalider l'élection. Voir *Cicéron*, A. Michel et C. Nicolet, p. 38.

⁵⁷⁴ *Att.*, VII, 1 ; t. V p. 34.

Atticus. Caton y est assimilé à Polydamas, respecté pour sa grande sagesse : « et Polydamas le premier censurera mon acte⁵⁷⁵ ».

Cette concentration de jugement de référence sur un seul homme est en définitive très pratique car elle réduit le temps de prospection et les risques de fluctuation liés à la foule. Il y a donc un gain d'efficacité, en quelque sorte quantitatif. Est-ce alors lié à une restriction qualitative ? Il semble effectivement que Cicéron opère un resserrement et préfère se référer à des amis plus qu'à des flatteurs. De plus, il choisit quelqu'un qui comprend et représente les valeurs idéales qui lui sont chères. Il y a donc un discernement à faire dans le choix des points de vue extérieurs, comme Cicéron le rappelle dans le *De Officiis*⁵⁷⁶. Il précise alors que Panétius racontait que, selon l'Africain, il fallait dompter les hommes déchaînés par la prospérité, de même que des chevaux bouillants de fougue. Il ajoute alors : « C'est même dans les situations les plus prospères qu'il faut utiliser le plus les conseils des amis et il faut leur accorder une autorité plus grande encore qu'auparavant. Dans les mêmes circonstances il faut se garder de prêter l'oreille aux flatteurs et de se laisser aduler ; or en ce domaine, il est facile de s'abuser ; nous pensons en effet que nous sommes tels que notre éloge est justifié. » Il s'agit donc d'harmoniser les différents moments et de conserver une égalité d'âme face aux avis reçus, en tenant compte de ceux qui aident à tenir le cap de la façon la plus droite. Certains points de vue sont donc à négliger et d'autres, plus fiables, à écouter.

Face aux différentes options que lui présentent les gens de son époque, Cicéron effectue donc un choix. Son adhésion à la norme s'avère partielle. En effet, l'*atopia*, le fait de n'entrer dans aucun moule, aucun cadre, apparaît fréquemment comme naturelle au philosophe, idée que développe J Domanski⁵⁷⁷. Dans quelle mesure Cicéron consent-il finalement à se démarquer de la norme, fût-ce celle du contexte social qu'il choisit comme repère ?

De fait, notre auteur manifeste parfois un certain dédain pour l'opinion extérieure. Une lettre manifeste cette distance par rapport à l'opinion publique. Vers le 2 juillet 45, Cicéron rassure Atticus, blessé que des Pompéiens aient estimé que le *Pro Ligario* était un plaidoyer opportuniste. Il affirme ne pas tenir compte de l'opinion mais se fier à sa seule conscience : « Quant à la renommée, je m'en moque éperdument, bien que je t'aie écrit sottement à

⁵⁷⁵ *Il.*, XXII,100. **Poul udamaj moi prwtoj e] egxeihn kataqhsei**

⁵⁷⁶ *De Officiis*, Livre I, XXVI, 90-91. « Même lorsque nos affaires sont prospères et vont à leur gré, fuyons à tout prix l'orgueil, le dédain et la morgue. »

⁵⁷⁷ J. Domanski écrit à ce sujet dans *La philosophie, théorie ou manière de vivre ?*, p. 19-22.

l'époque : 'je n'ai rien écrit de meilleur⁵⁷⁸ ; en vérité, il ne faut pas s'en soucier⁵⁷⁹. » Cet aveu est immédiatement suivi d'une profession de foi philosophique, qui renforce l'adéquation entre écrits théoriques et vie « réelle » : « Et cette autre affirmation : 'dans toute la vie, on ne doit pas s'écarter d'un cheveu de la voie de sa conscience', ne te paraît-elle pas dite avec philosophie⁵⁸⁰ ? Estimerais-tu par hasard que c'est en vain que j'ai ces ouvrages en mains⁵⁸¹ ? » Après une envolée générale, Cicéron revient à un champ d'application concret de ce parti-pris : « Je regrette que tu aies été écorché par une réaction qui ne signifiait rien. Car je reviens encore sur le même point : crois-tu que j'aie un autre souci concernant Quintus que de m'acquitter de mon devoir envers lui ? Comme chacun le sait, n'est-ce pas, je cherche à passer pour le grand maître du barreau. *Non, n'accordons pas à ces gens*⁵⁸²... (notre attention). » Et la lettre se clôt sur un dédain de la situation. « Si seulement je pouvais aussi facilement supporter les épreuves de ma vie privée que dédaigner ces choses-là ! Crois-tu donc que mes volontés n'aient pas toujours tendu à la perfection ? Evidemment, on n'a pas le droit de dire ce qu'on pense ; cependant, si je ne puis désapprouver ce qui s'est fait dans cette occasion⁵⁸³, je peux parfaitement, en revanche, m'en désintéresser, ce que je fais. Mais voilà plus qu'il n'en faut pour des riens⁵⁸⁴. » L'expression « des riens » (*nugis*) est significative ; Cicéron affirme par là son désintérêt, reflet d'un mépris pour le point de repère instable qu'est la foule. Parallèlement, il réaffirme son autonomie de pensée.

De façon cohérente et théorisée, quinze mois après cette lettre, dans le *De Officiis*⁵⁸⁵, Cicéron dénigrera ouvertement la fausse gloire et le culte de l'opinion populaire : « Or la grandeur d'âme véritable et sage estime que cette beauté morale que poursuit avant tout la

⁵⁷⁸ J. Beaujeu, dans la note 2 p. 263 renvoyant p. 183 de l'édition des Belles Lettres, se réfère ici à Shackleton Bailey (in ed. *Att.*, t. V p. 372), qui préfère cette traduction à « rien ne vaut mieux que la renommée ». (cf. *De Orat.*, III, 101).

⁵⁷⁹ *Att.*, XIII, 20 ; t. VIII p. 183. *De fama nihil sane laboro, etsi scripseram ad te tunc stulte « nihil melius » ; curandum enim non est.*

⁵⁸⁰ J. Beaujeu, dans sa note 1 p. 263 renvoyant à la p. 184 de l'édition des Belles Lettres, suppose que cette phrase a été extraite par Atticus d'un écrit de Cicéron. (cf. *Att.*, VII, 3, 11 ; t. V p. 59 : *mihi certum est ab honestissima sententia digitem nusquam.*)

⁵⁸¹ *Att.*, XIII, 20 ; t. VIII p. 183-184. *Atque hoc « in omni uita sua quemque a recta conscientia trauerum unguem non oportet discedere » uiden quam filiosofwj ? An tu nos frustra existimas haec in manibus habere ?*

⁵⁸² *Ibid.*, p. 184. *Dedh̄xqai te nollem quod nihil erat. Redeo enim rursus eodem : quicquamne me putas curare in Quinto, nisi ut ei ne desim ? Id ago scilicet ut iudicia uidear tenere ! Mh̄gar aūtoij...* J. Beaujeu, note 3 p. 263 renvoyant à la p. 184 complète la phrase : et rappelle que la formule *Mh̄gar...* s'employait fréquemment de façon elliptique pour exprimer un refus ou une défense.

⁵⁸³ J. Beaujeu, dans la note 4 p. 263 renvoyant p. 184 de l'édition des Belles Lettres, remarque qu'en l'occurrence, César ne pouvait qu'être approuvé d'avoir acquitté Ligarius.

⁵⁸⁴ *Ibid.*, p. 184. *Vellem tam domestica ferre possem quam ista contemnere. Putas autem me uoluisse aliquid quod perfectum non sit ? Non licet scilicet sententiam quam ; sed tamen quae tum acta sunt non possum non probare, et tamen non curare pulchre possum, sicuti facio. Sed nimium multa de nugis.*

⁵⁸⁵ *De Officiis*, Livre I, XIX, 65.

nature, réside dans les actes et non pas dans la renommée, et elle préfère être la première plutôt que de le paraître⁵⁸⁶. Celui en effet qui est en dépendance de l'erreur d'une foule ignorante, celui-là ne doit pas être tenu au nombre des grands hommes. Or très facilement l'on est entraîné à des injustices, dans la mesure où l'on a un caractère plus haut, avec la passion de la renommée⁵⁸⁷. Ce point est assurément délicat parce qu'on trouve difficilement l'homme qui, après avoir supporté des travaux et affronté des dangers, ne recherche pas, en guise de récompense à ses hauts faits, la renommée. » Avec finesse et lucidité, Cicéron entrevoit les dangers de l'orgueil après en avoir mesuré l'intérêt, même s'il définit une voie difficile. Après avoir consenti à un effort, on estime que la faveur et l'admiration sont bienvenues ; mais Cicéron invite à dépasser cette immédiateté, ce qui interdit de croire qu'il se soit laissé absorber par les appréciations de ses contemporains⁵⁸⁸. La notion de conscience personnelle, transcendant autrui et une époque donnée, apparaît même dans la correspondance, lorsque Cicéron déclare à Atticus qu'il trouve son réconfort dans l'assentiment de son ami et l'idée qu'il n'a rien fait de mal⁵⁸⁹.

Au terme de cette étude, il apparaît que Cicéron consent à une forme de conditionnement extérieur par la norme de son époque tout en gardant une autonomie, et notamment un enracinement dans d'antiques valeurs véhiculées par l'épopée et symbolisées par quelques-uns de ses contemporains. Il nous semble en définitive que cet *homo nouus* redoutait l'exclusion de la norme plus qu'il ne recherchait son cadre. Il tenta de se ranger globalement dans les mœurs de son époque, en usant de discernement, tout en sachant ponctuellement prendre ses distances⁵⁹⁰.

L'exemple de ses rapports avec l'armée nous paraît significatif. Cicéron se conforma souvent à la norme de son époque, même lorsqu'elle ne correspondait pas à sa personnalité.

⁵⁸⁶ M. Testard note à ce propos que « Etre et paraître est un thème assez fréquent dans la littérature ancienne. Ainsi Eschyle, *Sept contre Thèbes*, 592, repris par Platon, *La République*, II, 361 ; Salluste, *Cat.*, LIV, 6 ; Horace, *Ep.*, I, 16, 17s. On sait tout ce que cette distinction de l'être et du paraître a gagné en profondeur depuis Platon, à la lumière de sa philosophie de la connaissance et de sa réflexion sur la science et l'opinion. »

⁵⁸⁷ Cicéron venait d'écrire le *De Gloria*.

⁵⁸⁸ On pourrait également citer l'exemple de son attitude par rapport aux jeux. Cicéron fait preuve d'originalité en les fuyant et en assumant sa répulsion pour ces spectacles (*Att.*, IV, 8a, 1 ; t. II p. 175 ; *Q. Fr.*, III, 1, 1 ; t. III p. 82 ; *Fam.*, VII, 1, 3 ; t. III p. 29). Toutefois, il s'intéresse amicalement au souhait d'Atticus de réunir des gladiateurs (*Att.* IV, 4a, 2 ; t. II p. 153 ; *Att.*, IV, 8, 2 ; t. II p. 167).

⁵⁸⁹ *Att.*, IX, 10, 10 ; t. V p. 276. *His ego tuis scriptis me consolor, ut nihil a me adhuc delictum putem. (...) consciis egeo aliis.* « Pour moi, je trouve ma consolation dans ce que tu m'écris, de sorte que j'estime n'avoir rien fait de mal jusqu'ici (...) mais j'ai besoin de la connivence d'autrui. »

⁵⁹⁰ Cette ligne de conduite est particulièrement sensible dans ses choix économiques. Cicéron ne fit guère preuve d'originalité et se conforma au modèle imprimé par les classes élevées. Toutefois, il ne semble pas avoir consenti à égaler la cupidité générale. *M.T. Cicerone e le sue idee sociali ed economica*, p. 55-58, 73 et 290-293.

Or le passage par l'armée restait de rigueur⁵⁹¹ : « Même les hommes les plus étrangers à l'esprit militaire, comme Cicéron, se devait d'accomplir au moins une année de milice, toujours indispensable pour être candidat aux magistratures. Bien des carrières politiques importantes ne furent dues qu'à la valeur militaire, surtout après Sylla et César. (...) Société civile et société militaire restent toujours étroitement imbriquées. » De fait Cicéron connaissait l'importance qu'avait l'armée dans le jeu politique⁵⁹². Il sut en utiliser parfois la force, quitte à commettre certaines illégalités civiles en la matière⁵⁹³. Il n'en restait pas moins conscient des méfaits des militaires⁵⁹⁴, tout en choisissant de respecter leur organisation.

Dans sa vie « militaire » Cicéron fait donc preuve de conformisme dans son parcours, mais d'une audace hors norme dans certaines actions ponctuelles. Tout en donnant des gages d'adéquation avec les procédés qui ont cours habituellement, il joue de ce crédit pour prendre parfois ses distances⁵⁹⁵. Cependant, de façon générale, il ne s'assimile guère à ses contemporains⁵⁹⁶ et semble avoir vécu un isolement particulier⁵⁹⁷.

⁵⁹¹ C. Nicolet, *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 183.

⁵⁹² *Ibid.* p. 192 : Cicéron, dans le *Pro Murena*, 37-38 souligne l'importance de l'appui des soldats, surtout dans les élections au consulat, du fait leur nombre et de leur influence sur leur famille.

⁵⁹³ *Ibid.*, p. 193-194.

⁵⁹⁴ *Pro lege Manilia*, 37-38.

⁵⁹⁵ Un propos de Glenn Gould sur Bach évoque étrangement ce que l'on pourrait conclure au sujet de notre auteur : « Le plus important dans la musique de Bach, c'est qu'elle (...) transcende toute adhésion dogmatique à l'art (...) toutes les préoccupations esthétiques frivoles et stériles. Il nous montre l'exemple d'un homme qui a enrichi son époque en n'y appartenant pas (...) C'est un argument définitif (...) le fait qu'un homme puisse créer sa propre synthèse du temps sans être soumis aux conformités que ce temps impose. »

⁵⁹⁶ Cicéron échappe pourtant à la norme à plus d'un titre. C. Nicolet nous en donne un exemple assez flatteur : « il est évident que l'obligation de répondre à une accusation devant un jury est loin d'être exceptionnelle dans une carrière politique au II^e siècle et surtout au I^{er} siècle avant Jésus-Christ. On compte sur les doigts d'une main les hommes d'Etat qui ont échappé à ce destin : Cicéron par exemple. » (*Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 497)

⁵⁹⁷ Par exemple dans le *De domo sua*, il affirme à maintes reprises avoir supporté seul et pour tous l'hostilité générale. De fait, le *De domo sua* érige Cicéron en figure représentative de tous les hommes de bien ; il est donc voué en quelque sorte à payer pour eux, tant est forte l'interaction entre le groupe et lui. *De domo sua*, IV, 8 ; X, 30.

Deuxième partie : Extensions du temps

Qui dit quotidien dit répétition au fil des jours. Celle-ci peut à la fois apporter une force, dans la mesure où l'habitude et l'exercice forment l'individu, ou une lassitude ; c'est ainsi que s'explique le lien entre quotidien et banalité. Les deux tendances sont présentes chez Cicéron. Certes il perçoit les lourdeurs de la quotidienneté. Nous verrons cependant qu'il sait en utiliser les ressources pour faire aboutir, petit à petit, de vastes projets. Le présent devient alors « poétique » au sens étymologique, c'est-à-dire opérant une construction de soi. En cela, il se démarque par exemple des Stoïciens, qui prênaient une concentration sur le présent et un détachement par rapport au passé et surtout à l'avenir.

La « pâte » du quotidien se situe donc dans cet état intermédiaire, qui n'est ni celui des grands événements et des chefs-d'œuvre, ni celui du néant.

Chapitre I : Répétition et variation des activités.

« Si votre quotidien vous paraît pauvre, ne l'accusez pas ! Accusez-vous vous-mêmes de ne pas être assez poète pour appeler à vous ses richesses⁵⁹⁸. »

Le premier aspect que nous souhaitons souligner dans cette nouvelle approche de la philosophie du quotidien est la force que cette sagesse est capable de prodiguer au fil des heures, des jours et des années. Encore faut-il que celui qui pratique cette forme de sagesse prenne les précautions adaptées pour ne pas sombrer dans la monotonie et afin de conserver au présent sa valeur d'instant vif.

1-De la répétition à l'habitude.

Quel est le fonctionnement propre de cet aspect du temps ? Quels sont ses avantages et ses désavantages et comment notre auteur en fait-il usage ?

⁵⁹⁸ R. M. Rilke, *Lettres à un jeune poète*.

a-Forces de la répétition.

La force extrême de la répétition est bien connue en rhétorique⁵⁹⁹ et il nous semble que ce constat vaut aussi dans la vie courante, surtout chez notre orateur, qui la reconnaît lui-même dans ses lettres. Qu'il s'agisse de douleur ou de plaisir, elle a pour effet de mettre en relief ce qu'elle caractérise.

Son influence est soulignée à maintes reprises par notre auteur dans sa correspondance. Au moment de l'exil, Cicéron se plaint des répétitions journalières qui lui sont pénibles ; il écrit alors : « Or le temps non seulement n'allège pas ma douleur mais même l'augmente. De fait, les autres douleurs s'adoucissent en vieillissant ; celle-ci ne peut pas ne pas s'accroître chaque jour par le sentiment de ma misère présente et le souvenir de ma vie passée⁶⁰⁰. » On constate alors une exacerbation sous l'effet de la répétition, indiquée par « chaque jour » (*cotidie*). Le vieillissement (*uetustas*) est ici paradoxal puisqu'il n'a pas l'effet apaisant que le temps prodigue d'habitude. Au contraire, la quotidienneté ne fait qu'insister et ramener sans cesse la comparaison entre passé et présent, augmentant le sentiment de déchéance.

L'augmentation de la douleur trop souvent revisitée est un phénomène dont Cicéron est conscient. Aussi veut-il s'épargner ce désagrément, ainsi qu'à Atticus. La suite de la lettre le montre : « C'est que je regrette non seulement mes biens, les miens mais ma propre personne⁶⁰¹. Que suis-je en effet ? Mais je ne ferai pas en sorte de tourmenter ton esprit de mes plaintes, ou bien de porter la main trop souvent à mes blessures⁶⁰². » Le comparatif *saepius* nous paraît ici avoir le sens de « trop » et signifier que Cicéron souhaite modérer la fréquence de ses allusions à ses difficultés ; même si pour notre auteur il correspondait plutôt

⁵⁹⁹ Voir R. Poncelet, *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, De l'accumulation p. 198-202. Selon cet auteur, le latin de Cicéron fonctionne volontiers par accumulation, quitte à reprendre une idée jusqu'au pléonasmе. De là naît une force d'expression.

⁶⁰⁰ *Att.*, III, 15 ; t. II p. 55. *Dies autem non modo non leuat luctum hunc sed etiam auget. Nam ceteri dolores mitigantur uetustate, hic non potest non et sensu praesentis miseriae et recordatione praeteritae uitae cotidie augeri.*

⁶⁰¹ Pour le lien entre une personne et ses biens, voir plus bas notre troisième partie.

⁶⁰² *Ibid.*, p. 55. *Desidero enim non mea solum neque meos sed me ipsum. Quid enim sum ? Sed non faciam ut aut tuum animum angam querelis aut meis uulneribus saepius manus adferam.*

à « assez souvent », la restriction imposée est certaine et le poids de la répétition est sous-entendu.

De fait, la répétition augmente le sentiment éprouvé et elle est particulièrement ressentie dans le cas de la douleur. Cicéron décrit ainsi en 59 à Atticus sa souffrance lors des turbulences qui marquèrent le consulat de César : « Récemment, nous avons redouté un massacre, quand les paroles d'un vieillard de grand courage, Q. Considius, ont ébranlé la crainte ; mais la violence que nous avons pu craindre chaque jour a soudain explosé⁶⁰³. » « Chaque jour » (*cotidie*) donne l'idée d'une intensité croissante, qui justifie la force du phénomène quand cette crainte s'est manifestée : « mais la violence que nous avons pu craindre chaque jour soudain a explosé ». L'importance est alors amplifiée, comme par un lent processus implacable.

Peu importe le domaine où la répétition s'exerce ; sa force se révèle en toute chose. Influente pour ce qui est de la douleur, elle est aussi un moyen de renouveler un plaisir. On le voit nettement lorsque Cicéron éprouve un sentiment de vide et souhaiterait que le temps soit plus dense en événements, comme l'arrivée de lettres par exemple. Celles d'Atticus lui procurant un agrément particulier, il prend alors le parti de relire ses missives précédentes⁶⁰⁴, faute d'en recevoir de plus récentes. Or leur effet demeure sensible, comme il l'avoue à son ami. Il lui dit apprécier ce qu'il lui écrit, au point qu'il lui affirme : « c'est bien fréquemment que je savoure tes lettres ; en elles je trouve le repos⁶⁰⁵. » Le plaisir de la lettre reçue est ainsi multiplié à l'infini par sa relecture. De fait, le plaisir, pour être apprécié, demande alors à être sans cesse renouvelé⁶⁰⁶, ce qui est possible, pourvu que sa réitération ne soit pas trop fréquente⁶⁰⁷.

Le recours à la répétition procède d'une sagesse pragmatique. Puisque ce qui est vu et revu est plus facilement assimilé, il existe un intérêt et même un bienfait de la répétition, surtout en politique. La vie publique n'échappe pas aux lois que nous avons dégagées. Une expérience cuisante que Cicéron raconte lui-même lui a fait ressentir l'efficacité d'une présence quotidienne sur le forum. Dans le *Pro Plancio*, il raconte ainsi comment, après sa

⁶⁰³ *Att.*, II, 24 ; t. I p. 262. *Modo caedem timueramus, quom oratio fortissimi senis, Q. Considi, metum discussit ; at ea uis quam cotidie timere potueramus subito exorta est.*

⁶⁰⁴ A l'inverse, la répétition est représentative de la force d'un attachement. Ainsi, la fréquence des lettres est un moyen d'éprouver la sincérité de l'amitié. *Fam.*, II, 10, 1 ; t. IV p. 72-73.

⁶⁰⁵ *Att.*, XIII, 13-14, 1-2 début ; t. VIII p. 175. *crebro regusto tuas litteras ; in iis acquiesco.*

⁶⁰⁶ *Ethique à Nicomaque*, VII, 15, 1154 b, 15-25.

⁶⁰⁷ Dans le cas de la plaisanterie par exemple, la fréquence ne doit pas être trop élevée, comme Cicéron lui-même le préconise dans des traités théoriques (*Or.* 88 et *De Off.* I, 103).

magistrature à Lilybée, il s'était imaginé que « l'on ne parlait à Rome que de sa questure », mais avait rapidement déchanté lorsque, de retour en Italie, à Putéoles, deux fâcheux lui avaient fait comprendre que nul ne se souciait de la charge qu'il avait exercée. Cicéron conclut l'anecdote par cette résolution : « Après m'être aperçu que les oreilles du peuple romain étaient plutôt engourdies, mais que leurs yeux étaient vifs et pénétrants, je cessai de songer à ce que l'humanité allait entendre dire de moi ; je fis en sorte que par la suite chaque jour ils me vissent présent⁶⁰⁸. » Ce qui advient quotidiennement devient nécessairement familier et cet atout n'est pas à dédaigner par un homme qui veut faire carrière à Rome. Cicéron, après sa déconvenue, en a fait l'expérience et prend les mesures les plus efficaces : être présent, chaque jour, au vu et au su de tous.

De plus, afin de saisir les bonnes occasions et de ne pas commettre de faux-pas, un exercice réitéré s'avère profitable. La vie publique requiert un rodage et une intuition que seul le temps peut aiguïser. Cicéron, comme c'est le cas dans cette anecdote, se vante parfois de posséder un savoir d'expérience⁶⁰⁹. Peu à peu, au fil des affaires, un pli se prend et se conserve ; il devient un réflexe et s'approfondit.

Poursuivons dans cette direction car la répétition, grâce à cette intériorisation, nous paraît propice à la construction d'un exercice spirituel. Notre auteur se contenterait-il de limiter la force l'habitude à de simples recettes de vie courante ? Ce serait méconnaître sa profondeur et les ramifications concrètes de sa réflexion, ne serait-ce que par un effet de sa formation. C'est un fait bien connu des pédagogues que la répétition ancre durablement des notions dans l'esprit. Quintus, donnant ses conseils de campagne à son frère, ne manque pas

⁶⁰⁸ *Pro Plancio* 66. *Postquam sensi populi Romani aures hebetiores, oculos autem esse acres atque acutos, destitit quid de me auditori essent homines cogitare ; feci ut postea quotidie praesentem me uiderent.*

⁶⁰⁹ Peut-être cette position rejoint-elle celle d'Isocrate et de Gorgias. Dans le *Contre les Sophistes*, du premier et l'éloge d'Hélène du second, le *kairos* apparaît tout puissant et issu d'une *doxa* entraînée par la pratique, l'exercice et l'expérience plus que de connaissances exactes. Voir *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 272-273 : « On rejoint ici une conviction fondamentale d'Isocrate, la confiance dans l'opinion (**doxa**) dont il aime à opposer l'utilité pratique aux vaines spéculations des philosophes en quête d'**episthmh**. Dès le *Contre les Sophistes*, il oppose les succès remportés en recourant à 'l'opinion' aux échecs de ceux qui promettent une science inaccessible. »

M. Trédé rappelle que l'éloge d'Hélène est à cet égard très ironique : « mieux vaut apporter sur des sujets utiles une opinion raisonnable que sur des futilités des connaissances exactes. » *Ibid.*, p. 273 : La confiance d'Isocrate en la **doxa** reprend celle de ses maîtres Gorgias et Protagoras et une certaine critique de l'Académie. Toutefois, note M. Trédé, Isocrate se différencie du relativisme épistémologique de Protagoras et constate simplement les limites de la connaissance humaine. *Ibid.*, p. 273. Leur attitude se différencierait donc quelque peu de l'Académie, sans qu'il y ait une opposition totale de la part d'Isocrate, et encore moins chez Cicéron selon nous. En effet, celui-ci a seulement en commun avec ces auteurs un « pragmatisme » que l'on pourrait qualifier de « philosophie optimiste ».

de recourir à ce procédé d'école. Dans le *Commentariolum petitionis* qu'il adresse en 64 à son frère⁶¹⁰ on constate l'importance de l'habitude. On peut même parler d'autosuggestion. Dès les premières lignes de la lettre, Quintus écrit : « Considère quelle est ta cité, quel est ton but, qui tu es. C'est presque quotidiennement que tu dois, en descendant au forum, avoir cette méditation : 'Je suis un homme nouveau, je brigue le consulat, ma cité est Rome' .»

Le terme de « méditation » (*meditatio*), qui peut suggérer par son suffixe itératif⁶¹¹ que la pensée revient à de multiples reprises sur un sujet ou qui signifie « exercice préparatoire⁶¹² », et l'emploi de « quotidiennement » (*cottidie*) impliquent une répétition à deux échelles : celles de la journée et celle de l'instant. Est-ce un trait de formation des deux frères, ou une bonne connaissance de son aîné et de ce qu'il pratique déjà dans l'art oratoire ?

En effet, répéter n'est pas un acte mécanique et stéréotypé chez notre auteur. Cela peut au contraire permettre une progression au fil du temps. On assiste à un travail dynamique et non statique. Une utilisation constructive de ce phénomène consiste à favoriser les pensées positives et à écarter celles qui nuisent à l'esprit par un effort acharné.

La consolation est un exemple typique d'application de cette stratégie. Ecrivant à l'ancien pompéien A. Manlius Torquatus en janvier 45, tandis que César a gagné l'Espagne pour affronter le fils de Pompée, Cicéron préconise une sérénité d'esprit que procure une bonne conscience. Après avoir rappelé que, quel que soit le vainqueur de cette guerre civile, le résultat sera à peu près le même pour les Romains, il écrit en effet : « Sur ce point, si j'ai l'air d'augmenter ta souffrance, que je devrais soulager par ma consolation, j'avoue ne trouver nulle consolation à nos malheurs communs si ce n'est celle-ci, qui n'en est pas moins fort grande, (au cas où tu puisses la prendre à ton compte) et dont je fais chaque jour davantage usage : la conscience d'avoir voulu le bien est la plus grande consolation aux situations déplaisantes et il n'y a nul autre grand mal que la faute⁶¹³. » Puisque, selon Cicéron, son destinataire et lui-même ont accompli leur devoir, ils doivent supporter avec modération les événements. Cette bonne conscience étant apparemment souvent remise en cause de façon spontanée, Cicéron doit chaque jour, (*cotidie*) la justifier de nouveau à ses propres yeux. La

⁶¹⁰ *Comm. Pet.*, t. I p. 81. *Ciuitas quae sit cogita, quid petas, qui sis. Prope cottidie tibi hoc ad forum descendenti meditandumst : « Nouus sum, consulatum peto, Roma est ».*

⁶¹¹ Il s'ajoute à *medeor* : donner ses soins à, se préoccuper de

⁶¹² Voir *De Orat.*, 2, 118 et *Brut.*, 139.

⁶¹³ *Fam.*, VI, 4 ; t. VII p. 262. *Hoc loco si uideor augere dolorem tuum quem consolando leuare debebam, fateor me communium malorum consolationem nulla inuenire praeter illam, quae tamen, si possis eam suscipere, maxima est quae ego cotidie magis utor, conscientiam rectae uoluntatis maximam consolationem esse rerum incommodarum nec esse ullum magnum malum praeter culpam.*

répétition s'avère être une force pour contrer la difficulté. Notre auteur espère ainsi s'endurcir grâce à un entraînement assidu. Cette transformation atteint même une dimension spirituelle en s'approfondissant. On ne saurait nier le caractère réfléchi et, à ce titre, philosophique de cette démarche. « La réflexion philosophique est liée au destin de la patrie. Mais aussi au nôtre. Et les principales oeuvres de Cicéron en témoignent. Ce sont des exercices spirituels. Il s'agit de gagner de la force. Cicéron a toujours été faible. Cela tient sans doute à cette sensibilité pirandellienne, qui trouble sans cesse sa vision en le faisant juge et partie sur chaque cause ; mais aussi à un manque total d'impassibilité. Qu'on se rappelle le désarroi de l'exil. Cicéron, dans sa correspondance, ne cesse de se plaindre que pour mieux se faire plaindre⁶¹⁴. »

Etre philosophe dans le temps, c'est donc savoir user aussi bien des occasions ponctuelles⁶¹⁵ que des répétitions qu'il présente. Celles-ci ont un effet bénéfique et fondateur, allant jusqu'à l'autosuggestion et l'exercice spirituel.

b- Des habitudes orientées vers l'élaboration d'une structure.

« Car celui qui possède seulement la science et comprend comment il faut agir, n'est pas encore le sage, vu que son âme ne s'est pas encore transformée en ce qu'il avait appris⁶¹⁶. »

Consciente de la force que procure la répétition, nous souhaitons désormais étudier sa réalisation dans un comportement : l'habitude, qui est issue d'une longue réitération. Comme nous venons de le voir, la répétition crée une « dynamique stable » ; celle-ci peut donner l'élan suffisant pour dépasser les obstacles. Face à un événement perturbateur, on peut ainsi compter sur un fond solide, résultat d'une répétition, complètement assimilée : l'habitude (*consuetudo*).

⁶¹⁴A. Michel et C. Nicolet, *Cicéron*, p. 86. Comme ces auteurs n'indiquent ni référence, ni citation, celle-ci est difficile à vérifier. Notons toutefois que Cicéron écrit effectivement à Atticus le 18 mai 44 : « Je me réjouis vraiment que la première *Tusculane* te réconforte ; il n'y a pas en effet de refuge qui soit meilleur ou plus disponible. » *Quod prima « disputatio Tusculana » te confirmat sane gaudeo ; neque enim ullum est per fugium aut melius aut paratius.* (*Att.*, XV, 2 ; t. IX p. 136- 137)

⁶¹⁵ Voir notre première partie.

⁶¹⁶ Paroles du stoïcien Ariston la lettre 94 de Sénèque : *Philosophia, inquit, diuiditur in haec, scientiam et habitum animi ; nam qui didicerit et facienda ac uitanda percepit nondum sapiens est nisi in ea quae didicit animus eius transfiguratus est.* Cf. également *Epist.*, 106, 3 et 11-12.

Comment celle-ci fonctionne-t-elle ? Quelles sont ses conditions de développement ? Puisque Cicéron cultive cette démarche, c'est qu'il recherche des effets positifs et nous souhaiterions mesurer l'étendue de ses bienfaits.

De fait, l'effet de familiarité que donne l'habitude peut prendre une importance considérable. La force invisible du temps transparait dans la correspondance, de l'aveu même de notre auteur. Par un effet de répétition, un fait ténu au départ peut prendre une dimension importante. Une lettre à Lucius Luccéius manifeste ainsi la façon dont les mois qui s'écoulent peuvent construire ou détruire une relation par une action discrète. Luccéius lui a écrit après la mort de Tullia, et il a dit avoir regretté qu'ils n'aient pas passé plus de temps ensemble. Cependant, ce rapprochement ne s'est pas fait, et Cicéron en approfondit les raisons. Parlant de la vie commune qu'ils auraient pu mener, il écrit : « Si nous avions fait toi et moi ce qui ne nous venait pas même à l'esprit à cause de nos craintes quotidiennes, si nous avions été ensemble tout le temps, ton état de santé ne serait pas pour moi un choc, non plus que pour toi mon chagrin⁶¹⁷. » Comment mieux marquer l'effet implacable du temps, qui peut créer progressivement habitude ou éloignement ? Par la même occasion, Cicéron avoue que les préoccupations quotidiennes ont la faculté de détourner l'esprit de certaines évidences et que la fréquentation crée une intimité⁶¹⁸ qui assimile et dépasse les événements ponctuels.

Conscient de cette puissance de l'habitude, perceptible quand elle fait défaut⁶¹⁹, comme dans la lettre précédente, notre auteur en voit aussi la dimension positive si on sait bien l'utiliser. Encore faut-il entretenir cette force et, loin de se détacher du présent, orienter celui-ci. La répétition crée l'habitude, et celle-ci ne saurait subsister sans celle-là. On voit par exemple Cicéron encourager avec humour Papius Pétus à continuer de participer à des dîners amicaux pour ne pas en perdre l'habitude. Dans une lettre de janvier 43, il lui adresse

⁶¹⁷ *Fam.*, V, 15 ; t. VIII p. 101-102. *Quod si id egissemus ego atque tu, quod ne in mentem quidem nobis ueniebat propter cotidianos metus, <si> omne tempus una fuisset, neque me ualetudo tua offenderet neque te maeror meus.*

⁶¹⁸ Sur ce point, voir *De Amicitia*, IX, 29 : *Quamquam confirmatur amor et beneficio accepto (...) et consuetudine adiuncta.* « Bien sûr la passion s'affermi quand un service a été rendu, quand le dévouement s'est manifesté, quand les relations sont devenues habituelles » et *ibid.*, IX, 30 : *Auxit beneuolentiam consuetudo.* « L'habitude augmente notre attachement. »

⁶¹⁹ Par contraste, on peut en déduire l'aspect positif : si Cicéron avait passé du temps avec cet ami, l'habitude aurait joué en leur faveur.

une lettre dont le début est sérieux⁶²⁰, mais qui passe ensuite de façon abrupte à des considérations apparemment⁶²¹ plus frivoles :

« Mais assez sur ce point.

J'ai du mal à supporter que tu aies cessé de fréquenter les dîners ; car tu t'es privé d'un agrément et d'un plaisir de taille. Et puis je crains même - car il est permis de dire la vérité - que tu ne désapprennes cette sorte d'habitude que tu avais et que tu n'oublies la manière de donner des petits dîners. En effet, si, alors que tu avais des gens à imiter, tu n'en tirais pas beaucoup profit, que puis-je penser que tu ailles faire maintenant ? Spurinna assurément, tandis que je lui avais fait voir la situation et que je lui avais exposé ta vie auparavant, tendait à faire voir un grand péril pour les plus hautes instances républicaines si tu n'étais pas revenu aux habitudes que tu avais auparavant lorsque le Favonius soufflerait ; ces temps-ci on peut le supporter, si d'aventure tu ne pouvais supporter le froid⁶²². »

Cicéron use d'humour et varie les tons, mais l'idée essentielle se répète avec insistance : la répétition crée l'habitude, qui est une seconde nature. De plus elle s'oppose à l'oubli, car Cicéron, en employant le verbe « oublier » (*obliuiscare*), fait allusion à la puissance de mémorisation que comporte la répétition.

L'habitude crée même une familiarité et son rôle va fort loin puisqu'elle conditionne la qualité des échanges humains et de ce fait la possibilité même de dialoguer et de philosopher. La même lettre en témoigne. Cicéron, s'adressant à ce même Lucius Papirius Pétus, qui avait choisi de se retirer après Pharsale, tente de l'inciter à ne pas perdre ses habitudes de convivialité : « Et, par Hercule, mon cher Pétus, toute plaisanterie mise à part, je t'encourage - chose qui me paraît avoir trait à une vie de bonheur - à vivre avec des gens bons, agréables et affectueux avec toi ; rien n'est plus propre à la vie, rien n'est plus avantageux pour vivre dans le bonheur. Et je ne rapporte pas cela au plaisir, mais à la communauté qu'on a par

⁶²⁰ Il commence par évoquer avec flegme un attentat que l'on préparait contre lui, et dont son destinataire l'a prévenu, grâce aux révélations d'un certain Rufus. Or Cicéron clôt au bout d'une vingtaine de lignes ce grave sujet.

⁶²¹ Nous ne retenons que l'argument exploité : la force de l'habitude, sans examiner ce qu'il sert. L'intention de Cicéron est évidemment politique.

⁶²² *Fam.*, IX, 24 ; t. X p. 144-145. *Sed haec hactenus.*

Te ad cenas itare desisse moleste fero ; magna enim te delectatione et uoluptate priuasti. Deinde etiam uereor - licet enim uerum dicere - ne nescio quid illud quod solebas dediscas et obliuiscare cenulas facere. Nam, si tum cum habebas quos imitarere non multum proficiebas, quid nunc te facturum putem ? Spurinna quidem, cum ei rem demonstrassem et uitam tuam superiorem exposuissem, magnum periculum summae rei publicae demonstrabat nisi ad superiorem consuetudinem tum cum Fauonius flaret reuertisses ; hoc tempore ferri posse, si forte frigus ferre non posses.

sa vie et son mode de vie⁶²³ et à la détente de l'esprit que l'on obtient surtout grâce à une conversation familière, qui est fort douce dans les banquets, comme les nôtres l'ont dit avec plus de sagesse que les Grecs : eux les appellent *symposia* ou *sundeipna*, réunions pour boire ou réunions pour manger, mais nous, *conuiuia*, réunion de vie, parce que c'est alors surtout que l'on vit en même temps⁶²⁴ ensemble. Tu vois comment j'essaie de te ramener aux dîners en philosophant⁶²⁵. »

Nous voyons, quant à nous, que la philosophie est toute proche de la vie courante et même de ce *uictus* étroitement associé à l'alimentation puisqu'il signifie en latin à la fois « communauté de vie » et « banquet ». La vie philosophique passe donc par des faits concrets et répétitifs, car ils valent aussi par leurs corollaires, évoqués successivement : la communauté de vie entre les convives et la détente que procure essentiellement la conversation de table. Ce sont les liens sociaux qui apparaissent ici. La convivialité conditionne les relations humaines, dont dépendent à leur tour l'*amicitia* et le progrès philosophique. De fait, la philosophie pour Cicéron ne se pense pas comme un travail solitaire ; elle est par essence échange⁶²⁶.

Toutefois, en acceptant ces activités routinières, notre auteur ne consent-il pas à la banalité ? Une réponse à cette question se présente dans un traité théorique. Il semble que Cicéron ne dédaigne pas systématiquement la banalisation des faits qui se répètent. Dans le *De Finibus*, il l'accepte même avec simplicité et humilité face à un Caton qui l'invite à une conversation plus serrée : « Car les arguments que tu as produits jusqu'à présent ont un caractère populaire ; j'attends de toi quelque chose de plus choisi⁶²⁷ », ce à quoi il réplique : « Je ferai cependant mon possible. Maintenant, si je rencontre trop de difficultés, je ne fuirai pas les arguments que tu appelles populaires. » En effet, dans le domaine rhétorique, Cicéron sait qu'un lieu commun ne perd pas de sa véracité ni de sa force sous prétexte qu'il est très usité. De même qu'un médicament répandu et efficace est un bon remède, une activité

⁶²³ *Victus* est ici difficile à traduire car il signifie à la fois de façon très concrète l'alimentation, et de façon plus générale le genre de vie. Nous optons pour cette deuxième solution, plus large.

⁶²⁴ Nous traduisons lourdement *simul*, ne pouvant renoncer à sa dimension temporelle

⁶²⁵ *Fam.*, IX, 24 ; t. X p. 145. *Et mehercule, mi Paete, extra iocum moneo te - quod pertinere ad beate uiuendum arbitror - ut cum uiris bonis, iucundis, amantibus tui uiuas ; nihil est aptius uitae, nihil ad beate uiuendum accommodatius. Nec id ad uoluptatem refero, sed ad communitatem uitae atque uictus remissionemque animorum, quae maxime sermone efficitur familiari, qui est in conuiujs dulcissimus, ut sapientius nostri quam Graeci : illi **sumposia** aut **suhdeipna** , id est *computationes* aut *concentrationes*, nos *conuiuia*, quod tum maxime simul uiuitur. Vides ut te philosophando reuocare coner ad cenas.*

⁶²⁶ Voir plus bas notre quatrième partie, chapitre II.

⁶²⁷ *De Finibus* , Livre IV, X, 24. *popularia sunt ; ego autem a te elegantiora desidero*

routinière ou un trait fréquent demeure valable. Qui plus est, il reste comme un réflexe acquis, une garantie sûre⁶²⁸.

L'habitude procède en effet d'une technique assimilée en profondeur. Grâce à des actes répétés, se créent des mécanismes qui peu à peu deviennent quasiment naturels et une trace (**xarakthē**) laissée sur l'individu. La formation reçue est ainsi à l'origine de réflexes techniques⁶²⁹, qui surgissent de façon consciente ou involontaire⁶³⁰. Dans le *De Oratore*⁶³¹, Cicéron vante ainsi les dons naturels, mais il souligne également les bienfaits de l'art et de la technique pour les renforcer.

L'habitude amène en effet parfois Cicéron à des réflexes « scolaires » en période de trouble. L'exemple le plus frappant est sans doute son exposé en forme de « thèses » lorsqu'en mars 49, au début de l'affrontement entre César et Pompée, il écrit à Atticus :

« Même si pour ma part je n'ai de repos qu'aussi longtemps que je t'écris ou que je lis tes lettres, je manque de mon côté de matière épistolaire et de ton côté, je sais bien qu'il se produit la même chose. De fait, ce que l'on a coutume d'écrire entre amis, l'esprit libre, dans les circonstances présentes est exclu ; mais ce qui est propre à ces circonstances, nous l'avons déjà usé ensemble à la longue. Et pourtant, pour ne pas m'abandonner tout entier à l'inquiétude, je me suis proposé un certain genre de *thèses*, qui sont à la fois *politiques* et de circonstance⁶³², afin d'abstraire mon esprit de ses plaintes et de l'exercer sur l'objet même qui l'occupe. Elles sont de ce type :

*Si l'on doit rester dans sa patrie tombée sous la tyrannie ? Si...*⁶³³ » suivent alors une dizaine de questions en grec⁶³⁴, langue des exercices rhétoriques dans laquelle Cicéron s'exerçait, notamment lors de son séjour à Athènes. Et Cicéron de conclure :

⁶²⁸ R. A. Putnam parvient à une conclusion similaire : «What routines and habits do for us is this : they obviate the necessity to decide at every moment what to do next : they provide an easy explanation of a host of actions», «The Moral Life of a Pragmatist », p. 69.

⁶²⁹ Brian P. Mc Laughlin voit dans certaines habitudes de l'esprit, comme l'optimisme, un élément déterminant dans la motivation, au même titre que le désir, « Exploring the Possibility of Self-deception in Belief », *Perspectives on Self-deception*, p. 43.

⁶³⁰ Depuis Freud, il est avéré que certains paradigmes antérieurs sont automatiquement repris, même si la situation présente les évoque partiellement.

⁶³¹ *De Oratore*, II, 87.

⁶³² On remarque une fois de plus la volonté qu'a Cicéron de s'immerger dans l'actualité.

⁶³³ *Att.*, IX, 4 ; t. V p. 237-238. *Ego etsi tam diu requiesco quam diu aut ad te scribo aut tuas litteras lego, tamen et ipse egeo argumenti epistularum et tibi idem accidere certo scio. Quae enim soluto animo familiariter scribi solent, ea temporibus his excluduntur ; quae autem sunt horum temporum, ea iam contriuimus. Sed tamen, ne me totum aegritudini dedam, sumpsi mihi quasdam tamquam **qeſeij** quae et **pol itikai**/sunt et temporum horum, ut et abducam animum ab querelis et in eo ipso de quo agitur exercere. Eae sunt eius modi :*

Ei)menetebn e) thꞑpatriði turannoumehhj au)thj. Ei)..

⁶³⁴ Ces thèses sont étudiées plus précisément plus bas.

« Voilà les discussions où je m'exerce et je débats le pour et le contre en latin et en grec, ce qui me permet de détacher un peu mon esprit de ses chagrins et de peser un aspect de ce qui est utile⁶³⁵. » On remarque que dans chacun de ces deux passages, Cicéron emploie le verbe « s'exercer » (*exerceo*) dans « je m'exerce » (*exercear*) puis « en m'exerçant » (*exercens*).

Il faut alors se souvenir de la formation que reçut Cicéron, et qu'il évoque lui-même dans les *Tusculanes* : « C'est pourquoi j'ai toujours aimé la méthode des Péripatéticiens et de l'Académie, qui consiste à traiter le pour et le contre en tout sujet ; et la raison n'en est pas seulement qu'autrement il serait impossible découvrir en chaque sujet où est la vraisemblance, c'est aussi parce qu'il y a là un excellent procédé d'entraînement à la parole. Aristote fut le premier à la pratiquer, et ses successeurs la reprirent⁶³⁶. » On trouve une autre confirmation de cette double influence péripatéticienne et académicienne, livrée par Cicéron lui-même dans le *De Oratore*⁶³⁷. Quoi qu'il en soit, la trace de l'éducation rhétorique reçue est très sensible dans cette démarche et ce passage⁶³⁸.

L'habitude devient donc un trait de fond qui persiste au-delà des années. Au sens originel de χαρακτήρ, elle est une trace définitivement laissée sur un individu. Pour Cicéron, elle devient constitutive d'une personnalité. Ainsi, à Lucius Luccéius, qui lui a reproché son éloignement prolongé de Rome après la mort de Tullia, Cicéron répond par une lettre dans laquelle il admet pouvoir vivre avec lui, comme celui-ci le propose : « Avec toi je pourrais vivre assurément, et je le voudrais plus que tout ; ancienneté, affection, habitudes, goûts semblables ; quel lien je te prie, manque à notre relation⁶³⁹ ? » Les habitudes de Cicéron ne sont sans doute pas précisées ici car elles recouvrent de multiples domaines, depuis son rythme physique⁶⁴⁰ jusqu'à sa fréquentation assidue des textes. Certains traités théoriques

⁶³⁵ *Ibid.*, p. 239. *In his ego me consultationibus exercens et disserens in utramque partem tum Graece tum Latine et abduco parumper animum a molestiis et τῶν πρῶτον τῶν τι δὲ ἀποφασίζω.*

⁶³⁶ *Tusculanes*, Livre deuxième, III, 9. *Itaque mihi semper Peripateticorum Academiaeque consuetudo de omnibus rebus in contrarias partis disserendi non ob eam causam solum placuit, quod aliter non posset quid in quaque re veri simile esset inueniri, sed etiam quod esset ea maxuma dicendi exercitatio. Qua princeps usus est Aristoteles, deinde eum qui secuti sunt.*

⁶³⁷ *De Oratore*, III, 27, 106 sq. : « D'autres lieux sont constitués par les supplications, l'appel à la pitié ; mais d'autres sont aussi des discussions douteuses, où l'on peut dissenter longuement en généralisant la question et soutenir le pour et le contre. Cette sorte d'exercice appartient aujourd'hui en propre aux deux écoles philosophiques dont j'ai déjà parlé (les Péripatéticiens et les Académiciens) ; chez les Anciens, elle était le fait des maîtres auxquels on demandait une méthode complète pour parler avec abondance dans les affaires du forum. »

⁶³⁸ W. James pousse même plus loin ses déductions : pour lui, une habitude de pensée devient une vérité, que chacun construit et nourrit après l'avoir éprouvée dans l'expérience. *Pragmatism*, p. 106.

⁶³⁹ *Fam.*, V, 15 ; t. VIII p. 101. *Tecum uiuere possem equidem et maxime uellem ; uetustas, amor, consuetudo, studia paria ; quod uinclum, quaeso, dest nostrae coniunctioni[s]?*

⁶⁴⁰ Voir plus bas notre deuxième partie, chapitre II.

témoignent ainsi d'habitudes courantes chez notre auteur, comme le *De Finibus*, qui débute par cette mise en place : « Etant à ma campagne de Tusculum et ayant besoin de certains livres, qui se trouvaient dans la bibliothèque du jeune Lucullus, je me rendis à sa villa, pour les y prendre moi-même, comme j'en avais l'habitude. » C'est ainsi qu'il rencontre Caton et que le dialogue s'engage.

Il ne nous paraît pas anodin dans la lettre que nous évoquons que goût et habitude se suivent sous le calame de Cicéron. Dans sa philosophie vécue au quotidien, celui-ci présente nécessairement les deux versants, l'un théorique, le goût pour certaines activités, et l'autre, réalisé, l'habitude. Celle-ci serait-elle donc une seconde nature ?

En orateur aguerri, Cicéron connaît en effet les immenses bienfaits d'une technique bien rôdée. Dans le *De Finibus* il affirme que pour la majorité des gens, construire une méthode oratoire est le plus sûr moyen de réussir. Après avoir donné un aperçu sur l'art de repérer les lieux communs⁶⁴¹, il prône la supériorité de l'art sur la nature : « Sans doute, il y a des hommes particulièrement bien doués qui, sans le secours de la méthode, atteignent la plénitude des ressources oratoires ; mais l'art est cependant un guide plus sûr que la nature. Autre chose est, en effet, d'épancher librement son verbe, à la façon des poètes, autre chose de faire avec méthode et avec art le choix de ce qu'il faut dire⁶⁴². » Ce propos rejoint celui qu'il tint dans son discours *Pro Archia* : « Oui, j'avoue que beaucoup d'hommes ont eu une force morale et une vertu qui sortaient de l'ordinaire et que, sans la science, par une disposition presque divine de la simple nature, ils se sont montrés d'eux-mêmes pleins de sagesse et de gravité ; j'ajoute même que pour le mérite et la vertu, la nature sans la science a eu de l'efficacité plus souvent que la science sans la nature. Mais en même temps je prétends que, lorsqu'à une nature rare et brillante s'ajoutent certaine discipline méthodique et certain façonnement qui proviennent de la science, alors je ne sais quoi de remarquable et d'unique se manifeste d'ordinaire⁶⁴³. » Traités théoriques et discours mettent en avant un même constat : l'efficacité du travail et de la technique, entérinée par l'habitude.

⁶⁴¹*De Fin.*, Livre IV, IV, 10. « Si l'on sait, en effet, en quel lieu se trouve chaque argument et quelle voie y mène, on sera capable, si enfoui soit-il, de le déterrer et d'être <ainsi> toujours son maître dans la discussion. »

⁶⁴²*Ibid.*

⁶⁴³*Pro Archia*, VII, 15. *Ego multos homines excellenti animo ac uirtute fuisse et sine doctrina, naturae ipsius habitu prope diuino, per se ipsos et moderatos et graues exstitisse fateor ; etiam illud adiungo, saepius ad laudem atque uirtutem naturam sine doctrina quam sine natura ualuisse doctrinam. Atque idem ego hoc contendo, cum ad naturam eximiam et illustrem accesserit ratio quaedam conformatioque doctrinae, tum illud nescio quid praeclarum ac singulare solere existere.*

Or on ne saurait atteindre cet art sans entraînement ni répétition. Cicéron rejoint ici ce qu'Aristote affirmait dans l'*Ethique à Nicomaque*⁶⁴⁴ sur la force de l'habitude, comme seconde nature. Cicéron prône une sagesse en harmonie avec la nature prolongée par le travail⁶⁴⁵. C'est ainsi selon lui qu'une vie se construit et se perfectionne peu à peu, en accord avec un fonds naturel, comme une œuvre d'art.

La conséquence de l'habitude est en effet une libération, qui jaillit paradoxalement d'un automatisme renforcé. La capacité d'improvisation et de création n'est pas étouffée par ces mécanismes, bien au contraire. Puisque l'habitude est à l'origine de réflexes, elle libère l'énergie consciente et permet que l'attention se focalise sur une autre activité. Serait-elle alors « créatrice de temps » et même créative en général ?

Non seulement l'habitude renforce les effets infimes du temps, mais elle ménage du temps, même lorsqu'il semble manquer. Ainsi, parmi les rares lettres qui demeurent des années les plus denses dans la vie politique de notre auteur, l'une d'elles nous le montre en train d'étudier. L'amour pour la philosophie⁶⁴⁶ est un moyen de consolation offert à Cicéron, qui dit voir « combien est inconsistant ce qu'[il] avai[t] cru éclatant⁶⁴⁷ », et songe, bien avant la dictature de César, à une vie studieuse de repli. P. Boyancé commente avec laconisme « Il n'a pas le loisir de lire mais il lit⁶⁴⁸. » La lecture est si inhérente au quotidien de l'orateur qu'il parvient à l'intégrer à son emploi du temps le plus chargé.

Il n'est guère facile de démêler alors où débute le « cycle » de cette activité, dans l'excellence dont fait preuve Cicéron ou dans le plaisir qu'il y trouve. Ce qui demeure certain, c'est l'effet d'entraînement réciproque entre plaisir et habitude, ce qui crée des plages de temps « vitales » au sein d'une vie déjà bien remplie. Il existe en effet une interaction entre plaisir et répétition, même si celle-ci s'accompagne parfois d'un effort. Comme Aristote l'a remarqué dans l'*Ethique à Nicomaque*⁶⁴⁹, on s'exerce plus volontiers à l'activité qui nous procure du plaisir, et cet exercice augmente la performance, ce qui de nouveau accroît le plaisir qu'on trouve à cette activité.

⁶⁴⁴ Voir par exemple Livre II, 1, 1103 a15. Aristote voit dans la vertu morale un fruit de l'habitude.

⁶⁴⁵ *De Finibus*, Livre IV, XIV, 37 où Cicéron affirme que la nature n'agit pas avec l'homme comme avec le blé, dont une partie est bonne, l'épi, et l'autre, rejetée ; après avoir conduit l'homme à l'état de raison, elle ne le fait pas renoncer à ses dons primitifs.

⁶⁴⁶ A Caton Cicéron dit que c'est le bien le plus cher de sa vie, un présent des dieux et il se flatte d'avoir conduit cette philosophie dans les affaires publiques, au forum, et même sur le champ de bataille, alors que certains la jugent oisive. *Fam.*, XV, 4, 16 ; t. IV p. 91.

⁶⁴⁷ *Att.*, II, 5, 2 ; t. I p. 224.

⁶⁴⁸ P. Boyancé, « Les méthodes de l'histoire littéraire. Cicéron et son oeuvre philosophique », *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 211.

⁶⁴⁹ *Ethique à Nicomaque*, II, 2, 1104 b, 1-30.

L'aspect mécanique de l'habitude ouvre aussi la voie à l'exercice d'autres activités plus créatrices. Cicéron peut ainsi cumuler simultanément des activités et leurs bienfaits respectifs. Nous avons déjà vu cette stratégie de cumul⁶⁵⁰. Nous reprendrons ici les mêmes exemples en insistant sur les aspects mécaniques et routiniers des deux activités.

Ainsi, tandis qu'il se tourmente à Formies en attendant les nouvelles de Brindes, où Pompée est encerclé par les troupes de César, Cicéron écrit à Atticus : « Faisons donc comme tu le juges bon, et reprenons-nous. Je *sophistise*⁶⁵¹ en effet en même temps que je parcours la campagne et dans ma course je ne cesse de méditer mes *thèses*⁶⁵². » L'habitude répétitive et mécanique du corps laisse à l'esprit une liberté d'improviser, tout en lui procurant un dérivatif et un soutien dans sa réflexion. Le résultat est probant : Cicéron, en occupant simultanément son corps et son esprit parvient à éviter d'augmenter son angoisse. Le texte est au présent et laisse penser que cette organisation se répète habituellement ; ce n'est évidemment pas son activité au moment où il écrit. Tandis que l'activité mécanique de la marche accapare son corps et dépense la fébrilité qu'a dû générer son anxiété, l'épistolier peut réfléchir ; cette seconde activité bénéficie même de la première car on retrouve dans la *meditatio* un acte de « rumination » réitéré de la pensée, qui revient sur elle-même et sur ses cogitations.

La marche est par excellence l'activité physique propre à ces cumuls. Ainsi, en 59, Cicéron s'excuse auprès d'Atticus de lui envoyer une lettre qui ne soit pas de sa main et lui en indique la raison ; c'est qu'il est fort occupé : « Car comme je n'avais aucun temps libre, et qu'il m'était nécessaire de marcher pour refaire ma pauvre voix, j'ai dicté cela en marchant⁶⁵³. » La répétition de « marcher » (*ambulare*) nous semble ici mimétique d'une activité de routine, la marche, ne faisant qu'accompagner le mouvement de l'esprit qui progresse dans sa lettre. Cicéron pourvoit à la nécessité qui s'impose, mais son attention se porte ailleurs car l'activité physique, mécanique, n'absorbe pas son esprit.

L'habitude forme par conséquent une sorte de « colonne vertébrale » qui tient bon au-delà et en dépit des changements ou des remises en cause. Comment la vertu de l'entraînement

⁶⁵⁰ Voir notre première partie.

⁶⁵¹ *Att.*, IX,9 ; t. V p. 265. *Faciamus igitur ut censes, colligamurque nos. Sofisteuiv enim ut rus decurro, atque in decursu qeseij meas commentari non desino.*

⁶⁵² Il s'agit des thèmes de discussion en forme que Cicéron a posés à Atticus dans sa lettre du 10 ou 11 mars 49 (*Att.*, IX, 4 ; t. V p. 238-239). Voir plus haut au début de cette partie.

⁶⁵³ *Att.*, II, 23 ; t. I p. 257. *Nam cum uacui temporis nihil haberem, et cum recreandae uoculae causa necesse esset mihi ambulare, haec dictaui ambulans.*

demeurerait-elle uniquement technique ? Elle touche au fond de l'être et rejoint l'éthique. Elle peut alors aller à l'encontre de l'instinct naturel de survie même parfois, si l'on songe notamment à la fin de notre auteur, qui présenta son cou à son bourreau, d'après ce que Plutarque rapporte⁶⁵⁴. De façon plus large, la vie tout entière de Cicéron le démontre, à tel point qu'on a pu le comparer à de grandes figures endurantes et héroïques :

« Cicéron avait renoncé au style militaire, mais non au courage. C'est à cela qu'il préparait son âme, en citant sans cesse la mort de Socrate, et aussi le tyran Phalaris, qui jetait si volontiers les philosophes dans un taureau de bronze chauffé à blanc. Il fallait s'entraîner pour rester 'heureux' là-dedans, comme le Katov de la *Condition humaine* dans sa locomotive. Il fallait se préparer éventuellement à tendre la gorge à des bourreaux maladroits⁶⁵⁵. » La force de l'entraînement permet un endurcissement et une mise en condition qui, le jour venu, dans l'épreuve, s'actualiseront avec aisance en vertu quasi-naturelle.

On comprend alors que Cicéron regrette que la répétition quotidienne d'éléments bénéfiques doive prendre fin. Cette force de l'habitude, on peut en effet la remarquer par l'inverse, c'est-à-dire lorsque cette dernière est rompue par un événement particulier. Ainsi, dans une lettre à A. Manlius Torquatus, Cicéron écrit à la fin : « Que Servius ait quitté Athènes m'a contrarié ; en effet, je ne doute pas que t'ait été d'un grand soulagement l'habitude d'un entretien quotidien avec lui, ainsi qu'une conversation avec un homme à la fois ami très intime et merveille de vertu et de sagesse. Pour toi, je voudrais que, selon ton devoir et ton habitude, tu trouves dans ton courage un soutien⁶⁵⁶. » On voit que la rupture d'une coutume journalière ne peut trouver de remède que dans le devoir et une autre habitude, qui servent de support à la personne qui connaît la difficulté d'une situation nouvelle. L'accoutumance, presque à degré égal avec le devoir, comme cela est sensible dans l'expression « comme tu le dois et en as l'habitude » (*ut debes et soles*), sont des référents majeurs de la pensée cicéronienne. Notre auteur y voit une structure solide qu'on peut bâtir soi-même.

Ainsi s'explique que l'habitude soit particulièrement cultivée par notre auteur dans le domaine moral. Il tâche d'exploiter une dynamique éthique, qui le soutiendra naturellement

⁶⁵⁴ *Vie des hommes célèbres*, Cicéron, LXI.

⁶⁵⁵ C. Nicolet et A. Michel, *Cicéron*, p. 88.

⁶⁵⁶ *Fam.*, VI, 4 ; t. VII p. 264. *Seruium discessisse Athenis moleste tuli ; non enim dubito quin magnae tibi leuationi solitus sit esse cotidianus congressus et sermo cum familiarissimi hominis tum optimi et prudentissimi uiri. Tu uelim te, ut debes et soles, tua uirtute sustentas.*

au moment de l'épreuve ou simplement lors d'un choix important. C'est ce qui apparaît dans le *De Officiis*⁶⁵⁷.

A l'échelle d'une vie entière, le bienfait de l'habitude poursuivie avec persévérance au long des jours est encore plus probant. Il apparaît dans une lettre à Quintus Cornificus de début mai 43. Dans cette missive, Cicéron déplore la mort des deux consuls à un moment fort critique et y expose l'état de rémission provisoire de la République : « Pour moi, je la soutiendrai, si j'en ai la possibilité, selon mon habitude, bien que je sois désormais absolument épuisé⁶⁵⁸. » On voit alors que le réflexe acquis permet de conserver une ligne de conduite indépendamment de l'état intérieur ou de la motivation – ou, en l'occurrence, démotivation - du moment. Ce propos rejoint un passage du *De Senectute*, dans lequel un protagoniste rappelle ses activités intellectuelles et politiques quotidiennes⁶⁵⁹ puis manifeste l'effet d'imprégnation qu'elles ont sur le long terme : « Si je ne pouvais suffire à la tâche, mon lit de repos me recevrait tout occupé à méditer sur cela même que je ne pourrais plus accomplir, mais ma vie passée fait que je le peux. Car celui qui vit toujours dans ces études et ces travaux ne perçoit pas le temps où la vieillesse se glisse en lui. Ainsi l'âge insensiblement s'appesantit, et la vie, au lieu de se briser soudain, s'éteint avec le temps⁶⁶⁰... » Le bon usage du temps à travers l'habitude est donc une force et procure un « fonds de roulement » d'activité et de stabilité. Le danger pourrait venir cependant de la monotonie ou de la sclérose. Nous avons vu que notre auteur ne craignait pas une fore de banalité. Toutefois, comment Cicéron combat-il cette menace ?

⁶⁵⁷ *De Officiis*, Livre I, XVIII, 59-60 : « C'est ainsi que l'ordre des nécessités ne sera pas le même que celui des circonstances, et il est des devoirs qui nous lient envers les uns plus qu'envers les autres : de la sorte, on aidera un voisin pour sa récolte plutôt qu'un frère ou un ami, mais en revanche, si un procès vient en justice, c'est le parent et l'ami que l'on défendra plutôt que le voisin. Ce sont ces éléments et d'autres du même genre qu'il faut examiner en tout devoir ; il faut en prendre l'habitude et la pratique, en sorte que nous puissions être de bons calculateurs des devoirs et, par un jeu d'addition et de soustraction, voir quel est le montant du reste, à partir de quoi on sait combien on doit à chacun. Or, de même que ni les médecins ni les généraux ni les orateurs, si pénétrés qu'ils soient des préceptes de leur art, ne peuvent atteindre aucun résultat digne d'un haut éloge, sans expérience ni entraînement, de même, on enseigne, bien sûr, ces préceptes de l'observance du devoir - comme je le fais moi-même - mais l'importance de la chose réclame l'expérience et l'entraînement. Voici que nous en avons assez dit sur la façon dont se déduit la beauté morale - d'où découle le devoir approprié - en partant de ces questions qui ressortissent au droit social de la communauté humaine. »

⁶⁵⁸ *Fam.*, XII, 25a ; t. XI p. 43. *Quam nos, si licebit, more nostro tuebimur, quamquam admodum sumus iam defatigati.*

⁶⁵⁹ *De Senectute*, II, 38. « J'ai en main le septième livre de mes Origines ; je rassemble tous les souvenirs de l'Antiquité ; je rédige maintenant surtout les plaidoyers des causes illustres que j'ai défendues ; je traite de droit augural, pontifical, civil : je pratique beaucoup les lettres grecques, et, à la façon des pythagoriciens, je me rappelle, le soir, pour exercer ma mémoire, ce que j'ai dit, entendu, accompli chaque jour. Tels sont les exercices de mon esprit, les courses de mon intelligence ; j'y prends sueur et peine, et je n'ai pas grand besoin des forces de mon corps. Je reçois mes amis, je viens assidûment au sénat, je fais avancer des affaires auxquelles j'ai réfléchi beaucoup et longtemps ; pour y veiller, j'ai recours aux forces de l'âme, non du corps. »

⁶⁶⁰ *Ibid.*, II, 38.

2- Un emploi du temps équilibré.

*Sapientia, quae ars uiuendi putanda est*⁶⁶¹.

Dans le flot neutre et parfois répétitif des instants, certains événements se détachent et sont mis en relief ; ils prennent alors sens, surtout chez un homme qui a un sens aigu de l'analyse et du décryptage. Le quotidien passe par une infinité de détails et de petites gestes que Cicéron perçoit et analyse sans cesse.

Par exemple, recevant une lettre d'Atticus, Cicéron en interprète l'originalité ; il perçoit à l'écriture inhabituelle que son ami a de la fièvre. : « Violemment⁶⁶² agité, mais non moins que je ne l'aurais dû, aussitôt je m'enquiers auprès d'Acaste. » Les propos de l'esclave et les affirmations d'Atticus selon lequel il ne s'agissait que d'une « petite fièvre » l'ayant apaisé, l'étonnement initial se mue en admiration touchée : « Mais j'ai cependant eu affection et étonnement pour ton geste, de m'avoir néanmoins écrit de ta main⁶⁶³. » L'habitude qu'il a de son ami, ainsi que de ses habitudes, permet cette mise en valeur de sa délicatesse. A la fragmentation de l'instant il oppose une vision synthétique du temps et à la dispersion du sens dans de menus faits insignifiants au premier abord, il substitue une logique, où la continuité et le contraste ont un sens.

Il serait factice en effet de traiter le temps comme l'addition de moments indépendants. Le Livre IV du *De Finibus*⁶⁶⁴ montre au contraire l'importance de considérer l'ensemble d'une existence pour avoir le juste recul. On prend alors conscience de la relativité des instants et de leur valeur : « Puis, il ne s'agit pas de savoir si telle chose s'obscurcit ou se réduit à rien du fait de son extrême petitesse, mais de savoir si telle chose est de nature à parfaire un ensemble. Un plaisir isolé devient obscur du fait qu'il y en a, dans ce qu'on nomme la vie de plaisir, une multitude ; oui, mais si petite que soit cette unité, elle est cependant une partie de cette vie dont le plaisir est le fondement. Une petite pièce de monnaie devient obscure au milieu des trésors de Crésus ; oui, mais elle est une partie de ce trésor. Qu'elles deviennent obscures aussi dans la vie heureuse les choses que nous disons être selon la nature, je le veux bien, mais à la condition qu'elles soient une partie de la vie heureuse. En réalité, s'il est vrai, comme nous devons tous deux le reconnaître, qu'il y a <chez l'homme> une tendance naturelle le portant à rechercher les choses qui sont selon la nature, de toutes ces choses il faut

⁶⁶¹ Cic., *Fin.*, 1

⁶⁶² *Att.*, VI, 9 ; t. V p. 28. *Percussus uehementer, nec magis quam debui, statim quaero ex Acasto.*

⁶⁶³ *Ibid.*, p. 28. *Sed amaui tamen admiratusque sum quod nihilo minus ad me tua manu scripsisses.*

⁶⁶⁴ *De Finibus*, Livre IV, XII, 31-32.

bien faire en quelque sorte un ensemble. » Dans cet ensemble, la relativité, la différence et le changement ont une place légitime. En remarquant la force du contraste sur un fond uniforme, Cicéron nous ouvre la voie vers ce que l'on appelle en rhétorique les *uariationes*.

Nous nous attacherons tout d'abord aux bienfaits généraux de ces changements, avant d'en examiner les effets dans des circonstances différentes : quel intérêt une modification présente-t-elle dans la temporalité dense d'une crise ? et qu'en est-il en temps normal, dans la « routine » du quotidien ?

a-Repos et action. Bienfait du contraste et de la diversité.

« Je le dis avec confiance : telle est la route royale ouverte à qui veut célébrer les éclatantes vertus de ton sol. Pourtant, en toute chose, le repos a son charme ; le dégoût survient même du miel⁶⁶⁵... »

La force du contraste est avérée en rhétorique. Pourquoi ne le serait-elle pas dans la vie courante ? Une comparaison avec la rhétorique et l'esthétique est ici encore pertinente. Dans le *De Oratore*⁶⁶⁶, Cicéron expose comment une *uariatio* doit s'introduire dans le discours, comme dans la plastique. Qu'il intervienne dans une phrase ou un moment d'émotion, un élément prend davantage de relief lorsqu'il tranche sur un fond homogène ou vide. C'est ce qui apparaît dans une lettre à Atticus du 28 mars 49. Après que Pompée a quitté l'Italie, César a souhaité rencontrer Cicéron, qui informe son ami du déroulement de cette entrevue dans cette missive. A propos de César il écrit : « En fin de compte, comme il cherchait une issue, il m'a conseillé de réfléchir. Je ne pouvais refuser. Nous nous sommes séparés ainsi. Je crois donc qu'il ne m'aime pas. Mais moi, je me suis aimé ; cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps⁶⁶⁷. » L'unicité et la spécificité de l'événement rehaussent sa valeur⁶⁶⁸. Sans doute se passe-t-il une chose semblable à ce que décrit l'Epicurien dans le *De Finibus*⁶⁶⁹. Celui-ci souligne l'effet produit par la juxtaposition de sentiments opposés et décrit deux dynamiques différentes. En effet, la fin de la joie ne signifie pas que l'on soit dans la

⁶⁶⁵ Pindare, *Septième Néméenne*, (v. 50-52).

⁶⁶⁶ *De Oratore*, Livre III, XXVI, 101.

⁶⁶⁷ *Att.* IX, 18 ; t. VI p. 19. *Summa fuit ut ille, quasi exitum quaerens, ut deliberarem. Non fuit negandum. Ita discessimus. Credo igitur hunc me non amare ; at ego me amaui, quod mihi iam pridem usu non uenit.*

⁶⁶⁸ Le même bienfait du contraste s'exprime de façon plus indirecte dans le *De domo sua*, XXVIII, 73 lorsque Cicéron évoque son retour d'exil et la joie qu'il en éprouva, ce qui l'amène à affirmer un paradoxe : « ce seul jour me causa un bonheur tel que, loin de repousser ta violence criminelle, il me semble que j'aurais dû la désirer ardemment. » Voir *Pr. Sest.*, 128 ; *In Pis.*, 32.

⁶⁶⁹ *De Finibus*, Livre I, XVII, 56.

peine, sauf si la douleur vient immédiatement après ; en revanche, si la douleur prend fin, ce soulagement est une joie. La relativité du sentiment suggère donc l'agrément d'une *uariatio*⁶⁷⁰. Nous retrouvons ici un parti-pris théorique favorable à la *uariatio* contre la monotonie. La conception qu'a Cicéron de ces variations diffère pourtant sensiblement de celle d'Epicure, dont il critique la théorie⁶⁷¹ en interprétant comme un mouvement, de la peine vers le plaisir, son opinion sur la variation⁶⁷².

Dans le domaine de l'esthétique par exemple, les bienfaits du changement ont été soulignés par notre auteur dans le *De Oratore*, en particulier quand il oppose les tableaux récents, dont le charme séduit vite mais passe tout aussi rapidement, aux tableaux anciens, qui procurent un plaisir plus durable et stable⁶⁷³. Or il ne s'agit pas seulement d'une considération esthétique, dans laquelle le goût, soumis aux passions, s'userait facilement. Cicéron insiste⁶⁷⁴ sur l'universalité du besoin de changement ou de pause : « Qui peut supporter longtemps une boisson ou un aliment doux ? Dans les deux cas, au contraire, ce qui flatte discrètement le palais échappe le plus facilement à la satiété. Ainsi, en toutes choses, la satiété est la compagne immédiate du plaisir le plus vif. Aussi, pour la forme, le fait doit-il encore moins nous étonner : par exemple, soit chez des poètes, soit chez des orateurs, nous pouvons nous rendre compte que, si elle offre des balancements d'expression, des points éclatants, une allure brillante, une grâce qui ne s'arrêtent, ne se laissent critiquer, ne varient jamais, quel que soit par ailleurs l'éclat du coloris et qu'il s'agisse de vers ou de prose, elle n'est pas capable de nous charmer longtemps. Chez l'orateur ou le poète, l'affectation et les ornements empruntés nous choquent d'une façon encore plus rapide ; c'est que, lorsqu'il s'agit d'un plaisir excessif éprouvé par les sens, la satiété est instinctive, non réfléchie ; au contraire, lorsqu'il s'agit d'écrits et de discours, ce n'est pas seulement l'oreille, c'est surtout l'esprit qui distingue et qui juge les défauts sous des ornements empruntés. » Les conseils de rhétorique donnés par Cicéron⁶⁷⁵ vont dans ce sens car ils ménagent des effets d'équilibre entre brièveté et longues

⁶⁷⁰On peut s'interroger sur l'influence intrinsèque du latin sur ce goût de la *uariatio*. R. Poncelet n'écrit-il pas : « L'incapacité à répéter l'identique sous une forme identique est le caractère le plus général du système prépositionnel latin » ? *Cicéron traducteur de Platon*, p. 122.

⁶⁷¹*De Finibus*, II, 10.

⁶⁷²M. Hossenfelder, « Epicurus – hedonist malgré lui », *Perspectives on self deception*, p. 262.

⁶⁷³*De Oratore*, Livre III, XXIV, 98. « Oui, il est difficile d'expliquer pourquoi les objets dont notre sensibilité est le plus agréablement touchée, et qui, au premier contact, font sur elle l'impression la plus profonde, sont également ceux qui, le plus rapidement, provoquent en nous une sorte de dégoût et de satiété qui nous en écarte. Combien de tableaux récents, grâce à la beauté et à la richesse des couleurs, sont-ils, d'une façon générale, plus éclatants que les tableaux anciens ! Pourtant, bien qu'ils nous séduisent au premier coup d'oeil, le charme s'évanouit assez vite, tandis que, devant les tableaux les plus anciens, nous ne cessons de les admirer, précisément pour leur caractère sombre et archaïque. »

⁶⁷⁴*Ibid.*, Livre III, XXV, 99-100 - XXVI, 101.

⁶⁷⁵P. Laurens, « Cicéron, maître de la *brevitas* », *Présence de Cicéron*, p. 39.

périodes dans la prose. La contrepartie pour que certains éléments soient mis en relief est toutefois un arrière-fond neutre. Notre auteur l'accepte, voire le prône. Ainsi, dans l'*Orator*⁶⁷⁶, il affirme que le style bref est le plus vigoureux : « le discours traité en incisives et en membres a le plus de force dans les causes réelles, surtout dans les passages où l'on accuse ou l'on réfute. » Cependant ces parties incisives doivent se détacher sur une base plus routinière : « il n'y a aucun genre de style meilleur ou plus vigoureux que celui qui porte ses coups par deux ou trois mots, quelquefois avec un seul, un peu plus dans d'autres cas, au milieu de quoi vient s'intercaler, ici ou là, une période nombreuse avec des clausules diverses⁶⁷⁷. » Tout cela vaut à condition de s'appuyer de temps en temps sur une période qui sert de soubassement et de s'astreindre au nombre.

Cette stratégie suppose donc d'admettre l'inégale densité du temps. Pour que certains moments soient prégnants, sans doute faut-il accepter que d'autres soient plus feutrés. Tout instant ne peut être actif ou du moins mettre en oeuvre la même activité ; il trouvera en fin de compte sa valeur en écho avec d'autres. Le quotidien, par la répétition qu'il comporte, est fait de banalité, de trivialité, de vides. Cicéron s'accommode de ces champs d'inertie en les comparant à un tout. De même que les arts doivent laisser certaines choses dans l'ombre pour que d'autres soient mises en relief, de même dans un discours il ne peut y avoir une série de temps forts, de peur que ce ne soit très monotone : « Que l'auditoire s'écrie aussi souvent qu'on voudra : 'Bien, parfait', je ne veux pas qu'il répète trop souvent : 'Charmant, délicieux'. Mais ce que j'aimerais à entendre fréquemment, c'est l'exclamation même : 'On ne peut mieux'. Et dans l'admiration même et l'éloge le plus vif pour un discours, je souhaiterais qu'il y ait un peu d'ombre à l'arrière-plan, pour que les objets éclairés semblent ressortir avec un peu plus de relief⁶⁷⁸. » Cette ombre est faite au quotidien d'instantanés apparemment vides et « inertes », qui forment le fond d'une vie composée comme une œuvre d'art.

A cette nécessité de changement, le corps ajoute celle de se reposer. Aussi voit-on notre auteur, au cœur même de ses dialogues, affirmer le bienfait d'une pause, intellectuelle et physique⁶⁷⁹. Il s'agit donc de panacher les activités avec justesse afin qu'elles servent les unes aux autres. Le repos donne un regain d'énergie pour agir et se trouve nourri de ce qu'on a

⁶⁷⁶ *Orator*, 225.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, 226.

⁶⁷⁸ *De Oratore*, XXVI, 101 : *Qua re « bene et praeclare » quamvis nobis saepe dicatur; « belle et festive » nimium saepe nolo; quamquam illa ipsa exclamatio « non potest melius » sit velim crebra; sed habeat tamen illa in dicendo admiratio ac summa laus umbram aliquam et recessum, quo magis id, quod erit inluminatum, exstare atque eminere videatur.*

⁶⁷⁹ Voir le début du Livre II du *De Legibus*.

accompli. Dès 60, Cicéron, fort absorbé par son action politique et oratoire, écrit pourtant à Atticus trouver son repos dans l'étude : « Or quant à moi, pour le temps qui me reste de mon travail au forum, c'est dans ces études que je trouve mon repos⁶⁸⁰. » Ce passage, de façon révélatrice, ne précise pas quelle activité bénéficie à l'autre, lui sert de pause ou d'écrin. Le repos studieux a permis l'écriture d'œuvres magistrales et durables alors que l'activité politique devait donner un sentiment de satisfaction immédiate. Entre les deux, où est l'essentiel ? et l'activité la plus utile ?

La stratégie de notre auteur témoigne d'un souci d'harmonie que nous avons déjà remarqué en étudiant l'importance du *kairos*⁶⁸¹. Il l'affirmera à la fin de sa vie⁶⁸² en posant une comparaison, à laquelle sa qualité d'orateur donne un poids considérable : « Tel est donc l'ordre à apporter à nos actions, que, dans notre vie comme dans un discours qui se tient, toutes choses soient appropriées entre elles et accordées ; il est déplaisant en effet et fort déplacé, au cours d'une affaire sérieuse, de lancer des propos de table ou quelque parole légère. » Il y a donc un temps pour tout, et un souci d'éviter la monotonie. Entre *repetitio* et *uariatio*, Cicéron cherche donc l'équilibre optimal. Cette quête tend à résoudre le problème est celui de la densité « active » du temps. Celui-ci se mesure en effet aisément par rapport à une série d'actes, de faits, d'événements. On peut à cet égard voir dans la stratégie de Cicéron un phénomène similaire au rapprochement entre temps et mouvement que fait Aristote⁶⁸³. Sans repères spatiaux ou du moins concrets, le temps n'est pas facilement mesurable. En cloisonnant le champ de ses activités et en leur imposant un rythme, notre auteur structure et améliore sensiblement sa maîtrise de la temporalité.

La répétition de l'instant ne pose donc qu'un problème apparent ; par une sagesse pragmatique et efficace, Cicéron retourne les lourdeurs en avantages et, grâce à l'habitude, entretient des réflexes précieux. Cette faculté d'optimisation servira à la fois lors d'épisodes particuliers et pendant des plages de temps plus durables. Nous étudierons donc ces deux cas séparément.

⁶⁸⁰ *Att.*, II, 1 ; t. I p. 172. *Ego autem cotidie magis quod mihi de forensi labore temporis datur in iis studiis conquiesco.*

⁶⁸¹ Le lien entre *kairos* et *summetria* est fondamental, notamment pour les médecins, qui recherchent l'équilibre physique, comme le rappelle M. Trédé. Celle-ci cite à ce propos le *Traité du régime* II, 66 (L. VI, p.586-587) : « Un exercice modéré ne cause pas de courbature ; mais, quand il dépasse la mesure, il dessèche la chair. » En effet, des promenades qui dépassent la mesure causent des fièvres. Le *kairos* et la *summetria* se correspondent clairement, comme M. Trédé l'explique dans *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 67-68.

⁶⁸² *De Officiis*, Livre I, XL, 144.

⁶⁸³ *Physique*, IV, : IV, 12, 220 b, 15, « D'autre part nous mesurons non seulement le mouvement par le temps, mais aussi le temps par le mouvement, parce qu'ils se déterminent réciproquement ; car le temps détermine le mouvement dont il est nombre, et le mouvement, le temps. »

b- Surmonter une crise ponctuelle : l'attente ou l'épreuve.

Dans des situations ponctuelles, Cicéron ne peut recourir à ses exercices de fond ni à ses moyens usuels. Son rythme journalier est ébranlé et ne lui sert plus de base solide. Des stratégies rapides et efficaces s'imposent, et Cicéron les conjugue. Quelles sont-elles ? Pour mieux les cerner, nous nous intéresserons à des circonstances dans lesquelles notre auteur souffre d'un sentiment de vide (dû à l'inactivité ou à l'absence d'un proche) qui nécessite un remède ou quelque divertissement. Pour évacuer l'angoisse que provoque la monotonie du temps, Cicéron use de plusieurs stratégies, qui peuvent être concomitantes.

Stratégie 1 : la suspension de jugement.

Dans la lignée de la philosophie stoïcienne, Cicéron adopte parfois une attitude digne du « supporte et abstiens-toi ». Cette tactique est habile et sage lorsque tous les éléments essentiels pour une décision ne sont pas présents. Il s'agit alors de ne poser aucun jugement et de le remettre au moment où il pourra être émis de façon valide.

Cette attente peut être délibérément choisie par Cicéron et par Atticus, soucieux d'asseoir leur décision sur des nouvelles fermes. Les deux amis sont d'accord sur ce point d'après la lettre de Cicéron du 22 ou 23 mars 49, écrite au moment où tous attendent anxieusement des nouvelles de Brindes, où Pompée est assiégé par César. « J'ai reçu le 22 ta lettre, dans laquelle tu diffères tous tes conseils jusqu'au moment où nous aurons appris ce qui s'est fait. Et assurément, c'est ainsi, et entre-temps il n'est rien qui puisse être non seulement décidé, mais même du moins envisagé⁶⁸⁴. »

En théorie, la stratégie est simple, fondée et efficace. En pratique cependant, il n'en va pas de même. Cicéron note lui-même que l'attente des nouvelles de Brindes le met dans un état d'impatience inconsidéré, puisque le temps apportera nécessairement des nouvelles et des certitudes. Il exprime clairement ce constat à Atticus le 6 mars 49 : « Même si, au moment où tu lis cette lettre, je pense que je saurai ce qui s'est passé à Brindes (...) je n'en suis pas moins angoissé par l'attente de chaque heure et je m'étonne que rien m'ait été apporté même en fait

⁶⁸⁴Att., IX, 13a ; t. V p. 284-285. *Tuas XI. Kal. accepi litteras quibus omnia consilia differs in id tempus cum scierimus quid actum sit. Et certe ita est, nec interim potest quicquam non modo statui sed ne cogitari quidem.*

de rumeur ; car il y a un silence étonnant⁶⁸⁵. » Et Cicéron de commenter son état d'esprit par une remarque pleine de bon sens et de sagesse, où l'on voit s'opposer l'émotion spontanée et le raisonnement : « Mais peut-être sont-ce là empressements à vide, dont néanmoins l'issue sera nécessairement bientôt connue⁶⁸⁶. » Certes, la remarque est juste, mais elle signale une fébrilité dont Cicéron n'a pas lieu de se réjouir puisqu'elle est tout à fait stérile. Cette stratégie est donc souvent mise en défaut. La philosophie de notre auteur atteint ici une limite, faute d'endurance de sa part devant la densité inégale du temps.

Stratégie 2 : les relations humaines.

Nous avons vu dans la première stratégie que Cicéron tentait de préserver son énergie jusqu'à ce qu'il puisse la mettre en œuvre utilement. Comme cela lui est difficile de s'abstraire entièrement d'une situation pénible et qu'il y parvient rarement, une deuxième stratégie se met en place, plus activiste. Elle vise à trouver des activités qui puissent l'occuper ou mieux l'informer, dans l'attente d'événements ou de nouvelles.

Par exemple, tandis qu'il s'impatiente de recevoir des nouvelles de Corfinium, où se jouent les premières opérations de la guerre civile, Cicéron confie à Atticus la difficulté qu'il éprouve à attendre. Evoquant Lépidus, et sa résolution de ne jamais quitter l'Italie, l'épistolier affirme trouver un soulagement en sa compagnie, grâce à laquelle les journées s'écoulent sans trop d'anxiété, pour la plus grande joie de son ami : « de fait, pratiquement *nous traversons ensemble les journées*, ce qui lui est très agréable⁶⁸⁷ ». Les relations humaines ont donc un rôle primordial pour compenser le sentiment de vide ou d'angoisse éprouvé.

De fait, l'attente prolongée s'avère être cause d'une souffrance que seul le dialogue pourra apaiser quelque peu. On le voit dans une lettre, où Cicéron, revenant de son proconsulat en Cilicie qu'il a jugé bien long, avoue son impatience d'avoir des nouvelles d'Atticus en débarquant à Athènes. Le sentiment de longueur commence par prendre la forme plus positive d'une quête de nouvelles, mais il se trouve déçu : « Alors que je venais de débarquer au Pirée le 14 octobre, je reçus aussitôt de mon esclave Acaste ta lettre. Je l'avais attendue vraiment si longtemps que je fus étonné, quand je vis la missive cachetée, de sa brièveté, et quand je l'ouvris, du bouleversement des ses petites lettres, que d'habitude tu

⁶⁸⁵ *Att.*, IX, 1 ; t. V p. 223-224. *Etsi, cum tu has litteras legeres, putabam fore ut scirem iam quid Brindisi actum esset (...), tamen angebar singularum horarum expectatione mirabarque nihil adlatum esse ne rumoris quidem ; nam erat mirum silentium.*

⁶⁸⁶ *Ibid.*, p. 224. *Sed haec fortasse keno&spouda sunt, quae tamen iam sciuntur necesse est.*

⁶⁸⁷ *Att.*, VIII, 9 b ; t. V p. 184. *(nam fere sundihmereubmen, quod gratissimum illi est).*

traces de façon si ordonnée et si claire, et en deux mots, j'ai su d'après ce que tu avais écrit que tu étais venu à Rome le 19 septembre avec de la fièvre⁶⁸⁸. » On perçoit la vigueur et l'immédiateté de la réaction cicéronienne à travers ces lignes : « Violemment agité, mais non moins que je ne l'aurais dû, aussitôt je m'enquiers auprès d'Acaste⁶⁸⁹. » C'est donc dans le dialogue de vive-voix avec un témoin *de visu* que Cicéron trouve en définitive le plus grand soulagement.

A défaut d'une présence effective, une missive demeure néanmoins une compensation appréciable. Ainsi, l'épistolier se réjouit de recevoir l'avis de son ami par lettre. Depuis Laodicée où il vit péniblement son proconsulat, il prie à maintes reprises Atticus de communiquer avec lui, écrivant par exemple : « Pour toi, je voudrais, tant que je serai à Laodicée, c'est-à-dire jusqu'aux Ides de mars, que tu discutes avec moi le plus souvent possible par lettre et que, quand tu viendras à Athènes (désormais en effet nous aurons connaissance des affaires intérieures, des provinces, choses qui ont toutes été reportées au mois de mars), tu m'envoies à tout prix des courriers⁶⁹⁰. » L'activité épistolaire occupe donc une place considérable dans la stratégie de notre auteur, qui entend rester en contact avec ses proches. Cela vaut donc à la fois pour la lecture et la rédaction de missives.

Stratégie 3 : écrire pour écrire : le passe-temps épistolaire.

Comme la lettre est un substitut au dialogue⁶⁹¹, il n'est guère étonnant qu'elle serve de dérivatif au même titre que l'échange entre amis. Elle peut être un moyen utile de tromper l'attente, soit comme point où focaliser son attention, même de façon minime, soit comme divertissement, comme Cicéron l'avoue franchement à Atticus tandis qu'il attend les nouvelles de Brindes. La lettre qu'il envoie à Atticus de Formies le 2 mars 49 le signale d'emblée : « Je ne doute pas que te soient pénibles mes lettres quotidiennes, surtout puisque je ne te communique aucune information nouvelle et qu'en fin de compte je ne trouve désormais aucun sujet nouveau d'écriture⁶⁹². » Cette absence de nouveauté pèse dans la répétition des jours, et de fait, notre auteur avoue par la suite qu'il serait ridicule d'envoyer des messagers

⁶⁸⁸ Att., VI, 9 ; t. V p. 28. *In Piraea cum exissem pr. Idus Octobr., accepi ab Acasto seruo meo statim tuas litteras. Quas quidem cum expectassem iam diu, admiratus sum, ut uidi obsignatam epistulam, breuitatem eius, ut aperui, rursus subxusin litterularum, quae solent tuae compositissimae et clarissimae esse, ac, ne multa, cognoui ex eo quod i[s]ta scripseras te Romam uenisse a. d. XII Kal. Oct. cum febr.*

⁶⁸⁹ Ibid., p. 28. *Percussus uehementer, nec magis quam debui, statim quaero ex Acasto.*

⁶⁹⁰ Att., VI, 1 ; t. IV p. 153. *Tu uelim, dum ero Laodiceae, id est ad Idus Maias, quam saepissime mecum per litteras colloquare et, cum Athenas ueneris (iam enim sciemus de rebus urbanis, de prouinciis, quae omnia in mensem Martium sunt conlata), utique ad me tabellarios mittas.*

⁶⁹¹ Voir notre troisième partie.

⁶⁹² Att., VIII, 14 ; t. V p. 213-214. *Non dubito quin tibi odiosae sint epistulae cotidianae, cum praesertim neque noua de re aliqua certiore te faciam neque nouam denique iam reperiam scribendi ullam sententiam.*

porteurs de lettres vides, sans autre raison d'être que l'ardeur de l'épistolier. Cependant, lorsque des messagers partent de toute façon, l'opportunité se fait trop grande pour que Cicéron n'y cède pas, comme il l'avoue volontiers : « Mais du moment qu'ils partent, surtout lorsqu'ils sont de mes maisons, je ne puis ne pas leur donner une bribe de lettre⁶⁹³. »

Apparaît alors le véritable motif des lettres, dont Cicéron reconnaît qu'elles manquent d'à propos dans les circonstances du moment. Il s'agit plutôt d'un substitut à la conversation et au repos que procurerait l'échange entre amis :

« Et en même temps, crois-moi, je me repose un peu au milieu de mes malheurs quand je parle pour ainsi dire avec toi ; cependant lorsque je lis tes lettres, l'effet est même bien supérieur. Pour tout dire je me rends compte qu'il n'y eut aucun moment après ces fuites et ces paniques qui eût dû être plus silencieux du côté des lettres, pour la bonne raison que l'on n'entend rien dire de nouveau ni à Rome ni en ces lieux, bien que nous soyons moins éloignés que toi de Brindes, de deux ou trois jours⁶⁹⁴. » L'absence d'information à transmettre est évidente; seul demeure le plaisir de l'échange gratuit et de la communication.

La lettre comble donc un vide, en l'occurrence une attente, dont Cicéron mesure toute la tension lorsqu'il affirme : « Or c'est à Brindes que tout l'affrontement de cette première période prend un tournant. Et assurément cette attente fait mes tourments⁶⁹⁵. »

La stratégie devient plus évidente lorsqu'il devance la question d'Atticus, qui lui demanderait certainement « quel profit tires-tu à anticiper un désagrément⁶⁹⁶ que tu connaîtras d'ici trois jours⁶⁹⁷ ? » et qu'il avoue de nouveau le plaisir qu'il prend à « parler » avec son ami : « Rien assurément ; mais, comme je l'ai dit plus haut, avec toi, c'est pour mon plus grand⁶⁹⁸ plaisir que je parle⁶⁹⁹. » Dans ce dialogue, son destinataire fait en effet figure d'*alter ego*, comme nous le verrons plus bas. La parole est libération, l'échange met à distance les difficultés et la lettre se fait thérapie verbale⁷⁰⁰. Le temps d'une conversation, Cicéron occupe un temps jugé trop long par un moyen simple et raisonnable.

⁶⁹³ *Ibid.*, p. 214. *euntibus uero, domesticis praesertim, ut nihil ad te dem litterarum facere non possum.*

⁶⁹⁴ *Ibid.*, p. 214. *Et simul, crede mihi, requiesco paulum in his miseriis cum quasi tecum loquor ; cum uero tuas epistulas lego, multo etiam magis. Omnino intellego nullum fuisse tempus post has fugas et formidines nostras quod magis debuerit mutum esse a litteris, propterea quod neque Romae quicquam auditur noui nec in his locis, quae a Brundisio absunt propius quam tu biduum aut triduum.*

⁶⁹⁵ *Ibid.*, p. 214. *Brundisi autem omne certamen uertitur huius primi temporis. Qua quidem exspectatione torqueor.*

⁶⁹⁶ Que César rejoigne rapidement Pompée et l'affronte, ou que ce dernier quitte l'Italie, les deux termes de l'alternative ne sont guère réjouissants pour notre auteur.

⁶⁹⁷ *Ibid.*, p. 214. *quid igitur proficis qui anticipes eius rei molestiam quam triduo sciturus sis.*

⁶⁹⁸ Nous traduisons avec insistance le préfixe *per-*.

⁶⁹⁹ *Ibid.*, p. 214. *Nihil equidem ; sed, ut supra dixi, tecum perlibenter loquor.*

⁷⁰⁰ On constate que Cicéron reconnaît le bienfait de l'expression pour évacuer la tension et mettre à distance ses soucis, par une sagesse qui devance de loin tous les travaux du XX^e siècle sur la question.

Stratégie 4 : pauses après une crise.

Lorsque la « crise⁷⁰¹ » à traverser est trop aiguë, une solution radicale est envisagée : Cicéron se retire pour trouver le repos, fût-ce au cœur de ses tourments. Un passage le montre par l'inverse après la mort de Tullia ; Cicéron écrit alors à Atticus vouloir édifier pour sa fille un sanctuaire qui perpétuerait son souvenir. Certes le futur absorbe sa pensée, mais c'est surtout la monotonie du présent, fait d'attente, qui ressort de ce passage : « mais déjà, comme par une sorte de vœu et de promesse, je m'estime tenu, et le long et lointain moment où je ne serai plus m'ébranle plus que le petit moment présent, qui pourtant me semble trop long⁷⁰². » Cette longueur subjective du temps est immédiatement expliquée par un manque de lieu (abstrait) de repos, maintenant que Cicéron a fini la rédaction qu'il avait entamée : « En effet, je ne possède rien, après avoir tout essayé, où je puisse trouver le repos⁷⁰³. » Paradoxalement, le temps paraît long quand il n'est pas ponctué de pauses.

En effet, celles-ci servent également l'activité. Il ne faudrait pas croire que ce mode philosophique soit un repli épicurien dans la sphère privée et qu'il exclue un engagement social plus large. Cicéron devance cette objection dans une lettre de janvier 43 à Papirius Pétus. Après lui avoir vanté l'importance des dîners entre amis de façon quelque peu badine, il rejette tout soupçon de superficialité, finissant sa missive par une profession de foi au service de la république :

« Mais prends garde, si tu as de l'affection pour moi, de n'estimer que, sous prétexte que j'écris en plaisantant quelque peu, j'ai rejeté le souci de l'Etat. Persuade-toi de cela, mon cher Pétus : que jour et nuit je n'ai d'autre action, d'autre souci que la sauvegarde et la liberté de mes concitoyens. Je ne laisse passer aucune occasion d'avertir, d'agir, de prévoir.

Enfin, je suis dans un état d'esprit tel que, si c'est dans ce souci et cette assistance⁷⁰⁴ que je dois placer ma vie, je penserais avoir connu un destin éclatant⁷⁰⁵. » La lettre se clôt

⁷⁰¹ Il ne s'agit pas nécessairement d'un moment étroit mais parfois d'une immersion assez durable dans des circonstances très douloureuses.

⁷⁰² Att. XII, 18 ; t. VIII p. 39-40. *Quae res forsitan sit refricatura uulnus meum ; sed iam quasi uoto quodam et promisso me teneri puto, longumque illud tempus cum non ero magis me mouet quam hoc exiguum, quod mihi tamen nimium longum uidetur.*

⁷⁰³ Ibid., p. 40. *Habeo enim nihil, temptatis rebus omnibus, in quo acquiescam.*

⁷⁰⁴ Nous préférons cette traduction à celle d'administration, vu l'absence de charge politique officielle pour Cicéron à l'époque, et son engagement tout moral, fort du poids de sa personnalité, son passé et son prestige consulaire.

donc sur une expression extraordinaire, où Cicéron se fait presque spectateur de son destin, dans une expression impersonnelle remarquable : *praeclare actum mecum putem*, littéralement « je penserais qu'il en a été fait avec moi de façon éclatante ». Cicéron fait donc la part de ce qu'il maîtrise et de ce qui ne lui appartient pas, et alterne, ou plutôt enrichit mutuellement affaires d'Etat et loisir. On mesure alors l'intérêt déterminant de tels moments de repli : ils sont un havre qui permet un meilleur développement des facultés de Cicéron au profit de buts élevés.

Dès son plaidoyer *Pro Archia*, Cicéron avait prôné de ménager des temps de repos dans l'étude, propices à une plus grande efficacité. Plaidant pour son maître de jeunesse, il défend les bienfaits du loisir studieux, que celui-ci a prodigué à travers lectures et études :

« Tu me demandes, Gratus, pourquoi cet homme me plaît tant ; c'est qu'il me fournit de quoi me délasser l'esprit des bruits du forum et aussi de quoi reposer mes oreilles fatiguées des invectives. Est-ce que toi, par hasard, tu imagines ou bien que nous pourrions disposer d'une matière suffisante pour nos discours quotidiens, alors que les affaires sont tellement variées, si nous ne trouvions pas dans la science une culture qui nous développe l'esprit, ou bien que notre esprit pourrait supporter un effort aussi soutenu, si dans la science encore nous ne lui trouvions une détente ? Moi, en tout cas j'avoue que je me suis adonné à ces études. Les autres peuvent rougir, s'il en est, qui se confinent dans les lettres sans être capables d'en tirer rien qu'ils fassent servir à l'intérêt général, ou qu'ils exposent sous les yeux, au grand jour ; mais pourquoi rougirais-je moi, qui depuis tant d'années vis de telle façon, juges, que toutes les fois qu'il s'est agi de tirer quelqu'un du danger ou de défendre ses intérêts, jamais je n'ai été soit détourné par le souci de mon repos, soit distrait par l'appel du plaisir, soit enfin retardé par le sommeil⁷⁰⁶ ? » Dans une vie chargée par la politique et les plaidoieries, rompre la tension est pour Cicéron le moyen de repartir plus dispos à l'assaut des obstacles et des tâches qui se présentent à lui. Ainsi, il utilise réciproquement les bienfaits de l'action et de l'inaction, comblant vaille que vaille les temps morts et allégeant ceux qui sont trop remplis. L'équilibre

⁷⁰⁵*Fam.*, IX, 24 ; t. X p. 146. *Sed caue, si me amas, existimes me quod iocosius scribam abiecissem curam rei publicae. Sic tibi, mi Paete, persuade, me dies et noctes nihil aliud agere, nihil curare, nisi ut mei ciues salui liberique sint. Nullum locum praetermitto monendi, agendi, prouidendi ; hoc denique animo sum ut, si, in hac cura atque administratione uita mihi ponenda sit, praeclare actum mecum putem.*

⁷⁰⁶*Pro Archia*, VI, 12. *Quaeris a nobis, Grati, cur tanto opere hoc homine delectemur ; quia suppeditat nobis, ubi et animus ex forensi strepitu reficiatur et aures conuicio defessae conquiescant. An tu existimas aut suppetere nobis posse, quod cotidie dicamus in tanta uarietate rerum, nisi animos nostros doctrina excolamus, aut ferre animos tantam posse contentionem, nisi eos doctrina eadem relaxemus ? Ego uero fateor me his studiis esse deditum ; ceteros pudeat, si qui ita se litteris abdiderunt, ut nihil possint ex iis neque ad communem adferre fructum neque in aspectum lucemque proferre ; me autem quid pudeat, qui tot annos ita uiuo, iudices, ut a nullius unquam me tempore aut commodo aut otium meum abstraxerit aut uoluptas auocarit aut denique somnus retardarit ?*

caractérise donc le quotidien de Cicéron, à l'échelle d'une journée ou de plus longues périodes, afin que les moments de crise aient un effet minimal qui n'affecte pas sa santé ni son activité.

c- Méthode courante : le juste rythme et des visées raisonnables.

Les stratégies de fond reprennent et approfondissent celles que nous avons mises au jour dans les situations les plus extrêmes. Une structuration harmonieuse du temps s'impose aux journées banales de notre auteur, autant qu'à ses tranches de vie plus mouvementées.

L'organisation du quotidien n'est pas entièrement une invention de la part de notre auteur, mais il bénéficie de l'expérience des Anciens. Dans les *Tusculanes*, il rappelle la méthode à laquelle il a été formé par Philon, dont il reprend certaines habitudes et la sagesse de vie, qui est une forme de la philosophie. Cicéron écrit : « D'autre part, à notre époque, Philon, dont nous avons été l'auditeur de façon suivie, imagina de fixer à des heures différentes ses leçons de rhétorique et celles de philosophie. Cette méthode, nous l'avons adoptée à la demande de nos amis, et nous avons passé en exercices de ce genre tout le temps dont nous disposâmes dans notre maison de Tusculum. C'est ainsi qu'après avoir, ainsi que la veille, consacré la matinée à la déclamation, nous descendîmes l'après-midi dans notre Académie. Nous n'exposons pas la discussion que nous y avons soutenue sous forme de récit, mais nous en reproduisons à peu près mot pour mot les arguments que nous échangeâmes⁷⁰⁷. » S'appuyant sur ce passage, A. Yon concluait à une organisation stricte des journées cicéroniennes : « A l'époque des *Tusculanes*, Cicéron consacre ses matinées à la déclamation et ses après-midi aux entretiens philosophiques⁷⁰⁸. » Cette division de son emploi du temps quotidien est un gage d'efficacité.

⁷⁰⁷*Tusculanes*, Livre deuxième, III, 9. *Nostra autem memoria Philo, quem nos frequenter audiimus, instituit alio tempore rhetorum praecepta tradere, alio philosophorum : ad quam nos consuetudinem a familiaribus nostris adducti in Tusculano, quod datum est temporis nobis, in eo consumpsimus. Itaque cum ante meridiem dictioni operam dedissemus, sicut pridie feceramus, post meridiem in Academiam descendimus ; in qua disputationem habitam non quasi narrantes exponimus, sed iisdem fere uerbis, ut actum disputatumque est.*

⁷⁰⁸*Tusc.* 2, 3, 9, cité dans la note (2) p. 2 de son édition des *Tusculanes*.

En premier lieu, il est souhaitable selon notre auteur que l'étude soit modérée et entrecoupée de loisirs. Au sein des valeurs que Cicéron compte honorer de son temps, la détente entre amis figure en bonne position, comme en témoigne sa participation à de joyeux banquets, qui allègent ses activités studieuses. Une lettre à Papirius Pétus⁷⁰⁹ manifeste une organisation réfléchie du temps que motive une sagesse d'équilibre et de bon sens. Après le départ de César en Espagne, Cicéron écrit en 46 à cet ancien Pompéien qui vivait à l'écart pour l'engager à une philosophie de la vie souriante.

Une fois n'est pas coutume, nous citerons presque entièrement cette missive, en la divisant en quatre parties. Nous respecterons cependant sa progression. Cette missive servira à illustrer plus généralement l'attachement que Cicéron porte à une convivialité agréable⁷¹⁰.

« Je viens de m'allonger à table à la neuvième heure, au moment où je trace pour toi les sillons de ce texte sur des tablettes. Tu diras : 'Où ?' Chez Volumnius Eutrapélus, et à vrai dire, il y a à ma gauche Atticus, à ma droite Verrius, tous deux tes familiers. Tu t'étonnes que mon esclavage ait été si égayé ? Que devrais-je donc faire ? Je te consulte, toi qui écoutes les leçons d'un philosophe. Que je me tourmente et me torture ? Quel profit en tirerais-je ? De plus, jusqu'à quel terme ? 'Tu devrais vivre dans les lettres.' Mais juges-tu que j'ai une autre activité ou que je pourrais vivre si je ne vivais dans les lettres ? Mais à elles aussi revient, non pas une satiété, mais une certaine mesure ; lorsque je m'éloigne d'elles, même si j'attache très peu d'importance à un dîner - unique sujet de recherche que tu aies posé au philosophe Dion - que ferais-je plutôt avant d'aller me coucher, je ne sais⁷¹¹. »

Devant les difficultés posées par la situation politique, on voit Cicéron structurer son temps et son énergie grâce à un rythme quotidien, fait de lecture et d'écriture, dans lequel il introduit sagement un équilibre, car même les lettres, vitales pour lui (comme le montre la phrase : « Mais juges-tu que j'ai une autre activité ou que je pourrais vivre si je ne vivais dans les lettres⁷¹² ? ») ont besoin d'un *modus*, pour faire place à l'amitié et à la détente. Les plaisirs

⁷⁰⁹ *Fam.*, IX, 26 ; t. VII p. 144.

⁷¹⁰ Certes cette lettre prend place dans un contexte général de crise politique dans laquelle Cicéron ne voit plus sa place, après la victoire de César sur Pompée, mais cette période est suffisamment longue pour qu'on puisse y percevoir une « routine ».

⁷¹¹ *Fam.*, IX, 26 ; t. VII p. 144. *Accubueram hora nona cum ad te harum exemplum in codicillis exaravi. Dices « ubi? » Apud Volumnium Eutrapelum, et quidem supra me Atticus, infra Verrius, familiares tui. Miraris tam exhilaratam esse seruitutem nostram ? Quid ergo faciam ? Te consulo, qui philosophum audis. Angar, excruciem me ? Quid adsequar ? Deinde, quem ad finem ? « Vivas », inquis « in litteris. » An quicquam me aliud agere censes aut posse uiuere nisi in litteris uiuerem ? sed est earum etiam non satietas sed quidam modus ; a quibus cum discessi, etsi minimum mihi est in cena, quod tu unum **zhthma** Dioni philosopho posuisti, tamen quid potius faciam prius quam me dormitum conferam non reperio.*

⁷¹² *An quicquam me aliud agere censes aut posse uiuere nisi in litteris uiuerem ?*

de la table ne sont donc pas tant appréciés pour eux-mêmes que pour la convivialité à laquelle ils sont associés, et qui réunit des proches (*familiares*) à un même banquet.

Cette stratégie des « petits dîners » qui finissent la journée avant le coucher de Cicéron nous semble rappeler étrangement l'esthétique qu'il défend dans le *De Oratore*⁷¹³, surtout quand il traite du soin à apporter à la fin de chaque phrase : « Car c'est surtout aux pauses que l'on remarque la monotonie. Si l'on a pris soin d'observer cette règle⁷¹⁴(...) dans les premiers et les derniers pieds, ceux du milieu peuvent passer inaperçus à condition que ce circuit de mots ne soit pas plus court que l'oreille ne s'y attend ou plus long que les poumons et le souffle ne le permettent⁷¹⁵. » Il convient donc d'être vigilant dans les pauses. Cependant, chaque extrémité d'un passage est à soigner ; début et fin sont privilégiés : « Une autre raison encore me fait demander plus de soin pour les clausules que pour le reste ; c'est là qu'on juge le mieux si la phrase est complète et bien faite. Dans un vers, on fait attention au commencement, aussi bien qu'au milieu et à la fin, et il est estropié, quelle que soit la partie où il fait un faux pas. Au contraire, en prose, peu d'auditeurs sont frappés par le commencement, mais le plus grand nombre par la fin. Puisque cette partie est en lumière et qu'on la remarque, il faut en varier le rythme, pour éviter qu'elle ne soit rebutée par le jugement de l'esprit ou la satiété de l'oreille⁷¹⁶. » C'est pourquoi Cicéron s'accommode de ce motif « pré-fabrique », mais efficace et stable : la clausule. « En employant ces clausules tour à tour, on évitera que le dégoût né de la monotonie ne produise chez l'auditeur la satiété, et nous n'aurons pas l'air d'avoir cherché l'effet⁷¹⁷. » En transposant cette stratégie dans le quotidien « prosaïque », on peut se demander si ces petits dîners ne sont pas les clausules des journées de Cicéron. La fin du jour ne demande-t-elle pas un soin particulier⁷¹⁸ ? Or l'orateur ne pensait pas, de toute évidence, qu'il fût nécessaire d'étudier en permanence.

⁷¹³Pour une justification de nos comparaisons avec la rhétorique, voir plus loin. Nous pensons que, comme A. Michel l'exprime dans *La Parole et la Beauté*, pour les Romains le beau est universel et qu'il n'existe pas de cloisonnement entre les arts.

⁷¹⁴Nous préférons ne pas évoquer les détails techniques, péons et autres pieds employés.

⁷¹⁵*De Oratore*, Livre III, XLIX, 191. *Notatur enim maxime similitudo in conquiescendo. Et si primi et postremi [illi] pedes sunt hac ratione seruari, medii possunt latere, modo ne circumitus ipse uerborum sit aut breuior, quam aures exspectent, aut longior, quam uires atque anima patiatur.*

⁷¹⁶*De Oratore*, Livre III, L, 192.

⁷¹⁷*Ibid.*, L, 193 *Horum uicissitudines efficiunt ut neque ei satientur, qui audient, fastidio similitudinis, nec nos id quod faciemus, opera dedita facere uideamur.*

⁷¹⁸Un rapprochement avec les préceptes rhétoriques nous paraît ici révélateur de nouveau. Dans le *De Oratore* (II, 77, 313), Cicéron ne préconise-t-il pas de soigner particulièrement le début et la fin d'une plaidoirie ?

C'est bien ce qu'affirme la suite du texte⁷¹⁹. Notre auteur y prône ouvertement une détente bien méritée et une modération dans le travail et les spéculations, ce qui rejoint les conceptions qu'il expose dans ses traités théoriques.

Tout excès est donc banni de cette attitude, et surtout celui qui consiste à s'enfermer dans des spéculations et dans une forte rigueur :

« Je suis charmé par un banquet. Là, je dis ce qui 'me vient à l'esprit', selon l'expression, et je convertis mes gémissements dans les plus grands éclats de rire. Mais toi, as-tu fait mieux, toi qui t'es même moqué d'un philosophe : alors qu'il demandait si quiconque avait une question, tu as dit que la question depuis le matin était de trouver une table où dîner. Ce balourd pensait que tu allais demander s'il existe un monde unique ou d'innombrables. Que t'importe ? Mais, par Hercule, est-ce que par hasard t'importe un dîner, surtout ici⁷²⁰ ? »

On assiste à une réhabilitation du rire et de la spontanéité et à l'expression d'un mépris pour les philosophes qui passent leur vie à tenter de résoudre des problèmes inextricables. Ce texte anticipe un passage du *De Officiis*, dans lequel Cicéron prônera une philosophie du quotidien, notamment grâce à des activités variées et mesurées. Ainsi, dans ce traité, après une mise en garde contre la précipitation⁷²¹, il écrit que « le second défaut consiste en ce que certains consacrent une trop longue étude et une trop grande peine à des problèmes obscurs et difficiles, et qui en outre ne s'imposent pas⁷²². » La détente ne vaut pas pour elle-même, mais aussi pour son rayonnement sur les autres activités de notre auteur. Loin de repousser les préoccupations sérieuses, celui-ci souhaite relâcher agréablement son esprit en bonne compagnie afin de conserver fraîcheur, discernement et endurance le moment venu.

⁷¹⁹ *Fam.*, IX, 26 ; t. VII p. 144-145. « Ecoute le reste. A droite d'Eutrapelus, Cytheris s'est allongée. C'est donc dans ce genre de banquet, dis-tu, que le grand Cicéron

Que les Grecs contemplaient, dont le visage captivait leur visage...

Par Hercule, je n'avais pas le soupçon qu'elle serait présente. Mais pourtant, même le grand et le socratique Aristippe, ne rougit pas alors qu'on lui avait reproché que Lais le possédait. 'C'est moi qui possède Lais, et non pas elle qui me possède.' (En grec c'est mieux ; toi, si tu veux, tu traduiras). Or moi, rien de ces histoires-là ne m'a jamais troublé, même dans ma jeunesse, à plus forte raison maintenant dans ma vieillesse. » *Audi reliqua.*

Infra Eutrapelum Cytheris accubuit. « In eo igitur » inquis « conuiuio Cicero ille

'quem aspectabant, cuius ob os Grai ora obuertebant sua' ? »

non mehercule suspicatus sum ilam adfore. Sed tamen ne Aristippus quidem ille Socraticus erubuit cum esset obiectum habere eum Laida. « Habeo », inquit, « non habeor a Laide » (Graece hoc melius ; tu, si uoles, interpretabere). Me uero nihil istorum ne iuuenem quidem mouit umquam, ne nunc senem.

⁷²⁰ *Ibid.*, p. 145. *Conuiuio delector ; ibi loquor quod in solum, ut dicitur, et gemitum in risus maximos transfero. An tu id melius qui etiam [in] philosophum irriseris, cum ille si quis quid quaeret dixisset, cenam te quaerere a mane dixeris ? ille baro te putabat quaesiturum unum caelum esset an innumerabilia. Quid ad te ? at hercule cena numquid ad te, ibi praesertim ?*

⁷²¹ *De Off.*, Livre I, VI, 18-19.

⁷²² *Ibid.*, VI, 19. *Alterum est uitium quod quidam nimis magnum studium multamque operam in res obscuras atque difficiles conferunt easdemque non necessarias.*

Cicéron est donc favorable à une sagesse de la mesure et raisonne avec pragmatisme. Il s'agit quasiment de bien « placer » son temps et de choisir des « investissements » qui rapportent, sans que l'énergie qu'on y place soit excessive. Telle est sa position dans le Livre III du *De Oratore*. En définissant l'orateur idéal, ses qualités naturelles et sa formation, il devance la question de Catulus sur le temps à y consacrer : « Mais si tu me demandes, Catulus, mon opinion personnelle sur ce genre de connaissances, voici ma réponse⁷²³ ». Elle nourrit singulièrement notre étude : « un homme bien doué, et qui a en vue le forum, le sénat, les plaidoeries, les affaires publiques, n'a pas besoin d'y consacrer un temps aussi long que ces philosophes, qui sont morts sans avoir terminé leurs études⁷²⁴. » Et Cicéron de justifier sa position : « Les arts, en effet, quels qu'ils soient, ne sont pas cultivés de la même manière par ceux qui les font passer dans la pratique et par ceux qui se contentent de les apprendre et d'en faire l'unique occupation de la vie. » Ainsi s'explique que plus loin Crassus remarque que Scipion l'Africain semblait à peine étudier : « C'est qu'il n'y a là rien de difficile, quand on se borne aux notions nécessaires, qu'on a un maître sûr, et qu'en outre soi-même l'on sait étudier. Mais veut-on faire de ces études l'unique occupation de sa vie ? Le travail même et la recherche font naître chaque jour quelque problème nouveau, dont on poursuit la solution avec un plaisir qui dégoûte du reste. Donc, se donner tout à ces questions est une tâche infinie, en avoir une connaissance générale une tâche aisée, pour peu que la pratique fortifie la théorie, qu'un temps raisonnable y soit consacré, que la mémoire et le goût s'en conservent⁷²⁵. » Cicéron manifeste ici que la qualité prime sur la quantité et que l'investissement en temps ne doit pas absorber toute l'existence. La brièveté n'exclut pas la qualité.

La rapidité d'apprentissage est même un critère de sa valeur selon Crassus qui ajoute⁷²⁶ que « ce qu'on ne peut apprendre promptement, on ne peut jamais l'apprendre à fond. » La conclusion de cette digression sur l'orateur idéal est claire⁷²⁷ : il convient, faute de mieux, rechercher des notions oratoires chez les maîtres de rhétorique. Mais Cicéron insiste en introduisant une forte restriction : « mais sachons les appliquer à la vie publique, la nôtre, but où elles tendent et quelles visent ». Le choix des activités quotidiennes et le temps imparti

⁷²³ *De Or.*, Livre III, XXIII, 86.

⁷²⁴ *Ibid.*, 86. (...) non tantum ingenioso homini, et ei, qui forum, qui curiam, qui causas, qui rem publicam spectet, opus esse arbitror temporis, quantum sibi ei sumpserunt, quos discentes uita defecit. Voir la même idée sous forme d'injonction, *ibid.*, XXXI, 123. *neque, ut ante dixi, omnem teramus in his dicendis rebus aetatem*, « ne consomons pas toute notre vie à nous en instruire. »

⁷²⁵ *Ibid.*, XXIII, 87-88.

⁷²⁶ *Ibid.*, XXIII, 89.

⁷²⁷ *Ibid.*, XXXI, 123.

à chacune reflètent donc une hiérarchie de priorités, mais dans une juste mesure qui laisse place à des variations. La recherche d'équilibre est évidente. Certes, des moments d'étude plus arides et solitaires s'imposent, mais ils sont équilibrés par des périodes de détente et d'échange. Ce trait nous semble rejoindre un idéal d'harmonie qui est omniprésent dans la vie et les oeuvres de Cicéron⁷²⁸. Il ne faut donc passer ni trop de temps, ni trop peu dans chaque activité, afin qu'elles s'équilibrent et que l'effort fourni ne se consume pas en détails.

La vie de Cicéron rejoint donc un idéal de pondération très socratique car Socrate préconisait d'être sérieux en s'amusant et de s'amuser en étant sérieux. Pour Cicéron, travail et détente se complètent de façon modérée et philosophique. La fin de la lettre⁷²⁹ sur laquelle notre étude est centrée témoigne à cet égard d'une organisation journalière très structurée, répétitive et sobre :

« On vit donc ainsi. Chaque jour on fait quelque lecture ou quelque rédaction. Ensuite, afin de ne pas attribuer la portion congrue à mes amis, nous dînons ensemble, non seulement sans braver la loi, mais en restant même en deçà et, assurément, largement en deçà. C'est pour cela qu'il n'y a pas de raison pour que tu t'épouvantes de notre venue. Tu recevras un hôte à la pitance peu large, mais aux larges plaisanteries⁷³⁰. » Cicéron s'avère donc partisan d'un art de vivre gaiement convivial. Cela ne s'oppose guère, dans l'Antiquité, à un excellent travail d'écrivain : avant lui Sophocle par exemple était un joyeux convive de banquet, d'après un passage conservé par Athénée⁷³¹. Surtout, il se situe dans la tradition socratique qui a pour vocation d'« être sérieux en plaisantant » et qui durera jusqu'à Plutarque. Pour ce dernier, c'est « le suprême degré de l'intelligence de ne point paraître philosopher tout en se conduisant en philosophe, et d'accomplir en plaisantant ce que d'autres

⁷²⁸A. Michel et C. Nicolet rappellent que « ce sera la *concordia*. (...) Alors, pour reprendre une comparaison platonicienne utilisée par Cicéron, de même que dans un orchestre l'harmonie se dégage des parties différentes, du disparate des timbres et des chants, de même, dans la cité, le lien de l'intérêt commun dégage une harmonie comparable, qui est la concorde. » *Cicéron*, p. 55. Par exemple, dans le domaine politique, le *De Republica* prône une constitution harmonieuse. Quelle qu'en soit l'origine, cet idéal se retrouve au niveau individuel, notamment chez le *princeps* idéal.

Ibid., p. 57. « L'homme complet, le prince, ce sera donc l'orateur. Dans le *De Oratore*, Cicéron a présenté cette morale de l'universalité au service de la patrie. Le prince du *De Republica* n'est pas autre. Assez sage pour connaître les lois du développement des cités - comme les rois Numa ou Romulus -, illustre par la gloire d'avoir sauvé la patrie, mais sachant faire reculer les armes, assez philosophe pour rechercher la justice et le pouvoir comme une charge, non comme un bien personnel, ni réactionnaire, ni populaire, il sera le conciliateur, le médiateur. »

⁷²⁹*Fam.*, IX, 26 ; t. VII p. 144 -145.

⁷³⁰*Ibid.*, p. 145. *Sic igitur uiuitur. Cottidie aliquid legitur aut scribitur. Dein, ne amicis nihil tribuamus, epulamur una non modo non contra legem, sed etiam intra legem, et quidem aliquanto. Qua re nihil est quod aduentum nostrum extimescas. Non multi cibi hospitem accipies, multi ioci.*

⁷³¹*Deipnosophistes*, 13, 603 f-604f. Voir J. Jouanna « Le sourire des Tragiques grecs », *Le rire des Anciens*, p. 167.

font avec gravité⁷³² ». Selon lui, « le philosophe, empêché par l'assistance de parler de philosophie, peut être philosophe quand même, en corrigeant insensiblement ses interlocuteurs, car 'les railleries et les rires des vrais philosophes ne laissent pas d'émouvoir et d'ébranler ceux qui ne sont pas totalement invulnérables⁷³³' ». Dans ce mélange étonnant et l'alliance subtile des activités différentes, la philosophie est donc aussi présente. De même, nous avons vu que pour Cicéron, l'organisation de la vie est un choix fondamental qui reflète de vraies valeurs. Savoir rythmer la vie et alterner activité et repos, sérieux et détente, s'avère donc une sagesse quotidienne. Tout l'art consiste à trouver la juste mesure.

Pourtant, structurer le mouvement perpétuel de la vie est un exercice aussi périlleux que fructueux. Il s'agit pour notre auteur de donner un rythme⁷³⁴ à son existence afin de jouer habilement sur *repetitio* et *uariatio* et d'imprimer une orientation. Nous avons vu que Cicéron, sans faire référence à *l'Ethique à Nicomaque*, aboutit par son expérience au même constat qu'Aristote : l'habitude crée une seconde nature. Aussi faut-il veiller soigneusement aux activités que l'on reprend quotidiennement. C'est dans la même lignée aristotélicienne que se définit l'équilibre des activités nécessaires à la vie, et l'on peut transposer à un cas individuel ce que Cicéron analyse au niveau de la cité, avec une efficacité que salue M. Nicolet⁷³⁵ : « L'exposé aristotélicien des 'aspects' (...) de la vie collective nécessaires à la survie de la cité, qui sont, dans l'ordre croissant d'importance, les fonctions économiques (nourriture et techniques), les armes, la monnaie, le service de la religion, et enfin, coiffant le tout, la prise de décision raisonnée (*krisis*) sur les affaires communes et sur les conflits intérieurs, est remarquablement opératoire. Il fournit, si l'on y réfléchit, le fil directeur qui permet de rendre compte du rythme concret de la vie dans la cité. » De même, chez notre auteur, les mêmes aspects alimentaires, techniques, relationnels et rationnels sont pris en compte, hiérarchisés et organisés.

La vie philosophique ne serait-elle pas semblable à une musique bien interprétée ? L'art du quotidien nous paraît en effet ressembler à un art du rythme et à une sorte de musique

⁷³² Cette citation de 614 a des *Propos de table* de Plutarque est faite par F. Frazier . « Théorie et pratique de la **paidia**/symposiaque dans les *Propos de table* de Plutarque », *Le rire des Anciens*, p. 284.

⁷³³ *Ibid.*, p. 284. *Propos de table* de Plutarque 614a.

⁷³⁴ Nous choisissons ce mot très sciemment, nous souvenant des pages éclairantes que E. Benveniste écrit à son sujet dans *Problèmes de linguistique générale*, p. 332-335, écrivant en particulier p. 333 qu'il désigne « la forme dans l'instant qu'elle est assumée par ce qui est mouvant, mobile, fluide, la forme de ce qui n'a pas consistance organique(...) C'est la forme improvisée, momentanée, modifiable. »

⁷³⁵ *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 26.

de la vie. Cette comparaison s'inspire des réflexions de deux auteurs sur l'importance de la musique chez Cicéron. P. Boyancé⁷³⁶ pense que notre auteur avait une grande estime pour Diodote et qu'il fut influencé par lui⁷³⁷, au point qu'il le « met sur le même rang d'honneur que Posidonius ou que Philon » et « le désigne parmi ceux qui l'ont formé⁷³⁸ ». « Le goût qu'il a pour la morale stoïcienne s'explique sans aucun doute en grande partie par les leçons et par l'exemple de Diodote. Or Cicéron nous conte à son sujet un trait curieux : il usait de la lyre à la manière pythagoricienne, c'est-à-dire qu'il s'en servait pour purifier ses passions, notamment le matin à son lever⁷³⁹. » P. Boyancé reprend un rapprochement fait uniquement par J. Carcopino⁷⁴⁰. Celui-ci met en rapport le pythagorisme du « Songe de Scipion », notamment la musique des sphères, et l'influence de Diodote. Selon lui, Cicéron rappelle dans ce texte que la musique humaine doit sa valeur purificatrice à l'imitation de la musique des cieux. Certes, la correspondance n'évoque jamais la musique, sauf quand il s'agit de trouver une flûte pour Phémios⁷⁴¹, esclave d'Atticus. La question de la musique dans les lettres de Cicéron pourrait cependant être abordée différemment⁷⁴², par une analogie avec son rythme de vie ou la composition de ses lettres, où reprises et variations se conjuguent avec élégance. Cet auteur lui-même, dans le *De Officiis*⁷⁴³, affirme qu'il faut vivre dans l'harmonie et interpréter son existence comme une musique. « De même que dans le jeu de la lyre ou de la flûte, pour peu qu'il y ait dissonance, le connaisseur néanmoins s'en aperçoit d'ordinaire, de même dans la vie il faut veiller à ce que rien, d'aventure, ne soit en dissonance ; ou plutôt il faut y veiller bien davantage encore, d'autant plus que l'harmonie des actions est plus importante et plus haute que celle des sons. Et ainsi, de même que dans le jeu de la lyre les oreilles des musiciens perçoivent jusqu'aux moindres fautes, de même nous, si nous voulons être perspicaces et attentifs, et observer les défauts, ce sont souvent de grandes défaillances

⁷³⁶« Les méthodes de l'histoire littéraire. Cicéron et son oeuvre philosophique », *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 199.

⁷³⁷Dans ce même article, P. Boyancé exprime son désaccord sur ce point avec M. Pohlenz, qui nie l'influence de Diodote sur la philosophie de Cicéron.

⁷³⁸*Ibid.*, p.199. dans sa note (2), P. Boyancé s'appuie sur le *De Natura Deorum*, I, 3, 6-7 : « Ces grands maîtres, Diodote, Antiochus, Posidonius, par qui nous avons été formés ». *principes illi, Diodotus, Antiochus, Posidonius, a quibus instituti sumus.*

⁷³⁹*Ibid.*, p.199. Dans sa note (3), P. Boyancé précise qu'il tire sa citation des *Tusculanes*, V, 39, 113.

⁷⁴⁰*La basilique pythagoricienne de la Porte majeure*, Paris, 1926, p. 191.

⁷⁴¹*Att.* V, 20, 9 ; t. IV p. 83.

⁷⁴²P. Boyancé rappelle que « Dans le *De Republica*, Cicéron insistera notamment sur la formation intellectuelle de l'homme politique. Ainsi, nous savons par Aristide Quintilien qu'il discutera la question de savoir si la musique lui est utile. Au grand scandale du Grec, héritier des traditions pythagoricienne et platonicienne, Cicéron traitera de façon méprisante cette noble discipline et se verra reprocher son ignorance, lui l'admirateur des acteurs comme Roscius et de ce qu'il y a de plus bas en fait de rythmes et de mélodies. » Dans sa note, P. Boyancé renvoie au *De Rep.*, IV, 12, 14 = Aristide Quintilien, *De Musica*, p.69-71 Meibom. « Cicéron et la vie contemplative », *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 120.

⁷⁴³*De Officiis*, Livre I, XL, 145 - XLI, 146.

que nous saisissons à partir de petites constatations. » L'organisation d'une journée est donc bien plus qu'un défilé d'activités : celles-ci doivent être soigneusement dosées et équilibrées dans un souci permanent de bien-être et d'efficacité qu'elles encouragent mutuellement les unes pour les autres.

La répétition des instants présente donc des aspects négatifs et peut envenimer et alourdir des éléments déjà pesants et douloureux mais grâce à une sagesse pragmatique, optimiste et efficace, Cicéron extrait de cet ensemble une force exercée et éprouvée. L'itération crée en effet l'habitude, qui prodigue un soulagement à l'esprit et la concentration afin d'augmenter les performances et la force intérieure du sage. Toutefois, en alternant les activités de façon pondérée et variée, Cicéron ménage un repos salutaire à chacune d'elle et évite la monotonie répétitive.

Le temps n'est donc plus, au terme de cette stratégie concertée, une contrainte mêlant le morcellement et la longueur, mais un allié qui permet de renforcer ce que l'on a repéré de meilleur. Le passage et l'accumulation du temps peuvent donc avoir des effets très positifs et ce constat mérite d'être approfondi. Prenons du recul et observons ces points de répétition comme un ensemble qui, de loin, paraît continu⁷⁴⁴. Le concept qui apparaît alors est celui de durée, dont nous tenterons de mesurer la place dans la philosophie du quotidien de notre auteur.

⁷⁴⁴ Nous songeons à la description que fait Lucrèce des atomes. *De Rerum Natura*, Livre I, vers 600-634 en particulier.

Chapitre II : Bénéficiaire de l'épaisseur du temps.

Imaginons le temps comme du sable s'écoulant dans un sablier, dont les deux réserves seraient infinies : d'une part le passé, sur lequel tombe régulièrement une nouvelle couche, d'autre part le futur, dont l'extension se perd dans l'infini. Jusqu'à maintenant notre observation s'est située au niveau du goulet qu'est le présent. C'est là en effet que notre auteur a « prise », si toutefois il y a une prise possible sur cet écoulement permanent. Nous avons vu la façon dont Cicéron « colorait » ce temps présent et utilisait sa répétition avec sagesse

Nous souhaitons désormais faire droit à une autre dimension du temps : la durée. Nous tournerons essentiellement nos regards vers le sable parvenu en bas et vers la durée effectivement réalisée. Quel profit Cicéron peut-il tirer de cette accumulation d'instantanés ? Cette puissance quantitative pourrait avoir une utilité considérable pour oublier un fait, en renforcer l'influence ou en tester l'impact.

Encore faut-il sans doute assouplir une vision quelque peu schématique du temps. En effet, selon une première approche spontanée, qui rejoint notre première partie, le présent établit une partition entre passé et futur. Pour les linguistes, le présent est le temps fondateur et essentiel du discours. E. Benveniste⁷⁴⁵ affirme ainsi que « le seul temps inhérent à la langue est le présent axial du discours, et [que](...) ce présent est implicite. » Les deux références qu'il départage « ne reportent pas au temps, mais à des vues sur le temps, projetées en arrière et en avant à partir du point présent. » De là provient la prépondérance des temps du présent dans la plupart des langues, qui rejoint une approche expérimentale du temps : « La langue met ici en relief une dissymétrie qui est dans la nature égale de l'expérience⁷⁴⁶. » Face à l'écoulement du temps, nous souhaiterions examiner si dans la correspondance de Cicéron le présent est le seul point d'observation.

Mais est-il lui-même une référence fixe ? De fait, les notions mêmes de repère temporel et de présent demandent peut-être une nuance. Ils sont en effet mobiles. Dans la séparation entre passé et futur, la limite se déplace constamment. A cet égard, il existe une

⁷⁴⁵ « Le langage et l'expérience humaine » = *P.L.G.* 2,4, p. 75- 76.

⁷⁴⁶ *Ibid.*, p. 75-76. Selon Benveniste, dans les langues les plus variées, la forme du passé ne manque jamais, et est souvent double ou triple des temps du futur.

contradiction entre deux plans : l'intuition d'une durée actuelle vécue et l'analyse objective du temps spatialisé en deux zones (passé-futur). On peut en effet nuancer l'image classique du fleuve qui coule et fait que depuis la berge tout paraît mouvant. « Nous ne sommes pas les spectateurs du temps, anxieusement immobiles sur la berge d'un fleuve en mouvement. (...) Nous sommes embarqués, nous vogueons au gré du courant et à la même vitesse que lui. Si bien que notre mouvement relatif par rapport au fleuve-'temps' est nul, et que nous nous trouvons constamment dans le présent, à ce point de **sunexkeia** entre le passé et le futur ou plutôt non pas à un 'point', mais dans une 'durée' que nous ressentons spontanément comme actuelle⁷⁴⁷. » Nous nous demanderons si le temps n'est pas pour Cicéron un fluide continu, dont le présent n'est qu'un point d'observation parmi d'autres, et qui contraint à une perpétuelle mobilité ? Ne peut-on pas considérer le présent depuis le passé ou le futur ?

Peut-être faut-il distinguer le temps comme matière cumulaire, dont l'épaisseur pourrait atténuer la vivacité du souvenir par exemple, et le temps comme écoulement linéaire et sempiternel, dont il convient d'orienter l'éternel renouvellement, soit vers une réactualisation du passé, soit vers un acte plus créatif. Notre auteur choisit-il de faire durer et prolonger des éléments déjà advenus ou sait-il aisément leur mettre un terme ?

Une volonté de continuité ne serait pas surprenante chez Cicéron, qui est un partisan fervent de l'unité ; sa pensée n'a cessé d'insister sur la nécessité pour la personne de vivre dans l'unité : de ses valeurs, de la communauté⁷⁴⁸. Cette notion ne serait-elle pas également présente dans sa perception du temps ? Une problématique majeure de cette partie sera donc celle de la durée et de la stabilité dont nous avons déjà vu dans la partie précédente qu'elle était recherchée par notre auteur. Dans cette étude de la durée nous tâcherons d'examiner ces trois problèmes : point de vue, mobilité et force de continuité. Quel usage Cicéron fait-il de l'épaisseur du temps ? Une vision globale l'amène-t-elle à changer de point de vue ? Les avantages de la durée le conduisent-ils à rechercher la continuité ?

⁷⁴⁷G. Serbat « Les temps du verbe latin », p. 383.

⁷⁴⁸Cela vaut autant pour honorer et perpétuer la mémoire des hommes du passé que pour informer ceux à venir.

1-La durée.

Le temps, comme nous l'avons vu, peut s'écouler en « se répétant » et nous avons mesuré la force de ces reprises et de l'habitude. Qu'en est-il lorsque le temps passe sans que véritablement une habitude se forme ou qu'un changement majeur n'intervienne ? Quelle réaction a Cicéron face à une temporalité comme pure épaisseur d'instant passés, quels que soient les actes accomplis ? La réponse à ces questions dégagera sa ligne de conduite. Cherche-t-il la durée ou souhaite-t-il la rompre ?

a-La durée créatrice et révélatrice.

Homo novus, Cicéron avait peut-être plus qu'un autre conscience des avantages de la durée, qui ancrerait profondément les vieilles familles dans le jeu politique, et de la persévérance, dont un homme de son ordre devait être empreint pour réussir sa carrière : pour être prêtres par exemple, les personnes de familles peu en vue, et particulièrement les « hommes nouveaux » (*homines novi*), devaient attendre plus longtemps⁷⁴⁹. Cet état de fait de la société romaine, Cicéron le reproduit, volontairement ou non, comme individu.

Notre épistolier reconnaît la force du temps⁷⁵⁰. De façon discrète, l'écoulement des instants, des heures et des jours imprime progressivement sa marque. Ce phénomène est tenu mais sûr. Cicéron en est notamment conscient après la mort de César. Le 1er mai 44 dans une lettre à Atticus, il évoque les sentiments des Romains depuis la mort du dictateur. C'est l'occasion pour lui de mesurer l'efficacité de la durée, entre deux faits précis : les ides de mars et une vigoureuse action menée par Dolabella. Il porte aux nues la sévère répression que celui-ci exerça contre l'agitation qui avait crû de jour en jour après la mort de César et dit de son ex-gendre : « Il me semble avoir fait disparaître l'apparence de regret qui jusqu'à présent

⁷⁴⁹ Voir par exemple J. A. North , « Family strategy and priesthood in the late republic », p. 533 : « Quite a high percentage of the priests were coopted before they reached the consulship and a significant minority when they were quite early in their careers. These tended to be members of the most established families at any time and they tended to proceed to highly successful careers. Conversely, there was a marked tendency for successful members of less established families, let alone for *noui homines*, to have to wait longer ».

⁷⁵⁰ Contrairement aux Stoïciens, qui se bornaient volontairement à une concentration sur le présent, il ne limite pas ainsi son horizon temporel.

s'insinuait de jour en jour et dont je craignais qu'avec le temps elle ne devienne dangereuse pour nos chers tyrannicides⁷⁵¹. » Les expressions « de jour en jour » (*in dies*) et « avec le temps » (littéralement : en vieillissant, *inueterata*) montrent l'accumulation du temps tandis que « s'insinuait » (*serpebat*) suggère son action insidieuse, discrète, mais efficace.

Quand il se retourne vers le passé depuis le point d'observation qu'est le présent, le bilan est évident car la date-butoir du présent offre un point de référence par rapport à ce qui a précédé. En effet au sens strict, la durée est l'espace de temps qui s'écoule par rapport à un phénomène, entre deux limites observées (début et fin). Comparer deux points est donc la méthode la plus efficace pour percevoir l'évolution opérée.

Cet ensemble d'instantanés écoulés possède une force⁷⁵² évidente, qu'elle soit positive ou négative. En dressant de loin en loin des bilans, on mesure l'évolution imperceptible des jours. Cette action du temps est donc discrète mais elle n'en est pas moins puissante.

Cela apparaît dans une lettre envoyée deux jours plus tard que celle que nous venons de citer. Cicéron choisit de rapprocher le lent effet d'une infiltration goutte à goutte et celui du temps, aussi sûr et presque secret. Il écrit alors, le 3 mai 44, à C. Cassius Longinus : « En effet, ce mal propre à Rome se répandait et était tellement renforcé chaque jour que pour ma part, je me défiais de Rome et de la tranquillité romaine⁷⁵³ (...) » Le verbe employé, « se répandait » (*manare*) évoque le lent écoulement de l'eau qui s'infiltre goutte à goutte dans une matière et l'imprègne peu à peu. La force (*robur*) de ce phénomène est sensible dans le verbe « était renforcé » (*corroborabatur*). Cicéron est tout à fait conscient de l'efficacité, discrète mais sûre du temps. Ce qui advient quotidiennement (*cotidie*) peut prendre de l'ampleur et se déployer largement.

L'effet de « goutte à goutte » du temps crée donc un effet lent et puissant, dont la conséquence peut être importante. Un effet pénible du temps qui dure peut en effet être d'augmenter la souffrance. A la progression se joint la conscience d'une évolution depuis le point de départ, qui peut être très douloureuse. Il arrive que le temps, jusqu'à un certain point⁷⁵⁴, accroisse la peine ressentie. Cela est particulièrement sensible au moment de l'exil,

⁷⁵¹Att., XIV, 15, 2-4 ; t. IX p. 112. *Sustulisse mihi uidetur simulationem desiderii, adhuc quae serpebat in dies et inueterata uerebar ne periculosa nostris turannoctonis esset.*

⁷⁵² Il convient en toute rigueur pour notre étude de commencer par différencier les situations dans lesquelles un état se prolonge et celles où l'écoulement du temps introduit une distance par rapport à un événement passé, notamment un décès. Le premier cas recouvre véritablement une durée, par accumulation, le second a davantage un caractère de recul, par distanciation. Toutefois, dans leurs effets, les deux cas se rejoignent. Résultat global et durée en cours manifestent la force d'une temporalité qui s'écoule assez longtemps.

⁷⁵³Fam., XII, 1 ; t. IX p. 115. *Manabat enim illud malum urbanum et ita corroborabatur cotidie, ut ego quidem et urbi et otio diffiderem urbano (...)*

⁷⁵⁴ Nous verrons plus bas la puissance consolatrice du temps.

quand Cicéron écrit : « Or le temps non seulement n'allège pas ma douleur mais même l'augmente. De fait, les autres douleurs s'adoucissent en vieillissant ; celle-ci ne peut pas ne pas s'accroître chaque jour par le sentiment de ma misère présente et le souvenir de ma vie passée⁷⁵⁵. » En fait, la douleur ressentie provient à la fois du temps qui passe et d'une comparaison avec le passé, qui permet de mesurer l'écart avec la situation présente. Or l'approfondissement de ce décalage est la source d'une souffrance aiguë. L'effet que nous soulignons ici n'est pas qualitatif mais quantitatif car, appliqué à une autre situation, il peut être parfois très bénéfique.

Cette efficacité apparaît nettement quand il arrive à Cicéron de quantifier le temps écoulé pour augmenter l'effet pathétique de son affirmation. Dans les *Philippiques*⁷⁵⁶, il donne ainsi des chiffres à l'appui de sa plainte : « Quel destin me vaut, sénateurs, que personne dans ces vingt dernières années n'ait été hostile à l'Etat sans me déclarer la guerre par la même occasion ? ». La négation « personne » sur un arrière-fond de vingt années rehausse le poids de cette affirmation. Plus la durée est longue et plus elle prend d'importance⁷⁵⁷. On comprend alors l'usage rhétorique qui peut en être fait. La durée pourra également servir de « contre-poids » et d'arrière-fond pour mettre autre chose en valeur. Dans le *De domo sua*⁷⁵⁸, Cicéron expose ainsi les raisons de son départ en exil. « ... que dois-je dire ? Que la conscience d'une faute m'a poussé à la fuite ? mais ce qu'on m'imputait, loin d'être une faute, était la plus belle action depuis le début de l'humanité. » Les superlatifs du type « le plus... depuis toujours » ont un effet rhétorique sûr qui s'appuie sur une longue période de temps pour rehausser la valeur d'une assertion. Ils impliquent tacitement que la qualité est proportionnelle à la durée⁷⁵⁹. Celle-ci offre une force solide, qui permet entre autres de tenir face aux épreuves ponctuelles⁷⁶⁰.

⁷⁵⁵ *Att.*, III, 15 ; t. II p. 55. *Dies autem non modo non leuat luctum hunc sed etiam auget. Nam ceteri dolores mitigantur uetustate, hic non potest non et sensu praesentis miseriae et recordatione praeteritae uitae cotidie augeri.*

⁷⁵⁶ *Deuxième Philippique*, I, 1. *Quonam meo fato, patres conscripti, fieri dicam, ut nemo his annis uiginti rei publicae fuerit hostis, qui non bellum eodem tempore mihi quoque indixerit ?*

⁷⁵⁷ On peut même s'étonner d'un argument formulé par Cotta dans le *De Legibus*, qui tend à prouver l'existence des dieux par le fait que ce sont les ancêtres qui nous ont transmis leur culte (*De Leg.* 47).

⁷⁵⁸ *De domo sua*, XXXV, 95.

⁷⁵⁹ Ce constat rejoint à la fois le bon sens et des recherches très actuelles sur la définition de l'individu. Voir R. de Sousa, « Rational Homunculi », p. 223 : « What counts as central is determined in part by the extent to which a want represents a long-term project of high priority in the hierarchy of wants and projects. »

⁷⁶⁰ Voir par exemple la lettre à P. Nigidius Figulus, dans laquelle il l'encourage à trouver un réconfort dans l'étude, qui l'a accompagné depuis sa jeunesse (*Fam.* IV, 13, 4 ; t. VII p. 100-101). De la capacité à consoler il écrit : « Or cette faculté de consoler un autre ou toi-même est portée au plus haut point chez toi, si jamais elle appartient à aucun homme. » *At ea quidem facultas uel tui uel alterius consolandi in te summa est, si umquam in ullo fuit.*

Peu à peu nous sommes donc passés d'une vision de quantité à une vision de qualité de la durée, qui unirait les deux aspects. Ce lien mérite toutefois d'être exploré. Est-il systématique ?

De fait, la quantité influence-t-elle la qualité du temps. Il est désormais manifeste que la durée peut être au fondement d'une qualité, comme la constance par exemple, car celle-ci s'effondre si elle ne dure. Est-ce vrai dans tous les domaines et qu'apporte-t-elle dans chacun d'eux ?

Il semble que la durée ait un rôle essentiel pour la notion de plaisir, dont Cicéron prône tacitement la stabilité⁷⁶¹ dans certains passages de la correspondance. Sans durée, le plaisir perd de sa valeur – contrairement aux affirmations des Stoïciens rigoristes - au point que l'instabilité matérielle, rend un agrément provisoire négligeable. Cicéron manifeste cette position en 58, tandis que s'offre à lui la possibilité, sur le chemin de l'exil, d'aller chez Atticus en Epire ; il répond à l'invitation de son ami : « Mais ce projet, que je souhaiterais bien volontiers, s'il m'était permis de passer là tout mon temps (...) s'il sert mon voyage, mais de telle sorte que je dévierais, est d'abord un détour, et de plus me met à quatre jours d'Autronius et des autres, et de plus, sans toi⁷⁶². » Certes l'absence d'Atticus diminue le charme de l'escale, mais le premier argument donné recouvre une notion de durée, qui montre que ce qui ne dure pas a ici peu de valeur. La suite de la lettre le confirme puisque Cicéron ajoute : « De fait, si j'y habitais, un asile fortifié m'aurait été utile, mais si je ne fais qu'y passer, il ne m'est pas nécessaire⁷⁶³ » Comment exprimer plus clairement l'importance accordée à ce qui dure ? Une halte passagère importe peu à qui cherche un abri stable. Un plaisir qui dure peu est donc rejeté de Cicéron⁷⁶⁴.

Cela vaut notamment pour l'agrément esthétique où la question de la durée s'avère cruciale. L'ennui menace en effet si le plaisir ne se renouvelle pas. C'est ce qui nous semble apparaître dans une lettre qu'écrit Cicéron depuis Astura et qui traite de ses *uillae*. Plus que la

⁷⁶¹ Souvenons-nous que dans le *De Finibus*, Livre II, X, 31, Cicéron reprend la distinction d'Epicure entre plaisir stable ou en mouvement, écrivant de la *uoluptas* : *Si stante, hoc natura uidelicet uult, saluam esse se, quod concedimus*. « Si c'est le plaisir stable, il s'agit alors évidemment du voeu de la nature, qui est sa propre conservation, et cela, nous vous l'accordons. »

⁷⁶² *Att.*, III, 7, en 58 ; t. II p. 32. *Quod me rogas et hortaris ut apud te in Epiro sim, uoluntas tua mihi ualde grata est et minime noua. Sed consilium mihi quidem optatum, si liceret ibi omne tempus consumere (...), si itineris causa, ut deuorterer, primum est deuium, deinde ab Autronio et ceteris quadridui, deinde sine te.*

⁷⁶³ *Ibid.*, p. 32. *Nam castellum munitum habitanti mihi prodesset, transeunti non est necessarium.*

⁷⁶⁴ Voir R. P. Saller, *Patriarchy, property and death in the Roman family*, p. 223. L'auteur affirme que le mariage de Cicéron avec Publilia eut un intérêt temporaire, mais insuffisant face à une union mal assortie.

séduction, la grâce charmante des formes (*uenustas*), Cicéron recherche la douceur stable et rassurante d'un pôle de douceur (*locus amoenus*). De sa propriété d'Astura il dit en effet : « Je te le dis: ces lieux sont charmants, en tout cas bien cachés, et si l'on veut écrire, libres de témoins. Mais je ne sais pourquoi *la demeure ne m'est pas chère*. C'est pourquoi mes pieds me ramènent à Tusculum. Et d'ailleurs, cette miniature de paysage boisé me paraît vouée à procurer rapidement la satiété⁷⁶⁵. » L'étonnement de Cicéron lui-même marque son habituelle sensibilité esthétique, et en même temps la nécessité pour lui de dépasser ce stade de la séduction pour trouver un apport plus durable. La satiété rapide (*celerem satietatem*) lui paraît un écueil à fuir, car le temps dans son écoulement ne doit pas altérer le plaisir. De fait, la valeur de la durée a été soulignée de façon théorique dans le *De Oratore*⁷⁶⁶, écrit onze ans plus tôt. La cohérence et la continuité de pensée entre les deux textes nous semblent remarquables : « Oui, il est difficile d'expliquer pourquoi les objets dont notre sensibilité est le plus agréablement touchée, et qui, au premier contact, font sur elle l'impression la plus profonde, sont également ceux qui, le plus rapidement, provoquent en nous une sorte de dégoût et de satiété qui nous en écarte. Combien de tableaux récents, grâce à la beauté et à la richesse des couleurs, sont-ils, d'une façon générale, plus éclatants que les tableaux anciens ! Pourtant, bien qu'ils nous séduisent au premier coup d'oeil, le charme s'évanouit assez vite, tandis que, devant les tableaux les plus anciens, nous ne cessons de les admirer, précisément pour leur caractère sombre et archaïque. » L'enjeu est de stabiliser le plaisir et de maîtriser, comme nous l'avons vu précédemment, la répétition des instants.

Cela ne vaut évidemment que pour les phénomènes agréables ou positifs. A l'inverse, pour ce qui est des situations déplaisantes, Cicéron ne souhaite pas qu'elles se prolongent⁷⁶⁷. Par exemple, la dictature était traditionnellement une solution provisoire en contexte de crise. Même Sylla l'avait abandonnée pour se retirer de la vie publique ; lorsqu'il fut clair que César entendait conserver les pleins pouvoirs, cela parut intolérable à notre auteur républicain et il souhaite qu'il fût éliminé et que l'on mette un terme à cette situation. Certaines choses ne doivent pas durer ; de plus, la volonté, déniée mais perceptible, d'être roi s'opposait

⁷⁶⁵ *Att.*, XV, 16a ; t. IX p. 189. *Narro tibi, haec loca uenusta sunt, abdita certe et, si quid scribere uelis, ab arbitris libera. Sed nescio quo modo oīkoj ou) fil oj. Itaque me referunt pedes in Tusculanum. Et tamen haec r(wpografīa ripulae uidetur habitura celerem satietatem.*

⁷⁶⁶ *De Oratore*, Livre III, XXIV, 98.

⁷⁶⁷ La remarque peut paraître une évidence superflue, mais telle n'était pas la position des Stoïciens, par exemple.

radicalement à la tradition romaine⁷⁶⁸ et aux institutions bien ancrées de la république. Idéalement, Cicéron souhaiterait donc que la durée accompagne les éléments positifs et les conforte et qu'elle n'apporte pas un tel soutien aux aspects négatifs.

La stabilité est donc au cœur de son exigence, et, plus encore que le domaine esthétique, ce sont ceux de l'intellect⁷⁶⁹ et de l'éthique qui doivent en bénéficier. C'est à ce titre que Cicéron encourage une conduite ferme et constante. Nous avons constaté à maintes reprises qu'il tentait de stabiliser et de faire durer des éléments positifs. Les deux versants sont indissociables l'un de l'autre. Une notion fait le lien entre cet esprit de conservation et la temporalité : la constance. Cicéron semble en rechercher ardemment les avantages. De fait, la vertu qui correspond à la durée semble bien être la constance. Cicéron a une haute estime de cette qualité. Seule la continuité détermine une personnalité et lui vaut l'estime d'autrui. C'est ce que rappelle en mars 43 Cicéron à L. Munatius Plancus, gouverneur de la Gaule chevelue, doté de cinq précieuses légions, tandis que la bataille de Modène approchait. Cet homme jouait un habile double-jeu entre Antoine et Octavien. Cicéron souhaite le rassurer sur l'opinion que le sénat a de lui et la possibilité de recevoir des honneurs. Il veut également lui montrer la nécessité de faire une preuve effective de ses intentions - c'est-à-dire de les inscrire dans le temps - et de façon constante - c'est-à-dire de les inscrire dans la durée. Après avoir affirmé à cet ambitieux que le sénat était prêt à récompenser ses efforts, il tente de le stimuler et le rassurer : « Aussi, pourvu qu'il existe une véritable république dans laquelle l'honneur puisse briller, crois-moi, tu seras comblé des plus beaux honneurs de toutes sortes⁷⁷⁰. » Cette promesse s'accompagne d'une précision sur la qualité et la condition de cette récompense : « Mais l'honneur qui mérite vraiment ce nom n'est point un attrait lié à une occasion, mais d'une vertu constante la récompense⁷⁷¹. » Parvenu pratiquement au terme de sa vie, Cicéron insiste plus fortement que jamais sur l'importance de la durée. En politique, il examine

⁷⁶⁸ Le fait que les conspirateurs comptaient nombre de personnes peu instruites de la culture grecque, à côté d'intellectuels comme Brutus est une preuve supplémentaire que César outrageait profondément la tradition purement romaine en plus des idées philosophiques grecques. M. L. Clarke, *The noblest Roman*, p. 35.

⁷⁶⁹ Nous n'approfondirons pas ce point, qui semble évident et prend peu d'ampleur dans la correspondance. Cicéron évoque plusieurs fois son goût pour les études (*Fam.*, III, 10, 7 ; t. IV p. 169 ; *Fam.*, IX, 1, 2 ; t. VI p. 242 ; *Fam.*, VI, 12, 5 ; t. VII p. 125 ; *Fam.*, VI, 4, 3 ; t. VII p. 263) et même la force croissante de son amour pour la philosophie avec les années (*Fam.*, IV, 4, 4 ; t. VII p. 127-128).

⁷⁷⁰ *Fam.*, X, 10 ; t. X p. 219. *Qua re, sit modo aliqua res publica in qua honos elucere possit, omnibus, mihi crede, amplissimis honoribus adundabis.*

⁷⁷¹ *Ibid.*, p. 219-220. *Is autem qui uere appellari potest honos non inuitamentum ad tempus, sed perpetuae uirtutis est praemium.*

l'attitude qui pourra atteindre la plus grande stabilité et pérennité⁷⁷². C'est pourquoi Cicéron refuse la tyrannie, qui vise le court terme et préfère affermir un régime durable : la république. Le temps ne dévoilerait-il pas en effet le meilleur, la réalité et la vérité des êtres et des choses ?

La valeur révélatrice de la durée présente un grand intérêt aux yeux de notre auteur. Ne lit-on pas sous son calame : « Car c'est la vérité que je cherche, et non une victoire comme sur un adversaire⁷⁷³. » ? L'écoulement du temps a cet aspect positif et utile qu'en laissant décanter sentiments et pensées, il éprouve leur valeur, si bien que seul demeure l'essentiel. La durée est donc souvent étroitement liée à la vérité, qu'elle dévoile inévitablement peu à peu⁷⁷⁴.

La durée nous paraît en effet rejoindre la logique de la moralité⁷⁷⁵. Un épisode du proconsulat en Cilicie le montre particulièrement. C'est après-coup que Cicéron peut en faire une lecture et une analyse et c'est pourquoi nous en trouvons trace seulement le 16 octobre 50, sur le chemin du retour. Après avoir tout fait pour quitter cette province au plus tôt pour revenir à Rome, notre auteur se tourne vers Atticus pour lui exprimer son dégoût et ses regrets, vu la situation dans la capitale. Pourtant, selon lui, rien n'eût été plus misérable que de rester là-bas. Et Cicéron de faire un bilan désabusé de son proconsulat, d'après la conduite de son état-major : « (...) je veux que tu le saches : tous les beaux débuts que toi aussi dans tes lettres tu portais aux nues furent un vernis superficiel. Combien elle n'est pas facile, la vertu ! Mais combien est-il plus difficile de la dissimuler longtemps⁷⁷⁶ ! » En effet, alors que Cicéron voulait, en prenant sur son indemnité, laisser une avance considérable au questeur et sans

⁷⁷²Parvenu au terme de sa vie, Cicéron voit dans la tyrannie, fondée sur la crainte, une puissance précaire, et dans la bienveillance un gage de durée. C'est ce qui ressort d'un passage du *De Officiis* (Livre II, VII, 23 sq.) cité par A. Michel et C. Nicolet : « La crainte est mauvaise gardienne de notre durée ; au contraire la bienveillance est fidèle et va jusqu'à l'éternité. Entre toutes choses, rien ne nous aide plus à conserver et maintenir notre puissance que le fait d'être aimés ; rien ne s'y oppose plus que le fait d'être craints. Célèbre est le vers d'Ennius : 'On hait celui qu'on craint, on veut la mort de celui qu'on hait.' Aucune puissance ne résiste à beaucoup de haine ; on a pu l'ignorer d'abord, mais nous venons de l'apprendre. Il ne s'agit pas seulement de ce tyran, que la cité écrasée par les armes a subi (elle s'en ressent tout particulièrement après sa mort), et dont le sort fait voir ce que vaut pour notre malheur la haine générale, mais de la fin semblable de tous ses pareils, dont aucun presque n'a pu fuir un tel destin. » *Cicéron*, p. 165-166.

⁷⁷³*De Finibus*, IV, 13. *Verum enim inuenire uolumus, non tamquam aduersarium aliquem conuincere.*

⁷⁷⁴M. Moody-Adams rappelle l'importance de la durée dans les caractéristiques des traits fondamentaux d'un individu, « On the Old Saw That Character is Destiny », p. 116.

⁷⁷⁵La réciproque est vraie, comme l'énonce L. Perelli : « la visibile armonia del *decorum* mira a rendere evidente per gli altri l'interna *constantia* dellà personalità. », *Il pensiero politico di Cicerone*, p. 160.

⁷⁷⁶*Att.* VII,1 ; t. V p. 35. (...) *uolo te hoc scire : omnia illa prima quae etiam <tu> tuis litteris in caelum ferebas epithkta fuerunt. Quam non est facilis uirtus ! Quam uero difficilior eius diuturna simulatio.*

doute⁷⁷⁷ aussi rembourser le Trésor, son entourage se répandit en gémissements. Tous pensaient que cette somme devait leur bénéficier plutôt qu'aux Phrygiens et Ciliciens. Cependant le proconsul tint bon dans sa résolution.

Un ouvrage théorique confirme ce point de vue et ce parti-pris car Cicéron exprimera à la fin de sa vie dans le *De Officiis*⁷⁷⁸ cette vérité au sujet de la gloire, en usant d'une métaphore : « La vraie gloire enfonce ses racines et aussi les étend, tandis que toutes les feintes, rapidement, tombent comme petites fleurs et rien de simulé ne peut être de longue durée⁷⁷⁹. » De fait, pour lui, l'authenticité se dégage au fil du temps⁷⁸⁰.

Par conséquent, la continuité du souvenir est garantie du maintien de la vérité. C'est également pourquoi Cicéron veut respecter certains souvenirs du passé. Ainsi, dans une lettre à Atticus datant du 19 avril 59, se dit-il indigné que l'adoption de Clodius par un plébéien puisse être remise en cause. La missive commence de façon violente : « Ces dignes personnes nieraient que Publius ait été fait plébéien ? Voilà vraiment qui sent la royauté et ne peut en aucun cas être supporté. Que Publius m'envoie des gens pour recueillir ma déposition⁷⁸¹. » Une vérité historique est généralement invariable⁷⁸² et a pour notre auteur la même authenticité que les vérités scientifiques⁷⁸³. Un passage du *De Fato*⁷⁸⁴ est explicite à ce sujet. Les Epicuriens, qui affirment qu'il y a des choses qui ne sont ni vraies ni fausses, sont contredits. « Admirable audace et pitoyable ignorance de la dialectique ! Si une chose qu'on énonce n'est ni vraie ni fausse, elle ne saurait être vraie ; or y a-t-il moyen que ce qui n'est pas faux ne soit pas vrai ? Nous nous en tiendrons donc à ce que soutient Chrysippe, que tout

⁷⁷⁷ Il s'agirait d'un million de sesterces, mais J. Bayet, dans l'édition des Belles Lettres, signale dans sa note 2 p. 35 que cela provient d'une « interprétation possible ou vraisemblable de la tradition manuscrite. »

⁷⁷⁸ *De Officiis*, Livre II, XII, 43.

⁷⁷⁹ Ce propos peut aussi renvoyer à d'autres domaines, comme celui de l'amitié ou la reconnaissance. La fidélité de Cicéron envers Pompée, due à sa reconnaissance, le montre assez. Voir plus bas l'étude de la *gratia*.

⁷⁸⁰ Réciproquement, l'oubli, comme disparition d'une vérité, peut conduire à des duperies, voire une auto-duperie. B. P. Mc Laughlin, « Exploring the Possibility of Self-deception in Belief », *Perspectives on Self-deception*, p. 31. D'ailleurs, pour fonctionner, la duperie, ou l'auto-duperie a besoin de temps (*ibid.*, p. 38) et suppose nécessairement l'intervention du temps (*ibid.*, p. 51), même si, paradoxalement, selon cet auteur on peut avoir des opinions contradictoires simultanément dans certaines conditions (*ibid.*, p. 50) et ce de façon assez durable (*ibid.*, p. 39).

⁷⁸¹ *Att.*, II, 12 ; t. I p. 233. *Negent illi Publium plebeium factum esse ? Hoc uero regnum est et ferri nullo pacto potest. Emittat ad me Publius qui obsignent.*

⁷⁸² Nous ne parlons pas ici des assertions « à vérité variable » telle que « il est dix heures », qui n'est exacte qu'une fois par jour.

⁷⁸³ Remarquons toutefois que notre auteur a parfois pris quelque liberté avec certains points du passé. Il en va ainsi d'étymologies mais aussi de réalités historiques, arrangées de façon à soutenir une perspective sur le présent. De façon générale, il semblerait que Cicéron ait été plus exact avec le passé récent. E. Rawson, « Cicero the historian and Cicero the Antiquarian », p. 67-77 et surtout p. 62.

⁷⁸⁴ *De Fato*, XV, 38.

énonciation est ou vraie ou fausse. » Cicéron ajoute alors : « Et la logique même nous forcera d'admettre qu'il y a des choses vraies de toute éternité, et qu'elles ne sont pas liées à des causes éternelles, et qu'elles sont soustraites à la nécessité du destin. » Le problème est donc de restituer cette vérité. Dans le *De Oratore*⁷⁸⁵, Cicéron avoue clairement les libertés par rapport à la vérité que prennent certains orateurs pour parvenir à leurs fins ; ce fut également le cas d'hommes politiques comme César. Face à ces falsifications, le rappel exact du passé est une première forme d'opposition. Un passage du *de Officiis* le confirme : notre auteur dit en effet avoir demandé⁷⁸⁶ à son ami et collègue C. Aquilius quand il y avait fraude ; or celui-ci répliqua que c'était « lorsqu'on avait feint une chose et fait une autre. » En prônant un rejet de toute feinte ou dissimulation, Cicéron exige alors une continuité temporelle et logique entre parole et actes. La durée n'est pas seulement une somme neutre d'instant ; elle concourt à la perpétuation de la vérité, ce qui n'est pas un rôle minime.

La durée est particulièrement révélatrice dans le domaine des sentiments. Ce qui perdure a tout lieu d'être solide et fondé, et c'est dans la relation humaine que ce constat prend toute son importance aux yeux de notre auteur. La force d'un passé commun en amitié demeure un lien très puissant et la longévité d'une relation est un gage et un fondement de son authenticité. Une lettre à Matius montre combien la durée révèle et renforce les liens entre les personnes. Ayant été informé par Trébatius que ses propos ont froissé cet ami, avant même de se justifier, Cicéron s'étend longuement et minutieusement sur la chronologie de leurs bonnes relations, afin que celles-ci se prolongent. « A ce propos, avant que de répondre, je te proposerai quelques réflexions. Pour autant que je puisse retourner en arrière pour retrouver des événements passés par ma mémoire, je n'ai pas d'ami plus ancien que toi. Mais l'ancienneté possède quelque chose de commun avec beaucoup de domaines, ce qui n'est pas le cas de l'affection ; je t'ai aimé du jour où je t'ai connu, et j'ai estimé être aimé de toi⁷⁸⁷. » Certes, l'affinité spontanée est une part indispensable de l'amitié. Toutefois, la durée apparaît

⁷⁸⁵*De Oratore*, II, 7, 29 sq.. Un sceptique célèbre l'éloquence en ces termes : « O mes disciples, je vais vous enseigner ce que je n'ai pas appris : je vais vous dire mon avis sur les genres d'éloquence. (...) C'est selon moi une chose admirable, si l'on regarde ses pouvoirs, mais médiocre si l'on regarde l'art. En effet, l'art concerne ce qu'on sait. Mais toute l'action de l'orateur concerne les opinions, fondées sur l'apparence et non la certitude de la science. En effet, non parlons devant des ignorants, et nous disons ce que nous ignorons nous-mêmes. C'est pourquoi d'une part les auditeurs ont, selon les circonstances, des avis différents au sujet des mêmes choses ; et nous, souvent, nous plaidons des causes qui s'opposent les unes aux autres (...) C'est donc d'une chose qui s'appuie sur le mensonge, qui n'arrive pas souvent à la certitude, qui s'adresse aux opinions des hommes et souvent à leurs erreurs, que je vais parler, si toutefois vous jugez qu'il y a lieu de m'entendre. »

⁷⁸⁶*De Off.*, Livre III, XV, 61.

⁷⁸⁷*Fam.*, 11, 27 ; t. X p. 52. *De qua prius quam respondeo, pauca proponam. Quantum memoria repetere praeterita possum, nemo est mihi te amicus antiquior. Sed uetustas habet aliquid commune cum multis, amor non habet ; dilexi te quo die cognoui, meque a te diligere iudicavi.*

ici comme un socle solide, nécessaire même s'il n'est pas suffisant dans le domaine relationnel.

La suite de ce passage le confirme, en montrant, *a contrario*, l'importance de la durée dans l'authenticité des liens humains, puisque la séparation, surtout prolongée, amène les relations à se déliter. « Ton éloignement, prolongé de surcroît, ma carrière politique et une différence de vie n'a pas permis à nos inclinations de se souder par l'habitude⁷⁸⁸. » Comme Cicéron l'écrit lui-même, entre tous les domaines où la durée s'avère puissante, l'amitié est un terrain privilégié. De la constance et la proximité émane, comme dans le cas de la répétition, l'habitude, source d'union comme l'exprime le verbe « se souder » (*conglutinari*). Evidemment, c'est sur la base d'une affinité spontanée que la durée prendra prise et efficacité, mais le temps a un poids non négligeable dans les relations humaines.

Dans l'amitié, le lien entre durée et qualité est donc fort. Toute la réflexion de fond de Quintus et Marcus Cicéron, que J. Hellegouarc'h⁷⁸⁹ a habilement rapprochés, le confirme. « Quintus nous apporte les précisions nécessaires, en distinguant dans son *Commentariolum Petitionis* d'une part une *brevis et suffragatoria amicitia*, d'autre part une *firma et perpetua amicitia*⁷⁹⁰. Et Cicéron lui aussi oppose une *uera et perfecta amicitia* à une *uolgaris aut mediocris amicitia*⁷⁹¹. » La conclusion de l'auteur est d'ordre politique et qualitatif⁷⁹². Ce constat nous semble pouvoir être étendu à une dimension temporelle : l'amitié qui dure est la seule véritable⁷⁹³ et tend en quelque sorte vers l'éternité alors que l'amitié temporaire, motivée par un intérêt provisoire, n'est qu'un rapprochement superficiel.

Car c'est seulement au terme d'une mise à l'épreuve qu'un sentiment vrai pourra être assuré, comme on le voit dans le *De Amicitia*⁷⁹⁴ : « Ce sont les caractères fermes, solides et

⁷⁸⁸ *Ibid.*, p. 52. *Tuus deinde discessus isque diuturnus, ambitio nostra et uitae dissimilitudo non est passa uoluntates nostras consuetudine conglutinari.*

⁷⁸⁹ *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 42.

⁷⁹⁰ *Pet.*, 26.

⁷⁹¹ *Lael.*, 22. Cf. paragraphe 76 où les *amicitiae* sont opposées aux *familiaritates sapientium* et paragraphe 100. Voir également *Planc.*, 5 : « l'amitié juste et vraie », *iusta ueraque amicitia*.

⁷⁹² « L'*amicitia* peut donc être envisagée à deux points de vue extrêmement différents : d'abord comme un bienfait, assuré par la parfaite rectitude morale des *amici*, et qui se présente pour ceux qui la pratiquent comme une sorte d'idéal, qu'il est souhaitable de rechercher le plus possible sans pouvoir jamais espérer l'atteindre totalement ; en second lieu comme un instrument de l'action politique que les grands leaders ont à leur disposition et dont ils se servent au mieux de leurs intérêts, en se tenant le plus possible éloignés des considérations de caractère moral ou sentimental. »

⁷⁹³ *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 205. Cet auteur montre même l'équivalence entre *gratia* et *amicitia*, preuve que l'amitié repose sur un long échange de dons et contre-dons. Il cite en exemple : *cum aliquo in gratia esse*, « être l'ami de quelqu'un », *Fam.* I, 9, 4 ; *Att.*, IV, 16, 5 ; cf. *mihī cum aliquo gratia est*, *Fam.* I, 9, 20 ; *in gratiam redire cum aliquo*, « redevenir ami avec quelqu'un », *Att.*, I, 14, 7 et *Fam.*, I, 9, 19 ; d'où l'expression courante : *reditus in gratiam*, *Att.*, II, 3, 4... ; *aliquem in alicuius gratiam restituere*, « provoquer une réconciliation », *Att.*, I, 1, 3...

⁷⁹⁴ *De Amicitia*, XVII, 62 : *Sunt igitur firmi et stabiles et constantes eligendi, cuius generis est magna penuria. Et iudicare difficile est sane nisi expertum, experiendum autem est in ipsa amicitia.*

constants qu'il faut choisir, espèce fort rare. De plus, il est difficile assurément d'en juger à moins d'en faire l'épreuve ; or l'épreuve se joue dans l'amitié même. » On se souvient effectivement que dans son discours *Pro Archia*, Cicéron lance un appel final qui souligne l'importance de la durée dans la confiance donnée : « Préservez donc, juges, cet homme dont la noblesse de coeur vous apparaît garantie par la qualité comme aussi par l'ancienneté de ses amis⁷⁹⁵. » La référence à la durée des bonnes relations d'Archias sert directement ici d'argument en faveur de leur qualité, et de celle de l'accusé.

Est-ce à dire, de façon générale, que l'ancienneté départage des liens de force égale et que sans durée il n'y a pas ou moins de valeur ?

b-La durée, critère suffisant de qualité ?

Si la durée fait la valeur, la valeur est-elle nécessairement liée à la durée et proportionnelle à elle ? Il semble que ce soit le cas, d'après ce que nous venons de voir, surtout dans les liens amicaux⁷⁹⁶. Commençons par la pratique et des exemples extraits de la correspondance afin de saisir les enjeux concrets de la position cicéronienne. Nous aimerions sonder deux directions d'investigation : une action a-t-elle peu d'importance, sous prétexte qu'elle dure peu ? Est-elle valorisée par une longue durée, qui serait le seul critère de sa qualité ? Deux cas de figures illustrent les deux positions dans la correspondance. La durée y a une importance tantôt « absolue », tantôt relative.

L'importance de la durée prévaut parfois sur l'action menée, au point que l'on peut se demander si Cicéron ne porte pas parfois un jugement quantitatif et non qualitatif. On le voit ainsi défendre un ami en utilisant par deux fois l'argument de la durée : ce qui a cours depuis longtemps a de la valeur, ce qui dure peu de temps ne compte pas⁷⁹⁷. Voulant recommander

Il rappelle en XVII, 63 que deux circonstances permettent particulièrement de voir qui sont les vrais amis ou de mettre à jour la faiblesse humaine : « ces deux moments convainquent la plupart de légèreté ou de faiblesse, soit qu'ils deviennent méprisants dans le bonheur, soit que dans les maux ils désertent. » *Haec duo leuitatis et infirmitatis plerosque conuincunt, aut si in bonis rebus contemnunt aut in malis deserunt.*

⁷⁹⁵ *Pro Archia*, 12.

⁷⁹⁶ Un exemple remarquable est celui de Pompée et sa famille, avec laquelle Cicéron n'entretint plus de lien après Pharsale. B. Rawson (*The Politics of Friendships*, p. 182-184) signale la rapidité avec laquelle Pompée disparut des textes cicéroniens, mises à part les *Philippiques*, dans lesquelles Cicéron cherche à dévaloriser Antoine par comparaison.

⁷⁹⁷ On peut noter à cet égard que dans le droit romain, « le possesseur de biens avait (...) la chose *in bonis*, et après un an ou deux d'usucapion, suivant qu'il s'agissait d'un meuble ou d'un immeuble, il arrivait à la propriété

Caius Atéius Capito à Lucius Munatius Plancus en 46, Cicéron rappelle⁷⁹⁸ à ce dernier les liens qui l'unissaient à son père, s'appuyant sur la durée de cette relation pour augmenter son crédit. Il commente lui-même ce long rappel en ces termes : « Je pense que tu attends de voir à quoi tendent ces prémisses tirées de si loin⁷⁹⁹. » Il mentionne alors l'aide que Caius Capito lui a apportée sous de multiples formes⁸⁰⁰ au long des vicissitudes de son existence. Une longue durée est donc représentative d'un lien très fort.

Or il se trouve que Caius Capito devrait recevoir une part considérable de l'héritage que lui a laissé un proche parent. Le problème est que ce parent était questeur de la Macédoine lorsque Pompée y arriva avec son armée, c'est-à-dire, après le début de la guerre civile. Or Cicéron écrit cette lettre début 46 ou le deuxième mois intercalaire de cette année, c'est-à-dire après la défaite de Pompée. Il a donc une double démarche ; il proclame le césarisme de son protégé, et minimise la collaboration de son parent avec le camp des vaincus, affirmant qu'il lui était impossible de rien faire d'autre⁸⁰¹, ou de moins⁸⁰².

Cicéron utilise alors une deuxième fois un argument fondé sur la durée, de façon très cohérente avec ce qui précède mais à première vue déconcertante. Dans la série des raisons qui tendent à disculper ce magistrat de l'accusation d'être pro-pompéien, qui priverait Capito de sa part d'héritage, nous en retenons une, qui se distingue par son insistance sur la durée d'une action pour déterminer sa valeur. « Tandis qu'on battait monnaie à Apollonie, je ne puis dire qu'il n'y a pas présidé ni nié qu'il ait été présent, mais pas plus de deux ou trois mois. Ensuite il fut absent du camp et évita toute action⁸⁰³. » Sans doute faut-il se remémorer le contexte argumentatif pour mesurer l'efficacité recherchée dans une telle affirmation. Ce qui importe pour Cicéron, c'est que sa recommandation atteigne son but. Néanmoins, il accepte de porter un jugement quantitatif, proportionnel et « géométrique⁸⁰⁴ », et non qualitatif et « arithmétique ». En prolongeant ce raisonnement, on voit que même si la durée ne recouvre

ex iure quiritum. G. de Caqueray, *Explication des passages de droit privé contenus dans les œuvres de Cicéron*, p. 567. On trouve une allusion à cette pratique dans *Fam.*, XIII, 30 ; t. VII p. 172-173.

⁷⁹⁸ *Fam.*, XIII, 29 ; t. VI p. 249-252.

⁷⁹⁹ *Ibid.*, p. 249. *Expectare te arbitror haec tam longe repetita principia quo spectent.*

⁸⁰⁰ *Ibid.*, p. 250. *et animus et opera et auctoritas et gratia, etiam res familiaris*, « à la fois par sa détermination, son zèle, son crédit, ses relations et son patrimoine même ».

⁸⁰¹ *Ibid.*, p. 250. *Facere Antistius nihil potuit*, « Antistius ne put rien faire ».

⁸⁰² *Ibid.*, p. 250. *Sed oppressus tantum attigit negoti quantum recusare non potuit*, « Soumis à la pression, il ne toucha qu'à la part d'action qu'il ne pouvait refuser ».

⁸⁰³ *Ibid.*, p. 250. *Cum signaretur argentum Apolloniae, non possum dicere eum non praefuisse neque possum negare adfuisse, sed non plus duobus an tribus mensibus. Deinde afuit a castris, fugit omne negotium.*

⁸⁰⁴ C'est-à-dire proportionnel. Nous reprenons la terminologie aristotélicienne, qui nous paraît éclairante ici.

pas une continuité absolue d'instant en instant⁸⁰⁵, elle est faite, avec le recul, d'une moyenne qui met à distance et « écrase » certains éléments disparates⁸⁰⁶, comme immergés dans une masse plus importante. Cette « durée négligeable » peut pourtant être assez longue ; on la voit même atteindre deux ou trois ans dans une missive à C. Cassius Longinus. Cicéron ne lui écrit-il pas : « même si cela fait déjà deux ou trois ans que tu as divorcé d'avec la Vertu, charmé par les attraits de la Volupté, pour nous la situation sera intacte⁸⁰⁷. »

De façon plus poussée encore, il apparaît parfois que la durée à elle seule fait la valeur d'un fait, que notre auteur n'approuve pas en soi. Un passage de la *Deuxième Philippique* illustre ce type de raisonnement extrême ; il présente à cet égard un exemple remarquable, dans lequel Cicéron loue Dolabella pour sa fidélité inconditionnelle à César, malgré sa réprobation pour ce choix⁸⁰⁸. Il semble qu'aux yeux de Cicéron, la constance ait de la valeur en elle-même, même lorsqu'elle s'applique à une activité qu'il blâme.

Au contraire de cette première attitude, qui privilégie la durée, il existe une autre perspective, qui en nuance l'importance et constate les effets inégaux des durées. Une notion doit alors intervenir : celle d'efficacité. Sans conceptualiser la chose et employer de terme similaire, notre auteur manifeste pourtant l'idée. Par exemple, en soulignant l'importance de l'expérience par rapport au savoir livresque, Cicéron signale le décalage qui existe entre les deux formes d'apprentissage. De longues années d'étude lui ont moins appris sur certains points qu'une brève formation sur le terrain. S'adressant au proconsul de Cilicie, Lentulus Spinther, en juillet 56, il écrit en effet : « je t'écris cependant, pour te conseiller d'apprendre avec tes forces encore entières ceci - chose que pour ma part, bien que je me sois adonné aux lettres depuis l'enfance, j'ai apprise par l'expérience plus que par la théorie - il ne faut pas tenir

⁸⁰⁵ Lorsqu'on affirme fréquenter un ami de longue date, cela ne signifie pas que l'on a passé chaque moment ensemble, mais cela relève d'une moyenne générale. Au contraire, dire que l'on respire depuis sa naissance est une vérité absolue.

⁸⁰⁶ Dans la lignée de l'attitude cicéronienne, il paraît logique que les auteurs modernes aient émis des jugements qui couvrent l'ensemble de la vie de notre auteur, sans s'arrêter à ses variations, comme Montesquieu dans cette phrase : « l'âme toujours belle, lorsqu'elle n'était pas faible ». P. M. Martin, « Montesquieu, panégyriste de Cicéron », renvoyant au Discours sur Cicéron, Pléiade, I, p.93-98. Ms Bibli. Munic. Bordeaux, p. 220 : Pensée, 870 (=773).

⁸⁰⁷ *Fam.*, XV, 16, 3 ; t. VII p. 259. *si iam biennium aut triennium est cum Virtuti nuntium remisisti delentus inlecebris Voluptatis, in integro res nobis erit.* Cette dernière expression *in integro* est difficile à traduire ; nous préférons lui restituer son sens primitif.

⁸⁰⁸ *Deuxième Philippique*, XXX, 75 : *Ter depugnauit Caesar cum ciuibus, in Thessalia, Africa, Hispania. Omnibus adfuit his pugnis Dolabella, in Hispaniensi etiam uulnus accepit. Si de meo iudicio quaeris, nollem ; sed tamen consilium a primo reprehendum, laudanda constantia,* « Trois fois César combattit avec des concitoyens en Thessalie, en Afrique et en Espagne. Si vous voulez connaître mon avis, je préférerais qu'il ne s'y fût pas joint ; mais bien que cette résolution soit foncièrement blâmable, sa constance mérite l'éloge. »

compte de notre salut sans notre dignité, ni de notre dignité sans notre salut⁸⁰⁹. » Cicéron se campe en maître à penser, fort de son consulat éclatant et d'une carrière politique déjà solide, que l'exil n'a pas encore ternis. Dans la concession « bien que je me sois adonné aux lettres depuis l'enfance », notre auteur montre qu'il est conscient de l'investissement long et patient que requièrent les études, pour un résultat faible dans certains domaines⁸¹⁰.

Enfin, un constat extérieur à la correspondance renforce cette deuxième perspective et en même temps le paradoxe que nous avons mis à jour sur les différents aspects de la durée. Si la durée fait seule la valeur, alors le peu d'ancienneté d'une famille devrait être un obstacle rédhibitoire. Quelle attitude suscite la question de la *nouitas* ?

Il semble que les positions de notre auteur soient contradictoires⁸¹¹. Lors d'une altercation qui, au cours d'une séance du Sénat, en 61, l'oppose à Clodius, ce dernier s'écria : « Qu'est-ce qu'un paysan d'Arpinum a à faire avec des eaux chaudes⁸¹² ? » ; Juvénal nous renvoie également l'échos de cette hostilité⁸¹³. Face au même type de dédain, Antoine ayant reproché à Octave le fait que sa mère était du municpe d'Aricie, Cicéron s'indigne de ce mépris pour les municipes et soutient qu'Aricie est une ville illustre par son ancienneté, la gloire de ses habitants et les nombreux sénateurs et chevaliers qu'elle a fournis à Rome⁸¹⁴. Mais, sans souci de la contradiction, dans le *De domo*⁸¹⁵ il qualifie de *nouicius*, Aelius Ligus, tribun de la plèbe en 58, parce qu'il n'était citoyen romain que de fraîche date et il traite d'insubrien⁸¹⁶ (*insuber*) son adversaire Pison⁸¹⁷ dont il parle ensuite en des termes méprisants⁸¹⁸. Authentique ou non, l'*Invective de Salluste contre Cicéron (in M. Tullium inuectiua)* garde la trace d'un thème d'attaque sans doute très répandu ; l'orateur y est appelé « l'homme nouveau d'Arpinum⁸¹⁹ », « citoyen trouvé sur la voie publique et récemment établi

⁸⁰⁹ *Fam.*, I, 7 ; t. II p. 174. *scribo tamen, ut te admoneam, quod ipse litteris omnibus a pueritia deditus experiendo tamen magis quam discendo cognoui, tu tuis rebus integris discas, neque salutis nostrae rationem habendam nobis esse sine dignitate neque dignitatis sine salute.*

⁸¹⁰ On serait même tenté de parler de « trappes du temps » en esquissant un nouveau parallèle avec la rhétorique puisque Roland Poncelet voit dans certains mots des adjonctions sans contenu sémantique. Le texte, comme le temps recouvre des densités inégales derrière un flux continu. Il écrit en effet : « un moderne, surtout un universitaire (habitué à exploiter à fond le contenu sémantique de chaque mot), se met difficilement en tête que, dans un texte latin, il y a des termes porteurs d'un sens à première vue, qui, en réalité, ne signifient rien. » *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p. 183.

⁸¹¹ J. Hellegouarc'h en fait la synthèse. *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 476.

⁸¹² *Att.*, I, 16, 10 ; t. I p. 143, traduction Constans. *Quod (...) homini Arpinati cum aquis calidis ?*

⁸¹³ *Sat.*, VIII, 237-8 : *Hic nouus arpinas, ignobilis et modo Romae/ municipalis eques*, « Cet homme nouveau d'Arpinum, chevalier peu connu issu d'un municpe et depuis peu à Rome ».

⁸¹⁴ *Troisième Philippique*, 6.

⁸¹⁵ *De domo*, 49.

⁸¹⁶ Ce mot désigne un habitant de la Gaule transpadane.

⁸¹⁷ *Pis.*, 34.

⁸¹⁸ *Pis.*, 53.

⁸¹⁹ *Inu. in Cic.*, 4, *homo nouus Arpinas*.

dans la ville⁸²⁰ » et surtout le « Romulus d'Arpinum⁸²¹ ». Homme nouveau et traditionnel, Cicéron allie des visions du temps paradoxales et l'étude de la durée nous projette au cœur de ses problématiques de fond, qu'il serait vain de vouloir unifier.

Dans ce contexte contrasté, la durée peut-elle donc être un test de valeur ? Le lien entre plaisir et durée fait l'objet d'un débat de fond, notamment dans le *De Finibus*⁸²², qu'il vaut la peine de rappeler ici. Attardons-nous sur cette étude théorique, bien proche de la nôtre et menée par notre auteur lui-même. Un plaisir est-il augmenté ou même seulement conditionné par sa durée ? Ou Cicéron ne porte-t-il en théorie de jugement que qualitatif ? Le rapport entre la valeur et la durée est l'objet d'un débat ardent, car il comporte un enjeu de taille : la notion d'absolu. Si par exemple la vertu, ou le bonheur, est un absolu, alors la durée de sa réalisation importe peu⁸²³.

Dans ce débat, au contraire de la position épicurienne, la conception stoïcienne veut que la valeur d'une chose soit indépendante de sa durée. Le *De Finibus* expose ainsi un argument stoïcien. Prônant que la vertu a sa valeur propre, cette conception nie tout lien entre un bien et le temps : « Et de même que l'opportunité (...) ne s'augmente pas par la prolongation de la durée, puisque c'est quelque chose qui a une mesure propre, qu'indique le terme 'opportun', de même la réalisation de la rectitude (...) ou, ce qui revient au même, l'accord, bref le bien véritable, lequel consiste <pour l'homme> à se mettre en harmonie avec la nature, n'est pas susceptible d'aucun progrès d'accroissement. (...) et voilà pourquoi, aux yeux des Stoïciens, la vie heureuse n'est pas plus souhaitable et à rechercher longue que courte⁸²⁴. »

Cette position encourt néanmoins un risque, qui est rapidement énoncé :

« A ce compte, les mêmes gens pourraient bien venir nous dire qu'une bonne mort et un bon accouchement gagnent à durer plus longtemps ! Ils ne voient pas que, parmi les choses, les unes ont plus de valeur, courtes, les autres, plus de valeur, prolongées⁸²⁵. » Cicéron s'oppose à la position stoïcienne. L'humour laisse place à une réflexion nuancée et ouverte à chaque situation. Voilà qui mérite d'être approfondi à présent.

⁸²⁰ *Ibid.*, 1, *Reperticius, ac paulo ante insitus huic urbi ciuis.*

⁸²¹ *Ibid.*, 7, *Romule Arpinas.*

⁸²² *De Fin.*, Livre I, XIX, 62.

⁸²³ Le problème touche même la valeur de chaque homme. Voir *De Finibus*, Livre III, XIV, 48, p. 33-34 : « les philosophes pour qui la fin même dans l'ordre des biens, ce que nous appelons terme extrême ou terme dernier, est susceptible d'accroissement, doivent aussi aller jusqu'à admettre qu'un sage l'est plus qu'un autre, et de même, qu'un homme en surpasse un autre soit en péchant, soit en faisant des actions droites. »

⁸²⁴ *De Fin.*, Livre III, XIV, 45-46.

⁸²⁵ *Ibid.*, Livre III, XIV, 47.

Il faut donc distinguer les cas et les traiter séparément. Néanmoins, de façon générale, bonheur et durée sont liés, dans une lignée aristotélicienne.

Le *De Finibus* présente en effet sur le bonheur une vision proche de celle d'Aristote dans *l'Ethique à Nicomaque*. Le bonheur apparaît indissolublement lié à la durée dans les conclusions de Cicéron : « Et maintenant vous m'accorderez, je pense, que si du moins le bonheur existe réellement, il doit être tout entier au pouvoir du sage. Car une vie dont le bonheur peut se perdre ne peut pas être une vie heureuse. Qui peut se flatter en effet de voir se maintenir pour lui la stabilité et la solidité d'une chose qui serait fragile et caduque ? Or le manque de confiance dans la continuité des biens qu'on a entraîne inévitablement la peur d'être un jour, si on les perd, misérable, et la peur des pires choses empêche qu'on soit heureux. Donc, personne ne peut être heureux⁸²⁶. D'habitude en effet, ce n'est pas dans une portion, mais dans la totalité continue de sa durée qu'une vie est qualifiée d'heureuse ; et de même, à parler absolument, est appelée 'une vie' seulement celle qui est achevée et complète ; pas davantage, pour personne, le bonheur ne peut être ce qui alterne avec du malheur, puisque concevoir la possibilité d'être malheureux empêche d'être heureux. C'est que, si une bonne fois on a mis en sa main la vie heureuse, celle-ci a autant de permanence que cette vraie sagesse dont elle est l'oeuvre : elle n'a pas à attendre le dernier jour de l'existence, ainsi que, dans Hérodote, Solon le recommande à Crésus⁸²⁷. »

Cicéron se montre plus optimiste qu'Aristote puisque la vie heureuse peut être acquise de façon définitive à ses yeux. Le Stagirite, lui, affirmait que « le bien pour l'homme consiste dans une activité de l'âme en accord avec la vertu (...). Mais il faut ajouter : 'et cela dans une vie accomplie jusqu'à son terme', car une hirondelle ne fait pas le printemps, ni non plus un seul jour : et ainsi la félicité et le bonheur ne sont pas davantage l'oeuvre d'une seule journée, ni d'un bref espace de temps⁸²⁸. » Pour le philosophe grec, l'accomplissement d'une vie entière est un élément essentiel. C'est uniquement sur la durée qu'un jugement de fond peut

⁸²⁶Cela est vrai quand le bonheur ne dépend pas du sage.

⁸²⁷*Ibid.*, Livre II, XXVII, 86-7. *Atque hoc dabitur, ut opinor, si modo sit aliquid esse beatum, id oportere totum poni in potestate sapientis. Nam si amitti uita beata potest, beata esse non potest. Quis enim confidit semper sibi illud stabile et firmum permansurum, quod fragile et caducum sit ? Qui autem diffidit perpetuitati bonorum suorum, timeat necesse est, ne aliquando amissis illis sit miser. Beatus autem esse in maximarum rerum timore nemo potest. Nemo igitur esse beatus potest. Neque enim in aliqua parte, sed in perpetuitate temporis uita beata dici solet, nec appellatur omnino uita, nisi confecta atque absoluta, nec potest quicquam alias beatus esse, alias miser ; qui enim existimabit posse se miserum esse, beatus non erit. Nam cum suscepta semel est beata uita, tam permanet quam ipsa illa effectrix beatae uitae sapientia neque exspectat ultimum tempus aetatis, quod Croeso scribit Herodotus praeceptum a Solone.*

⁸²⁸*Ethique à Nicomaque*, I, 6, 15-20, traduction J. Tricot.

être posé, et l'on doit rester prudent sur le court terme, par crainte d'un changement⁸²⁹. Son jugement est donc plus circonspect que celui de notre auteur. Toutefois, pour Cicéron comme pour Aristote, la valeur d'une vie, c'est la valeur de chacun de ses instants. Au contraire de l'homme de bien, l'homme injuste, et en particulier le tyran, mène une vie mauvaise tout au long du jour⁸³⁰. Savoir persévérer dans une bonne ligne de conduite est la meilleure garantie de pouvoir se retourner sur une vie réussie.

La durée ne serait-elle pas un test de fiabilité ? Cette volonté de durer dans le Bien se trouve à la fois dans la correspondance et dans le *De Finibus*⁸³¹. Il y apparaît que la durée est indispensable et assure la qualité de ce que l'on examine, dans le domaine politique en particulier. Seule la continuité détermine une personnalité et lui vaut l'estime d'autrui. Tel est le point de vue que Cicéron expose à L. Munatius Plancus, gouverneur de la Gaule chevelue, en mars 43⁸³², afin de l'inciter à rechercher l'honneur de servir la république. « Mais le moment de cette récompense non seulement n'est pas encore passé, mais pour lors n'est pas encore prêt, à ce qu'il me semble ; de fait, j'ai pour habitude en fin de compte de considérer comme un honneur celui qui est décerné et attribué à des hommes marquants, non pas dans la perspective de bienfaits futurs, mais en raison de grands services rendus⁸³³. » Dans un jugement de valeur, le virtuel ne suffit pas. Il faut une actualisation et un examen sur le long terme.

Car ce qui vaut une telle importance à la durée est sans doute sa fonction de test. Ce qui est longuement éprouvé offre une fiabilité et une solidité de fond. La formation intellectuelle même de Cicéron l'incite certainement à étudier longtemps une question avant d'acquérir un certain savoir ou de poser des décisions. On pourrait à cet égard considérer également ce passage par différents systèmes ou écoles de pensée comme une épreuve de

⁸²⁹ Voir plus bas la défiance de Cicéron vis-à-vis du changement.

⁸³⁰ *De Officiis*, Livre III, XXI, 84. Cicéron dit à propos du pouvoir tyrannique : « je ne trouve rien de plus inutile pour qui l'a obtenu injustement, à partir du moment où je rappelle ma raison à la vérité. Est-il possible en effet que soient utiles à personne des angoisses, des inquiétudes, des craintes de jour et de nuit, une vie toute pleine d'embûches et de dangers ? »

⁸³¹ Le *De Finibus* date de juillet 45.

⁸³² Voir plus haut les circonstances politiques qui rendait le soutien de cet homme déterminant. L. Munatius Plancus hésitait entre un soutien à Antoine, qui assiégeait alors Modène et Décimus Brutus, ou au Sénat, appuyé par les consuls, ainsi que Cicéron et Octave. Les consuls Hirtius et Octavien avaient remporté un succès à Bologne, mais savaient qu'ils manquaient de renforts pour venir à bout d'Antoine. Cicéron estimait cet affrontement décisif et jugeait capital l'appui de Plancus. Il souhaite donc stimuler cet ambitieux par des promesses de récompense, tout en exigeant de lui une ligne de conduite stable et fiable.

⁸³³ *Fam.*, X, 10 ; t, X p. 219. *Cuius rei non modo non praeteriit tempus, sed ne maturum quidem etiam nunc meo quidem iudicio fuit ; is enim denique honos mihi uideri solet qui non propter spem futuri benefici, sed propter magna merita claris uiris defertur et datur.*

durée⁸³⁴. C'est pourquoi, quelques années avant la lettre précédemment citée, Cicéron justifie devant Atticus les différentes opinions qu'il adopte et le temps qu'il passe à examiner le problème qui se pose à lui, tandis que Pompée fuit, poursuivi par César : il avoue à Atticus ne plus être très sûr de la résolution qu'il avait prise, sous l'influence de son ami, de ne pas quitter l'Italie, même si Pompée partait.

« Pour moi, je m'entretiens avec toi comme avec moi-même. Quel est l'homme en effet qui au sujet d'une affaire de si grande importance ne dispute en lui-même, faisant droit à des tendances opposées ? En même temps, je désire tirer de toi une opinion : si elle demeure inchangée, pour en être plus ferme ; si elle s'est transformée, pour tomber d'accord avec toi⁸³⁵. » La durée, sensible dans « si elle demeure » (*manet*) par opposition au changement (*mutata*) est bien une épreuve de validité⁸³⁶. Notre auteur effleure ici ce que le pragmatique W. James dira plus crûment au XX^{ème} siècle : vérité et stabilité sont liées, et les rapports humains, ainsi que les décisions à prendre dévoilent leur justesse avec le temps et ne sont possibles que par le respect de principes issus de l'expérience et éprouvés par elle⁸³⁷.

Par conséquent, la philosophie, quête de sagesse et de vérité, a partie liée avec la durée, par la constance de son effort. C'est ce que Cicéron lui-même rappelle avec force dans le *De Finibus* : « Quant à ceux qui veulent que, malgré tout l'attrait qu'on trouve à la philosophie, on ne s'y livre qu'avec une certaine modération, ils exigent une chose difficile, une sorte de retenue dans une étude qui, une fois lancée, ne peut pas être ralentie ni arrêtée. Je trouverais presque plus légitime l'intransigeance de tout à l'heure, nous interdisant la

⁸³⁴ Notre hypothèse rejoint celle de P. Rousseau, qui, lors d'un séminaire à Lille en 1999-2000 a comparé l'éclectisme de notre auteur avec un déroulement multiple et complexe du temps.

P. Boyancé rappelle à cet égard que « Cicéron a fait profession de se rattacher à l'Académie, à l'école de Clitomaque et de Carnéade » mais qu'il demeure ouvert. P. Boyancé invoque notamment le début du *De natura Deorum* (Livre I) où Cicéron souligne qu'il adhère à une école depuis longtemps désertée et abandonnée. Cette désertion serait due à la paresse des esprits refusant de fournir l'effort nécessaire pour connaître préalablement tous les autres systèmes. « Ce qu'il a vu en elle (cette école), c'est à la fois le scepticisme et l'éclectisme. Les académiciens ne croient pas qu'il soit possible d'atteindre à la certitude et, dans leur théorie de la connaissance, ils ont vivement combattu le dogmatisme stoïcien. Pour eux, il n'y a pas de critère de la vérité. Dans la pratique très souvent, ils s'attachaient à montrer que le pour et le contre étaient également soutenables ou plutôt insoutenables. De là vient que Cicéron a souligné l'utilité de cette philosophie pour l'orateur (...). Mais c'est ce qui fait aussi qu'un penseur de cette secte se devait d'avoir une connaissance étendue des autres systèmes... ». Selon cet auteur, sur la réticence des Académiciens à imposer leurs vues, le passage le plus explicite est peut-être le *De Diuitatione*, I, 72, 150. Il rappelle enfin que Cicéron lui-même s'est expliqué sur sa méthode, notamment dans les *Tusculanes*, II, 3, 9 ; IV, 4, 7 ; V, 29, 82 ; *Acad. pr.* II, 3, 7 ; *De Finibus*, I, 2, 6 ; *De Officiis*, II, 2, 8 ; III, 4, 20. « Cicéron et son oeuvre philosophique », *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 201.

⁸³⁵ *Att.*, VIII, 14, 2 ; t. V p. 215. *Ego tecum tamquam mecum loquor. Quis autem est tanta de re quin uarie secum ipse disputet ? Simul et elicere cupio sententiam tuam : si manet, ut firmior sim ; si mutata est, ut tibi adsentiar.*

⁸³⁶ Ce référent extérieur s'élargit immédiatement après à d'autres personnes, puisque Cicéron dit que les décisions d'autres hommes qu'il estime influenceront la sienne et s'interroge sur ce que fera Domitius, ou Lentulus par exemple. Le passage par le jugement d'autrui constitue une mise à l'épreuve au long de la prise de décision. Cette double prolongation, par autrui et par le temps, constitue un test de validité. Voir nos troisième et quatrième parties.

⁸³⁷ Voir en particulier *Pragmatism* p. 103.

philosophie, que cette prétention de fixer une limite à des choses qui n'en comportent pas et de vouloir de la mesure en une chose qui vaut d'autant plus qu'elle est plus grande. Car si l'accès de la sagesse est possible, il ne suffit pas de chercher à la conquérir : il faut également en faire l'usage. Si l'accès en est difficile, outre qu'il n'y a pas de raison pour s'arrêter dans la recherche de la vérité tant qu'on ne l'a pas découverte, il est honteux de manquer de persévérance, quand le but à atteindre est si beau. Après tout, si c'est pour moi un plaisir que d'écrire <sur la philosophie>, qui peut être assez envieux pour me le refuser ? Si c'est une peine, a-t-on le droit de fixer un terme au travail d'autrui⁸³⁸ ? » La philosophie bénéficie donc hautement de la durée.

La durée est donc une force majeure, non qu'elle soit toujours un fondement, mais parce qu'elle sert de consolidation aux affinités, aux études et aux activités. Certes elle ne garantit pas automatiquement la qualité d'un fait ; cependant, elle peut jouer un rôle prépondérant dans la valorisation (parfois rhétorique) d'un acte. Puisqu'elle est associée à la stabilité, elle présente des atouts rassurants. Quel usage notre auteur choisit-il d'en faire ? De façon générale, plus elle est longue et plus ses effets sont importants, même en cas de durée limitée. Y aurait-il alors moyen de renforcer ses bénéfices ?

c-Usages de la durée.

Le temps, si puissant dans son accumulation, est donc une arme dont Cicéron va utiliser les effets avec sagesse, bénéficiant des bienfaits divers de la durée et renforçant son action autant que possible. Nous avons choisi d'en étudier l'application dans un domaine particulier, où précisément notre auteur se sent et apparaît très démuni : la douleur. La souffrance est en effet un point d'achoppement de la volonté, sujet de violents débats parmi les différentes sectes philosophiques. Peut-on la nier ? comment la surmonter ?

⁸³⁸ *De Finibus*, I, 2-3, *Qui autem, si maxime hoc placeat, moderatius tamen id uolunt fieri, difficilem quandam temperantiam postulant in eo, quod semel admissum coerceri reprimique non potest, ut propemodum iustioribus utamur illis qui omnino auocent a philosophia, quam his, qui rebus infinitis modum constituent in reque eo meliore quo maior sit mediocritatem desiderent. Siue enim ad sapientiam perueniri potest, non paranda nobis solum ea, sed fruenda etiam est ; siue hoc difficile est, tamen nec modus est ullus inuestigandi ueri, nisi inueneris, et quaerendi defatigatio turpis est, cum id quod quaeritur sit pulcherrimum. Etenim, si delectamur, cum scribimus, quis est tam inuidus, qui ab eo nos abducat ? sin laboramus, quis est, qui alienae statuat industriae ?*

Conscient du poids de la durée, Cicéron en tire parti dans ce combat des plus âpres : la lutte contre la douleur – qui se présente sous une forme morale dans l'exemple que nous avons retenu de la correspondance, car nous avons choisi d'étudier la douleur qui fut la plus grande dans sa vie : le deuil de sa fille Tullia. Parvient-il à l'atténuer ? De façon générale la douleur, comme obstacle au bien-être et par là à l'action, doit être repoussée⁸³⁹. Son retour lancinant est combattu, pied à pied par deux stratégies complémentaires : l'une, au long de la journée, et l'autre, à plus long terme, au fil des jours. Ce n'est que par cette constance redoublée que notre auteur espère parvenir à ses fins.

Examinons tout d'abord sa stratégie à court terme à l'échelle d'une journée. Dans la lutte contre la douleur, le temps est un allié que Cicéron tente de renforcer par une condensation de ses efforts. Pour lutter contre l'extrême douleur qui suivit la mort de Tullia, Cicéron a recours à une stratégie d'investissement total dans l'activité littéraire. Par des tentatives successives et un effort « à temps complet », il combat pied à pied le chagrin.

Après la mort de Tullia, Cicéron écrit à Atticus et lui expose les méthodes qu'il a employées, avec des succès différents et mitigés.

Il a tout d'abord épuisé les ressources du passé et lu tout ce que la littérature de la consolation a légué. « car il n'est rien qui ait été écrit sur l'allègement du chagrin par aucun homme que je n'aie lu chez toi⁸⁴⁰. » Cette première tentative s'avère vaine, comme il l'avoue lui-même dans la même lettre : « Mais toute consolation a été vaincue par la douleur⁸⁴¹ ».

Il explique alors quelle est la deuxième stratégie qu'il a mise en place : « Bien plus, j'ai fait ce que personne n'avait fait avant moi, me consoler moi-même à travers les lettres, livre que je t'enverrai, une fois que les copistes l'auront transcrit. Je t'affirme qu'il n'y a nulle consolation de ce genre⁸⁴². »

⁸³⁹Il convient toutefois de rappeler que la douleur n'est pas un mal absolu. A. Michel et C. Nicolet en ont même relevé des aspects positifs pour notre auteur. « Dans son traité *De l'amitié*, il glorifie presque Lélius d'avoir pleuré Scipion. Comment ne regretterait-on pas de voir la vertu quitter la terre ? Seuls ceux qui cherchent le plaisir peuvent craindre la douleur. Ceux qui aiment la vertu acceptent au contraire de souffrir lorsqu'ils voient que le bien n'est pas respecté ou lorsqu'ils éprouvent leurs propres insuffisances. C'est ainsi que Cicéron, dans sa philosophie, va au-devant de la douleur ». Et ces auteurs de rappeler que l'acte élégant que Cicéron admire par dessus tout, c'est le retour de Régulus à Carthage pour y être torturé. *Cicéron*, p. 89 et 93.

⁸⁴⁰*Att.*, XII, 14 ; t. VIII p. 36. *nihil enim de maerore minuendo scriptum ab ullo est quod ego non domi tuae non legerim.*

⁸⁴¹*Ibid.*, p. 36. *Sed omnem consolationem uincit dolor.*

⁸⁴²*Ibid.*, p. 36. *Quin etiam feci quod ante me nemo, ut ipse me per litteras consolarer ; quem librum ad te mittam, si descripserint librarii. Adfirmo tibi nullam consolationem esse talem.*

On pourrait donc conclure à l'efficacité de cette méthode, mais la suite du texte oblige à réévaluer le gain que cette pratique permet. « Tout au long des jours j'écris, non que j'en tire quelque profit, mais pendant ce temps j'ai les idées entravées, bien sûr pas suffisamment - c'est qu'une force me tenaille - mais du moins j'ai une relâche ; et je fais tous mes efforts pour restaurer non mon esprit, mais mon visage seulement, si je puis⁸⁴³ ».

Sa stratégie est donc répétitive et soutenue. Cicéron fait preuve de ténacité et multiplie les biais : consolation écrite par autrui ou par lui-même, abrutissement en quelque sorte de son esprit sous la masse du travail. Aucune possibilité n'est exclue dans son emploi du temps. Toutefois, ce texte haché, qui revient sur lui-même par une forme d'auto-commentaire incessant est à l'image d'un effort qui tâtonne.

Cette tentative massive dans l'emploi de son temps aboutit à un résultat mitigé, qui peut paraître quelque peu superficiel. On peut être surpris qu'un déploiement continu de ses forces ait pour seul résultat un visage composé. C'est que l'effet du temps est progressif et n'atteint les couches profondes de l'être que progressivement⁸⁴⁴.

Ce succès minimal est pourtant atteint au prix d'un labeur acharné. Comme il l'explique à Atticus une semaine plus tard, il ne ménage pas ses efforts, puisque c'est chaque jour et tout le jour qu'il lutte ainsi. L'expression « toute la durée de mes journées » (*totos dies*), qui apparaît dans cette missive, est à ce titre révélatrice : « Quant au fait que tu m'exhortes à dissimuler que je souffre tant, et m'écris que les autres le désirent, que puis-je de plus que de consumer toute la durée de mes journées dans les lettres ? Que si je le fais, non pas par dissimulation, mais plutôt pour apaiser et guérir mon esprit, néanmoins, si je n'en tire guère profit, je satisfais à la simulation⁸⁴⁵. »

Il faut ici distinguer deux buts : le premier, intérieur, à savoir la guérison, et le second, plus secondaire et extérieur, qui consiste à satisfaire au regard d'autrui. Si le premier n'est pas atteint, Cicéron peut au moins faire bonne figure et espérer que l'extérieur influence l'intérieur. En construisant patiemment un masque serein, Cicéron tente d'y adhérer véritablement peu à peu. Sa philosophie du quotidien est donc ambitieuse dans ses buts profonds, mais modeste dans l'appréciation de ses résultats et l'ajustement de ses objectifs. Une fois encore, apparaît sa souplesse et son pragmatisme.

⁸⁴³ *Ibid.*, p. 36. *Totos dies scribo, non quo proficiam quid, sed tantisper impediior, non equidem satis - uis enim urget -, sed relaxor tamen, omniaque nitor non ad animum sed ad uultum ipsum, si queam, reficiendum.*

⁸⁴⁴ Voir notre étude sur le corps et l'influence de l'extérieur sur l'intérieur dans notre troisième partie.

⁸⁴⁵ *Att.*, XII, 20 ; t. VIII p. 44. *Quod me hortaris idque a ceteris desiderari scribis ut dissimulem me tam grauius dolere, possumne magis quam quod totos dies consumo in litteris ? Quod etsi non dissimulationis, sed potius leniendi et sanandi animi causa facio, tamen, si mihi minus proficio, simulationi certe facio satis.*

Pour mieux mesurer cependant ses succès, sans doute faut-il observer cette stratégie avec plus de recul, sur une période plus étendue.

Une stratégie à long terme complète en effet cette première démarche et s'exerce au fil des jours. Elle consiste en premier lieu à étouffer la douleur sous l'épaisseur de la durée qui sépare de l'événement malheureux et permet de prendre du recul par rapport à la souffrance. Dans l'esprit de Cicéron, rien ne vaut l'écoulement du temps pour procurer l'apaisement. A Aulus Manlius Torquatus, dans une lettre de la deuxième quinzaine de janvier 45, Cicéron fait l'aveu de la toute-puissance du temps par rapport aux activités, notamment littéraires. Après avoir objecté à ce Pompéien en exil à Athènes qu'il est plus pénible d'être sur place à Rome et d'y constater la situation que d'en entendre parler de loin, il ajoute une réserve. « Même si pour moi-même, ton consolateur, ce ne sont pas tant les lettres, auxquelles je me suis toujours adonné, que le recul du temps qui m'ont apaisé⁸⁴⁶. » Néanmoins peu après, lorsque Tullia sera décédée et que la douleur lui paraîtra insupportable, c'est dans l'écriture et la lecture, comme nous venons de le voir, que Cicéron cherchera un palliatif à ce recul que procure le temps seul. Laisser le temps au temps n'exclut pas de le « meubler » au mieux, en attendant qu'il produise son effet.

Cicéron conseille donc d'utiliser le « poids naturel » du temps pour apaiser la vivacité des sentiments, notamment de la souffrance. Une tactique annexe consiste à s'attaquer à la cause de cette souffrance, en comptant sur le temps pour l'éroder progressivement.

C'est ainsi qu'il écrit à Lentulus, qui souhaitait ardemment, et pour son plus grand profit, restaurer sur son trône le roi d'Égypte mais se heurtait en cela aux ambitions de Pompée : « Pour moi, dans l'extrême souffrance qui me vient de ta situation, je tire vraiment une très grande consolation d'un espoir : j'ai le fort pressentiment que sera brisée la malhonnêteté qu'on a envers toi, à la fois par les mesures prises par tes amis, et par le temps lui-même, qui affaiblit les réflexions de ceux qui te sont hostiles ou traîtres⁸⁴⁷. » Nous n'épiloguerons pas sur la souffrance ressentie par Cicéron, qui est peut-être toute rhétorique. Ce qui est remarquable ici, c'est que son origine est vouée à disparaître : Cicéron dit qu'il en a

⁸⁴⁶Fam., VI, 4 ; t. VII p. 263. *Etsi me ipsum consolatore tuum non tantum litterae, quibus semper studui, quantum longiquitas temporis mitigavit.*

⁸⁴⁷Fam., I, 6 ; t. II p. 143. *Me in summo dolore quem in tuis rebus capio maxime scilicet consolatur spes, quod ualde suspicor fore ut infringatur hominum improbitas et consiliis tuorum amicorum et ipsa die, quae debilitat cogitationes et inimicorum et proditorum tuorum.*

le pressentiment (*suspicio*). Le temps qui passe, de même qu'il dévoile la vérité, élimine par la même occasion les complots. Il faut donc savoir tenir, en attendant cet accomplissement. Cette philosophie du quotidien est donc ouverte à l'espérance.

Cette stratégie est sûre, mais l'efficacité de la durée est loin d'être immédiate, par définition. Cela n'en est pas moins pénible pour notre auteur. Compenser le temps par une projection intellectuelle s'avère alors utile. Le problème demeurant l'attente de l'écoulement et l'arrivée de l'effet escompté, un catalyseur peut en effet être bénéfique. Ainsi, une manipulation du temps à travers l'intellect vise à une amélioration des interprétations et un apaisement de l'esprit, qui par la raison peut devancer le futur, ou éliminer par l'oubli certaines données. Tels sont les fondements d'une consolation que Cicéron adresse à un certain Titius⁸⁴⁸ en 46, où, après avoir montré à son destinataire que le sort de son fils défunt n'était pas à déplorer, il lui ouvre la voie de l'apaisement ; l'esprit doit devancer l'effet du temps :

« C'est pourquoi, s'il est possible que te soit ôtée cette seule idée, que quelque mal a atteint ceux que tu as aimés, ton affliction aura connu une fort sensible diminution. Demeurera en effet simplement dorénavant ce soin, de traiter ta propre douleur, lequel n'aura plus de part avec eux mais se rapportera à toi-même en propre ; or pour ce soin, il ne convient pas à présent à ta fermeté et à ta sagesse, que tu as manifestées dès l'enfance, de supporter avec un trop grand manque de mesure le hasard qui a amené tes problèmes, puisqu'il est distinct de la peine et du malheur de ceux que tu as chéris. En effet, tu t'es toujours montré un tel homme en public et en privé, que tu dois veiller sur ta fermeté et être esclave de ta constance. Car ce qu'est destiné à apporter l'écoulement du temps, qui enlève les plus grands chagrins par la durée, c'est ce que nous devons anticiper par notre résolution et notre clairvoyance, [De fait, s'il exista jamais aucune femme, ayant perdu ses enfants, qui fût dotée d'un esprit si faible qu'elle n'ait pas un jour donné une mesure à son chagrin, assurément, nous, ce que le passage des jours apportera, nous devons par notre résolution l'amener d'avance] et ne pas attendre la médecine du temps, puisque nous pouvons l'actualiser par la raison⁸⁴⁹. »

⁸⁴⁸ Il s'agit d'un des destinataires inconnus de nous.

⁸⁴⁹ *Fam.*, V, 16 ; t. VII, p. 232-233. *Quare, si tibi unum hoc detrahi potest, ne quid iis quos amasti mali putes contigisse, permultum erit ex maerore tuo deminutum. Relinquetur enim simplex illa iam cura doloris tui quae non cum illis communicabitur, sed ad te ipsum proprie referetur ; in qua non est iam grauitatis et sapientiae tuae, quam tu a puero praestitisti, ferre immoderatus casum incommodorum tuorum, qui sit ab eorum quos dilexeris miseria maloque seiunctus. Etenim eum semper te et priuatis in rebus et publicis praestitisti tuenda tibi ut sit grauitas et constantiae seruendum ; nam quod allatura est ipsa diuturnitas, quae maximos luctus uetustate tollit, id nos praecipere consilio prudentiaque debemus. [etenim si nulla fuit umquam [si] liberis amissis tam*

Cette « médecine du temps », Cicéron n'en ignore pas l'effet et affirme même que le temps est destiné⁸⁵⁰ à apporter l'apaisement. Il propose seulement un « accélérateur », voire un « compensateur » temporel : la raison. Celle-ci étant capable de se projeter dans l'avenir, elle peut également anticiper ce nécessaire soulagement. Cicéron souhaite ici jouer de la subjectivité du temps contre son déroulement linéaire et continu.

Grâce à son travail intellectuel, Cicéron peut donc prendre le recul abstrait qu'il n'a pu encore goûter dans les faits. Raison et temps oeuvrent de concert pour le consoler des malheurs présents. Il écrit par exemple à Curius, qui vivait depuis longtemps à Patras, en 46 : « bien que ce ne soit pas seulement la raison qui me console, elle qui doit avoir un fort grand pouvoir, mais aussi le temps qui passe, qui soigne d'habitude jusqu'aux idiots, je souffre pourtant que la communauté que nous avons dans l'Etat se soit à ce point effondrée que ne reste pas même l'espoir d'une amélioration⁸⁵¹. » Au remède général, qui guérit même ceux qui ne réfléchissent guère, Cicéron joint le catalyseur de la raison. Lorsqu'il écrit « qui doit être d'un grand pouvoir » (*plurimum debet ualere*), faut-il lire une obligation ou un souhait ? Toujours est-il que la raison soutient et complète l'effet immanquable du temps.

On peut même se demander si pour Cicéron la raison n'est pas un palliatif au temps qui passe. Ainsi, quand il adresse des conseils à Atticus durant le premier mois intercalaire de 46, après que cet ami a perdu à grand regret un certain Athamas, il use d'une formule lapidaire très remarquable. La lettre commence *in medias res*. « Quel malheur, pardieu, pour Athamas⁸⁵² ; mais ta douleur, si elle est humaine, doit être modérée à tout prix. Or pour les consolations, il existe de nombreuses voies, mais voici la plus droite : que la raison obtienne ce que la durée obtiendra⁸⁵³. » Et Cicéron d'enchaîner immédiatement sur ceux qui restent en vie, Alexis, qui, malade, reçoit des soins, et Tiron, qu'il renvoie à Rome car lui aussi est malade. N'y aurait-il pas dans ces brèves nouvelles de deux esclaves ou affranchis, qui, vivants et malades, ont besoin de soins, l'ouverture d'une perspective sur le monde des vivants, sur lequel Atticus peut avoir prise ? La philosophie de Cicéron est donc pragmatique

imbecillo mulier animo, quae non aliquando lugendi modum fecerit, certe nos, quod est dies allatura, id consilio anteferre debemus] neque expectare temporis medicinam, quam repraesentare ratione possimus.

⁸⁵⁰ Nous choisissons cette traduction forte du participe futur *allatura*. On pourrait aussi insister sur l'aspect virtuel et imminent de ce participe en choisissant la traduction « sur le point d'apporter ».

⁸⁵¹ *Fam.*, VII, 28 ; t. VII p. 96. (...) *quamquam me non ratio solum consolatur, quae plurimum debet ualere, sed etiam dies, quae stultis quoque mederi solet, tamen doleo ita rem communem esse dilapsam ut ne spes quidem melius aliquando fore relinquatur.*

⁸⁵² Il s'agit d'un esclave ou d'un affranchi d'Atticus, comme Alexis, son fidèle secrétaire. (Cf. note 3 p. 291 de J. Beaujeu, se rapportant à la page 141 Belles Lettres tome VII)

⁸⁵³ *Att.*, XII, 10 ; t. VII p. 141. *Male mehercule de Athamante ; tuus autem dolor humanus is quidem, sed magno opere moderandus. Consolationum autem multae uiae, sed illa rectissima : impetret ratio quod dies impetratura est.*

et confiante en la raison. Celle-ci possède une faculté d'anticipation, que nous approfondirons plus bas⁸⁵⁴, qui permet de gagner du temps, de devancer le moment d'apaisement qui viendra et de se tourner vers les potentialités encore accessibles.

On peut donc dire que la durée est une vertu essentielle du temps et que notre auteur la recherche avidement. En effet, elle n'est pas sans lien avec de multiples aspects éthiques⁸⁵⁵ : dans les relations humaines, elle crée la loyauté et la fidélité, face aux passions, elle prodigue la maîtrise de soi.

2- La continuité.

Puisque la durée présente globalement un fort intérêt pour Cicéron et qu'il la recherche en général, il lui faudra éliminer les coupures et lier au mieux les enchaînements. Cette exigence répond également chez lui à un besoin de logique⁸⁵⁶. Il rejoint en cela une caractéristique essentielle du temps, sur laquelle Aristote avait déjà insisté. Celui-ci, après une première étude critique des problèmes qu'il pose, résume sa définition du temps en ces termes : « On voit donc que le temps est nombre du mouvement selon l'antérieur-postérieur, et il est continu, car il appartient à un continu⁸⁵⁷. » Entrer dans la continuité du temps, c'est donc suivre un mouvement naturel et en récupérer la meilleur part, celle de la stabilité. Le passé est aussi récupéré par le présent dans l'expérience acquise, exercée, et utilisée à bon escient⁸⁵⁸. Le présent bénéficie ainsi du passé et d'une longue pratique.

Cette stratégie n'est pas dépourvue de difficultés et se présente même comme un défi au changement.

a-La volonté de conserver les acquis.

Une première démarche de bon sens consiste à préserver ce qui existe déjà de positif. Cela vaut en tout domaine, aussi bien dans les affaires de la cité que dans la vie personnelle de

⁸⁵⁴ Voir plus bas notre quatrième partie, chapitre I.

⁸⁵⁵ *Moral values in Cicero's letters*, p. 88-89. L'auteur, Warren Stone, conclut même que « desirable character is steadfastness in the pursuit of proper aims – a steadfastness resting upon wisdom and limited by gentleness ».

⁸⁵⁶ Voir *Att.*, IV, 6, 3 ; t. II p. 165-166. Cicéron confie à son ami sa crainte de paraître avoir une conduite incohérente. Puisqu'il a toujours été discret dans ses propos au sujet d'Hortensius du vivant de celui-ci, il souhaite le rester en parlant de cet orateur dans ses écrits.

⁸⁵⁷ *Physique*, IV, 11, 220a, 25.

⁸⁵⁸ Voir plus haut les bienfaits de l'habitude.

notre auteur. Même si ces deux versants de son existence ne sont pas parfaitement isolés l'un de l'autre⁸⁵⁹, nous avons préféré les étudier séparément. L'attachement à une tradition politique rejoindra de fait une volonté plus générale de mémoire.

1-Préserver la continuité politique grâce à la tradition.

Cicéron choisit de respecter les traditions politiques de la Ville et la norme de son époque. Cette aspiration à la continuité n'est pas une originalité si on la situe dans son cadre historique. La Rome du I^{er} siècle avant Jésus-Christ aime à rappeler les souvenirs des Anciens et s'y assimiler⁸⁶⁰. Cette exigence de continuité en politique, loin d'être un accessoire de façade, correspond au contraire à une loi de survie et de pouvoir⁸⁶¹. Ce trait est bien visible au niveau d'une famille⁸⁶². En choisissant de privilégier la continuité, Cicéron se conforme à la norme de son temps⁸⁶³ et entre pleinement dans cette mouvance. Dans le *De republica*⁸⁶⁴, il affirme qu'il n'y a pas de meilleur régime politique que celui que les ancêtres leur ont légué. Cicéron a maintes fois vanté les hommes qui ont prolongé une tradition familiale⁸⁶⁵ et

⁸⁵⁹ Par exemple, l'amitié est souvent personnelle et publique à Rome.

⁸⁶⁰ M. U. Knoche, « Die geistige Vorbereitung der augusteischen Epoche durch Cicero », dans *Das neue Bild der Antike*, ed. H. Berve, Leipzig, 1942, II, p. 200-218. Cela est vrai, même si ce traditionalisme est une avant-garde des cultes ancestraux que réhabilitera Auguste. Voir également sur ce point C. Nicolet, *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 267.

⁸⁶¹ Les Romains, à l'instar de Cicéron, étaient plutôt conservateurs. Voir E. Gruen, qui attribue même la chute de la république à des tensions au sujet de l'interprétation des conventions. *The last generation of the Roman Republic*, p. 498-507.

⁸⁶² « Tradizioni familiari e prassi politica nella repubblica romana : tra *mos maiorum* e individualismo », dans *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, p. 599-600. G. Clemente a insisté sur l'importance de la continuité en politique. En théorie, toute famille doit être présente dans le gouvernement à chaque génération afin, pour une famille consulaire, d'affermir sa position, et pour une famille de moindre importance, de continuer son ascension sociale. Dans la pratique, les choses ne se passent pas toujours ainsi, mais les plus exposés sont les hommes récemment arrivés dans le jeu politique.

Ibid., p. 602-3. La structure familiale donnait à l'ensemble du système une stabilité plus profonde, que des comportements individuels, comme celui des *Metelli* en quelque sorte, ne remettait pas en cause. Elle assurait la transmission d'un savoir politique, et de modèles de comportement éthiques et sociaux de génération en génération, si bien que Cicéron a même théorisé dans le *de Officiis* (I, 115, 116, 118, 121) les pratiques de l'aristocratie, affirmant que le devoir fondamental des fils est d'absorber l'enseignement de leur père et, en tendant à exceller dans les domaines où ceux-ci se sont distingués, de les égaler ou les surpasser.

⁸⁶² G. Clemente (*ibid.*, p. 605) *Pr. Flac.*, 25. Voir également M. Bettini pour la dimension clanique des funérailles et de leur symbolisme, qui noie l'individu au sein d'un ensemble familial, sensible dans des effets visuels et rhétoriques, *Kinship, Time, Images of the Soul*, p. 176-180.

⁸⁶³ Voir l'interprétation des ides de mars que fait M. L. Clarke, *The Noblest Roman*, p. 10, 24 et 35.

⁸⁶⁴ *De Rep.*, I, XLV-XLVI.

⁸⁶⁵ Dans le *Pro L. Valerio Flacco* (25) il loue cet homme qui a continué la tradition de ses pères en défendant les intérêts politiques. De même dans le *Pro reditu suo* (25) il rappelle que c'est la tradition familiale qui l'a emporté dans la décision des Métellus de ne pas s'opposer au retour de Cicéron. Enfin et surtout, dans le *De Oratore* 2, 225, il s'adresse à Brutus en lui rappelant les exploits tyrannicides de ses ancêtres.

recommande une telle pratique⁸⁶⁶. Lui-même se montre volontiers traditionnel⁸⁶⁷ et se vante d'un passé impeccable. La *constantia* est aussi un gage de crédibilité auprès des citoyens romains⁸⁶⁸.

Souscrivant encore à la pensée de son temps, notre auteur adhère dans une large mesure au respect pour une continuité familiale, qui double et sert la tradition politique⁸⁶⁹. Ainsi, Cicéron mentionne dans le *De Planco* le rôle que joue dans l'accession aux magistratures ce qu'il appelle la *commendatio maiorum*⁸⁷⁰. Or, la correspondance nous présente un exemple où justement le poids des ancêtres ne se réalise plus dans le présent. Cicéron déplore alors une rupture de continuité, ou plutôt une virtualité forte qui ne s'actualise pas. Il s'agit ici d'une preuve *a contrario* de l'importance de la continuité à ses yeux. Dans une lettre à Atticus, il évoque la déconvenue de Domitius Ahenobarbus, qui en raison de la décision de Crassus et Pompée de se présenter au consulat pour 55, ne peut briguer cette charge qui lui revenait naturellement⁸⁷¹ en raison de l'illustre passé de sa famille. Et Cicéron d'écrire: « Qu'y a-t-il de plus misérable que ceci : qu'un homme qui tout au long de sa vie a été consul désigné ne puisse devenir consul, surtout quand il est seul ou face à un seul rival dans la compétition⁸⁷². » Ce qui provoque surtout son indignation, c'est le gâchis

⁸⁶⁶ Voir *De imperio Cn. Pompei*, 12.

⁸⁶⁷ Ses positions en droit sont également traditionalistes. Dans le *De Legibus* (III, 44) il reprend et approuve la loi des XII tables. Voir aussi le *De Oratore*, I, 38, où Cicéron approuve le censeur de 169 qui tenta de restreindre les droits de vote des affranchis.

⁸⁶⁸ J. Hellegouarc'h interprète certaines assertions cicéroniennes comme le reflet d'une exigence de continuité imposée par le contexte politique. *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 288. Evoquant les traductions que L. A. Constans a pu donner de ces passages, il écrit : « Ce qui détermine la décision de Cicéron, ce n'est point, comme le donnent parfois à penser les traductions, un quelconque scrupule inspiré par une morale personnelle qui est étrangère aux décisions politiques des Romains, de Cicéron aussi bien que de n'importe quel autre, mais le sentiment que l'acceptation de telles propositions lui ferait perdre la *fides* de ceux qui constituent sa clientèle politique par la faute contre la *constantia* qu'elle constituerait.(...). C'est cette attitude que la tradition attribue aux ancêtres et elle est aux yeux des Romains une vertu spécifiquement nationale pour laquelle le grec n'a pas de terme adéquat. Il cite à l'appui le *Pro Sestio*, 141 : *In ea ciuitate nati unde orta mihi grauitas et magnitudo animi uidetur*, « Nés dans cette cité d'où la grandeur et le sérieux me semblent être issus... ».

⁸⁶⁹ P. Boyancé note sur ce point une opposition entre César et Cicéron. « de ces origines très différentes, Cicéron et César restèrent profondément marqués, mais non dans le sens que l'on pourrait croire, car c'est Cicéron, l'homme obscur, l'homme nouveau comme on disait dans la langue politique romaine, qui fut le conservateur et César le révolutionnaire. Cicéron était plein de respect pour les disciplines traditionnelles, pour le *mos maiorum*. Les institutions existantes étaient les meilleures, si seulement on les ramenait à leur principe. La noblesse le regarda longtemps avec morgue et lui de son côté se plut à la critiquer, mais son but était de prendre place en son sein, et d'être un jour au Sénat un consulaire dont l'autorité serait respectée et qui respecterait toutes les valeurs consacrées. » César, au contraire, chercha très tôt sa voie du côté de la démocratie et de la démagogie, même s'il se servait lui-même avant tout. *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 161-2.

⁸⁷⁰ *Planc.*, 67.

⁸⁷¹ De fait, il sera consul en 54.

⁸⁷² *Att.*, IV, 8a, t. II p. 175. *Quid enim hoc miserius quam eum qui tot annos quot habet designatus fuerit fieri consulem non posse, praesertim cum aut solus aut certe non plus quam cum altero petat ?*

d'un potentiel énorme, qui ne demandait qu'à se réaliser depuis la naissance de cet homme, issu d'une grande famille romaine. Que le fruit de tant d'années d'effort se perde lui est intolérable. De fait, Cicéron aime la continuité et la recherche dans les jeux familiaux, car il en perçoit notamment l'intérêt pour la stabilité politique⁸⁷³. C'est là un moyen de préserver une organisation politique en pleine décadence.

L'attachement de notre auteur à cette continuité est à la mesure de la dimension éthique qu'il lui prête. La tradition ne vaut pas par simple accumulation de temps qui entérinerait des opinions ou des faits établis. Elles portent des valeurs philosophiques auxquelles Cicéron est profondément attaché, comme le souligne P. Boyancé⁸⁷⁴ : « (...) à ses yeux il n'y avait pas contradiction entre les leçons des ancêtres et celles des philosophes⁸⁷⁵ : les unes et les autres étaient également marquées par le souci de la piété et de la foi⁸⁷⁶. » Prolonger le passé, c'est donc honorer ce qui a fait ses preuves et fondé les valeurs romaines.

Evoquer le passé n'est pas à Rome un acte anodin ; il prend place dans un contexte culturel complexe⁸⁷⁷. Chaque Romain connaissait et cultivait ces reprises du passé, ce qui n'empêche pas une certaine exigence de peser sur ces remémorations : celui qui ravive le passé doit en être digne dans le présent⁸⁷⁸. Dans le *Pro Sestio*, Cicéron donne la raison de ce sentiment : « Tous les hommes de bien que nous sommes favorisons toujours la noblesse, à la fois parce qu'il est utile à la république que des hommes nobles soient dignes de leurs ancêtres et parce qu'auprès de nous le souvenir des hommes célèbres et qui ont bien mérité de la patrie, même s'ils sont morts, a de la valeur⁸⁷⁹. » Sans doute le statut d'*homo novus*

⁸⁷³ Voir *De Rep.*, III, 41 où l'unité de l'état est liée à sa stabilité et à sa pérennité.

⁸⁷⁴ « Cicéron et la vie contemplative », *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 92.

⁸⁷⁵ P. Boyancé rappelle que dans le *Pro Murena*, 63, Cicéron se place sous le patronage de Platon et d'Aristote, et que dans son univers quotidien il les ancre aussi en faisant du gymnase supérieur de Tusculum le Lycée et de celui du bas, l'Académie.

⁸⁷⁶ L'auteur note cependant que « Cicéron ne sera pas toujours aussi affirmatif, aussi religieux. Ou plutôt il le sera au livre II du *De Legibus*, mais beaucoup moins dans le *De Natura Deorum*. »

⁸⁷⁷ Voir J.-M. David, Introduction à *Rhétorique et histoire*, « L'exemplum et le modèle de comportement dans le discours antique et médiéval », p. 9. « L'exemplum, autant qu'un objet en soi, est une situation. C'est le moment où l'orateur insère un appel au passé dans une stratégie de la persuasion. Il cherche ainsi à obtenir un comportement qui soit conforme à l'ensemble du système éthique et moral dont la tradition est le garant. On se trouve alors à la croisée de traditions importantes. Cette situation renvoie en effet à un rapport particulier de locuteur à auditeur(s) qui peut varier d'une société à l'autre, mais qui pose toujours la question de savoir qui a la parole et le droit d'invoquer l'Histoire. Elle implique aussi que l'on se demande comment l'orateur peut mettre en scène par une narration, des normes de comportement que tous partagent. »

⁸⁷⁸ *Ibid.*, p. 14. « l'orateur ne peut être n'importe qui. L'orateur antique doit être suffisamment reconnu pour avoir le droit d'évoquer le passé. A Rome par exemple, il n'est guère envisageable qu'il soit autre chose qu'un magistrat. »

⁸⁷⁹ *Pro Sestio*, 21. *Omnes boni semper nobilitati fauimus, et quia utile est rei publicae nobiles homines esse dignos maioribus suis et quia ualet apud nos clarorum hominum et bene de re publica meritorum memoria, etiam mortuorum.*

explique-t-il ce point de vue. Toutefois, le sens de cet attachement nous paraît plus profond qu'une simple envie personnelle d'être « plus royaliste que le roi ». Une ligne de fond se dégage derrière ces luttes.

Notre auteur en effet redonne sens à des usages établis et refuse l'idée selon laquelle le respect de la tradition est arbitraire. Il semble au contraire qu'une logique préside à certaines coutumes. C'est pourquoi Cicéron est indigné que l'on ne respecte pas toujours les usages établis. Le 3 juin 45, il s'en plaint⁸⁸⁰ à Atticus, au sujet de mises au point historiques⁸⁸¹. On perçoit sa désapprobation quand il dit que « par ignorance des plus belles traditions, ou plutôt dans le mépris que nous en avons, nous avons envoyé à L. Lucullus, entre autres personnes très liées à lui, M. Lucullus⁸⁸² et L. Murena⁸⁸³. » Envoyer à un général son propre frère dans une province éloignée de Rome n'était pas sans risque car cela pouvait favoriser la main-mise d'une famille sur la gestion locale. Notre auteur dépasse une vue personnelle d'*homo novus* au profit d'une stabilité sociale à travers la tradition.

Ce qui est remarquable, c'est que dans ce contexte Cicéron dut se heurter maintes fois à un esprit de continuité et une solidarité entre pairs d'ancien lignage⁸⁸⁴. C'est ce qui affleure dans une lettre⁸⁸⁵ reçue par Cicéron de Q. Métellus Celer en janvier 62 ; ce dernier y défend son frère au nom de l'orgueil familial. La stratégie de Cicéron semble combattre « le mal par le mal », et souhaiter établir la même ligne de force que celle qui lui a tant nui⁸⁸⁶ : si les

⁸⁸⁰ Q. Métellus Céler s'appuie sur la « dignité » de sa famille et reproche à Cicéron une conduite peu conforme « à la bienveillance de nos ancêtres ».

⁸⁸¹ Elles concernent l'envoi d'une mission pour organiser la province du Pont, conquise sur Mithridate en 72 ; cette mission n'arriva qu'en 67.

⁸⁸² J. Beaujeu nous informe que cette commission, envoyée pour aider Lucullus, suivant la coutume, à organiser la province du Pont, comprenait Marcus Licinius Lucullus, frère du général ; on ignore quel lien de parenté unissait celui-ci à L. Licinius Muréna (t. VIII, note 1 p. 257, se rapportant à la p. 151 de l'édition des Belles Lettres).

⁸⁸³ *Att.*, XIII, 6 ; t.VIII p. 151. *nos ignari pulcherrimorum institutorum aut neglentes potius M. Lucillum et L. Murenam et ceteros coniunctissimos ad L. Lucillum misimus.*

⁸⁸⁴ G. Clemente « Tradizioni familiari e prassi politica nella repubblica romana : tra *mos maiorum* e individualismo », p. 595-608, en particulier p. 599-600.

⁸⁸⁵ *Fam.*, V, 1 ; t. I p. 111.

⁸⁸⁶ P.-F. Mourier voit dans les origines de Cicéron un conditionnement essentiel de sa vie. Il écrit qu'« [elles] n'ont pas été sans influencer sa vision du monde et des rapports humains : ainsi doit-il certainement à sa petite ville le sens des hiérarchies sociales - chaque élément de la Cité devant jouer à sa place le rôle qui lui appartient. » *Cicéron, l'avocat et la République*, p. 38.

Il nuance cependant ce traditionalisme ; selon lui, la pensée globalement conservatrice de Cicéron a souvent pris ses distances par rapport au sénat, dans doute pour le faire évoluer doucement de l'intérieur, par l'apport raisonnable d'*homines novi*. « Cicéron doit peut-être à son caractère provincial ce constant souci du sort de ses concitoyens, ce que les Latins appelaient *humanitas*. » Pour lui, les conceptions politiques de Quintus comme de Marcus Cicéron seraient semblables à celles d'un député de département rural de nos jours. *Ibid.* p. 39.

J. Hellegouarc'h affirme quant à lui qu'il est difficile de savoir si les chevaliers soutiennent Cicéron ou si celui-ci a une attitude favorable à sa classe d'origine, notamment au moment de l'affaire de Catilina. *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 454.

membres de vieilles familles font bloc au nom d'une origine commune, notre auteur revient au fondement de cette continuité ancestrale et la repense dans un contexte plus large de politique. Il s'agit de préserver les institutions républicaines et leur fonctionnement.

Dans cette quête de stabilité, l'impératif premier de Cicéron demeure la conservation des acquis. Honorer le passé est un devoir primordial, imposé à la fois par la politique de son temps et par son éthique propre.

En effet, dans le jeu politique, une fois qu'une étape positive est franchie, il faut tout faire pour l'entretenir. Ce phénomène prend une importance capitale dans les moments de crise, où il faut savoir sur qui compter. Ce fut entre autres le cas au moment de l'affrontement avec Marc-Antoine. Qui le soutiendrait ? Qui prendrait le parti de Brutus et de la légitimité ? Le 11 avril 43, Cicéron écrit à Lucius Munatius Plancus, gouverneur de la stratégique Gaule Chevelue, qui venait de donner des preuves de son soutien à la cause du Sénat ; l'épistolier souhaite que Plancus dédaigne les avantages immédiats mais éphémères et se tourne vers une gloire immortelle. Il pousse ensuite son destinataire à continuer le parcours entamé. Notre auteur glisse là un compliment, qui repose sur une vision du temps orienté vers un perpétuel progrès, comme on l'a souvent constaté chez Cicéron. Il souhaite reprendre les bons éléments du passé et les prolonger. Après avoir rappelé à son destinataire que « le véritable honneur a été placé dans le courage, qui s'illustre au plus haut point dans de grands mérites vis-à-vis de la république⁸⁸⁷. » Il ajoute alors une phrase décisive : « Tu en as la possibilité au plus haut point ; puisque tu l'as embrassée, tiens-la⁸⁸⁸ ». Ce « tiens-la » (*tene*) exprime nettement l'injonction de Cicéron à « s'accrocher », une fois qu'une voie positive a été ouverte.

La phrase suivante renchérit sur cette incitation à entretenir les aspects positifs du passé, en y joignant la notion de reconnaissance, associant par là cette continuité à l'échange social. « Fais en sorte que la République n'ait pas moins de dette à ton égard que tu n'en as vis-à-vis d'elle⁸⁸⁹. » La dette s'honore par un crédit, dans un système de don et contre-don très

⁸⁸⁷ *Fam.*, X, 12 ; t. X p. 228. *Verum decus in virtute positum est, quae maxime illustratur magnis in rem publicam meritis.*

⁸⁸⁸ *Ibid.*, p. 228. *Eam facultatem habes maximam ; quam quoniam complexus es, tene.*

⁸⁸⁹ *Ibid.*, p. 228. *perfice ut ne minus res publica tibi quam tu rei publicae debeas.*

strict, qui ne prend jamais fin. De là sans doute découle la durée de l'échange, fait d'une émulation permanente⁸⁹⁰.

La continuité est tout d'abord perçue comme une préservation du naturel et une élimination de ce qui le menace. Voilà qui apparaît de façon théorique dans le *De Finibus* : « Les mobiles initiaux étant donc constitués de telle sorte que les choses conformes à la nature doivent être par elle-mêmes et pour elles-mêmes adoptées, et que les choses contraires doivent être, dans les mêmes conditions, rejetées, le premier des devoirs de l'être (je rends par devoir le grec **καθηκον**) est de se conserver dans sa constitution naturelle ; puis de s'attacher aux choses qui sont conformes à la nature et de repousser celles qui sont contraires⁸⁹¹. » Cet idéal de continuité est présenté ici comme un devoir, voué à honorer et prolonger des qualités naturelles.

Un deuxième argument, davantage lié à la volonté et la constance, double cette première perspective. « Une fois la connaissance acquise de ce choix, et pareillement de cette élimination, ce qui en est la suite immédiate, c'est une connexion établie entre le devoir et le choix, puis la permanence du choix, lequel finit alors par être en constant accord avec lui-même et en harmonie avec la nature ; et c'est dans ce choix que, pour la première fois, commence d'être contenue et saisie la nature propre de ce qui peut être véritablement appelé bien⁸⁹². » Cet exposé reste fidèle à l'existence d'un ordre aux yeux des Stoïciens, qui recherchent avant tout l'harmonie avec cette structure générale⁸⁹³. Il se veut respectueux de la nature et de la raison, deux facettes d'une philosophie de l'équilibre. La constance temporelle rejoint la notion de stabilité et fonde une conduite cohérente.

Conscient des effets bénéfiques de la durée en général, Cicéron la recherche, notamment en politique, où elle rejoint le contexte historique romain et favorise une stabilité forte en cette fin mouvementée de I^{er} siècle avant Jésus-Christ. De façon plus profonde, cette quête dépasse les convenances et l'intérêt particulier pour rejoindre des valeurs importantes : la mise au jour et la conservation de l'équilibre naturel à chacun et à la société dans son ensemble. Que ce

⁸⁹⁰Voir plus bas notre étude de cette notion. Notons ici que cette citation ressemble étrangement à celle, devenue célèbre, de J. F. Kennedy, à ceci près que la notion de reconnaissance y est plus en valeur : « Ne demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous ; demandez-vous ce que vous pouvez faire pour votre pays. »

⁸⁹¹*De Finibus*, Livre III, VI, 20. *Initiis igitur ita constitutis, ut ea quae secundum naturam sunt ipsa propter se sumenda sint contrariaque item reicienda, primum est officium (id enim appello καθήκον), ut se conseruet in naturae statu, deinceps ut ea teneat quae secundum naturam sint, pellatque contraria.*

⁸⁹²*Ibid.*, 20. *qua inuenta selectione et item reiectione sequitur deinceps cum officio selectio, deinde ea perpetua, tum ad extremum constans consentaneaue naturae, in qua primum inesse incipit et intellegi quid sit quod uere bonum possit dici.*

⁸⁹³*Ibid.*, VI, 21.

soit au niveau d'un individu ou d'une collectivité, la volonté de durée et de continuité exige cependant que l'on connaisse exactement le passé, personnel ou historique, afin de l'honorer. C'est pourquoi le problème de la mémoire intervient dans le travail de conservation.

2- Volonté de mémoire.

Nous nous intéresserons donc au rôle de la mémoire car dans cette volonté de continuité, elle joue un rôle essentiel. C'est en effet grâce à elle que le passé peut être « réactivé » et se prolonger dans le présent. Notre étude se centrera sur un acte de mémoire particulier et représentatif : la reconnaissance. Se souvenir de bienfaits passés et les honorer dans le présent, n'est-ce pas en d'autres termes une marque de gratitude (*gratia*) ? La *gratia*, reconnaissance ou témoignage de reconnaissance, apparaît comme un des aspects les plus marquants de la mémoire⁸⁹⁴. Elle offre un angle d'examen privilégié. Bien des questions se posent en effet : y a-t-il un devoir de mémoire pour notre auteur ? Cicéron est-il original dans sa société ? Retient-il tous les faits ? avec exactitude ? Qu'en est-il quand ceux-ci sont contradictoires ? Il importe de mesurer, en définitive, la part de reprise du passé et la part d'ouverture au présent chez notre auteur.

Sur ce point de nouveau, Cicéron adhère à l'esprit de son temps. De fait, Rome chérit ses souvenirs et la *gratia* y est tenu en honneur. Il convient de resituer cette valeur dans un contexte historique général. L'importance de la reconnaissance et du passé à Rome était grande⁸⁹⁵, et notamment la gratitude que l'on doit à son sauveur⁸⁹⁶. La *gratia* est même si étroitement liée à l'échange amical qu'elle en devient par métonymie, un synonyme d'*amicitia*⁸⁹⁷ dans une lettre de Cicéron à Atticus : « Salluste venait se surcroît m'exhorter de

⁸⁹⁴ J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 202-6.

⁸⁹⁵ C. Nicolet, *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 148. On se souvient aussi que Polybe (VI, 37-39.) raconte que quand un soldat sauve la vie d'un citoyen romain ou d'un allié sur le champ de bataille, en plus des distinctions données par le général, il est couronné par celui-ci. Et l'écrivain précise : « Au cas où ces derniers n'accompliraient pas spontanément ce geste un arrêt des tribuns les y contraindrait. Ils sont en outre tenus, leur vie durant, d'avoir pour leur sauveur les égards dus à un père et il leur faut, en toute chose, en user avec lui comme s'il était l'auteur de leurs jours. »

⁸⁹⁶ Ce sentiment n'est pas sans lien avec le respect envers les dieux, comme on le voit dans le *De Legibus*, I, 15, 42 sq..

⁸⁹⁷ J. Hellegouarc'h dit de la *gratia* : « Elle apparaît comme un *officium* (*De off.*, I, 47) qui est dû au même titre que les autres ; elle offre avec la notion d'*officium* beaucoup de rapports et elle se confond parfois tout à fait avec elle. La différence réside avant tout dans le fait qu'*officium* désigne, conformément à son sens premier, une activité commandée par certaines règles qui régissent les rapports sociaux ; la *gratia* est d'abord une disposition de l'esprit créée par le *beneficium* et qui conduit à se comporter d'une certaine manière. Elle est, comme

façon assidue, afin que j'agisse avec le plus de zèle possible pour restaurer votre vieille amitié⁸⁹⁸. » Lexique et civilisation nous montrent donc une société très respectueuse du souvenir. Notre auteur s'inscrit-il complètement dans cette lignée ? Son goût pour la continuité porterait à le croire.

De fait, Cicéron insista toute sa vie sur la notion de reconnaissance⁸⁹⁹. C'est pourquoi, dès 62, dans son discours *Pro Archia*, Cicéron explique son empressement à défendre cet homme par l'ancienneté de la reconnaissance (*gratia*) intellectuelle qui le lie à lui⁹⁰⁰. De façon générale, c'est une valeur essentielle pour Cicéron que la reconnaissance, dont il revendique la possibilité pour tous, même dans un cadre politique⁹⁰¹. La reconnaissance est en effet une valeur fondatrice pour la société selon lui⁹⁰².

Pourquoi une telle importance ? Si l'on regarde en amont, vers le passé, la continuité engage la reconnaissance, qui n'est que le souvenir actualisé de bienfaits passés. Les oeuvres

l'officium, la marque de l'amitié qui existe entre deux hommes. » *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 204-5.

⁸⁹⁸ *Att.*, I, 11, 1 ; t. I p. 72. *Eo accedebat hortator assiduus Sallustius ut agerem quam diligentissime cum Luceio de uestra uetere gratia reconcilianda*. Cf. *Brut.*, 156. H. Wegehaupt, donne à *gratia* dans ce cas le sens de « bons rapports existant entre deux hommes ». (*Die Bedeutung und Anwendung von dignitas in den Schriften der republikanischen Zeit*, Diss. Breslau, 1932 (83 p.) p. 9)

⁸⁹⁹ Nous avons déjà vu plus haut son fonctionnement en politique, lorsque Cicéron incite Plancus à rendre à l'Etat un peu de ce que l'Etat lui a prodigué. La reconnaissance procède aussi d'un raisonnement logique, qu'exprime M. Moody-Adams : « A friend's past generosity, especially when it has been extended without question and in difficult circumstances, makes it rational to expect that friend to be generous in the future », « On the Old Saw That Character is Destiny », p. 118.

⁹⁰⁰ *Pro Archia*, I, 1. *Nam, quoad longissime potest mens mea respicere spatium praeteriti temporis et pueritiae memoriam recordari ultimam, inde usque repetens hunc uideo mihi principem et ad suscipiendam et ad ingrediendam rationem horum studium exstitisse. Quod si haec uox huius hortatu praeceptisque conformata non nullis aliquando saluti fuit, a quo id accepimus, quo ceteris opitulari et alios seruare possumus, huic profecto ipsi, quantum est situm in nobis, et opem et salutem ferre debemus*, « De fait, d'aussi loin qu'il est possible à mon esprit de remonter dans le passé et d'évoquer les souvenirs les plus reculés de l'enfance, en faisant un retour jusque là, c'est lui que je vois me servir de guide et pour entreprendre et pour poursuivre l'ensemble de ces études. Si donc ma voix, façonnée par ses encouragements et ses leçons, a été parfois salutaire à plusieurs, lui, de qui je tiens l'arme avec laquelle je puis porter secours à tous mes semblables et assurer le salut de quelques-uns, lui tout le premier évidemment, je dois dans la mesure de mes moyens et le secourir et le sauver. »

⁹⁰¹ Voir le *Pro Murena*, 71. Cicéron y affirme qu'elle est le seul don que puissent leur faire ceux qui n'ont ni pouvoir ni fortune.

⁹⁰² *De Finibus*, Livre II, XXXV, 117. *Ergo in iis adolescentibus bonam spem esse dicemus et magnam indolem, quos suis commodis inseruituros et quicquid ipsis expediat facturos arbitrabimur ? Nonne uidemus, quanta perturbatio rerum omnium consequatur, quanta confusio ? Tollitur beneficium, tollitur gratia, quae sunt uinclae concordiae. Nec enim, cum tua causa cui commodos, beneficium illud habendum est, sed faeneratio, nec gratia deberi uidetur ei qui sua causa commodauerit. Maximas uero uirtutes iacere omnis necesse est uoluptate dominante*, « Alors, nous dirons des jeunes gens qu'ils donnent de belles espérances et qu'ils ont une noble nature, ceux qui nous paraissent devoir être les esclaves de leurs aïeux et n'agir que dans leur intérêt personnel ? Ne voyons-nous pas quel bouleversement général, quel désordre s'ensuivraient ? C'est la disparition du bienfait, la disparition de la reconnaissance, c'est-à-dire des liens de la concorde. Car, d'une part, le service qu'on rend en ne pensant qu'à soi-même n'est pas vraiment un bienfait, mais un placement ; et, d'autre part, il n'y a pas lieu, ce semble, à une dette de reconnaissance, du moment que le service rendu a été intéressé. Les plus nobles vertus sont inévitablement mises par terre le jour où c'est le plaisir qui trône ».

théoriques de Cicéron, en particulier le *De Officiis*, ne cessèrent d'insister sur cette valeur⁹⁰³. La correspondance l'évoque abondamment⁹⁰⁴, notamment à l'égard de Pompée. Cela ne signifie pas que tout acte dont on a bénéficié dans le passé doit être nécessairement honoré. Il convient en effet d'examiner dans quel esprit le don a été fait⁹⁰⁵. Et encore cela ne prévient-il pas toutes les contradictions que la reconnaissance fait affleurer⁹⁰⁶. On le voit au moment de l'affrontement entre César et Pompée. Sa mémoire propose alors à notre auteur des souvenirs dont le prolongement dans le présent amènerait à une incohérence insoutenable.

Le dilemme entre César et Pompée offre un exemple particulièrement intéressant pour analyser les difficultés rencontrées par notre auteur dans son désir de se montrer reconnaissant. Il manifeste également la subjectivité de la mémoire. D'où vient la préférence accordée à Pompée après de nombreux tourments et réflexions ? La confiance qu'il montra initialement à son bienfaiteur apparaît à maintes reprises dans le *De domo sua*⁹⁰⁷. Ne va-t-il pas jusqu'à affirmer⁹⁰⁸ :

« Que mes ennemis cessent, oui, qu'ils cessent d'espérer que, maintenant rétabli, je puisse être ébranlé par les mêmes manoeuvres qui leur ont permis auparavant de provoquer ma chute. En effet, y eut-il jamais dans cette cité un couple d'amis de rang consulaire plus uni que nous ne l'avons été, Cnaeus Pompée et moi ? Qui a parlé de ses mérites plus brillamment devant le peuple romain, plus fréquemment au sénat ? Epreuves, rivalités, conflits, n'ai-je pas

⁹⁰³ Voir le *De Officiis* (Livre I, XV, 47), qui recommande d'honorer les bienfaiteurs et de faire ainsi preuve de constance.

⁹⁰⁴ Voir notamment les lettres à Lentulus, qui présentent de nombreuses expressions de reconnaissance pour des services rendus (Voir *Fam.*, I, 1-9 par exemple).

⁹⁰⁵ *De Officiis*, Livre I, XV, 49 ; « En l'affaire cependant, il faut apprécier d'abord avec quel coeur, quel empressement, quel bon vouloir on a agi. Beaucoup de gens en effet font bien des choses avec une sorte d'irréflexion, sans discernement, poussés qu'ils sont vers le monde par une maladie ou par un élan de l'âme, subit comme le vent. On ne doit pas tenir ces bienfaits pour aussi grands que ceux qui ont été accordés avec discernement, en y apportant de la réflexion et de la constance. »

⁹⁰⁶ Les influences contradictoires de différentes strates de mémoires ont été soulignées par R. Wollheim, « On Persons and their Lives », p.313.

⁹⁰⁷ Cicéron (*De domo sua*, VII, 16) raconte qu'en un moment de crise « on me demandait du blé en abondance, des distributions à bon marché, sans examiner si j'y pouvais ou non quelque chose ; pressé par les instances des bons citoyens, impuissant à supporter les clameurs des mauvais, je déléguais ce soin à un ami plus influent, non pour lui imposer ce fardeau après tous les services qu'il m'a rendus - j'aurais préféré succomber moi-même sous le poids - mais parce que je voyais, comme tout le monde, que Pompée réaliserait facilement les promesses que nous fondions sur lui par sa conscience, sa réflexion, sa valeur, son autorité et sa félicité. » *Petebatur a me frumenti copia, annonae uilitas ; possem aliquid in ea re necne ratio non habebatur ; flagitabar bonorum expostulatione, improborum conuicia sustinere non poteram ; delegaui amico locuplatiori, non quo illi ita de me merito onus illud imponerem - succumbuissem enim potius ipse - sed quia uidebam, id quod omnes, quod nos de Cn. Pompeio polliceremur id illum fide, consilio, uirtute, auctoritate, felicitate denique sua facillime perfuncturum.*

⁹⁰⁸ *Ibid.*, X, 27-XI, 27-28.

tout bravé pour soutenir ses titres ? Et lui, n'a-t-il jamais négligé de me rendre hommage, de proclamer ma gloire, de répondre à mon affection ? Cet accord entre nous, ce concert dans la sage administration de l'Etat, cette communauté si douce de vie et de bons offices, certains individus les ont brisés par des paroles mensongères et de fausses accusations, l'invitant à me craindre et à se défier de moi, en même temps qu'ils me le présentaient comme mon adversaire le plus acharné, de sorte que je n'avais plus assez de hardiesse pour lui demander les services dont j'avais besoin et que lui, aigri par tant de soupçons que répandaient certains criminels, ne mettait plus assez d'empressement à me promettre l'appui que réclamait ma situation. »

Cicéron dans le même discours bat sa coulpe de n'être pas resté proche de Pompée, mais c'est pour mieux revenir aux bienfaits de celui-ci en sa faveur⁹⁰⁹. La *Deuxième Philippique* insistera ultimement sur son intimité avec cet ami de longue date, en dépit de certaines dissensions, allant même jusqu'à l'appeler « homme remarquable et presque divin » (*singularis uir ac paene diuinus*⁹¹⁰) ! Cicéron n'hésitera pas à employer des termes sacrés pour parler de cet homme, dans un contexte où, il est vrai, il est prêt à faire feu de tout bois⁹¹¹.

On voit à quel point la reconnaissance de Cicéron s'exerça de façon spectaculaire à l'égard de Pompée lors de son affrontement avec César⁹¹². Se trouvant dans une situation où deux options semblent équivalentes, Cicéron manifeste que c'est en fonction d'un souvenir qu'il va départager les deux⁹¹³, même s'il y eut aussi un calcul et un choix politique à

⁹⁰⁹ *De domo sua*, XI, 29-30. Voir en particulier *ibid.*, XI, 30-XII, 30 : « Mais il y aurait de l'ingratitude à taire, et c'est pourquoi je le proclamerai très volontiers, que Cnéus Pompée a travaillé à mon rappel autant qu'aucun de vous par son zèle et son autorité et au plus haut point par ses ressources, ses efforts, ses prières et ses périls mêmes. »

⁹¹⁰ *Deuxième Philippique*, XV, 38-39.

⁹¹¹ Dans la *Deuxième Philippique* (XXVII, 68) Cicéron reproche à Antoine d'avoir occupé la maison de Pompée et organisé des fêtes débridées en ces lieux : « Toi, tu as même osé entrer dans cette digne maison, osé franchir ce seuil très sacré, osé montrer ton visage absolument impur aux Pénates de cette noble demeure ? » *Tu etiam ingredi illam domum ausus es, tu illud sanctissimum limen intrare, tu illarum aedium dis penatibus os impurissimum ostendere ?* Puis il clame sa pitié pour ces murs, qui n'avaient jamais vu de telles turpitudes (*ibid.*, XXVIII, 69).

⁹¹² Cela n'empêcha pas Cicéron de s'opposer à Pompée dans plusieurs affaires. Par exemple, il soutint fermement Milon, qui avait, lui aussi, beaucoup œuvré pour son retour d'exil, alors qu'il s'opposait de plus en plus violemment à Clodius, proche de Pompée. Les reconnaissances peuvent être contradictoires quand il y a mésentente entre les bienfaiteurs. Voir B. Rawson, *The Politics of Friendship*, p. 140-141 et le *Pro Milone*, 65, que cet auteur cite à ce propos. En 51, il réussit également à faire condamner Munatius Plancus, protégé par Pompée. *Ibid.* p. 144. B. Rawson affirme même (*ibid.* p. 173) : « The basis of whatever relationship they had had was political ; Pompey's defeat had really ended this ».

⁹¹³ Ce dilemme prouve qu'il convient de savoir obliger les hommes qui en valent la peine, et dont la reconnaissance sera durable et honorera leur bienfaiteur. L'époque classique s'en souviendra avec Fénelon. Voir J.-P. Néraudeau, « Cicéron aux Enfers, ou la conjuration des ombres », (Fénelon, *Dialogue des morts*, 31, 32, 33, 43, 46), *Présence de Cicéron*, p. 189. Lorsque Cicéron rencontre Octave, le sous-titre est « obliger les ingrats, c'est se perdre soi-même. » Cicéron dit à la fin du dialogue : « Ce qui me fâche le plus, c'est que votre lâcheté, en vous rendant odieux à tous les siècles, me rendra méprisable aux hommes critiques : ils diront que j'ai été la dupe d'un jeune homme qui s'est servi de moi pour contenter son ambition. Obligez les hommes mal nés, il ne vous en

l'encounter de César⁹¹⁴. Toutefois, ce souvenir s'exprime sous différentes formes dans les textes cicéroniens.

Notre auteur affirme craindre par-dessus tout l'accusation d'ingratitude. Il a rappelé à maintes reprises l'influence qu'a eue Pompée dans son retour d'exil⁹¹⁵ et a toujours souligné la dette qu'il avait envers lui à cet égard. Par exemple, le 12 mars 49, il dit à Atticus sa peur de passer pour un ingrat vis-à-vis de Pompée, que les troupes de César encerclent à Brindes, et dont le départ d'Italie semble imminent. Pourtant, Cicéron est tourmenté car il ne voit pas d'avenir meilleur, que ce soit l'un ou l'autre camp qui l'emporte. César prévoit en effet selon lui d'affamer Rome et l'Italie, de piller les campagnes et de spolier les riches. Voici dans ce dilemme la raison qui emporte sa décision : « Mais comme je crains la même chose de la part de mon parti, s'il n'y avait un bienfait qui en provenait, j'estimerais plus droit d'être chez moi pour endurer n'importe quel sort. Mais j'estime qu'il m'a si bien traité que je n'oserais subir l'accusation d'ingratitude, bien que tu aies déployé une défense justifiée contre cette position⁹¹⁶. » Devant l'égalité des malheurs promis, Cicéron cherche au moins à préserver sa valeur première, qui est d'honorer le passé⁹¹⁷, dans la mesure où il fut positif. Or Pompée avait eu un rôle décisif dans son retour d'exil, événement majeur dans la vie de l'épistolier.

Quelques jours auparavant, Cicéron avait déjà affirmé cette valorisation du passé. Le 8 mars 49, tandis que Pompée a fui Rome pour Brindes et invite Cicéron à le rejoindre, celui-ci écrit à Atticus qu'il craint de susciter la colère de ce chef s'il ne se conforme pas à son invitation : « Or si, alors que je le puis, je ne viens pas, alors il me sera hostile, chose que je redoute, non pas par crainte qu'il me nuise - de fait, que va-t-il faire ? -

Qui est esclave, s'il ne se soucie guère de la mort ?

mais parce que j'ai horreur de l'accusation d'ingratitude⁹¹⁸. »

revient que de la douleur et de la honte. » Ce souci de gloire *post mortem* est émouvant, mais Fénelon désamorce ce sentiment en le déconsidérant.

⁹¹⁴ B. Rawson, *The Politics of Friendship*, p. 154 et 156. L'auteur rappelle que Cicéron connaissait aussi la part que Pompée avait jouée dans le renforcement des pouvoirs de César.

⁹¹⁵ Voir *Pro Milone*, 39 ; *Post reditum in senatu*, 29 et *Post reditum in senatu*, 30.

⁹¹⁶ *Att.*, IX,7 ; t. V p. 260. *Sed cum eadem metuam ab hac parte, si illinc beneficium non sit, rectius putem quiduis domi perpeti. Sed ita meruisse illum de me puto ut a)axaristi)j crimen subire non audeam, quamquam a te eius quoque rei iusta defensio est explicata.*

⁹¹⁷ Voir aussi la lettre à Dolabella dont il donne une copie à Atticus (*Att.*, XV, 14 ; t. IX p. 201). Il dit en parenthèse à son ex-gendre, en employant une première personne du pluriel pour marquer une généralité : « or c'est notre habitude de veiller sur nos bienfaits », *beneficia autem nostra tueri solemus.*

⁹¹⁸ *Att.*, IX, 2b ; t. V p. 230. *Sin cum potuero non uenero, tum erit inimicus, quod ego non eo ueveor ne mihi noceat - quid enim faciet ?*

Tij d)e)stildou)oj tou=qanein a)frontij w)h ;
sed quia ingrati animi crimen horreo.

Ce que Cicéron redoute plus que tout, c'est « l'accusation d'ingratitude⁹¹⁹ » : (**αἰσθητὴ** *crimen*). Se met-il dans la lignée de Polybe qui décrit⁹²⁰ les Romains outrés de l'ingratitude de Démétrios de Phalère : **kol αἰσθητὴν τῆν αἰσθητὴν**? L'emploi de ce mot grec est particulièrement intéressant car une tournure avec *ingratus* n'aurait pas un sens différent. Ce n'est donc pas la valeur sémantique, mais culturelle qui est utilisée et l'on peut penser qu'en utilisant un mot grec, notre auteur rendait doublement hommage à son culte du souvenir : il rend ce qu'il doit à Pompée et à son héritage culturel. L'accusation d'ingratitude est donc la première raison qui fait basculer Cicéron vers le camp pompéien ; elle se double toutefois d'aspects secondaires, qui renforcent cette influence initiale.

La force de la *gratia* se double, en plus d'un poids historique, politique et éthique, d'un souvenir affectif qui en explique certains aspects irrationnels. L'amitié personnelle de notre auteur pour Pompée en est un premier pôle.

En effet, même si l'attachement que Cicéron manifeste à la cause de Pompée peut paraître surprenant, il n'en est pas moins réel, car il s'ancre dans un souvenir affectif. Une lettre de 49 l'atteste. Ainsi, tandis que Pompée a abandonné Rome et prie notre auteur de le rejoindre à Lucérie, celui-ci écrit⁹²¹ à Atticus vers le 16 février 49, qu'il s'abandonne de mauvaise grâce au parti des Pompéiens lorsqu'il voit quels individus le composent. Après avoir mentionné la stupidité de L. Domitius et la versatilité d'Appius Claudius, il évoque leur chef avec émotion⁹²² : « Seul, Pompée m'émeut : par son bienfait, non par son autorité. En

⁹¹⁹ Voir aussi *Att.*, IX,7 ; t. V p. 260, citée dans le paragraphe précédent.

⁹²⁰ III 16,4.

⁹²¹ *Att.*, VIII, 1 ; t. V p. 158-159.

⁹²² Mémoire et affectivité sont en effet liées. En faisant référence aux *Paradoxes des Stoïciens*, A. Michel rappelle que Cicéron reproche aux Stoïciens de ne défendre leurs opinions que par des raisonnements abstraits et serrés qui parlent peut-être à la raison dans l'instant où elle les perçoit, mais qui ne touchent pas le cœur et qui, de ce fait, n'entrent pas dans la mémoire et ne provoquent pas un assentiment durable. Il faut donc parler à la *doxa* d'une manière plus profonde, en s'adressant à la mémoire, à la nature, à l'amour. », « Cicéron et la langue philosophique : problèmes d'éthique et d'esthétique », *La langue latine langue de la philosophie*, p. 85-86.

Notre auteur affirme que la force de la mémoire provient du fait qu'elle n'est pas uniquement intellectuelle mais liée aux sentiments dans le *De domo sua* (XXXVI, 97 ; XXXVII, 98) Cicéron lie intimement mémoire et sensibilité puisqu'il affirme que la douleur provient d'une impossibilité d'oublier et que le rappel de certains de son exil ranime sa peine. Niant les méthodes du stoïcisme, détaché de tous les biens extérieurs, il se plaint en ces termes : « J'ai éprouvé, pontifes, une grande, une incroyable douleur ; j'en conviens, sans m'attribuer cette philosophie que certains me souhaitaient, en me trouvant trop affligé et abattu. Pouvais-je donc, quand j'étais arraché à tant d'objets si variés, dont je ne parle pas - car je ne saurais même aujourd'hui en rappeler le souvenir sans verser de larmes - pouvais-je oublier que j'étais homme et étouffer des sentiments communs à notre nature ? en ce cas, je ne trouverais pas mon action digne de louanges et je ne dirais pas avoir rendu quelque service à la république, si j'avais abandonné pour elle des êtres dont je me passerais sans peine ; cette insensibilité, pareille à celle du corps, qui ne sent rien quand on le brûle, serait à mes yeux torpeur plus que vertu. » Il exprime le même sentiment dans le *Pro Sestio*, 49.

effet, quelle autorité aurait-il dans cette affaire⁹²³? » Et Cicéron de rappeler le retournement de Pompée : lorsque tous craignaient César, il l'avait en affection, et désormais, il estime que tous doivent le suivre dans l'hostilité qu'il nourrit contre son ancien ami. Cette contradiction pompéienne objectivement indéniable entre cependant moins en compte dans la mémoire de notre auteur que les bienfaits qu'il a reçus de lui.

Par ailleurs, cette première affection se double d'une profondeur temporelle inscrite dans le lignage même. L'attitude ambiguë de Cicéron vis-à-vis de Pompée ne peut se comprendre si l'on omet les liens⁹²⁴ qui unissaient déjà Cicéron au père de ce dernier. Il faut également se souvenir de l'immense prestige de Pompée, qui avait marqué notre auteur au point que « Quatre ans avant la conjuration de Catilina, Cicéron prononça son premier grand discours politique, *Pour la loi Manilia*, dans lequel il conseillait de concentrer entre les mains de Pompée d'immenses pouvoirs militaires, afin de venir à bout de Mithridate et d'étendre à tout l'Orient méditerranéen la domination romaine⁹²⁵. » Enfin, Cicéron vanta à maintes reprises les bienfaits reçus de Pompée⁹²⁶ et il ne manque pas de rappeler ses qualités dans le *De Domo*⁹²⁷. Les multiples *gratiae* valaient donc à cet homme le soutien de Cicéron, dans une juste modération⁹²⁸. Cette dimension affective explique également la confiance initialement accordée à cet homme. A son retour de Cilicie, Cicéron rencontre Pompée et écrit à Atticus le 26 décembre 50 l'impression qui ressort de cet entretien. Devant un homme confiant dans ses troupes et sûr de mépriser César si celui-ci s'emporte, l'épistolier est rassuré. Même s'il songe que Enyalios (Arès) est également favorable aux deux partis, il écrit : « j'étais pourtant soulagé de mon souci en entendant un homme courageux, expérimenté et absolument fort de son autorité raisonner *en termes politiques* sur les dangers d'une paix feinte⁹²⁹. » Impressionné par cette apparence et mu par la gratitude, Cicéron passe outre les objections et réticences pour choisir le camp pompéien. Le poids de la mémoire, objective et subjective, l'a emporté.

⁹²³Att., VIII, 1 ; t. V p. 158-159. *Unus Pompeius me mouet : beneficio, non auctoritate. Quam enim ille habeat auctoritatem in hac causa ?*

⁹²⁴Voir P.-F. Mourier, Cicéron, *l'avocat et la République*, p. 20.

⁹²⁵*Ibid.*, p. 33.

⁹²⁶*De Finibus*, Livre II, XVIII, 57 : « notre ami Pompée, lequel dans la rectitude de ses actes mérite notre reconnaissance ; car il aurait pu être aussi impunément inique qu'il eût voulu. »

⁹²⁷*De Domo*, 12-16.

⁹²⁸Néanmoins, comme le note Claude Nicolet, « les pouvoirs que, sur l'initiative de Cicéron, on lui (à Pompée) confia en 57, quoique considérables, l'étaient cependant moins que ceux qu'avait proposé pour lui un tribun de ses amis, C. Messius. » Une lettre à Atticus (Att., IV, 1, 7 ; t. II p. 95) de septembre 57 témoigne de la modération de notre auteur par rapport à Messius, qui souhaitait mettre tout l'argent de l'Etat à la disposition de Pompée, tout en affirmant le soutien complet de Cicéron à Pompée. *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 276.

⁹²⁹Att., VII, 8 ; t. V p. 70. *tamen leuabar cura uirum fortem et peritum et plurimum auctoritate ualentem audiens pol itikwǰ de pacis simulatae periculis disserentem.*

Par quel mécanisme cette influence affective est-elle possible pour la mémoire ? une caractéristique nous paraît devoir être impérativement citée dans notre examen du souvenir. La mémoire à elle seule restitue le plaisir de la présence, s'il faut en croire le *De Amicitia*: « Mais pourtant je tire un tel plaisir du souvenir de notre amitié qu'il me semble avoir vécu dans le bonheur parce que j'ai vécu avec Scipion⁹³⁰ (...) » C'est par un fonctionnement des images que l'abstraction peut rapprocher des périodes de temps éloignées. Ressemblant à une sorte de vision, la mémoire place sous le « regard de l'esprit » des images ; entre images réelles ou mémorisées la similitude efface la différence de temporalité. Un passage du *De Amicitia*⁹³¹ nous livre cette pensée importante pour la compréhension du temps « cicéronien » : « Mais nous parlons des amis qui sont sous nos yeux, que nous voyons ou pour lesquels nous recevons par notre mémoire <les images de> ceux qu'une vie commune nous a fait connaître. » Evoquant plus loin dans cet ouvrage son amitié pour Scipion et leurs activités communes, le narrateur expose le pouvoir de la mémoire⁹³², qui supplée à l'absence et s'oppose à la douleur de la séparation. La mémoire est donc essentiellement visuelle⁹³³ et crée un effet de proximité spatiale hautement favorable à un rapprochement temporel. De plus, ce type de rapprochement était courant à l'époque : la mémorisation donne lieu à un exercice constant pour les hommes de l'Antiquité⁹³⁴ car la mémoire occupe alors une place bien plus importante que de nos jours. En amenant à l'esprit un passé réaliste, elle propose des modèles de vie de façon structurante : « Comprendons désormais la vertu comme ce qui vient de nos habitudes de vie et de conversation, ne la mesurons pas à la magnificence des termes,

⁹³⁰ *De Amicitia*, IV, 15. *Sed tamen recordatione nostrae amicitiae sic fruor, ut beate uixisse uidear, quia cum Scipione uixerim (...)*

⁹³¹ *Ibid.*, XI, 36 : *Sed loquimur de iis amicis qui ante oculos sunt, quos uidemus aut de quibus memoria accepimus, quos nouit uita communis.*

⁹³² *Ibid.*, XXVII, 104. Parlant de souvenirs amicaux, il écrit : « En effet, que dirai-je de notre goût de toujours connaître et apprendre, dans lequel, loin des yeux du peuple nous consumons tout notre temps de loisir ? Le souvenir de ces choses et leur réminiscence, si elles disparaissaient avec ce temps-là, je ne pourrais en aucune manière sentir le regret d'un homme pourtant très proche et cher. Mais ces choses ne se sont pas éteintes mais sont plutôt nourries et augmentées par ma réflexion et ma mémoire (...) » *Nam quid ego de studiis dicam cognoscendi semper aliquid atque discendi, in quibus remoti ab oculis populi omne otiosum tempus contriuimus ? Quarum rerum recordatio et memoria si una cum illo occidisset, desiderium coniunctissimi atque amantissimi uiri ferre nullo modo possem. Sed nec illa extincta sunt alunturque potius et augentur cogitatione et memoria mea (...).*

⁹³³ Dans le *De Finibus* (Livre III, II, 8), où l'on voit Cicéron s'intéresser au développement culturel du jeune Lucullus au début du dialogue, notre auteur marque nettement l'association entre souvenir et image. « d'abord j'y suis porté par le souvenir de son grand-père (...) ensuite, j'ai sans cesse devant les yeux Lucullus... »

⁹³⁴ Dans le *De Senectute* (II, 38) Cicéron met ces mots dans la bouche de son personnage : « J'ai en main le septième livre de mes Origines ; je rassemble tous les souvenirs de l'Antiquité ; je rédige maintenant surtout les plaidoyers des causes illustres que j'ai défendues ; je traite de droit augural, pontifical, civil : je pratique beaucoup les lettres grecques, et, à la façon des pythagoriciens, je me rappelle, le soir, pour exercer ma mémoire, ce que j'ai dit, entendu, accompli chaque jour. » .

comme font certains sages, et tenons pour hommes de bien ceux qui sont considérés comme tels : les Paul Emile, Caton, Galus, Scipion, Philus. Ils suffisent à la vie de tous les jours et laissons de côté ceux qui ne se rencontrent jamais nulle part⁹³⁵. » Le souvenir ému de personnalités réelles demeure donc inscrit dans la sensibilité et y pérennise des images et un attachement. La reconnaissance due aux bienfaits passés est donc fortifiée par la réminiscence vivace du cœur.

On comprend alors que l'importance accordée à la gratitude aille même si loin qu'elle amènera notre auteur à un plaidoyer paradoxal, une fois que César l'aura emporté. Il le prie en effet de reconnaître en lui un homme reconnaissant et loyal⁹³⁶ et de croire que s'il l'est avec lui, il se devait aussi de l'être avec Pompée. Cet argument manifeste aussi l'importance de cette notion à son époque, et en tout cas auprès d'un homme comme César, même s'il cultivait, lui, plutôt la clémence.

L'importance de la mémoire et la *gratia* nous amène donc à examiner une nouvelle dimension du souvenir : l'éthique. L'usage que fait Cicéron de la mémoire ne semble pas être objectif et impartial. Ne privilégie-t-il pas certains souvenirs plutôt que d'autres en les pondérant différemment ?

b- Sélection de données : les limites de la continuité.

1-Problèmes éthiques du souvenir.

Nous venons de constater qu'un problème se pose quand deux souvenirs se contredisent. Par exemple, l'attachement à une personne ne va pas sans contrainte et difficulté. Que faire si l'ami d'antan évolue en tyran potentiel ? et s'oppose à un autre allié ? La question devient plus cruciale et tendue dans le cas de la filiation. La sagesse exige-t-elle de prolonger à tout prix les relations avec une famille ? Normalement, la logique voudrait,

⁹³⁵ *De Amicitia*, 21. *Iam uirtutem ex consuetudine uitae sermonisque nostri interpretemur nec eam, ut quidam docti, uerborum magnificentia metiamur uirosque bonos eos, qui habentur, numeremus, Paulos, Catones, Galos, Scipiones, Philos. His communis uita contenta est, eos autem omittamus, qui omnino nusquam reperiuntur.*

⁹³⁶ *Att.*, IX, 11a, 3 ; t. V p. 276-278.

surtout à Rome⁹³⁷, que les liens d'amitié noués entre familles perdurent par-delà les générations. Cicéron souscrit-il à cette règle générale, sans examiner plus avant la valeur de celui à qui il accorde son amitié, pour des raisons familiales ? Ou ancre-t-il ces rapports sur une amitié véritable, faite d'estime personnelle, et non sur des « relations » mondaines dépourvues de contenu ?

Il semble qu'un compromis entre clientélisme et authenticité l'amène à des attitudes très nuancées. Ce fut le cas envers le fils d'Hortensius, qui s'était couvert de honte lors des jeux de gladiateurs à Laodicée. Il évoque avec humour pour Atticus ses démarches : « Pour ma part, à cause de son père, je l'ai invité à dîner le jour de son arrivée, et à cause de ce même père, rien de plus⁹³⁸ ». Comment mieux marquer le souci prépondérant d'honorer des qualités plutôt que des liens diplomatiques creux ? De fait, ayant décliné l'invitation de ce fils indigne de revenir avec lui à Rome, Cicéron exprime avec délicatesse ses raisons. Les sentiments priment donc sur la mondanité et le présent sur la continuité : « Je ne le veux assurément pas, pour ne pas offenser un père que, ma foi, j'aime beaucoup ; mais s'il est voué à être mon compagnon, j'équilibrerai les choses de façon à n'offenser en rien l'homme que je veux le moins offenser⁹³⁹. » En acceptant les défauts du fils, il deviendrait indigne des qualités du père et le lien d'amitié serait donc rompu à la base. Cette attitude nous renvoie à celle que Cicéron tint auparavant dans son procès contre Verrès⁹⁴⁰, comme M. Dondin-Payre le rappelle⁹⁴¹ : « Quand Cicéron incite le préteur Acilius Glabrio à la sévérité envers Verrès, il lui rappelle la sévérité de son père, qu'il se doit d'imiter ; la stratégie parentale est imposée. » Le respect des liens entretenus avec un père porte donc à honorer un fils a priori, ou du moins à le ménager en souvenir de son père ; toutefois, on voit dans l'exemple du fils d'Hortensius que Cicéron sait assigner une limite à cette continuité⁹⁴². C'est pour rester digne des qualités du père qu'il restreint ses relations avec un fils qui « dégénère » au sens cornélien. La

⁹³⁷ M. L. Clarke, *The Noblest Roman* p. 37 et *passim*. Les ancêtres de Brutus furent souvent rappelés à celui-ci pour l'inciter à imiter leur exemple et éliminer le tyran César.

⁹³⁸ *Att.*, VI, 3 ; t. IV p. 212. *Hunc ego patris causa uocaui ad cenam quo die uenit, et eiusdem patris causa nihil amplius.*

⁹³⁹ *Ibid.*, p. 212. *Nolo quidem, ne offendam patrem quem me hercule multum diligo ; sin fuerit meus comes, moderabor ita ne quid eum offendam quem minime uolo.*

⁹⁴⁰ *Verr.*, 51-52 et II, 1, 26.

⁹⁴¹ « La stratégie symbolique de la parenté sous la république et l'empire romains », *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, p. 64.

⁹⁴² De même, on peut se demander pour quelle raison notre auteur, si attaché à la continuité familiale, n'a guère évoqué sa postérité par son fils Marcus. S. Dixon, *The Roman Family*, p. 139-140.

continuité n'est donc pas une valeur inconditionnelle dans la pensée de notre auteur⁹⁴³ à ce stade.

De fait, le désir de continuité n'est pas sans poser problème et aboutit parfois à des attitudes extrêmes, notamment si la faute d'un père rejaillit sur ses enfants. Ceux-ci en sont-ils responsables ? Cette logique était pourtant courante dans l'Antiquité et c'est dans cette lignée que Cicéron adopte une position intransigeante vis-à-vis des enfants de Lépide, déclaré ennemi public (*hostis publicus*) par vote du sénat et par conséquent privé de ses biens⁹⁴⁴. Une lettre à Brutus de juillet 43 montre un Cicéron insensible aux requêtes des proches de Lépide. Il se déclare même outré qu'on l'implore pour ses enfants alors que justement une chose admirable dans la loi, c'est que la tendresse des pères resserre les liens entre eux et l'Etat. « Ainsi, c'est Lépide qui est cruel envers ses enfants, ce n'est pas celui qui déclare Lépide ennemi public⁹⁴⁵ » conclut-il. Cicéron laisse donc parfois une place de choix au poids généalogique, tel que la loi le prévoit et l'impose pour la sûreté de l'Etat. Dans le climat empoisonné des dernières années de la république, tandis que de nombreux fils de proscrits revendiquent une réhabilitation, Cicéron fait preuve d'intransigeance, comme en témoignent les fragments d'un discours prononcé contre un projet de loi qui visait à les intégrer à la vie politique⁹⁴⁶. Cette position est toutefois nuancée : il prit néanmoins une position inverse et il fit jouer un argument familial dans un cas similaire contre Verrès, certainement pour émouvoir l'auditoire⁹⁴⁷. Dans l'affaire des enfants de Lépide, il se laissa finalement fléchir et changea de résolution, allant jusqu'à parler au Sénat en faveur de ces enfants⁹⁴⁸. Cicéron démontre une fois encore son pragmatisme en la matière. La volonté de continuité prévaut en général mais il refuse de s'y laisser enfermer. La parenté n'est pas en effet une garantie systématique ; une marge de liberté demeure. C'est ce qu'implique une adresse à Antoine

⁹⁴³ Si l'on peut s'étonner que Cicéron ait conservé des liens avec Dolabella après que celui-ci a divorcé d'avec sa fille et après le décès de celle-ci, il faut se souvenir que l'existence d'un descendant commun (Lentulus) maintenait cependant un lien entre les deux hommes. *Ibid.*, p. 140.

⁹⁴⁴F. Hinard « Solidarités familiales et ruptures à l'époque des guerres civiles et de la proscription », *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine* „ p. 564.

⁹⁴⁵ *Brut.*, I, 12, 2 ; t. XI p. 155. *Itaque Lepidus crudelis in liberos, non is qui Lepidum hostem iudicat.*

⁹⁴⁶*Pis.* 4. « J'ai fait en sorte que des jeunes gens honnêtes et méritants, mais que la situation où ils se trouvaient destinait évidemment, s'ils obtenaient quelque magistrature, à provoquer un bouleversement dans l'Etat, fussent, en m'attirant leur inimitié, mais sans compromettre le sénat, exclus des listes d'éligibilité. », F. Hinard, « Solidarités familiales et ruptures à l'époque des guerres civiles et de la proscription » p. 569.

⁹⁴⁷ *Ibid.* p. 566-7 : F. Hinard rappelle l'affaire Trébonius. Cet homme, dont le frère était un proscrit, avait stipulé dans son testament que ses héritiers ne pourraient hériter que s'ils léguaient une part d'héritage à leur oncle. Un seul le fit et Verrès le priva de sa part, au profit des autres enfants qui avaient refusé. Et F. Hinard de commenter : « Cicéron n'est pas d'une entière bonne foi lorsqu'il reproche à Verrès cette décision somme toute modérée (puisque la *lex Cornelia* prévoyait la peine de mort pour quiconque aidait un proscrit) ; ce qui est remarquable, en tout cas, c'est que l'orateur utilise la référence aux valeurs familiales (l'héritier fidèle était un affranchi des *Trebonii*) pour émouvoir l'auditoire contre son adversaire. »

⁹⁴⁸ M. L. Clarke, *The Noblest Roman*, p. 55.

dans la *Deuxième Philippique*⁹⁴⁹ : « Tu as préféré ressembler à ton beau-père qu'à ton oncle. » Entre les multiples « passés » dont hérite un individu, il peut et doit choisir le plus bel exemple, nouvelle stratégie d'optimisation. Notre auteur est donc favorable à la continuité globalement, mais elle ne doit pas se réaliser à tout prix. Cela nous amène donc à considérer comme ce choix doit s'opérer. Nous avons vu que tout ce qui est durable n'est pas bon par cela seul. Il faudra donc user de discernement pour encourager les éléments positifs et éliminer les aspects négatifs. Une fois encore, la philosophie du quotidien se veut une optimisation. Elle série les éléments pour faire perdurer les meilleurs et abandonner les moins bons.

⁹⁴⁹ *Deuxième Philippique*, VI, 14 : *uitrici te similem quam auunculi maluisti.*

2-Démarches de choix.

La volonté de continuité se heurtant donc à des problèmes de superposition, voire de rivalité entre souvenirs, il convient donc de poser certains choix. Quels éléments notre auteur choisit-il d'éliminer ? en fonction de quels critères et de quelles conditions ? Cette démarche est délicate car elle suppose d'instaurer ou d'affirmer des priorités, ce qui reflète nécessairement des partis-pris philosophiques. De plus, puisque nous avons vu que la conservation du passé comportait une dimension éthique, le choix pourrait remettre celle-ci en cause. L'enjeu est donc de taille, et semble avoir été résolu avec peine et « au coup par coup » par notre auteur. Tâchons cependant de retrouver la cohérence d'ensemble de ses choix.

Commençons par le problème le plus simple, qui appelle la solution la plus simple. Pour ce qui est des souvenirs négatifs et déplaisants, Cicéron a tout intérêt à les évacuer. Il sait se dégager d'une forme du passé qui ne s'actualise plus de façon satisfaisante. La faveur dont jouit l'ancienneté d'une famille par exemple ne lui paraît pas plus probante que la qualité personnelle et actuelle des individus. Ainsi, Cicéron ne définit pas les *optimates* par leur origine, mais par leur valeur propre⁹⁵⁰. On voit alors que la perception du temps rejoint une pensée sociale et politique de forme méritocratique et l'exemple que nous avons vu précédemment avec le fils d'Hortensius allait déjà dans ce sens.

Oublier certains éléments du passé est un acte nécessaire, et d'autant plus aisé que ces éléments étaient douloureux. En même temps, savoir surmonter cette étape permet une libération et une force intérieure accrue. Par exemple, un épisode pénible, comme l'exil le fut pour notre auteur, lui inspira plutôt l'envie d'un dépassement. Cela ne signifie pas que ce passé soit effacé, mais que l'assimilation de l'événement soit faite et n'handicape pas l'avenir. Le sentiment d'avoir atteint la limite de ce qui était dû offre une grande liberté intérieure ; le

⁹⁵⁰ Voir P. Boyancé, « Les *optimates* ne sont vraiment les meilleurs que s'ils font effort pour mériter de l'être. Noblesse oblige. Cicéron ne reconnaît pas de vrais *optimates* dans ces aristocrates uniquement occupés de leurs viviers et de leurs débauches. Et d'autre part les *optimates* ne sont pas une caste fermée. » P. Boyancé rappelle que dans le *Pro Sestio* Cicéron « fait figurer tous les éléments de la société qui apportent à celle-ci la contribution d'une activité réglée et féconde. En fait le recrutement reste subordonné aux réalités existantes et sur ce point Cicéron ne s'explique guère. » Cicéron tient donc compte des faits - car il n'est pas un révolutionnaire - mais les dépasse. « C'est qu'en droit ses exhortations politiques s'adressent à tous les citoyens vertueux selon les canons de la philosophie. Ce qui est important, ce n'est pas le point de départ, mais c'est la tendance et cette tendance va dans le sens de l'universalité humaine. » *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 344-345 (= *Miscelanea de Estudos a Joaquim de Carvalho*, numero 8, 1962, p. 849-854.)

passé intégralement accompli dégage des craintes que l'avenir pourrait susciter. Ainsi, dans le *De Domo sua*, Cicéron évoque une vision originale de son parcours. Face à Clodius qui le poursuit encore, il affirme que par son exil il est quitte : « Pour moi, j'ai payé mon tribut ; je ne crains ni violence ni assaut ; j'ai épuisé les sentiments des envieux, j'ai apaisé la haine des méchants, j'ai même assouvi la perfidie et la scélératesse des traîtres⁹⁵¹. » Cicéron opère donc une sélection et un filtrage des données antérieures, laissant de côté celles qu'il juge négatives.

C'est aussi la démarche qu'il propose à Quintus Métellus Népos dans une lettre qu'il lui adresse en janvier 57. Celle-ci nous montre une tentative opérée par Cicéron pour renforcer les bonnes dispositions de son destinataire à son égard car celui-ci a prononcé un discours en sa faveur et notre auteur souhaite encourager cette tendance ; en même temps, il apparaît que pour ce faire, Métellus a choisi d'ignorer d'autres attaches dans le passé⁹⁵² : « Toi, tu t'es vaincu pour sacrifier tes inimitiés personnelles à la république⁹⁵³ ». Il s'agit d'oublier le passé et les dissensions pour former une cohésion bénéfique à la République. Cette vertu qui consiste à gommer des éléments pénibles du passé dont on choisit de ne plus se souvenir, afin de recommencer à neuf porte un nom spécifique en latin : la *clementia*⁹⁵⁴, qui apparaît dans cette même missive : « Si ta clémence te pousse à m'apporter de l'aide, je t'affirme que je serai, en toutes choses à tes ordres⁹⁵⁵ ». Par ce dépassement sera scellé un soutien mutuel. C'est une véritable re-naissance que propose notre auteur. Le mauvais passé est consciemment, ou du moins officiellement écarté de la mémoire afin de laisser le champ libre au meilleur dans le présent et le futur.

On peut même dire que chez notre épistolier, mémoire et oubli sont volontaires. Mémoire et oubli étant indissolublement liés, il est naturel que certains faits tombent dans

⁹⁵¹ *De Domo sua*, XVII, 44. *Equidem iam perfunctus sum ; nullam uim, nullum impetum metuo ; expleui animos inuidiosorum, placui odia improborum, saturavi etiam perfidiam et scelus proditorum.*

⁹⁵² L.-A. Constans renvoie sur ce point au *Pr. Sest.*, 33, 72 et *Fam.*, V, 4, 2. Métellus avait des liens de famille avec Clodius et Clodia, sœur de celui-ci, avait épousé Métellus Celer, frère du consul. Comme P. Clodius et Ap. Claudius sont souvent dits *fratres* par Cicéron, on a supposé avec vraisemblance qu'ils étaient cousins germains et qu'Appius Claudius Pulcher, père de ceux-là, avait épousé Cécilia Métella, tante de ceux-ci.

⁹⁵³ *Fam.*, V, 4, 2 ; t. II p. 81. *Tu, tuas inimicitias ut rei p. donares, te vicisti.*

⁹⁵⁴ Au sujet de cette notion, voir J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 263. Le but de la *clementia* est l'affermissement de liens existants ou la conclusion de nouvelles amitiés. Si son adversaire oublie son inimitié, ce sera par *clementia* car Cicéron tente de faire pression sur son destinataire pour qu'il reste dans ses bonnes dispositions à son égard, en dépit de certaines influences familiales (Clodius et Claudia).

⁹⁵⁵ *Fam.*, V, 4, 2 ; t. II p. 80-81. *Quod si mihi tua clementia opem tuleris, omnibus in rebus me fore in tua potestate tibi confirmo.*

l'oubli pour que d'autres subsistent. Ce qui est plus surprenant est de le faire de façon concertée. Cicéron écrit pourtant à Atticus le 17 mars 49 au sujet de Pompée : « Quant au fait que tu me loues d'avoir oublié, comme je te l'ai écrit, les actes et fautes de notre ami dans le passé, c'est effectivement ce que je fais. Bien plus, les mauvaises actions mêmes qu'il a commises envers moi-même, et que tu rappelles à ma mémoire, je ne m'en souviens pas. Tant vaut plus auprès de moi la reconnaissance d'un bienfait reçu que la douleur de l'injustice subie⁹⁵⁶ ! » L'attitude de Cicéron paraît paradoxale : ce qu'on peut rappeler à sa mémoire est précisément (*ipsa*) ce qu'il n'a pas gardé en mémoire. Il existe donc pour lui, du moins dans ses affirmations et sa correspondance, un acte volontaire de mémoire, et donc d'oubli.

Parmi les différents faits qui se sont produits dans le passé, la mémoire n'en retient donc que certains, s'ils sont constructifs ou positifs. Nous retrouvons ici l'aspect positif de la philosophie cicéronienne. Il existe un filtre de la mémoire qui retient le négatif ou laisse subsister les bons souvenirs. Certes les événements passés sont immuables, mais il nous appartient de sélectionner ceux que nous voulons rappeler à notre mémoire. Un texte théorique éclaire, à notre sens, cette position. L'Epicurien⁹⁵⁷ du *De Finibus*⁹⁵⁸ reconnaît les sentiments qu'induit la remémoration, et prône une sélection consciente des données du passé afin d'en optimiser les conséquences sur le présent vécu : « Mais si l'attente des biens <futurs> élève notre courage, le souvenir des biens <passés> nous réjouit. Les insensés se remémorent les maux passés et s'en font une torture ; les sages, eux, trouvent du plaisir dans les biens passés en les renouvelant par un bienfaisant souvenir. Or il est en notre pouvoir aussi bien d'ensevelir en quelque sorte dans un perpétuel oubli les choses fâcheuses que de conserver l'aimable et doux souvenir des choses heureuses. C'est seulement à la suite d'une revue du passé faite par nous d'un regard perçant et attentif que vient un sentiment soit de peine, si ce passé est mauvais, soit de joie, s'il est bon. » Ce tri rejoint parfaitement la volonté de sélection du meilleur que nous avons souvent constatée chez notre auteur. Il n'en est pas moins difficile à effectuer.

⁹⁵⁶Att., IX, 9 ; t. V p. 264-265. *Quod laudas quia obliuisci me scripsi ante facta et delicta nostri amici, ego uero ita facio. Quin ea ipsa, quae a te commemorantur secus ab eo in me ipsum facta esse, non memini. Tanto plus apud me ualere beneficium gratiam quam iniuriae dolorem [uolo] !*

⁹⁵⁷Serait-ce un alter ego d'Atticus ?

⁹⁵⁸*De Finibus*, Livre I, XVII, 57.

Par un acte réfléchi, Cicéron revient sur le passé, l'analyse et en extrait les éléments les plus porteurs tout en éliminant ceux qui nourrissent rancœurs et pensées négatives. On le voit particulièrement dans les conflits entre souvenirs, certains étant négatifs et d'autres positifs. Le cas de la reconnaissance (*gratia*), étudiée précédemment, envers Pompée est marqué par ce tiraillement entre une résolution voulue positive et des souvenirs pénibles qui remontent spontanément à sa mémoire. Nous avons une illustration de ce que l'on pourrait appeler une « double mémoire ». La lettre du 22 ou 23 mars 49, dans laquelle Cicéron dresse pour Atticus le bilan de sa conduite et de ses choix vis-à-vis de César et Pompée, le montre bien. Au moment où il s'avère que Pompée a quitté l'Italie et où se pose la question de le suivre en Epire, Cicéron revient sur les motifs de son adhésion à sa cause. La reconnaissance était une valeur majeure pour notre auteur, qui jouait notamment en faveur de Pompée. Cette lettre montre combien il s'agit d'un choix raisonné, mais aussi fragile. Cicéron explique pourquoi il a, dans sa missive précédente, passé en revue les lettres d'Atticus. Il souhaitait être consolé « Car ce ne sont pas tant les maux présents qui m'angoissent que le soupçon d'avoir fauté par irréflexion⁹⁵⁹. » Après avoir repris des lettres d'Atticus, pour y relire les conseils que celui-ci lui donna vis-à-vis de Pompée, lorsque celui-ci quitta l'Italie, Cicéron dresse un bilan enfin lucide sur son attitude. « Quant à ce que tu m'écris⁹⁶⁰, que c'est davantage à cause de mes affirmations que de son mérite que je passe pour lui avoir une si grande dette, c'en est ainsi. C'est bien moi qui toujours ai porté aux nues ses 'dignes actions', et certes d'autant plus que je craignais que ce 'digne homme' ne pensât que je me souvenais du passé. Or si je m'en souvenais complètement, je devrais cependant suivre désormais la ressemblance avec [mon attitude⁹⁶¹] à cette époque-là. Il ne m'aida en rien alors qu'il le pouvait ; mais ensuite il se montra un ami, même un grand, et je ne sais pas vraiment pour quelle raison. Donc, même attitude de ma part envers lui. Bien plus, nous partageons à égalité ce trait, d'avoir été dupé par les mêmes personnes⁹⁶². » Cicéron nous rappelle ici que certes Pompée contribua à son rappel d'exil, mais qu'il n'avait guère agi pour l'empêcher. Entre les deux attitudes,

⁹⁵⁹Att., IX, 13a ; t. V p. 285. *Nec enim me tam haec mala angebant quam suspicio culpa ac temeritatis meae.*

⁹⁶⁰Ibid., p. 285. *Quod mea praedicatione factum esse scribis magis quam illius merito ut tantum ei debere uiderer, est ita. Ego illa extuli semper, et eo quidem magis ne quid ille superiorum meminisse me putaret. Quae si maxime meminisse, tamen illius temporis similitudinem iam sequi deberem. Nihil me adiuuit cum posset ; sed postea fuit amicus, etiam ualde, nec quam ob causam plane scio. Ergo ego quoque illi. Quin etiam illud par in utroque nostrum, quod ab eisdem illecti sumus.*

⁹⁶¹Notre traduction diffère sensiblement de celle de J. Bayet, qui, lui, traduit : « je devrais maintenant répondre à son attitude présente », faisant de *illius* un pronom qui reprendrait Pompée. Nous pensons au contraire que cet *illius*, par opposition à *iam*, renvoie à *illa* et *superiorum* de la phrase précédente, et représente un exemple que Cicéron décide de suivre (*sequi*).

⁹⁶²J. Bayet se demande si Cicéron fait allusion à Clodius et César en particulier (édition des Belles Lettres, t.V note 5 p. 285).

d'indifférence, puis d'aide, Cicéron a choisi d'honorer publiquement, et même haut et fort, celle d'un Pompée-bienfaiteur⁹⁶³. Même dans ses lettres à Atticus, il mit longtemps en avant cette démarche. Or parmi ses souvenirs, il en est d'autres qu'il ramène à la surface de sa conscience ou du moins de ses lettres, maintenant que Pompée a abandonné Rome. On constate donc qu'il possède une double mémoire : l'une, extrêmement sélective et liée à des choix interprétatifs, l'autre, involontaire, qui fait affleurer d'autres éléments.

On peut donc parler de « mémoire volontaire et sélective » mais cette reprise partielle du passé posa parfois de graves problèmes à Cicéron. Que faire d'un passé encombrant ? peut-on tout remiser impunément « aux oubliettes » ? La question est d'autant plus cruciale que nous avons mesuré l'importance éthique du souvenir pour le maintien de la vérité. Quel sera le critère du « remodelage » pour éviter une réécriture concertée de ce qui fut ? La question se posa par exemple de façon aiguë lorsque Brutus lui demanda de faire l'éloge funèbre de Caton sans mentionner les choix politiques de celui-ci, contraires à César, qui était le vainqueur du moment, ou lorsque ce même Brutus publia lui-même un *Caton* dans lequel il relate une séance au sénat en faussant la réalité, le rôle de son oncle Caton devenant plus important que celui de Cicéron⁹⁶⁴. Le problème est alors que la mémoire, en faisant intervenir l'esprit d'un individu, ouvre la voie à la subjectivité⁹⁶⁵.

Une première trace de cette subjectivité est la capacité du souvenir à initier un cycle de retours en arrière. Par exemple, dans le processus de réminiscence, un phénomène de superposition se produit parfois, renvoyant un souvenir à un autre, antérieur. On le constate lorsque, dans sa difficulté à poser un choix entre César et Pompée dans une situation

⁹⁶³ Cf. *De imperio Cn Pompei*, 29, où Cicéron vante les qualités de Pompée : « Or désormais, quel discours peut-on inventer qui puisse être à la hauteur de la qualité de Pompée ? (...) : en effet, il ne s'agit pas seulement de vertus de commandant qui sont appréciées par la foule : l'effort dans l'activité, le courage dans les dangers, le zèle dans l'action, la rapidité pour la mener à bien, la résolution dans les prévisions. » *Iam uero uirtuti Cn. Pompei quae potest oratio par inueniri ? (...)* : *Neque enim solae sunt uirtutes imperatoriae quae uolgo existimantur : labor in negotiis, fortitudo in periculis, industria in agendo, celeritas in conficiendo, consilium in prouidendo*. Cité dans une analyse de la *virtus* par J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p.245

⁹⁶⁴ Voir *Att.*, XII, 21 ; t. VIII p. 50. Cicéron renvoie, indigné, à Atticus une lettre de Brutus que celui-ci lui avait transmise. Brutus laisse croire que Caton avait été le premier à demander le supplice pour Catilina alors que tous les orateurs avant lui en avaient fait autant, mis à part César. Brutus atténue aussi la part d'initiative de Cicéron, pour en conférer la gloire à Caton. Notre auteur, ayant lui-même rédigé un *Caton* avec minutie (*Fam.*, XVI, 22 ; t. VII p. 49-50), est offusqué de ces rectifications fallacieuses.

⁹⁶⁵ Elle donne donc lieu à des mythifications ainsi qu'à des rectifications et flottements temporels : « Ainsi dans l'examen des constitutions de Sparte et d'Athènes, l'Athènes idéale dont Isocrate dresse le portrait 'paraît plus proche de la Sparte idéalisée de Xénophon que de l'Athènes de son temps'. Il est difficile d'en préciser la date » ; c'est une Athènes du passé, disparue comme l'Atlantide de Platon, Athènes de Thésée aussi bien que de Solon, fidèle aux principes de la πάτριος πολιτεία qui animèrent aussi l'ancienne constitution de Lycurgue à Sparte. » M. Trédé, *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 279 et *ibid.*, note 115 : J. Bordes, *Politeia dans la pensée grecque jusqu'à Aristote*, Paris, 1982.

complexe, Cicéron amalgame ce duo avec d'illustres Grecs. On pourrait à nouveau parler de « double mémoire », nourrie du référent essentiel que constitue pour lui le monde grec⁹⁶⁶.

A son retour de Cilicie, Cicéron mesure tout le pouvoir acquis par César et consenti par Pompée. Celui-ci reste seul à pouvoir s'opposer au grand général, et à la force qu'il lui a cédée. Néanmoins, Cicéron affirme ne pas vouloir chercher « où est le vaisseau des Atrides⁹⁶⁷ », c'est-à-dire ne pas rechercher à tout prix un terrain d'entente entre César et Pompée, assimilés à Ménélas et Agamemnon, entente que symbolise ce bateau (**skafoj**) sur lequel les deux chefs danaens avaient embarqué. Cicéron reprend ici avec une légère transformation, qu'Atticus avait inaugurée avant lui, les *Troyennes*⁹⁶⁸ d'Euripide, quand Cassandre s'abandonne à l'esclavage et demande « où est le vaisseau des Atrides ». Il dit en effet avec solennité : « j'aurai pour seul vaisseau celui que Pompée gouvernera⁹⁶⁹ ». En faisant de Pompée un nouvel Agamemnon, Cicéron lui confère le commandement suprême et le prestige littéraire du chef de l'expédition mythique des Grecs. Il renvoie aussi son imaginaire et celui du lecteur vers une grille de lecture du monde très décalée par rapport à la réalité de son temps. Une fois encore, la mémoire cicéronienne s'avère éloignée d'une maîtrise rationnelle et proche d'un imaginaire subjectif. Elle est donc beaucoup moins rigide que ne la voudrait notre auteur en théorie quand il affirme souhaiter rejeter des pans du passé.

On peut donc conclure que Cicéron cherche à développer la continuité dans ses actions. De façon générale, il existe une pensée synthétique de l'unité chez Cicéron, dans le domaine politique⁹⁷⁰ comme intellectuel⁹⁷¹, de même que l'esprit de cohésion est extrême chez lui, d'un point de vue social ou éthique⁹⁷². Pour maintenir cette unité, Cicéron utilise

⁹⁶⁶ Voir plus bas notre quatrième partie.

⁹⁶⁷ *Att.*, VII,13 ; t. V p. 55. **Pou-skafoj toltwa Atreidwa** ;

⁹⁶⁸ *Troyennes*, vers 455.

⁹⁶⁹ *Att.*, VII,13 ; t. V p. 55. **mihi skafoj unum erit quod a Pompeio gubernabitur.**

⁹⁷⁰ Voir l'analyse faite par A. Michel et C. Nicolet (*Cicéron*, p. 69) de la fonction de médiateur qu'a Cicéron et de ses bonnes relations avec César, Pompée, Caton, les césariens, les chevaliers, notamment dans les municipes. Il séduit aussi bien les fripons pour son enjouement que les sages pour ses écrits. « Cicéron est donc seul à Rome à être l'ami de tout le monde. »

⁹⁷¹ On peut aussi voir comme une synchronie l'unité des savoirs, telle que Cicéron la décrit dans son discours *Pro Archia*, I, 2 : *Etenim omnes artes, quae ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune uinclum et quasi cognatione quadam inter se continentur*, « Car tous les arts qui servent à la culture de l'homme ont une sorte de lien commun et il y a comme une sorte de parenté qui les attache les uns aux autres. »

⁹⁷² *De Finibus*, V, 23, 65 sq. : « Dans toute la beauté morale, dont nous parlons, il n'y a rien de si brillant ni de si vaste que le lien des hommes aux hommes, cette sorte de société et de communication des intérêts, l'amour même du genre humain qui naît de la première tendresse des parents pour les enfants qu'ils procréent, qui unit toute la maisonnée par le mariage et par la communauté de souche, qui se glisse insensiblement au-dehors, d'abord par les liens du sang, puis par les alliances, ensuite par les amitiés, ces accords qu'inspirent l'intérêt public, enfin par l'embrassement de tout le genre humain : l'affection de l'âme qui donne à chacun ce qui lui revient, et qui protège avec munificence et équité cette société de l'unité humaine dont j'ai parlé, est appelée la

donc le filtre de la mémoire, éliminant les souvenirs négatifs et ramenant les positifs à son esprit. Certes, ce procédé ouvre la voie à la subjectivité et à des reconstitutions, mais il s'avère libérateur et apte à ménager un espace de renouveau et de construction, malgré certains soubresauts d'une mémoire involontaire. Cicéron choisit donc d'honorer le passé à sa guise et d'en récupérer les éléments qu'il estime judicieux pour le présent.

Le meilleur exemple en est la conjuration de Catilina. Il ne fait pas de doute que Cicéron prit et présenta comme un plébiscite de sa politique ce qui n'était d'abord qu'un refus des troubles dont les *populares* sont devenus le symbole. Cet événement politique est le meilleur exemple de la subjectivité d'un souvenir. L'intervention de Cicéron, qui était alors consul, est l'objet de maintes allusions. Notre auteur aime⁹⁷³ à célébrer en lui un héros de la république. Ainsi, le 12 ou 13 novembre 44, Cicéron conclut une lettre à Atticus par cette remarque mystérieuse : « L'arrière-petit-fils⁹⁷⁴ de ton grand-père⁹⁷⁵ écrit au petit-fils de mon père qu'en remontant aux Nones lors desquelles nous avons accompli de grandes choses, il allait tirer au clair la situation du temple d'Ops, et ce devant le peuple. » Ces « Nones lors desquelles nous avons accompli de grandes choses » renvoient au 5 décembre 63. Le caractère cryptique de la formule est possible grâce à la conscience de parler d'un fait bien connu. De fait, Cicéron brandit le titre de sauveur de la patrie jusqu'à la fin de sa vie, en s'appuyant sur son consulat et ces journées où il résolut une grave crise de la république.

L'essentiel est de préserver, au-delà de la continuité, la stabilité. C'est donc cette notion que nous tâcherons désormais d'approfondir, tout en mesurant ce qui s'oppose à elle et qui contraint Cicéron à une lutte contre le changement.

justice, à laquelle se joignent la piété, la bonté, la libéralité, la douceur, la courtoisie, et tout ce qui est du même genre. »

⁹⁷³Voir par exemple *De Domo* ; XXIV, 63 : « Cette violence, ce crime, ce déchaînement, moi je les ai repoussés loin des têtes de tous les gens de bien en interposant mon corps, et tout le flux des discordes, toute la violence des malhonnêtes accumulée depuis longtemps, qui, comprimée par une haine invétérée et silencieuse, éclatait désormais après avoir obtenu de tels chefs, je les ai reçus sur mon propre corps ; sur moi seul les torches d'un consul furent jetées par les mains d'un tribun, et sur moi, tous ces traits néfastes de conjuration que j'avais en personne autrefois émoussés, se sont abattus. » *Hanc ego uim, pontifices, hoc scelus, hunc furorem, meo corpore opposito, ab omnium bonorum ceruicibus depuli, omnemque impetum discordiarum, omnem diu collectam uim inproborum, quae, inueterato compressa odio atque tacito, iam erumpebat, nancta[m] tam audacis duces, excepi meo corpore ; in me uno consulares faces iactae manibus tribuniciis, in me omnia, quae ego quondam rettuleram, coniurationis nefaria tela adhaeserunt.*

⁹⁷⁴*Att.*, XVI, 14 ; t. X p. 100. *Aui tui pronepos scribit ad patris mei nepotem se ex Nonis iis quibus nos magna gessimus aedem Opis explicaturum, idque ad populum.*

⁹⁷⁵J. Beaujeu (p. 248 de l'édition de Belles Lettres) précise dans sa note 1 qu'il s'agit du neveu de Cicéron, fils de Quintus et de la soeur d'Atticus. Il a écrit à Marcus, fils de Cicéron qu'il se proposait de révéler à l'assemblée du peuple la dilapidation du trésor public par Antoine (...) en remontant au 5 décembre 63, date où Cicéron fit arrêter les complices de Catilina.

Troisième partie : Stabilité et changement.

Chapitre I : Stratégies de stabilisation.

Puisque nous venons de constater l'importance de la durée et, par là, de la stabilité aux yeux de Cicéron, nous souhaitons examiner certains moyens concrets qu'il utilise pour acquérir ou assurer cette stabilité. Deux domaines d'investigation s'ouvrent à nous : celui du corps et celui de la matière.

La condition physique est-elle en effet porteuse de stabilité, grâce à l'habitude peut-être (comme nous l'avons vu), ou vouée à de perpétuelles mutations, sources d'instabilité ? Les choses matérielles sont-elles plus fiables, certaines étant périssables, d'autres étant susceptibles de durer ? Quelle part notre auteur attribue-t-il à ces deux soutiens matériels ? De plus, on peut se demander si ces aspects concrets, notamment le corps, ne sont pas des points d'ancrage dans le présent, notamment par le biais de la sensation immédiate, qui néglige les projections vers le passé ou le futur, apanages de l'esprit. Cependant, il se pourrait qu'au contraire la matière, dure et durable, porte vers des temporalités plus lointaines.

Notre acception d'une philosophie du quotidien comprend bien sûr l'usage d'aspects concrets récurrents, jusque dans leur quotidienneté banale. Forte de notre connaissance de l'habitude chez Cicéron, nous devons faire droit à cet examen, même s'il mène à des considérations triviales et nous demander si derrière ces champs apparemment insipides et rebattus, une ouverture à des constructions philosophiques ne se profile pas. Il sera ici question de maisons, de vaisselle, de décoration. Au-delà de la stricte question du temps, le quotidien est aussi une confrontation à de petits détails concrets, même si le temps, lui, est incorporel⁹⁷⁶ : ces traces matérielles portent l'empreinte du passage des jours. Il pose le problème du rapport aux infimes activités de chaque instant, au lien avec l'espace et par là, au changement, vécu à la fois à travers le corps et les objets matériels. Le corps est attaqué ou du moins menacé par cent maux, et ultimement par la mort ; le patrimoine augmente ou périclité, à la faveur des événements - comme Cicéron s'en plaindra en exil. Au-delà de la perte matérielle, de plus hauts intérêts sont en cause : la stabilité, le repos, la beauté et l'élévation vers un « absolu intemporel », le pouvoir et une emprise sur ses contemporains. Les enjeux de la lutte que mène notre auteur, armé de son bagage philosophique sont la stabilité, cette « ataraxie » qui préoccupait tant les Anciens, le pouvoir, et finalement le sens à donner à une vie, entre les tentations du plaisir et les idéaux qui la traversent. Trouver une stabilité

⁹⁷⁶ Sénèque, *De Breu. Vitae*, 8, 1.

physique et matérielle permet-il une meilleure gestion du temps, ou du moins une élévation par rapport à la condition éphémère et vulnérable du corps ?

C'est avec le même art que Cicéron aborde les domaines les plus élevés et les plus triviaux. Nous en voyons la preuve théorique dans le *De Finibus*⁹⁷⁷, quand Cicéron reproche aux Stoïciens leur sécheresse d'expression, leur vocabulaire compliqué et leur mépris du corps. Il approuve au contraire les philosophes académiciens et péripatéticiens, qui « ont vu que notre nature est telle que tous, tant que nous sommes, nous avons une aptitude à ces vertus qui sont si connues et si éclatantes, j'entends la justice, la tempérance, et les autres vertus du même genre, lesquelles ressemblent toutes à tous les autres arts et ne diffèrent d'eux que par leur matière, relative à quelque chose de plus important, et par la façon dont elles la mettent en œuvre ». Cicéron se situe de ce point de vue dans la lignée de grands philosophes grecs comme Héraclite, Platon, Aristote⁹⁷⁸. Dans une véritable philosophie, aucun aspect n'est méprisé.

1-Le corps.

« Je ne tranche pas ici dans le vif, comme ceux qui traitent de ces questions avec plus de finesse : ils ont peut-être raison, mais ils ne songent pas assez aux besoins de tous les jours⁹⁷⁹ ».

Parmi les obstacles à la stabilité, la santé est un facteur majeur. Le corps est toujours susceptible d'être altéré, appartenant au domaine fluctuant de la médiété entre matière et esprit. Le *De Finibus*⁹⁸⁰ le montre bien au sujet du plaisir. Contrairement à la vision tranchée que peut défendre l'Epicurien Torquatus, notre auteur prétend qu'il y a une infinité de nuances entre l'état de plaisir et celui de la douleur : « Qui ne voit en effet qu'il y a les trois états

⁹⁷⁷ *De Finibus*, Livre IV, II, 4.

⁹⁷⁸ Voir E. Jouet-Pastre « Le rire chez Platon », *Le rire des Anciens*, p. 276. Elle rappelle que l'Etranger du *Sophiste* affirme, en philosophe, que l'art de frotter avec une éponge n'est pas moins intéressant que celui d'administrer une potion médicinale, de même que tuer les poux n'est pas inférieur à l'art du général. Il dit (en 227 a-b) : « C'est en effet en vue d'acquérir une intelligence générale de l'art que, dans nos efforts pour comprendre la parenté qu'ils ont ou la parenté qu'ils n'ont pas, nous les tenons tous, dans la démarche dont c'est là le but, en une égale estime. Quand nous suivons leurs ressemblances, l'un ne nous paraît pas plus risible que l'autre. » E. Jouet-Pastre souligne que ce point de vue concorde avec celui d'Aristote dans les *Parties des animaux* (654A) : il n'y a pas de réalités plus indignes que d'autres. Par exemple, l'étude des être corruptibles a autant de valeur que celle des êtres incorruptibles : « Il ne faut pas se laisser aller à une répugnance puérole pour l'étude des animaux moins nobles. Car dans toutes les oeuvres de la nature réside quelque merveille ». On pourrait se souvenir à ce sujet de l'attitude d'Héraclite qui dans sa cuisine affirmait « Là aussi sont les dieux ».

⁹⁷⁹ *De Amicitia*, 18. *Neque id ad uiuum reseco, ut illi, qui haec subtilius disserunt, fortasse uere, sed ad communem utilitatem parum.*

⁹⁸⁰ *De Finibus*, Livre II, V, 16.

naturels que voici ? En premier lieu, l'état de plaisir ; en second lieu, l'état de douleur ; en troisième lieu, l'état où je suis, moi, en ce moment et où je crois que vous êtes aussi, vous, état qui n'est ni le plaisir, ni la douleur, ni le plaisir de l'homme qui est en train de faire bonne chère, ni la douleur de l'homme qui est torturé. Dis-moi, entre ces extrêmes, ne vois-tu pas une multitude de gens qui ne sont ni dans la joie ni dans la souffrance ? » Torquatus répliquera⁹⁸¹ que tous les gens qui sont exempts de douleur sont dans le plaisir le plus complet, sans convaincre notre auteur, qui reste sensible à ces états « d'entre-deux ». Le corps oscille donc entre plaisir et douleur, n'est jamais dans un état fixe et rarement dans un état extrême.

Le soutien corporel est - faut-il le rappeler ? - le support même de la vie, dont il détermine la durée. Or, le corps est périssable et la vie n'est jamais définitivement assurée. Ainsi, dans le *De Oratore*⁹⁸², Cicéron dit avoir été très marqué par la mort subite de Crassus : « O duperie des espérances humaines ! ô fragilité de la fortune ! ô vanité de nos efforts ! Au milieu de la carrière, souvent, tout se brise et s'écroule, ou bien, au cours du voyage, notre navire est englouti avant d'avoir pu apercevoir le port. » Ce point de vue habitera aussi les lettres de consolation envoyées par notre auteur⁹⁸³. Cicéron a lui-même fait allusion à son état de santé parfois faible⁹⁸⁴. Notre auteur l'avance comme une preuve de son inconditionnelle bonne volonté en dépit des circonstances : malgré l'obstacle physique, il tient bon dans son implication politique. Le danger n'en est pas moins susceptible en permanence de surgir. De façon plus radicale, la menace de la mort est un risque constant, surtout à l'époque de notre auteur.

Commençons donc par aborder le problème que la corporéité pose vis-à-vis de la temporalité : sa vulnérabilité introduit un risque permanent de changement majeur dans l'existence de Cicéron. La question essentielle est donc de savoir quelle forme prend cette

⁹⁸¹ *Ibid.*, V, 17.

⁹⁸² *De Oratore*, Livre III, II, 7.

⁹⁸³ Voir surtout *Fam.*, V, 16 ; t. VII p. 230-233.

⁹⁸⁴ C. Nicolet rappelle que Cicéron fut malade en des occasions importantes, pour des raisons sans doute psychosomatiques. « Comme ils (les partisans de Clodius) étaient de nouveau tendus à mon retour, alors que les gens de bien avaient dit et répété que mon arrivée amènerait une baisse, c'est à moi qu'on réclamait des vivres. (...) c'est le peuple romain tout entier qui, réuni alors au Capitole, malgré l'indisposition dont je souffrais ce jour-là, m'appelaient nommément au Sénat.(...) Pressé par les instances des bons citoyens, impuissant à supporter les clameurs des mauvais, je déléguai ce soin à un ami plus influent, non pour lui imposer ce fardeau après tous les services qu'il m'a rendus - j'aurais préféré succomber moi-même sous le poids - mais parce que je voyais, comme tout le monde, que Cn. Pompée réaliserait facilement les promesses que nous fondions sur lui par sa conscience, sa réflexion, sa valeur, son autorité et sa félicité. » *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 275, reprenant le *De Domo*, 12-16.

remise en cause de l'ataraxie, comment on peut la contrer et si le corps peut contribuer lui-même à cette contre-attaque.

a- Fluctuations corporelles : un obstacle à la gestion rationnelle du temps ?

Fragile et fluctuante, la condition physique apparaît en premier lieu comme un facteur perturbateur dont Cicéron eut souvent à pâtir, sous maintes formes. Il se peut en effet qu'en dépit de précautions survienne une pathologie. Cicéron a alors recours à des soins qu'il élabore personnellement⁹⁸⁵ ou sur les conseils du médecin. Notre but n'est pas de détailler les remèdes de l'époque mais d'observer quelle est l'attitude de notre auteur face à une perturbation physique. Un premier aperçu théorique permet de mesurer l'importance de ce problème.

Cicéron prône une action qui lutte contre la maladie et recherche le bien-être ; il rejette en effet l'attitude fataliste qui apparaît dans le *De Fato* et consiste en un attentisme passif : « Ne nous embarrassons pas non plus de ce qu'on nomme le raisonnement paresseux (...) : en effet les philosophes appellent raisonnement paresseux un raisonnement qui nous conduirait à vivre dans l'inaction complète. Voici comme on pose la question : 'Si c'est votre destin de guérir de cette maladie, que vous fassiez ou non venir le médecin, vous en guérirez. Pareillement, si c'est votre destin de ne pas guérir de cette maladie, que vous fassiez ou non venir le médecin, vous n'en guérirez pas. Et l'un des deux est votre destin. Donc il ne sert à rien de faire venir le médecin⁹⁸⁶.' » Et Cicéron de conclure : « On a raison de traiter de paresse et d'inertie cette manière de poser la question, car, avec le même raisonnement on retrancherait toute action de la vie⁹⁸⁷. » La lutte pour se maintenir en bonne santé est donc volontaire et permanente ; chacun est constamment impliqué dans ce processus toujours inachevé et, à ce titre, chacun est en partie responsable de sa réussite.

L'enjeu de ce « menu quotidien » est donc de taille puisqu'il englobe toute la question de la perception que Cicéron a de la liberté et du destin⁹⁸⁸. Sur ce point, dans le *De Fato*, il finira par reprendre le raisonnement de Carnéade⁹⁸⁹, qui affirme une liberté contre la toute-

⁹⁸⁵ Voir sa lettre à Gallus (*Fam.*, VII, 26 ; t. VII p. 139-140) dans laquelle il dit comment il a tenté de soigner son indisposition.

⁹⁸⁶ *De Fato*, XII, 28.

⁹⁸⁷ *Ibid.*, XIII, 29.

⁹⁸⁸ Voir notre première partie, chapitre III.

⁹⁸⁹ « Si tout arrive par des causes antérieures, tous les événements s'entrelacent et sont tramés ensemble dans un enchaînement naturel ; s'il en est ainsi, la nécessité fait tout ; si cela est vrai, rien n'est en notre pouvoir. Or, il y a quelque chose en notre pouvoir. Mais si tout arrive par le destin, tout arrive par des causes antérieures ; donc tout ce qui arrive n'est pas le fait du destin. » *De Fato*, XIV, 31-32.

puissance du destin. La maladie, en resituant Cicéron dans la matière et la temporalité, le met immédiatement aux prises avec le problème de la liberté. Faut-il, quand on est malade, prendre sur soi, sur son temps, sur son énergie ? Quelle cause vaut-il la peine de servir lorsque l'on a peu de forces ? Doit-on veiller sur sa propre vie ou sur celle d'autrui en priorité ?

Cette importance radicale du corps fait donc qu'une rupture d'engagement est éthiquement possible pour cause de maladie. Un bouleversement physique peut ainsi amener un changement d'organisation et de planification du temps, quitte à annuler des entretiens prévus. En effet, en dépit de son respect de la raison, Cicéron semble parfois donner la priorité à son instinct. Lorsque le corps est atteint, les impératifs sociaux par exemple sont relégués bien après la conservation de la santé⁹⁹⁰. On remarque en effet chez ce philosophe une peur effroyable - mais avouée - de la maladie. Il confie⁹⁹¹ ainsi à Gallus sa préoccupation quand un malaise survient vers la fin de 46 ou le début de 45 l'oblige à une mise au point auprès de son ami, qui s'était plaint de son brusque départ et d'un rendez-vous décommandé à la dernière minute. Il vaut la peine de lire in extenso cette lettre pleine d'humour et de gravité.

« Comme pour le dixième jour déjà je souffre gravement des intestins et que je ne parviens pas à faire admettre à ceux qui veulent user de mon aide que je ne vais pas bien, sous prétexte que je n'ai pas de fièvre, j'ai fui à Tusculum alors que pourtant depuis deux jours, j'ai fait un tel jeûne que je ne goûte pas même de l'eau. C'est pourquoi, achevé par l'épuisement et la faim, j'ai davantage regretté que tu manques à tes devoirs que pensé que tu me demandes de m'acquitter des miens⁹⁹². » Accusé, Cicéron domine la situation et se fait accusateur, reprochant à son destinataire de ne pas avoir accompli son devoir de visite et de sollicitude dans cette situation de crise. Il n'hésite pas à insister sur la peur que suscite en lui la maladie, dont la gravité demeure incertaine. Cette liberté personnelle l'engage à faire l'historique de sa maladie, sans cacher son appréhension (philosophique) des maux, et à montrer ses initiatives pour contrer cette difficulté.

« Pour moi, je suis épouvanté par toutes les maladies, et en particulier par celle qui vaut à ton cher Epicure d'être traité durement par les Stoïciens, sous prétexte qu'il dit que la rétention d'urine et la dysenterie lui sont pénibles ; maux dont le second provient de la

⁹⁹⁰ Ce cas rejoint la notion de *kairos* étudié précédemment, dans la mesure où les circonstances exigent impérativement un soin du corps.

⁹⁹¹ *Fam.*, VII, 26 ; t. VII p. 139-140.

⁹⁹² *Ibid.*, p. 139. *Cum decimum diem grauiter ex intestinis laborarem neque iis qui mea opera uti uolebant me probarem non ualere quia febrim non haberem, fugi in Tusculanum, cum quidem biduum ita ieiunus fuisset ut ne aquam quidem gustarem. Itaque confectus languore et fame magis tuum officium desideravi quam a te requiri putavi meum.*

gourmandise dans leur idée, et le premier, d'une intempérance plus honteuse encore. Vraiment la dysenterie me jetait complètement dans la crainte ; mais il m'a semblé que le changement de lieu ou la détente de mon esprit⁹⁹³ qui s'y est jointe, ou peut-être la rémission par elle-même du mal déjà vieillissant m'a été profitable.

Et cependant, afin que tu ne te demandes pas avec étonnement d'où ce mal est venu, ou de quelle façon je m'y suis laissé entraîner, c'est la loi somptuaire, qui a l'air d'avoir apporté frugalité, qui m'a porté préjudice. Car tandis que ces funestes élégants veulent amener à l'honneur les produits de la terre, qui sont exceptés par la loi, ils assaisonnent si bien champignons, herbes potagères et tous légumes, que rien ne saurait être plus exquis. Tombé sur ces plats lors d'un banquet d'augures chez Lentulus, une si forte diarrhée m'a saisi, que c'est aujourd'hui pour la première fois qu'elle semble avoir commencé à s'arrêter. Voilà comment moi, qui m'abstenais facilement d'huîtres et de murènes, par Bette et Mauve j'ai été trompé⁹⁹⁴. » Derrière ces dehors plaisants, la leçon en tout cas a été profitable et modifie ses perspectives. « Dorénavant donc je serai plus prudent⁹⁹⁵. »

La fin de la lettre est l'occasion de revenir sur les remontrances de Gallus et de les lui retourner. « Toi cependant, puisque tu avais été informé par Anicius - en effet il m'a vu avoir une nausée - tu avais une raison fondée non seulement d'envoyer prendre des nouvelles, mais aussi de venir me voir. Pour ma part, je pense m'attarder ici jusqu'à ce que je sois rétabli ; car j'ai perdu forces et poids. Mais si j'achève de repousser la maladie, c'est aisément, comme je l'espère, que je les rappellerai à moi⁹⁹⁶. » Ce passage manifeste au plus haut point le recentrement opéré par notre auteur à cette occasion.

C'est une « combativité passive » qu'emploie Cicéron, qui mise sur le naturel, le dépaysement propice à un repos de l'esprit et l'affaiblissement de la maladie. Un jeûne radical complète ce traitement. Il correspond à un refus de nouveau risque et à une concentration de

⁹⁹³ Cette remarque confirme notre étude des phénomènes psychosomatiques dont la vie de notre auteur est altérée.

⁹⁹⁴ *Ibid.*, p. 140. *Ego autem cum omnes morbos reformido tum eum in quo Epicurum tuum Stoici male accipiunt quia dicat straggourika\kai\duserterika\paqh sibi molesta esse ; quorum alterum morbum edacitatis esse putant, alterum etiam turpioris intemperantiae. Sane dusenterian pertimueram ; sed uisa est mihi uel loci mutatio uel animi etiam relaxatio uel ipsa fortasse iam senescentis morbi remissio profuisse.*

Ac tamen, ne mirere unde hoc acciderit quo modoue commiserim, lex sumptuaria, quae uidetur Itothta attulisse, ea mihi fraudi fuit. Nam dum uolunt isti lautis terra nata, quae lege excepta sunt, in honorem adducere, fongos, heluellas, herbas omnes ita condiunt ut nihil possit esse suauius. In eas cum incidissem in cena augurali apud Lentulum, tanta me diarroia arripuit ut hodie primum uideatur coepisse consistere. Ita ego, qui me ostreis et murenis facile abstinebam, a Beta et a Maua deceptus sum.

⁹⁹⁵ *Ibid.*, p. 140. *Posthace igitur erimus cautiores.*

⁹⁹⁶ *Ibid.*, p. 140. *Tu tamen, cum audisses ab Anicio (uidit enim me nauseantem), non modo mittendi causam iustam habuisti sed etiam uisendi. Ego hic cogito commorari quoad me reficiam. Nam et uires et corpus amisi ; sed si morbum depulero, facile, ut spero, illa reuocabo.*

ses forces sur lui-même et le problème présent. La maladie est sans doute le moment où Cicéron parvient le mieux à écarter le souci des regards extérieurs et des projections hors du présent. Il semble qu'il s'agisse d'un réflexe spontané puisqu'il n'est pas question de médecin dans cette lettre mais de sa propre opinion : « mais il m'a semblé que le changement de lieu⁹⁹⁷... ».

Cicéron ne demeure cependant pas complètement ancré dans le présent. Sa réflexion l'entraîne vers le virtuel et le futur, qui se teinte de crainte. En effet, la représentation des souffrances possibles affecte sa sensibilité au point de susciter une terreur, dont il ne cache pas la puissance : les suffixes intensifs dans *reformido* et *pertimureram* sont révélateurs.

La seule distance qu'il conserve est alors celle de la plaisanterie⁹⁹⁸. On voit comment en toutes circonstances, Cicéron conserve son humour, personnifiant ses ennemis triviaux, les légumes, et donnant à son récit des allures de combat, par le verbe « si j'achève de repousser », *depulero*, par exemple, même si le ton vis-à-vis de son correspondant est bien aigre⁹⁹⁹. L'orientation de cette lettre vers la préservation de la vie et de la vitalité est visible à tous égards.

La santé constitue donc un frein possible dans l'anticipation et l'actualisation de toute action. A l'échelle d'une vie, l'impact est d'importance et peut conditionner et limiter des choix de fond. Cicéron a une conscience aiguë de l'importance que revêt une bonne condition physique, mais aussi des limites de tout homme, car chacun reçoit de son corps une marge d'action plus ou moins grande. C'est pourquoi dans le *De Officiis*¹⁰⁰⁰, il insiste sur le respect de soi que chacun doit avoir. Il prescrit ainsi, lorsqu'on veut imiter ses ancêtres, de tenir compte de sa propre capacité physique, parfois inférieure à la leur.

Il rappelle qu'il existe d'autres voies honorables, mais que la tâche essentielle de l'homme est l'engagement dans la cité. Tel est donc l'enjeu de la santé. Il faut servir l'Etat en

⁹⁹⁷ *sed uisa est mihi loci mutatio...* Sans doute les compétences philosophiques de Cicéron ont-elle une vertu quelque peu médicale aussi. Par l'intermédiaire des critiques stoïciennes à l'égard d'Epicure, il a une connaissance exacte des maux et de leur effet psychosomatique, capable de tirer des plaintes d'un sage. Cette lettre manifeste en effet une connaissance médicale et philosophique pointue. P. Boyancé souligne que dans cette lettre, Cicéron emploie, pour parler à Gallus de son état de santé, des mots qu'Epicure employait pour décrire ses propres maladies, et que les Stoïciens reprenaient comme preuves de son intempérance. « Ces lignes montrent non seulement que Cicéron était au courant des critiques adressées par la Stoa aux moeurs d'Epicure - notamment par son ami Posidonius (3) (rien n'est plus concevable, car rien ne frappait évidemment davantage l'auditeur, même superficiel) - mais surtout que Cicéron a retenu un détail très précis, qui porte sur deux mots grecs. » Dans sa note 3, P. Boyancé renvoie à Diogène Laërce, X, 4. Ces Stoïciens l'accusaient surtout d'impudicité, lui attribuant des lettres obscènes. « Les méthodes de l'histoire littéraire. Cicéron et son oeuvre philosophique », *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 214.

⁹⁹⁸ Virtualité et distance humoristique seront approfondies dans notre quatrième partie.

⁹⁹⁹ Cela tient peut-être à l'effet de la fatigue causée par la maladie chez ce sexagénaire.

¹⁰⁰⁰ *De Officiis*, Livre I, XXXIII, 121.

actes ou se retirer du jeu politique¹⁰⁰¹. Le *De Officiis* l'exprime clairement : « Aussi faudrait-il peut-être excuser ceux qui ne prennent pas en main l'Etat, mais qui se sont consacrés à l'étude avec un talent remarquable et ceux qui, empêchés par la faiblesse de leur santé ou quelque motif vraiment sérieux, se sont retirés de l'Etat en laissant à d'autres le pouvoir et le mérite de l'administrer. En revanche, ceux qui n'auraient aucun motif semblable, s'ils disaient mépriser ces pouvoirs et ces charges que la plupart admirent, j'estime que non seulement il ne faudrait pas leur en faire gloire, mais même leur en faire grief¹⁰⁰². » La philosophie du quotidien cicéronien n'exclut pas le corps et l'emploi du temps qu'il impose. Loin de le mépriser, elle accepte qu'il oblige à des retards, des reports, voire des renoncements.

Il préside même à des décisions importantes puisqu'il peut avoir des répercussions sociales et politiques à grande échelle. Par exemple, la faim peut être source de sédition. Cicéron n'est pas un individu éthéré. Par expérience¹⁰⁰³, il a conscience des réalités quotidiennes et prêtait une vigilance alertée aux besoins alimentaires du peuple et à la faiblesse physique et mentale à laquelle conduit le manque de nourriture. L'enjeu politique de l'approvisionnement est important et bien connu¹⁰⁰⁴. Lorsque le corps est mal nourri, l'instabilité sociale gronde. Il faut donc prendre grand soin des forces physiques.

Comment stabiliser et minimiser ce facteur de risque ? Un moyen de réguler les appels impérieux du corps apparaît dans le contrepois de l'esprit. De fait, pour notre auteur, la vie doit rester autant que possible guidée par les forces de l'esprit plus que du corps, qui demeure un support précieux mais secondaire. La mobilité inhérente au corps est source de méfiance pour notre auteur. Au contraire, dans le *De Senectute*, Cicéron rappelle combien ses activités intellectuelles¹⁰⁰⁵ lui servent de soutien : « Tels sont les exercices de mon esprit, les courses de mon intelligence ; j'y prends sueur et peine, et je n'ai pas grand besoin des forces de mon corps. Je reçois mes amis, je viens assidûment au sénat, je fais avancer des affaires auxquelles

¹⁰⁰¹ N'est-ce pas ce que fit le père de Cicéron dont la santé était fragile ?

¹⁰⁰² *De Officiis*, Livre I, XXI, 71.

¹⁰⁰³ *De domo sua*, V, 11 : A propos d'une disette qui devenait une priorité à traiter pour tous, il affirme : « Ce n'était pas une affaire d'opinion douteuse, mais le péril était présent et placé sous nos yeux ; nous ne l'envisagions pas par hypothèse, mais nous le voyions par expérience. »

¹⁰⁰⁴ *Ibid.*, V, 10 : « Quelle raison pouvait être plus pressante que la famine, que la sédition, que tes projets et ceux de tes amis, comptant que tu saisisais l'occasion offerte d'exciter les esprits de la foule ignorante, pour renouveler tes brigandages à propos du ravitaillement ? » *Quae causa maior quam fames esse potuit, quam seditio, quam consilia tua tuorumque, qui, facultate oblata ad imperitorum animos incitandos, renouaturum te tua illa funesta latrocinia ob annonae causam putarunt ?*

¹⁰⁰⁵ *De Sen.*, II, 38. « J'ai en main le septième livre de mes *Origines* ; je rassemble tous les souvenirs de l'Antiquité ; je rédige maintenant surtout les plaidoyers des causes illustres que j'ai défendues ; je traite de droit augural, pontifical, civil : je pratique beaucoup les lettres grecques, et, à la façon des pythagoriciens, je me rappelle, le soir, pour exercer ma mémoire, ce que j'ai dit, entendu, accompli chaque jour. »

j'ai réfléchi beaucoup et longtemps ; pour y veiller, j'ai recours aux forces de l'âme, non du corps. Si je ne pouvais suffire à la tâche, mon lit de repos me recevrait tout occupé à méditer sur cela même que je ne pourrais plus accomplir, mais ma vie passée fait que je le peux. Car celui qui vit toujours dans ces études et ces travaux ne perçoit pas le temps où la vieillesse se glisse en lui. Ainsi l'âge insensiblement s'appesantit, et la vie, au lieu de se briser soudain, s'éteint avec le temps¹⁰⁰⁶...» L'intellect semble l'avoir fait passer au-delà du temps, et des contingences liées à l'existence quotidienne, comme le sommeil ou les forces physiques. Idéalement, l'esprit règne et organise l'emploi du temps ; le corps en permet la réalisation.

Tout serait simple si l'on pouvait s'en tenir à cette vision claire et dualiste, mais il n'en est rien. Deux pathologies nous révèlent l'interaction entre corps et esprit, dans un désordre que la réflexion tente de combattre même si elle l'entretient un peu aussi : Paniques et ophthalmies amènent une suspension d'action et de jugement. Le corps est ici essentiellement une gêne pour toute organisation ou anticipation.

Au croisement de l'esprit et du corps, la panique nous intéresse par le problème temporel qu'elle pose. Elle écarte en effet le temps de la réflexion au profit d'une précipitation ou d'une suspension totale de l'action. L'esprit voit donc son impact et sa maîtrise diminués, voire anéantis. Toute gestion et toute régulation du temps sont alors compromises.

Plusieurs anecdotes révèlent l'émotivité de notre auteur sous l'influence des circonstances. Asconius¹⁰⁰⁷ rapporte par exemple la difficulté qu'éprouva Cicéron à prononcer un discours qu'il avait préparé, sous l'effet du trouble et de la crainte : « Lorsque Cicéron commença son plaidoyer, il fut accueilli par les cris hostiles des partisans de Clodius, incapables de se contenir, malgré la crainte que leur inspiraient les soldats qui les entouraient. C'est pourquoi il ne parla pas avec sa fermeté ordinaire. » Cicéron¹⁰⁰⁸ lui-même fait allusion à cet épisode dans le *De Domo* : « Comme ils (les partisans de Clodius) étaient de nouveau tendus à mon retour, alors que les gens de bien avaient dit et répété que mon arrivée amènerait une baisse, c'est à moi qu'on réclamait des vivres. (...) c'est le peuple romain tout entier qui, réuni alors au Capitole, malgré l'indisposition dont je souffrais ce jour-là, m'appelait nommément au Sénat. »

¹⁰⁰⁶ *Ibid.*, II, 38.

¹⁰⁰⁷ Asconius, p. 40-42 C. Voir C. Nicolet, *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 504.

¹⁰⁰⁸ *De Domo*, 12-16, cité par C. Nicolet dans *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 275.

La correspondance fait état de cette faiblesse¹⁰⁰⁹. Nous en citerons un exemple dans lequel Cicéron cite explicitement le terme de panique, et affirme avoir progressé grâce au secours de la philosophie.

Après les Ides de mars, dans une situation encore confuse, puisque Octave a débarqué en Italie et tente avec Antoine de s'adjoindre le soutien de Cicéron, ce dernier écrit à Tiron. La mort récente de P. Servilius Isauricus¹⁰¹⁰ lui inspire ce commentaire : « Au sujet de Servilius, tu verras bien, toi qui ne dédaignes pas la vieillesse ! Même si notre cher Atticus, comme il s'est jadis rendu compte que j'étais ébranlé par des *paniques*, pense toujours de même, et ne voit pas de quels remparts de philosophie je suis ceint ; et, ma foi, comme lui même est craintif, *il fait du bruit*¹⁰¹¹. » Notre auteur reconnaît donc avoir été sujet aux paniques, mais s'en être libéré grâce à un travail de l'esprit. La philosophie est un « rempart » solide et stable contre l'irruption de crises irrationnelles, qui peuvent ponctuellement altérer le jugement.

Il nous semble donc que c'est sa propre expérience qui fit mesurer à Cicéron dans une œuvre théorique, le *De Officiis*, l'importance de l'intention dans un acte, par rapport à la spontanéité irréfléchie et lui inspira cette remarque : « Mais il importe au plus haut point, en toute justice, de savoir s'il y a injustice du fait de quelque trouble de l'âme - qui généralement est momentanée - et pour un temps, ou s'il y a injustice réfléchie et de façon délibérée. En effet, ce qui se produit par suite d'un mouvement soudain est moins grave que ce qu'on commet avec calcul et préméditation¹⁰¹². » Il explicite un peu plus loin son point de vue en ces termes :

« En l'affaire cependant, il faut apprécier d'abord avec quel cœur, quel empressement, quel bon vouloir on a agi. Beaucoup de gens en effet font bien des choses avec une sorte d'irréflexion, sans discernement, poussés qu'ils sont vers le monde par une maladie ou par un élan de l'âme, subit comme le vent¹⁰¹³. »

¹⁰⁰⁹ Pour la faiblesse physique de Cicéron en général, voir la *Première Philippique*, V, 12 : Cicéron se plaint qu'Antoine ait voulu le faire venir au Sénat alors que, récemment rentré à Rome il était fatigué et indisposé. « Mais enfin, quelle raison y avait-il pour qu'hier j'aie été incité si rudement à venir au sénat ? Étais-je le seul absent ? et n'avez-vous pas souvent été moins nombreux ? et le sujet du débat était-il de nature à faire venir de force même les malades ? (...) Comme j'étais fatigué après mon voyage et que je ne me sentais pas bien, par amitié, je le lui envoyais dire par quelqu'un. » *Quid tandem erat causae, cur in senatum hesterno die tam acerbe cogerer ? Solusne aberam, an non saepe minus frequentes fuistis, an ea res agebatur, ut etiam aegrotos deferri oporteret ? (...) cum e uia languerem et mihi met displicerem, nisi pro amicitia, qui hoc ei diceret.*

¹⁰¹⁰ Ce personnage âgé avait été consul en 78, comme le rappelle J. Beaujeu dans l'édition des Belles Lettres tome IX p. 148.

¹⁰¹¹ *Fam.*, XVI, 23 ; t. IX p. 175. *De Serulio tu uideris, qui senectutem non contemnis. Etsi Atticus noster, quia quondam me commoueri πανικῶς intellexit, idem semper putat nec uidet quibus praesidiis philosophiae saeptus sim ; et hercle, quod timidus ipse est, qorubopoiei=*

¹⁰¹² *De Officiis*, Livre I, VIII, 27. *Sed in omni iniustitia permultum interest utrum perturbatione aliqua animi - quae plerumque breuis est - et ad tempus, an consulto et cogitata fiat iniuria. Leuiora enim sunt ea quae repentino aliquo motu accidunt, quam ea quae meditata et praeparata inferuntur.*

¹⁰¹³ *Ibid.*, Livre I, XV, 49. *Multi enim faciunt multa temeritate quadam sine iudicio, uel morbo in omnes uel repentino quodam quasi uento impetu animi incitati.*

On perçoit alors la continuité temporelle et logique que l'esprit tente d'introduire dans une nature corporelle sujette à de brusques mouvements : il régule, il maîtrise, il donne du recul. Une deuxième pathologie, l'ophtalmie, permet de mieux percevoir encore cet effet d'équilibre et de mesurer la persévérance cicéronienne face aux bouleversements venus du corps.

La maladie pose en effet problème non seulement par la douleur qu'elle amène, mais aussi par l'obstacle qu'elle oppose à la volonté et à l'action. En effet, si les forces viennent à manquer, le projet que l'on avait posé ne tient plus ; de surcroît, la possibilité et la vitesse d'action s'amointrissent. Les ophtalmies en sont un exemple remarquable. Nous suivrons chronologiquement les lettres qui manifestent cette souffrance et analyserons à chaque étape ce qui affecte la vision du temps et de l'action qu'a Cicéron. Comment combat-il ces difficultés ?

Celui-ci souffre fréquemment d'une inflammation des yeux. Il le confie souvent à Atticus en début ou en fin de lettre, pour en commenter la mauvaise écriture, qu'il ne saurait dissimuler. Ainsi, le 24 janvier 49, il clôt une lettre qui manifeste de nombreuses incertitudes sur la situation actuelle et à venir entre Pompée et César, en précisant que « Si j'écrivais moi-même, la lettre eût été plus longue ; mais je l'ai dictée à cause d'une inflammation des yeux¹⁰¹⁴. » On voit que le mal dont souffre Cicéron l'oblige à raccourcir son action et à écourter sa rédaction.

L'épistolier n'en demeure pas moins constant et profite de ce que la maladie évolue de façon imprévisible. En effet, dès le lendemain de la missive précédemment citée, il commence sa lettre en disant : « Ce 25 janvier, au moment de quitter Calès pour Capoue alors que j'ai les yeux légèrement enflammés, je remets cette lettre¹⁰¹⁵. » Il semblerait qu'à la faveur d'une amélioration, Cicéron ait pu écrire lui-même. Le malaise introduit une pause obligatoire sans affecter la volonté générale de notre auteur.

Cette ténacité est d'autant plus méritoire que cette inflammation des yeux semble être symptomatique d'un mauvais état de santé, dont Cicéron n'avouerait à Atticus que la face « visible » dans ses lettres, à savoir l'écriture d'un secrétaire. Si l'on en croit une lettre que lui adresse son frère à ce moment, les choses semblent plus graves. Quintus écrit en effet fin

¹⁰¹⁴ *Att.*, VII, 13b ; t. V p. 112. *Si scriberem ipse, longior epistula fuisset ; sed dictaui propter lippitudinem.*

¹⁰¹⁵ *Att.*, VII, 14 ; t. V p. 112. *A. d. VI Kal. Febr. Capuam Calibus proficiscens, cum leuiter lippirem, has litteras dedi.*

janvier ou début février 49 « Nous avons grand souci de ta santé¹⁰¹⁶. » Puis il ajoute : « Car même si ceux qui viennent nous annoncent : *certes il n'y a pas danger, mais ce sera assez long*, au sein d'un grand réconfort s'ancre un immense souci, si tu restes loin de nous plus longtemps, toi dont nous comprenons, par le regret que nous en avons, la douceur qu'il y a à te fréquenter. Et pourtant, bien que de toute mon imagination je désire te voir, je te prie instamment de ne pas te risquer, à moins d'être bien solide, à un si long voyage sur mer et sur terre en plein hiver, et de ne pas aller sur mer sans mûre réflexion. C'est à peine si les toits et les remparts eux-mêmes protègent du froid une santé fragile ; loin qu'il soit facile en voyageant sur mer et sur terre d'échapper aux injures du froid. (...) Fais en sorte, si tu m'aimes, d'être en bonne santé et de revenir à nous dès que possible, en vaillante forme¹⁰¹⁷. » L'inquiétude de Quintus manifeste le danger que représente tout symptôme, surtout à l'époque. L'existence peut être compromise rapidement. La perspective d'une maladie longue représente un risque en particulier chez un homme dont la santé fragile était bien connue de son frère. Il convient dès lors de réduire son activité et ses déplacements. Le champ d'action se rétrécit, entraînant également une anxiété et des soins. Est-ce cet aspect que Cicéron présente lui-même de sa maladie?

C'est avant tout comme un frein à l'activité qu'il voit ce problème. Cicéron parle peu de la souffrance qu'il subit ; n'affleure à ce moment dans la correspondance que l'élément étroitement lié à l'activité épistolaire : l'écriture. Notre auteur est alors contraint de recourir à des aides et substituts¹⁰¹⁸. Le 28 février, il commence ainsi sa lettre à Atticus : « Mon <inflammation> m'est plus pénible encore qu'auparavant. Pourtant, je préfère dicter cette lettre que de ne confier aucune lettre à Gallus Fadius, qui nous aime tant tous les deux. En effet, hier du moins, j'ai écrit tant bien que mal la lettre dont je désire ardemment que les prédictions s'avèrent fausses. La raison de cette lettre-ci n'est pas seulement de ne pas laisser passer un jour sans t'envoyer de lettre, mais plus vraiment d'obtenir que tu prennes quelque temps pour (...) m'expliquer tes conseils, afin que je les comprenne à fond.

Tout reste entier pour moi : je n'ai laissé passer aucun acte qui n'ait une justification non seulement admissible, mais sage¹⁰¹⁹. »

¹⁰¹⁶ *Fam.*, XVI, 8 ; t. V p. 121. *Magnae nobis est sollicitudini ualetudo tua.*

¹⁰¹⁷ *Ibid.*, p. 121. *Nam tametsi qui ueniunt akinduna meh xroniwtera delnuntiant, tamen in magna consolatione ingens inest sollicitudo, si diutius a nobis afuturus es, is cuius usum et suauitatem desiderando sentimus.*

¹⁰¹⁸ Voir l'étude de cette stratégie dans notre première partie.

¹⁰¹⁹ *Att.*, VIII, 12 ; t. V p. 207-208. *Mihi molestior <lippitudo> erat etiam quam ante fuerat. Dictare tamen hanc epistulam malui quam Gallo Fadio amantissimo utriusque nostrum nihil ad te litterarum dare. Nam pridie*

Ce frein physique n'est pas sans impact sur la capacité d'action. Cependant, on voit combien Cicéron a de peine à cesser toute activité qui lui tient à coeur. A la faveur d'une légère amélioration de sa vue, il rédige « comme [il] peut » (*quoquo modo potuera[t]*) une lettre à son ami ; ce n'est que pour mieux rechuter le lendemain. Son activisme est relancé par la situation de *kairos* qu'il a du mal à laisser échapper. Son mal n'est pas commenté en fonction de sa gravité, mais de la gêne qu'il lui procure, puisqu'il est *molestior*, plus « pénible » ; il n'est perçu que comme obstacle à l'action que notre auteur désire mener. Dès qu'il s'amoinde, c'est l'action et non la guérison qui est envisagée et si une progression dans le temps est notée, elle concerne davantage la continuité des lettres que la santé de l'épistolier.

Toutefois, cette faiblesse a sans doute un retentissement moral, puisque l'action menée est en fait un appel à l'aide ; Cicéron requiert expressément l'avis de son ami¹⁰²⁰. L'exigence intellectuelle n'a pas baissé puisqu'il veut « comprendre à fond¹⁰²¹ » les conseils d'Atticus, mais il consent à ne pouvoir parvenir seul à prendre sa décision. On retrouve l'idée d'une stabilité, d'une pureté qui n'est pas encore entamée dans le « Tout reste entier pour moi¹⁰²² ». Là se concentre sans doute l'équilibre primordial pour lui, qui ne doit pas être rompu, quitte à ce que l'épistolier y mette toutes ses forces. L'intégrité morale a pour lui plus d'importance que l'intégralité de ses forces physiques.

A mi-chemin entre l'extériorité fluctuante du corps et l'intériorité stable de sa quête se trouve peut-être le regard des autres, point de repère de sa conduite. Ici, Cicéron se félicite car sa justification est à la fois *probabilem* et surtout *sapientem*, « non seulement admissible, mais sage. ». On voit que la sagesse prime sur l'état physique, qui n'est pas même mentionné. Le corps apparaît ici comme le support de l'esprit et de son organisation, qui prime avant tout.

L'esprit ne serait-il pas un facteur de persévérance face aux variations physiques ? On le constate quand, même si les motifs d'écrire sont vagues et s'il ne peut écrire lui-même, Cicéron poursuit, en dépit de cette inflammation persistante, son échange épistolier avec Atticus. Le 1er mars 49, il commence sa lettre par ces mots : « L'inflammation de mes yeux

quidem, quoquo modo potueram, scripseram ipse eas litteras quarum uaticinationem falsam esse cupio. Huius autem epistulae non solum ea causa est ut ne quis a me dies intermittatur quin dem ad te litteras, sed etiam haec iustior, ut a te impetrarem ut sumeres aliquid temporis quo (...) explicari mihi tuum consilium plane uolo, ut penitus intellegam. Omnia sunt integra nobis ; nihil praetermissum est quod non habeat sapientem excusationem, non modo probabilem.

¹⁰²⁰ Il est fort étonnant que l'état d'affaiblissement de Cicéron lors de moments importants de sa vie (cause ou effet ?) n'ait guère été noté, et encore moins exploité par ceux qui se sont penchés sur la correspondance. Les effets de sa constitution fragile sur son moral et son irrésolution paraissent pourtant évidents.

¹⁰²¹ *penitus intelleg[ere].*

¹⁰²² *Omnia sunt integra nobis.*

sera manifeste pour toi, à l'écriture de mon secrétaire et t'expliquera ma brièveté ; même si désormais, c'est aussi que je n'ai rien à écrire¹⁰²³. » L'acte d'écrire paraît ici moins une nécessité qui inciterait à surpasser le handicap physique, qu'un dérivatif qui amène à oublier, voire à nier la gêne du corps. L'échange épistolaire, que Cicéron écrive ou reçoive une lettre, est de toute évidence un moyen de combler les failles de la souffrance et de la limite corporelle. Cette missive finit bien sûr par la traditionnelle invitation à lui répondre : « Quant à ce qui nous menace, je t'ai écrit ce que j'en pensais, et maintenant j'attends ta lettre¹⁰²⁴. » Paradoxalement, Cicéron fait preuve d'une étonnante combativité qui finit pourtant par un appel au secours. Ses forces physiques ont sapé ses forces morales. L'effort de l'esprit n'est donc que temporaire pour canaliser les forces du corps.

C'est donc une vision à court terme qui s'impose dans ce moment de maladie. De fait, le 3 mars une lettre reprend les conseils et interprétations de son ami et les examine à la lumière des informations plus récentes, qui l'amènent à poser un autre avis¹⁰²⁵. Cicéron marque nettement son amicale opposition ; par la suite il analyse plus en détail la situation avant de conclure : « Mais je ne décide rien ; je comprends ce qui t'agrée et ce qu'est à peu près le devoir. J'écrirais plus si je le pouvais par moi-même mais, à ce qu'il me semble, je le pourrai dans deux jours¹⁰²⁶. » L'épistolier accepte de reporter ce qu'il désirerait faire sur-le-champ.

L'absence d'engagement personnel dans l'action, qu'elle soit politique ou épistolaire, est encore soulignée par l'absence de transition. Cicéron passe naturellement de sa dépendance vis-à-vis d'Atticus pour trancher et poser une résolution, à sa dépendance matérielle vis-à-vis d'un secrétaire, reportant implicitement la décision au jour de son rétablissement. Affecté dans son corps, il l'est aussi dans son esprit et sa capacité de décision. En attendant la rémission, il délègue certaines de ses facultés à plus sain que lui, tout en poursuivant la lutte sur un « mode mineur » : analyse de la situation, ce qu'il fait seul dans sa lettre, sans Atticus ni secrétaire. Il ne lui reste que l'esprit, entravé par le manque d'informations et de forces. De plus, la maladie réduit considérablement sa possibilité d'action

¹⁰²³ *Att.*, VIII, 13 ; t. V p. 212. *Lippitudinis meae signum tibi sit librarii manus, et eadem causa breuitatis ; etsi nunc quidem quod scriberem nihil erat.*

¹⁰²⁴ *Ibid.*, p. 213. *Quae autem impendere putarem, scripseram ad te et iam tuas litteras exspectabam.*

¹⁰²⁵ *Att.*, VIII, 15 ; t. V p. 217-8. « On m'a remis ta dernière lettre, du 1er mars, dans laquelle tu espères une entrevue et ne désespères pas de la paix. Moi, au contraire, au moment où je t'écris, je pense qu'il n'y aura pas d'entrevue et que, s'il y en a une, Pompée ne parviendra à aucun accord. » *Recentissima tua est epistula Kal. data, in qua optas congressum pacemque non desperas. Sed ego, cum haec scriberem, nec illos congressuros nec, si congressi essent, Pompeium ad ullam condicionem accessurum putabam.*

¹⁰²⁶ *Ibid.*, p. 218. *Sed nihil decerno ; quid placeat tibi et quid prope modum rectum sit intellego. Plura scriberem, si ipse possem. Sed, ut mihi uideor, potero biduo.*

sur le moment et dans l'avenir : Cicéron affiche l'écart entre sa volonté et l'actualisation qui lui est possible et sa supputation sur l'avenir est fortement nuancée par un « à ce qu'il me semble ».

L'ophtalmie nous a donc permis de constater les différents problèmes que pose la double temporalité que vit Cicéron, dans son esprit et dans son corps. La maladie réduit la possibilité d'action, la freine et handicape tout projet d'avenir, tandis que l'esprit aimerait maîtriser le temps en l'organisant et le planifiant.

Tout comme dans le cas de la panique, Cicéron plie devant une forme de *kairos* de l'urgence. Le support physique de son existence ne saurait être négligé - sous peine de mort. Il convient donc de le ménager, fût-ce temporairement, afin de nourrir des espoirs à plus long terme. Prendre le temps de se soigner est donc un mal nécessaire à la condition humaine, vouée à des fluctuations permanentes. Ainsi, l'espoir, demeurant attentif, compense quelque peu les défaillances et équilibre l'état physique – et donc psychologique.

b- Une vigilance constante pour conserver l'équilibre du corps.

Face à cette menace permanente de maladie et de mort, en plus de traitements précis, une vigilance¹⁰²⁷ continuelle s'impose, grâce à des traitements de fond sur la durée et d'autres remèdes dans des moments ponctuels. Cicéron recourt donc à la fois à des routines hygiéniques et à des remèdes ponctuels. Afin d'éviter qu'adviennent des situations de crise, une méthode sur le long terme est possible et lorsqu'elles se présentent néanmoins, une réaction vigoureuse est de mise. Il s'agit de fortifier au jour le jour la résistance physique par des moyens variés, ce qui exige des efforts constants sur bien des fronts¹⁰²⁸. Cicéron poursuit une ligne de crête entre rigueur et naturel, afin de préserver sa santé¹⁰²⁹. Il s'agit en effet d'une quête vitale, qui justifie un investissement non négligeable dans son emploi du temps et son énergie.

Cette attitude implique une juste connaissance de soi. La première démarche qui s'impose est celle d'un décryptage. Connaître exactement ses besoins et ses limites physiques fait partie de cette sagesse du corps, dont le reflet essentiel est la santé. Comme l'auteur le

¹⁰²⁷ Cette notion rejoint celle d'anticipation, que nous étudierons au chapitre I de notre quatrième partie. Il nous paraît néanmoins indispensable de l'évoquer dès à présent au sujet du corps.

¹⁰²⁸ Dans le *Brutus* (XCI, 313), Cicéron rapporte combien son corps était frêle et sa nature, fragile, si bien qu'il n'aurait pas résisté à des efforts physiques importants.

¹⁰²⁹ Sans doute est-ce là une habitude héritée des pratiques grecques. *Pro Flac.*, 57

l'ouvrage *Du Régime* le remarque : « S'il était possible de trouver pour chaque constitution individuelle une proportion exacte des aliments et exercices sans excès ni défaut, on aurait trouvé alors très exactement la santé pour tout le monde¹⁰³⁰. » Tout le problème est donc de trouver cet équilibre précaire, en fonction de critères mouvants et propres à chaque individu.

Cela nécessite un décryptage ardu. En effet, la santé participe au plus haut point d'une instabilité que la médecine essaie de tempérer par des moyens rationnels¹⁰³¹. Cette tâche est compliquée par le nombre et la diversité des facteurs qui interviennent, ainsi que leur mobilité¹⁰³². L'art de la santé sera donc de décrypter les symptômes, d'en faire une synthèse, et de dépasser les circonstances extérieures, ce qui est un art subtil. La quête de l'équilibre passera donc par un examen soigneux, aussi rationnel qu'intuitif. La correspondance, bien qu'elle ne se réfère pas directement à Hippocrate, semble rejoindre la ligne de conduite de ce médecin¹⁰³³.

Un passage du *De Officiis* illustrera bien cette préoccupation : « Tout d'abord, la nature a accordé à chaque espèce d'êtres vivants de veiller sur elle-même, sur sa vie, sur son corps, de s'écarter de ce qui paraît nuisible, de rechercher et d'arranger tout ce qui est nécessaire à la vie, comme la nourriture, le gîte et autres choses du même genre¹⁰³⁴. » Ce souci occupe inévitablement une part importante dans un emploi du temps. De façon qualitative, nous caractériserons l'organisation de vie de Cicéron, alliant d'une manière très particulière et efficace corps et esprit¹⁰³⁵.

¹⁰³⁰ *Du Régime*, I, 2 trad. R. Joly, *Corpus Medicorum Graecorum*, I, 2, 4, p. 124-125 ; Littré, VI, p. 470, cité par M. Trédé, *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 171.

¹⁰³¹ M. Trédé, *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 143.

¹⁰³² *Ibid.*, p. 149.

¹⁰³³ Voir la conclusion à laquelle M. Trédé, dans son étude de l'extension médicale du *kairos*, est parvenue : « L'une des idées essentielles de la médecine hippocratique est que la santé correspond à l'équilibre, à l'harmonieux mélange des éléments constitutifs de l'homme. » *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 150-151. La première définition de la santé remonte à Alcméon de Crotoné, qui la caractérise par l'isonomie des qualités du corps ; la maladie serait la suprématie de l'une d'entre elles, qui romprait cet équilibre. Il incombe au médecin de le rétablir. Voir J. Jouanna, « Médecine et protection. Essai sur une archéologie philologique des formes de pensée », *Formes de pensée dans la Collection Hippocratique*, Actes du colloque de Lausanne, Genève, 1983, p. 21 sq. (en particulier p. 25 et 30).

¹⁰³⁴ *De Officiis*, Livre I, IV, 11. *Principio, generi animantium omni est a natura tributum ut se, uitam corpusque tueatur, declinet ea quae nocitura uideantur, omniaque quae sint ad uiuendum necessaria, anquirat et paret ut pastum, ut latibula, ut alia generis eiusdem.* Cette idée est chère aux Stoïciens.

¹⁰³⁵ Il ne faudrait pas négliger non plus une certaine méfiance vis-à-vis du corps, dont témoigne par exemple ce passage du *De Officiis*, Livre I, XXX, 106, où Cicéron affirme que pour peu que l'on ne soit pas bestial on dissimule ses plaisirs physiques : « Ce qui fait comprendre que le plaisir du corps n'est pas assez élevé pour la dignité de l'homme et qu'il faut le mépriser et le rejeter, mais que s'il se trouve quelqu'un pour accorder quelque chose au plaisir, il doit attentivement garder la mesure en cette jouissance. Que la nourriture et l'entretien du corps aient donc pour but la santé et la vigueur, mais non pas le plaisir ! Et en outre, si nous voulons considérer quel est, en la nature humaine, sa supériorité et sa dignité, nous comprendrons combien il est honteux de se dissoudre dans le luxe, de vivre douillettement et mollement, et combien il est beau de vivre avec économie, retenue, austérité, frugalité. »

Une méthode très représentative et complète, alliant corps et esprit, consiste pour notre auteur à marcher, ce qui ne l'empêche pas d'avoir parallèlement une activité de réflexion. Exercices et promenades « hygiéniques » sont cultivés par notre auteur¹⁰³⁶ dans un double but, physique et intellectuel.

Ainsi, en 59, Cicéron s'excuse auprès d'Atticus de lui envoyer une lettre qui ne soit pas de sa main et lui en indique la raison ; c'est qu'il est fort occupé. « Car comme je n'avais aucun temps libre, et qu'il m'était nécessaire de marcher pour refaire ma pauvre voix, j'ai dicté cela en marchant¹⁰³⁷. » Deux stratégies se superposent ici, l'une de détachement par rapport à l'activité, afin de rétablir l'équilibre rompu (*re-creare*) et de prendre soin de sa faiblesse, qui est sensible dans le suffixe diminutif *uoc-ulae* ; l'autre est complémentaire mais un peu antagoniste, dans la mesure où elle prolonge l'activisme qui a altéré cette « pauvre voix ». Elle consiste à cumuler les activités¹⁰³⁸, à faire appel à autrui, peut-être Tiron, pour que son corps puisse se reposer tandis que son esprit apparemment jugé infatigable continue ses activités. Sans doute le valétudinaire devait-il retrouver du dynamisme dans cette occupation, car dans l'antiquité, les exercices oratoires avaient valeur d'exercice physique¹⁰³⁹.

L'intérêt de cette technique optimale est évidemment la complémentarité et la synchronie qu'elle permet¹⁰⁴⁰. De fait, il serait factice de dissocier complètement le bienfait prodigué au corps et celui qui est accordé à l'esprit, car ils participent tous deux d'un équilibre global tenu en haute estime par les Anciens. Il n'y a donc pas de dualisme strict, comme le montre bien l'exemple de la voix, à la fois instrument intellectuel et corporel.

Pour la voix en particulier, l'interaction est évidente ; l'esprit élabore des moyens de la préserver et de bénéficier des résultats obtenus. Cicéron est revenu à maintes reprises¹⁰⁴¹ sur la nécessité de soigner sa voix et de l'exercer. Dans le *De Officiis*¹⁰⁴² par exemple, il affirme

¹⁰³⁶ Il convient de se souvenir que l'idée d'une médecine préventive est courante dans l'Antiquité. On la trouve déjà chez Hippocrate et ses successeurs, ainsi que chez Platon, qui préconise les activités du gymnase. Voir E. Craik, « Hippocratic Diata », dans *Food in Antiquity*, édité par J. Wilkins, D. Harvey et Mike Dobson, chapitre 25, p. 345.

¹⁰³⁷ *Att.*, II, 23 ; t. I p. 257. *Nam cum uacui temporis nihil haberem, et cum recreandae uoculae causa necesse esset mihi ambulare, haec dictavi ambulans.*

¹⁰³⁸ Voir plus haut pour cette stratégie d'optimisation notre première partie.

¹⁰³⁹ Voir Shackleton-Bailey citant Tyrrel and Purser (*Select Letters*, p. 185) : « The Romans at times practised declamation to supply the place of physical exercise », citant *Phil.* 2, 42 : « tu déclames pour exhiler ton vin, non pour affiner ta nature », *uini exhalandi, non ingeni acuendi causa declamitas.*

¹⁰⁴⁰ Voir plus haut notre première partie, chapitre I.

¹⁰⁴¹ Voir aussi le *De Oratore*, Livre III, où en LX, 224, Cicéron affirme qu'il faut veiller avec grand soin à sa voix, avant d'ajouter : « En effet, pour conserver sa voix, rien n'est plus utile que d'en changer souvent les inflexions, rien n'étant plus mauvais que de la forcer par trop et sans relâche. », *Nam ad uocem obtinendam nihil est utilius quam crebra mutatio, nihil perniciosius quam effusa sine intermissione contentio.*

¹⁰⁴² *De Officiis*, Livre I, XXXVII, 133.

que : « dans l'usage de la voix, nous suivons deux principes : qu'elle soit distincte et qu'elle soit agréable ; or l'une et l'autre qualités doivent être demandées, à vrai dire, à la nature, mais l'exercice améliorera la première, tandis que pour la seconde, ce sera l'imitation de ceux qui parlent avec exactitude et douceur ». Il est vrai que pour un orateur, la voix est aussi un instrument d'action politique et intellectuelle.

Cicéron accorde donc une place honorable à l'entretien de son corps, sans en faire une préoccupation primordiale ou esthétique. En cela, il rejoint la position de Sénèque par rapport au corps car celui-ci a la même réticence¹⁰⁴³ face à tout soin physique excessif qui finirait par négliger la part de l'esprit.

Cette stratégie de fond contribue également à un équilibre social. L'exercice physique n'est pas seulement complémentaire de la réflexion menée en solitaire, il est également en harmonie avec une vie sociale. Le temps de la promenade est ainsi un moment privilégié pour retrouver ses forces physiques et morales grâce à l'exercice et l'échange amical. Ainsi, en 60, Cicéron écrit à Atticus : « Nombreuses sont en effet les choses qui me tourmentent et m'angoissent : il me semble que si j'obtenais ton écoute, par la conversation d'une seule promenade, je pourrais les évacuer¹⁰⁴⁴. » De fait, les échanges philosophiques intenses finissaient aussi par un temps de détente, de marche et de soin du corps, comme en atteste la phrase finale du *De Oratore*, où Crassus conclut en ces termes : « Mais, dit-il, à présent levons-nous, concentrons-nous sur nous, et, au sortir de cet effort dans la dispute, relâchons nos esprits et notre concentration¹⁰⁴⁵. » Notre auteur tient donc à rythmer avec vigilance l'activité du corps et de l'esprit, souscrivant par là à des préceptes médicaux¹⁰⁴⁶.

¹⁰⁴³ Voir la lettre à Lucilius 15, dans laquelle Sénèque met en garde son correspondant contre une musculation excessive, qui pourtant restera en-deçà de celle des animaux. De plus, « l'âme, écrasée par le poids du corps, devient moins agile. » Cet auteur préconise donc quelques exercices bénéfiques, parmi lesquels on peut choisir ceux que l'on pratiquera « simplement, facilement ».

¹⁰⁴⁴ *Att.*, I, 18 ; t. I p. 161. *Multa sunt enim quae me sollicitant anguntque ; quae mihi uideor auris nactus tuas unius ambulationis sermone exhaurire posse.*

¹⁰⁴⁵ *De Oratore*, Livre III, LXI, 228. *Sed iam surgamus, inquit, nosque curemus et aliquando ab hac contentione disputationis animos nostros curamque laxemus.*

¹⁰⁴⁶M. Trédé a décelé une conscience aiguë de cet usage individuel du rythme et de son importance chez les Anciens. Faisant allusion à un traité hippocratique, elle commente ainsi sa pertinence : « Ce texte, unique dans la Collection hippocratique - où l'on peut voir une ébauche des recherches médicales contemporaines sur les rythmes temporels des individus et le rôle du temps dans la thérapeutique - enregistre non seulement les degrés d'urgence des soins dans telle ou telle maladie grave mais pose les bases d'un 'art du temps' en passant en revue les divers moments du jour, du mois, ou de l'année où l'action thérapeutique peut se révéler efficace aussi bien que les rythmes variables des soins. » Elle se réfère au chapitre 5 du *Premier livre des maladies*, traité

Un rythme de vie sain, tenant compte de l'alimentation, de l'habitat et d'une juste répartition des activités intellectuelles et physiques est donc constitutif de la philosophie de Cicéron au quotidien. Ainsi espère-t-il donner un socle résistant à sa santé et prévenir tout risque de maladie. Cette stratégie est évidemment une méthode de fond, qui vise à « assainir » le terrain du corps et de l'esprit par prévention. Sans doute invite-t-elle à réviser l'idée que prendre soin de son corps est une perte de temps, puisqu'au contraire l'entretien d'une bonne santé évitera des périodes de maladie et donc d'inactivité.

Réciproquement, il existe un soin du corps a posteriori, une fois qu'un élément perturbateur est passé. On assiste alors à une stratégie ponctuelle de retrait. Il convient alors de rétablir l'équilibre¹⁰⁴⁷ et de compenser la peine éprouvée, quitte à se retirer temporairement de la société, par une démarche inverse de celle qui vient d'être évoquée. Ainsi, après les grosses chaleurs de l'été 54, Cicéron écrit-il à Quintus : « Pour moi, je me suis remis des grandes chaleurs (car nous n'avons pas souvenir de plus grandes) à Arpinum, grâce à l'immense agrément de la rivière, au moment des jeux, après avoir confié les gens de ma tribu à Philotime¹⁰⁴⁸. » C'est par la douceur (*amoenitas*) que la difficulté du moment - Cicéron emploie deux fois *magnus*, dont une fois au comparatif pour faire ressortir ce moment par rapport au passé - peut être effacée. L'expression *se reficere* nous semble ici particulièrement intéressante puisqu'elle donne l'impression d'une reconstruction¹⁰⁴⁹ du corps.

Réaction et stabilisation immédiates sont donc les compléments d'une stratégie de fond, faite de combativité face aux variations du corps. Ainsi le présent peut-il être mieux vécu, à la fois dans sa dimension sociale et intellectuelle.

hippocratique, pour en déduire que certaines maladies doivent être traitées le matin, plus ou moins tard ; d'autres doivent être traitées une seule fois par jour, peu importe le moment, d'autres tous les deux ou trois jours, d'autres une fois par mois, ou tous les trois mois. De plus, un traitement qui doit être administré le matin aura une efficacité réduite si on le prodigue l'après-midi. De même, un soin qui tarde peut survenir à contre-temps.

Kairos, L'à-propos et l'occasion, p. 185.

¹⁰⁴⁷ Cette préoccupation était au cœur des préceptes hippocratiques, comme le souligne E. Craik dans « Hippocratic *Diaita* », dans *Food in Antiquity*, chapitre 25, p. 343-350. Voir en particulier p. 346-347 « Hippocratic balance », où l'auteur repère un équilibre propre à chaque période de la vie ou de l'année et de chaque individu, qui tient compte de la variation de climat, un équilibre physique, un équilibre des éléments constitutifs de la *diaita* (exercice, bain, soins émétiques...).

¹⁰⁴⁸ *Q. fr.*, III, 1 ; t. III p. 82. *Ego ex magnis caloribus (non enim meminimus maiores) in Arpinati summa cum amoenitate fluminis me refeci ludorum diebus, Philotimo tribulibus commendatis.*

¹⁰⁴⁹ Certes cette expression n'est pas un cas unique, au sens physique, chez Cicéron dans sa correspondance. Il l'emploie aussi dans *Att.*, VII, 3, 12 ; t. V p. 60 à propos de Tiron.

c- Stabilité et sagesse du corps : immédiateté et recentrement.

Une fois ces stratégies mises en place pour minimiser les fluctuations, le corps devient un allié plus qu'un adversaire. Dans la recherche de stabilité qui est celle de notre auteur, il représente donc un atout précieux, au-delà de ses fragilités.

Apparemment, on pourrait donc penser que la partie physique d'un être est soumise aux fluctuations tandis que sa partie spirituelle serait plus stable. Or il n'en va pas toujours ainsi car la partie mentale, en se projetant hors du présent, augmente l'extension de ses perceptions, ce qui la fragilise. En définitive, le corps pourrait bien, contre toute attente, être un facteur d'équilibre dans le présent et de continuité au cours du temps.

On en voit une preuve par l'inverse quand on considère la nuisance de l'âme sur le corps. Nous avons déjà rencontré dans l'étude de deux pathologies des facteurs psychosomatiques aux effets négatifs. L'esprit n'est donc pas toujours un facteur bénéfique. C'est ce que nous invite à penser l'Epicurien qui intervient dans le *De Finibus*¹⁰⁵⁰. Il établit un lien entre la souffrance et le temps, qui explique que la douleur de l'âme soit plus grande que celle du corps : « et bien que ce soit de la joie ou de la tristesse qu'amènent le plaisir ou la douleur de l'âme, il n'en est pas moins vrai que l'une et l'autre ont leur origine dans le corps et que c'est au corps qu'elles se rapportent ; ce qui n'empêche pas les plaisirs et les douleurs de l'âme d'être beaucoup plus grands que ne le sont les plaisirs ou les douleurs du corps. Car par le corps, nous ne pouvons avoir la sensation que de ce qui est actuel et présent, au lieu que par l'âme nous atteignons le passé et le futur. » La souffrance de l'âme est plus grande que celle du corps car elle fait intervenir le temps. Au moins le corps ramène-t-il au présent et à une sorte de recentrement sur le présent.

Un mal est en effet souvent psychosomatique et lié à un tourment intérieur chez notre auteur. Revenons par exemple à son inflammation des yeux. Les soins prodigués contre cette maladie ne sont pas précisés dans la correspondance, peut-être parce qu'il n'y en avait pas, ou pas d'efficace à l'époque. Peut-être aussi leur origine était-elle difficile à cerner. Il nous paraît en effet probable que cette maladie soit liée à l'anxiété que lui apporte la situation politique¹⁰⁵¹ ; de fait, Cicéron mêle les nouvelles politiques et son sentiment intérieur. Une

¹⁰⁵⁰ *De Finibus*, Livre I, XVII, 55.

¹⁰⁵¹ Voir également *De domo sua*, VII, 15-16. Au moment d'émeutes soigneusement entretenues par Clodius, Cicéron a également éprouvé une faiblesse physique. « ...c'est le peuple romain tout entier qui, réuni alors au

lettre du 24 janvier 49¹⁰⁵² illustre bien la tension de l'épistolier et de la situation puisqu'une guerre civile menace ; Cicéron hésite déjà à rejoindre Pompée, qui le lui a demandé, et s'inquiète de ce que Térentia et Tullia doivent faire. Malgré des professions de foi générales sur la maîtrise qu'il faut conserver de son émotivité, dont témoigne le *De Officiis*¹⁰⁵³, Cicéron manifeste des signes d'inquiétude psychosomatiques. La lettre finit par une remarque révélatrice¹⁰⁵⁴ sur son état de santé¹⁰⁵⁵. Il lui est difficile de ne pas réagir physiquement aux circonstances extérieures et de conserver l'ataraxie dans une situation troublée. Le corps ne fait peut-être qu'actualiser une sensibilité globale au contexte extérieur.

La correspondance manifeste bien la limite ténue entre les domaines physique et psychologique. Le corps peut offrir son soutien à l'esprit. Ce phénomène apparaît au début du *De Fato*, qui nous décrit à la fois les habitudes de vie et d'étude de Cicéron. Celui-ci pose clairement le cadre du dialogue qui prend place dans la lignée de discussions fréquentes¹⁰⁵⁶ avec Hirtius. « Et, entre autres nombreuses rencontres, un jour que nous étions plus libres que de coutume et moins dérangés par les visites, il vint me trouver, et nous commençâmes par notre entretien quotidien et comme de règle entre nous, sur la paix et la tranquillité publique¹⁰⁵⁷. » On voit ainsi sur quel sujet se développent les conversations habituelles, qui servent d'ancrage à un échange particulier.

Hirtius fait alors allusion à l'organisation des journées de Cicéron, qui reflèterait au fond un choix de valeurs : « Eh bien ! dit-il, puisque, sans avoir abandonné, j'espère, les exercices oratoires, vous faites à coup sûr passer avant la philosophie, puis-je vous

Capitole, malgré l'indisposition dont je souffrais ce jour-là, m'appelait nommément au sénat. » *a populo Romano universo qui tum in Capitolium conuenerat, cum illo die minus ualerem, nominatim in senatum uocabar.*

¹⁰⁵² *Att.*, VII, 13b ; t. V p. 111. Cicéron commence par énumérer les nouvelles des uns et des autres hommes politiques, notamment L. Caesar et Labiénus. Le premier lui paraît minable alors que le second est présenté comme un grand homme (*uir mea sententia magnus*).

¹⁰⁵³ *De Officiis*, Livre I, XXIV, 80. « A la vérité, c'est le fait d'une âme courageuse et ferme de ne pas se troubler dans les cas difficiles et de ne pas se laisser démonter, comme on dit, en s'affolant, mais de garder sa présence d'esprit et sa réflexion et de ne pas s'écarter de la raison. » *Fortis uero animi et constantis est non perturbari in rebus asperis nec tumultuantem de gradu deici, ut dicitur, sed praesenti animo uti et consilio nec a ratione discedere.*

¹⁰⁵⁴ Voir dans notre quatrième partie la stratégie du détour, qui donne parfois une place apparemment anodine au plus important.

¹⁰⁵⁵ Voir plus haut ce qui concerne l'ophtalmie.

¹⁰⁵⁶ *De Fato*, 2. « J'étais dans ma propriété de Pouzzoles, et notre ami Hirtius, consul désigné, se trouvait aussi dans le pays. Il nous est très attaché, et s'adonne aux études dans lesquelles nous avons vécu depuis notre enfance. Nous avions ensemble de longs entretiens, où nous recherchions en particulier les moyens de ramener la paix et la concorde entre les citoyens. En effet, depuis la mort de César, il semblait qu'on cherchât tous les prétextes de troubles nouveaux, et nous pensions qu'il fallait les prévenir. Presque toute notre conversation se passait à délibérer de ce sujet. »

¹⁰⁵⁷ *Ibid.*, I, 2.

entendre¹⁰⁵⁸ ? » La réplique de Cicéron montre qu'une scission entre les deux disciplines serait abusive et qu'il a coutume de s'adonner à l'une ou l'autre, les deux demeurant extrêmement liées¹⁰⁵⁹. Il laisse donc le choix à son interlocuteur : « Ainsi, dis-je, puisque l'une et l'autre étude est de votre domaine, voyez de laquelle vous préférez goûter aujourd'hui : à vous de choisir. » On voit que l'art oratoire, la philosophie et la politique ne sont pas dissociés mais imbriqués dans un même élan de réflexion et ne s'excluent pas les uns des autres, loin de là. L'exercice oratoire, exercice physique, s'approche du développement philosophique, qui se fonde lui-même dans une conversation familière entre amis, d'ordre politique qui plus est.

La philosophie est l'aboutissement d'activités saines, fondées sur des exercices physiques orientés vers les pratiques oratoires de Cicéron. L'inclination de fond qu'a celui-ci pour les réflexions intellectuelles se double d'exercices préliminaires et complémentaires qui entraînent et endurent le corps. La synthèse de cette méthode de vie est certainement énoncée dans le *De Officiis*¹⁰⁶⁰ : « En somme, cette beauté morale que nous cherchons dans une âme élevée et grande, est l'oeuvre des forces de l'âme et non pas de celles du corps. Cependant, il faut entraîner le corps et le disposer à être capable d'obéir à la sagesse et à la raison, dans la poursuite des entreprises et l'endurance à la fatigue. »

Il s'agit bien pour Cicéron de garantir cet atout, en assurant, sinon son progrès, du moins son maintien, travail quotidien et sans cesse remis en cause par les éléments extérieurs : température, alimentation... Il se pourrait que Cicéron suive en cela l'exemple de Socrate, dont Xénophon nous narre le mode de vie, pétri de maîtrise et de tempérance¹⁰⁶¹ et nous rapporte les propos visant les excès de boisson ou de nourriture : « C'est disait-il, ce qui fait mal à

¹⁰⁵⁸ *Ibid.*, II, 3. « *Quid ergo ?* » inquit ille « *quoniam oratorias exercitationes non tu quidem, ut spero, reliquisti, sed certe philosophiam illis anteposuisti, possumne aliquid audire ?* »

¹⁰⁵⁹ « Oui, dis-je, m'entendre, ou parler vous-même. Car, vous avez raison de le croire, je n'ai pas abandonné les études oratoires, pour lesquelles j'ai même attisé votre ardeur, du reste déjà bien enflammée quand je vous ai accueilli ; et les problèmes dont je m'occupe maintenant ne diminuent pas, mais en augmentent plutôt les moyens. En effet, l'espèce de philosophie à laquelle je me rallie garde avec l'éloquence une alliance étroite : celle-ci emprunte sa finesse à l'Académie, et lui rend en retour l'abondance du discours et les ornements de la parole. »

¹⁰⁶⁰ *De Officiis*, Livre I, XXIII, 79.

¹⁰⁶¹ *Mémorables*, I, 1 et 3. « Socrate vécut sans cesse au grand jour : le matin, il allait sur les promenades et dans les gymnases, se montrait sur l'agora à l'heure où la foule bat son plein... Il ne prenait nourriture qu'autant qu'il avait plaisir à manger... Toute boisson lui paraissait un délice, parce qu'il ne buvait jamais sans avoir soif. Si, se trouvant par hasard convié à un festin, il voulait bien s'y rendre, il n'avait aucune peine à prendre cette précaution que la plupart des hommes trouvent si pénible, de ne pas s'empiffrer outre mesure. Il engageait ceux qui ne pouvaient faire comme lui à s'abstenir des mets qui excitent à manger encore lorsqu'on n'a plus faim, à boire encore lorsqu'on n'a plus soif. (...) A l'en croire, c'était par plaisanterie, en les nourrissant de semblables mets, que Circé avait changé tant d'hommes en porceaux, tandis qu'Ulysse devait aux conseils d'Hermès, à sa propre sobriété, et à son abstention de mets servis avec une extrême abondance, d'avoir échappé à cette métamorphose. »

l'estomac, à la tête et à l'âme.» Une saine activité physique garantit donc un bon développement intellectuel et moral.

Il serait vain en effet de vouloir dissocier complètement âme et corps. A. Michel le souligne nettement lorsqu'il reprend le vieux débat sur âme et corps, et l'éventuelle réduction de l'homme à l'un de ces deux aspects : « La lecture des *Tusculanes* présente des avantages. En effet, elle combine les deux réponses. Elle nous dit d'une part (avec Platon et les Stoïciens) que l'homme se réduit à son âme et d'une certaine façon, se définit par elle. Mais elle distingue d'autre part Platon et les Stoïciens, elle tend à choisir le premier contre les seconds. Elle nous indique que l'âme comporte trois parties, le *nous* sans doute, mais aussi le *thumos* et l'*epithumetikon*, qui sont étroitement liés à la vie corporelle. Ainsi l'homme est à la fois un et double. Il va de soi qu'une telle présentation n'est pas satisfaisante pour l'esprit ; elle présente quelque chose de contradictoire. Mais il en est ainsi de la connaissance de l'homme, qui reste inachevée, ambiguë, qui pose en même temps l'un et le multiple dans notre être. Nous touchons ainsi un trait fondamental de l'anthropologie platonicienne. Les modernes le redécouvrent dans leur propre expérience : ils perçoivent combien le corps et l'âme s'interpénètrent sans se confondre. Dans la lignée de l'Académie, Cicéron le savait déjà¹⁰⁶². » C'est donc sans doute dans le silage de Platon que Cicéron cultive un idéal physique et moral d'honnête homme, où le corps a sa juste place.

Comme nous l'avons déjà observé, le corps possède cet avantage insigne de ramener au présent, alors que l'esprit, en se portant vers d'autres temporalités, crée une tension que le corps ne fait qu'exprimer. Il s'agit donc d'orienter son activité, fût-elle intellectuelle en même temps que physique, vers le moment vécu. Le cas de l'insomnie est à ce titre fort intéressant. En effet, dans une période troublée et menaçante, Cicéron envisage sans cesse des époques qui lui sont inaccessibles et en perd le sommeil. Il ne trouve le calme que dans l'échange épistolaire, en s'absorbant soit dans la lecture, soit dans l'écriture, c'est à dire en se recentrant activement sur le seul temps qui soit à sa portée : le présent. On pourrait presque parler de lettre-somnifère tant cette thérapie semble efficace dans la bouche de notre auteur.

Son état pendant qu'il attend le dénouement de la crise de Brindes, où Pompée est assiégé par César, est tout à fait révélateur. Il écrit le 12 mars 49 à Atticus, ayant appris que ce

¹⁰⁶² « Y a-t-il aujourd'hui une actualité de Cicéron ? » p. 296-297.

général serait d'ici peu à Rome : « J'utiliserai ton conseil et ne me cacherai¹⁰⁶³ pas pendant ce temps à Arpinum¹⁰⁶⁴. » Dans l'expression « se cacher » et l'emploi du futur, *abdā*, on voit immédiatement que son esprit s'oriente vers l'avenir. A ce détour temporel (au futur) correspond un détour par l'extériorité. Il évoque ce que pourraient faire d'autres personnages importants, s'arrête sur Curtius, qu'il « ne peut voir » et met fin à ces hypothèses extravagantes par « Et quant aux autres¹⁰⁶⁵...? Mais, restons calme, ce me semble, pour ne pas démontrer notre faute à nous, qui, en aimant Rome, c'est-à-dire la patrie, et en envisageant un arrangement de la situation, nous sommes comportés de façon à être complètement encerclés et prisonniers¹⁰⁶⁶. » Déjà la quiétude apparaît comme un élément fugace à protéger.

Toutefois, c'est après avoir reçu la nouvelle du départ de Pompée pour la Grèce, qu'il poursuit la lettre en manifestant toute son angoisse. « Avant, j'étais inquiet et anxieux, comme la situation m'y poussait manifestement, ne sachant à quelle résolution recourir, mais maintenant, après que Pompée et les consuls ont quitté l'Italie, ce n'est plus anxiété mais ardente douleur,

mon coeur est hors de lui,

mon âme en désarroi...

Je ne suis pas, je te le dis et crois-moi, maître de ma raison : si grande est l'indignité que j'ai laissé faire...¹⁰⁶⁷ » Cicéron nomme lui-même et répète le mal qui l'étreint, l'angoisse, sentiment accentué par une projection dans la situation réelle d'enserrement que vit Pompée, de fait encerclé et prisonnier à Brindes. L'expression « je ne suis pas maître de mon esprit » (*non... mentis compos*) signale le sommet de ce malaise. On voit que l'esprit lui échappe, vers d'autres temps et d'autres lieux.

Dans cette situation, deux remèdes s'offrent à notre auteur, qu'il utilise conjointement : les lettres d'Atticus, l'*alter ego* « sain », et la fin des méditations ressassées sur le passé, au profit d'une approche plus positive du futur. Son temps et son activité s'orientent vers le présent. C'est ce qui apparaît un peu plus loin dans la lettre. « Je relis tes lettres depuis le début. Elles me font quelque peu renaître. Les premières m'adressent conseils et prières de ne

¹⁰⁶³ Le terme employé de *abdā* rejoint ce que nous analysons comme le « désir de fuite », hors du temps, de l'espace, de la réalité de Cicéron.

¹⁰⁶⁴ *Att.*, IX, 6 ; t. V p. 255. *Ergo utar tuo consilio neque me Arpinum hoc tempore abdā.*

¹⁰⁶⁵ J. Bayet traduit : « Qu'imaginer des autres ? »

¹⁰⁶⁶ *Ibid.*, p. 255. *Quid alios ? Sed opinor, quiescamus, ne nostram culpam coarguamus qui, dum Urbem, id est patriam, amamus dumque rem conuenturam putamus, ita nos gessimus ut plane interclusi captique simus.*

¹⁰⁶⁷ *Ibid.*, p. 256. *Ante sollicitus eram et angebar, sicut res scilicet ipsa cogebat, quo uti consilio possem ; nunc autem, postquam Pompeius et consules ex Italia exierunt, non angor sed ardeo dolore*

Oude/moi h̄or

e]mpedon, a] l)a] al ukthmai

Non sum, inquam, mihi crede, mentis compos : tantum mihi dedecoris admisisse uideor.

pas me jeter en avant, les dernières manifestent ta joie de me voir rester. Quand je les lis, je me sens moins honteux, mais seulement le temps que dure ma lecture. Ensuite renaît la douleur et l'image du déshonneur. C'est pourquoi je t'en supplie, mon cher Titus, extirpe de moi cette douleur, ou du moins diminue-la, par ton réconfort, tes conseils, ou tout moyen qui te soit possible. Mais que peux-tu faire ? ou même quel homme le pourrait ? A peine un dieu désormais¹⁰⁶⁸ ... »

Le fait que tous les verbes conjugués de ce passage soient au présent ne doit pas nous abuser. Cicéron tente de décrire sur le vif ses impressions : tant que son attention se focalise sur la lecture et le présent, il éprouve un soulagement et le sentiment de la nouveauté créatrice de chaque instant ; la deuxième partie de ce passage (à partir de « ensuite.. ») nous livre un autre type de présent, celui de généralité. Dès que paraît *rursus*, « de nouveau », ce retour en arrière occasionne un divertissement temporel et qualitatif nuisible à notre auteur. Impératifs, injonctions et interrogations, irréels sont autant de marques d'une déroute intérieure¹⁰⁶⁹.

Reviennent alors les extensions vers le passé. Il coupe pourtant court à ces considérations après quelques lignes. « Mais trêve aux regrets ; préparons l'avenir¹⁰⁷⁰. » C'est cependant pour aussitôt retomber dans le passé et analyser les erreurs qu'il a commises : espérer une conciliation, et refuser de s'associer aux projets belliqueux et cruels de Pompée.

Dans une situation pénible, il est difficile de ne pas chercher à fuir le moment présent. Cicéron s'efforce de ne pas revenir sur le passé, mais de s'orienter vers le futur et une amélioration possible. La lettre tourmentée s'achève sur un nouvel appel à l'aide, toujours orienté vers la méditation de ce qu'il y a de mieux à faire, et sur le sentiment que rien ne saurait être pire que ce qu'il doit présentement affronter. « A cela donc réfléchis bien, ou plutôt fais sortir de tes réflexions une solution. Je supporterai avec plus de courage tout événement autre que cette douleur¹⁰⁷¹. » On voit le poids que conserve, en dépit des tourments qu'elle amène, la réflexion, le *cogito*, et combien le caractère exceptionnel de la situation laisse Cicéron démuni¹⁰⁷². De cette détresse naît un désir de fuite hors du présent, hors de la

¹⁰⁶⁸ *Ibid.*, p. 257. *Tuas nunc epistulas a primo lego. Hae me paulum recreant. Primae monent et rogant ne me proiciam, proximae gaudere te ostendunt me remansisse. Eas cum lego, minus mihi turpis uideor, sed tam diu dum lego. Deinde emergit rursus dolor et aī̄sxrou-fantasiā. Quam ob rem obsecro te, mi Tite, eripe mihi hunc dolorem aut minue saltem, aut consolatione aut consilio aut quacumque re potes. Quid tu autem possis ? aut quid homo quisquam ? Vix iam deus.*

¹⁰⁶⁹ Voir dans notre quatrième partie notre analyse du virtuel et de la généralité.

¹⁰⁷⁰ *Ibid.*, p. 257. *Sed acta ne agamus, reliqua paremus.*

¹⁰⁷¹ *Ibid.*, p. 258. *Ad haec igitur cogita, mi Attice, uel potius excogita. Quemuis euentum fortius feram quam hunc dolorem ?*

¹⁰⁷² Est-ce une perte de référent ? ou l'impossibilité d'établir un lien avec d'autres cas déjà connus ?

réalité, qui ne fait qu'accentuer ce désarroi¹⁰⁷³. Ce qui est de toute façon manifeste ici, c'est le rôle positif que la corporéité offre, contre toute attente, face à l'esprit. Approfondissons cet aspect surprenant afin d'en mesurer la force.

La philosophie de Cicéron subordonne parfois l'esprit au corps, paradoxalement. Tout d'abord, le corps apparaît comme régulateur par le rythme qu'il imprime. Au contraire des ressassements de l'esprit, l'activité corporelle, par son aspect mécanique et répétitif peut être extrêmement positive pour notre auteur et prodiguer de nombreux bienfaits. C'est ce qui ressort d'une missive, que Cicéron envoie à Atticus le 18 mars 49, tandis qu'il demeure sans nouvelles de Pompée, qui est passé en Grèce deux semaines auparavant. « Je n'ai rien à t'écrire : en effet, je n'ai rien entendu de nouveau et j'ai répondu à toutes tes lettres hier. Mais, comme non seulement l'accablement me prive du sommeil, mais que mes journées ne sont certes pas exemptes de douleur, comme si je parlais avec toi (chose qui me procure mon seul repos) j'ai entrepris de t'écrire ce je ne sais quoi, sans qu'aucune matière se propose à moi¹⁰⁷⁴. » L'activité d'écriture, ici présentée comme une action mécanique détachée d'une réflexion véritable, n'a pas de raison d'être informative, comme le montre la première phrase et l'absence de matière à traiter. Sous l'effet d'un malaise, dont on ne sait s'il est physique ou moral, le rythme naturel entre veille et sommeil est rompu.

Cicéron travaille donc à rétablir une sorte de repos dans une action quasi-mécanique qui se substitue à la conversation, art d'être présent à la situation par excellence. Le corps présente un recours précieux dans la mesure où il prodigue un objectif de court terme et une activité salubre. On pourrait même parler d'« ergothérapie ». Cela se vérifie particulièrement dans le cas de l'écriture des lettres, surtout à Atticus, si bien que nous y verrions parfois de véritables « calmants épistolaires ». Au cœur des difficultés, Cicéron tente de « garder les pieds sur terre ». Il semble alors étrangement suivre les leçons de vie de son ami épicurien.

Lorsque le 13 mars 49¹⁰⁷⁵, il remercie Atticus de la lettre qu'il vient de recevoir de lui, la situation de guerre civile l'accable et il exprime sa résignation en ces termes : « Car pour moi, je n'agis plus de façon à atteindre un heureux dénouement : telles que je vois les choses, que les deux vivent ou celui-là seul, nous n'aurons plus jamais de République. Ainsi, je

¹⁰⁷³ Voir notre quatrième partie.

¹⁰⁷⁴ *Att.*, IX, 10 ; t. V p. 269-270. *Nihil habebam quod scriberem : neque enim noui quicquam audieram et ad tuas omnes rescripseram pridie. Sed, cum me aegritudo non solum somno priuaret uerum ne uigilare quidem sine summo dolore pateretur, tecum ut quasi loquerer, in quo uno acquiesco, hoc nescio quid nullo argumento proposito scribere institui.*

¹⁰⁷⁵ Ce texte date du lendemain de la missive précédente, toujours lors de la crise qui suit le départ de Pompée.

n'espère plus en un repos et ne refuse aucune épreuve. La seule chose que je craignais, c'était de manquer (d'avoir manqué ?) à l'honneur¹⁰⁷⁶. » Tout l'horizon semble donc borné et tragique pour son esprit, qui nie toute possibilité de repos.

Il tente cependant de s'inscrire dans un rythme de vie plus sain, se calquant en quelque sorte sur son ami épicurien, dont il connaît les habitudes de vie et d'hygiène. « Il se peut qu'à la fin tu n'aies pas matière à m'écrire désormais. En effet, on ne peut écrire pour lors sur aucun autre sujet, et à ce propos, que peut-on dorénavant inventer¹⁰⁷⁷ de plus ? Mais puisque tu es soutenu à la fois par tes dons naturels (je dis vraiment ce que je pense) et ton amitié, qui stimule à son tour mon propre naturel, continue, comme tu le fais, et écris-moi autant que possible. Je suis quelque peu fâché que tu ne m'invites pas en Epire, bien que je ne sois pas un compagnon gênant. Mais adieu, porte-toi bien¹⁰⁷⁸. Car de même que tu dois faire ta promenade et être frictionné, moi je dois dormir. De fait, tes lettres m'ont apporté le sommeil¹⁰⁷⁹. » Quelle meilleure preuve pourrait-il y avoir de l'effet sédatif des missives d'Atticus, et de son influence bénéfique sur l'équilibre physique et moral de Cicéron ? Pour celui-ci il ne s'agit encore que du strict nécessaire : le sommeil, et non pas de soins évolués comme ceux que reçoit son ami, toutefois, c'est le même souci du corps et du quotidien qui l'anime. Coûte que coûte, notre auteur tente de retrouver une hygiène de vie et notamment le sommeil pour apaiser son âme.

Nous avons vu précédemment la nécessité de soins complémentaires et concomitants ; Cicéron le confirme ici en mettant sur le même pied sommeil et promenade. Dans le désarroi d'une situation inattendue, le corps sert de repère, ne serait-ce que par les nécessités qu'il assigne au long du jour et qui recentrent sur le présent.

On assiste ainsi à la recherche d'une ataraxie corporelle. On pourrait même parler de « sagesse du corps », dans la mesure où celui-ci propose une optimisation du présent et de l'usage de son esprit. Par exemple, à son secrétaire Tiron qui est malade, Cicéron multiplie les

¹⁰⁷⁶ Att., IX, 7 ; t. V p. 259. *Ego enim non iam id ago, mihi crede, ut prosperos exitus consequar : sic enim uideo, nec duobus his uiuis nec hoc uno nos unquam rem publicam habituros. Ita neque de otio nostro spero iam nec ullam acerbitatem recuso. Unum illud extimescebam, ne quid turpiter faceren, uel dicam iam ne fecissem.*

¹⁰⁷⁷ Il s'agit très précisément d'« élucubrations », nées au sens strict tandis que l'on veille près d'une lampe la nuit, puisque, comme la fin nous le révèle, Cicéron ne trouve plus le sommeil.

¹⁰⁷⁸ Nous choisissons de traduire littéralement cette expression banalisée, pour lui rendre son sens originel, que l'anglais *take care* a gardé.

¹⁰⁷⁹ *Ibid.*, p. 261-262. *Extremum est ut tibi argumentum ad scribendum fortasse iam desit. Nec enim alia de re nunc ulla scribi potest, et de hac quid iam amplius inueniri potest ? Sed quoniam et ingenium suppeditat (dico mehercule ut sentio) et amor quo et meum ingenium incitatur, perge, ut facis, et scribe quantum potest. In Epirum quod me non inuitas, comitem non molestum, subirascor. Sed uale. Nam ut tibi ambulandum, ungendum, sic mihi dormiendum. Etenim litterae tuae mihi somnum attulerunt.*

conseils de repos : « Pour lors, je veux que tu ne te hâtes en rien ; je ne me soucie de rien, hors de ton rétablissement. (...) laisse tout de côté, mets-toi au service de ton corps. Tout le soin que tu auras mis dans ta santé, je jugerai que tu m'en as prodigué autant. Bonne santé, mon cher Tiron, bonne santé, bonne santé et porte-toi bien¹⁰⁸⁰. » Cette mise à disposition de toutes ses forces au profit du corps montre l'importance que Cicéron y attache. De fait, il multiplie les injonctions et utilise cette expression remarquable de la part d'un ancien maître à l'égard d'un affranchi « sois au service de ton corps » (*corpori serui*). Ce recentrement est vécu comme une sujétion, certes, mais le corps n'en est pas moins respecté et honoré. C'est que Cicéron croit qu'un corps sain favorise un esprit sain, et réciproquement, comme il l'exprimait auparavant à Tiron : « J'apprends que tu te tourmentes et que le médecin affirme que c'est là la source de ton mal. Si tu m'aimes, réveille de leur sommeil tes études et cette haute culture qui te rend si cher à mes yeux¹⁰⁸¹. » On voit que l'esprit, sous la forme du tourment, est nuisible, alors que la culture est perçue comme un fondement solide dans l'épreuve. Il s'agira donc d'éliminer les tendances négatives de la raison pour orienter l'esprit vers ses repères positifs. Or de façon remarquable dans cette lettre, le corps se place du côté du repère sain et positif, et c'est par rapport à lui que l'esprit devra œuvrer.

En effet, suit alors une phrase tout à fait remarquable, aux allures de maxime : « Maintenant il te faut être en bonne santé dans ton esprit, pour l'être aussi dans ton corps¹⁰⁸². » Par rapport à l'optique traditionnelle de l'esprit sain dans un corps sain, le retournement est spectaculaire. Cette expression focalise en effet l'attention sur le physique, qui devient le but alors que l'esprit est un moyen nécessaire pour l'atteindre. Elle fait complètement basculer notre représentation initiale d'un corps pesant, aux conséquences néfastes dans toute organisation et anticipation.

Peut-être faut-il désormais entrer dans une autre perspective et envisager le corps comme un moyen philosophique de plein droit qui aide à accéder à la stabilité et l'ataraxie. Une telle optique soulève cependant des problèmes et a suscité une polémique parmi les philosophes anciens. En effet, les Stoïciens se sont méfiés de ces attirances pour les jouissances corporelles et ont préféré s'extraire du présent et des sensations, affirmant même que celles-ci pouvaient être négligées au profit de souvenirs ou d'anticipations agréables. Ainsi, sous la torture ou dans la maladie, le sage focalisera son attention sur des expériences

¹⁰⁸⁰ *Fam.*, XVI, 4 ; t. V p. 42. *Nulla in re iam te festinare uolo ; nihil laboro, nisi ut saluus sis (...) omnia depone, corpori serui. Quantam diligentiam in ualitudinem tuam contuleris, tanti me fieri a te iudicabo. Vale, mi Tiro, uale, uale et salue.*

¹⁰⁸¹ *Fam.*, XVI, 14 ; t. III p. 167. *Audito te animo angere et medicum dicere ex eo te laborare. Si me diligis, excita ex somno tuas litteras humanitatemque, propter quam mihi es carissimus.*

¹⁰⁸² *Ibid.*, p. 167. *Nunc opus est te animo ualere, ut corpore possis.*

qui lui ont plu ou projettera son esprit vers des perspectives plus riantes. Il oubliera alors, en théorie, la souffrance que son corps traverse à ce moment.

Pour l'étude du quotidien, cette question du corps et de son bien-être comporte deux niveaux : l'importance impartie aux menus faits quotidiens par opposition à des abstractions plus générales, et celle que l'on accorde à l'immédiateté plutôt qu'à des considérations de plus longue échéance. Nous conserverons ces deux niveaux d'analyse en nous demandant s'il n'y aurait pas une certaine sympathie de Cicéron pour une attitude épicurienne. Le souci du corps le mène-t-il au matérialisme ?

Une première lecture de la correspondance invite volontiers à croire à un mode de vie épicurien de notre auteur, surtout si l'on se fie aux lettres écrites à Papirius Pétus après la victoire de César. Au début d'août 46, Cicéron écrit à ce correspondant afin de lui dire combien il regrette de n'avoir pu venir lui rendre visite ; il souhaite aussi lui assurer que ce n'est que partie remise. Commence alors une description pleine d'humour de sa voracité, dont il prévient son futur hôte, pour le mettre en garde. Comme toujours dans les lettres destinées à ce destinataire, le ton est plaisant, tout en exprimant des valeurs de fond. C'est l'occasion pour notre auteur de clamer son épicurisme au moment où César vient de revenir à Rome et où Cicéron continue de fréquenter les césariens épicuriens. Dans les deux derniers temps de cette lettre, affleurent nettement des partis-pris philosophiques et politiques : une étonnante profession de foi épicurienne, suivie d'un exposé de son rythme de vie quotidien.

Cicéron dit à son ami que s'il avait pu se rendre chez celui-ci :

« tu aurais trouvé en moi un compagnon de longue durée, et non un hôte de passage...

'Et quel homme¹⁰⁸³ !'

Non pas celui dont tu vins d'habitude à bout avec une entrée ; c'est l'appétit intact que j'aborde l'oeuf¹⁰⁸⁴ ; c'est pourquoi les opérations se prolongent jusqu'au veau rôti sans discontinuer. Mes mérites, que tu avais l'habitude de vanter auparavant – 'Oh l'homme facile à contenter ! oh l'hôte sans problème !' - s'en sont allés ; car nous avons rejeté tout souci de l'Etat, toute réflexion concernant l'opinion à affirmer au sein du sénat, la préparation attentive des causes à plaider ; nous nous sommes jetés dans le camp d'Epicure, notre adversaire, et

¹⁰⁸³ Térence, *Phorm.*, 367.

¹⁰⁸⁴J. Beaujeu dans sa note a p. 94 de l'édition des Belles Lettres précise que « les oeufs se servaient au début du repas, seuls ou à la fin des hors-d'oeuvre (cf. l'expression *ab ovo usque ad mala*, dans Hor., *Sat.*, I, 3, 6-7, et Porphyre., *ad loc.* ; Petr., 33, 3 sqq.) ; le rôti venait en dernier, avant le dessert. »

pourtant je ne tends pas vers l'excès¹⁰⁸⁵ qui m'entoure, mais vers le faste que tu démontres - je veux dire ton ancien faste, du temps où tu suivais le chemin¹⁰⁸⁶ de la dépense. Même si tu n'as jamais eu plus de propriétés¹⁰⁸⁷ !

Par conséquent prépare-toi : tu as affaire à un homme, et un vorace, et qui commence à s'y connaître ; or tu sais combien les *demi-savants de fraîche date* sont excessifs ; il te faut désapprendre l'usage des petits paniers-repas et tes en-cas¹⁰⁸⁸ 'pain-bouteille'. Dans mon expérience désormais, j'ai tant d'art que j'ai osé inviter ton ami Verrius et Camillus - hommes ô combien raffinés, ô combien élégants ! - assez souvent. Mais vois mon audace : même à Hirtius j'ai offert à dîner, mais cependant dépourvu de paon ; à l'occasion de ce dîner il n'est rien que mon cuisinier n'ait pu imiter à l'exception de la 'sauce bouillante'¹⁰⁸⁹. »

Le thème du changement, de la rupture de l'habitude apparaît maintes fois. On peut même le soupçonner dans *insolentiam*, qui recouvre à la fois ce qui est in-habituel (*in-soleo*) et ce qui dépasse la norme courante. A ce bouleversement temporel correspond un revirement de fond, même s'il est évidemment à prendre sur le mode humoristique - en grande partie, mais point tant que cela. Cicéron aurait-il donc été convaincu par ses amis épicuriens, Atticus en tête, mais aussi les proches de César ?

Il est certain qu'il n'adhère pas à un stoïcisme pur et dur, qu'il juge « désincarné » dans un dédain de la matière. Dans le Livre III du *De Finibus*, ces derniers n'auront guère son assentiment, du moins sur la question de la douleur et du plaisir. Ils pensent en effet, selon

¹⁰⁸⁵ Il nous semble que la présence par deux fois de *soleo* justifierait aussi une traduction par « nouveauté » ; cependant plus bas *insolentes* a clairement le sens d'excessif. Tout le passage met en parallèle excès et nouveauté.

¹⁰⁸⁶ Nous risquons cette traduction d'une expression énigmatique que J. Beaujeu traduit par 'quand tu avais de quoi dépenser' dans l'édition des Belles Lettres.

¹⁰⁸⁷ Dans la note 1 p. 282 se rapportant à la p. 94 dans l'édition des Belles Lettres, J. Beaujeu rappelle qu'« en règlement ses créances, Pétus avait dû accepter des propriétés prétendument surévaluées (cf. *Fam.*, IX, 18, 4 et IX, 16, 7). » L'humour de Cicéron vis-à-vis de son ami lésé est donc grinçant.

¹⁰⁸⁸ Pour les différentes interprétations de ce que désigne exactement ce mot, voir dans l'édition des Belles Lettres la note 2 p. 282-283 de J. Beaujeu, renvoyant à la p. 94.

¹⁰⁸⁹ *Fam.*, IX, 20 ; t. VII p. 93-94. *habuisses enim non hospitem, sed contubernalem. « At quem uirum ! » Non eum, quem tu es solitus promulsidae conficere ; integram famem ad ouum adfero ; itaque usque ad assum uitulinum opera perducitur. Illa mea, quae solebas antea laudare – « o hominem facilem ! o hospitem non grauem ! » - abierunt ; nam omnem nostram de re p. curam, cogitationem de dicenda in senatu sententia, commentationem causarum abiicimus ; in Epicuri nos, aduersarii nostri, castra coiecimus, nec tamen ad hanc insolentiam, sed ad illam tuam lautitiam - ueterem dico, cum in sumptum habebas ; etsi numquam plura praedi habuisti !*

Proinde te para : cum homine et edaci tibi res est et qui iam aliquid intellegat ; oymaqeij autem homines scis quam insolentes sint ; dediscendae tibi sunt sportellae et artolagyni tui. Nos iam ex<perti> artis tantum habemus ut Verrium tuum et Camillum - qua munditia homines, qua elegancia !- uocare saepius audeamus. Sed vide audaciam : etiam Hirtio cenam dedi, sine pauone tamen ; in ea cena cocus meus praeter ius feruens nihil <non> potuit imitari.

Cicéron¹⁰⁹⁰, que la douleur n'est pas un mal et que le sage est heureux même parmi les supplices, et affirment qu'il n'y a pas de degré dans le bonheur, qui demeure pour eux indépendant du nombre et de la qualité des avantages extérieurs et corporels¹⁰⁹¹. Prférant la vertu à tout, ils accordent quelque valeur à la santé, sans l'élever au rang d'un bien.

Or Cicéron donne une importance considérable au quotidien, par opposition à la dureté des Stoïciens. Il affirme en effet à leur adresse¹⁰⁹² : « Prétendre en effet que ce qui est moral est le seul bien qui existe, c'est supprimer le soin de la santé, l'attention aux choses domestiques, la participation au gouvernement, la gestion des affaires, les devoirs de la vie. » Selon lui, leur attitude comme leur discours sont farouches¹⁰⁹³.

Cicéron quant à lui ne dédaigne pas les petits faits quotidiens, et les menus plaisirs qu'ils peuvent apporter. Cela fait partie d'une véritable philosophie de fond¹⁰⁹⁴ pour lui, à tel point qu'il ne dédaignera pas de le justifier et d'argumenter en leur faveur dans un ouvrage théorique. Le Livre IV du *De Finibus*¹⁰⁹⁵ manifeste ainsi le respect de Cicéron pour les plaisirs mêmes humbles et minimes¹⁰⁹⁶. Dans les menues douceurs¹⁰⁹⁷ quotidiennes, Cicéron sait trouver de vraies joies. Il s'oppose en cela aux Stoïciens les plus intransigeants : « Mais parmi les choses dont l'existence ne s'obscurcit pas à ce point, il peut se faire néanmoins que cela même qui n'est pas indifférent soit de mince importance. Supposer, par exemple, qu'à l'existence d'un homme qui aura eu dix ans une vie agréable vienne s'ajouter un mois d'un agrément égal, ce supplément, qui au point de vue de l'agrément pèse quelque chose, peut être pour lui un bien : mais si cela n'est pas accordé, il n'en résulte pas immédiatement que le bonheur de sa vie soit anéanti. C'est à cette dernière catégorie que ressemblent les biens du corps. Ils constituent, en effet, un supplément qui mérite qu'on se donne de la peine pour l'avoir. Aussi les Stoïciens me paraissent-ils se moquer quelquefois du monde quand ils disent que, si à une existence toute de vertu s'ajoutait une burette à huile ou une étrille, le sage choisirait de préférence l'existence pourvue de cette addition, sans que d'ailleurs il en dût être pour cela plus heureux. »

¹⁰⁹⁰ *De Finibus*, livre III, XIII, 42.

¹⁰⁹¹ Pour tout ce passage, voir *ibid.*, XIII, 43.

¹⁰⁹² *De Finibus*, Livre IV, XXV, 68

¹⁰⁹³ Nous retrouvons le lien constant entre rhétorique et façon de vivre. *Ibid.*, livre IV, XXVIII, 78 : « aussi se font-ils plus hérissés, plus rudes, plus farouches tant dans leur façon d'être que dans leurs discours. »

¹⁰⁹⁴ Nous employons cette expression en songeant notamment à un « traitement de fond ».

¹⁰⁹⁵ *De Finibus*, Livre IV, XII, 30.

¹⁰⁹⁶ Souvenons-nous que le plaisir est en général mêlé de peine, comme Platon le dit dans le *Philèbe*, 50c.

¹⁰⁹⁷ Nous touchons ici à une frontière ténue entre bien-être et plaisir. En effet, le plaisir n'entre guère en ligne de compte dans la *diata* hippocratique, selon E. Craik. « Hippocratic diata », dans *Food in Antiquity*, p. 349.

Cicéron s'étonne que les Stoïciens, en s'attachant à la sagesse, aient laissé de côté le corps et les accuse de faire comme si l'homme était un pur esprit en négligeant sa double nature et son harmonie d'ensemble¹⁰⁹⁸. Contrairement aux Stoïciens, qui classent la santé comme un « préférable » parmi des « indifférents », notre auteur accorde crédit au bon sens général, rendant leur importance à la douleur et au bien-être.

Peut-être faut-il voir dans ce respect du plaisir une conséquence de la formation ardue qu'il reçut dans sa jeunesse¹⁰⁹⁹, dont il décrit lui-même les rigueurs¹¹⁰⁰ dans le *Pro Caelio*¹¹⁰¹ : « Pour nous, autrefois, il n'y avait guère qu'une année où nous devions tenir les bras cachés sous la toge, et, pour les exercices et les jeux du Champs de Mars, garder la tunique ; et si nous commencions immédiatement le service militaire, on observait la même règle dans les camps et à l'armée. » Sans déterminer si notre auteur s'est dressé contre des principes qui l'avaient fait souffrir, nous pouvons du moins affirmer qu'il souhaite adoucir la rigueur stoïcienne et rehausser la valeur de petits faits. Passe-t-il pour autant à l'épicurisme ?

Dans la lettre à Papirius Pétus¹¹⁰², que nous avons commencé à lire précédemment et qui semblait apparemment si épicurienne et sensualiste au début, la suite du texte nous oblige à nuancer ce jugement. A cette première présentation gustative Cicéron ajoute celle, plus large, de ses choix d'activités et de l'équilibre qu'il pose entre corps et esprit, plaisir et labeur, soin de soi et soin des autres.

Il commence par présenter ses activités sociales et intellectuelles du matin¹¹⁰³. On reconnaît sa prédilection pour une vie rythmée et organisée et nul débordement n'a place dans cette vie rangée et constructive. « Voici donc maintenant ma vie : le matin, je reçois salutations et visites, à la fois des hommes de bien, nombreux mais tristes, et les joyeux vainqueurs du moment, qui assurément m'entourent d'égards débordant d'obligeance et d'affection. Lorsque le flux des salutations prend fin, je m'enveloppe dans les lettres : soit j'écris, soit je lis. Viennent aussi des gens qui m'écoutent comme un homme savant, parce que je suis un peu plus savant qu'eux. » Cicéron respecte l'usage de la salutation matinale et après

¹⁰⁹⁸ *Ibid.*, XI, 27-28.

¹⁰⁹⁹ C. Nicolet nous rappelle avec quelle exigence se faisait la formation des jeunes Romains. *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 132.

¹¹⁰⁰ De fait, Plutarque nous rapporte que Caton donna une éducation toute militaire à son fils aîné : lancer le javalot, pratiquer les armes et l'équitation, boxer, supporter le froid et la chaleur, traverser à la nage le courant d'une rivière étaient ses activités quotidiennes. *Vie des hommes célèbres*, « Caton », 20.

¹¹⁰¹ *Pro Caelio*, 12

¹¹⁰² *Fam.*, IX, 20 ; t.VII p. 93-95.

¹¹⁰³ *Ibid.*, p. 94. *Haec igitur est nunc uita nostra : mane salutamus domi et bonos uiros multos, sed tristes, et hos laetos uictores, qui me quidem perofficose et peramanter observant. Ubi salutatio defluxit, litteris me inuoluo : aut scribo aut lego. Veniunt etiam qui me audiunt quasi doctum hominem, quia paulo sum quam ipsi doctior.*

avoir honoré ce rite romain, s'adonne librement à ce qui lui plaît ; or ce sont les lettres et la réflexion intellectuelle qui de toute évidence ont sa préférence.

Toutefois, notre auteur n'est pas un pur esprit. Après ce moment de réflexion, le reste de son temps est consacré à un but unique : « Ensuite c'est à mon corps que tout mon temps est donné¹¹⁰⁴ ». Serait-ce ici une preuve de sensualisme ? Il n'en est rien. Bien qu'aucun indice sémantique ne l'explique, ce parti-pris nous paraît se poursuivre par une sorte de justification : « J'ai déjà porté¹¹⁰⁵ le deuil de la patrie plus douloureusement et plus longuement qu'aucune mère son fils unique¹¹⁰⁶. » Cicéron rappelle alors discrètement que sa nouvelle orientation émane certainement d'une impuissance à s'investir dans autre chose. Le soin du corps et de sa personne est donc, avec le lien social et l'étude, une activité essentielle, après le souci de l'Etat, et afin de pouvoir bien servir celui-ci de nouveau.

On comprend alors que la lettre s'achève par une injonction de veiller sur sa santé. « Mais prends soin, s'il te plaît, de ta santé, afin que je ne devore pas tes biens pendant que tu serais alité ; de fait, j'ai décidé de ne pas t'épargner, même malade¹¹⁰⁷ ! »

Il ne s'agit pas pour Cicéron de vivre constamment dans un épicurisme sensuel. Ses traités ont assez affirmé ses convictions sur ce point. Entre naturel et volonté, il tranche en faveur de cette dernière, comme il l'exprime dans le *De Fato* : « Ces vices peuvent bien résulter de causes naturelles ; mais les extirper, en arracher jusqu'à la racine, de manière que celui-là même qui y était porté s'affranchisse de si grands défauts, voilà ce qui ne dépend pas de causes naturelles, mais de la volonté, du travail¹¹⁰⁸ et de l'étude¹¹⁰⁹. » La conscience d'une suprématie de l'esprit sur le corps n'exclut pas un certain abandon à l'instant et à ses menus plaisirs. Le corps offre donc des plaisirs qui agrémentent la vie et compensent des frustrations plus profondes. N'est-il qu'un pis-aller ? Il serait réducteur de l'affirmer.

¹¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 94-95. *Inde corpori omne tempus datur.*

¹¹⁰⁵ Y aurait-il dans l'emploi du parfait *eluxi* un jeu de mot ironique, puisque *elucere*, briller, a le même parfait, et est employé par Cicéron dans d'autres textes : *Rep.* 6, 16 ; 2, 37 ; *Off.*, 1, 103 ?

¹¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 95. *Patriam eluxi iam et grauius et diutius quam ulla mater unicum filium.*

¹¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 95. *Sed cura, si me amas, ut ualeas, ne ego te iacente bona tua comedim ; statui enim tibi ne aegrotu quidem parcere.*

¹¹⁰⁸ Il nous paraît important de comparer cette attitude avec certaines stratégies hippocratiques, que rappelle E. Craik dans « Hippocratic Diata », dans *Food in Antiquity*, p. 344. Certes une *diata* est censée apporter l'équilibre et la sécurité, mais c'est parfois au prix de souffrances et de difficultés.

¹¹⁰⁹ *De Fato*, V, 11. *Sed haec ex naturalibus causis uitia nasci possunt, extirpari autem et funditus tolli, ut is ipse, qui ad ea propensus fuerit, a tantis uitiiis auocetur, non est id positum in naturalibus causis, sed in uoluntate, studio, disciplina.*

De fait, la question du plaisir aboutit à un rejet de l'épicurisme de façon très concertée et théorique. Dans le *De Finibus*¹¹¹⁰, notre auteur nie que les divers plaisirs liés aux festins, malgré leur réalité comme plaisirs, soient équivalents au « souverain bien¹¹¹¹ » et conclut par une pointe paradoxale en affirmant qu'un certain Gallonius, qui se préoccupait beaucoup de sa table et prenait grand soin de ses repas, n'a jamais bien mangé car il n'était pas dans le bien¹¹¹². Il est de surcroît hostile à la division épicurienne des plaisirs¹¹¹³, en tout cas telle qu'Epicure la présente car il juge que sa terminologie laisse place à des dérives¹¹¹⁴ et qu'il faut éradiquer le désir¹¹¹⁵. Selon lui, sous couvert de philosophie, la pensée épicurienne ouvre la voie à la débauche, à qui elle donne une assise morale¹¹¹⁶. Enfin, il réfute aussi la théorie « naturaliste » qui voudrait faire du plaisir un instinct naturel qui porte au bonheur¹¹¹⁷ et discrédite la sensation comme mode de connaissance et substitut éthique¹¹¹⁸.

En définitive, l'orateur nous semble avoir une approche modérée du plaisir, dans une lignée platonicienne. Panétius, un des maîtres de Cicéron, ne put s'accommoder de la rudesse

¹¹¹⁰ *De Finibus*, Livre II.

¹¹¹¹ *De Finibus*, Livre II, VIII, 23 : « Je ne voudrais pas en effet me représenter, ainsi que vous avez coutume de le faire, des débauchés qui vomissent sur la table et qu'il faut emporter de la salle du festin, qui le lendemain, encore pleins de la veille, recommencent à engouffrer, qui n'ont jamais vu, comme ils disent, ni le coucher ni le lever du soleil, qui, après avoir dévoré des patrimoines, n'ont plus rien. Il n'y a personne parmi nous pour croire que des débauchés de cette sorte aient une vie agréable. Mais des gens de bonne tenue, élégants, pourvus de ce qu'il y a de mieux comme pâtisseries, ayant marée, volaille, gibier, tout cela de premier choix, évitant les indigestions, (...) adjoignant à leurs festins des divertissements et ce qu'il s'ensuit, vous savez bien, ces choses hors desquelles Epicure dit bien haut qu'il ne sait pas ce qu'il peut y avoir de bon, qu'il y ait aussi de jolis petits esclaves pour le service, et, tout à l'avenant, les étoffes, l'argenterie, le métal de Corinthe, l'emplacement même de la salle, la construction ! Eh bien ! ces débauchés-là, <s'ils vivent agréablement>, je ne voudrais jamais dire, moi, qu'ils vivent bien ou heureusement. D'où il résulte, non pas que le plaisir ne soit pas du plaisir, mais que le plaisir n'est pas le souverain bien. »

¹¹¹² *Ibid.*, VIII, 25. « Pourquoi donc pas 'bien' ? Parce que, ce qui est fait 'bien' l'est fait avec rectitude, frugalité, honneur ; or lui dînait de façon mauvaise, viciée, vaine et honteuse ; et donc pas 'bien'. »

¹¹¹³ *Ibid.*, IX, 26

¹¹¹⁴ Cf. *Ibid.*, IX, 27 où Cicéron se dit indigné qu'Epicure mise tout sur le plaisir, « ce plaisir qu'il va chercher jusque dans les jouissances du goût, de l'ouïe, dans d'autres choses encore qu'on ne peut désigner sans précaution de langage ! »

¹¹¹⁵ *Ibid.*, IX, 27 : « Le désir peut-il donc être limité ? Non : il faut le supprimer, l'extirper jusqu'à la racine. Quel est <à ce compte> l'homme dont on ne pourra pas dire, en tant qu'il a un plaisir, qu'il a ce désir à bon droit ? Alors, il sera <à bon droit> cupide, mais d'une façon limitée, adultère, mais avec mesure, et de même, avec mesure, luxurieux. De quelle espèce est donc votre philosophie, qui n'amène pas à faire disparaître ce qui est mal, mais se satisfait avec une certaine mesure dans les vices ? Malgré ces critiques, dans la division des désirs, j'approuve tout à fait le fond des choses : c'est le manque de justesse dans les termes que je regrette. Qu'Epicure emploie donc l'expression d'inclinations naturelles ; que le mot désir, il le réserve pour le mettre ailleurs. »

¹¹¹⁶ *Ibid.*, X, 30 : « Un pareil langage, ce n'est point par une réfutation de philosophe qu'il faut l'étouffer, mais par une mesure de censeur. Car ici le vice n'est pas seulement dans le langage : il atteint jusqu'aux mœurs. La débauche, il ne la réprouve pas, du moment qu'elle n'est pas accompagnée de désirs sans limite et de terreurs. Il a l'air ainsi de quêter des disciples, dans la pensée que ceux qui veulent être des débauchés commenceront par se faire philosophes. »

¹¹¹⁷ *Ibid.*, XI, 33.

¹¹¹⁸ *Ibid.*, XII, 36.

stoïcienne et revint à Platon et Aristote sur de nombreux points¹¹¹⁹. C'est peut-être sous son influence que notre auteur s'orienta vers une position plus nuancée et faite de bon sens. Il se montre en effet favorable à une attitude modérée et s'écarte de celle des Stoïciens¹¹²⁰.

De fait, Cicéron est partisan d'un juste équilibre et il est vrai qu'il rejoint certainement Platon et Aristote en cela. Loin de toute position tranchée, Péripatéticiens et Académiciens admettent en effet qu'une seule et même vertu s'incarne dans la conduite de l'âme et du corps. Le Livre IV du *De Finibus* développe leur opinion, que Cicéron approuve globalement pour son respect des deux aspects¹¹²¹ de la nature de l'homme, corporel et moral. Ainsi leur sagesse se souciait-elle de préserver ces deux domaines, en s'attachant toutefois au plus difficile : l'âme¹¹²², de sorte que celle-ci veillait à l'épanouissement de toutes les qualités dont la nature a pourvu l'homme¹¹²³. Optant pour cette perspective Cicéron ironise sur le détachement des Stoïciens par rapport à la douleur, dont il lui paraît insoutenable qu'elle soit indifférente¹¹²⁴ et les bat avec leur propres armes en invoquant le témoignage de Panétius sur la douleur¹¹²⁵. Pour conclure, Cicéron prône une sagesse en harmonie avec la nature. « Phidias peut commencer une statue et la finir ; il peut aussi la prendre déjà ébauchée par un autre et l'achever. Eh bien ! à Phidias la sagesse est comparable ; car elle n'a pas fait l'homme, mais l'a

¹¹¹⁹ Voir *Pro Murena*, 63, où le patronage de Platon est évident. Que l'on songe aux deux gymnases de Tusculum : le lycée en haut et l'académie en bas.

¹¹²⁰ « Cicéron rejette vivement cette présentation. La première raison qu'il trouve pour s'y opposer est qu'elle ne tient pas compte du langage commun. Pour la multitude des hommes, la douleur physique est un mal. Ils appellent bien ce qu'ils préfèrent conformément à la nature. On ne peut donc, sans cesser d'être compris, distinguer le préférable et le bien. Il faut penser, comme la plupart des hommes, que la douleur est un mal et que le courage existe pour la surmonter. Platon ne parlait pas autrement et Cicéron présente une argumentation analogue dans les *Tusculanes*, en donnant pour exemples des textes empruntés à de vieux poètes comme Ennius : ils sont les maîtres de l'usage. » A. Michel, « Cicéron et la langue philosophique : problèmes d'éthique et d'esthétique », p. 84.

¹¹²¹ *De Fin.*, VII, 16. Chacun méritait d'être recherché pour lui-même ; toutefois comme la valeur de l'âme leur paraissait très supérieure à celle du corps, ils mettaient les vertus de l'âme au-dessus des biens du corps.

¹¹²² *Ibid.*, VII, 17 : « Mais comme ils entendaient faire de la sagesse, pour l'homme tout entier, une gardienne et une tutrice, chargée d'accompagner la nature et de l'aider, la charge qu'ils assignaient à la sagesse était, disaient-ils, la suivante : étant donné que l'être sur lequel elle avait à veiller se composait d'une âme et d'un corps, elle devait, dans l'une et dans l'autre, l'aider et le maintenir en état. ». Comme les biens du corps sont plus faciles à inventorier, ils s'attachent aux biens de l'âme, en commençant par la justice, issue de l'instinct naturel qui porte les parents à aimer leurs enfants. (...) « Ensuite, en partant de ces mobiles initiaux, ils ont, pour toutes les vertus, poursuivi l'étude de leur origine et de leur développement. C'est de là que provenait aussi la grandeur d'âme, qui fournissait un moyen facile de braver la fortune et de venir à bout d'elle, par la raison que les choses les plus importantes, le sage les avait en sa possession ; quant aux vicissitudes et aux coups de la fortune, une vie réglée par les préceptes des anciens philosophes était facilement au-dessus de cela.

¹¹²³ *Ibid.*, VII, 18 : « l'homme étant le seul être animé qui par sa nature ait en partage des sentiments d'honneur et de retenue, le seul qui ait une tendance à rechercher les liaisons qui aboutissent à la société humaine, le seul qui soit attentif, dans tous ses actes et dans toutes ses paroles, à éviter que rien ne procède de lui qui ne soit pourvu de beauté morale et de dignité, ces mobiles initiaux, et (...) ces germes donnés par la nature ont permis à la tempérance, à la maîtrise de soi, à la justice, à la beauté morale en général, d'atteindre la plénitude de leur perfection. »

¹¹²⁴ *Ibid.*, VIII, 20.

¹¹²⁵ *Ibid.*, IX, 23.

reçu de la nature ébauché ; c'est donc les yeux fixés sur la nature qu'elle doit l'achever, comme s'il s'agissait d'une statue¹¹²⁶. »

La sagesse a donc un rôle double¹¹²⁷ : parfaire l'esprit, et la fin sera la vertu, parfaire le corps, et la fin sera la santé. On voit l'adéquation sur ce point de Cicéron avec Académiciens et Péripatéticiens¹¹²⁸ : « la seule doctrine qui ait perfection et plénitude est chez ceux qui, en traitant la question du souverain bien chez l'homme, n'ont laissé en lui sans défense aucune partie de l'âme ou du corps. »

On constate que Cicéron fait preuve de modération dans son exigence de vie puisqu'il recommande finalement de donner une place à des objets qui ne sont pas la vertu pure, mais de les rapporter à cette vertu¹¹²⁹. Cicéron lui-même dans le Livre IV du *De Finibus*¹¹³⁰ rompt la scission entre âme et corps¹¹³¹, affirmant qu'il faut aimer l'un et l'autre, et s'en occuper, si l'on veut véritablement progresser. Ce Livre IV du *De Finibus* constitue un témoignage essentiel. Cicéron y prône une sagesse faite de bon sens, étroitement associée au corps.

« Telle est la fin à laquelle nos anciens philosophes se sont attachés : ils la formulaient seulement en moins de mots que je ne l'ai fait. 'Vivre selon la nature', voilà ce qui leur paraissait être le terme extrême dans l'ordre des biens¹¹³². »

Cette lignée platonicienne conduit même à une vision symbolique du corps, dans laquelle celui-ci exprime beaucoup plus que des réalités triviales et ponctuelles. Notre auteur préconise donc des attitudes et des habitudes corporelles très précises dans le *De Officiis*¹¹³³ : « Pour nous, suivons la nature et fuyons tout ce qui répugne à l'acquiescement des yeux et des oreilles. Que l'attitude, la démarche, la façon de s'asseoir, de se coucher à table, le visage, les yeux, le mouvement des mains observent cette convenance. En tout cela, il faut surtout éviter

¹¹²⁶ *Ibid.*, Livre IV, XIV, 34-37. Cicéron affirme également que la nature n'agit pas avec l'homme comme avec le blé, dont une partie est bonne, l'épi, et l'autre, rejetée ; après avoir conduit l'homme à l'état de raison, elle ne le fait pas renoncer à ses dons primitifs. Bon sens et raison se complètent.

¹¹²⁷ *Ibid.*, XIII, 35.

¹¹²⁸ *Ibid.*, XIV, 36.

¹¹²⁹ *Ibid.*, XV, 40.

¹¹³⁰ *Ibid.*, Livre IV, X, 24.

¹¹³¹ « Eh bien ! nous sommes des hommes ; nous sommes composés d'une âme et d'un corps faits d'une certaine façon ; cette âme et ce corps, pour obéir à la première tendance naturelle, il faut que nous les aimions ; et c'est de l'un et l'autre qu'il faut partir pour déterminer cette fin du bien suprême et dernier qui, si nos prémisses sont vraies, doit nécessairement être déterminée par la formule suivante : étant données des choses qui sont selon la nature, en avoir le plus possible et avoir celles qui ont de la valeur. » *Sumus igitur homines ; ex animo constamus et corpore, quae sunt cuiusdam modi, nosque oportet, ut prima appetitio naturalis postulat, haec diligere constituereque ex his finem illum summi boni atque ultimi ; quem, si prima uera sunt, ita constitui necesse est, earum rerum quae sint secundum naturam quam plurima et quam maxima adipisci.*

¹¹³² *Ibid.*, X, 26 : *Hunc igitur finem illi tenuerunt ; quodque ego pluribus uerbis, illi breuius, secundum naturam uiuere, hoc iis bonorum uidebatur extremum.*

¹¹³³ *De Officiis*, Livre I, XXXV, 128-129.

deux choses : qu'il n'y ait rien d'efféminé ou de mou, ni rien de rude ou de grossier. Il ne faut pas en vérité accorder aux acteurs et aux orateurs que ces bonnes manières leur soient appropriées, et à nous les manières relâchées. » L'art de la répétition qu'il cultive entérine ces lignes directrices. Pour Cicéron, la préoccupation majeure est donc celle de l'harmonie, avec le temps, avec la circonstance. Le corps doit bien sûr se situer dans cet ensemble. Notre auteur y est très attentif. C'est là l'origine de son « décryptage » du quotidien. En orateur et en avocat, il avait particulièrement conscience de l'importance du moindre détail physique¹¹³⁴.

Par un mouvement réciproque, puisque l'extérieur reflète l'intériorité, on peut chercher à modeler cette intériorité en travaillant l'extérieur. L'apparence n'est plus éphémère et frivole. La vue rejoint l'intellection. Le rythme représente une harmonie.

Le *De Officiis*¹¹³⁵ rappelle que corps et esprit doivent affermir leur constance et lutter contre les passions. La vigilance à tenir n'exclut pas des critères esthétiques¹¹³⁶. Dans ce

¹¹³⁴ Voir le *De Officiis*, Livre I, XL, 145 - XLI, 146. « De même que dans le jeu de la lyre ou de la flûte, pour peu qu'il y ait dissonance, le connaisseur néanmoins, d'ordinaire s'en aperçoit, de même dans la vie il faut veiller à ce que rien, d'aventure, ne soit en dissonance ; ou plutôt il faut y veiller bien davantage encore, d'autant plus que l'harmonie des actions est plus importante et plus haute que celle des sons. Et ainsi, de même que dans le jeu de la lyre les oreilles des musiciens perçoivent jusqu'aux moindre fautes, de même nous, si nous voulons être perspicaces et attentifs, et observateurs des défauts, ce sont souvent de grandes défaillances que nous saisissons à partir de petites constatations. A partir de la façon de regarder, de la détente ou du froncement des sourcils, de l'abattement, de la gaieté, du rire, de la parole, du silence, de l'élévation de la voix de son abaissement, de tous autres semblables comportements, nous jugerons facilement ce qui, de tout cela, est fait à propos et ce qui ne s'accorde pas avec le devoir et la nature. » Ainsi le corps se fait-il révélateur, d'une intériorité et de traits plus durables. Dans la correspondance, par exemple, Pompée se trouve comparé à la Gorgone. En citant Homère (*Od.*, XI, 633) Cicéron dit qu'il appréhende que Pompée ne darde sur lui « de l'horrible Gorgo les traits épouvantables », *mh/ moi gorgeihn kefal hh deinoie pel wrou* (*Att.*, IX, 7 ; t. V p. 260) ; ce rappel du *Gorgw/bl epein* des Grecs exagère un peu la dimension épique et ironise sur la hauteur glaciale de Pompée. On songe alors au *De Oratore* (Livre III, LIX, 221.) : « Mais tout dépend de la physionomie et dans cette physionomie même ce sont les yeux qui jouent le rôle prépondérant ». Les moindres détails décèlent donc des réalités plus profondes.

¹¹³⁵ *De Officiis*, Livre I, XXIX, 102. « Il faut faire en sorte que les désirs obéissent à la raison, qu'ils ne la devancent pas ni ne l'abandonnent par paresse ou apathie, qu'ils soient calmes et exempts de tout trouble de l'âme ; il en résultera que brilleront toutes les formes de la constance et de la pondération. Car les désirs qui se donnent trop libre cours et qui, exubérants pour ainsi dire, soit dans leurs convoitises soit dans leurs dérobades, ne sont pas suffisamment contenus par la raison, ces désirs, sans doute possible, dépassent la limite et la mesure. Il délaissent en effet et rejettent l'obéissance et n'obtempèrent pas à la raison à laquelle ils sont soumis par la loi de la nature. Or non seulement ils troublent les âmes, mais aussi les corps. On peut discerner les visages eux-mêmes des gens en colère ou de ceux qui sont ébranlés par quelque passion ou crainte ou qui sont transportés par un plaisir extrême : chez tous, les figures, les voix, les mouvements et les attitudes sont changés. »

¹¹³⁶ *Ibid.*, XXXVI, 130. « Il existe deux genres de beauté : dans l'un réside la grâce, dans l'autre la dignité, et nous devons considérer la grâce comme propre à la femme, la dignité comme propre à l'homme. Par conséquent l'on bannira de son aspect physique tout apprêt qui n'est point digne d'un homme, et l'on se gardera de semblable défaut dans le geste et le mouvement. Le mouvements de la palestre en effet sont souvent fort déplaisants et certains gestes des acteurs ne sont pas exempts de maladresse ; dans l'un et l'autre cas on apprécie ce qui est direct et simple. D'autre part la dignité de l'aspect physique doit être sauvegardée par la qualité du teint et ce teint par les exercices du corps. Il faut en outre pratiquer une propreté qui ne soit pas importune ni trop recherchée, mais qui seulement évite un laisser-aller grossier et de mauvaise éducation. La même règle doit s'appliquer à l'habillement : en cela, comme dans la plupart des choses, le juste milieu est le mieux. »

même ouvrage¹¹³⁷, il précise même la juste cadence à avoir dans ses mouvements et déplacements :

« Il faut se garder d'autre part, ou bien d'user dans notre démarche de lenteurs par trop molles, au point d'avoir l'air semblables à des porteurs de procession, ou bien d'adopter dans nos hâtes d'excessives rapidités, car, ce faisant, la respiration s'accélère, le visage change, les traits se crispent et il en résulte l'indication nette que l'on manque de constance. Bien davantage encore faut-il s'efforcer que les mouvements de l'âme ne s'éloignent pas de la nature ; on l'obtiendra si l'on se garde de tomber dans des troubles et des épouvantes, et si l'on tient son âme attentive à l'observation de la convenance. »

Il existe donc une vigilance corporelle, comme une optimisation de l'âme est possible par une juste orientation d'esprit. Notre auteur manifeste alors sa prédilection pour le sens de la vue, qui unit sans doute le plus étroitement corps et esprit. Cicéron reconnaît la faculté de discernement esthétique que possède le regard, et le plaisir qu'il peut procurer, comme l'a souligné le *De Natura Deorum*¹¹³⁸.

Ayant dépassé les limites habituellement posées entre les apparences et ce qu'elles symbolisent, entre le corps éphémère et des notions durables, nous proposons de prolonger cette piste jusque dans des aspects plus extérieurs à la personne.

Les objets et les lieux offrent en effet une prise moindre aux changements apportés par le temps. Leur pérennité ne nécessite pas de soins multipliés comme ceux que suppose le corps : alimentation, sommeil, exercice. Peut-être pourraient-ils, plus que le support corporel, amener notre auteur à transcender et surmonter les aléas du temps et établir une meilleure harmonie avec lui ? Etudier une dimension matérielle chez notre auteur n'est pas déplacé. Cicéron n'a-t-il pas cultivé l'art et ses propriétés de façon singulière¹¹³⁹ ?

¹¹³⁷ *De Officiis*, XXXVI, 130.

¹¹³⁸ *De Nat. Deor.*, II, 145 : « Les yeux, dans les arts dont le jugement revient aux yeux, dans les formes peintes, modelées ou ciselées (...) discernent beaucoup d'éléments assez subtilement : la beauté et l'agencement des couleurs et des formes, et, pour ainsi dire, les yeux jugent de l'adéquation des parties. » *Oculi in his artibus quarum iudicium est oculorum. in pictis, fictis caelatisque formis ... multa cernunt subtilius colorum etiam et figurarum [tum] uenustatem atque ordinem et, ut ita dicam, decentiam oculi iudicant...* cité par M.-L. Teyssier, « Cicéron et les arts plastiques, peinture et sculpture », dans *Présence de Cicéron*, p. 67. Voir aussi *De Nat. Deor.*, III, 25.

¹¹³⁹ Voir N. Wood, *Cicero's Social and Political Thought*, p. 105, 108 et 110. « He is the first major thinker to give such emphasis to the notion of private property and to make it a central component of his structure of social and political ideas. » L'auteur rappelle le nombre de propriétés acquises par Cicéron : Antium, Cumes, Formies, Astura, Putéoles, Pompéi, sans compter sa ferme de Frusino et ses gîtes d'Anagnie et Sinnessa. De plus, il possédait des *insulae* dans l'Argilète, sur l'Aventin et près du temple de Strénia.

2- Des repères matériels.

« Nous comprendrons souvent de grandes choses à partir des petites¹¹⁴⁰. »

La possibilité d'un appui sur des repères tangibles par le biais du corps nous invite à pousser plus loin notre recherche. Le lien étroit entre espace et temps nous est suggéré par Cicéron lui-même ; il l'établit avec le plus grand naturel dans une lettre à Quintus Paconius Lepta¹¹⁴¹, fin janvier ou début février 45. L'épistolier avoue rester à Rome pour plusieurs raisons. Tullia vient d'y accoucher et il est retenu par quelques affaires ; à cela s'ajoute une modification dans ses goûts, et c'est là l'argument le plus intéressant pour nous ici.

« Et pardieu, j'ai perdu l'habitude que j'avais d'être un itinérant ; mes bâtiments me charmaient, ainsi que le repos : ma maison¹¹⁴² est propre à ne le céder à aucune de mes propriétés, et mon loisir, plus grand que tout espace, même le plus désert. » Cette expression insolite, « mon loisir, plus grand que tout espace, même le plus désert¹¹⁴³ », qui place à égalité un moment et un espace, alimente et stimule notre réflexion. N'y aurait-il pas une passerelle entre espace et temps dans l'esprit de notre auteur ? Si l'on songe au nombre de propriétés et de décorations que celui-ci a accumulées, on se doit de s'interroger sur ses motivations. N'était-ce qu'une revanche de « parvenu », une façon, pour cet *homo novus* de se faire reconnaître par les grandes familles romaines ? Si cette raison est indéniable, nous pensons avoir suffisamment constaté une philosophie soucieuse des infimes détails du quotidien pour ne pas nous arrêter à ces motifs d'amour-propre. Faisons confiance à la cohérence de Cicéron pour dégager l'esprit d'ensemble de sa démarche. De surcroît, cette approche rejoindrait une rapide analyse linguistique, d'où il ressort fréquemment une visualisation concrète du temps, l'espace servant de support et de repère¹¹⁴⁴.

De façon générale, on ne saurait nier l'importance des biens et atouts matériels dans la pensée des Anciens et de Cicéron, qui le manifeste dans le *De Officiis* à travers les corrections qu'Antipater apporte à ce qu'a dit Antiochus. Antipater considère en effet qu'Antiochus a omis deux points dans ses prescriptions concernant les biens matériels. Il s'agit de la fortune et de la

¹¹⁴⁰ *De Off.*, I, 146. *Magna saepe intellegemus ex parvis.*

¹¹⁴¹ Le nom de ce destinataire est incertain selon J. Beaujeu.

¹¹⁴² Il s'agit de sa maison de Rome, par opposition à ses *uillae*.

¹¹⁴³ *Fam.*, VI, 18 ; t. VII p. 270. *Et mehercule non tam sum peregrinator iam quam solebam ; aedificia mea me delectabant et otium ; domus est quae nulli mearum uillarum cedat, otium omni desertissima regione maius.*

¹¹⁴⁴ L'exemple de *antiquus* est éclairant car ce mot provient de *ante*, « devant » ; est « ancien » en latin ce qui est devant nous. Au contraire, nous tournons le dos au futur (*Cic. Diu.*, 1, 49 sq.). Bettini M., *Kinship, Time, Images of the Soul*, p. 117, 118 et 152.

santé, sans doute laissées de côté dans la pensée qu'elles étaient faciles. « Elles sont assurément utiles. Or la santé se maintient par la connaissance de son propre corps¹¹⁴⁵, par l'attention portée à ce qui d'habitude lui profite ou lui nuit, par la modération dans toute l'alimentation et tous les soins, en vue de veiller sur le corps par la mise à l'écart des voluptés, enfin, grâce à l'art de ceux dont cela touche la science. Quant au patrimoine, on doit le rechercher par des moyens éloignés de toute infamie, mais le conserver avec soin et économie, et par les mêmes moyens l'augmenter encore. Ces questions ont été exposées en détail de façon très juste par Xénophon, disciple de Socrate, dans le livre intitulé *L'Economique* que moi-même quand j'avais à peu près l'âge que tu as maintenant j'ai traduit du grec au latin¹¹⁴⁶. » On voit que ces considérations apparemment triviales ont eu droit aux égards de philosophes. Puisque notre auteur y prête grande attention, nous tâcherons d'en retrouver la logique et la réalisation dans son quotidien.

Notre but est ici d'étudier la stratégie spatio-temporelle de Cicéron et la façon dont il cherche à vivre dans un univers conforme à son goût et ses aspirations. Il s'agit de voir quels sont ses repères, non pas au sens d'un positionnement précis dans l'espace¹¹⁴⁷, mais de points d'ancrage au sein de la matérialité et de son univers quotidien. Cette étude invite à approfondir notre réflexion sur les liens entre espace et temps. Nous rejoignons volontiers G. Guillaume quand il note que « l'esprit humain est ainsi fait qu'il a l'expérience du temps, mais n'en a point la représentation. Il lui faut la demander à des moyens constructifs et descriptifs qui sont de l'ordre de l'espace. La représentation linéaire du temps qui fuit fait partie de ces moyens : elle est déjà dans sa simplicité première et (...) fondamentale une certaine spatialisation du temps¹¹⁴⁸. » Nous nous interrogerons donc sur les formes que prennent les représentations du temps chez Cicéron, essentiellement dans sa correspondance, et sur la façon dont lieux et objets en sont porteurs.

Abordant avec prudence la notion spatiale sous l'angle du temps, nous commencerons par étudier les différentes temporalités dont les lieux sont investis. Cicéron recherche-t-il en eux des traces du passé ? ou souhaite-t-il trouver une adéquation maximale avec le présent ?

¹¹⁴⁵ On pense au **gnwqi seautoh**.

¹¹⁴⁶ *De Officiis*, Livre II, XXIV, 86. *Sunt certe utiles. Sed ualetudo sustentatur notitia sui corporis et obseruatione, quae res aut prodesse soleant aut obesse, et continentia in uictu omni atque cultu corporis tuendi causa praetermittendis uoluptatibus, postremo arte eorum quorum ad scientiam haec pertinent. Res autem familiaris quaeri debet iis a quibus abest turpitude, conseruari autem diligentia et parsimonia, eisdem etiam rebus augeri. Has res commodissime Xenophon socraticus persecutus est in eo libro qui *Oeconomicus* inscribitur, quem nos, ista fere aetate cum essemus qua es tu nunc, e Graeco in Latinum conuertimus.*

¹¹⁴⁷ L'analyse menée par R. Poncelet nous en détournerait, tant il insiste sur les difficultés de Cicéron pour traduire des notions spatiales et le manque de précision intellectuelle du latin. » *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p. 75-93.

¹¹⁴⁸ *L'architecture du temps dans les langues classiques*, p. 17.

mais les lieux appartiennent-ils à la même temporalité que les hommes, bien éphémères à côté d'eux ? En effet, l'avantage des choses matérielles vis-à-vis de la temporalité est leur durée, liée à leur solidité et leur résistance aux années. Elles peuvent ainsi s'associer à des jours anciens et en rappeler concrètement le souvenir.

a- Traces tangibles du souvenir.

La preuve la plus évidente de la confiance que Cicéron accorde à la longévité de la pierre pour conserver le souvenir est son désir d'édifier un sanctuaire à Tullia en un lieu visible mais préservé, afin que la mémoire de sa fille soit honorée pendant des siècles. Nous n'approfondirons pas ici cette démonstration car nous en traitons longuement dans le premier chapitre de notre quatrième partie.

Pour Cicéron, il est évident que les lieux ont leur mémoire et véhiculent un aspect affectif du souvenir. Celui-ci demeure inscrit dans un endroit, comme l'atteste un passage du *De Oratore* où notre auteur dit que son frère et lui ont été très marqués par Crassus et le dernier discours qu'il prononça au sénat avant sa mort subite. Il évoque en ces termes le dernier discours de cet homme et la façon dont Quintus et lui continuent de penser à lui : « Ce discours fut pour cet homme divin comme son chant du cygne. Et nous, comme si nous attendions encore sa parole, après sa mort nous venions au sénat contempler la place où il s'était levé pour la dernière fois¹¹⁴⁹ ». De même, dans un passage du *Pro Sestio*¹¹⁵⁰, Cicéron associe le temple de la Concorde au souvenir de son consulat.

C'est toutefois dans le *De Amicitia* que Cicéron a exposé ce phénomène de façon plus explicite : « Or ce n'est pas dans ce qui est animé, mais même dans les choses inanimées que l'habitude a de la force, quand nous sommes charmés par les lieux eux-mêmes, les montagneux même et les boisés, dans lesquels nous nous sommes arrêtés assez

¹¹⁴⁹*De Oratore*, Livre III, II, 6. *Illā tamquam cycnea fuit diuini hominis uox et oratio, quam quasi expectantes post eius interitum ueniebamus in curiam, ut uestigium illius ipsum, in quo [ipse] postremum institisset, contueremur.*

¹¹⁵⁰*Pro Sestio*, 25. « Alors soudain se réunit au Capitole une foule incroyable venue de toute la Ville et de l'Italie entière ; tous furent d'avis de prendre le deuil et de me défendre par les moyens et les mesures dont ils pouvaient disposer en particulier, puisque la République n'avait plus personne pour la diriger officiellement. A la même heure, le Sénat tenait séance au temple de la Concorde, dans cette enceinte, qui rappelait précisément le souvenir de mon consulat, et tous les membres de l'ordre sénatorial imploraient en pleurant le consul aux cheveux bouclés, car l'autre, l'hirsute et le sévère, restait délibérément enfermé chez lui. »

longtemps¹¹⁵¹. » Le temps passé à un endroit teinte la perception subjective qu'on en a. La matière¹¹⁵² est alors étroitement associée à la période écoulée auparavant à son contact.

Un souvenir personnel confère donc un charme particulier à un objet concret, qui lui-même peut évoquer un lieu. Cicéron n'achève-t-il pas une lettre destinée à son frère par cette remarque émue : « J'ai écrit celle-ci (cette lettre) avant le jour auprès du chandelier de bois qui m'est particulièrement cher, parce que, me dit-on, tu as pris la peine de le faire faire alors que tu étais à Samos¹¹⁵³. » Cette dimension affective est donc revêtue par des lieux comme par des objets. Chaque homme a pu expérimenter cet attachement à une chose, lié à l'histoire de cette dernière plutôt qu'à son utilité ou sa valeur esthétique. Dans le cas d'un penseur comme Cicéron, ce phénomène atteint une profondeur particulière.

La force symbolique du souvenir est intense chez lui. On le voit bien dans le « poids historique » de certains lieux. Celui-ci est encore plus sensible lorsque l'histoire est longue et glorieuse. Matière et souvenir intellectuel sont liés : Athènes est ainsi un lieu éminemment philosophique, car cette ville est par excellence un lieu chargé de mémoire et de symboles. Aussi n'est-il pas surprenant que Cicéron aime à s'y attarder, surtout lorsqu'en octobre 50 il revient de Cilicie à Rome où il sait que l'attendent les dissensions civiles et d'importants choix politiques. Le 15 octobre 50, il écrit à Atticus : « Sur l'acropole à Athènes un séjour me plaît maintenant¹¹⁵⁴. » J. Bayet, voyant là un « humour d'*imperator* en vacances » traduit par « sur l'acropole d'Athènes il me plaît pour l'instant d'avoir mes quartiers » tandis que pour F. Gaffiot¹¹⁵⁵ il s'agit plus d'un lieu fixe de résidence. Il traduit par conséquent « maintenant je me plais à rester à Athènes. » Ce deuxième point de vue nous paraît plus juste. Dans sa pérégrination et son errance intérieure entre plusieurs options, Cicéron apprécie de se « poser » au sens propre. Il choisit pour cela un haut lieu de la civilisation qui le marque profondément, sur le plan culturel comme politique. S'arrêter dans la cité des philosophes et de la démocratie est hautement emblématique, à la veille d'une guerre civile dont il sent les tensions préliminaires.

¹¹⁵¹ *De Amicitia*, XIX, 68 : *Nec uero in hoc, quod est animal, sed in iis etiam, quae sunt inanima, consuetudo ualet, cum locis ipsis delectemur, montuosis etiam et siluestribus, in quibus diutius commorati sumus.*

¹¹⁵² Ce terme est évidemment très abstrait, mais nous n'en trouvons pas de meilleur pour recouvrir toutes les réalités ici en jeu. Nous l'utiliserons donc à plusieurs reprises.

¹¹⁵³ *Q. fr.*, III, 5 ; t. III p. 115. *Hanc scripsi ante lucem ad lychnuchum ligneolum, qui mihi erat periucundus, quod eum te aiebant cum esses Sami curasse faciendum.*

¹¹⁵⁴ *Att.*, VI, 9 ; t.V p. 30. *In arce Athenis statio mea nunc placet.*

¹¹⁵⁵ Dans son dictionnaire, cet exemple illustre l'usage de *statio* comme « station, lieu de séjour, résidence », juste après le premier sens de « position permanente, état d'immobilité ». C'est ce sens originel qu'il faut conserver ici selon nous.

Cette ville, en effet, possède un attrait unique. Ainsi, c'est à Athènes¹¹⁵⁶ que Cicéron, après ses débuts au barreau, ressentit le besoin de parfaire sa culture en 79-78. Puis il se rendit en Asie pour suivre les cours des maîtres les plus prestigieux, et bénéficia de l'enseignement de l'école de Rhodes.

Le souvenir prime donc sur l'emplacement. Certes, dans le *De Fato*, Cicéron a reconnu à cette ville une situation géographique favorable : « Entre les climats nous voyons qu'il y a de grandes différences : les uns sont salubres, les autres malsains ; ici les tempéraments sont lymphatiques et comme engorgés d'humeurs, là, les gens maigres et secs ; et il y a bien d'autres caractères qui mettent entre tel et tel lieu une grande différence. Athènes jouit d'un air subtil : c'est ce qui fait, croit-on, la finesse des Athéniens ; il est épais à Thèbes, aussi les Thébains sont-ils gras et forts¹¹⁵⁷. » Toutefois, il a lui-même posé une limite à cette explication, limite qui nous semble ici plus pertinente. Ce n'est pas en effet l'air qu'on y trouve qui fait que l'on se promène sous le portique de Pompée plutôt qu'au Champs de Mars. Cicéron nuance donc l'impact du climat. « Donc de même qu'il y a certaines choses pour lesquelles le climat entre pour une part, il y en a d'autres où il n'est pour rien¹¹⁵⁸ ... » C'est par conséquent plutôt au poids historique qu'il faut imputer son choix selon nous. A. Michel et C. Nicolet¹¹⁵⁹ confortent notre hypothèse en évoquant avec un certain lyrisme son retour de Cilicie par la Grèce : « portiques des philosophes, bâtis pour la contemplation du ciel, jardins d'Atticus ou d'Epicure, offerts à l'amitié ou au silence, villes étagées autour de leurs temples, comme pour lui rappeler cet idéal qu'il avait défini lui-même dans ses traités de politique. » Le souvenir des hommes et des faits marque donc plus que des conditions strictement matérielles et Cicéron y est hautement sensible.

En utilisant ce support matériel dont il reconnaît le symbolisme, Cicéron tente de recréer un univers empreint de souvenirs et de rassembler autour de lui des objets chargés de la saveur des époques antérieures.

Il collecte dans ses propriétés et parmi ses oeuvres d'art des signes qui correspondent à ses choix de vie et de philosophie. Par exemple, le prestige de Platon se traduit dans ses villas par des faits concrets, comme P. Boyancé¹¹⁶⁰ l'a montré. Il existe des réminiscences

¹¹⁵⁶J.-M. André et M.-F. Baslez, *Voyager dans l'Antiquité*, p. 301 et p. 302, reprenant *De Fin.*, V et renvoyant aussi à Plutarque, « Cicéron » dans *Les Vies des Hommes célèbres* et Cornélius Népos, *Atticus*.

¹¹⁵⁷*De Fato*, 7.

¹¹⁵⁸*Ibid.*, 8.

¹¹⁵⁹*Cicéron*, p. 67.

¹¹⁶⁰ « Le platonisme à Rome. Platon et Cicéron. », *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 223.

platoniciennes¹¹⁶¹ dans les deux gymnases de sa villa de Tusculum¹¹⁶². De plus, des détails significatifs nous sont livrés dans les œuvres théoriques : le *De Finibus*¹¹⁶³ rapporte ainsi une visite émouvante à l'Académie dans sa jeunesse, le *Brutus* se déroule aux pieds de la statue de Platon dans le xyste de sa maison¹¹⁶⁴. Selon P. Grimal, cette piété vouée aux monuments et aux souvenirs matériels paraît un trait moderne¹¹⁶⁵ et particulièrement romain. Sans trancher sur cette modernité, nous y voyons surtout un ancrage dans un héritage. Cela permet au moindre coup d'œil un discret rappel cher à notre auteur.

Dans cette hypothèse, on pourrait parler de dépassement de toutes les frontières du temps. On voit Cicéron, de passage à Métaponte, faire un pèlerinage ému au sanctuaire où la tradition veut qu'ait séjourné Pythagore¹¹⁶⁶. Il évoque également le souvenir d'une promenade à l'Académie. Selon P. Boyancé « Ce n'est point tant Pison, personnage du dialogue, que Cicéron lui-même qui s'écrie : 'Est-ce un sentiment naturel, est-ce quelque illusion qui fait que, quand nous voyons les lieux où nous avons appris que se sont souvent tenus les hommes dignes de mémoire, nous sommes plus touchés que s'il nous arrive d'entendre conter les actions de ces mêmes hommes, ou de lire quelqu'un de leurs écrits¹¹⁶⁷ ?' » Cette approche affective fait sans doute que Cicéron n'est pas sensible aux traces d'une doctrine philosophique particulière, mais, par amour de la philosophie en général, s'attache au souvenir de tout grand penseur, fût-il épicurien¹¹⁶⁸.

¹¹⁶¹ P. Grimal, *Les jardins romains*.

¹¹⁶² P. Boyancé, « Le platonisme à Rome. Platon et Cicéron. », *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 223. « Plinius l'Ancien mentionne également une Académie dans son Cumanum, mais M. Grimal pense (...) que c'est une erreur et une confusion avec le Tusculanum. » Il rappelle d'autre part le cas analogue de la *villa Hadriana* (7), et le projet que forma Cicéron d'un propylée pour l'Académie, projet qui ne fut finalement pas réalisé. Dans sa note (6), P. Boyancé renvoie à « Ciceros Villen », dans *Neue Jahrb.*, III, 1889, p.328 sq. et p.426 sq.. Dans sa note (7), P. Boyancé renvoie à P. Grimal, *Les jardins romains* (p. 335) et précise que selon la thèse originale de M. H. Herter (*Rheinisches Museum*, N. F., 96, 1953, p. 1 et suiv.), dans la villa d'Hadrien, l'édifice parfois qualifié de théâtre maritime ou de naumachie serait une imitation de l'île de l'Atlantide, telle qu'elle est décrite dans le *Timée*.

¹¹⁶³ *De Finibus*, V, 1 et suivant.

¹¹⁶⁴ *Brutus*, 24 : « (...) alors dans un petit pré, près d'une statue de Platon nous nous assîmes »...*tum in pratulo, propter Platonis statuam consedimus*.

¹¹⁶⁵ *Ibid.*, Pierre Boyancé souligne également que le culte des souvenirs matériels légués par les sages et des lieux où il vécurent et moururent est proche de la sensibilité moderne.

¹¹⁶⁶ *De Finibus*, V, 2, 4.

¹¹⁶⁷ *De Finibus*, V, 1, 2 : *Naturane nobis hoc, inquit, datum dicam an errore quodam, ut, cum ea loca uideamus, in quibus memoria dignos uiros acceperimus multum esse uersatos, magis moueamur, quam si quando eorum ipsorum aut facta audiamus aut scriptum aliquod legamus ?*

¹¹⁶⁸ Dans cette piété envers la philosophie et les philosophes, Cicéron ne distingue pas les écoles. Sa position est claire vis-à-vis de l'épicurisme ; en effet, en partie pour faire plaisir à Atticus, il se fait le défenseur des Epicuriens, puis, une fois en Cilicie, il projette d'offrir aux Athéniens un propylée pour l'Académie. « C'est évidemment en souvenir de Platon. » souligne P. Boyancé. Il s'appuie sur une lettre à Atticus de février 50 (*Att.*, VI, 1, 26), mais la lettre écrite le 10 août (*Att.*, VI, 6, 2) montre qu'il a abandonné le projet. Pour P. Boyancé, il serait absurde de « réduire un goût si passionné, une foi si naïve aux dimensions étroites du fameux utilitarisme

Au-delà de cet éclectisme, une ligne de fond se dégage-t-elle ? Que cherche-t-il à travers ces « traces » et de quelles valeurs sont-elles porteuses ? Plus que par les historiens et les scientifiques, il est touché par les hommes de lettres et les philosophes ; ce sont donc surtout les souvenirs littéraires que l'on trouve souvent dans les missives et les œuvres de notre auteur. Chez Cicéron, chaque petit détail est un reflet de valeurs fondamentales. Cela affleure également dans certains passages apparemment en aparté d'ouvrages théoriques. Le *De Finibus*¹¹⁶⁹ campe Cicéron rencontrant Caton dans la bibliothèque¹¹⁷⁰ de Lucullus et affirmant à celui-ci préférer les livres aux jeux et même aux arts¹¹⁷¹. Certains lieux invitent aux lettres, et réciproquement les lettres sont imprégnées de certains lieux. Le dialogue cicéronien est volontiers un « dialogue de villa¹¹⁷² ». Une remarque de P. Boyancé confirme cette approche. « A Rome même, Cicéron n'avait pas beaucoup de loisirs et on ne s'étonnera pas qu'il ne soit guère question de la bibliothèque qu'il y possédait sans doute¹¹⁷³, cependant dans ses *uillae*, il s'adonne davantage à ses lectures¹¹⁷⁴. » Il n'est donc pas anodin selon lui que le titre même des *Tusculanes* en témoigne, que le *De Divinatione* soit également censé se passer à Tusculum, et que les Académiques se déroulent dans le Cumanum. « Il n'y a pas seulement là le choix d'un décor à la manière des dialogues platoniciens, mais le souvenir de ce fait que la philosophie a été dans la vie de l'orateur liée à ses séjours à la campagne. » Certains lieux sont imprégnés de souvenirs, au point que Cicéron les recherche pour ce qu'ils représentent et que peu à peu se noue un lien entre matière et idée. C'est l'adéquation des deux qui guide notre auteur dans ses choix, qu'ils touchent sa vie ou son œuvre. Ainsi, chaque instant de son existence est imprégné par des principes et le souvenir d'hommes qu'il estime. Le quotidien rejoint alors l'intemporel et la fréquence de ce contact en renforce l'effet.

romain ». Ce serait au contraire autant de preuves de son amour pour la philosophie. « Les méthodes de l'histoire littéraire. Cicéron et son oeuvre philosophique », *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 209-211.

¹¹⁶⁹ *De Finibus*, Livre III, II, 8.

¹¹⁷⁰ Sur l'importance considérable des bibliothèques aux yeux de Cicéron, voir P. Boyancé, « Les méthodes de l'histoire littéraire. Cicéron et son oeuvre philosophique », p. 212.

¹¹⁷¹ *De Finibus*, Livre III, 3, 6 : « C'est hier <seulement>, lui dis-je, après le début des jeux, que j'ai quitté Rome et je suis arrivé le soir. Si je suis ici, c'est que j'avais certains livres à prendre. Et, à ce propos, toute cette riche bibliothèque, il faudra, Caton que notre jeune Luculus se familiarise avec elle : je voudrais le voir prendre plaisir aux livres que voici, plutôt qu'à toutes les belles choses qui sont dans la villa. » *Heri, inquam, ludis commissis ex urbe profectus ueni ad uesperum. Causa autem fuit huc ueniendi, ut quosdam hinc libros promerem. Et quidem, Cato, hanc totam copiam iam Lucullo nostro notam esse oportebit ; nam his libris eum malo quam reliquo ornatu uillae delectari.*

¹¹⁷² Il s'oppose en cela au traité d'agriculture de Varron par exemple.

¹¹⁷³ Dans *Fam.*, VII, 28 ; t. VII p. 95-96, Sous la dictature de César, il écrit : « je me cache dans ma bibliothèque », *abdo me in bibliothecam* (*Ibid.* p. 95).

¹¹⁷⁴ « Les méthodes de l'histoire littéraire. Cicéron et son oeuvre philosophique » *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 211.

Cicéron utilise donc la longévité temporelle de certains objets et lieux pour véhiculer tel ou tel souvenir, sans qu'eux-mêmes, par leur forme ou leur matière, y soient associés. Ils ne sont alors que des témoins extérieurs à un événement historique, qu'ils rappellent. Toutefois, le lien avec le temps peut être plus fort, de deux manières : par une inscription dans des temporalités plus larges, rejoignant le présent et même le futur, et par une relation plus étroite avec la spécificité de l'objet : son emplacement, son aspect ou sa fonction par exemple.

b-La *domus*, repère quotidien face aux fluctuations présentes et futures.

« Or Socrate fut le premier à inviter la philosophie à descendre du ciel et la plaça dans les villes et même l'introduisit dans les demeures humaines et la força à s'enquérir de leur vie, leurs moeurs, des biens et des maux¹¹⁷⁵. »

Les lieux les plus fréquentés par notre auteur et les plus susceptibles de l'influencer ou de témoigner de ses choix sont évidemment ses demeures et surtout sa maison de Rome. Pourquoi s'attacher à ce lieu en particulier ? C'est que cet habitat sur le Palatin était un lieu de mémoire privilégié pour notre auteur et une acquisition hautement symbolique. L'habitation est par excellence le lieu à étudier. Notre auteur se montre très attentif à son cadre de vie, à sa stabilité, à sa représentativité ainsi qu'à sa puissance évocatoire. Est-ce une protection concrète ? un repère psychologique ? une inscription dans une tradition ou la norme d'une époque ? Nombreux sont les liens avec le temps, le passé, le présent, le futur et peut-être une forme d'intemporalité.

De fait, quand Cicéron aborde la question de ses biens, il affirme sa préférence absolue pour sa propre demeure. « Au sujet de ma maison et du discours de Curion, c'est bien comme tu le dis. Dans mon retour en grâce, si seulement il nous est rendu, tous mes biens seront inclus ; parmi lesquels aucun n'a plus ma préférence que ma maison¹¹⁷⁶. » Son attachement à sa maison apparaît donc comme une priorité parmi tous les liens qu'il entretient avec son patrimoine. Puisque nous nous intéressons à un ancrage matériel, il convient de

¹¹⁷⁵*Tusculanes* V, III, 7. *Socrates autem primus philosophiam deuocauit a caelo et in urbibus collocauit et in domus etiam introduxit et coegit de uita et moribus rebusque bonis et malis quaerere.*

¹¹⁷⁶*Att.*, III, 20 ; t. II p. 64. *De domo et Curionis oratione ut scribis ita est. In uniuersa salute, si ea modo nobis restituetur, inerunt omnia ; ex quibus nihil malo quam domum.*

s'interroger sur la raison de cet attachement particulièrement fort à la *domus* du Palatin, alors qu'il possédait plusieurs belles *uillae*.

La maison propose avant tout un ancrage sûr dans le présent. La stabilité de la maison ne serait-elle pas liée à la celle de l'Etat ? Le réquisitoire pathétique que dresse Cicéron dans le *De Domo sua*¹¹⁷⁷ est à la hauteur de l'importance qu'accordent ses contemporains au lieu de résidence. Pour la défendre, l'orateur s'appuie sur une longue tradition symbolique à Rome, qu'il n'hésite pas à rappeler à ses concitoyens¹¹⁷⁸. De là se dégage aussi un aspect prospectif : « Cette marque d'ignominie et d'inconséquence, pontifes, ne va-t-elle pas ruiner la dignité du peuple romain, si, quand le sénat est vivant et que vous dirigez le conseil de l'Etat, la maison de M. Tullius Cicero semble unie à celle de M. Fulvius Flaccus pour perpétuer un châtement imposé par l'Etat¹¹⁷⁹ ? » Cicéron associe donc étroitement son destin, celui de sa maison et celui de Rome. Cet aspect est largement exploité dans l'argumentation¹¹⁸⁰. Ainsi s'explique le lien, réaffirmé à maintes reprises¹¹⁸¹, entre le rétablissement politique et la restitution de sa maison¹¹⁸², lien dont Cicéron joua avec une habileté argumentative dont témoigne la fin du *De Domo sua*¹¹⁸³. De fait, la *domus*, est souvent mise sur le même plan que la patrie¹¹⁸⁴ et constitue une protection effective¹¹⁸⁵.

¹¹⁷⁷ *De Domo sua*, XXXVII, 100. « Car si vous me réintégrez dans ma maison, conformément à ce que vous avez fait dans toute cette affaire par vos vœux, vos avis, vos suggestions et vos suffrages, je me vois et me sens vraiment rétabli. Si, au contraire, ma maison, au lieu de m'être rendue, offre à mon adversaire le témoignage de ma douleur, de son crime et du malheur public, qui pourrait voir là un retour plutôt qu'un châtement éternel ? Ma maison est exposée à la vue de presque toute la ville, pontifes ; si on y laisse, je ne dis pas ce monument, mais ce tombeau qui porte inscrit le nom de mon adversaire, il me faut émigrer ailleurs plutôt qu'habiter dans une ville où je verrais dressés les trophées des victoires remportées sur moi et sur la république. »

¹¹⁷⁸ *De Domo sua*, XXXVIII, 101.

¹¹⁷⁹ *Ibid.*, XXXVIII, 102. *Hanc uero, pontifices, labem turpitudinis et inconstantiae poterit populi Romani dignitas sustinere, uiuo senatu, uobis principibus publici consili, ut domus M. Tulli Ciceronis cum domo M. Fului Flacci ad memoriam poenae publice constitutae coniuncta esse uideatur ?*

¹¹⁸⁰ *Ibid.*, XXXIX, 103 : « Laissez-vous ce portique au Palatin, dans le plus beau quartier de la ville, immortaliser dans le souvenir de tous les peuples le souvenir d'un tribun, le crime de deux consuls, la cruauté des conjurés, le malheur de la république et ma propre douleur ? »

¹¹⁸¹ Voir aussi *ibid.*, LVII-LVIII, 145-6.

¹¹⁸² *De Domo sua*, LVI, 143. « En effet, mon retour, pontifes, et mon rétablissement, consistent à récupérer ma maison, ma demeure, mes autels, mes foyers, et mes dieux pénates ; et si cet individu a renversé de ses mains scélérates l'abri et la résidence de ces dieux et, sous la conduite des consuls, comme dans une ville prise, a cru devoir détruire précisément la maison de celui qu'il regardait comme leur plus intrépide défenseur, voici que mes dieux pénates et mes dieux domestiques auront été avec moi dans ma maison rétablis par vos soins. » *Hic est enim reditus, pontifices, haec restitutio in domo, in sedibus, in aris, in foris, in dis penatibus recipendis ; quorum si iste suis sceleratissimis manibus tecta sedesque conuellit, ducibusque consulibus, tamquam urbe capta, hanc unam domum quasi acerrimi propugnatoris sibi delendam putauit, iam illi di penates ac familiares mei per uos in meam domum mecum erunt restituti.*

¹¹⁸³ *De domo sua*, LVIII, 147.

¹¹⁸⁴ *Ibid.*, III, 5 : « Voici donc (...) le citoyen que par divers moyens blâmables, tu as réduit à quitter sa maison et sa patrie »

¹¹⁸⁵ Cicéron dit ainsi être resté abrité chez lui durant l'agitation entretenue par Clodius. Parlant du sénat, il affirme : « Moi ? mais je n'y suis pas allé et je me suis tenu chez moi tant que les troubles ont duré... », *Ego uero neque ueni et domo me tenui quandiu turbulentum tempus fuit...* Sachant que Clodius avait rassemblé des

Le *De domo sua* offre un éclairage particulièrement important sur les impacts affectifs du lien à la maison, à la fois protection et symbole social. Notre auteur y dresse un tableau poignant des douleurs éprouvées par sa famille lors de son exil¹¹⁸⁶, mais la cruauté de ses adversaires semble culminer selon lui dans leur agressivité vis-à-vis de son logis. On remarque que son regard s'attarde sur les parties les plus protectrices et solides du bâtiment : « Mais pourquoi dénoncer votre cruauté envers moi-même et les miens, vous qui avez fait une guerre acharnée, criminelle, inspirée par une haine inexpiable, à mes murs, à mes toits, à mes colonnes et à mes portes¹¹⁸⁷ ? » La maison est comme la réalisation matérielle de la stabilité que Cicéron tente de donner à son existence.

C'est pourquoi il souffre tant des attaques faites à sa demeure lors de son exil. Pour lui, il s'agit d'une façon d'anéantir sa mémoire. Certes, il était courant dans l'Antiquité de s'attaquer aux édifices par représailles ou pour effacer un souvenir. Cicéron l'évoque lui-même¹¹⁸⁸. Néanmoins, il détaille¹¹⁸⁹ avec minutie le pillage de sa maison du Palatin, preuve de son extrême attachement à cette demeure et à ce qu'elle représente.

De plus, il est certain que Cicéron emploie parfois *domus* dans un sens banalisé et ambigu, auquel correspond bien le mot *home* en anglais et peut-être « foyer » en français. Ainsi, lorsqu'il évoque la conduite des uns et des autres, au moment où Pompée a quitté l'Italie, il dit à Varron : « Ainsi j'ai eu un plus grand sens du respect que ceux qui n'ont pas bougé de chez eux, et plus de bon sens que ceux qui, après la perte de leurs forces, ne sont pas rentrés chez eux¹¹⁹⁰. » *Domus* recouvre ici à la fois l'Italie et les foyers.

esclaves pour fomenter des troubles, telle fut sa décision : « A cette nouvelle, sache bien que je suis resté chez moi... », *Quod cum mihi nuntiaretur, scito me domi mansisse ...*, *De domo sua*, III, 6.

¹¹⁸⁶ *De domo sua*, XXIII, 59. « Car enfin, quel tort vous ont fait mon épouse infortunée, que vous avez tourmentée, brutalisée, déchirée avec tant de cruauté ? et ma fille, dont les pleurs continus et les vêtements de deuil vous faisaient plaisir, alors qu'ils frappaient de compassion l'esprit et la vue de tous les autres ? et mon jeune fils, qui pendant toute mon absence, ne s'est jamais montré que baigné de larmes et abattu de tristesse, qu'avait-il fait pour que sa vie fût tant de fois exposée à vos embûches ? et mon frère, qui, arrivé de sa province quelque temps après mon départ et incapable de vivre sans ma réintégration, excitait la pitié de tous les mortels par son affliction, par un deuil incroyable et sans exemple, combien de fois a-t-il dû échapper à vos poignards et à vos griffes ? » P. Wuilleumier renvoie au *Pro Sestio*, 54 à ce même sujet (note 2, p.123 de l'édition des Belles Lettres). Il remarque néanmoins : « Mais un passage de l'action de grâce au peuple (*Quir.*, 8) suffit à montrer que la femme et les enfants de Cicéron n'ont pas subi de tels outrages. »

¹¹⁸⁷ *De domo sua*, XXIII, 60.

¹¹⁸⁸ *Ibid.*, XXIII, 61 : « Pas davantage cette troupe et ces bandes de Catilina n'ont pensé que le ciment et les tuiles de mes maison pourraient assouvir leur faim ; mais, de même que nous rasons les villes de nos ennemis, non pas de tous, mais de ceux contre lesquels nous avons entrepris une guerre atroce d'extermination, poussés non par le butin, mais par la haine, parce que ceux qui ont enflammé nos esprits par leur cruauté semblent livrer à notre hostilité jusqu'à leurs maisons et leurs demeures... » (lacune)

¹¹⁸⁹ *Ibid.*, XXIV, 62.

¹¹⁹⁰ *Fam.*, IX, 5 ; t.VII p. 36. *Ita uerecundiores fuimus quam qui se domo non commouerunt, saniores quam qui amissis opibus domum non reuerterunt.*

On comprend alors que, parvenu au terme de sa vie, Cicéron après un parcours intellectuel aussi bien que géographique, souhaite trouver un havre de paix, qui le protège de l'adversité et des fluctuations politiques. Cet attachement au « chez soi » se perçoit alors particulièrement. Est-ce l'effet des circonstances dramatiques ou de l'âge ? Lorsque, dans une situation très tendue en juin 44 Cicéron écrit à Atticus : « Je crois qu'on s'oriente vers un massacre, et ce d'ici peu ; tu vois les hommes, tu vois les armes¹¹⁹¹ », il clôt la lettre en affirmant son désir d'être chez lui : « Il ne me semble absolument pas être en sécurité. Mais si tu es d'un avis différent, je te prie de me l'écrire. Car c'est chez moi que je préfère de beaucoup demeurer, si je peux à bon droit le faire¹¹⁹². » *Domi* n'est pas univoque en latin, ni sous le stylet de Cicéron : s'agit-il de sa demeure ou de l'Italie, qu'il envisage une fois encore de quitter ?

Cela demeure ambigu, mais le besoin d'ancrage, lui, est au contraire évident. Une lettre du 25 juillet nous permet peut-être de trancher, car, ayant finalement pris la mer, Cicéron écrit à son ami qu'il est descendu chez Sicca, où « je me trouve comme chez moi¹¹⁹³ » puis plus loin il ajoute : « A vrai dire, mon cher Atticus, je me demande souvent 'À quoi peut te servir ce voyage là-bas?' Pourquoi ne suis-je pas avec toi ? Pourquoi n'ai-je pas sous les yeux ces petites perles de l'Italie, mes petites propriétés de campagne ? Mais c'est déjà <assez> et trop de ne pas être avec toi¹¹⁹⁴. » Le regret, même s'il est surtout affectif et humain, porte bien sur les domaines familiers que Cicéron chérit, comme le montrent les diminutifs affectueux : ces « petites perles » (*ocellos*) et « petites propriétés de campagne » (*uillulas*). Le lieu connu, le lieu longtemps fréquenté et aimé offre donc un pôle de stabilité, un repère tel qu'un être cher peut l'être. Par sa solidité, sa longévité et sa force évocatoire due à de nombreux souvenirs, il garantit cette sécurité.

Finalement, la notion de *domus* chez Cicéron dépasse le cadre d'un bien matériel, qui lui-même manifeste le puissant ancrage que représentait la *domus*-foyer pour lui. La maison possède une haute mission, car elle a la faculté de faire durer le souvenir des hommes, qui périssent plus vite que la pierre. Les lieux procurent en effet un apaisement dans la mesure où ils sont associés à des relations humaines. C'est pourquoi, lorsque Tullia a disparu et que notre auteur répugne à revenir à l'endroit de ce décès, il se tourne vers un engagement social

¹¹⁹¹Att., XV, 18 ; t. IX p. 193 . *Mihi res ad caedem et eam quidem propinquam spectare uidetur.*

¹¹⁹²*Ibid.*, p. 193-194. *Prorsus non mihi uideor esse tutus. Sin tu aliter sentis, uelim ad me scribas. Domi enim manere, si recte possum, multo malo.*

¹¹⁹³Att., XVI, 6 ; t. IX p. 259. *ibi tamquam domi meae scilicet*

¹¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 259. *Mehercule, mi Attice, saepe mecum h(deur) o(foj)j soi ti/duhatai ? Cur ego tecum non sum ? Cur ocellos Italiae, uillulas meas, non uideo ? Sed id < satis> superque, tecum me non esse.*

pour compenser la perte d'un lien personnel. Seule la politique et les hauts intérêts de l'Etat peuvent recevoir l'énergie de son désespoir. Il écrit alors à Servius Sulpicius Rufus qu'avant la mort de Tullia, en dépit de la peine que lui causait la situation politique, « (...) j'avais un refuge où m'abriter, où trouver le repos de l'âme, quelqu'un dont la conversation et la douceur pouvait recevoir tous mes soucis et mes douleurs. Mais maintenant sous le coup d'une blessure si profonde même ce qui paraissait bien guéri saigne de nouveau. C'est qu'en effet je ne peux, tout comme alors je trouvais, dans la tristesse que me procurait la république, l'accueil d'un foyer qui me réconfortait, me réfugier dans la république, pour trouver le repos auprès de ses biens¹¹⁹⁵. » L'emploi du préfixe *con-* par quatre fois est remarquable. Il manifeste le désir et le plaisir du partage humain, dont la *domus* est le cadre privilégié, placé presque à l'égal de la république dans l'échelle des satisfactions, et même plus haut, puisque le vide du foyer ne saurait être compensé par la politique, alors que l'inverse était vrai. Les verbes « s'abriter » (*confugere*), « accueillir » (*excipere*), « trouver le repos » (*adquiescere* et *conquiescere*), « réconforter » (*leuare*) qui se répètent dans ces quelques lignes manifestent un imaginaire hanté par l'idéal d'un refuge, d'un repos, qui accueille et soulage ses soucis.

Les limites de ces deux piliers « matériels » qui offrent des repères sont toutefois clairement perçues par le père éploré, qui ajoute : « Aussi suis-je absent de mon foyer comme du forum, car ni mon foyer ne me peut consoler de la douleur que j'ai de l'état où est la république, ni la république des chagrins de mon foyer¹¹⁹⁶. » En une phrase *domus* apparaît par deux fois, *domesticum* une fois, et *dolor* fait écho par son initiale à ce mot si cher à notre auteur. Cette quête de stabilité, de paix intérieure, est fortement ancrée dans la notion de foyer, qui apparaît très concrètement dans les métaphores qu'emploie Cicéron. Femme et foyer forment une sorte de même « pilier » (domestique), que seul le service de la république peut compenser. N'oublions pas que *domus* en latin, comme « maison » au sens ancien en français, signifie à la fois l'édifice et la famille¹¹⁹⁷.

Réciproquement, pour confirmer ce lien entre maison et famille, il est remarquable que la vie domestique apparaisse comme une maison. Ainsi, le seul passage où Cicéron évoque son remariage éclaire sa vision de la sécurité familiale ; la femme y est un soutien, un

¹¹⁹⁵ *Fam.*, IV, 6 ; t. VIII p. 83. *habebam quo confugerem, ubi conquiescerem, cuius in sermone et suavitate omnis curas doloresque deponerem. Nunc autem hoc tam graui uulnere etiam illa quae consanuisse uidebantur recrudescunt. Non enim, ut tum me a re publica maestum domus excipiebat quae leuaret, sic nunc domo maerens ad rem publicam confugere possum, ut in eius bonis adquiescam.*

¹¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 83. *Itaque et domo absum et foro, quod nec eum dolorem quem de re publica capio domus iam consolari potest nec domesticum res publica.*

¹¹⁹⁷ Voir *Att.*, IV, 12 ; t. II p. 168 : « toute ma famille te salue », *domus te nostra tota salutat.*

soubassement, les murs y sont fiables, fidèles et accueillants¹¹⁹⁸. Un souci de retrouver ses racines semble l'habiter. Cicéron prend une autre épouse pour préserver la sécurité de la *domus*, et la *domus* est censée équilibrer les soucis de l'extériorité, des tâches politiques. Il fait en effet à Cnaeus Plancius cet aveu : « à un moment si malheureux, je n'aurais fait aucun nouveau projet matrimonial, si à mon retour je n'avais eu le choc de trouver ma situation domestique non moins mauvaise que la situation politique. En effet, comme je voyais bien que ceux qui, en raison de mes bienfaits impérissables, auraient dû le plus chérir mon état et ma situation, avaient une attitude criminelle, et que par leur faute il n'y avait plus rien de sûr à l'intérieur de mes murs, rien qui ne soit exempt de pièges, j'ai songé à me protéger par la fidélité d'une nouvelle alliance de la perfidie de l'ancienne¹¹⁹⁹. » Les termes sont forts : « faute » (*scelus*) et « protéger » (*munendum*) et rappellent les méfaits de Catilina, auxquels les actes de Térentia sont assimilés. L'affectivité de Cicéron semble dès lors en jeu, alertée par la disparition de sa sécurité, qu'exprime *tutum*. Les protections que constituent « les murs » (*parietes*) s'effondrent, et il s'agit de les reformer en fortifiant (*munendum*) la stabilité de la *fides*. Après un premier étonnement, on n'est donc pas surpris de constater que Cicéron ne semble jamais s'inquiéter de la reprise par son fils de la propriété familiale d'Arpinum, allant jusqu'à déplorer ne n'avoir personne à qui transmettre ses « petites possessions » (*possessiunculas*), en songeant surtout à Tullia après la mort de celle-ci¹²⁰⁰, alors que c'était, de son propre aveu le berceau de ses ancêtres¹²⁰¹. Curieusement, Cicéron souhaite une pérennité par la transmission, mais ne l'associe pas spontanément à son fils¹²⁰², sans doute parce que celui-ci n'a pas toute son affection et à ce titre n'est pas associé à ses souvenirs ou ses projets.

La maison apparaît en effet comme un lieu entre passé et avenir. Une maison est en général pour notre auteur le lieu par excellence du souvenir, car elle a été quotidiennement

¹¹⁹⁸ On serait tenté de rapprocher cette esquisse poétique de la vision du poète René Char, lorsqu'il écrit « Epouse et n'épouse pas ta maison. » dans les *Feuillets d'Hypnos*.

¹¹⁹⁹ *Fam.*, IV, 14 ; t. VII p. 247-8. (...) *ego tam misero tempore nihil noui consilii cepissem, nisi in reditu meo nihilo meliores res domesticas quam rem publicam offendissem. Quibus enim pro meis immortalibus beneficiis carissima mea salus et meae fortunae esse debebant, cum propter eorum scelus nihil mihi intra meos parietes tutum, nihil insidiis uacuum uiderem, nouarum me necessitudinum fidelitate contra ueterum perfidiam muniendum putauit.*

¹²⁰⁰ *Att.*, XIII, 23 ; t. VIII p. 208. *magis enim doleo me non habere cui tradam quam habere qui utar*, « je souffre plus de n'avoir personne à qui le transmettre, que d'être le seul à en jouir ».

¹²⁰¹ « C'est là que sont nos cultes, notre race, les nombreux vestiges de mes ancêtres. » *Hic sacra, hic genus, hic maiorum multa vestigia (De Leg., II, 1, 3).*

¹²⁰² Sans doute rejoignait-il la sensibilité de ses contemporains, qui n'attachaient pas une importance démesurée à la conservation de propriétés, fussent-elles familiales, mais les vendaient avec une aisance qui aurait surpris l'aristocratie anglaise du XVIII^{ème} siècle par exemple. E. D Rawson, *Roman Culture and Society*, p. 208

témoin du mode de vie de son propriétaire¹²⁰³. Comme les origines de Cicéron ne remontent pas très loin, la *domus* de Rome est sans doute une compensation dans un contexte d'admiration pour le passé familial. Ceci n'est pas une originalité à l'époque car pour un noble romain, la référence aux ancêtres est essentielle et s'inscrit volontiers dans la continuité des lieux qu'ils ont habités¹²⁰⁴. On aime à y retrouver une trace ancestrale et à y laisser la sienne. La maison noble porte par excellence la continuité et la mémoire familiales.

Or la *domus* du palatin est d'acquisition récente. Comment compenser cette faiblesse ? Un texte nous aide à comprendre la perspective et la démarche de Cicéron, *homo nouus*. Il décrit en effet la demeure paternelle d'Arpinum dans le *De Legibus* : « C'est que¹²⁰⁵, pour dire la vérité, voici ma véritable patrie et celle de mon frère. C'est d'ici en effet que nous sommes nés d'une souche très ancienne ; ici est notre culte, ici, notre race, ici, de nombreuses traces de nos ancêtres. Quoi de plus ? Tu vois cette demeure telle que maintenant du moins elle a été construite avec une certaine élégance par notre père dans son attachement, lui qui, par suite de sa faible santé, y a passé presque toute son existence au milieu des lettres. Mais c'est au même endroit, alors que mon grand-père vivait et que la maison était petite, à l'ancienne mode, comme celle de Curius dans le pays sabin, c'est là, apprends-le, que je suis né¹²⁰⁶. »

Nous souscrivons volontiers à l'idée¹²⁰⁷ que « ces traces » (*uestigia*) évoquent les dieux de l'espace domestique (Lares et Pénates), soit sous forme de portraits, soit de traces monumentales ou épigraphiques ; Cicéron tenterait de les égaler aux *imagines* de cire de la

¹²⁰³ Dans la *Deuxième Philippique*, (XLI, 104) Cicéron se dit indigné qu'Antoine se soit approprié la maison de Varron et y ait fait ses débauches. « O malheureuse demeure 'au maître si inadéquat' (et pourtant, comment cet individu en était-il propriétaire ?) et pourtant bel et bien occupée par un 'inadéquat'. En effet Varron voulut en faire un asile des travaux d'esprit, non de la débauche. » *O tecta ipsa misera « quam dispari domino » (quamquam quo modo iste dominus ?) - sed tamen quam ab dispari tenebantur ! Studiorum enim suorum M. Varro uoluit illud, non libidinum deuersorium.*

Dans cette même *Deuxième Philippique* (XXVII, 68) il rappelle qu'Antoine occupe la maison de Pompée et fait des fêtes débridées dans ces lieux et y voit quasiment un blasphème. « Toi, tu as même osé entrer dans cette maison, franchir ce seuil absolument sacré et montrer ton visage tout à fait impur aux pénates de cette maison ? » *Tu etiam ingredi illam domum ausus es, tu illud sanctissimum limen intrare, tu illarum aedium dis penatibus os inpurissimum ostendere ?*

Puis il s'apitoie sur cette maison (*Ibid.*, XXVIII, 68-9) : « J'ai assurément pitié de ces murs mêmes et de ce toit. Car cette maison avait-elle jamais vu autre chose que l'honnêteté et le résultat de mœurs excellentes et des principes les plus purs ? » *Me quidem miseret parietum ipsorum atque tectorum. Quid enim umquam domus illa uiderat nisi pudicum, quid nisi ex optimo more et sanctissima disciplina ?*

¹²⁰⁴ Voir à ce sujet la thèse, *Mémoires romaines*, de C. Baroin dans laquelle elle analyse « l'éthique de la *nobilitas* et les lieux de mémoire », tome II, p. 482.

¹²⁰⁵ Nous retraduisons ce texte en nous inspirant de C. Baroin, qui elle-même avait modifié la traduction de la C.U.F..

¹²⁰⁶ *De Leg.*, II, 3, cité *ibid.* p. 482-483. *Quia, si uerum dicimus, haec est mea et huius fratris mei germana patria. Hinc enim orti stirpe antiquissima sumus, hic sacra, hic genus, hic maiorum multa uestigia. Quid plura ? Hanc uides uillam, ut nunc quidem est lautius aedificatam patris nostri studio, qui cum esset infirma ualitudine, hic fere aetatem egit in litteris. Sed hoc ipso in loco, cum auus uiueret et antiquo more parua esset uilla, ut illa Curiana in Sabinis, me scito esse natum.*

¹²⁰⁷ Cette hypothèse énoncée par Catherine Baroin dans sa thèse semble très logique et fondée.

noblesse. Suivant une même démarche, selon Catherine Baroin¹²⁰⁸, il compare sa demeure à celle de Curius, « rapprochant symboliquement le lieu et la famille d'un des plus anciens et des plus grands personnages de Rome, figure traditionnelle de la *uirtus* intègre et austère. »

L'hypothèse émise dans la thèse de C. Baroin nous paraît fort juste : « Cicéron insiste en effet, sur l'ancienneté de l'origine de sa famille, comme une famille de la *nobilitas* pourrait le faire, et sur la permanence du lieu, qui indique à la fois que le patrimoine a été bien géré et que l'ancrage de la famille existe autant dans l'espace, dans le sol que dans le temps. En fait, on peut se demander si cette inscription dans l'espace de la mémoire familiale n'est pas une compensation de l'absence d'ancêtres nobles et même d'ancêtres (*maiores*) tout court¹²⁰⁹. Le seul support de mémoire que Cicéron peut exploiter, c'est le lieu. » Il est vrai que Cicéron suggère et esquisse ici son propre lieu de mémoire. Dans ce contexte, on comprend que l'achat d'une maison sur le Palatin fut une étape décisive pour notre auteur¹²¹⁰, et l'on comprend l'importance qu'y accordait un ressortissant du municipes d'Arpinum, que l'on a parfois raillé pour ses origines¹²¹¹.

Une lettre atteste la double vocation d'une maison, à la fois héritage du passé et protection dans le présent et l'avenir. Même si elle ne concerne pas une propriété de notre auteur, il vaut la peine de la citer. La demeure y apparaît à la fois comme un point d'ancrage dans le temps et dans la société et en même temps un refuge dans l'espace. Il existe une utilité bien concrète, une stabilité¹²¹² et une sécurité très matérielles à la possession d'une *domus* ou d'une *uilla*. Cicéron ne s'en cache pas à Caius Trébatius Testa¹²¹³ lorsqu'en juillet 44 il lui écrit de Vélie pour l'inciter à ne pas se départir des biens que lui a légués son père. Nous retrouvons ici le lien entre *domus* et mémoire dégagé plus haut ; cependant cet aspect peut être enrichi par d'autres dimensions, comme la correspondance nous invite à le faire. Il met tout d'abord en avant des raisons affectives, historiques et sans doute aussi littéraires ou culturelles, valables aussi bien dans le passé que le présent ou l'avenir.

¹²⁰⁸ Dans sa thèse, *Mémoires romaines*, elle analyse « l'éthique de la *nobilitas* et les lieux de mémoire », tome II, p. 484.

¹²⁰⁹ Dans sa thèse, C. Baroin renvoie aux pages 117 et 118. Voir aussi plus bas.

¹²¹⁰ E. D Rawson remarque que les acquisitions des *Cicerones* furent aussi remarquables par leur nombre, même si en théorie ce type de cupidité était mal vue chez un sénateur (*Par. Stoic.*, 43), *Roman Culture and Society*, p. 219.

¹²¹¹ J. M. André et M.-F. Baslez, dans *Voyager dans l'Antiquité* rappellent que « Cicéron, à la fin de la République, se voit qualifié dans un pamphlet politique de 'Romulus venu d'Arpinum', de 'locataire de la ville de Rome' » d'après Salluste, *Cat.*, 31, 7 ; Pseudo Salluste. *In Cic.*, 1 sq.

¹²¹² Voir *Voyager dans l'Antiquité*, de J.-M. André et M.-F. Baslez, en particulier le chapitre premier, p. 11-16 : « L'héritage des Grecs : comme Ulysse malgré eux ». Les auteurs écrivent p. 11 : « Le voyageur, par contraste avec le citoyen solidaire d'une communauté, c'est l'homme de nulle part. »

¹²¹³ *Fam.*, VII, 20 ; t. IX p. 257.

« Si tu m'écoutes, selon ton habitude, tu garderas ces propriétés héritées de ton père - de fait, les habitants de Vélie éprouvent je ne sais quelle crainte...- et tu n'abandonneras pas l'Halès, fleuve célèbre, et tu ne déserteras pas la maison de Papirius ; du reste, celle-ci possède bien un lotus qui garde auprès de lui, d'habitude, même les étrangers ; et pourtant, si tu le coupes, tu verras¹²¹⁴ bien loin¹²¹⁵. » Ainsi, une première partie donne tout son poids à la tradition, familiale, comme l'indique « paternelles » (*paternas*), ou régionale, lorsqu'est fait référence à ce « fleuve célèbre » (*amnem nobilem*). Il nous paraît logique qu'intervienne la notion de *domus* dans cette optique, d'autant qu'elle apparaît liée à une appartenance ancienne, remontant aux victoires de L. Papirius Cursor¹²¹⁶. Des raisons culturelles s'ajoutent à cet héritage familial, puisque « Velia a succédé à l'antique Elée, célèbre, comme l'indique l'adjectif *nobilem*, par son école de philosophie¹²¹⁷ ». De plus, ce lotus¹²¹⁸ rappelle évidemment l'*Odyssée*, et Cicéron y voit un savoureux symbole de ce qui peut retenir plus que tout un homme du cru, puisque même les étrangers n'y résistent pas.

Mais des raisons plus terre-à-terre apparaissent dans une deuxième partie : « Mais avant tout il paraît opportun, surtout de nos jours, d'avoir un refuge : d'abord une ville dont les habitants t'apprécient, ensuite une maison et des terres à toi, et ce dans un lieu éloigné, salubre, et agréable ; cela vaut aussi pour moi, cher Trébatius, à mon avis¹²¹⁹. » La notion de refuge (*perflugium*) a ici une valeur très concrète dans les remous qui suivent la mort de César. Le but poursuivi est bien de survivre, sous la protection d'une cité amie, et d'une *domus* ancestrale tandis que des terres assurent un revenu suffisant. Mais quelques remarques finales trahissent la sensibilité de Cicéron aux lieux : certes l'éloignement (de Rome, bien sûr, ce

¹²¹⁴Il y a là un jeu de mot, qui ne semble curieusement pas avoir été relevé. Arracher le lotus permettrait de voir plus loin dans l'espace, de même que renoncer à la consommation du lotus devrait permettre de voir plus loin que le présent, vers le passé et l'avenir. Il existe donc deux lectures, spatiales et temporelles, de ce passage.

La difficulté est plutôt de comprendre le *quamquam* : soit il a un sens faible, et prolonge le raisonnement de Cicéron (il ne faut pas partir, d'ailleurs la maison possède ce lotus attachant ; soit il a un sens fort de concession, qui marque une opposition par rapport au désir de quitter le maison qu'a manifesté le jeune Papirius. Il contredirait alors la force notoire du lotus.

¹²¹⁵*Ibid.*, p. 257. *Tu, si me audies, quem soles, has paternas possessiones tenebis - nescio quid enim Velienses uerebantur - neque Haletem, nobilem amnem, relinques nec Papiriam domum desereres ; quamquam illa quidem habet lotum, a quo etiam aduenae teneri solent ; quem tamen si excideris, multum prospexeris !*

¹²¹⁶Shackleton Bailey rappelle (in ed. *Fam.*, II, p. 473) que la Lucanie fut annexée à Rome à la suite des victoires de L. Papirius Cursor en 272 ; la propriété des Trébatii avait appartenu à ce Papirius ou à ses descendants. Jean Beaujeu (note 2 de l'édition des Belles Lettres t. IX p. 287), rappelle cette étape dans l'histoire de la Lucanie et suggère un élargissement d'un Papirius aux Papirii dans l'allusion de Cicéron.

¹²¹⁷J. Beaujeu rappelle cette succession (note 2 de l'édition des Belles Lettres, t.IX p.287).

¹²¹⁸J. Beaujeu (note 3 de l'édition des Belles Lettres t. IX p. 287) rapproche ce passage de ce que Pline l'Ancien dira de cet arbre. J. Beaujeu y voit surtout du badinage. Le texte nous paraît à la fois plus subtilement littéraire et plus humoristique.

¹²¹⁹*Ibid.*, p. 257. *Sed in primis opportunum uidetur, his praesertim temporibus, habere perflugium primum eorum urbem quibus carus sis, deinde tuam domum tuosque agros, eaque remoto, salubri, amoeno loco ; idque etiam mea interesse, mi Trebati, arbitrator.*

centre demeure implicite) est propice à la sécurité, mais le fait que le lieu soit sain (*salubris*) est une recommandation déjà moins pragmatique ; quant à la douceur (sensible à travers la récurrence de cette *amoenitas*) du lieu, elle appartient nettement à un domaine autre que la survie. C'est dire à quel point Cicéron est attentif à une bonne hygiène de vie et place l'esthétique près des éléments nécessaires à la vie. Même si des considérations utilitaires l'emportent dans son jugement¹²²⁰, il n'empêche qu'un ancrage dans le temps et l'espace, dans la tradition de l'histoire, de la famille et des lieux lui est essentiel¹²²¹.

La *domus* est donc au croisement de deux axes temporels : l'un, orienté vers le passé dans une direction, vers le futur dans un autre, traverse le présent ; l'autre, en pointillés, accompagne chaque heure et rappelle au jour le jour les idées dont Cicéron souhaite imprégner sa vie. Elle fait donc figure de repère dans le quotidien et il nous paraît important de mesurer les conséquences de cet accompagnement permanent. En effet, dans ces conditions, la maison offre un ancrage puissant.

La *domus* apparaît nettement chez Cicéron comme un moyen de se situer dans la société. De plus, la représentativité de la maison pour le « standing » de son propriétaire est une évidence qui subsiste aujourd'hui et que confirme un passage remarquable du *De Officiis*.

¹²²⁰ Pour E. D. Rawson au contraire, Cicéron n'accordait guère d'importance à un attachement affectif mais en l'occurrence, il mesurait l'intérêt d'une propriété éloignée de Rome offrant la protection d'habitants dévoués, *Roman Culture and Society*, p. 212.

¹²²¹ La prévention des Romains et de Cicéron à l'encontre des civilisations maritimes, telle qu'elle est théorisée dans le *De Republica*, est peut-être à l'origine de cet attachement à un repère solide. On comprend que dans ce contexte, l'exil, en plus de l'humiliation politique et personnelle qu'il entraîne, soit perçu comme une marginalisation particulièrement offensante pour un Romain. Voir J.-M. André et M.-F. Baslez, *Voyager dans l'Antiquité*, p. 81 : « Primitivement, le Latin et le Romains, ont, devant le déplacement lointain et le déracinement, une attitude de recul. ». Voir également *De Rep.*, II, 1 : « Les villes maritimes ont même pour caractère une sorte de dégradation et de métamorphose des mœurs : car elles se mélangent à des langues et cultures ignorées, et, non content d'importer de l'étranger des marchandises, on en importe les mœurs, de sorte que rien dans les traditions nationales ne peut demeurer intact ; de plus, ceux qui habitent ces villes n'ont pas d'attaches sédentaires, mais se laissent toujours entraîner assez loin de leur demeure sur les ailes de l'espérance et de l'imagination ; même quand ils restent physiquement, leur esprit est en exil et en errance. Et aucune circonstance n'a jamais bouleversé davantage des villes depuis longtemps ébranlées, Carthage et Corinthe, que cette errance et cette dispersion des citoyens, du fait que par passion du commerce et de la navigation, ils avaient abandonné à la fois l'agriculture et l'art militaire. » (Nous reprenons la traduction donnée par J.-M. André et M.-F. Baslez dans *Voyager dans l'Antiquité*, p. 79-80.) Voir J.-M. André et M.-F. Baslez, *Voyager dans l'Antiquité*. Ils écrivent dans le chapitre premier, « L'héritage des Grecs : comme Ulysse malgré eux » (p. 15-16) que « l'aventurier des mers est souvent un bâtard ou un exilé politique », comme le révèle le témoignage autobiographique du poète Archiloque ; en effet « Etre chassé de chez soi par la famine, la guerre ou l'exil est le pire des maux, parce que le destin grec est un destin collectif qui s'inscrit dans les décisions prises en commun et dans le territoire que les citoyens doivent défendre pour survivre ». Exclu de sa communauté, le Grec n'est plus rien : son sort est « d'errer désormais de par le monde », sur le modèle d'Ulysse, sans appuis naturels, reçu comme un intrus ou comme un suspect dans les localités où il passe, victime offerte à tous les prédateurs. » Le chapitre XIII, p. 483-540, « Les misères du voyage antique » est particulièrement éclairant, surtout p. 529-532 : *Errance, déracinement et solitude* et *Le voyage d'exil*.

Cicéron note froidement les moyens quantitatifs de briller, mais rappelle avec vigueur que l'essentiel ne s'arrête pas là. La question du prestige social est en effet étroitement liée à l'ampleur et l'emplacement du lieu qu'habite un personnage en vue : « il faut encore dire quelle doit être la maison d'un homme estimé et haut placé : la destination de cette maison est son utilité, à laquelle il faut approprier le plan de construction. Cnaeus Octavius qui, le premier, devint consul dans cette famille, retira du prestige, nous l'avons appris, du fait qu'il avait construit sur le Palatin une brillante demeure, pleine de dignité : contemplée par la foule, elle avait soutenu, pensait-on, la candidature de son maître, un homme nouveau, au consulat¹²²². » Cicéron énonce clairement l'aspect social de la demeure, qui retentit sur sa configuration et sa décoration même. « De même que dans les autres domaines il ne faut pas tenir compte de soi seulement, mais aussi des autres, de même en va-t-il dans la maison d'un homme en vue : il y faut recevoir des hôtes nombreux et y admettre une foule d'hommes et de concitoyens ; on doit donc y apporter le souci de l'espace. D'autre part, une vaste demeure devient souvent le déshonneur de son maître, s'il y règne la solitude et surtout si dans le passé un autre maître, d'ordinaire, y attirait la foule¹²²³ ». Toutefois, la juste mesure doit régner, et chasser la présomption et l'extravagance, qui voudrait à tout prix séduire les regards.

« Il faut se garder, surtout si l'on bâtit soi-même, de s'engager sans mesure dans la dépense et la faste ; or en ce domaine un grand mal s'étale aussi sous nos yeux. C'est avec application en effet que la plupart des gens, surtout sur ce point, imitent les actes des grands comme L. Lucullus, cet homme éminent, mais qui imite sa valeur morale ? Or combien ont imité le faste de ses villas ! Du moins faut-il y apporter de la mesure et la ramener à un juste milieu. Ce même juste milieu doit être appliqué à tout le côté pratique et à tous les agréments de la vie¹²²⁴. » Ce texte nous paraît éclairer dans toutes ses nuances la philosophie du quotidien de Cicéron, faite de réalisme et d'idéal. Nous constatons encore une fois sa grande sensibilité au regard extérieur et à sa propre insertion dans le cadre de la cité, mais surtout, nous voyons les implications concrètes de choix de vie et de l'organisation de ses journées.

Réciproquement, cette représentativité de la maison va jusqu'à définir – partiellement – l'identité de notre auteur. Ancrée à la fois dans le passé et dans une vision de l'avenir, la *domus* apparaît comme un rempart contre le temps, et même, au-delà, comme une ouverture

¹²²² *De Officiis*, Livre I, 138-140. Cet aspect social ne doit pourtant pas être un maquillage, mais émaner d'une véritable vertu intérieure, celle du maître des lieux. *Ibid.*, Livre I, 139. Il faut en effet que la dignité d'un personnage soit rehaussée par sa maison, mais ce n'est pas de sa maison qu'il doit attendre toute sa dignité ; ce n'est pas non plus la maison qui doit honorer le maître, mais le maître la maison. Nous y reviendrons plus bas.

¹²²³ *Ibid.*, 139.

¹²²⁴ *Ibid.*, 140.

vers l'atemporalité. Elle possède un attrait sur l'imaginaire qui rejoint à la fois le désir d'origine et de gloire éternelle de notre auteur. Peut-être aussi Cicéron cherche-t-il absolument à se situer dans l'espace parce qu'il a peine à trouver sa place dans la société et le monde. P. Hadot parle à ce propos du « caractère atopique¹²²⁵ » du philosophe. Cicéron lutterait donc contre son « atopisme ». Se situer dans l'espace serait une façon de se situer dans le temps et la société.

Sans doute faut-il tenir compte sur ce point du conditionnement de l'imaginaire par la linguistique, comme le pense E. Benveniste¹²²⁶ et donne au double-sens de « maison » et de « foyer¹²²⁷ » tout son poids.

Il en résulte que métaphoriquement, la *domus* est typiquement le lieu du repère, lieu où se construit même l'identité, comme le suggère Cicéron lui-même : « En effet, nous qui dans notre ville étions des voyageurs itinérants, tes livres, comme des hôtes, nous ont ramenés à la maison, pour que nous puissions enfin reconnaître qui et où nous sommes¹²²⁸. » On mesure alors à quel point notre auteur tient à sa maison, dans la définition de sa personnalité même.

Dans sa quête de stabilité, Cicéron investit donc sa demeure, en particulier sa maison du Palatin, de multiples fonctions temporelles : elles le lient au passé, le situent dans la société et les événements politiques de son temps et assurent sa sécurité à l'avenir. On comprend alors l'attachement de notre auteur à sa *domus*, quasiment constitutive de son identité. La *Correspondance* et de *De Domo* l'attestent : Cicéron voit dans sa maison un cadre coextensif à toutes les dimensions temporelles de sa vie et sa pensée.

¹²²⁵Cf. sa préface à *La philosophie, théorie ou manière de vivre ?* de J. Domanski, p. XII. « Celui qui vit ainsi d'une manière philosophique est *atopos*, 'inclassable', comme Platon le disait de Socrate. » Selon P. Hadot, Domanski a montré « comment ce thème de la personnalité du philosophe, étrange et étrangère, parfois indécente, aux yeux de ses concitoyens, apparaît et disparaît aux différentes étapes de l'histoire de la philosophie et de la théologie chrétienne, pour revenir triomphant à l'époque de l'humanisme, où le philosophe chrétien se reconnaîtra lui-même comme *atopos*. »

¹²²⁶ Un propos d'E. Benveniste est déterminant à ce sujet : « on discerne que les 'catégories mentales' et les 'lois de la pensée' ne font dans une large mesure que refléter l'organisation et la distribution des catégories linguistiques. Nous pensons un univers que notre langue a d'abord modelé. Les variétés de l'expérience philosophique ou spirituelle sont sous la dépendance inconsciente d'une classification que la langue opère du seul fait qu'elle est langue et qu'elle symbolise. » « Tendances récentes en linguistique générale », *P.L.G.* I, 1, p. 6. Il ajoute même (*ibid.* p. 13) : « C'est du progrès dans l'analyse des symboles qu'on pourrait attendre notamment une meilleure compréhension des progrès complexes de la signification dans la langue et probablement aussi hors de la langue. Et puisque ce fonctionnement est inconscient, comme est inconsciente la structure des comportements, psychologues, sociologues et linguistes associeraient utilement leurs efforts dans cette recherche. »

¹²²⁷ C. Baroin, thèse, tome II p. 482 note 89 : « Sur le lien entre *domus*, patrimoine et famille, voir Saller (1984), notamment p. 347 : 'The survival of a *domus* depended not only on having children, but also on having the financial resources to preserve their social standing. For this reason *domus* in the sens of lineage is closely related to *domus* meaning patrimony'. »

¹²²⁸*Ac. Post.*, I, 9. *Nam nos in nostra urbe peregrinantis errantisque tamquam hospites tui libri quasi domum reduxerunt, ut possemus aliquando qui et ubi essemus agnoscere.*

Cependant Cicéron s'est défendu d'être matérialiste. Son attachement à sa maison ne l'empêche pas de prôner parfois¹²²⁹ un détachement vis-à-vis de la matière digne d'un Stoïcien. C'est donc à une vision plus haute que nous invite notre auteur, qui en quelque sorte opère une synthèse du temps dans son sens du détail et l'élévation de celui-ci par le symbole. La valeur de la maison est donc largement abstraite, même si elle passe par des aspects très concrets renforcés par une fréquentation quotidienne. La notion de patrimoine dépasse largement son aspect financier¹²³⁰. La sagesse au quotidien de notre auteur tient donc compte de cette possibilité d'ancrage matériel. Il en mesure la force dans la société, dans une famille et dans son imaginaire ; en retour, il soigne particulièrement ce moyen de s'insérer dans un lignage et de le rehausser, de se faire reconnaître dans une société sensible au spectaculaire et d'assurer la continuité de ses valeurs. Sans céder à la superficialité ou au goût d'une époque, Cicéron définit une visée plus profonde.

c- Matière et Absolu.

Après avoir vu combien la matière, dans sa solidité, pouvait représenter des états, des personnes et des faits antérieurs, et orienter vers certaines activités ou pensées grâce à sa présence de chaque instant, nous nous heurtons à un problème. La solidité matérielle peut-elle garantir la durée et la stabilité à elle seule ?

Une réflexion de bon sens suffit à montrer que ce n'est pas le cas, et que les lieux sont, à l'image des hommes, éphémères, surtout lorsqu'on regarde les choses avec un recul important¹²³¹. La stabilité temporelle que recherche notre auteur n'aurait-elle pas une dimension plus complexe ? Peut-être n'est-ce pas seulement la longévité matérielle, mais aussi la qualité visuelle qu'il faut prendre en considération. Cette dernière, en marquant la

¹²²⁹ *De domo sua*, LVIII, 146. « Ce n'est ni le pillage de mes biens ni la démolition de mes maisons ni le ravage de mes terres, ni la cruelle razzia opérée par les consuls sur mes propriétés qui me touchent : j'ai toujours jugé caducs et instables ces biens que ne donnent ni la vertu ni l'esprit, mais le hasard et les circonstances, et j'ai toujours pensé qu'il fallait moins chercher à en acquérir une large abondance qu'à en régler l'usage et à en supporter la privation. »

¹²³⁰ Les considérations pécuniaires ne priment donc pas. Il contribue néanmoins à un renforcement de la personne et de son rayonnement. Le patrimoine est un élément stabilisateur pour tout l'entourage de qui le possède. Dans le *De Officiis* (Livre III, XV, 62-63.) on voit que Cicéron ne dénigre pas l'intérêt des biens matériels. Il rapporte une anecdote sur Q. Scévola qui, voulant acheter une propriété et estimant que le vendeur l'avait sous-estimée, ajouta 100 000 sesterces au prix. On jugea donc qu'il était homme de bien, mais non sage ; ainsi s'explique le mot d'Ennius : « le sage est sage en vain qui ne saurait être utile à lui-même ». Cicéron est lui aussi favorable à la propriété, mais dans un sens différent. Il précise en effet (*ibid.* Livre III, XV, 63) : « Hécaton de Rhodes, il est vrai, disciple de Panétius, dit, je le constate dans ces livres qu'il écrivit sur le devoir pour Q. Tubéron, que c'est le fait du sage, en ne faisant rien contre les usages, les lois, et les institutions, d'avoir soin de son patrimoine. Et ce n'est pas seulement pour nous en effet que nous voulons être riches, mais pour nos enfants, nos proches, nos amis, et surtout pour l'Etat. De fait, les moyens d'existence et les ressources des particuliers sont la richesse de la cité. »

¹²³¹ Voir dans notre quatrième partie le « point de vue d'en haut ». Cette expression nous est inspirée par P. Hadot.

mémoire, demeurerait intacte en dépit des changements et, par son esthétique et son symbolisme, atteindrait une forme d'atemporalité.

Dans la *Correspondance* apparaît un phénomène rare dans l'histoire des philosophes. Pour Cicéron, les choses matérielles dégagent un esprit, voire une philosophie qui dépasse de loin leur trivialité et qui s'élève, par l'esthétique ou le symbole, jusqu'à un Absolu intemporel. Commençons par un constat, lié aux effets de l'habitude, que nous avons étudiés précédemment. Tout objet, même le plus banal porte sa propre touche et invite à une harmonie particulière, comme par une puissance imprégnée dans sa matière.

Cicéron fait ainsi une remarque plaisante à Atticus, qui l'a prié de commander pour lui de la vaisselle de Rhosus en Syrie. Il s'agissait d'une « vaisselle de terre, mais de vives couleurs et de haut prix¹²³² ». Voici la réflexion que cette demande suggère à Cicéron : « J'ai commandé la vaisselle de Rhosus. Mais enfin, à quoi penses-tu ? Dans des plats ornés de fougères et des corbeilles tout à fait rutilantes, tu as coutume de ne nous donner en pâture que de pauvres légumes ; que nous serviras-tu dans de la vaisselle d'argile? je me le demande¹²³³ ... » La vaisselle, reflet d'un train de vie, fait aussi affleurer un choix philosophique. Atticus attache plus d'importance à l'esthétique qu'au poids en argent. A l'objet correspondra une certaine nourriture et en fait un certain « art de vivre », un certain mode de vie. Il faut donc veiller à s'entourer de ce qui est porteur des valeurs que l'on honore. En les cotoyant quotidiennement, un homme s'imprégnera de leur « esprit ».

C'est ce qui ressort des recommandations que fait Cicéron à Atticus lorsqu'il le prie de lui trouver des œuvres d'art. Il s'agit pour lui de trouver des « objets d'art propres à un gymnase¹²³⁴ » La notion d'adéquation revient dans toutes les demandes qu'adresse Cicéron à son ami sur ce point. Le lien entre matière et idée, contenant et contenu est étroit. Ainsi s'explique que des objets aussi triviaux que les vêtements révèlent l'intériorité aux yeux de notre auteur. Dans la *Deuxième Philippique* par exemple, Cicéron fait allusion à la façon dont

¹²³²D'après L.-A. Constans et J. Bayet, Belles Lettres, tome IV, note 4, p.147.

¹²³³*Att.*, VI, 1 ; t. IV p. 147. *Rhosica uas mandauit. Sed heus tu ! Quid cogitas ? in felicatis lancibus et splendidissimis canistris holusculis nos soles pascere ; quid te in uasis fictilibus appositurum putem ?*

¹²³⁴*Att.*, I, 6 ; t. I p. 64 : *si qua ornamenta **gumnasiwdh** reperire poteris (...) ne praetermittas* « si tu peux trouver des ornements propres à décorer un gymnase, ne les laisse pas passer » ; *Att.*, I, 9 ; t. I p. 69 : *quae **gumnasiwdh** maxime sunt, ea quaero* « je cherche ce qui est le plus propre à orner un gymnase » ; *Att.*, I, 10 ; t. I p. 71 : (...) *si quod aliud **oikeion** eius loci quem non ignoras reperies et maxime quae tibi palaestrae gymnasiique uidebuntur esse*, « si tu peux trouver quelque chose d'autre qui soit approprié à ce lieu que tu n'ignores pas et surtout des œuvres qui te paraîtront adaptées à une palestre et un gymnase. »

Antoine a brigué le consulat en Gaule, affublé de galoches gauloises et d'un manteau¹²³⁵. Cette tenue lui semble tout à fait indigne d'un Romain, surtout d'un homme politique.

Pour Cicéron chaque objet porte donc un sens qui dépasse sa fonction, ou même sa qualité esthétique. Leur symbolisme ou leur origine peut compter davantage à ses yeux que leur apparence ou leur prix. Or il en va des lieux comme des objets ; animés d'un certain « esprit », ils charmeront ou dégoûteront notre délicat auteur.

Nous venons de mesurer l'attente qu'a Cicéron vis-à-vis de sa *domus*. De façon plus large, l'idéal pour lui serait de trouver un lieu qui baigne chaque instant de philosophie. Est-ce possible ? Sans doute, puisqu'un lieu peut, plus ou moins spontanément, porter un certain esprit et orienter la réflexion : parfois, un paysage apportera calme et recul, parfois il faut admettre que c'est la main de l'homme qui agence le cadre et que celui-ci en retour lui prodiguera ses qualités. Le lieu philosophique semble allier Art et nature selon Cicéron. Un passage d'une lettre à Quintus¹²³⁶ éclaire cette quête. Cicéron s'est rendu à Latérium, propriété de son frère, et a vérifié pour lui le bon avancement des différents travaux qu'il y mène. « J'approuve fort que tu fasses ces additions comme tu le projetais ; cependant la propriété qui existe maintenant semble être en quelque sorte philosophique par sa façon de réprimander la folie des autres propriétés. Pourtant, cette addition, une fois faite, aura du charme¹²³⁷. »

Nous avons ici une esquisse d'un lieu « philosophique », comme l'indique la lettre du texte. Est-ce d'ailleurs un appareil propre au philosophe, et qui annonce en quelque sorte aux personnes extérieures à qui ils ont affaire, tout en se démarquant du lot des autres *uillae* ? Faut-il voir un aspect plus dynamique dans ce *philosopha*, et lui donner le sens « qui porte à la philosophie », ce qui expliquerait fort bien le verbe d'action dont ce lieu quasi-personnifié est le sujet, et l'opposition par rapport à la masse des autres *uillae*. A leur folie s'oppose la maison de Quintus, qui se caractérise donc implicitement par sa sagesse, et sans doute aussi son équilibre. L'addition de bâtiments la portera, elle, vers le *delectare*, le charme, séduction modérée et savoureuse du sage. Elle a toutefois, comme le philosophe, vocation altruiste¹²³⁸ et doit redresser la démesure de ses semblables, qu'elle réprimande (*obiurget*). La demeure de

¹²³⁵ *Deuxième Philippique*, XXX, 76

¹²³⁶ *Q. fr.*, III, 1 ; t. III p. 85.

¹²³⁷ *Ibid.*, p. 85. *Mihi mehercule ualde placet te illa ut constituebas addere ; quamquam ea uilla, quae nunc est, tamquam philosopha uidetur esse quae obiurget ceterarum uillarum insaniam. Verumtamen illud additum delectabit.*

¹²³⁸ Voir Platon, *Rep.*, VII. Celui qui a pu contempler la lumière, dans le mythe platonicien, revient vers les prisonniers de la caverne.

Quintus ne prend toutefois pas seulement vie par ses bâtiments. La suite du texte nous en montre une deuxième originalité. A leur matérialité minérale s'adjoint un élément plus vivant.

« J'ai félicité le jardinier ; il a si bien tout revêtu de lierre : le mur de soutènement et l'intervalle entre les colonnes de la promenade, que les personnages grecs dans leur *pallium* finissent par avoir l'air de faire du jardinage et de faire valoir le lierre. Déjà, il n'y a rien de plus frais, rien de plus moussu que l'*apodyterium*¹²³⁹. »

Il n'est pas anodin que cette *uilla* associe un élément naturel comme le lierre et l'art topiaire qui travaille cette nature¹²⁴⁰. Le jardinier semble avoir converti à son propre art son matériau : les statues. Celles-ci semblent « faire du jardinage » (*topiarium facere*), prolonger l'activité qu'elles ont commencé par subir et mettre en valeur leur naturel en même temps que le lierre (*hederam uendere*). Voilà un lieu hautement pédagogique.

L'influence grecque est forte dans ce lieu philosophique, car les statues sont vêtues du *pallium* (*palliatum*) et Cicéron use d'un nom grec pour désigner l'ensemble : « vestiaire » (*apodyterium*). Sans doute est-ce un effet du raffinement des lieux, qui témoignent d'un propriétaire cultivé et lettré. On peut également y déceler un art de la mise en scène, notamment à travers le mot « revêtu d'un *pallium* » (*palliatum*) qui évoque les pièces typiquement grecques. Le cadre renvoie donc subtilement à une autre temporalité et à un univers de valeurs antérieures.

Ce passage montre de façon exemplaire combien il est difficile de trancher entre le naturel et le travail concerté. Le lettré recherche les lieux propices à sa contemplation et réciproquement les imprègne de sa culture. Il leur donne vie et ceux-ci deviennent ses compagnons. Finalement, le rapport au lieu est un incessant va-et-vient, entre l'endroit qui inspire une pensée, comme naturellement, et la façon dont l'homme peut prolonger ou nuancer ce qui émane de ce cadre, par l'adjonction de décorations par exemple... C'est ainsi que Cicéron écrit à Atticus, qui a acheté pour lui des statues en Grèce : « Mes statues et les Héraclès, je voudrais que, comme tu me l'écris, tu les embarques dès que tu le pourras sans encombre, ainsi que tout ce que tu trouveras d'approprié à ce lieu que tu n'ignores pas, et surtout ce qui te paraîtra convenir à une palestine et à un gymnase. De fait, j'y suis assis au

¹²³⁹ *Q. fr.*, III, 1 ; t. III p. 85. *Topiarum laudavi ; ita omnia conuestiuit hedera, qua bassim uillae, qua intercolumnia ambulationis, ut denique illi palliati topiarium facere uideantur et hederam uendere. Iam apoduthri% nihil alsius, nihil muscosius.*

¹²⁴⁰ Il convient de préciser que c'est bien la demeure plus que la verdure qui charme Cicéron. N'écrit-il pas à son frère : « (De même) pour ce que tu me rappelles au sujet des jardins, je n'en ai jamais eu vraiment envie et désormais ma maison me procure l'agrément des jardins » ?

moment où je t'écris, de sorte que le lieu lui-même dit de prendre garde¹²⁴¹ ? » Traduire *admonere*, « conseiller, mettre en garde », n'est guère facile ; ce qui nous importe est la part active du lieu, comme d'un conseiller, dans le choix de sa décoration, et le souci impératif d'harmonie entre la vocation d'un endroit et ses ornements. On pourrait ici esquisser un rapprochement avec l'organisation temporelle que nous avons étudiée précédemment : l'important est que chaque chose – objet ou activité – soit à sa juste place¹²⁴², comme dans une musique bien rythmée¹²⁴³.

Le lieu est donc l'expression visible d'un certain état d'esprit et d'une vaste perspective intellectuelle et esthétique. Il n'en est pas pour autant une finalité absolue. L'essentiel est dans « l'esprit » et non dans le concret.

On peut ainsi aboutir, de façon extrême, à la situation paradoxale où l'exil paraisse à l'épistolier préférable à Rome, ville devenue odieuse par les spectacles affligeants qu'elle lui propose. De même que ce qui charme l'oeil lui procure un plaisir extrême, ce qui choque le regard ne saurait être aisément dépassé. On assiste à un déplacement du « lieu de la stabilité » ; le centre et repère de la Ville devient centrifuge, et non plus centripète, mais comme il demeure une référence, et sans doute la référence première, on comprend que l'état d'esprit de Cicéron soit pessimiste. Le repli s'opère donc vers des biens plus mobiles et maniables. Ainsi, il écrit à Marcus Marius : « Or de tous les maux dont j'ai parlé, rien n'est plus tolérable que l'exil, surtout pour un innocent, lorsqu'aucune honte ne s'y joint ; j'ajoute même : lorsqu'on est privé d'une ville dans laquelle il n'est rien que l'on puisse voir sans souffrir. Pour moi, j'ai préféré être avec les miens, et pour autant qu'il existe aujourd'hui des possessions, dans mes biens. (...) Je suis venu dans mon foyer, non que ce soit là une

¹²⁴¹ *Att.*, I, 10 ; t. I p. 71. *Signa nostra et Hermeraclas, ut scribis, cum commodissime poteris, uelim imponas, et si quod aliud, oikieion, eius loci, quem non ignoras reperies et maxime quae tibi palaestrae gymnasiique uidebuntur esse. Etenim ibi sedens haec ad te scribebam, ut me locus ipse admoneret.*

¹²⁴² E. Benveniste a mis à jour le lien fondamental entre temps et espace dans la notion de rythme. « A partir de la configuration spatiale définie par l'arrangement et la proportion distinctifs des éléments, on atteint le 'rythme', configuration des mouvements ordonnés dans la durée ». « La notion de 'rythme' dans son expression linguistique » = *P.L.G.* I, 27, p. 335.

¹²⁴³ M.-L. Teyssier, « Cicéron et les arts plastiques, peinture et sculpture », *Présence de Cicéron*, p.73-74. Cette harmonie d'ensemble, Cicéron y est sensible jusque dans les moindres détails. L'importance de la *decentia*, « qualité que possède un tableau ou une statue de s'intégrer dans un ensemble sans en rompre l'unité. » et d'une impression d'harmonie générale sont sensibles dans le « souci constant que Cicéron manifeste d'orner ses villas de statues qui non seulement ne choquent pas sa sensibilité esthétique - comme le faisaient les Bacchantes qu'il a refusées - mais, de plus, concourent à l'effet d'ensemble qu'il recherche. », *ibid.* p. 74. Ces statues de personnages grecs qui ont l'air de s'occuper de jardinage forment un ensemble et quasiment une scène, où chaque élément met en valeur l'autre, jusqu'à pointer au spectateur les détails les plus délicats. M.-L. Teyssier de commenter : « Si c'est là, de sa part, une boutade, elle n'en traduit pas moins sa volonté de composer, avec des oeuvres d'art, un décor harmonieux sur lequel il lui plaît de reposer son regard, tout en continuant à méditer. », *ibid.*, p. 74.

condition de vie très bonne, mais pour être en quelque sorte dans ma patrie, s'il y avait quelque forme de république, et, s'il n'y en a pas, être en exil¹²⁴⁴. » On voit l'extension de la *domus* à des entités géographiques ou ontologiques qui dépassent largement son cadre habituel. Elle franchit les milles pour transporter Cicéron hors d'Italie, et symbolise la patrie, en lien avec l'Etat¹²⁴⁵. L'attachement aux lieux n'est qu'une approche partielle¹²⁴⁶ dans la quête de sagesse, mais il manifeste chez notre auteur un souci d'harmonie et une attention à chaque circonstance.

Les lieux sont-ils donc animés ? Ce dernier terme n'est pas trop fort : Cicéron prête souvent vie et âme à des bâtiments. L'appui temporel qu'ils proposent ne tient pas uniquement à leur longévité matérielle. Pour Cicéron les lieux peuvent véhiculer un esprit, qui transcende leur pure matérialité et les dégage de la fixité géographique. L'association à l'humain est indispensable pour leur donner sens, mais aussi souplesse et mobilité.

De l'aveu même de Cicéron, un endroit existe surtout de par les personnes qui l'occupent. Ce sont elles qui font les lieux, et parfois même à grande échelle. Rome n'est pas seulement une ville déterminée par sa localisation et ses constructions. Elle est aussi faite de gens, dont la présence peut transporter la Rome de l'époque ailleurs que dans son

¹²⁴⁴ *Fam.*, VII, 3 ; t. VII p. 34. *Ex omnibus autem iis quae dixi incommodis nihil tolerabilius exilio, praesertim innocenti, ubi nulla adiunctast turpitudine ; addo etiam : cum ea urbe careas in qua nihil sit quod uidere possis sine dolore. Ego cum meis <et>, et si quicquam nunc cuiusquam est, etiam in meis esse malui. (...) Veni domum, non quo optima uiuendi condicio esset, sed tamen, si esset aliqua forma rei p., tamquam in patria ut essem, si nulla, tamquam in exilio.*

¹²⁴⁵ Voir plus haut le lien établi par Cicéron entre stabilité de la *domus* et de l'Etat.

¹²⁴⁶ L'absence d'ancrage géographique présente même des avantages, comme la montré P. Boyancé : « dans le Livre V du *De Finibus*, Cicéron, développant le thème du goût de la connaissance qui est un besoin inné de l'homme, l'illustrera par l'exemple des voyages des philosophes : Pythagore, Démocrite, Platon. 'Nous voyons, dira-t-il, que, dans leur passion de s'instruire, ils ont parcouru les terres les plus éloignées'. Dans le *De Finibus* toujours, il donnera une exégèse du mythe d'Ulysse et des Sirènes qui le rattachera au thème de la vie contemplative. Il est intéressant de remarquer que le plus illustre des voyageurs, je veux dire Ulysse, y est présenté comme *scientiae cupidus*. Si les Sirènes pensent pouvoir le séduire, c'est, remarque Cicéron, commentant et traduisant les vers de l'*Odyssee*, en lui promettant la science, la science qu'il n'y avait pas à s'étonner de voir un homme *cupidus scientiae* chérir plus que sa patrie. » « Cicéron et la vie contemplative », *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 96. P. Boyancé ajoute qu'avec Démocrite et Pythagore, le grand voyageur le plus cher à Cicéron est Platon ; il cite justement au début du Livre V du *De Finibus* son passage à l'Académie. « Cicéron connaissait les *Lettres* de Platon et ce qu'elles nous disent de ses voyages. Connaissait-il aussi ce que celui-ci a dit des voyages dans *les Lois* ? C'est une page, je crois, très ignorée, que ne citent guère, si je ne m'abuse, ceux mêmes qui parlent des voyages de Platon (...) elle est pourtant instructive. 'Si certains des citoyens, dit Platon au livre XII en 951a et suivant, veulent à la faveur de quelque loisir considérer les affaires des autres hommes (...), qu'aucune loi ne les en empêche. Car ni une cité qui serait sans connaissance des hommes mauvais et bons, ne pourrait jamais, étant sans rapport avec personne, être suffisamment civilisée et parfaite, ni ne pourrait sauvegarder ses lois, sans les avoir prises en vertu d'une décision réfléchie, et non pas seulement de coutumes. Il y a en effet, parmi la multitude des hommes, ceux, peu nombreux, au caractère divin, et qui méritent à tout prix qu'on les fréquente ; on les voit naître aussi bien dans les cités qui ont de bonnes lois que dans celles qui n'en ont pas. Il faut que recherche leurs traces celui qui habite dans les cités aux bonnes lois, sortant de sa ville, allant par terre et par mer, celui qui n'est pas corruptible, consolidant celles des institutions qui sont bonnes chez eux (ses concitoyens, je pense), redressant ce qui peut être fautif'. Et Platon conclut : 'Sans cette contemplation et cette recherche, une ville ne restera jamais parfaite.' » *Ibid.*, p.97-98.

emplacement géographique. L'échange de paroles, par lettre ou en direct, permet donc de remédier à l'écart temporel et spatial. Une lettre à Atticus est fort significative à ce sujet. En 59, se trouvant à Formies, Cicéron écrit à son ami : « De la façon dont tu m'écris, je vois que les incertitudes ne marquent pas moins la situation politique que tes lettres, et pourtant la diversité même des propos et des opinions me charme. C'est qu'il me semble être à Rome quand je lis tes lettres et que, comme il arrive en des circonstances si importantes, j'entends dire tantôt une chose et tantôt l'autre¹²⁴⁷. » On voit l'ambivalence profonde de la capitale, qui à la fois bouleverse, tourmente, fatigue et charme notre auteur ; mais surtout, c'est sa présence au travers des personnes qui est remarquable. C'est pourquoi, il ajoute quelques lignes plus loin ...

« Juste au moment où j'écris ces lignes, voici Sébosus ! Je n'ai pas fini d'en gémir que j'entends 'Bonjour !' - c'est Arrius. Voilà ce qu'est quitter Rome ! J'ai fui ces hommes, et je tombe sur eux ! Pourtant moi je vais droit

'dans les montagnes paternelles
et vers mon berceau¹²⁴⁸. »

Rome s'étend donc au-delà de sa stricte localisation géographique puisque la lettre peut donner l'impression d'y être, comme le montre « il me semble être » (*uideor esse*), ainsi que les gens qui l'habitent et la constituent. Ce passage rejoint une affirmation du *De Officiis*, dans laquelle Cicéron rappelle qu'une maison est définie par la personnalité de qui l'habite, et non l'inverse : il faut en effet que la dignité d'un personnage soit rehaussée par sa maison, mais ce n'est pas de sa maison qu'il doit attendre toute sa dignité ; ce n'est pas non plus la maison qui doit honorer le maître, mais le maître la maison¹²⁴⁹. La personne compte donc plus

¹²⁴⁷ *Att.*, II, 15 ; t. I p. 239. *Ut scribis, ita uideo non minus incerta in re p. quam in epistula tua, sed tamen ista ipsa me uarietas sermonum opinionumque delectat. Romae enim uideor esse cum tuas litteras lego et, ut fit in tantis rebus, modo hoc modo illud audire.*

¹²⁴⁸ *Ibid.*, p. 239-40. *Cum haec maxime scriberem, ecce tibi Sebosus ! nondum plane ingemueram, 'salue' inquit Arrius. Hoc est Roma decedere ! Quos ego homines effugi, cum in hos incidi ! Ego uero « in montis patrios et ad incunabula nostra » pergam.*

¹²⁴⁹ *De Off.*, Livre I, 139, *nec domo dominus, sed domino domus honestanda est.*

que le lieu dans la définition même du lieu¹²⁵⁰. Les lieux sont perméables à la personnalité de leur propriétaire¹²⁵¹.

Puisque la matière peut se faire figure personnifiée¹²⁵², elle peut aussi élargir sa portée dans le temps et devenir symbole, au-delà de sa dimension concrète à un endroit donné, dans un temps donné. De Thessalonique, où il est en exil, notre épistolier écrit ainsi à Atticus : « après qu'il m'est apparu que pour cette année, toutes démarches en notre faveur avaient pris fin, je n'ai pas voulu aller en Asie, parce que voir du monde m'est odieux et que, si les nouveaux magistrats faisaient quelque chose, je ne voulais pas être loin¹²⁵³. » On voit que le lieu compte moins que ses occupants pour lui. La suite du texte instaure un plus grand recul encore vis-à-vis de l'endroit où Cicéron peut habiter. Il exprime ainsi son indifférence à Atticus : « C'est pourquoi, j'ai décidé de me transporter chez toi, en Epire, non que la nature d'un lieu m'importe, à moi qui fuis complètement la lumière du jour, mais j'aurai un plaisir particulier à partir de ton port vers le salut, et si cet espoir est coupé, nulle part ne supporterai-je plus aisément cette vie, ou la quitterai-je, ce qui est bien meilleur¹²⁵⁴. » Toutefois, immédiatement après avoir affirmé le peu d'importance du lieu, lié au fond au peu d'importance de la vie pour lui, il déclare tenir à être chez Atticus, lieu hospitalier et symbolique à ses yeux. La matière ne vaut donc que lorsqu'elle est empreinte d'un certain esprit. Voilà qui la lie à des existences humaines, nécessairement éphémères, mais qui la libère également d'une matérialité en définitive tout aussi limitée dans le temps, du fait des dégradations, de la vente ou de la perte d'un bien.

¹²⁵⁰Réciproquement, les lieux, et en particulier la maison, seront des pierres de touche pour tester la qualité des rapports humains. La maison peut ainsi être le moyen de manifester une froideur. C'est du moins l'interprétation qu'en fait Cicéron, lorsqu'il dit sèchement à la fin d'une lettre à Marc Antoine après la mort de César : « De fait, avec la coupure née de ces inimitiés, ton coeur m'a été plus ouvert que ta maison. Mais voilà qui suffit. », *Interpellantibus enim his inimicitiiis, animus tuus mihi magis patuit quam domus. Sed haec hactenus. Att., XIV, 13 B ; t. IX p. 106*. Une attitude se reflète dans un fait ou un endroit. On voit ici qu'une concrétisation représentative est au centre de la « philosophie du quotidien » qui se dégage de la correspondance de Cicéron.

¹²⁵¹Voir aussi *De domo sua*, XXVII, 72 : « Le voilà donc celui que, monstre exécration, tu as même osé appeler un exilé, toi qui, flétri par tant de crimes et d'opprobres, ne saurais te rendre en aucun lieu sans en faire un véritable exilé ? »

¹²⁵²On comprend que Cicéron personnifie volontiers les lieux, et notamment sa maison. Ne s'adresse-t-il donc pas en ces termes à Clodius dans le *De domo sua*, XXX, 81 : « Mais toi, ravisseur des droits civiques, tu as même porté une loi sur les délits criminels, pour plaire à je ne sais quel Menulla d'Anagni, qui, en reconnaissance, t'a élevé une statue dans ma maison, sans doute pour que ce lieu même, témoin d'une telle iniquité, démentît la loi et l'inscription de la statue. » Peut-être ne faut-il cependant pas surestimer la force de cette figure, qui pourrait être une facilité de langue. Cicéron n'en recourt pas moins, entre plusieurs possibilités, à celle qui associe le plus étroitement l'humain et le lieu.

¹²⁵³*Att., III, 19 ; t. II p. 62. postea quam omnis actio huius anni confecta nobis uidebatur, in Asiam ire nolui, quod et celebritas mihi odio est et, si fieret aliquid a nouis magistratibus, abesse longe nolebam.*

¹²⁵⁴*Ibid., p. 62. Ita que in Epirum ad te statui me conferre, non quo mea interesset loci natura qui lucem omnino fugerem, sed et ad salutem libentissime ex tuo portu proficiscar et, si ea praecisa erit, nusquam facilius hanc miseram uitam uel sustentabo uel, quod multo est melius, abiecero.*

Les lieux ne seraient-ils pas empreints de symboles qui les recouvrent et les dominent, les entraînant hors du présent et même hors du temps et des changements ? Par un mouvement de recul progressif par rapport au temps « réel » nous sommes amenée à examiner si le lieu ne propose pas au contraire un havre hors du temps.

Comment expliquer que Cicéron apporte un soin tout particulier à la décoration de sa maison ? Que souhaite-t-il dans cet univers qu'il contemple quotidiennement ? Une lettre à Atticus nous révèle cette ardeur et nous en indique les raisons profondes ; Cicéron y écrit à son ami : « Quant à ce que tu m'écris au sujet de l'Hermathéna, cela m'est très agréable : cet ornement est ce qui convient à mon Académie, car un Hermès est chose commune à tous les gymnases, et une Athéna est un objet remarquable par son adéquation à celui-ci. C'est pourquoi je voudrais que, comme tu l'écris, tu ornes ce lieu d'autres choses également, aussi nombreuses que possible. Ce que tu m'as envoyé auparavant, je ne l'ai pas encore vu ; c'est à Formies, où j'envisage présentement de partir. Tous ces objets, je les transporterai à Tusculum. Quant à Caiète, je l'ornerai si un jour je commence à regorger d'argent¹²⁵⁵. »

L'ardeur de Cicéron, sensible dans son empressement à aller voir les acquisitions d'Atticus et son vœu de multiplier ces ornements, n'a d'égal que son souci de la convenance (*decus*) et de l'adéquation. Cet empressement n'a rien d'un désir de parvenu. A l'intérieur de cette préoccupation, il pose un double projet. Tout d'abord, il se réfère à une tradition, inscrite dans le nom même qu'il donne à cette « Académie » (*academia*), souvenir platonicien ; il en reconnaît volontiers le caractère banalisé puisque la présence de cet Hermès est « commune à tous [les gymnases] » (*commune omnium*). En même temps, il innove et joue avec un arrière-fond mythologique, lorsqu'il choisit pour ce lieu la déesse de la sagesse. Il y a là une coïncidence parfaite avec son travail de reprise et d'adaptation de la culture grecque à un univers romain. Ce qui est plus étonnant dans cette conjonction, c'est l'ambivalence de cet Herm-Athena, moitié dieu des voyageurs et des voleurs, moitié déesse des philosophes. Il y a là selon nous de façon emblématique un programme de compromis, dont son univers même est empreint. Philosophie et pragmatisme, n'est-ce pas tout Cicéron ? Cet auteur demande donc à la pierre d'inscrire et préserver autour de lui son désir de tradition et d'innovation,

¹²⁵⁵Att., I, 4 ; t. I p. 75. *Quod ad me de Hermathena scribis, per mihi gratum : est id ornamentum Academiae proprium meae, quod et Hermes commune omnium et Minerua singulare est insigne eius gymnasii. Quare uelim, ut scribis, ceteris quoque rebus quam plurimis eum locum ornes. Quae mihi antea misisti, ea nondum uidi ; in Formiano sunt, quo ego nunc proficisci cogitabam. Illa omnia in Tusculanum deportabo. Caietam, si quando abundare coepero, ornabo.*

dans toute son ambivalence. Justement, n'était-il pas nécessaire à un *homo nouus*, sur cette ligne de crête, de prendre appuis sur de discrets repères matériels ?

C'est donc dans le symbole, et ses plus hautes aspirations qu'il faut retrouver et comprendre la démarche de notre auteur : une quête d'Absolu. Il nous semble que la visée symbolique de son projet dépasse la simple portée esthétique. « Enfin pour le philosophe, les oeuvres d'art apparaissent comme investies d'une fonction : celle de nous amener à percevoir de façon plus subtile la beauté du monde extérieur et de nous en proposer une interprétation¹²⁵⁶. Grâce à elles, nous sommes amenés à concevoir l'existence d'un autre monde - celui de la Beauté idéale. De l'union qui s'effectue ainsi, dans la pensée et l'oeuvre de Cicéron, entre la philosophie et l'esthétique, va naître toute une philosophie de l'art et la théorie classique de la Beauté¹²⁵⁷. »

Cette beauté, proche de l'absolu, dépasse les contingences et entraîne vers des valeurs intemporelles, mais elle ne souffre pas de compromis dans cette quête. C'est pourquoi Cicéron se montre exigeant dans le domaine esthétique. Visitant la propriété de son frère qui est en travaux, il fait abattre et recommencer certains éléments. Il rapporte ainsi les ordres qu'il a donnés au sujet des plafonds : « J'ai ordonné que quelques plafonds qui n'ont pas eu mon approbation soient modifiés¹²⁵⁸. » Son avis ne fut pas moins rigoureux quant aux colonnes : « Diphile avait placé des colonnes qui n'étaient ni droites ni bien alignées. Il les abattra, assurément. Il apprendra une fois pour toutes à se servir du fil à plomb et du cordeau¹²⁵⁹. » Il se montre particulièrement sensible à la symétrie, à l'espace, au fini : « La propriété m'a beaucoup plu, parce que le pavement du portique avait la plus haute dignité, ce qui m'est enfin apparu maintenant qu'il est lui-même totalement ouvert et que les colonnes ont

¹²⁵⁶ Voir la *Première Académique*, II, 20 : « En recourant à l'exercice et l'art, afin que les yeux soient absorbés par la peinture (...) qui ne distingue quelle force réside sans les sens ? Que de choses les peintres voient-ils dans les ténèbres et dans un relief que nous ne discernons pas ? » *Adhibita uero exercitatione et arte, ut oculi pictura teneantur... quis est quin cernat quanta uis sit in sensibus ? Quam multa uident pictores in umbris et in eminentia quae nos non uidemus ?*

¹²⁵⁷ M.-L. Teyssier, « Cicéron et les arts plastiques, peinture et sculpture », p. 76 : « Il est aussi le premier, à Rome, qui ait proposé une justification des oeuvres d'art. Avec la réflexion cicéronienne, qui met en évidence le rôle des statues et des tableaux, destinés à procurer à l'oeil une délectation, tout en incitant l'esprit à s'interroger sur les sources mêmes de ce plaisir, nous voyons que s'élabore ce que l'on appellera plus tard 'la critique des beautés' ».

¹²⁵⁸ *Q. fr.*, III, 1 ; t. III p. 83. *cameras quasdam non probaui mutarique iussi.*

¹²⁵⁹ *Ibid.*, p. 83. *Columnas neque rectas neque e regione Diphilus collocarat. Eas scilicet demolietur. Aliquando perpendiculari et linea discet uti.*

été polies¹²⁶⁰. » Le lissé des parois, l'ampleur et la symétrie contribuent à un effet général. C'est ce qui explique l'attention méticuleuse de notre auteur : ce qui importe en fin de compte n'est pas seulement l'agrément, mais la réalisation d'une harmonie absolue, dont on verra qu'elle guide l'esprit vers ce qu'il y a de meilleur. La beauté requiert exigence et exactitude. C'est pourquoi elle mérite que l'on détruise et recommence ce qui est imparfait, afin d'atteindre le stade qui donne la pérennité.

Que la Beauté ne procure pas seulement un plaisir esthétique, mais soit un absolu, est une idée défendue par A. Michel, au point de lui consacrer un ouvrage où Cicéron n'en pas en reste¹²⁶¹. L'idée principale de son livre est en effet la fonction de liaison dont est revêtue la beauté : « A travers l'histoire, de Platon à Kant, de Gorgias à Baudelaire, de Cicéron et Virgile à Marsile Ficin et Malraux, la beauté a toujours fourni aux hommes qui l'interrogeaient une double médiation entre l'être et l'imaginaire, le formalisme et l'ontologie. La beauté ne constitue pas une fin en soi, une valeur établie : elle est un relais entre l'homme et l'absolu (cet absolu qui se confond tout ensemble avec le rêve et la réalité)¹²⁶². » Or l'extension de cette beauté couvre tous les domaines sans distinction. Il n'est donc pas surprenant que cet auteur fasse de fréquents rapprochements avec l'esthétique de la rhétorique cicéronienne. De fait, « le langage du beau dans son histoire a été le plus souvent commun à tous les arts. On s'est étonné quelquefois qu'il n'ait pas existé de critique d'art dans l'antiquité¹²⁶³. » Elle existait pourtant selon lui, mais on n'a pas su la chercher là où elle se trouvait, c'est-à-dire dans la rhétorique et dans la « poétique¹²⁶⁴, que les Anciens entendaient comme une méditation globale sur le langage de la beauté. *Ut pictura poesis...* » Cette assertion ne nous étonne guère car nous avons maintes fois avancé des rapprochements entre une démarche rhétorique et une attitude de vie chez notre auteur. Il se pourrait que nous retrouvions ici une notion étudiée auparavant, et fortement liée au *decus* temporel ou spatial : le *kairos*¹²⁶⁵. Notre auteur

¹²⁶⁰ *Ibid.*, p. 82-83. *Villa mihi ualde placuit propterea quod summam dignitatem pauimenta porticus habebat, quod mihi nunc denique apparuit postea quam et ipsa tota patet et columnae politae sunt. Totum in eo est, quod mihi erit curae, tectorium ut concinnum sit.*

¹²⁶¹ *La Parole et la Beauté, rhétorique et esthétique dans la tradition occidentale*. Nous nous intéresserons en particulier à l'introduction, au chapitre I « Platon et la boudeuse : l'être, le langage et l'amour dans la beauté grecque » (p. 19-46) et au chapitre II « Cicéron, Lucrèce, Catulle : la République romaine entre le réel et l'idéal » (p. 47-74).

¹²⁶² *Ibid.*, p. 9-10.

¹²⁶³ *Ibid.*, p. 14.

¹²⁶⁴ *Ibid.*, p. 14.

¹²⁶⁵ Le *kairos-summetria* est aussi règle esthétique et M. Trédé cite à ce sujet Plutarque (*Moralia*, 45 C-D.) : « En toute oeuvre la beauté est pour ainsi dire le produit d'une foule de nombres qui atteignent à un unique *kairos* à travers un système de proportions et d'harmonie ». (*Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 69) Avoir le sens de la juste temporalité rejoint la maîtrise du bon équilibre, comme le dit M. Trédé : « Le 'kairos', point décisif est aussi un point d'équilibre. Il assure harmonie et beauté, conformément aux principes de l'esthétique classique qui identifie le 'beau' à l'accord des parties entre elles et avec le Tout. » (*Ibid.*, p. 70).

chercherait à atteindre l'harmonie et la juste mesure par tous les biais possibles, dans l'espace et dans le temps. De fait, cette beauté commune à tous les domaines s'étend aussi à celui de l'âme¹²⁶⁶. C'est pourquoi elle dépasse le caractère éphémère de la matière et s'élève jusqu'à des notions intemporelles, comme la dignité dans la lettre que nous venons de citer. Ce phénomène, A. Michel l'a expliqué en insistant sur l'unification de la temporalité dans la beauté, qu'elle soit morale ou physique : « Telle est, dans sa plénitude première, l'expérience poétique de l'Occident : joindre l'intuition la plus directe de l'être et du temps au recul méditatif - celui du regard et de la mémoire - qui lui donne à la fois sa valeur universelle et sa spécificité humaine : seuls les hommes, par leur langage, peuvent symboliser leur expérience, unir, sans reniement, la nature et la culture, accorder la profondeur de la mémoire à l'immédiate splendeur de la lumière¹²⁶⁷. » Dans l'harmonie du temps, comme dans l'harmonie des formes, Cicéron ne recherche qu'une même réalité.

La beauté, source d'absolu et ouverture à la pérennité, est même ce qui donne un sens à la vie. Certes, Cicéron est un esthète inconditionnel, mais la beauté n'est pas un simple plaisir pour son existence : l'une et l'autre sont indissociables dans le temps et dans la logique. Il ne s'en cache d'ailleurs pas à Térentia, lorsqu'il lui écrit depuis Brindes, sur le chemin de l'exil le 29 avril 58 : « J'ai vécu, j'ai connu une situation florissante ; ce n'est pas notre vice, mais notre vertu qui nous vaut ce coup ; il n'y a pas eu d'erreur de commise, sinon que nous n'avons pas perdu la vie en même temps que son appareil¹²⁶⁸. » Ce cri du cœur pourrait paraître inquiétant, et faire croire à un esprit superficiel, attaché aux ornements de la gloire plus qu'à une authenticité de vie. Il semble qu'il n'en soit rien ; si l'on veut bien restituer à cet attachement de Cicéron pour la matière et les apparences la portée symbolique qui était la sienne, ce texte s'éclaire. Honneurs, apanage, prestige reflètent l'extrême souci de structure extérieure que Cicéron donne à une vérité intérieure.

Art et art de vivre sont donc intimement liés. Le temps cicéronien est semblable à celui d'un artiste qui patiemment affronte les obstacles de la matière et tâche d'en récupérer les beautés. Il n'est donc pas surprenant que Cicéron recoure à une métaphore esthétique pour parler du travail de conversion qu'il a tenté de faire dans Pompée, travail de peinture et de

¹²⁶⁶*La Parole et la Beauté*, p. 19-20. Selon A. Michel, il n'y avait pas confusion entre morale et beauté chez les Grecs, mais refus de les dissocier. Il explique en effet que « dans l'amour et dans le désir, dans la contemplation et dans l'action, dans l'imaginaire et dans l'être, enfin dans les mots et dans les choses, l'exigence du beau répond sans cesse à celle de l'absolu selon des lois que les Grecs ont découvertes. » On peut donc voir dans cette association une concomitance, une nécessaire synchronie dans le même concept entre deux domaines.

¹²⁶⁷*Ibid.*, p.25.

¹²⁶⁸*Fam.*, XIV, 4 ; t. II p. 36. *Viximus, floruimus ; non uitium nostrum sed uirtus nostra nos adflixit ; peccatum est nullum, nisi quod non una animam cum ornamentis amisimus.*

modelage en surface, qui espérait atteindre à une intériorité stable et véritable. Il se plaint donc, en Pygmalion désabusé à Atticus : « O spectacle agréable au seul Crassus, mais aux autres non. En effet, dans sa chute depuis les astres, il semblait être tombé par hasard plutôt que s'être délibérément lancé ; et, de même que si Apelle avait vu sa Vénus couverte de boue, ou Protogène, son Ialysos, ils en auraient reçu, je crois, une grande douleur, de même, moi, de voir cet homme que j'avais peint et façonné de toutes les couleurs de l'art être soudain déformé n'a pas été sans une grande douleur¹²⁶⁹. » Cicéron souhaiterait stabiliser la beauté, comme nous avons vu qu'il voulait sans cesse fixer les éléments positifs.

Se pose alors le problème de la stabilité d'un absolu. La beauté peut-elle être définitivement fixée par des canons précis ? Dépend-elle de la subjectivité, voire de l'humeur du moment ?

Le goût de notre auteur est-il stable, pour lui-même servir de support à ce repère esthétique ? La correspondance nous livre des indications assez vagues sur la question. Dans une lettre de 46 à Fabius Gallus¹²⁷⁰, Cicéron déclare à propos de *tabellae* : « S'il est, dans cette sorte d'ornements, quelque chose que j'aime, c'est la peinture¹²⁷¹ ». M.-L. Teyssier, éclairera de son jugement technique de spécialiste cet indice. Elle tire en effet de ce passage une hypothèse et remarque : « nous ne savons pas, par lui, ce que représentaient les *tabellae* en question, mais nous pouvons l'imaginer en regardant les petits tableaux qui ont été conservés, à Pompéi par exemple : ce sont souvent des paysages agréables à regarder en eux-mêmes et aussi parce qu'ils s'intègrent dans un ensemble décoratif¹²⁷². » Or, en rapprochant¹²⁷³ ce passage d'un extrait de l'*Orator*, elle en déduit : « une conclusion s'impose : aucune règle impérative ne saurait, à ses yeux, déterminer les préférences de l'amateur de peinture, sinon le plaisir tout subjectif (*delectari*) qu'il éprouve à contempler les tableaux. » Même si le goût de

¹²⁶⁹ *Att.*, II, 21 ; t. I p. 253. *O spectaculum uni Crasso iucundum, ceteris non item ! Nam quia deciderat ex astris, lapsus potius quam progressus uidebatur, et, ut Apelles si Venerem, aut Protogenes si Ialysum illum suum caeno oblitum uideret, magnum, credo acciperet dolorem, sic ego hunc omnibus a me pictum et politum artis coloribus subito deformatum non sine magno dolore uidi.*

¹²⁷⁰ Ce Fabius Gallus lui avait acheté des œuvres d'art mais avait commis l'impair de choisir des Bacchantes pour orner son intérieur, ce qui ne correspondait pas du tout aux volontés et à l'esprit du commanditaire

¹²⁷¹ *Fam.*, VII, 23 ; t. VII p. 225. *Si quid istius modi me delectat, pictura delectat.*

¹²⁷² « Cicéron et les arts plastiques, peinture et sculpture », *Présence de Cicéron*, p. 70-71.

¹²⁷³ « La matière même du tableau, la 'pâte', peut charmer l'oeil, soit parce qu'elle lui paraît 'fruste', 'pauvre', 'sans éclat', soit, au contraire, parce qu'elle lui paraît 'brillante', 'riche', 'éclatante' », *ibid.*, p. 71, reprenant *Or.* 36.

Cicéron peut parfois sembler conventionnel¹²⁷⁴, selon elle, ses expressions ne sont pas nécessairement aussi stéréotypées qu'on pourrait le croire au premier abord¹²⁷⁵. Nombre de ses écrits témoignent même d'un sens esthétique aigu, tant dans la précision des perceptions¹²⁷⁶ que dans la finesse de son écriture ou son sens de la réussite artistique¹²⁷⁷. Cicéron est bien un inconditionnel de la beauté. Il tend constamment vers elle, mais par des biais variables. La stabilité se situe donc dans le but, non dans les moyens. Ce qui est très particulier chez lui, c'est la faculté de faire fusionner les genres et le temps à travers le charme esthétique, jusqu'à accéder à un espace intérieur. Le dépassement de la matérialité du lieu au profit de l'esprit qui émane de lui explique que celle-ci puisse devenir pour Cicéron un repère, non seulement géographique, mais mental, et ainsi avoir un rayonnement au-delà de ses bornes matérielles. Même loin de son Académie, Cicéron tire profit des charmes de ce lieu. Après avoir pour la deuxième fois demandé à Atticus de lui envoyer ce qu'il a acquis pour lui, il ajoute : « Fréquenter ce lieu, mais même simplement y penser me charme de façon incroyable¹²⁷⁸. » Cicéron est ainsi libre de bénéficier des charmes de son Académie quel que soit l'endroit où il se trouve, quel que soit le moment. Ainsi s'efface le problème de la variabilité du goût. Un plaisir esthétique se savoure dans la durée, se superpose à d'autres sans s'atténuer ni les diminuer. Le souvenir donne donc constance et force aux sentiments esthétiques et une beauté entrevue conserve sa séduction¹²⁷⁹.

¹²⁷⁴*Ibid.*, p.68. L'auteur renvoie au *De Oratore*, III, 26 et au *Brutus*, 70, passages dans lesquels il parlera de tableaux ou d'oeuvres de façon froide, voire stéréotypée, comme le lui reprochera Grant Showerman dans son article « Cicéron et l'art grec », *American Journal of Philology*, 1904. Elle remarque aussi que dans les discours contre Verrès (*Verr.*, II, 87 ; IV, 5 ; IV, 72-74 etc), Cicéron porte des appréciations sur des oeuvres dérobées par Verrès au moyen d'adverbes comme *mire*, *scite*, *uenuste*, ou encore des expressions comme *summo artificio*, *opere singulari*, destinées à mettre en évidence le caractère achevé et remarquable de l'exécution ; il souligne cependant davantage l'habileté technique que ce qui a frappé son regard ou charmé son oeil.

¹²⁷⁵*Ibid.*, p.68-69, où elle cite en exemple *eadem specie ac forma* (dans le *De signis*, IV, 129), qui s'applique à une statue de Jupiter Olympien existant en trois exemplaires.

¹²⁷⁶Voir *ibid.*, p. 69-70 le passage des Verrines (*Verr.*, IV, 5), où il décrit avec un style adéquat la grâce exquise des Canéphores et qui dénote la sensibilité à la beauté d'un amateur au goût délicat, et la référence au *De Inventione* (II, 1-3), où apparaît nettement la différence entre *uenustas* et *pulchritudo*. Ces termes sont appliqués judicieusement à deux aspects différents de la beauté, perçus dans les statues de la déesse et des jeunes filles. Voir aussi *De Officiis* (I, 130), Cicéron distingue également « deux genres de beauté, dans l'un réside la grâce, dans l'autre la dignité ».

¹²⁷⁷Voir *ibid.*, p. 70 sa traduction des vers VIII-IX d'Aratos, vers cités dans le *De nat. Deor.*, II, 107., où il met en valeur, dans un style mimétique et bien adapté, la beauté convulsive du dragon. Marie-Louise Teyssier commente ainsi : « nous constatons ainsi que, jusque dans l'écriture, se manifeste chez notre auteur la complexité de la perception qu'il a des belles formes. Lorsque la recherche de la ligne vise à l'expressivité, nous le voyons apprécier telle statue - celle du poète Stésichore par exemple - qui représente un vieillard courbé, tenant un livre à la main (*Verr.*, II, 87). » Même s'il se dit *rudis* et peu expert, sa finesse est évidente. De même, dans le *De Divinatione* (I, 79) il apprécie l'oeuvre ciselée de son contemporain Pasitélès, qui montre Roscius, tout enfant, enlacé par un serpent pendant son sommeil.

¹²⁷⁸*Att.*, I, 11 ; t. I p. 73. *Mire quam illius loci non modo usus sed etiam cogitatio delectat.*

¹²⁷⁹ On songe à la conception des Stoïciens, qui voulaient que des souvenirs heureux remémorés au sein de la douleur chasse celle-ci.

Le lieu qu'aime Cicéron est celui qui prodigue durablement ses bienfaits. Plus que la *uenustas*, « la séduction, la grâce charmante des formes », il recherche la douceur épanouie et rassurante d'un *locus amoenus*. De sa propriété d'Astura il dit en effet : « Je te le dis : ces lieux sont charmants, en tout cas bien cachés, et si l'on veut écrire, libres de témoins. Mais je ne sais pourquoi *la demeure ne m'est pas chère*. C'est pourquoi mes pieds¹²⁸⁰ me ramènent à Tusculum. Et d'ailleurs, cette miniature de paysage boisé me paraît vouée à procurer rapidement la satiété¹²⁸¹. » L'étonnement de Cicéron lui-même marque son habituelle sensibilité esthétique, et en même temps la nécessité pour lui de dépasser ce stade de la séduction pour trouver un apport plus durable. La *celer satietas* lui paraît un écueil à fuir, car le temps dans son écoulement ne doit pas altérer le plaisir trop vite¹²⁸², mais porter à une plénitude durable.

La quête d'un *locus amoenus* rejoint donc celle d'un « *tempus amoenum* ». En poursuivant l'harmonie et la « convenance » dans l'espace, Cicéron ne crée pas un univers à part, fait d'une esthétique factice. Cette optimisation récupère au contraire la puissance évocatoire des lieux et objets (fût-ce une lampe en bois) pour en tirer toute la portée symbolique et philosophique. Notre auteur nous semble en cela rejoindre un parti-pris de Platon, qui comme M. Fumaroli l'a rappelé, situe les conversations de Socrate dans les « lieux les plus quotidiens, les plus familiers de l'Athènes du V^{ème} siècle : la rue où l'on se rencontre, le bord d'une rivière hors les murs où l'on s'assoit, un banquet entre amis. Tout citadin que soit Socrate, le paysage où Platon situe le dialogue du *Phèdre* (...) est l'archétype du *locus amoenus* européen, bien propre à un entretien ascensionnel sur l'amour de la vérité et la vérité de l'amour¹²⁸³. »

Lorsque Cicéron se replie vers ses propriétés de campagne, sans doute est-ce aussi le reflet d'un mouvement philosophique plus intérieur. Par le symbole, ces lieux de retraite apparaissent comme autant d'échappatoires à une vie publique chaotique¹²⁸⁴. Ce choix est profondément empreint de réminiscences littéraires¹²⁸⁵.

¹²⁸⁰Cette expression nous rappelle la « sagesse du corps » que nous avons mise à jour précédemment.

¹²⁸¹ *Att.*, XV, 16a ; t. IX p. 189. *Narro tibi, haec loca uenusta sunt, abdita certe et, si quid scribere uelis, ab arbitris libera. Sed nescio quo modo oïkoj ou) fil oj. Itaque me referunt pedes in Tusculanum. Et tamen haec r(wpografía ripulae uidetur habitura celerem satietatem.*

¹²⁸²Le plaisir ne saurait persister indéfiniment, comme Aristote le dit dans *l'Éthique à Nicomaque*, VII, 20-30.

¹²⁸³ Préface à *L'art de la conversation*, p. V.

¹²⁸⁴ *Ibid.*, p. V-VI : « Le paysage du *Phèdre* a un trait commun essentiel avec la salle du *Banquet*, la cellule du *Phédon* : autant de lieux à l'écart de la vie publique et de l'action, ouverts sur une autre quête que celles du citoyen affairé et ambitieux. Ce sont des lieux propices à la *scholè* (...), au culte des Muses. En mouvement ou stationnaire, promenade en commun ou cercle stable, la conversation autour de Socrate creuse dans le temps

La matière propose donc plusieurs types de soutien à Cicéron dans sa quête de stabilité. Tout d'abord et de façon évidente, la solidité concrète offre une garantie de durée qui conserve le souvenir, comme par un témoignage « extérieur ». Toutefois, il existe également un atout temporel plus profond dans les lieux et les objets : ils portent un « esprit », que leur possesseur définit, récupère ou retravaille et dont Cicéron aime à bénéficier au long des heures et des jours. Ainsi s'explique l'éminente importance de la maison, à la fois abri dans une époque troublée, signe du prestige de son maître, enracinement dans le passé et ouverture vers le futur. Cette extension multiple se fait même atemporelle et extérieure aux aléas de la fragilité des matériaux à travers l'esthétique et le symbole. La forme visuelle demeure seule gravée dans l'esprit et permet, par le souvenir, une pérennité des éléments les plus porteurs.

Grâce à plusieurs stratégies conjointes, Cicéron parvient donc à stabiliser le cours du temps. Par la répétition et l'habitude, il ancre son quotidien dans de saines pratiques et un univers qui encadre et élève son esprit vers des valeurs qu'il révère, comme la philosophie grecque. Comme dans la langue, où le signifié va parfois beaucoup plus loin que ce qui est strictement dit, les principes d'une vie transcendent les petits faits journaliers. Le quotidien, malgré ses aspects triviaux, est porteur d'une philosophie véritable, même si sa poursuite s'opère par approximations successives et par des moyens concrets. Derrière des faits apparemment communs, l'enjeu est peut-être l'accomplissement de l'eudémonisme, ce bonheur durable, que recherchaient tant les philosophies hellénistiques, sans altération ni intervention des « indifférents ».

Sa condition physique, soigneusement entretenue, est également un support pour atteindre une durée harmonieuse. Il est vrai que celle-ci comporte bien des avantages, que notre auteur tente de récupérer en favorisant le plus possible la continuité¹²⁸⁶. Les activités, le corps et la matière sont donc des appuis subtilement affermis pour contribuer à une maîtrise du temps, orientée vers une pérennité solide. Ces acquis n'en sont pas moins sans cesse remis en cause par plusieurs forces, qu'il convient maintenant d'étudier. Comment préserver des aspects positifs face au changement ?

affairé et exilé des vraies richesses un hors du temps par où l'on peut gagner le suprême bonheur, une recherche entre amis, sous le signe de l'amour, des idées divines du vrai, du beau, du bien. Autant que le paysage d'idylle, le banquet, et par un paradoxe d'apparence, la cellule du condamné à mort du Phédon, sont autant de métaphores festives de cette concentration, libératrice d'énergie ascensionnelle et de lumière, où l'homme platonicien exerce avec les siens la vocation la plus profonde de l'âme que la cité voudrait lui dérober. Ce partage heureux de la parole est à la fois éveil et salut, participation à l'harmonie cosmique que la Cité promet, mais ne tient pas. »

¹²⁸⁵ Cicéron n'est pas une exception dans son goût prononcé pour ses *uillae* ; Pline le Jeune vantera lui aussi les agréments de sa villa à la campagne (Lettre II, 17).

¹²⁸⁶ Cette stabilité est également recherchée dans d'autres domaines, comme l'amitié (voir *De Amic.* 32, où notre auteur affirme que les meilleures amitiés sont *sempiternae*) et la politique. Nous reviendrons sur ces aspects dans la partie suivante.

Chapitre II : Intégrer le changement ?

Dans la lignée de ce que nous venons de mettre au jour, il est logique que Cicéron souhaite lutter contre le changement, qui menace évidemment la continuité et la stabilité¹²⁸⁷ ; or le temps est d'ordinaire associé aux mutations. Une des plus anciennes phrases retenue des penseurs grecs n'est-elle pas « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve¹²⁸⁸ » ? Aristote, dans sa *Physique* développe ce point de vue : « Or tout changement est par nature défaisant ; et c'est dans le temps que tout est engendré et détruit ; aussi les uns l'appellent-ils très sage, alors que, pour le Pythagoricien Paron, il est très ignorant, parce que c'est en lui qu'on oublie, et c'est ce dernier qui a raison. On voit donc que le temps est cause par soi de destruction plutôt que de génération, comme on l'a dit plus haut, car le changement est par soi défaisant ; s'il est bien une cause de génération et d'existence, ce n'est que par accident. (...) Et c'est surtout cette destruction que nous attribuons d'ordinaire au temps. A vrai dire, le temps n'en est pas la cause efficiente, mais c'est un accident, pour ce changement même, de se produire dans un temps¹²⁸⁹. »

Le temps n'est pas directement responsable du changement mais le permet en véhiculant l'évolution. Le changement perpétuel est un véritable défi pour qui veut assurer la continuité, comme c'est le cas de notre auteur. Nous assistons donc dans la correspondance à une lutte contre le changement, dont nous mesurerons les succès et les limites. Est-il en effet raisonnable et même philosophique de souhaiter que rien ne change ? Et la philosophie n'est-elle pas une invitation au changement et à la conversion¹²⁹⁰ ?

¹²⁸⁷ Son attitude est-elle si extraordinaire ? Est-il facile d'accepter le changement pour tout un chacun ? W. James, s'appuyant sur Schiller et Dewey le réfute, affirmant que les idées nouvelles arrivent par intégration progressive aux anciennes et non par un renouvellement subit et entier. Le problème est alors de concilier ces nouveautés avec un ensemble de vérités acquises de longue date, comme nous le verrons plus loin. *Pragmatism*, p. 34-35 et 119.

¹²⁸⁸ Héraclite.

¹²⁸⁹ *Physique*, IV, 222 b 16- 25.

¹²⁹⁰ On pense par exemple à la position de Sénèque dans ses *Lettres à Lucilius*.

1-Une lutte contre le changement.

a-Méfait de la nouveauté.

Si l'on se remémore la volonté de continuité de notre auteur, il paraît naturel qu'il perçoive le changement avant tout comme négatif puisque celui-ci amène au moins un élément nouveau, ce qui crée chez Cicéron une perturbation profonde.

Tout d'abord, la nouveauté constitue pour lui une remise en question. Ne représente-t-elle pas un obstacle à une stratégie planifiée, comme celles qu'affectionne notre auteur ? Nous avons vu combien Cicéron prônait une stratégie d'analyse et d'évaluation de la situation dans un souci d'efficacité. Dans ce contexte, on comprend que l'inattendu soit pour lui un élément gênant dans ses calculs. De plus, comme il est difficile de tout improviser et qu'il est aisé de reprendre certaines attitudes ou modèles antérieurs, il est logique que Cicéron ne cherche pas généralement les éléments de surprise.

Lorsqu'une situation est entièrement nouvelle et n'a pu faire l'objet d'aucune anticipation, Cicéron se plaint de ce qu'elle lui est intolérable. Ainsi au moment où il vit une des crises les plus fortes de son existence, lors de l'exil, on constate que l'effet de surprise entre pour une grande part dans son désarroi. Dans une lettre à son frère d'août 58, il dresse le bilan des forces qui lui sont propices à Rome ; il reconnaît que nombre de tribuns du peuple lui sont favorables, mais il appréhende l'obstacle que constituera face à eux Clodius et sa bande, ainsi que l'intercession d'un tribun. Ces difficultés ont surgi de façon inattendue et suscitent son commentaire stupéfait : « Ces éléments ne se présentaient pas à moi tandis que je partais, mais on m'a souvent dit que je reviendrais sous trois jours dans la gloire. 'Mais pourquoi alors...?' diras-tu. Pourquoi ? Beaucoup de choses se sont produites, pour la perturbation de mon esprit : soudaine trahison de Pompée, abandon des consuls, et même des prêteurs, terreur des publicains, recours aux armes¹²⁹¹. » L'apparition de faits qu'il n'avait pas anticipés plonge Cicéron dans la stupéfaction et inhibe son action ; le verbe « perturber » (*exturbare*) est particulièrement révélateur à cet égard.

¹²⁹¹*Q. Fr.*, I, 4 ; t. II p. 53. *Haec mihi proficiscenti non proponebantur, sed saepe triduo summa cum gloria dicebar esse rediturus. « Quid tu igitur ? » inquires. Quid ? multa conuenerunt quae mentem exturbarent meam, subita defectio Pompei, alienatio consulum, etiam praetorum, timor publicanorum, arma.*

De fait, le changement de situation oblige à poser de nouveaux choix, ce à quoi répugne Cicéron. Qui dit nouveauté dit souvent une possibilité nouvelle ; or entre plusieurs options, il faudra nécessairement choisir et nous avons examiné auparavant les problèmes que cela posait¹²⁹². Ainsi, sur le chemin du retour de Cilicie, Cicéron prend conscience des difficultés qui l'attendent à Rome. Comment trancher entre deux amis, César et Pompée¹²⁹³ ? Depuis Athènes où il s'est arrêté, il écrit à Atticus le 16 octobre 50 : « Mais que faire ? Je ne m'enquiers pas de choses lointaines (car si on règle l'affaire par les armes, je vois qu'il est préférable d'être vaincu avec l'un que de vaincre avec l'autre), mais des débats en cours quand je serai rentré, pour que l'on n'accepte pas la candidature d'un absent afin qu'il démobilise son armée. 'Dis, Cicéron'. Que dirai-je : 'Attends, s'il te plaît, que je rencontre Atticus' ? Ce n'est pas le moment de tergiverser. Se poser contre César ?

‘Où sont ces dextres serrées à maintes reprises ?’

En effet, pour qu'il obtienne ces permissions, j'ai apporté mon aide, comme il m'avait lui-même prié à Ravenne d'intervenir auprès du tribun de la plèbe Célius¹²⁹⁴. »

Il existe des périodes décisives, que le mot « moment » (*locus*) nous semble désigner ici, lors desquelles la réflexion et le débat avec un ami ne sont pas permis. Ce qui rend cet instant particulièrement pénible, c'est la soudaineté du fait, en rupture avec le rythme paisible du passé, comme le souligne Cicéron. Même si ses affirmations ont varié au sujet de l'appui qu'il apporta en l'occurrence à César¹²⁹⁵, nous remarquons dans cette lettre un souci de situer l'instant de la décision dans la logique d'une conduite durable. De tout évidence notre auteur répugne à rompre ce qui a été scellé dans le passé. L'urgence et la discontinuité apparaissent donc ici comme deux facteurs particulièrement difficiles à gérer dans le choix à poser.

¹²⁹² Voir notre première partie, chapitre I.

¹²⁹³ Ce type de situation rappelle évidemment la casuistique du *De Officiis*. Dans un autre domaine, celui de la famille, F. Hinard rappelle l'intérêt que représente - pour nous - les périodes charnières. « La guerre civile est la crise sociale par excellence ; elle constitue donc le moment privilégié pour étudier certains comportements sociaux. En d'autres termes, les troubles civils, et en particulier, les épurations qui en constituent l'*acmé* doivent constituer un bon révélateur de la solidarité familiale en permettant de déterminer, à l'examen de ses ruptures, la solidarité de la structure. », « Solidarités familiales et ruptures à l'époque des guerres civiles et de la proscription », p. 555.

¹²⁹⁴ *Att.*, VII, 1 ; t. V p. 34. *Verum quid agam ? Non quaero illa ultima (si enim castris res geretur, uideo cum altero uinci satius esse quam cum altero uincere), sed illa quae tum agentur cum uenero, ne ratio absentis habeatur, ut exercitum dimittat. « Dic, M. Tulli. » Quid dicam ? « Exspecta, amabo te, dum Atticum conueniam » ? Non est locus ad tergiuersandum. Contra Caesarem ?*

Ubi illae sunt densae dexteræ ?

Nam ut illi hoc liceret adiui rogatus ab ipso Rauennae de Caelio tribuno plebis.

¹²⁹⁵ Pour un bilan détaillé de la situation politique complexe, voir la note de J. Bayet (Belles Lettres t.V p. 293-94), renvoyant à la p. 34. Par la suite, notre auteur minimisa ce soutien (*Fam.*, VI, 6, 5), voire le renia (*Phil.*, II, 24).

Le nouveau est donc souvent associé au négatif¹²⁹⁶ et représente un défi pour la raison. On serait tenté de parler d'une « impensable nouveauté de l'être ». Le surgissement d'un élément jusqu'alors inexistant est un bouleversement qui déplaît à Cicéron¹²⁹⁷. Aussi l'idée du « jamais vu » est-elle fréquemment un moyen d'insistance rhétorique dans la correspondance, sans perdre l'authenticité du désarroi que cette expression traduit devant des faits que l'on ne pouvait anticiper, vu leur caractère extraordinaire. C'est ce que Cicéron expose à son frère en août 58, lors de son exil. Il dresse alors le bilan des soutiens et obstacles qui l'attendent à Rome. Il reconnaît que nombre de tribuns du peuple lui sont favorables. Pourtant, Clodius et son entourage en particulier lui inspirent de la crainte. Par conséquent, Quintus, pour aider son frère se trouve lui aussi confronté à une difficulté sans précédent. « Puisque toi maintenant, te voici plongé dans des chagrins et tourments tels que personne n'en connut jamais, si la compassion humaine peut soulager notre chute commune, tu auras vraiment atteint un résultat merveilleux ; sinon, nous sommes morts et enterrés, pauvre de moi¹²⁹⁸ ! » Et le propos de Cicéron s'achève sur un ultime tourment, lié lui aussi à une nouveauté insoutenable : « J'aurai voué à leur perte les miens, moi qui ne leur faisais pas honte auparavant¹²⁹⁹. » Dans les deux citations, on voit que l'élément perturbateur qu'introduit la nouveauté est une rupture radicale avec la continuité qui existait jusqu'alors, que ce soit celle de l'histoire ou de son existence personnelle. Cicéron se méfie donc de la *nouitas*, surtout en politique¹³⁰⁰. On assiste par conséquent dans la correspondance à une dévalorisation raisonnée de la nouveauté. Ainsi, dans une lettre à Atticus il raconte avec un certain dédain en 57 av J.-C. comment lecture fut faite d'un sénatus-consulte d'un nouveau style. « On donna¹³⁰¹ lecture au public de ce sénatus-consulte ; et comme à la lecture de mon nom la foule, suivant cette nouvelle mode stupide,

¹²⁹⁶Nous employons ce terme au sens de ce qui s'oppose à ce qui est positif et constructif. Dans ce refus du changement, il est tentant de voir une compensation au manque de reconnaissance qu'il connut au début de sa carrière. Au contraire de César, confortablement issu de la vieille famille Julia et volontiers novateur depuis cette assise solide, notre auteur était sans doute « plus royaliste que le roi ». Les origines de Cicéron donnèrent lieu à de nombreux outrages. La *nouitas* fut en effet pour lui un obstacle rigide. L'état d'homme nouveau, surtout dans la jeunesse, est un handicap social que Cicéron aura à surmonter. Son *cognomen*, le pois chiche (*cicero*), ne fait pas très sérieux et il mettra du temps à faire reconnaître ses qualités personnelles et à tisser son propre réseau de relations. Il ne manquait pourtant pas d'ambition. P.-F. Mourier n'intitule-t-il pas un de ses paragraphes « Marcus Rastignac monte à Rome... » ? *Cicéron, l'avocat et la République*, p. 19.

¹²⁹⁷Voir *De Rep.*, V, 2 pour l'exposition de la dégénérescence dont la vie politique est victime à Rome.

¹²⁹⁸*Q. Fr.*, I, 4 ; t. II p. 53. *Nunc tu, quoniam in tantum luctum, laborem detrusus es quantum nemo unquam, si releuare potest communem casum misericordia hominum, scilicet incredibile quiddam adsequeris ; sin plane occidimus, me miserum !*

¹²⁹⁹*Ibid.*, p.53. *ego omnibus meis exitio fuero, quibus ante dedecori non eram.*

¹³⁰⁰Voir E. Narducci, *Modelli etici e società*, p. 58. Cet auteur voit peu de changement dans les options politiques de Cicéron et attribue plus les modifications apparentes aux bouleversements extérieurs. Il convient plus de parler de traditionalisme que d'un culte des temps primitifs, car Cicéron admet la notion de progrès depuis les premiers âges. (*Ibid.*, p. 119).

¹³⁰¹Nous donnons la traduction de L.-A. Constans, dans *Les Belles Lettres*, car sa traduction, qui mise sur l'hendiadyn, nous paraît particulièrement bien respecter l'esprit du texte.

avait incontinent applaudi, je lui adressai un discours¹³⁰² ». Le texte coordonne les adjectifs « stupide/fade » et « nouveau » (*insulso et nouo*), mais il nous semble que cette coordination a plutôt valeur causale : « fade » (*insulso*) car « nouveau » (*nouo*). La nouveauté crée en effet une rupture brutale là où il y avait harmonie et continuité¹³⁰³. C'est pourquoi, quand il y est acculé, Cicéron éprouve le besoin de justifier une pratique nouvelle, qui, par définition, est moins bonne que celle qu'il utilise d'habitude¹³⁰⁴.

De fait, pour Cicéron, la nouveauté est souvent une anomalie qui ne s'impose pas. C'est pourquoi il s'insurge contre la fausse nouveauté, qui consiste par exemple à reprendre des faits ou concepts anciens sous des noms pompeux. Cela apparaît clairement dans le *De Finibus*¹³⁰⁵. A Caton, qui, au début du dialogue, déplore que Cicéron ne se soit pas porté davantage du côté des Stoïciens, celui-ci répond : « N'est-ce pas toi plutôt, dis-je, qui devrais, puisqu'en fait nous pensons tous deux de même, éviter de donner aux choses des noms nouveaux. Car sur le fond des idées nous sommes d'accord : la divergence n'est que dans le langage. » Et Cicéron de lui reprocher sa pompe. La lutte contre la nouveauté s'associe donc à une recherche d'authenticité.

Interrogeons-nous sur les autres raisons possibles de cette perception négative du changement. Il est certainement associé à un certain désordre chez un individu, selon Cicéron, comme celui-ci le suggère dans le *De Officiis*. Il apparaît que les modifications du visage et du comportement sont liées à des passions intérieures mal maîtrisées¹³⁰⁶. Cicéron prône au contraire un certain « self-control », dans l'esprit de stabilité qui le préoccupe. Le changement

¹³⁰² *Att.*, IV, 1 ; t. II p. 95. *Quo senatus consulto recitato cum continuo, more hoc insulso et nouo, plausum meo nomine recitando dedissent, habui contionem.*

¹³⁰³ Voir *Att.*, I, 11, 2-3 ; t. I p. 272-273, où Cicéron dit à son ami que la situation s'est dégradée à une vitesse incroyable depuis le départ de son ami. Pour les influences conservatrices qui ont marqué sa jeunesse et ses début politiques, voir T. N. Mitchell, *Cicero, the ascending years*, p. 51.

¹³⁰⁴ On le voit nettement quand il n'écrit pas de sa propre main, contrairement à son usage et à une délicatesse fort appréciée à l'époque. On trouve alors l'expression rhétorique forte « jamais auparavant » qui rehausse l'étrangeté du phénomène en cours (« Je pense que jamais auparavant tu n'as lu une lettre de moi qui ne fût écrite de ma main », *Numquam ante arbitror te epistolam meam legisse nisi mea manu scriptam*, *Att.*, II, 23, 1 ; t. I p. 257). Quand il devait dicter sa missive, Cicéron s'excusait, et éprouvait le besoin de se justifier, avançant son empressement (« Tu auras une preuve suffisante de mon accaparement dans le fait que ma lettre est de la main d'un secrétaire », *Occupationum mearum uel hoc signum erit, quod epistula librarii manus*, *Att.*, IV, 16, 1 ; t. III p. 67. Voir aussi *Q. Fr.*, II, 15, 1 ; t. III p. 80 ou *Q. Fr.*, III, 3, 1 ; t. III p. 100), les embarras du voyage (*Hanc epistulam dictavi sedens in reda, cum in castra profiscerer (...)*, « Je dicte cette lettre assis dans ma voiture, tandis que je pars vers mon camp (...) », *Att.*, V, 17, 1 ; t. IV p. 32, *Antequam aliquo loco consedero, neque longas a me neque semper ea manu litteras expectabis ; cum autem erit spatium, utrumque praestabo*, « Avant que je ne sois fixé dans quelque lieu, tu ne pourras attendre de moi ni longue lettre ni missive écrite de ma main ; mais quand j'aurai du temps devant moi, je te prodiguerai l'un et l'autre », *Att.*, V, 14,1 ; t. III p. 242) ou la maladie (Voir notre étude de l'ophtalmie et en particulier *Att.*, VIII, 12, 1 ; t. V p. 207, *Q. Fr.*, II, 2, 1 ; t. II p. 133).

¹³⁰⁵ *De Finibus*, Livre II, III, 10.

¹³⁰⁶ *De Officiis*, Livre I, 102. Voir aussi le *De Amicitia* (XV, 54), où notre auteur déplore le changement qui advient parfois chez d'anciens amis, qui, élevés par le Fortune, en tirent un orgueil insupportable.

apparaît comme mauvais en amitié aussi, si l'on en croit le *De Amicitia*, dans lequel Cicéron déplore qu'une récente élévation sociale puisse amener à mépriser d'anciennes amitiés : « En effet, non seulement la Fortune est aveugle, mais elle rend même généralement aveugles ceux qu'elle a embrassés ; c'est pourquoi ils sont presque toujours transportés jusqu'au dédain et à la fierté et rien ne peut être plus insupportable qu'un individu favorisé par la Fortune qui a perdu son bon sens. Et l'on peut assurément constater ce fait : que des gens, qui étaient auparavant de mœurs avenantes, se métamorphosent sous l'effet d'un commandement militaire, du pouvoir, d'une situation favorable, et qu'ils méprisent les vieilles amitiés et s'abandonnent complaisamment à de nouvelles. »

Le changement ne serait-il pas plus globalement lié à la notion de décadence sociale dans l'esprit de notre auteur¹³⁰⁷ ? Peut-être Cicéron est-il influencé sur ce point par l'idée de décadence qu'avaient dénoncée auparavant certains auteurs grecs¹³⁰⁸. Par contraste il est certain que pour Cicéron, le passé est une référence constante de bien et de qualité.

b- Volonté d'enracinement dans le passé.

Contrairement à la nouveauté, souvent perçue comme négative, le passé est en quelque sorte une norme de bien¹³⁰⁹ et un idéal. Il présente au moins l'intérêt d'être un modèle de stabilité¹³¹⁰ puisqu'il est advenu de façon définitive. A l'intérieur même d'un individu et d'une personnalité, notre épistolier différencie des étapes et a tendance à préférer les états

¹³⁰⁷ Un passage du *De Officiis* (II, 26) dans lequel Cicéron évoque un changement décisif dans l'administration romaine se présente sous un jour révélateur. Apparaît alors de façon à peine voilée son regret d'un changement par rapport à la tradition de justice vis-à-vis des alliés.

¹³⁰⁸ Aristote et Polybe surtout ont déploré que l'aristocratie dégénère en oligarchie. Voir E. Narducci, *Modelli etici e società : un'idea di Cicerone*, p. 55-56.

¹³⁰⁹ Sans doute Cicéron est-il victime d'un phénomène que Tacite (*Annales*, I, 47) dénoncera parfaitement par la suite : « le respect est plus grand vu de loin », *major e longiquo reverentia*. Peut-être aussi est-ce un point de vue profondément latin, si l'on en croit l'analyse linguistique menée par M. Bettini, notamment autour de la préposition/préfixe *prae*, qui signifie à la fois ce qui est avant, devant et mieux (ex.: *praefero*, etc.). De même, ce qui est plus ancien est plus haut, ce qui advient après se situe plus bas (Voir César *De Bell. Gall.* 7, 58 ; Varron *Ling. Lat.* 6, 13 ou Suétone *Diu. Claud.* 41, 2). *Kinship, Time, Images of the Soul*, p. 159-165.

E. D. Rawson voit dans ce passéisme une influence des antiquaires qui ont marqué la jeunesse et l'âge mûr de Cicéron (sans doute les crises de la fin de la république ont-elles créé une réaction de conservatisme et de nostalgie envers un passé meilleur), de Dicaërque, de la culture grecque (voir *De Fin.*, V, 2-6 et *De Leg.*, II, 6, où Athènes apparaît pour lui et ses amis hantée par les grandes figures du passé), et peut-être aussi d'Atticus, qui aimait le charme vétuste de sa maison et refusait de la moderniser (Nepos, Atticus 25, 13, 2). Les annalistes latins ne donnaient pas une image aussi vivante du passé, mais des considérations patriotiques primaient pour notre auteur, qui négligeait volontiers l'exactitude des dates et des personnalités. *Roman Culture and Society*, p. 60-63.

¹³¹⁰ De fait, il est vrai qu'en politique, les dernières années de la république sont plus turbulentes que ne fut le II^e siècle avant J.-C.

antérieurs. C'est ainsi qu'une lettre à Atticus présente une opposition entre un beau passé et un présent piteux. Durant l'affaire de Corfinium en février 49¹³¹¹, Cicéron hésite sur la conduite à tenir et surtout sur le camp à choisir. Dans son échange épistolaire avec Atticus, son ami lui rappelle qu'il a auparavant clairement affirmé sa préférence pour Pompée. Notre auteur différencie alors deux Pompée : celui d'antan, et celui du moment. La différence entre les deux justifie son hésitation et ses réticences. « Quant au fait que tu loues et dis mémorable mon propos, puisque j'ai dit préférer être vaincu avec Pompée que vainqueur avec ces individus - pour moi, je le préfère en vérité, mais avec ce Pompée-là qui existait alors ou qui me semblait tel ; mais c'est avec celui d'aujourd'hui - qui fuit avant de savoir qui il fuit ou dans quelle direction, qui a trahi nos intérêts, qui a abandonné la patrie, qui abandonne l'Italie - que, si je donne définitivement ma préférence et que l'événement est tombé, c'en est fait : j'ai été vaincu¹³¹². » La différence entre « avec ce Pompée-là » (*cum illo Pompeio*) et « mais avec celui d'aujourd'hui » (*cum hoc uero*) est sensible à la fois dans l'usage des adjectifs démonstratifs et dans la conjonction de coordination « mais » (*uero*) qui marque l'opposition. Le démonstratif « celui-là » (*Illo*) renvoie au passé et a une nuance élogieuse tandis que « celui-ci » (*hoc*) renvoie au présent et à la personne à laquelle Cicéron, comme sujet-1^{ère} personne du singulier, est confronté : face au glorieux Pompée d'antan, il n'y a plus que cette fade personne « là devant moi » semble dire notre auteur¹³¹³. Dans le *De Amicitia*, Cicéron dénigrera pourtant cinq ans plus tard l'homme qui voudrait à tout prix préserver ses liens avec un ami : « Et souvent se produisent des événements de taille, qui font que l'on doit s'éloigner de ses amis ; celui qui veut les empêcher d'advenir sous prétexte qu'il ne supporte pas le regret qu'il en a, celui-là est un faible et un mou de nature et pour cette raison même ne connaît pas légitimement l'amitié¹³¹⁴. » Le précepte aurait pu lui être utile durant cette affaire, à moins que justement il n'ait été élaboré à la suite de ses mésaventures avec Pompée.

Cette tendance à une certaine idéalisation du passé semble pourtant un trait de fond chez notre auteur ; jusque dans la *Première Philippique*, Cicéron affirmera de même être étonné du changement intervenu chez Antoine : « Je ne peux être amené à te soupçonner

¹³¹¹ Au terme de cet épisode, César prit les troupes qu'y avait rassemblées L. Domitius, ce qui fut un revers cuisant pour les Pompéiens.

¹³¹² *Att.*, VIII, 7 ; t.V p. 178. *Quod enim tu meum laudas et memorandum dicis, malle quod dixerim me cum Pompeio uinci quam cum istis uincere, - ego uero malo, sed cum illo Pompeio qui tum erat aut qui mihi esse uidebatur ; cum hoc uero qui ante fugit quam scit aut quem fugiat aut quo, qui nostra tradidit, qui patriam reliquit, Italiam relinquit, si malui, contigit, uictus sum.*

¹³¹³ On pourrait objecter la structure même du latin, qui associe *ille* à l'éloge, mais rappelons que *hic* n'est pas fréquemment péjoratif, cette connotation étant réservée à *iste*. L'opposition est ici entre *hic* et *ille*.

¹³¹⁴ *De Amic.*, XX, 75 : *Et saepe incidunt magnae res, ut discedendum sit ab amicis ; quas qui impedire uolt, eo quod desiderium non facile ferat, is et infirmus est mollisque natura et ob eam ipsam causam in amicitia parum iustus.*

d'être sous l'emprise de l'argent. (...) Jamais je n'ai connu en toi rien de sordide, rien de bas¹³¹⁵. » Que cette différence soit vraie ou rhétorique, Cicéron pose en vis-à-vis du personnage de jadis un être avachi, en qui il refuse de voir le prolongement de l'ancien Antoine¹³¹⁶.

L'idéal serait par conséquent de demeurer du côté de l'ancien temps. Notre auteur ne s'en prive guère : même dans son comportement quotidien et sa façon d'être, Cicéron se dit lui-même un « ancien ». Il lui est tout naturel à notre auteur de se voir en héros homérique ou de réfléchir en philosophe grec de l'époque classique¹³¹⁷ et il s'apparente donc volontiers à un personnage issu du passé. Dans la lettre à Atticus du 25 mars 49, il est remarquable qu'il exprime son appartenance à un groupe caractérisé par son lien avec le passé. On le constate au sujet de quelques commentaires sur Denys, l'ancien précepteur de son fils et de son neveu, et l'affranchi d'Atticus. Cicéron a en effet écrit quelques propos que son ami a jugés âpres. Il s'étonne de la réaction¹³¹⁸ de celui-ci. « Quant au fait que tu m'écris que j'ai écrit avec plus d'âpreté que mes moeurs ne l'admettent au sujet de Denys, vois comme je relève des hommes de l'ancien temps : j'ai pensé, ma foi, que la chose te serait plus pénible à supporter qu'à moi¹³¹⁹. » Cicéron se perçoit donc comme rétrograde par rapport à la « jeune génération », à laquelle Atticus se fond bien. Notre auteur n'a pourtant alors que 57 ans ; il est encore un *senior* et non un *senex* et la suite des événements montre que son intégration à la vie politique était encore grande.

Dans sa rhétorique également, l'orateur se perçoit comme un ancien. Nous avons vu plus haut son refus des fausses nouveautés dans les appellations. Ainsi s'explique que le respect de la tradition s'applique pour lui de façon prononcée dans le domaine de la communication ; n'est-ce pas là son domaine de prédilection ? Les innovations de langage et

¹³¹⁵ *Première Philippique*, XIII, 33. *Non possum adduci ut suspicer te pecunia captum. (...) Nihil umquam in te sordidum, nihil humile cognoui.*

¹³¹⁶ La nostalgie de notre auteur est encore plus patente dans son regret des grands héros romains de la République : C. Atilius Serranus, Manius Curius, Cincinnatus et Valérius Corvinus (*Rosc. Am.* 50-51 ; *Sen.* 55-56, 60). Il idéalise ces personnages à la fois paysans et hommes politiques, malgré son mépris des métiers manuels. N. Wood, *Cicero's Social and Political Thought*, p.118-119. Voilà qui explique sans doute l'élimination de notre auteur à l'aube de l'Empire, inconcevable pour lui. D. Stockton dit même de lui : « in the Rome of Antony and Octavian, he was an obstructive anachronism », *Cicero : a political biography*, p. 306.

¹³¹⁷ Voir *Q. Fr.*, I, 1, 7, où il met en garde son frère contre la décadence des Grecs contemporains par rapport aux anciens (mis à part certains, qui ressemblent aux anciens, *ibid.* I, 1, 16). Salluste confirme ce point de vue *Ep. Ad Caes.*, II, 9 et *Cat.* 8. Toutefois, ce sont les discours cicéroniens qui sont les plus virulents à leur endroit. Cette défiance m'empêcha pas notre auteur d'envoyer son fils à Athènes étudier sous la direction de Grecs, et de faire l'éloge de son ancien maître Molon (*Brut.*, 312 et 316). Son avis est donc contrasté.

¹³¹⁸ Nous ne saisissons pas exactement ce que Cicéron insinuait ; ce qui importe cependant est la raison qu'il dégage : l'appartenance à une autre époque.

¹³¹⁹ *Att.*, IX, 15 ; t. VI p. 14. *Quod scribis asperius me quam mei patiantur mores de Dionysio scripsisse, uide quam sim antiquorum hominum : te me dius fidius hanc rem grauius putauit laturum esse quam me.*

les dérives linguistiques de « la nouvelle génération » le choquent, comme il s'en plaint à son vieil ami Lucius Papirius Pétus durant le mois intercalaire 46 :

« (...) C'est pourquoi, quand je te vois, il me semble voir tous les Granius, tous les Lucilius, et aussi, à dire vrai, les Crassus et les Lélius. Que je meure si à part toi il me reste qui que ce soit en qui je puisse voir l'image de l'antique enjouement du terroir¹³²⁰. » Le passé est donc associé aux racines paysannes, caractérisées par une joyeuse simplicité, qui sont à l'origine de la cité romaine. Peut-être Cicéron cherche-t-il aussi à rehausser la valeur des municipes et celui dont précisément il est issu.

En général, il souhaite donc très peu évoluer mais, au contraire, entretenir le passé¹³²¹. Pour lui, des relations humaines à la linguistique¹³²², une stabilité globale est de rigueur. Ce qui est advenu sert en effet de socle de référence et possède maints attraits pour notre auteur. Tout d'abord, il a le mérite d'être défini et stable. On peut compter sur le modèle qu'il propose. De plus, il revient à la mémoire, dégagé de certains éléments négatifs, et en brille d'autant plus par là. Un constat suffira à montrer jusqu'à quelles extrémités paradoxales cette optique porte notre auteur. On peut ainsi s'interroger sur la nécessité pour lui de prolonger certaines relations, notamment avec Dolabella, au delà de différences politiques majeures¹³²³, de sa séparation d'avec sa fille et du décès de celle-ci. Notons que les relations que Cicéron continua d'entretenir¹³²⁴ avec son ex-gendre ne devaient pas nécessairement cesser avec ce divorce¹³²⁵, et qu'il arriva à Cicéron de sincèrement admirer Dolabella¹³²⁶. Intérêt politique et

¹³²⁰ *Fam.*, IX, 15 ; t. VII, p. 138. *Itaque te cum uideo, omnis mihi Granios, omnis Lucilios, uere ut dicam, Crassos quoque et Laelios uidere uideor. Moriar si praeter te quemquam reliquum habeo in quo possim imaginem antique et uernaculae festiuitatis adgnoscare.*

¹³²¹ Le mieux est de le faire revivre. Voir ce qu'il dit de son proconsulat en Cilicie, *Att.* VI, 2, 4 : *omnes (ciuitates), suis legibus et iudiciis usae, (...) revixerunt.* « toutes les cités, usant de leurs lois et leur droit, retrouvèrent vie. »

¹³²² Cette ligne directrice n'exclut pas certaines créations rendues nécessaires par de nouvelles notions.

¹³²³ Celui-ci était partisan de César alors que Cicéron avait choisi Pompée.

¹³²⁴ Cela qui lui vaut les reproches de J. Carcopino dans *Les secrets de la correspondance de Cicéron.*

¹³²⁵ Voir P. Moreau, qui rappelle que pour expliquer que C. Albinus, père de l'épouse décédée de P. Sestius, soit aux côtés de celui-ci lors de son procès, Cicéron déclare : « la mort de sa fille a privé Albucius du titre de beau-père, mais elle n'a pas supprimé l'affection et les bonnes dispositions liées à leur ancienne parenté » (*Pro Sestio*, 3, 6). P. Moreau commente en ces termes : « Ce texte a l'intérêt de faire coïncider l'analyse legaliste et une vision plus empiriques des relations entre personnes : une fois créée par le mariage, l'*adfinitas* peut ne pas s'effacer totalement même si celui-ci a cessé d'exister. », « *Adfinitas*, la parenté par alliance dans la société romaine » *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, p.17. Voir aussi *ibid.* p.21 : « Etant donné que plusieurs conceptions de la cessation de l'*adfinitas* coexistent, un Romain est relativement libre de satisfaire ou non aux obligations découlant d'une alliance rompue par la mort de son épouse. Mais, et c'est là un point important, il peut par plusieurs mariages successifs accumuler de vastes parentèles par alliance, dont la plus récente n'annule pas les précédentes, et bénéficier ainsi de plusieurs réseaux de solidarité. » L'auteur pense surtout à Pline le Jeune, qui entretint d'excellentes relations avec les proches de sa deuxième et sa troisième femme. Cf. L. R. Taylor *La politique et les partis à Rome au temps de César* (trad. fr.), sér. hist. class., Paris, Maspero, 1977, p. 88 : « Les liens tissés entre deux maisons par un mariage subsistaient après un divorce ».

¹³²⁶ Voir *Fam.*, IX, 14 ; t. IX p. 116-119. Dolabella, après la mort de César, avait dispersé des agitateurs qui rendaient un culte au dictateur à l'endroit de son bûcher funèbre.

affection réelle eurent certainement leur part dans cette bonne entente globale ; il nous importe surtout qu'elle ait délibérément été maintenue par Cicéron, qui comme toujours eut à coeur de conserver un acquis précieux¹³²⁷ et la meilleure part du passé.

Mais notre auteur pourrait-il faire autrement que de préserver le passé ? Toute la tradition littéraire et artistique de son époque le porte en ce sens et ne peut qu'encourager ce lien entre les siècles. « Les écrivains de la Grèce classique avaient l'habitude de se lire mutuellement et d'utiliser ce que d'autres avaient écrit avant eux pour écrire eux-mêmes, à un point difficile à comprendre et à accepter pour un auteur moderne ... <ainsi>... le monde de la littérature a pu devenir une sorte de grand club, où chaque membre connaissait fort bien les propos tenus par les autres, même quand leurs vies étaient séparées par des laps de temps considérables. Une bonne partie de ce qui était écrit portait donc la trace d'autres oeuvres¹³²⁸. » La référence à des éléments du passé ne se limite toutefois pas à la création littéraire chez notre auteur ; tout son goût esthétique est pénétré de cette tendance, aussi bien dans la technique¹³²⁹ que dans les sujets abordés. Par exemple, Cicéron, dans la description d'objets d'art qu'il donne dans les *Actions contre Verrès* accorde une large part au charme d'antan, notamment quand il évoque « des tableaux peints de façon superbe, qui représentaient les rois et les tyrans de Sicile, et dont le charme ne tenait pas seulement à l'art avec lequel les choses étaient représentées, mais aussi au souvenir des hommes évoqués et à la reconnaissance des formes¹³³⁰. » Les scènes du passé sont donc hautement appréciées par notre auteur, en grande partie pour leur origine.

Sa position rejoint celle de la société de son époque. Par exemple, le rôle joué par Cicéron contre Verrès est la reprise d'une tâche ancestrale¹³³¹. Il précise que ce qui émeut plus

¹³²⁷ Dolabella était en effet proche de César, ce qui constituait un soutien appréciable après la victoire de celui-ci ; après la mort du dictateur, et conformément à la volonté de celui-ci, il fut consul suffect, avec Antoine.

¹³²⁸ Ainsi M. Trédé dans son avant-propos, cite-t-elle E. A. Havelock, (*Aux origines de la civilisation écrite en Occident*, Paris, 1981, p.88-89), *Le rire des Anciens*, p.8.

¹³²⁹ La notion d'unité imprègne si profondément les valeurs cicéroniennes de façon générale qu'on la retrouve même dans ses analyses picturales, ainsi que l'a remarqué M.-L. Teyssier. « Cicéron et les arts plastiques, peinture et sculpture », dans *Présence de Cicéron*, p. 73. « Mais la variété même des ressources qu'offre la couleur ne doit pas provoquer une dispersion du regard. C'est en ce sens, nous semble-t-il, que l'on peut interpréter un texte du *De Oratore* : les tableaux modernes, selon Cicéron, accrochent l'oeil par le charme qui naît de l'éclat des couleurs associé à leur diversité ; mais l'oeil peut se lasser de cette profusion et, pour sa part, notre auteur avoue préférer des tableaux plus anciens, qui retiennent plus durablement son regard. C'est qu'en effet la mise en oeuvre de moyens picturaux en nombre réduit exige du connaisseur une attention plus soutenue, une perception plus subtile ; à cette condition le regard qu'il porte sur le tableau lui permet d'en dégager plus sûrement la composition et l'unité qui en résulte. »

¹³³⁰ *Verr.*, Livre IV (*De Signis*), LV, 94. (...) *tabulas pulcherrime pictas (...) in quibus erant imagines Siciliae regum ac tyrannorum, quae non solum pictorum artificio delectabant, sed etiam commemoratione hominum et cognitione formarum.*

¹³³¹ P. Boyancé, *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 141-144. Selon lui, Cicéron, quand il défend les Siciliens contre Verrès, se présente moins comme accusateur que comme défenseur, rôle moins déplaisant et traditionnellement bien vu ; de plus, il s'abrite derrière de grands précédents. P. Boyancé affirme : « Les hommes

que tout le public quand Cicéron accuse Verrès, c'est de « voir reprise cette coutume des anciens, que la plainte des alliés soit prise en main par un homme qui n'est pas dépourvu d'activité, assumée par celui qui semblait pouvoir défendre leurs intérêts par sa conscience et sa loyauté¹³³² ».

Ce rappel du passé n'est donc pas réactionnaire et indifférent aux nouveaux problèmes de Rome à l'époque, et en particulier l'existence de son empire. Cicéron obéissait peut-être autant à son auditoire qu'à des sentiments personnels. Tradition et adéquation à ses contemporains allaient donc de pair. Et P. Boyancé de conclure à ce sujet : « Si Auguste sera efficace là où César aura échoué, c'est qu'il aura su comprendre cette mentalité romaine pour laquelle toute réforme n'a chance d'être agréée que si elle se présente comme un retour aux sources, à la sagesse des anciens temps¹³³³. » De fait, Cicéron avait cerné un problème et tenté, avant Auguste, d'y remédier par un retour aux mœurs ancestrales : A. Grilli voit à cet égard dans le *De Republica* un recours à Panétius¹³³⁴ pour pallier la disparition du *mos patrius* et constituer un état digne de l'antique tradition romaine. Il s'agit de former la nouvelle génération à suppléer à la disparition de vrais hommes (*penuria uirorum*) déjà regrettée dans le *De Republica*¹³³⁵.

Dans ce contexte général, comme dans les positions personnelles de notre auteur, une part de mythification n'est pas exclue et va de pair avec une présentation subjective. Ce parti-pris résolument nostalgique s'explique par le recul que donne le temps par rapport au passé, ce qui permet d'éliminer les aspects peu reluisants de celui-ci, par un phénomène d'émondage naturel. De fait, la mémoire collective, qui sélectionne les données, ne conserve que les plus prestigieux éléments. Les souvenirs de Cicéron connaissent le même filtre.

Dans cette reprise partielle de repères du passé, la Grèce occupe évidemment une place privilégiée dans ses choix. Une lettre à Quintus rend solennement compte de la dette que l'orateur a le sentiment d'avoir vis-à-vis de la Grèce : « Je ne rougirai pas, en effet, de le dire, surtout au cœur de cette vie et de ces actes sur lesquels ne peut peser aucun soupçon de

les plus illustres de la cité, aux époques qui furent les meilleures, ont estimé qu'il n'y avait pas pour eux de tâche plus importante et plus belle que de détourner de leurs hôtes et de leurs clients, des nations étrangères qui étaient venues dans l'amitié et l'obéissance du peuple romain, les injustices et de défendre leurs intérêts, *Diu. in Caec.*, 63 » (*ibid.*, p. 142). Selon P. Boyancé, la référence à Caton, au premier ou au second Africain, à Julius, s'insère dans le souci de rappeler les *exempla* des anciens. (Voir H. Roloff, *Maiores bei Cicero*, diss. inaug., Göttingen 1938, p. 114-220 sur les *maiores* et l'empire.)

¹³³²*Ibid.*, p. 144, P. Boyancé citant *Diu. in Caec.*, 67.

¹³³³*Ibid.*, p. 144.

¹³³⁴« Cicero tra Antioco e Panezio », *Stoicismo Epicureismo e letteratura*, p. 289.

¹³³⁵*De Rep.*, V, 1, 2

paresse ou de légèreté : ce que nous sommes devenus, nous le devons à des études, à des sciences et des arts qui nous ont été transmis par les oeuvres et les enseignements de la Grèce¹³³⁶. » L'épistolier s'inscrit dans la continuité d'un héritage issu de la Grèce classique¹³³⁷ et se garde de faire aucune allusion à la Grèce de son époque, ni à ses représentants contemporains, dans lesquels les Romains voyaient plus de marchands et de courtisanes que de philosophes.

Ce phénomène culturel sélectionne à sa guise parmi les éléments du passé et en retient les épisodes les plus éclatants. Ils offrent alors des points de repères glorieux. Ainsi, notre épistolier fait une comparaison (tout à son désavantage) entre Pompée en fuite et Périclès ou Thémistocle, suivie d'un retour sur le glorieux passé des Romains ; il s'exclame alors en rappelant ces jours d'éclat¹³³⁸ : « ainsi fut glorifié le nom de nos ancêtres ». La citation grecque achève, avec le contenu du vers, d'honorer le prestige des anciens. On assiste alors à un double éloge du passé : celui de la citation, celui de la reprise de la citation. Le consentement de notre auteur à cette vénération des pages de gloire de l'histoire est entier et délibéré.

Ainsi s'éclaire d'un jour nouveau l'image notoire d'un Cicéron traditionaliste et farouchement attaché au passé : il s'agit pour lui de puiser dans un fonds réel de faits advenus, de sélectionner les meilleurs et de les faire perdurer selon une perspective d'optimisation. Il rejoint en cela la mentalité de son temps, qui accorde un grand crédit aux événements passés¹³³⁹.

c- Tentative pour minimiser les changements.

Cette prédilection pour le passé peut-elle être sans conséquence dans la perception du présent ? Voilà qui serait surprenant et de fait, notre auteur tend à nier toute évolution.

On assiste de sa part à une atténuation du nouveau par comparaison. L'immense culture de notre auteur non seulement le ramène vers le passé mais, par la connaissance de nombreux faits antérieurs, peut réduire le sentiment de nouveauté. En effet, le recul temporel

¹³³⁶ *Q. fr.*, I, 1, 28 ; t. I p. 212. *Non enim me hoc iam dicere pudebit, praesertim in ea uita atque iis rebus gestis in quibus non potest residere inertiae aut leuitatis ulla suspicio, nos ea quae consecuti sumus iis studiis et artibus esse adeptos quae sint nobis Graeciae monumentis disciplinisque tradita.*

¹³³⁷ Ne différencie-t-il pas dans la même lettre (*ibid.* paragraphe 16 ; t. I p. 206) les Grecs d'aujourd'hui et des grandes heures du passé ? Il invite son frère à ne pas se fier à l'amitié des Grecs qu'il cotoie, mis à part un tout petit nombre qui est digne des Grecs anciens.

¹³³⁸ *Att.*, VII, 11 ; t. V p. 100. **Οὐτῷ ποῦ τῶν προῖσθεν ἐπευκομένα κί ἐὰ ἀνδρῶν.**

¹³³⁹ Ce n'est pas que Cicéron soit guidé par la norme de son temps, bien qu'il ne la dédaigne pas. Voir plus haut.

et intellectuel rapproche des faits contemporains d'autres, plus anciens. Ce faisant, la mémoire, en situant les faits dans une répétition, élimine le nouveau. D'après une consolation que Cicéron adresse à un certain Titius en 46, on devine l'usage qu'il attribue à la mémoire pour ôter au présent son effet saisissant de cruauté : « Or c'est une consolation vraiment tout à fait banalisée certes que celle que toujours nous devons avoir à la bouche et à l'esprit, à savoir : de nous souvenir que nous sommes des hommes (...), et que nous ne saurions refuser de vivre selon la condition dans laquelle nous sommes nés, et de ne pas prendre si péniblement les coups du hasard puisque nous ne pouvons les éviter par aucune résolution, et de songer, en rappelant à notre mémoire ce qui s'est passé pour d'autres, que rien de nouveau ne nous est arrivé¹³⁴⁰. » La mémoire d'antécédents efface donc ce que l'actuel peut avoir de frais en l'assimilant à de nombreux cas antérieurs. Elle présente de nombreux points de comparaison par rapport à une situation dans laquelle on est immergé. L'événement, même bouleversant et unique, perd alors de son unicité et de sa « fraîcheur ».

On peut par conséquent s'interroger sur la notion même de changement, et peut-être la revoir en fonction d'un « point de vue d'en haut¹³⁴¹ », point d'observation élevé au-dessus du temps et des contingences humaines. Celui-ci introduit en effet une mobilité du regard sur le cours du temps plus qu'il n'admet une évolution des choses. Penser le changement implique de dissocier un avant et un après différents l'un de l'autre. Or, puisqu'il est possible de s'élever et contempler les choses depuis l'éternité, que l'on anticipe, Cicéron adopte parfois un point de vue très extérieur au présent et même à toute chronologie¹³⁴². Il semble que le cours du temps se présente de façon égale à ses yeux, qu'il soit accompli ou à venir, et que ce soit son regard qui se déplace sur cet ensemble, plus que le temps qui n'évolue. Ainsi, lorsque le 2 mai 49, il écrit à Atticus pour pronostiquer la chute de César, son propos s'achève sur les espérances qu'il conçoit et qui dépassent la conjoncture où il se trouve : « J'espère que cela adviendra de mon vivant ; bien qu'il soit temps que nous songions désormais à une vie qui

¹³⁴⁰ *Fam.*, V, 16 ; t. VII, p. 231. *Est autem consolatio peruulgata quidem illa maxime, quam semper in ore atque in animo habere debemus, homines nos ut esse meminimus (...), neque esse recusandum quo minus ea qua nati sumus condicione uiuamus neque tam grauiter eos casus feramus quos nullo consilio uitare possimus euentisque aliorum memoria repetendis nihil accidisse noui nobis cogitemus.*

¹³⁴¹ Cette expression est inspirée par les écrits de P. Hadot sur la question, par exemple dans *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, p. 314-316.

¹³⁴² Ce balayage du temps requiert une grande mobilité, mais notre auteur n'en est pas dépourvu, lui qui se glisse aisément dans la psychologie et l'approche d'autrui. N'écrit-il pas dans le *de Amicitia* : « Ainsi pour ma part, quand je relis mon traité, j'ai parfois l'impression que c'est Caton qui parle et non pas moi. » *Itaque ipse mea legens sic adficior interdum, ut Catonem, non me loqui existimem.* (*De Amic.* I, 4).

n'ait pas de fin, et non à la vie limitée¹³⁴³ qui est actuellement la nôtre. Mais si l'événement funeste se produit avant l'heure, il n'y aura point de différence pour moi entre voir les faits de moi-même, et les avoir vu venir bien en avance¹³⁴⁴. » En une phrase, la différence entre voir et prévoir s'abolit. Seul importe le fait que Cicéron a en tête et qu'il envisage en dehors du temps, avec un grand recul par rapport à l'immédiateté¹³⁴⁵.

De plus, si l'on songe que pour Cicéron, le meilleur futur est une reproduction du passé, et notamment des traits glorieux des ancêtres – comme il le rappelle à Antoine dans la *Première Philippique*¹³⁴⁶ - il faudrait sans doute mieux parler d'oscillations que de changement. Avec le recul, l'idéal de retour au passé rejoint un idéal d'atemporalité¹³⁴⁷, extérieur au changement. En définitive, l'idéal selon lui serait une modulation autour de la situation ancestrale. Il existe en effet pour lui une sorte de cycle du temps : le meilleur avenir est un retour au passé. En effet, ce processus de projection prend *in fine* la forme d'une boucle¹³⁴⁸ puisque le grand repère normatif demeure pour Cicéron le passé. Il écrit ainsi à Q. Cornificius une formule remarquable : « Je ne sais ce qui adviendra ; cependant, mon unique espoir est qu'un jour le peuple romain sera semblable à ses ancêtres¹³⁴⁹. » Comment mieux exprimer sa prédilection pour les jours anciens ? Le meilleur futur possible est celui qui

¹³⁴³J. Beaujeu remarque que « la phrase suivante montre que, contrairement à ce qu'on pourrait penser de prime abord, Cicéron ne pense pas ici à son immortalité personnelle, mais à sa renommée posthume (cf *Att.*, XII, 18, 1 : *longum illud tempus cum non ero magis me mouet quam hoc exiguum*) ; ce qui compte pour lui, c'est d'avoir prévu juste, que sa prévision se réalise avant ou après sa mort. », édition des Belles Lettres, tome VI, note 1 p. 266, renvoyant à la p. 74. Ce propos nous semble être très juste, mais ne pas aller jusqu'au bout de ses implications. S'il est égal à Cicéron que l'événement arrive avant ou après sa mort, c'est aussi parce qu'il ne différencie pas ces deux modes d'existence. Certes ce n'est pas son immortalité qui est en jeu, mais plutôt une intemporalité dans laquelle compte plus l'événement que la chronologie. Il ne s'agit donc pas non plus d'une gloire posthume ici, puisqu'aucun regard extérieur n'intervient dans le texte.

¹³⁴⁴*Att.*, X, 8 ; t. VI p. 74. *Id spero uiuis nobis fore ; quamquam tempus est nos de illa perpetua iam, non de hac exigua uita cogitare. Sin quid acciderit maturius, haud sane mea multum interfuerit utrum factum uideam an futurum esse multo ante uiderim.*

¹³⁴⁵A un degré plus abstrait, la faculté de se détacher de l'immédiateté pour voir au-delà dans le temps et le recul caractérise l'ordre sénatorial, appelé par Cicéron *modestus ordo* (*Verr.*, II, 1, 124.), comme le rappelle J. Hellegouarc'h. *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 264 : « La *modestia* apparaît (...) comme l'attitude de l'homme politique qui sait voir, au-delà du résultat immédiat et de la gloire personnelle, l'intérêt véritable de sa patrie ; ainsi se manifeste le rapport entre *modestia* et *prudencia*. Elle convient particulièrement aux membres de l'*ordo senatorius* dont la conception politique repose aux yeux de Cicéron sur un juste équilibre des pouvoirs et repousse tout ce qui est susceptible de rompre cet équilibre. »

¹³⁴⁶*Première Philippique*, XIV, 35.

¹³⁴⁷P.-F. Mourier nous décrit ainsi l'esprit des sénateurs dont Cicéron se rapprocha dans sa jeunesse, notamment le groupe très conservateur des Scévola ; sans doute y retrouvait-il des traditions semblables à celles de sa famille : « dans ces cercles de privilégiés, on vivait dans le souvenir de ce bon temps où les Gracques n'avaient pas encore apporté le ferment de la contestation et du trouble dans la république - un peu, sans doute, comme, sous la Restauration, ces familles nobles, hors du temps et d'un monde en gestation, qu'a dépeintes Chateaubriand ». *Cicéron, l'avocat et la République*, p. 21-22.

¹³⁴⁸Il est fréquent que les extrêmes se rejoignent : Erasme n'a-t-il pas dit de lui : « Nul ne possédait comme lui les vertus qui sont les plus proches des vices. » ? Voir A. Michel et C. Nicolet *Cicéron*, p. 9.

¹³⁴⁹*Fam.*, XII, 22, 1-2 ; t. X p. 48 : *Quid futurum sit plane nescio ; spes tamen una est aliquando populum Romanum maiorum similem fore.*

ressemble le plus au passé. Un gage de sécurité pour l'avenir peut par conséquent être de reprendre au passé un élément qui s'est avéré positif. Le *Pro Murena* offre ainsi un exemple de reprise d'une prière jadis efficace¹³⁵⁰ et dont notre auteur souhaite renouveler les effets.

La nostalgie de Cicéron, dont découlent regret du passé et contrition devant la décadence actuelle, demeure donc pragmatique, loin d'être seulement pathétique. Elle n'exclut pas l'espoir de voir l'avenir ressembler au passé. Cet espoir est sensible dès le 20 janvier 60, dans une lettre à Atticus ; il n'y cache pas sa vision sombre de l'actualité : « De fait, dès que je te résumerai brièvement ce qui s'est passé depuis ton départ, tu ne pourras que t'écrier que la république romaine ne saurait subsister plus longtemps. Car c'est après ton départ, je crois, que la comédie de Clodius a fait son entrée ; y ayant trouvé, à ce qu'il me semblait, l'occasion de rogner la licence et de brider la jeunesse, mon souffle a été violent et j'ai répandu toutes les forces de mon esprit et de mon talent, non point par haine de qui que ce soit, mais dans l'espoir, non de corriger la cité mais de la soigner¹³⁵¹. » Ce n'est donc pas un « vœu pieux » de la part de Cicéron que de souhaiter rapprocher l'avenir du passé. En écrivant « que la république romaine ne saurait subsister plus longtemps », il exprime l'idée d'une limite naturelle, que Rome semble avoir franchie, ce qui la voue à une transformation. Cependant, dans l'expression « non point par haine de qui que ce soit, mais dans l'espoir... » (*non odio..., sed spe...*), le regard devient plus positif et s'oriente vers l'avenir. Il s'agit d'une guérison, non d'une correction, et Cicéron, misant sur les forces propres, se situe comme un simple « catalyseur » de potentiels présents. L'idée de soin présente dans « soigner » (*sanare*) implique que son souhait le plus ardent soit un retour à l'état « normal » de santé qui avait été celui de Rome durant la république – époque mythique de référence pour notre auteur. On ne saurait donc dire qu'il refuse catégoriquement le changement, mais il l'oriente nettement vers une réitération du passé

¹³⁵⁰*Pro Murena*, I, 1 : « La prière que j'adressai aux dieux immortels, juges, selon l'usage et la tradition de nos ancêtres, le jour où, après avoir pris les auspices, dans les comices centuriates, j'ai proclamé l'élection de Muréna au consulat, demandant que ce choix fût pour moi pour le fidèle accomplissement des devoirs de ma magistrature, pour le peuple et la plèbe de Rome un gage de bonheur et de succès, cette prière, je la renouvelle aux mêmes dieux immortels, en faveur du même homme, aujourd'hui qu'il s'agit du maintien de son consulat en même temps que de son salut, pour que vos convictions et vos sentences s'accordent avec les vœux et les suffrages du peuple romain et que votre décision vous assure, comme au peuple romain, la paix, la tranquillité, le calme et la concorde. »

¹³⁵¹*Att.*, I, 18 ; t. I p. 161. *Nam ut ea breuiter quae post tuum discessum acta sunt colligam, iam exclames necesse est res Romanas diutius stare non posse. Etenim post profectionem tuam primus, ut opinor, introitus fuit fabulae Clodianae, in qua ego nactus, ut mihi uidebar, locum resecandae libidinis et coercendae iuuentutis uehemens flauis et omnes profundi uires animi atque ingenii mei non odio adductus alicuius sed spe non corrigendae sed sanandae ciuitatis.*

Dans ces conditions, Cicéron est-il avant-gardiste ou conservateur ? Les images de lui reflétées par la postérité sont contrastées. Entre tradition et nouveauté, l'ambiguïté de Cicéron apparaît dans les images contradictoires que la postérité a données de lui¹³⁵². Voltaire¹³⁵³ voit en lui le Voltaire de la Rome antique, face à la morgue aristocratique d'un Catilina, alors que pour Alexandre Dumas¹³⁵⁴, il représente la bonne conscience bourgeoise qu'a défiée le représentant de la lutte des classes, Catilina.

La vérité de Cicéron se trouve en définitive à la charnière de deux mentalités, traditionnelle et novatrice, quel que soit le domaine étudié. M. Bénabou¹³⁵⁵ remarque le traditionalisme et l'avant-gardisme de notre auteur lorsque celui-ci suggère de relancer la démographie en imposant de nouveau le mariage¹³⁵⁶, préfigurant ainsi la politique d'Auguste. De fait, J. Jehasse¹³⁵⁷ rappelle que dans les changements multiples que connaît la fin de la République, Cicéron a un rôle de contrepoids. On le voit encore dans un aperçu linguistique. Une étude des créations d'un vocabulaire technique en latin par Cicéron permet de constater sa position intermédiaire, entre reprise du passé et innovation. C. Lévy¹³⁵⁸ en fait la démonstration, rappelant que Cicéron a cherché à prolonger l'héritage grec, tout en l'adaptant à une langue et un monde différents¹³⁵⁹ car il ne saurait y avoir de fatalité linguistique¹³⁶⁰; il s'agirait même de dépasser ce stade hellénique, et d'accomplir une tâche semblable à celle du

¹³⁵² Voir en particulier R. Martin, « Présence de Cicéron sur les tréteaux français, ou les métamorphoses d'un grand homme », *Présence de Cicéron*.

¹³⁵³ *Ibid.*, p. 236-8 : En 1752, Voltaire écrit *Catilina ou Rome sauvée* mais précise le 16 septembre dans une lettre au comte d'Argenson : « Mais pourquoi intituler l'ouvrage *Catilina* ? C'est Cicéron qui en est le héros, c'est lui dont j'ai voulu venger la gloire, c'est lui qui m'a inspiré, que j'ai tâché d'imiter, et qui occupe tout le cinquième acte. Je vous en prie, intitulons la pièce Cicéron et Catilina. » La préface de la pièce est un véritable panégyrique de Cicéron dont il dit : « Cicéron aurait pu être un des plus illustres capitaines de son temps » (il se trouva qu'il ne l'a pas voulu) ; il fut « le plus grand philosophe des Romains et leur orateur le plus éloquent » ; il fut aussi un très grand poète, « balançant la réputation de Lucrèce » ; « un gouverneur de province parfait » ; « une âme sensible ». Surtout « il sauva Rome malgré le sénat même », et « prépara sa propre ruine par le service le plus signalé que jamais homme ait rendu à sa patrie ». (p.239) Acte I, sc. 5, Catilina s'écrie : « Quoi! C'est ce plébéien dont Rome a fait son maître ! »

¹³⁵⁴ *Ibid.* p. 244-6 : en 1848, Alexandre Dumas et son fidèle collaborateur Auguste Maquet, écrivent un drame en 5 actes et 7 tableaux autour de Catilina. Cicéron y préconise la charité comme remède à l'injustice sociale et apparaît comme un assassin doublé d'un politicien véreux, alors que le généreux Catilina veut, en justicier, mettre fin aux inégalités et se trouve acculé à une illégalité qui lui répugne par un Cicéron qui souhaite sa mort.

¹³⁵⁵ M. Bénabou, « Pratique matrimoniale et représentation philosophique : le crépuscule des stratégies », *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité*, p.126.

¹³⁵⁶ *Leg.*, 3, 3.

¹³⁵⁷ « Qu'il s'agisse de politique et de morale ou des sciences de la nature, 'le monde' n'est qu'une masse de perdition' abandonnée de la Grâce qu'il faut laisser à l'administration temporelle de César, et livrer à l'investigation méthodique des savants. Dans ce nouvel univers mécaniste, où tout est nombre, poids, mesure, Cicéron peut devenir le garant de la cité terrestre, et son éthique comme son esthétique trouvent à s'exercer. » « Guez de Balzac et Cicéron, dans les premières 'épîtres latines' », *Présence de Cicéron*, p. 163-4.

¹³⁵⁸ « Cicéron créateur du vocabulaire latin de la connaissance : essai de synthèse », *La langue latine langue de la philosophie*.

¹³⁵⁹ *Ibid.*, p. 92, renvoyant notamment au *De Orat.*, III, 24, 95 et au *De Rep.*, V, 1, 2.

¹³⁶⁰ *Ibid.*, p. 93.

*princeps*¹³⁶¹, en donnant réalité à ce qui n'existe que virtuellement pour lors dans la cité de Rome.

Nier les mutations qu'amène le temps serait donc vain, mais les accepter sans la lumière du passé semble impossible à un homme tel que Cicéron. Certes, il est en prise sur le présent ; toutefois, il n'en est pas l'esclave et souhaite le modeler à sa guise. Le passéisme primerait sans doute parce qu'il offre un plus grand recul et que notre auteur est homme de réflexion avant que d'être homme d'action et de vivacité, comme César le fut par exemple. Le « point de vue d'en haut » qu'il adopte ainsi lui permet toutefois d'avoir une ampleur de vue peu commune, voire d'anticiper très à l'avant les phénomènes et leur régulation possible. C'est dans cette perspective de hauteur que se résout selon nous le débat entre conservatisme et avant-gardisme, au-delà de la nette préférence affichée par notre épistolier pour le passé. Le problème se situerait plutôt ailleurs, dans la nécessité d'une confrontation effective avec les changements de son temps.

2- Un consentement à certains changements.

La volonté de continuité de notre auteur comporte apparemment un danger : celui de trop cultiver le passé. Le risque est alors de se scléroser. Cicéron en est-il conscient ? réagit-il avec souplesse ? Mais ce qui est nouveau ne serait-il pas le signe d'une liberté et d'une créativité, sortant de la répétition de ce qui a déjà été¹³⁶² ? Contre toute attente, il semble d'après la correspondance que notre auteur ait fait preuve d'esprit d'innovation et n'ait même pas craint certains retournements spectaculaires, comme son retour à César après Pharsale¹³⁶³.

La preuve que Cicéron est à ses heures un homme de nouveauté, c'est qu'on lui reproche de ne pas respecter la tradition. Ainsi, Metellus Celer blâme dans une lettre Cicéron d'avoir enfreint la « clémence de nos ancêtres » (*clementia maiorum nostrorum*) : « Puisque votre façon d'agir n'a tenu compte ni de la raison ni de la clémence de nos ancêtres, il ne sera

¹³⁶¹ *Ibid.*, p. 93.

¹³⁶² Voir W. James : « Free-will pragmatically means *novelties in the world*, the right to expect that in its deepest elements as well as in its surface phenomena, the future may not identically repeat and imitate the past. » *Pragmatism*, p. 60

¹³⁶³ L'ensemble du *pro Marcello* en est la preuve ; Cicéron y remercie César d'avoir permis à Marcellus, un ancien Pompéien, de regagner l'Italie.

pas étonnant que [tes amis et toi] regrettiez cette situation¹³⁶⁴. » De fait, la clémence est une vertu ancestrale qui fut reprise mais non créée par César¹³⁶⁵. Peu importe ce que Cicéron a fait exactement, ou s'il a effectivement manqué de clémence ; ce qui ressort de cette accusation, c'est qu'il passa pour un novateur. Rappelons que Cicéron se définit lui-même comme un « homme nouveau » face à une mentalité traditionaliste. Pour Cicéron, les *homines novi* forment donc une « secte¹³⁶⁶ ». Il faut reconnaître qu'être issu d'Arpinum ne facilitait guère une ascension politique dans une Rome encore très marquée par les grandes familles et leur dédain pour les municipes. Cicéron préfigure paradoxalement l'ouverture¹³⁶⁷ qui caractérisera l'Empire¹³⁶⁸ et s'oppose résolument aux prérogatives de l'ancienneté prônées par les vieilles familles romaines¹³⁶⁹.

Qu'il ait connu ou même initié des changements est une évidence, notamment dans le domaine politique¹³⁷⁰. Quels sont donc les moteurs des changements auxquels il donne son aval ? Est-ce sous la contrainte ou par une réelle volonté novatrice ?

a- Adaptation à l'inévitable : changements historiques et biologiques.

Vu la perspective globale que nous avons dégagée chez notre auteur, il n'est guère étonnant de constater que c'est plutôt devant un état de fait¹³⁷¹ ou dans son intérêt personnel

¹³⁶⁴ *Fam.*, V, 1, 2 ; t. I p. 111 : *Quae quoniam nec ratione nec maiorum nostrorum clementia administrastis, non erit mirandum si vos paenitebit.*

¹³⁶⁵ J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 262-3.

¹³⁶⁶ Voir *Verr.*, II, 5, 181 : « Identique est notre direction et notre voie ; nous poursuivons la ligne de conduite et les principes de ces hommes. » *Haec eadem est nostrae rationis regio et uia ; horum nos hominum sectam atque instituta persequimur.* J. Hellegouarc'h admet qu'ils représentent l'aspiration de toute classe qui désire se faire dans la cité une place plus conforme à son importance sociale et économique mais nie qu'ils constituent un parti politique proprement dit et juge leur position purement individuelle. *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 483.

¹³⁶⁷ Contre l'emprise des *imagines*, Cicéron ajoute à la *uirtus* traditionnelle la notion d'*industria*, « activité de l'homme public en tant qu'orateur, sénateur et avocat ». Voir les *Verrines*, II, 3, 7 et II, 4, 81 et sur le même thème *Sull.*, 24 ; *Sest.*, 137 ; *Cael.*, 76 ; *Rep.*, I, 1 où Caton l'Ancien sert de modèle de *uirtus* et d'*industria*. J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 478-481.

¹³⁶⁸ Parlant de ce « mépris non déguisé pour les 'Italiens' », C. Nicolet précise à ce sujet : « Il s'étendait d'ailleurs (joint à la morgue aristocratique) jusqu'à un homme comme Cicéron, originaire d'Arpinum, cité qui avait eu la citoyenneté sans suffrage en 306, la citoyenneté complète en 188 ! Cicéron, qui était petit-fils de chevaliers, cousin par alliance de Marius, qui avait été six fois consul, s'entendait traiter de 'nouveau locataire à Rome', ou de 'roi étranger' par un Clodius ou un Torquatus. Ce n'était guère là qu'une manifestation de snobisme, sans grand poids devant la montée de l'influence italienne. Pompée, César, Cicéron lui-même, bientôt Lucius Antonius en 43, puis Octave-Auguste enfin, s'appuieront délibérément sur l'influence grandissante, aux comices, à l'armée, dans les magistratures, sans parler du monde des affaires ou des milieux de l'émigration dans les provinces, des hommes venus de l'Italie tout entière. 'Nous sommes tous des gens de municipes', dit fièrement, en parlant des sénateurs, Cicéron (*Philippiques*, III, 15) à Antoine. » *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 63-64.

¹³⁶⁹ Voir entre autres T. N. Mitchell, *Cicero, the ascending years* (p. 47) et son analyse de l'affection, en dépit de différences politiques, de Cicéron pour Marius, parvenu au consulat alors qu'il était de naissance modeste.

¹³⁷⁰ Voir par exemple B. Rawson, *The Politics of Friendship*, surtout p. 98-114 et 136-138.

qu'il accepte une évolution. Il convient en particulier dans son cas de distinguer les contraintes « extérieures », liées aux mutations du contexte historique, et celles, « intérieures », dues en grande partie à des évolutions biologiques naturelles. Nous nous attacherons à l'un puis l'autre aspect.

Un domaine « extérieur » en particulier pèse sur notre auteur en le mettant devant le fait accompli et des éléments étrangers à sa volonté : la politique, où il se trouve confronté aux agissements d'autrui. Le « point de vue d'en haut » n'est valable que dans une sphère restreinte et strictement intellectuelle¹³⁷². Ailleurs, Cicéron doit plier devant les réalités de son temps et l'unique point d'action qu'offre le présent.

Les revirements politiques de notre auteur, et notamment son retour à César après la défaite de Pompée, ont été suffisamment soulignés pour que notre étude soit brève à ce sujet.

Tempora et mores sont bel et bien liés, comme l'a souligné une célèbre expression cicéronienne¹³⁷³. Au fur et à mesure que les circonstances évoluent, il est utile de s'y adapter et plus qu'un autre, l'homme politique doit être de son temps. Par exemple, Cicéron, avide de triompher, mais freiné par Caton, changea d'opinion quand ce dernier accorda vingt jours¹³⁷⁴ de supplications à son gendre Bibulus, qui ne le méritait guère aux yeux de notre auteur¹³⁷⁵, absolument furieux. Une lettre de César, le priant de ne pas quitter l'Italie pour Malte tant que la guerre en Espagne contre le fils de Pompée n'avait pas pris fin, modifia également nettement sa décision et lui fit suspendre son déplacement jusqu'à ce que ce conflit soit réglé¹³⁷⁶. On le vit également passer d'un pacifisme farouche lors de la guerre civile entre César et Pompée¹³⁷⁷ à un bellicisme tout aussi farouche lorsqu'il s'agit d'affronter

¹³⁷¹ Voir *De Rep.* I, 68. Ainsi un excès entraîne le passage à un état opposé.

¹³⁷² Une évolution intellectuelle est pourtant possible. On le voit, entre autres, dans la rhétorique de notre auteur. Voir E. Castorina, *L'atticismo nell'evoluzione del pensiero di Cicerone*. L'auteur estime que Cicéron était naturellement prolix mais qu'il brida sa verve par un choix stoïcien, qu'ensuite il refusa l'atticisme et y revint finalement, avec plus de maîtrise et de subtilité.

¹³⁷³ On peut, en guise de « preuve par l'inverse », analyser l'attitude de Brutus et Cassius après les Ides de mars comme un anachronisme, face à l'individualisme des temps. « ...il est évident que certains, comme Brutus et Cassius, se trompaient entièrement d'époque et de public, invoquant la 'constitution des ancêtres' et la liberté retrouvée devant une foule insensible à la tyrannie de César et reconnaissante de ses 'bienfaits'. » De fait, « Les journées enfiévrées qui suivirent les Ides de Mars avaient vu (...) une débandade universelle de tous les partis et de toutes les factions, chacun jouant un jeu serré mais aveugle entre les diverses forces en présence, les magistrats en charge, les meurtriers (eux-mêmes pour la plupart magistrats), le Sénat, l'armée et les vétérans, enfin la plèbe urbaine. Tout le monde négociait avec tout le monde, cherchant surtout à préserver sa mise. » Claude Nicolet, *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 465.

¹³⁷⁴ Cette durée de surcroît égalait le record de Jules César, qui avait bénéficié du même privilège pour ses victoires en Gaule en 55. Ceci rejoint nos conclusions sur la durée significatrice.

¹³⁷⁵ *Att.*, VII, 2, 6-7 ; t. V p. 48.

¹³⁷⁶ *Att.*, X, 9, 1 ; t. VI p. 80-81.

¹³⁷⁷ *Att.*, VII, 14, 3 ; t. V p. 114, *Att.*, VIII, 11D, 7 ; t. V p. 206, *Att.*, VII, 5, 4 ; t. V p. 63, *Fam.*, XVI, 12, 2 ; t. V p. 117.

Antoine¹³⁷⁸. Enfin, les occasions où le jugement d'Atticus influença et modifia le sien sont nombreux¹³⁷⁹.

A défaut d'admettre et de prôner avec cœur le changement, Cicéron ne peut que le constater comme lorsque par exemple il signale l'évolution d'un peuple : selon lui, les Grecs de son époque sont censés être moins vertueux et dignes de confiance que les anciens Grecs. Lui dont nous avons mesuré la profonde culture grecque met ainsi en garde son frère¹³⁸⁰ contre les Grecs qu'il peut rencontrer lors de son proconsulat en Asie en 59. La sagesse personnelle de notre auteur l'amène donc à réviser ses jugements en fonction de la réalité de son temps. En dépit de ces adaptations personnelles, il ne renonce pas à générer lui-même des évolutions. Comme nous l'avons constaté auparavant, il essaie toujours d'aller vers une amélioration. Il tente ainsi d'influencer les césariens, et même César, ainsi que cela apparaît dans une lettre à Atticus : « si je rends meilleur jusqu'à César, sur lequel souffle des vents très favorables en ce moment, est-ce que je nuis tant à la république¹³⁸¹ ? » Une continuité demeure donc ici, au-delà d'un revirement politique majeur : le service de l'Etat. Son rapport au changement est donc plus complexe qu'il n'y paraît : il le refuse globalement mais il sait l'accepter, voire l'encourager.

Cicéron se montre même parfois très favorable au changement, lorsque la situation lui paraît le requérir. Mieux vaut dépasser le passé, s'il est mauvais ou inadapté, et créer du nouveau. Ainsi, en politique, comme le rappelle A. Grilli¹³⁸², dans le *proemium* du Livre II du *De Divinatione*, le but désormais est de préparer la génération montante, qui cherche - ou devrait chercher - à sortir des guerres civiles, par une solide formation morale, non plus tirée de la « tradition des anciens» (*mos maiorum*), désormais délabrée, mais de l'exercice de la vertu philosophique. D'autre part, dans le domaine intellectuel Cicéron effectue un travail fondamental d'adaptation de la langue latine à l'expression d'idées nouvelles pour elle, particulièrement en philosophie¹³⁸³. Par ces actions diverses et conjuguées, il espère apporter une contribution utile à ses contemporains.

¹³⁷⁸ *Fam.*, X, 27, 1 ; t. X p. 189, *Fam.*, X, 6, 3 ; t. X p. 187, *Brut.*, II, 5, 1 ; t. V p. 272.

¹³⁷⁹ Voir par exemple *Att.*, IX, 10, 3 *sed ea quae scripsisti me tardarunt et auctoritas maxime tua.* « mais ce que tu m'as écrit m'a fait tarder, ainsi que ton autorité. »

¹³⁸⁰ *Q. Fr.*, I, 1, 16 ; t. I p. 206

¹³⁸¹ *Att.*, II, 1, 6, t. I p. 177. *Si etiam Caesarem, cuius nunc uenti ualde sunt secundi, reddo meliorem, num tantum obsum rei p. ?*

¹³⁸² « Cicerone tra Antioco e Panezio », *Stoïcismo Epicureismo e letteratura*, p.284 .

¹³⁸³ Voir C. Lévy, « Cicéron créateur du vocabulaire latin de la connaissance : essai de synthèse », en particulier p. 93-96.

C'est donc dans un contexte social qu'apparaît en particulier la nécessité d'évoluer ; on voit que cela est tout aussi vrai dans le cas de l'amitié dans le *De Amicitia*¹³⁸⁴ : « celui qui n'a ni les mêmes goûts que son ami ni un caractère capable de s'adapter au sien ne peut être ni fidèle ni stable. » La faculté d'adaptation semble obligatoire pour suivre le cours du temps¹³⁸⁵, surtout en amitié ; le même constat s'impose si l'on examine la conduite de notre auteur dans le jeu politique. Cicéron consent donc à des changements et sait même s'adapter à des accélérations du temps et à de véritables innovations lorsqu'elles sont dans son intérêt¹³⁸⁶.

Intérêt et situation de fait obligent donc notre auteur à prendre en compte le changement extérieur ; cependant, un autre fait, plus ténu et subtil s'introduit en lui souvent contre son gré et l'oblige à une évolution : l'âge¹³⁸⁷. Notre auteur plie devant cet état de fait. Il s'agit d'une notion temporelle très importante dans notre corpus. L'évolution d'une personne au cours du temps oblige Cicéron à accepter pleinement la nature.

Il est vrai que l'âge produit irrémédiablement ses effets. Par exemple, il modifie insensiblement le goût ; ce fut le cas pour Isocrate même en rhétorique. Au début de la *Lettre à Philippe*¹³⁸⁸, Isocrate dit ne plus employer la même variété que quand il était jeune et

¹³⁸⁴ *De Amic.*, XVII, 63.

¹³⁸⁵ On trouve d'autres exemples d'alliance entre une vertu de souplesse et une vertu plus rigide, comme l'explique J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p.290 : « Or la *moderatio* est inséparable de la *grauitas* : les seuls représentants authentiques de la *grauitas* sont donc ceux qui, conciliant la *pristina seueritas* avec les vertus de *comitas*, *facilitas*, *humanitas* ont su adapter la rigueur antique aux réalités politiques de la fin de la République tout en se gardant des excès démagogiques ».

¹³⁸⁶C. Nicolet nous présente un panorama précis de la famille de notre auteur et des aspirations auxquelles il pouvait prétendre. Certes Cicéron respecta les délais réglementaires d'accession aux magistratures et charges religieuses, mais il précipita quelque peu le cours normal des choses au fil des générations. Il en ressort que Cicéron n'hésite pas à bousculer le rythme attendu de l'ascension sociale dans son propre intérêt. « Son père était resté chevalier, pour raisons de santé sans doute. (...) Ses grands-parents étaient alliés à la *gens* Maria (le célèbre Marius et son frère) et il était aussi lié par la parenté aux *Aelii Tuberones*. Son grand-père avait joui de l'amitié d'Aemilius Scaurus (qui comptait beaucoup d'amis à Arpinum). Personne ne lui contestait cela, et, s'il s'en était tenu à la préture, son fils serait normalement devenu consul sans la moindre opposition du groupe étroit des *nobiles*, c'est à dire des hommes de famille consulaire. Mais il voulait aller jusqu'au sommet et se mit sur les rangs pour le consulat dès le courant de l'année 65. » *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 404.

Notons que la société romaine, certes rigide, admettait des formes de créativité à l'intérieur de ses cadres. Ainsi, J. Andreau a montré la relative marge de manœuvre possible à l'intérieur de liens hérités ou établis de longue date lorsqu'il s'agit de choix financiers. Alors, la parenté ou l'amitié ne prime pas nécessairement. Sans doute est-ce aussi dû à l'absence de tradition en la matière à l'époque, puisque les questions d'argent avaient occupé peu de place aux siècles précédents. « Activité financière et liens de parenté en Italie romaine », dans *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, E.F.R., 129, p. 497-500.

¹³⁸⁷ Tous les auteurs de biographie se heurtent à ce problème, qu'A. Trollope énonce particulièrement bien : *To expect a man to be the same at sixty as he was at thirty, is to suppose that the sun at noon shall be graced with the colours which adorn its setting*. Et l'auteur de souligner l'influence décisive des circonstances et occasions sur ses choix *Life of Cicero*, p. 19-20.

¹³⁸⁸ *Lettre à Philippe*, V, 27-28.

préférer désormais exposer les faits eux-mêmes. Parlant du style recherché il affirme : « J'estime qu'il ne convient ni à mes quatre-vingt-quatorze ans, ni en général à ceux dont les cheveux sont blancs, de pratiquer encore cette manière¹³⁸⁹. » Le lent passage du temps crée nécessairement des goûts différents pour chaque période de la vie. Ainsi s'opère une forme de conciliation entre évolution et continuité. Les deux notions ne sont pas nécessairement antagonistes, comme le montre un passage du *De Senectute*¹³⁹⁰ déjà cité, où l'on voit les effets imperceptibles mais certains du temps.

Dans cette évolution progressive, on peut distinguer certaines phases. L'inévitable évolution du corps détermine en grande partie un changement des mentalités à chaque âge de la vie.

Une lettre manifeste même de façon remarquable cette réduction d'un individu à son âge, comme si la marge de manœuvre était faible à l'intérieur de chacune de ces catégories. Le 24 mai 44, devant le délabrement de la république, Cicéron en vient à regretter que les Ides de mars aient eu lieu¹³⁹¹. Plus loin, il reprend tous les avantages et les événements positifs que l'assassinat a empêché d'advenir, pour ajouter ensuite : « ... j'étais¹³⁹² tellement en faveur auprès de lui - que les dieux veuillent bien le perdre, même mort - que, pour mon âge, puisque la mort d'un maître ne nous a pas libérés, ce maître n'était pas à fuir. » J. Beaujeu¹³⁹³ traduit plus explicitement « un homme de mon âge », mais nous préférons rester proche de cette remarquable expression « pour notre âge », (*nostrae aetati*), qui réduit pratiquement l'homme son âge. On voit alors clairement combien chaque tranche d'âge, indépendamment des individus, a son devoir et sa norme. Par une personnification, « l'âge » (*aetas*) incarne l'individu. Cicéron pose donc des catégories souples liées à la tranche d'âge à laquelle on appartient. Pour chacune existe une convenance et il importe de rester attentif à cette forme de « statut » pour souscrire au *decus*. Examinons par conséquent les caractéristiques des deux phases majeures de la vie : la jeunesse et la vieillesse.

¹³⁸⁹ *Ibid.*, XII, 2-3

¹³⁹⁰ *De Senectute*, II, 38. « Je reçois mes amis, je viens assidûment au sénat, je fais avancer des affaires auxquelles j'ai réfléchi beaucoup et longtemps ; pour y veiller, j'ai recours aux force de l'âme, non du corps. Si je ne pouvais suffire à la tâche, mon lit de repos me recevrait tout occupé à méditer sur cela même que je ne pourrais plus accomplir, mais ma vie passée fait que je le peux. Car celui qui vit toujours dans ces études et ces travaux ne perçoit pas le temps où la vieillesse se glisse en lui. Ainsi l'âge insensiblement s'appesantit, et la vie, au lieu de se briser soudain, s'éteint avec le temps... »

¹³⁹¹ Il écrit à Atticus : « L'arbre a été coupé, non arraché ; et ainsi, tu vois comme il fructifie. » *excisa enim est arbor, non euulsa ; itaque quam fructicetur uides, Att.*, XV, 4, 1-4 ; t. IX p. 140.

¹³⁹² *ita gratiosi eramus apud illum - quem di mortuum perduint !- ut nostrae aetati, quoniam interfecto domino liberi non sumus, non fuerit dominus ille fugiendus, Att.*, XV, 4, 1-4 ; t. IX p. 141.

¹³⁹³ Belles Lettres tome IX p. 141.

Avant d'entamer cette étude, une réserve s'impose toutefois : il serait vain de vouloir dissocier hermétiquement les catégories d'âges pour un homme de mesure tel que Cicéron. Certes, tenir compte de la maturité de chacun et ne pas penser les individus comme des entités abstraites est un gage d'humanité réaliste, mais n'est-il pas contraire à la philosophie de réduire chaque individu à son âge physique et de créer de larges catégories qui rassemblent des personnes pourtant très différentes ? Notre auteur n'écrit-il pas dans le *De Senectute* en parlant d'Appius, dont l'âge recevait tous les honneurs souhaitables : « Comme le jeune homme en qui se trouve quelque chose du vieillard, de même j'approuve le vieillard, en qui je trouve quelque chose du jeune homme¹³⁹⁴. » Aux périodes imposées par le corps, l'esprit apporte donc un élément de modulation. L'œuvre de Cicéron et en particulier la correspondance fait état, de façon discrète, de ces différentes phases de la vie¹³⁹⁵, globalement caractérisées comme « la jeunesse » et « la vieillesse » en raison de ces éléments de tempérance.

Quels traits sont donc propres à la jeunesse ? et en fonction de ces spécificités, quel en est le meilleur usage ? Elle se caractérise avant tout par sa vivacité. Un détail amusant d'une lettre à Papirius Pétus nous informe des conceptions de Cicéron sur cet âge, même s'il avoue avoir été plus tempéré lui-même. En évoquant un banquet auquel il a pris part, il glisse un aveu :

« Ecoute¹³⁹⁶ le reste. A droite d'Eutrapelus, Cythéris¹³⁹⁷ s'est allongée. C'est donc dans ce genre de banquet¹³⁹⁸, dis-tu, qu'est le grand Cicéron

Que les Grecs contemplaient, dont le visage captivait leur visage...

¹³⁹⁴ *De Senectute* II, 37, « Quatre fils dans la force de l'âge, cinq filles, une grande maison, de grandes clientèles obéissaient à Appius, qui était aveugle et vieux. (...) Il gardait non seulement l'autorité, mais aussi le pouvoir absolu sur les siens ; les esclaves le craignaient, les enfants le respectaient, à tous il était cher ; dans cette maison, la coutume et la discipline paternelles gardaient leur verdeur. C'est ainsi que la vieillesse est noble, lorsqu'elle se défend elle-même, garde ses droits, ne se vend à personne, et jusqu'au dernier souffle domine sur les siens. »

¹³⁹⁵ Cicéron aurait-il eu connaissance du passage de la *Rhétorique* d'Aristote (12, 16, 1389 b) dans lequel celui-ci décrit le caractère de l'homme vieux ou d'âge mûr, ou jeune, disant de ce dernier qu'il aime rire et plaisanter ?

¹³⁹⁶ *Fam.*, IX, 26 ; t. VII p. 144. *Audi reliqua. Infra Eutrapelum Cytheris accubuit. « In eo igitur » inquis « conuiuio Cicero ille 'quem aspectabant, cuius ob os Grai ora obuertebant sua ?' ».* Non mehercule suspicatus sum illam adfore. Sed tamen ne Aristippus quidem ille Socraticus erubuit cum esset obiectum habere eum Laida. « Habeo » inquit, « non habeor a Laide » (*Graece hoc melius ; tu, si uoles, interpretabere*). Me uero nihil istorum ne iuuenem quidem mouit umquam, ne nunc senem.

¹³⁹⁷ Notons que dans la *Deuxième Philippique* (XXV, 61), Cicéron raconte avec indignation comment Antoine parcourait l'Italie en compagnie de Cytheris, « sur le sein bien sûr et dans les bras de ta petite comédienne », *in sinum quidem et in complexum tuae mimulae*.

¹³⁹⁸ Pour le lien entre banquets et sexualité, voir « Comic food and food for comedy », D. Gilula, dans *Food in Antiquity*, p. 388. L'auteur écrit que « A banquet was a place where sex was an appropriate ingredient of the meal, and vice versa, where food provided the necessary condition for sex. 'Sans Cérès et Liber Vénus est froide », *Sine Cerere et Libero friget Venus* wrote Terence (*Eun.*, 732). »

Par Hercule, je n'avais pas le soupçon qu'elle serait présente. Mais pourtant, même le grand et le socratique Aristippe ne rougit pas alors qu'on lui avait reproché que Lais le possédait. 'C'est moi qui possède Lais, et non pas elle qui me possède.' (En grec c'est mieux ; toi, si tu veux, tu traduiras). Or moi, rien de ces histoires-là¹³⁹⁹ ne m'a jamais troublé, même dans ma jeunesse, à plus forte raison maintenant dans ma vieillesse¹⁴⁰⁰. »

Cicéron semble avoir fait exception à l'âge bouillant de la jeunesse. Dans la vieillesse, qu'il estime plus calme généralement, il ne s'est guère rattrapé. L'expression « à plus forte raison maintenant dans ma vieillesse » le montre bien. Cet âge adouci les impulsions et les passions naturellement.

La jeunesse aurait donc un sang plus vif et l'esprit plus léger que l'âge mûr. Ne nous y trompons pas ; cet élan n'est pas assimilé à un travers chez Cicéron. C'est aussi pour notre auteur l'âge de l'apprentissage intellectuel par excellence, si l'on se reporte au *De Finibus*. Dans ce livre, à Caton qui fait remarquer que Lucullus est doué, mais encore bien jeune, Cicéron répond : « Je le vois bien, dis-je ; mais, si jeune qu'il soit, il faut dès à présent l'imprégner d'une culture qui lui permettra, après que son esprit <encore> pénétrable l'aura absorbée, d'aborder mieux armé de plus grandes choses¹⁴⁰¹. » La jeunesse est une période privilégiée pour apprendre et même la seule si l'on en croit le propos de l'Epicurien, qui, dans le même dialogue¹⁴⁰² philosophique, affirme : « Il ne faut donc pas dire d'Epicure qu'il n'est pas savant : les vrais ignorants sont ceux qui se croient obligés d'apprendre jusqu'à la vieillesse des choses qu'il est honteux de ne pas avoir apprises quand on était enfant. » Il existe donc un temps pour tout, et la jeunesse concilie une phase de formation et des aspects plus débridés. Voilà qui constitue son charme et sa fragilité.

¹³⁹⁹ Voir P. Grimal, *L'amour à Rome*, en particulier chapitre V, « Amours en liberté », p. 119-153.

¹⁴⁰⁰ Il semble que le point de vue de Cicéron soit assez proche en la matière de celui d'Aulu-Gelle lorsqu'il écrit (I, 6, 1) : « si nous pouvions vivre sans épouses, Quirites, assurément nous éviterions tous cette chose pénible. Mais comme la nature a voulu que nous ne puissions ni vivre agréablement avec elles, ni, sans elles, tout simplement vivre, nous devons songer plutôt à notre salut permanent qu'au plaisir d'un instant », citation reprise par C. Nicolet dans *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 109. Sur ce point, on peut opposer Cicéron à César, comme le fait P. Boyancé dans *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 162. « Cicéron était un homme d'une vie réglée ; il avait eu une jeunesse studieuse, toute dominée par le désir d'arriver, mais d'arriver par une carrière régulière, rectiligne, celle de l'avocat. On ne lui connaît pas d'aventure amoureuse et lui-même a dit un jour que rien de cela ne l'avait tenté. César était un homme de plaisir, passionné de toutes les jouissances. Il courait sur sa prime jeunesse et sa fréquentation, en Asie, du roi Nicomède des bruits que Cicéron colportait avec la délectation d'un homme de bien. Et on ne comptait plus ses liaisons avec les femmes les plus en vue, par exemple celles de Crassus et de Pompée, qui devaient être ses associés au triumvirat. »

¹⁴⁰¹ *De Finibus*, Livre III, II, 9-III, 10. *Video equidem, inquam, sed tamen iam infici debet iis artibus quas, si, dum tener est, combiberit, ad maiora ueniet paratior.*

¹⁴⁰² *Ibid.*, Livre I, 72.

La jeunesse en effet, temps de formation selon Cicéron, ne présente donc pas la garantie de la maturité. Ce point de vue se manifesta particulièrement à l'égard du futur Octave. Cicéron fait part à Atticus de ses réserves quant au jeune Octavien dès le 9 ou 10 juin 44 : « Quel crédit accorder à son âge, à son nom, à son hérédité, à son *instruction*, voilà qui est d'une grande importance¹⁴⁰³. » On voit que le paramètre de l'âge est le premier qui apparaisse et compromette la confiance possible, sensible dans « faire confiance » (*credere*) ou peu après, le 3 ou 4 novembre, dans le verbe *confidere* quand il dit de lui : « Je ne fais pas confiance à son âge, j'ignore dans quelle intention il agit¹⁴⁰⁴ ». Chaque âge appelle donc à une relation différente, due à une compétence différente et Cicéron ne se borne pas à parler de l'Homme en général. La jeunesse est en effet susceptible de naïveté, du fait de son manque d'expérience. C'est pourquoi Cicéron est très surpris de l'audace de ce jeune homme. Le 2 ou 3 novembre 44 il écrit : « Vois son nom, vois son âge. Et voilà qu'il me demande de prime abord de s'entretenir avec moi en secret soit à Capoue, soit non loin de Capoue ; c'est en tout cas puéril, s'il pense que cela peut avoir lieu en cachette¹⁴⁰⁵. » Tenons-nous en à l'opinion générale de notre auteur sur cette période de la vie car en l'occurrence, il n'est pas certain qu'Octave ait été si puéril. Néanmoins, notre épistolier a bien conscience des fragilités des jeunes gens. La recherche d'un *decus* vaut pour la jeunesse elle-même. Comment trouver la voie qui lui est la plus adaptée ?

Une remarque du *De Officiis*¹⁴⁰⁶ souligne la difficulté propre à cet âge et ce qu'il faut avoir à l'esprit quand on cherche alors le convenable : « mais il faut avant tout définir qui nous voulons et quels nous voulons être et en quel genre de vie ; or ce choix est de tous le plus difficile. C'est en effet au seuil de la jeunesse, au moment où le jugement est le plus faible, c'est alors que chacun se fixe à lui-même ce genre d'emploi de sa vie, dont il s'est le plus épris. Aussi se trouve-t-il engagé dans quelque genre déterminé de carrière et de vie, avant d'avoir pu juger lequel est le meilleur. » Comment mieux marquer la fragilité de la jeunesse par rapport à l'âge mûr ? Le jugement est alors moins formé et l'expérience, réduite. C'est pourquoi cette période doit être abordée avec précaution par ceux qui la vivent et leurs aînés. Cicéron n'essaya-t-il pas de conseiller les jeunes Césariens ?

¹⁴⁰³ Att., XV, 12 ; t. IX p. 187-188. *Sed quid aetati credendum sit, quid nomini, quid hereditati, quid kathxhsei magni consili est.*

¹⁴⁰⁴ Att., XVI, 9 ; t. X p. 89. *Non confido aetati, ignoro quo animo.*

¹⁴⁰⁵ Att., XVI, 8 ; t. X p. 87. *Vide nomen, uide aetatem. Atque a me postulat primum ut clam colloquatur mecum uel Capuae uel non longe a Capua ; puerile hoc quidem, si id putat clam fieri posse.*

¹⁴⁰⁶ *De Officiis*, Livre I, XXXII, 117.

Est-ce à dire que la vieillesse est comblée d'avantages ? et quelles sont les attitudes qui lui conviennent ? Cicéron se montre à la fois lucide et humain dans ses jugements sur le temps qui passe et marque les personnes. Ces qualités sont trop exigeantes pour que l'appréhension de la vieillesse ne soit pas elle aussi pondérée, mais il ne semble pas que pour notre auteur les ans ne comportent que des avantages. La vieillesse ne possède pas la richesse, le dynamisme et la diversité de la jeunesse. Cicéron la présente souvent comme un poids et une limite, ce qui n'exclut pas une vocation propre puisqu'elle apporte une paix inconnue du jeune âge.

Un âge avancé est en effet une épreuve pour la liberté personnelle, puisqu'il fait obstacle au dynamisme et à l'autonomie, physique et même morale. Dès 49, Cicéron s'ouvre dans une lettre à Atticus : « Voilà, voilà ce qui m'a trompé ; et, pour dire vrai, l'âge, qui désormais se déporte des fatigues longtemps endurées vers la tranquillité, m'a amolli par le charme de la vie domestique¹⁴⁰⁷. » Dans ce « qui désormais se déporte » (*deuexa*) apparaît toute la fatale passivité qu'amène la vieillesse, que l'on imagine aisément ici entraînée vers une routine confortable.

A cette baisse de tonus se joint aussi une décadence esthétique, qui, malgré des apparences superficielles, est une remise en cause profonde de l'identité. En effet, une remarque faite à Atticus nous montre une vision saisissante et quelque peu shakespearienne avant la lettre de la succession des âges de la vie, que Cicéron voit comme une superposition de masques et donc de rôles, le dernier étant le plus hideux. « Pourquoi donc me promènerais-je, moi, masqué comme un personnage de théâtre ? N'est-il pas assez repoussant, le personnage de la vieillesse elle-même¹⁴⁰⁸ ? » Sans doute un état immuable de l'être perdure-t-il sous ce masque, mais Cicéron insiste ici sur la charge pénible que celui-ci lui impose. Si l'on songe à l'importance du regard extérieur que nous avons mise au jour précédemment, on mesure la douleur désabusée que le vieillissement suscite en lui.

Sa *persona*, dont nous avons vu qu'il la constituait si soigneusement, en est altérée. Peu à peu, il faut abandonner son être même. Cette dépossession, Cicéron choisit de la vivre dans la paix et un détachement philosophique. La correspondance nous montre que cette

¹⁴⁰⁷ *Att.*, IX, 10 ; t. V p. 272. *Haec, haec me feefellerunt ; et, ut uerum loquar, aetas iam a diuturnis laboribus deuexa ad otium domesticarum me rerum delectatione molliuit.*

¹⁴⁰⁸ *Att.*, XV, 1 ; t. IX p. 133. *Quid est autem cur ego personatus ambulem ? Parumne foeda persona est ipsius senectutis ?*

tranche de vie se caractérise par un état d'esprit : quiétude et orientation vers la mort. C'est essentiellement sous forme de limites que la vieillesse marque une existence¹⁴⁰⁹. Durant l'année 44, plusieurs lettres témoignent de l'idée que Cicéron se fait de son âge, ainsi que des exigences et prérogatives qu'il lui vaut. La vieillesse a en effet droit à certains ménagements selon lui. Le 26 avril, il évoque dans une lettre à Atticus la possibilité de gagner le camp de Brutus, ce qu'il qualifie de « chose haïssable et inappropriée pour notre âge¹⁴¹⁰ ». Certaines activités, notamment militaires, lui paraissent incompatibles avec la vieillesse, qui s'achemine doucement vers la mort. Les armes lui semblent en effet plus que tout réservées à la jeunesse. C'est à juste titre, puisque nous avons vu que cette partition découlait essentiellement d'une différence de condition physique. Ainsi, le 14 mai 44, Cicéron avoue à Atticus être plongé dans le désarroi à l'idée que, si Sextus Pompée avance avec une armée, il y aura la guerre, et qu'il lui sera impossible de rester neutre. Faudra-t-il donc qu'il s'engage ouvertement et rejoigne un camp militaire ? Cette perspective suscite une répulsion immédiate : « Plutôt mille fois mourir, surtout à cet âge¹⁴¹¹ ! » Cicéron, qui n'a jamais été un guerrier, l'est d'autant moins que ses forces l'abandonnent, et le signifie avec un emportement sensible dans l'adverbe « mille fois » (*milliens*). La vieillesse est donc pour notre auteur un temps qui se doit d'être privilégié car il se tourne vers l'essentiel. Le trépas n'est pas loin et l'homme sage s'y prépare. Cet « entraînement à la mort » est très visible lorsque, le 8 mai 44, après un temps d'espoir, il apprend que Brutus se prépare à l'exil. « Or pour nous, c'est un autre port¹⁴¹², plus proche de cet âge, que nous avons en vue ; assurément, j'aurais préféré m'y transporter tandis que que notre Brutus aurait été florissant et la république bien établie ; mais de nos jours vraiment, comme tu l'écris, pas de choix. De fait¹⁴¹³, tu m'accordes que notre âge répugne à la vie de camp, surtout dans une guerre civile¹⁴¹⁴. » C'est loin du fracas des armes qu'une vie

¹⁴⁰⁹ Souvenons-nous également que la société romaine avait un profond respect pour les vieillards. On voit ainsi Brutus (*Att.*, XVI, 7, 5 ; t. X p. 38) ne pas oser conseiller un homme de l'âge de Cicéron et toute Rome être choquée que le sénat accorde de si grands honneurs au jeune Octavien (*Br.*, I, 15, 7 ; t. XI p. 163).

¹⁴¹⁰ *Att.*, XIV, 13 ; t. IX p. 107. *res odiosa et aliena nostris aetatibus*

¹⁴¹¹ *Att.*, XIV, 22 ; t. IX p. 131. *Milliens mori melius, huic praesertim aetati*. Notons le léger paradoxe que peut susciter la deuxième partie de la phrase. Si la mort lui est à ce point indifférente et qu'il dédaigne le peu de vie qui lui reste, pourquoi ne pas périr aussi bien sur un champ de bataille ?

¹⁴¹² J. Beaujeu dans sa note de l'édition des Belles Lettres rappelle ici que « le juriste Ser. Sulpicius Rufus était partisan de la conciliation » et renvoie pour appuyer ses dires à *Att.*, XV, 7. Il nous paraît cependant fort possible que cette image du port désigne une fois de plus, comme si souvent dans les *Tusculanes*, la mort, ce qui expliquerait très bien qu'il soit *propior*, plus près de son âge que de celui de Brutus.

¹⁴¹³ Le lien avec la phrase précédente est sous-entendu : la mort dont il parle, ce « port », aurait eu lieu au combat.

¹⁴¹⁴ *Att.*, XIV, 19 ; t. IX p. 122. *nos autem alium portum propiorem huic aetati uidebamus ; in quem mallet equidem peruehi florente Bruto nostro constitutaque re publica ; sed nunc quidem, ut scribis, non utrumuis. Adsentiris enim nostram aetatem a castris, praesertim ciuilibus, abhorrere.*

doit s'achever et, s'il n'en fut pas ainsi de sa propre existence, Cicéron n'hésite pas à revendiquer hautement cette tranquillité pour les jours de l'affaiblissement.

Il est donc inévitable qu'une scission s'opère entre une jeunesse optimiste et une vieillesse orientée vers le trépas et aigrie par les ans. Le 11 mai 44, tandis que Cicéron conclut¹⁴¹⁵ de la situation qu'on s'orienté vers la guerre, les questions et exclamations multipliées, les phrases lapidaires et la citation de vers tragiques manifestent sa profonde émotion¹⁴¹⁶. C'est pour lui l'occasion de glisser une remarque sur son âge : « Il me faut lire plus souvent *Caton l'Ancien*¹⁴¹⁷, que je t'ai envoyé ; de fait, la vieillesse me rend plus amer ; tout m'échauffe la bile. Mais moi, *j'ai vécu* ; que les jeunes avisent¹⁴¹⁸ ! » La volonté de retrait par rapport à la nouvelle génération est extrêmement claire. Pour Cicéron, le parfait grec marque nettement un achèvement : la vie est derrière lui et comme il y a un temps pour tout, ce n'est pas à lui, vieillard, de participer aux luttes politiques et militaires¹⁴¹⁹. En acceptant son âge, il accepte les activités qui lui conviennent, ce qui ne signifie pas un renoncement total : sa dernière lutte, joute oratoire, avec Antoine le montre suffisamment.

Dans cette « philosophie du quotidien », on peut se demander où commence la philosophie et où s'achève le simple bon sens. Faut-il nécessairement les dissocier ? La réflexion de fond de notre auteur nous paraît laisser une trace certaine dans l'humour qu'il conserve. C'est là une preuve de recul et une forme de « point de vue d'en haut » sur la situation. Ainsi, Cicéron perçoit la différence entre les deux époques de vie d'autant mieux qu'il se remémore la vision qu'il avait des plus âgés lorsqu'il était jeune. Imputant parfois son pessimisme à son âge il rapproche, non sans humour, son attitude de celle des hommes qui étaient vieux dans sa jeunesse. Dans les tourments de la guerre civile, le 2 ou 3 mai 49, tandis que César combat les Pompéiens en Espagne et que Pompée se prépare à l'affrontement en

¹⁴¹⁵Att., XIV, 21 ; t. IX p. 129.

¹⁴¹⁶Ibid. p. 129. « Mais pour moi il ne fait aucun doute que la situation s'orienté vers la guerre. De fait, elle a été dirigée avec un esprit d'homme, et la résolution d'un enfant. Qui de fait n'a pas vu cela : subsiste un héritier au trône ? Mais quoi de plus absurde ?

'Craindre l'un, ne pas voir l'autre avec crainte...'

Bien plus, en ce moment même, que de faits ... *quelques peu étranges* : la propriété de Pontius à Naples possédée par la mère d'un tyrannicide ! »

¹⁴¹⁷P. Boyancé signale que L. Alfonsi voit dans le *Cato Maior* « une mise au point de tous les problèmes qui ont tourmenté sa vie, ou même la synthèse de son attitude la plus mûrie en face de l'existence elle-même » (*Il pensiero ciceroniano nel De Senectute*, dans *Studi litterati in onore di Emilio Sentini*, Palerme, 1955, p. 5-20), *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 70.

¹⁴¹⁸Att., XIV, 21 ; t. IX p. 129. *Legendus mihi saepius est 'Cato Maior' ad te missus ; amariorem enim me senectus facit ; stomachor omnia. Sed mihi quidem bebivtai ; uiderint iuuenes !*

¹⁴¹⁹Toutefois, dans les faits, grâce à son art oratoire, sans doute moins sujet à un affaiblissement avec le temps, il finit par reprendre le combat contre Antoine.

Grèce, notre auteur écrit à M. Célius Rufus pour lui confier ses appréhensions. Si la république est rétablie, il espère y trouver sa place, mais sinon, il s'apprête à vivre dans un désert¹⁴²⁰. « Mais pour moi, peut-être suis-je en plein délire prophétique, et toute la situation aura-t-elle une meilleure fin. Je me souviens en effet du désespoir de ceux qui étaient vieillards quand j'étais jeune homme. Pour moi, peut-être que maintenant je les imite et que je montre le défaut de l'âge. Je souhaiterais qu'il en soit ainsi. Mais pourtant¹⁴²¹... » En définitive, la conscience d'appartenir à la classe d'âge des aînés modère son jugement et lui laisse espérer qu'un autre point de vue soit possible, ainsi qu'une issue plus riante. Une évolution psychologique, liée à l'expérience, l'usure du temps et le vieillissement sont donc choses lucidement acceptées par notre auteur¹⁴²².

Par conséquent, la stabilité parfaite, même si elle semble un idéal de Cicéron, s'avère impossible dans l'existence humaine. La nécessité de l'évolution¹⁴²³ s'impose de façon pratique et biologique. Encore faut-il distinguer les ruptures brutales¹⁴²⁴ et les mutations en douceur. Quels sont en effet, dans les étapes décisives d'une évolution, les critères à retenir ? Comment repérer les changements ? Dans le *De Officiis*, Cicéron insiste lui-même sur la nécessité de toujours différencier les différents degrés : « Autrement en effet il est impossible

¹⁴²⁰*Solitudines* est le mot qu'il emploie exactement.

¹⁴²¹*Fam.*, II, 16 ; t. VI p. 79. *Sed ego fortasse uaticinor et haec omnia meliores habebunt exitus. Recordor enim desperationes eorum qui senes erant adulescente me. Eos ego fortasse nunc imitor et utor aetatis uitio. Velim ita sit ; sed tamen...*

¹⁴²²Réciproquement, y aurait-il un semblable parcours pour les lecteurs en fonction de leur âge ? Il est remarquable que Cicéron soit particulièrement apprécié par des lecteurs d'un certain âge, et que Quintilien et Sénèque estiment que l'admiration pour Cicéron soit une preuve de maturité. J. Chomarat, « Sur Erasme et Cicéron », *Présence de Cicéron*, p. 121.

¹⁴²³Même dans le langage, la nouveauté s'impose à chaque mot ; l'acte d'écrire, dans sa créativité est lui-même un renouvellement perpétuel sur un fond linguistique relativement stable. E. Benveniste, reprenant Chomsky, qui voit la langue comme production, explique ce point de vue en ces termes : « Or tout homme invente sa langue et l'invente toute sa vie. Et tous les hommes inventent leur propre langue sur l'instant et chacun d'une façon distinctive, et chaque fois d'une façon nouvelle. Dire bonjour tous les jours de sa vie à quelqu'un, c'est chaque fois une réinvention. A plus forte raison quand il s'agit de phrases, ce ne sont plus les éléments constitutifs qui comptent, c'est l'organisation d'ensemble complète, l'arrangement original, dont le modèle ne peut pas avoir été donné directement, donc que l'individu fabrique. Chaque locuteur fabrique sa langue. » Ainsi différencie-t-il la sémiotique, où ce qui compte c'est d'avoir un sens, et la sémantique, où le sens reste lié au contexte. « Structuralisme et linguistique » = *P.L.G.* 2, 1, p.18-19 et 21.

¹⁴²⁴Un des aspects positifs des événements « irréguliers » dans une continuité est leur caractère exceptionnel, que Cicéron ne dédaigne pas toujours. Cicéron rappela avec fierté que lorsqu'en 57 le consul P. Lentulus fait faire un *senatus-consulte* appelant au vote pour son retour, cette mesure n'avait été prise que trois fois auparavant dans l'histoire de Rome. Claude Nicolet, *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p.398-9, citant *Post reditum in senatu*, 24.

de maintenir le progrès qu'éventuellement on a fait vers la vertu¹⁴²⁵. » Comment mesurer une progression si l'on n'établit pas des critères précis ?

La philosophie de Cicéron est-elle une acceptation passive de changements qui s'imposent à lui ou conserve-t-elle une combativité dans l'espoir que ces mutations soient elles-mêmes réversibles ?

b- Vigilance dans la perception des changements.

Cicéron ne peut donc pas exclure totalement le changement. Le conçoit-il pourtant systématiquement comme un acquis définitif et irréversible ou comme provisoire ? Il nous semble au contraire que son esprit, loin de se contenter d'une acceptation passive et résignée, reste en éveil afin de demeurer conscient des mutations qui se produisent. Cette connaissance est déjà une première forme de maîtrise. Ne nourrirait-elle pas un espoir de revenir au passé, dans la mesure du possible ?

Nous venons de constater qu'aux yeux de Cicéron, certains changements sont acquis et définitifs. Cependant, la perception qu'il en a est variable. Parfois la mutation est imperceptible et la prise de conscience, soudaine. Une évolution graduelle est quelquefois sensible. Il arrive que notre auteur note une évolution de son goût, qui peut modifier jusqu'à des comportements habituels, sans qu'il puisse dater exactement le changement. Lorsqu'il le remarque, celui-ci est déjà bien ancré et il ne reste plus qu'à le constater – bien qu'il ne s'agisse pas nécessairement d'éléments extérieurs comme le comportement d'autrui. Il constate ainsi sa propre évolution dans une lettre à Quintus Paconius (?) Lepta, fin janvier ou début février 45. Cicéron avoue rester à Rome pour plusieurs raisons. Tullia vient d'y accoucher et il est retenu par quelques affaires ; à cela s'ajoute une modification dans ses goûts : « Et pardieu, je ne suis plus aussi itinérant que j'en avais l'habitude ; mes bâtiments me charmaient, ainsi que le repos : ma maison¹⁴²⁶ est propre à ne le céder à aucune de mes

¹⁴²⁵ *De Officiis*, Livre III, IV, 16-17. Parlant de Scipion, d'Aristide et d'autres, il dit que « personne d'entre eux en effet ne fut sage de la manière dont nous voulons qu'on entende le sage ; ni non plus ceux qui eurent la réputation et le nom de sages, M. Caton et C. Laelius, ne furent des sages, et pas même les sept illustres, mais du fait de la pratique des devoirs 'moyens', ils portaient certaines ressemblances et apparences de sages. C'est pourquoi il n'est pas permis de comparer ce qui est véritablement beau, avec l'utile qui lui serait opposé, et il ne faut jamais comparer ce que nous disons beau communément, que pratiquent ceux qui veulent passer pour gens de bien, avec des intérêts ; et il nous faut tout autant défendre et sauvegarder ce beau qui échoit à notre entendement, qu'il le faut aux sages pour ce qu'on appelle au sens propre et qui est véritablement le beau. »

¹⁴²⁶ Il s'agit de sa maison de Rome, par opposition à ses *uillae*.

propriétés¹⁴²⁷. » Le « je ne suis plus aussi itinérant que j'en avais l'habitude » (*non tam sum... quam solebam*) exprime la rupture d'habitude avec netteté. Cicéron apprécie désormais la sédentarité et évoque à l'imparfait de durée la longue étendue de temps à laquelle il met fin par une nouvelle pratique, qui apparaît, elle, au présent. Aucune trace n'apparaît ici (sous forme de date, de période temporelle ou de simple complément de temps) d'un point précis de rupture, bien qu'elle ait eu lieu. De loin en loin, l'épistolier mesure les évolutions et dresse de petits bilans, non qu'il ait prise sur eux, mais simplement pour demeurer lucide.

De là naît une évaluation de la qualité du changement intervenu. Celui-ci est-il modeste ou important ? temporaire ou irréversible ? Ainsi, dans une lettre à C. Cassius Longinus Cicéron vante Dolabella, qui a sévèrement puni les agitateurs et notre auteur espère qu'un terme définitif a ainsi été mis à l'aggravement progressif de la situation. Notre épistolier commente ainsi les circonstances et les bienfaits de cette action vigoureuse. « En effet, ce mal propre à Rome se répandait et était tellement renforcé chaque jour que pour ma part, je me défiais de Rome et de la tranquillité romaine, mais il a été si bien jugulé que j'ai l'impression que nous devrions être désormais pour toujours à l'abri tout au moins de ce danger particulièrement ignoble¹⁴²⁸. » On voit que pour lui, le temps a un effet d'accumulation par la répétition, mais que ce phénomène peut aussi être entravé par un événement particulier, qui pose une limite définitive. Que la suite ait donné tort à ses dires importe peu. Seule compte pour nous la perspective de notre auteur, qui précise lui même qu'il s'agit d'une impression (*uideamur*) et que ce danger-là du moins semble avoir été évité. La réflexion de Cicéron dans un autre domaine nous aidera à affiner notre point de vue. Pour ce qui est de la sagesse et de la vertu, le *De Officiis* pose une gradation entre les différents sens auxquels l'on entend le beau. Il existe en effet un état absolu¹⁴²⁹ et un état « moyen¹⁴³⁰ », dont se contente longtemps

¹⁴²⁷ *Fam.*, VI, 18 ; t. VII p. 270. *Et mehercule non tam sum peregrinator iam quam solebam ; aedificia mea me delectabant et otium ; domus est quae nulli mearum uillarum cedat.*

¹⁴²⁸ *Fam.*, XII, 1 ; t. IX p. 115. *Manabat enim illud malum urbanum et ita corroborabatur cotidie, ut ego quidem et urbi et otio diffiderem urbano, sed ita compressum est ut mihi uideamur omne iam ad tempus ab illo dumtaxat sordidissimo periculo tuti futuri.*

¹⁴²⁹ *De Officiis*, Livre III, III, 13. « ce beau, entendu au sens propre et véritable, se trouve chez les seuls sages et ne peut jamais être séparé de la vertu, tandis que chez ceux en qui la sagesse n'est pas parfaite, ce n'est pas, assurément, ce beau parfait en soi, qui peut se trouver, en aucune manière, mais ce sont des ressemblances du beau. »

¹⁴³⁰ *Ibid.*, 14-15 : « De fait, ces devoirs dont nous dissertons dans ces livres, les Stoïciens les appellent 'moyens' ; ce sont des devoirs courants et d'une application étendue : beaucoup y atteignent, du fait d'un bon naturel et du progrès dans l'étude. Quant à ce devoir que les mêmes auteurs nomment 'droit', il est parfait et achevé et comme ils disent encore : 'il comporte toutes les mesures' et, en dehors du sage, il ne peut échoir à personne. Mais, lorsqu'un acte a été accompli, où se manifestent les devoirs 'moyens', il paraît être le comble de la perfection, pour cette raison que le vulgaire ne se rend généralement pas compte de ce qui s'écarte de la perfection et que dans la mesure où il s'en rend compte, il pense que rien n'a été omis ; c'est la même chose qui arrive pour les

le vulgaire, qui n'a pas conscience de la véritable beauté, vertu ou sagesse. « Aussi, une fois instruits par les connaisseurs, renoncent-ils aisément à leur avis. » On voit donc qu'il existe des caps décisifs dans la connaissance, qui, une fois franchis, ne souffrent plus de retour en arrière. Ces prises de conscience permettent de réguler le rythme des évolutions et de le rendre moins abrupt.

L'attitude de notre auteur nous semble donc se situer souvent dans une progression intermédiaire entre de franches étapes et une évolution imperceptible, grâce à cette vigilance philosophique. Celle-ci, demeurant toujours aux aguets et attachée à l'observation du quotidien, se caractérise par sa modération. Ainsi peut s'opérer une évolution « par palier », qui présente un rythme naturel. Tantôt la mutation est légère, tantôt elle connaît une accélération et franchit un seuil important, mais jamais elle ne prend de forme radicale et révolutionnaire chez notre auteur. Plusieurs domaines témoignent de ce type de changement, qui n'est guère spectaculaire et tranché, mais conforme à la vérité du quotidien. Cicéron a connu une évolution dans ses écrits, entre autres dans ses textes politiques¹⁴³¹. Certes, il défend les institutions républicaines et les lois ancestrales. Il n'en est pas moins ouvert à des aménagements quand ils s'avèrent nécessaires¹⁴³², même si l'on ne peut le dire réformiste et novateur d'un point de vue politique¹⁴³³. Il est probable qu'il ait connu également une véritable évolution philosophique¹⁴³⁴. Cette évolution existe aussi dans le domaine de la

poèmes, pour les peintures et pour bien d'autres objets : les non-connaisseurs sont charmés, et vantent des oeuvres qui ne méritent pas d'être vantées, pour ce motif, je crois, qu'il peut s'y trouver quelque chose de bien, de nature à séduire les ignorants qui, en même temps, sont incapables de juger de ce qu'il y a de défectueux dans chaque chose. »

¹⁴³¹ A. Grilli remarque qu'entre le *De Oratore* et le *De Republica*, il existe une continuité de thèmes et de problèmes, déterminés par l'évolution politique. Dans le *De Oratore*, Cicéron veut encore former la jeunesse à l'idéal concret de l'orateur, qui comme le rhéteur de Démosthène, dominerait la situation politique. Après la rédaction de cet ouvrage, les événements se précipitent et l'horizon politique s'assombrit, si bien que Cicéron est amené à un rappel au devoir désespéré, conservant l'idéal lumineux mais demeuré théorique du cercle des Scipions. « Cicerone tra Antioco e Panezio », *Stoïcismo Epicureismo e letteratura*, p. 282-3.

¹⁴³² Ainsi, la notion de *princeps* affleure très tôt selon A. Michel et C. Nicolet. Au sujet du premier grand discours politique de Cicéron, *Pro lege Manilia*, prononcé quatre ans avant la conjuration de Catilina et dans lequel Cicéron conseillait de donner d'immenses pouvoirs militaires à Pompée afin que celui-ci puisse vaincre Mithridate, ils écrivent : « En célébrant Pompée, Cicéron esquisse déjà certains traits de son propre personnage. La cité dans laquelle il vit est malade. Les institutions traditionnelles ne suffisent pas à la préserver. Il faut qu'une autorité vertueuse, garantie par l'accord des citoyens, vienne les protéger. » Il pourrait pourtant paraître surprenant, à première vue, que Cicéron prône un *princeps* dans le contexte républicain. Nous n'examinerons pas davantage cette vaste question du *princeps*, nous contentant de souligner sa nouveauté. *Cicéron*, p. 34.

¹⁴³³ E. Narducci juge illusoire le réformisme de Cicéron, tel qu'il apparaît dans le *Pro Sestio*. Une preuve en serait même le succès de César auprès des propriétaires d'ordres inférieurs, car il admettait plus aisément leur progression dans les magistratures et le sénat. *Modelli etici e società : un'idea di Cicerone*, p. 67.

¹⁴³⁴ Dans « Cicerone tra Antioco e Panezio », A. Grilli voit chez Cicéron une évolution. En particulier, selon lui (p. 285-286), Antiochos disparaît progressivement de l'horizon cicéronien, au profit de Panétius. Certes, l'académicien Antiochos avait pu lui même changer, sans autant qu'on puisse dire avec Cicéron qu'il était *germanissimus Stoicus* (Ac. 2, 43, 132). Cette évolution de Cicéron s'expliquerait aussi par une convergence

rhétorique¹⁴³⁵. Sa sagesse le préserve toutefois des à-coups et de l'excès. Une mutation dans les emplois sémantiques de Cicéron nous paraît à cet égard révélatrice. Nous nous y attacherons tout particulièrement car la correspondance, lieu de liberté, en est le terrain d'observation privilégié. J. Hellegouarc'h montre ainsi une transformation du mot *pauci* dans le vocabulaire cicéronien¹⁴³⁶. Rappelant que chez César et Tite-Live, *pauci* désigne les patriciens extrémistes, qui s'opposent aux progrès des plébéiens, il note que « l'usage de Cicéron est conforme à celui des autres auteurs. » et poursuit : « Par conséquent, au début de sa carrière, lorsqu'il se pose en adversaire de la *nobilitas*, les *pauci* en constituent la partie la plus opposée aux autres ordres¹⁴³⁷, celle qui accapare les plus hautes charges¹⁴³⁸, qui se livre avec le plus d'activité à la corruption des jugements et à la dévastation des provinces et qui, de ce fait, soutient en Verrès l'un des siens¹⁴³⁹. Elle est dominée par la famille des Metelli à laquelle appartiennent les principaux de ses membres. C'est dire que, dans ce cas, *pauci* est à peu près équivalent de *nobilitas*, mais le mot souligne l'hostilité du groupe, non seulement aux *equites*, mais même au reste de l'ordre sénatorial¹⁴⁴⁰. » C'est précisément dans la correspondance que J. Hellegouarc'h¹⁴⁴¹ trouve le tournant décisif dans l'emploi de ce mot. « Dans une lettre de 51, *pauci* exprime le groupe de la *nobilitas* qui est le plus vivement ennemi de César et dont fait partie L. Domitius Ahenobarbus. (...) Ce n'est qu'après le retour d'exil que *pauci* s'applique couramment aux triumvirs ainsi qu'à leurs soutiens : Clodius, Gabinius¹⁴⁴² et une lettre de 59 nous montre que c'est la formation du premier triumvirat qui a

progressive entre les écoles post-platoniciennes et stoïciennes. De plus, la large ouverture de Panétius, qui s'adressait à tous et s'intéressait au *bios praktikos* avec plus de souplesse qu'Antiochus, ainsi que le changement de situation éthico-politique expliqueraient que Cicéron soit passé, entre 52 et 44 de l'influence d'Antiochus à celle de Panétius (*ibid.*, p.288). A. Grilli (*ibid.*, p. 288) juge que dès l'*Hortensius*, Cicéron juge insuffisants les remèdes préconisés par Antiochus, simples rappels au devoir politique, alors qu'il prépare une nouvelle forme d'éducation pour la génération nouvelle, visant à substituer au *mos maiorum* l'*arété* des philosophes, sous l'influence de l'académicien Philon. « Cicerone tra Antiocho e Panezio », *Stoicismo Epicureismo e letteratura*, p. 281-291.

¹⁴³⁵Voir P. Laurens, « Cicéron, maître de la *breuitas* », *Présence de Cicéron*. Il cite notamment (p. 34) l'exemple de l'*Orator* de près de 10 ans postérieur au *De Oratore*, qui montre une réflexion mûrie, d'autant plus que les critiques adressées par la jeune génération l'obligent à compléter et préciser sa pensée. Du premier au second ouvrage, il n'y a pas de reniement mais « désormais l'ampleur du style *copiosus*, qui soulève l'admiration, retient moins Cicéron que la véhémence qui remue les cœurs. » De plus, P. Laurens rappelle (p. 40) que « dans la 'dernière manière de Cicéron' la critique est bien d'accord pour déceler une nette évolution vers la fougue démosthénienne ». Cela est sensible dans le *Pro Ligario*.

¹⁴³⁶ *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 445.

¹⁴³⁷ *Verr.*, II, 5, 181.

¹⁴³⁸ *Verr.*, II, 1, 155.

¹⁴³⁹ *Caecil.*, 70 ; *Verr.*, I, 36 ; II, 1, 155 ; 3, 145 ; 5, 126-127.

¹⁴⁴⁰ *Verr.*, I, 36 ; II, 3, 145. Dans le *Pro Cluentio*, ce sont aussi les *pauci* qui sont hostiles aux *equites*, selon cet auteur.

¹⁴⁴¹ *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p.446.

¹⁴⁴² *Fam.*, I, 8, 3 (t. III p. 22-23).

provoqué cette modification dans l'emploi du mot par Cicéron¹⁴⁴³ ; encore est-il remarquable qu'après le meurtre de César, *pauci*, qui prend alors la nuance laudative signalée au début de ce paragraphe, désigne ses meurtriers. » Les événements modèlent donc la perception que Cicéron a de la société. Plus exactement, sa propre évolution dans le cadre social conditionne sa vision et sa terminologie. J. Hellegouarc'h le met également au jour dans la notion de *nobilitas*¹⁴⁴⁴. Le changement s'opère donc de façon ténue, puis brusquement perceptible – soudaineté qu'atténue la connaissance de cette lente maturation.

A côté de ces évolutions irréversibles existent des situations plus floues. La vigilance d'une conscience aux aguets possède alors un autre avantage : l'ouverture à un possible retournement ; parfois, Cicéron ne tient pas à durcir ses positions et à dresser un bilan tranché, consentant à entretenir la fluctuation. Peut-être est-ce dans l'espoir d'un retour au passé ?

En effet, le détour peut être un moyen de test et de validation. En faisant varier une chose, on éprouve sa valeur. Tous les changements n'étant pas immuables, Cicéron use de la souplesse possible au cours du temps pour tester virtuellement la qualité d'un choix. Il examine ainsi une option puis son contraire pour en éprouver la validité. Par exemple, le 2 mars 49, Cicéron attend des nouvelles de Brindes et écrit¹⁴⁴⁵ à Atticus, soi-disant pour passer le temps¹⁴⁴⁶, mais aussi pour demander conseil et affermir sa résolution. Suivra-t-il Pompée si ce dernier quitte l'Italie ? Certes, notre auteur devance¹⁴⁴⁷ l'objection de son ami ; mieux vaut être sûr d'une réalité avant d'anticiper la réaction qu'elle suscitera. Tant que le départ de Pompée n'a pas eu lieu, il serait vain de le traiter comme un fait. Mais aussitôt Cicéron avoue son incertitude. « Et sache qu'en même temps ma résolution vacille, celle-là qui semblait désormais suffisamment fixe. Ils ne sont pas appropriés à ma personne, les modèles qui t'agrèent. De fait, quel acte jamais posé par ces gens pour la république fut d'aventure saillant ? ou qui réclame d'eux aucune action digne de louange¹⁴⁴⁸ ? » Un premier type de repère tient donc à la norme d'autres autorités morales, mais ne convainc pas l'épistolier. Après avoir souligné que traverser la mer ne constitue en rien pour lui une gloire, surtout quand elle prépare une guerre meurtrière, il aborde le problème de son deuxième point de

¹⁴⁴³ *Att.*, II, 9, 1 ; t. I p. 230-231.

¹⁴⁴⁴ J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p.437-8.

¹⁴⁴⁵ *Att.*, VIII, 14 ; t. V p. 213-216.

¹⁴⁴⁶ Voir notre étude des fonctions épistolaires.

¹⁴⁴⁷ Voir notre étude de l'anticipation dans le chapitre I de notre quatrième partie.

¹⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 215. *Et simul scito labare meum consilium, illud quod satis iam fixum uidebatur. Non mihi satis idonei sunt auctores ii qui a te probantur. Quod enim unquam eorum in re publica forte factum exstitit ?*

référence : son lien personnel et affectif à Pompée : « Mais il n'est qu'un homme pour m'émouvoir, car en accompagnant sa fuite, il me semble devoir être son associé dans le recouvrement de la République¹⁴⁴⁹. » Ce deuxième aspect contredit évidemment le premier point de vue évoqué. Le problème est de pondérer judicieusement chaque critère.

Le changement alors devient test des référents ; Atticus, le conseiller et alter ego, se voit confronté à des volte-face, dont on apprend qu'elles cherchent moins à être prises en considération qu'à servir d'épreuve à la validité de la décision initiale. Cicéron explique ainsi sa stratégie à son ami, dont il imagine qu'il lui demande : « Tu changes donc tant de fois d'avis¹⁴⁵⁰ ? ». Il esquisse une réponse tout aussi fictive : « Moi, avec toi je parle comme avec moi-même. Or, qui ne dispute avec lui-même du moins au sujet d'une affaire si importante ? En même temps, je désire provoquer ton opinion : si elle persiste, afin d'être plus assuré ; si elle a changé, pour tomber d'accord avec toi¹⁴⁵¹. » Nous avons commenté plus haut ce passage en montrant combien le maniement des données sous différents angles peut produire finalement un renforcement des positions de notre auteur. La versatilité aboutit, au soulagement de Cicéron, à l'absence de changement, acquise et éprouvée, mais ce détour n'a pas été vain.

Une possibilité s'avère fréquente chez notre auteur : le changement, même radical, peut être, par un phénomène cyclique, un retour à une situation antérieure¹⁴⁵². Dans un exemple extrême, on peut même assister à une sorte de recreation du temps, puisque Cicéron évoque une possible « renaissance ». Le retour d'exil est en effet une pensée si chère à sa mémoire qu'il l'appelle **pal iggenesian** « Les lettres¹⁴⁵³ de mes amis m'appellent au triomphe, chose que, à mon avis, à cause de cette *renaissance*, nous ne devons pas négliger. » Certes l'étape est nette et décisive, mais est-ce encore une nouveauté puisqu'elle correspond à un retour en arrière ?

¹⁴⁴⁹*Ibid.*, p. 215. *Sed me mouet unus uir, cuius fugientis comes, rem publicam recipentis socius uideor esse debere.*

¹⁴⁵⁰*Ibid.*, p. 215. *Totiensne igitur sententiam mutas ?*

¹⁴⁵¹*Ibid.*, p. 215. *Ego tecum tamquam mecum loquor. Quis autem est tanta quidem de re quin uarie secum ipse disputet ? Simul et elicere cupio sententiam tuam : si manet, ut firmior sim ; si mutata est, ut tibi adsentiar.*

¹⁴⁵²L'attitude de notre auteur face à la religion est significative à cet égard : Cicéron veut soutenir et revivifier l'ancienne religion romaine, sans doute en la liant davantage à l'éthique. R. J. Goar, *Cicero and the State Religion*, p. 109.

¹⁴⁵³*Att.*, VI, 6 ; t. IV p. 240. *Amicorum litterae me ad triumphum uocant, rem a nobis, ut ego arbitror, propter hanc pal iggenesian nostram non neglegendam.*

Le changement a donc sa place chez notre auteur, non que celui-ci y soit globalement favorable, mais parce qu'il y voit parfois son intérêt ou ne peut faire autrement que de l'accepter : les circonstances politiques et sa condition physique l'y acculent. Une actualisation ne s'impose-t-elle pas de toute façon pour que le passé reste vivace¹⁴⁵⁴ ? L'évolution prend alors diverses formes, plus ou moins radicales et durables. Le « point de vue d'en haut » a en effet tendance à minimiser les modulations par le recul qu'il octroie. La philosophie du quotidien de Cicéron est donc prise entre une stabilité défendue de façon intellectuelle, et une mobilité pragmatique¹⁴⁵⁵. Ces deux aspects n'ont rien d'étonnant chez lui ; nous les avons maintes fois rencontrés, malgré leur antagonisme. De plus, cette souplesse semble un bienfait, voire une nécessité pour un esprit philosophique. C'est la preuve de sa perpétuelle ouverture.

Il est pourtant un domaine où cette conciliation est difficile : l'identité de l'individu, qui dure obligatoirement sous la même forme pour être reconnue et mue inévitablement. La question du changement nous amène donc ultimement à une analyse de ce qui fait le cœur de la personnalité et de ce qui demeure à sa surface. La question philosophique du même et de l'autre se pose de façon cruciale dans la correspondance.

3- Maintenir l'identité en dépit des changements.

Partisan de la stabilité, Cicéron admet cependant des changements multiples dans leur ampleur comme dans leur rythme. Ce point est une nouvelle preuve de sa souplesse et sa capacité d'adaptation. Toutefois, ceci ouvre un nouveau problème car la pensée du changement conditionne l'identité même d'un être. Quels sont donc les repères immuables de l'identité ? Peut-on les trouver dans des biens extérieurs, dans une stabilité relationnelle ou dans une continuité narrative¹⁴⁵⁶ ? Dans la lignée des travaux de P. Ricoeur, nous explorerons une dialectique entre un *idem* qui demeure le même et un *ipse* qui se fait nouveau. L'équilibre se maintient à travers des actes importants, comme la promesse, qui pose que dans l'avenir on

¹⁴⁵⁴ On en voit un exemple remarquable dans le fait que Cicéron avait entrepris de faire connaître aux Romains la culture des Grecs anciens, et d'acclimater une tradition séculaire au « monde nouveau » de l'époque. *De Fin.*, I, 7.

¹⁴⁵⁵ Ce terme est ici à prendre dans tous les sens possibles. W. James oppose en effet le pragmatique, ouvert au futur et aux mutations, au rationaliste, ancré dans des certitudes issues d'un « passé éternel ». Selon cet auteur en effet, les vérités sont en continuel devenir et se précisent à l'infini, suivant un processus de mutation permanent. *Pragmatism* p. 107-108. Voir plus loin pour notre étude de l'avenir dans la correspondance.

¹⁴⁵⁶ La lettre en serait le support de choix.

sera tel qu'au jour où l'on promet et garantit l'immutabilité de l'identité¹⁴⁵⁷, mais aussi le caractère, c'est-à-dire la marque distinctive d'un individu¹⁴⁵⁸.

Distinguer l'identité suppose de savoir dépasser l'éphémère et le contingent pour reconnaître ce qui dure et constitue profondément la personne. Un argument sophistique avait en effet affirmé qu'une assertion comme « tu es assis » est tantôt vraie, tantôt fausse. Elle ne saurait donc constituer une caractéristique de la personne. Aristote¹⁴⁵⁹, lui, rapprocha la notion d'identité de celle de temps. Etre cohérent avec soi-même c'est être le même aujourd'hui qu'hier et que demain. Comme nous l'avons déjà vu, mais encore plus dans ce cas, la continuité temporelle fonde la cohérence logique. Sur elle repose la définition du Même. Encore nous faut-il distinguer les piliers¹⁴⁶⁰ de cette continuité derrière les multiples facettes que dévoile le quotidien. Existent-ils derrière la nécessaire évolution de l'individu que nous venons de constater ?

a- Le passé personnel comme repère interne.

Dans la logique de continuité qui est la sienne, Cicéron tient à rester ce qu'il fut, ou plutôt par une volonté d'optimisation qui le caractérise, à conserver les meilleurs attributs qu'il a acquis un jour et à honorer l'héritage dont il est porteur. On pourrait donc parler de liberté « cadrée » par des éléments antérieurs.

Le passé personnel, s'il est bien défini et source de fierté, offre une référence essentielle (même si elle est subjective) dans le choix du présent. Il forme donc un point de repère, activé grâce à la mémoire¹⁴⁶¹, par rapport auquel il convient de ne pas déroger. Notre

¹⁴⁵⁷ Voir P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, notamment p. 140-143. De là provient la notion de responsabilité, ou « d'autonomie » en termes kantien : on se situe par rapport à une règle, une obligation qui sert de repère.

¹⁴⁵⁸ *Ibid.*, p.144. « Les caractères correspondent à l'ensemble des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu humain comme étant le même. »

¹⁴⁵⁹ *Cat.*, 5, 4 a 23sq.

¹⁴⁶⁰ Ce sont ce qu'A. Oksenberg-Rorty et D. Wong appellent les *central traits* de l'identité, dont certains critères sont *the degree to which it is difficult for a person to change the trait (which is often a function of its temporal persistence), the degree of its social ramification, the extent to which the trait affects the way the person is categorized and treated by others, the extent to which it is dominant in situations that require coping with stress or conflict, the degree to which it is appropriated as important in that the person regards herself as radically changed if the trait is lost or strongly modified.* « Aspects of Identity and Agency », *Identity, Character and Morality*, p. 19-20.

¹⁴⁶¹ Il convient à cette égard de rappeler ce que J. - P. Vernant a écrit sur la mémoire (« Aspects mythiques de la mémoire et du temps », *Mythe et pensée chez les Grecs*, p.110 et p. 109) : « La mémoire est une fonction très élaborée qui touche à de grandes catégories psychologiques comme le temps et le moi. Elle met en jeu un

auteur tâche par conséquent d'honorer son passé. Ainsi, le 27 mai 44, Cicéron écrit à Atticus depuis Tusculum et lui dit sa volonté de rester à la hauteur de ce qu'il a été à Rome. La période est extrêmement troublée et il s'attend à ce que son avis soit sollicité sans qu'il sache encore quelle sera sa position. Tandis qu'à Rome Antoine réorganise l'Etat à sa guise sous couvert de légalité, une séance va avoir lieu au sénat, afin d'attribuer des fonctions provisoires à Brutus et à Cassius. Hirtius, qui en a prévenu Cicéron, lui déconseille de s'y rendre et de s'exposer au danger. Notre auteur affirme que, quand bien même il n'y aurait aucun danger, c'est la vue d'Antoine qui lui répugne. Néanmoins sa décision ne semble pas prise en fin de lettre. Il n'a pas déterminé ce qu'il veut être et faire en cette occasion. Les questions laissent subtilement planer le doute, soit qu'elles n'aient pas de verbe, soit que ceux-ci puissent être au subjonctif délibératif. « Que si, comme tu l'écris, il y a Lucius Antonius contre Décimus Brutus, et les autres contre nous, pour ma part que faire ? ou comment me comporter¹⁴⁶² ? » Dans cette indécision, demeure un critère de référence : honorer le passé et les valeurs qu'il représentait. « A la vérité, j'ai décidé, pour maintenant en tout cas, de rester loin d'une ville où non seulement j'ai connu l'apogée, avec la plus haute dignité, mais aussi l'asservissement, non sans quelque dignité ; et je n'ai pas tant résolu de quitter l'Italie¹⁴⁶³, sujet dont je délibérerai avec toi, que de ne pas venir là-bas¹⁴⁶⁴. » Certes, une réserve est introduite quant à la durée de cette position : « pour maintenant en tout cas » ; mais le souvenir reste un critère de conduite.

Le principal est de ne pas déroger à sa propre vie, et de conserver le souvenir de ce que l'on est¹⁴⁶⁵ et surtout de ce que l'on fut¹⁴⁶⁶. La notion-clef alors cultivée est la *constantia*, à la fois constance temporelle et cohérence logique¹⁴⁶⁷. Afin de manifester cette force de la mémoire, comment ne pas citer à ce sujet une formule remarquable de la *Deuxième*

ensemble d'opérations mentales complexes, avec ce que cette maîtrise comporte d'effort, d'entraînement et d'exercice. »

« Aux diverses époques et dans les diverses cultures, il y a solidarité entre les techniques de remémoration pratiquées, l'organisation interne de la fonction, sa place dans le système du moi et l'image que les hommes se font de la mémoire. » Ces propos sont cités par C. Baroin au début de sa thèse (*Mémoires Romaines*).

¹⁴⁶² *Att.*, XV, 7 ; t. IX p. 177. *Quod si, ut scribis, L. Antonius in D. Brutum, reliqui in nostros, ego quid faciam aut quo me pacto geram ?*

¹⁴⁶³ On remarque que notre auteur reste étroitement associé à un lieu, comme nous l'avons montré dans notre première partie. De plus, en faisant allusion à différents moments du passé, Cicéron en profite pour faire quelques retouches et justifications. Ses volte-face entre Pompée et César ne lui sont guère agréables à rappeler. Le passé de référence, passé de souvenir subjectif, n'est pas nécessairement réaliste.

¹⁴⁶⁴ *Ibid.*, p. 177. *Mihi uero deliberatum est, ut nunc quidem est, abesse ex ea urbe in qua non modo florui cum summa uerum etiam seruiui cum aliqua dignitate ; nec tam statui ex Italia exire, de quo tecum deliberabo, quam istuc non uenire.*

¹⁴⁶⁵ Les Modernes, comme l'Américain R. Wollheim, parleraient de *mental connectedness*, facteur fondateur de l'identité (« On Persons and their Lives », p. 304-305).

¹⁴⁶⁶ Voir *Att.*, II, 19, 2 ; t. I p. 248, où Cicéron explique qu'il trahirait son passé en s'opposant à Pompée.

¹⁴⁶⁷ Voir *Fam.*, XIII, 41, 2 ; t. I p. 274, où le mot peut être traduit dans les deux sens, tandis que Cicéron invite un ami à poursuivre la ligne de conduite entamée.

Philippique : « je vous prie (...) de ne pas croire que je me suis oublié¹⁴⁶⁸ en répondant à cet individu, quand il m'a provoqué¹⁴⁶⁹... » ? C'est dire le rôle de la mémoire dans cette continuité. Comptant sur cette faculté offerte à tous, notre auteur élargit sa perspective à celle de tout un chacun. On le voit inciter les autres à ne pas déroger à leur propre passé¹⁴⁷⁰, car c'est la conscience d'avoir bien agi, indépendamment des effets obtenus, qui apporte la consolation¹⁴⁷¹ selon lui.

Toutefois, comme le souvenir de ce qu'il a été perdue dans son esprit, le pire pour Cicéron est par conséquent de perdre des avantages qu'il possédait dans le passé. C'est souvent de la comparaison entre un passé prestigieux et un présent plus décevant que naît l'idée que le changement est généralement néfaste. C'est là un obstacle majeur au désir de demeurer ce que l'on fut de meilleur.

Par exemple, lorsque Cicéron écrit¹⁴⁷² à Publius Nigidius Figulus en août 46, il lui avoue combien il est difficile d'avoir détenu la gloire et le pouvoir et d'être désormais dépouillé de ces avantages¹⁴⁷³. Son passé glorieux demeure un point de repère essentiel : « et dans la ville où jadis j'ai resplendi de crédit, d'influence et de gloire, là même maintenant me voici assurément privé de tous ces biens. Je conserve les plus hauts sentiments d'humanité de la part de César, mais ceux-ci n'ont pas plus de pouvoir que la force et le bouleversement de tous apanages et circonstances. C'est pourquoi, dépouillé de tous les attributs auxquels à la fois nature, volonté et habitude m'avaient accoutumé, je déplais aux autres, à ce qu'il me semble du moins, et en même temps à moi-même ; en effet, né pour accomplir toujours ce qui est digne d'un homme, maintenant je n'ai non seulement aucun moyen d'action, mais même de réflexion, et moi qui auparavant pouvais porter secours à des hommes obscurs ou

¹⁴⁶⁸ Fait-il allusion à sa carrière passée, comme il la mentionne dans *Fam.*, I, 9, 8 ; t. III p. 130, par exemple, ou à son titre de père de la patrie, qu'il a gagné lors de la conjuration de Catilina (*Att.*, IX, 10, 3 ; t. V p. 271).

¹⁴⁶⁹ *Deuxième Philippique*, V, 10 : *Simul illud oro, (...) ne me hodie, cum isti, ut prouocauit, respondero, oblitum esse putetis mei.*

¹⁴⁷⁰ Voir ce qu'il écrit à Décimus Brutus (*Fam.*, XI, 5, 1-3 ; t. X p. 126-127) ou à Dolabella : *Ne licet quidem tibi iam tantis rebus gestis non tui similem esse*, « Assurément, il ne t'est plus permis de ne pas te ressembler, après avoir accompli de si grands exploits (*Fam.*, IX, 14, 6 t. IX p. 119).

¹⁴⁷¹ Voir ce qu'il en dit à Caecina et Trébianus (*Fam.*, VI, 6, 12 ; t. VI p. 133, *Fam.*, VI, 10, 4 ; t. VII p. 107) ou ce qu'il écrit des *liberatores* qui ont tué un tyran, même s'ils n'ont pas libéré le peuple romain.

¹⁴⁷² *Fam.*, IV, 13 ; t. VII p. 99-102.

¹⁴⁷³ *Ibid.*, par. 2-3, p. 100. Un passage du *De Domo sua* (XXXVII, 98) avait dès 57 fait allusion à cette « perte d'être ». Cicéron y signale que la douleur liée à l'exil comprend aussi celle de ne plus être ce que l'on a été : « Car abandonner d'un oeil serein dans l'intérêt de l'Etat ce qu'on n'a jamais chéri ni goûté, ce n'est pas lui manifester un grand dévouement ; mais quitter dans l'intérêt de l'Etat ce dont l'arrachement provoque une extrême douleur, c'est porter de l'affection à sa patrie, dont on fait passer le salut avant l'affection des siens. »

même coupables¹⁴⁷⁴, maintenant à Publius Nigidius, homme entre tous docte, pur, pourvu jadis d'un grand crédit, et lié à moi par un lien d'amitié, je ne puis même avec bienveillance lui offrir mes services¹⁴⁷⁵. » L'identité est constituée des prérogatives dont il a un jour joui¹⁴⁷⁶. Le changement est donc une souffrance, mais aussi une menace radicale pour la définition de l'identité. Quand bien même ce serait ici un alibi, seule importe la perception qu'a Cicéron de certaines valeurs et l'affirmation qu'il en fait.

Un des moments cruciaux qui permet d'observer le mieux ce souci de la continuité, sur laquelle se fonde une identité, est le moment de l'exil. Le désarroi profond que connaît notre épistolier provient d'une comparaison entre passé et présent, qui fait s'effriter la conception du « moi ». En effet, depuis Thessalonique, le 17 août 58, Cicéron écrit : « Or le temps non seulement n'allège pas ma douleur mais même l'augmente. De fait, les autres douleurs s'adoucissent en vieillissant ; celle-ci ne peut pas ne pas s'accroître chaque jour par le sentiment de ma misère présente et le souvenir de ma vie passée¹⁴⁷⁷. » De ce rapprochement entre un présent ressenti comme douloureux et un passé perçu comme glorieux Cicéron tire une conclusion radicale, si tant est que cette remise en question soit une conclusion. « C'est que je regrette non seulement mes biens, les miens mais ma propre personne. Que suis-je en effet ? Mais je ne ferai pas en sorte de tourmenter ton esprit de mes plaintes, ou bien de porter la main trop souvent à mes blessures¹⁴⁷⁸. » L'expression « que suis-je » est remarquable puisqu'elle implique que, n'étant plus ce qu'il a été, Cicéron a le sentiment de ne plus être du tout. On ne saurait mieux manifester l'importance du passé dans la constitution de la personne.

¹⁴⁷⁴ On voit que la réflexion de Cicéron se situe en-dehors de considérations morales, mais plutôt dans la perspective de son pouvoir.

¹⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 100. *in qua urbe modo gratia, auctoritate, gloria florui, in ea nunc his quidem omnibus caremus. Optinemus ipsius Caesaris summam erga nos humanitatem, sed ea plus non potest quam uis et mutatio omnium rerum atque temporum. Itaque orbus iis rebus omnibus quibus et natura et uoluntas et consuetudo adsuefacerat, cum ceteris, ut quidem uideor, tum mihi ipse displiceo ; natus enim ad agendum semper aliquid dignum uiro, nunc non modo agendi rationem nullam habeo, sed ne cogitandi quidem, et qui antea aut obscuris hominibus aut etiam sontibus opitulari poteram, nunc P. Nigidio, uni omnium doctissimo et sanctissimo et maxima quondam gratia et mihi certe amicissimo, ne benigne quidem polliceri possum.*

¹⁴⁷⁶ Il s'agit présentement de son potentiel d'action au profit de son entourage.

¹⁴⁷⁷ *Att.*, III, 15 ; t. II p. 55. *Dies autem non modo non leuat luctum hunc sed etiam auget. Nam ceteri dolores mitigantur uetustate, hic non potest non et sensu praesentis miseriae et recordatione praeteritae uitae cotidie augeri.*

¹⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 55. *Desidero enim non mea solum neque meos sed me ipsum. Quid enim sum ? Sed non faciam ut aut tuum animum angam querelis aut meis uulneribus saepius manus adferam.*

Ce que Cicéron semble souhaiter est une immutabilité, enracinée dans le passé, traversant le présent et se prolongeant jusqu'à l'infini. Se souvient-il¹⁴⁷⁹ qu'Aristote a écrit dans la *Rhétorique*¹⁴⁸⁰ que : « être noble (**gennaioj**), c'est ne pas sortir de sa nature (**fusi**) ». Être vraiment racé et noble au sens intellectuel du terme présupposerait donc une continuité dans sa nature. Evidemment, comme nous l'avons vu auparavant de façon générale, il ne s'agit pas de reprendre indifféremment tous les éléments de son histoire personnelle, mais seulement les meilleurs.

Parmi tous les événements de sa vie passée, quels sont ceux que Cicéron décide de prolonger ou de mettre en valeur ?

En effet, l'impératif est pour lui de rester fidèle à lui-même, au meilleur de lui-même. Dès 60, Cicéron manifeste un attachement à des convictions qui lui resteront toujours. Au milieu du mois de mai de cette année, il écrit à Atticus ne pas vouloir déchoir de son rang¹⁴⁸¹, ni abandonner les *boni* qu'il soutient ; plutôt que de subir de mauvaises influences, il préfère les modifier. Ces résolutions s'achèvent sur une phrase remarquable. « Les gens de bien, que tu évoques, et cette Sparte¹⁴⁸², dont tu dis qu'elle m'est échue en partage, non seulement je ne l'abandonnerai jamais, mais même, si c'est moi qui suis abandonné d'elle, je ne demeurerai pas moins ancré dans mes vieilles opinions¹⁴⁸³ ». Notons que ces « vieilles opinions » ne peuvent être si anciennes puisqu'il n'a alors que 46 ans. C'est dire s'il considère (de façon peut-être rhétorique) que toute sa vie a été tendue vers un seul bien, et ce dès son plus jeune âge et que la république a toujours été au cœur de ses préoccupations.

Un des exemples les plus marquants de la vie politique de notre auteur est sans doute son intervention lors de la conjuration de Catilina. Cicéron ne cessa de la rappeler comme un

¹⁴⁷⁹ Il n'est pas sûr que Cicéron ait lu directement les textes aristotéliens ou qu'il les ait connus par des intermédiaires.

¹⁴⁸⁰ *Rhét.*, 1390 b 22.

¹⁴⁸¹ *Att.*, I, 20 ; t. I p. 170. *neque de statu nobis nostrae dignitatis est recedendum*, « il ne faut pas que du haut de la position qu'a atteinte ma dignité, je recule ».

¹⁴⁸² L.-A. Constans explique ainsi ce terme dans sa note p. 286 renvoyant à la p. 170 du tome I de l'édition des Belles Lettres : il s'agit selon lui d'une allusion à un vers du *Téléphè* d'Euripide passé en proverbe et que Cicéron cite dans *Att.*, IV, 6, 2 sous la forme suivante : « Tu as eu Sparte en partage, gouverne-la. » Et L.-A. Constans d'interpréter : « La mission qui est échue à Cicéron, c'est de maintenir la *concordia ordinum*, l'accord des chevaliers et du Sénat. »

¹⁴⁸³ *Att.*, I, 20 ; t. I p. 170. *Meos bonos illos uiros, quos significas, et eam quam mihi dicis obtigisse Spartan non modo numquam deseram sed etiam, si ego ab illa deserar, tamen in mea pristina sententia permanebo.*

titre de gloire acquis à jamais, auquel il ne devait pas déroger¹⁴⁸⁴. La référence est parfois explicite, comme lorsqu'il écrit : « Moi, que plusieurs ont appelé le sauveur de la Ville, son père, mener contre elle des troupes de Gètes, d'Arméniens et de Cholcidiens ! Moi, apporter à mes concitoyens la faim, les ravages à l'Italie¹⁴⁸⁵ ? ». Ce passage date de mars 49, soit 11 ans après son consulat qui lui valut de « sauver la patrie » selon lui. Néanmoins, le consulaire considère qu'il se doit toujours autant au bien général.

Son dévouement à Rome et à l'Etat, Cicéron ne cessa de rappeler qu'il fut depuis toujours sa priorité. Paradoxalement, cet oubli de soi est constitutif de l'identité¹⁴⁸⁶. Cicéron affirme ainsi à Antoine dans les *Philippiques* que le service de la République qu'il entama jeune n'a été qu'amplifié avec son âge.

« Prends tes esprits d'ici peu, je t'en prie ; considère ceux dont tu descends, non ceux avec qui tu vis. (...) Tu aviseras pour toi ; pour moi, voici ma profession de foi. Jeune, j'ai défendu la République ; vieux, je ne l'abandonnerai pas ; j'ai méprisé les glaives de Catilina, je n'aurai pas peur des tiens. Bien plus, je sacrifierai volontiers mon corps, si par ma mort la liberté peut être rétablie dans la cité, afin que naisse un jour de la douleur du peuple romain ce qu'elle porte depuis longtemps. En effet, il y a près de vingt ans, dans ce temple même, j'ai nié que la mort pût être prématurée pour un ancien consul ; cela sera d'autant plus vrai maintenant, pour un vieillard¹⁴⁸⁷. » Bien sûr, la conjuration de Catilina¹⁴⁸⁸ reste un repère essentiel pour lui, mais il n'est qu'emblématique d'un comportement plus large et durable : le service de l'Etat. Parvenu à un âge respectable, Cicéron dira même dans les *Philippiques* que le reste de vie qui s'ouvre à lui ne lui appartient plus mais qu'il en fera le meilleur usage possible au service de la cité¹⁴⁸⁹. Voilà ce qu'affirme notre auteur. Mais du tri opéré la

¹⁴⁸⁴ *De Domo sua*, XXXV, 94.

¹⁴⁸⁵ *Att.*, IX, 10 ; t. V p. 271. *Me, quem non nulli conseruatorem istius Urbis, quem parentem esse dixerunt, Getarum et Armeniorum et Colchorum copias ad eam adducere ? me meis ciuibus famem, uastitatem inferre Italiae ?*

¹⁴⁸⁶ La chose est moins étonnante si l'on songe à l'impact du regard extérieur sur la conscience de Cicéron. Voir notre étude de la norme.

¹⁴⁸⁷ *Deuxième Philippique*, 46, 118-119. *Resipisce, quaeso, aliquando ; quibus ortus sis, non quibuscum uiuas, considera. (...) de te tu uideris, ego de me ipse profitebor. Defendi rem publicam adulescens, non deseram senex ; contempsi Catilinae gladios, non pertimescam tuos. Quin etiam corpus libenter optulerim, si repraesentari morte mea libertas ciuitatis potest, ut aliquando dolor populi Romani pariat, quod iam diu parturit. Etenim, si abhinc annos prope uiginti hoc ipso in templo negaui posse mortem immaturam esse consulari, quanto uerius nunc negabo seni !*

¹⁴⁸⁸ P. M. Martin, « Montesquieu, panégyriste de Cicéron », *Présence de Cicéron*, p. 212. L'auteur cite Montesquieu et son Discours sur Cicéron, Pléiade, I, p.93-98. Ms Bibli. Munic. Bordeaux. Il remarque que toutes les allusions à Catilina dans les *Philippiques* (II, 1 ; 118 ; IV, 15 ; XIII, 22 ; XIV, 14) l'associent à Antoine, Cicéron voulant montrer qu'il poursuit en 44-43 le même combat que lors de son consulat.

¹⁴⁸⁹ *Première Philippique*, XV, 38-39. *Mihi fere satis est, quod uixi, uel ad aetatem, uel ad gloriam ; huc si quid accesserit, non tam mihi quam uobis reique publicae accesserit*, « Pour moi, il suffit d'avoir atteint cet âge et

subjectivité ne profite-t-elle pas ? On assiste en effet à la constitution rationnelle d'une identité.

Le filtre de la mémoire et l'insistance sur certains faits, ainsi que leur expression dans la correspondance permettent à notre auteur de se constituer une image. En soulignant certains traits du passé il élabore le relief de son personnage. Ainsi, durant son proconsulat en Cilicie, Cicéron a la satisfaction de remporter des victoires militaires, qu'il estime très importantes. Il espère alors prolonger et pérenniser ces succès par le triomphe¹⁴⁹⁰, que dans son exaltation il déclarera plus tard¹⁴⁹¹ « facile à obtenir », et dont il pense qu'il ne le réclamera pas en vain auprès de Caton¹⁴⁹². Cette mise en valeur sciemment recherchée est une façon d'augmenter le poids de son prestige et la diversité de ses capacités. Allier l'*imperator* à l'*orator* aurait fait de lui un personnage notoirement hors du commun.

Respecter le passé n'est donc pas un enfermement dans la répétition mais une ouverture¹⁴⁹³ « canalisée ». Être fidèle à soi-même conditionne une vision du temps qui transcende la partition entre passé et futur car c'est un impératif pour l'avenir qui oriente le présent. Par exemple, Cicéron aime à rappeler l'intégrité qui fut la sienne comme magistrat¹⁴⁹⁴. La haute idée des actes qu'il a accomplis crée une exigence forte qui pèsera sur les actions qu'il mènera désormais. Depuis le camp de Dyrrachium, où il a rejoint les Pompéiens, il écrit à Atticus, peu avant la bataille de Pharsale. Désapprouvant ce qui se passe et va se passer, il ne trouve rien qui soit digne de faire l'objet d'une missive, et la lettre se clôt

cette gloire dans ma vie ; s'il s'y ajoute quelque chose, ce n'est pas tant à moi qu'à la république que l'ajout aura été fait. »

¹⁴⁹⁰Voir le récit de ses exploits dans *Att.*, V, 20 ; t. IV p. 79-82.

¹⁴⁹¹*Att.*, VII, 1 ; t. V p. 35-36.

¹⁴⁹²*Fam.*, XV, 4 ; t. IV p. 84-92.

¹⁴⁹³ De même, la culture n'est pas un enfermement, mais laisse la place à une créativité, sur ses bases. Cicéron comme philosophe a sans doute formé une doctrine composite, à partir des philosophes majeurs comme Platon ou Aristote. Voir V. Guazzoni Foà, *I fondamenti filosofici della teologia ciceroniana*, p. 45.

¹⁴⁹⁴ Il ne s'en prive pas dans ses *discours contre Verrès* (III, 181-182-183) : « Quant à moi, voici ce que je dis des miens : dans cette même province de Sicile, lorsque je payais aux cités l'argent pour le froment, et lorsque j'avais avec moi mes deux scribes, gens de la plus grande honnêteté, L. Mamilius et L. Sergius, non seulement ces deux cinquantièmes n'ont pas été prélevés, mais d'une manière absolue il n'a été fait à personne retenue d'un seul sesterce. Je déclarerais que c'est à moi seul qu'il faudrait imputer la faute tout entière, si jamais ils avaient réclamé de moi ce prélèvement, si même ils y avaient jamais pensé. ». Tout en citant ce propos, C. Nicolet (*Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 440-441), n'omet pas de rappeler la corruption qui régnait à l'époque : « Le talent des avocats, la personnalité des accusés (souvent des magistrats ou des sénateurs, plus souvent encore des chevaliers) jouaient un rôle certain dans la sentence. Mais plus encore l'argent : entre 74 et 66, toute une série de procès scandaleux et célèbres firent peser sur l'ensemble des jurés (à l'époque le Sénat fortement élargi par Sylla) d'intolérables soupçons : un avocat célèbre, Hortensius, allait jusqu'à faire distribuer aux juges qu'il avait corrompus des bulletins de vote de couleurs différentes afin de pouvoir contrôler leur 'loyauté' ». *Ibid.*, p. 448.

sur cette remarque fière : « Pour moi j'ai fui jusqu'à présent toute charge¹⁴⁹⁵, d'autant plus qu'aucune action ne pouvait être menée qui fût en accord avec ma personne et mes hauts faits¹⁴⁹⁶. » On a souvent critiqué chez Cicéron un culte de son passé glorieux, assimilé à de l'orgueil¹⁴⁹⁷, ainsi que ce désengagement. Une vision plus normative du passé peut contribuer à nuancer ce point de vue : chaque acte posé est un pli acquis et un élément constructif pour l'avenir, qui doit être digne des plus beaux actes du passé.

De fait, un passage d'une action contre Verrès, modifie de façon originale cette vision d'un Cicéron rivé à ses jours de gloire. Après avoir souligné le caractère éthique de son accusation, l'orateur montre que son action présente engage toute sa conduite dans l'avenir, jusqu'à l'avenir infiniment lointain qu'il prend comme point de référence afin de porter un jugement¹⁴⁹⁸. En situant le point de vue sur le présent dans un futur lointain, Cicéron assure cette continuité dont on a vu l'importance à ses yeux. « Ainsi, à propos de cet accusé, je m'impose à moi-même cette loi, juges ; je dois vivre de telle manière que, non seulement par toutes mes actions et mes paroles, mais aussi par cette insolence et cet orgueil que vous voyez dans son visage et dans ses yeux, j'apparaisse, de tout temps et pour toujours, entièrement différent de lui. » Il affirme que poser un acte détermine à jamais la personne et construit les traits de sa personnalité auxquels il tâchera toujours de ressembler. Un acte posé engage donc l'avenir et la détermination de toute une conduite.

¹⁴⁹⁵Att., XI, 4 ; t. VI p. 138. *Ipse fugi adhuc omne munus, eo magis quod ita nihil poterat agi ut mihi et meis rebus aptum esset.*

¹⁴⁹⁶J. Beaujeu dans l'édition des Belles Lettres traduit par « mon passé » et note qu'à l'appui de cette interprétation de *meis rebus = rebus gestis*, Sh. Bailey cite Att., VIII, 14 ; t. V p. 215, *Q. fr.*, I, 1, 43, 10 ; t. I p. 219, Att., I, 20, 3, 15 ; t. I p. 170, Att., II, 1, 3, 19 ; t. I p. 174 ; cf. *Pr. Arch.*, 24, 9 ; etc.

¹⁴⁹⁷Cette accusation est encore présente chez Fénelon. J.-P. Néraudeau, « Cicéron aux Enfers, ou la conjuration des ombres », (Fénelon, *Dialogue des morts*, 31, 32, 33, 43, 46), *Présence de Cicéron*. Cet auteur rappelle (p. 183) que dans le dialogue 31, Cicéron, invité à parler de son éloquence, déploie son egocentrisme, accumulant ses hauts faits : « D'abord, j'ai défendu plusieurs gens accusés injustement ; j'ai fait bannir Verrès, préteur de Sicile ; j'ai parlé pour et contre des lois (...) ». Les rappels continuent, marqués par une forte présence de la première personne du singulier, si bien que Démosthène lui objectera (p. 185) : « Tu occupais l'assemblée de toi-même, et moi je ne l'occupais que des affaires dont je parlais. On t'admirait ; et moi j'étais oublié par mes auditeurs qui ne voyaient que le parti que je voulais leur faire prendre... Tu faisais dire : qu'il parle bien ! et moi je faisais dire : allons, marchons contre Philippe. »

¹⁴⁹⁸*Verr.*, II, 3,1, 1 sq., « Juges, tous ceux qui appellent autrui en jugement sans être poussé par l'inimitié personnelle, par les injures privées, par quelque intérêt, mais au nom de la République, doivent se rendre compte à l'avance non seulement du fardeau qu'ils assument dans le présent, mais aussi des épreuves qu'ils acceptent pour toute leur vie. Il s'imposent la loi de l'innocence, de la continence, et de toutes les vertus, ceux qui demandent compte de sa vie à un autre, et cela d'autant plus, si, comme je l'ai dit, ils n'ont d'autre motif que l'utilité de tous. En effet, celui qui s'est chargé de corriger les moeurs des autres et de réprimer leurs fautes, ne mérite aucun pardon s'il s'écarte en quelque point de la religion du devoir (...) Mais moi, dans un seul homme, j'attaque tous les vices qui peuvent exister dans un misérable sacrilège ; j'affirme qu'il n'est aucun indice de luxure, de crime, d'audace, que vous ne puissiez apercevoir dans la vie de ce seul personnage. »

La conséquence éthique de la philosophie choisie par notre auteur est donc la fidélité à soi-même. Il convient donc d'être à soi-même sa propre norme pour l'avenir. La meilleure preuve en est sans doute une lettre à Dolabella du 3 mai 44, qui manifeste la même exigence. Son ex-gendre avait réagi énergiquement contre les agitateurs qui au forum entretenaient le désordre à l'endroit où César avait été brûlé et où l'on avait dressé une colonne en son honneur. Il fit même abattre la colonne, à la grande joie de Cicéron, qui lui écrit pour lui rappeler qu'il doit désormais demeurer digne de l'acte qu'il a posé. « Assurément il ne t'est pas permis, après avoir accompli de si grands exploits, de ne pas être semblable à toi-même¹⁴⁹⁹. » La reprise du passé par l'exemplarité n'exclut donc pas de se prendre pour son propre modèle, en retenant évidemment ses meilleures actions.

Car parmi les enjeux multiples et profonds du temps, l'attachement de Cicéron à la durée possède ici une dimension éthique. En effet, l'étude de la continuité fait paradoxalement ressortir la dialectique¹⁵⁰⁰ du même et de l'autre. L'ipséité¹⁵⁰¹ est en effet soumise à l'épreuve du temps. Or cette permanence du même est essentielle notamment pour les notions d'engagement et de promesse. Celle-ci ne fait au fond qu'énoncer aujourd'hui ce que l'on fera demain. De là P. Ricoeur en vient à parler de la dimension éthique que constitue l'immutabilité de l'identité. Cette continuité assure la responsabilité, et ce que Kant appelle « l'auto-nomie », c'est-à-dire la capacité de s'imputer l'origine de ses actes.

La continuité et engagement sont de fait des valeurs primordiales pour Cicéron et cela se vérifie en particulier dans le domaine littéraire. Ses relations avec Varron¹⁵⁰² l'attestent : avant de lui dédier ses *Academica*, notre auteur rappelle à son ami qu'il lui avait promis de faire de même en sa faveur, ce qui donne lieu à maints échanges épistolaires entre les deux

¹⁴⁹⁹ *Fam.*, IX, 14 / *Att.* XIV, 17A ; t. IX p. 119. *ne licet quidem tibi iam tantis rebus gestis non tui similem esse*

¹⁵⁰⁰ Nous nous appuyons ici sur la conférence prononcée par P. Ricoeur à Lille III le 4 mars 1999.

¹⁵⁰¹ Nous employons ce terme pour marquer la différence repérée par E. Benveniste. Celui-ci remarque qu'il existe deux expressions distinctes de l'identité dans les langues indo-européennes : comme permanence de l'objet reconnue sous divers aspects ou en diverses instances ou comme identité opposée à altérité, « self ». *P.L.G.*, I, 24 p. 289-307, p. 303. Voir également P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, notamment p. 140-150, où il différencie « mêmété » et « ipséité ».

¹⁵⁰² Voir S. Agache, « Construction dramatique et humour dans le Traité d'agriculture de Varron », *Le rire des Anciens*, p. 201, note 1 : sur l'histoire des relations personnelles difficiles, empreintes toujours de suspicion et de réserve, entre Cicéron et Varron ; sur la place qu'occupait Varron dans la stratégie politique de Cicéron dès l'année 59, mais surtout aux lendemains de la bataille de Pharsale ; et sur le rôle d'intermédiaire joué par Atticus à chacune de ces étapes, voir surtout K. Kumaniecki, « Cicerone e Varrone, Storia di una conoscenza », *Athenaeum*, N. S. 40, 1962, p.221-243 ; F. Della Corte, *Varrone, il terzo gran lume romano*, Florence, 1970 (2^{ème} éd ; 1^{ère} éd. : 1954), chapitres VII, X et XI.

hommes et Atticus¹⁵⁰³. La promesse est un acte fondamental pour Cicéron, qui tient à un engagement éthique et authentique dans ses livres¹⁵⁰⁴.

L'activité littéraire est à ses yeux un engagement moral. Le texte publié – à la différence de la lettre intime sans doute, où ses pensées apparaissent à l'état de « brouillon » - n'est pas anodin. Notre auteur estime en effet devoir accorder sa vie avec ses principes, notamment ceux qu'il a exposés dans ses oeuvres et qui constituent une base intemporelle de référence¹⁵⁰⁵. Ainsi, quand il pense vers 47 ou 46 s'être écarté de la voie qu'il a lui-même définie, il écrit à Varron : « Sache en effet que moi, après être arrivé à Rome, je suis revenu auprès de mes vieux amis, c'est-à-dire de mes livres, en grâce - même si je n'avais pas laissé tomber leur fréquentation sous prétexte que j'étais emporté contre eux, mais parce qu'ils me donnaient quelque honte ; il me semblait en effet que, m'étant laissé tomber dans la situation la plus troublée, m'en remettant aux alliés les plus infidèles, je n'avais pas suffisamment obéi à leurs principes. Ils me pardonnent, me rappellent à mes habitudes passées et me disent que toi, parce que tu es resté attaché à elles, tu fus plus sage que moi. C'est pourquoi, puisque je fréquente ces 'gens' apaisés, il me semble devoir espérer, si je te vois, que je supporterai facilement ce qui m'opprime et me menace¹⁵⁰⁶. » La personnification des livres est représentative de leur force. Tels des personnes vivantes, les écrits demeurent et ils rappellent au devoir.

Dès son proconsulat en Cilicie, Cicéron se montre soucieux d'accorder ses actes et sa doctrine. Il s'en fait fort à maintes reprises, comme dans cette lettre à Atticus, où il répond aux

¹⁵⁰³ *Ibid.*, p. 201, note 1. Cicéron, au moment où il recompose les *Academica*, s'impatiente de constater que Varron n'a toujours pas rempli la promesse qu'il a faite, deux ans auparavant, de lui dédier « une oeuvre vraiment importante et de poids » (le *De lingua latina*), considérant que la place qu'il s'apprête à lui accorder, à la demande d'Atticus, dans les *Academica* remaniés, doit en être la contrepartie, cf. *Att.*, XIII, 12, 3 ; t. VIII p. 173 (Cf. aussi *Att.*, XIII, 13, 1 ; XIII, 18, 1 ; XIII, 19, 3). Mais en fait la suggestion pressante d'Atticus de faire figurer Varron dans un dialogue de Cicéron datait de presque dix ans, cf. *Att.*, IV, 16, 2 ; t. III p. 67 (en juillet 54). Dans la lettre dédicatoire très embarrassée, par laquelle il remettait à Varron ces *Academica* tout en lui rappelant sa promesse (cf. aussi *Ac. post.*, I, 2-3), Cicéron insistait sur la *coniunctio studiorum* qui les liait face au malheur des temps, cf. *Fam.*, IX, 8, 1, t. VIII p. 208-209 (et de même, *Ac. post.*, I, 1).

¹⁵⁰⁴ Voir P. Ricoeur, « L'identité personnelle et l'identité narrative » et « Le soi et l'identité narrative », *Soi-même comme un autre*, p. 137-166 respectivement p. 167-198 ; mais, la question est d'abord soulevée dans un article, « L'identité narrative », *Esprit*, p. 295-314 ; cf. aussi *Temps et récit*, 1985.

¹⁵⁰⁵ Il existe des passages où Cicéron prend ses distances par rapport à ses écrits. Ainsi, pour les *Tusculanes*, voir *Att.*, XV, 4, 1-4 ; t. IX p. 140-141, où successivement il invite Atticus à se détacher de l'avis de son ami épicurien Sauféius pour suivre les *Tusculanes*, puis, une vingtaine de lignes plus bas, il écrit aller dans le sens de Sauféius et abandonner les *Tusculanes*. Ces cas sont cependant minoritaires.

¹⁵⁰⁶ *Fam.*, IX, 1 ; t. VI p. 242-243. *Scito enim me, postea quam in urbem uenerim, redisse cum ueteribus amicis, id est cum libris nostris, in gratiam. Etsi non idcirco eorum usum dimiseram quod iis suscenserem sed quod eorum me subpudebat ; uidebar enim mihi, cum in res turbulentissimas infidelissimis sociis demissem, praeceptis illorum non satis paruissse. Ignoscunt mihi, reuocant in consuetudinem pristinam teque, quod in ea permanseris, sapientiore quam me dicunt fuisse. Quam ob rem, quoniam placatis iis utor, uideor sperare debere, si te uiderim, et ea quae premant et ea quae impendeant me facile laturum.*

conseils que son ami lui a donnés. « Mais ne crois pas que j'aie rejeté les belles exhortations que tu me fis et qui me sont viscéralement attachées. C'est avec des larmes que tu me recommandas le soin de la renommée ; quelle est la lettre de toi où il n'en est pas fait mention ? C'est pourquoi, se fâche qui voudra ; je le souffrirai. Car le bon droit est avec moi. Surtout puisque par six livres comme par des garants je me suis lié¹⁵⁰⁷. » Mis à égalité avec une personne, les livres demeurent donc les témoins du passé, voués à le rappeler à la mémoire de leur auteur à chaque instant désormais. Ils restent donc comme autant de repères pour lui à l'avenir.

C'est pourquoi, quand en 50 se pose à Cicéron la question de donner du blé aux Athéniens, Cicéron fait à Atticus cette réflexion : « Cela t'agrée-t-il ? même si mes livres¹⁵⁰⁸ ne s'y opposaient assurément pas. Car il ne s'agissait pas d'une largesse envers des citoyens, mais d'une libéralité envers des hôtes¹⁵⁰⁹. » Cette continuité temporelle rejoint, dans l'ordre logique, la cohérence d'une conduite.

Un des derniers ouvrages théoriques de Cicéron témoignera de cette exigence. La dédicace finale du *De Officiis*¹⁵¹⁰ insiste sur la nécessité de réaliser dans la pratique les théories enseignées dans les livres : « Tu tiens de ton père un présent (...) d'une valeur considérable, à mon avis du moins, mais il vaudra l'accueil que tu lui feras¹⁵¹¹. Il est vrai que tu auras à admettre ces trois livres, comme des hôtes, parmi les cours de Cratippe. » Et Cicéron d'ajouter, comme pour donner vie à l'ouvrage qu'il vient d'achever : « avec ces volumes ma voix est partie vers toi. » La phrase conclusive insiste sur cette fusion entre la vie et la valeur des lectures dont on est imprégné : « convaincs-toi que tu m'es assurément très cher, mais que tu me seras beaucoup plus cher, si tu trouves ta joie à de tels ouvrages et à leurs préceptes. » La boucle alors se ferme : on assimile le livre, gain de temps grâce à l'expérience de nos prédécesseurs, puis on produit son propre ouvrage, vécu ou écrit.

¹⁵⁰⁷Att., VI, 1 ; t. IV p. 144. *Sed noli me putare eḡkel euḡmata illa tua abiecisse quae mihi in uisceribus haerent. Flens mihi meam famam commendasti ; quae epistula tua est in qua non eius mentionem facias ? Itaque irascatur qui uolet ; patiar. Tolgar euḡmet)emou= Praesertim cum sex libris tamquam praedibus me ipsum obstrinxerim.*

¹⁵⁰⁸L. -A. Constans et J. Bayet notent p. 252 quant à la ligne 21 de la p. 238 que « Cicéron doit faire allusion à un développement du *De republica* qui ne nous est pas parvenu. Mais dans le *De Oratore* aussi, il avait opposé les notions sur lesquelles il joue ici, largesses corruptrices et libéralités de pure générosité : cf. *De Orat.*, II, 105 ».

¹⁵⁰⁹Att., VI, 6 ; t. IV p. 238. *Placet hoc tibi ? Etsi non impediabant mei certe libri. Non enim ista largitio fuit in ciues, sed in hospites liberalitas.*

¹⁵¹⁰*De Officiis*, Livre III, XXXIII, 121.

¹⁵¹¹L'hypothèse de M. Testard est que Cicéron se souviendrait ici du vers 195 de *Heautontimoroumenos* : « et les choses sont comme l'esprit de celui qui les possède », *Atque haec perinde sunt ut illius animus qui ea possidet*, dans lequel il apparaît que les biens, la famille, les amis ne valent que s'ils sont bien « utilisés », et pèsent sinon.

Les livres ont donc une fonction de repère, comme Cicéron le dit lui-même, parlant d'eux comme de guides¹⁵¹² : « En effet tes livres nous ont ramenés pour ainsi dire à la maison, nous qui dans notre propre ville étions des étrangers dans l'errance, afin que nous puissions reconnaître un jour qui et où nous étions¹⁵¹³. »

L'identité, faite de stabilité, s'appuie donc chez Cicéron sur plusieurs éléments de son passé, notamment politique et littéraire. Il rive ainsi sa personne à des acquis solides et éthiques, éliminant les phases antérieures plus obscures. Ce travail personnel ne suffit pourtant pas et doit se doubler d'éléments plus extérieurs.

b- Souvenirs et repères extérieurs essentiels à l'identité.

La frontière entre l'individu même et des caractéristiques extérieures, comme la notoriété ou le patrimoine, est parfois floue, surtout dans la Rome du premier siècle avant Jésus-Christ et chez Cicéron. L'héritage familial¹⁵¹⁴, la sensibilité au regard d'autrui, le travail concerté sur soi ne finissent-ils pas par être constitutifs d'une identité ? Nous avons toutefois choisi de les étudier à part, afin de mesurer la marge de créativité de notre auteur et par là même sa dépendance vis-à-vis de son milieu, problème essentiel pour le philosophe antique qui est soucieux d'ataraxie. Vit-il une symbiose ou un détachement vis-à-vis de cet ensemble d'éléments repérables de l'extérieur ?

Cette volonté de prolonger ce que l'on a été rejoint en premier lieu celle de conserver et d'assumer ses racines. La nécessité de connaître son passé familial s'impose donc, ainsi que d'honorer ses « parents » spirituels. La famille biologique et intellectuelle constitue donc un premier repère dans les fluctuations de la temporalité et de l'identité.

¹⁵¹² De fait, selon Montesquieu, Cicéron est l'homme de ses écrits, comme ses écrits reflétaient les idéaux qui guidaient l'homme d'action. P. M. Martin, « Montesquieu, panégyriste de Cicéron », *Présence de Cicéron*, citant le *Discours sur Cicéron*, Pléiade, I, p. 93-98. Ms Bibli. Munic. Bordeaux, p. 218. Voir aussi J. Boes, *Philosophie et action dans la correspondance de Cicéron*.

¹⁵¹³ *Ac post.*, I, 9 : *Nam nos in nostra urbe peregrinantis errantisque tamquam hospites tui libri quasi domum reduxerunt, ut possemus aliquando qui et ubi essemus agnoscere.*

¹⁵¹⁴ Pour l'importance de l'entourage (conjoint, enfants, parents...) dans la constitution d'une identité et des influences qui s'exercent sur elle, voir Aristote, *Ethique à Nicomaque*, 1159 b 25-33, 1161 b 17-1162 a 1, 1166 a 1-12, 1170 b 10-17, 1171 b 30-1172 a 6.

Pour Cicéron, le sens de la juste place à avoir dans le monde passe par une connaissance exacte de son propre passé et surtout celui de sa famille. Cette attitude n'est guère étonnante dans sa société. C'est pourquoi on le voit réagir vivement¹⁵¹⁵ quand il apprend d'Atticus que leur contemporain Scipion Métellus ne sait pas que son arrière-grand-père n'a pas été censeur. Il s'écriera même, après avoir soigneusement précisé l'inscription et les attributs qui accompagnent la statue de cet ancêtre : « ô ignorance de l'histoire¹⁵¹⁶ ! ». Puis il ajoutera plus loin, pour conclure sur l'affaire : « Mais ne pas savoir que son arrière-grand-père n'a pas été censeur, c'est honteux, surtout du moment qu'aucun Cornélius n'a été censeur entre le consulat de celui-là et son décès¹⁵¹⁷ ». La conscience du passé est donc conçue comme éthique pour notre auteur, qui porte un jugement moral sur l'ignorance de Scipion Métellus. Le comportement et le bon droit s'appuient par conséquent sur un juste respect de l'histoire personnelle et familiale¹⁵¹⁸.

La question même de la nouveauté ou de la continuité ressurgit alors de façon extrêmement délicate. En effet, Cicéron, héritier de traditions familiales divergentes, pourrait suivre des tendances contradictoires sans pour autant être en porte-à-faux par rapport à certaines branches de sa famille biologique ou intellectuelle. Or de même que dans la volonté de préserver une continuité, nous avons vu qu'il existe une sélection, de même l'individu, au croisement de différents héritages, a la liberté de choisir sa propre voie.

Dans le domaine philosophique, Cicéron établit sa propre synthèse, et se pose de façon générale dans la *Correspondance* comme l'héritier de Platon. La continuité peut en effet être

¹⁵¹⁵ *Att.*, VI,1; t. IV p. 150.

¹⁵¹⁶ *Ibid.*, p. 150. **W** *ahistorhsian*.

¹⁵¹⁷ *Ibid.*, p. 150. *Sed nescire proavum suum censorem non fuisse turpe est, praesertim cum post eum consulem nemo Cornelius illo uiuo censor fuerit.*

¹⁵¹⁸ Toutefois les mérites (*virtutes*) sont individuels et ne demeurent jamais acquis d'une génération à l'autre, ce qui est à l'avantage des « hommes nouveaux ». Pour l'autonomie personnelle hors du lignage, voir J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 368 : « Mais les vertus invoquées n'ont parfois rien de spécifiquement aristocratique et le sont évidemment pour des raisons d'opportunité politique. C'est le cas lorsque Cicéron promet la *laus* à César s'il exerce sa *clementia* (*Cic.*, *Marcel.*, 4 ; 20 ; *Lig.*, 6 ; 10), même si la *clementia* n'est pas une création césarienne ; il en est de même quand, dans le *De Domo*, il affirme que l'exil de P. Popilius Laenas, le consul de 132, et celui de Q. Metellus Numidicus ont été propres à rehausser leur *laus* (*Dom.*, 87) ; c'est que, quelques lignes plus loin, il la réclame pour lui-même (*Cic.*, *Dom.*, 98). Soyons juste pour Cicéron : dans cet emphatique panégyrique, il ne pense point à son propre cas ; mais, les *homines noui* recherchant la *laus* comme les *nobiles*, il leur faut dans cette compétition pallier leur infériorité relative sur certains points, d'où leur quête d'une *laus* qui s'appuie avant tout sur les qualités personnelles de l'individu (C'est le cas de Caecilia Metella, fille de Metellus Balearicus, dont la *laus* personnelle est égale à celle qui lui vient de ses ancêtres : *Cic.* *S. Rosc.*, 147). C'est une nouvelle conception de la *laus*, que, pour la distinguer de la forme traditionnelle et aristocratique, il appelle la *uera* ou *solida laus* (*Vera laus* : *Cic.*, *Marcel.*, 19 ; *Imp. Pomp.*, 10 ; *Phil.*, II, 115 ; *Tusc.*, I, 110 ; II, 58 ; *Fin.*, II, 44 ; *solida laus* ; *Cic.*, *Vat.*, 8 ; *vera et solida laus* : *Cic.*, *Sest.*, 93) ; elle est propre à l'*optimus uir* cher à son cœur, c'est à dire au citoyen formé par les enseignements de la philosophie grecque ; à une notion purement sociale, il substitue une notion partiellement morale ; qui n'est pas un *optimus* n'a pas droit à la *laus* (*Cic.* *Sest.*, 139 ; *Phil.*, II, 115). Sur l'*optimus uir*, voir : *Cic.*, *Rab. perd.*, 3 ; *Sest.*, 93 ; *Leg.* III, 18 ; *Sest.*, 137 ; *Rep.*, V, 6 cf. l'expression *laus bonorum* : *Cic.* *Att.*, II, 3, 4 ; *Tusc.*, I, 110 ; *Sest.*, 137 ; *Rep.*, V, 6 ».

intellectuelle¹⁵¹⁹. On ne saurait mieux montrer l'intemporalité de grandes idées et la difficulté que l'on rencontre à juger de l'innovation chez un homme aussi cultivé que notre auteur¹⁵²⁰. Cicéron lui-même voit plutôt ses origines et son ascendance intellectuelle en Grèce, tout en demeurant dans un pragmatisme à la romaine¹⁵²¹.

L'entourage familial, réel ou intellectuel, est donc à part entière constitutif de l'identité personnelle, du moins en amont. Qu'en est-il en aval, dans la descendance ? L'identité de la personne est-elle aussi définie par sa famille « prospective » ?

L'ensemble des descendants est en effet éminemment constitutif de la personne dans la mentalité romaine qui imprègne Cicéron. La mort de Tullia le révèle plus que tout autre événement¹⁵²². La disparition de sa fille est ressentie comme une perte de son identité, non seulement paternelle, mais entière. Qu'en est-il pour l'apparition de nouveaux êtres constitutifs de sa famille ? La correspondance ne nous livre aucune trace de la naissance de Tullia et seulement une brève allusion au deuxième mariage que contracta notre auteur¹⁵²³. Une lettre¹⁵²⁴ toutefois rend compte de la venue au monde de son fils Marcus. Ce passage a souvent été cité comme la preuve d'une sécheresse, attribuée tantôt à l'époque et aux fréquents décès des nourissons, tantôt à la personnalité de Cicéron. Certes, il convient de mentionner¹⁵²⁵

¹⁵¹⁹C. Nicolet rappelle par exemple la position médiane prise par Cicéron au sujet des lois tabellaires, établissant le suffrage secret. Par tradition familiale, Cicéron leur était opposé, puisque son grand-père avait victorieusement bataillé toute sa vie pour en éviter ou en retarder l'introduction dans les assemblées locales d'Arpinum. D'un autre côté, d'autres de ses parents (le grand Marius lui-même, et son neveu adoptif, le propre cousin de Cicéron, M. Marius Gratidianus) en étaient des partisans convaincus.

C'est donc l'influence de Platon qu'il faudrait plutôt rechercher dans son choix, hypothèse d'une filiation spirituelle dont C. Nicolet écrit que « Le but de la publicité des votes écrits imaginée par Platon est en effet bien le même que celui que recherche Cicéron : permettre aux notables, aux 'meilleurs', d'exercer une influence régulatrice sur les votes, sans pour autant priver les électeurs des garanties d'indépendance que leur offre le scrutin secret. » *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 364.

¹⁵²⁰ Une étude de la *gloria* par J. Hellegouarc'h confirme cet intime entrecroisement entre une obéissance à une tradition grecque et une inscription dans la tradition romaine. « (...) On peut donc dire que l'enseignement des Grecs ne faisait qu'étayer chez Cicéron une idée de la *gloria* qui trouvait sa source dans la tradition même de Rome. », *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 382

¹⁵²¹ P.-F. Mourier, *Cicéron, l'avocat et la République*, p. 23-24 souligne à cet égard la justesse d'analyse de P. Quignard « qui a compris en écrivain la 'pensée désespérante' des Latins. » Rome, née dans le crime de Rémus par Romulus, dépasse le pessimisme de ses fondements. Cf. M. Serres, *le Livre des fondations* p. 19 : « Or, à partir du déchirement originel, un ensemble ordonné se construit, non plus idéal, comme chez les Grecs, mais en actes. »

¹⁵²² Ce trait semble être plus large que le seul champ culturel romain. D. Brink voit dans le bien-être d'un enfant un élément déterminant dans le bien-être de ses parents, et sans doute une compensation aux sacrifices consentis en sa faveur. « Rational Egoism, Self and Others », p. 354.

¹⁵²³ Pour l'importance accordée par Cicéron aux femmes, voir notre étude sur la jeunesse et la vieillesse où il apparaît qu'il y a « un temps pour tout ».

¹⁵²⁴ *Att.*, I, 2 ; t. I p. 79.

¹⁵²⁵ M. Corbier cite à cet égard deux exemples. Fronton, dans une lettre à Marc-Aurèle de l'année 165 dit que sur 6 enfants qui lui sont nés, il n'a conservé qu'une fille. Les cinq autres sont morts en bas âge, probablement dans leur première année, car à chaque naissance, Fronton était déjà *orbus*. Trois siècles plus tôt, des douze enfants de Cornélie (six garçons et six filles), mère des Gracques, deux fils et une fille avaient survécu. « Les

que la mortalité infantile est réputée haute à Rome, ce qui justifie le détachement avec lequel Cicéron annonce cette nouvelle.

Toutefois, ce qui nous importe est l'image qu'il donne de sa famille et notamment du nouveau-né. En effet, nous souhaiterions dans notre lecture nous intéresser particulièrement à un verbe employé dans la complétive, qui présente cet enfant. « D'un petit garçon j'ai été augmenté¹⁵²⁶, sache-le, et Térentia se porte bien¹⁵²⁷. » Nous avons tâché de conserver l'ordre des mots qui nous paraît ici être révélateur. Il ne nous semble pas anodin que le premier verbe qui apparaît soit au parfait (de l'infinitif) puisqu'il évoque un résultat, qui entraîne un changement du présent : il s'agit du « petit garçon » (*filiolo*) élément principal mentionné en tête de phrase. Le passif nous paraît refléter l'état d'esprit d'un homme qui reçoit plutôt qu'il n'agit, sans doute parce qu'il est conscient que c'est Térentia qui a oeuvré : cette brève phrase s'achève par l'état de santé de Térentia. Plus que tout, le champ sémantique employé nous importe. Il contient l'idée d'un accroissement et d'un renforcement bien compréhensible vu le poids de la lignée dans la société romaine et l'esprit de notre auteur. Quatre personnes apparaissent dans ces six mots. L'enfant tout d'abord, affecté d'un diminutif affectueux mais anonyme, puis Cicéron, qui manifeste l'effet -extérieur- sur lui de cette naissance, Atticus ensuite, à qui cette nouvelle est ainsi adressée personnellement, Térentia enfin, dont l'état pourrait intéresser le destinataire. On voit qu'entre mille façons d'annoncer cet événement, Cicéron a choisi de présenter les faits en cascade, suivant la hiérarchie intime qui le constitue, en donnant priorité à l'élément nouveau qui le traverse et l'accroît avant d'atteindre le socle ancien de l'amitié, celui-ci le faisant rebondir vers l'autre origine de cet être : Térentia.

En une phrase apparaissent donc les éléments essentiels de la famille ; père, mère, enfant et témoin, mais cette naissance est perçue comme un renforcement du père seul. Celui-ci se perçoit comme « augmenté », « renforcé » par la venue au monde d'un enfant mâle. La descendance semble bien prendre l'individu comme dans une enveloppe protectrice et le constituer lui-même. Un fils sera un prolongement dans le futur, un appendice du père.

comportements familiaux de l'aristocratie romaine », *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, p. 232.

¹⁵²⁶Comment traduire ? « enrichi » est trop financier ou qualitatif, « honoré » est trop fort et n'insiste pas sur la dimension de renforcement.

¹⁵²⁷*Att.*, I, 2 ; t. I p. 79. *Filiolo me auctum scito salua Terentia.*

Il existe donc des ancrages bien réels, extérieurs et visibles dans la définition de l'identité. Le repère auquel se réfère notre auteur peut même être très concret¹⁵²⁸ et les biens matériels entrent pour une part dans les repères temporels que Cicéron souhaiterait conserver ou craint de perdre. Une lettre à Atticus manifeste que le cours des événements a fait plus qu'affecter directement Cicéron ; il lui a ôté une part de sa propre identité en lui enlevant des attributs familiaux. « Pour le reste, je ne puis voir ni les vilenies que je n'ai jamais craint de voir, ni, pardieu, cet homme¹⁵²⁹ qui me vaut d'être privé non seulement de ce qui est mien, mais aussi de moi-même¹⁵³⁰. » Il est difficile de trancher sur ce que recouvre *meis*, que nous avons traduit ici par « ce qui est mien ». S'agit-il de biens ? de personnes ? La seule certitude est que Cicéron désigne cette entité par un possessif. Il s'agit donc d'attributs qu'il considère comme siens, même s'il est susceptible de les perdre, et presque constitutifs de son identité.

De fait, l'importance de repères matériels dans l'identité, particulièrement sensible au moment de l'exil, semble comprendre les deux aspects, concret et humain. Le souvenir de cette vie passée invite Cicéron à une dépréciation du présent, dans lequel il ne se reconnaît plus, faute de bénéficier de ses possessions et de son entourage familiaux :

« C'est que je regrette non seulement mes biens, les miens mais ma propre personne. Que suis-je en effet ? Mais je ne ferai pas en sorte de tourmenter ton esprit de mes plaintes, ou bien de porter la main trop souvent à mes blessures¹⁵³¹. » La progression de l'extérieur vers l'intimité personnelle, des biens à l'identité propre en passant par les proches est significative à nos yeux. La personne se définit dans un contexte, fait de choses et de gens, qui représentent autant d'ancrages dans le passé et le présent et qui permettent d'aborder l'avenir avec sérénité. Devant l'absence de ces repères, le désarroi va jusqu'à la perte de l'identité même. « Que suis-je ? » (*Quid enim sum ?*) est une expression forte, où Cicéron s'assimile lui-même à une chose dans l'attribut neutre singulier (*Quid*). La « chosification » visible ici renvoie selon nous à une exigence de repères sensibles.

Les apparences peuvent donc servir de structure, même superficielle, pour maintenir un moi qui pourrait se modifier, voire se désagréger. Ce besoin de repères extérieurs nous paraît exprimer la volonté de mettre à distance, comme objectifs, les critères de l'évolution.

¹⁵²⁸ Voir dans le chapitre précédent notre étude des éléments matériels.

¹⁵²⁹ Selon J. Beaujeu, « la répétition de *ista... istum...*, après le *cum istis uincere*, oblige à considérer qu'il s'agit des Césariens et de César. » La nuance péjorative de *iste* nous confirme dans cette idée.

¹⁵³⁰ *Att.*, VIII, 7 ; t. V p. 178-179. *Quod superest, nec ista uidere possum quae numquam timui ne uiderem, nec mehercule istum propter quem mihi non modo meis sed memet ipso carendum est.*

¹⁵³¹ *Att.*, III, 15 ; t. II p. 55. *Desidero enim non mea solum neque meos sed me ipsum. Quid enim sum ? Sed non faciam ut aut tuum animum angam querelis aut meis uulneribus saepius manus adferam.*

Toutefois, les biens ne sont que des choses et des témoins inertes alors qu'une personne offre une référence plus riche, souple et humaine. On comprend alors l'intérêt que peut représenter un ami proche et intime, connu de longue date ; il est le témoin, globalement immuable, de l'éventuelle différence entre le Cicéron du présent et celui d'avant. L'identité peut alors se définir de l'extérieur par le regard d'autrui.

Tel est le rôle que Curius, qui vivait depuis longtemps à Patras, tient auprès de lui. Lorsque Cicéron lui écrit en 46, la durée de leur séparation et l'éloignement créent un recul propice, dont le destinataire a déjà usé : « C'est pourquoi je réalise des oeuvres de l'importance desquelles tu te feras peut-être une idée ; en effet, j'ai compris grâce à quelques propos que tu as tenus, tandis que tu reprochais ma tristesse et mon désespoir chez toi, que tu disais regretter l'esprit¹⁵³² qui émanait de mes livres¹⁵³³ ». Curius l'a rappelé à l'ordre et à ses vieux principes et Cicéron éprouve le besoin de se justifier aux yeux de son destinataire exigeant : « Mais c'est à la fois, pardieu, qu'alors je pleurais la république, qui m'était plus chère que la vie, non seulement en raison de ses bienfaits envers moi, mais de mes bienfaits envers elle, et que de nos jours, loin d'être consolé par la raison, qui doit avoir un très grand pouvoir, mais même par le fil des jours, qui d'habitude soigne même les idiots, je souffre que l'Etat se soit effondré au point que même l'espoir d'une amélioration ne nous soit pas laissé¹⁵³⁴. » L'opposition entre « alors » (*tum*) et « de nos jours » (*hoc tempore*) marque nettement la discontinuité. Quel moyen permet à Cicéron de saisir ce contraste ? c'est sans doute le regard extérieur de son destinataire, pris comme un repère immuable.

Le meilleur repère sera toutefois l'ami par excellence¹⁵³⁵, témoin de toutes les aspirations, tentatives, et vicissitudes de notre auteur : Atticus. On le constate particulièrement quand il s'agit de surmonter une rupture majeure : la mort de Tullia. La continuité de l'être fut alors ébranlée par un événement décisif chez notre auteur. Le décès de sa fille fut sans doute la coupure la plus profonde dans l'existence de l'épistolier. Le changement stimule

¹⁵³²Nous préférons cette interprétation de Shackleton-Bailey à celle de Tyrrell-Purser : « que mon vieil esprit soit absent de mes livres. » On voit ici en quoi le Cicéron écrivain de jadis sert de norme au Cicéron présent.

¹⁵³³*Fam.*, VII, 28 ; t. VII p. 95-96. *Itaque opera efficio tanta quanta fortasse tu senties ; intellexi enim ex tuo sermone quodam, cum meam maestitiam et desperationem accusares domi tuae, dicere te ex meis libris animum meum desiderare.*

¹⁵³⁴*Ibid.*, p. 96. *Sed mehercule et tum rem publicam lugebam, quae non solum a suis erga me sed etiam a meis erga se beneficiis erat mihi uita mea carior, et hoc tempore, quamquam me non ratio solum consolatur, quae plurimum debet ualere, sed etiam dies, quae stultis quoque mederi solet, tamen doleo ita rem communem esse dilapsam ut ne spes quidem melius aliquando fore relinquatur.*

¹⁵³⁵Voir ce que dit Aristote de l'alter ego comme un autre soi-même, *Ethique à Nicomaque*, 1168 b 2-6 et 1170 b 6-9.

l'apparition de deux références, « l'ancien » Cicéron et Atticus qui l'a connu tel. Ces deux repères reviennent à un seul : le passé.

Cicéron lui-même l'avoue volontiers à Atticus : le constat du changement passe par le regard extérieur et stable de son alter ego, qui sanctionne une différence. Pourtant, Cicéron tente de rester fidèle à ses valeurs, c'est-à-dire à ce qu'il fut. On assiste en quelque sorte dans cette lettre à un dédoublement de personnalité, un Cicéron de référence veillant sur celui que le présent décompose. A ce premier Cicéron revient le devoir, la responsabilité de ne pas se faire défaut. Il est repère et soutien.

Depuis Astura où il s'est réfugié après la mort de sa fille, Cicéron écrit à son ami. Il commence par démontrer sa volonté d'assumer coûte que coûte ses devoirs en traitant des affaires en cours pour ses amis. Puis il révèle le fond de son état d'esprit : « Quant au fait que tu veux que je me remette de mon chagrin, tu agis là comme en toutes choses ; mais tu es témoin que je ne me suis pas fait défaut à moi-même¹⁵³⁶ ». La première phrase préfigure étrangement un passage du *De Officiis* : « Aussi, tout ce que tu peux fournir d'effort en ton esprit, tout ce que tu peux obtenir à force de peine - s'il y a peine à s'instruire plutôt que plaisir - fais-le pour aboutir et ne pas t'exposer à paraître, alors que j'ai tout mis à ta disposition, t'être fait défaut à toi-même¹⁵³⁷. » On mesure ici la combativité de l'épistolier, toujours en lutte pour ne pas déchoir.

Dans la même lettre, il demande à Atticus de le rejoindre s'il le peut, car « la solitude apporte quelque aide, mais elle aurait beaucoup plus d'efficacité si toi du moins tu la partageais ; or voilà pour moi l'unique raison de partir d'ici ; car en proportion de mes maux cela allait bien¹⁵³⁸. » La relation entre les deux amis semble intacte et plus étroite que jamais. Une phrase pourtant révèle un bouleversement radical dans la perception que notre auteur a de lui-même : « Cependant je souffre de cela même ; en effet tu ne pourras plus être le même à mon égard : mort est venue à ce que tu aimais alors¹⁵³⁹. » La mort de Tullia altère l'identité même de Cicéron, au point qu'il dit avoir « péri », et de façon révélatrice, c'est dans sa relation à Atticus, quasi alter ego, que le changement est sensible. La disparition de certains traits de Cicéron n'est perceptible qu'à travers Atticus ; c'est ce que celui-ci aimait qui est

¹⁵³⁶Att., XII, 14 ; t. VIII p. 36. *Quod me ab hoc maerore recreari uis, facis ut omnia ; sed me mihi non defuisse tu testis es.*

¹⁵³⁷*De Off.*, Livre III, II, 6. *tantum fac ut efficias De committas ut [ne], cum omnia suppeditata sint a nobis, tute tibi defuisse uideare.*

¹⁵³⁸Att., XII, 14 ; t. VIII p. 37. *Solitudo aliquid adiuuat, sed multo plus proficeret si tu tamen interesses ; quae mihi una causa est hinc discedendi ; nam pro malis recte habebat.*

¹⁵³⁹*Ibid.*, p. 37. *Quamquam <id> ipsum doleo ; non enim iam in me idem esse poteris : perierunt illa quae amabas.*

mort, et le changement ne se sent pas tant dans Cicéron que dans l'attitude qu'Atticus pourra avoir vis-à-vis de lui.

Pline le jeune, en l'absence de sa femme, manifestera des symptômes similaires dans une lettre. Tous les signes habituellement liés à la passion sont ici présents : perte de sommeil, obsession de l'image de l'être aimé, perte de maîtrise de ses gestes. Dans la pointe finale sont inversés les rapports normaux entre vie publique et vie privée : « je ne trouve le repos que dans le travail, et la consolation que dans les fatigues et les soucis¹⁵⁴⁰. » De façon remarquable, lors de son exil, Ovide dans les *Tristes* utilisera presque les mêmes mots que Cicéron : « je ne suis plus ce que j'avais été » et « souviens-toi que le 'moi' que tu as connu jadis n'existe plus¹⁵⁴¹. » Le changement est nettement perceptible dans cette inversion entre travail et délasserment et dans la rupture de rythme et d'équilibre. Se développe alors la force d'âme d'un homme que n'inquiète plus aucun souci, ni matériel, ni affectif, et qui vit retiré en un lieu solitaire¹⁵⁴². Pour Cicéron, ce fut un peu la même chose. Doublement « homme nouveau », il renforce alors certains aspects longtemps maintenus en arrière-fond de sa vie politique : la philosophie, les lettres, l'écriture.

Un recours se présente en effet : l'identité peut se définir de l'extérieur par une unité d'apparence. Un travail concerté sur son image est alors possible. Après la mort de Tullia, Cicéron écrit ainsi à Atticus essayer d'avoir une continuité de surface. A défaut de pouvoir guérir son esprit, son *animus*, il tente d'aborder le mal par l'extérieur, réflexe de citoyen soucieux de continuer à assurer ses devoirs sociaux, ou moyen quelque peu aristotélien de traiter l'intériorité par l'extériorité¹⁵⁴³ ? De fait, il tente d'afficher une mine assez avenante

¹⁵⁴⁰ *Ep.*, 7, 5, cité par M. Bénabou dans « Pratique matrimoniale et représentation philosophique : le crépuscule des stratégies ? », *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, p. 132.

¹⁵⁴¹ *Tristes*, III, élégie 11, vers 25 : *non sum ego, quod fueram* et vers 29 : *me quoque, quem noram olim, non esse memento*.

¹⁵⁴² Le fait de s'abstraire de ses soucis n'est nullement une marque d'égoïsme, mais plutôt une attitude philosophique, comme le rappelle Alberto Grilli. Il fait allusion à une des lettres pseudo-hippocratiques: [Hipp.] *epist.* 12, 1, p. 293 H, cf aussi *epist.* 17, 17 : « riconoscendo un qual eccezionale vigor d'animo dell'uomo, che non si dà pensiero di figli, di moglie, di parenti, di patrimonio, nè di nulla affatto, ma, vivendo ritirato in se stesso giorno e notte, se ne sta solo quasi sempre in grotti e luoghi solitari o sotto l'ombra degli alberi e sulla molle erba, o presso quiete correnti d'acqua ». S'appuyant sur une autre de ces lettres ([Hipp] *epist.* 12, 4) il évoque le désir de tranquillité des hommes qui ont embrassé la philosophie, méprisant les activités humaines comme Philon (cf. *uit. Contempl.* 2, 20). *Il problema della vita contemplativa nel mondo greco-romano*, p. 186-188.

¹⁵⁴³ Cette attitude nous paraît proche de ce que prône Aristote dans *l'Ethique à Nicomaque* (II, 1, 1103 b 10-25) quand il affirme qu'en prenant l'habitude de pratiquer la vertu on devient vertueux, de même que « le fait de construire donnera de bons constructeurs ». La pratique et l'habitude créent la qualité. Cicéron, par une attitude paisible, ne souhaite-t-il pas affermir en lui l'apaisement ? Voir également plus haut notre étude de l'habitude.

(*non ad animum sed ad uultum ipsum*) et d'entraver (*impedire*) son esprit tourmenté par l'écriture.

« Tout au long des jours j'écris, non que j'en tire quelque profit, mais pendant ce temps j'ai les idées entravées, bien sûr pas suffisamment - c'est qu'une force me tenaille - mais du moins j'ai une relâche ; et je fais tous mes efforts pour restaurer non mon esprit, mais mon visage seulement, si je puis¹⁵⁴⁴ ». Cicéron assure ainsi une certaine continuité au-delà des changements qu'il exprime dans la phrase suivante : « et ce faisant, j'ai l'impression parfois d'être en faute, parfois de me vouer à l'être si je ne le fais pas¹⁵⁴⁵. » L'expression « parfois... parfois » (*interdum... interdum*) montre la versatilité de son esprit, qui balance entre deux opinions et compromet l'équilibre et la continuité, à renouveler sans cesse.

Au terme de cette étude, il apparaît que Cicéron se définit en fonction d'une image de lui-même forgée aux heures les plus glorieuses de son passé. Il manifeste par là qu'il demeure libre d'entretenir certains aspects de son existence et d'en abandonner d'autres, et que ces choix se posent dans des situations concrètes, qui sont autant de carrefours discriminatoires¹⁵⁴⁶.

Le changement pour notre auteur, comme son goût de la stabilité le laissait présager, n'est guère recherché pour lui-même. Il est accepté pour des raisons pragmatiques et Cicéron souhaite volontiers que par un double changement il y ait un retour en arrière à une situation initiale (en particulier le rétablissement des usages républicains traditionnels).

Toutefois, plusieurs facteurs, notamment la politique et le vieillissement, l'obligent à une vision lucide et résignée, sans qu'il se départisse de recul et même d'humour. Son ultime stratégie, sensible dans sa perception de l'identité, consiste dans un changement « cadré », soigneusement limité par des bornes telles que le passé personnel et son image d'homme public. Cette quête de stabilité se recentre alors sur les éléments antérieurs les plus positifs afin de les honorer et les prolonger. Ainsi la philosophie de Cicéron prend-elle une dimension éthique dans la poursuite d'engagements et d'idéaux élevés. Comme ce bonheur idéal est difficile à trouver dans les réalités quotidiennes, la solution qui se présente alors très naturellement à notre auteur est une fuite hors du temps. C'est l'aspect que nous tâcherons maintenant d'approfondir.

¹⁵⁴⁴Att., XII, 14 ; t. VIII p. 36. *Totos dies scribo, non quo proficiam quid, sed tantisper impediior, non equidem satis - uis enim urget -, sed relaxor tamen, omniaque nitor non ad animum sed ad uultum ipsum, si queam, reficiendum.*

¹⁵⁴⁵Ibid., p. 36-37. *idque faciens interdum mihi peccare uideor, interdum peccaturus esse nisi faciam.*

¹⁵⁴⁶Ce constat rejoint les théories d'A. Oksenberg-Rorty et D. Wong, telles qu'ils les exposent dans « Aspects of Identity and Agency », *Identity, Character and Moralit*, p. 32-33.

Quatrième partie : Futur et temporalités épistolaires.

Chapitre I : L'avenir.

Après avoir exploré des temporalités « sûres » comme le présent ou le passé, nous souhaiterions nous tourner vers des zones du temps encore inconnues, à commencer par le futur¹⁵⁴⁷, que notre auteur tente de maîtriser au mieux. Nous avons vu que le respect du passé et la quête de durée constituaient une force mais pouvaient présenter des inconvénients et des blocages pour lui. Certes, une certaine ouverture à la nouveauté et au changement est possible. Reste à examiner la façon dont se déploie cette faculté d'adaptation face à ce qui peut advenir. Deux problèmes essentiels se posent : la nécessité d'actualiser des projets encore virtuels, et celle de dépasser le cadre connu du passé.

Le futur est toujours chargé de mystère et d'incertitude. Tout en accordant beaucoup d'importance au passé, on peut se tourner vers l'avenir et tenter de maîtriser cette vaste zone d'inconnu. Certes il existe des continuités entre passé et futur, qui effacent quasiment le point de démarcation qu'est le présent. Une différence majeure sépare néanmoins ces deux pans du temps : c'est que l'un s'est concrétisé et peut subsister dans la mémoire, alors que l'autre est virtuel et donc toujours malléable et incertain tant qu'il n'est pas effectif. Le futur peut donc être une source de grande inquiétude face aux nombreuses données inconnues.

De nombreux extraits de la correspondance font mesurer la crainte que suscite cette zone d'ombre. Elle apparaît nettement au moment de l'exil, quand Cicéron, séparé des siens, se sent impuissant à assurer leur avenir¹⁵⁴⁸. Un exemple tiré d'une lettre de mars 43 permet également d'en prendre conscience. Cicéron exprime clairement la nécessité de ne pas laisser des projets à l'état de velléités mais de les inscrire dans la réalité et le temps par une actualisation. La missive s'adresse à L. Munatius Plancus, gouverneur de la Gaule chevelue, qui hésitait entre un soutien à Octave ou Antoine. Après avoir affirmé à cet ambitieux que le sénat est prêt à récompenser ses efforts, il écrit : « Mais le moment de cette récompense non seulement n'est pas encore passé, mais pour lors n'est pas encore prêt, à ce qu'il me semble ; de fait, j'ai pour habitude en fin de compte de considérer comme un honneur celui qui est

¹⁵⁴⁷ M. Bettini cite à cet égard des textes fondamentaux de Sénèque (*De Brev. Vit.* 8, 3 ; *ad Marc.* 10, 4 ; *ad Lucil.* 49, 9) sur le peu de conscience et de connaissance qu'ont les hommes de leur avenir et de la brièveté de la vie. Cet aveuglement quant au futur est confirmé par la religion archaïque romaine et des auteurs comme Macrobie (*Sat.* I, 7, 20) et Ovide (*Fast.*, I, 631-636). *Kinship, Time, Images of the Soul*, p. 153-159.

¹⁵⁴⁸ Voir *Fam.*, XIV, 1, 5 (t. II p. 70), où il s'écrie : *Me miserum ! Quid futurum est ?* « pauvre de moi ! Que va-t-il advenir ? ».

décerné et attribué à des hommes marquants, non pas dans la perspective de bienfaits futurs, mais en raison de grands services rendus¹⁵⁴⁹. » Le virtuel ne suffit pas ; il faut l'actualiser. Notre auteur affirme donc que les bonnes intentions ne sauraient se substituer à des preuves tangibles et invite son correspondant à ne pas se contenter de belles paroles mais à incarner ses choix dans une conduite réelle.

Un passage du *De Amicitia* fait écho à ce souci de mettre ses choix à l'épreuve de façon effective. Cicéron affirme qu'il est important d'éprouver la qualité d'une relation dans l'amitié, « ce sont donc les caractères fermes, solides et constants qu'il faut choisir, espèce dont la pénurie est grande. De plus, il est difficile de porter un jugement assuré s'il n'y a pas eu mise à l'épreuve, or dans l'amitié même il faut faire une mise à l'épreuve¹⁵⁵⁰. » Le test est donc double : la constance apparaîtra au fil du temps et la fermeté se manifestera grâce à un passage à l'acte passe dans le présent et la réalité.

Notre épistolier a à cœur de concrétiser ses projets et de les inscrire dans la durée. Par une réflexion concertée il tente donc de maîtriser et d'organiser le temps qui se présente comme malléable, le futur, autant que faire se peut. Comme on l'a vu dans la première partie, la philosophie de vie cicéronienne commence par une gestion du présent, qui seul nous appartient¹⁵⁵¹, mais elle peut également voir en lui un promontoire d'observation de l'avenir et un tremplin pour l'action. Quelle est la stratégie de notre auteur pour bien appréhender ce terrain vierge ? La connaissance du passé et l'expérience acquise permettent-elles une forme de premier balisage et une maîtrise ? Peut-on à la fois anticiper un contexte et les méthodes qui y fonctionneront ? C'est ce que nous tâcherons d'examiner.

Evidemment, plus on reste proche du présent, plus les données et circonstances sont connues et plus il est aisé de faire une analyse et de prévoir ce qui peut suivre. Plus le point du futur vers lequel on se projette est éloigné, plus la période anticipée risque d'être différente de la situation actuelle et plus le calcul devient difficile. En contrepartie, le recul vis-à-vis du présent est alors plus grand et peut amener à une élévation du point de vue. Les perspectives se font plus lointaines et l'on se retourne vers le présent comme vers un point microscopique, voire négligeable.

¹⁵⁴⁹ *Fam.*, X, 10 ; t. X p. 219. *Cuius rei non modo non praeterit tempus, sed ne maturum quidem etiam nunc meo quidem iudicio fuit ; is enim denique honos mihi uideri solet qui non propter spem futuri beneficii, sed propter magna merita claris uiris defertur et datur.*

¹⁵⁵⁰ *De Amic.*, XVII, 62 : *Sunt igitur firmi et stabiles et constantes eligendi, cuius generis est magna penuria. Et iudicare difficile est sane nisi expertum, experiendum autem est in ipsa amicitia.*

¹⁵⁵¹ Voir également Sénèque, Lettre 5 et 7 à Lucilius.

Il vaut donc la peine de dissocier les deux types d'échéance car elles correspondent à deux approches différentes : le futur proche diverge peu en général de la situation présente et devrait présenter un état similaire. Le futur lointain est beaucoup plus obscur et laisse place à une incertitude, mais sans doute aussi à une espérance plus grande.

1 -Anticipation à court terme.

Commençons par le plus simple et cette anticipation qui se projette vers une configuration très semblable à celle du présent. Nous ne nous attarderons pas sur de petites anticipations « de commodité » qui apparaissent dans la correspondance. Pour anecdote, on voit ainsi Cicéron quitter précipitamment Rome avant les Calendes, date à laquelle les dettes et intérêt viennent à échéance¹⁵⁵², afin de ne pas avoir à s'en acquitter. Tout en conservant un point de vue pragmatique, nous tâcherons de sélectionner des exemples et illustrations plus conceptualisés.

a-Comment utiliser le passé ?

La première aide qui se présente pour aborder le futur est celle de l'expérience vécue antérieurement. Moyennant quelques ajustements, notre auteur pourrait bien tirer parti de cette source d'informations précieuse.

Puisque le passé constitue un socle de connaissances, le rejeter ne serait-il pas subir une perte ? Savoir anticiper est-il nécessairement en rupture avec le passé ? Il peut être utile de savoir tirer de lui des éléments instructifs et de s'appuyer sur l'expérience. Celui-ci, en effet, était l'analyse de l'avenir en permettant de comparer avec des précédents. La culture joue alors à plein son rôle de source inépuisable de comparants afin de ramener des situations indécises à des repères fixes.

Cicéron possède par sa culture, son expérience propre et celle de ses proches des références très larges. Quels sont ces repères ? Ceux qui ont été bien assimilés et forment une base de réflexion – et pour ainsi dire « de données » - dans l'esprit. Il s'agit avant tout des grands hommes de l'histoire grecque et romaine.

Pour Cicéron, les exemples de la Grèce viennent évidemment en premier à son esprit. On le constate notamment au moment de la guerre civile et du désarroi qu'il connaît alors.

¹⁵⁵² *Att.*, XII, 5c ; t. VII p. 39.

Ainsi, le 2 mai 49, Cicéron écrit à Atticus pour lui exposer sa position et sa vision de l'avenir. César combat alors les Pompéiens en Espagne, après avoir assiégé Pompée à Brindes et laissé ce dernier partir pour la Grèce. Pour Cicéron, il est clair que César est voué à tomber.

« Et néanmoins, cher Atticus, certains augures aussi m'inspirent prophétiquement par un espoir indubitable, non pas ceux que notre collègue tient d'Attus, mais ceux de Platon au sujet des tyrans. Je vois en effet que d'aucune manière cet individu ne peut rester en place sans que de lui-même il ne s'effondre, quand bien même nous serions amollis¹⁵⁵³ (...) » La lecture de Platon sert donc à analyser l'avenir. Notre auteur rappelle alors comment, entre son retour de Brindes et son départ pour l'Espagne, César s'est discrédité rapidement, perdant sa réputation de clémence et s'emparant du Trésor public. Les griefs prennent alors fin pour faire place à un bilan lucide. Pour un homme politique, l'erreur est fatale : « Il n'est pas besoin de rassembler tous les éléments que tu perçois avec la plus grande acuité, mais pourtant, places-les devant tes yeux ; alors tu comprendras que ce règne peut à peine dépasser six mois. Si je fais erreur, je le supporterai, comme de nombreux hommes fort célèbres, qui se distinguaient dans l'État, l'ont supporté, à moins par hasard que tu ne juges que je préfère mourir comme¹⁵⁵⁴ Sardanapale dans son lit, plutôt que dans un exil thémistocléen¹⁵⁵⁵. Or Thémistocle, alors qu'il était exilé, comme le dit Thucydide, 'pour les problèmes immédiats avait un discernement très pointu grâce à une délibération très courte, et pour les problèmes à venir était l'homme qui de beaucoup conjecturait le mieux ce qui adviendrait' ; pourtant il tomba dans des malheurs qu'il aurait évités s'il n'avait fait aucune erreur ; même s'il était l'homme qui, comme le dit le même auteur, 'voyait le mieux le meilleur et le pire lorsqu'ils étaient encore dans l'invisible', cependant il ne vit d'avance ni le moyen d'échapper à l'envie des Lacédémoniens et celle de ses concitoyens, ni la promesse qu'il ferait un jour à Artaxerxès¹⁵⁵⁶. Elle n'eût pas été, cette fameuse nuit, si âpre pour l'Africain, homme fort sage, il n'eût pas été si funeste, ce jour, marqué par Sylla, pour le plus rusé des hommes, Marius, si l'un et l'autre n'avaient pas fait d'erreur¹⁵⁵⁷. » L'histoire des grands hommes de la Grèce et de Rome sert d'appui à la

¹⁵⁵³Att., X, 8 ; t. VI p. 72. *Et tamen, mi Attice, auguria quoque me incitant quaedam spe non dubia, nec haec collegi nostri ab Att[ic]o, sed illa Platonis de tyrannis. Nullo enim modo posse uideo stare istum diutius quin ipse per se etiam languentibus nobis concidat (...).*

¹⁵⁵⁴Pour les difficultés de texte et de construction de cette phrase, voir note 1 p. 265, se rapportant à la p. 73 de J. Beaujeu dans Les Belles Lettres.

¹⁵⁵⁵Nous employons un néologisme dans la mesure où *Themistocleus*, -a, -um est extrêmement rare et quasiment un hapax.

¹⁵⁵⁶Allusion à l'aide qu'il promit au roi des Perses contre sa propre patrie. Voir J. Beaujeu, note 3 p. 265 de l'édition des Belles Lettres, se rapportant à la p. 73.

¹⁵⁵⁷*Ibid.*, p. 73-74. *Non sunt omnia colligenda quae tu acutissime perspicias, sed tamen ea pone ante oculos ; iam intelleges id regnum uix semenstre esse posse. Quod si me fefellit, feram, sicut multi clarissimi homines in re publica excellentes tulerunt, nisi forte me Sardanapali uicem in suo lectulo mori malle censueris quam <in>*

réflexion de Cicéron sur l'avenir. Toutefois, l'épistolier ne se leurre pas : malgré d'immenses qualités, des personnages de grande valeur ont commis des erreurs et leur exemple constitue à la fois un réconfort et une menace pour notre érudit soucieux de bien faire.

L'apport de leur expérience n'est pas nul et confère à notre auteur recul et confiance en son jugement ; la suite de cette lettre le manifeste, car Cicéron renforce alors avec assurance son pronostic, reprenant son intuition « prophétique » précédente, et ajoutant un élément d'explication fulgurant. « Pour moi cependant, nous en trouvons confirmation dans le présage que¹⁵⁵⁸ j'ai évoqué, et je ne me trompe pas : cela ne se passera pas autrement, pour son malheur¹⁵⁵⁹. Il s'effondrera, cet individu, nécessairement, soit du fait de ses adversaires, soit de son propre fait, puisqu'assurément il est pour lui même l'adversaire le plus rude qui soit¹⁵⁶⁰. » Le futur de l'indicatif, mode de la certitude, employé dans « cela arrivera » (*accidet*) ainsi que la tournure « il est nécessaire » (*necesse est*) sont révélatrices : Cicéron expose ici une assurance, à venir mais indubitable selon lui.

Peut-être l'expérience personnelle serait-elle plus accessible et valide ? Pourquoi notre auteur négligerait-il ce qu'il a lui-même vécu ? C'est cette logique qui habite notre auteur lorsque dans la *Quatrième Philippique* il établit un lien entre son action du temps de Catilina, référence essentielle, et le combat contre Antoine. On voit que pour lui la première expérience a créé un précédent fondateur, qui garantit le succès d'une situation similaire dans un cadre nouveau. Cicéron pense donc pouvoir rapprocher des situations antérieures connues de circonstances actuelles¹⁵⁶¹. « Donc, comme vous avez brisé Catilina par ma diligence, l'autorité du sénat, votre élan et votre vertu, de même, vous apprendrez bientôt que, par votre

exsilio Themistocleo. Qui cum fuisset, ut ait Thucydides, τῶν μετὰ παρθένων δι) ἐ) ἀξισθη) βουλῆ) κρατιστο) γνημῶν, τῶν δὲ μετὰ ἰοήτων ἐ) πλειστον του-γενήσῃσιν ἀριστο) εἰκασθη) , tamen incidit in eos casus quos uitasset si eum nihil fefellisset ; etsi erat, ut ait idem, qui τολῶ)μεινον καὶ τολῶ)ξειρον ἐ) τῶ)α)φανεί-ε)τι ἐ)ῶ)ρα mal ista tamen non uidit nec quo modo Lacedaemoniorum nec quo modo suorum ciuuium inuidiam effugeret nec quid Artaxerxi polliceretur. Non fuisset illa nox tam acerba Africano, sapientissimo uiro, non tam dirus ille dies Sullanus callidissimo uiro, C. Mario, si nihil utrumque eorum fefellisset.

¹⁵⁵⁸Est-ce le contexte religieux ou historique qui inspire à Cicéron cette tournure fréquente en grec (attraction du relatif au cas de son antécédent) mais très rare en latin ?

¹⁵⁵⁹Il nous paraît important que notre traduction rende compte de la teinte négative de *accidet*, quitte à ce qu'elle soit un peu lourde.

¹⁵⁶⁰*Ibid.*, p. 74. *Nos tamen hoc confirmamus illo augurio quo diximus, nec nos fallit nec aliter accidet. Corruat iste necesse est aut per aduersarios aut ipse per se, qui quidem sibi est aduersarius unus acerrimus.*

¹⁵⁶¹Pour l'importance de l'antécédent, voir également la *Première Philippique*, I, 1 : « j'ai jeté les fondements de la paix et j'ai renouvelé le vieil exemple des Athéniens ; j'ai même emprunté un mot grec, qu'avait utilisé cette cité dans l'apaisement des discordes et j'ai jugé que toute discorde devait être effacée par un oubli éternel. » (...) *ieci fundamenta pacis Atheniensiumque renouaui uetus exemplum ; Graecum etiam uerbum usurpauī, quo tum in sedandis discordiis usa erat ciuitas illa, atque omnem discordiam obliuione sempiterna delendam censui.*

concorde avec le sénat, qui jamais ne fut si grande, et par le bonheur et la vertu de vos armées et de vos chefs, la bande abominable d'Antoine a été écrasée¹⁵⁶². » Le pont entre passé et futur est fermement établi et notre auteur ne semble pas douter un instant de sa déduction¹⁵⁶³. Cela n'oblige-t-il toutefois pas à négliger quelques différences dans le contexte ?

A ce stade, il apparaît que l'expérience du passé sert de repère imparable, qu'elle provienne de l'histoire propre de Cicéron ou de celle de grands modèles. Cette réflexion n'est pas restreinte à l'expérience personnelle, mais ouverte à autrui, à la fois dans les exemples antérieurs, qui peuvent être advenus bien des années auparavant à d'autres hommes dans un contexte quelque peu différent, et dans l'application qui en est faite. La connaissance et l'analyse du passé servent donc une juste interprétation du futur.

Encore faut-il prendre quelques précautions, à la fois dans le choix du référent passé et dans l'analyse des éléments pertinents du présent. Un repérage soigneux s'impose. L'anticipation apparaît alors comme un prolongement du passé le plus adéquat et d'une analyse exacte du présent.

L'analyse que fait notre auteur est fondée sur des continuités logiques et temporelles. Tout d'abord, celui-ci examine le passé rationnellement. Cicéron, s'il cultive le souvenir en général, n'est pas homme à vouloir être enfermé dans ce qu'il estime être des expériences négatives. Nous l'avons vu rejeter les éléments d'un passé pénible¹⁵⁶⁴ et prôner une reprise constructive et raisonnée de certains éléments. C'est pourquoi son jugement reste libre et ouvert. En 46, repensant aux revers subis par la république, il écrit à Curius, qui vivait depuis longtemps à Patras, qu'il ne souhaite pas revenir sans cesse sur les éléments négatifs du passé : « Mais en réalité, ce n'est bien sûr pas à celui qui tient tout en son pouvoir que revient la faute, si ce n'est peut-être que cela même n'aurait pas dû être ; mais des accidents, certains dus au hasard, d'autres à notre faute ont eu lieu de telle sorte qu'il ne faut pas geindre sur le passé¹⁵⁶⁵. » La conscience de ne pas pouvoir tout maîtriser libère l'esprit et la relecture du

¹⁵⁶² *Quatrième Philippique*, V, 12 sq..

¹⁵⁶³ Pour cette continuité fondatrice entre passé et futur, voir *Att.*, IX, 10 ; t. V p. 276 : *Ego si nihil peccaui, reliqua tuebor*, « Pour moi, si je n'ai failli en rien, je veillerai bien sur ce qui reste à venir ».

¹⁵⁶⁴ Voir notre deuxième partie.

¹⁵⁶⁵ *Fam.*, VII, 28 ; t. VII p. 96. *nec uero nunc quidem culpa in cuius potestate omnia sunt, nisi forte id ipsum esse non debuit ; sed alia casu, alia etiam nostra culpa sic acciderunt ut de praeteritis non sit querendum.*

passé¹⁵⁶⁶. Celle-ci s'opère avec un détachement rationnel. Il faut donc passer par le présent, honorer le passé et dominer le futur, conciliation délicate. Comment tenir cette gageure ?

C'est grâce à la raison que le lien pourra se faire. Le pouvoir d'anticipation est l'apanage même de l'homme, car son esprit domine en quelque sorte le temps. Cicéron n'a-t-il pas écrit dans le *De Officiis*¹⁵⁶⁷ : « Mais entre l'homme et la bête, ceci surtout diffère que la bête se meut pour autant que ses sens la meuvent, et qu'elle s'adapte à cela seulement qui lui est présent dans l'espace et dans le temps, car elle a fort peu le sens du passé ou de l'avenir. L'homme au contraire, parce qu'il participe à la raison, grâce à elle discerne les enchaînements, voit les causes des choses ; leurs prodromes et pour ainsi dire leurs antécédents ne lui échappent pas, il rapproche les analogies ; aux choses présentes il relie et rattache les choses futures, ainsi il embrasse aisément de son regard le cours de toute la vie et, pour la mener, prévoit ce qui est nécessaire » ? Cette force doit toutefois être canalisée et utilisée à bon escient.

Une stratégie complémentaire consiste à retrouver dans le présent le passé pertinent. Dégager les lignes de continuité entre le passé et le présent, afin de mieux agir dans le futur, voilà la démarche la plus efficace. Deux points d'appui permettent en effet une juste anticipation. Il s'agit de s'enraciner dans le présent, qui serre au plus près le futur proche, et d'extraire les aspects les plus fiables du passé. Nous les trouvons tous deux dans une même lettre. Le 25 février 49, Cicéron écrit à Atticus pour le remercier de ses conseils, au moment où s'achève l'affaire de Corfinium. « *Fort*¹⁵⁶⁸ *nobles*, tes conseils, et cependant sans qu'ils manquent de prévoyance d'après les circonstances : je les approuve tout à fait¹⁵⁶⁹. » Le référent de la noblesse nous semble renvoyer à Platon ou à l'idéal épique. Ce que Cicéron apprécie donc en premier lieu, comme l'ordre des mots l'indique selon nous, c'est l'idéal aristocratique de la valeur personnelle, caractérisée implicitement par le lignage et le courage. La deuxième qualité qu'il reconnaît aux conseils de son ami, c'est leur adéquation avec les circonstances. Il prend appui sur le présent, et sans doute également sur un lointain passé mythifié.

C'est cependant un passé plus concret et proche qui suscite explicitement l'intérêt de l'épistolier car son poids, certes moins intellectuel, est plus déterminant. En effet, dans la suite

¹⁵⁶⁶ Voir le poids du hasard dans notre première partie.

¹⁵⁶⁷ *De Officiis*, Livre I, IV, 11.

¹⁵⁶⁸ Consciente de modifier un peu l'exactitude de la traduction, nous tâchons dans cette phrase d'en respecter le mouvement et l'esprit.

¹⁵⁶⁹ *Att.*, VIII 9b ; t. V p. 184. **Eugenh**= *tua consilia, et tamen pro temporibus non incauta ; mihi ualde probantur.*

du texte, il dénigre les positions de Lépide et de Tullus. Or Cicéron précise immédiatement, comme pour expliquer la médiocrité de leurs opinions : « Mais leurs avis me touchent moins : c'est en bien moins grand nombre que ces dignes hommes ont donné des gages à la république¹⁵⁷⁰ ». C'est par rapport à leur passé qu'il juge de leur valeur et augure de l'avenir. Dissocier passé (proche ou lointain), présent et futur serait donc vain du point de vue temporel et logique. Notre auteur croit trop à la stabilité. Ainsi, la stratégie d'anticipation de Cicéron est fondée sur la continuité du temps. La sagesse est en effet pour lui¹⁵⁷¹ composée de trois éléments : mémoire, capacité à établir des liens et faculté de prévoir l'avenir (*memoria, intelligentia, providentia*), mais l'élément essentiel est la *memoria* car la connaissance théorique que l'on a des choses et l'expérience acquise dans un domaine donné priment.

C'est ainsi qu'une juste appréhension du futur peut se faire. En tout domaine on peut mesurer le bénéfice d'une bonne anticipation, qui relève d'une véritable sagesse, autrefois appelée « prudence », c'est-à-dire capacité de prévoir. Opposée à l'improvisation, elle permet d'appriivoiser l'avenir en esquissant les éventuelles situations futures¹⁵⁷² et ouvre la voie à une gestion sagace de la temporalité. L'anticipation relève pleinement d'une philosophie du quotidien pragmatique. Sagesse et prévoyance sont liées, en particulier dans le nom *prudentia*, souvent associé au *consilium* comme *virtus* politique¹⁵⁷³. Par son étymologie, elle est strictement la qualité de « celui qui prévoit » et Cicéron était conscient de cela puisqu'il écrit : « ceux que nous pouvons dire prudents, c'est-à-dire prévoyants¹⁵⁷⁴ » ou encore « la vertu que l'on a appelée prudence d'après ce qui doit être prévu¹⁵⁷⁵ ». Or précisément parce que la *providentia* prévoit l'avenir, en ce sens elle est réservée aux dieux. Cependant Cicéron en étend le domaine à l'éthique humaine puisqu'il affirme que « La Prudence est la science des choses bonnes et mauvaises et neutres¹⁵⁷⁶ » ou encore « qu'(elle) est constituée de la science des choses bonnes et mauvaises et ni bonnes ni mauvaises¹⁵⁷⁷ ». Cette science n'est

¹⁵⁷⁰ *Ibid.*, p. 184. *Sed me illorum sententiae minus mouebant ; minus multa dederant illi rei publicae pignora.*

¹⁵⁷¹ *De Inu.*, II, 160.

¹⁵⁷² De même, le sculpteur doit avoir un projet précis et dessiner de nombreuses études préalables. M.-L. Teyssier, « Cicéron et les arts plastiques, peinture et sculpture », *Présence de Cicéron*, p. 71-73, Cf. *De Orat.* I, 73.

¹⁵⁷³ Voir J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 256.

Les citations cicéroniennes de ce paragraphe proviennent de son livre.

¹⁵⁷⁴ *Diu.*, I, 111 : *Quos prudentes possumus dicere, id est providentes.*

¹⁵⁷⁵ *Leg.*, I, 60 : *Quae uirtus ex prouidendo est appellata prudentia.*

¹⁵⁷⁶ *Inu.*, II, 160 : *Prudentia est rerum bonarum et malarum neutrarumque scientia.*

¹⁵⁷⁷ *De Nat. Deo.*, III, 38 : *(Prudentia) constat ex scientia rerum bonarum et malarum et nec bonarum nec malarum.* Cf. *De Off.*, I, 153 ; *Fin.*, V, 67.

donc pas vouée, selon Cicéron, à rester théorique, mais a une vocation éminemment pratique, dans l'action de cet auteur, ainsi qu'un rayonnement pédagogique. Orientée vers l'avenir, la *prudentia* s'ouvre également vers les autres personnes, contemporaines ou futures.

Cicéron vise une construction patiente, ancrée dans cette confiance en la continuité du temps. L'anticipation sert à préserver ce qu'il y a de meilleur selon lui. Elle comprend donc une première phase d'analyse mais ne se contente pas de cette réflexion. Cicéron est capable d'actions dynamiques lorsqu'il est sûr de son fait. Une fois ses idées mises au point il sait saisir l'occasion¹⁵⁷⁸ de les mettre en œuvre. Dans une lettre à Atticus, dès le 20 janvier 60, apparaît son pessimisme quant à la situation de Rome, dont Clodius est une figure emblématique. Notre auteur est extrêmement préoccupé par ce qu'il considère comme une décadence. Toutefois, il ne désespère pas de corriger la jeunesse¹⁵⁷⁹ : « De fait, dès que je te résumerai brièvement ce qui s'est passé depuis ton départ, tu ne pourras que t'écrier que la république romaine ne saurait subsister plus longtemps. Car c'est après ton départ, je crois, que la comédie de Clodius a fait son entrée ; y ayant trouvé, à ce qu'il me semblait, l'occasion de rogner la licence et de brider la jeunesse, mon souffle a été violent et j'ai répandu toutes les forces de mon esprit et de mon talent, non point par haine de qui que ce soit, mais dans l'espoir, non de corriger la cité mais de la soigner¹⁵⁸⁰. » L'expression « ayant trouvé, à ce qu'il me semblait, l'occasion » (*nactus, ut mihi uidebar, locum*) montre bien une volonté déjà ferme, qui cherche sa voie d'expression et en trouve le champ d'application. Son attitude ne tend pas à réprimander gratuitement, mais à construire, en élaguant les mauvaises impulsions. Lorsqu'il déclare vouloir « soigner » la cité, ce terme indique bien qu'il vise le rétablissement après une maladie passagère. Son regard dépasse donc le présent pour envisager l'avenir et un potentiel qu'il souhaite voir honoré au mieux¹⁵⁸¹.

¹⁵⁷⁸ Voir notre première partie.

¹⁵⁷⁹ Bien que Cicéron n'ait à l'époque que 46 ans, il parle déjà de la jeunesse (*iuuentus*) avec la distance d'un vieillard (*senex*). Il souhaite que son recul profite aux autres, de même que lui a tiré parti de celui des anciens. Certes, il évoque une distance de vieillard vis-à-vis de la décadence actuelle, mais son regard est tourné vers l'avenir et une amélioration possible. Or il est précisément à la limite entre un *iuuenis* (30-46 ans) et un *senior* (46-60 ans).

¹⁵⁸⁰ *Att.*, I, 18 ; t. I p. 161. *Nam ut ea breuiter quae post tuum discessum acta sunt colligam, iam exclames necesse est res Romanas diutius stare non posse. Etenim post profectionem tuam primus, ut opinor, introitus fuit fabulae Clodianae, in qua ego nactus, ut mihi uidebar, locum resecaendae libidinis et coercendae iuuentutis uehemens flauis et omnes profundi uires animi atque ingenii mei non odio adductus alicuius sed spe non corrigendae sed sanandae ciuitatis.*

¹⁵⁸¹ Il est remarquable qu'en s'éloignant du présent et de son point d'observation d'un moment, Cicéron prenne aussi du recul par rapport à sa situation personnelle et s'ouvre par cette démarche à autrui. Dans ce processus, le support épistolaire n'est pas anodin.

Voir notre étude sur les liens entre lettre et temporalité dans notre troisième partie.

La lettre, ouverte à de multiples relectures dans des circonstances différentes, est sans doute un intermédiaire favorable à cet état d'esprit qui envisage tous les possibles mais se centre sur les meilleures options. L'histoire littéraire le confirme. La tradition épistolaire soutient étroitement cette vocation à une postérité intellectuelle. Un passage du *De Officiis*¹⁵⁸² éclaire particulièrement ce point de vue. « Il reste des lettres de Philippe à Alexandre, d'Antipater à Cassandre, et d'Antigone à son fils Philippe, trois hommes pleins d'expérience - telle est en effet la tradition - où ils leur recommandent, par l'amabilité de la parole, d'amener les âmes de la foule à la bienveillance, et d'amadouer les soldats par leur conversation, en s'adressant à eux avec douceur. Mais prendre la parole avec éloquence au milieu de la foule, voilà qui souvent provoque une gloire générale. Grande est en effet l'admiration pour celui qui parle avec abondance et sagesse, et ceux qui l'entendent, pensent même que cet homme est plus intelligent et plus sage que tous les autres. » La lettre est alors pédagogique, c'est-à-dire orientée vers une éducation toujours en devenir. L'avenir apparaît bien comme le prolongement d'un bon passé et le présent n'est alors qu'un maillon dans cet enchaînement naturel. La lettre se fait guide, pour le scripteur qui se doit de persévérer dans sa démarche, pour le lecteur immédiat et pour tous ceux qui le suivront.

Envisager l'avenir est donc un réflexe de sagesse fructueux pour tous et dans la *Deuxième Philippique* l'orateur résume les grands objectifs de sa vie au service de l'Etat et de la jeunesse : « Je dirai seulement brièvement (...) que je n'ai jamais fait défaut à la république ni à mes amis et pourtant par tout genre de traces littéraires que j'ai laissées, j'ai fait en sorte que mes veilles et mes écrits apportent à la fois quelque utilité à la jeunesse et quelque éloge au nom de Rome¹⁵⁸³. » Or, ce qu'il juge le plus opportun de transmettre à la jeune génération est précisément le réflexe d'anticipation, et il semble que notre auteur en fasse son héritage le plus précieux. C'est ainsi que la fin d'une courte lettre à Brutus revient sur la nécessité de prévoir et Cicéron fait en quelque sorte de cette recommandation le legs de toute son expérience. La solennité de l'affirmation est tout à fait remarquable :

« De moi¹⁵⁸⁴ je puis dire la même chose que le père dans la comédie *Trinummus* de Plaute : 'pour moi du moins ma vie a fini d'être jouée : là où toi tu vas, c'est toi l'intéressé.'

¹⁵⁸² *De Officiis*, Livre II, XIV, 48.

¹⁵⁸³ *Deuxième Philippique*, VIII, 20. *tantum dicam breuiter (...) me nec rei publicae nec amicis umquam defuisse et tamen omni genere monumentorum meorum perfecisse, ut meae uigiliae meaeque litterae et iuuentuti utilitatis et nomini Romano laudis aliquid adferrent.*

¹⁵⁸⁴ *Br.*, I, 2a ; t. X p. 240. *De me possum idem quod Plautinus pater in Trinummo* : « *mihī quidem aetas acta ferme est ; tua istuc refert maxime* ». *Opprimemini, mihi crede, Brute, nisi prouidetis ; neque enim populum*

Vous serez écrasés, crois-moi, Brutus, si vous n'êtes prévoyants ; en effet, vous n'aurez pas toujours le même peuple, ni le même sénat, ni le même guide du sénat. Considère que ces propos viennent de l'oracle d'Apollon Pythien ; rien ne saurait être plus vrai¹⁵⁸⁵. »

Le ton est grave et amical ; Cicéron n'hésite pas à présenter les menaces qui guettent et à se comparer à l'un des plus grands oracles, divin de surcroît : l'Apollon de Delphes. Est-ce une allusion au rôle des oracles pythiques dans les grandes affaires politiques ou militaires grecques ? ou est-ce seulement une marque d'importance ? Toujours est-il que le propos devient plus grave du fait de cette image. Un tel texte se rapproche d'une maxime lancée au passage dans la *Première Philippique* : « Et je dis du futur ce qui peut être évité, langage propre aux amis¹⁵⁸⁶. » La fermeté dont fait ici preuve Cicéron est étonnante : en comparant sa prédiction à l'oracle d'Apollon Pythien, il se pose en maître absolu de l'anticipation. Sa faculté et son autorité proviennent dans une certaine mesure de son recul personnel, doublé d'une affection pour les intéressés.

De fait, la correspondance éclaire parfois la force de la *prudentia* par défaut, et Cicéron s'y montre un augure de grande valeur. L'absence de prévision démontre, *a contrario*, l'importance cruciale de cette démarche. Le 4 février 49, tandis que César avance vers Rome et que Pompée et maints sénateurs, dont les consuls, ont quitté Rome, Cicéron écrit à Atticus une brève lettre qui dresse un rapide bilan. Cicéron s'est précipité à Capoue, où il comptait retrouver les consuls, qui n'y étaient pas. Il insiste sur leur inquiétant manque de préparation : « mais ils allaient arriver, dépourvus de tout, dépourvus de projet¹⁵⁸⁷. » Leur fuite éperdue à travers l'Italie puis en Grèce montra effectivement à quel point ils avaient négligé de construire un plan.

semper eundem habebitis neque senatum neque senatus ducem. Haec ex oraculo Apollinis Pythi edita tibi puta ; nihil potest esse uerius.

¹⁵⁸⁵Or cet avertissement sonne de façon particulièrement ironique si l'on relit la dernière lettre (*Br.*, I, 3, 1-3 ; t. X p. 241-242) conservée de Cicéron, écrite à Brutus le 21 avril 43. Cicéron, certain que son destinataire a déjà reçu les nouvelles de Rome, et notamment qu'il a appris comment Octave a repoussé Antoine de la Ville, revient sur certains faits. Il rappelle comment, dans leur attente angoissée de l'issue des événements, les Romains ont accouru vers lui et l'ont accompagné à travers la ville.

« ...mené jusqu'au Capitole, au milieu des clameurs et des applaudissements je fus placé sur les Rostres. »

...in *Capitolium deductus, maximo clamore atque plausu in Rostris collocatus sum.* (t. X p. 242)

Cette phrase rappelle sinistrement combien la roche tarpéienne est proche du Capitole puisque peu après Marc-Antoine faisait placer sur ces mêmes Rostres la tête et les mains de Cicéron.

¹⁵⁸⁶ *Première Philippique*, X, 26. *Atque haec dico de futuris, quod est amicorum ante dicere ea, quae uitari possint*

¹⁵⁸⁷ *Att.*, VII, 20 ; t. V p. 128. *sed erant uenturi : inanes, imparati.*

La continuité est par conséquent au cœur de la pensée de Cicéron. Il s'agit tout d'abord d'une continuité temporelle et logique, qui certes, estompe les différences entre le présent et le passé, mais récupère toute la sagesse des expériences antérieures. Evidemment, le danger est de ne pas voir les grandes évolutions qui transforment radicalement la situation et font du présent un état complètement neuf. Cette réflexion n'est pas restreinte à l'expérience personnelle, mais ouverte à autrui, à la fois parce qu'elle recourt aux exemples antérieurs, qui peuvent être advenus bien des années auparavant à d'autres hommes dans un contexte quelque peu différent, et parce qu'elle se soucie de la génération présente et à venir. Cette sagesse du temps et de l'anticipation permet un élargissement à l'altérité et aux autres générations, postérieures, comme antérieures. Il existe donc une seconde continuité, celle qui lie les individus, depuis les grands figures du passé jusqu'aux générations à venir. Le futur est une préoccupation majeure, qui domine même la récupération du passé et l'analyse du présent. Envisager les suites d'une action est donc un réflexe pour Cicéron et considérer le présent comme un résultat du passé est un parti-pris fréquent chez lui.

b- La pensée des conséquences.

Fort d'une connaissance du passé qui lui sert de point d'appui, soit comme élément de comparaison, soit comme source d'information sur la situation présente, notre auteur peut se tourner avec plus de confiance vers l'avenir. Cicéron est profondément conscient de l'intérêt que représente cette anticipation. Il rejoint ainsi dans les faits une mise en garde plus théorique que l'on retrouve dans le *De Finibus*¹⁵⁸⁸. Dans un passage de cette œuvre, en effet, le discours de l'Epicurien¹⁵⁸⁹ souligne la nécessité d'envisager les décisions dans la durée : « La tempérance est en effet la vertu qui nous avertit de nous laisser guider par un calcul réfléchi à propos des choses qui sont à rechercher ou à fuir. Et ce n'est pas assez de juger ce qu'on doit faire ou ne pas faire : il faut de plus savoir se tenir à ce qu'on a jugé. Mais la plupart des gens sont incapables de tenir et de conserver la résolution qu'ils ont prise en eux-mêmes : séduits et affaiblis par l'image du plaisir qu'ils ont devant les yeux, ils se livrent eux-mêmes aux chaînes du plaisir sans prendre garde aux conséquences. » Quel usage notre auteur fait-il de cette connaissance ? Elle suppose en effet d'envisager un événement à l'avance, puis les

¹⁵⁸⁸*De Finibus*, Livre I, XIV, 47.

¹⁵⁸⁹S'agirait-il de ce qu'Atticus pouvait dire à son ami ?

suites de cet événement, comme par une double anticipation, ce qui complique toute évaluation.

La politique est le meilleur terrain d'examen pour cette pensée des conséquences. Dans ce domaine, agir à court terme permet en effet de maîtriser le plus grand nombre de données possibles et de la façon la plus précise. Il s'agit de sentir « l'air du temps », d'être au plus près de la situation présente, qui évolue vite dans la Rome de l'époque, afin d'estimer les suites possibles et de réagir rapidement en conséquence. Sur le chemin du retour de Cilicie, cela l'amène à s'enquérir des difficultés qui l'attendent à Rome. Depuis Athènes où il s'est arrêté, il écrit à Atticus le 16 octobre 50 : « Mais que faire ? Je ne m'enquiers pas de choses lointaines (car si on règle l'affaire par les armes, je vois qu'il est préférable d'être vaincu avec l'un que de vaincre avec l'autre), mais des débats en cours quand je serai rentré, pour que l'on n'accepte pas la candidature d'un absent, pour qu'il démobilise son armée¹⁵⁹⁰. » On voit que le terrain évoqué est également celui où il peut œuvrer. Son optique est donc celle de l'efficacité¹⁵⁹¹, qui peut se projeter dans les conditions presque analogues qui suivront de peu. Cicéron, en homme sensé, envisage donc les conséquences, même à court terme, des actes qu'il s'apprête à poser, afin de les choisir et réaliser au mieux. Il s'agit pour lui d'œuvrer rapidement, avant que le conflit entre César et Pompée n'envahisse la scène politique¹⁵⁹².

L'anticipation permet de prendre les mesures qui s'imposent. La vie politique exige en effet que soient prises à l'avance des dispositions susceptibles d'être efficaces. La philosophie pragmatique de Cicéron s'avère sur ce point très pertinente. En effet, deux lettres nous montrent Cicéron prenant les mesures nécessaires pour obtenir le maximum de voix. Dans la première¹⁵⁹³, écrite peu avant le 17 juillet 65, on voit Cicéron préparer un an à l'avance sa campagne et prévoir de se rendre en Gaule en septembre, afin de se concilier cette province déterminante. Dans la seconde, il prie Atticus de venir au plus tôt : « J'ai besoin que tu viennes sans retard ; en effet, l'opinion publique croit très fermement que tes amis nobles vont être hostiles à mon élection. Je prévois que pour me concilier leur bonne volonté, tu me seras

¹⁵⁹⁰ *Att.*, VII, 1 ; t. V p. 34. *Verum quid agam ? Non quaero illa ultima (si enim castris res geretur, uideo cum altero uinci satius esse quam cum altero uincere), sed illa quae tum agentur cum uenero, ne ratio absentis habeatur, ut exercitum dimittat.*

¹⁵⁹¹ Un passage du *De Amicitia* (43) est révélateur à cet égard ; Cicéron y évoque une coalition de mauvais citoyens à punir et affirme « elle doit être entièrement châtiée par le supplice, de peur que quelqu'un ne croie permis de suivre un ami portant même la guerre contre la patrie, chose qui, au train où vont les choses, pourrait bien arriver un jour », *supplicio omnis uindicanda est, ut ne quis concessum putet amicum uel bellum patriae inferentem sequi ; quod quidem, ut res ire coepit, haud scio an aliquando futurum sit.*

¹⁵⁹² Voir également notre étude de l'urgence.

¹⁵⁹³ *Att.*, I, 1, 1 -2 ; t. I p. 76-79.

fort utile. Aussi, tâche d'être à Rome au début de janvier, comme tu l'as décidé¹⁵⁹⁴. » L'échéance n'est pas la même dans l'une et l'autre missives ; toutefois elles manifestent l'une et l'autre un regard clairvoyant sur les moyens à mettre en œuvre pour atteindre un but en fonction de l'échéance et de l'ampleur de la tâche.

Penser aux conséquences implique également de repousser celles qui pourraient être néfastes, ce qui est crucial en période de déploiement de force. Cela apparaît au début de la guerre civile dans la lettre du 4 mars 49. Cicéron attend alors des nouvelles de Brindes, où Pompée s'est retranché, et il prend les mesures pour gagner l'Adriatique, vu que la mer Tyrrhénienne est impraticable à ce moment. Craignant la célérité de César, il précise alors sa tactique : « En effet, il faut partir rapidement, de crainte que, par hasard, quelque chose ne m'en empêche ou ne me lie¹⁵⁹⁵. » L'idée d'être bloqué déplaît tant à Cicéron qu'il réagit énergiquement, comme l'indique l'adverbe « rapidement » (*celeriter*). Devant la menace imminente de ne plus avoir la possibilité matérielle de choisir Pompée et de lui apporter son soutien par sa présence, il rend les devants. Il doit pourvoir conserver sa liberté de corps et d'esprit à l'avenir et pour ce faire, se ménager les moyens suffisants. Virtuellement, en se dégageant de l'emprise de César, il prend déjà le parti pompéien. La pensée des conséquences imprime sa marque sur le présent.

De fait, l'anticipation commence dès le présent, qu'il convient d'orienter en fonction des prévisions que l'on fait. Il faut noter que pour Cicéron, à la continuité entre passé et présent, qui permet une anticipation, répond un enchaînement entre présent et futur, qui permet de prévoir l'avenir de façon logique ; le présent marque la limite ténue entre les deux domaines. Ce fait est sensible à la fin d'une lettre à Atticus, lorsque Cicéron se tourne vers lui avec une assurance redoublée. « C'est ton autorité, pardieu, qui touche fortement : elle apporte en effet le moyen à la fois d'accueillir le temps qui reste¹⁵⁹⁶ et de veiller sur le présent¹⁵⁹⁷. » La corrélation entre « accueillir le temps qui reste » et « veiller sur le présent » lie étroitement les deux. La continuité demeure essentielle chez notre auteur.

¹⁵⁹⁴Att., I, 2, 2 ; t. I p. 80. *Tuo aduentu nobis opus est maturo ; nam prorsus summa hominum est opinio tuos familiares nobiles homines aduersarios honori nostro fore. Ad eorum uoluntatem mihi conciliandam maximo te mihi usui fore uideo. Quare Ianuario ineunte, ut constituisti, cura ut Romae sis.*

¹⁵⁹⁵Att., VIII, 16 ; t. V p. 220. *Cedendum enim est celeriter, ne forte qua re impediatur atque adliger.*

¹⁵⁹⁶J. Beaujeu traduit « réparer le passé », mais le sens premier de reliquus nous amène à comprendre qu'il s'agit du petit laps de temps qui les sépare d'événements décisifs, avant lesquels il est encore temps d'agir.

¹⁵⁹⁷Att., VIII 9b ; t. V p. 184. *Tua mehercule auctoritas uehementer mouet : adfert enim et reliqui temporis recipiendi rationem et praesentis tuendi.*

Un tel propos s'éclaire à la lumière de celui de l'Epicurien dans le *De Finibus*¹⁵⁹⁸ ; celui-ci prête la plus grande attention aux conséquences qu'impliquent nos actions. Ainsi, selon lui, la justice est-elle à rechercher, dans la pensée des bienfaits qu'elle apportera : « Car être aimé et chéri est une chose agréable, en ce sens qu'elle a pour effet de donner à l'existence plus de sécurité et au plaisir plus de plénitude. Aussi n'est-ce pas seulement à cause des désagréments auxquels sont exposés les hommes injustes que l'injustice doit, selon nous, être évitée, c'est beaucoup plutôt encore parce qu'une fois installée dans l'âme d'un homme, elle ne lui permet pas de jamais respirer, de jamais trouver le repos ». « Veiller sur le présent », *praesentis tuendi*, comme l'a écrit Cicéron dans la lettre précédente, c'est aussi envisager ses prolongements dans le futur et préparer le meilleur futur commence dès le présent. L'avenir proche retentit sur le moment même où on l'envisage.

Anticiper est alors un moyen de contourner un obstacle et de transformer un présent parfois pénible en lui imprimant une perspective nouvelle. Par exemple, l'attente qui se prolonge plutôt douloureusement peut être vécue comme une anticipation positive. Elle présente un intérêt évident d'un point de vue prospectif car elle génère un espoir et une dynamique, dont notre auteur reconnaît le bienfait.

Le 3 juillet 44, Cicéron écrit en réponse à une lettre d'Atticus¹⁵⁹⁹, qu'il vient de quitter : « Mais voilà qui est fort bien : que t'ait consolé l'espoir d'une rencontre d'ici peu ; c'est cette attente assurément qui me soutient plus que tout¹⁶⁰⁰. » Cicéron est épaulé - littéralement pris par en dessous (*sustentare*) par une perspective dynamique qui nuance son quotidien en lui donnant une orientation.

De fait, envisager les conséquences est si coutumier que l'on constate parfois chez Cicéron une anticipation du temps « par ricochets », qui l'amène par exemple à préparer la réception de tous ses actes. Ce phénomène est très net dans la réception de la correspondance. Ainsi, il se peut qu'un lecteur indirect soit le véritable destinataire et que celui à qui une lettre est adressée ne soit qu'un intermédiaire. C'est pourquoi M. Rambaud¹⁶⁰¹ voit dans une missive que Cicéron adresse à Servius Sulpicius Rufus un message à César. Cicéron écrit en effet qu'en prononçant le *Pro Marcello* il voit revivre la république. Or ce destinataire est rallié au pouvoir, il est proconsul d'Achaïe. L'attitude de Cicéron est donc prudente ; il

¹⁵⁹⁸ *De Finibus*, Livre I, XVI, 51-53.

¹⁵⁹⁹ Apparemment Atticus avait été très affecté de cette séparation, au point de pleurer.

¹⁶⁰⁰ *Att.*, XV, 27 ; t. IX p. 232. *Sed illud praeclare, quod te consolata est spes breui tempore congreendi ; quae quidem expectatio me maxime sustentat.*

¹⁶⁰¹ Le « *Pro Marcello* et l'insinuation politique », p. 55.

déclare que sa résolution de silence a été brisée par la grandeur d'âme de César et le sentiment de ses devoirs de sénateur¹⁶⁰². Cicéron établit un lien entre l'attitude de César et celle qu'il adopte lui-même car il sait que son courrier devait faire l'objet d'un compte-rendu. Il oriente dès le présent ses actes en fonction des conséquences qu'il imagine sans rester dans des velléités ni poser un écran entre le présent et le futur, si incertain que soit ce dernier. La notion de perspective est donc essentielle chez notre auteur. Elle procure un soutien dès l'instant présent. Ce fait se vérifie lorsqu'elle vient à manquer. Ainsi, nous avons vu que quand Cicéron ne discernait rien sur son avenir et celui de la République, au début de la guerre civile par exemple, il ressentait un profond désarroi.

Anticiper, et notamment anticiper un succès devient alors une véritable stratégie. L'anticipation peut en effet être une façon de maîtriser le temps et d'« apprivoiser » le futur. Par une projection dans l'avenir, le but recherché prend déjà une consistance¹⁶⁰³. En termes modernes et anachroniques, on serait tenté de dire que Cicéron « positive », ce qui reflète bien une stratégie d'optimisation de sa part. On en voit un exemple remarquable lorsqu'il cherche à vaincre la souffrance que lui a causée la mort de sa fille.

Juste après la mort de Tullia, Cicéron s'est réfugié chez Atticus, dans sa propriété du Nomentum où il reste environ un mois ; de là il se retire dans sa propriété d'Astura. Quinze jours plus tard, il commence à envisager de retourner à Tusculum, où sa fille est décédée. Il écrit alors à Atticus pour lui faire part de sa résolution et lui annoncer son départ. A son ami, il avoue son état d'esprit et devance le résultat qu'il attend de ce retour sur le lieu de sa douleur. « De fait¹⁶⁰⁴, j'ai écrasé mon esprit et l'ai peut-être vaincu, dès lors que je serai resté avec persévérance, et à cette condition¹⁶⁰⁵. » L'emploi du parfait est remarquable, puisqu'il donne ainsi l'impression que la chose est déjà achevée et acquise¹⁶⁰⁶, d'autant qu'il apparaît en début de phrase, avant la protase. Pourtant, il s'agit d'un projet dans le futur. De fait, c'est au

¹⁶⁰² *Fam.*, IV, 4 ; t. VII p. 127. *fregit hoc meum consilium et Caesaris magnitudo animi et senatus officium*, « C'est à la fois la grandeur d'âme de César et mon devoir envers le sénat qui a brisé ma résolution ».

¹⁶⁰³ On notera à cet égard l'ambiguïté sémantique du futur simple en latin, dont l'aspect semble perçu tantôt comme un imperfectum et tantôt comme un perfectum (moins net que le futur antérieur) proche de l'aoriste grec. Voir sur ce point R. Binnick, *Time and the Verb, A guide to Tense and Aspect*.

¹⁶⁰⁴ *Att.*, XII, 44-45 ; t. VIII p. 103. *Contudi enim animum et fortasse uici, si modo permansero*.

¹⁶⁰⁵ Nous avons conscience que cette traduction est fort lourde, mais nous tenons à conserver le futur antérieur dans la subordonnée, par contraste avec les parfaits employés précédemment, et à maintenir la notion de condition que renforce l'adverbe *modo*, « seulement ».

¹⁶⁰⁶ Nous songeons en particulier au point de vue de G. Guillaume, qui soutient que « le parfait est une réédition de ce qu'a été le présent dans la conscience actuelle. » Le parfait expulse selon lui, à l'image du présent, d'une part un futur du passé et d'autre part un passé du passé. Il marque donc un point des deux côtés duquel s'étendent sans limitation un passé et un futur relatifs. *L'architecture du temps dans les langues classiques*, p. 35-36.

futur que Cicéron poursuit sa pensée : « Tu le sauras peut-être demain, après demain tout au plus¹⁶⁰⁷. » En présentant comme un acquis ce qui n'est pas encore réalisé, Cicéron se montre déterminé et proche des tactiques actuelles qui préconisent de visualiser un succès afin de le faire advenir.

On peut alors dire que ses choix sont pragmatiques, au sens où W. James entend le pragmatisme : *The attitude of looking away from first things, principles, « categories », supposed necessities ; and of looking towards last things, fruits, consequences, facts*¹⁶⁰⁸. Selon W. James, être pragmatique est plus une question de perspective et d'orientation d'esprit que de résultat. En est-il de même pour Cicéron ? De plus, une pensée orientée essentiellement vers les conséquences se soucie-t-elle vraiment d'éthique¹⁶⁰⁹ ?

c- Succès, limites et nuisances de l'anticipation.

Quel résultat obtient cette stratégie et quelles sont ses limites ? L'intelligence permet qu'un certain succès d'anticipation soit possible, dans la mesure où le temps présente effectivement une continuité temporelle et logique. La Correspondance présente plusieurs exemples, dont la justesse est tantôt mesurée suivant le point de vue de Cicéron lui-même, tantôt suivant des points de vue extérieurs, ce qui offre un gage supérieur d'objectivité.

L'épistolier prétend-il néanmoins pouvoir tout anticiper ? Serait-ce possible ? et même bénéfique ? La question du hasard et de la liberté se pose de nouveau puisqu'ils peuvent constituer des facteurs de rupture dans la continuité temporelle, si nécessaire à cette stratégie.

L'analyse rationnelle de la situation permet d'en prévoir les suites, à tel point que Cicéron estime pouvoir ne pas intervenir, laissant jouer le poids naturel des circonstances et des individus. Parlant à Brutus, dans l'avant-dernière lettre qu'il lui adresse, de son conflit avec Dolabella, il lui écrit : « à ce propos, je me réjouis d'avoir veillé à ce que ton jugement soit libre de décider de faire la guerre à Dolabella. Cela était d'une grande importance pour la république, comme je le comprenais alors, et pour ta dignité, comme j'en juge

¹⁶⁰⁷ *Ibid.*, p. 103. *Scies igitur fortasse cras, summum perendie.*

¹⁶⁰⁸ W. James, *Pragmatism*, p. 32.

¹⁶⁰⁹ S. L. White montre les implications personnelles et sociales de la pensée d'un *act-consequentialist*, qui est capable de poser des actes douloureux sur le moment pour lui et les autres. Son opinion est cependant que la justification intrinsèque d'un acte ne vaut que dans le cadre limité des personnes qui partagent les mêmes conceptions. « Self-deception and Responsibility for the self », *Perspectives on Self-deception*, Brian P. Mc Laughlin et A. Oksenberg-Rorty (eds), p. 471-473.

maintenant¹⁶¹⁰. » Le verbe « je comprenais » (*intellegere*), montre bien que notre auteur a recours à ses faculté intellectuelles, qui par son étymologie signifie « créent des liens ». Il peut ainsi adopter une conduite, qui ménage un champ libre à Brutus, tout en sachant pertinemment comment les choses vont se dérouler par la suite, avec une légère marge d'incertitude, qu'indique « comme j'en juge maintenant ». Liberté et prévision rationnelle sont donc compatibles. La raison n'est-elle pas une faculté divine, si l'on en croit le *Songe de Scipion* : « s'il y a un dieu qui veille, qui sent, qui se souvient, qui prévoit¹⁶¹¹ » ?

Cicéron, pour montrer la valeur de ses pronostics, s'efface parfois devant le témoignage d'autrui, ce qui rend son affirmation plus objective. Il ne se prive pas de cet éloge à son propre égard, se targuant parfois d'avoir fait de justes prévisions, comme lorsqu'il dit de Pompée: « Il pense qu'au sujet de la faiblesse des municipes, des levées, de la paix, de Rome, du Trésor, de l'occupation du Picénium, ma vision a été plus juste que la sienne¹⁶¹². » Notre auteur serait-il un visionnaire ?

De fait, lorsqu'il possède assez de recul pour se détacher de la situation, Cicéron fait parfois des pronostics très assurés. N'écrit-il pas dès le 1^{er} mars 49 à Atticus au sujet de César : « Si, ma foi, il n'a tué personne ni pris quoi que ce soit à qui que ce soit, ceux qui l'avaient craint au plus haut point l'aimeront au plus haut point¹⁶¹³. » Sautant du plus-que-parfait au futur simple de l'indicatif, mode de la certitude, Cicéron anticipe avec justesse les effets de la clémence de César, et les spectateurs du futur, qui connaissent la suite de événements, ne peuvent que s'incliner devant la justesse de ce propos.

Dans le court terme, une réflexion rationnelle permet donc une anticipation fructueuse, forte d'une analyse soignée d'éléments pertinents du passé et du présent. Certes, la continuité est parfois discrète, et c'est seulement par le recul que vingt siècles nous donnent que surgit à nos yeux la continuité du projet cicéronien¹⁶¹⁴. Qu'en est-il lorsque certains appuis viennent à manquer ?

¹⁶¹⁰Br., I, 2a ; t. X p. 239. *in quo delector me ante prouidisse ut tuum iudicium liberum esset cum Dolabella belli gerendi. Id ualde pertinuit, ut ego tum intellegebam, ad rem publicam, ut nunc iudico, ad dignitatem tuam.*

¹⁶¹¹De Rep., XIII, 13. *si quidem est deus qui viget, qui sentit, qui meminerit, qui prouidet.*

¹⁶¹²Att., IX, 2b, 2 ; t. V p. 229-230. *Me putat de municiporum imbecillitate, de dilectibus, de pace, de Urbe, de pecunia, de Piceno occupando plus uidisse quam se.*

¹⁶¹³Att., VIII, 13 ; t. V p. 212-213. *Si mehercule neminem occiderit neque cuiquam quicquam ademerit, ab iis qui eum maxime timuerant maxime diligetur.*

¹⁶¹⁴A. Michel et C. Nicolet remarquent ainsi que la notion de *princeps* affleure très tôt dans son oeuvre. *Cicéron*, p. 34. Au sujet du premier grand discours politique de Cicéron, *Pro lege Manilia*, prononcé quatre ans avant la conjuration de Catilina et dans lequel Cicéron conseillait de donner d'immenses pouvoirs militaires à Pompée afin que celui-ci puisse vaincre Mithridate ils écrivent : « En célébrant Pompée, Cicéron esquisse déjà certains

Il existe des cas où l'anticipation s'avère impossible pour notre auteur. L'existence de variables incertaines et indéterminables compromet considérablement la possibilité d'un calcul fiable. Prendre en compte l'inconnu dans l'anticipation limite celle-ci, et une analyse honnête tient compte de ces incertitudes. Une approche progressive s'impose alors : il faut attendre des éléments déterminants et « frais¹⁶¹⁵ ».

Cicéron est conscient de ne pouvoir tout maîtriser et calculer par lui-même ; il reconnaît même parfois que la part d'incertitude est trop grande¹⁶¹⁶ pour qu'il soit possible de prédire l'avenir. Le 27 mars 49, veille du jour où il doit avoir une entrevue avec César¹⁶¹⁷, Cicéron écrit à Atticus une brève lettre tandis qu'il attend Trébatius, qu'il doit rencontrer pour préparer l'entretien avec le vainqueur des Gaules. L'entrevue du lendemain fait l'objet de ses réflexions, non sans qu'une marge d'ajustement soit ouverte, en fonction de données qu'il ne peut encore préciser. Evoquant son échange imminent avec Trébatius, il écrit en effet : « D'après les nouvelles qu'il me donnera et la lettre de Matius, je préparerai la façon dont je parlerai avec lui¹⁶¹⁸. »

L'autre élément important qui demeure inconnu est l'attitude de César vis-à-vis de lui, juste après le départ d'Italie de Pompée. Devant cette incertitude encore plus incalculable que la première, notre auteur renonce à anticiper au-delà de ce qu'il peut. « Epoque malheureuse ! Je ne doute pas qu'il n'insiste pour que je vienne à Rome ; de fait, il a fait afficher - même à Formies! - sa volonté que le sénat soit présent en nombre pour le 1^{er}. Donc il faut lui opposer un refus. Mais pourquoi devancer¹⁶¹⁹ les choses ? Je t'écrirai tout dans le détail sur-le-champ¹⁶²⁰. » On voit ici notre auteur mettre en œuvre les conseils prodigués par Atticus et rejoindre une stratégie que nous avons mise au jour auparavant : se centrer sur le présent et ne pas laisser son esprit se projeter des événements à venir sur lesquels il n'a guère prise, par une

traits de son propre personnage. La cité dans laquelle il vit est malade. Les institutions traditionnelles ne suffisent pas à la préserver. Il faut qu'une autorité vertueuse, garantie par l'accord des citoyens, vienne les protéger. »

¹⁶¹⁵ Voir dans notre première partie l'étude du présent comme présence à l'événement.

¹⁶¹⁶ Il faut également tenir compte des informations partielles obtenues par lettres ou grâce à des témoins souvent secondaires. Ce « téléphone arabe » attise l'appétit d'informations plus qu'il ne le comble. Ceci apparaît par exemple dans une lettre à Atticus (*Att.*, XV, 19, t. IX p. 194). Cicéron a appris par Statius que son neveu Quintus lui avait parlé en termes catégoriques de son désir de passer à Brutus et Cassius. Cicéron avoue à Atticus : « En fait, j'ai vraiment envie de tirer ce point au clair maintenant ; pour ma part, je ne peux l'éclaircir », *Hoc enim uero nunc discere aueo ; [hoc] ego qui sit interpretari non possum.*

¹⁶¹⁷ Au début de la guerre civile, Cicéron hésite encore entre le camp pompéien et le camp césarien. Cette entrevue allait donc être déterminante.

¹⁶¹⁸ *Att.*, IX, 17 ; t. VI p. 17. *Ex eius nuntio Matique litteris meditabor quo modo cum illo loquar.*

¹⁶¹⁹ *praeripio* est d'ordinaire transitif, mais la traduction « Que devancer ? » nous paraît absurde.

¹⁶²⁰ *Ibid.*, p. 17. *O tempus miserum ! nec dubito quin a me contendat ad Urbem ueniam ; senatum enim Kalendis uelle se frequentem adesse etiam Formiis proscribi iussit. Ergo ei negandum est. Sed quid praeripio ?*

sorte de suspension de jugement. Cicéron attend de mieux connaître le contexte pour décider de sa conduite.

De fait, une limite de taille à l'anticipation tient particulièrement à l'incertitude des circonstances. Le sort réserve en effet bien des surprises. On ne peut prévoir l'imprévisible. C'est ce que révèle une lecture rétrospective de l'histoire, qui met souvent à jour des éléments inattendus. Ainsi, dans la deuxième moitié d'août 47, Cicéron, obligé de rester à Brindes après qu'il a quitté les Pompéiens défaits à Pharsale et qu'il a regagné l'Italie, dresse à Caius Cassius Longinus¹⁶²¹ le bilan de leurs prévisions et du cours des événements.

« Mais de tels événements ont suivi¹⁶²², de sorte qu'on s'étonne davantage qu'ils aient pu se produire plutôt que nous ne les ayons pas vu arriver et que, alors que nous ne sommes que des hommes, nous ne les ayons pas prophétisés. Pour ma part, j'avoue que cette conjecture fut mienne : qu'après un affrontement en quelque sorte porteur de destin, les vainqueurs voudraient que le salut commun soit préservé, en même temps que les vaincus, le leur. Or je pensais que l'une et l'autre perspective reposaient sur la célérité du vainqueur. Si elle s'était déployée, l'Afrique aurait expérimenté la même clémence que connut l'Asie, et même l'Achaïe, grâce à ta mission et ton intercession¹⁶²³. » Le raisonnement fictif, fait de conjectures et d'irréels, prend ici fin pour laisser place à ce qui s'est effectivement passé.

« Or les occasions ayant été manquées, elles qui ont une si grande force, surtout dans les guerres civiles, l'année qui s'écoula conduisit les uns à espérer la victoire, les autres à mépriser le fait même d'être vaincu. Et de tous ces malheurs la Fortune porte la faute ; qui en effet pouvait imaginer qu'une telle prolongation, liée à la guerre d'Alexandrie, allait s'ajouter à cette guerre ou que je ne sais quel homme nommé Pharnace allait porter la terreur en Asie¹⁶²⁴ ? »

¹⁶²¹ Cassius s'était réconcilié avec César après Pharsale et, à ce que l'on pensait à Brindes, participait à l'état major de César en Orient. Les bonnes dispositions de ce destinataire et une communauté de vues entre Cicéron et lui ne pouvait que rapprocher notre auteur de César. Voir la notice dans l'édition des Belles Lettres. t. VI p. 161 pour le détail de la situation et des intentions possibles de Cicéron.

¹⁶²² Il faut sous-entendre un terme comme « nos prévisions ».

¹⁶²³ *Fam. XV, 15, 2 ; t. VI p. 215. Sed ea sunt consecuta ut magis mirum sit accidere illa potuisse quam nos non uidisse ea futura nec, homines cum essemus, diuinare potuisse. Equidem fateor meam coniecturam hanc fuisse, ut illo quasi quodam fatali proelio facto et uictores communi saluti consuli uellent et uicti suae ; utrumque autem [pro]positum esse arbitrabar in celeritate uictoris. Quae si fuisset, eandem clementiam experta esset Africa quam cognouit Asia, quam etiam Achaia te, ut opinor, ipso legato ac deprecatore.*

¹⁶²⁴ *Ibid. p. 215. Amisissis autem temporibus, quae plurimum ualent, praesertim in bellis ciuilibus, interpositus annus alios induxit ut uictoriam sperarent, alios ut ipsum uinci contemnerent. Atque horum malorum omnium culpam Fortuna sustinet ; quis enim aut Alexandrini belli tantam moram huic bello adiuncturum iri aut nescio quem istum Pharnacem Asiae terrorem illaturum putaret ?*

Face au hasard, les calculs même les plus probables s'effondrent, même si notre auteur reconnaît que certaines occasions ont été manquées. Sans doute Cicéron force-t-il cette appréciation pour se disculper auprès du désormais césarien Cassius d'avoir choisi le camp des vaincus de Pharsale. De fait, l'ironie du sort a valu à notre auteur bien des maux¹⁶²⁵. Cicéron ira ainsi de déconvenue en déconvenue ; même après l'élimination de César il lui faudra traverser de nouvelles crises politiques¹⁶²⁶. La raison doit donc savoir plier devant l'imprévisible¹⁶²⁷ hasard.

De façon plus grave, l'anticipation peut s'avérer gratuite et stérile, voire néfaste. Elle doit alors être restreinte. En cela, Cicéron rejoint la pensée des Stoïciens, qui souhaitaient centrer leur vie sur le présent.

Si songer au futur n'est pas un acte réfléchi tendant à une appréhension efficace de l'avenir, mieux vaut sans doute limiter cette méditation et se borner au présent, seule période connue. Par exemple, tandis qu'il attend des nouvelles de Brindes, Cicéron envoie à Atticus une lettre le 2 mars 49, bien que de son propre aveu « [il] ne trouve en fin de compte aucune pensée nouvelle à lui écrire¹⁶²⁸ » ; c'est qu'il ne peut laisser partir les courriers qui se présentent sans quelque missive, dit-il. Ecrire et lire les lettres d'Atticus lui procurent dans ces conditions son seul repos¹⁶²⁹. Songer à la rapidité de César, qui pourrait bien rattraper Pompée avant que celui-ci ne gagne Brindes, lui est par trop pénible.

Cicéron devance alors un propos d'Atticus¹⁶³⁰ : « Quel profit tires-tu donc d'anticiper le déplaisir d'un événement que tu connaîtras sous trois jours¹⁶³¹ ? » Et Cicéron de répondre tout aussi fictivement. « Aucun, assurément ; mais, comme je l'ai dit plus haut, avec toi j'ai

¹⁶²⁵P. Boyancé remarque la profonde ironie qui entoure le projet de Cicéron et son aboutissement. En effet, ce dernier, en écrivant le *De Republica*, mêle les héritages platonicien et aristotélicien, enrichi de la théorie hellénistique du bon roi et de sa propre expérience politique. Il pense à la fois à son passé et au futur des jeunes générations qui gravitent autour de lui et qu'il exhorte dans le *Pro Sestio*. Ironiquement, le dernier de ces jeunes gens sera Octave, qui le livrera à Antoine et l'avant-dernier sera son propre fils, qui allait decevoir ses espoirs ; cela redouble le pathétique du protagoniste Scipion dans le *De Republica* par celui de la destinée de l'auteur. *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 194-195.

¹⁶²⁶A. Grilli mentionne ainsi les obstacles que rencontrèrent les espoirs de Cicéron après la mort de César, en particulier dans ses conceptions de l'amitié en politique. « Cicerone tra Antioco e Panezio », *Stoicismo Epicureismo e letteratura*, p. 286-7. Voir l'épisode de tension avec Matius en octobre 44, (*Fam.*, 11, 27 et 28).

¹⁶²⁷ Voir plus haut notre étude du destin.

¹⁶²⁸*Att.*, VIII, 14 ; t. V p. 214. *neque nouam denique iam reperiam scribendi ullam sententiam.*

¹⁶²⁹ Voir plus haut notre étude de l'écriture épistolaire non informative comme dérivatif.

¹⁶³⁰ Il semble qu'Atticus ait fréquemment usé de cette temporisation. Cf. *Att.*, VII, 12 ; t. V p. 104. Envisageant les horreurs que la guerre civile pourrait amener, Cicéron écrit : « Mais ce sont là des points que nous connaissons vite, comme tu l'écris. » *Sed haec, ut scribis, cito sciemus.*

¹⁶³¹*Att.*, VIII, 14 ; t. V p. 214. *Dices : « Quid igitur proficis qui anticipes eius rei molestiam quam triduo sciturus sis ? »*

grand plaisir à parler¹⁶³². ». On trouve ici une nette différence entre le temps du présent et celui du futur¹⁶³³. Seul le présent appartient à Cicéron, alors que ce qui est dans le futur ne saurait être déterminé à l'avance – surtout dans la situation dans laquelle cette lettre nous présente l'épistolier. Il n'est donc pas nécessaire de s'en soucier puisque nulle prise n'est possible pour lui sur l'avenir. De plus, le futur proche (*sciturus sis*) indique que d'ici peu les renseignements qu'attend Cicéron lui seront connus. La philosophie du quotidien qu'il expose ici, par un décentrement via Atticus, se lit naturellement dans la grammaire : la seule possibilité d'action est dans le présent, le futur ne nous appartient guère et quand il ne dépend pas de nous, mieux vaut en faire abstraction et prendre son mal en patience, d'autant plus que l'attente sera courte.

Dans certains cas, il vaut donc mieux éviter l'anticipation si elle amène la crainte par une projection vers un futur imaginaire. Le problème posé par l'anticipation du futur est qu'elle travaille sur des images et sur du non-être. De là l'imagination peut prendre une place démesurée et nuire à l'efficacité de ce procédé.

De fait, contre les projections indues, l'Epicurien du *De Finibus*¹⁶³⁴ nous met en garde. Les mauvaises conséquences de l'anticipation rejoignent en effet un débat philosophique important chez les Anciens, qui souligne le résultat souvent pervers d'une projection dans le futur. C'est pourquoi les maladies de l'âme sont bien plus graves que celles du corps ; le désir de la gloire, de la richesse, de la domination ou de plaisirs dépravés suscitent chagrins, soucis et tourments chez des personnes qui ne voient pas que nulle douleur ne doit les affecter sinon celles présentes. Tel est le risque qui guette ceux qui se projettent hors du présent : « les insensés ne se souviennent pas des biens passés ; ils ne jouissent pas des biens présents ; ils ne songent qu'aux biens futurs, qu'ils attendent ; mais, comme aucune certitude n'est possible à leur sujet, ils se consomment d'anxiété et de crainte ; et c'est le pire des tourments - un jour, trop tard, ils s'aperçoivent que c'est inutilement qu'ils se sont passionnés pour l'argent, pour les charges publiques, pour la puissance, pour la gloire. Car ils n'ont atteint aucun des plaisirs dont l'espoir les avait enflammés et pour la conquête desquels ils avaient tant et si péniblement

¹⁶³² *Ibid.* p. 214. *Nihil equidem ; sed, ut supra dixi, tecum perlibenter loquor.*

¹⁶³³ Certes, il existe plusieurs valeurs possibles du futur, dont les degrés varient par rapport au présent. C'est cette opposition majeure qui nous importe ici. Rappelons toutefois que S. Nunez voit dans le futur plusieurs valeurs possibles depuis la détermination (futur « catégorique »), jusqu'à des usages modaux, épistémiques (à valeur de prédiction) ou déontiques (à sens volitif). Le degré de probabilité varie aussi suivant la proximité par rapport au moment présent, censé être mieux connu. *Semantica de la modalidad*, p.187- 190.

¹⁶³⁴ *De Finibus*, Livre I, XVIII, 58-60.

travaillé. » Ce passage nous rappelle que l'anticipation joue sur du virtuel et qu'à ce titre elle peut être dangereuse et insaisissable par l'esprit.

Dans la correspondance plus précisément, pour notre auteur, prévoir ne doit pas être une torture que l'on s'inflige et qui risque de redoubler la souffrance effectivement subie ou même la crainte de la mort. Après Pharsale, il ne peut que constater le sort qu'a subi un homme comme le Grand Pompée ; dans ces conditions, il faut s'attendre à tout. C'est ce que Cicéron écrit à Aulus Manlius Torquatus dans la deuxième quinzaine de janvier 45 : « Et certes, je me mets sous les yeux toutes les possibilités et il n'est aucun mal qui, selon moi, ne nous menace pas. Mais du moment qu'il y a plus à craindre dans l'appréhension d'un mal que dans celui-ci même, je renonce à y penser, d'autant que dans cette menace, il y aura non seulement une douleur nulle, mais même la fin de la douleur¹⁶³⁵. » Evoquant ainsi la mort par euphémisme, puisqu'elle abolit toute sensation, Cicéron refuse ici de concevoir la vie comme une méditation sur la mort (*meditatio mortis*) et décide de cesser (*desinere*) d'y penser. Il lui arrive également de passer pudiquement sur la vision d'un futur très noir afin de ne pas laisser son imagination s'échauffer. Ainsi, tandis que Cicéron attendait à Brindes les nouvelles d'Afrique, où les républicains combattaient encore César, il fait une très brève allusion à ce qui l'attend au cas où ceux-ci renversent la situation¹⁶³⁶ dans une lettre à Atticus.

Portée à son paroxysme, cette anticipation néfaste s'apparente à une situation finement décrite par Proust dans la *Recherche du Temps Perdu* dans la mesure où elle inflige à l'avance une souffrance que l'on prévoit d'endurer et gâte même le plaisir présent. On le voit quand notre auteur met en garde Atticus, qui envisageait de venir le voir quelques temps après la mort de Tullia : « Pour toi, venir me voir, comme tu le projettes, prends garde que ce ne soit difficile ; la route est longue et d'autre part quand tu partiras, ce que tu devras peut-être faire sous peu, je ne te laisserai pas sans grande tristesse¹⁶³⁷. » Ce raisonnement fait songer à la tristesse qu'éprouvait le narrateur de *A la recherche du temps perdu* quand il entendait les pas de sa mère qui montait l'escalier, ce qui annonçait qu'elle devrait le quitter quelques minutes

¹⁶³⁵ *Fam.*, VI, 4 ; t. VII p. 263. *Equidem mihi omnia propono nec ullum est tantum malum quod non putem impendere, Sed cum plus in metuendo mali sit quam in ipso illo quod timetur, desino, praesertim cum id impendeat in quo non modo dolor nullus, uerum finis etiam doloris futurus sit.*

¹⁶³⁶ *Att.*, XI, 7, 3 ; t. VI p. 175. « s'ils persévèrent et ont gain de cause, tu vois l'avenir qui nous attend », *nam si perseverant et obtinent, quid nobis futurum sit uides.*

¹⁶³⁷ *Att.*, XII, 18, 4 ; t. VIII p. 40. *Tibi ad me uenire, ut ostendis, uide ne non sit facile ; est enim longum iter discedentemque te, quod celeriter tibi erit fortasse faciendum, non sine magno dolore dimittam.*

après l'avoir embrassé¹⁶³⁸. De même, Cicéron envisage la venue de son ami en même temps que son départ et c'est cette deuxième pensée qui prévaut dans son esprit, le plonge dans le chagrin et ruine même toute perspective heureuse de plaisir.

L'anticipation à court terme n'est donc efficace que dans une certaine limite : celle des variables et inconnues qui peuvent venir perturber un projet. Il est donc possible de faire des prévisions justes, mais Cicéron juge parfois plus opportun de ne rien anticiper afin de ne pas s'exposer à des craintes insolubles, ou faute d'une connaissance suffisante de la situation.

Or, plus on s'éloigne du présent, et plus ces données sont incertaines. Une prévision très à l'avance est-elle donc possible ? Pour devancer cette vision d'ensemble, il est possible de prendre du recul autrement, « verticalement ». Cicéron tâchera ainsi de varier les points de vue sur certaines périodes et de se détacher de l'immédiateté pour saisir la continuité du temps. Dans quelle mesure et à quelles conditions est-ce possible ?

2- Anticipation à long terme.

Nous venons de voir les bénéfices et limites de l'anticipation à court terme, qui permet de faire certaines prévisions. A priori, il semble que plus notre auteur se projette vers des périodes à venir éloignées, moins l'évaluation du contexte soit aisée et moins une anticipation judicieuse soit possible. Toutefois, cet éloignement pourrait comporter un avantage : celui du recul par rapport à l'événement. Cicéron tente alors de maîtriser le temps à venir par de vastes projets, loin des prévisions précises qu'il tâchait de poser à court terme. De même que nous avons mesuré les bienfaits de la durée passée, nous voudrions désormais sonder ceux de la durée à venir dans la philosophie cicéronienne.

a-Chercher à atteindre l'immortalité.

Cicéron n'hésite pas à anticiper sur un long terme par des moyens « terre-à-terre ». Voyons dans un premier temps comment sa recherche d'immortalité passe par l'édification d'un monument.

¹⁶³⁸ *A la Recherche du Temps Perdu, Du côté de chez Swann*, chapitre I : « Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à double porte le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline bleue, à laquelle pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était pas encore venue. »

L'éternité peut-elle être atteinte et garantie par la pierre ? Nous avons en effet mesuré auparavant l'importance de certains bâtiments à ses yeux. Le sanctuaire à Tullia en est le meilleur exemple. Que recherche notre auteur dans cette construction ? innove-t-il en la matière ou sur quelles autorités s'appuie-t-il ?

Nous avons vu que pour Cicéron les objets matériels permettent d'accéder à une temporalité autre, souvent plus durable. Une façon d'assurer un souvenir passe donc naturellement pour lui par une inscription dans un monument. L'affection qu'il porta à sa fille et son désir de la pérenniser nous offre ainsi une illustration de cette stratégie. Le sanctuaire à Tullia est choisi avec soin, aussi bien dans son emplacement, qui doit être visible pour des générations, que dans son architecture. Sur cette question, P. Boyancé a fait le point¹⁶³⁹. Nous souhaitons pour notre part aborder la question sous un angle différent et temporel.

Notre auteur cherche en effet dans cette construction un repos hors du présent. En comparaison avec l'éternité à venir, le temps présent lui paraît en effet négligeable et il se reporte vers le futur d'autant plus volontiers que le présent ne lui offre pas la quiétude. Après la mort de Tullia, Cicéron écrit à Atticus vouloir édifier pour sa fille un sanctuaire qui perpétuerait son souvenir. Il avoue que ce projet ravivera peut-être sa blessure, mais ajoute aussitôt : « mais déjà, comme par une sorte de vœu et de promesse, je m'estime tenu, et le long et lointain moment où je ne serai plus m'ébranle plus que le petit moment présent, qui pourtant me semble trop long¹⁶⁴⁰. »

Cette longueur subjective du temps est immédiatement expliquée par un manque de lieu (abstrait) de repos, maintenant que Cicéron a fini la rédaction qu'il avait entamée : « En effet, je ne possède rien, après avoir tout essayé, où je puisse trouver le repos¹⁶⁴¹. »

La projection vers l'avenir et son trépas ne le porte guère à l'angoisse mais à la sérénité. Le présent au contraire semble se resserrer sur lui et l'étouffer tandis que la pensée des siècles à venir lui procure l'apaisement et peut-être cette ataraxie que cherchaient tant les philosophes anciens. Le « lieu du repos » va être matérialisé, pour la défunte comme pour lui, par le sanctuaire.

¹⁶³⁹ Voir « L'apothéose de Tullia ».

¹⁶⁴⁰ *Att.*, XII, 18 ; t. VIII p. 39-40. *Quae res forsitan sit refricatura uulnus meum ; sed iam quasi uoto quodam et promisso me teneri puto, longumque illud tempus cum non ero magis me mouet quam hoc exiguum, quod mihi tamen nimium longum uidetur.*

¹⁶⁴¹ *Ibid.*, p. 40. *Habeo enim nihil, temptatis rebus omnibus, in quo acquiescam.*

Le long terme prend alors le pas sur le court terme et exalte notre auteur. Ayant émis l'idée d'élever un sanctuaire à sa fille dans une lettre à Atticus datant du 11 mars 45, dès le 15 mars 45, Cicéron avoue son impatience. Paradoxalement, le détachement par rapport au présent correspond aussi à une frénésie : « Or je suis dans la plus grande expectative au sujet du sanctuaire, quelque peu aussi au sujet de Térentia¹⁶⁴² ». On voit que le projet qui lui tient à coeur a priorité sur des problèmes plus concrets et pressants, comme les menées de Térentia. Celle-ci cherchait en effet à récupérer sa dot, par suite de leur divorce, et à remettre en cause le dernier testament de son mari, auxquelles il est ici brièvement fait allusion. Cicéron admettra même être « aveuglé » par l'intensité de son désir. « Crois-moi¹⁶⁴³, un seul motif me stimule, pour lequel je sais bien que *je suis aveuglé*¹⁶⁴⁴. » Cette cécité ressemble plus à une pulsion passionnée qu'à un acte qui émanerait d'un état ataraxique.

Il déclarera même à Atticus ne pas vouloir laisser l'été s'écouler sans que le projet soit réalisé, quitte à prendre pour terrain Tusculum¹⁶⁴⁵ si d'autres terrains convoités ne peuvent être acquis. Il écrira même à Atticus : « Ce que tu veux, plutôt que l'affaire ne soit pas réglée cet été¹⁶⁴⁶. » Curieusement dans cette requête finale, le projet à long terme, pour lequel Cicéron ne doit rendre compte à aucun contemporain, prend le pas sur les questions de court terme, plus pressantes et précises.

Cicéron se propose en effet un but : faire durer le souvenir de sa fille en dépit des changements. C'est pourquoi le choix de l'emplacement prend une importance considérable, car il doit rester préservé au long des siècles. Le 14 mars 45, Cicéron envisage de construire ce sanctuaire sur un promontoire, visible d'Antium et de Circéi. C'est cependant moins la localisation ou l'agrément esthétique qui guide son choix. Seule importe la probabilité de durée de cette construction : « Or il nous faut estimer de quelle façon, dans tous les changements de propriétaires, qui peuvent être innombrables dans l'infini de la postérité, si du moins les choses¹⁶⁴⁷ restent stables, ce bel édifice peut durer¹⁶⁴⁸. »

¹⁶⁴²Att., XII, 20 ; t.VIII p. 44. *Expectabam autem maxime de fano, non nihil etiam de Terentia.*

¹⁶⁴³Att., XII, 25 ; t.VIII p. 57. *Mihi crede, una me causa mouet, in qua scio me tetufwsqai.*

¹⁶⁴⁴Littéralement « enfumé », au point de perdre une vision exacte des choses.

¹⁶⁴⁵Att., XII, 42, 3 extr.-43 ; t. VIII p. 99-100.

¹⁶⁴⁶Att., XIII, 26 ; t. VIII p. 104. *Quiduis etiam potius quam ut non hac aestate absolatur.*

¹⁶⁴⁷Nous ne saurions trancher par une traduction précise cet énigmatique démonstratif pluriel (*haec*). S'agit-il de bâtiments qui tiennent debout ou d'une stabilité de situation, essentiellement politique?

¹⁶⁴⁸Att., XII, 19 ; t. VIII p. 42-43. *Sed ineunda nobis ratio est quem ad modum in omni mutatione dominorum, quae innumerabiles fieri possunt in infinita posteritate, si modo haec stabunt, illud quasi consecratum remanere possit.*

Confiant son projet à la matière, comme étant solide et durable, notre auteur tient néanmoins compte des altérations que celle-ci peut subir, afin de les minimiser. Il sonde et évalue les changements de l'avenir afin de dompter celui-ci.

Par cette construction, il peut également fuir et mettre à distance le souvenir, en le concrétisant, et l'honorer de l'immortalité. Il s'en ouvre ainsi à Atticus : « Tandis que j'essaie de fuir les souvenirs qui causent ma douleur comme une sorte de morsure, je me réfugie dans ce rappel que je t'adresse¹⁶⁴⁹. » Son projet sert donc de catalyseur pour récupérer le meilleur du passé et le préserver dans l'avenir.

Or cette fuite hors de la mémoire est en définitive le point de départ vers un désir d'immortalité, que concrétisera un sanctuaire. Il s'agit d'une réorientation temporelle du passé vers le futur.

La projection vers l'éternité amène alors Cicéron à dépasser sa propre existence et à considérer sa propre mort. Le projet de sanctuaire se centre rapidement sur la recherche d'un lieu propice, dans lequel Cicéron envisage de vivre, comme il l'affirme à Atticus. Celui-ci lui a suggéré¹⁶⁵⁰ le mot **egghrama**, « retraite » pour désigner ce séjour ; Cicéron complète par la suite ce mot, et par là le sens qu'il entend donner à ce sanctuaire-habitat.

« Considère que c'est une retraite, comme tu l'as écrit, ou plutôt un tombeau¹⁶⁵¹. » L'affirmation est faite avec une solennité sensible notamment dans l'impératif futur (*putato*). Il est de fait probable que ce tombeau soit celui de Cicéron, puisque le début de la phrase s'intéresse à lui plutôt qu'à Tullia. Certes le projet vise surtout à honorer sa fille, mais dans cette projection dans l'éternité, Cicéron envisage aussi sa propre mort et le souvenir de lui qui perdurera parmi les hommes.

Son projet correspond donc à une tentative pour dépasser la mort. La vision de l'avenir amène ainsi notre auteur à dépasser les limites : celle du présent mais aussi celle qui sépare la vie du trépas. L'indifférence proclamée par Cicéron sur ce point, notamment à la fin de sa vie,

¹⁶⁴⁹Att., XII, 18 ; t. VIII p. 39. *Dum recordationes fugio quae quasi morsu quodam dolorem efficiunt, refugio ad te admonendum.*

¹⁶⁵⁰Att., XII, 25 ; t. VIII p. 57. *Nam quod scribis egghrama.* « Car comme tu parles dans ta lettre de 'retraite' ».

¹⁶⁵¹Att., XII, 29 ; t. VIII p. 62. *Vel tu illud egghrama, quem ad modum scripsisti, uel ehtafion putato.*

semble bien proche de l'ataraxie prônée pour le vrai sage¹⁶⁵². Cette indifférence vis-à-vis de la mort paraît en effet faire écho aux propos de Lélius dans le *De Amicitia*, qui admire Caton d'avoir supporté avec égalité d'âme la mort d'un excellent fils et dit être persuadé que rien de mal n'est arrivé à son fils en mourant¹⁶⁵³. Car dans le domaine de l'affection, la mort n'est pas un obstacle, ce même texte le signale : « L'amitié comporte un très grand nombre de très grands avantages, et en particulier elle dépasse tout le reste en ce qu'elle illumine d'avance notre vision de la postérité et ne permet pas que nos esprits s'affaiblissent ou s'effondrent. Celui en effet qui regarde un véritable ami, regarde en quelque sorte une espèce de reproduction de ce qu'il est. C'est pourquoi à la fois les absents sont présents, les indigents sont dans l'abondance et, ce qui est difficile à dire, les morts vivent¹⁶⁵⁴. » La mémoire, comme nous l'avons vu, permet en effet une réactualisation du passé, qui est ainsi revivifié. Le passage du temps, et même une rupture comme celle de la mort s'estompent donc sous son effet¹⁶⁵⁵.

Le sanctuaire à Tullia est donc la matérialisation d'un souhait de dépassement de l'éphémère condition humaine. Par lui Cicéron veut surmonter l'obstacle de la mort – celle de sa fille et la sienne. Certes, il confie pour cela leur souvenir aux générations à venir, mais pour limiter sa dépendance et l'éventuel oubli, il ancre son projet dans un bâtiment solide, situé à un endroit visible et protégé.

¹⁶⁵² Voir J.-Cl. Margolin, « *Les Tusculanes*, guide spirituel de la Renaissance », p. 139. Cette volonté de dépasser la mort, ou plutôt de passer outre y compris à l'occasion de la mort de Tullia fit l'admiration d'Erasmus, pour qui il y avait de la grandeur, sinon du sublime, à disserter de la mort et de l'immortalité de l'âme quand on a été aussi durement frappé.

¹⁶⁵³ *De Amicitia*, I, 9. « De quelle façon, pour ne pas parler d'autres exemples, il supporta la mort de son fils ! Je me souvenais de Paul, j'avais vu Galus ; mais dans leur cas il s'agissait d'enfants en bas âge, alors que pour Caton, d'un homme accompli et expérimenté. Mais je n'ai pas besoin de médecine : je me console moi-même et surtout avec ce remède, qui consiste à ne pas tomber dans l'erreur qui fait habituellement souffrir ceux qui ont perdu des amis. Je pense qu'il n'est rien arrivé de mal à Scipion... » *Quo modo, ut alia omittam, mortem filii tulit ! Memineram Paulum, uideram Galum ; sed hi in pueris, Cato in perfecto et spectato uiro. Sed non egeo medicina : Me ipso consolor et maxime illo solacio, quod eo errore careo, quo amicorum decessu plerique anguntur. Nihil mali accidisse Scipioni puto ...*

¹⁶⁵⁴ *De Amicitia*, I, 23. *Cumque plurimas et maximas commoditates amicitia contineat, tum illa nimirum praestat omnibus, quod bona spe praelucet in posterum nec debilitari animos aut cadere patitur. Uerum enim amicum qui intuetur, tamquam exemplar aliquod intuetur sui. Quocirca et absentes adsunt et egentibus abundant et imbecilli ualent et, quod difficilium dictum est, mortui uiuunt (...)*

¹⁶⁵⁵ C'est pourquoi Cicéron dit ne pas craindre la mort dans la *Deuxième Philippique* (46, 118-9) : « Or pour moi, sénateurs, désormais même je dois souhaiter la mort, ayant achevé les choses que j'ai atteintes et accomplies. Je souhaite seulement ces deux points : qu'en mourant je laisse le peuple romain libre (les dieux immortels ne peuvent pas me donner de plus grand cadeau), et que chacun reçoive à proportion de son mérite envers la république. » Somme toute, le vœu de Cicéron rejoint un désir de pérennité des grandes valeurs de sa vie, qui transcendent le cours et la durée de son existence. *Mihi uero, patres conscripti, iam etiam optanda mors est perfuncto rebus iis, quas adeptus sum quasque gessi. Duo modo haec opto, unum, ut moriens populum romanum liberum relinquam (hoc mihi maius ab dis immortalibus dari nihil potest), alterum, ut ita cuique eueniat, ut de re publica quisque mereatur.*

Est-ce là innovation ou tradition ? Cette démarche, dont nous avons constaté l'aspect intuitif, irrationnel et passionné de l'aveu même de notre auteur, est-elle bien philosophique ? Notre aspiration à définir la cohérence philosophique de vie de notre auteur dans son approche du temps nous porte nécessairement à ces deux questions. Or, répondre à l'une amène à répondre à l'autre car en retrouvant des traces d'influences, nous identifions les racines philosophiques de ce projet. Nous ne prétendons donc pas à un examen exhaustif et définitif de l'ensemble des hypothèses sur les influences que Cicéron a pu subir. Il nous suffira d'en retrouver les grandes lignes, grâce à ce qu'il en dit lui-même et à des études modernes, et de préciser sa créativité personnelle par rapport à cette base. Il semble en effet qu'il s'agisse d'un cas remarquable de croisement entre une pratique traditionnelle et une originalité personnelle.

Une fois encore, notre auteur ne dédaigne pas les pratiques courantes de son époque et récupère volontiers les usages de jadis en les adaptant à sa situation. L'hommage funèbre est une coutume fréquente à Rome et prend des dimensions spectaculaires lorsqu'il s'agit de personnages en vue. Cette tradition était avant tout verbale et orale.

Il existait une tradition d'éloge funèbre. C'est un honneur pour un homme d'avoir prononcé la *laudatio funebris*¹⁶⁵⁶ car cela sert « (à) perpétuer¹⁶⁵⁷ le souvenir de la gloire domestique et (à) mettre en valeur (la) noblesse (de la famille)¹⁶⁵⁸ ». Le point de vue de C. Nicolet¹⁶⁵⁹ appuie cette affirmation. Cependant, l'éloge des femmes fut plus rare¹⁶⁶⁰, bien que César l'ait fait deux fois. Cicéron se situe dans la même mouvance¹⁶⁶¹, avec une créativité accrue.

¹⁶⁵⁶M. Dondin-Payre, « La stratégie symbolique de la parenté sous la république et l'empire romains », p. 53-76. Nous faisons ici allusion aux p. 60 et 61. Elle s'appuie sur Cicéron (*Brut.*, 16, 62.) et rappelle que les *gentes* s'attachèrent à entretenir cette mise en scène dont elles étaient le principal bénéficiaire.

¹⁶⁵⁷*ad memoriam laudum domesticarum et ad illustrandam nobilitatem suam.*

¹⁶⁵⁸*Brut.*, 16, 62.

¹⁶⁵⁹*Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p.460-461 : « Les funérailles étaient le dernier service qu'un citoyen pouvait rendre à la cité, en même temps que la dernière récompense qu'il recevait de ses concitoyens. » Il renvoie à Polybe (VI, 52 fin-53-54), pour qui la place de choix des funérailles dans le système romain est une incitation à la vertu.

¹⁶⁶⁰*Ibid.* p. 464. Cela « lui permet, en rappelant que Julia était la femme de Marius, de 'ramener celui-ci des enfers' et, pour la première fois d'en exhiber les images et d'en faire l'éloge public, tout en rappelant, comme le signale Suétone, les prétentions divines et royales de la gens Julia. » Il le fit tout d'abord pour sa tante Julia, ce qui au fond « était conforme au *mos maiorum* » et avait un fondement très politique puis pour sa jeune femme, éloge tout à fait inusité, dont l'originalité eut pourtant la sympathie du peuple, « qui le jugea tendre et plein de sensibilité (Plutarque, *César*, 5) ».

¹⁶⁶¹P. Boyancé contredit l'idée selon laquelle il y aurait une dissociation entre la religion de Cicéron, imprégnée de tradition, et sa philosophie. Il en voit notamment la preuve au moment de la mort de Tullia. Cicéron adhère à

Cette extension vers l'éternité rejoint un trait propre aux Romains, qui jugeaient que le souvenir éternel des individus devait se mériter et être alors entériné matériellement. C'est ce qui explique la stratégie radicale des proscriptions¹⁶⁶² : elles visent à abolir les individus et leur famille en éliminant jusqu'à leur souvenir. « La privation de sépulture, la confiscation des biens (et par conséquent la disparition du culte familial), la *damnatio memoriae* (qui impliquait le martelage du nom sur toutes les inscriptions) avaient pour fonction de réduire au néant des personnages ou des familles entières. » Cicéron, comme cela est apparu auparavant, souscrit à cette conception de la matière comme d'un réceptacle durable et symbolique et ne fait que reprendre la culture en la doubant de son bagage culturel.

A cet héritage romain se joint une réflexion plus philosophique. Cicéron mise sur la partie la plus inaltérable de l'être, celle qui survivra à la mort du corps, et donc entrer dans un développement qui devrait durer éternellement. On accède donc à une autre temporalité.

L'idée d'un sanctuaire émane en effet de la lecture de certains auteurs. Le souhait de Cicéron est donc enraciné dans un souvenir qu'il veut dépasser, et dans d'autres, qu'il veut honorer et maintenir dans l'avenir : « En effet, je possède certaines autorités, parmi ceux dont je fréquente assidument les écrits, et qui disent que doit être fait ce dont je t'ai souvent parlé et que je veux te voir approuver ; je veux parler de ce sanctuaire, auquel je voudrais que tu réfléchisses, pour autant que tu m'aimes¹⁶⁶³. » Le bâtiment concret n'est donc pas seulement matériel, c'est une réalisation issue d'une longue et profonde réflexion, vouée à écarter des pensées pénibles. Dans ce travail de lecture et de maturation, quels sont précisément les auteurs ou les courants d'idée qui ont eu une influence ?

Notre auteur est pour le moins elliptique sur ce point : aucun nom d'auteur n'est mentionné. Pierre Boyancé¹⁶⁶⁴ voit l'influence du platonicien Crantor dans l'apothéose que Cicéron envisage pour Tullia, ce qui concorde avec les conceptions platoniciennes de notre

maints aspects de la tradition. *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 69. « A la lumière des textes seuls, M. P. Defourny a étudié les fondements de la religion de Cicéron, insistant sur le sérieux avec lequel Cicéron a pratiqué les cultes romains, estimant que pour lui il y avait une séparation complète entre la philosophie et la religion, celle-ci reposant essentiellement sur la tradition des aïeux (*Les études classiques* 22, 1954, p. 241-253, 366-378). Cela n'est pas tout à fait juste. En fait, remarquons-le, le *De Legibus* établit une conciliation entre la religion naturelle des stoïciens et les pratiques nationales de la cité, et l'inspiration philosophique du Songe de Scipion n'est pas différente de celle qui animera Cicéron, quand il aura perdu sa fille, dans toute une série d'écrits. »

¹⁶⁶²F. Hinard, « Solidarités familiales et ruptures à l'époque des guerres civiles et de la proscription », p. 560 et 562.

¹⁶⁶³*Att.*, XII, 18 ; t. VIII p. 39. *Etenim habeo non nullos ex iis quos nunc lectito auctores, qui dicant fieri id oportere quod saepe tecum egi et quod a te approbari uolo ; de fano illo dico, de quo tantum quantum me amas uelim cogites.*

¹⁶⁶⁴« Le platonisme à Rome. Platon et Cicéron. », *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 246.

auteur sur l'immortalité de l'âme. De toute façon, Cicéron ne fait que s'inspirer de modèles anciens mais n'en imite aucun strictement. Une fois encore, on assiste à une sélection du passé en vue d'une optimisation.

L'éventail des influences apparaît en effet large dans une autre missive. Maintenant que « la chose a été décidée¹⁶⁶⁵ », et que seule le préoccupe la question du site. A cette fin, il désire mobiliser la fine fleur des moyens que permet son époque, et emprunter aux référents de sa culture, c'est à dire aux Grecs et aux Latins, tous les moyens commémoratifs qu'ils ont pu mettre en oeuvre. Il s'agit donc de puiser dans le meilleur de ce que le passé et le présent peuvent offrir.

« Quant à moi, pour autant que cette époque si raffinée le permettra, assurément je la consacrerai par tout procédé de souvenir commémoratif empruntés aux talents de tous, à la fois Grecs et Latins¹⁶⁶⁶. »

Ainsi, l'immortalité de Tullia passe par la conjonction ou la confrontation de tous les passés, en vue d'obtenir la meilleure sélection de ce que l'humanité a pu produire de bon. On voit alors que le meilleur passé rejoint le meilleur futur, et que Cicéron envisage moins sur ce point un progrès qu'un réagencement de créations antérieures. Une tendance philosophique ressort toutefois. Un propos du *De Natura Deorum*, cité par C. Auvray-Assayas¹⁶⁶⁷ confirme cette orientation :

« Il n'est pas vrai que je me sois fait l'avocat d'une cause désertée et abandonnée : ce n'est pas parce que les hommes meurent que leurs idées meurent aussi, mais il peut arriver que leur manque l'éclat que confère un garant. C'est ainsi que la doctrine philosophique qui remet tout en question, sans porter aucun jugement explicite, issue de Socrate, renouvelée par Arcésilas, affirmée par Carnéade, est restée bien vivante jusqu'à notre époque ; mais je me rends compte qu'aujourd'hui, même en Grèce, elle n'a presque plus de descendants. Cela est arrivé, je pense, moins par la faute de l'Académie que par suite de la lenteur de l'esprit humain¹⁶⁶⁸. » L'influence de Platon n'est guère étonnante. Bien que Cicéron ne mentionne pas son nom dans la correspondance à ce sujet, il le laisse pressentir en avouant le poids de ses

¹⁶⁶⁵Att., XII, 18 ; t. VIII p. 39. *statutum est enim*

¹⁶⁶⁶Ibid., p. 39. *Ego, quantum his temporibus tam eruditus fieri potuerit, profecto illam consecrabo omni genere monumentorum ab omnium ingenii sumptorum et Grecorum et Latinorum.*

¹⁶⁶⁷ « La citation comique dans le *De natura deorum* de Cicéron », p. 305-6.

¹⁶⁶⁸*De Natura Deorum*, V, 11. *Nec uero desertarum relictarumque rerum patrocinium suscepimus ; non enim hominum interitu sententiae quoque occidunt, sed lucem auctoris fortasse desiderant. Ut haec in philosophia ratio contra omnia disserendi nullamque rem aperte iudicandi, profecta a Socrate, repetita ab Arcesila, confirmata a Carneade, usque ad nostram uiguit aetatem ; quam nunc prope modum orbam esse in ipsa Graeca intellego. Quod non Academiae uitio sed tarditate hominum arbitror contigisse.*

lectures dans son choix. P. Boyancé¹⁶⁶⁹ invite aussi à considérer les influences qui ont pu marquer Cicéron en ce sens, voyant en lui un précurseur du néoplatonisme¹⁶⁷⁰.

Dans cette perspective philosophique, on peut voir la correspondance comme un substitut à ce monument, en définitive éphémère. Un bilan des tentatives de Cicéron pour atteindre l'éternité pourrait s'énoncer ainsi : « L'esprit sceptique et ardent de Cicéron ne sait comment concevoir l'immortalité. Il rêve, bien sûr, dans le 'Songe de Scipion', d'une survie bienheureuse, mais il n'a pas de certitude là-dessus. Il craint aussi que toute notre immortalité ne soit celle de notre gloire, qu'il n'y ait de survie que dans le souvenir des hommes et dans leur cœur. Ce temple, consacré à la 'petite Tullia', était comme une garantie. Cicéron semble n'avoir eu ni temps, ni argent pour le construire, mais ses lettres l'ont remplacé¹⁶⁷¹. »

La confiance accordée à la pierre n'est en définitive que transitoire puisque c'est dans la mémoire des hommes que Cicéron veut voir durer le souvenir de sa fille. Or de même que les mots peuvent marquer le souvenir puis s'en échapper, la vision de ce sanctuaire peut frapper les esprits puis s'effacer de leur mémoire.

Le véritable *monumentum* que laissera en effet Cicéron est constitué de traces épistolaires : « Cicéron était un écrivain. Il inaugurerait une méthode que ses semblables allaient imiter à travers les siècles pour conjurer leurs propres passions : Ronsard dans les *Amours*,

¹⁶⁶⁹ « Cicéron et la vie contemplative », *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 109-110. Après avoir parlé de la curiosité intellectuelle désintéressée, P. Boyancé poursuit : « Mais de ce penchant si fondamental, Cicéron trouve encore un autre indice dans la conception que l'on se fait chez certains - les *ueteres philosophi* - du bonheur des élus. Selon ces personnes, dans les îles des Bienheureux, les sages, libérés de tout souci, n'auront d'autre passe-temps que la connaissance de la nature (*De Fin.*, V, 53). Qui sont ces *ueteres philosophi* ? Peut-être l'Aristote du *Protreptique*, dont Cicéron s'était inspiré dans *l'Hortensius*. Peut-être aussi faut-il rappeler que pour les pythagoriciens les îles des Bienheureux étaient dans le ciel, le soleil et la lune. »

P. Boyancé rappelle aussi que dans les *Tusculanes* I, 44 sq., en examinant si dans l'après-mort l'âme est immortelle, Cicéron reprend cette vue des *ueteres philosophi* sur le genre de félicité propre aux élus. Il remarque toutefois que cette influence aristotélicienne (*ibid.*, p.110) « n'empêche du reste pas, si l'on veut, qu'on puisse y trouver avec Mme Kretschmar, mais ici seulement de façon accessoire, une résonance proprement romaine. » Voir divers textes cicéroniens (*Off.*, I, 13 ; *Diu.*, I, 23 ; *Tusc.*, I, 44) Elle veut que cela corresponde à la vieille conception romaine qui réserve le *theorein* à l'*otium*. En fait tous ces textes *philosophiques* s'inspirent des péripatéticiens. »

Ce qui demeure certain, c'est que le désir de contemplation sera complètement satisfait dans l'au-delà, notamment pour les phénomènes célestes, et que Théophraste a influencé Cicéron en ce sens, puisqu'il est cité une fois.

¹⁶⁷⁰*Ibid.*, p.110 : « Au Livre V, Cicéron dépeint en une sorte de portrait le bonheur du philosophe. Il le lie curieusement à une exégèse du 'Connais-toi toi-même', qui fait de la connaissance de Dieu et de la nature, la condition de cette connaissance. » P. Boyancé a montré (voir note 3) que Cicéron fait écho au premier Alcibiade de Platon et cela, selon toute vraisemblance, à la suite d'Antiochus. « Là la contemplation a des accents presque mystiques et c'est un point où Antiochus et Cicéron annoncent le néoplatonisme. »

note (3) *R.E.L.*, 1964, 42, p. 210 et suiv [cf. plus bas, p. 262].

¹⁶⁷¹A. Michel et C. Nicolet, *Cicéron*, p. 75.

Hugo dans *Pauca meae*, Goethe dans *Werther*. Il essayait de guérir son âme en l'exerçant, de se persuader le courage à lui-même. Les philosophes antiques, qui croyaient fortement au pouvoir du 'logos', avaient toujours pensé qu'à force d'éloquence et de raison ils pourraient se conférer à eux-mêmes l'impassibilité. Ils avaient poussé très loin dans ce sens les techniques de préparation spirituelle. De même que nous avons des livres de prière, ils avaient mis au point tout un art de prévenir les passions. Cicéron n'avait aucune raison de mépriser ces méthodes d'apaisement¹⁶⁷². » La postérité de notre auteur, de façon plus générale, existe par la littérature et même la politique¹⁶⁷³. En effet, une « volonté bonne » passe par des actes parfois ténus et éphémères dont la longévité n'est pas assurée. Il en est ainsi lorsque dans la *Première Philippique*¹⁶⁷⁴ Cicéron déclare qu'il a voulu appuyer Pison de son discours « Pour que je laisse à la République ma voix, qui s'est élevée en ce jour, comme témoin de ma bonne volonté à son égard. »

La poursuite de l'immortalisation de Tullia serait donc peut-être une méthode pour évacuer d'un souvenir poignant, comme certains passages étudiés le laissent pressentir. Cicéron, ne supportant pas cette douleur, la reporte sur une préoccupation concrète et sur l'activité épistolaire. Son esprit pétri de philosophie y projette également ses aspirations à un dépassement du temps et de la mort¹⁶⁷⁵.

Apparaît alors une notion qui fut importante à l'époque de notre auteur et qui, de fait, a beaucoup compté pour lui : la gloire. Tenter de prévoir les commentaires qui seront faits de ses actes et dires est une réflexion courante pour notre auteur. Ce souci du regard extérieur, que nous avons déjà étudié, prend une dimension particulièrement importante lorsque le laps de temps envisagé s'agrandit. La volonté de durer se mue alors chez Cicéron en désir de dépasser la mort et la génération de ses contemporains. Ce souhait ne comporte-t-il pas un risque pour son indépendance de pensée philosophique ? Quelle en est la conséquence chez

¹⁶⁷² *Ibid.*, p. 76.

¹⁶⁷³ A. Trollope énumère la longue liste des admirateurs de Cicéron, ou du moins d'auteurs qui ont salué son œuvre, entre autres Cornélius Népos, Tite-Live, Pline l'Ancien, Juvénal, Plutarque, Quintilien, Florus, Salluste (qui lui était certainement hostile mais n'écrivit rien qui le dénigrât), *Life of Cicero*, p. 10-13.

Voir aussi J. C. Rolfe, *Cicero and his influence*, p.6-7. Selon lui les écrivains anglais du XVIIIème siècle ont plus ou moins consciemment suivi Cicéron, mais H. Walpole, Cowper et Gray l'ont reconnu comme maître, tout comme Tite-Live ou Saint Augustin l'avait admiré. Il rappelle que Voltaire a rédigé des lettres, qu'il prétendait écrites de Memmius à Cicéron et qu'un prince russe aurait retrouvé au Vatican (p. 153) ! Montesquieu, puis Sainte-Beuve l'ont admiré et il eut sur nombre d'orateurs une grande influence à la Révolution. Par ailleurs, l'auteur américain considérait que Cicéron était utile à la société américaine du XXème siècle car il était un exemple, comme homme politique et orateur.

¹⁶⁷⁴ *Première Philippique*, IV, 10 : ut (...) *huius tamen diei uocem testem rei publicae relinquerem meae perpetuae erga se uoluntatis.*

¹⁶⁷⁵ C'est précisément cette aspiration à l'éternité, jointe à la proximité du genre humain qui le fit apprécier de Martin Luther. *Ibid.* p. 146.

un esprit dont nous avons en premier lieu remarqué l'immersion dans le présent ? Cette attention portée à la fois au présent et au futur est-elle une dualité viable et bénéfique ?

Dans la volonté de se projeter vers un lointain futur, une garantie précieuse du souvenir se présente : la mémoire collective. C'est un premier procédé « abstrait » dans la mesure où le souvenir s'ancre dans les esprits. La première tentative opérée par notre épistolier sera donc d'obtenir la gloire. L'idée que la postérité¹⁶⁷⁶ sert de référence dans le jugement de valeur porté sur une action n'est pas une invention de Cicéron. Cette conception de la gloire posthume est une valeur importante de l'Antiquité. Elle apparaît déjà chez Homère¹⁶⁷⁷. On la retrouve par exemple nettement chez Plutarque¹⁶⁷⁸, qui était opposé à la « vie cachée » préconisée par les Epicuriens et jugeait que nul châtement n'était pire que de sombrer dans l'oubli. C'est pourquoi ses *Vies des hommes célèbres* avaient pour but d'exhorter à l'action, afin que chacun fasse de sa vie le plus bel objet d'art possible. Cicéron suivait sans doute en ce point une influence grecque¹⁶⁷⁹. Toutefois, il a dû opérer sa propre synthèse entre Rome et la Grèce¹⁶⁸⁰.

De fait, ce culte de la gloire n'est pas entièrement une reprise, mais également un souhait personnel. La première mention qu'il en fait date de l'année même de son consulat,

¹⁶⁷⁶Chez notre auteur, le temps est perçu dans un déroulement infini uniquement dans le futur. Dans le passé, Cicéron ne mentionne que des repères précis, d'une part sans doute pour la simple raison qu'une telle connaissance du futur est impossible, d'autre part aussi parce que son raisonnement sur le temps est toujours très concret et humain. Le futur est pour lui la postérité, le passé commence avec l'histoire connue des hommes. Jamais dans la correspondance son regard ne se porte vers des âges « pré-historiques » ou n'aborde le temps de façon théorique.

¹⁶⁷⁷ Par exemple, dans l'*Odyssée* (I, 302), il pousse au courage afin que la postérité vante encore ces exploits. Cicéron reprend cette exhortation d'Athéna à Télémaque dans une lettre à César : « Sois vaillant pour qu'un jour quelqu'arrière-neveu parle aussi bien de toi » (*Fam.*, XIII, 15, 1 ; t. VIII p. 154). Voir aussi (*ibid.*) :

« Non que je ne meure pas sans lutte ni sans gloire, mais que quelque haut fait soit raconté aux hommes à venir » (*II*. XXII, 304 sq.)

¹⁶⁷⁸ Ces propos s'inspirent de ceux que tint J. Boulogne dans son intervention sur « La construction chez Plutarque d'un mythe anthropologique triadique » lors des journées d'étude du 13 et 14 novembre 1998 à l'université de Lille III-Charles de Gaulle : « Mythe(s) et/ou philosophie dans les textes grecs et latins sur les commencements de l'humanité ».

¹⁶⁷⁹ De fait, sur la nature de l'immortalité dont parle Cicéron, la correspondance nous paraît concorder avec l'influence hellénique que J. Hellegouarc'h relève dans certains écrits. *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 380. Voir aussi *Rep.*, VI, 23, où il oppose à la gloire éternelle (*aeterna gloria*) la gloire durable (*diuturna gloria*). Cf. aussi *Rep.* VI, 25.

¹⁶⁸⁰ L'idée que la gloire fait accéder à l'éternité ne va pas de soi. La tradition héréditaire romaine a elle-même évolué vers une nouvelle conception : l'idée que la gloire mènerait à l'immortalité. On trouve en effet cette idée exprimée chez Tite-Live (XXVIII, 43, 5. L'idée apparaît lorsque Scipion l'Africain affirme à Fabius Cunctator que la gloire dépasse la durée de la vie humaine et s'étend à la *memoriam posteritatem*). Il y a donc continuité avec la tradition mais un degré d'abstraction est franchi, sans doute sous l'influence de l'hellénisme. Selon J. Hellegouarc'h, une réflexion de Cicéron dans le *Pro Fonteio* : « La vertu, associée de la vie, la gloire, compagne de la mort. » *Vitae socia uirtus, mortis comes gloria*, (*Cic.*, *Font.*, 49) montre que cette tradition ne lui était pas totalement inconnue ; « elle semble pourtant lui être restée fort indifférente dans toute la première partie de sa carrière ». *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 377-378.

dans le discours prononcé en faveur de C. Rabirius¹⁶⁸¹, mais c'est trois ans plus tard, dans une lettre de 60, qu'apparaît pour la première fois, nettement mentionnée, l'idée de l'immortalité de la gloire¹⁶⁸² « Pour ma part, depuis que j'ai atteint, ce magnifique 5 décembre, jointe à l'envie et l'inimitié de beaucoup, une sorte de gloire extraordinaire et immortelle, je n'ai cessé de me comporter en politique avec la même grandeur d'esprit et de veiller sur la belle dignité acquise et entreprise¹⁶⁸³ », ce qui laisse à penser que cette gloire vient plus comme une consolation que comme une exultation¹⁶⁸⁴. Ce qui demeure certain, c'est que la survie du souvenir rejoint l'immortalité à travers la notoriété au-delà du présent¹⁶⁸⁵.

Cette vocation à l'immortalité se présente même sous un jour plus radical dans la correspondance. Elle prend une dimension ontologique puisqu'elle conditionne la survie de ce que Cicéron a souhaité incarner. Son enjeu apparaît crucial dans une des dernières lettres de la correspondance¹⁶⁸⁶, telle qu'elle nous reste¹⁶⁸⁷. Cicéron y met Brutus en garde contre ce qui

¹⁶⁸¹ *Rab. perd.*, 29-30 Il dit en évoquant les malheurs de C. Marius : « C. Marius aurait-il survécu dans de si grandes épreuves, s'il n'avait rien envisagé au-delà de ce que les frontières de la vie demandent, en espérant, en étant courageux, et en valorisant la gloire ? Et personne ne s'occupe des dangers de l'état avec mérite et vaillance sans être guidé par l'espoir d'être récompensé par la postérité » *Tantis in laboribus C. Marius periculisque uixisset, si nihil longius quam uitae termini postulabant spe atque animo de se et gloria sua cogitasset ? Neque quisquam (...) in rei publicae periculis cum laude ac uirtute versatur quin spe posteritatis fructuque ducatur*. Cicéron ajoute quelques lignes plus loin une phrase qui donne à la pensée un aspect moins traditionnel et aristocratique : « Le fait est, citoyens romains, que brève est la course de vie que la nature nous a impartie, mais immense celle de la gloire », *Etenim, Quirites, exiguum nobis uitae curriculum natura conscripsit, immensum gloriae*. Il faut noter à la même époque ce passage de la *Quatrième Catilinaire* (21) : « Que Marius soit d'une gloire éternelle, lui qui par deux fois a libéré l'Italie d'un siège et de la crainte », *Sit aeterna gloria Marius, qui bis Italiam obsidione et metu seruitutis liberauit*.

¹⁶⁸² Il se réfère aussi à la *Quatorzième Philippique* (32) afin de montrer que chez Cicéron, seule l'immortalité peut justifier les dangers courus. Des textes légèrement antérieurs, *Cat. M.* 82 et *Tusc.* I, 32, expriment la même idée, le dernier affirmant : « Personne ne s'offrirait jamais à la mort pour la patrie sans grand espoir d'immortalité. » *Nemo unquam sine magna spe immortalitatis se pro patria offerret ad mortem*.

¹⁶⁸³ *Att.*, I, 19, 6 ; t. I p. 166. *Ego autem, ut semel Nonarum illarum Decembrium iunctam inuidia ac multorum inimicitii eximiam quandam atque immortalem gloriam consecutus sum, non destiti eadem animi magnitudine in re p. uersari et illam institutam ac susceptam dignitatem tueri*.

¹⁶⁸⁴ J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 377-378. Cet auteur avoue ne pas être d'accord avec P. Boyancé sur ce point, qui nous paraît difficile à trancher et secondaire.

Notons pourtant un fait certain : cette immortalité de la gloire pour les oeuvres de l'esprit que Cicéron réclame en faveur des poètes et aussi des artistes et des philosophes, Salluste la revendique également, dans la préface du *Catilina*, sans doute sous l'influence de la même déception que celle dont Cicéron a été victime. Ainsi, d'une façon un peu paradoxale, l'immortalité de la gloire semble recherchée surtout par ceux auxquels la gloire aristocratique se refuse.

¹⁶⁸⁵ *De Rep.*, VI, 25 : *Neque te sermonibus uulgi dederis, nec in praemis humanis spem posueris rerum tuarum ; suis te oportet illecebris ipsa virtus trahat ad uerum decus*. « Ne place pas tes espoirs dans les opinions du peuple ni dans les récompenses humaines ; que la vertu par elle-même te mène au véritable honneur par ses propres charmes. »

¹⁶⁸⁶ Une forme de survie après la mort apparaît déjà dans *Pr. Arch.*, XII, 30. « Semblons-nous être dotés d'un esprit si petit, nous qui sommes confrontés aux risques et aux épreuves de la vie, que nous pensions que tout meure avec vous, alors que nous n'aurons pas soufflé pour un moment de tranquillité, jusqu'au bout de notre existence ? » *An uero tam parui animi uideamur esse omnes, qui in republica, atque in his uitae periculis*

les attend si Marc-Antoine est vainqueur. « Maintenant de quoi s'agit-il, Brutus ? Les temples des dieux immortels sont menacés par les espérances de misérables hommes perdus et cette guerre ne fait rien d'autre que de trancher l'alternative pour nous entre être et ne pas être. Qui épargnons-nous ou que faisons-nous ? Veillons-nous donc sur des gens dont la victoire ne laissera aucune trace de nous¹⁶⁸⁸ ? » On voit que le débat est posé en termes quelques peu shakespeariens avant la lettre, « être ou ne pas être », bien que chez Cicéron cette alternative s'oriente plus vers le futur que vers le présent¹⁶⁸⁹. L'allusion aux temples des dieux, censés être immortels et sacrés, qui est faite en premier connote sans doute la suite : Cicéron craint, en même temps que sa disparition et celle des gens de biens, dont Brutus, l'anéantissement des valeurs fondamentales et durables de Rome. Ce lien entre le désir d'une célébrité durable et la tradition romaine est profond. De fait, J. Hellegouarc'h¹⁶⁹⁰, rappelant que Cicéron privilégiait le long terme sur le court terme et se souciait moins de ses contemporains que de la postérité, constate : « En cela, il suivait largement l'enseignement, non des Stoïciens, intransigeants à l'égard de toute gloire, mais de péripatéticiens et notamment de Panaetius, qui était plus accommodant et, faisant une distinction entre la δόξα rangée parmi les choses indifférentes et l'eudocia qui est un bien et doit être recherchée pour elle-même¹⁶⁹¹, s'opposait finalement aux Epicuriens qui, eux aussi, rejetaient la gloria¹⁶⁹². Ce serait cependant une erreur de penser que cette uera gloria n'est qu'une rêverie de philosophe. Elle n'est pas étrangère à la gloria telle que la concevaient les anciens Romains avant que les excès des deux derniers siècles ne l'aient corrompue. » La position de Cicéron rassemble à la fois la tradition romaine sensible aux actes effectivement posés et une dimension plus abstraite et métaphysique empruntée aux Grecs. Ce qui importe pour lui, c'est de dépasser l'immédiateté de ses contemporains et de se tourner vers la postérité. Des expressions comme « gloire éternelle¹⁶⁹³ » ou « gloire immortelle¹⁶⁹⁴ » le manifestent bien dans ses lettres.

laboribusque uersamur, ut, cum usque ad extremum spatium nullum tranquillum atque otiosum spiritum duxerimus, uobiscum simul moritura omnia arbitremur ?

¹⁶⁸⁷ Selon l'édition des Belles Lettres, seules deux missives à Brutus demeurent après celle-ci.

¹⁶⁸⁸ *Br.*, II, 5 ; t. X p. 235. *Nunc quid agitur, Brute ? Templis deorum immortalium imminet hominum egentium et perditorum spes, nec quicquam aliud decernitur hoc bello nisi utrum simus necne. Cui parcimus aut quid agimus ? his ergo consulimus quibus uictoribus uestigium nostrum nullum relinquetur ?*

¹⁶⁸⁹ Dans sa *République* (VI, 13), Cicéron peint même une image agréable de l'au-delà quand il écrit : « Il est certain qu'il existe dans le ciel un endroit déterminé où les bienheureux jouissent d'une vie éternelle », *certum esse in caelo definitum locum, ubi beati aeuo sempiterno fruuntur*.

¹⁶⁹⁰ *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 380.

¹⁶⁹¹ Cf. P. Boyancé, *Etudes sur le songe de Scipion*, p. 154 sq. et A. D. Leemann, *Gloria. Ciceros waardering van de roem enhaar achter grond in de hellenistische wijsbegeerte en de romeinse samenleving*, Diss. Leiden, 1949, 199 p. (avec un résumé en anglais pp. 177-190), p. 31 sq..

¹⁶⁹² Cf. M. Durry, *R. E. L.*, 29, 1951, p. 83. Il note que cette antithèse explique la différence d'attitude de Cicéron et d'Atticus vis-à-vis de la gloire.

¹⁶⁹³ *Fam.*, X, 14, 2 ; t. XI p. 46 : *aeternam gloriam*.

Un problème pourtant affleure : la recherche de la gloire, même si elle conduit à l'immortalité, est-elle vraiment philosophique ? Stoïciens et Epicuriens ne la rejetaient-ils pas ? N'est-elle pas démagogique, par un leurre qui confère à autrui l'appréciation éthique de la valeur des actes que l'on pose ? Il est vrai toutefois que le souci de la renommée correspond à une satisfaction personnelle savourée dès le présent : d'après le *De Finibus*¹⁶⁹⁵, Epicure estimait que la gloire était recherchée, comme toute choses, pour le plaisir qu'elle procure.

Une projection dans le futur ne saurait-elle déjà correspondre à une forme d'élévation ? Le souci du « qu'en dira-t-on » correspond à une première étape de détachement par rapport à l'immédiateté – pourvu que le point de vue choisi soit, comme chez Kant, pur et désintéressé. C'est ce qui ressort nettement d'une lettre à Atticus du 16 octobre 50, dans laquelle Cicéron expose sa démarche comme proconsul en Cilicie et ses motivations. Il voulait en effet, en prenant sur son indemnité, laisser une avance considérable au questeur et sans doute¹⁶⁹⁶ aussi rembourser le Trésor ; son entourage se répandit alors en gémissements.

Tous pensaient en effet que cette somme devait leur bénéficier plutôt qu'aux Phrygiens et Ciliciens. Cependant le proconsul tint bon dans sa résolution : « Mais ils ne m'ébranlèrent pas : car d'un côté, c'est ma propre gloire qui eut la plus grande faveur auprès de moi, et d'un autre côté, il n'y eut cependant rien qui pût honorer qui que ce soit que j'aie négligé¹⁶⁹⁷. » On voit certes que le regard extérieur prévaut finalement dans l'esprit de Cicéron, mais du moins est-ce celui, virtuel et élargi au maximum, de la postérité ou d'un groupe anonyme et extérieur à l'affaire. L'éloge fait de soi (*mea laus*) se présente comme une personne venant entre autres présenter ses sollicitations à Cicéron (*apud me*), et c'est à elle qu'il prête l'écoute la plus attentive.

En effet, il convient de distinguer la popularité auprès de ses contemporains et une visée au-delà du présent. Une mise au point est à cet égard nécessaire : il ne faut pas confondre la popularité présente, volontiers démagogue, et la visée d'un renom éternel, véritable gloire¹⁶⁹⁸. « Au sens le plus ordinaire du mot, la *uera gloria* est une gloire

¹⁶⁹⁴ *Att.*, I, 19, 6 ; t. I p. 166 : *eximiam quandam atque immortalem gloriam*.

¹⁶⁹⁵ *De Finibus*, Livre II, XV, 48.

¹⁶⁹⁶ Il s'agirait d'un million de sesterces, mais J. Bayet, dans l'édition des Belles Lettres, note que cela provient d'une « interprétation possible ou vraisemblable de la tradition manuscrite. »

¹⁶⁹⁷ *Att.*, VII, 1 ; t. V p. 35. *Sed me non mouerunt : nam et mea laus apud me plurimum ualuit, nec tamen quicquam honorifice in quemquam fieri potuit quod praetermiserim*.

¹⁶⁹⁸ Voir J. Hellegouarc'h : « Si nous examinons de près la position de Cicéron à l'égard de la *gloria*, un autre paradoxe se présente d'ailleurs à nous : alors qu'il lui donne une si grande importance, qu'il juge que sa conquête est le but suprême de la vie de l'homme et qu'il lui a consacré un ouvrage perdu, il semble en certains textes la condamner (par exemple *Agr.*, II, 91 ; *Rep.*, I, 60 ; *Tusc.*, IV, 25 ; 79 ; *Fin.*, I, 59) ou, en tout cas, il la juge vaine (*Lael.*, 49 : « qu'y a-t-il d'aussi absurde que de savourer beaucoup de choses vaines, comme les honneurs,

authentique, qui ne se fonde pas sur des actes ou des exploits imaginaires¹⁶⁹⁹. Pour Cicéron, elle est le fait de ceux qui se défont d'une recherche trop ardente de la gloire¹⁷⁰⁰, qui ne veulent pas l'obtenir en négligeant tous leurs devoirs¹⁷⁰¹, qui donc n'ont pas pour unique souci la recherche de la popularité¹⁷⁰² et des richesses et le renforcement de leur puissance personnelle fût-ce au mépris de la justice¹⁷⁰³; ils font passer l'intérêt commun avant leurs avantages personnels et veulent uniquement servir leur concitoyens¹⁷⁰⁴. » Peut-être faut-il en effet considérer les aspects positifs de l'attention à autrui, présents dans un souci légitime de la postérité. De plus, selon Cicéron, cette aspiration à l'éternité n'est pas détachée d'une propension naturelle, dans le cas de l'amitié notamment¹⁷⁰⁵. Il est donc vrai que le passage par autrui suppose une certaine dépendance bien éloignée de l'ataraxie du philosophe, mais le gain d'élévation est tel, que cette démarche nous semble être une recherche de sagesse, une philosophie sous des dehors communs¹⁷⁰⁶.

comme la gloire ? » *Quid enim tam absurdum quam delectari multis inanibus rebus, ut honore, ut gloria.*) et recommande le mépris à son égard (*Tusc.*, V, 103 sq. On rapprochera de cette citation la remarque prudente de Sénèque, *Ep.*, XCV, 73 : « Oh, combien les hommes avides de gloire ignorent ce qu'elle est et de quelle façon il faut la rechercher. » *O quam ignorant homines cupidi gloriae, quid illa sit aut quem ad modum petenda.*). Mais, on l'a montré depuis bien longtemps, la contradiction n'est qu'apparente (A. D. Leemann, op. cit., pp. 145 sq. ; F. A. Sullivan, « Cicero and gloria », *T. A. Ph. A.*, LXXII, 1941, pp. 382 sq.). Au début de sa carrière, Cicéron a, comme tous les hommes politiques de Rome, recherché la *gloria* ; si, dans cette recherche, il a donné plus de place à l'exercice des magistratures et à celui de l'éloquence, cela tient à ses capacités personnelles et à son tempérament propre ; mais il a voulu la *gloria* et, dans ce but, poursuivi Verrès, puis « liquidé » les Catiliniens. Après son consulat, il fut très préoccupé de sa gloire et songea surtout à la prolonger par ses écrits et ceux de ses amis (*Arch.*, 28 ; *Att.*, I, 19, 10.) ; mais alors survinrent ses déboires et l'amertume qui suivit son exil après une exaltation passagère ; alors non seulement il conçut la notion d'une *immortalis gloria* qui lui donnait l'espoir d'obtenir après sa mort les satisfactions que la vie présente ne pouvait lui procurer, mais à la *gloria* des *nobiles* qui se refuse à lui et qu'il appelle une *falsa gloria*, il oppose une *uera* ou *iusta* ou *solida gloria* qui est la conséquence de la *uera uirtus*. » *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 380.

¹⁶⁹⁹ *Liv.*, Livre XXV, 39, 16.

¹⁷⁰⁰ *De Off.*, I, 68. L'idée était déjà exprimée dans le *De inuentione*, I, 91 : « C'est une idiotie qu'une immense passion pour la gloire. » *Stultitia est immensa gloriae cupiditas*.

¹⁷⁰¹ *De Off.*, I, 43.

¹⁷⁰² Dans *Tusc.*, III, 3 et 4, il oppose « la renommée populaire » (*fama popularis*) et « la gloire inébranlable » (*solida gloria*).

¹⁷⁰³ *De Off.*, I, 65 : « C'est très facilement (...) que l'on est poussé à des actions injustes (...) par désir de gloire. » *Facillime ... ad res inustas impellitur... gloriae cupiditate*. Cf. aussi *Phil.*, I, 29 et V, 50.

¹⁷⁰⁴ Cicéron met en lumière cette idée dans le *Pro Sestio* en opposant au par. 37 l'attitude de Q. Metellus Numidicus et la sienne propre au par. 38 : « J'avais accompli ces choses (...) qui concernaient non seulement ma propre gloire mais le salut commun de tous les citoyens et de presque toutes les nations », *Eas res gesseram ... quae non modo ad singularem meam gloriam sed ad communem salutem omnium ciuium et prope gentium pertinerent*.

¹⁷⁰⁵ *De Amic.*, 32.

¹⁷⁰⁶ La dimension religieuse n'est de fait pas certaine dans cette perspective. Cicéron n'écrit-il pas dans le *Caton L'Ancien* : « Si je me trompe sur ce point, en croyant que les âmes humaines sont immortelles, c'est volontiers que je me trompe ; et je ne veux pas que cette erreur, qui me délecte, me soit arrachée tant que je vis. » (*Cat. Mai.* XXIII, 85), idée reprise dans les *Tusculanes* I, 11, 24 et I, 17, 39. Virginia Guazzoni Foà, *I fondamenti filosofici della teologia ciceroniana*, p. 32.

Par cette démarche de recul temporel, Cicéron obtient donc une perspective nouvelle, plus en hauteur. Mesurons désormais tout l'intérêt du nouveau point de vue qui émerge de cette quête.

b- Adopter un « point de vue d'en haut ». Le recul temporel.

Poussant plus loin cette stratégie de distanciation, Cicéron cherche à dépasser l'immédiateté des circonstances où il se trouve pour des considérations durables. Dans cette perspective, la philosophie offre un point stable qui permet de dépasser le temps, de voir au-delà d'une partition entre présent, passé et futur. De façon intellectuelle, c'est le point d'observation sur le temps qui se déplace et néglige la différence entre la temporalité « réelle » écoulée et celle qui demeure en suspens. Elle rejoint alors la vérité, dont Cicéron écrit : « La vérité fait que l'on dit que ne change pas ce qui est, qui fut, ou qui sera¹⁷⁰⁷. » Peut-être est-ce également un aspect de la nature¹⁷⁰⁸, immuable et inaccessible aux changements, et peut-être même du droit¹⁷⁰⁹. En tout cas, c'est sans doute au-delà du temps et des générations humaines que notre auteur trouve la stabilité qu'il cherche. Que ce soit dans le temps ou la réflexion, la prise de hauteur est un élément capital, et plus que jamais le rapport au temps de Cicéron est philosophique¹⁷¹⁰.

Est-ce à dire que le présent n'a plus d'importance à ses yeux ? Comme souvent, la réalité de la correspondance est plus nuancée et il ne s'avère pas toujours que le parti adopté par Cicéron soit un détachement par rapport au présent. Au contraire, elle commence dans le présent et s'oriente vers lui.

On en voit la preuve *a contrario* dans une lettre à Atticus du 17 mai 44 ; Cicéron s'y plaint à son ami de Brutus, qui demande à le voir : « Quel conseil en effet puis-je lui apporter,

¹⁷⁰⁷ *De Inu.*, I, 53. *Veritas est per quam immutata quae sunt aut ante fuerunt aut futura sunt dicuntur.*

¹⁷⁰⁸ Voir E. Narducci, *Modelli etici e società*, p. 169. L'auteur rappelle notamment le lien entre *decorum* et *natura* établi par Panétius et repris par notre auteur.

¹⁷⁰⁹ *Ibid.*, p. 120-122. E. Narducci fait allusion aux célèbres paroles de l'Antigone de Sophocle (v. 456-457), qui parle de la loi non écrite de la conscience qui n'est ni d'aujourd'hui ni d'hier mais de toujours. On trouve un point de vue similaire chez Lactance, reprenant le Livre III du *De Republica* : *Est quidem uera lex recta ratio, naturae congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quae uocet ad officium iubendo...* « La véritable loi est en effet la raison droite, conforme à la nature, présente en tous, constante, éternelle, qui incite à obéir au droit... » (*Ibid.*, p. 115). La différence entre droit naturel et droit « conventionnel » existe également chez Platon et Aristote, mais il n'est pas certain qu'elle existe dans le *De Legibus*. Pour les confusions cicéroniennes entre droit naturel et légal et les différentes positions philosophiques sur la question, voir *ibid.*, p. 116-117.

¹⁷¹⁰ Dans le *De Amicitia*, XV, 52, Cicéron affirme que le beau et le vrai dépassent l'occasion : la simulation qui ferait passer la crainte pour de l'affection par exemple ne peut que se dissiper avec le temps. « Qui en effet aime soit celui qu'il craint soit celui dont il pense être craint ? Ces personnes (objets de crainte) sont honorées seulement pour un temps. » *Quis enim aut eum diligat quem metuat aut eum, a quo se metui putet ? Coluntur tamen simulatione dumtaxat ad tempus.*

alors que moi-même j'aurais besoin d'être conseillé et que lui veille plus sur sa vie immortelle que sur notre tranquillité¹⁷¹¹. » Nous voyons là une prédominance du présent, réel et accessible, sur la facilité et l'irresponsabilité du détachement.

La position de Cicéron nous semble se situer dans une approche plus complexe, dans laquelle le présent a sa place mais de façon dynamique ; Cicéron s'y attache mais regarde au loin vers l'immortalité. On assiste à une sorte de « double ancrage », le présent étant de fait utilisé comme point d'observation mais également observé depuis un « point de vue d'en haut » situé loin dans l'avenir. Sous ce deuxième aspect, il apparaît alors comme un moment passé, tenu à distance. Dans les affaires politiques et militaires notamment, voir dans le présent un futur « passé du futur », se présente comme une technique de vie efficace, un décentrement ou un recul propice à cerner l'essentiel. « Gouverner, c'est prévoir » est une vérité qui traverse les âges et on ne saurait dire que c'est toujours par désir d'évasion du réel que Cicéron se projette dans l'avenir. Il écrit même à la fin de sa vie dans le *De Officiis* : « mais voici qui est aussi le fait d'une grande intelligence : prévoir par la réflexion l'avenir et, assez longtemps d'avance, déterminer ce qui peut arriver dans l'un et l'autre sens, ce qu'il faudra faire quand quelque chose sera survenu, et ne pas s'exposer à devoir dire un jour : 'je n'y avais pas pensé'¹⁷¹² ». Ce propos semble faire directement écho à celui de Démosthène dans la *Première Philippique*¹⁷¹³ : « à l'exemple du général qui doit diriger son armée, ceux qui délibèrent ont, eux, à diriger les événements pour que leurs décisions se réalisent, pour qu'ils ne soient pas réduits à courir après les faits accomplis. » « Courir après les faits accomplis », voilà ce qui serait le plus regrettable pour un esprit soucieux d'éthique et d'efficacité.

Le présent prend donc une dimension nouvelle et plus riche. Il est le centre d'activités choisies en fonction de leur impact futur. Il est un moment comme un autre, vu du « point de vue d'en haut », mais il est le seul où l'action puisse prendre place. De ce fait, il conserve une importance particulière. Par exemple, le désir de gloire étant de l'aveu même de Cicéron fort naturel, il n'hésite pas par exemple à dire qu'il a orienté ses actes durant son consulat en fonction d'elle, comme un souci honorable¹⁷¹⁴, qui caractérise les êtres d'élite¹⁷¹⁵. Il refuse donc de croire que tout disparaîtra avec lui et, s'appuyant sur l'exemple des Anciens dont les effigies perpétuent visiblement la valeur, il forme le projet de laisser une trace plus abstraite :

¹⁷¹¹ *Att.*, XV, 1 ; t. IX p. 133. *Quid enim illi adferre consili possum, cum ipse egeam consilio et cum ille suae immortalitati melius quam nostro otio consuluerit ?*

¹⁷¹² *De Officiis*, Livre I, XXIV, 81.

¹⁷¹³ *Première Philippique* IV, 39, cité par M. Trédé, *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 232.

¹⁷¹⁴ *Pro Archia*, XI, 28.

¹⁷¹⁵ *Ibid.*, XI, 29.

celle de sa vertu¹⁷¹⁶ et modèle le présent de sa vie d'après cet objectif. Tout en convenant de son incertitude quant à ce qui suit la mort, il affirme en effet : « Quant à moi, tous les actes que j'accomplissais, dans le moment même où je les accomplissais, je m'imaginai les répandre et les propager pour l'éternité dans la mémoire du monde. Et ce souvenir, soit qu'il doive après ma mort échapper à ma perception, soit que, selon l'opinion des gens les plus sages, il vienne toucher quelque partie de mon âme, une chose certaine, c'est que maintenant j'en ai une idée, une espérance qui me réjouit¹⁷¹⁷. » Le présent n'est donc pas négligé, mais pris en charge dans la perspective de son devenir.

La pensée du futur est alors une pierre de touche de l'action que Cicéron entame. Grâce à la mobilité du point de vue qu'il adopte, l'avenir n'est pas toujours perçu comme une matière malléable, mais comme un miroir, qui renvoie l'image d'une action et lui confère sa valeur. Avant d'agir, notre auteur se demande comment cet acte encore virtuel sera perçu dans le futur, et c'est dans ce lointain qui tend vers l'éternité que se dessine la validité de l'acte. Une fois encore, c'est par le détour que Cicéron parvient à évaluer son projet. La projection vers la postérité rejoint l'idéal d'universalité¹⁷¹⁸ dont nous avons vu qu'il constituait « l'impératif catégorique » de notre auteur. La postérité devient l'arbitre du bien et plus que tout Cicéron redoute le jugement de l'Histoire. Le futur devient norme par le désir de s'illustrer pour l'éternité.

Ainsi, voulant trouver des arguments de poids pour convaincre Antoine dans la *Deuxième Philippique*, Cicéron utilise celui de la postérité : « Malheureux es-tu, si tu comprends, et plus malheureux encore si tu ne comprends pas que cet acte est confié à la littérature, qu'il est transmis à la mémoire collective et que la postérité d'aucun siècle n'oubliera jamais ce fait¹⁷¹⁹. » Au contraire, ce même texte vante le choix des tyrannicides, qui ont privilégié l'immortalité sur leur existence mortelle¹⁷²⁰.

Ce souci du jugement de la postérité présente néanmoins un danger : la délégation du jugement à autrui, et de plus à une génération encore virtuelle, qui naîtra plusieurs siècles plus tard sans que Cicéron ait directement prise sur elle¹⁷²¹.

¹⁷¹⁶ *Ibid.*, XI, 30.

¹⁷¹⁷ *Ibid.*, XI, 30.

¹⁷¹⁸ Notons que ce jugement présuppose une égalité entre les hommes, de tous lieux et de tous temps. Cicéron n'a-t-il pas écrit : « Tout homme est digne de respect, les meilleurs, et aussi les autres ». (*De Off.* I, 99) ?

¹⁷¹⁹ *Deuxième Philippique*, XXII, 54. *O miserum te, si haec intellegis, miseriorem, si non intellegis hoc litteris mandari, hoc memoriae prodi, huius rei ne posteritatem quidem omnium saeculorum umquam immemorem fore.*

¹⁷²⁰ *Deuxième Philippique*, XLIV, 114.

¹⁷²¹ La question s'était déjà posée au moment où nous étudions la gloire. De plus, comme le souligne B. Wilshire, se projeter vers le jugement d'autrui peut constituer une forme de duperie personnelle, ou du moins

Néanmoins, cette confiance dans les générations à venir, gardiennes et réceptrices d'une notoriété, est bien affirmée par notre auteur. Cicéron double en effet cette perspective d'une dimension métaphysique. La vie de l'esprit semble dépasser pour Cicéron les limites entre la vie et la mort, grâce à la transmission de l'écrit¹⁷²². Elle dépasse même la différence entre action et contemplation¹⁷²³. C'est ce qu'il exprime dans le *De Officiis*, en citant l'exemple de ses maîtres, dont l'enseignement put même être prodigué au-delà de la mort. Il montre alors que le savoir des sages, dès leur vivant, a un impact sur la génération suivante et leur milieu contemporain grâce à leur enseignement et à leur recherche¹⁷²⁴. La « prise » sur le futur est donc dans une certaine mesure possible. De fait, Cicéron aima avec constance au long de sa vie partager son savoir, et parallèlement faire du temps virtuel du livre le moyen de transmettre son expérience aux jeunes générations. Le contact, direct ou indirect, lui permet de démultiplier son rayonnement. Il agit ainsi avec Hirtius et les amis épicuriens¹⁷²⁵ de César en dépit de son antipathie pour le régime qu'instaure celui-ci, avec son fils, dans son ultime ouvrage le *De Officiis*¹⁷²⁶, et avec son frère, dans ses nombreuses lettres de conseils.

une dénégarion de sa propre opinion, « Mimetic engulfment and self-deception », *Perspectives on self-deception* (éditeurs B. Mc Laughlin et A. Oksenberg-Rorty) p. 398.

¹⁷²² Voir *De Amicitia*, 4. « C'est pourquoi ce n'est pas tant la renommée de sagesse, que Fannius vient de rappeler, qui me charme, que le fait d'espérer que le souvenir de notre amitié sera éternel. » *Itaque non tam ista me sapientiae, quam modo Fannius commemoravit, fama delectat, falsa praesertim, quam quod amicitiae nostrae memoriam spero sempiternam fore.*

¹⁷²³ Il semble que Cicéron se montre académicien, ou en tout cas fidèle à la leçon que donne le mythe de la caverne dans sa vision du partage du savoir. Après avoir reçu la connaissance de la vérité, le philosophe doit redescendre dans la caverne afin d'aider ses semblables. Toutefois, sa confiance dans l'écrit contredit les réticences énoncées dans le *Phèdre* à l'égard de l'écriture.

¹⁷²⁴ *De Officiis*, Livre I, XLIV-XLIV 154 : « D'ailleurs ceux dont les études et toute la vie ont été consacrées à la connaissance des choses, ne renoncèrent pas pour autant à favoriser les intérêts et le bien-être humain. » Cicéron cite l'exemple du pythagoricien Lysis qui forma le Thébain Epaminondas, et Platon, qui fit de même pour Dion de Syracuse avant d'ajouter : « nous-mêmes - quoi que nous ayons apporté à l'Etat, si du moins nous avons apporté quelque chose - nous avons accédé aux affaires, formé et préparé par des maîtres et par leur enseignement. Et ce n'est pas seulement vivants et présents que les maîtres forment et enseignent les élèves appliqués à s'instruire, mais ils y parviennent encore même après leur mort, par le testament de leurs écrits. Pas une question en effet n'a été laissée de côté par eux, qu'elle concernât les lois, les coutumes, l'organisation de l'Etat, si bien qu'ils semblent avoir consacré leur vie de loisir à notre vie active. Ainsi ces même hommes, en s'adonnant à l'étude de la science et à la sagesse consacrent avant tout à l'intérêt de l'homme leur expérience et leur intelligence. »

¹⁷²⁵ Voir plus haut sa participation aux banquets, qui ne résultent pas seulement d'un opportunisme.

¹⁷²⁶ *De Officiis*, Livre II, XIV, 48. « Il reste des lettres de Philippe à Alexandre, d'Antipater à Cassandre, et d'Antigone à son fils Philippe, trois hommes pleins d'expérience - telle est en effet la tradition - où ils leur recommandent, par l'amabilité de la parole, d'amener les âmes de la foule à la bienveillance, et d'amadouer les soldats par leur conversation, en s'adressant à eux avec douceur. Mais prendre la parole avec éloquence au milieu de la foule, voilà qui souvent provoque une gloire générale. Grande est en effet l'admiration pour celui qui parle avec abondance et sagesse, et ceux qui l'entendent, pensent même que cet homme est plus intelligent et plus sage que tous les autres. » Ces exemples antérieurs de « lettres pédagogiques », qui de toute évidence étaient bien connues de Cicéron, nous permettent de préciser sa stratégie d'éternité ; elle passe essentiellement par le verbe, dont la maîtrise permet d'ériger un monument durable. On assiste ici à des enboîtements successifs, entre les recommandations que fait notre auteur à son fils dans cet ouvrage, celles auxquelles il fait référence et ce que celles-ci expriment.

Cet état d'ouverture à autrui présente un avantage, qui se révèle nettement dans une lettre écrite le 2 ou 3 mai 49 ; Cicéron y affirme à Marcus Célius Rufus son souci de l'image qu'aura de lui la postérité, au-delà de ce que peuvent penser ses contemporains.

« Je voudrais que tu me croies sur un point, que tu as en pensée selon moi : de mes malheurs je ne cherche pas à tirer quoi que ce soit si ce n'est que les hommes un jour comprennent que je n'ai rien préféré à la paix, et qu'après avoir désespéré d'elle je n'ai rien tant fui que les affrontements civils. Je pense que de ma constance je ne me repentirai jamais ; et puis je me souviens que notre ami Hortensius avait l'habitude de se glorifier de n'avoir jamais pris part à une guerre civile ; sur ce point notre mérite sera d'autant plus éclatant qu'on lui imputait de la paresse, alors qu'à notre sujet on ne saurait porter un tel jugement, à mon avis¹⁷²⁷. » Le référent adopté ne saurait être plus vague : « les hommes, un jour », (*homines aliquando*). Cicéron dépasse le jugement de ses contemporains pour évoquer celui des générations futures, qui auront plus de recul et sans doute une image plus exacte de ses actions. Or la meilleure situation pour porter un jugement pur et équitable sur une action est d'en être détaché et l'éloignement temporel en est une garantie excellente. On atteint de la sorte une objectivité et une impartialité appréciables. N'oublions pas que par la suite, Cicéron fut perçu comme un véritable guide spirituel par Erasme entre autres et qu'à ce titre, son œuvre philosophique franchit les âges et servit de lecture au jeune prince d'Angleterre Edward à la Renaissance¹⁷²⁸. Enfin, on se souvient de l'influence qu'eut sur saint Augustin la lecture de l'*Hortensius*, passage intermédiaire essentiel dans sa conversion¹⁷²⁹. A une « élévation » dans le temps correspond une élévation d'âme.

Il existe donc une dimension éthique du détour par la postérité. Comme dans l'impératif catégorique kantien, le passage par le point de vue d'autrui garantit la droiture d'un jugement, et ce d'autant plus que le référent choisi est abstrait et universel. En même

¹⁷²⁷ *Fam.*, II, 16 ; t. VI p. 78. *Credas hoc mihi uelim, quod puto te existimare, me ex his miseriis nihil aliud quaerere nisi ut homines aliquando intellegant me nihil maluisse quam pacem, ea desperata nihil tam fugisse quam arma ciuilia. Huius me constantiae puto fore ut numquam paeniteat ; etenim memini in hoc genere gloriari solitum esse familiarem nostrum Q. Hortensium, quod numquam bello ciuili interfuisset ; hoc nostra laus erit illustrior quod illi tribuebatur ignauiae, de nobis id existimari posse non arbitror.*

¹⁷²⁸ J.-Cl. Margolin, « Les *Tusculanes*, guide spirituel de la Renaissance », p. 140-43.

¹⁷²⁹ « Cette lecture transforma ma sensibilité ; elle tourna vers vous mes prières, Seigneur ; elle rendit tout autres mes vœux et mes désirs. Je ne vis plus soudain que bassesses dans mes vaines espérances et je convoitai l'immortelle sagesse avec un incroyable élan de cœur, Déjà je commençais à me lever pour revenir à vous... Oh ! comme je brûlais, mon Dieu, comme je brûlais de revoler des choses terrestres jusqu'à vous ! Et je ne savais pas ce que vous vouliez de moi. La sagesse est en vous. Mais l'amour de la sagesse s'appelle en grec philosophie, et c'est de cet amour que ce livre m'enflammait... En ce temps, vous le savez, lumière de mon cœur, bien que j'ignorasse encore les paroles de l'Apôtre, ce qui me plaisait en cette exhortation est qu'elle m'excitait, m'embrasait à aimer, à chercher, à conquérir, à posséder et à étreindre vigoureusement non pas tel ou tel système, mais la sagesse elle-même, quelle qu'elle fût. » (*Confessions*, III, 4, 7 sq., trad. De Labriolle).

temps, il nous semble que la stratégie d'anticipation à long terme de Cicéron lui permet conserver un lien entre sa personne présente et celle du futur par l'intermédiaire de l'expression d'une volonté constante¹⁷³⁰.

De même que la vérité était liée à la conservation du passé¹⁷³¹, elle est ce que le temps finira par dévoiler. Bien anticiper dans le respect de la vérité est par conséquent un acte hautement éthique. Dire la vérité, n'est-ce pas anticiper ce que le temps finira par dévoiler ? Telle est la conclusion que l'on pourrait tirer du *De Officiis*¹⁷³², lorsque Cicéron confronte l'utile et la connaissance du vrai et évoque des dilemmes possibles. Par exemple, si un marchand de blé arrive avec une grosse cargaison à Rhodes tandis qu'y règne a famine, doit-il dire qu'il a vu en chemin d'autres bateaux qui apportent d'importants chargements aussi, ou doit-il taire la vérité et vendre sa marchandise au prix fort pendant qu'il y a pénurie ? De même, si un homme ne révèle pas à l'avance tous les défauts de sa maison au moment où il la vend, n'agit-il pas malhonnêtement ? La réponse¹⁷³³ de Cicéron se situe dans un temps « absolu », celui de la vérité, et refuse l'anticipation à court terme qui rejoint un calcul égoïste. Le point de vue « d'en haut » est donc une garantie éthique qui anticipe et raccourcit en quelque sorte ce dévoilement du temps.

¹⁷³⁰ Cette question, et sa solution, nous sont suggérée par une étude de B. Williams qui critique l'impersonnalité et la froideur du kantisme, qui vide en définitive de tout contenu personnel le « moi » futur (et peut-être même présent), qu'il met à distance comme un individu indifférent. Au contraire, il réhabilite un *conatus of desire*, qui nous semble plus tenir de la volonté rationnelle chez Cicéron. « Persons, Character and Morality », *The Identities of Persons*, p. 208-209.

¹⁷³¹ Voir plus haut deuxième partie.

¹⁷³² *De Officiis*, Livre III, XII, 50-XII, 53.

¹⁷³³ *Ibid.*, p. 99-100 : XIII, 57 « Il ne me semble donc pas que, ni ce négociant en blé, de l'île de Rhodes, ni ce vendeur de sa maison, n'auraient dû dissimuler la vérité aux acheteurs. Et en effet, tout ce qu'il t'arrive de taire, cela n'est pas dissimuler, mais tu dissimules lorsque tu veux, en vue de ton propre avantage, laisser ignorer ce que tu peux savoir, à ceux à qui il importe de le savoir. Or qui ne voit quelle est la nature de cette façon de dissimuler et de quel homme c'est le fait ? Assurément ce n'est pas d'un homme droit, franc, noble, juste, d'un homme de bien, mais plutôt d'un homme retors, ténébreux, rusé, trompeur, fourbe, roué, madré, subtil. N'est-il pas inutile d'attirer sur soi tant de noms de vices et de plus nombreux encore ? »

Cela vaut dans le cadre politique¹⁷³⁴ plus que tout autre : le bien individuel, ponctuel et présent et celui, général et intemporel de la collectivité se rejoignent¹⁷³⁵ alors dans la pensée de Cicéron. L'accomplissement optimal de chaque instant correspond au bien souhaitable du point universel, qui comprend spatialement toute l'humanité et temporellement à tous les âges. Il existe à cet égard un lien étroit que Cicéron établit entre la cité et l'individu. « Cicéron reste fidèle, à Rome, à cette liaison essentielle pour Platon et pour Aristote, entre les fins morales de l'individu et les fins de la société¹⁷³⁶. » L'intemporel, en passant au-dessus des contingences, rejoint a fortiori l'universel¹⁷³⁷. De là vient une pérennité de la pensée de

¹⁷³⁴C. Nicolet, *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 204-205. « La cité est d'abord une association, une *societas*, et à ce titre elle n'a d'autre justification que l'intérêt commun de ses participants. Sans doute, philosophes et juristes, de Platon à Cicéron en passant par Aristote, ont pu montrer l'étroitesse et l'insuffisance d'une définition trop utilitaire, qui aurait mesquinement ramené la cité aux dimensions d'une association de pirates (Aristote, *Politique*, 1280 a-b). En fin de compte, ils assigneront à cette association particulière, spécifique, première et transcendante par rapport à toutes les autres une fin suprême d'ordre moral qui sera, selon les cas, la justice, la vertu, ou tout simplement *l'utilitas communis*, l'intérêt de l'Etat, conçu et ressenti comme différent de celui de chacun de ses constituants. Sans doute, de cette manière, les égoïsmes aveugles sont-ils, en partie, neutralisés. Telle est, par exemple, la doctrine cicéronienne, largement inspirée d'Aristote et du Néo-Portique. Mais lorsque Cicéron, abandonnant les pures spéculations philosophiques, s'adresse, sur le Forum, ou même en rédigeant à l'intention d'un futur homme d'Etat son traité *Des Devoirs*, à des citoyens, nous voyons alors ressurgir à la première place ces critères d'intérêt immédiat, et il devient très difficile de faire la distinction entre l'intérêt général et collectif de la cité et l'intérêt particulier et individuel des citoyens. »

¹⁷³⁵ En transposant ses aspirations – et son point de vue temporel – vers celui de la société entière, un homme peut espérer dépasser sa mesure propre – et son temps. Si l'on tient compte de cette superposition de l'existence de Cicéron à celle de la Cité, on comprend mieux comment la légende a pu faire de l'un de ses assassins un ancien parricide que Cicéron, ironiquement, aurait défendu et sauvé. F. Hinard, « Solidarités familiales et ruptures à l'époque des guerres civiles et de la proscription », dans *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, p. 555-556 : « Ce n'est pas un hasard si le soldat qui exécuta Cicéron, en 43, et qui trancha sa tête et sa main pour les rapporter à Rome, C. Popilius Laenas, est présenté comme un client que l'accusateur aurait défendu d'une accusation de parricide (Sen. Rhet. *Controu.* VII, 2, 2). Son acte est donc un second parricide puisqu'il est perpétré sur la personne de son *patronus*, et un parricide doublement aggravé, en quelque sorte, puisque c'est précisément de cette accusation que Cicéron aurait réussi à le blanchir et que, par ailleurs, l'illustre victime avait reçu le titre de *Parens Patriae*. » Pour les amplifications probables de ce soi-disant parricide, voir Sen. Rhet. *Controu.* VII, 2, 8. L'amplification était d'autant plus facile que les Popilli Laenates avaient pu se faire une spécialité des affaires de parricide, comme en témoigne l'anecdote rappelée par Valère Maxime (VIII, 1, amb.1) où un Popilius Laenas est jugé dans une affaire de parricide épouvantable.

¹⁷³⁶P. Boyancé, *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 186. De même que Platon défend la justice contre le cynisme de Calliclès, Thrasimaque et la jeunesse ambitieuse d'Athènes, de même Cicéron institue au Livre III de la *République* un débat entre Philus, soutenant le probabilisme de Carnéade, et Laelius, porte-parole de la vérité. Il s'agit de la même conception de la justice, transposant dans la cité ce qui se passe dans l'âme individuelle, quand la partie supérieure l'emporte sur la partie non-raisonnable, selon une hiérarchie des facultés.

¹⁷³⁷Voir A. Michel et C. Nicolet, *Cicéron*, p. 20 : « Seuls en effet les esprits médiocres se laissent entièrement dominer par ce qui les entoure. Les grands caractères se comportent d'une autre manière : à partir de la condition qui leur est donnée par le sort, ils tendent à l'universel. Ils veulent concilier en eux toutes les exigences de l'humain, car ils les perçoivent toutes. » De là vient la validité de la pensée de notre auteur à travers les siècles. Ces auteurs notent (*ibid.* p. 5) l'universalité et la pérennité des idées incarnées par Cicéron et quelques-uns de ses contemporains : « Caton, César, Cicéron se rencontraient, s'opposaient. Dans leur dialogue, Machiavel, Montesquieu ou Saint-Just devaient puiser le meilleur de leur pensée. » L'enjeu des débats à la fin de la République dépassait amplement la contingence du moment. Il s'agissait d'un conflit philosophique profond, sous des formes politiques. « Cicéron, qui a intensément vécu l'agonie - ou la transformation ? - d'un régime, n'a jamais perdu de vue cette responsabilité historique de Rome » (*ibid.*, p. 12). Certes, l'empire géographique de Rome lui vaut d'avoir cet impact, mais surtout, les crises de la fin de la République sont le reflet de débats d'idées que ces auteurs estiment profonds : « Il a, si l'on veut, une 'philosophie de l'impérialisme' dont on s'aperçoit, en

Cicéron. Ainsi, J. Chomarat évoque l'influence qu'il a eue sur Montesquieu¹⁷³⁸. J. Jehasse¹⁷³⁹ rappelle quant à lui son influence sur Guez de Balzac¹⁷⁴⁰ et sur Augustin¹⁷⁴¹. Il voit¹⁷⁴² même un idéal cicéronien dans Gustave-Adolphe, ce « prince parfait », vivante incarnation de la Loi, soumis à la justice et en quelque sorte assujéti à sa propre gloire, mais soucieux de la liberté du peuple et de la félicité publique. On peut presque accentuer cette universalité et voir en Cicéron la personnification d'idées intemporelles et universelles¹⁷⁴³. Montesquieu va encore plus loin et considère comme secondaires les personnages qui ont incarné un certain type de pensée à une époque donnée : « Si César et Pompée avaient pensé comme Caton, d'autres auraient pensé comme César et Pompée¹⁷⁴⁴. » L'élévation de point de vue vivifie donc le présent en le libérant de tout ce qui est superficiel et éphémère. Par cette démarche la pensée de notre auteur gagne en ampleur, à tel point qu'il semble pouvoir se hausser au-dessus de la réalité du moment.

l'étudiant de près, qu'elle est raisonnée, soutenue par une certaine conception de la cité, du juste et de l'injuste. Son éloignement même pour la gloire militaire - affaire sans doute de tempérament, de culture personnelle, d'antipathies sociales profondes - coïncide avec une théorie du pouvoir civil qui s'intègre parfaitement dans sa philosophie générale. »

¹⁷³⁸ « Le *De Officiis* et la pensée de Montesquieu », *Présence de Cicéron*, p. 200.

Celui-ci renonça à écrire un traité des devoirs car « surtout je craignais un rival tel que Cicéron et il me semblait que mon esprit tombait devant le sien. » Le projet fut donc en quelque sorte repris dans *L'Esprit des Lois*, marqué par le *De Legibus*, surtout dans son premier livre. En écho à ce que Cicéron écrit (*De Leg.* 2, 4, 8) : « La loi, ce n'est ni une invention issue du génie des hommes ni une décision arbitraire des peuples, mais quelque chose d'éternel qui règne sur le monde entier par la sagesse de ses commandements et de ses défenses », *L'Esprit des Lois* expose la même idée. (I, 1, 1, Pl., 2, 233.). J. Chomarat (*ibid.*, p. 202) suppose que la vision de l'esclavage qu'a Montesquieu est influencée par le *De Officiis* (I, 13, 41), où Cicéron invite le maître à traiter ses esclaves comme des salariés. Il rappelle également (*ibid.*, p. 204) la traduction concise que fit Montesquieu, notamment du *De Officiis* I, 4, 11 : « L'objet de la guerre, c'est la paix » (Spicilège, numero 661, Pl. 2, 1409). Le texte du *De Officiis* est : *Bellum ita suscipiatur, ut nihil aliud nisi pax quaesita uideatur*, littéralement, « que la guerre soit entreprise afin qu'il apparaisse que l'on ne recherche rien d'autre que la paix. » De plus, comme le rappelle avec humour P. M. Martin, étudiant les discours de Montesquieu sur Cicéron, dès sa première phrase, ce philosophe dit que « de tous les anciens », Cicéron est l'homme « à qui il aimerait le plus ressembler ». « Montesquieu, panégyriste de Cicéron », *Présence de Cicéron*, Discours sur Cicéron, Pléiade, I, p.93-98.

¹⁷³⁹ « Guez de Balzac et Cicéron, dans les premières 'épîtres latines' », *Présence de Cicéron*, p.162-3.

¹⁷⁴⁰ *Ibid.*. Selon J. Chomarat, Balzac ne trouve pas seulement chez Cicéron une éloquence d'apparat, mais une parole intériorisée, faisant écouter ce « prédicateur invisible » dont parlera Bossuet dans le sermon *Pour la profession de Mademoiselle de la Vallière* (1675).

¹⁷⁴¹ Ses développements sur le dieu cosmique et extracosmique émanent du Songe de Scipion.

¹⁷⁴² « Guez de Balzac et Cicéron dans les premières 'épîtres latines' », *Présence de Cicéron*, p. 164.

¹⁷⁴³ P. Boyancé a une vision très large de l'existence d'hommes tels que Cicéron ou César (*Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 176-178.). Selon lui en effet, lorsqu'Octave, héritier de César, permet à Antoine, lieutenant de César, d'assassiner Cicéron, plus qu'un crime ou une félonie, c'est la logique du césarisme qui se poursuit. « Seulement l'assassinat de Cicéron lui non plus ne put tuer Cicéron. Cicéron avait comme César incarné une idée qui ne pouvait mourir. Les enseignements qui résultaient de leur vie et qui se proposaient dans des oeuvres immortelles à l'attention des peuples se joignaient aux leçons qu'ils avaient expressément formulées pour nourrir toute la pensée politique et, au-delà de la pensée politique, toute l'âme même de l'occident. Et le dialogue de leurs voix alternées devait se poursuivre à travers les siècles chez tous ceux en qui ils continuèrent de vivre. » Remarquons que pour P. Boyancé, c'est toutefois Cicéron qui a marqué plus que César (*ibid.*, p. 179) la pensée occidentale, par l'idée même d'*humanitas*, car élargir l'étendue de l'esprit humain importait plus que d'agrandir celle de l'Empire.

¹⁷⁴⁴ Cette citation est faite par P. M. Martin, « Montesquieu, panégyriste de Cicéron », *Présence de Cicéron*, Discours sur Cicéron, Pléiade, I, p.93-98. Ms Bibli. Munic. Bordeaux, p. 222 : Considérations, XI.

Envisagé avec détachement, le présent perd de sa prégnance. Cicéron parvient même parfois à le négliger et à s'élever au-dessus de lui.

Il fait en effet preuve d'une grande volonté d'abstraction. On le voit par exemple s'abstraire de la situation politique du moment. Ses déboires l'amènent à rechercher un point de stabilité qui lui donne du recul. Dès les premières lettres, la *Correspondance* le manifeste. Ainsi, notre épistolier écrit à Atticus dès juin ou juillet 61 : « Ne vois-tu pas que le grand consulat que fut le nôtre, que Curion appelait auparavant *une apothéose*, si Afranius est fait <consul>, deviendra la plus basse fève¹⁷⁴⁵. C'est pourquoi à mon avis il faut philosopher, chose que tu fais, et ne pas accorder d'importance à ces pauvres consulats¹⁷⁴⁶. » Cicéron affirme la valeur de la philosophie comme un moyen de prendre de la distance par rapport aux faits. Peut-être est-ce comme remède aux vicissitudes, ou un repli ataraxique ? le fait est que notre auteur pense que son devoir, la seule voie qui ici se propose à lui est de philosopher, c'est-à-dire d'observer la réalité depuis un point d'appui ferme et indépendant de l'opinion et des changements. Le présent doit alors être nettement mis à distance, sous peine d'infliger de vains tourments.

Un procédé précieux dans cette démarche est effectivement de recourir à l'étude. Nous retrouvons ici la faculté de détachement que nous avons observée au sujet de sa passion pour les lettres et leur capacité à l'abstraire de ses soucis pour le projeter vers un autre univers. Rappelons pour exemple une missive dans laquelle notre auteur s'abstrait de la situation dans laquelle il se trouve. En se plongeant dans la littérature, il tente d'oublier le présent et de prendre de la distance vis-à-vis de ces circonstances pénibles. Dans une lettre du 12 mai 45 à son ami Luccéius, Cicéron explique que, comme entre deux maux il faut choisir le moindre, et que Rome n'offre décidément aucun attrait, les lettres sont encore l'occupation la plus satisfaisante. Il explique ainsi son attitude et ses occupations : « Sur ce, tu t'étonnes que je reste loin de Rome, où ma demeure ne peut en rien me plaire, et où j'ai en haine suprême la

¹⁷⁴⁵Le texte est ici très controversé. Nous nous en tenons au choix de L.-A. Constans, qui cite dans l'apparat critique Festus, p. 363 (496 Lindsay) : *Tam perit quam extrema faba* et son commentaire : *quod ea plerumque aut proteritur aut decerpitur a praetereuntibus*, « la fève que le passant foule aux pieds et qui est destinée à périr misérablement ». Voici comment L.-A. Constans comprend l'allusion à cette expression proverbiale : Cicéron craint, non pas que son consulat soit éclipsé par celui d'Afranius (on sait que celui-ci fut des plus médiocres : cf. *Att.*, I, 18, 5 ; 20, 5 ; Dio, XXXVII, 49, 3) mais qu'Afranius, pour flatter le parti populaire, ne mette « plus bas que terre » le consulat de celui qui avait vaincu Catilina.

¹⁷⁴⁶*Att.*, I, 16, 13 ; t. I p. 145. *Videsne consulatum illum nostrum, quem Curio antea apothéosis in uocabat, si hic factus erit, fabam imam futurum? Quare, ut opinor, filosofheon, id quod tu facis, et istos consulatus non flocci facteon.*

situation, les hommes, le forum et la Curie ? C'est pourquoi je m'adonne ainsi aux lettres, dans lesquelles je consume tout mon temps, pour y chercher non pas une médecine définitive, mais un oubli temporaire de la douleur¹⁷⁴⁷. » Un présent trop pénible amène à s'extirper vaille que vaille des tourments qu'il apporte. Fût-ce pour un moment éphémère, l'activité littéraire semble fournir cet écart que souhaite Cicéron et qu'il a déjà matérialisé en s'éloignant de Rome.

Au sommet de ce processus, Cicéron se tourne totalement vers une perspective d'éternité. Il y a alors inversion des points de vue par rapport à une situation normale. Nous l'avons déjà constaté au sujet de sa réaction quand sa fille est décédée. La mort de Tullia amène Cicéron à souhaiter se détacher de l'instant présent ; plus encore, il déclare vouloir « consacrer » sa fille en utilisant l'ensemble des témoignages laissés par les Grecs et les Latins. Dans une lettre du 11 mars 45, que nous avons déjà étudiée, il avoue ne pas ignorer que ce projet risque justement de raviver le souvenir, mais s'estime lié par un enjeu de taille : l'éternité à venir. « Cette réalisation viendra peut-être de nouveau irriter ma blessure ; mais déjà, comme par une sorte de vœu et de promesse, je m'estime tenu, et le long et lointain moment où je ne serai plus m'ébranle plus que le petit moment présent, qui pourtant me semble trop long¹⁷⁴⁸. » Le point de vue, que l'on a spontanément l'habitude de centrer sur le présent, se décale vers le lointain, similaire à ce « point de vue d'en haut » que les philosophes souhaitaient adopter pour se détacher des contingences de leur existence¹⁷⁴⁹.

L'inversion des points de vue fait que le présent est examiné et modelé depuis le point d'observation de l'avenir. Ce présent peut alors sembler négligeable en comparaison de l'infini qui le suit.

C'est ainsi que notre épistolier tente d'élever le point de vue de Lucius Munatius Plancus, gouverneur de la stratégique Gaule Chevelue, qui venait de donner des preuves de son soutien à la cause du Sénat. Le 11 avril 43, Cicéron lui écrit ; notre auteur souhaite donc satisfaire l'amour-propre notoire de ce gouverneur et stimuler la prolongation de sa bonne

¹⁷⁴⁷ *Fam.*, V, 15 ; t. VIII, p. 101. *Hic tu abesse Urbe miraris, in qua domus nihil delectare possit, summum sit odium temporum, hominum, fori, curiae ? Itaque sic litteris utor, in quibus consumo omne tempus, non ut ab iis medicinam perpetuam, sed ut exigam obliuionem doloris petam.*

¹⁷⁴⁸ *Att.*, XII, 18 ; t. VIII p. 39-40. *Quae res forsitan sit refricatura uulnus meum ; sed iam quasi uoto quodam et promisso me teneri puto, longumque illud tempus cum non ero magis me mouet quam hoc exiguum, quod mihi tamen nimium longum uidetur.*

¹⁷⁴⁹ Le problème n'est plus de savoir combien de temps l'on vivra, ou dans quelles conditions, mais dans quel état on atteindra et connaîtra la mort. La *Quatrième Philippique* (5, 12 sqq.) en témoigne, lorsqu'elle affirme : « Il s'agit de savoir, non pas dans quelles conditions nous vivrons, mais si nous allons vivre ou mourir dans les supplices et l'ignominie. Certes, la Nature a imposé la mort à tous, mais, dans la mort, la cruauté et le déshonneur sont toujours rejetés par la vertu qui est propre à la race et aux enfants de Rome... »

volonté. En fin de missive il le presse de persévérer : « Continue donc d'agir comme tu le fais, et recommande ton nom à l'immortalité et toutes ces choses qui ont une apparence de gloire faite d'un ensemble de vains signes de splendeur, méprise-les ; estime-les fugaces, artificiels et éphémères¹⁷⁵⁰. » Et Cicéron de rappeler que le véritable honneur se situe dans les services rendus à la république¹⁷⁵¹. La stratégie semble aller au-delà d'un froid procédé oratoire. Une phrase comme « estime-les fugaces, artificiels et éphémères. » pourrait être tirée du « Songe de Scipion¹⁷⁵² ». On peut alors mettre en parallèle la distance spatiale mise en scène dans le Livre VI du *De Republica* et le recul temporel prôné entre autres dans la correspondance. L'âme est immortelle, mais le corps est mortel, affirme l'Africain dans le « Songe de Scipion », à la fin du *De Republica*, en voyant dans la vertu des hommes d'Etat, l'exercice des grandes charges et l'amour de la patrie les meilleurs garants de l'immortalité¹⁷⁵³. Ainsi s'explique aisément qu'au même destinataire, le 5 mai 43, il réitère son injonction, lui assurant que s'il met fin aux troubles civils, il en sera récompensé : « tu atteindras par toi-même une gloire immortelle¹⁷⁵⁴ ». Cette extension du regard vers les horizons les plus lointains permet de se dégager des intérêts personnels et immédiats pour s'intéresser à des valeurs plus hautes. De plus, elle restitue à l'homme sa liberté et sa responsabilité ; en se faisant maître de sa destinée, terrestre et immortelle, il réfute un monde qui serait régi par des dieux tout-puissants¹⁷⁵⁵.

La maîtrise du temps, faculté divine¹⁷⁵⁶ de l'homme rejoint donc une conception plus large de la société. C'est pourquoi dans le *De Republica*¹⁷⁵⁷, Scipion l'Africain donne une définition de l'être qui inclut des données temporelles importantes : la partie supérieure de

¹⁷⁵⁰ *Fam.*, X, 12 ; t. X p. 227-228. *Perge igitur ut agis, nomenque tuum commenda immortalitati atque haec omnia quae habent speciem gloriae collectam inanissimis splendoris insignibus contemne ; breuia, fucata, caduca existima.*

¹⁷⁵¹ La même idée apparaît dans le *Pro Milone*, 97, lorsque Cicéron offre à Milon cette perspective consolante. Dans le *Pro Marcello* (27-28), il encourage la politique de *clementia* de César par la promesse de gloire immortelle que lui donnera la pratique de cette vertu.

¹⁷⁵² N'oublions pas que le « Songe de Scipion » fut un des textes les plus commentés à la Renaissance car on y voyait une prémonition du Christianisme. J.-Cl. Margolin, « *Les Tusculanes*, guide spirituel de la Renaissance », p. 139.

¹⁷⁵³ « S'il est vrai (...) qu'à ceux qui ont bien mérité de leur patrie s'ouvre comme la barrière du ciel... Bien que je n'aie jamais manqué depuis l'enfance à la mémoire de mon père ni à la tienne, s'écrie Scipion, maintenant que tu me montres une récompense si éclatante, mes efforts seront encore plus assidus ». Et l'Africain de répondre: « Sache bien que ce n'est pas toi qui es mortel, mais ton corps seulement. » (*Rep.* VI, 24, 26).

¹⁷⁵⁴ *Fam.*, X, 14 ; t. XI p. 46. *ipse aeternam gloriam consequere*

¹⁷⁵⁵ Voir C. Lévy, *Cicero Academicus*, p. 45. « Les controverses sur la possibilité pour l'homme de prévoir l'avenir n'étaient pas seulement pour les philosophes une façon de se situer par rapport à la religion : elles constituaient une manière très concrète de poser le problème de la liberté. En ce sens, le *De Fato* cicéronien apparaît comme la version abstraite, limitée aux concepts philosophiques, du *De Diuinatione*. » Voir également notre étude du hasard au chapitre III de notre première partie.

¹⁷⁵⁶ Nous entendons par là qu'elle place l'homme à l'égal des dieux, et non qu'elle l'assujettit à eux.

¹⁷⁵⁷ *Rep.*, VI, 24, 26.

l'homme possède une capacité de mémoire et d'anticipation. De là naît une élévation qui dépasse l'individualisme : « Efforce-toi donc, et songe que ce n'est pas toi le mortel, mais ton corps. Tu n'es point celui que cette apparence révèle ; l'être de chacun est dans son esprit, non dans cette figure qui peut être montrée du doigt ; sache donc que tu es un dieu, si du moins est dieu celui qui possède force, sentiment et mémoire, qui prévoit et qui régit, modère et meut ce corps auquel il est préposé, comme le fait pour l'univers ce grand dieu qui est le premier : et de même que cet univers mortel en quelque partie est animé par le Dieu éternel, de même ce corps fragile est mû par l'âme immortelle... » Ainsi s'explique le soin que l'on doit avoir de la patrie, vouée à subsister plus longtemps qu'un individu. Se porter vers le bien commun, c'est regarder vers le futur et sortir de sa condition éphémère¹⁷⁵⁸.

Cette perspective amène un retournement paradoxal par rapport à la notion de gloire abordée précédemment. La suite du texte le confirme, car il poursuit en ces termes, invitant à un détachement par rapport à la notoriété :

« ...Donc, si tu veux élever tes regards, et voir aussi notre séjour, notre éternelle demeure, ne te livre pas aux bavardages du vulgaire et ne place pas tes espoirs dans les récompenses humaines : il faut que par ses propres charmes la vertu elle-même t'entraîne vers la véritable beauté¹⁷⁵⁹ ... » On constate donc à la fois un recentrement sur soi et une ouverture à l'humanité tout entière, au-delà de ses petites choses. De fait, la mise à jour opérée par le temps ne débouche peut-être en définitive que sur une notion très large, celle de nature ; c'est elle qui caractérise l'homme vraiment sage¹⁷⁶⁰.

Il y aurait donc une double temporalité, celle du cours humain des événements et une autre, en quelque sorte hors du temps, supra-lunaire en termes aristotéliens. Il se pourrait que Cicéron quant à lui soit entre les deux. Peut-être en dernier lieu faut-il d'ailleurs envisager la vie de Cicéron et le bilan de son action différemment, en nous élevant comme lui de façon philosophique. Sans doute que « pour les hommes de pensée (*für die geistige Menschen*), ce qui est dans le monde du changement échec et insuffisance, se transforme en gain dans le monde de ce qui dure¹⁷⁶¹. »

¹⁷⁵⁸Dans le *De Rep.*, VI, 26, 29, l'Africain fait cette recommandation au sujet de l'âme : « Exerce-là dans les meilleures activités : or ce qu'il y a de meilleur est de veiller au salut de la patrie ; l'âme y trouvera son élan, son exercice, et volera plus vite ici, dans son séjour et sa demeure. Elle sera plus prompte, si, alors même qu'elle est encore enfermée dans le corps, elle se dresse pour voir au loin, et, contemplant ce qui est au-dehors, s'écarte le plus possible du corps. »

¹⁷⁵⁹*De Rep.*, VI, 23, 25.

¹⁷⁶⁰ « l'excellente nature, guide dans l'art de vivre », *naturam optimam bene uiuendi ducem*, écrit Cicéron dans le *De Amicitia* (I, 19), faisant de ce guide un trait des hommes vraiment sages.

¹⁷⁶¹Voir P. Boyancé, *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, « Le problème de Cicéron », p. 24, faisant référence à M. F., Klinger, *Römische Geistewelt*, Wiesbaden, s.d., t. I, p. 62-119.

L'anticipation à long terme se porte donc vers des horizons très lointains chez Cicéron. Celui-ci table en partie sur la longévité de la pierre et espère, par l'intermédiaire d'un monument, honorer pour des siècles la mémoire de sa fille défunte. En définitive, c'est par l'écriture qu'il dépasse la durée de sa propre vie. La gloire est à cet égard une notion-clef : l'épistolier la recherche à travers une pédagogie orale, notamment avec les Césariens, ou écrite, dans ses lettres et ses œuvres. Son regard s'élève jusqu'à un « point de vue d'en haut », qui se détache du présent pour observer avec recul toutes les périodes du temps, avec la même distance. Le présent conserve alors son importance comme unique point d'action mais est placé à égalité avec le passé et l'avenir, par un détachement intellectuel et temporel.

C'est donc un accès à une autre temporalité et une ouverture à tous les possibles que Cicéron crée en se tournant vers le futur. Son esprit attaché au passé révèle alors une souplesse surprenante et le temps devient une matière fertile, dont il use avec sagesse pour en tirer le meilleur parti. Or une excellente façon de seconder cette démarche est de se transporter vers un autre univers, un mode de pensée personnel et malléable. L'écriture épistolaire nous semble jouer ce rôle de manière privilégiée.

Chapitre II : Détours, créations et récréations épistolaires.

Dans la volonté que manifeste notre auteur de quitter le présent et d'aller vers d'autres temporalités, la lettre offre des possibilités particulièrement intéressantes. Très concrètement, le temps de la rédaction épistolaire correspond à un moment à part dans le cours des activités quotidiennes. Quel usage en fait Cicéron ? De plus, comme texte littéraire, ne présente-t-elle pas une liberté absolue dans la reconstitution et l'ordre des temps et des événements ? Comme acte créatif, n'est-elle pas un moment privilégié où le scripteur isolé se projette vers un univers autre et nouveau, qu'il modèle à sa guise ? Comme missive envoyée à un destinataire, voire lue par des tiers, n'est-elle pas un acte hautement philosophique dans la mesure où un échange s'inscrit en elle ? Comme événement historique, n'oblige-t-elle pas à un perpétuel décalage dans cet échange, différé par les moyens de communication ? Commençons par examiner cet aspect d'échange, qui a été largement exploité dans la littérature, dès l'Antiquité¹⁷⁶².

1-Dépasser décalages et détours.

Une première façon de sortir de la temporalité est de sortir de sa propre existence et de se confronter à ce que vit et pense autrui. L'échange constitue un moyen d'accès à des expériences et des moments vécus par d'autres, voire un élargissement des capacités d'action que le temps impartit à chacun. Toutefois, dans la lettre, cet échange est plus complexe que dans une conversation orale, à la fois parce que les idées sont exprimées plus lentement, par écrit, et parce que la réponse de l'interlocuteur parvient plusieurs jours, ou plusieurs mois après, voire jamais.

a-Un idéal d'immédiateté et de synchronie.

Dans cette perspective, le dialogue est un moyen d'ouverture et de progression traditionnel pour les philosophes ; on pense surtout à Platon, même si les sujets abordés par Cicéron dans ses lettres sont bien moins abstraits et traités de façon moins rigoureuse que chez le philosophe grec.

¹⁷⁶² On pense par exemple aux lettres de Sénèque.

La lettre, centre de l'échange, est nécessairement un peu teintée par les réminiscences de la formation que Cicéron a reçue et par les dialogues philosophiques qui ont influencé sa jeunesse. Le dialogue et l'échange souple sont au cœur de sa pensée. Peut-être ne faut-il pas tant chercher toutes les sources d'inspiration dans les livres que dans la vie de Cicéron. En effet, les débuts de sa vie adulte restent particulièrement marqués par les rencontres personnelles¹⁷⁶³ et des conversations avec ses maîtres.

Tout n'est donc pas, chez lui, affaire d'enseignement théorique, mais de pratiques quotidiennes. Sans doute faut-il redonner à l'oralité et à la conversation l'importance qu'elle avait alors : « Ceci nous suggère, pour l'étude de ses 'sources' d'inspiration, la part très grande à faire et à ses souvenirs les plus lointains, à sa culture, et pour l'idée que nous pouvons nous faire de cette culture elle-même, aux renseignements oraux, transmis directement par la conférence et par l'entretien, la 'diatribe' et le 'dialogue'¹⁷⁶⁴. » Le dialogue est une pratique du quotidien qui assouplit l'esprit et le rend perméable à la pensée d'autrui.

Chez Cicéron, le dialogue épistolaire occupe en effet une place plus pragmatique qui vise à compenser des moments qu'il a vécus ou qu'il souhaiterait vivre avec des proches¹⁷⁶⁵. La lettre propose son effet d'immédiateté pour compenser le décalage vécu dans les faits. A défaut de communication immédiate, comment utilise-t-il les missives pour construire des liens avec ses amis ?

La lettre exprime en effet la quête d'un dialogue impossible, auquel elle tente de se substituer, comme si notre auteur essayait d'échapper à la situation présente pour recréer une

¹⁷⁶³P. Boyancé, *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 207 : « A l'Académie, Antiochos d'Ascalon a le plus grand succès (*Brutus*, 315, 6 ; Cicéron en fait dans les *Académiques* un éloge pompeux [*Acad. prior.*, 113]) et Cicéron nous dit que pendant les six mois de son séjour à Athènes il délaisse un peu les rhéteurs pour les philosophes (*De Finibus*, V, préface ; *Brutus*, 315). Dans la suite de son voyage, il passe par Rhodes, où il rencontre le plus illustre penseur de ce temps, Posidonius d'Apamée. Avec lui aussi il noue des liens d'amitié personnelle (*De Natura Deorum*, I, 3, 6 ; 44, 123 ; *De Finibus*, I, 2, 6 ; *Tusculanes*, II, 25, 61 ; *Att.*, I, 1, 2).

Pendant le cours de sa carrière politique, Cicéron n'aura guère le loisir de philosopher. On n'est pas sans remarquer un certain parallélisme avec la vie de Sénèque ; les écrits de ce dernier, pour la plus grande partie, sont de la fin de sa vie et de ses années de retraite ; cela est assez caractéristique de ces Romains : la philosophie est l'enthousiasme de la jeunesse et la consolation de la vieillesse. Mais Cicéron, même durant sa vie active, ne continue pas moins de fréquenter les philosophes (*De natura deorum*, I, 6). » L'auteur rappelle par exemple qu'à l'aller et au retour de son proconsulat en Cilicie, il s'arrêta à Athènes, où il rendit visite à Aristos, successeur d'Antiochos à l'Académie et à l'Epicurien Patron (*Fam XII*, 1, 2, etc.). Selon lui, si ces deux hommes sont à peu près absents de l'oeuvre philosophique de Cicéron, ce n'est pas que leur enseignement était sans intérêt, mais sans doute que Cicéron fut davantage marqué par les influences de sa jeunesse. « Ce besoin d'un contact vivant avec les maîtres nous apparaît dans la jeunesse de Cicéron, quand, en 79, il part pour la Grèce. Là, il retrouve Phèdrus et fréquente un autre épicurien, Zénon. » Voir *De Finibus*, I, 16.

¹⁷⁶⁴P. Boyancé, *ibid.* p. 207-208. Cicéron dans le début du *De Finibus*, rapporte expressément sa connaissance des doctrines épicuriennes aux enseignements reçus dans sa jeunesse (I, 5, 16).

¹⁷⁶⁵Chez Platon, ce serait l'inverse : le dialogue retracerait ces moments d'échange.

temporalité parallèle à la réalité : un moment de douceur amicale. Elle est avant tout une compensation provisoire à l'absence. La lettre, cadre d'un dialogue avec autrui et avec soi-même sans doute aussi, naît sur fond d'absence, de quête, d'ouverture attisée par la solitude. Elle se substitue au dialogue, de façon provisoire, quand celui-ci est attendu dans un avenir proche, ou de manière plus radicale quand l'isolement est plus profond et durable.

La lettre n'est sans doute pourtant qu'un pis-aller. Comment pourrait-on dire que la lettre est véritablement une conversation ? Une telle affirmation paraît difficile. Elle semble plutôt un substitut au dialogue vers lequel elle tend cependant. Cicéron le rappelle amèrement à Atticus dans la lettre qu'il lui écrit depuis le camp des Pompéiens à Dyrrachium vers le 15 juillet 48 : « Si seulement jadis (j'avais pu m'entretenir) directement avec toi plutôt que par lettres¹⁷⁶⁶ ! » La missive remplace en quelque sorte la conversation, menée à bâtons rompus, mais elle lui demeure inférieure, dans l'attente d'un vrai dialogue.

Lorsqu'en février 50, après quelques succès militaires, il écrit depuis Laodicée à L. Papirius Pétus, qui a vanté son exploit, Cicéron amorce une réponse à cet interlocuteur. Cependant, c'est dans un entretien en tête-à-tête que cet échange doit se prolonger, comme l'affirme notre auteur : « La *Cyropédie*, que j'avais réduite en morceaux par mes relectures, je l'ai développée tout entière dans mon commandement ; mais nous plaisanterons une autre fois, quand nous serons ensemble, comme je l'espère, bientôt¹⁷⁶⁷ ». On voit que la lettre est un substitut temporaire et inférieur à l'entretien entre amis. Il peut être mené dans la bonne humeur et sans obligation de sérieux, comme dans la lettre précédente, ou dans un état d'esprit plus tourmenté, comme l'atteste cet extrait : « Je n'ai rien à t'écrire : en effet, je n'ai rien entendu de nouveau et j'ai répondu à toutes tes lettres hier. Mais, comme non seulement l'accablement me prive du sommeil, mais que mes journées ne sont certes pas exemptes de douleur, comme si je parlais avec toi (chose qui me procure mon seul repos) j'ai entrepris de t'écrire ce je ne sais quoi, sans qu'aucune matière se propose à moi¹⁷⁶⁸. » Cicéron, avide d'un entretien avec son ami, exprime par défaut son « demi-dialogue » dans l'écriture épistolaire.

¹⁷⁶⁶Att., XI, 4 ; t. VI p. 138. *Utinam coram tecum olim potius quam per epistulas !*

¹⁷⁶⁷Fam., IX, 25 ; t. IV p. 136. Παιδείαν Κύρου quam contrieram legendo, totam in hoc imperio explicavi, sed jocabimur alias coram, ut spero breui tempore.

¹⁷⁶⁸Att., IX, 10 ; t. V p. 269-270. *Nihil habebam quod scriberem : neque enim noui quicquam audieram et ad tuas omnes rescripseram pridie. Sed, cum me aegritudo non solum somno priuaret uerum ne uigilare quidem sine summo dolore pateretur, tecum ut quasi loquerer, in quo uno acquiesco, hoc nescio qui nullo argumento proposito scribere institui.*

Ce que l'épistolier recherche dans la lettre est certainement un moment semblable à une écoute réelle. Il espère tout d'abord ainsi qu'elle serve d'exutoire à des sentiments douloureux. Comme le lien avec le lecteur est fort et s'inscrit dans une situation de solitude, la lettre se présente comme un heureux moyen de sortir de l'isolement et de partager des sentiments souvent pénibles. Ainsi, Cicéron écrit à Atticus tandis qu'il attend avec angoisse des nouvelles de Brindes. Sûr d'apprendre des nouvelles d'ici trois jours, Cicéron anticipe une objection de la part de son ami : pourquoi se tourmenter pour une chose qu'il saura nécessairement d'ici peu ? Il répond alors : « Le gain est nul assurément ; mais, comme je l'ai dit plus haut, avec toi, c'est bien volontiers que je parle¹⁷⁶⁹. » La litote nous semble cacher un aveu profond. Le dialogue amical avec Atticus, auquel se substitue la lettre, est un remède souverain contre le sentiment d'impuissance et l'attente. Il s'agit, en termes familiers, de « meubler » ce pénible moment présent et de lui substituer un temps d'échange amical spontané. Cicéron écrit bel et bien « je parle » (*loquor*).

La conséquence de cet arrêt du temps de l'activité et de l'ouverture du temps épistolaire comme substitut au dialogue est une véritable cure. De fait, le dialogue peut s'avérer un remède efficace en temps de crise. Connaissant cette vertu, Atticus, même fiévreux, envoie systématiquement des réponses, délicatesse qui ne laisse pas Cicéron indifférent dans la situation d'indécision où il se trouve. Celui-ci avoue en effet s'être tourné vers son ami dans son désarroi : « Mais tandis que j'étais dans l'angoisse et la crainte de n'avoir laissé passer quelque déshonneur, le 5 mars [tu écris]¹⁷⁷⁰(...) ». L'utilité de la lettre rejoint dans ce cas une forme de thérapie verbale, dans laquelle lecture et écriture participent d'un même processus de verbalisation qui calme l'angoisse de Cicéron.

Celui-ci ne s'est pas caché de ce besoin d'échange gratuit, par exemple lorsqu'il affirme dans le *De Amicitia* que tout être, même le plus revêché, a besoin d'un compagnon¹⁷⁷¹. L'aveu en est clair quand, depuis Astura où il s'est réfugié après la mort de sa fille, il écrit à Atticus : « La solitude apporte quelque aide, mais elle aurait beaucoup plus d'efficacité si toi du moins tu la partageais ; or voilà pour moi l'unique raison de partir d'ici ;

¹⁷⁶⁹ *Att.*, VIII, 14 ; t. V p. 214. *Nihil equidem ; sed, ut supra dixi, tecum perlibenter loquor.*

¹⁷⁷⁰ *Att.*, IX, 10 ; t. V p. 275. *Cum uero iam angerer et timerem ne quid a me dedecoris esset admissum, III. Nonas Mart.*

¹⁷⁷¹ *De Amicitia*, XXIII, 87. Si un dieu nous donnait tout le nécessaire pour vivre dans la solitude, « qui serait aussi dur que le fer pour pouvoir supporter la vie et à qui la solitude n'ôterait pas le goût de toutes les voluptés ? » *Quis tam esset ferreus, qui eam uitam ferre posset cuique non auferret fructum uoluptatum omnium solitudo ?*

car en proportion de mes maux cela allait bien¹⁷⁷². » L'efficacité à laquelle il est fait allusion dans le verbe *proficere* indique que notre auteur a éprouvé et reconnu l'immense bienfait du dialogue.

De fait, la parole est un acte. Le temps épistolaire est donc aussi dense que le temps de l'activité, mais dans une mesure différente. L'importance de l'interlocuteur a été soulignée par E. Benveniste, qui voit le langage comme un mode d'action minimale. Or l'énonciation est avant tout dialogue¹⁷⁷³. Un trait particulièrement original dans sa pensée et très sensible chez notre épistolier est la conviction que le contenu est parfois moins important que la simple réalité de l'échange. Traduisant un article de de B. Malinowski il s'intéresse à ce qu'il nomme la *communio phatique*, c'est-à-dire un échange de mots sans signification profonde voire dépourvu de signification (propos sur le temps qu'il fait, politesse banalisée, etc). Il écrit que pourtant « La situation entière consiste en événements linguistiques. Chaque énonciation est un acte visant directement à lier l'auditeur au locuteur par le lien de quelque sentiment, social ou autre. Une fois de plus le langage en cette fonction ne nous apparaît pas comme un instrument de réflexion, mais comme un mode d'action¹⁷⁷⁴. » E. Benveniste¹⁷⁷⁵ établit donc un lien entre la dimension « active » de la langue et la présence d'un locuteur, réel ou abstrait : « A partir du moment où la langue est considérée comme action, comme réalisation, elle suppose nécessairement un locuteur et elle suppose la situation de ce locuteur dans le monde. » Or la correspondance offre particulièrement la possibilité d'agir par le verbe, en recréant une situation de proximité. La lettre est le témoignage d'un effort pour sortir de soi, prendre le temps de mettre à distance les sentiments négatifs et ainsi s'ouvrir à autrui pour dépasser les difficultés présentes.

En retour, l'interlocuteur exerce une action perturbatrice dans la temporalité de la lettre. Songeons en effet au passé épistolaire. Le fait est loin d'être propre à notre auteur ; toutefois, celui-ci le choisit à mainte reprise dans sa correspondance, bien que le lecteur ne soit pas pour autant le seul référent ; il y a bien interaction. On voit ainsi l'épistolier mêler

¹⁷⁷²Att., XII, 14 ; t.VIII p. 37. *Solitudo aliquid adiuuat, sed multo plus proficeret si tu tamen interesses ; quae mihi una causa est hinc discedendi ; nam pro malis recte habebat.*

¹⁷⁷³ « Ce qui en général caractérise l'énonciation est l'accentuation de la relation discursive au partenaire, que celui-ci soit réel ou imaginé, individuel ou collectif. (...) Comme forme de discours, l'énonciation pose deux 'figures' également nécessaires, l'une source, l'autre but de l'énonciation. C'est la structure du *dialogue*. » « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages* = *P.L.G.* 2, p. 85.

¹⁷⁷⁴ *P.L.G.* 2, p.87-88, dans lequel il traduit quelques passages de l'article de B. Malinowski publié chez Ogden et Richards, *The meaning of meaning*, 1923, p. 313 sq.

¹⁷⁷⁵ « La forme et le sens dans le langage », *P.L.G.* 2, 15, p. 234.

des indications temporelles qui se réfèrent au présent de l'écriture et d'autres qui anticipent la lecture rétrospective que fera le lecteur de ce même présent, perçu comme un passé. Le fait est sensible dans une lettre à Atticus du 1^{er} janvier 61 : « Je ne sais que t'écrire en outre et, ma foi, j'étais plutôt troublé en t'écrivant¹⁷⁷⁶. » Présent et passé se côtoient, et avec eux le point de vue du rédacteur et du lecteur à venir¹⁷⁷⁷, sans compter que le présent à lui seul est déjà un point de rencontre entre les deux entités¹⁷⁷⁸. De façon plus saisissante, il arrive que le temps verbal et un adverbe soient en contradiction, comme dans cet extrait, que nous traduisons de façon littérale : « maintenant, j'étais en plein milieu de la mer¹⁷⁷⁹. »

R. Binnick¹⁷⁸⁰ souligne que malgré ce glissement vers le passé épistolaire, la perspective n'est pas modifiée, notamment dans les adverbes, puisque de fait on peut trouver *scribebam hodie* mais non *scribebam ieri*¹⁷⁸¹. Cette notion d'interaction se confirme si l'on songe qu'à côté du passé épistolaire typique de la lettre se trouve le phénomène du présent historique, qui ne se limite pas à ce genre. On pourrait même voir dans le second le symétrique opposé du premier. Bien que G. Serbat voie dans le présent un intemporel qui peut se colorer de passé par l'intermédiaire d'adverbes, certains analysent le présent historique comme une tentative stylistique volontaire, qui réhausse entre autre la subjectivité du propos. Selon R. Binnick par exemple, il y aurait un effet de relief portant sur les faits et l'auteur¹⁷⁸²,

¹⁷⁷⁶ *Att.*, I, 12, 4 ; t. I p. 127. *Quid praeterea ad te scribam non habeo, et me hercule eram in scribendo conturbatior.*

¹⁷⁷⁷ Ainsi s'expliquent également des glissements du plus-que-parfait au présent, comme dans la phrase . « moi-même, bien que j'aie été un Lycurgue dès le début, chaque jour je m'adoucis. » *nosmet ipsi, qui Lycurgei a principio fuissimus, cotidie demitigamur.* *Att.*, I, 13, 3 ; t. I p. 131.

¹⁷⁷⁸ Benveniste rappelle le lien fondamental que constitue le présent dans la proximité entre émetteur et récepteur : « L'intersubjectivité a ainsi sa temporalité, ses termes, ses dimensions. Là se reflète dans la langue l'expérience d'une relation primordiale, constante, indéfiniment réversible, entre le parlant et son partenaire. En dernière analyse, c'est toujours à l'acte de parole dans le procès de l'échange que renvoie l'expérience humaine inscrite dans le langage. » *P.L.G.* 2, 4, p. 78.

¹⁷⁷⁹ *Att.*, V, 12, 3 ; t. III p. 240 : *nunc eram plane in medio mari.* Le début de la phrase est encore plus étonnant car Cicéron y parle au futur : « Je t'écrirai davantage quand je serai à terre » : *Plura scribam ad te cum constitero.*

Voir aussi *Att.*, I, 4, 3 (t. I p. 75) pour un changement de temps et une « contradiction » avec l'adverbe. « [les statues] sont à Formies, où je pensais partir maintenant » : *in Formiano sunt, quo ego nunc proficisci cogitabam.*

¹⁷⁸⁰ *Time and the Verb, A guide to Tense and Aspect*, note 87 p.469. Il se réfère alors à une communication personnelle de Robin Lakoff.

¹⁷⁸¹ Ces exemples sont fictifs.

¹⁷⁸² *Time and the Verb, A guide to Tense and Aspect*, Oxford University Press, New York, 1991, p. 389.

Au contraire, selon R. Binnick, le passage d'un « non-past » au passé crée un effet d'objectivité en reléguant le point de vue du narrateur et la circonstance d'écriture. *Time and the Verb, A guide to Tense and Aspect*, p. 390. Il renvoie notamment à S. Fleischman, « From Pragmatics to Grammar : Diachronic Reflections on Complex Pasts and Futures in Romance.3, *Lingua* 60, p. 183-214.

selon une fonction de « démarcation », qu'elle réside dans le présent lui-même¹⁷⁸³ ou le changement de temps¹⁷⁸⁴.

Toujours est-il que la temporalité épistolaire porte fortement la trace de cette interaction et d'un sentiment de présence qui rappelle l'oralité. La lettre se déploie par nature sur fond d'absence : l'interlocuteur se doit d'être à une certaine distance pour qu'on lui écrive. Toutefois cet espace se rétrécit à l'intérieur de la lettre, puisque le destinataire y occupe une place de choix, voire centrale¹⁷⁸⁵.

De fait, le dialogue demeure pour notre auteur indissociable d'un effet de présent et de présence. Dans une lettre à Atticus¹⁷⁸⁶, comme par le sentiment d'immédiateté que lui donne l'écriture épistolaire, Cicéron enchaîne au présent après avoir entamé son texte au parfait : « Voilà ce que tu écris trois jours après notre départ de la Ville. Ensuite, le 23 janvier¹⁷⁸⁷ ... ». Puis il enchaîne, toujours au présent : « Le même¹⁷⁸⁸ jour tu envoies une seconde lettre, par laquelle tu réponds avec la plus grande clarté à ma délibération ; elle est ainsi : ¹⁷⁸⁹ ». Le présent, employé au lieu d'un parfait qui serait très justifié, indique une réactualisation de l'événement aux yeux de notre auteur. Les missives d'Atticus semblent avoir un effet de réel et d'immédiateté qui porte Cicéron hors de la réalité du présent de l'écriture. A cette abolition de la temporalité correspond un effacement des limites entre les esprits. Atticus devient une

¹⁷⁸³ R. Binnick renvoie à D. Schiffrin, « Tense variations in Narration », *Language*, 1981, 57, p. 45-62.

¹⁷⁸⁴ R. Binnick renvoie à N. Wolfson, « Conversational Historical Present Alternation », *Language* 1979, 55, p. 168-182.

¹⁷⁸⁵ On serait donc tenté de parler d'une « intimité épistolaire », qui lie étroitement rédacteur et lecteur, au sein de circonstances données. La lettre est écrite pour une personne particulière, à un moment particulier. On comprend alors que Cicéron s'indigne de ce qu'Antoine a lu en public certaines de ses lettres. La proximité que suppose le lien épistolaire est en effet sensible dans cette *Deuxième Philippique* (IV, 7-8). Il expose alors sa conception de l'intimité du lien épistolaire : « mais en homme à la fois dépourvu de savoir-vivre et de connaissance des usages, il a lu en public des lettres dont il dit que je les lui ai envoyées. De fait, quel homme, s'il connaissait un peu les mœurs des gens de bien, a jamais produit aux yeux de tous une lettre qu'un ami lui avait envoyée, parce que quelque offense avait eu lieu entre temps ? Qu'est-ce d'autre que d'ôter de la vie le lien social de la vie, et d'ôter les conversations entre amis absents ? Combien de jeux de mots se trouvent de coutume dans les lettres, qui, s'ils étaient produits en public, sembleraient ineptes, combien de propos sérieux qui cependant ne doivent en aucune façon être divulgués ! ». (*At etiam litteras, quas me sibi misisse diceret, recitavit homo et humanitatis expers et uitae communis ignarus. Quis enim umquam, qui paulum modo bonorum consuetudinem nosset, litteras ad se ab amico missas offensione aliqua interposita in medium protulit palamque recitavit ? Quid est aliud tollere ex uita uitae societatem, tollere amicorum conloquia absentium ? Quam multa ioca solent esse in epistulis, quae prolatae si sint, inepta uideantur, quam multa seria neque tamen ullo modo diuulganda !*) Dans la lettre se déploie une intimité qui perdrait à être déployée au grand jour. Le sens risquerait alors d'être déformé, de même que certains propos, hors contexte, peuvent prêter à confusion.

¹⁷⁸⁶ Atticus souhaite que Pompée, après avoir commis l'erreur de quitter Rome, ne fasse pas celle de quitter l'Italie.

¹⁷⁸⁷ *Att.*, IX, 10 ; t.V p. 272. *Hoc scribis post diem quartum quam ab Urbe discessimus. Deinde VIII. Kal. Febr.*. La relecture commence au paragraphe 4, p. 272.

¹⁷⁸⁸ *Ibid.*, p. 272-273. *Eodem die das alteras litteras, quibus mihi consulenti planissime respondes ; est enim sic :*

¹⁷⁸⁹ Atticus y conseille à Cicéron de revenir à Rome au cas où Pompée abandonne l'Italie. *Ibid.*, p. 273. *Quae enim finis peregrinationis ?* « Quelle fin aura en effet cette pérégrination ? »

sorte d'*alter ego*, la part la plus sensée de l'être de Cicéron, vouée à démêler les opinions contradictoires de celui-ci.

Cet effet de présence est remarqué par l'épistolier lui-même, quand il écrit par exemple : « En effet je te vois, et, comme si tu étais présent, je vois notre *union de sentiments*¹⁷⁹⁰ ». On ne saurait mieux marquer la présence imaginaire de son ami à travers ses lettres. Temps, espace et même personnalités sont alors abolies au profit d'un échange amical en profondeur. On aboutit à une libération de l'esprit hors des limites courantes d'un contexte.

L'adaptation au public est donc si essentielle qu'elle rapproche le destinataire d'un disciple et les missives, de la philosophie. C'est pourquoi dans le *De Officiis*, Cicéron adopte le style épistolaire¹⁷⁹¹. Le dialogue et l'échange amical est au coeur de la philosophie antique. Ne remarque-t-on pas que les destinataires de la correspondance sont souvent aussi des interlocuteurs dans les traités que rédige Cicéron¹⁷⁹² ? En voyant dans la correspondance le germe d'une composition philosophique, nous ne doutons pas de son dynamisme interne, structure imperceptible et mouvante au gré de la pensée. Cette souplesse projette vers de nouvelles dimensions temporelles dont nous examinerons les conséquences.

Le dialogue aide à prendre un recul qui s'apparente à la démarche philosophique. Grâce à la réflexion intellectuelle, notre auteur dépasse les contingences et l'immédiateté de la situation dans laquelle il se trouve ; il s'ouvre à une universalité qui est de tout temps.

L'altérité du destinataire peut même être dynamique, puisqu'elle pousse Cicéron à dépasser la position que prend celui-ci. Une remarque qu'a faite Atticus dans une lettre provoque une vive réaction chez Cicéron, qui écrit : « Ce point est ancré en moi ; et maintenant je vois ainsi une guerre sans fin se joindre à la plus misérable fuite, que *tu minimises* du nom de 'pérégrination'¹⁷⁹³ ». L'envoi le jour même d'une lettre d'Atticus, en réponse aux indécisions de son ami, le temps employé, la franchise de Cicéron et l'entrelacement de son texte à celui de son destinataire, tout concourt à un effet de dialogue.

¹⁷⁹⁰Att., V, 18 ; t. IV p. 50. *video enim te et, quasi coram adsis, ita cerno sumpaqueian amoris tui.*

¹⁷⁹¹Voir A. Michel, « Cicéron et la langue philosophique : problèmes d'éthique et d'esthétique », p. 87.

¹⁷⁹²On songe à Varron dans les *Académiques*, à Balbus et Cotta dans le *De Natura Deorum*, et surtout Brutus et Atticus dans le *Brutus*. La correspondance porte en germe ces traités et ces considérations philosophiques. Ainsi, dans une lettre (*Quint. fr.*, I, 1, 23), Cicéron place la mission de son frère sous le patronage de Platon et de la république.

¹⁷⁹³Att., IX, 10 ; t. V p. 273. *Hoc mihi plane haesit ; et nunc ita uideo infinitum bellum iunctum miserrima fuga quam tu peregrinationem u{p}okorizh{}*

Atticus y tient le rôle du Mentor¹⁷⁹⁴, et sert de repère directeur à défaut d'être systématiquement suivi.

C'est donc vers l'universalité d'un choix juste que tendent les échanges et ces mises au point réciproques, par lesquels la pensée des deux amis s'harmonise progressivement. L'influence d'Atticus conduit Cicéron à méditer ses réponses et rebondir par rapport à elles. Il s'appuie alors sur une affirmation forte de son ami, qu'il qualifie d' « oracle » : « Suit¹⁷⁹⁵ un oracle le 25 janvier ». Atticus prévoit en effet deux hypothèses ; si Pompée reste en Italie sans qu'on parvienne à un accord, la guerre sera longue, mais si Pompée quitte l'Italie, cet « oracle » affirme : « j'estime que se prépare pour la suite une guerre *sans trêve*¹⁷⁹⁶. » Cette expression, comme dans l'exemple précédent, frappe Cicéron au point qu'il la reprenne, nouvelle marque de « dialogue » : « A cette guerre qui cumule *absence de trêve* et affrontement avec des concitoyens, suis-je forcé de participer, en m'alliant à un camp, et en lui apportant mon aide¹⁷⁹⁷ ? » A cette question Atticus a répondu par la suite, fort de plus amples informations, comme Cicéron le rappelle : « Ensuite le 7 février, ayant entendu plus de nouvelles concernant les projets de Pompée, tu conclus une lettre de la sorte¹⁷⁹⁸ ». Et Atticus de conseiller¹⁷⁹⁹ à Cicéron de ne pas accompagner Pompée dans sa fuite, mais de rester dans sa patrie pour pouvoir l'aider, conseil que Cicéron élève à une valeur universelle : « Quel homme, s'il aime sa patrie et a du civisme, ne serait pas ébranlé par l'aval d'un homme sage et d'un ami, qui donne un tel avertissement¹⁸⁰⁰ ? ». Cette dernière phrase manifeste le désir d'effacement personnel de Cicéron, derrière la sagesse de son ami et plus encore l'universalité d'une conduite logique¹⁸⁰¹. Pour Cicéron, Atticus est véritablement un alter ego¹⁸⁰², un repère dans son univers de valeurs. Avec cet ami, le dialogue est véritablement écoute avant d'être

¹⁷⁹⁴Nous reprenons ici le terme même employé par Cicéron lorsqu'il dit souhaiter un conseiller.

¹⁷⁹⁵*Ibid.*, p. 273. *Sequitur xrhsmoj VI <Kal.> Februarias.*

¹⁷⁹⁶*Ibid.*, p. 273. *ad posterum bellum ἄσπονδον strui existimo.*

¹⁷⁹⁷*Ibid.*, p. 273. *Huius igitur belli ego particeps et socius et adiutor esse cogor, quod et a)spondon est <et> cum ciuibus ?*

¹⁷⁹⁸*Ibid.*, p. 273. *Deinde VII Idus Febr., cum iam plura audires de Pompei consilio, concludis epistulam quandam hoc modo :*

¹⁷⁹⁹Atticus utilise le terme d'*auctor* : *non sim auctor (...) te quoque profugere*, « je ne te donne pas mon aval pour fuir toi aussi. »

¹⁸⁰⁰*Ibid.*, p. 273. *Quem fil opatrin ac pol itikoh hominis prudentis et amici tali admonitu non moueret auctoritas ?*

¹⁸⁰¹On songe de nouveau ici à la maxime kantienne dont l'universalité est une garantie éthique. Il s'agit de faire ce que tout homme ferait dans la même situation, de prendre ses distances vis-à-vis d'elle.

¹⁸⁰²R. Combès, dans son introduction au *De Amicitia*, note à propos de l'idée qu'un ami est « un autre soi-même » : « Telle quelle l'idée n'est encore qu'un lieu commun attribué à Pythagore (*De Off.*, I, 56), fréquent chez Cicéron (*De Fin.*, II, 81 ; *Att.*, III, 15, 4 ; IV, 1, 7 ; *Fam.*, II, 15, 4 ; VII, 5, 1 ; XIII, 1, 5) repris trois fois ici (paragraphe 80 ; 81 ; 92), mais appuyé alors sur une étude plus profonde de la notion de ressemblance : paragraphes 27 ; 50 ; 80. *De Amicitia*, texte établi et traduit par Robert Combès, 3ème tirage revu et corrigé, Les Belles Lettres, Paris, 1983, Introduction note 3 p. LIII.

éloquution¹⁸⁰³. On assiste à une progression de la pensée de l'épistolier suivant une sorte d'effet maïeutique : au fil de leurs échanges, Atticus le fait évoluer et redéfinir sa pensée¹⁸⁰⁴.

De fait, nous avons vu que l'écriture épistolaire se situait en marge de la sphère publique, et de la rhétorique travaillée. Elle se déploie souvent sur fond de connivence et d'échange authentique, comme dans l'intimité d'un dialogue entre amis. Il existe un lien étroit entre la conversation et la société, dans le cadre politique d'une part, mais d'autre part également dans un contexte plus informel. Pour décrire ce phénomène, Marc Fumaroli écrit : « Le *sermo* (la conversation) témoigne dans la sphère privée, hors des lieux, des circonstances, des hiérarchies, des convenances propres à la parole publique, du jaillissement d'une parole plus originelle, plus immédiatement naturelle, fruit de la vocation propre à l'homme, par opposition au monde animal : la parole à la fois spontanée et artiste qui socialise ensemble raison et oraison¹⁸⁰⁵. » Ces échanges se caractérisent donc par leur gratuité.

Le cadre privilégié qui s'offre au développement de ces qualités est par excellence la lettre. La densité des émotions ressenties par notre auteur, leur expression pathétique a déjà été étudiée ; la mort de Tullia en donne, on s'en souvient, une illustration saisissante. « Cicéron, homme politique, homme d'Etat, grand orateur, fait de la conversation écrite et parlée, entre pairs et amis, le cadre naturel, dans l'*otium*, en marge des *negotia* de la vie politique, à la fois de la recherche philosophique de la vérité et de la confiance affective. Dans ses lettres, il dépouille sa *persona* publique pour montrer ses émotions privées, surtout lorsqu'il converse par écrit avec son ami Atticus, un épïcürien : l'épicurisme en effet, doctrine que rejette Cicéron, mais qu'il respecte chez son ami, place le tout de la sagesse dans l'amitié, la conversation entre amis au jardin (à l'écart de la Cité), et y reconnaît le seul climat possible

¹⁸⁰³ Il est vrai que les conseils d'Atticus sur ce sujet semblent avoir été tout à fait cohérents, comme le montre la suite de la lettre. Cicéron cite en effet encore une réponse à ses consultations, dans laquelle Atticus déconseille à nouveau un départ en masse d'Italie, puis la façon dont son ami a dissipé le quiproquo, à la suite duquel Cicéron aurait cru être encouragé à partir avec Pompée : « A partir de là, je pense, comme tu m'avais écrit une lettre quelque peu générale et que moi j'avais pensé que certains passages me laissaient entendre de me retirer d'Italie, tu t'es empressé d'écarter cette interprétation le 19 février », *ut opinor, cum tu ad me quaedam genikwteron scripsisses et ego mihi a te quaedam significari putassem ut Italia cederem, detestaris hoc diligenter XI Kal. Mart. Att., IX, 10 ; t. V p. 274*. Le dialogue avec l'*alter ego* n'est donc jamais à l'abri d'une maladresse d'expression. C'est là une limite à l'efficacité de ce procédé, qui dans l'ensemble s'avère valide.

¹⁸⁰⁴ « Cicéron présente en même temps les éléments d'une pédagogie philosophique. Le maître qui parle à un élève doit répondre à deux exigences. D'une part, il doit marquer une exigence infinie, puisqu'il a pour charge de le tourner vers l'idéal. D'autre part, il lui faut prêter une grande attention à la faiblesse humaine de l'élève, auquel on doit d'abord demander un minimum. Cela entraîne dans l'expression la nécessité d'un équilibre subtil. Elle doit éviter deux formes de technicité : l'abstraction savante de ce qu'on appellera plus tard la scholastique ; la commodité formaliste et grossière des manuels. » A. Michel, « Cicéron et la langue philosophique : problèmes d'éthique et d'esthétique », p. 81-82. Voir *Tusculanes*, I, 16 pour le lien entre éloquence et philosophie.

¹⁸⁰⁵ Préface à *L'art de la conversation*, p. VII-VIII.

pour le bonheur¹⁸⁰⁶ » Dans le dialogue amical vrai, comme dans la lettre, l'authenticité de l'échange fait parvenir à une fusion des esprits, dont les décisions deviennent communes. Nous reviendrons sur cet aspect important plus bas. Retenons pour lors que la lettre rejoint un mode de vie, fait de douceur et de générosité, en rupture avec les luttes du quotidien. Cette échappée hors du temps va volontiers de pair avec la convivialité¹⁸⁰⁷ : « Le *sermo conuiuialis*, la conversation proprement dite, en fin de journée, autour d'une table servie, sert aussi la vérité, mais dans le loisir, la détente, la bienveillance douce. La *disputatio* est spécialisée, la conversation est générale : forme littéraire, elle illustre non seulement la convergence d'esprits très divers dans une même recherche de l'unité du vrai, mais aussi la cohérence qui peut rassembler la multiplicité des opinions, des savoirs en un même 'corps', encyclopédique, à la fois succulent et nourrissant, comme le miel que les abeilles élaborent avec le suc de mille fleurs. Les lettres antiques s'achèvent en se concentrant dans ces Banquets entre érudits, où la littérature est devenue un monde second, une île fortunée¹⁸⁰⁸ remplie d'échos, et qui donne à partager à la fois sagesse et joie. »

Une si grande place est faite à « l'interlocuteur » et à la parole que l'on distingue une ouverture à tous les lecteurs possibles, et, peut-être, au scripteur lui-même. Cicéron anticipe ainsi sur les lectures successives qui seront faites d'une missive et s'adapte aux différents destinataires de sa correspondance. Il déploie volontiers des méthodes de conviction, portant aussi bien sur les destinataires officiels que sur son entourage, et peut-être sur lui-même. Il existe en effet une multiplicité de lecteurs derrière le destinataire « officiel » de la lettre et l'on peut penser que la démarche de notre auteur n'est pas, de surcroît, dépourvue d'auto-suggestion. Il existe une pluralité de strates de lecture de la correspondance : « on peut penser qu'en parlant à Lentulus, c'est à tout le cercle des aristocrates modérés que Cicéron s'adresse, et que de Cilicie la lettre a pu revenir à Rome ou que Cicéron l'aura fait voir aux amis communs. On n'ignore pas les remous qu'avait suscités ce qu'il appelait lui-même sa palinodie et dont l'écho violent se retrouve dans l'Invective attribuée à Salluste. Mais en s'adressant à Lentulus, on n'échappe pas à l'impression que Cicéron s'adresse aussi à lui-même, s'attachant à définir avec précision la position qu'il adopte¹⁸⁰⁹. » Derrière la notion de destinataire se cachent plusieurs époques de lecture, et tout d'abord celle de Cicéron, avant même la nôtre.

¹⁸⁰⁶ *Ibid.*, p.VIII. M. Fumaroli note que le *sermo pedestris* d'Horace et les dialogues de pasteurs de Virgile relèvent de l'épicurisme, mais sont en consonance avec un aspect de l'œuvre et de la philosophie de Cicéron.

¹⁸⁰⁷ M. Fumaroli, préface à *L'art de la conversation*, p. X.

¹⁸⁰⁸ *Ibid.*, p. XIII. Même l'*otium cum dignitate* est qualifié par cet auteur de « halte méditative et contemplative, entre amis sûrs, dans une vie dédiée au Forum et au Sénat ».

¹⁸⁰⁹ P. Boyancé, *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 248 : « Trois citations de Platon chez Cicéron » = (Homages à Marcel Renard [collection *Latomus*, 101, Bruxelles, 1969, t. I, p. 126-132]), p. 249.

Enfin, une dernière conséquence de la fluidité que procure la lettre entre les temporalités et les existences est une extension si complète et intense vers autrui et son expérience propre que les frontières du « moi » en sont abolies. Comme nous l'avons déjà vu auparavant, Cicéron « double » son présent par celui d'un autre, s'immergeant dans un « temps parallèle ». L'échange épistolaire avec le destinataire permet même, par une sorte d'empathie ou de sympathie, d'ouvrir à une nouvelle vie, en quelque sorte parallèle à la réalité. Cicéron n'écrit-il pas à ses proches : « Je souhaiterais aussi que vous instituiez des messagers sûrs afin que chaque jour je reçoive quelques lettres de vous. Par ailleurs, prenez surtout soin de vous bien porter, si vous voulez que nous nous portions bien¹⁸¹⁰ » ? Les membres de la famille de Cicéron semblent être à la fois destinataires et origines de sa lettre. Leur santé est celle du rédacteur par une sorte de symbiose. Ce qu'ils vivent devient ce que lui-même vit et la mise en place de courriers sûrs est un impératif essentiel car le contenu de la lettre remplace la vraie vie.

La correspondance est un terrain privilégié, dans un échange au ralenti, où les personnalités se fondent, se rejoignent pour asseoir progressivement leur autonomie. Atticus, malgré ses propres incertitudes et hésitations donne parfois¹⁸¹¹ son avis, voire son approbation à ce que Cicéron aura choisi de faire. D'une telle lettre émerge l'idée que la pensée de notre épistolier se façonne peu à peu en se frottant et se confrontant à celle de son interlocuteur – de choix¹⁸¹². Cet effacement des frontières entre « moi » et « autrui » rejoint une prise de recul

¹⁸¹⁰*Fam.*, XIV, 18 ; t. V p. 103. *et uelim tabellarios instituatibus certos ut cottidie aliquas a uobis litteras accipiam. maxime autem date operam ut ualeatis, si nos uultis ualere.*

¹⁸¹¹Voir la lettre du 22 février d'Atticus, *Att.*, IX, 10 t. V p. 181.

¹⁸¹² Nous rejoignons ici l'idée, émise par E. Benveniste, que l'unité psychique se noue à travers même le passage par autrui : « Ainsi tombent les vieilles antinomies du 'moi' et de l' 'autre', de l'individu et de la société. Dualité qu'il est illégitime et erroné de réduire à un seul terme originel, que ce terme unique soit le 'moi', qui devrait être installé dans sa propre conscience pour s'ouvrir alors à celle du 'prochain', ou qu'il soit au contraire la société, qui préexisterait comme totalité à l'individu et d'où celui-ci ne se serait dégagé qu'à mesure qu'il acquerrait la conscience de soi. C'est dans une réalité dialectique englobant les deux termes et les définissant par relation mutuelle qu'on découvre le fondement linguistique de la subjectivité. » « De la subjectivité dans le langage », *P.L.G.* 1, 21, p. 259- 260. Rappelons son affirmation de départ : l'identité passe par l'énonciation. Existe celui qui parle. « La 'subjectivité' dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se poser comme 'sujet'. Elle se définit, non par le sentiment que chacun éprouve d'être lui-même (ce sentiment, dans la mesure où l'on peut en faire état, n'est qu'un reflet), mais comme l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues qu'elle assemble, et qui assure la permanence de la conscience. Or nous tenons que cette 'subjectivité', qu'on la pose en phénoménologie ou en psychologie, comme on voudra, n'est que l'émergence dans l'être d'une propriété fondamentale du langage. Est 'ego' qui dit 'ego'. Nous trouvons là le fondement de la 'subjectivité', qui se détermine par le statut linguistique de la 'personne'. »

La conséquence psychologique est de taille. « La conscience de soi n'est possible que si elle s'éprouve par contraste. Je n'emploie *je* qu'en m'adressant à quelqu'un qui sera dans mon allocution un *tu*. C'est cette condition de dialogue qui est constitutive de la personne, car elle implique en réciprocité que je deviens *tu* dans l'allocution de celui qui à son tour se désigne par *je*. C'est là que nous voyons un principe dont les conséquences sont à dérouler dans toutes les directions. Le langage n'est possible que parce que chaque locuteur se pose

nécessaire par rapport à soi-même, un processus de travail sur soi et de pacification toujours à reprendre, affermir et prolonger. Par un mouvement inverse mais similaire, ce point de vue rappelle ce qu'écrit Sénèque sur la nécessité d'être à soi-même un ami¹⁸¹³. « Tu demandes quel profit j'en ai tiré ? J'ai commencé à être un ami pour moi-même¹⁸¹⁴. » ou encore « je ne suis pas encore un ami pour moi-même¹⁸¹⁵. » Paradoxalement, l'écriture épistolaire et son échange aboutit à la fois à une ouverture à autrui et à un recentrement sur soi, la personnalité du scripteur étant modifiée par celle de son destinataire, dans un lent mouvement de balancier.

Reste à évaluer le succès de cette démarche audacieuse. Cicéron en tire-t-il une sagesse accrue ? un recentrement sur son fond véritable ou un décentrement ? Aboutit-il à une ascèse ou à une dispersion externe ?

L'échange, l'écriture pour un destinataire précis, l'attente de sa réponse, la lecture de celle-ci, tous ces éléments invitent notre auteur à se dégager du moment où il se trouve. L'altérité transforme l'instant en tirant Cicéron de lui-même mais aussi en l'obligeant à un retour sur lui-même. C'est ce deuxième volet que nous voudrions désormais examiner.

b-Détours enrichissants et retours constructifs.

Au-delà du principe de va-et-vient entre autrui et lui-même, que le dialogue instaure, Cicéron trace sa propre voie.

L'identité personnelle se définit en effet grâce à un détour par autrui. En prenant le temps de confronter sa pensée à celle d'un autre, notre auteur conforte ou infléchit la sienne. En faisant ce constat, nous ne suivons pas ici la tradition philosophique qui met en relief l'immédiateté¹⁸¹⁶, mais un autre courant, sensible chez P. Ricoeur notamment, qui affirme la nécessité d'un détour par autrui, dans l'action comme dans le langage pour poser le « moi ». Il nous semble que dans la conversation (et donc dans la lettre, qui lui ressemble), qui met face à face deux subjectivités, le locuteur marque son identité. L'identité personnelle passe alors par

comme *sujet*, en renvoyant à lui-même comme *je* dans son discours. De ce fait *je* pose une autre personne, celle qui, tout extérieure qu'elle est à 'moi', devient mon écho auquel je dis *tu* et qui me dit *tu*. La polarité des personnes, telle est dans le langage la condition fondamentale, dont le procès de communication, dont nous sommes parti, n'est qu'une conséquence toute pragmatique. »

¹⁸¹³ Ces citations sont tirées de F. Giancotti, « Le 'sententiae' di Publilio Siro e Seneca » ? p.31, dans Publilio Siro, *Sententiae*, a cura di Francesco Giancotti, Torino, 1968. Il commente (p. 38) la sentence A 37 : « celui qui ne vit pas pour lui-même est à juste titre mort pour les autres. » *Qui sibi non uiuit, aliis merito est mortuus.*

¹⁸¹⁴ *Ep. 6, 7 : Quaeris ... quid profecerim ? amicus esse mihi coepi.*

¹⁸¹⁵ *De Vita Beata, 2, 3 : mihi ipsi nondum amicus sum.*

¹⁸¹⁶ Nous pensons par exemple à Descartes, Husserl ou Bergson.

une identité narrative¹⁸¹⁷, comme le confirme le point de vue linguistique d'E. Benveniste¹⁸¹⁸. Fiction et histoire se rejoignent pour définir cette dernière¹⁸¹⁹.

Partant d'un fait que nous avons bien établi précédemment, l'importance de la norme et du point de vue extérieur, nous reserrons progressivement l'analyse et sonderons au plus près le terrain où se définit la personnalité et les choix propres de notre auteur, quand il les confronte à l'avis d'autrui par l'échange épistolaire.

Une seule lettre, en un temps de lecture restreint, peut proposer et synthétiser différents points de vue, qu'il faudrait des heures ou des jours à rassembler. Elle est donc à la fois un instrument de condensation du temps et d'extension à de multiples modes de pensée. L'effet de norme que nous avons déjà mis à jour est un premier repère autour duquel Cicéron tâtonne afin de la définir peu à peu. Rappelons-le brièvement : l'attitude de Cicéron et des siens tend à s'aligner sur celle de personnes qu'il estime. La ligne de conduite prônée par Atticus prend même une vigueur nouvelle quand celui-ci invoque l'appui d'un tiers qui a autorité auprès de son ami. C'est pourquoi ce correspondant prend le temps de glaner des avis autour de lui-même et de les communiquer à notre auteur afin d'influencer peu à peu son point de vue. Par exemple, dans une allusion faite à une lettre d'Atticus, il apparaît que celui-ci a transmis à Cicéron le conseil de Pédécus. Notre auteur adresse en effet ces mots à son destinataire privilégié : « Le 9 mars, tu écris que notre Pédécus aussi approuve que je reste

¹⁸¹⁷ P. Ricoeur, « L'identité personnelle et l'identité narrative » et « Le soi et l'identité narrative », *Soi-même comme un autre*, respectivement p. 137-166 et p. 167-198 ; mais, la question est d'abord soulevée dans un article, « L'identité narrative », *Esprit*, p. 295-314 ; voir aussi la conclusion de *Temps et récit*, 1985.

¹⁸¹⁸ Voir E. Benveniste, « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », *P.L.G.* 1, 2 p. 18-31 ou « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », = *P.L.G.* 1, 7 p. 75-90, p. 77 : « Tout au long des analyses freudiennes, on perçoit que le sujet se sert de la parole et du discours pour se 'représenter' lui-même, tel qu'il veut se voir, tel qu'il appelle 'l'autre' à le constater. Son discours est appel et recours, sollicitation parfois véhémement de l'autre à travers le discours où il se pose désespérément, recours souvent mensonger à l'autre pour s'individualiser à ses propres yeux. Du seul fait de l'allocution, celui qui parle de lui-même installe l'autre en soi et par là se saisit lui-même, se confronte, s'instaure tel qu'il aspire à être, et finalement s'historise en cette histoire incomplète ou falsifiée. » E. Benveniste rend plus loin hommage à l'apport de Freud en la matière (p.78) : « Freud a jeté des lumières décisives sur l'activité verbale telle qu'elle se révèle dans ses défaillances, dans ses aspects de jeu, dans sa libre divagation quand le pouvoir de censure est suspendu. »

¹⁸¹⁹ P. Ricoeur parle d'un « lieu de fusion entre histoire et fiction », « L'identité narrative », p. 295. Nous rejoignons ici des notions proches de celles que nous avons abordées dans notre troisième partie au sujet de la promesse : « L'équivocité du terme « identique » sera au cœur de nos réflexions sur l'identité personnelle et l'identité narrative, en rapport avec un caractère majeur du soi, à savoir sa temporalité. [...] Notre thèse constante sera que l'identité au sens d'*ipse* n'implique aucune assertion concernant un prétendu noyau non changeant de la personnalité. Et cela, quand bien même l'ipséité apporterait des modalités propres d'identité, comme l'analyse de la promesse l'attestera. », *Soi-même comme un autre*, p. 12-13.

tranquille, et son aval a grande valeur auprès de moi¹⁸²⁰. » On assiste à un emboîtement de missives, celle de Cicéron reprenant celle d'Atticus, qui lui-même transmet celle de Péducéus et l'on différencie difficilement les passages écrits par Cicéron de ceux écrits par Atticus ; la structure tient moins à une composition qu'à une chronologie et à une unité dans les conseils d'Atticus, à laquelle se frotte l'indétermination de notre auteur. Celui-ci repasse en effet le cours de ses interrogations et cherche la cohérence de sa conduite dans les lettres d'Atticus, écrites entre le 21 janvier et le 9 mars de cette année. Atticus reçoit donc hommage et reproche, parfois même simultanément, comme quand notre auteur lui dit : « C'est bien avant qu'il aurait fallu (partir) ; mais ce que tu m'as écrit m'a retardé, et surtout ton autorité¹⁸²¹. »

Nous avons vu l'importance du décalage de la pensée, le dédoublement que permet l'échange épistolaire. Il est alors logique de rechercher plusieurs points de vue, que l'épistolier s'approprie comme les siens, multipliant ainsi son expérience personnelle. De façon étonnante, la relecture des lettres d'Atticus sert de bilan de ses propres actions à Cicéron, comme si elles avaient la même valeur et réalité que ses actions : « Quant à moi, par tes écrits qui sont miens¹⁸²² je me console, au point que je pense qu'aucune erreur n'a jusqu'à présent été commise de mon fait¹⁸²³. » Cessant de reporter le blâme sur son ami, Cicéron l'encourage solennellement (par l'emploi de l'impératif futur) en conclusion à continuer de le conseiller : « Quant à toi, contente-toi de défendre l'aval que tu as sur moi ; vis-à-vis de moi il n'en est pas besoin, mais j'ai besoin d'autres confidents¹⁸²⁴. » C'est un étrange aveu que cette manifestation de complète confiance et ce besoin de partager ses soucis, comme l'indique le terme fort de « confident » (littéralement, « celui qui sait avec », « qui partage un savoir », *con-scius*) avec plusieurs autres personnes. La recherche de plusieurs avis correspond à un besoin de recul qui conjuguerait de façon équilibrée les bénéfices de plusieurs expériences différentes. L'intérêt de l'échange épistolaire n'est à ce titre pas négligeable. Il aide en effet à éclairer des zones d'incertitude par une comparaison avec un autre point de vue. Au terme de ces échanges, entrecoupés de temps de réflexion, naît une pensée plus juste aux yeux de notre épistolier.

¹⁸²⁰ *Att.*, IX, 10 ; t. V p. 275-276. *VII Idus Martias scribis Peducaeo quoque nostro probari quod quierim, cuius auctoritas multum apud me ualet.*

¹⁸²¹ *Att.*, IX, 10 ; t. V p. 272. *Ante oportuit fortasse ; sed ea quae scripsisti me tardarunt et auctoritas maxime tua.*

¹⁸²² Nous traduisons par une tournure étonnante en français cette remarquable expression latine : *his (...) tuis scriptis.*

¹⁸²³ *Att.*, IX, 10 ; t. V p. 276. *His ego tuis scriptis me consolor, ut nihil a me adhuc delictum putem.*

¹⁸²⁴ *Ibid.*, p. 276. *Tu modo auctoritatem tuam defendito ; aduersus me nihil opus est, sed consciis egeo aliis.*

Toutefois, ce processus pourrait durer bien longtemps pour s'affiner à la perfection, surtout dans un contexte épistolaire d'échanges souvent très différés. Il apparaît alors nettement une stratégie efficace, qui fait prédominer un point de vue : celui d'Atticus. C'est là une commodité quantitative et qualitative : un conseiller unique est un raccourci précieux et parallèlement, le jugement d'Atticus vaut plusieurs avis. Nous avons relevé une méthode similaire dans la définition de la norme : la référence à Caton. La lenteur des échanges de l'époque rehausse cette nécessité d'un raccourci. De fait, dans une lettre à Atticus, Cicéron cite plusieurs passages où son ami nie avoir jamais conseillé de suivre Pompée s'il partait, puis fait référence à une autre lettre qui analyse davantage la question. « Or toute cette délibération, tu la développes avec minutie dans la lettre du 22 février¹⁸²⁵ », lettre dont il tire plusieurs extraits, où son ami lui conseille de rester en Italie, à certaines conditions il est vrai. Le départ d'autres personnages importants est évidemment un critère de choix majeur¹⁸²⁶, comme le montre le dernier extrait que tire Cicéron de cette lettre d'Atticus : « Que faire si, dis-tu, Lépidus et Volcacijs s'en vont ? Je suis dans l'embarras. Donc ce qui sera advenu et ce que tu auras fait, je jugerai qu'il y faut consentir¹⁸²⁷. » On voit que Cicéron s'efface devant la décision des autres, mais en particulier de son ami. La suite du texte le confirme par un constat sur la réalité présente : « Si alors tu avais eu des doutes, maintenant assurément tu n'en as pas, puisqu'ils restent en place¹⁸²⁸. ». Le participe présent *manentibus* (« puisqu'ils restent en place ») rehausse l'actualité de « tu n'as pas de doutes » (*dubitas*), qui elle-même contraste avec le plus-que-parfait « tu avais eu des doutes » (*dubitaras*). L'évolution de la situation n'a donc pas amené les deux amis à une divergence intenable. La cohérence d'Atticus est demeurée entière et sert de référence à notre auteur. Ainsi, en confrontant sa pensée à celle de son ami, Cicéron précise plus rapidement la sienne et l'affermit. Atticus apporte donc des éléments d'accélération dans la correspondance. En effet, Cicéron se dit parfois pris d'une soudaine ardeur d'écrire, déclarant ne pas vouloir laisser une lettre qu'il vient de recevoir « sans réponse » (*ἀντιφωήτων*¹⁸²⁹), se disant être à la remorque d'Atticus, « en pleine improvisation » (*σξediazonta*¹⁸³⁰), le remerciant du plaisir que lui procurent ses lettres, si bien que la peine qu'il prend, « ne se perd pas » (*non οἴχεται*¹⁸³¹). Atticus apparaît bien

¹⁸²⁵ *Ibid.*, p. 274. *Totam autem hanc deliberationem euoluis accuratius in litteris VIII Kal. Mart. datis.*

¹⁸²⁶ Voir dans notre première partie la question de la norme.

¹⁸²⁷ *Ibid.*, p. 275. *Quid si, inquis, Lepidus et Volcacijs discedunt ? Plane ἀπορω= Quod euenerit igitur et quod egeris id sterktebn putabo.*

¹⁸²⁸ *Ibid.*, p. 275. *Si tum dubitaras, nunc certe non dubitas, istis manentibus.*

¹⁸²⁹ *Att.*, VI,1 ; t. IV p. 152.

¹⁸³⁰ *Ibid.*, p. 146.

¹⁸³¹ *Ibid.*, p. 139.

comme un moteur influent des lettres cicéroniennes¹⁸³². Grâce à lui le point de vue de notre auteur se définit clairement peu à peu¹⁸³³.

Dans la durée, l'échange suivi avec une même personne ne pourrait-elle pas introduire une continuité et un point de repère fixe, dans la mesure où cet « interlocuteur » a du recul par rapport à la situation ? En participant à ce recul, Cicéron a la possibilité d'acquérir une meilleure maîtrise du temps, et un certain détachement. C'est ce qu'il choisit de faire avec Atticus. Nous tâcherons donc de voir dans quelle mesure et à quelles conditions cette possibilité se réalise.

L'échange épistolaire est le cadre d'une recherche de cohérence au fil des jours par l'intermédiaire du destinataire. Parmi ceux à qui Cicéron écrit, un personnage se détache en particulier : Atticus, comme nous l'avons vu. A la fois ami, financier, éditeur de Cicéron, il est aussi un lettré, en contact étroit avec bien des hommes importants de son temps, en particulier Varron¹⁸³⁴. La longue lettre à Atticus¹⁸³⁵ du 18 mars 49, déjà citée plus haut, détaille l'état d'esprit de notre auteur¹⁸³⁶, jusqu'au point où il entame une longue relecture des lettres que son ami lui a envoyées. Cette relecture est aussi celle de ses choix et de son histoire. Cicéron y recherche la cohérence de sa démarche, puisqu'il dit avoir toujours tenté être en adéquation avec les conseils de son ami : « En effet, en étant venu à ce point, j'ai déroulé le rouleau de tes lettres, que je tiens sous scellé et que je conserve avec le plus grand soin¹⁸³⁷. » Il serait fastidieux d'analyser toutes les étapes de cette lettre, dans laquelle Cicéron reprend méthodiquement l'ensemble des missives qu'Atticus lui a adressées sur le sujet. Pour nous importe surtout la démarche d'ensemble de notre auteur. Par l'intermédiaire d'Atticus,

¹⁸³² Il convient de rappeler avec J. Hellegouarc'h l'importance de l'avis extérieur dans les relations sociales romaines, à travers la notion d'*auctoritas*. Sur ce sentiment, l'auteur renvoie à Mason Hammond, *City state and world state*, p.28 ; Wirszubski, *Libertas*... p. 34 et p. 35, n.1 ; Heinze, « *Auctoritas* », *Herm.*, 1925, 60, p. 364-365, qui, sur cet usage, s'appuie en particulier sur Cicéron dans le *De Or.*, III, 133. *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 297.

¹⁸³³ Voir également dans notre première partie notre étude de la norme pour cet effet de synthèse et de raccourci.

¹⁸³⁴ Pour l'étroitesse de ces liens, S. Agache rappelle que Varron a dédié à Atticus son *De uita populi Romani* et lui a consacré un *Logistoricus*, *Atticus de numeris* puis renvoie à F. Della Corte, *Varrone*, p. 90 sq. ; p. 101 sq. ; p. 156 sq., etc. Pour l'importance d'Atticus dans la vie culturelle de cette époque, elle renvoie à E. Rawson, *Intellectual Life*, p.100 sq.. Sylvie Agache, « Construction dramatique et humour dans le *Traité d'agriculture* de Varron », p. 225 : note 3.

¹⁸³⁵ *Att.*, IX, 10 ; t.V p. 269-276. La relecture commence au paragraphe 4, p. 272.

¹⁸³⁶ Il commence par affirmer qu'il « n'a rien à écrire » mais sa missive n'en dure pas moins de sept pages !

¹⁸³⁷ *Ibid.*, p. 272. *Nam cum ad hunc locum uenissem, euolui uolumen epistularum tuarum, quod ego sub signo habeo seruoque diligentissime.*

c'est la vérité que Cicéron recherche, à la fois celle de la conduite à tenir et celle de la conduite réelle qu'il a eue.

Un seul exemple dans la suite du texte suffira à le montrer. Notre auteur introduit très brièvement les passages qu'il reprend à Atticus, non sans en préciser la date, afin peut-être que son correspondant retrouve dans ses copies l'intégralité du texte, mais surtout pour que la chronologie des faits revienne à l'esprit d'Atticus. Le but de Cicéron est de reconstituer sa démarche vis-à-vis de César et Pompée lors des débuts de la guerre civile. « Donc, c'était, dans la lettre du 21 janvier, de cette manière : 'Mais voyons à la fois ce que fait Pompée et de quel côté couleront ses projets. Que si cet individu abandonne l'Italie, son action sera complètement dans l'erreur, et, à mon avis, la *déraison* ; mais alors seulement nos plans devront être changés¹⁸³⁸. » On voit qu'Atticus souhaite observer une ligne de conduite invariable¹⁸³⁹, à une condition ; si celle-ci se trouve enfreinte, alors il y aura place pour une modification (*commutare*). Un destinataire aussi logique est donc un élément extrêmement structurant. Dans la durée, la relecture de ses lettres à l'intérieur de la missive cicéronienne est à la fois un soutien dans les choix à poser, et un gage de continuité. A court terme, cette mise à distance du présent et la vision globale qu'offre la rétrospection donne à notre auteur une impression de maîtrise sur le temps, parcouru à sa guise et reconstitué dans une progression logique. La lettre reçue ouvre donc un espace de relecture et de recul exceptionnel.

Le destinataire apparaît non seulement comme un repère logique, mais comme un référent de choix pour assurer une continuité temporelle. Cicéron considère qu'en garantissant le passé, il garantit le futur. Il se fait fort de sceller les deux, avec l'aide de son destinataire : « Si pour ma part je n'ai pas fauté, j'ai l'oeil sur ce qui reste à venir¹⁸⁴⁰. » Cette union d'esprit si profonde se prolonge dans la phrase suivante, où est sollicitée l'aide d'Atticus : « Pour ta part encourage-moi dans ce sens et soutiens-moi, ne serait-ce¹⁸⁴¹ que par ta réflexion¹⁸⁴². » On voit ici qu'Atticus fait figure de lien temporel. Dépositaire du passé qu'il connaît par les lettres de son ami, il le rejoint dans le présent de sa réflexion afin de l'épauler dans la maîtrise

¹⁸³⁸ *Ibid.*, p. 272. *Erat igitur, in ea quam X. Kal. Febr. dederas, hoc modo : 'Sed uideamus et Gnaeus quis agat et illius rationes quorsum fluant. Quod si iste Italiam relinquet, faciet omnino male et, ut existimo, a) ogištwtj ; sed tum demum consilia nostra commutanda sunt.'*

¹⁸³⁹ On songe à l'exemple du voyageur perdu dans la forêt que donne Descartes : le mieux est pour lui de continuer à avancer tout droit et de ne pas changer de direction.

¹⁸⁴⁰ *Att.*, IX, 10 ; t. V p. 276. *Ego si nihil peccaui, reliqua tuebor.*

¹⁸⁴¹ Cicéron peut aussi avoir voulu dire : donne-moi ton aide, à la vérité, ... mais cette traduction nous paraît la plus adéquate.

¹⁸⁴² *Ibid.*, p. 276. *Ad ea tute hortare et me omnino tua cogitatione adiuua.*

de l'avenir¹⁸⁴³. L'identité de Cicéron se définit donc de façon narrative. Cet épistolier se raconte et retrouve sa cohérence dans l'écriture et la lecture de missives.

La stratégie du détour par le destinataire apparaît alors comme un test de constance dans le temps, une pierre de touche provisoire avant de consolider un point de vue. L'échange avec autrui permet de conserver un référent, ne serait-ce que pour rester identique à soi-même. Les effets de dialogue, pour paraître décousus, n'en sont pas moins empreints de philosophie, qui se caractérisait dans l'antiquité par des circonvolutions auxquelles la modernité n'a pas habitué le lecteur moderne. La notion d'échange, si présente dans le style épistolaire, est au coeur de la philosophie dans sa dimension pédagogique. Ainsi, l'Autre fonde et garantit l'identité. « Je » et « tu » sont parfois intimement liés. Les temps de tourmente sont particulièrement propices à un éclatement et une redéfinition des décisions et des valeurs, et donc de soi. Ainsi, tandis que Cicéron attend les nouvelles de Brindes, où Pompée fuit, poursuivi par César, il avoue à Atticus¹⁸⁴⁴ ne plus être très sûr de la résolution qu'il avait prise, sous l'influence de son ami, de ne pas quitter l'Italie, même si Pompée partait.

Comme premier argument, il cite la faible autorité à ses yeux des modèles qu'Atticus lui propose, puisqu'ils n'ont jamais brillé par leur courage ni des actions d'éclat. Ce n'est pas, cependant que la perspective de quitter l'Italie lui semble une démarche glorieuse, vu les proportions que prendrait alors la guerre, mais il se dit sensible au sort de Pompée. Il souhaite en effet l'accompagner et l'aider.

Cicéron anticipe alors la question de son ami : « Est-ce si souvent que tu changes d'avis¹⁸⁴⁵ ? » L'explication donnée par Cicéron manifeste la fonction d'*alter ego* qu'Atticus possède à ses yeux. « Pour moi, je m'entretiens avec toi comme avec moi-même. Quel est l'homme en effet qui au sujet d'une affaire de si grande importance ne dispute en lui-même, faisant droit à des tendances opposées ? En même temps, je désire tirer de toi une opinion : si

¹⁸⁴³ Le détachement du présent et le passage par autrui peuvent en effet être un véritable gain, comme Cicéron le signale dans le *De Amicitia*, quand il affirme que l'amitié vraie dépasse l'intérêt du moment. L'amitié peut donc abolir les frontières du temps et de la mort. Cicéron dans ce même ouvrage affirme que grâce à elle « à la fois les absents sont présents, les indigents sont dans l'abondance, les faibles sont pleins de force et, chose difficile à dire, les morts sont vivants » (*De Amic. VII, 23. Quocirca et absentes adsunt et egentes abundant et imbecilli ualent et, quod difficilius dictu est, mortui vivunt*). Cet oxymore manifeste la puissance de l'affection et de la mémoire, qui anime au-delà du temps les souvenirs. L'amitié, qui se trouve au coeur de la rédaction des lettres à Atticus notamment, rayonne sur le système épistolaire et lui confère cette même faculté d'imagination, doublée du pouvoir littéraire. Voir également *De Amic. VIII, 26*.

¹⁸⁴⁴ *Att.*, VIII, 14 ; t. V p. 215.

¹⁸⁴⁵ *Ibid.*, p. 215. *Totiensne igitur sententiam mutas ?*

elle demeure inchangée, pour en être plus ferme ; si elle s'est transformée, pour tomber d'accord avec toi¹⁸⁴⁶. » Le destinataire tient donc lieu de détour par lequel le moi s'écarte de lui-même pour prendre du recul ou tester la solidité de ses décisions, afin de revenir à lui-même renforcé - *firmior* - ou cohérent avec un arbitre général et objectif. Nous retrouvons la stratégie de la maxime universelle de Kant, où le passage par autrui¹⁸⁴⁷ sert de pierre de touche à la validité d'un jugement. Ce référent extérieur s'élargit immédiatement après à d'autres personnes, puisque Cicéron dit que les décisions d'autres hommes qu'il estime influenceront sur la sienne et puisqu'il s'interroge sur ce que fera Domitius ou Lentulus par exemple. Le passage par le jugement d'autrui dans son acception la plus large constitue une mise à l'épreuve au long de la prise de décision. Or tous ces éléments passent par les seules lettres d'Atticus, puisqu'elles rassemblent les avis d'autres personnes et les siens, ainsi que des synthèses du passé et un regard orienté vers l'avenir.

Cette référence extérieure mais voisine possède un avantage important : proche de l'*alter ego*, il allège la nécessité d'explications en s'appuyant sur des connaissances, culturelles ou contemporaines, communes. La communication personnelle joue alors sur la connivence avec les destinataires pour transmettre - voire suggérer - un message rapidement¹⁸⁴⁸, par exemple quand Cicéron entame la citation d'un vers et la laisse en suspens¹⁸⁴⁹.

Au terme de cette étude sur le lien entretenu avec un destinataire, c'est bien une philosophie du détour qui s'affirme. Que ce soit dans le recul pris par rapport à soi ou la définition de soi à travers autrui, Cicéron dans ses lettres consent à ne pas rechercher l'efficacité immédiate mais un mûrissement à plus long terme, fruit du va-et-vient de

¹⁸⁴⁶*Ibid.*, p. 215. *Ego tecum tamquam mecum loquor. Quis autem est tanta de re quin uarie secum ipse disputet ? Simul et elicere cupio sententiam tuam : si manet, ut firmior sim ; si mutata est, ut tibi adsentiar.*

¹⁸⁴⁷Le rapprochement vaut à ceci près que chez Kant le moi se transforme en n'importe quelle personne pour juger de l'extérieur son propre cas, puisqu'il s'agit de voir quel conseil l'on donnerait à autrui s'il était dans la situation où l'on se trouve.

¹⁸⁴⁸R. Poncelet a mis en relief le lien qui unit l'utilisation de symboles et la présence d'un destinataire particulier, dont les référents sont connus « Le rôle d'un symbole. c'est-à-dire d'une convention humaine, n'est pas seulement de représenter une chose, mais d'être compris. Dans tout système humain de signes, les signes diffèrent en grandeur et en importance, non toujours parce que l'objet est plus ou moins intéressant, mais maintes fois pour se régler sur la difficulté d'interprétation proposée à l'usager (signalisation sur les routes, variété des caractères d'imprimerie etc...). Le premier terme dont doit partir l'analyse linguistique, ce n'est pas le mot, ni l'objet, ni le couple mot-objet (ou forme-pensée), mais un complexe pensée-mot-destinataire qui est absolument indécomposable. » *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p. 189.

Or cette rapidité est parfois telle qu'elle devient ellipse. Un problème herméneutique important dans la correspondance de Cicéron se pose alors : certaines allusions nous demeurent obscures, car cette connivence avec le premier lecteur nous échappe. On peut toutefois dégager plusieurs niveaux de lectures et plusieurs strates de signification, ce qui ne facilite guère la tâche mais du moins l'enrichit.

¹⁸⁴⁹Voir plus bas.

l'échange. Le temps des missives, lues ou écrites, est bien un temps à part ; il se place en marge de l'action mais la prépare.

2- Pause et régénérescence philosophiques.

Une sagesse se dégage désormais de l'écriture des lettres, philosophie de l'échange sur un mode dialectique. Est-ce à dire que la correspondance approfondit une quête intellectuelle serrée ? Comme nous l'avons vu, elle traite souvent de sujets triviaux et accepte le détour plus que l'efficacité. Comment les deux aspects sont-ils conciliables ? La réponse se situe sans doute dans le repos que la lettre prodigue, moment à la marge des activités et des réflexions théoriques. La rédaction de lettres constitue en effet un moment privilégié de détente dans la journée ; on constate alors un relâchement de l'esprit, sensible également dans le style de notre auteur. Peut-on pour autant conclure à une philosophie de surface légère et futile ?

a- Une pause dans la journée : repos libérateur et ludique.

Commençons par le point de vue de Cicéron lui-même. Comment perçoit-il le temps épistolaire ? Quel bienfait lui attribue-t-il ? Il n'hésite pas à affirmer parfois la quiétude qui émane de l'activité épistolaire – au sens large car recevoir, lire ou relire une missive peut avoir un effet très apaisant sur lui. Dressant le bilan d'une longue lettre¹⁸⁵⁰ qu'il vient d'adresser à Atticus, il rend hommage au bienfait de cette activité : « Pour moi, j'ai tout de même tiré un profit de cette lettre : c'est que j'ai relu de bout en bout toutes les tiennes et que j'y ai trouvé le repos¹⁸⁵¹. » La satisfaction provient donc d'un parcours à travers le temps, comme dominé par l'intermédiaire de l'échange épistolaire.

La lettre constitue une pause libératrice et se présente comme le lieu privilégié de l'amitié vraie et libre de tout faux-semblant. Cicéron n'hésite donc pas, avec les personnes qui lui sont les plus proches, à abandonner le masque d'homme public qu'il porte au quotidien et à leur dévoiler ses sentiments les plus profonds, et surtout ses appréhensions, la lettre devenant un « déversoir » de son angoisse. En effet, lors des affres de l'attente à Formies,

¹⁸⁵⁰ *Att.*, IX, 10 ; t. V p. 269-276, soit sept pages dans l'édition des Belles Lettres.

¹⁸⁵¹ *Ibid.*, p. 276. *Ego his litteris hoc tamen profeci, perlegi omnis tuas et in eo acquieui.*

continue pas moins à écrire une lettre dont la vocation première est le repos, et dont l'aspiration à l'échange n'est que secondaire.

Il avoue même parfois que sa missive n'a pas de vocation informative, et, en définitive, pas de raison d'être. « Je ne doute pas que ne t'importunent les lettres quotidiennes, d'autant que je ne t'apprends aucune information sur quelque nouveauté et qu'enfin je ne trouve aucune réflexion nouvelle à écrire¹⁸⁵⁸. » Cicéron dit alors¹⁸⁵⁹ ne pouvoir s'empêcher d'écrire à son ami dans la mesure où des courriers se présentent. Il énonce cependant une motivation plus importante à son écriture épistolaire. « Et en même, temps, crois-moi, je me repose un peu dans les malheurs présents quand je parle pour ainsi dire avec toi ; mais lorsque je lis tes lettres, bien plus encore¹⁸⁶⁰. » La lettre aide son auteur à exister, et trouver une paix intérieure bien sensible dans « je me repose » (*requiesco*). Non seulement le temps de la rédaction est un moment de calme dans le cours « historique » de la journée et un moment d'échange et d'harmonie avec le destinataire, mais c'est également le moment de consolider en profondeur la sérénité de l'épistolier. Il démasque alors ses propres failles, tâche bien philosophique.

C'est donc avec le recul temporel et psychologique d'une conscience aiguisée que Cicéron peut embrasser une compréhension globale de la situation et se rendre compte de l'absurdité de sa démarche, après en avoir affirmé l'absolue nécessité : « Je comprends totalement qu'il n'y a eu aucun moment après ces fuites et nos craintes qui dût davantage rester à l'écart de l'expression épistolaire, parce que l'on n'entend rien de nouveau ni à Rome, ni en ces lieux, qui sont de deux ou trois jours moins éloignés de Brindes que tu ne l'es¹⁸⁶¹. » Le repos de l'écriture et de la lecture permet une acuité intellectuelle plus grande, même si celle-ci aboutit à la conclusion qu'il vaudrait mieux ne pas écrire à ce moment troublé.

Le repos épistolaire permet donc une entrée dans un autre temps, non pas forcément une intemporalité abstraite, mais dans un moment en marge des obligations courantes de tenir son rang. Pour Cicéron la relation épistolaire est un mode de vie, une vie autre que le réel et

¹⁸⁵⁸Att., VIII, 14 ; t. V p. 213-4. *Non dubito quin tibi odiosae sint epistulae cotidianae, cum praesertim neque noua de re aliquid certiore te faciam neque nouam denique iam reperiam scribendi ullam sententiam.*

¹⁸⁵⁹Voir plus bas notre chapitre de la première partie sur l'occasion et les circonstances..

¹⁸⁶⁰*Ibid.*, p. 214. *Et simul, crede mihi, requiesco paulum in his miseris cum quasi tecum loquor ; cum uero tuas epistulas lego, multo etiam magis.*

¹⁸⁶¹*Ibid.*, p. 214. *Omnino intellego nullum fuisse tempus post has fugas et formidines nostras quod magis debuerit mutum esse a litteris, propterea quod neque Romae quicquam auditur noui nec in his locis, quae a Brundisio absunt propius quam tu biduum aut triduum.*

remodelée puisqu'elle n'est vécue que par l'intellect. Aussi trouve-t-il son seul repos dans cet échange, avec Atticus principalement, à qui en mars 49 il écrit :

« Même si pour ma part je n'ai de repos qu'aussi longtemps que je t'écris ou que je lis tes lettres, je manque de mon côté de matière épistolaire et de ton côté, je sais bien qu'il se produit la même chose. De fait, ce que l'on a coutume d'écrire entre amis, l'esprit libre, dans les circonstances présentes est exclu ; mais ce qui est propre à ces circonstances, nous l'avons déjà usé ensemble à la longue¹⁸⁶². » Une étape est ici franchie, par l'importance du moment épistolaire. La corrélation entre *tam diu* et *quam diu* marque bien la correspondance exacte entre le temps de l'écriture ou de la lecture et le repos (*requiesco*) éprouvé. La première et la deuxième personne sont placées dans une symétrie (*et...et...*) qui fait des deux hommes les victimes d'un manque de matière : « moi-même je manque (...) et de ton côté il se produit la même chose » (*ipse egeo... et tibi idem accidere*). L'union entre destinataire et rédacteur est encore plus forte dans le préfixe *con-* de *contriuimus* (nous avons déjà usé ensemble). Ils ne font mentalement plus qu'un, dans la virtualité où se déploie la réflexion. De plus, le discours sur le présent a été usé à force d'être manipulé, comme l'indique le verbe « user à la longue », *contriui* ; le repos dure donc tant que le charme épistolaire agit, loin des préoccupations présentes, dans une union mentale avec l'ami absent.

Cette libération hors des limites temporelles par le lien épistolaire est à double-sens : Cicéron en bénéficie à la fois en lisant les lettres d'Atticus et en lui écrivant. Dans la lecture comme dans l'écriture, la lettre en effet crée un monde à part dans lequel le verbe recrée une réalité. Notre auteur peut alors se projeter vers des lieux et des temps autres. Ainsi, même à distance, la lettre restitue une atmosphère. En 59, se trouvant à Formies, il écrit ainsi à son ami Atticus, resté à Rome : « De la façon dont tu m'écris, je vois que les incertitudes ne marquent pas moins la situation politique que tes lettres, et pourtant la diversité même des propos et des opinions me charme. C'est qu'il me semble être à Rome quand je lis tes lettres et que, comme il arrive en des circonstances si importantes, j'entends dire tantôt une chose et tantôt l'autre¹⁸⁶³. » En effet, la lettre est proche du *sermo*, de la conversation sans cadre fixe, dont le *De Oratore* rappelle les bienfaits¹⁸⁶⁴ : « (...) dans le repos, que peut-il y avoir de plus doux et de plus essentiel à l'humanité qu'une conversation enjouée, sans gaucherie en aucune

¹⁸⁶² *Att.*, IX, 4 ; t. V p. 237. *Ego etsi tam diu requiesco quam diu aut ad te scribo aut tuas litteras lego, tamen et ipse egeo argumentis epistularum et tibi idem accidere certo scio. Quae enim soluto animo familiariter scribi solent, ea temporibus his excluduntur ; quae autem sunt horum temporum, ea iam contriuimus.*

¹⁸⁶³ *Att.*, II, 15 ; t. I p. 239. *Ut scribis, ita uideo non minus incerta in re p. quam in epistula tua, sed tamen ista ipsa me uarietas sermonum opinionumque delectat. Romae enim uideo esse cum tuas litteras lego et, ut fit in tantis rebus, modo hoc modo illud audire.*

¹⁸⁶⁴ *De Oratore*, I, 8, 30.

chose ? C'est notre unique, ou notre meilleur avantage sur les bêtes sauvages que de parler entre nous et de pouvoir, par le langage, exprimer nos sentiments. » Cicéron aurait pu associer au langage cet autre apanage de l'homme, qui est de pouvoir sortir du contexte où il se trouve pour se reporter à un autre moment, antérieur ou à venir.

De fait, grâce au langage s'ouvre un monde nouveau, qui reconstruit la réalité des faits et des pensées, comme l'affirme E. Benveniste : « Le langage *re-produit* la réalité. Cela est à entendre de la manière la plus littérale : la réalité est produite à nouveau par le truchement du langage. Celui qui parle fait renaître par son discours l'événement et son expérience de l'événement. Celui qui l'entend saisit d'abord le discours et à travers ce discours, l'événement reproduit. Ainsi la situation inhérente à l'exercice du langage qui est celle de l'échange et du dialogue, confère à l'acte de discours une fonction double : pour le locuteur il représente la réalité ; pour l'auditeur, il recrée cette réalité. Cela fait du langage l'instrument même de la communication intersubjective. Ici surgissent aussitôt de graves problèmes, notamment celui de l'adéquation de l'esprit à la 'réalité'. Le linguiste pour sa part estime qu'il ne pourrait exister de pensée sans langage, et que par suite la connaissance du monde se trouve déterminée par l'expression qu'elle reçoit. Le langage reproduit le monde, mais en le soumettant à son organisation propre. Il est *logos*, discours et raison ensemble, comme l'ont vu les Grecs¹⁸⁶⁵. »

Puisque Cicéron de toute évidence vit la lettre comme un moment à part, examinons les conséquences de ce sentiment sur le style, le registre et la teneur de ses missives. Qu'engendre une philosophie du repos, de la détente et de l'évasion ?

En dernier lieu en effet, la lettre constitue une pause ludique. Quand Cicéron ménage ainsi un temps de détente et de recul dans sa journée et dans la correspondance, cela est également lié à une certaine façon de voir et de raconter, que l'on ne trouve pas fréquemment dans les textes cicéroniens. Dans ses lettres, il propose souvent de voir la réalité au travers d'un prisme plus ludique que dans ses œuvres théoriques¹⁸⁶⁶.

Précisément parce qu'elle offre un espace de détente et de recul par rapport à ces périodes sombres, la correspondance est ponctuée de petits récits au style à la fois familier mais travaillé, qui agrémentent le texte comme une fable et qui de surcroît donnent des

¹⁸⁶⁵ « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », = *P.L.G.* 1, 2 p. 18-31, p. 25.

¹⁸⁶⁶ Il est vrai cependant que la majeure partie des lettres que nous avons conservées de lui ont été écrites durant des périodes de retrait, prolongées ou ponctuelles, par rapport à la vie politique.

informations au destinataire. Parmi les exemples de ces lettres, l'un d'entre eux nous semble présenter la réalité la plus exacte et la plus historique sous un jour différent et quelque peu tragi-comique. On pourrait parler de pause au sein même de l'ensemble de la correspondance. La liberté l'emporte, dans le choix des temps, du vocabulaire et du rire.

Un passage d'une lettre à Atticus¹⁸⁶⁷ du 13 février 61, Cicéron peint ainsi un tableau animé et presque comique d'une situation qui en fait révèle de graves problèmes fonctionnels au sein de la république décadente. L'affaire de la Bonne déesse ayant été jugée un cas de sacrilège, par sénatus-consulte, les consuls Messala et Pison ont affiché une mise en accusation contre Clodius, mais les manoeuvres et l'influence de celui-ci compliquent la chose. Cicéron commence par en dresser le bilan.

« Or la situation à Rome a cette forme : le Sénat, *un Aréopage* ; rien de plus ferme, rien de plus sévère, rien de plus courageux. En effet, le jour étant venu pour le projet de loi d'être porté devant le peuple conformément au sénatus-consulte, couraient de tous côtés nos jeunes barbus¹⁸⁶⁸, tout ce troupeau de Catilina, avec pour chef 'la mignonne fille' de Curion, et ils demandaient au peuple de rejeter ce projet. Or le consul Pison, qui avait proposé le projet, y était hostile¹⁸⁶⁹ ! »

Derrière l'emportement dont témoignent des termes péjoratifs, comme « troupeau » (*grex*) ou « nos jeunes barbus » (*barbartuli*) pour désigner avec mépris les jeunes gens qui entretenaient l'agitation autour de Catilina puis de Clodius, ou comme *filiola*, qui donne une image efféminée de Curion fils perce une maîtrise raisonnée du verbe. Le style lapidaire de la première phrase, l'absence de verbe de la deuxième créent une densité qui rehausse l'effet du mouvement ternaire, qui comprend en latin la reprise de sonorités en fin de mot (en *-ius*) et l'anaphore de *nihil*. A cette brève mise en place succède une première scène qui en quelques traits brosse la vision d'un vote perturbé dans les comices : « La main d'oeuvre de Clodius avait occupé les ponts [de vote]. On fournissait les bulletins de vote de façon à ce qu'aucun ne fût donné qui portât la mention 'd'accord pour le projet'. Ici, ne vois-tu pas Caton qui vole vers les rostres, assène une prodigieuse volée de bois vert au consul Pison, si c'est une volée de bois vert que cette voix pleine de pondération, pleine d'autorité, pleine enfin de notre salut. Là même survient aussi notre cher Hortensius, et en outre de nombreux hommes de bien ;

¹⁸⁶⁷Att., I, 14 ; t. I p. 135-136.

¹⁸⁶⁸Voir également Att., I, 16, 11 ; t. I p. 144 pour mesurer le caractère dépréciatif de ce terme, alors apposé à « nos noceurs du parti adverse » (*nostri isti comissatores*).

¹⁸⁶⁹Att., I, 14 ; t. I p. 135. *Romanae autem se res sic habent. Senatus **¶**Areioj pagoj ; nihil constantius, nihil seuerius, nihil fortius. Nam cum dies uenisset rogationi ex s. c. ferendae, concursabant barbartuli iuuenes, totus ille grex Catilinae, duce filiola Curionis, et populum ut antiquaret rogabant. Piso autem consul lator rogationis eidem erat dissuasor.*

remarquable en vérité fut l'intervention de Favonius. Sous l'effet de cette course en masse convergente des gens de bien, les comices sont renvoyées, le sénat est convoqué¹⁸⁷⁰. »

A la description initiale des menées de Clodius succède une série d'actions, décrite au présent d'actualité, qui met sous les yeux du lecteur un drame en mouvement. Atticus est attiré dans la scène par un *tibi* au datif éthique, Caton prend une dimension surhumaine en déployant des ailes pour se rendre au forum tandis qu'Hortensius s'ajoute dans un effet de masse trépidant, qui aboutit à la conclusion en quatre mots : *comitia dimittuntur, senatus uocatur* (les comices sont renvoyées, le sénat est convoqué). Ce style haletant n'en comprend pas moins une belle envolée lyrique, comme ce compliment à la voix de Caton, reprenant l'adjectif « pleine de » et une « rime¹⁸⁷¹ » en un rythme ternaire, qui contraste avec l'effet de réel du mot « volée de bois vert » (*commulcium*), issu du vocabulaire populaire¹⁸⁷². Nous avons ici une illustration typique de la participation du genre épistolaire à la fois à la conversation (*sermo*) et à l'éloquence (*eloquentia*).

Quelques lignes suffiront à compléter le récit par un deuxième volet : la séance au sénat. Celle-ci prend une allure tragi-comique.

« Alors qu'il était décidé - les¹⁸⁷³ sénateurs étants nombreux - Pison combattant contre - Clodius se jetant aux pieds de tous, l'un après l'autre - que les consuls exhorteraient le peuple à accepter le projet, environ quinze hommes approuvèrent Curion, qui faisait en sorte qu'il n'y ait aucun sénatus-consulte ; de l'autre côté, il y eut facilement quatre cents hommes. La chose fut faite¹⁸⁷⁴. » Dans un style familier proche du style oral de la conversation (*sermo*), Cicéron juxtapose trois ablatifs absolus comme de brèves touches qui donnent le détail du tableau. Le temps d'annoncer les chiffres, qui parlent d'eux-mêmes, une phrase lapidaire conclut en trois mots. Reste à présenter la situation immédiate. C'est ce que fait Cicéron, en revenant à un passé épistolaire qui contraste avec les présents d'actualité du récit.

« Fufius a cédé pour la troisième fois. Clodius fait des harangues piteuses, dans lesquelles il outrage de ses injures Lucullus, Hortensius, C. Pison, le consul Messalla ; pour moi, il me reproche seulement d'avoir été informé de tout. Le Sénat décide à la fois pour les

¹⁸⁷⁰*Ibid.*, p. 135. *Operae Clodianae pontis occuparant ; tabellae ministrabantur ita ut nulla daretur UTI ROGAS. Hic tibi in rostra Cato aduolat, commulcium Pisoni consuli mirificum facit, si id est commulcium, uox plena grauitatis, plena auctoritatis, plena denique salutis. Accedit eodem etiam noster Hortensius, multi praeterea boni ; insignis uero opera Fauoni fuit. Hoc concursu optimatum comitia dimittuntur, senatus uocatur.*

¹⁸⁷¹En – tis.

¹⁸⁷²Plaute emploie *commulcare* au sens de « rosser ».

¹⁸⁷³Nous respectons volontairement dans notre traduction cette succession quelque peu maladroite d'ablatifs absolus.

¹⁸⁷⁴*Ibid.*, p. 135-136. *Cum decerneretur frequenti senatu, contra pugnante Pisono, ad pedes omnium singillatim accidente Clodio, ut consules cohortarentur ad rogationem accipiendam, homines ad quindecim Curioni nullum senatus consultum facienti adsenserunt ; facile ex altera parte CCCC fuerunt. Acta res est.*

provinces prétoriennes, les ambassades et tout le reste que l'on ne fera rien avant que la proposition ait été présentée au peuple. Tu as < sous les yeux > la situation à Rome¹⁸⁷⁵. »

Une liste exhaustive des personnes en butte aux invectives de Clodius témoigne du souci d'informations concrètes et exactes de notre auteur. Pour les questions qui restent à trancher, il englobe rapidement ces points dans un large « tout le reste » (*ceteris rebus*), étant donné que tout est précisément ajourné. Cette unité narrative peut donc se clore par un effet de boucle et de recul vis-à-vis du tableau offert à Atticus puisque Cicéron reprend le même verbe qu'au début, *habere*, mais en lui donnant désormais Atticus pour sujet.

Nous avons donc eu sous les yeux une information nouvelle, présentée de façon plaisante bien que le sujet en soit fort sérieux puisqu'il révèle un dysfonctionnement de la République. N'oublions pas qu'il date de 61¹⁸⁷⁶, c'est-à-dire d'une époque où Cicéron, venant d'être consul, participe encore activement à la vie politique de Rome. Dans le temps de loisir privilégié de la lettre, la crise devient théâtrale et le ton plus sarcastique que désabusé.

Il nous paraît en effet que la philosophie du quotidien de Cicéron passe par un changement de point de vue, non seulement dans la pensée, mais dans les formes rhétoriques. Le regard se fait neuf, décentré des préjugés courants. Aussi nous semble-t-il légitime d'approfondir certains procédés techniques qui vont dans le sens de ce renouvellement. Cicéron y déploie sa verve, son humour, sa culture, échappant à ses impératifs journaliers régis par la *dignitas* et il échappe pour un instant (quantitativement) et par sa vivacité (qualitativement) à la platitude et la rigidité du quotidien.

b-Récréation et création linguistique.

« Qu'est-ce donc que cette philosophie, qui parle sur le forum comme tout le monde et, dans ses traités, d'une façon qui lui est propre¹⁸⁷⁷ ? »

¹⁸⁷⁵ *Ibid.*, p. 136. *Fufius tertium concessit. Clodius contiones miseras habebat, in quibus Lucullum, Hortensium, C. Pisonem, Messallam consulem contumeliose laedebat ; me tantum «comperisse» omnia criminabatur. Senatus et de prouinciis praetorum et de legationibus et de ceteris rebus decernebat ut ante quam rogatio lata esset ne quid ageretur.*

¹⁸⁷⁶ Il s'agit d'une des lettres les plus anciennes de celles qui ont été conservées.

¹⁸⁷⁷ *De Finibus*, Livre IV, IX, 22. Il est vrai que par ailleurs (*ibid.*, Livre III, 2, 4), Cicéron reconnaît la nécessité d'une langue spécifique à la philosophie pour certains aspects techniques, comme cela est nécessaire dans bien des domaines : « les ouvriers eux-mêmes pourraient-ils faire quelque chose dans leurs métiers, s'ils ne se servaient de mots que nous ne connaissons point et qui ne sont en usage que parmi eux ? L'agriculture elle-même, qui est si éloignée de toute espèce d'éloquence, à mesure qu'elle a découvert quelque chose de nouveau, l'a exprimé par de nouveaux termes. Le philosophe doit donc avec plus de fondement encore imiter ces exemples ; car la philosophie est l'art de la vie, et pour en bien traiter, ce n'est certes pas sur la place publique qu'il faut venir chercher ses expressions ».

Il nous semble important de ne pas dissocier une démarche de pause et de recul dans le temps d'une autre, toute rhétorique, qui consiste à prendre du recul par rapport aux événements et aux obligations de la vie publique. Un certain badinage accompagne le temps de l'écriture épistolaire¹⁸⁷⁸. L'humour, par exemple, qui donne à voir sous un autre jour une réalité et introduit un décalage par rapport à elle est une façon de prendre de la distance vis-à-vis de la réalité présente¹⁸⁷⁹. Cicéron lui-même a traité avec sérieux dans une œuvre rhétorique de la dérision par les noms et des railleries en général¹⁸⁸⁰.

A défaut d'action, il existe chez Cicéron une autre façon de détourner son attention des difficultés ou des souffrances que lui impose une réalité présente. Il nous semble que le jeu verbal est par excellence l'espace de repli et de « survie » de notre épistolier¹⁸⁸¹. Nous verrons plus bas l'utilisation « historique » qu'en fait Cicéron pour plonger dans le passé ; présentement, nous nous intéresserons aux procédés littéraires qu'il emploie pour agrémenter ses lettres (et par là, sa vie, pour autant qu'une part importante de sa vie réside dans ses lettres, comme nous venons de le constater) et divertir son esprit ainsi que celui de son destinataire.

En effet, nous avons déjà vu l'importance générale de rompre la monotonie et les activités par des *uariationes*. Désormais, dans le cadre spécifique de la correspondance, il s'agit d'examiner quel parti notre auteur tire de la possibilité qui lui est offerte de s'évader et de créer du nouveau dans une temporalité qu'il maîtrise.

La prise de distance temporelle et linguistique que donne la lettre permet en effet de passer de la détente à l'humour. Dans cette nouvelle temporalité ludique, Cicéron ne craint

¹⁸⁷⁸La correspondance n'est de fait pas sans lien avec la comédie. D'après une étude de J. Hellegouarc'h, qui cherche à différencier les emplois de *diligere* et *amare*, l'usage de ces verbes est particulièrement intéressant chez notre auteur. Sans reproduire le détail des relevés effectués par J. Hellegouarc'h, nous nous bornerons à reprendre sa conclusion : « Le Thesaurus relève exactement le même nombre d'emplois des deux mots dans les œuvres en prose de cet auteur : 369, mais alors que *diligere* est plus abondant dans les discours et surtout dans les œuvres philosophiques et rhétoriques où la proportion va presque du simple au double, *amare* domine dans les lettres, ce qui est à rapprocher de sa plus grande fréquence chez les Comiques. » *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, p. 144.

¹⁸⁷⁹On pourrait de ce point de vue étudier également les métaphores qu'utilise Cicéron. Cette question serait très riche mais nous éloignerait de la question de la temporalité. Nous nous bornons donc à évoquer un domaine dans lequel Cicéron nous semble puiser très souvent pour établir ces comparaisons. M. Bonjour (« Cicéron *Nauticus* », p.9) a souligné l'importance des métaphores maritimes chez Cicéron. Se dessine finalement un imaginaire maritime que M. Bonjour définit (*ibid.*, p. 18) ainsi : « Pour conclure, Cicéron se voit volontiers comme un homme seul qui affronte les pirates ou la tempête pour le salut de ses amis ou de ses concitoyens. Cicéron ne s'est pas vu souvent comme un navigateur heureux ; l'expérience politique a assombri son imaginaire. *Cicero nauticus* est un pessimiste. » Et l'auteur de citer à l'appui de ses dires les deux grandes comparaisons du *Pro Sestio* (45-46). La même image, condensée, se retrouve dans l'invective *in Pisonem* (21) ». L'homme d'Etat, comme un bon *gubernator*, a su prévoir les tempêtes, prévision dont il se flatte dans une lettre de 49 : « la république a été renversée par une tempête que moi j'avais vu arriver quatorze années à l'avance. » *eaque ipsa tempestate euersam esse rem publicam quam ego XIV annis ante prospexerim.* (*Att.*, 10, 4, 5 ; cf *Fam.*, 4, 3, 1.)

¹⁸⁸⁰Voir *De Orat.*, II, 216-290 ; II, 256-57 ; II, 220 ; II, 258 ; II, 267.

¹⁸⁸¹Nous avons vu cette idée au sujet du repli opéré dans l'espace de la bibliothèque, dans notre troisième partie.

pas de s'attarder¹⁸⁸². Il couvre par exemple du masque d'un pseudonyme certaines personnes qu'il évoque. Le détour et le jeu du pseudonyme sont pour lui un moyen indirect de nommer en prenant son temps et en offrant une distance par rapport à l'individu cité. Les pseudonymes sont nombreux, car Cicéron les affectionnait beaucoup¹⁸⁸³. On en distingue deux types, suivant que notre épistolier s'inspire du nom réel, ou qu'il donne un qualificatif nouveau. Dans le premier cas, Cicéron, en particulier par des périphrases, utilise à plein le « temps libre » (quantitatif) de la lettre ; dans le deuxième cas, il en exploite la liberté créative (qualitative).

Écriture et lecture épistolaires se prêtent volontiers à des « ralentissements ludiques ». Au lieu de citer une personne par son nom, Cicéron oblige son destinataire à un temps de réflexion afin de résoudre une petite énigme et de découvrir de qui il parle. La lecture en est ralentie mais plus savoureuse. Un passage d'une lettre¹⁸⁸⁴ abonde particulièrement en noms de code : **bowpij** pour désigner Clodia, soeur de Clodius, comme « la déesse aux grands yeux », *Hierosolymarius*, « le vainqueur de Jérusalem » pour mentionner Pompée, *piscinarum Tritonibus*¹⁸⁸⁵, « les tritons de viviers », pour évoquer les aristocrates peu préoccupés de politique, mais très attentifs aux poissons qu'ils élevaient.

Dans sa correspondance Cicéron n'innove pas totalement sur ce point car dans ses œuvres théoriques¹⁸⁸⁶ aussi il recourt à des jeux de masques. Toutefois, nulle part plus que dans la correspondance il ne témoigne de son goût pour les sobriquets ; il va même jusqu'à reprendre une expression de ses adversaires et se présente lui-même comme un « consulaire cynique¹⁸⁸⁷ ».

¹⁸⁸² Pour d'autres preuves de l'humour et des plaisanteries de notre auteur, voir Macrobe, *Saturnales*, II, 3, 7-8.

¹⁸⁸³ Pour la sensibilité aux noms de Cicéron, voir J. Doignon, « Le trait du livre III du *De Republica* de Cicéron sur le *nomen* de Sardanapale, Sa postérité chez Saint Jérôme, ses rapports avec un fragment d'Aristote ». L'auteur explique p. 107 : « Le trait se présente comme une glose du vers 362 de la dixième *Satire* de Juvénal, où il est fait mention de Sardanapale et de l'appareil de ses débauches : « Sardanapale le voluptueux, roi des Assyriens. Au sujet duquel Cicéron dans le troisième livre de La République dit : 'Ce Sardanapale, beaucoup plus hideux par ses vices que par son nom.' » (*Sardanapallus rex Assyriorum luxuriosus. De quo Tullius in tertio de re publica sic ait : "Sardanapallus ille uitii multo quam nomine ipso deformior). Scholia in Iuvenalem uetustiora...*, 182.

¹⁸⁸⁴ *Att.*, II, 9 ; t. I p. 231.

¹⁸⁸⁵ Cf. *Att.*, I, 19 ; t. I p. 166. *hos piscinarios dico amicos tuos*, « je veux parler de tes amis les tritons de vivier ».

¹⁸⁸⁶ C. Auvray-Assayas montre que ce procédé efficace est utilisé par Cicéron dans des ouvrages théoriques des plus sérieux. Ainsi, dans le *De Natura Deorum*, le philosophe académicien, pour faire comprendre à son adversaire Balbus que la raison est perverse, endosse le rôle d'un débauché pour lui déclamer des vers de théâtre et procède à une démonstration par l'inverse. « c'est en se dissimulant sous un masque peu flatteur que l'Académicien confie aux répliques de comédie le soin d'argumenter sa thèse ; on ne saurait mieux faire sentir le peu de valeur qu'il convient d'accorder à ces réparties, à ces juxtapositions d'emprunts à la littérature. » « La citation comique dans le *De natura deorum* de Cicéron », p. 296-7.

¹⁸⁸⁷ *Att.*, II, 9 ; t. I p. 231. *cynico consulari*. L.-A. Constans traduit par « hargneux » mais nous préférons garder le sens littéral.

De façon générale, ces procédés rejoignent celui de la périphrase, qui consiste à dire la réalité autrement dans une expression plus longue qu'à l'ordinaire. On peut¹⁸⁸⁸ ainsi relever différentes expressions pour désigner César dans les lettres qui précèdent le *Pro Marcello*¹⁸⁸⁹. Cicéron l'appelle « celui entre les mains duquel se trouve tout le pouvoir¹⁸⁹⁰ » et utilise une expression quasi-semblable dans les lettres à Marcellus : « celui aux mains duquel est le pouvoir¹⁸⁹¹ ». Les périphrases tournent donc autour de l'idée de pouvoir, (*potestas*), sous différentes formes : « celui au pouvoir duquel nous sommes¹⁸⁹² » ; « celui qui détient tout¹⁸⁹³ ». Enfin, « la toute-puissance est définie en trois mots¹⁸⁹⁴ » : « celui qui a le plus grand pouvoir¹⁸⁹⁵ ».

Ces périphrases qui évitent de désigner César servent aussi à évoquer des faits sans leur donner de nom, un nom qui serait sans doute bien douloureux pour notre auteur et mal venu à l'époque. Il dilate donc le temps de l'écriture comme celui de la lecture, pour éviter de pointer un constat pénible. Ainsi Cicéron écrit-il à Marcellus : « en effet, tout est remis à un seul homme¹⁸⁹⁶ », définition même de la monarchie. On comprend dès lors qu'il emploie le terme de roi (*rex*) pour le désigner. C'est ce qu'il fait dans une lettre à Lucius Papirius Paëtus¹⁸⁹⁷, datant du 20 août 46 à peu près, mais au pluriel, sans doute pour rester discret¹⁸⁹⁸ : « alors que les rois sont si sobres¹⁸⁹⁹ ». Cette remarque apparemment anodine a son poids, que M. Rambaud commente : « Etant donné la sobriété connue de César et son indifférence au goût des mets, l'allusion est transparente. » Une lettre à Atticus sera moins indirecte : Cicéron écrit que leur neveu commun Quintus se déchaîne contre son père et lui-même et que cette conduite serait inquiétante « si je ne voyais que le roi sait que je n'ai aucune audace¹⁹⁰⁰ ». Ces masques lourds de sens expliquent déjà les Ides de mars.

¹⁸⁸⁸ Nous reprenons ici largement une étude menée par M. Rambaud, le « *Pro Marcello* et l'insinuation politique », p. 53.

¹⁸⁸⁹ César est alors consul pour cinq ans depuis les comices de 47.

¹⁸⁹⁰ Dans une lettre à L. Papirius Pétus ; *Fam.*, 9, 16, 3, t. VII p. 44. *ille quem penes est omnis potestas*

¹⁸⁹¹ *Fam.*, 4, 7, 3 ; t. VII p. 111. *ei penes quem est potestas.*

¹⁸⁹² *Fam.*, 6, 5, 3 ; t. VII p. 106. *hic cuius in potestate sumus.*

¹⁸⁹³ *Fam.*, 4, 8, 2 ; t. VII p. 96-97. *is qui omnia tenet.*

¹⁸⁹⁴ Propos de M. Rambaud, « *Pro Marcello* et l'insinuation politique », p. 53.

¹⁸⁹⁵ *qui plurimum potest* (à Nigidius Figulus, *Fam.*, IV, 13, 5, t. VII p. 101 ; à Trébanius, *Fam.*, VI, 10, 5, t. VII p. 107)

¹⁸⁹⁶ *Fam.*, IV, 9, 2 ; t. VII p. 115. *omnia enim delata ad unum sunt.*

¹⁸⁹⁷ *Fam.*, IX, 19, 1 ; t. VII p. 98.

¹⁸⁹⁸ Cicéron, avec la même prudence, emploie également l'adjectif « royal » (*regius*). *Fam.*, VI, 19 ; t. VIII p. 234, *De curatione aliqua munerum regionum cum Oppio locutus sum*, « Au sujet de quelque office dans les charges royales, j'ai discuté avec Oppius ». Il parle également à Atticus (*Att.*, XII, 12 ; t. VIII p. 49) des conditions royales, (*regi condicio*), exigées par Balbus.

¹⁸⁹⁹ *Fam.*, IX, 19 ; t. VII p. 98. *cum reges tam sint continentes*

¹⁹⁰⁰ *Att.*, XIII, 37, 2 ; t. VIII p. 227. *nisi uiderem scire regem me animi nihil habere*

La plaisanterie ne serait donc pas uniquement un ornement léger ; nous y reviendrons. Elle participe d'une « stratégie du détour » qui sert néanmoins un but implicite. Après avoir vu le détour par le destinataire, puis par le recul temporel, il faut ajouter une forme de « digression par sens voilé » qui entre également dans un système de décalage. Ces remarques apparemment éloignées de la philosophie en sont pourtant fort proches si l'on se remémore par exemple la position de Socrate : selon lui en effet, il faut être sérieux en plaisantant et plaisanter en étant sérieux. Nous avons chez le philosophe grec, comme chez notre auteur, une philosophie favorable à des moments de détente plaisante et à un renouvellement du point de vue, loin des préjugés ou des intellectuels rigides.

L'espace de la lettre, en marge de l'univers quotidien, n'ouvre-t-il pas une possibilité de liberté et de créativité linguistique exceptionnelle ? La verve de notre auteur y trouve un terrain de déploiement privilégié et Cicéron aime à laisser libre cours à son imagination et sa fantaisie. C'est un temps d'innovation, qui tranche sur le reste des jours. La nouveauté intervient dans le point de vue et le style. Ainsi, Cicéron forge volontiers des jeux de mots.

Faisant honneur au goût romain pour les sauces et les plaisanteries¹⁹⁰¹, Cicéron ne dédaigne pas la saveur d'un *ius* à la Hatérius ou à l'Hirtius¹⁹⁰², surtout lorsqu'elle est rehaussée d'un trait d'humour : en effet, Cicéron joue ici sur le double sens¹⁹⁰³ de *ius* : « la sauce » et « le droit ». Or il évoque précisément un éminent juriste dans cette lettre¹⁹⁰⁴.

On note également, de façon plus mystérieuse et originale, le qualificatif *Ligurino*¹⁹⁰⁵, formé sur le nom propre Ligur. Cicéron rappelle le souci qu'Atticus a de le voir « satisfaire à la critique ligure ». Il s'agit sûrement d'une allusion à P. Aélius Ligur, qui avait pris parti contre lui lors de son exil, et d'un jeu de mots sur les Ligures, population rude et peu civile¹⁹⁰⁶.

¹⁹⁰¹R. Poncelet montre la tendance naturelle du latin à recourir aux images. *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p. 135.

¹⁹⁰²Pour l'importance des sauces dans la cuisine romaine, voir « The apician sauce, *ius apicianum* », de J. Solomon, dans *Food in Antiquity*, chapitre 9, p. 115-131. Dans les premières lignes de cet article, J. Solomon rappelle que sur les 500 recettes laissées par Apicius, 400 incluent une sauce, et sur ces 400, la moitié ne décrivent que la préparation de la sauce.

¹⁹⁰³ Il n'est certes pas le premier à le faire. Voir *Verr.*, II, 1, 121 : *ius Verrinum*.

¹⁹⁰⁴ *Fam.*, IX, 18 ; t. VII p. 52. « Toi, là où tu es, tu te délectes d'une sauce à la Hatérius, moi, ici de celle, [juridique], d'Hatius ». *Tu istic te Hateriano iure delectas, ego me hic Hirtiano*.

¹⁹⁰⁵*Att.*, V, 20 ; t. IV p. 81.

¹⁹⁰⁶*Pro Sestio*, 68 et 94 ; *Pro domo*, 49, comme le notent L.-A. Constans et J. Bayet dans leur édition des Belles Lettres.

C'est pourquoi le lecteur oublie un instant la lourde réalité présente grâce à l'humour et il est obligé de voir la réalité autrement tandis que Cicéron démultiplie les facettes du langage et du réel et augmente le temps d'analyse nécessaire à leur compréhension. Dans cette stratégie, la distance temporelle peut être encore plus marquée, soit vers le nouveau et les néologismes, soit vers l'ancien, et notamment par l'emploi du grec. Cicéron ne se contente plus alors de marquer un décalage de pensée, il recourt également à des effets de « chocs temporels » pour marquer sa distance par rapport au présent et sa présentation courante. C'est un terrain neuf où de la vivacité de son esprit peut germer ce qu'il veut.

Dans la liberté de style et d'humeur qui caractérise l'écriture épistolaire, Cicéron sort volontiers du latin rigoureux qui le caractérise pourtant, afin de laisser libre cours à sa fantaisie. Ainsi, il crée **shstiwdesteron** sur Sestius¹⁹⁰⁷, comparatif par lequel Sestius reçoit l'hommage d'être pris comme référent dans un soi-disant adjectif « sestien ». Il dit en effet d'un document rédigé par Sestius « aussi bien n'ai-je jamais rien vu de plus *sestien* ». On découvre dans la correspondance *piscinarius*¹⁹⁰⁸, forgé sur *piscina*, pour désigner avec mépris les « hommes de viviers¹⁹⁰⁹ ».

C'est en s'inspirant du nom d'Appius Claudius que Cicéron a forgé le plus de noms nouveaux et fait preuve de la plus grande audace. Dans une lettre plutôt sèche adressée¹⁹¹⁰ à ce dernier, il répond à deux plaintes que celui-ci a formulées, ce qui donne lieu à deux néologismes. Appius, son prédécesseur en Cilicie, lui a tout d'abord envoyé des ambassadeurs du bourg d'Appia, qui voulaient effectuer des constructions auxquelles Cicéron se serait opposé. Ceux-ci se voient donc qualifiés de « légats appiens¹⁹¹¹ » ou « légats d'Appia » (*legati Appiani*) suivant un jeu sur leur origine locale et sur leur appui personnel. En deuxième lieu, Cicéron répond à l'accusation de ne pas avoir été au devant d'Appius, comme l'exigeait la coutume pour une bonne passation de pouvoir. Or l'épistolier affirme avoir cherché à rejoindre Appius, qui, lui, ne lui indiquait guère son itinéraire, et s'indigne qu'on lui rapporte le propos suivant : « Comment donc ? Appius est allé au devant de Lentulus, Lentulus,

¹⁹⁰⁷ *nihil unquam legi scriptum shstiwdesteron. Att., VII,17 ; t. V p. 122. Pourquoi pas en latin Sestius ? Nous ne pensons pas qu'il faille voir ici un enjeu temporel du grec, mais seulement sa teinte ludique.*

¹⁹⁰⁸ *Att., I, 19, 6 ; t. I p. 166, Att., I, 20, 3 ; t. I p. 171.*

¹⁹⁰⁹ Pour une synthèse sur la situation sociale des pêcheurs en général et de la consommation de poisson dans le monde romain, voir « Eating fish, the paradoxes of seafood », dans *Food in Antiquity*, chapitre 10, p. 132-149 et en particulier p. 136, où apparaissent à la fois le mépris dans lequel les pêcheurs étaient tenus, et le luxe que reflétait la consommation de certains poissons, et p. 140-141 pour la naissance et l'entretien de viviers.

¹⁹¹⁰ *Fam., III, 7 ; t. IV p. 123-126.*

¹⁹¹¹ *Ibid., p. 123.*

d'Amplius¹⁹¹², mais Cicéron n'a pas voulu faire de même pour Appius¹⁹¹³ ? » Cicéron incite alors son destinataire à ne pas se gonfler de suffisance à la pensée de ses origines et de ne pas ériger en absolu « l'*Appietas* », néologisme qui caractériserait la grandeur et la suffisance de cette famille : « Je t'en prie, est-ce que toi aussi, homme plein de la plus haute sagesse et d'un large savoir, doté d'une vaste expérience du monde et, je l'ajoute, de savoir-vivre, qui est une vertu, comme les Stoïciens le pensent à très juste titre, tu estimes que ces inepties ou qu'aucune Appiété¹⁹¹⁴ ou Lentulité ait plus de valeur à mes yeux que les distinctions du mérite¹⁹¹⁵ ? »

Cicéron, notamment par ces néologismes, présente sur un mode plaisant des objections quelque peu difficiles à entendre chez un interlocuteur issu d'une des plus grandes familles¹⁹¹⁶ romaines de la part d'un *homo nouus*. N'oublions cependant pas que jouer avec un nom, c'est aussi exercer un pouvoir sur lui. E. Tsisibakou-Vasalos¹⁹¹⁷ rappelle à cet égard le lien qui existe entre un nom et une réalité tandis que G. Nagy¹⁹¹⁸ affirme que le retour sur le nom et sa structure l'apprivoise.

Par sa créativité, notre auteur parvient donc à donner une nouvelle vision de la société, voire à ébranler des décennies d'héritage familial. La correspondance se fait alors terrain fertile de renouveau.

¹⁹¹² L.-A. Constans et J. Bayet notent que ce fait est justifié, bien que T. Amplius ait été proconsul d'Asie en 57 car les trois « diocèses » de Cibyra, Apamée et Sunnade furent en 56 détachées de cette province et rattachées à la Cilicie, dont Lentulus devenait à cette date proconsul. Ils renvoient à Klebs, dans PW. Realencycl., I (1894), 1978 s.

¹⁹¹³ *Fam.*, III, 7 ; t. IV p. 125. *Quidni ? Appius Lentulo, Lentulus Ampio processit obuiam, Cicero Appio noluit ?*

¹⁹¹⁴ Il faut sans doute voir ici une résonance avec « impiété », *impietas*.

¹⁹¹⁵ *Ibid.*, p. 125. *Quaeso, etiamne tu has ineptias, homo mea sententia summa prudentia, multa etiam doctrina, plurimo rerum usu, addo urbanitatem, quae est uirtus, ut Stoïci rectissime putant, ullam Appietatem aut Lentulitatem ualere apud me plus quam ornamenta uirtutis existimas ?*

¹⁹¹⁶ S. Agache rappelle qu'Appius Claudius Pulcher était un personnage politique considérable. « Appius Claudius était l'héritier de cette *gens*, aristocratique entre toutes, et dont le destin avait été étroitement lié à l'histoire politique, mais aussi religieuse de Rome. » Il occupe une place majeure dans le Livre III du *De Agricultura* de Varron, qui, comme lui sera Pompéien. Notons que Varron utilisera, lui, le nom d'Appius pour traiter des abeilles. Cet auteur raconte notamment dans ce livre comment, jeune et pauvre, Appius était devenu chef de sa famille, qui comprenait les sœurs Clodia, qui défrayèrent la chronique mondaine, et l'incontrôlable Clodius.

Varron fait de lui l'augure par excellence, qui défendit dans sa pratique et ses écrits une conception de l'augurat. Appius dédia même des livres augurales à Cicéron, comme cela apparaît dans le *De Legibus* II, 32. Lorsqu'il reçut le premier de ce livres, Cicéron venait d'être coopté augure à la place du jeune Crassus (cf. *Fam.* III, 4, 1 ; III, 9, 3 ; III, 11, 4). Cicéron convint de ses qualités d'augure. (*De Div.*, I, 105). S. Agache : « Construction dramatique et humour dans le Traité d'agriculture de Varron », *Le rire des Anciens*, p. 226-8.

¹⁹¹⁷ Nous nous appuyons ici sur le point de vue qu'elle a développé lors de son intervention au centre de philologie de Lille III en janvier 2000.

¹⁹¹⁸ *The Best of the Achaeans*.

Signe de l'extrême liberté et variété de ce terrain littéraire, à la créativité qui vaut pour le futur répond un retour vers le passé, mais avec un effet de coloration différent. L'usage de certains mots grecs crée un décalage dans la temporalité envisagée et dans le point de vue adopté. Cicéron avoue à plusieurs reprises son attachement à la culture grecque dans la correspondance¹⁹¹⁹, même s'il fut plus discret et tint des propos contradictoires sur ce point dans sa vie publique. La simple graphie les détache du texte, et la civilisation à laquelle ils font référence sert alors de « double-fond » à la lecture. Encore une fois, ils invitent le lecteur à s'attarder sur eux : le regard bute sur un alphabet nouveau, s'interroge sur le sens de cette irruption, sur son inspiration littéraire, philosophique ou historique... Ce procédé n'est pas une invention de notre auteur ; à son époque, la littérature grecque, bien plus riche et fournie que celle de Rome, est la référence de toutes les personnes cultivées¹⁹²⁰. L'originalité de notre auteur tient toutefois à l'aisance et la fluidité avec laquelle il introduit le grec dans ses phrases latines (même sur des sujets triviaux du quotidien) et avec laquelle il place une autre civilisation à l'arrière-plan de sa pensée. La première question qui se pose est de savoir à quel passé de la Grèce Cicéron fait allusion.

Cicéron, dans sa correspondance, n'hésite pas à se référer à l'étymologie et à revenir aux racines linguistiques. Les mots d'origine grecque permettent aisément un jeu sur le substantif dont ils sont une translittération retravaillée. En revenant à leur sens premier, l'épistolier rappelle le souvenir de la Grèce et d'une littérature antérieure à celle de Rome. Il évoque par exemple l'« eutrapélie » (**eu)trapel ia**) d'Eutrapelus, jeu de mot sur « l'enjouement » de ce destinataire. Ainsi, il commence sa lettre¹⁹²¹ à ce destinataire par une évocation de son **eu)trapel ia** propre. Il commente également la **fil otimia** de Philotime¹⁹²², conduite digne de cet homme, intendant de Térentia que Cicéron finira par honnir, ce qui explique qu'il joue sur le sens en mauvaise part de « recherche des honneurs,

¹⁹¹⁹ Voir *Att.*, I, 15, 1 ; t. I p. 137 : « puisque plus que tout autre nous sommes philhellènes et sommes tenus pour tels », *quoniam (...) et praeter ceteros fil el l hnej et sumus et habemur* et *Q. Fr.*, I, 1, 28 ; t. I p. 212 : « En effet, je ne rougirai pas désormais de dire que nous avons atteint les buts que nous avons poursuivis grâce aux études et aux techniques léguées par les oeuvres et les enseignements de la Grèce. » *Non enim me hoc iam dicere pudebit (...) nos ea quae consecuti sumus iis studiis et artibus esse adeptos quae sint nobis Graeciae monumentis disciplinisque tradita.*

¹⁹²⁰ Voir entre autres H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*. Plutarque nous rapporte par exemple que Brutus, après Pharsale et avant de mourir, cita deux vers de la *Médée* d'Euripide (Plutarque, *Vies des hommes célèbres*, Brutus, LXIII).

¹⁹²¹ *Fam.*, VII, 32 ; t. IV p. 121.

¹⁹²² *Att.*, VII, 1 ; t. V p. 32.

jalousie, outrecuidance ». En faisant ces rapprochements, Cicéron donne une profondeur temporelle et philosophique – tout en demeurant ludique – à sa missive.

De façon générale, l'usage du grec renvoie à une histoire et une littérature plus anciennes et donne une profondeur au texte. En plus du décalage temporel, ces variations, loin d'être anodines, révèlent des « glissements » aussi spontanés que profonds dans les référents ou l'imaginaire cicéronien. Parfois, par un simple mot, toute la brillante civilisation grecque de jadis apparaît et ponctue la pensée du rédacteur, la projetant plusieurs siècles en arrière, dans l'épopée ou à l'époque de Platon. Il est probable que la formation que reçut notre auteur, son séjour à Athènes dans sa jeunesse et la nostalgie qu'il a de ses études forme un deuxième arrière-plan temporel. Le grec à lui seul introduit un double décalage. L'expression par exemple est poignante dans l'appellation **teraj**, « monstre » qu'utilise Cicéron¹⁹²³ pour désigner César. Elle apparaît en effet dans *Cratyle*¹⁹²⁴ pour parler des anomalies dans la filiation : « il est normal que le petit d'un cheval soit appelé cheval sauf en cas de monstruosité » et surtout quand Platon écrit que « chaque race donne naissance à un rejeton semblable ; d'un roi naîtra un roi, d'un homme bon un homme bon, d'un bel homme un bel homme », même si l'on voit quelques exemples contraires. César ne serait-il pas cet enfant dégénéré, prétendant à la royauté sans être roi ? Ou est-ce une forme de dépréciation de la part d'un *homo novus* qui souhaite nier la supériorité de naissance ou jaloux de l'illustre *gens Julia* ? En tout cas on ne voit pas pourquoi Cicéron n'aurait pas écrit *monstrum* s'il n'avait cherché dans le grec un décalage graphique, historique et mythique avec la réalité de ce personnage romain.

Car c'est souvent dans les réalités les plus hautes et nobles de la Grèce que Cicéron puise son inspiration. Annonce-t-il ses menées militaires dans sa province ? Elles sont qualifiées¹⁹²⁵ d'« exploit » (**I ampra**). Et Cicéron d'avouer avec franchise : « *j'en suis gonflé d'orgueil*¹⁹²⁶ ». Cette terminologie le rapproche évidemment des héros grecs épiques et de la civilisation grecque dans ses aspects les plus culturels et intellectuels¹⁹²⁷.

Quel usage est fait des réminiscences grecques ? Elles servent tout d'abord souvent un décalage burlesque. En passant par le détour d'une littérature et d'une civilisation, Cicéron peut présenter de façon plaisante un fait. La référence littéraire, en gonflant de façon

¹⁹²³ *Att.*, VIII, 9b ; t. V p. 185.

¹⁹²⁴ Les deux passages cités sont respectivement 393 b et 394 a.

¹⁹²⁵ *Att.*, V, 20 ; t. IV p. 82.

¹⁹²⁶ *Ibid.*, p. 82. **Pefusiwmai**

¹⁹²⁷ *De Diu.* II, 97. Homère est un auteur sans égal pour notre auteur.

burlesque une réalité triviale, peut désamorcer la peur que celle-ci suscite grâce à un recul temporel et, partant de là, psychologique.

Ainsi, il dit¹⁹²⁸ en latin craindre les reproches de Pompée s'il n'accepte de servir d'intermédiaire et reprend en grec en citant Homère¹⁹²⁹ qu'il appréhende « qu'il ne darde sur lui « de l'horrible¹⁹³⁰ Gorgo les traits épouvantables » ; ce rappel du **Gorgw\ bi epein** des Grecs et de l'imaginaire mythique fait allusion au visage notoirement sinistre de Pompée. En assimilant ce dernier à la Gorgone et en forçant le trait, Cicéron dépasse la mesure, rit et fait rire, balayant par là une partie des appréhensions qu'il pouvait avoir¹⁹³¹.

Un humour quasi burlesque se dégage de cet écart entre la physionomie réelle de Pompée et sa désignation. La plaisanterie participe d'une bonne médiété, qui fait passer en douceur ce qu'un discours sérieux ne saurait dire. Elle dégage donc de l'affrontement direct et donne de la distance par rapport aux faits. C'est exactement la fonction du rire qu'analyse et préconise Cicéron dans le *De Oratore* : « surtout, il adoucit et relâche tristesse et sévérité, et dissout par la plaisanterie et par le rire des motifs d'hostilité qu'il serait difficile d'amenuiser par l'argumentation (...) Ni la méchanceté insigne et jointe au crime, ni l'extrême misère ne se prêtent au rire. Les fripons réclament des blessures plus fortes que celles du rire ; l'on ne doit point se jouer des malheureux, à moins, par hasard, qu'ils ne se vantent ; surtout, il faut accorder beaucoup à l'attachement mutuel des hommes afin d'éviter des paroles imprudentes contre ceux qui sont aimés¹⁹³². » Selon Cicéron, ce procédé donne force et popularité à l'orateur.

Dans sa correspondance, il puise dans toute la palette littéraire qu'offrent les mots grecs. Les références philosophiques permettent en effet de savoureux contrastes avec des réalités triviales et contemporaines, comme dans la lettre où Cicéron félicite Atticus : « Hé toi ! Tu as *vaillamment* extorqué à César cinquante talents attiques¹⁹³³ par l'intermédiaire d'Hérode¹⁹³⁴ ». dans ce « vaillamment », Cicéron utilise la famille lexicale que l'on trouve sous

¹⁹²⁸ *Att.*, IX,7 ; t. V p. 260.

¹⁹²⁹ *Od.*, XI,633.

¹⁹³⁰ **Mh/moi gorgeihn kefal hh deinoie pel wrou...**

¹⁹³¹ Une synthèse de plaisir et de douleur s'opère donc dans le rire, reflet d'une littérature épistolaire polymorphe. D. Arnould le signale chez Socrate : « De fait, le rire est une douleur de l'âme, car il traduit une sorte de **fqo\hoj**, et le **fqo\hoj** est une **l uph**. Socrate conclut dans le *Philèbe* (50a) : « Quand donc, à ce que dit le raisonnement, nous rions des ridicules de nos amis, et que nous mêlons le plaisir à l'envie, nous mêlons le plaisir au chagrin. Nous avons reconnu, en effet, que l'envie est un chagrin de l'âme, tandis que le rire est un plaisir, et qu'il se produisent ensemble à ce moment là », « Le ridicule dans la littérature archaïque et classique », *Le rire des Anciens*, p. 19.

¹⁹³² *De Oratore*, II, 58, 236.

¹⁹³³ N'y aurait-il pas ici aussi un jeu de mot sur le nom d'Atticus ?

¹⁹³⁴ *Att.*, VI, 1, 24 ; t. IV p. 153. *Et heus te! Gennaiw\j a Caesare per Herodem talenta Attica L exorsistis.*

la forme adjectivale fréquemment associée à **kal oh**¹⁹³⁵ dans **gennaioh kai\ kal oh**, « action généreuse » par exemple dans le contexte philosophique platonicien¹⁹³⁶ ; de cet écart entre le compliment élevé et la réalité de l'action opérée par Atticus naît l'humour, ici hautement burlesque.

Que le référent ait une origine épique ou philosophique, l'important tient au fait qu'il soit élevé afin que le contraste soit fort. Cet effet repose évidemment sur une connaissance profonde de cette langue, partagée avec le destinataire. Sur ce terrain commun, l'épistolier et le lecteur se retrouvent volontiers, en marge de sujets sérieux et du temps de la réalité présente.

Vis-à-vis du destinataire, le décalage permet tout d'abord une connivence, naturelle ou recherchée. Sur l'ensemble des lettres envoyées à Appius Claudius, prédécesseur de Cicéron en Cilicie, on remarque que les missives plus officielles sont en latin exclusivement, tandis que celles où Cicéron cherche à mettre en valeur ses liens personnels avec Appius comportent du grec. Ainsi dans une lettre à Appius Claudius¹⁹³⁷ cherche-t-il plaisamment à le faire rire¹⁹³⁸ en le grondant en fin de lettre :

« Si d'ailleurs tu te proposes d'avoir l'air d'être moins tenu envers mes intérêts pendant mon absence que je ne me suis mis en peine des tiens, de ce soin, je te tiens quitte:

*'Auprès de moi j'en aurai d'autres
qui sauront m'honorer;
et plus que tous le prudent Zeus.'*

Mais si de nature tu es *chicaneur*, tu ne m'amèneras pas pour cela à te vouloir moins de bien¹⁹³⁹. » Cet usage ludique du grec s'épanouit particulièrement bien dans le cadre de la correspondance. Celle-ci favorise en effet la détente et la spontanéité en marge de la rigueur à laquelle notre auteur était tenu en public. Nous retrouvons ici un reflet la liberté que devait avoir Cicéron dans ses conversations avec ses proches.

¹⁹³⁵ Ce champ sémantique est aussi utilisé par Cicéron lui-même dans sa correspondance. Voir *Att.*, VII, 11 ; t. V p. 99.

¹⁹³⁶ Voir *Gorgias*, 485 d.

¹⁹³⁷ *Fam.*, III, 7 ; t. IV p. 126.

¹⁹³⁸ La tentative est d'autant plus volontaire que leurs relations étaient alors tendues, Cicéron succédant à Appius Claudius en Cilicie, cherchant en vain à rencontrer ce dernier, et trouvant la province désorganisée et maltraitée.

¹⁹³⁹ *Fam.*, III, 7 ; t. IV p. 126. *Tu autem si id agis ut minus mea causa, dum ego apsim, debere uidearis quam ego tua laborarim, libero te ista cura : παρ)εμοι/γε kai\α) I oi,*

Oi(ke/me timh̄sousi, mal ista de\mhtiēta Zeuj

Si autem natura es fil aitiaj, illus non perficies quo minus tua causa uelim.

La citation grecque est la réponse que fait Agamemnon à Achille dans l'*Illiade* (I, 174-175).

Par ailleurs, ce qui vaut pour autrui vaut a fortiori pour Cicéron. On constate que les points culminants de ses émotions sont souvent marqués par l'emploi du grec. Aussi l'usage de mots grecs et notamment les vers¹⁹⁴⁰ correspond-il à ces différents moments¹⁹⁴¹. De fait, A. Font pense qu'à l'image du tempérament de Cicéron, la langue grecque « est enfin un enjouement de l'esprit, c'est-à-dire un agrément d'une conversation charmante, tels que se manifestent l'esprit et la conversation de Cicéron¹⁹⁴². » Ainsi, une lettre triste sera plus souvent en latin, mais si le hasard l'amène à être transporté de joie et d'exulter, on peut voir aussitôt surgir ces mots grecs.

On peut même se demander si ceux-ci ne valent pas pour eux-mêmes, comme moyens de déplacement de la pensée vers des sphères intellectuelles et culturelles agréables, liées à la jeunesse studieuse de notre auteur. Le grec ressemble souvent chez Cicéron à ces vitraux, au travers desquels le héros proustien contemple l'extérieur, qui lui apparaît teinté par ces morceaux de verre. Ainsi, les lettres de Cicéron témoignent d'une saisie du monde complètement imprégnée par la littérature grecque. Par exemple, il pense aux premiers vers de la *Palinodie* de Stésichore en l'honneur d'Hélène de Sparte « Le discours n'est pas vrai, je pense, celui que l'on tient au sujet des pontons¹⁹⁴³ » dit-il en déplorant son manque d'informations à propos des pontons que faisait construire César, disait-on, pour empêcher Pompée de quitter Brindes.

La stylistique une fois encore paraît révélatrice d'un mode de vie. Dans sa correspondance, Cicéron fait une pause et prend du recul par rapport aux événements extérieurs. Humour, jeux de mots, grec, ces touches différentes participent d'un même esprit de détente.

Peut-on en conclure que la philosophie de Cicéron est badine et légère ? Plus que jamais, la limite entre bon sens et philosophie semble ténue. Il nous paraît important, au terme de cette étude stylistique, d'affirmer la profonde différence qui sépare les jeux linguistiques auxquels s'adonne Cicéron dans sa correspondance et la création rigoureuse d'un vocabulaire latin de philosophie auquel il se livra. Dans le premier cas, cette activité ludique, prise au sein d'un ensemble sérieux (comme une journée d'étude), participe d'une sagesse d'ensemble,

¹⁹⁴⁰Il existe aussi un usage technique du grec, surtout philosophique.

¹⁹⁴¹Voir A. Haury, *L'ironie et l'humour chez Cicéron*.

¹⁹⁴²*demum est animi lascivia, id est festivi sermonis lepor, quales persaepe exstabant M.Tullii animus et sermo. De Cicerone graeca verba usurpante*, p. 23.

¹⁹⁴³*Att.*, IX, 13a ; t. V p. 284. **Ouk est)e)tumoj l o)oj**, *ut opinor, ille de ratibus*.

dans le second cas, le travail en lui-même est philosophique¹⁹⁴⁴. Ces amusements ne signifient donc pas que Cicéron souscrive à la position épicurienne, qui « prétendait ne pas avoir besoin de constituer un langage propre, estimant que le point de départ de celle-ci devait être le langage conventionnel¹⁹⁴⁵. »

Une question se pose alors légitimement : le rire de Cicéron est-il philosophique ? Fait-il progresser sa pensée, la déguise-t-il ou est-il gratuit ? Revenons à la définition qu'Aristote donne de la comédie : imitation de ce qui est honteux (**μῖμῆσις τῶν αἰσχρῶν**)¹⁹⁴⁶. La difformité physique est ridicule (**γέλῳιον**) en ce qu'elle relève d'un acte manqué de la nature ou de l'art (**ἀμαρτέμα**). Aristote ajoute une condition¹⁹⁴⁷ : pour être comique, cette difformité ne doit pas être signe d'une douleur ou d'une maladie. Le comique se différencie donc du mauvais esprit et n'est pas destructeur. Il est donc a priori compatible avec une approche « sérieuse » et droite. Le point de vue de Platon dans *La République*¹⁹⁴⁸ prolonge cette perspective : « Vain, celui qui trouve ridicule autre chose que le mal. Et celui qui entreprend de faire rire, en considérant comme ridicule autre chose que le spectacle du manque de bon sens et du mal, s'attache à un but tout autre que le bien. » Le rôle du sage platonicien devient alors de rire de l'ignorance doublée de prétention à la science¹⁹⁴⁹, démarche socratique que rappelle à chaque instant le ridicule des tournures figées. Notre auteur adopte-t-il la même attitude ?

La question de l'aspect philosophique du rire de Cicéron se pose légitimement d'après la correspondance même, car de l'avis de l'épistolier, plaisanter apparaît comme incompatible avec une réflexion sérieuse dans une même lettre.

Si l'on en croit Cicéron, il existerait plusieurs types de lettre, dont les styles seraient cloisonnés. En effet, il lui arrive, au moment où il écrit, de commenter son travail d'épistolier. Il définit une sorte de typologie épistolaire. Ainsi, vers le milieu de 53, Cicéron écrit à Curion une lettre que nous choisissons de présenter dans son ensemble, tant son contenu et sa forme révèlent l'art épistolaire de leur auteur. Tandis que l'anarchie règne à Rome et que les interrois

¹⁹⁴⁴ Voir C. Lévy, « Cicéron créateur du vocabulaire latin de la connaissance : essai de synthèse ».

¹⁹⁴⁵ *Ibid.*, p. 94-95. L'auteur renvoie à Diogène Laërce, X, 72 et à la *Lettre à Hérodote* d'Epicure.

¹⁹⁴⁶ Dominique Arnould, « Le ridicule dans la littérature archaïque et classique », p. 15.

¹⁹⁴⁷ *Poétique*, V, 1449 a 34-37.

¹⁹⁴⁸ *La République*, V, 452d.

¹⁹⁴⁹ *De Legibus*, II, 670 b.

se succèdent, Cicéron se tourne vers le jeune espoir du parti sénatorial, Curion, en une lettre aussi soignée que générale :

« Que les types de lettres soient nombreux, tu ne l'ignores pas, mais entre tous le plus authentique est celui qui a valu l'invention du genre, à savoir d'informer les absents au cas où il y aurait quelque information qu'il nous importerait, ou leur importerait qu'ils apprennent. Une lettre de ce genre, tu ne l'attends certainement pas de moi ; car pour ce qui se passe chez toi, tu possèdes chez toi à la fois des correspondants et des messagers, par ailleurs, pour ce qui se passe chez moi, il n'est rien de vraiment nouveau. Restent deux types de lettres, qui me charment fort, l'un familier et plaisant, l'autre grave et sérieux.

Lequel des deux convient le moins à mon usage, je ne le vois pas. Plaisanter avec toi par lettre ? Je ne pense assurément pas qu'il y ait citoyen qui puisse rire par les temps qui courent. Ou te parler avec quelque sérieux ? Mais de quoi donc Cicéron pourrait parler avec sérieux à Curion si ce n'est de la république ? Or dans ce type de propos, mon cas est tel que je n'ose écrire ce que je pense, et en même temps que je ne voudrais pas écrire ce que je ne pense pas.

C'est pourquoi, puisqu'aucun thème d'écriture ne me reste, je recourrai à ma clause habituelle, et t'exhorterai à la recherche de la plus haute gloire. Tu possèdes en effet une sérieuse adversaire, dressée et prête à la lutte : une sorte d'attente incroyable à ton égard ; tu la vaincras bien facilement par un seul moyen, si tu décides ceci : les éloges dont la gloire t'a séduit, les procédés par lesquels l'on acquiert ces éloges, c'est à cela qu'il faut travailler. Sur cette opinion je t'écrirais davantage, si je n'avais la certitude que tu es suffisamment stimulé tout spontanément. Et quel que soit le but que j'ai atteint, je l'ai fait non pas pour enflammer ton zèle, mais pour te témoigner mon affection¹⁹⁵⁰. »

¹⁹⁵⁰ *Fam.*, II, 4 ; t. III p. 170-171. *Epistolarum genera multa esse non ignoras, sed unum illud certissimum, cuius causa inuenta res ipsa est, ut certiores faceremus absentis, si quid esset quod eos scire aut nostra aut ipsorum interesset. Huius generis litteris litteras a me profecto non expectas ; domesticarum enim tuarum rerum domesticos habes et scriptores et nuntios, in meis autem rebus nihil est sane noui. Reliqua sunt epistolarum genera duo, quae me magnopere delectant, unum familiare et iocosum, alterum seuerum et graue. Utro me minus deceat uti, non intellego. Iocerne tecum per litteras ? Ciuem mehercule non puto esse, qui temporibus his ridere possit. An grauius aliquid scribam ? Quid est quod possit grauiter a Cicerone scribi ad Curionem nisi de re publica ? Atque in hoc genere haec mea causa est, ut neque ea quae sentio audeam, neque ea quae non sentio velim scribere.*

Quamobrem, quoniam mihi nullum scribendi argumentum relictum est, utar ea clausula quae soleo, teque ad studium summae laudis cohortabor. Est enim tibi grauis aduersaria constituta et parata incredibilis quaedam expectatio ; quam tu una re facillime uincas, si hoc statueris, quarum laudum gloriam adamaris, quibus artibus eas laudes comparantur, in iis esse laborandum. In hanc sententiam scribere plura, nisi te tua sponte satis incitatum esse confiderem ; et hoc, quicquid attigi, non feci inflammandi tui causa, sed testificandi amoris mei.

En somme, Cicéron distingue donc trois types de lettres suivant qu'elles visent : l'information¹⁹⁵¹, la connivence et la plaisanterie, ou le sérieux (d'une réflexion).

Le premier et le troisième buts se rejoignent pourtant dans leur intérêt commun pour la réalité et la situation présente. La lettre aurait donc deux pôles, l'un sérieux et rationnel, centré sur l'action, l'autre, badin et ludique, centré sur l'affection¹⁹⁵². Cicéron constate ici que toutes ces possibilités lui sont soustraites, et que son texte tourne vite court, aboutissant à quelques topoï sur la gloire. Ce qui importe ici est l'incompatibilité radicale que Cicéron pose entre ces secteurs.

La réticence de Cicéron à conjuguer officiellement plaisant et sérieux peut s'expliquer si l'on songe à la réception que reçurent ses bons mots. Comme Socrate avant lui, il fut parfois considéré comme un plaisantin, ce qui ne l'empêcha guère de continuer à faire de l'esprit et à rompre avec son sérieux coutumier. Comme le rappelle C. Auvray-Assayas, « Zénon, utilisant un mot latin, disait assurément que Socrate lui-même, le père de la philosophie, était un bouffon attique¹⁹⁵³. ». Selon elle toutefois, Cicéron récupère avec enthousiasme cet aspect de rebelle, quitte à enfreindre les consignes mêmes de pondération (*gravitas*) qu'il avait pu donner dans ses ouvrages théoriques¹⁹⁵⁴.

Dans la lettre très travaillée qui vient d'être citée, on peut penser qu'il fait amende honorable pour conserver l'estime de son destinataire et de ceux qui liraient peut-être après lui cette missive. En effet, en assumant pleinement le rire, Cicéron rompt avec le genre élevé et la raison, et s'attire la réprobation de gens sérieux. C'est ce qui ressort de l'étude menée par

¹⁹⁵¹ Il importe de noter qu'E. Benveniste définit également la transmission d'information comme une des finalités de l'échange mais y ajoute celle de solliciter des informations ; cependant, la dernière catégorie de but qu'il définit diffère de celle qu'identifie Cicéron : il s'agit de l'ordre et non de la plaisanterie, qui, de fait, est plus une modalité de communication. « On reconnaît partout qu'il y a des propositions assertives, des propositions interrogatives, des propositions impératives » (...) Or ces trois modalités ne font que refléter les trois comportements fondamentaux de l'homme parlant et agissant sur son interlocuteur : il veut lui transmettre un élément de connaissance, ou obtenir de lui une information, ou lui intimer un ordre. Ce sont les trois fonctions interhumaines du discours qui s'impriment dans les trois modalités de l'unité de phrase, chacune correspondant à une attitude du locuteur », « Les niveaux de l'analyse linguistique », = *P.L.G.* 1, 10 p. 119-131, p. 130.

¹⁹⁵² On remarque à ce propos que la présente missive de Cicéron se clôt par le mot *amor*.

¹⁹⁵³ *Nat. deor.* 1, 93 : *Zeno quidem (...) Socratem ipsum, parentem philosophiae, Latino uerbo utens scurram atticum fuisse dicebat.* C. Auvray-Assayas, « La citation comique dans le *De natura deorum* de Cicéron », *Le rire des Anciens*, p. 302.

¹⁹⁵⁴ *Ibid.* p. 303 : « A ces critiques, Cicéron répond d'une manière qui fait retentir le « rire » du bouffon dans l'ensemble de son traité. C'est dire qu'il prend au pied de la lettre la formule de Zénon (...) : les implorations désordonnées du personnage auquel Cicéron se compare ne sont pas sans évoquer les gesticulations du Socrate d'Aristophane (...). L'inversion de valeurs, cette forme d'inversion des signes propre au monde de la comédie, est très nette dans la seconde citation de Caecilius et nous renvoie au mépris du sens commun, disqualifié chez Socrate. (...) Cicéron prête ainsi à Cotta une imagination de poète, où la bouffonnerie joue son rôle, transgressant les recommandations du *De oratore*, qui imposent qu'on distingue la plaisanterie de la raillerie permanente du bouffon. »

F. Desbordes¹⁹⁵⁵ : dans l'*Orator*¹⁹⁵⁶, le rire est évoqué au titre du style simple (*genus tenue*) auquel il est censé convenir de préférence ; dans le *De Oratore*, quand Antoine a fini d'évoquer les passions, il passe la parole à Strabon, spécialiste du rire¹⁹⁵⁷, ce qui implique que l'examen du rire se trouve rattaché à l'aspect irrationnel de la persuasion¹⁹⁵⁸.

La plaisanterie fait sans doute ici figure de revanche sur l'impuissance où se trouve Cicéron. Elle est une forme de domination sur une situation qu'il réprouve et contre laquelle il ne peut rien. Ici encore, le verbe fait figure d'acte, à égalité avec les actions qui prennent place dans la réalité. La lettre n'est pas seulement un reflet du monde, elle est un autre monde à part entière. Aussi faut-il dépasser bien des préjugés, ceux du fond, et ceux de la forme.

Allons même plus loin. La plaisanterie ne sert-elle pas de refuge et de subterfuge à Cicéron lorsqu'il est douloureux pour sa sensibilité et sa conscience d'envisager la réalité présente avec sérieux ? Lorsque le présent est trop pénible, il semble employer une stratégie activiste, conformément à son habitude. Pourquoi dissocier le sérieux et l'humour ? Depuis Socrate¹⁹⁵⁹ et son précepte d'« être sérieux en plaisantant », il est acquis qu'ils peuvent être liés comme le recto et le verso d'une pièce¹⁹⁶⁰ et une anecdote rapportée par Cicéron lui-même dans la *Deuxième Philippique*¹⁹⁶¹ nous montre combien pour le peuple romain, la plaisanterie était possible jusque dans les larmes. De fait, de nombreuses lettres cicéroniennes allient les deux genres¹⁹⁶², et la plaisanterie vient pimenter d'un jour nouveau la réalité des

¹⁹⁵⁵ « La rhétorique et le rire chez Quintilien », *Le rire des Anciens*, p. 308.

¹⁹⁵⁶ *Orator*, 87-89.

¹⁹⁵⁷ *De Oratore*, 2, 216.

¹⁹⁵⁸ On comprend dès lors les réticences d'illustres personnages, que mentionne F. Desbordes : « (...) Quintilien est gêné par l'illustre précédent de Cicéron, dont on a conservé trop de recueils de trop de bons mots, Cicéron qui aimait trop à rire, et dont Caton pouvait dire sévèrement : 'Nous avons un consul... amusant' » F. Desbordes « La rhétorique et le rire chez Quintilien », *Le rire des Anciens*, p. 309

¹⁹⁵⁹ Cicéron le dit lui-même dans le *De Oratore*, 2, 270 « Suivant ceux qui connaissent l'Antiquité mieux que moi, ce fut Socrate, n'est-il pas vrai, qui l'emporta dans cet art de dissimuler sa pensée ; il y déployait plus d'agrément que personne. Ce genre est tout à fait de bon goût ; le piquant s'y joint à la gravité ; il convient également à la façon de parler des orateurs et à la conversation familière des gens du monde. » *sed uti ei ferunt qui melius haec norunt, Socratem opinor in hac ironia dissimulantiaque longe lepore et humanitate omnibus praestitisse. Genus est perelegans et cum grauitate salsum quomque oratoriis dictionibus tum urbanis sermonibus accommodatum.* Cette citation est reprise et analysée par C. Auvray-Assayas, « La citation comique dans le *De natura deorum* de Cicéron », p. 301.

¹⁹⁶⁰ Notons un aspect supplémentaire chez Cicéron, qui n'existait sans doute pas chez Socrate. Il ne s'agit pas seulement d'un divertissement, ou du moins celui-ci est propre à un lettré. P. Boyancé a souligné le degré de culture élevé de la correspondance, « Les méthodes de l'histoire littéraire. Cicéron et son oeuvre philosophique », *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 214.

¹⁹⁶¹ *Deuxième Philippique*, XXXVII, 93. Notre auteur rappelle qu'après la mort de César, qui détestait le roi Déjotarus, Antoine publia un décret, soi-disant au nom de César, favorable au roi. Et Cicéron d'ajouter : « lorsque le décret fut affiché, il n'y avait personne qui ait pu, au cœur de sa douleur, contenir son rire ».

¹⁹⁶² Le mélange des genres est donc utilisé sans idée préconçue par notre auteur. On pourrait sur ce point esquisser un rapprochement avec Aristophane.

faits. Ce trait n'est pas uniquement propre à Cicéron, mais caractérise également Grecs et Romains dans le domaine littéraire ou dans la vie courante¹⁹⁶³. Un goût immodéré pour la plaisanterie caractérisait toutefois notre auteur¹⁹⁶⁴ en particulier. Le rire ne servirait-il pas de couverture dans des situations difficiles ? Cela concorderait bien avec la philosophie optimiste que nous avons maintes fois mise à jour.

Nous avons vu¹⁹⁶⁵ précédemment Cicéron structurer un quotidien lourd de son impuissance et de ses désillusions en alternant études et détente. Les plaisirs des banquets ne seraient-ils pas des prétextes pour ménager du moins des pauses amicales dans son austère existence ? Cette hilarité paradoxale, vu les circonstances¹⁹⁶⁶ ne dupe pas Cicéron, comme il s'en ouvre à Cassius en décembre 46¹⁹⁶⁷ : « Ma lettre serait plus longue si en ce moment même elle ne m'était réclamée tandis que l'on part déjà vers toi, mais, plus longue aussi si j'avais quelque bavardage à tenir ; de fait, c'est à peine si nous pouvons être sérieux sans péril. 'Pouvons-nous donc', diras-tu, 'rire ?' Non, par Hercule, pas très facilement ; cependant, nous n'avons aucune autre véritable diversion à nos peines. 'Où donc' diras-tu 'est la philosophie ?' La tienne certes à la cuisine, la mienne me peine. C'est que j'ai honte d'être esclave. C'est

¹⁹⁶³ J. Jouanna (« Le sourire des Tragiques grecs », p. 162) confirme l'éclectisme des Anciens, en citant R. Aélion (Euripide, héritier d'Eschyle, Paris, 1983, tome 1, p.117) : « Nous ne devons pas laisser impressionner par le refus du 'mélange des genres' prôné par nos théoriciens du classicisme. Les Anciens, qui étaient habitués à voir un drame satyrique succéder aux tragédies, avaient moins de raisons d'être choqués et l'on pourrait trouver d'autres exemples dans leur théâtre. Ainsi dans les *Choéphores*, la scène de la nourrice n'introduit-elle pas un moment de détente souriante dans une situation puissamment tragique ? Il faut donc admettre qu'Euripide aussi a pu s'amuser un moment au cours d'une action tragique. ». S'appuyant sur M. Trédé-Boulmer et S. Saïd, J. Jouanna rappelle (*ibid.* p. 163) leur vision d'Euripide, et en particulier d'*Alceste* : « Ce théâtre résolument nouveau est riche de contradictions. Il juxtapose le réalisme et l'exotisme. Il unit le comique au pathétique. Il est le plus intellectuel, mais aussi le moins rationnel qui soit. » La part d'émotion et d'intimité des lettres leur vaudrait donc a fortiori d'être indépendantes de tout classement rigide et d'allier des registres et des sentiments fort différents. (*La littérature grecque d'Homère à Aristote*, Paris, 1990, p. 69 sq.).

¹⁹⁶⁴ Un passage de la *Deuxième Philippique* (XVI, 39-40) fait allusion à des jeux de mots que Cicéron aurait faits avant Pharsale, et qu'il ne nie pas, au contraire : *Ne de iocis quidem respondebo, quibus me in castris usum esse dixisti. Erant quidem illa castra plena curae ; uerum tamen homines, quamuis in turbidis rebus sint, tamen, si modo homines sunt, interdum animis relaxantur. Quod autem idem maestitiam meam reprehendit, idem iocum, magno argumento est me in utroque fuisse moderatum.* « Je ne répondrai pas même au sujet des jeux de mots, auxquels j'ai eu, comme tu l'affirmes, recours au camp. En effet, ce camp était rempli de tourment ; mais cependant les hommes, bien qu'ils soient souvent dans des situations troublées, s'ils sont des hommes, se détendent en esprit de temps à autre. Or comme c'est le même homme qui à la fois reproche ma tristesse et ma plaisanterie, c'est d'un grand poids pour prouver que je fus modéré dans l'un et l'autre. » Ce trait devint même une affaire d'honneur. La notoriété des bons mots de Cicéron l'obligea à censurer ce qu'on lui attribuait sans être de lui. Une injonction qu'il fait à Atticus de réagir contre tous les bons mots qu'on lui attribue force de façon plaisante les qualités rhétoriques de Cicéron (*Fam.*, VII, 32 ; t. IV p. 122).

¹⁹⁶⁵ Voir notre première partie.

¹⁹⁶⁶ On attendait alors le retour d'Afrique de César.

¹⁹⁶⁷ Cette lettre prend place à peu près au moment où il vante sa stratégies des « petits dîners » à Papirius Paétus. Voir notre première partie.

pourquoi je fais mine de ne pas faire attention, pour ne pas entendre les récriminations de Platon¹⁹⁶⁸. »

Nous avons ici un exemple de « faux rire ». Le terme de « diversion » (*aberratio*) est significatif : il s'agit bien pour Cicéron de s'éloigner, comme le montre le préfixe *ab-*, mais dans un but mal défini, ce dont témoigne le radical *errare*, qui suggère l'errance en même temps que l'erreur. C'est que la douleur que provoque en lui la philosophie est insupportable. On peut se demander qui d'autre que Platon participe à ce *conuicium*, littéralement « concert de voix ». Est-ce Socrate, dont Platon est le porte-parole ? Ou Cicéron lui-même ? ou d'autres philosophes grecs ? En tout cas, il s'agit pour notre auteur de reporter son attention ailleurs que là où il est, en faisant mine (sens particulier de *facere*¹⁹⁶⁹) de s'intéresser à autre chose qu'à la situation présente, et qu'à sa conscience même.

De façon plus large et formalisée, Cicéron l'a dit explicitement : une lettre est pour lui soit ancrée dans l'actualité, qu'elle cherche à donner une information nouvelle ou qu'elle analyse la situation présente, soit plaisante. Il introduit une scission entre l'univers ludique et l'activité sérieuse. Puisque toute prise sur l'actualité lui est ôtée, l'urbanité plaisante seule lui reste, mais cela demeure une façade. En introduisant ces décalages temporel ténus et subtils, Cicéron crée des « doubles fonds » dans ses lettres. Ce procédé sert d'agrément au discours tout en détournant plaisamment l'agressivité des propos. Par sa maîtrise du verbe, Cicéron amorce une autorité – peut-être intellectuelle et illusoire – sur les situations.

Le rire est de fait une sorte de prise pouvoir sur l'événement dont on rit. La position de Baudelaire à cet égard dans *De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques* mérite d'être rappelée. Selon cet auteur, le rire vient d'un sentiment de supériorité éprouvé par celui qui trouve à rire. Il appuie son opinion par cet exemple : « Pour prendre un des exemples les plus vulgaires de la vie, qu'y-a-t-il de si réjouissant dans le spectacle d'un homme qui tombe sur la glace ou sur le pavé, qui trébuche au bout d'un trottoir, pour que la face de son frère en Jésus-Christ se contracte de façon désordonnée, pour que les muscles de son visage se mettent à jouer subitement comme une horloge à midi ou un joujou à

¹⁹⁶⁸*Fam.*, XV, 18 ; t.VII p. 244. *Longior epistula fuisset nisi eo ipso tempore petita esset a me cum iam iretur ad te, longior autem si fl uaron aliquem habuissem ; nam spoudazein sine periculo uis possumus.* « Ridere igitur » inquit « possumus ? » Non mehercule facillime ; uerum tamen aliam aberrationem a molestiis nullam habemus. « Ubi igitur » inquit « philosophia ? » Tua quidem in culina, mea molesta est ; pudet enim seruire. Itaque facio me alias res gerere ne conuicium Platonis audiam.

¹⁹⁶⁹*Tusc.*, 4, 35, Cicéron écrit : *poetae impendere saxum Tantalos faciunt.* « Les poètes représentent un rocher suspendu au dessus de Tantale. »

ressorts¹⁹⁷⁰ ? » Le rire serait donc un réflexe, qui n'entame pas la profondeur de la pensée exposée par la suite. Ainsi, P. Boyancé¹⁹⁷¹ rappelle que quand César devint clairement un dictateur et que son entourage commença à gronder, Cicéron « l'encourageait discrètement par ses plaisanteries, seule forme d'opposition que les régimes totalitaires ne peuvent entièrement empêcher. » Au lieu d'une opposition directe, la plaisanterie adoucit la communication de reproches¹⁹⁷². Cette finesse ne contribue pas peu à une élévation progressive de l'esprit dans une démarche pédagogique de philosophie. Le rire, comme la réflexion nécessite de prendre un peu de temps en marge de l'action, et du recul par rapport aux activités sérieuses.

La plaisanterie s'avère en effet un préliminaire à la philosophie. Cette modification du point de vue est une étape bénéfique pour que l'on puisse ensuite porter sur le monde un regard frais et neuf, ce qui nous semble nécessaire au philosophe. Songeons par exemple à la stratégie des « petits dîners » étudiée précédemment : sans ces pauses qui permettaient de relâcher son angoisse, Cicéron n'aurait sans doute pas pu mettre en œuvre le travail considérable qu'il effectua à l'époque dans sa réflexion théorique. La plaisanterie est à resituer dans le cadre de cet équilibre des journées entre effort et repos, pour l'esprit comme pour le corps. Ainsi l'humour apparaît-il alors, au rebours de certaines affirmations cicéroniennes citées plus haut, comme un préliminaire de la philosophie, en créant une rupture avec le quotidien, et une conversion.

Souvenons-nous de la démarche décisive que Socrate opère auprès de Simmias grâce à la plaisanterie¹⁹⁷³. Dans le *Phédon*¹⁹⁷⁴, Socrate veut montrer à ses amis le courage et l'espérance que peut avoir le philosophe au moment de mourir, espérance fondée sur la séparation de l'âme et du corps. Or pour expliquer cela, il a recours à un paradoxe, qui fait éclater de rire Simmias¹⁹⁷⁵ : il serait déplacé (*atopon*) de mettre tout son zèle à mourir durant

¹⁹⁷⁰ *De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques*, publié la 1ère fois en juillet 1855 dans *Le Portefeuille*.

¹⁹⁷¹ *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 165.

¹⁹⁷² La plaisanterie était de longue date un instrument de contestation, puisque C. Nicolet rappelle l'habitude établie à Rome que les soldats chantent un chant triomphal mêlé de plaisanteries « dont certaines, à l'adresse du chef, avaient peut-être une origine rituelle, mais (...) pouvaient aussi avoir un aspect politique. » *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 469. Notons que ce goût de la plaisanterie est bien romain, comme le rappelle C. Nicolet (*ibid.* p. 452) en citant un discours de Cicéron lui-même (*In Verrem actio*, I, 119-120).

¹⁹⁷³ Nous nous appuyons sur une analyse menée par E. Jouet-Pastre, « Le rire chez Platon », p. 277-278.

¹⁹⁷⁴ *Phédon*, 63 e.

¹⁹⁷⁵ *Ibid.*, 64a 7.

la vie et de s'irriter à l'approche de la mort. Simmias s'esclaffe et s'exclame : « Par Zeus, dit-il, je n'avais nulle envie de rire à l'instant, et pourtant, tu m'as fait rire¹⁹⁷⁶ ! »

Le rire est donc volontairement provoqué par le philosophe, alors que Simmias en a honte, vu les circonstances, exactement comme lorsque Cicéron rougit de ses plaisanteries ou les dissocie fermement de toute réflexion sérieuse. E. Jouet-Pastre conclut cependant que le rire « est préliminaire à une compréhension raisonnée de l'activité philosophique¹⁹⁷⁷. » Elle s'explique en ces termes : « Pour un moment, celui du rire, Simmias est dépossédé de la maîtrise de lui-même. Les propos du philosophe se sont sans doute adressés à la partie non raisonnable de son âme, au petit enfant que chacun porte en soi et qu'il s'agit de persuader, comme le dit Cébès¹⁹⁷⁸ ». Celui-ci se mit à rire: « Eh bien Socrate, dit-il, si nous sommes peureux, essaye de nous reconforter. Ou disons plutôt que nous ne sommes pas peureux, mais qu'il y a peut-être au-dedans de nous un enfant qui craint ces sortes de choses : c'est lui que tu dois essayer de convaincre, pour l'empêcher d'avoir peur de la mort comme d'un épouvantail¹⁹⁷⁹ ! »

Cette dépossession de soi est fort différente de celle des dieux ou des hommes dans les pièces de théâtre, car le rire de Simmias est mesuré et volontairement provoqué ; il amène Simmias à une maîtrise supérieure de soi et vise l'harmonie de l'âme et son apaisement. « Incompatible avec les larmes et le pathétique, loin de risquer de se métamorphoser en pleurs, il est une arme pour les chasser définitivement¹⁹⁸⁰. » L'humour et le rire ne donnent pas une supériorité illusoire mais une véritable force pour dominer les éléments extérieurs.

La lettre, en marge du temps réel, opère donc des remaniements et des décalages : de temps ou de point de vue. Elle favorise une nouvelle temporalité, à l'image de la réalité, mais plus souple. On peut alors objecter que la philosophie n'est guère visible car, bien qu'elle soit partout présente dans les préoccupations de Cicéron, elle ne saurait être systématiquement identifiée par un cadre stylistique ou sémantique par exemple. Il est difficile de repérer les passages philosophiques. La crainte du chercheur est alors de perdre ses repères, notamment les procédés de rhétoriques, aisément visibles. Toutefois, il ne faudrait pas oublier que la fin de l'*Orateur*¹⁹⁸¹, en opposant le style de l'orateur et celui de l'historien, puis celui du philosophe, met à jour chez ce dernier une grande simplicité rhétorique. La conversation est le

¹⁹⁷⁶ *Ibid.*, 64 a-b.

¹⁹⁷⁷ « Le rire chez Platon », p. 277.

¹⁹⁷⁸ *Ibid.*, p. 278

¹⁹⁷⁹ *Ibid.*, 77e.

¹⁹⁸⁰ E. Jouet-Pastre, « Le rire chez Platon », p. 277-278.

¹⁹⁸¹ *Or.*, 62.

style propre au philosophe. La difficulté pour nous provient également de ce que F. Frazier appelle le « masque ludique¹⁹⁸² ». La conversation intellectuelle dans l'antiquité s'apparente aux éléments du banquet cultivé : « ce caractère ludique de l'échange est accentué par une sorte de 'jeu culturel' où les convives jonglent avec les citations, les références érudites ou mythologiques, ou encore avec les mots¹⁹⁸³. » Il serait donc vain de cloisonner de façon étanche les genres et les styles, même si Cicéron nous y a invités en dressant dans une lettre une sorte de typologie. Dans ses missives, il mêle aisément les tons et les approches, négligeant volontiers les barrières qu'il a lui-même instaurées. La correspondance nous ouvre un monde quelque peu « auto-référentiel », avec ses codes et ses habitudes, qui vont jusqu'à remodeler le temps avec une liberté peu commune¹⁹⁸⁴.

C'est cette grande liberté qui apparaît, en définitive, la meilleure caractéristique de la correspondance. Elle est à l'origine de la fluidité des temporalités évoquées, de l'ouverture au destinataire et de la variété des tons et des styles. Il est alors difficile de codifier un tel texte et encore plus d'y pointer l'émergence d'une philosophie pourtant bien présente. Celle-ci est en effet partout, y compris dans l'humour et le rire. La lettre est un moment de pause propédeutique. Nous allons maintenant mesurer jusqu'où Cicéron exploite la possibilité de création et d'évasion qu'elle permet profondément.

¹⁹⁸² « Théorie et pratique de la **paidia**/ symposiaque dans les Propos de table de Plutarque », *Le rire des Anciens*, p. 284.

¹⁹⁸³ *Ibid.*, p. 290.

¹⁹⁸⁴ Voir N. J. Herescu, « Les trois exils de Cicéron » pour les sentiments d'exil, physique ou moral, que notre auteur a pu ressentir au long de sa vie, notamment la troisième forme d'exil, qui tient plus de l'isolement (p. 140-144).

Chapitre III : Liberté épistolaire et remodelage du temps.

« Ainsi, nuit et jour, je suis comme cet oiseau : je vois la mer,
je désire m'envoler au loin¹⁹⁸⁵. »

Quelles sont les conséquences de l'extrême liberté que nous venons de mettre au jour ? De même que le genre épistolaire se situe à part des genres classiques et prend place dans un moment à part dans la journée de Cicéron, la temporalité épistolaire définit un temps hors du temps.

Toute narration est par essence décalée dans le temps et condensée par rapport à l'action qu'elle retrace, quand bien même elle s'attacherait à décrire une réalité. Elle se situe en quelque sorte hors du temps, qu'elle peut arrêter ou accélérer, pour approfondir certains points ou pour résumer voire éliminer certaines phases de l'action décrite. De fait, la lettre recrée son temps propre, utilisant des moyens stylistiques là où dans la réalité il y a émotion, attente, ou intérêt.

De surcroît, libre de toute contrainte formelle, l'épistolier peut à sa guise changer de thème sans plan préalable, au gré des circonstances extérieures ou de son émotion. Cette fluidité n'est pas sans marquer les référentiels temporels de la lettre et la cadence des informations ou des descriptions. Cette faculté de glissement que développe Cicéron dans ses lettres est à l'origine d'une souplesse spectaculaire. Quel usage philosophique en fait cet auteur ?

1-Labilités du temps épistolaire.

Le lecteur moderne, habitué à des ouvrages de philosophie structurés, héritage du XIXème siècle, ne peut qu'être déstabilisé par la façon dont Cicéron aborde les différents aspects de son quotidien. Pourtant, sous des dehors hétérogènes perce une véritable quête de sagesse.

a-Liberté de cadrage et de cadence.

Le premier obstacle à surmonter pour entrer dans cette philosophie est l'absence de repères et de balises qui permettraient de guider le lecteur de façon claire et nette.

¹⁹⁸⁵ Att., IX, 10, 2 ; t. V p. 270. *Ita dies et noctes tamquam auis illa mare prospecto euolare cupio.*

Une première forme usuelle de repérage serait d'annoncer ou de signaler la structure de la lettre. Existe-t-il des types de plan repérables dans les missives de notre auteur ? Etablir un lien entre le Cicéron de la correspondance et le maître de rhétorique qu'il fut à son époque est une tendance logique que nous avons déjà plusieurs fois suivie, de façon fructueuse. Encore faut-il, après avoir fait la part des éléments contingents et souples de notre corpus, comme nous venons de le faire, examiner attentivement où et comment se situe la cohérence propre au système épistolaire. La variété des cas et les influences repérées précédemment semblent compromettre tout schématisme.

Une tentative a été faite par D. et P. Cogy¹⁹⁸⁶ pour cerner les spécificités de la correspondance cicéronienne et d'éventuelles catégories de démarches épistolaires. Conscients que Cicéron était imprégné d'art oratoire¹⁹⁸⁷, ils ont voulu envisager chaque lettre comme un discours. En ce cas, y trouve-t-on un exorde et si oui, est-il conforme aux règles énoncées par Quintilien, épris du style cicéronien ? S'appuyant sur cet auteur, ils proposent ainsi¹⁹⁸⁸ plusieurs types d'exorde, suivant qu'ils développent :

- 1-Le thème de l'amitié¹⁹⁸⁹.
- 2-Le thème de l'absence¹⁹⁹⁰.
- 3- Le thème de la paresse à répondre.

Le premier thème, celui de l'amitié est parfois plus rhétorique qu'authentique d'après ces auteurs¹⁹⁹¹. Ainsi, dans une lettre à Lentulus¹⁹⁹², envers qui il se sent obligé¹⁹⁹³, mais dont

¹⁹⁸⁶ « De quelques exordes de la correspondance de Cicéron... ».

¹⁹⁸⁷ *Ibid.*, p. 171 : « Cicéron n'est-il pas lui-même si pénétré de cet art oratoire qu'il a étudié, pratiqué, enseigné et codifié au point de passer auprès de la postérité (...) pour Orateur (et son *Orator*, portrait de l'orateur idéal, est une sorte d'auto-portrait) (...) que, volontairement ou involontairement, tout écrit sorti de sa plume est une *oratio*, avec ces impératifs de construction, d'ornement, d'écriture auxquels se pliaient si facilement les méthodiques Latins ? »

¹⁹⁸⁸ *Ibid.*, p. 172-173.

¹⁹⁸⁹ « La meilleure *captatio benevolentiae*, quand on s'adresse à un juge/ami, n'est-elle pas la protestation d'amitié de la part de l'auteur ou la constatation reconnaissante des preuves d'amitié données par le destinataire, comme le dit encore Quintilien, 'conduit par un devoir de parenté ou d'amitié', *ductus officio uel cognationis uel amicitiae* ». Voir Quintilien, *Institutions oratoires*, IV, 1.

¹⁹⁹⁰ « Cicéron insiste souvent sur le fait que ce courant d'amitié est détourné de son expression naturelle par l'absence, ce qui lui est l'occasion de commenter les lois et les exigences de l'art épistolaire, renseigner, interroger, féliciter, reconforter... »

¹⁹⁹¹ *Ibid.*, p. 173. « Chez Cicéron, la protestation d'amitié qui s'étale hyperboliquement dans l'exorde peut-être, en plus du lieu commun, un moyen de cacher son embarras »

¹⁹⁹² *Fam.*, I, 5 ; t. II p. 136.

¹⁹⁹³ L.-A. Constans rappelle que Lentulus, consul en 57 avait favorisé son retour d'exil, (*Correspondance*, Belles Lettres t. II, p. 110).

les projets l'embarrassent¹⁹⁹⁴ redouble-t-il d'amabilité : « Même¹⁹⁹⁵ si je ne souhaitais rien plus que de voir la gratitude que j'ai envers toi être connue de toi au plus tôt et ensuite de tous les autres, toutefois je suis très affecté que ton départ ait été suivi de circonstances telles qu'elles t'aient permis d'expérimenter à la fois ma fidélité, ma bienveillance, et celles des autres¹⁹⁹⁶. » Cicéron utilisait un vocabulaire religieux, en écrivant à ce même Lentulus un peu plus tôt, entamant sa missive par une grande protestation d'amitié : « Pour moi, par mon scrupule ou plutôt mon respect envers toi, je donne satisfaction à tous ; c'est à moi-même que je n'en donne jamais ; si grands sont en effet les services que tu m'as rendus que, parce que tu n'as pas trouvé le repos tant que mon cas n'a pas été réglé, moi, du fait que je ne te rends pas la pareille dans ta cause, j'estime avoir une vie pleine d'amertume¹⁹⁹⁷ ». Enfin, ces auteurs relèvent dans une lettre à Curion¹⁹⁹⁸ les traces d'une hyperbole allant dans ce sens. Ils notent cependant, qu'« à côté de ces termes, il est intéressant de relever, dans le même exorde, tout un vocabulaire du barreau qui souligne bien le rapport étroit entre *oratio* et *epistula*¹⁹⁹⁹ ». Ils concluent alors que « Ce badinage juridique, affaibli peut-être légèrement dans la traduction des Belles Lettres, est sans doute, comme dans le précédent exemple, un moyen de masquer en termes d'ailleurs volontairement vagues, ses angoisses et ses espérances. »

Le deuxième thème, celui de l'absence, découle quelque peu du premier²⁰⁰⁰ : Les auteurs le présentent ainsi : « Bien souvent, un autre lieu commun se rattache au précédent : quelle tristesse, quand on aime si fort quelqu'un, d'en être éloigné ! Heureusement, il y a la correspondance, qui fournit à l'exorde deux espèces de considérations : d'abord, les rapports lettre/conversation, d'où l'antithèse présence/absence ; ainsi, dans une lettre à Lentulus²⁰⁰¹, le

¹⁹⁹⁴ L.-A. Constans rappelle que Lentulus avait obtenu sous son consulat un sénatus-consulte selon lequel le roi d'Égypte devrait être restauré par le proconsul de Cilicie. Mais les amis de Pompée intriguaient pour que celui-ci s'en chargeât. *Correspondance*, Belles Lettres t. II, p. 110.

¹⁹⁹⁵ Contrairement à ces auteurs, nous citons la phrase entière de la lettre, qui commence en ces termes.

¹⁹⁹⁶ *Fam.*, I, 5 ; t. II p. 136. *Tametsi mihi nihil fuit optatius quam ut primum abs te ipso, deinde a ceteris omnibus quam gratissimus erga te cognoscerer, tamen adficio summo dolore eiusmodi tempora post tuam profectioem consecuta esse, ut et meam et ceterorum erga te fidem et benevolentiam absens experirere.*

¹⁹⁹⁷ *Fam.*, I, 1 ; t. II p. 126. *Ego omni officio ac potius pietate erga te ceteris satis facio omnibus, mihi ipse numquam satis facio ; tanta enim magnitudo est tuorum erga me meritorum ut, quod tu nisi perfecta de me non conquisti, ego, quia non idem in tua causa efficio, uitam mihi esse acerbam esse putem.*

¹⁹⁹⁸ *Fam.*, II, 1 ; t. III p. 161. « heureux, (...) affection qui n'est pas nouvelle, (...) douce et chère ». *jucundum, (...)perspectum, (...) dulcem et optatum amorem.*

Ibid., p. 174 : Les auteurs trouvent chez Quintilien une confirmation des bienfaits de cette stratégie: (*Instit. orat.*, IV, 1) : « il faut louer le juge », *laudando eum* : c'est la *dignitas* de Lentulus (*Fam.* I, 5 ; t. II, p. 136), la « compétence juridique de Trébatius », *ualde jureconsultum uideri* (*Fam.*, VII, 10 ; t. III p. 125), l'*humanitas* d'Appius Pulcher (*Fam.* III, 2 ; t. III p. 204) etc..

¹⁹⁹⁹ « soupçonné, (...) reproche, (...) tu me juges avec sévérité, (...) condamné (...), chef (...), bon prince (...) » *suspectum* (...) *accusari* (...), *accusabar* (...), *culpa* (...), (...) *iniquus iudex*, (...) *condemnabo*, (...) *crimine*, (...) *aequum*.

²⁰⁰⁰ *Ibid.*, p. 173-174.

²⁰⁰¹ *Fam.*, I, 7 ; t. II p. 168.

montre l'opposition des préfixes *DI*uncti / *TE*cum *CON*loquar et le pluriel du participe regroupant la deuxième et la première personne qui suivent. Encore, dans une lettre à Curion, il affirme que les lettres ont été inventées 'par désir d'informer des absents'²⁰⁰² ».

Enfin, un troisième thème, celui de la paresse à répondre, se dégage selon eux : « Mais les problèmes de l'heure n'empêchent pas Cicéron de recourir à l'autre lieu commun de la correspondance : l'un des interlocuteurs se plaint de la paresse (*neglegentia*), de l'autre. Dans une lettre à Lentulus, il va au devant de reproches : si ses lettres sont rares, c'est qu'elles ne peuvent être confiées à la légèrè²⁰⁰³.

Après cette classification, D. et P. Cogny estiment pouvoir conclure²⁰⁰⁴ : « En un mot, pour le lecteur moderne, qui envisage la correspondance de Cicéron sur le plan de la rhétorique, il semble qu'on puisse parler d'exorde. » Ce bilan nous semble néanmoins partiel, aussi bien en ce qui concerne la quantité de lettres concernées que la présence des thèmes susdits en début de lettre. Ainsi, dans une lettre à Atticus²⁰⁰⁵ de juin 60, aborde-t-il le thème de l'absence au milieu de la lettre. Les conclusions de D. et P. Cogny²⁰⁰⁶ sur l'existence d'exordes dans les lettres n'ont pas toute notre adhésion, mais une validité dans un grand nombre de cas. La correspondance est un ensemble trop bigarré pour entrer dans un classement aussi strict et étroit. Il suffit d'examiner quelques lettres pour s'en apercevoir. Consultons par exemple les missives les plus anciennes que nous ayons conservées. A l'époque où débute la correspondance, Cicéron est encore soucieux d'ordre et de clarté. Si la première lettre²⁰⁰⁷ débute bien par le thème de la paresse à répondre (et de l'amitié), dès la deuxième²⁰⁰⁸, Cicéron entame son propos par une nouvelle familiale qui l'a bouleversé : la mort de son cousin. Certes, il englobe son destinataire dans sa souffrance par le lien de l'amitié, mais celui-ci est nettement secondaire par rapport à la douleur et l'affection nostalgique que suscite ce trépas. La troisième lettre²⁰⁰⁹ est quant à elle représentative des courts billets qu'envoie notre auteur, et dans lesquels il accumule sans plan préconçu de brèves informations : la santé de la mère d'Atticus, une dette à payer, les achats de décorations faits par son ami, une

²⁰⁰²*Fam.*, II, 4 ; t. III p. 170. *ut certiores faceremus absentes.*

Toutefois, Cicéron avoue préférer aux lettres de renseignements celles « qui font (ses) délices : l'un (le genre) familial et plaisant, l'autre sérieux et grave », *quae (eum) magnopere delectant, unum familiare et jocosum, alterum seuerum et graue (ibid., p. 171)*, nouvelle antithèse, qui se résout dans la constatation amère que les circonstances ne prêtent pas à la plaisanterie et que le seul sujet actuel est la politique.

Nous avons déjà abordé cette lettre dans le chapitre précédent.

²⁰⁰³*Fam.*, I, 7 ; t. II, p. 169. *eas autem temere committere.*

²⁰⁰⁴*Ibid.*, p. 174.

²⁰⁰⁵*Att.*, II, 1 ; t. I p. 174.

²⁰⁰⁶« De quelques exordes de la correspondance de Cicéron... », p. 171-179.

²⁰⁰⁷*Att.*, I, 6 ; t. I p. 64.

²⁰⁰⁸*Att.*, I, 5 ; t. I p. 65.

²⁰⁰⁹*Att.*, I, 7 ; t. I p. 67.

demande de livres pour sa bibliothèque²⁰¹⁰. La liste des exemples pourrait continuer, et l'on constaterait que plus le temps passe, et moins Cicéron se soucie d'ordonner ses idées et de s'en tenir à ces thèmes balisés. L'information prime de plus en plus sur la composition²⁰¹¹.

Toutefois, la reconnaissance d'un genre épistolaire à part entière, en dépit des jugements posés par le passé sur la correspondance²⁰¹² nous paraît convaincant : « Cicéron, tout en sachant rester simple, comme il convenait de l'être, a élevé la lettre, même familière, à la dignité de genre littéraire²⁰¹³. » A leurs yeux donc, une approche rhétorique est justifiée, comme dans tout texte littéraire. S'il est vrai que Cicéron se livre parfois à ces « mises en ordre » rhétoriques, sans doute pour justifier de son sérieux aux yeux de son correspondant ou rehausser le prestige de ses missives, il n'est pas légitime, selon nous, de voir dans les lettres de Cicéron un ou même plusieurs type(s) de composition et un traitement uniforme du déroulement d'une lettre, et par là, de sa temporalité interne.

La lettre peut donc revendiquer un style et une temporalité propres et, sans nécessairement parler de règles, des principes de cohérence spécifiques qu'il ne faut pas nécessairement chercher dans une forme codifiée et un ordre préétabli. Tout sera donc affaire d'intuition, afin de sentir ne serait-ce que la juste longueur du texte à écrire. Isocrate parle même d'un *kairos* de la lettre dans une missive qu'il adresse à Philippe²⁰¹⁴, et le met en rapport avec le thème choisi : « Je n'ai choisi qu'une action qui se rattachait et se rapportait à ce que j'ai déjà dit et qui rentrait fort à propos dans mon sujet. » En effet, une fois encore c'est le *kairos*²⁰¹⁵ qui doit régner sur l'adaptation des thèmes à la situation (discours public ou lettre à un destinataire) et à la composition de l'œuvre. Ainsi l'orateur grec s'effraie : « Je crains de manquer la juste mesure : en effet, en progressant peu à peu, j'ai atteint sans m'en apercevoir, non pas les proportions d'une lettre, mais la longueur d'un discours²⁰¹⁶. » Le lien avec l'oralité et le dialogue expliquerait en partie cette souplesse. Emporté par un sujet, on peut spontanément le développer, dans des limites raisonnables, et passer d'autres thèmes sous silence.

²⁰¹⁰ Le tout est rondement mené en sept lignes de latin ! Voir dans ce « pense-bête » un trait d'amitié nous paraît forcé.

²⁰¹¹ Voir, entre autres, la série *Fam.*, X, 10 ; t. X p. 219-220, *Fam.*, XII, 6 ; t. X p. 220-221, *Br.*, II, 1 ; t. X p. 221-223.

²⁰¹² D. et P. Cogy s'opposent à Godouin, traducteur de la correspondance au XVII^e siècle.

²⁰¹³ « De quelques exordes de la correspondance de Cicéron... », p. 175.

²⁰¹⁴ Isocrate, *Philippe* (chap. 110), p. 267.

²⁰¹⁵ M. Trédé rappelle que dans le *Phèdre*, Socrate cite pêle-mêle les acquis de la rhétorique ancienne et les différentes parties du discours, puis en dernier lieu le « *kairos* », qui selon M. Trédé, fixe le moment de la prise de parole, l'heure et le lieu d'emploi de chacun des procédés du discours. Elle note également que ce passage intervient après que Socrate a dressé les grandes lignes de la rhétorique philosophique, à l'image de l'art médical. *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 252.

²⁰¹⁶ *Ibid.*, p. 267-68.

Deux phénomènes découlent de cette souplesse : la digression et l'ellipse, extrêmes d'une échelle qui comprend des compromis et des formes composites. Par un premier principe, la dilatation du temps, qui semble ralentir sa marche en méandres paresseux, peut aboutir à un phénomène typique de la correspondance : la digression. Selon J. de Romilly, la culture passe par le détour. Se pourrait-il alors que la digression, elle, mène à la philosophie ?

Il arrive parfois à Cicéron d'afficher clairement ses « hors-sujets ». Derrière cette apparente négligence un but secret ne se glisse-t-il pas ? Une lettre à Atticus²⁰¹⁷, qu'il écrit en rentrant de son proconsulat en Cilicie à Rome, le laisserait volontiers penser. Alors qu'il a tout fait pour quitter au plus vite sa province, il souhaiterait désormais être resté là où il était pressentant les difficultés qui l'attendent en Italie, en raison de la tension croissante entre César et Pompée. Mais il ajoute immédiatement : « Même si rien n'eût été plus misérable. En effet, *pour le dire en passant*, je veux que tu saches ceci²⁰¹⁸ : (...) ». Et Cicéron de raconter comment, alors qu'il désirait laisser sur son indemnité une avance au nouveau questeur de sa province, et faire un remboursement sans doute substantiel²⁰¹⁹ au Trésor, son état-major s'y est opposé, préférant que cet argent lui profite plutôt qu'aux Phrygiens et Ciliciens. L'ex-proconsul affirme néanmoins ne pas avoir été ébranlé, avoir satisfait à tous les mérites des uns et des autres, et surtout au souci de sa gloire. Il conclut en excusant cet aparté par son utilité : « Mais que cela soit, comme dit Thucydide, une *digression*, non point dépourvue d'utilité²⁰²⁰. » Est-ce utile auprès d'Atticus ? de lui-même ? de la postérité ? Toujours est-il que l'autorité de Thucydide appuie l'intérêt de cette digression. Allant de pair avec ce recours subtil à la littérature grecque, une litote qualifie le propos, non pas d'utile, mais de « non inutile ». D'après ces moyens détournés, le paradoxe de l'importance du propos et de sa présentation comme accessoire. Le détour est donc, dans le cadre intime et libre de la lettre, le lieu de la plus grande vérité. Le temps « perdu » serait alors le plus précieux²⁰²¹, c'est-à-dire

²⁰¹⁷ Att., VII, 1 ; t. V p. 32-37.

²⁰¹⁸ Ibid., p. 35. *Etsi nil miserius. Nam, ođou=parergon, uolo te hoc scire :*

²⁰¹⁹ Voir note 2 t. V p. 35 de J. Bayet, et plus bas.

²⁰²⁰ Att., VII, 1 ; t. V p. 35. *Sed haec fuerit, ut ait Thucydides, eĵbol hĵ ogou, non inutilis.*

²⁰²¹ Nous retrouvons ici sur un autre plan le paradoxe que met à jour R. Poncelet, qui en analysant les défauts du système prépositionnel latin parvient à cette conclusion : « L'exemple, procédé tout à fait accessoire du véritable style philosophique, devient ici un instrument essentiel de l'expression. ». *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p. 121.

que le détour par rapport à l'idée-maîtresse en serait le meilleur moyen d'expression²⁰²². L'unité de la lettre chez Cicéron devrait peut-être plutôt être cherchée dans le rédacteur, les thèmes, et un certain code de présentation²⁰²³.

Cette démarche, sous ses dehors débridés et fantaisistes, n'est pourtant pas dépourvue de portée philosophique. Qu'on se souvienne des examens préliminaires menés par Platon et du caractère parfois touffu et apparemment négligé de certains de ses dialogues. C'est le cas en particulier du *Phèdre*, dans lequel s'impose la nécessité d'un temps préparatoire pour bien connaître l'auditoire et le sujet : « Faute d'avoir dénombré les divers naturels de ceux qui vont être auditeurs, faute d'être capable aussi bien de distinguer les choses selon leurs caractères spécifiques que de les embrasser en une seule idée selon chacune des espèces, jamais on ne sera un technicien de l'art oratoire²⁰²⁴. » Par conséquent, la rhétorique sera un art du détour. « Le *Phèdre* ébauche ainsi la justification platonicienne de la digression, qui s'affirme dans le *Théétète* et s'épanouit dans le *Politique*²⁰²⁵. »

L'enjeu de ces détours est sans doute une plus grande vérité. En approfondissant la démarche²⁰²⁶ platonicienne on dévoile sa finalité : dans la conception platonicienne de la rhétorique, celle-ci est une propédeutique à la découverte du vrai et non un art de manier les vraisemblances. On ne manque pas le *kairos* lorsque l'on revient sur ses pas et que l'on multiplie les détours. Un passage du *Théétète*²⁰²⁷ met ainsi en garde contre la précipitation :

« - Quand Théodore et toi vous parliez du loisir, vous disiez justement que rien en pareille discussion ne nous presse.

- Tu as raison de me le rappeler ; oui, peut-être n'est-il pas hors de propos que nous revenions pour ainsi dire sur la trace. »

Le temps de l'analyse peut même être fort long puisque Glaucon, dans *La République*²⁰²⁸, disait qu'il est des *logoi* dont l'examen demande toute une vie. *La République*²⁰²⁹ de Platon est claire à ce sujet : « quand il s'agit de choses importantes, une mesure qui manque la vérité de si peu que ce soit ne saurait être une juste mesure. » Prendre le temps et s'attarder est pour Cicéron une occasion d'enrichir sa réflexion et de ne pas

²⁰²²Nos propos s'inspirent du commentaire fait par P. Rousseau de Pindare aux séminaires du centre de philologie de Lille en 1999-2000. Dans cette optique, on peut même se demander si certains passages ne servent pas de « repoussoirs » pour mettre en valeur d'autres éléments dans l'économie de la lettre.

²⁰²³ Ce code est de fait très banalisé : adresse, date, lieu...

²⁰²⁴ *Phèdre*, 273 D-E. Voir M. Trédé, *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 288.

²⁰²⁵ *Ibid.*, note 178 : voir *Phèdre*, 267B.

²⁰²⁶ Nous nous référons ici à l'analyse qu'en fait M. Trédé dans *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 290.

²⁰²⁷ 187 D-E.

²⁰²⁸ *République*, 450 B.

²⁰²⁹ *Ibid.*, 504 C.

contenir sa pensée dans un cadre rigide et rétréci. Peut-être faut-il voir un prolongement de cette tactique dans le fréquent recours aux métaphores qui caractérise la correspondance et dans la volonté de connaître tous les paramètres pour saisir le *kairos*. Il y aurait là une stratégie cohérente²⁰³⁰.

On peut alors se demander, en se remémorant l'étude préalable sur la plaisanterie, si le contenu de la digression est si anodin. Telle n'est pas la conclusion que tire P. Boyancé de l'étude de la correspondance²⁰³¹, et notamment d'une lettre²⁰³² à Trébatius, dans laquelle notre auteur plaisante cet ami juriste sur la contradiction qui existe entre la morale épicurienne qui est la sienne et qui est fondée sur l'intérêt personnel et la mission sociale d'un juriste romain. Comment jurera-t-il par Jupiter Lapis alors qu'il juge Jupiter incapable de colère contre qui que ce soit : « Le reproche est plaisant dans sa forme, mais nous savons par l'importance attachée ailleurs par les Epicuriens à répondre à des griefs de ce genre et à justifier des serments qu'il est sérieux dans le fond²⁰³³. » Face à l'impossibilité de relever toutes les allusions littéraires ou philosophiques de la correspondance, il est révélateur que ce soit dans les passages plus légers que P. Boyancé voie²⁰³⁴ la plus grande trace de la culture cicéronienne : « Il suffit de noter quelques faits précis, qui permettent de mesurer en quelque sorte le degré de sa culture : où peut-on mieux le voir que dans ces passages, qui ne sont pas d'intention didactique et sérieuse ? » Il apparaît en effet que dans l'économie de la lettre, le plus important apparaît souvent comme une digression dite en passant. Cette philosophie du quotidien est discrète mais réelle ; nous retrouvons là l'économie littéraire des dialogues socratiques. L'objet principal de la recherche semble parfois délaissé, puis on y revient après un détour fructueux. Le rythme des lettres de Cicéron est à l'image de ce type de travail – en

²⁰³⁰R. Poncelet n'en affirme pas moins que face à ce contexte grammatical, la façon dont Cicéron tente de traduire une pensée abstraite est habile. Ce qui nous semble très intéressant dans la méthode cicéronienne que dégage cet auteur, c'est la stratégie de digression : « Cicéron procède aux décalages : de l'ontologique au chronologique - de l'objectif au subjectif - d'une vue séparée de l'objet à la communion avec l'objet - du résultat conçu à l'état constatable - du statique au mouvant - de la distance évaluée à la sensation du contact - du descriptif au laudatif - de l'universel à l'échantillon - de la loi à l'application limitée - du système scientifique à l'observation immédiate - du circonscrit au global - de la connexion à la juxtaposition - du surprenant à l'usuel - de l'ordre analytique à l'ordre rhétorique etc... » Les conséquences qu'en tire R. Poncelet nous semblent particulièrement valides pour notre corpus, puisque les métaphores y sont nombreuses et que la présence du lecteur est très nette en la personne du destinataire. *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p. 105.

²⁰³¹« Les méthodes de l'histoire littéraire. Cicéron et son oeuvre philosophique », *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, p. 214-215.

²⁰³²*Fam.*, VII, 12 ; t. III p. 158-159.

²⁰³³Et P. Boyancé de renvoyer dans sa note 1 à H. Diels, *Ein epikureisches über Götterverehrung*, dans les *Sitzungsberichte d. Berl. Akad.*, 1916, p. 894.

²⁰³⁴*Ibid.*, p. 216.

plus du poids des contingences et des aspects matériels dont nous avons déjà abondamment parlé. Il conjugue de longs approfondissements et de brusques accélérations²⁰³⁵.

Le rythme peut en effet, au contraire de cette première possibilité, être écourté : on assiste alors à des ellipses. Il arrive en effet que la pensée et la phrase cicéroniennes se resserrent brusquement. La présence de maximes brèves, lapidaires, en quelque sorte intemporelles (par leur usage du présent ou d'aoristes gnomiques) ponctue la réflexion de points de repères fixes, en même temps que le texte est entrecoupé. Ainsi, quand Cicéron se trouve devenir le futur beau-père²⁰³⁶ de l'accusateur d'Appius Claudius, alors qu'il s'efforce de se rapprocher de celui-ci, il écrit à Atticus pour lui dire sa surprise et sa gêne, et conclut ce début de lettre embarrassé de façon brutale : « Ne cherche pas à enlever les autres épines²⁰³⁷ ». De quelles épines, de quels soucis s'agit-il ? On assiste ici²⁰³⁸ à une ellipse, entièrement fondée sur la connivence et l'intimité entre les deux amis.

Cette méthode brutale n'est pourtant pas dépourvue de sens, littéraire et psychologique. Il existe un intérêt du non-dit : « à des distinctions nettes, mais incomplètes et fausses, il préfère le silence de l'inexprimé accompagné, grâce à des renforcements expressifs, d'un avertissement au lecteur²⁰³⁹. » Temps fort puis ellipse vont donc de pair, par l'effet de contraste et de *variatio* qu'ils introduisent dans le rythme. Cette plénitude que peut atteindre l'inachèvement nous paraît se rapprocher de celle qu'eut Cicéron dans le domaine artistique²⁰⁴⁰. Il existe un plaisir de l'ébauche qui se comprend bien si l'on mesure l'impact de l'imagination ; l'impression affective d'ensemble a en effet un poids prépondérant dans la lettre, et elle est loin de tenir à ses règles rhétoriques de composition. E. Benvéniste²⁰⁴¹

²⁰³⁵ C'est également le point de vue de Quintilien (IV, 3, 13) au sujet du discours pour Cornélius où Cicéron rappelle les qualités de Pompée.

²⁰³⁶ Cela est dû aux fiançailles que Térentia et Tullia viennent de nouer à Rome entre Tullia et Dolabella.

²⁰³⁷ Att. VI, 6 ; t. IV p. 238. *Cetera noli eþakanqizein*.

²⁰³⁸ Nous avons vu plus haut un effet similaire (Att. VI, 1 ; t. IV p. 138-154 ; lettre de février 50), où Cicéron semble ne plus comprendre une allusion faite par Atticus.

²⁰³⁹ R. Poncelet, *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p.204-5. L'accumulation analytique est peu adéquate aux besoins de la spéculation abstraite.

²⁰⁴⁰ Voir M.-L. Teyssier, « Cicéron et les arts plastiques, peinture et sculpture », p. 75. Selon elle, Cicéron possédait des critères bien définis dans l'appréciation des œuvres d'art ; toutefois, cette approche logique se doit d'être complétée : « Nous ajouterons seulement qu'il nous paraît avoir ressenti de façon très vive le plaisir que procurent les œuvres qui ne contraignent pas le regard et devant lesquelles l'imagination peut rester libre. Par là s'explique la préférence qu'il marque pour Phidias qui, dans ses statues de 'Jupiter' et de 'Minerve', propose d'aller au-delà des apparences sensibles pour atteindre à une vision idéale de la beauté (*Orator*, 9) ; par là aussi, peut-être, se justifie le goût qu'il exprime pour l'œuvre inachevée - telle la Vénus de Cos à laquelle il se réfère si souvent dans ses écrits : la tête, la seule partie qu'avait terminée Apelle, était d'un art si achevé, d'une beauté si accomplie qu'elle permettait d'imaginer la beauté de l'ensemble. »

²⁰⁴¹ « Ce langage qui fait l'histoire », = *P.L.G.* 2, 2, p. 36.

énonce même un paradoxe, qui nie la suprématie de l'approche rationnelle : « J'ai essayé d'indiquer une analogie entre le langage de l'inconscient et ce que nous appelons les grandes unités, un discours tout entier, un poème tout entier, auxquels on peut trouver un sens souvent très éloigné du sens littéral. Vous pouvez écrire une lettre dont le sens profond sera exactement le contraire de ce que les mots ont l'air de signifier. C'est ainsi qu'opère la signification à l'intérieur du rêve. De même, un discours qui essaie de vous émouvoir peut vous pousser à une certaine conduite sans jamais la prôner. Vous avez là de la rhétorique, c'est-à-dire un sens second, différent du sens littéral et agissant sur l'affectivité. » Tout l'art consiste donc peut-être à suggérer avec brio plutôt qu'à prétendre à l'exhaustivité.

E. Benveniste ose s'aventurer plus loin dans cette étude, l'associant à la psychologie. L'intimité et la connivence qui caractérisent le lien épistolaire favorisent ces évocations et ces suggestions rapides, mais efficaces dans l'esprit du destinataire. Tout comme les maximes inachevées laissent le soin au lecteur averti de les compléter, une pensée amorcée peut aisément être terminée par un ami proche²⁰⁴², ou mûrir en lui jusqu'à la prochaine conversation à l'abri de toute indiscretion, car le courrier est susceptible de trahir la confidentialité de son message. L'ellipse est donc au cœur du style « cicéronien libre ». Elle est loin d'être associée à un vide, mais plutôt à un échange tacite, voire à une contemplation²⁰⁴³.

On mesure tout l'intérêt de cette stratégie en suivant M. Fumaroli : « L'affinité entre le silence et la conversation philosophique est essentielle : on est tenté de dire que la conversation philosophique est l'explication du silence contemplatif, elle procède de lui, et elle y reconduit²⁰⁴⁴. » Philosophie²⁰⁴⁵ et stylistique se rejoignent sur ce fait : un point d'orgue

²⁰⁴²On pourrait même parler d'une recherche du seuil minimal d'intelligibilité chez Cicéron, à en croire R. Poncelet, qui tire de la comparaison avec Platon une conclusion sévère vis-à-vis de Cicéron, mais justifiée dans notre corpus également. « Au rebours, Cicéron apprécie le rangement matériel : sa vue s'arrête d'abord sur la page qu'il écrit ; il 'normalise' les éléments de la phrase pour édifier une belle construction. Mais il se désintéresse de l'ordre intellectuel (correspondance du symbole et de l'idée), pourvu que le lecteur soit amené au moins jusqu'au seuil de l'intelligibilité. » Ce fait s'expliquerait en grande partie par la structure même du latin. Nous retiendrons surtout l'aspect plus esthétique et linguistique qu'intellectuel de la présentation par antithèse chez notre auteur. *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p. 210.

²⁰⁴³ « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », = *P.L.G.* I, 2 p. 18-31, « Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne », = *P.L.G.* I, 7 p. 75-90, p. 86-87

²⁰⁴⁴Préface à *L'art de la conversation*, p. XIV-XV.

²⁰⁴⁵ Cette qualité contemplative rejoint aussi les conclusions philosophiques d'A. Grilli : la vie de retraite n'est pas une misanthropie, mais au contraire la consécration de ce qui est le plus important ; celui qui se retire s'entretient avec les grands esprits, à travers leurs œuvres. *Il problema della vita contemplativa nel mondo greco-romano*, p. 190-1.

ménage une méditation prolongée et fructueuse²⁰⁴⁶. Ellipse et approfondissement peuvent alors se rejoindre dans la lettre du texte et dans la pensée de l'auteur. Il existe sans doute une sorte de « mysticisme philosophique » dans la correspondance de Cicéron. Dans l'esprit du destinataire comme du scripteur se déploient les idées en germe dans les lettres.

Au terme de cette étude, qui met en relief l'implication du lecteur dans le processus de reconstitution des données temporelles, une question mérite d'être posée. N'y aurait-il pas un lien entre variation de rythme et modification de référent temporel ? Il n'existe a priori pas de corrélation nécessaire entre le changement de la temporalité envisagée par l'épistolier et la diversité des rythmes, accélérations, ellipses et digression que nous venons d'envisager. Un lien pourtant semble s'esquisser, suggéré par une étude de G. Guillaume²⁰⁴⁷. Il semble que soit impossible l'équivalence entre l'écoulement du temps et la façon dont l'écriture épistolaire en rend compte. Sa réflexion sur l'expression du temps par les temps verbaux nous ouvre une piste. Il propose en effet de rapporter la construction d'un temps linguistique au temps opératif de son élaboration par l'esprit. Il en vient ainsi à une représentation spatiale et ordonnée du temps, en trois dimensions, dont nous retiendrons ici quelques éléments. En distinguant différents niveaux de perception du temps, il sépare le « *présent de conscience actuelle* - le présent proprement dit - et le *présent de mémoire*, généralement désigné sous le nom de parfait²⁰⁴⁸ ».

Son étude pose le présent comme premier dans l'ordre du mécanisme d'élaboration des temps par l'esprit. « L'horizon de présent est dans la pensée un horizon premier ; l'horizon de parfait, un horizon second. *C'est là un ordre de succession irréversible*²⁰⁴⁹. »

En faisant varier les temporalités qu'il évoque, Cicéron obligerait donc son lecteur à des temps de latence et d'adaptation, ainsi qu'à des modifications dans sa rapidité de lecture. La liberté et la souplesse de la temporalité épistolaire ouvrent donc la voie non seulement à des changements de rythme, mais aussi à des glissements aisés à l'intérieur de la lettre.

Peu à peu, la correspondance nous dévoile son originalité et sa fantaisie. Tantôt elle se déploie en digressions, tantôt elle se densifie en accélérations et de ce rythme déstructuré naît

²⁰⁴⁶Cette idée s'accorde bien avec les conclusions linguistiques de R. Poncelet, qui fait à ce sujet deux réflexions aussi justes que percutantes. Il affirme que « l'intensité est proportionnelle à l'importance de l'inexprimé » (p. 368) et dans la dernière page de son ouvrage, il conclut : « Le latin ne transmet pas le sens, mais l'esprit en action. » (p. 375) *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*.

²⁰⁴⁷ *L'architecture du temps dans les langues classiques*.

²⁰⁴⁸ « Le présent de conscience actuelle a pour expression grammaticale le présent proprement dit. Le présent de mémoire, le temps désigné dans les deux langues classiques, et dans une foule d'autres, sous le nom de parfait. » *Ibid.*, p. 60.

²⁰⁴⁹ *Ibid.*, p. 28.

une impression de naturel auquel il ne faut pas se tromper. Semblable à un jardin anglais dont les bosquets aux allures touffues et négligées sont soigneusement agencés, elle est une œuvre d'art et un processus pédagogique. Elle introduit progressivement le lecteur à un nouveau point de vue et celui-ci entre dans un nouvel univers, teinté de la subjectivité de l'épistolier en même temps que des circonstances extérieures.

b-Destructurations de la lettre : contingences historiques et auto-référence.

L'écriture de la *Correspondance* se fait au fil des idées et du contexte. Tributaire des événements extérieurs, comme nous l'avons vu, et plus encore des nouvelles qui lui en parviennent, Cicéron l'est aussi du destinataire et des aller-et-venues des courriers. Son acceptation globale de ces aléas a révélé une philosophie en prise sur le présent, attentive aux mouvements du monde et soumise à ce qui dépasse son pouvoir. Nous souhaitons désormais examiner les conséquences littéraires d'un tel choix. Comment la correspondance accueille-t-elle ces faits ? Nous avons commencé à mesurer l'extrême souplesse des missives et leur capacité à extraire notre auteur du temps, voire à remodeler la temporalité épistolaire et la rendre très différente de la chronologie et de la durée réelles. En sera-t-il ainsi face à ces destructurations extérieures ? Parmi les différents genres littéraires, la lettre présente plus que tout autre cette particularité d'être construite et d'offrir un déroulement médité et suivi, en même temps qu'elle est une œuvre de circonstance. Entre un temps « esthétique » et un temps « réel », que choisit notre auteur ? Nous examinerons d'un point de vue littéraire l'influence des circonstances extérieures dans la structure épistolaire et tâcherons d'en mesurer la portée.

Il semble en effet que nombre de lettres, qui n'étaient ni officielles, ni destinées à la publication²⁰⁵⁰, gardent des traces de ces contingences dans leur composition. Notre auteur ne choisit ni de réécrire, ni de réagencer l'ordre des événements, quitte à semer un certain désordre dans ses missives. Sans doute faut-il ici tenir compte de l'aspect concret de l'acte d'écrire à cette époque. Loin du traitement de texte et des « copier-coller », la lettre suit naturellement un ordre linéaire irréversible et immuable. Cette contrainte matérielle se double d'un choix délibéré. Il arrive ainsi que Cicéron revienne sur les points qu'Atticus a évoqués dans certaines de ses missives, et les reprenne dans l'ordre que son ami a suivi, et dans l'ordre d'arrivée des lettres. On ne saurait alors parler de plan d'ensemble, rationnel et construit, posant une maîtrise du temps de lecture.

²⁰⁵⁰Voir notre introduction.

L'ordre des lettres reçues d'Atticus est en particulier un facteur de déstructuration et de contingence que Cicéron respecte. L'échange épistolaire crée une influence mutuelle, ne serait-ce que par les sujets que chaque destinataire propose à l'autre. Or l'ordre des lettres reçues est fréquemment un facteur de « structuration » extérieure imprévisible. Cicéron avoue à maintes reprises suivre l'ordre des lettres d'Atticus pour répondre point par point, chronologiquement, à ses missives. Ainsi, le 8 mai 44 Cicéron dit à Atticus avoir reçu deux lettres de lui, l'une au bout de cinq jours, l'autre au bout de trois. Il écrit « Priorité donc à la plus ancienne²⁰⁵¹ ». On voit dès lors que le déroulement de la lettre sera plus événementiel que logique, au sens où il suit la chronologie des missives reçues.

Une lettre nous semble particulièrement représentative de ces enchaînements « décousus ». Ecrivant à Atticus en février 50 une longue lettre²⁰⁵² depuis Laodicée, il devance les objections de son ami quant à la composition de ce texte. Après avoir évoqué ses relations avec son prédécesseur en Cilicie, Appius Claudius, puis celles qu'il entretint avec Brutus²⁰⁵³, ensuite les problèmes financiers du roi Déjotarus, puis ceux des Salamiens²⁰⁵⁴ (quitte à revenir sur les conseils qu'Atticus lui a entre-temps prodigués²⁰⁵⁵), une lettre où Philotime racontait comment Cicéron avait été salué général en chef (*imperator*), et enfin la question des fiançailles de Tullia, il aborde le problème de la date de son retour à Rome. Puis Cicéron dit accepter l'idée qu'Atticus mette son espoir en Pompée. Nous ignorons de quoi il s'agit exactement car le texte de la phrase qui suit est difficile à établir, et ne nous renseigne guère²⁰⁵⁶; cependant Cicéron interrompt alors lui-même son texte pour en souligner

²⁰⁵¹*Att.*, XIV, 19 ; t. IX p. 122. *ad superioris igitur prius*

²⁰⁵²*Att.*, VI, 1 ; t. IV p. 138-154.

²⁰⁵³*Ibid.*, p. 140. *Nunc uenio ad Brutum.* « J'en viens maintenant à Brutus. »

²⁰⁵⁴*Ibid.*, p. 142. *Nunc cognosce de Salaminis, quod uideo tibi etiam nouum accidisse tamquam mihi.* « Maintenant apprend les nouvelles des Salamiens, puisque je constate que ce qui arrive t'a paru inouï, comme à moi. »

²⁰⁵⁵*Ibid.*, p. 144. *Atque haec superioribus litteris diligenter ad te perscripseram ; sed plane te intellegere uolui mihi non excidisse illud quod tu ad me quibusdam litteris scripsisses, si nihil aliud de hac prouincia nisi illius beneuolentiam deportassem, mihi id satis esse.* « Or je m'étais empressé de te décrire ces choses dans le détail dans une lettre antérieure ; mais j'ai voulu que tu comprennes bien que ne m'avait pas échappé ce que tu m'avais écrit dans certaines lettres, à savoir que, si je n'emportais rien d'autre de cette province que la bienveillance [de Brutus], cela me suffisait. »

²⁰⁵⁶*Ibid.* p. 146. *In Pompeio te spem omnem otii ponere non miror. Ita res est ; remouendumque censeo illud « dissimulantem »*, « Que ce soit en Pompée que tu places tout ton espoir de tranquillité, je ne m'en étonne guère. La chose est ainsi ; et je pense qu'il faut retirer ce 'en dissimulant' ». L.-A. Constans et J. Bayet remarquent en note que « si on lit, avec la plupart des manuscrits, *illum dissimulantem*, il faut comprendre, non que Cicéron conseille une prise de parti ouverte en faveur de Pompée, mais qu'il croit pouvoir affirmer la franchise de position de Pompée lui-même. En lisant *illud*, on suppose que le mot *dissimulantem* figurait dans la lettre d'Atticus à laquelle Cicéron répond. »

l'hétérogénéité : « Mais²⁰⁵⁷ de fait, si l'organisation [de ma lettre²⁰⁵⁸] est quelque peu perturbée, impute-le toi. C'est que je te suis dans tes improvisations²⁰⁵⁹ ».

De fait, le paragraphe suivant juxtapose les nouvelles des uns et des autres dans l'entourage de Cicéron : les jeunes Cicérons, Denys, leur maître, Thermus, Silius. M. Nonus, Bibulus, Scrofa, Amianus, Térentius, Moeragénès. En l'espace de vingt lignes, les phrases se font courtes, le style, lapidaire. Sans transition, Cicéron enchaîne sur les commandes qu'Atticus lui a passées : de la vaisselle, une flûte. Sans plus de lien, viennent quelques remarques, sur une éventuelle guerre avec les Parthes. La façon dont Cicéron traite Grecs et publicains fait l'objet d'un développement assez important et construit, mais immédiatement après, Cicéron entame un nouveau sujet sans rapport avec ce qui précédait, et ironise lui-même sur ce changement abrupt, l'excusant un peu en l'attribuant à la propre démarche d'Atticus. « A propos de la statue de l'Africain, (ô le beau coq-à-l'âne !²⁰⁶⁰ - mais cela même m'a enchanté dans ta lettre), quoi ? Tu dis ? Le Scipion Métellus d'aujourd'hui ne sait pas que son arrière-grand-père n'a pas été censeur²⁰⁶¹ ? » On note que Cicéron, comme destinataire, appréciait lui-même la surprise des sauts de pensée de son ami dans ses lettres et cherchait volontiers à en reproduire l'esprit, qu'il désigne par une expression grecque, correspondant à notre « coq-à-l'âne ».

Après s'être quelque peu attardé sur ce sujet, Cicéron mentionne en quelques lignes une affaire d'argent, dont il remet le débat à une conversation de vive voix. Reparaît alors une nouvelle trame dans cette lettre, qui fait directement écho à une missive d'Atticus : « Un élément, cher Atticus, dans la partie qui clôt presque ta lettre, m'a perturbé : tu m'écris en effet ainsi : 'Quoi d'autre ?' Ensuite tu me conjures avec beaucoup d'affection de ne pas oublier d'être vigilant et de prêter attention à ce qui se passe. (...) Mais cet avertissement si attentionné, il me paraît prendre une signification que je cerne mal²⁰⁶². » Il est particulièrement intéressant dans ce texte d'observer Cicéron comme lecteur, et de constater

²⁰⁵⁷*Ibid.*, p. 146. *Sed enim oikonomia si perturbator est, tibi adsignato. Te enim sequor sxediazonta.*

²⁰⁵⁸C'est ainsi que le comprennent J. Bayet et L.-A., Constans. Il ne semble pas en effet qu'il faille y voir un nouveau coq-à-l'âne et une allusion à une organisation domestique, au sens où Xénophon et Aristote emploient ce mot.

²⁰⁵⁹Le sens d'« improviser » est bien attesté chez Platon (*Sis.* 387e), et nous le préférons, avec J. Bayet et L.-A. Constans, à celui d'« agir à la légère ». Il nous paraît peu probable que Cicéron ait pu ainsi qualifier les choix d'Atticus.

²⁰⁶⁰Il s'agit littéralement « affaires sans lien ».

²⁰⁶¹*Ibid.*, p. 149. *De statua Africani (ἢ) pragmatwn a) sugkl w) stwn! sed me id ipsum delectauit in tuis litteris) ain tu ? Scipio hic Metellus proauum suum nescit censorem non fuisse ?*

²⁰⁶²*Ibid.*, p. 151. *Illud me, mi Attice, in extrema fere parte epistulae commouit : scribis enim sic, Ti/ I oipoh ; deinde me obsecras amatissime ne obliuiscar uigilare et ut animaduertam quae fiant. (...) Sed ista admonitio tua tam accurata nescio quid mihi significare uisa est.*

que parfois, lui-même avoue ne pas parvenir à décrypter les sous-entendus de son correspondant. On perçoit à cet égard les conséquences de l'éloignement ainsi que l'espace des courriers : il faut parfois requérir et attendre des explications, ce qui impose un temps de latence indéterminé et un effet de « boucle » dans la rédaction.

Vient ensuite un des célèbres passages sur les panthères qui lui sont réclamées, et qu'il refuse de faire chasser. On sent alors que la lettre à laquelle Cicéron répond prend fin. Il commente la joie qu'a eue Lepta de recevoir une lettre d'Atticus, et dit combien le mot qu'Attica a ajouté pour lui l'a touché. De fait Cicéron conclut : « Tu as ma réponse à toutes choses. Non pas, comme tu l'as réclamé, *or pour bronze*, mais j'ai répondu sur un pied d'égalité²⁰⁶³. » La lettre cependant ne s'achève que quelques pages plus loin, du fait d'une nouvelle missive d'Atticus. « Or voici une autre petite lettre que je ne laisserai pas sans échos²⁰⁶⁴. » Et Cicéron d'expédier en une dizaine de lignes ses commentaires et une mise au point sur une recommandation qu'Atticus lui a faite, et de se féliciter de la sorte : « J'ai répondu aussi à ta petite lettre²⁰⁶⁵. » Ensuite il demande avec empressement des nouvelles. On songe alors vraiment à la dimension de dialogue de la lettre. Comme en s'interrompant au cours d'une conversation, sans transition aucune, Cicéron ajoute : « Mais quoi ? C'est *bravement* qu'à César vous avez extorqué cinquante talents par l'intermédiaire d'Hérode²⁰⁶⁶ ? » et cette question d'argent l'amène à évoquer la source de son information, P. Védius, dont la rencontre récente stimule la verve de Cicéron, qui s'attarde sur le train de vie de cet individu et conte une anecdote piquante sur son intimité. Le commentaire ne se fait guère attendre, non sans ironie sur lui-même : « Voilà ce que je veux te raconter pour la petite histoire. Car nous sommes tous deux de beaux curieux²⁰⁶⁷ ! ». Un dernier point surgit avant que la lettre ne s'achève : « Il y a encore un point sur lequel je voudrais que tu réfléchisses. » Il s'agit, en réponse au propylée qu'Appius Claudius compte élever à Eleusis, d'en faire un à l'Académie d'Athènes.

La lettre se clôt enfin par une datation toute personnelle : « Le sept-cent-soixante-cinquième jour après la bataille de Leuctres²⁰⁶⁸ ». Nous reviendrons plus bas sur cette expression ; notons pour lors que le temps, comme distendu, de cette missive s'achève dans un ultime repli sur l'univers que Cicéron partage avec son correspondant et fait une injure au

²⁰⁶³ *Ibid.*, t. IV p. 152. *Habes ad omnia. Non, ut postulasti, xruſea xal xeivn sed paria paribus respondimus.*

²⁰⁶⁴ *Ibid.*, p. 152. *Ecce autem alia pusilla epistula quam non reliquam aġantifwġhton.*

²⁰⁶⁵ *Ibid.*, p. 153. *Respondi etiam minori.*

²⁰⁶⁶ *Ibid.*, p. 153. *Et heus te ! gennaiivj a Caesare per Herodem talenta Attica L extorsistis ?*

²⁰⁶⁷ *Ibid.*, p. 154. *Haec te uolui paristorhsai. Sumus enim ambo belle curiosi.*

²⁰⁶⁸ *Ibid.*, p. 154. *Post Leuctrinam pugnam die septingentesimo sexagesimo quinto.*

calendrier officiel. Après une cascade décousue de mises au point et rebondissements, cet ensemble hétérogène prend fin sans conclusion. Mais quelle serait-elle ?

Bien des lettres présentent une composition « à sauts et à gambades », qui témoigne d'une écriture spontanée, au fil des pensées du scripteur. Ce phénomène peut aller jusqu'à un franc « post scriptum ». Il se peut ainsi que Cicéron termine une lettre, ou du moins l'affirme, puis enchaîne sur un nouveau sujet, sans lien avec le précédent. C'est le cas dans la lettre à Atticus du 21 septembre 51, où il termine une brève série de nouvelles et de réactions à des lettres par un traditionnel « Encore et encore adieu²⁰⁶⁹ », pour aussitôt reprendre, sans transition : « En ce qui concerne Patron et tes condisciples : pour les efforts que j'ai déployés au sujet des ruines de Méliète, je suis heureux que tu les aies appréciés²⁰⁷⁰. » S'ensuivent quelques phrases, où notre auteur affirme avoir partagé la joie éprouvée par son ami. On peut difficilement croire que l'épistolier ait voulu faire cet ajout pour finir sur une note positive, car la « fin » précédente était aussi gaie, puisque s'y lisaient deux motifs de réjouissance : qu'Atticus ait eu des échos du voyage de Cicéron et que sa petite fille le comble de satisfactions. Il faut donc supposer que cette addition provient plutôt d'un oubli, et forme un « P.S. » à la missive. Ainsi se confirme l'idée que certaines lettres sont écrites sans plan préalable. La rédaction comme la réception incitent notre auteur à beaucoup de souplesse, à laquelle il cède volontiers dans ce genre intime.

Derrière ce type de désordre, il est difficile de repérer une ligne directrice ou des effets concertés. Cependant l'ensemble décousu qui résulte de ces fantaisies est singulièrement rafraîchissant. S'il est indéniable qu'une lettre dans son ensemble peut être marquée par les fluctuations de l'état d'esprit général de son rédacteur, il ne faut cependant pas négliger les nécessaires réflexes de composition chez un auteur et orateur tel que Cicéron. Sa maîtrise du verbe sait l'intérêt qu'il y a à ménager des pauses dans un passage très dense, ou après un récit particulièrement dramatique. L'art du discours réclame en effet de savoir s'arrêter ou prolonger un discours dans une juste mesure²⁰⁷¹. Comme un médecin, l'écrivain doit savoir retrouver des lignes de cohérence derrière la réalité polymorphe²⁰⁷². Ce qui ressort toutefois

²⁰⁶⁹ *Att.*, V, 19 ; t. IV p. 51. *Etiam atque etiam uale.*

²⁰⁷⁰ *Ibid.*, p. 51. *De Patrone et tuis condiscipulis quae de parietinis in Melita laboravi, ea tibi grata esse gaudeo.*

²⁰⁷¹ M. Trédé, *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 269. Elle rappelle plus loin que la notion est fondamentale chez Isocrate, qui, dans le *Panathénaique*, abrège le prologue (XII, 33-34) : « Je me sens entraîné hors des justes limites (**summetriā**) assignées à un prologue. Or c'est un signe de sagesse de ne pas se satisfaire de la facilité qu'on peut avoir à traiter un sujet avec plus d'abondance que les autres mais d'observer la juste mesure (**thē eukairiān**) sur tout sujet qu'on traite. »

²⁰⁷² *Ibid.*, p.287. M. Trédé rappelle le rôle du « kairos » évoqué dans le *Phèdre* de Platon (270B)

en premier, c'est un désordre dû à l'acceptation des contingences et l'absence d'un plan construit avec logique. Au moins Cicéron suit-il l'ordre des missives reçues de son correspondant. A défaut de thématique, la temporalité est-elle au moins respectée dans sa chronologie ?

Bien au contraire, on assiste à une sorte de réappropriation du temps dans les missives de notre épistolier. L'écriture en général présente cet avantage de ne pas être tenue de reproduire le déroulement chronologique des événements. La lettre cicéronienne exploite largement cette possibilité, ce qui amène notre auteur à traverser et croiser les strates temporelles avec une aisance déconcertante²⁰⁷³. Cette exploration lui offre-t-elle une maîtrise accrue sur le temps ? Quel choix Cicéron pose-t-il quand la lettre lui permet de sélectionner des bribes du temps et de les présenter dans l'ordre qui lui convient ?

Une missive²⁰⁷⁴ nous paraît particulièrement intéressante à cet égard. C'est pourquoi nous choisissons d'en étudier la première moitié presque continument. La variété des temps y est étonnante et mérite d'être recensée. Peut-on trouver une logique à leur enchaînement ?

Privé de nouvelles et de possibilité d'action après que Pompée a quitté Brindes pour l'Épire, notre auteur se tourne vers Atticus le 18 mars 49, pour réexaminer les étapes de leur stratégie commune, dans la mesure où cet ami a beaucoup influencé ses décisions. Quels sont les repères temporels que choisit notre auteur, et dans quel ordre les présente-t-il pour saisir le fil de sa conduite, et surtout pour déterminer l'attitude qu'il souhaite dorénavant tenir dans son désarroi ?

De fait, la lettre commence par un aveu de flottement²⁰⁷⁵. Il n'y a donc pas de projet épistolaire précis, hors la volonté d'imiter un dialogue qui ne peut avoir lieu en réalité²⁰⁷⁶. Il s'agit de fuir la douleur présente, sensible dans le corps, par l'insomnie, et dans l'esprit, par la

²⁰⁷³ Cette étude implique que nous donnions à un temps verbal une valeur relative au temps des autres phrases du texte où il se situe. Ce n'est pas l'avis de tous. Voir le bilan de la question dressé par R. Binnick, *Time and the Verb* : « Towards a Formal Theory of Discourse Tense : Events and Discourses. » Nous penchons pour les théories de Kamp et Rohrer, qui insistent sur la notion de séquence.

²⁰⁷⁴ *Att.*, IX, 10 ; t. V p. 269-276.

²⁰⁷⁵ *Ibid.*, p. 269. *Nihil habebam quod scriberem : neque enim noui quicquam audieram et ad tuas omnes rescripseram pridie. Sed, cum me aegritudo non solum somno priuaret uerum ne uigilare quidem sine summo dolore pateretur, tecum ut quasi loquerer, in quo uno acquiesco, hoc nescio qui nullo argumento proposito scribere institui.* « Je n'ai rien à t'écrire : en effet, je n'ai rien entendu de nouveau et j'ai répondu à toutes tes lettres hier. Mais, comme non seulement l'accablement me prive du sommeil, mais que mes journées ne sont certes pas exemptes de douleur, comme si je parlais avec toi (chose qui me procure mon seul repos) j'ai entrepris de t'écrire ce je ne sais quoi, sans qu'aucune matière se propose à moi. » Nous avons déjà étudié ce passage précédemment.

²⁰⁷⁶ Voir plus haut le chapitre II.

pensée de ce qui arrive. La lettre n'a aucun support, sinon un désir d'évasion. Aucune nouvelle ni sollicitation du destinataire ne la motive, non plus qu'une structure ne la guide.

A ce flou de forme et de contenu correspond très exactement l'état d'esprit dans lequel Cicéron s'avoue être. De fait, c'est le sentiment d'avoir été fou qui affleure en premier. L'ordre des mots est à cet égard significatif : « Fou que j'ai été, ce me semble, depuis le début ! et c'est cette seule chose qui me torture : de ne pas avoir en toutes choses suivi Pompée comme un simple soldat, dans sa glissade, ou plutôt son effondrement²⁰⁷⁷. » Un décalage se creuse entre un passé de folie, sensible dans le parfait « avoir été » (*fuisse*) et le présent de « il me semble » (*uideor*). Cicéron revient sur le passé et exprime son regret de ne pas avoir servi aveuglément dans la troupe.

Orienté vers le passé, Cicéron prolonge cette ligne directrice. Dans le passage qui suit, il évoque ses rencontres avec Pompée ; il n'avait alors et par la suite, devant ses actions, ressenti que défiance et désapprobation²⁰⁷⁸. Au milieu des parfaits du récit, surgit une comparaison, dans un présent intemporel et universel : « Que veux-tu ? Comme en amour les femmes dégoûtent par manque de raffinement, d'esprit, d'élégance, ainsi, ainsi la laideur de sa fuite et de sa désinvolture m'ont détourné de l'affection²⁰⁷⁹. » On constate que le recours à cette généralité n'apporte pas tant une explication qu'une comparaison, s'appuyant sur un parti-pris personnel²⁰⁸⁰. Cicéron recourt à un présent intemporel, qui coupe son récit, mais ne l'explique guère.

La lettre reprend alors à l'imparfait, dans une description au passé qui se mue vite en évocation du possible et du virtuel : « En effet il ne faisait rien qui pût m'inciter à être son compagnon de fuite²⁰⁸¹. » Cependant cette hypothèse tourne vite court et un « maintenant en réalité » (*Nunc*) en tête de phrase nous ramène soudain au présent et aux faits : « Maintenant en réalité²⁰⁸² surgit l'affection, maintenant en réalité je ne puis supporter le regret, maintenant en réalité ni livres, ni lettres, ni théorie ne me sont d'aucune utilité²⁰⁸³. » Or c'est pour mieux

²⁰⁷⁷ *Ibid.*, p. 270. *Amens mihi fuisse uideor a principio, et me una haec res torquet quod non omnibus in rebus labentem uel potius ruentem Pompeium tamquam unus manipularis secutus sim.*

²⁰⁷⁸ *Ibid.*, p. 270. *Vidi hominem (...); illo ipso die sensi quid ageret. Numquam mihi postea placuit nec umquam aliud in alio peccare destitit (...)* « J'ai vu l'homme (...) ce jour même je compris ce qu'il allait faire. Jamais par la suite ses actions ne me plurent, et jamais il ne cessa de faire erreur sur erreur. »

²⁰⁷⁹ *Ibid.*, p. 270. *Quid quaeris ? sicut eñ toiĵ eřwtikoĵ alienantur immundae, insulsaе, indecorae, sic, sic me illius fugae negligentiaeque deformitas auertit ab amore.*

²⁰⁸⁰ Nous ne connaissons pas d'autre trace de ces trois critères, tant en amour qu'en amitié. Pour les relations de Cicéron avec les femmes, voir plus bas.

²⁰⁸¹ *Ibid.*, p. 270. *Nihil enim dignum faciebat qua re eius fugae comitem me adiungerem.*

²⁰⁸² Nous traduisons volontairement ce mot avec insistance, pour lui conserver ses deux sens en latin : temporel et logique.

²⁰⁸³ *Ibid.*, p. 270. *Nunc emergit amor, nunc desiderium ferre non possum, nunc mihi nihil libri, nihil litterae, nihil doctrina prodest.*

s'évader, certes au présent de l'indicatif, mais dans une évocation poétique sans doute issue de Platon²⁰⁸⁴ : « Ainsi jour et nuit, comme cet oiseau, je vois au loin la mer, je désire m'envoler²⁰⁸⁵. » Cet envol s'effondre alors en un constat amer sur la réalité présente en une expression dont la répétition initiale souligne l'émotion. « Puni, puni suis-je pour mon irréflexion²⁰⁸⁶. » En voyant surgir ce mot, Cicéron se reprend immédiatement : « Et pourtant²⁰⁸⁷, quelle fut-elle, cette irréflexion ? qu'avais-je fait sans y apporter la plus grande attention ? ». Ce retour sur le passé s'accompagne d'un regret à l'irréel du passé, qu'élimine vite une certitude que Cicéron a acquise dans le passé, et dont il pressent la continuité dans le futur : « De fait, si encore on n'avait recherché que la fuite, j'aurais fui bien volontiers ; mais j'ai été horrifié par un genre de guerre, excessivement cruelle et large, dont les hommes ne voient pas encore ce qu'il sera²⁰⁸⁸. » Ce sentiment d'horreur se déploie dans l'évocation des conséquences possibles de la guerre : « Quelle menace pour les municipes, pour les gens de bien nommément désignés, pour tous ceux enfin qui seraient restés²⁰⁸⁹ ! » Or ces sombres anticipations trouvent au fond leur germe dans un passé encore plus lointain, que rappelle une phrase de Pompée : « Sylla l'a pu, moi je ne pourrai pas²⁰⁹⁰ ? »

A partir d'ici il convient donc de distinguer entre le passé assez proche des actions de Pompée et des réactions contemporaines de Cicéron (T-1), le passé plus lointain des guerres civiles et des proscriptions (T-2), et le passé des grandes figures historiques ou légendaires qui imprègnent l'imaginaire romain et cicéronien(T-4), et sont devenues des « mythes²⁰⁹¹ ». Pour la commodité, nous appellerons ces trois temps respectivement T-1, T-2, T-4²⁰⁹².

En effet, cette allusion à Sylla éveille chez Cicéron des souvenirs plus reculés, dans l'histoire grecque ou romaine : « Ces exemples²⁰⁹³ sont ancrés en moi : 'Mauvaise action de Tarquin : recours à Porsenna, à Octavius Mamilius contre la patrie ; action impie de Coriolan, qui demanda de l'aide aux Volsques ; action droite de Thémistocle qui préféra mourir ; maudit

²⁰⁸⁴J. Bayet évoque la possibilité d'une allusion à la Lettre VIII, 348 A de Platon, que Cicéron rehausse d'une note poétique personnelle.

²⁰⁸⁵*Ibid.*, p. 270. *Ita dies et noctes tamquam auis illa mare prospecto euolare cupio.*

²⁰⁸⁶*Ibid.*, p. 270. *Do, do poenas temeritatis meae.*

²⁰⁸⁷*Ibid.*, p. 270. *Etsi quae fuit illa temeritas ? quid feci non consideratissime ?*

²⁰⁸⁸*Ibid.*, p. 271. *Si enim nihil praeter fugam quaereretur, fugissem libentissime ; sed genus belli crudelissimi et maximi, quod nondum uident homines quale futurum sit, perhorruui.*

²⁰⁸⁹*Ibid.*, p. 271. *Quae minae municipiis, quae nominatim uiris bonis, quae denique omnibus qui remansissent !*

²⁰⁹⁰*Ibid.*, p. 271. *Sulla potuit, ego non potero ?*

²⁰⁹¹Le mot vaut ici au sens étendu du terme.

²⁰⁹²Voir plus bas pour T-3.

²⁰⁹³*Ibid.*, p. 271. *Mihi autem haeserunt illa : « Male Tarquinius qui Porsenam, qui Octavium Mamilium contra patriam, impie Coriolanus <qui> auxilium petit a Volscis : recte Themistocles qui mori maluit ; nefarius Hippias Pisistrati filius qui in Marathonica pugna cecidit arma contra patriam ferens. At Sulla, at Marius, at Cinna recte, immo iure fortasse ; sed quid eorum uictoria crudelius, quid funestius ? » Huius belli genus fugi, et eo magis quod crudeliora etiam cogitari et parari uidebam.*

Hippias, fils de Pisistrate qui à la bataille de Marathon tomba en portant les armes contre sa patrie. Mais Sylla, mais Marius, mais Cinna : action droite, peut-être même juste ; cependant quoi de plus cruel que leur victoire, quoi de plus funeste ?' Voilà le genre de guerre que j'ai fui, et d'autant plus que je voyais se méditer et se préparer de plus grandes cruautés encore. » T-4 (le passé « légendaire » de grandes figures historiques) et T-2 (le passé des guerres civiles et des procriptions) fusionnent dans les exemples antérieurs de guerres civiles et réveillent dans le souvenir et l'imaginaire de Cicéron une profonde horreur. Cependant se profile dès la phrase suivante un autre référent dans le passé, celui (T-3), maintes fois rappelé dans la correspondance, du consulat de Cicéron et de son intervention contre Catilina. « Moi, que plusieurs ont appelé le sauveur de la Ville, son père, mener contre elle des troupes de Gètes, d'Arméniens et de Cholcidiens ! Moi, apporter à mes concitoyens la faim, les ravages à l'Italie²⁰⁹⁴ ? ». C'est une éventualité très théorique qu'évoque Cicéron ; car au moment où il écrit aucun futur ne lui apparaît clairement.

De fait, il est remarquable que dans toute la lettre, la vision de l'avenir ne soit perçue que depuis le point de vue du passé, même si cette vision de l'avenir se porte fort loin, vers l'infini d'un temps T2, l'éternité.

Cicéron rappelle en effet immédiatement après au sujet de Pompée : « J'avais songé tout d'abord qu'il était mortel, ensuite qu'il pouvait aussi disparaître de multiples manières ; or je pensais que la Ville et notre peuple doivent être préservés pour l'éternité, pour autant que nous en sommes responsables²⁰⁹⁵. » Il existe bien un futur plus proche, T1, qui repose surtout sur un espoir, mais sur lequel Cicéron ne s'attarde guère : « Et cependant une sorte d'espérance me tenait, revenant sans cesse : que l'on en viendrait à un accord plutôt que l'un n'admette qu'advienne un si grand crime, ou l'autre, une si grande infamie²⁰⁹⁶. » C'est la douleur du présent qui s'impose vite, sans qu'elle amène de considération sur le futur ou un éventuel espoir.

Au contraire, cette douleur s'impose en référence au passé uniquement : « Autre est maintenant la situation, autre mon état d'esprit²⁰⁹⁷. » Malgré un verbe au présent, la pensée, à travers l'adjectif « autre » (*alia*), se tourne vers le passé.

²⁰⁹⁴*Ibid.*, p. 271. *Me, quem non nulli conseruatorem istius Urbis, quem parentem esse dixerunt, Getarum et Armeniorum et Colchorum copias ad eam adducere ? me meis ciuibus famem, uastitatem inferre Italiae ?*

²⁰⁹⁵*Ibid.*, p. 271-272. *Hunc primum mortalem esse, deinde etiam multis posse extinguere cogitarem ; Urbem autem et populum nostrum seruandum ad immortalitatem, quantum in nobis esset, putabam.*

²⁰⁹⁶*Ibid.*, p. 272. *Et tamen spes quaedam me obtentabat, fore ut aliquid conueniret potius quam aut hic tantum sceleris aut ille tantum flagitii admitteret.*

²⁰⁹⁷*Ibid.*, p. 272. *Alia res nunc tota est, alia mens mea.*

Par un phénomène similaire, l'esprit est entraîné vers le passé dans la phrase suivante, le présent du verbe principal gouvernant un infinitif au parfait : « Le soleil ... me semble s'être retiré du monde » (*excidisse mihi e mundo uidetur*) et l'actualité n'est envisagée que comme un bilan. A peine apparaît-elle comme réelle ; c'est en effet à l'aide d'une métaphore que Cicéron décrit sa situation et que, en l'empruntant à une lettre d'Atticus, il commence la longue série de retours sur les lettres de son ami qu'il fait dans cette missive. « Le soleil, comme cela se trouve dans une lettre de toi, me semble s'être retiré du monde²⁰⁹⁸. » Cicéron quant à lui tire sa comparaison du domaine de la maladie²⁰⁹⁹, mêlant un présent de généralité intemporel et un parfait de temps T-1. « Comme on dit d'un malade qu'il a espoir, tant que le souffle vital est là, de même, moi, aussi longtemps que Pompée fut en Italie, je ne cessai d'espérer²¹⁰⁰. » C'est donc tout d'abord à une mauvaise analyse de la situation dans le passé que Cicéron imputera son erreur, puis, dans un aveu soudain, il attribue une part de responsabilité à son vieillissement et à la fatigue que les années lui ont amenée. « Voilà, voilà ce qui m'a trompé ; et, pour dire vrai, l'âge, qui désormais se déporte des fatigues longtemps endurées vers la tranquillité, m'a amolli par le charme de la vie domestique²¹⁰¹. » Dans l'expression « se déporte » (*deuexa*) apparaît le poids de la vieillesse, qu'alourdissent encore les labeurs (*laboribus*) qui pour Cicéron furent nombreux. Ce retrait dans la vie domestique va de pair avec un retrait hors du temps présent, comme cela apparaît de façon remarquable dans la phrase suivante : « Maintenant, même si la tentative doit être périlleuse, je tenterai assurément de m'envoler d'ici²¹⁰². » De façon révélatrice, la phrase commence par « maintenant » (*nunc*), et cependant le présent de la pensée s'incarne dans un futur de l'indicatif, certes proche, mais dissocié du moment de l'énonciation. Cicéron perçoit ici le présent comme un dynamisme tourné vers le futur.

Cette résolution présente que Cicéron projette dans l'avenir se perd déjà dans sa virtualité, ce qui amène notre auteur à en évoquer la possibilité dans le passé aussi. Car il avoue aussitôt, en reportant sur Atticus la responsabilité de ne pas avoir réalisé ses vellétés :

²⁰⁹⁸*Ibid.*, p. 272. *Sol, ut est in tua quadam epistula, excidisse mihi e mundo uidetur.*

²⁰⁹⁹ Est-ce parce que sa santé fragile et sa sensibilité le contraignent de fait à souffrir physiquement de ses maux psychologiques ? Voir notre partie sur le quotidien et le corps. Les comparaisons médicales sont nombreuses, dans la correspondance comme dans les textes théoriques, comme les *Tusculanes*.

²¹⁰⁰*Ibid.*, p.272. *Ut aegroto, dum anima est, spes esse dicitur, sic ego, quoad Pompeius in Italia fuit, sperare non destiti.*

²¹⁰¹*Ibid.*, p. 272. *Haec, haec me fefellerunt ; et, ut uerum loquar, aetas iam a diuturnis laboribus deuexa ad otium domesticarum me rerum delectatione molliuit.*

²¹⁰²*Ibid.*, p. 272. *Nunc, si uel periculose experiendum erit, experiar certe ut hinc auolem.* (C'est la deuxième occurrence de ce désir d'envol dans cette lettre).

« Il eût peut-être fallu le faire avant ; mais c'est ce que tu m'as écrit qui m'a fait tarder, et surtout ton autorité²¹⁰³. »

Alors commence la longue relecture des lettres d'Atticus, dans lesquelles Cicéron recherche la cohérence de sa démarche, puisqu'il dit avoir toujours tenté d'être en adéquation avec les conseils de son ami²¹⁰⁴.

En une lettre de quelques pages, la variété des temps est étonnante. Plus remarquable encore est la rapidité avec laquelle Cicéron passe de l'un à l'autre, du passé au futur, du réel au virtuel sans aucune transition. Cette mobilité ne correspond pourtant pas à une maîtrise du temps. Elle tient plutôt du tourbillon vertigineux de sa pensée et montre un usage de la lettre comme un libre déversoir. On voit se superposer un temps objectif et un temps relatif (comme le consulat de 63) sans qu'aucun des deux ne donne en définitive d'assise à la pensée. La lettre offre de ce point de vue une souplesse totale, dont Cicéron use pleinement.

Dans la mesure où le but d'une telle missive n'est pas l'information mais la réflexion, Cicéron laisse sa pensée parcourir toute la gamme temporelle sans cadre fixe. Le passage d'un temps à l'autre s'opère dans la fluidité, et cette souplesse rappelle celle dont use intellectuellement notre auteur pour se disculper²¹⁰⁵.

Cette marge de liberté considérable dans les thèmes abordés et leur ordre n'est pas sans évoquer une autre forme épistolaire : la poésie et notamment les élégies, où l'expression des sentiments entraîne un retour sur les moments passés, des considérations sur le présent ou des projections vers le futur. On trouve chez Tibulle ou Ovide²¹⁰⁶ des compositions aussi lâches.

²¹⁰³ *Ibid.*, p. 272. *Ante oportuit fortasse ; sed ea quae scripsisti me tardarunt et auctoritas maxime tua.*

²¹⁰⁴ Voir plus haut notre étude de l'interaction avec le destinataire, notamment dans notre chapitre précédent.

²¹⁰⁵ Il nous semble que Cicéron fait alors preuve de « pseudorationalité », mécanisme décrit par A. M. S. Piper comme une nécessité imposée par *our highest-order disposition to literal self-preservation*. Selon cet auteur en effet, un individu placé face à une situation nouvelle ne trouve pas de lien avec ses expériences passées et voit sa logique s'effondrer ou encore, lorsqu'il songe à son passé, il ne peut en accepter les contradictions ; il lui faut alors préserver la logique pour ne pas se croire fou et éviter la paralysie, voire la remise en cause de son identité, à laquelle il risquerait d'être amené. La pseudorationalité permet de retrouver la face et un semblant de logique et de rationalité. « Pseudorationality », Brian P. Mc Laughlin et A. Oksenberg-Rorty (éditeurs), *Perspectives on Self-deception*, p. 297-303. Toute personne qui demeure hermétique au changement et à ce type d'ajustement est qualifiée d'idéologue ou de dogmatique par cet auteur. Cicéron oscillerait donc entre les deux tendances. Voir plus haut, notamment dans notre troisième partie, son hostilité fondamentale au changement.

²¹⁰⁶ J.-C. Jolivet note que « (...) les lettres ovidiennes (...) se caractérisent souvent par une tendance au soliloque, quand, se détournant de leur destinataire et du présent de l'écriture, les épistolières ressassent leur propre malheur, leur passé et les souvenirs d'un bonheur perdu. Elles donnent lieu à une recreation du passé à partir de la liberté narrative qu'induit le genre épistolaire. Ce type d'écriture s'éloigne parfois de toute tentative de persuasion de l'amant infidèle, pour s'orienter vers une fonction de pathétique à travers une tendance monologique qui se résume à la méditation du malheur ou à l'expression de la souffrance : la narration du passé n'est qu'une sélection de souvenirs fragmentaires, elle est parcellaire, éclatée, ne possède pas à proprement parler de fonction informative. Les *topoi* de l'épistolographie viennent relayer cette tendance à l'apitoiement sur soi-même : les héroïnes multiplient les mentions des larmes qui tombent sur les lignes qu'elles viennent de tracer, etc... » « Pleurs héroïques, sourires mythographiques dans les *Héroïdes* d'Ovide », dans *Le rire des Anciens*, p. 235.

L'éclatement est le même dans la correspondance de Cicéron. Des bribes du passé se mêlent à des visions fugitives du présent et se perdent dans un élan vers le futur, plus ou moins potentiel. Le ressassement et le doute semblent à l'origine de ce chaos temporel, qu'aucun critère de genre ou jugement de l'auteur ne régit.

Ce tourbillon participe à la fois du point de vue d'en haut par le recul qu'il manifeste et d'un relâchement de l'esprit, dont résulte la frénésie avec laquelle ce passage s'opère. Telle est la philosophie du quotidien dans la Correspondance : un dynamisme qui élève l'âme et des pesanteurs qui la projettent çà et là. Entre les deux tendances la lutte est âpre mais de cette tension naît une richesse surprenante.

Ce qui paraît remarquable, au terme de ce mouvement fluide, c'est que le temps devient subjectif et que naît un repérage « auto-référenciel ». Notre auteur néglige alors les types courants de mesure du temps.

La connivence avec le destinataire peut être en effet si forte que les cadres temporels traditionnels ne soient plus de mise entre eux. Dans ses lettres à Atticus, Cicéron manifeste que son ami et lui ont leur propre repère de temporalité, et néglige le système courant de datation²¹⁰⁷. Ainsi, écrivant une longue lettre²¹⁰⁸ à Atticus depuis Laodicée, dont nous avons montré la composition « déstructurée », Cicéron encadre sa missive de deux dates originales. Il commence par écrire : « J'ai reçu ta lettre le cinquième jour avant les Terminalia à Laodicée²¹⁰⁹ » et clôt sa lettre en disant : « Le sept-cent-soixante-cinquième jour après la bataille de Leuctres²¹¹⁰ ». Cicéron instaure son propre repère temporel par le biais de cette bataille, et l'on ne s'étonne guère après une composition si chaotique que la mesure du temps soit devenue subjective. Ce combat vit la victoire des Thébains, dirigés par Epaminondas en 371 avant Jésus-Christ contre Sparte, ce qui assura l'hégémonie de Thèbes et ruina le prestige militaire des Lacédémoniens. Cette allusion nous paraît subjective à deux égards : tout d'abord, elle joue sur la connivence des deux amis et sur leur culture grecque ; ensuite, elle renvoie probablement au propre passé de Cicéron et à sa victoire sur Clodius²¹¹¹. On peut s'étonner des étranges datations de Cicéron dans cette lettre, où il commence par « aviser

²¹⁰⁷ Normalement, la date prenait place à la fin d'une lettre. Voir par exemple *Att.* III, 14 ; t. II p. 50, *Att.*, III, 20 ; t. II p. 65, *Att.*, III, 24 ; t. II p. 79. Cf *Hor. Epist.* I, 10, 49-50. Toutefois, il était fréquent, surtout dans les messages brefs, de ne pas dater, contrairement aux lettres officielles. Une remarque de notre auteur à Atticus indique que celui-ci précisait toujours la date. *Att.*, III, 23, 1 . t : II p : è&. Cf. *Suet., Aug.*, 50.

²¹⁰⁸*Att.*, VI, 1 ; t. IV p. 138-154.

²¹⁰⁹*Ibid.*, p. 138. *Accepi tuas litteras a. d. quintum Terminalia Laodiceae.*

²¹¹⁰*Ibid.*, p. 154. *Post Leuctrinam pugnam die septingentesimo sexagesimo quinto.*

²¹¹¹ Dans la phrase précédente, Cicéron a demandé à Atticus quel jour tombaient les mystères romains, qui étaient en l'honneur de la Bonne Déesse. Or Cicéron semble s'être senti redevable à celle-ci de sa victoire sur Catilina (Plutarque, *Cic.* 20, 1) puis sur Clodius, blessé devant une chapelle de *Bona Dea* (*Milon.*, 86).

Atticus qu'il a reçu sa lettre 'le cinquième jour avant les Terminalia', au lieu d'indiquer la date en fonction des Kalendes du mois suivant²¹¹². » Ce qui nous paraît importer ici, c'est la marque « auto-référentielle » que ces datations comportent. Le temps se rythme de façon subjective dans la mémoire de Cicéron, et la lettre est le cadre idéal dans lequel s'exprime cette subjectivité. En écrivant à un ami proche, qui connaît les points de repère-clés de sa vie, Cicéron peut se passer du système courant de dates, et situer son discours dans cette perception intérieure que chacun a du temps.

On se souvient que dans cette approche subjective du temps, Cicéron renouvelle volontiers les points de repère, dans le cadre de la lettre précédemment étudiée par exemple. Pour les Romains en général, la fondation de Rome est ainsi une date-clé. Pour notre auteur, les périodes marquantes de sa vie, comme son consulat et sa victoire sur Catilina²¹¹³, sont des points d'ancrage déterminants dans son regard sur le passé, tel qu'il l'affirme dans ses missives. Dans la lettre à Atticus²¹¹⁴ que nous avons longuement examinée plus haut, par exemple, nous voyons surgir ce référent dans le passé : le consulat de 63 et son intervention contre Catilina : « Moi, que plusieurs ont appelé le sauveur de la Ville, son père, mener contre elle des troupes de Gètes, d'Arméniens et de Cholcidiens ! Moi, apporter à mes concitoyens la faim, les ravages à l'Italie²¹¹⁵ ? ». La réappropriation du temps va donc jusqu'à la remise en cause du cadre historique commun. Dans sa correspondance, Cicéron fixe les référents temporels, qui deviennent subjectifs. La propension à modeler la temporalité à sa guise, autour d'événements majeurs de son existence, atteint ici sa plus forte expression. D'un point de vue philosophique, cette nouvelle configuration correspond à un recentrement sur ses propres perceptions. Cicéron fait droit à sa sensibilité et sa subjectivité. Celle-ci peut aller fort loin : ne laisse-t-elle pas le champ libre à un remodelage des faits passés ? Par exemple Cicéron, n'ayant pas fait son rapport juste après une bataille, tente de faire croire que c'était après seulement qu'il avait été salué *imperator*. Une relecture de la lettre qu'il adresse alors à Caton montre que sa revendication d'un triomphe repose sur un désir de compenser d'injustes

²¹¹²L.- A. Constans et J. Bayet s'attardent sur ce point dans leur notice de l'édition des Belles Lettres t. IV p. 105. En tenant compte des mois intercalaires de l'année préjulienne, ils associent cette date de « la bataille de Leuctres » à la mort de Clodius, le 18 janvier 52, sans comprendre l'intérêt de cette plaisanterie, et s'interrogent sur un éventuel désir d'ironiser sur les jours intercalaires qui se multiplient alors.

²¹¹³On peut penser que ce succès et le besoin de légitimer cette action quelque peu autoritaire ont dû être à l'origine d'une cristallisation dans l'esprit de notre auteur.

²¹¹⁴*Att.*, IX, 10 ; t. V p. 269-276.

²¹¹⁵*Ibid.*, p. 271. *Me, quem non nulli conseruatore[m] istius Urbis, quem parentem esse dixerunt, Getarum et Armeniorum et Colchorum copias ad eam adducere ? me meis ciuib[us] famem, uastitatem inferre Italiae ?*

traitements passés²¹¹⁶. Ici encore, la lettre retravaille le temps, tente de le modeler et de l'équilibrer.

L'activité épistolaire apparaît donc comme extrêmement libre. Cicéron y déploie toute sa créativité et sa personnalité, allant jusqu'à remodeler la chronologie et les référents temporels.

Cette liberté ne se traduirait-elle pas de façon très technique dans les temps verbaux, représentatifs d'un mode de pensée ? Il pourrait être intéressant de suivre la façon dont Cicéron présente le passé en fonction de son présent²¹¹⁷, gommant ou rehaussant certains éléments ; toutefois, on a si souvent mis en cause sa mauvaise foi – est-ce autre chose que ce type de manipulation du souvenir ? – que nous avons préféré un autre champ d'exploration, plus insolite. Notre auteur évoque en effet de façon originale tous les possibles qui s'offrent ou se sont offerts à lui.

2- Le virtuel (souhaits, irréel, potentiel).

« Des formes linguistiques révélatrices de l'expérience subjective, aucune n'est aussi riche que celles qui expriment le temps, aucune n'est aussi difficile à explorer, tant les idées reçues, les illusions du 'bon sens', les pièges du psychologisme sont tenaces²¹¹⁸. »

Nous avons retenu deux emplois remarquables de la virtualité : le recours à des modalités qui expriment le « virtuel » et l'emploi de maximes générales. Cette question permet de mesurer la spécificité de la correspondance. Par ces deux biais, que nous approfondirons successivement, Cicéron échappe à la temporalité historique et peut se projeter vers ce qu'il souhaiterait ou regrette, ou vers un « intemporel général ». Le problème tient au bilan de cette démarche. Aboutit-elle à un véritable repos, à une préparation et un retour efficaces à l'action ? Dans la « philosophie du quotidien » qui se dégage peu à peu, cette tactique est-elle constitutive ou marginale ? rejoint-elle la volonté positive et constructive que nous avons repérée jusqu'à présent ?

²¹¹⁶ *Fam.*, XV, 4 ; t. IV p. 84-92.

²¹¹⁷ Dans les *Philippiques* par exemple, Cicéron fait un discours très pathétique, décrit curieusement Pompée en homme vertueux (66-69) et peint un étonnant et émouvant portrait de ses fils (75-76), alors qu'il ne garda aucun contact avec eux après Pharsale.

²¹¹⁸ E. Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine », dans *Diogène*, Paris, U.N.E.S.C.O., Gallimard, n°51 (juillet-septembre 1965), p. 3-13. = *P.L.G.* 2, 4, p. 69.

Cette partie sera nécessairement quelque peu technique et grammaticale mais nous nous souvenons avec E. Benveniste de la nécessité absolue de ne pas dissocier philosophie et linguistique²¹¹⁹.

La liberté de forme et de chronologie épistolaire est étroitement liée à la liberté intellectuelle avec laquelle Cicéron aborde ce type d'écriture. Il n'hésite pas à perturber et mêler l'ordre temporel ou logique, à créer ses propres repères, à faire du nouveau par des néologismes ou à se réfugier dans l'ancien et à recourir au grec. Tous les temps « réels » ont été exploités sous son calame. Un seul domaine reste ouvert : celui des temps « irréels », de la virtualité. Qu'en est-il dans ce cas-là ? Il semble que Cicéron n'hésite pas à partir à l'assaut de ce monde du possible et des éventualités. Souvent, il se livre à des reconstructions du présent ou du passé à l'irréel. Ce travail virtuel pourrait servir de laboratoire d'analyse avant une mise en oeuvre concrète. Nous verrons si cette entreprise aboutit à une amélioration effective de son action, ou du moins de sa prise de décision, et en fin de compte, à une meilleure maîtrise du temps.

La lettre s'avère le cadre privilégié de la reconstruction de ce qui n'a pas été. Ce passage à la fiction se repère particulièrement bien en latin par l'emploi d'un mode propre à l'irréel, passé ou présent, au potentiel et au souhait : le subjonctif²¹²⁰. Ces emplois du subjonctif (en latin²¹²¹) pour exprimer le souhait ou l'irréel signalent l'entrée dans un temps à la marge du temps réel, qui englobe ce qui existe effectivement²¹²². Rappelons que l'optique

²¹¹⁹ « Si l'on ne se tient pas à des critères précis d'ordre linguistique et formel, et en particulier si l'on ne veille pas à distinguer sens et référence, on met en danger l'objet même de la philosophie analytique, qui est la spécificité du langage dans les circonstances où valent les formes linguistiques que l'on choisit d'étudier. La délimitation exacte du phénomène de langue importe autant à l'analyse philosophique qu'à la description linguistique, car les problèmes du contenu, auxquels s'intéresse plus particulièrement le philosophe, mais que le linguiste ne néglige pas non plus, gagnent en clarté à être traités dans des cadres formels », « La philosophie analytique et le langage » = *P.L.G.* 1, 22, p. 267-276, p. 276.

²¹²⁰ Une remarque de fond s'impose, avant d'entamer cette étude. Le possible peut porter sur le futur ou le passé suivant le temps de l'infinitif employé et celui du verbe pouvoir (*posse*). En effet, l'énonciation peut être antérieure ou postérieure au fait en cause. Nous nous fondons pour ce point essentiellement sur S. Nunez, (*Semantica de la modalidad en Latin*), p. 178-179. Nous réduirons cette étude à la partie « potentielle » du possible, puisque, comme le souligne Salvador Nunez, le verbe *posse* peut recouvrir quatre interprétations. Il peut en effet signifier la permission, la capacité, la possibilité de réalisation d'un fait et l'éventualité. Ce qui le distingue de toute manière du discours réel, c'est que le locuteur ne pose pas que son affirmation soit vraie ou non, soit qu'il l'ignore, soit qu'elle ne soit pas encore réalisée (*ibid.*, p. 159). Il y a donc toujours référence au moment de l'énonciation, de façon implicite (*ibid.*, p. 163). Nous devons toujours conserver à l'esprit cette marge d'incertitude qui était celle de l'épistolier au moment de la rédaction.

²¹²¹ C'est l'optatif qui en grec exprime le potentiel.

²¹²² La réflexion d'Aristote montre cette dimension réaliste du temps, même si elle suggère la notion de possible. « On voit donc aussi que le non-être ne sera pas toujours dans le temps, par exemple celui qui ne peut être autrement, comme la commensurabilité du diamètre au côté.

D'une manière générale, en effet, si le temps est par soi mesure du mouvement et, par accident, des autres choses, on voit que tout ce dont il mesure l'existence aura son existence dans le mouvement et le repos. Donc tout ce qui est soumis à la destruction et à la génération, et en général toutes les choses qui tantôt existent, tantôt n'existent pas, sont nécessairement dans le temps ; car il y a un temps plus grand qui surpasse leur existence et le

est ici différente d'un classement entre abstrait et concret. Cette étude nous amènera à prendre en compte les modalités verbales, définies globalement comme assertions de probabilité du locuteur²¹²³. Nous nous intéresserons particulièrement à ce que Nunez appelle la modalité radicale, c'est-à-dire celle qui se réfère au sujet de la prédication²¹²⁴. En définitive, la modalité est un reflet de la plus ou moins grande crédibilité accordée par un locuteur à son propos d'un point de vue linguistique. D'un point de vue philosophique, cette étude engage donc la proximité au réel et les convictions propres de notre auteur.

Cicéron évoque, de façon négative ou positive, ce qu'il aurait dû faire ou ne pas faire, et les conséquences que cela aurait entraînées dans le passé ou le présent. Est-ce donc le présent ou le passé qui est au centre de cette réflexion ? Utilise-t-il cette possibilité pour mettre au point des stratégies, éventuellement en s'aidant d'erreurs passées ? Celle-ci reste-t-elle théorique ou apporte-t-elle un gain réel dans la prise de décision ? Est-ce le processus ou le résultat qui est ainsi mis en avant ?

Ce travail de réflexion sur des faits qui ne sont pas encore ou plus réalisés n'est pas sans lien avec la notion fondamentale d'« occasion » (*kairos*), étudiée auparavant. Il existe une part de virtualité non actualisée que l'on doit conserver à l'esprit en toute objectivité intellectuelle. La correspondance nous fait particulièrement revivre et sentir de façon poignante ce qui aurait pu être ; on se prend à imaginer avec notre auteur ce qu'aurait été pour l'Italie la victoire de Pompée sur César par exemple²¹²⁵. Ces possibilités écartées par l'Histoire abondent dans notre corpus littéraire, qui est particulièrement lié aux circonstances ; pourquoi telle lettre a-t-elle été conservée ? aurait-elle été écrite sans l'arrivée inattendue d'un courrier ? La question de la virtualité est au cœur de la correspondance, dans la trace que nous en laisse Cicéron comme dans notre propre approche. Un propos de J. Gracq, rapproché

temps mesurant leur substance. Mais pour celles qui n'existent pas, toutes celles que le temps enveloppe ou bien existèrent (par exemple Homère exista un jour) ou bien existeront, comme une choses de l'avenir, selon le sens dans lequel le temps les enveloppe ; ou, s'il les enferme dans les deux sens c'est qu'elles peuvent avoir l'une et l'autre des deux existences. Quant à celles qu'il ne renferme d'aucune manière, elles n'existent à aucun moment, ni n'existent, ni n'existeront. Mais, parmi les choses qui ne sont point, il y a aussi celles dont les contraires sont éternels comme l'incommensurabilité du diamètre est éternelle ; et celles-là ne seront pas dans le temps. Et pas davantage n'y sera la commensurabilité ; par suite elle n'est pas, et cela éternellement, parce qu'elle est contraire à un être éternel. Mais tout ce dont le contraire n'est pas éternel peut être et ne pas être et est soumis à la génération et à la destruction. » *Physique*, IV, 221b 25-222a 10.

²¹²³ « the speaker's assessment of probabilities ». Voir S. Nunez, *Semantica de la modalidad en Latin*, p. 22, qui renvoie à M. A. K. Halliday, « Functional diversity in language as seen from a consideration of mood and mentality in English », *Foundations of language*, 6, 1970, p. 140-165.

²¹²⁴ *Semantica de la modalidad en Latn.*, p. 63-110. Dans les exemples sélectionnés, le contexte nous semble en effet faire porter la modalité sur lui.

²¹²⁵ Par exemple, il se souvient que s'il avait suivi les conseils d'Atticus durant une crise, le danger aurait été écarté. *Att.*, VIII, 12, 5 ; t. V p. 209.

d'Isocrate par M. Trédé nous paraît à cet égard éclairant : « 'A chaque tournant d'un livre, un autre livre possible, et même souvent probable, a été jeté au néant', rappelle Julien Gracq²¹²⁶. Isocrate, dans le *Panathénaique*, se fait un devoir d'indiquer à chaque tournant du discours quel autre discours était possible ; le texte est à lui-même sa propre glose. » C'est là l'ultime scrupule du professeur qui tâche de livrer, sans doute, les secrets de sa *paideia*, qu'il oppose aux exercices variés des « Sophistes vulgaires »²¹²⁷. Or cette *paideia* culmine dans l'apologie de l'honnête homme, capable de saisir les bons *kairoi* parmi tous les possibles qui se présentent, et dont toute la vie est un idéal d'harmonie. Cicéron formé aux meilleures écoles, a-t-il su débrouiller les apparences trompeuses et polymorphes pour, de plusieurs possibles, sélectionner le plus fructueux ?

a-Les projections virtuelles : quelle utilité pour l'action ?

Puisque la philosophie de Cicéron s'avère souvent pragmatique, notre première interrogation porte sur l'efficacité d'une telle démarche vis-à-vis de l'action²¹²⁸. En effet, « depuis Platon, en passant par la réflexion métaphilosophique des philosophes hellénistiques jusqu'à Plotin, une *communis philosophorum opinio* nous dit que, pour être un vrai philosophe, il ne suffit pas de savoir comment il faut mener sa vie, mais il est encore indispensable de vivre en plein accord avec ce savoir. La vie du philosophe, son comportement, sa personnalité constituent ainsi l'accomplissement de la notion complète et intégrale de la philosophie²¹²⁹. » La valeur d'une philosophie du quotidien réside en grande partie dans les réalisations effectives d'une existence menée avec sagesse. Il s'agit certes de réfléchir, mais aussi d'agir.

Pour commencer toutefois, rappeler l'usage de la virtualité dans des œuvres théoriques n'est pas inutile pour en sentir la spécificité dans la correspondance. La modalité introduite

²¹²⁶ *Lettrines*, I, p. 27 cité par M. Trédé dans *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 280, note 122.

²¹²⁷ *Pan.*, 18.

²¹²⁸ Cela vaut même pour le regret, dont A. Oksenberg-Rorty nous rappelle qu'il ne signifie pas qu'une personne a fait fausse route, mais que son esprit retourne volontiers à cette époque de sa vie. A ce titre le regret ne doit pas être confondu avec le remords ou la culpabilité, plus intenses et profonds. « Agent Regret » p. 495-496. Par ailleurs, pour ce qui est du souhait, B. P. Mc Laughlin, reprenant B. Russell et G. Graham, affirme qu'il est tout proche de l'auto-duperie, et peut même y conduire naturellement. « Exploring the Possibility of Self-deception in Belief », *Perspectives on Self-deception*, p. 44. Le souhait ne constitue donc pas une motivation mentale véritable (*ibid.*, p. 46).

²¹²⁹ J. Domanski, *La philosophie, théorie ou manière de vivre ?*, p. 11. Voir également sur ce point la lettre 88 de Sénèque, qui glorifie la philosophie comme art de vivre.

par le subjonctif instaure une distance par rapport au propos et permet de traiter « à froid » des questions cruciales qui exigent parfois des réponses rapides mais nécessitent de mettre en œuvre des principes fondamentaux pour obtenir leur solution. Ainsi, la pensée se fixe sur des cas-types suffisamment précis pour être adaptés à des situations réelles mais moins étroits qu'un exemple donné. Elle peut néanmoins envisager toutes les voies possibles, en analysant leurs conséquences et leurs présupposés, et pour sélectionner la meilleure en fonction de critères bien définis²¹³⁰.

Le *De Officiis* nous offre maintes illustrations de cette tactique ; cet ouvrage abonde en cas épineux, pour lesquels notre auteur procède à une véritable casuistique, étudiant tous les possibles. Quelques exemples cités par Cicéron²¹³¹ sont restés dans les mémoires. Nous citerons²¹³² le plus célèbre sans doute : « Si quelqu'un, sain d'esprit, t'avait remis une épée et, fou, te la réclamait, la rendre serait une faute, ne pas la rendre, un devoir. Mais quoi ? Si celui qui t'avait remis de l'argent, faisait la guerre contre la patrie, rendrais-tu le dépôt ? Non, je pense, tu agirais en effet contre la république, qui doit être ta plus chère affection. » L'étude de ces hypothèses renvoie à des valeurs de fond, qui permettent de trancher dans des circonstances réelles. L'évocation de cas précis mais abstraits permet de recouvrir bien des situations très concrètes à l'époque de Cicéron. Abstraction et généralité se mêlent alors harmonieusement à des applications concrètes²¹³³.

Le passage par la virtualité est donc tout à fait bénéfique dans les œuvres théoriques. On peut ainsi explorer librement tous les aspects d'une question, et se détacher des moins

²¹³⁰ Nous n'envisagerons pas ici ces critères. La notion de virtualité nous importe en priorité. Nous insisterons seulement sur l'importance du devoir, qui importe plus que le possible aux yeux de Cicéron, et tranche plus rapidement. Ainsi, dans la *Première Philippique* (VII, 15) Cicéron insiste sur les devoirs sociaux des citoyens et déplore le silence de nombre d'entre eux. De ce lot se détache Pison, à qui va le respect de notre auteur : « C'est pourquoi j'ai et j'exprime la plus grande gratitude envers Pison, qui n'a pas songé à ce qu'il pouvait, mais à ce qu'il devait faire dans l'état. », *Quare maximas gratias et ago et habeo Pisoni, qui, non quid efficere posset in re publica, cogitavit, sed quid facere ipse deberet.*

²¹³¹ *De Officiis*, Livre III, XXV, 95.

²¹³² *De Officiis*, Livre III, XXVI, 97. Reprenant la légende suivant laquelle Ulysse aurait simulé la folie pour ne pas aller à Troie et rester à Ithaque, Cicéron affirme que cela aurait été utile, mais laid et méprisable car il valait mieux se battre, contre les flots et contre l'ennemi, que d'abandonner la Grèce qui partait combattre.

Ibid., p. 124-125, XXVII, 100-101, Cicéron évoque Régulus, qui, renvoyé à Rome par Hamilcar, plaide pour qu'on ne rende pas les prisonniers carthageois, et préféra retourner vers le supplice qui l'attendait car « ceux-ci en effet étaient des jeunes gens et de bons chefs, tandis que lui déjà était consumé par la vieillesse ». Cicéron approuve cette attitude, puisque ce qui est nuisible à l'Etat ne saurait être utile à quelque citoyen.

²¹³³ L'évocation de la virtualité, loin de détacher de la réalité, en rehausse la saveur. Dans la *Première Philippique* (XII, 30), Cicéron vante la conduite de Dolabella et affirme qu'elle coupe court à toute perspective d'une meilleure possibilité. *Dicerem, Dolabella, qui recte factorum fructus esset, nisi te praeter ceteros paulisper esse expertum uiderem.* « Je te dirais, Dolabella, quel est le profit tiré de la rectitude, si je ne voyais pas que toi plus que tous les autres l'as réalisé pour un moment. »

bons. La virtualité est particulièrement profitable dans la pensée politique car la pensée de ce qui pourrait être sert de garde-fou, comme le souligne un passage du *De Legibus*²¹³⁴ : « Il faut des magistrats : sans leur prudence et leur zèle, la cité ne peut exister, et c'est dans le règlement de leurs compétences que réside tout l'équilibre de la République. Prescrivons donc non seulement aux magistrats comment il faut commander, mais aux citoyens comment il faut obéir. Car celui qui commande bien a forcément obéi quelque temps, et celui qui a la sagesse de l'obéissance paraît digne de commander un jour. Il est donc à propos que celui qui obéit espère commander un jour et que celui qui commande sache que bientôt il devra obéir. » Chacun doit donc conserver à l'esprit les possibles de son existence et cette pensée, perpétuelle épée de Damoclès, instaure une limite salutaire aux ambitions personnelles.

Cicéron devance une faille possible de ce système abstrait en affirmant que même si la réflexion fait apparaître un risque éventuel, elle ne doit pas faire écarter un choix. Il soutient donc le principe de cet examen. Prenons un exemple : tout engagement qui est envisagé mais n'est pas encore entrepris présente une part d'incertitude. Les liens avec autrui notamment comportent potentiellement des aléas imprévisibles. Dans le *De Amicitia*²¹³⁵, Cicéron affirme que si l'on se base sur des difficultés encore irréelles, on fait mauvais usage de cette virtualité et l'on se prive des aspects plus positifs. Notre auteur a donc développé dans sa réflexion théorique une arme de choix, qui peut être fort utile pour opérer un sage discernement avant de poser une action, de façon réaliste, réfléchie et lucide.

Cette philosophie de fond employée au quotidien se retrouve-t-elle dans la correspondance ? Il semble que Cicéron ait voulu l'employer, mais avec un succès parfois mitigé. Ses lettres tirent un certain parti de la stratégie selon laquelle la réflexion permet de se

²¹³⁴ *De Leg.*, III, 5.

²¹³⁵ *De Leg.*, 13, 47 sq. : « Ils me semblent arracher du monde le soleil, ceux qui écartent l'amitié de la vie, alors que les dieux immortels ne nous ont rien donné de plus doux. Quelle est la sécurité dont ils se vantent ? Séduisante, en apparence, mais en réalité condamnable par bien des points. Il n'est pas logique, en effet, pour éviter tout souci, de refuser une belle entreprise, une noble action, ou de l'abandonner après avoir commencée. Si nous fuyons l'inquiétude, nous devons fuir la vertu, qui doit nécessairement concevoir quelque inquiétude lorsqu'elle méprise ou déteste ce qui lui est opposé : ainsi la bonté devant la méchanceté, la tempérance devant le désir, devant la lâcheté le courage. C'est pourquoi, tu le constates, ce sont les justes qui souffrent le plus de voir l'injustice, les vaillants de voir les pleutres, les modestes, l'étalage des crimes. C'est donc le propre d'un âme bien constituée de trouver la joie dans le bien, et la douleur, dans ce qui lui est contraire. Cela étant, si la douleur a sa place dans l'âme du sage - et c'est bien ce qui se produit, à moins que nous ne pensions que toute humanité a été déracinée de son cœur - pour quelle raison arracherions-nous entièrement l'amitié de la vie, afin de ne risquer par elle aucune peine ? Si l'on enlève l'élan de l'âme, quelle différence y a-t-il, je ne dis pas entre la bête et l'homme, mais entre l'homme et un tronc d'arbre, ou un rocher, ou n'importe quoi de ce genre ? Et l'on ne doit point écouter ceux qui veulent que la vertu soit dure et semblable au fer : dans l'amitié, comme en bien d'autres cas, elle est tendre et traitable... »

préparer virtuellement à ce qui adviendra, quelque événement que ce soit. On peut donc supposer que, par anticipation abstraite ou expérience tirée du passé, son esprit pourrait mieux dominer le cours des événements, ou du moins, puisque celui-ci dépend également d'autrui, poser les bons choix.

Le présupposé de cette démarche est une confiance dans l'efficacité de la réflexion²¹³⁶. Cicéron mise ainsi sur la puissance de la raison.²¹³⁷ Le 14 mars 49, tandis qu'on annonce par ouï-dire que Pompée a quitté Brindes et que César sera bientôt à Formies, où Cicéron se trouve, celui-ci se prend à rêver qu'une Minerve vienne l'aider et le conseiller, comme elle le fait pour Ulysse dans l'*Odyssée*²¹³⁸. Après ce souhait fictif et une courte évasion dans un vers homérique²¹³⁹, notre auteur affronte de nouveau la situation qui s'offre à lui, dans son incertitude angoissante : « Jamais aucune situation ne m'a donné matière à réflexion aussi difficile, mais néanmoins je réfléchis et je ne serai pas, quand les maux surviendront, dépourvu de préparation²¹⁴⁰. » La présence par deux fois du verbe « réfléchir » (*cogitare*) indique nettement l'usage rationnel et intellectuel qu'il fait de son esprit, après l'avoir laissé se prêter à la fiction. La virtualité pourrait ainsi préparer et étayer l'action²¹⁴¹.

Cette stratégie permet de choisir et prolonger le meilleur possible, ce qui séduit évidemment la pensée de notre auteur, qui se veut constructif. N'oublions pas en effet que ce qui importe plus que tout est de poser le bon choix, réel et effectif. C'est lui qu'il faudra entériner lorsqu'il se profilera. Telle est la pensée de Cicéron quand, le 11 avril 43, il écrit à Lucius Munatius Plancus, gouverneur de la stratégique Gaule Chevelue, qui venait de donner des preuves de son soutien à la cause du Sénat, afin qu'il dédaigne des avantages immédiats mais éphémères et se tourne vers une gloire immortelle. Il pousse ensuite son destinataire à continuer le parcours entamé, même s'il ne s'agit que d'un pouvoir virtuel qu'il s'agit de bien utiliser. Notre auteur glisse là un compliment, qui repose sur une vision du temps orientée

²¹³⁶ Peut-être Cicéron diffère-t-il en ceci de César, dont l'intuition, la réactivité et la rapidité d'action sont bien connues. Notre auteur avait, lui, besoin de temps...

²¹³⁷ Voir également plus bas la façon dont notre auteur compte sur la raison pour pallier la lenteur de l'écoulement du temps.

²¹³⁸ Elle apparaît sous les traits de Mentor. De fait, pour P. Puci, dont nous avons suivi avec intérêt les séminaires à Lille 3, la poésie s'accommode aisément de la virtualité et les poètes acceptent volontiers une « réalité virtuelle ».

²¹³⁹ Voir plus bas cette fonction des vers grecs ; Homère est particulièrement utilisé dans ce procédé.

²¹⁴⁰ *Att.*, IX, 8 ; t. V p. 263. *Nulla rem umquam difficiliorem cogitavi, sed cogito tamen nec ero, ut in malis, imparatus.*

²¹⁴¹ Voir aussi la lettre à Atticus (*Att.*, VIII, 12 t.V p. 208) du 28 février 49, après le départ de Pompée pour Brindes : *et plane quid rectum et quid faciendum mihi esset diutius cogitare malui.* « j'ai préféré méditer plus longtemps et complètement ce qu'il est juste de faire et ce que je dois faire. »

vers un perpétuel progrès, comme nous l'avons souvent constaté chez Cicéron. Il souhaite reprendre les bons éléments du passé et les développer toujours plus.

Parlant de la *uirtus* de son destinataire, gage d'une carrière glorieuse au service de l'Etat à ses yeux, il écrit : « Tu as cette capacité au plus haut point ; puisque tu l'as embrassée, tiens-la²¹⁴². » L'optique de Cicéron rejoint ici celle d'Aristote et de sa notion d'« actualisation ». Le virtuel demeure plus ou moins en puissance. Une fois qu'il est repéré comme un bien et comme faisable, il faut le saisir. Ici, la réflexion débouche bien sur une incitation à l'action.

Idéalement et assez souvent, le point de vue cicéronien se porte donc plus volontiers sur le présent que sur des considérations relatives au passé. Il ne s'agit pas de ressasser mais de repérer le bien, de voir s'il peut être réalisé et alors, si possible, de le faire sans tarder, les yeux fixés sur le potentiel présent et l'avenir. C'est là le deuxième point positif et réussi de cette stratégie : un recentrement sur le présent. Le retour sur le passé dans une modalité irréaliste n'est en effet pas nécessairement une rumination dépourvue d'efficacité ; il prend parfois la forme d'un constat, rapidement dépassé. Le regret n'absorbe pas la pensée de notre auteur, qui ne s'attarde pas sur ce sentiment.

Par exemple, Cicéron, écrivant le 5 juillet 47 à Atticus au sujet de Tullia, pour laquelle il hésite entre demander le divorce et attendre que Dolabella en prenne l'initiative, regrette d'avoir versé à ce dernier le deuxième tiers de dot : « J'aimerais (avoir fait) autre chose. Mais c'est passé²¹⁴³. » On constate que la première phrase est à l'irréel du présent, mais que tout de suite après, le verbe de la seconde est sans doute un parfait de résultat présent. De plus l'usage de deux tournures affirmatives dénote une orientation résolue vers ce qui reste ouvert à une possibilité d'action. Un point de vue prédomine : le présent et la conséquence du passé plus que les événements passés antérieurement possibles.

Par une stratégie positive, notre auteur est donc plutôt orienté vers le présent. Même quand Cicéron juge opportun d'entreprendre une reconstruction mentale de ce qui aurait pu être ou pourrait être, il semble que ce soit essentiellement en considérant la situation dans laquelle il se trouve et non d'après une vision absolue de ce qui aurait dû advenir. Par exemple, après Pharsale, Cicéron décida de rejoindre l'Italie, alors que la plupart des Pompéiens suivaient leur chef dans sa fuite pour poursuivre la lutte. Celle-ci se prolongeant

²¹⁴²*Fam.*, X, 12 ; t. X p. 228. *Eam facultatem habes maximam ; quam quoniam complexus es, tene.*

²¹⁴³*Att.*, XI, 25 ; t. VI p. 204. *Aliud mallet ; sed praeteriit.*

plus longtemps que Cicéron ne l'avait prévu, il dut attendre onze mois à Brindes avant de pouvoir regagner Rome, ce qui lui valut de revenir longuement dans ses lettres sur sa décision. En tête des motifs rationnels qu'il avance pour sa rupture avec Pompée vient la haine de la guerre civile, et particulièrement des proscriptions qui se préparaient. S'il reste fidèle à ce jugement, il ne regrette pas moins la manière dont il l'a réalisé. Il écrit ainsi à Atticus : « C'est pourquoi je ne me repentirai jamais de ma décision, c'est de ma façon de la mettre en oeuvre que je me repens²¹⁴⁴. » Le sentiment de repentir²¹⁴⁵ initie le retour sur ce qui s'est passé. « Je préférerais m'être arrêté dans une ville quelconque jusqu'à ce qu'on vienne me chercher. J'aurais subi moins de cancan, reçu moins de souffrance, et ceci même ne me tourmenterait pas : languir à Brindes est pénible à tous égards²¹⁴⁶. » On remarque que la réflexion porte moins sur l'action passée que sur ses conséquences présentes. Même si l'infinitif de la première phrase est au parfait (*resedissee*), le verbe principal est à l'irréel du présent ; après une rapide revue des souffrances - et non des actes - qu'il aurait pu s'épargner par le passé, c'est la souffrance qu'il souhaiterait éviter présentement qui surgit immédiatement.

Il semble que Cicéron cherche plus à éviter un résultat présent déplaisant que de revenir sur les décisions qu'il a prises. Son regard se porte vers la situation actuelle, sous son aspect concret plutôt qu'éthique. Il ne s'interroge pas sur le bien-fondé de son choix, mais sur son résultat. Sa philosophie, certes ouverte à la méditation et aux différentes voies possibles, reste orientée vers le présent, l'action et le progrès.

Le recours à la virtualité compte donc bien des aspects positifs, mais ceux-ci caractérisent surtout les tentatives opérées par notre auteur. Le résultat global peut être plus mitigé. De fait, lorsque la pensée de Cicéron se porte vers des reconstitutions, elle se fait mobile et fluctuante²¹⁴⁷. Son projet devient plus flou. Il existe alors une nouvelle fluidité, que l'on pourrait appeler la labilité de la modalité irréal.

²¹⁴⁴Att., XI, 6 ; t.VI p. 169. *Quare uoluntatis me meae numquam paenitebit, consili paenitet.*

²¹⁴⁵Voir notre étude sur la labilité de l'irréel pour le sentiment de reproche qu'il s'adresse avant que ne commence le discours à l'irréel.

²¹⁴⁶*Ibid.*, p. 169. *In oppido aliquo mallet resedissee quoad accerserer. Minus sermonis subissem, minus accepissem doloris, ipsum hoc me non angetet : Brundisi iacere in omnis partis est molestum.*

²¹⁴⁷D. Stockton évoque même le contraste entre les ressassements de notre auteur après les Ides de mars et le pragmatisme de Servilia, la mère de Brutus, allant jusqu'à écrire : « The picture Cicero presents in these months is thus one of vacillation, timidity, recrimination and absence of any constructive thought », *Cicero : a political biography*, p. 286-7.

Ce phénomène intervient pour des faits ponctuels, comme les Ides de Mars²¹⁴⁸, mais aussi pour des relations durables, comme celle que Cicéron entretint avec Pompée. Ces liens font l'objet de reconstitutions, d'où émanent des hypothèses sur les autres possibles. Nous examinerons surtout ce deuxième cas, en nous demandant si, au terme de ces réflexions, la pensée de Cicéron sort éclaircie ou non. Le moment qui présente le plus d'exemples de ces démarches est celui de la guerre civile, lors de laquelle notre épistolier ne cessa de reconsidérer ce qu'il avait fait et d'émettre des hypothèses sur ce qu'il y avait de mieux à faire.

Ainsi, tandis que Pompée a fui Rome et se trouve encerclé par les troupes des Césariens à Brindes, Cicéron, qui hésite sur la conduite à tenir, se reproche d'avoir toujours porté aux nues cet homme, en raison de quelques bienfaits reçus de lui, et d'avoir laissé de côté ses failles.

Le 22 ou 23 mars 49, Cicéron dresse pour Atticus le bilan de sa conduite et de ses choix vis-à-vis de César et de Pompée. C'est pour lui l'occasion d'envisager ce qui aurait pu être, pourrait être ou ne saurait être. Cicéron dit souffrir de culpabilité ; la faute (*culpa*) apparaît de fait en toutes lettres dans la phrase « Car ce ne sont pas tant les maux présents qui m'angoissent que le soupçon d'avoir fauté par irréflexion²¹⁴⁹. » Il tâche donc de reprendre pas à pas les motivations et les résultats de sa démarche vis-à-vis de Pompée²¹⁵⁰. On pourrait s'attendre à ce que ses pensées sur le mode de l'irréel s'énoncent par paragraphes entiers, s'approfondissent avant d'aboutir à des conclusions, et au retour de l'indicatif. Il n'en est rien, et les deux modes, indicatif et subjonctif, s'entrelacent, sans qu'on puisse même dire lequel sert de trame à l'intervention de l'autre. Il énonce ainsi la raison de son amitié pour Pompée et le but qu'il avait alors à son égard : « Pour moi, j'ai toujours porté aux nues ses actions d'alors, et assurément d'autant plus que je souhaitais qu'il ne pensât pas que je gardais en mémoire quoi que ce soit du passé²¹⁵¹. » L'évocation des souvenirs pénibles à négliger l'incite à justifier cette ligne de conduite apparemment incohérente. C'est pour expliquer sa position qu'apparaît l'usage de l'irréel, qui nous semble être au présent²¹⁵² : « Or²¹⁵³ si je m'en souvenais complètement, je devrais cependant suivre désormais la ressemblance avec les circonstances à

²¹⁴⁸ A propos du discours que Brutus a tenu après l'assassinat de César, notre auteur écrit à Atticus (*Att.* XV, 1a, 2 ; t. IX p. 134) : « si j'avais eu cette haute cause à soutenir, j'aurais rédigé avec une ardeur plus intense. » *si illam causam habuissem, scripsissem ardentius.*

²¹⁴⁹ *Att.*, IX, 13a ; t. V p. 285. *Nec enim me tam haec mala angebant quam suspicio culpae ac temeritatis meae.*

²¹⁵⁰ Nous négligerons ici l'influence qu'Atticus a eu sur les rapports de Cicéron avec Pompée et ne reprendrons pas les passages où Cicéron compare sa conduite à celle que lui conseillait son ami.

²¹⁵¹ *Ibid.*, p. 285. *Ego illa extuli semper, et eo quidem magis ne quid ille superiorum meminisse me putaret.*

²¹⁵² *Meminisse* a une valeur présente au parfait, donc son plus-que-parfait nous semble correspondre à un imparfait, *deberem* nous paraît avoir un sens présent et « général » en plus de sa modalité irréalité.

²¹⁵³ *Ibid.*, p. 285 *Quae si maxime meminisse, tamen illius temporis similitudinem iam sequi deberem.*

cette époque-là²¹⁵⁴. » Ce voeu de suivre l'attitude de Pompée²¹⁵⁵ motive lui-même une explication, cette fois à l'indicatif : « Il ne m'aida en rien alors qu'il le pouvait. Mais après, il fut un ami, et complètement, sans que je sache bien pourquoi. Donc moi je lui rends la pareille. Et de plus nous avons cela en commun d'avoir été séduits par les mêmes gens²¹⁵⁶. » Cicéron s'appuie donc sur la réalité d'événements passés pour rappeler les liens qui les unissent, comme les gestes d'amitié que Pompée a eus à son égard, mais aussi les méfaits que les mêmes personnes leur ont infligés ; cependant cette réflexion l'invite à s'interroger sur la réciprocité de leurs liens et à évaluer les possibilités qu'il avait alors de lui montrer sa gratitude. Surgit donc un regret dans le passé : « Mais si seulement j'avais pu lui être aussi utile qu'il a pu l'être pour moi²¹⁵⁷. » Butant contre une impossibilité, la pensée se fait pragmatique et entame un repli vers le réel. L'absence de verbe principal laisse planer le doute, même si c'est certainement le verbe être à l'indicatif qui est sous-entendu : « Pourtant à ce qu'il a fait pour moi, ma très grande reconnaissance²¹⁵⁸. » De là, son esprit se tourne vers le présent pour envisager ce qu'il veut ou peut faire. On constate à nouveau l'extrême fluidité de passage entre indicatifs se référant à la réalité et subjunctifs indiquant l'irréel : « D'un côté je ne sais à présent comment l'aider, d'un autre, si je le pouvais, tandis qu'il prépare une guerre si désastreuse, je ne penserais pas devoir le faire. Je veux seulement éviter de heurter son orgueil en restant ici ; je ne pourrais, ma foi, ni voir les horreurs que tu peux déjà voir en esprit, ni prendre part à ces maux horribles²¹⁵⁹. » Le possible et la résolution prise apparaissent alors tout proches. La frontière entre les deux s'efface peu à peu.

On comprend combien la pensée de Cicéron peut être mobile et gratuite devant une phrase comme « D'un côté je ne sais à présent comment l'aider, d'un autre, si je le pouvais, tandis qu'il prépare une guerre si désastreuse, je ne penserais pas devoir le faire²¹⁶⁰ ». Il

²¹⁵⁴ Notre traduction diffère sensiblement de celle de J. Bayet, qui, de son côté, traduit : « je devrais maintenant répondre à son attitude présente », faisant de *illius* un pronom qui reprendrait Pompée. Nous pensons au contraire que cet *illius* est un adjectif accordé avec *temporis* et renvoie aux *illa*, exploits glorieux évoqués dans la phrase précédente. *Illius temporis* par conséquent s'oppose à *iam*, le présent, et à *superiorum*, autres souvenirs antérieurs (liés à son exil surtout), que, comme il vient de le dire, il ne souhaite pas garder en mémoire. Ce sont les *illa* et *illud tempus*, associés au digne homme (*ille*) que fut Pompée, ou du moins leur apparence, qu'il veut garder dans son souvenir.

²¹⁵⁵ Cette attitude est passée, comme nous le pensons, ou présente, suivant l'opinion de J. Bayet. Cela ne change en rien le paradoxe du choix de Cicéron.

²¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 285. *Nihil me adiuvit cum posset. Sed postea fuit amicus, etiam ualde, nec quam ob causam plane scio. Ergo ego quoque illi. Quin etiam illud par in utroque nostrum, quod ab eisdem illecti sumus.*

²¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 285-286. *Sed utinam <tan>tum ego ei prodesse potuissem quantum mihi ille potuit!*

²¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 286. *Mihi tamen quod fecit gratissimum.*

²¹⁵⁹ *Ibid.* p. 286. *Nec ego nunc eum iuuare qua re possim scio nec, si possem, cum tam pestiferum bellum pararet, adiuvandum putarem. Tantum offendere animum eius hic manens nolo ; nec mehercule ista uidere quae tu potes iam animo prouidere, nec interesse istis malis possem.*

²¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 286. *Nec ego nunc eum iuuare qua re possim scio nec, si possem, cum tam pestiferum bellum pararet, adiuvandum putarem.*

s'interroge sur les moyens d'aider Pompée alors qu'il ne pense pas devoir le faire. Au lieu de procéder par des étapes sur lesquelles on ne revient plus une fois qu'elles sont franchies et admises, il erre entre elles sur le mode de l'irréel. La virtualité de la réflexion finit par ne plus offrir aucun point d'ancrage, si bien que la pensée revient constamment en arrière, puisqu'il n'y a pas d'acquis définitif et « tangible ». Dans l'usage de l'irréel, nous assistons sans doute plus à un exercice intellectuel gratuit qu'à la mise en œuvre constructive de principes philosophiques. Quelle est donc l'utilité de cette démarche ?

b-La virtualité rhétorique : distance et déresponsabilisation par rapport au présent réel.

En français le conditionnel atténue la rigidité d'un propos et l'enveloppe d'une politesse plus feutrée. De même le subjonctif latin nuance la pensée, la rend moins affirmative et plus susceptible d'erreur. Cette modalité permet donc à Cicéron de prendre du recul par rapport à une assertion, de s'en détacher. En se désolidarisant quelque peu de la pensée qu'il avance, il se décharge un peu de la responsabilité de ses dires. Notre auteur peut alors plus aisément manipuler la coloration de son propos et avancer des remarques audacieuses et des rétractations. La modalité ne lui servirait-elle pas de précaution oratoire et de protection ?

Tout comme le conditionnel sert en français à la fois aux modalités virtuelles et à des affirmations adoucies de politesse, la modalité irréaliste exprime parfois de façon atténuée des pensées que Cicéron n'oserait affirmer hautement. Ainsi, dans une lettre²¹⁶¹ à Atticus du 24 mai 44, Cicéron revient sur les Ides de Mars et dresse un bilan négatif de leurs conséquences. Mieux eût-il valu laisser César en vie. Or cette opinion est un retournement complet par rapport à sa réaction première. Il s'en explique ainsi : « De fait, il t'est permis d'avoir de moi l'opinion qui te plaît - je voudrais bien sûr qu'elle soit la meilleure possible : si la situation actuelle se répand en une telle débâcle, comme elle en a l'air - tu supporteras ce que je vais dire - moi, les Ides de Mars ne m'enchantent pas. En effet, le grand homme ne serait jamais revenu²¹⁶², nous, nous n'aurions pas été contraints par la peur de valider ses actes ou encore,

²¹⁶¹Att., XV, 4, 1-4 ; t. IX p. 141.

²¹⁶² Cicéron fait ici allusion à l'expédition contre les Daces et les Parthes que César se préparait à mener.

pour aller dans le camp de Sauféius²¹⁶³ et abandonner les *Tusculanes* - auxquelles tu pousses même Vestorius²¹⁶⁴ à se rallier - nous jouissons d'une telle faveur auprès de lui (que les dieux le perdent, même s'il est mort !) que pour notre âge, puisque par la mort d'un maître nous ne sommes pas libres, ce grand maître n'aurait pas été à fuir²¹⁶⁵. »

La fragmentation des phrases, qui comptent chacune deux parenthèses, révèle une pensée qui se formule avec difficulté, et revient sur ce qu'elle vient d'affirmer. La progression se fait par à-coups et s'entoure de maintes précautions oratoires telles que « tu supporteras ce que je vais dire ». On constate même dans la deuxième phrase une extrême variation de modes dans les propositions entre les subjonctifs initiaux au plus-que parfait, qui laissent la place à des indicatifs, qu'arrête une exclamation, et qui entraînent une consécutive de sens irréel, entrecoupée d'une subordonnée causale. Les maladresses de la construction reflètent la gêne qu'éprouve Cicéron à revenir sur l'enthousiasme qu'avait suscité en lui la nouvelle de l'assassinat de César. Dans ce contexte, l'irréel intervient comme un moyen discret de signaler l'erreur commise.

La modalité subjonctive permet même à Cicéron de reconnaître franchement qu'il peut se tromper. Ainsi, dans une lettre de recommandation, Cicéron avoue explicitement pouvoir commettre une erreur ; il s'agit certainement d'une concession de politesse, qui convient à ce type de lettre, mais la démarche est symptomatique. Après avoir fait les compliments d'usage à Quintus Marcius Philippus, Cicéron l'a prié d'épargner les fils d'un de ses amis, Antipater de Derbé ; il lui fait miroiter le bénéfice qu'il tirera de sa bienveillance : « Mais je suis convaincu (il se peut que je me trompe) que cette affaire te vaudra les éloges plus que les blâmes²¹⁶⁶. » Cicéron envisage donc ouvertement une marge d'erreur possible. Dans cette perspective, où l'erreur est admise et prise en compte, la virtualité apparaît comme l'ouverture d'une nouvelle voie, qui se profile parallèlement à celle qu'emprunte l'épistolier.

²¹⁶³ L. Sauféius était un chevalier épicurien ami d'Atticus (*Att.*, XVI, 3, 2 ; C. Nicolet. *L'ordre équestre à l'époque républicaine [312-43 ac. J.-C.]*, II, Prosop., Paris, 1974, n°313.) Voir note complémentaire 1 sur la p. 125 de l'édition des Belles Lettres de J. Beaujeu.

²¹⁶⁴ Voir *Att.*, XIV, 12, 3 ; t. IX p. 102 et XIV, 14, 1 ; t. IX p. 109 au sujet de ce personnage.

²¹⁶⁵ *Att.*, XV, 4, 1-4 ; t. IX p. 141. *Licet enim de me ut libet existimes - uelim quidem quam optime -, si haec ita manant ut uidentur - feres quod dicam -, me Idus Martiae non delectant. Ille enim numquam reuertisset, nos timor confirmare eius acta non coegisset aut, ut in Saufeï eam relinquamque Tusculanas Disputationes - ad quas tu etiam Vestorius hortaris -, ita gratiosi eramus apud illum - quam di mortuum perduint ! - ut nostrae aetati, quoniam interfecto domino liberi non sumus, non fuerit dominus ille fugiendus.*

²¹⁶⁶ *Fam.*, XIII, 73, 2 ; t. VII p. 156. *Sed mihi ita persuadeo (potest fieri ut fallar) eam rem laudi tibi potius quam uituperationi fore.*

Cette dissociation entre voie réelle et voie virtuelle n'est pas sans intérêt. La nuance qu'introduit aisément le subjonctif est un moyen subtil d'explorer la temporalité. Notre auteur l'utilise pleinement. Pour chaque période « réelle », présente, passée ou future, un double se propose à ce qui fut, en proposant à l'esprit d'autres possibles, en guise de comparant. Il en ressort souvent un avantage pour le rédacteur qui évoque de multiples points de vue : il peut séparer la réalité et le possible. On voit ainsi que l'irréel du passé, dans un bilan, sert parfois de justification à Cicéron²¹⁶⁷, en lui permettant de dissocier sa volonté et son action dans le passé de ce qui est effectivement advenu. Notre démarche sera d'étudier la façon dont la responsabilité est mise à distance grâce au mode d'énonciation.

Dans les situations difficiles, Cicéron revient sur le passé pour y trouver l'explication de ses difficultés. Il reconstitue le cours des événements, en mêlant çà et là ce qui aurait pu être, sous une forme meilleure évidemment. Il lui importe au plus haut point de ne pas être coupable d'un échec. Nous examinerons donc dans un passage extrêmement habile comment l'emploi de l'irréel sert une vision événementielle dans laquelle notre auteur peut professer ses intentions et capacités, mais rejeter la responsabilité de l'échec de leur mise en oeuvre.

Après que Pompée a abandonné l'Italie en mars 49, Cicéron hésite sur la conduite à tenir : doit-il suivre Pompée en Epire ou rester en Italie ? Le 21 ou 22 avril 49, il écrit à Servius Sulpicius Rufus, comme lui ancien consul, qui s'interroge lui aussi sur ce qu'il doit faire. Celui-ci a regretté que sa santé l'ait empêché de voir l'orateur auparavant et souhaiterait le rencontrer pour parler des devoirs qui leur incombent en tant que personnages respectés de la république. La lettre de Cicéron après un bilan matériel de leurs échanges, se centre étonnamment sur le passé, alors que la crise les tourne vers l'avenir. C'est le regret qui l'emporte :

« Si seulement, Servius, nous avions pu nous entretenir ensemble, tandis que la situation ne s'était pas détériorée (c'est ainsi en effet qu'il faut dire) ! Assurément, nous aurions apporté quelque aide à la république déclinante²¹⁶⁸. » On remarque cependant que le souhait dans le passé sert de protase à une apodose positive et optimiste, rehaussée de l'adverbe « Assurément » (*profecto*) en tête de phrase. Il lui paraît indubitable que son aide aurait eu une efficacité, même modeste. Cicéron se borne à constater rétrospectivement qu'une

²¹⁶⁷ Cela vaut aux yeux d'autrui et sans doute aussi à ses propres yeux.

²¹⁶⁸ *Fam.*, IV, 1 ; t. VI p. 60. *Utinam, Serui, saluis rebus (sic enim est dicendum) colloqui potuissemus inter nos ! Profecto aliquid opis occidenti rei publicae tulissemus.*

occasion (*kairos*²¹⁶⁹) a été manqué, sans en expliciter la raison, qui semble retomber sur César et Pompée.

En effet, Cicéron affirme, cette fois à l'indicatif, avoir fait des efforts qui n'ont pas été récompensés. Le mode qu'il utilise pour rapporter ce témoignage n'est pas anodin : « j'avais en effet déjà appris durant mon absence que, prévoyant ces maux bien à l'avance, tu avais été le défenseur de la paix à la fois pendant ton consulat et après ton consulat. Or moi, alors que j'approuvais ton avis, et que je pensais de même, je n'obtenais aucun résultat²¹⁷⁰. » L'indicatif recouvre des faits réels. Cette première explication à l'échec est elle-même étayée d'une explication, toujours à l'indicatif, introduite par « en effet » (*enim*). « En effet, j'étais venu tardivement, j'étais seul, je semblais être peu au fait de l'affaire, et j'étais tombé sur la folie d'hommes avides de se battre²¹⁷¹. » Devant une telle accumulation de raisons, le lecteur ne peut qu'être convaincu que la bonne volonté de Cicéron et ses capacités même n'ont pu aboutir ; cela n'en altère ni la beauté ni l'authenticité.

Ce premier point acquis dans le passé, notre auteur se tourne vers la réalité et le présent : « Maintenant, puisqu'il semble que nous ne puissions porter aucun secours à la république, pour autant que nous pouvons veiller sur nos propres personnes, afin, non pas de retenir quelque part de notre ancienne condition, mais de porter notre deuil le plus dignement possible, il n'y a personne²¹⁷² au monde avec qui je pense devoir plutôt communiquer²¹⁷³. » Il est difficile de trancher sur la valeur du « Maintenant » (*nunc*) initial ; il rappelle assurément au présent, mais pourrait aussi correspondre au *nun* grec et faire écho à l'irréel initial pour ramener à la réalité après cette première évocation et son prolongement explicatif. Il sert en tout cas de pivot à l'ensemble du passage, construit en chiasme autour de ce mot²¹⁷⁴. De même

²¹⁶⁹Voir plus haut notre étude de cette notion.

²¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 60. *cognoram enim iam absens te haec mala multo ante prouidentem defensorem pacis et in consulatu tuo et post consulatum fuisse. Ego autem, cum consilium tuum probarem et idem ipse sentirem, nihil proficiebam.*

²¹⁷¹ *Ibid.*, p. 60. *Sero enim ueneram, solus eram, rudis esse uidebar in causa, incideram in hominum pugnandi cupidorum insanias.*

²¹⁷²On remarque une légère anacoluthie de construction.

²¹⁷³ *Ibid.*, p. 60-61. *Nunc, quoniam nihil iam uide[bi]mur opitulari posse rei publicae, si quid est in quo nobismet ipsis consulere possimus, non ut aliquid ex pristino statu nostro retineamus, sed ut quam honestissime lugeamus, nemo est omnium quicum potius mihi quam tecum communicandum putem.*

²¹⁷⁴ *Utinam, Serui, saluis rebus (sic enim est dicendum) colloqui potuissemus inter nos ! Profecto aliquid opis occidenti rei publicae tulissemus ; cognoram enim iam absens te haec mala multo ante prouidentem defensorem pacis et in consulatu tuo et post consulatum fuisse. Ego autem, cum consilium tuum probarem et idem ipse sentirem, nihil proficiebam. Sero enim ueneram, solus eram, rudis esse uidebar in causa, incideram in hominum pugnandi cupidorum insanias. Nunc, quoniam nihil iam uide[bi]mur opitulari posse rei publicae, si quid est in quo nobismet ipsis consulere possimus, non ut aliquid ex pristino statu nostro retineamus, sed ut quam honestissime lugeamus, nemo est omnium quicum potius mihi quam tecum communicandum putem. Nec enim clarissimorum uirorum, quorum similes esse debemus, exempla neque doctissimorum, quos semper coluisti, praecepta te fugiunt. Atque ipse antea ad te scripsissem te frustra in senatum, siue potius in conuentum senatorum, esse uenturum, ni ueritus essem ne eius animum offenderem qui a me ut te imitarer petebat.*

en effet que la première partie présentait protase et apodose à l'irréel du passé, puis deux phrases à l'indicatif (la seconde expliquant la première), la seconde partie comprend symétriquement deux phrases à l'indicatif (la seconde expliquant la première²¹⁷⁵), suivies d'une apodose et de sa protase à l'irréel du passé. C'est le début d'un diptyque, à l'indicatif.

L'affirmation de son désir d'échange avec Sulpicius Rufus trouve une explication, introduite naturellement par « en effet » (*enim*) : « En effet, ni les exemples des hommes les plus célèbres, à qui nous devons ressembler, ni les préceptes des plus doctes, hommes que tu as toujours honorés, ne t'échappent²¹⁷⁶. » L'identité de repères philosophiques et historiques est donc à la base de ce souhait de rapprochement. Cette certitude est énoncée à l'indicatif. Reste donc à expliquer pourquoi cet échange ne s'est pas établi plus tôt.

« Et je t'aurais spontanément écrit auparavant que tu irais en vain au sénat, ou plutôt à la réunion des sénateurs, si je n'avais craint d'offenser l'esprit de celui qui me priait de t'imiter²¹⁷⁷. » Là encore, l'irréel permet à Cicéron de différencier sa volonté propre et la façon dont elle s'est finalement exercée. Notre auteur dit s'être rangé à l'avis d'autrui, et n'avoir pas voulu offenser quelqu'un (César) qui de toute évidence estime Sulpicius Rufus puisqu'il prie Cicéron de l'imiter. Son destinataire ne saurait donc se plaindre de cette influence-là. Seul un verbe laisse soupçonner une faille dans cette stratégie de justification : « si je n'avais craint » (*ueritus essem*) ; c'est la crainte qui a poussé notre auteur à s'abstenir de communiquer avec son ami. De là vient la nécessité pour lui de ce préliminaire ; ce n'est qu'ensuite qu'il peut entamer le véritable sujet du moment et considérer ce qu'ils doivent faire²¹⁷⁸. La reconstitution alliant réalité et virtualité a montré ses bons sentiments et l'a excusé.

« Si seulement, Servius, nous avions pu nous entretenir ensemble, tandis que la situation ne s'était pas détériorée (c'est ainsi en effet qu'il faut dire) ! Assurément, nous aurions apporté quelque aide à la république déclinante. j'avais en effet déjà appris durant mon absence que, prévoyant ces maux bien à l'avance, tu avais été le défenseur de la paix à la fois pendant ton consulat et après ton consulat. Or moi, alors que j'approuvais ton avis, et que je pensais de même, je n'obtenais aucun résultat. En effet, j'étais venu tardivement, j'étais seul, je semblais être peu au fait de l'affaire, et j'étais tombé sur la folie d'hommes avides de se battre. **Maintenant**, puisqu'il semble que nous ne puissions porter aucun secours à la république, pour autant que nous pouvons veiller sur nos propres personnes, afin, non pas de retenir quelque part de notre ancienne condition, mais de porter notre deuil le plus dignement possible, il n'y a personne au monde avec qui je pense devoir plutôt communiquer. En effet, ni les exemples des hommes les plus célèbres, à qui nous devons ressembler, ni les préceptes des plus doctes, hommes que tu as toujours honorés, ne t'échappent. Et je t'aurais spontanément écrit auparavant que tu irais en vain au sénat, ou plutôt à la réunion des sénateurs, si je n'avais craint de n'offenser l'esprit de celui qui me priait de t'imiter. »

²¹⁷⁵C'est là la seule enfreinte à cette parfaite « symétrie centrale ».

²¹⁷⁶*Ibid.* p. 61. *Nec enim clarissimorum uirorum, quorum similes esse debemus, exempla neque doctissimorum, quos semper coluisti, praecepta te fugiunt.*

²¹⁷⁷*Ibid.* p. 61. *Atque ipse antea ad te scripsissem te frustra in senatum, siue potius in conuentum senatorum, esse uenturum, ni ueritus essem ne eius animum offenderem qui a me ut te imitarer petebat.*

²¹⁷⁸Voir la suite de la lettre, t. VI p. 61.

Un tel passage montre bien la fluidité du glissement entre irréel du passé et réalité présente. On voit en effet que l'irréel au subjonctif plus-que parfait laisse place à l'indicatif qui dresse un bilan avant de revenir, par un effet de boucle, à un autre irréel du passé. Cette modalité, en encadrant le texte, lui confère une profondeur incomparable. Le croisement entre temps virtuel et temps réel joue en effet en faveur de notre auteur et lui épargne des aveux directs, voire excuses.

De fait, pour Cicéron, la virtualité est souvent un moyen de mettre en valeur sa bonne volonté. Ainsi, dans le *De domo sua* il salue son propre courage, qui eût été visible en toute circonstance²¹⁷⁹ : « Si, comme me le conseillaient beaucoup de gens très courageux, j'avais voulu répondre à la violence par la force des armes, ou bien j'aurais triomphé en faisant un grand carnage des méchants, qui étaient autrefois des citoyens, ou bien - ce qui aurait mis le comble aux vœux de ces gens-là - après le massacre de tous les honnêtes gens, j'aurais péri avec la république²¹⁸⁰. »

L'irréel du passé se fait même parfois rêverie pathétique sur ce qui aurait pu être, et sur l'excellence de ce que Cicéron aurait pu réaliser. La plainte verbale laisse entrevoir toute sa bonne volonté et le gâchis advenu dans la réalité en rehausse la valeur. La *Deuxième Philippique*²¹⁸¹ donne ainsi à Cicéron l'occasion de se justifier sur sa conduite en 49-48 lorsqu'il suivit Pompée en Epire jusqu'à Pharsale, et d'évoquer ce qu'il aurait aimé éviter ou mettre en place : « Tu me reproches ma présence au camp de Pompée et toute cette période. Assurément, à ce moment, si, comme je l'ai dit, mon avis et mon autorité avaient prévalu, tu serais dans le besoin, nous, nous serions libres, l'Etat n'aurait pas perdu tant de chefs et d'armées. J'avoue de fait que, prévoyant les malheurs qui sont arrivés, j'ai été dans une affliction aussi grande qu'aurait été celle du reste des bons citoyens, s'ils avaient eu la même prévision. Je plaignais, je plaignais, pères conscrits, l'Etat, préservé jadis par vos résolutions et les miennes et destiné à périr sous peu. » Cicéron précise alors la qualité de tous ce qu'il tentait de sauver : consulaires, anciens préteurs, sénateurs, jeunes gens nobles dans la fleur de la jeunesse, armée de citoyens. Il déplore ensuite leur perte car « s'ils vivaient, si iniques que

²¹⁷⁹ On peut objecter qu'il s'agit d'un procédé facile, à peu de frais. Là n'est pas la question pour nous.

²¹⁸⁰ *De domo sua*, XXIV, 63. *Quodsi, ut multis fortissimis uiris placuit, ui et armis contra uim decertare uoluisssem, aut uicisssem cum magna internecione improborum, sed tamen ciuium, aut, interfectis bonis omnibus - quod illis optatissimum - una cum re publica concidisssem.*

²¹⁸¹ *Ibid.*, XV, 37. *Castra mihi Pompei atque illud omne tempus obiecisti. Quo quidem tempore si, ut dixi, meum consilium auctoritasque ualuisset, tu hodie egeres, nos liberi essemus, res publica non tot duces et exercitus amisisset. Fateor enim me, cum ea, quae acciderunt, prouiderem futura, tanta in maestitia fuisse, quanta ceteri optimi ciues, si idem prouidissent, fuissent. Dolebam, dolebam, patres conscripti, rem publicam uestris quondam meisque consiliis conseruatam breui tempore esse perituram.*

fussent les conditions de paix, (...) aujourd'hui nous tiendrions l'Etat²¹⁸². » Comment mieux exprimer le regret et le faire ressentir de façon plus pathétique ? Car l'image du gâchis touche la sensibilité et lui fait revivre une époque où tout était possible en y superposant le recul que le temps seul a permis. Le procédé est peu réaliste et même peut-être peu loyal, mais extrêmement puissant. On distingue à grand peine le souhait du regret²¹⁸³.

L'usage apparemment anodin de modalités virtuelles s'avère donc extrêmement riche et profond. Par son biais, Cicéron prend ses distances avec une réalité qu'il nie ou dénie. En termes aristotéliens, on dirait qu'il évoque ce qui est demeuré en puissance et le compare à l'acte effectivement posé, qu'il dénigre. Niant être responsable de ce qui s'est passé, il sort ainsi blanchi de cette comparaison. On comprend alors qu'un stade plus poussé, ce phénomène aboutit à une véritable évasion hors du « temps réel ».

c-Tentations de fuite hors du temps : utopie et mort.

Revisiter le passé et ses possibles est un exercice très périlleux, où la subjectivité et l'affectivité jouent un rôle important pour réagencer ce qui aurait pu être²¹⁸⁴. On assiste alors à une sorte de pugilat entre raison et fiction, la première tentant de river notre auteur à la réalité²¹⁸⁵ (par le biais de l'indicatif), la seconde l'éloignant vers des rêveries hors du présent ou des ressassements du passé (souvent au subjonctif). Quelles sont l'attitude et la ligne de conduite de notre auteur en l'occurrence ? Quelle réponse le « choc » de la réalité suscite-t-il dans l'univers virtuel qu'il possède : un assentiment, une opposition, une fuite ? Vers quelle temporalité se tourne-t-il même au sein de ces reconstitutions ? Le passé ou le futur ?

Le contexte épistolaire est particulièrement propice à une évasion hors du présent. La compensation de l'absence du destinataire se réalise en effet sous le mode du regret²¹⁸⁶. C'est pourquoi le genre épistolaire et la nostalgie sont éminemment liés²¹⁸⁷. Il s'agit de restituer

²¹⁸² *Ibid.*, XV, 37. *qui si uiuerent, quamuis iniqua condicione pacis (...) rem publicam hodie teneremus.*

²¹⁸³ Voir également *Att.*, VIII, 11d, 5 ; t. V p. 205. où Cicéron regrette de ne pas être resté auprès de son ami et par là même de ne pas être avec lui dans les circonstances pénibles de guerre civile.

²¹⁸⁴ A. Oksenberg-Rorty nous rappelle le rôle prégnant de l'imagination dans le regret, plus que dans la honte, focalisée sur l'événement passé. A ce titre, le regret présente un danger, celui qu'une personne se complaise en lui, pour être entre autres consolée « Agent Regret » p. 498 et 503.

²¹⁸⁵ R. Audi a montré le phénomène par lequel un sujet, avec le temps, peut mettre à distance le souvenir des raisons qui l'ont poussé à agir de telle ou telle façon, et insister au contraire sur d'autres aspects, « Self-deception, rationalization and reasons for acting », *Perspectives on Self-deception*, p. 104.

²¹⁸⁶ J.-M. André et M.-F. Baslez, *Voyager dans l'Antiquité*, « Nostalgie, regret et littérature épistolaire », p. 533-537.

²¹⁸⁷ « De Cicéron à Pline le Jeune, de Pline à Fronton et aux épistoliers du Bas-Empire, apparaît un genre de lettres qui n'est pas toujours conçu pour l'édition, et qui fait une place importante au voyage, grand et petit, avec ici et là le souci d'imiter des modèles.

pour un lecteur une réalité qu'il ne vit pas et à laquelle on souhaite l'associer. Il convient peut-être davantage de parler de « regret » des proches que de l'absence²¹⁸⁸. Sur fond de regret et de vide se déploie aisément la force de l'imagination.

L'analyse des lettres de Pline le Jeune fait également droit à un sentiment que l'on prête moins souvent à Cicéron, voué à un pessimisme maladif : l'angoisse que suscite l'éloignement, l'absence de nouvelles en plus de celle des être chers. Ce que Pline ressent pour son épouse souffrante, Cicéron le vit fréquemment lors des maladies d'Atticus²¹⁸⁹ ou de Tiron²¹⁹⁰ ; les incertitudes quant au sort Tullia ne lui causent pas moins de souci. L'incertitude liée à la transmission des nouvelles augmente le souci qu'il a des siens. Qu'advient-il à Rome ? la tentation d'imaginer ce qui se passe au loin est grande et peut favoriser l'emprise de ce que l'on appelle « passions » en philosophie. Elles se manifestent sous forme de « monde parallèle », plus séduisant que n'est la réalité. C'est là qu'intervient, d'un point de vue technique, la virtualité.

Nous avons vu qu'en définitive, les irréels peuvent miner Cicéron et non pas le soulager ou l'aider dans ses décisions. On ne saurait cependant dire que Cicéron encourage cette tendance spontanée de son imaginaire ; au contraire, il mobilise à maintes reprises sa raison contre les assauts du virtuel.

Ainsi, depuis son exil il écrit²¹⁹¹ aux siens, et en particulier à Térentia, pour lui faire part de ses souffrances. Comme souvent dans la correspondance, l'apparition de l'irréel est

Dans un empire où les distances sont dilatées par les difficultés de communication, on projette plus de voyages, proches ou lointains, qu'on n'en accomplit. L'activité épistolaire, qui délègue le déplacement à des courriers spécialisés, comble le vide de l'absence. Son but a été défini par Cicéron : le type le plus fixé, la finalité même du genre, consistent 'à informer les absents des faits qu'ils ont intérêt à connaître, et nous aussi (*Fam.*, II, 4, 1 sq.)' (...) S'il peint parfois aux absents les Jeux, tels ceux de Pompée en 55, ou les banquets mondains, ou encore les grandes réceptions de César dans la villa de Cumes (*Att.*, XIII, 52), il ne sacrifie pas, comme ses successeurs, à la description artistique de la villa et de la villégiature : Pline et Sidoine Apollinaire en feront un stimulant du 'petit voyage'. Carnet de voyage, avec itinéraire et calendrier, la lettre cicéronienne reste utilitaire. », *ibid.*, p. 534-535.

²¹⁸⁸ « Cela est surtout vrai pour l'exil. Maintes fois, il épanche ce regret de l'absence, qui se confond avec l'accablement politique et le déracinement. Ainsi en est-il des lettres désolées qui jalonnent son itinéraire de Brindes à Dyrrachium et à Thessalonique, adressées 'à sa chère Térentia, à sa petite Tullia et à son fils Cicéron'. Le souci de rester en contact, par la relation épistolaire, avec le patrimoine et la *familia*, s'efface devant le regret lancinant des êtres chers. Dans un en-tête de lettre rédigé en 49, de Minturnes, il appelle Tullia et Térentia 'ses deux âmes' et, à la fin, il adjure ses 'âmes très chères' d'écrire 'le plus souvent possible' pour l'informer de leur vie quotidienne et de la situation politique à Rome. Compte tenu du centralisme politique romains, l'éloignement accroît la dérégulation de l'homme d'Etat. » *Voyager dans l'Antiquité*, p. 535-536.

²¹⁸⁹ Voir *Att.*, VII, 7 ; t. V p. 66 par exemple.

²¹⁹⁰ *Fam.*, XVI, 12 ; t. V p. 118-119 ou *Fam.*, XVI, 14 ; t. III p. 167 par exemple.

²¹⁹¹ *Fam.*, XIV, 1 ; t. II p. 69.

précédée d'aveux de culpabilité²¹⁹² et exprime le regret. Toutefois, Cicéron essaie de minimiser cette propension et de rester positif : « Si j'avais fait usage de notre propre jugement²¹⁹³ et que n'avaient pas été si forts les propos d'amis stupides ou malhonnêtes, je vivrais heureux²¹⁹⁴. » Il y a dissymétrie entre la protase, à l'irréel du passé, et l'apodose, à l'irréel du présent. Celle-ci termine cependant la phrase et entraîne par là la pensée vers des considérations actuelles²¹⁹⁵. Dans un premier temps donc, l'esprit de Cicéron s'efforce de sortir de la nostalgie et du regret pour s'orienter vers le présent et de nouveaux possibles dans un mouvement positif.

Contre la tendance passéiste et négative de son esprit, on le voit réagir vigoureusement. On constate chez lui un mouvement d'oscillation entre des réactions émotives spontanées, qui s'expriment par des regrets à l'irréel, et des décisions de sa volonté, qui ramènent l'indicatif et un point de vue « réaliste²¹⁹⁶ ». De fait, il enchaîne par une remarque positive, ancrée dans la philosophie la plus spontanée de la survie et du soin de soi, et la présente comme un respect envers son épouse, qui, de son côté, oeuvre pour son rappel : « Mais maintenant, puisque mes amis m'enjoignent d'espérer, je mettrai mes soins à ce que les efforts que tu poursuis ne rencontrent pas une défaillance physique²¹⁹⁷ de ma part²¹⁹⁸. »

Mais comme par un mouvement de balancier, c'est pour aussitôt reculer face à l'ampleur de la perspective qui s'offre à sa pensée, et retomber dans son penchant à envisager les fictions : « Je comprends combien la tâche est grande, et combien il eût été plus facile de demeurer chez moi que d'y revenir²¹⁹⁹. » L'irréel manifeste donc une démission lorsque la réalité présente est trop dure à accepter. La comparaison met ici à jour la peine éprouvée par notre auteur de ne pouvoir regagner Rome et vaincre les obstacles à son retour.

Son propos s'achève néanmoins par un nouveau rebondissement positif : « Mais pourtant, si nous avons pour nous tous les tribuns de la plèbe, et un Lentulus aussi zélé qu'il le

²¹⁹² *Ibid.*, p. 69. *Quae si, ut scribis, « fato facta » putarem, ferrem paulo facilius ; sed omnia sunt mea culpa commissa, qui ab iis me amari putabam qui inuidebant, eos non sequebar qui petebant.* « Si je pensais, comme toi dans tes lettres, que cela se fit à cause du destin, je le supporterais un peu plus facilement ; mais tout a été perpétré par ma faute, moi qui pensais être aimé de personnes qui m'enviaient, et n'ai pas suivi celles qui me recherchaient. »

²¹⁹³ Nous retrouvons ici le poids du regard extérieur, étudié dans notre première partie.

²¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 69. *Quod si nostris consiliis usi essemus neque apud nos tantum ualuisset sermo aut stultorum amicorum aut improborum, beatissimi uiueremus.*

²¹⁹⁵ Nous trouvons ici confirmation de la prégnance du présent sur le passé dans sa pensée.

²¹⁹⁶ Nous utilisons ce mot au sens où Cicéron considère la réalité plutôt que la fiction.

²¹⁹⁷ On peut se demander s'il fait ici allusion à un manque de force ou à une tentative de suicide. Cette incertitude s'estompe si l'on songe à notre étude précédente sur la philosophie du quotidien, alliant soin de soi physique et équilibre psychologique.

²¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 69. *Nunc quoniam sperare nos amici iubent, dabo operam ne mea ualetudo tuo labori desit.*

²¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 69. *Res quanta sit intellego quantoque fuerit facilius manere domi quam redire.*

semble, mais aussi même Pompée et César, il ne faut pas désespérer²²⁰⁰. » Le temps virtuel se déploie aussi bien dans le passé, le présent, que le futur dans ce passage ; néanmoins, la dernière phrase tente de concilier virtualité et réalité, système hypothétique et indicatif. La protase se fonde partiellement sur le vraisemblable (« il le semble », *quam uidetur*) et l'apodose semble valoir pour tous dans un présent de généralité, puisque l'adjectif verbal d'obligation n'a pas de complément exprimé²²⁰¹. Après plusieurs « dérapages » vers la fiction, Cicéron tente de prendre du recul et d'envisager les choses avec un réalisme positif. Dans son cas, toute personne pourrait espérer ; il doit donc orienter son esprit vers les possibles encore réalisables, et non vers les regrets stériles. Cependant, force est de constater que cette ligne de conduite n'est pas aisée à maintenir. L'usage de modalités n'est donc pas complètement concluant en regard du soulagement expressif qu'il pourrait apporter.

Les efforts rationnels de notre auteur retombent donc souvent dans des reconstitutions chimériques. De façon plus radicale, s'orientant vers la virtualité, il propose à son esprit des buts fictifs et irréalisables pour la simple raison que leur temps de réalisation est passé. Du point de vue grammatical, ces élans se caractérisent par l'usage de souhaits dans le passé, c'est-à-dire de regrets dans le passé, dont nous tâcherons d'évaluer les conséquences et la valeur dynamique.

S. Nunez rappelle une caractéristique des souhaits, qui en tant qu'expression d'un désir, peuvent aller de prédicats réalisables à des irréels possibles, voire « contraires à la réalité »²²⁰². Il conclut même que le souhait est l'expression d'un état psychologique du sujet et de son indifférence à faire l'adéquation entre réalité et phrases (comme dans le cas de directives) ou entre phrases et réalité (comme dans un énoncé déclaratif). Le recours à cette tournure grammaticale indiquerait donc déjà à lui seul une évasion hors de la réalité.

De fait, les regrets dans le passé expriment généralement des souhaits fictifs et utopiques. Ainsi, après Pharsale, Cicéron écrit à Caius Cassius Longinus, qui était rentré en grâce auprès de César, mais avait comme lui opté tout d'abord pour le camp pompéien : « Et si seulement j'avais obéi à ce premier message que tu m'avais envoyé de Lucérie²²⁰³ ! » Son

²²⁰⁰ *Ibid.*, p. 69. *sed tamen si omnis tr. pl. habemus, si Lentulum tam studiosum quam uidetur, si uero etiam Pompeium et Caesarem, non est desperandum.*

²²⁰¹ Il faut certainement sous-entendre *nobis*, vu la première personne du pluriel employée dans *habemus*.

²²⁰² *Semantica de la modalidad*, p. 221-224. Voir aussi M. Regula, *Grundlegung und Grundprobleme der Syntax*, Heidelberg, 1951, et A. Scherer, *Handbuch der lateinischen Syntax*, Heidelberg, 1975 : « Der Wunsch ist ein Sonderfall der Betrachtung », « Le souhait est le cas particulier de la réflexion. »

²²⁰³ *Fam.*, XV, 15 ; t.VI p. 216. *Atque utinam primis illis quas Luceria miseris paruissem !*

regret d'être désormais entre deux camps, ayant quitté Pompée pour retourner en Italie, s'exprime par un regret dans le passé de n'avoir pas tranché plus tôt. On remarque cependant qu'une telle exclamation ne provoque ni soulagement sur le moment, ni sursaut de détermination. Apparaissant en fin de lettre, elle n'est suivie que d'une phrase, à l'irréel du passé, comme pour mieux montrer que la pensée de notre auteur prolonge son vœu en se tournant vers le passé, et vers des perspectives manquées : « En effet, sans souffrance aucune, j'aurais conservé ma dignité²²⁰⁴. » Son esprit a donc tendance à s'attarder dans des évocations dépassées.

Un événement cristallise particulièrement les regrets de Cicéron et symbolise leur vaine formulation : les ides de mars. De plus, le ressassement auquel on assiste au fil de la correspondance à ce sujet renforce pour nous, lecteur de l'ensemble du corpus, l'effet pathétique de ce procédé.

En effet, après l'assassinat de César, Cicéron écrit à Cassius dès le 2 octobre 44 au sujet de Marc-Antoine : « De votre magnifique exploit ce fou furieux me dit le chef. Si seulement je l'avais été... il ne nous causerait pas de désagréments. Mais cet exploit est vôtre ; et puisque il m'a échappé, je souhaiterais avoir du moins un conseil à vous donner²²⁰⁵. » On constate que d'un « si seulement » (*utinam*) à l'autre, le subjonctif imparfait a succédé au subjonctif plus-que-parfait, et que par là, s'est opéré un passage de l'irréel du passé à l'irréel du présent. Or la première protase est suivie, de façon asymétrique, d'un irréel du présent, ce qui indique que Cicéron envisage les conséquences présentes de ce souhait dans le passé ; on s'attendrait donc à ce que le souhait à l'irréel du présent aboutisse à une vision orientée vers le futur. Il n'en est rien, et la lettre se poursuit par un repli sur son incertitude personnelle, puis par une question rhétorique. « Mais, pas même pour moi-même je ne trouve ce qu'il faut faire ; y-a-t-il en effet quoi que ce soit que l'on puisse faire contre la force, sans force²²⁰⁶ ? » La reconstruction n'aboutit donc ni à un effet de maîtrise, ni de soulagement. Au contraire, elle tourne court et s'achève en aporie sceptique et en interrogation rhétorique.

Ce n'est donc ni dans l'action, la détermination ou même un soulagement psychologique qu'il faut chercher l'intérêt de ces regrets. Leur redite éveille pourtant notre

²²⁰⁴*Ibid.*, p. 216. *Sine ulla enim molestia dignitatem meam retinuissem.*

²²⁰⁵*Fam.*, XII, 3 ; t X p. 49. *uestri enim pulcherrimi facti ille furiosus me principem dicit fuisse. Utinam quidem fuisset : molestus nobis non esset. Sed hoc uestrum est ; quod quoniam praeteriit, utinam haberem quid uobis darem consili.*

²²⁰⁶*Ibid.*, p. 49. *Sed ne mihi quidem ipsi reperio quid faciendum sit ; quid enim est quod contra uim sine ui fieri possit ?*

attention au long du corpus²²⁰⁷. Car ce regret de ne pas avoir été présent aux Ides de mars et de ne pas avoir éliminé Antoine par la même occasion est énoncé sans plus de succès, sinon un vain badinage, dans une lettre à Cassius, le 2 février 43, au moment des *Philippiques*. La lettre commence en ces termes : « J'aurais voulu que tu m'invites au festin des Ides de mars ; il n'y aurait pas eu de reste²²⁰⁸ ! », c'est-à-dire qu'Antoine n'aurait pas été épargné. L'idée est reprise le même jour ou peu après dans une lettre à C. Trébonius : « Comme je voudrais que tu m'aies invité au festin magnifique des Ides de mars ! Il n'y aurait pas eu de reste²²⁰⁹. » La reprise de la même métaphore - et de la même plaisanterie - pour deux destinataires différents à peu de jours d'intervalle montre la prégnance de cette pensée dans l'imaginaire cicéronien, ainsi que la manière dont il exploite un trait spirituel²²¹⁰. Il semble que ce soit le dépit mordant qui s'affiche, plutôt qu'une réaction dynamique. Reconstruction et constructivité ne vont pas de pair²²¹¹. Cicéron noie son amertume dans les armes qui lui restent et qu'il manie le mieux, comme nous l'avons vu : le jeu rhétorique. Or celui-ci lui sert uniquement à prendre verbalement sa revanche sur une réalité qu'il n'a pas su maîtriser – tout comme nous avons vu que le jeu sur les noms à l'aide de pseudonymes donnait une forme de pouvoir sur les personnes en question. Finalement, cette démarche sombre dans une utopie amère.

Dans cette sombre perspective, il n'est donc pas étonnant que des souhaits exprimés par Cicéron se teignent souvent d'un désir de mort. C'est là sans doute une sinistre originalité de sa part si l'on situe ce phénomène dans le contexte des allusions littéraires de son époque. En effet, les souhaits cicéroniens s'expriment fréquemment par des allusions littéraires, qui doublent la virtualité par une projection dans un monde de fiction. Le gain que notre auteur trouve à ces formulations participe d'un plaisir d'évasion hors de la réalité – ou vers une autre réalité. C'est là un procédé fréquent chez d'autres personnages célèbres de son époque, qui, tel Brutus, ont eu recours à des citations pour énoncer leur pensée, notamment dans des moments graves²²¹² ; les citations en général abondent dans la correspondance et d'autres

²²⁰⁷De plus, dans la *Deuxième Philippique* (XIV, 33-34), Cicéron affirme à Marc-Antoine ce regret dans des termes à peu près similaires. « Mais il y a une chose dont je crains que tu ne l'approuves pas. En effet, si j'avais été des leurs, ce n'est pas seulement le roi, mais la royauté que j'aurais retiré de l'état, et, si le stilet avait été entre mes mains, comme on dit, j'aurais achevé non seulement l'acte, mais toute la pièce », *Sed unam rem uereor ne non probes. Si enim fuisset, non solum regem, sed etiam regnum de re publica sustulisset, et, si meus stilus ille fuisset, ut dicitur, mihi crede, non solum unum actum, sed totam fabulam confecissem.*

²²⁰⁸*Fam.*, XII, 4 ; t. X p. 171. *Vellem Idibus Martiis me ad cenam inuitasses ; profecto reliquiarum nihil fuisset.*

²²⁰⁹*Fam.*, X, 28 ; t. X p. 172. *Quam uellem ad illas pulcherrimas epulas me Idibus Martiis inuitasses ! Reliquiarum nihil haberemus.*

²²¹⁰Voir plus haut ce qui concerne la plaisanterie chez notre auteur.

²²¹¹Nous nous autorisons ici de l'esprit plaisant de Cicéron.

²²¹²Plutarque, *Vies des hommes célèbres*, LXII. Brutus cite *Médée*, v. 332.

genres littéraires dans lesquels Cicéron s'est illustré. Or ce qui nous semble particulier et remarquable dans notre corpus, c'est la sélection thématique de ces citations, qui témoigne d'un désir d'évasion hors de la vie.

Commençons par le désir d'évasion le plus simple : le souhait de se sortir d'une situation embarrassante. Tandis qu'on annonce que Pompée aurait quitté Brindes en 49, Cicéron ne sait que faire. Il se prend à rêver qu'il a près de lui un conseiller²²¹³ : « Pour moi, j'aimerais avoir ici la Minerve d'Homère déguisée en Mentor pour lui dire... *'aller vers lui, Mentor, et tomber dans ses bras... mais comment*²²¹⁴ ?' »

Apparaît ici une double virtualité, celle de l'allusion littéraire, et celle qui se déploie en particulier dans ce passage, où un souhait est énoncé (à un individu déguisé de surcroît).

Il semble ici opportun de rapprocher un tel texte de la vision qu'a G. Nagy²²¹⁵ de l'intertextualité dans l'Antiquité, notion alors primordiale, mais non pas au sens où le chant serait la plate répétition d'un autre, antérieur. Il s'agirait plutôt d'une variation toujours nouvelle sur un même thème, donc orientée vers le futur plus que vers le passé. Selon cet auteur, l'aède projette dans l'avenir ce qui aurait dû être dans le passé, voire dans une fiction irréaliste. La démarche de Cicéron procède donc de cette idée, que la fiction littéraire se réalise chaque fois qu'on la formule. Cette réalité ne l'aide guère à assumer le type d'action que les circonstances l'obligent à avoir. Toutefois, elle répond à son exigence intellectuelle et esthétique. Ce parti-pris tient à la fois de la pause dans ses activités et ses méditations journalières et de la recherche d'une plénitude qui satisfasse son intelligence et son désir de beauté.

Il apparaît désormais que les vœux que formule notre auteur ne sont pas toujours valides et constructifs. Or, le contenu exprimé par bien des souhaits n'est pas moins révélateur que leur tournure expressive. Nombreux sont ceux qui présentent même une commune

²²¹³Ce mélange de rêve et de logique, d'utopie et d'irrationalité rappelle l'*Enquête* Hérodote, chez qui J. de Romilly a montré le rôle croissant de la raison. M Trédé suggère un rapprochement plus profond : « Néanmoins le modèle d'Hérodote reste l'épopée. Les signes de la séparation entre la réflexion et la décision d'une part, l'action et son résultat d'autre part, sont encore nombreux chez le 'père de l'histoire'. Le rôle important joué par les oracles, les présages et les songes pour orienter les décisions humaines, et surtout la présence dans son récit du personnage du conseiller, en témoignent. La dissociation, traditionnelle dans l'épopée, entre qualité d'action et qualité de réflexion, se maintient pour une large part chez l'historien : Crésus conseille Cyrus, Artabane seconde Xerxès, comme, dans l'Iliade, Polydamas avertissait Hector. » Cicéron fait précisément allusion à ce type de passage, par exemple lorsqu'il assimile Caton à Polydamas. *Kairos, L'à-propos et l'occasion*, p. 191.

²²¹⁴*Att.*, IX,8 ; t. V p. 263. *Hic ego uellem habere Homeri illam Mineruam simuatam Mentori cui dicerem*

Mehtor, pwj t þr)i)w, pwj t)a) prosptucomai au)to)h ;

²²¹⁵Nous nous inspirons ici des cours que nous avons eu la joie de suivre auprès de ce professeur à Harvard en 1996-97 sur « The Greek Heroe ». Voir également *Poetry as Performance : Homer and Beyond*.

caractéristique : une perspective d'évasion par le trépas. Lorsqu'en 49 Cicéron voit que César souhaite au fond la mort de Pompée il écrit :

« me²²¹⁶ voici donc comme le héros d'Homère à qui la déesse sa mère avait dit :

'car au destin d'Hector le tien soudain se lie',

et qui lui répondit :

'Soudain fusté-je mort puisque je ne pouvais
au moment qu'il périt défendre mon ami²²¹⁷.' »

A la prophétie initiale répond un vœu de l'esprit, qui semble fuir plus loin encore dans la virtualité, là où la tragédie même ne pourra plus s'exercer. La recherche de la mort va également dans le sens de cette annihilation de toute forme réelle, tandis que le parfait grec insiste bien sur le résultat présent d'un fait passé : Cicéron souhaiterait avoir péri plutôt que d'avoir à vivre cette situation.

De fait, la correspondance nie à plusieurs reprises toute crainte de la mort et ne l'envisage que virtuellement. Ainsi, dès le 4 février 49, à Capoue, le ton était morbide. Cicéron ne sait alors ce que va faire Pompée, mais quand il envisage ce qu'il doit faire en fonction des décisions de son ami, il affirme à Atticus : « Mais quant à moi, en Italie, *même pour mourir*²²¹⁸ ! » L'exclamation marque une exaltation prononcée. Toute hésitation semble alors bannie, bien que l'affirmation demeure virtuelle²²¹⁹ ; curieusement, c'est dans un consentement à la mort que Cicéron est plus déterminé que jamais. On peut se demander si la virtualité précisément ne lui fait pas perdre de vue l'importance de l'enjeu, ou si, ayant atteint une parfaite ataraxie, il envisage avec impassibilité sa disparition. L'enthousiasme de la formulation nous semble en faveur de la première hypothèse. Toujours est-il que la philosophie de Cicéron le guide d'évasion en désir de fuite hors de la vie.

Ce désir se traduit sous forme d'impulsion vigoureuse. Comme nous le pressentions précédemment, le souhait se fait pressant sous le coup de l'émotion. Ce trait apparaît nettement par exemple quand César écrit à Cicéron pour se concilier son aval, alors que celui-

²²¹⁶Att., IX, 5 ; t. V p. 254. *Ego igitur, si quidem apud Homerum, cui et mater et dea dixisset :*

Αὐτίκα γὰρ τοὶ ἐπειτα μεῖ) Ἔκτορα ποῦτοιοι,

matri ipse respondit :

Αὐτίκα τετραῖην, ἐπειλοῦκ ἀρ) ἐνελ | ον ἐταίρω|

κτείνωμῆω|ἐπαμύναι, -

²²¹⁷Il., XVIII 96 sq..

²²¹⁸Att., VII, 20 ; t. V p. 128. *Ego autem in Italia, καὶ ἄνυπογανείη.*

²²¹⁹D'un point de vue grammatical, en grec, comme le souligne G. Guillaume, certains modes verbaux se prêtent à une expression du virtuel. Ainsi en est-il des modes nominaux du verbe, infinitif et participe, que leur proximité plus grande avec le nom fait en un certain sens plus virtuels que les modes expressément verbaux. *L'architecture du temps dans les langues classiques*, p. 46.

ci reste conscient de l'illégalité de ses actes et refuse de se faire le garant bienveillant de ses démarches. Songeant aux incitations que César ne manquera pas de lui transmettre, Cicéron s'écrie dans une lettre du 17 mars 49 :

« *qu'alors pour m'engloutir la terre ouvre son gouffre*²²²⁰ ! »

L'optatif futur montre ici quel est pour Cicéron le remède ultime et radical à ses maux. Le souhait n'est donc pas le lieu d'une vision réaliste et constructive, orientée vers l'avenir, mais une forme d'exutoire à toutes les inquiétudes et à tous les désirs d'évasion de notre auteur. La citation, référence grecque ou tournure littéraire, seconde élégamment un projet qui ne brille que par son nihilisme.

L'usage de la virtualité, malgré un certain nombre de bénéfices, n'est donc pas un élément entièrement positif et structurant pour notre auteur. Bien que celui-ci lutte pour se recentrer sur le présent et la réalité, elle semble l'attirer invariablement vers une méditation brouillée et orientée vers le passé. L'abstraction se mue alors en rêverie désorganisée et volontiers mélancolique. La pensée en sort plus alourdie que soutenue.

Quelle philosophie se dégage de cet ensemble ? Malgré les effets de brouillage, une cohérence semble se dégager, si l'on songe à Platon et au lien qu'il établit entre l'instant et l'éternité, entre la poésie et la philosophie. Ces points d'orgue poétiques ferment la boucle de notre étude, qui débutait par le présent car en un éclair ils ouvrent à l'infini du temps²²²¹ ; de plus, thématiquement, nous mesurerons sous peu leur intérêt. Retenons pour lors que la *meditatio mortis*, tâche essentielle du sage, passe certainement par ces aperçus poétiques.

Sans doute faut-il poursuivre dans cette voie et rechercher ce qui, dans l'ouverture temporelle que permet la lettre, favorise l'élévation vers un universel et intemporel, où les idées brilleront plus clairement, loin des remous de la réalité.

Un autre moyen se présente alors de gagner en hauteur, de façon générale et en particulier dans un texte épistolaire. Cicéron en use parallèlement à la virtualité. En recourant à une vision plus globale, ne pourrait-il pas échapper aux contingences, aléas et difficultés de l'immersion dans le temps²²²² ? Ce pourrait être un ancrage technique du « point de vue d'en haut ».

²²²⁰ *Att.*, IX, 9 ; t. V p. 268 (*Illiade*, IV, 182). **tote moi xahoi eu)reia xqwh** !

²²²¹ Voir ce qu'écrit J. Wahl à ce sujet dans son *Etude sur le Parménide de Platon* p. 167 et le *Parménide*, en particulier 156 D-157 A.

²²²² Nous songeons aux désagréments dus aux circonstances présentes ou au déroulement linéaire et continu du temps que nous avons déjà évoqués.

3- La généralité.

De même que les modalités « virtuelles » finissent par projeter notre auteur loin de la réalité qu'elles étaient censées remodeler, certaines phrases et maximes de Cicéron tendent à sortir du temps historique. Ce phénomène nous semble relever d'un parti-pris philosophique : une ataraxie libératrice²²²³. De même que le sage doit échapper aux contingences versatiles du monde, de même il doit s'extirper de ce support du changement qu'est le temps. Le but est sans doute d'obtenir alors un absolu, dans lequel l'universel rejoint l'intemporel²²²⁴. Ce phénomène nous rappelle ce que fait Eusèbe dans le banquet religieux, *Conuiuuium religiosum* d'Erasmus. Cet hôte ne laisse pas repartir ses invités sans leur avoir offert des livres et une horloge, mesure du temps et moyen de s'en affranchir²²²⁵. De même, nous avons déjà remarqué que Cicéron se détachait parfois de son environnement immédiat, prônant par exemple la suprématie d'une bonne conscience abstraite par rapport aux résultats effectifs d'une action²²²⁶.

a-Stratégies techniques : recherche intellectuelle d'une vérité générale.

Dans la correspondance, nous assistons bien souvent à une élévation hors du moment présent, à une abstraction et à un recul qui permettent un aperçu général de la situation. Quel est le succès de cette nouvelle stratégie ? Le temps d'une maxime ou d'un présent de généralité, le point de vue se déplace et prend de la hauteur. Examinons de plus près les moyens techniques de cette démarche, ainsi que son succès et donc sa fiabilité.

Une première méthode est l'élaboration de thèses générales et leur discussion intellectuelle, avec distance. L'analyse théorique que permet la lettre est un moyen de s'abstraire de l'immédiateté et de la considérer à travers la loupe de considérations plus vastes. On voit alors Cicéron s'élever au-dessus de la contingence actuelle pour la rapporter à des

²²²³ M. Rambaud rappelle l'effort que prône notre auteur pour acquérir son autonomie : « Cicéron soutient donc qu'il est une victoire plus grande que la victoire à la guerre ; c'est celle que l'on remporte dans son for intérieur, sur soi-même (*Pro Marc.* 7 et 11). Cette louange de la victoire morale et de la gloire qui l'accompagne est évidemment d'inspiration stoïcienne. De la même doctrine provient l'idée que la Fortune doit céder devant le vainqueur (...). Or, échapper au pouvoir de la Fortune, c'est l'aspiration du Sage», « *Le Pro Marcello* et l'insinuation politique », p. 50-51.

²²²⁴ C'est là une opinion aristotélicienne, qui veut qu'il n'y ait pas de science du particulier comme particulier, mais que la science se pose en termes universels.

²²²⁵ M. Fumaroli, préface à *L'art de la conversation*, p. XV-XVII.

²²²⁶ Voir *Fam.*, VI, 1, 3-4 ; t. VII p. 241, où notre auteur affirme qu'être innocent de toute faute est la seule chose à rechercher dans la vie, point de vue confirmé par le *De Finibus*, XI, 14.

questions générales, pratique qui relève d'un exercice d'école. Ainsi, lorsqu'en 49 Cicéron attend avec angoisse des nouvelles de Brindes, où Pompée s'est réfugié, tandis que la situation oscille entre une réconciliation avec César et la guerre civile, notre auteur ne trouve de soulagement que dans l'échange épistolaire avec Atticus. Pour abstraire (« abstraire », *abducere* est utilisé deux fois) son esprit de la réalité, il rédige dans une lettre à Atticus²²²⁷ une série de « thèses ». Examinons quelle est la valeur de ces questions et de cet exercice, sachant que Cicéron commence sa lettre par exprimer combien l'échange épistolaire importe pour lui, même s'il n'a rien de nouveau ou de particulier à écrire²²²⁸ à son correspondant. Emet-il un discours gratuit ? De fait, la première phrase indique le but négatif que poursuit notre auteur : « Et pourtant, pour ne pas m'abandonner tout entier à l'inquiétude, je me suis proposé un certain genre de *thèses*, qui sont à la fois *politiques* et de circonstance, afin d'abstraire mon esprit de ses plaintes et de l'exercer sur l'objet même qui l'occupe²²²⁹. » Il s'agit pour lui d'éviter le souci, et de se tourner vers un objectif positif.

« Elles sont de ce style : si l'on doit rester dans sa patrie, alors qu'elle est sous la coupe d'un tyran ? S'il faut à tout prix travailler à la destruction de la tyrannie, même si par là la cité risque une ruine totale ? S'il ne faut pas prendre garde que celui qui détruit la tyrannie ne s'en empare lui-même ? S'il ne faut pas essayer de secourir la patrie qui vit sous la coupe de la tyrannie plutôt par l'usage des circonstances et de la raison que par la guerre ? S'il est civique de se retirer dans quelque retraite paisible alors que la patrie est sous la coupe de la tyrannie ? ou s'il faut braver tout péril pour la liberté ? S'il faut faire la guerre à son pays et l'assiéger, parce qu'un tyran le gouverne ? S'il faut, même si l'on désapprouve la destruction de la tyrannie par la guerre, s'associer néanmoins avec les meilleurs citoyens ? S'il faut s'associer à ses bienfaiteurs et amis dans le risque en politique, même si l'on a l'impression qu'ils prennent de mauvaises décisions en général ? Si celui qui a rendu de grands services à sa patrie et pour cela même a encouru souffrances et jalousies irrémédiables a à prendre volontairement des risques pour sa patrie, ou s'il faut lui permettre de prendre un jour soin de lui et de ceux très proches de lui, en laissant de côté les dissensions politiques qui concernent les puissants ?

Voilà les discussions où je m'exerce et je débats le pour et le contre en latin et en grec, ce qui me permet de détacher un peu mon esprit de ses chagrins et de peser un aspect de ce qui est utile²²³⁰. »

²²²⁷Att., IX, 4 ; t. V p. 237-239.

²²²⁸Voir plus haut la fonction de la lettre comme lieu de repos.

²²²⁹Ibid., p. 237. *Sed tamen, ne me totum aegritudini dedam, sumpsi mihi quasdam tamquam **qeseij** quae et **pol itikail**sunt et temporum horum, ut et abducam animum ab querelis et in eo ipso de quo agitur exercere.*

²²³⁰Ibid. p. 238. *Eae sunt eius modi :*

On remarque l'usage général d'impersonnels dans ces « thèses ». Cicéron s'achemine au long de ces questions vers des problèmes de plus en plus proches de lui et transpose au fond dans la généralité son cas personnel²²³¹. Comme le remarque J. Bayet²²³², à partir de la cinquième question, « les 'thèmes' deviennent de plus en plus 'cicéroniens' ». On reconnaît alors, dans l'ordre, le problème de son retrait de la vie politique, puis de son engagement dans une guerre civile contre un César qui transgresse les lois, puis de sa participation à des opérations militaires, puis de l'aide qu'il se sent tenu d'apporter à un Pompée qui certes a oeuvré pour son rappel d'exil, mais a fait des erreurs, et enfin de la nécessité qui lui incombe de courir des risques pour une patrie qui a récompensé son intervention salvatrice contre Catilina par l'exil, dû aux jalousies que sa gloire lui a values. Le passage à la généralité évoque étrangement la stratégie que Kant préconisera²²³³ en cas de dilemme, l'intitulant « impératif catégorique » : « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle. » Le détour par la généralité garantit l'éthique de la conduite adoptée. Notons qu'il s'agit bien d'un détour, au sens où Cicéron insère le passage par la généralité dans sa réflexion. Avec la fluidité qui caractérise sa philosophie épistolaire, il passe de sa situation présente et précise à un point d'observation plus haut et plus large, qui lui permet d'envisager avec recul ce champ rétréci. La généralité recouvre tous les aspects du contexte où il se trouve sans jamais les réduire ou les effacer.

Ei) menetebn eh thē patriidi turannoumehhj au)thj. Ei) pantil tropw| turannidoj katal usin pragmateubn, ka) mel l h| dial tou)to peril twa ol wn h(pol ij kinduneusein. Ei) eu) abhte)bn toh katal ubnta mhlau)toj ai)rhtai. Ei) peiratebn a)r)hgein thē patriidi turannoumehhj kairw)kail logw| ma)lon h) pol emw| Ei) politikoh to) h)suxazein a)haxwrhsanta/ poi thj patriidoj turannoumehhj, h) dial pantoj i)tebn kinduhou thj e) euqeribaj peri. Ei) pol emon epaktebn thē xw)ra| kail pol iorkhte)bn au)thh turannoumehhn. Ei) kail mhl dokimazonta thh dial pol emou katal usin thj turannidoj sunapograptēbn o)nwj toij a)ristoj. Ei) toij eu)ergetaij kail fil oij sugkinduneutebn eh toij politikoj, ka) mhl dokwsin eu)beboul eusqai peril twa ol wn. Ei) o(megal a thh patriida eu)ergethsaj di) au)to/ te tou)to a)h)kēsta paqwh kail fqonhqeij kinduneuseien a) e)qel onthj u)per thj patriidoj, h) e)fetēbn au)tw) e)autou= pote kail twa oi)keiotatwn poieisqai prohoian a)femehw)taj proj touj i)sxubntaj diapol iteibaj.

In his ego me consultationibus exercens et disserens in utramque partem Graece tum Latine et abduco parumper animum a molestiis et twa prou)gou ti delibero.

²²³¹ Notons l'étonnante prémonition de cette lettre car elle prédit tout ce qui adviendra durant la guerre civile et même après la mort de César.

²²³² Edition des Belles Lettres, t. V p. 238 note 2.

²²³³ *Fondements de la métaphysique des mœurs*, traduction Victor Delbos, Delagrave, Paris, 1989, Deuxième section, p. 136.

Ce constat nous renvoie au fait, plus large, que la sagesse est un savoir immuable et qu'elle a pour vocation des notions éternelles ; il évoque certaines définitions pseudo-platoniciennes²²³⁴ de la sagesse :

- 1- « science absolue »
- 2- « science qui concerne ce qui est toujours »
- 3- « science théorique de la cause de l'être »

La deuxième définition, « science qui concerne ce qui est toujours », crée un lien étroit entre une temporalité durable et l'aspect inconditionnel d'une loi. La quête de l'intemporel repose sur une conviction : Cicéron a confiance en l'universalité de la conscience, base de validité de ce qui est général. On en voit la preuve tout à la fin du *De Finibus* : « Je²²³⁵ te laisse à toi-même : descends dans ta propre conscience, sonde-la par la pensée dans tous ses replis²²³⁶... » Comme dans la profession de foi du vicaire savoyard de J.-J. Rousseau, la conscience est censée être partagée par tous et de tous temps. Le présent place alors épistolier et lecteur dans une même temporalité « hors du temps », ou plutôt de tous les temps²²³⁷.

Ce trait vaut aussi dans les traités théoriques. Parfois, la généralité suit l'exemple et son analyse²²³⁸. Souvent cependant, Cicéron semble partir du principe que les vérités

²²³⁴Pseudo-Platon, *Définitions*, 414b (définitions 93 de **sofia** et 94 de **fil osofia**), cité par J. Domanski, *La philosophie, théorie ou manière de vivre ?*, p.4.

²²³⁵*De Finibus*, Livre II, XXXV, 118. *Tute introspecte in mentem tuam ipse eamque omni cogitatione pertractans percontare ipse te...*

²²³⁶ Le texte poursuit au sujet de ce qui est préférable, entre une vie qui ne serait que la jouissance ininterrompue des plaisirs et une autre, qui ne les viserait pas.

²²³⁷ W. Kendall et F. D. Wilhelmsen, *Cicero and the politics of the public orthodoxy*, p. 8-9. Les auteurs soulignent le danger que représente la multiplicité des faits pour un esprit qui se veut objectif et positif. Dès lors, il faut une généralité et une règle qui englobe de façon intemporelle tous ces faits. Par exemple, dans le domaine de la justice, la notion de Nature refoule les failles que représenterait l'intérêt personnel (*ibid.*, p. 17).

²²³⁸Dans ce passage du *De Officiis* (III, 15, 61 sqq.), Cicéron, comme A. Michel et C. Nicolet le rappellent, écrit en commençant par l'exemple puis en confrontant des points de vue généraux et en les discutant personnellement. C'est à la fin seulement que tombe la conclusion la plus générale, comme un bilan : « Quintus Scaevola, fils de Publius, avait demandé qu'on lui fournît un prix, pour un fonds dont il était acheteur ; le vendeur s'exécuta, et Quintus dit que sa propre estimation était plus forte : il grossit le chiffre de cent mille. Personne ne peut contester qu'il ait agi en homme de bien : mais on nie que ce soit le fait d'un sage ; c'est comme s'il avait vendu moins cher qu'il ne l'aurait pu. Voilà bien le malheur : on estime que les gens de bien ne sont pas les mêmes que les sages. De là le mot d'Ennius : le sage est vainement sage, s'il ne peut se donner à lui-même profit. Cela est vrai, si j'étais d'accord avec Ennius sur la nature du profit. Je vois qu'Hécaton de Rhodes, disciple de Panétius, écrit dans ses livres sur les devoirs : 'le sage peut tenir compte des intérêts de son patrimoine pourvu qu'il ne fasse rien contre les moeurs, les lois, les institutions. En effet, ce n'est pas pour nous seulement que nous voulons être justes, mais pour nos enfants, nos proches, nos amis, et surtout pour la République.' A ce philosophe, l'action de Scaevola dont je viens de parler ne peut plaire en aucune façon. En effet, il déclare qu'il ne s'abstiendra de chercher son bien qu'autant que cela est interdit. Il ne mérite ni grand éloge, ni reconnaissance. Mais au contraire, si la simulation et la dissimulation constituent le dol, il y a peu de cas où l'on ne trouve ce dol, si l'homme de bien est celui qui aide tous ceux qu'il peut, et qui ne nuit à personne, assurément l'on ne trouve pas facilement un tel homme. Donc, il n'est jamais utile de pécher, parce que cela est toujours honteux, et, puisqu'il est toujours honorable d'être homme de bien, cela est toujours utile. » cité dans *Cicéron*, p. 164-165.

essentielles sont éternelles²²³⁹ et soumet donc l'affirmation d'abstractions générales et « éternelles » à l'épreuve du temps. Telle est sa démarche dans le *De Legibus* : « Cependant, pour fonder le droit, nous partirons de cette loi suprême qui est née de tout temps, avant la constitution de la loi écrite, ou même des cités²²⁴⁰. » Un point de départ stable est alors posé pour la réflexion.

L'intérêt de la généralité, surtout du point de vue éthique, apparaît bien désormais. Encore faudrait-il en préciser davantage les aspects techniques. Un détour par la grammaire mérite notre attention afin d'affiner notre perception de cette stratégie.

On pourrait évoquer plusieurs procédés²²⁴¹ pour marquer la généralité mais l'un d'eux en particulier a retenu notre attention : celui de l'emploi des temps verbaux, bien qu'il faille le compléter en tenant compte d'autres éléments de la phrase²²⁴². Ici se posent des problèmes délicats et techniques, liés à l'interprétation linguistique du système des temps. Au fond, les différentes théories s'affrontent sur un point : l'expression de la généralité peut-elle passer par un présent²²⁴³, qui serait intemporel ou atemporel, ou doit-elle se réduire au strict cas des phrases nominales ? Nous examinerons successivement ces procédés, sans nécessairement chercher à trancher ce débat. Au contraire, celui-ci nous permettra d'explorer la multiplicité des moyens d'exprimer une généralité et d'atteindre des vérités universelles.

L'essentiel est que le présent nous semble exprimer une « verticalité » qui traverse la réalité du moment et rejoint une autre temporalité. Lorsque Cicéron rédige ses « thèses », il nous paraît indéniable qu'il s'élève vers une vision plus large et plus générale de sa situation.

²²³⁹C'est du moins ce qu'il dit dans le *De Legibus* comme le rappellent A. Michel et C. Nicolet (*Cicéron*, p. 135, citant *De Legibus*, I, 6, 19) : « Les hommes les plus savants ont trouvé bon de partir de la loi ; ils font bien, à mon avis, s'il est vrai, selon leur définition, que la loi est la raison suprême, inscrite dans la nature, qui ordonne ce qui doit être fait et interdit le contraire. Cette même raison, lorsque dans l'esprit humain elle a reçu affermissement et perfection, est la loi. C'est pourquoi ils pensent qu'elle est constituée par la prudence. (...) Mais puisque tout notre discours traite un sujet qui intéresse le peuple, il sera parfois nécessaire de s'exprimer de façon populaire et d'appeler loi le texte écrit qui fixe ce qu'il veut par une prescription ou une interdiction. »

²²⁴⁰*De Legibus*, Livre I, 19.

²²⁴¹R. Poncelet a indirectement montré la densité temporelle du pluriel, qui correspond à la reprise de plusieurs singuliers. Il note par exemple dans le cas des substantifs abstraits que si Cicéron emploie un mot une fois, il dit plus volontiers *aegritudines*, mais si le terme apparaît souvent, il passe à *aegritudo*. Voir *Tusc.*, III, 19-20. Réciproquement, l'accumulation des abstraits rend possible leur emploi au singulier. « La juxtaposition rend tolérable le maintien des termes abstraits au singulier, les mêmes n'intervenant qu'au pluriel s'ils sont employés isolément ». *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p. 177-178.

²²⁴²E. Benveniste a formulé la subjectivité qui marque l'expression temporelle : « Il est aisé de voir que le domaine de la subjectivité s'agrandit encore et doit s'annexer l'expression de la temporalité. Quel que soit le type de langue, on constate partout une certaine organisation linguistique de la notion de temps. Il importe peu que cette notion se marque dans la flexion d'un verbe ou par des mots d'autres classes (particules ; adverbes ; variation lexicales, etc.), c'est l'affaire de structure formelle. » Il reconnaît toutefois à la phrase nominale des propriétés particulières à cet égard. « De la subjectivité dans le langage », = *P.L.G.* 1, 21, p. 262

²²⁴³Ceci vaut aussi bien pour le latin que pour le grec.

Il les exprime au présent, faisant apparemment ici usage du « rayonnement » possible de ce temps. De fait, celui-ci est à la fois porteur de l'instant et de la généralité ; il sert donc de passerelle aisée entre les deux extrêmes.

Un exemple parmi bien d'autres suffit à le montrer. Peu après le 13 novembre 44, Cicéron écrit à Atticus depuis Arpinum. Ses soucis concernent à la fois la situation politique chaotique (après l'assassinat de César) et ses dettes personnelles. C'est pourquoi il prend la décision de revenir à Rome en fin de missive : « Il faut donc venir, même au cœur de cette fournaise ; en effet, il est plus honteux de déchoir dans ses affaires privées que dans les affaires publiques²²⁴⁴. » La première proposition se rapporte à sa situation présente et exprime la volonté de se rendre à Rome. Toutefois, il est déjà remarquable que le datif *mihi* ou *nobis* demeure sous-entendu : on sait qui doit se rendre à Rome et c'est le contexte qui manifeste qu'il s'agit de l'épistolier. Un pas est donc franchi vers une vision plus universelle²²⁴⁵. Celle-ci se prolonge nettement dans la proposition suivante, qui fait figure de généralité. Entre les deux, la fluidité du présent permet le passage. Un approfondissement technique des usages de ce temps est ici utile afin de bien saisir ses dimensions transversales.

De fait, le présent au sens strict ne représente qu'un instant, comme nous l'avons vu dans la première partie. Toutefois, dès l'Antiquité, comme le rappelle G. Serbat²²⁴⁶, il y eut des objections contre cette conception²²⁴⁷, issue d'Aristote²²⁴⁸, qui voulait que sur l'axe du temps, le présent soit la stricte limite²²⁴⁹ qui se déplace entre passé et futur²²⁵⁰, excluant toute extension, si faible soit-elle. On comprend dès lors avec G. Serbat²²⁵¹ l'émoi de Choeroboscos qui écrit²²⁵² : « il pourrait bien ne pas y avoir de temps présent ». Toutefois pour G. Serbat, il n'y a pas de doute : « Mais qu'il fonctionne comme point de séparation ou comme point de rencontre, le présent reste d'extension nulle, et il est impossible d'y loger quelque procès que ce soit. » De plus, cette infinité pourrait échapper à toute appartenance chronologique. Contrairement à la vision traditionnelle selon laquelle les verbes sont les moyens intrinsèques d'exprimer le temps, il nous paraît en effet important de rappeler la conception du présent qu'a

²²⁴⁴ *Att.*, XVI, 15 ; t. X p. 105. *Veniendum est igitur uel in ipsam flammam ; turpius est enim priuatim cadere quam publice.*

²²⁴⁵ Voilà qui rappelle encore l'impératif catégorique de Kant.

²²⁴⁶ « Les temps du verbe latin », *R. E. L.*, 1975, 53, p. 367-405.

²²⁴⁷ *Ibid.*, p. 380-381.

²²⁴⁸ *Ibid.*, p. 380-381, Aristote, *Categ.*, 5a. Voir aussi *Phys.* 222a, où Aristote précise que le présent est le point de réunion entre futur et passé, ce que G. Guillaume et ses disciples appelleront un « point de conversion ».

²²⁴⁹ *Ibid.*, p. 380-381, E. Benveniste, *B. S. L.*, 54, 1959, 69-82 trouve « incontestable la tripartition temporelle. »

²²⁵⁰ *Ibid.*, p. 381 : G. Serbat cite Jespersen, sans préciser sa référence : « Le présent, point mathématique, n'a pas de dimension mais se déplace continuellement. L'instant présent, le *nunc*, n'est que la limite mouvante entre le passé et le futur. »

²²⁵¹ *Ibid.*, p. 381.

²²⁵² *Grammat. graeci* (Hilgard), II, p.11, 23.

G. Serbat, telle qu'il la synthétise lui-même²²⁵³ : « Il est admis depuis Aristote que le verbe à l'indicatif exprime nécessairement le temps. Or l'analyse des doctrines grammaticales et l'examen des faits - principalement dans la langue de la comédie - permettent de conclure que la forme dite 'présent' ne comporte aucune notion temporelle. La référence au *nunc* est une condition de l'énonciation, mais ne figure pas dans le verbe énoncé²²⁵⁴. » La prédominance du présent est incontestable²²⁵⁵. Cependant cette référence n'est pas temporelle selon lui : au contraire, une seule forme, le présent, s'oppose comme non temporelle à plusieurs autres, marquées temporellement.

Ainsi s'effondrent le présent « à valeur générale », le *praesens pro futuro*, le présent historique. Benveniste²²⁵⁶, opposant « le plan de l'histoire » et « le plan du discours », évacue rapidement le problème du présent historique, qu'il qualifie d'« artifice de style ». Certes, à la suite de cet auteur, G. Serbat ne nie pas qu'il y ait effet stylistique, mais il affirme²²⁵⁷ que sa réussite dépend de l'aptitude de ce présent à figurer dans un récit au passé, ce qui advient fréquemment. Ce qui importe cependant selon lui²²⁵⁸ est l'existence de *paragraphmarkers*, qui signalent le référent temporel, qu'il soit tiré du donné linguistique : verbes au passé, adverbes, dates et locutions temporelles, ou d'une situation connue. Ainsi s'expliquerait, par souci d'économie du narrateur, un allègement des morphèmes verbaux qui seraient redondants.

Le seul présent qui importe vraiment est peut-être celui de la lecture. En effet, tout énoncé est circonstanciel, comme E. Benveniste l'a formulé²²⁵⁹ : l'expression de la loi use

²²⁵³ « Les temps du verbe latin », *R. E. L.*, 1975, 53, p. 367-405, p. 380-381. Voir également sa note 5 : F. Brunot, *La pensée et la langue*, Paris, 1922, III, 11.

²²⁵⁴ *Ibid.*, p. 383. G. Serbat souligne en effet la contradiction entre deux plans : l'intuition d'une durée actuelle vécue (qui définit trois zones temporelles) et l'analyse objective du temps spatialisé selon deux zones : l'image du fleuve qui coule et fait que depuis la berge tout paraît mouvant. Au contraire de cette vision traditionnelle du temps-fleuve, on ne peut s'échapper que par la mémoire et l'imagination. Certes, le présent reste central, du fait même de l'acte d'énonciation car « il est une donnée obligatoire de la vie, donc de l'énonciation. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous disons se réfère forcément à un *nunc* que nous ne saurions quitter. Avec le *hic*, le *nunc* dessine les coordonnées déictiques dans le cadre desquelles s'inscrit tout énoncé. »

²²⁵⁵ *Ibid.* p.384 : « Il n'est pas question de nier le présent psychologique ; nous avons au contraire insisté plus haut sur sa permanence, sur le fait qu'il baigne constamment notre vie. Et c'est justement pour cette raison que toute forme verbale non accompagnée de morphèmes temporels précis - que ce soit des suffixes, l'augment, un auxiliaire ou même un syntagme nominal complément - est, si le contexte ne s'y oppose pas, automatiquement rapportée au *nunc* de l'énonciation comme elle est rapportée au *hic*. Nul ne songera à doter le 'présent de l'indicatif' d'une catégorie spatiale parce qu'il se réfère au *hic* : on n'est pas plus fondé à le charger d'une valeur temporelle, à moins de confondre délibérément les données réelles d'un énoncé avec les conditions d'énonciation qu'implique cet énoncé. »

²²⁵⁶ *Ibid.*, p. 387-388.

²²⁵⁷ *Ibid.* p. 388.

²²⁵⁸ *Ibid.* p. 389.

²²⁵⁹ « Une phrase participe toujours de 'l'ici-maintenant' ; certaines unités du discours y sont conjointes pour traduire une certaine idée intéressant un certain présent d'un certain locuteur. Toute forme verbale, sans exception, dans quelque idiome que ce soit, est toujours reliée à un certain présent, donc à un ensemble chaque

volontiers de cette possibilité. Ainsi la règle générale retrouve son actualité à chaque énonciation. C'est pourquoi une loi²²⁶⁰ dégagée dans un traité théorique sera naturellement au présent. Nous citerons un exemple parmi mille autres, extrait du *de Amicitia* : « De fait, rien n'est plus agréable que la reconnaissance accordée à la bienveillance, que l'échange des sentiments affectueux et des bons offices²²⁶¹. » Le présent s'étend cependant à une durée plus longue qui rayonne autour de cette petite parcelle du temps²²⁶². Cette actualisation par le biais de l'élocution est sans doute, selon nous, le lien qui unit les deux visions du présent, celle d'un présent infime et « non-daté » et celui d'un englobement général du temps.

De façon ultime en effet, cette capacité de lien temporel entre locuteur et récepteur que crée le présent fait que même au sein d'un contexte particulier, il peut conserver un aspect général. On comprend alors que l'ancrage historique d'une sentence ne lui ôte en rien sa valeur universelle. Ainsi, la citation amenée est parfois explicitement attribuée à un auteur, mais n'en conserve pas moins sa valeur de vérité générale. C'est le cas dans une lettre à Atticus du 22 ou 23 mars 49, dans laquelle notre auteur prend appui sur un philosophe pour étayer ses réticences, face aux avances de César : « *En effet les prières des tyrans, dit Platon, se mêlent tu le sais de contraintes*²²⁶³. » Nous avons choisi cette citation car Cicéron se réfère alors exceptionnellement à un auteur de façon explicite²²⁶⁴. L'autorité historique de Platon vient

fois unique de circonstances, que la langue énonce dans une morphologie spécifique. », « La forme et le sens dans le langage », *P.L.G.* 2, 15, p. 225-226.

²²⁶⁰ Notons que la sentence peut aussi être négative et prendre la forme d'une interdiction, comme dans le *De Amicitia*, XXII, 85, où Cicéron rappelle la vertu prohibitive d'un vieux proverbe : « Mais nous sommes affligés de négligence en de nombreuses choses et en particulier dans le choix des amis et le dévouement à leur égard. De fait, nous utilisons des résolutions à contretemps et posons des actes que nous interdit le vieux proverbe. » : *Sed cum multis in rebus neglegentia plectimur, tum maxime in amicis et deligendis et colendis. Praeposteris enim utimur consiliis et acta agimus, quod uetatur uetere prouerbio.*

Cette pratique se trouve aussi dans les discours, par exemple dans la *Deuxième Philippique*, XXVI, 64 : « à mon avis, nul homme, s'il est ennemi de l'Etat, ne peut être heureux. » *mea autem sententia, qui rei publicae sit hostis, felix esse nemo potest.* Voir aussi *Première Philippique*, X, 26 : « Et je dis cela du futur : qu'il appartient aux amis de dire d'avance ce qui peut être évité. », *Atque haec dico de futuris, quod est amicorum ante dicere ea, quae uitari possint.*

²²⁶¹ *De Amicitia*, XIV, 48. *Nihil est enim remuneratione beneuolentiae, nihil uicissitudine studiorum officiorumque iucundius.*

²²⁶² On peut comparer cette extension à celle de la première personne dans un texte, notamment épistolaire. L'expérience propre est toujours le socle fondateur, de même que le présent est toujours le moment de la réflexion, qu'elle se tourne vers le passé ou le futur. Cicéron semble avoir eu une conscience aiguë de cette extension et de la « présence englobante » du présent et du narrateur. Cf. *De Domo*, IV, 8 : *An aliis licet - et recte licet - in meo metu sibi nihil timere, mihi uni necesse erit et meam et aliorum uicem pertimescere ?* « Est-il donc permis aux autres, et à juste titre, de ne rien craindre pour eux quand je tremble pour moi, tandis que je serai seul obligé d'avoir des craintes et pour moi et pour les autres ? »

²²⁶³ *Att.*, IX, 13a ; t.V p. 287. **Ai(gar twa turahnwn dehseij, inquit Pl atwn, (i)sq)oti memigmehai a)agkaij.**

²²⁶⁴ Pour nombre de citations, l'auteur nous est connu par d'autres biais ; certaines ne sont pourtant toujours pas attribuées.

renforcer la vérité générale énoncée, qui elle-même soutient l'affirmation personnelle que pose Cicéron. La sentence met fin à une crainte par son poids universel et la vérité qu'elle exprime ; ce procédé est définitif puisque le propos se clôt et que Cicéron change ensuite de sujet et aborde le problème matériel de son éventuel embarquement ailleurs que dans un port.

La maxime allie en effet éternité et réactualisation²²⁶⁵. C'est ce qu'affirme E. Benveniste²²⁶⁶ quand il maintient que même une phrase-type ou une citation a valeur sémantique et non semiotique²²⁶⁷, comme un mot qui formerait bloc. Même si le locuteur ne la prend pas à son compte, il la réactualise néanmoins²²⁶⁸. Cet auteur rappelle la fonction éminente du présent dans la communication²²⁶⁹. Par exemple, quand notre auteur écrit à Atticus : « c'est un *examen politique* que de savoir s'il est droit pour un jeune homme en vue de changer de nom pour le testament d'une femme²²⁷⁰ », il faut, pour comprendre ces lignes et les appliquer à une situation contemporaine, avoir en tête celles qui précèdent et qui expliquent que Dolabella figure au testament de Livie à la condition formelle de prendre le nom de la défunte. Sinon, ce pourrait être une réflexion générale ou un débat théorique.

Si l'on étend cette intersubjectivité aux auteurs d'époques antérieures, il nous paraît manifeste dans la correspondance que Cicéron recourt parfois au présent, latin ou grec, précisément pour sortir du présent et du contexte où il se trouve. Le temps verbal à lui seul ne

²²⁶⁵ E. Benveniste invite à distinguer, outre le temps chronique et le temps physique, le temps linguistique qui diffère singulièrement des deux premiers. En effet, « autre chose est de situer un événement dans le temps chronique, autre chose de l'insérer dans le temps de la langue. C'est par la langue que se manifeste l'expérience humaine du temps, et le temps linguistique nous apparaît également irréductible au temps chronique et au temps physique. » En particulier, la souplesse du présent rend accessible et réactualisable tout point du temps. « Ce que le temps linguistique a de singulier est qu'il est organiquement lié à l'exercice de la parole, qu'il se définit et s'ordonne comme fonction du discours.

Ce temps a son centre – un centre générateur et axial ensemble – dans le *présent* de l'instance de parole. Chaque fois qu'un locuteur emploie la forme grammaticale de 'présent' (ou son équivalent), il situe l'événement comme contemporain de l'instance du discours qui le mentionne. Il est évident que ce présent en tant qu'il est fonction du discours ne peut être localisé dans une division particulière du temps chronique, parce qu'il les admet toutes et n'en appelle aucune. Le locuteur situe comme 'présent' tout ce qu'il implique tel en vertu de la forme linguistique qu'il emploie. Ce présent est réinventé chaque fois qu'un homme parle parce que c'est, à la lettre, un moment neuf, non encore vécu. » « Le langage et l'expérience humaine » = *P.L.G.* 2, 4, p. 73-74.

²²⁶⁶ « La forme et le sens dans le langage » = *P.L.G.* 2, 15, p. 231.

²²⁶⁷ *Ibid.*, p. 225 : la sémiotique suit l'axe paradigmatique alors que la sémantique est liée à la connexion syntaxique.

²²⁶⁸ *Ibid.*, p. 237.

²²⁶⁹ « Telle apparaît la condition d'intelligibilité du langage, révélée par le langage : elle consiste en ce que la temporalité du locuteur, quoique littéralement étrangère et inaccessible au récepteur, est identifiée par celui-ci à la temporalité qui informe sa propre parole quand il devient à son tour locuteur. L'un et l'autre se trouvent ainsi accordés sur la même longueur d'ondes. Le temps du discours n'est ni ramené aux divisions du temps chronique ni enfermé dans une subjectivité solipsiste. Il fonctionne comme un facteur d'intersubjectivité, ce qui d'unipersonnel qu'il devrait être le rend omnipersonnel. La condition d'intersubjectivité permet seule la communication linguistique. » « Le langage et l'expérience humaine » = *P.L.G.* 2, 4, p. 76-77.

²²⁷⁰ *Att.*, VII, 8 ; t. V p. 69. Est **pol itikoh skehma** rectumne sit nobili adulescenti mutare nomen mulieris testamento.

suffit pas à repérer une telle extension, mais le contexte nous permet de déceler ce passage. Qu'en est-il lorsque la phrase ne comporte pas de verbe du tout ?

De façon plus radicale, l'absence complète de verbe n'augmenterait-elle pas encore cette impression de flottement hors du temps et donc d'appartenance à tous les temps, c'est-à-dire de généralité, permettant ces ouvertures vers l'intemporel dans un discours situé dans le temps, notamment par sa date ? Ce type de procédé, contrairement au précédent, ne suscite aucune controverse. A travers cette étude très technique, nous tenterons de prendre conscience des atouts de ce type de tournure et nous essaierons de voir si Cicéron les exploite.

Cet examen requiert toutefois certaines précautions. On se souvient qu'en latin le verbe peut être sous-entendu. De surcroît, dans la correspondance, la brièveté de l'écriture élimine parfois un verbe aisé à deviner pour le lecteur. Par exemple, quand Cicéron adresse une lettre hâtive à Atticus le 20 mars 49, il ne prend pas la peine de préciser les verbes : « Or voici les mêmes nouvelles, par Matius et Trébatius, tombés sur des courriers de César à Minturnes²²⁷¹. »

Nous sommes encore une fois renvoyée à un approfondissement sémantique. Dans ces limites et pour certains linguistes, la phrase nominale est la seule formulation absolument générale : E. Benveniste²²⁷² a repris l'article mémorable sur la question de A. Meillet²²⁷³, qui définit la situation de la phrase nominale en indo-européen. « Caractérisée sommairement, la phrase nominale comporte un prédicat nominal, sans verbe ni copule, et elle est considérée comme l'expression normale en indo-européen là où une forme verbale éventuelle eût été à la 3^{ème} personne du présent de l'indicatif de être. » Jugeant²²⁷⁴ inacceptable pour un linguiste que le verbe indique un procès et le nom, un objet, ou que le verbe implique un temps et que le nom ne l'implique pas, il souhaite donner des bases théoriques aux constats empiriques de Meillet²²⁷⁵. Selon lui, le verbe lie nécessairement la phrase où il se trouve à la réalité et renvoie au présent de l'élocution²²⁷⁶.

²²⁷¹ *Att.*, IX, 12 ; t. V p. 281. *Ecce autem a Matio et Trebatio eadem, quibus Menturnis obuii Caesaris tabellarii.*

²²⁷² « La phrase nominale » = *P.L.G.* I, 13, p. 151.

²²⁷³ *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, 14.

²²⁷⁴ *P.L.G.* I, 13, p. 152.

²²⁷⁵ Dans sa note 1 p. 162-163, Benveniste écrit que le fait que la phrase nominale exprime souvent des « vérités générales » a été déjà observé, cf. Meillet, *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, 14, p.16, et Meillet-Vendryes, *Traité de gramm. comp.*, 2^{ème} éd., p. 595, § 871.

²²⁷⁶ Il rappelle à cet égard la double fonction du verbe : cohésive, « qui est d'organiser en une structure complète les éléments de l'énoncé » ; « assertive, consistant à doter l'énoncé d'un prédicat de réalité. Une assertion finie,

Or au contraire « dans la phrase nominale, l'élément assertif, étant nominal, n'est pas susceptible des déterminations que la forme verbale porte : modalités temporelles, personnelles, etc. L'assertion aura ce caractère propre d'être intemporelle, impersonnelle, non modale, bref de porter sur un terme réduit à son seul contenu sémantique. Une seconde conséquence est que cette assertion nominale ne peut pas non plus participer à la propriété essentielle d'une assertion verbale, qui est de mettre le temps de l'événement en rapport avec le temps du discours sur l'événement. La phrase nominale en indo-européen asserte une certaine 'qualité' (au sens le plus général) comme propre au sujet de l'énoncé, mais hors de toute détermination temporelle ou autre et hors de toute relation avec le locuteur²²⁷⁷. »

Ainsi se définit²²⁷⁸ un emploi délimité de la phrase nominale : 1° elle est toujours liée au discours direct ; 2° elle sert toujours à des assertions de caractère général, voire sentencieux. « Cela signifie que, par contraste, seule la phrase verbale convient à la narration d'un fait, à la description d'une manière d'être ou d'une situation. La phrase nominale vise à convaincre en énonçant une 'vérité générale' ; elle suppose le discours et les dialogues ; elle ne communique pas une donnée de fait, mais pose un rapport intemporel et permanent qui agit comme un argument d'autorité. » Il est remarquable que Benveniste associe²²⁷⁹ spontanément ce phénomène à la poésie : « la rareté de ces phrases et leur caractère stéréotypé illustrent le contraste entre la poésie sentencieuse et la prose narrative ; la phrase nominale n'apparaît que là où intervient le discours direct et pour énoncer une assertion de type 'proverbial'. » De fait, il constate que chez Homère, ces phrases se trouvent dans les discours directs pour donner une validité générale à un argument particulier²²⁸⁰.

du fait même qu'elle est assertion, implique référence de l'énoncé à un ordre différent, qui est l'ordre de la réalité. A la relation grammaticale qui unit les membres de l'énoncé s'ajoute implicitement un 'cela est !' qui relie l'agencement linguistique au système de la réalité. », *P.L.G.* 1, 13, p. 154. De plus, « une phrase participe toujours de 'l'ici-maintenant' ; certaines unités du discours y sont conjointes pour traduire une certaine idée intéressant un certain présent d'un certain locuteur. Toute forme verbale, sans exception, dans quelque idiome que ce soit, est toujours reliée à un certain présent, donc à un ensemble chaque fois unique de circonstances, que la langue énonce dans une morphologie spécifique. », « La forme et le sens dans le langage », = *P.L.G.* 2, 15, p. 225-226.

²²⁷⁷ *P.L.G.* 1, 13, p.159.

²²⁷⁸ *Ibid.*, p. 162-163.

²²⁷⁹ *Ibid.*, p. 163-164.

²²⁸⁰ *Ibid.*, p. 164 : « On n'a aucune peine à s'assurer que chez Homère la phrase nominale apparaît seulement dans des discours, non dans les parties narratives ou descriptives, et qu'elle exprime des assertions de valeur permanente, non des situations occasionnelles. (...) On ne remarque pas assez que la phrase nominale homérique apparaît fréquemment en relation causale, soulignée par **gar**, avec le contexte. L'énonciation ainsi formulée, à cause même du caractère permanent de son contenu, est apte à servir de référence, de justification, quand on veut créer une conviction. C'est la raison des clausules si fréquentes. (...) C'est aussi pourquoi on a en grec tant de locutions du type **xrh/** ou avec des adjectifs neutres **dh̄ on**, **xal epoh̄**, **qaumastoh̄**, qui se sont fixées comme assertions nominales de valeur intemporelle et absolue. Au contraire, la phrase avec **esti** vise des situations actuelles.

« Etant apte à des assertions absolues, la phrase nominale a valeur d'argument, de preuve, de référence. On l'introduit dans le discours pour agir et convaincre, non pour informer. C'est, hors du temps, des personnes et de la circonstance, une vérité proférée comme telle. C'est pourquoi la phrase nominale convient si bien à ces énonciations où elle tend d'ailleurs à se confiner, sentences ou proverbes, après avoir connu plus de souplesse²²⁸¹. »

La phrase nominale est donc un vecteur de première importance dans la prise de distance que recherche notre auteur. Fluide, elle se superpose à nombre de cas de figure et se fonde bien, grammaticalement, dans le texte de la lettre.

Une valeur générale est en effet aisément véhiculée par une phrase sans verbe. L'idée est alors purement sémantique et détachée de toute « datation ». Ceci apparaît par exemple dans une citation à Atticus, qui fut écrite après que Cicéron a appris l'échec du pompéien Domitius à Corfinium en février 49. Elle atteste du recoupement pour notre auteur entre un concept éthique et une phrase sans verbe. Cette absence verbale prend nettement valeur de généralité. Notre auteur se plaint d'être déçu ; Pompée semblait avoir vu resplendir le Bien, *to kalon* et s'être exclamé :

« Ah²²⁸² contre le devoir amoncelez vos forces,
contre moi vos machines,
A moi la vertu²²⁸³. »

L'intention de ne jamais aller à l'encontre du Bien, qui reste chez Cicéron indissolublement associée à la lecture des auteurs grecs, prend ici une forme intemporelle puisque la citation « A moi la vertu » ne comporte pas de verbe principal. Rien ne permet d'affirmer que Cicéron affectionne particulièrement ce procédé. Les exemples en sont peu nombreux dans la correspondance. En plus des réserves que nous avons émises sur l'absence de verbe, on ne saurait donc réduire à cette seule expression la « temporalité hors du temps ».

²²⁸¹ *Ibid.*, p.165.

²²⁸² *Att.*, VIII,8 ; t. V p. 183.

Proj tauq)o(ti xrh\kai\pal amašqwn

kai\paht)ep)e\moi\tektainešqwn :

tolgar eu\met)e\muou=

²²⁸³ Nauck, *Trag. graec. fr. 2*, p.657s., légèrement parodié par Aristophane, *Acharn.*, 659 sq.

Une lecture au sein d'un contexte s'impose donc pour retrouver cette mentalité faite de recul et de détachement, qui seule prime en définitive. Peut-être faut-il y joindre deux facteurs fréquents : le recours à la 3^{ème} personne²²⁸⁴ et une certaine forme stylistique percutante qui culmine dans la maxime. Plus il y a débat et doute, plus la phrase est longue et complexe ; plus la phrase sert d'appui et de repère, plus sa structure est simple et lapidaire. La perception qu'eut Sénèque des maximes nous semble éclairante pour en préciser la fonction. On peut résumer ainsi l'intérêt des sentences : « Dans une perspective innéiste, la forme de la sentence est désignée comme particulièrement propre à susciter les germes de la vertu et à en favoriser le développement²²⁸⁵. » Sénèque nous en explique et illustre le fonctionnement :

« Or qui niera que même les gens les plus ignorants soient frappés efficacement par certains préceptes ? comme ces paroles très brèves, mais dotées d'un grand poids :

'Rien de trop.'

'Un esprit avare n'est satisfait par aucun gain.'

'Attends d'un autre ce que tu as fait à un autre.'

Nous entendons ces propos avec une sorte de choc, et nul ne peut douter ou demander 'pourquoi ?' tant la vérité elle-même luit même sans explication²²⁸⁶. »

Il nous semble vain néanmoins de chercher à étudier une atemporalité pure. Même une phrase nominale peut présenter des indices temporels, dans ses substantifs, ses adjectifs, ses

²²⁸⁴Un autre aspect de la sentence étudié par E. Benveniste affleure ici à son plus haut point : l'emploi de la 3^{ème} personne. Voir « La nature des pronoms » = *P.L.G.* 1, 20 p. 251-257. En effet, cet auteur affirme que dans les indicateurs (démonstratifs et autres, qu'ils indiquent le temps, la personne, le lieu, l'objet montré...) il existe une nécessaire relation entre celui-ci et la présente instance de discours (*ibid.*, p. 255-256). Toutefois une personne se détache: « La '3^{ème} personne' représente en fait le membre non-marqué de la corrélation de personne. C'est pourquoi il n'y a pas de truisme à affirmer que la non-personne est le seul mode d'énonciation possible pour les instances de discours qui ne doivent pas renvoyer à elles-mêmes, mais qui prédisent le procès de n'importe qui ou n'importe quoi hormis l'instance même, ce n'importe qui ou n'importe quoi pouvant toujours être muni d'une référence objective. » Cette personne regroupe en effet un certain nombre de caractéristiques qui la détachent du contexte d'élocution. « Ce qu'il faut considérer distinctif de la '3^{ème} personne' est la propriété 1° de se combiner avec n'importe quelle référence d'objet ; 2° de n'être jamais réflexive de l'instance de discours ; 3° de comporter un nombre parfois assez grand de variantes pronominales ou démonstratives ; 4° de n'être pas compatible avec le paradigme des termes référentiels tels que ici, maintenant, etc.. », *ibid.* p. 256-257.

²²⁸⁵ « In una prospettiva innatistica, la forma sententia è designata come particolarmente idonea a suscitare i semina delle virtù e favorirne lo svolgimento ». F.Giancotti, « Le *sententiae* di Publilio Siro e Seneca », p. 19-20.

²²⁸⁶*Ep.* 94, 43. *Quis autem negabit feriri quibusdam praeceptis efficaciter etiam imperitissimos ? uelut his breuissimis uocibus, sed multum habentibus ponderis :*

Nil nimis.

Avarus animus nullo satiatur lucro.

Ab alio expectes alteri quod feceris.

Haec cum ictu quodam audimus, nec ulli licet dubitare aut interrogare 'quare ?' ; adeo etiam sine ratione ipsa ueritas lucet.

adverbes. A. Rousseau²²⁸⁷ a récemment dressé un bilan de la question. Le temps verbal n'est pas seul en cause. Il convient en effet de prendre en compte le contenu sémantique de la phrase ainsi que l'éventuelle présence de déictique. Ainsi dans la lettre où Cicéron dit de Pompée à Atticus : « Jusqu'à présent, assurément, à moins que je n'aie perdu l'esprit, actions toutes stupides et imprudentes²²⁸⁸. » On voit ici que l'adverbe de temps « jusqu'à présent » (*adhuc*) situe l'action décrite dans le passé. Malgré l'adjectif marquant la généralité « toutes » (*omnia*), il est évident que cette phrase n'a pas valeur de maxime. La prudence s'impose, face à l'absence de règle systématique.

La phrase nominale véhicule donc de la façon la plus large et la plus neutre ce que nous avons repéré dans certaines phrases au présent : une valeur générale. Nous admettons pour notre part les deux procédés dans cette stratégie d'élévation du point de vue, tout en reconnaissant une force plus intense aux phrases dépourvues de verbe, qui, effectivement, laissent plus libre cours à toute transposition vers d'autres temporalités.

Il n'y a donc selon nous ni « recette » systématique, ni vérité exclusive. De plus, il se peut que des généralités soient en contradiction, créant une rivalité qu'il convient de trancher. Leur caractère intermédiaire entre vérités éternelles et leçons d'expérience en fait un outil tributaire des circonstances²²⁸⁹.

Par une sorte de casuistique en effet, notre auteur doit parfois créer des liens ou définir des priorités entre plusieurs impératifs valides. Le problème tiendrait plus pour lui au contenu de chaque généralité qu'à sa formulation stricte. Ainsi, au début de la guerre civile, Cicéron est-il confronté à des obligations opposées, qui le lient simultanément à César et à Pompée. Entre deux amis, lequel faut-il choisir ? et selon quel critère ? Et si jamais l'on sait que, quel que soit le vainqueur, il sera un tyran dévastateur pour le pays ? Doit-on, même dans ces conditions, honorer un ami, fût-il un ancien bienfaiteur ? Les thèses que nous avons vues précédemment sont un bon exemple du conflit possible entre des idées générales. Que Cicéron accède à cette hauteur de vue est un gain très positif pour sa réflexion ; l'essentiel n'est pas joué pour autant à ce stade car il faut encore classer les lignes directrices primordiales. L'analyse du contexte et des circonstances pertinentes est essentielle pour une bonne application de ces repères généraux. Rappelons brièvement à cet égard que l'examen

²²⁸⁷ « le temps comme propriété nominale », dans *La modalité sous tous ses aspects*, Cahiers Chronos, éditions Rodopi B.V. Amsterdam-Atlanta, GA 1999.

²²⁸⁸ *Att.*, VII, 10 ; t.V p. 98. *Adhuc certe, nisi ego insanio, stulte omnia et incaute.*

²²⁸⁹ Cela est sans compter, peut-être, l'influence de la structure même du latin.

des circonstances s'avéra une étape si importante pour Cicéron qu'il se plut à envisager les cas extrêmes dans ses traités théoriques, en particulier le *De Officiis*²²⁹⁰, afin de départager les valeurs qui doivent primer, non sans rappeler qu'une réflexion poussée et prolongée facilitera le discernement et réduira l'inévitable premier effet suscité par l'émotion²²⁹¹. Cet examen ne sera toutefois mené que si le problème se pose vraiment en terme de beauté morale et non d'intérêt personnel ; dans ce dernier cas, l'hésitation elle-même est déjà une faute²²⁹². Même dans le cas le plus délicat, celui de l'amitié, Cicéron maintient un précepte de fond²²⁹³, valable universellement : le conseil de ne jamais séparer utilité et beauté se double d'une pierre de touche intérieure, la bonne foi²²⁹⁴.

Dans les passages où Cicéron choisit d'élargir son point de vue et de prendre un recul temporel et philosophique, on voit que l'absence de verbe ou l'usage du présent sont des critères fréquents mais non suffisants. Une réflexion aussi complexe ne saurait être menée au moyen de « recettes » grammaticales préfabriquées, même si certains types de phrases

²²⁹⁰Par exemple, au Livre III, trois exemples méritent d'être cités, qui apparaissent par ordre croissant de difficulté. On remarque alors l'importance des circonstances et des projets poursuivis à long terme. En VI, 29-30, se présente une situation virtuelle alambiquée, amenant à se demander si un homme, menacé de périr de froid, ne pourrait pas dépouiller de son vêtement Phalaris, tyran cruel. En XXIII, 90 du même livre, Cicéron reprend des questions posées par Hécaton. Si deux sages faisaient naufrage, et qu'il n'y avait qu'une planche pour sauver un seul homme, est-ce qu'aucun des deux ne la saisirait, ou l'un la céderait-il à l'autre ? Telle est la réponse : « Que l'un cède, oui, mais en faveur de celui à qui il importe davantage de vivre, soit dans son intérêt, soit dans l'intérêt de l'Etat. » Enfin, dans le même ouvrage, le paragraphe XXIV, 93 évoque une question des plus alambiquées : « si un sage avait été requis par celui qui en ferait son héritier, alors qu'il lui laisserait par testament cent millions de sesterces, de danser avant d'accepter l'héritage, en plein jour et publiquement sur le forum, et s'il avait promis qu'il le ferait, pensant qu'autrement le testateur ne l'inscrirait pas comme héritier, ferait-il ce qu'il a promis ou non ? »

²²⁹¹*Ibid.*, VIII, 35 : « Lors donc que quelque apparence d'utilité s'est présentée, il est inévitable qu'on soit impressionné. »

²²⁹²*Ibid.*, VIII, 37 : « Aussi, assurément, que soit bannie cette espèce de délibération - elle n'est en effet que crime et impiété - de gens qui se demandent s'ils vont poursuivre ce qu'ils voient qui est beau, ou s'ils vont sciemment se souiller d'un crime ; car dans le fait même d'hésiter il y a faute, même s'ils ne sont pas allés jusqu'à l'acte. »

²²⁹³*De Officiis*, Livre III, X, 40 et 43 : « Il arrive bien des cas, de nature à troubler les âmes par l'apparence de l'utilité, non pas lorsqu'on délibère sur la question de savoir s'il faut abandonner la beauté en raison de l'importance de l'utilité - car ceci, bien sûr, est pervers - mais sur cette autre question de savoir si l'on peut faire ce qui paraît utile, sans laideur morale. (...) C'est surtout dans les amitiés que les devoirs sont embrouillés, car il est contraire au devoir, à la fois, de ne pas leur accorder ce que l'on pourrait à bon droit, et de leur accorder ce qui ne serait pas juste. Mais il existe pour tout ce genre de problème un précepte bref et facile. En effet, tout ce qui paraît utile, honneurs, richesses, plaisirs et autres choses du même genre, tout cela ne doit jamais être préféré à l'amitié. De plus, l'homme de bien n'agira pas, à cause d'un ami, à l'encontre de l'Etat, ni à l'encontre d'un serment et de la bonne foi, point même s'il doit être juge dans le cas, précisément de son ami. »

²²⁹⁴Voir *De Officiis*, Livre III, XVII, 70 : Après avoir cité certaines formules de droit civil, il dit d'elles : « Qu'elles sont d'or, celles-ci (...), il faut bien faire, comme entre gens de bien, et sans tromperie ! Mais quels sont les gens de bien et qu'est-ce que bien faire ? C'est la grande question. Q. Scaevola en tout cas, le grand pontife, disait qu'il y avait plus de force dans tous les jugements où l'on ajoutait *ex fide bona*, en vertu de la bonne foi, et il pensait que la référence à la bonne foi s'étendait très largement. »

favorisent effectivement une élévation du point de vue. Un élément supplémentaire mérite d'être pris en compte. Une orientation stylistique n'accompagnerait-elle pas cette stratégie ? C'est ce que nous voulons maintenant préciser.

La souplesse épistolaire offre plusieurs solutions à Cicéron face aux réalités du temps : réagencements, recompositions virtuelles, élévation du point de vue par des phrases générales. A chaque fois, l'intérêt et les limites de ces procédés nous sont apparus. Peut-être faudrait-il explorer un nouveau champ et s'interroger sur le style après avoir longuement fait droit à des critères grammaticaux repérables.

b-Citations littéraires : aide pour l'action ou fuite hors du temps ?

En plusieurs occurrences déjà, nous avons été amenée à analyser des vers-maximes, notamment pour l'expression de la généralité ou l'agrément issu de la culture hellénique, puisqu'il s'agit souvent de vers grecs. Nous souhaiterions consacrer une étude particulière à ces sentences qui nourrissent la correspondance et la structurent par leur caractère général. Quel usage en fait Cicéron ? quelle en est l'efficacité ? Est-ce une aide pour l'action ou pour la réflexion ? ou un nouveau moyen d'évasion – et dans ce cas, vers quelle temporalité ?

D'un point de vue pragmatique, qui est cher à notre auteur, la maxime crée un point d'appui clair et efficace, auquel on peut recourir rapidement pour agir. On pourrait donc la comparer à un *encheiridion* utile à l'action, manuel ou poignard que l'on dégaine en cas de besoin urgent. La réflexion s'en trouve éclaircie et accélérée. Parmi plusieurs exemples, en voici un qui manifeste l'efficacité de cette méthode.

Un passage de la correspondance montre bien l'intérêt de ces maximes pour réorienter l'esprit vers des pensées réalistes et positives. Après un mois d'attente tandis que Pompée a quitté Rome pour Brindes, poursuivi par César, Cicéron tente de trouver un ancrage à sa pensée. Doit-il rejoindre à Brindes cet homme qu'Atticus croit déjà irrité contre lui ? Il évoque alors son refus d'y aller dans une lettre adressée à ce destinataire privilégié²²⁹⁵ le 8 mars 49 et écrit, en utilisant au début des verbes au futur (simple et antérieur) en latin : « Mais si je ne viens pas, au moment où je peux le faire, alors il sera mon ennemi²²⁹⁶ ». Cette conclusion raisonnée suscite un commentaire, sous forme d'apposition, au présent, qui commence ainsi :

²²⁹⁵Att., IX, 2b ; t. V p. 230.

²²⁹⁶Ibid., p. 230. *Sin cum potuero non uenero, tum erit inimicus,*

« chose que je redoute non par crainte qu'il ne me nuise²²⁹⁷ ... » mais est rapidement coupée par une question rhétorique : « - Que fera-t-il en effet²²⁹⁸ ? ». Ce retour concret au futur après une considération générale tourne court sous l'effet d'un point d'arrêt poétique. Cicéron fait une citation en grec au présent « qui dédaigne la mort ne craint point l'esclavage²²⁹⁹ » avant de reprendre en latin, au présent, la fin du commentaire interrompu : « ...mais parce que j'ai horreur des esprits ingrats²³⁰⁰ ». Le vers-maxime a clos le débat sur les moyens de pression possibles pour Pompée, et motivé ou du moins révélé le passage des craintes hypothétiques à des valeurs de fond. On constate en effet que le présent qui suit le vers, « j'ai horreur » (*horreo*), a une valeur plus générale que celui qui la précède, « je redoute », *uereor*. Le détour par une maxime de vérité éternelle en amenant le propos à des considérations de fond, permet de prendre une décision et de progresser dans la réflexion.

Essayons d'affiner notre compréhension de l'efficacité de ce procédé. Il serait biaisé de ne voir dans ces maximes que des élévations vers un intemporel. Force est de constater que nombre d'entre elles sont des textes dont l'ancrage historique peut être lourd de conséquences. Les citations apparaissent alors comme un « cryptage » utile. Elles offrent en effet l'avantage de pouvoir exprimer à couvert des idées officiellement illicites²³⁰¹ ; ce jeu d'allusions à des faits contemporains est parfois difficile à décoder²³⁰² pour le lecteur actuel. Toutefois, la littérature apparaissait couramment à l'époque de Cicéron comme un moyen dissimulé de contestation face à des événements contemporains. Le décalage temporel permettait souvent des rapprochements fructueux avec des événements antérieurs, procédé apprécié de notre auteur.

L'intérêt d'une citation est qu'elle rassemble de façon « préfabriquée » des éléments, dont le locuteur affecte de ne vouloir reprendre qu'un seul, alors qu'il veut profiter - soi-disant à son insu - des autres allusions impliquées par cet extrait.

²²⁹⁷ *Ibid.*, p. 230. *quod ego non eo uereor ne mihi noceat*

²²⁹⁸ *Ibid.*, p. 230. - *quid enim faciet* ?

²²⁹⁹ **Tij d) e)stildou# oj tou-qanein a)frontij wh**; Vers attribué à Euripide de façon incertaine.

²³⁰⁰ *Ibid.* p. 230. *sed quia ingrati animi crimen horreo*.

²³⁰¹ Lorsque la critique n'est pas officiellement permise, la référence littéraire et ses doubles-sens peut servir les causes contestataires. Voir C. Nicolet, *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 487-490, reprenant notamment le *Pro Sestio*, 115-126.

²³⁰² C. Nicolet *Le métier de citoyen romain dans la Rome républicaine*, p. 492. « D'une façon générale, la civilisation antique, étant donné son modèle d'éducation, était particulièrement sensible au jeu verbal, l'allusion, même obscure - c'est ce qui rend si difficile pour nous la compréhension des comiques latins ou de Lucilius, ou tout simplement de la correspondance de Cicéron. »

Par exemple, dans une lettre de juillet 59 à Atticus, Cicéron raconte minutieusement à son ami les sentences lancées lors des différents jeux, et la réaction du public, qui dénote la désapprobation dont Pompée est l'objet. Il rapporte ainsi, entre autres passages, que le public a forcé le tragédien Diphile à redire :

« C'est par notre misère que tu es grand²³⁰³ ... »

et que tout le théâtre l'a acclamé quand il a récité

« Ta valeur, viendra un temps²³⁰⁴ où tu la déploreras lourdement elle-même²³⁰⁵. »

Cicéron se dit lui-même marqué par la pertinence de ces citations, qui semblent avoir été composées sur mesure pour la circonstance.

« En effet, ces vers sont aussi d'un genre tel qu'ils semblent avoir été écrits pour l'occasion par un ennemi de Pompée²³⁰⁶. » La reprise dans un contexte nouveau de citations peut donc avoir, de l'aveu même de notre auteur, un effet d'écho à la situation présente très remarquable²³⁰⁷. L'intérêt de la maxime réside précisément dans ce croisement entre deux époques, celle du texte cité et celle de son utilisation.

Le procédé s'opère sans difficulté car à travers le théâtre, l'intertextualité était une habitude romaine. L'emploi de nombreuses citations réutilisées hors de leur contexte originel n'est pas une invention de Cicéron mais plutôt une trace de son appartenance²³⁰⁸ dans une civilisation férue de théâtre²³⁰⁹ et habituée à y voir des vers repris à d'autres oeuvres, voire détournés de leur sens. Les traités théoriques comme les *Philippiques*²³¹⁰ témoignent de ces habitudes. Le jeu de citations dans l'ensemble de la civilisation antique était très important²³¹¹.

²³⁰³Att., II, 19 ; t. I p. 248. *Nostra miseria tu es magnus...*

²³⁰⁴La sagesse populaire traite volontiers du temps.

²³⁰⁵*Ibid.* p. 248. *Eandem uirtutem istam ueniet tempus cum grauiter gemes.*

²³⁰⁶*Ibid.* p. 248. *Nam et eiusmodi sunt ii uersus ut in tempus ab inimico Pompeii scripti esse uideantur.*

²³⁰⁷ Une nuance par rapport à l'univers théâtral se profile pourtant : au théâtre, le spectateur en sait généralement plus que l'acteur, alors que dans la correspondance, c'est l'inverse : Cicéron en sait plus que nous et ne nous livre qu'une partie, sans compter les pertes énormes que représentent les sous-entendus que nous ne comprenons plus.

²³⁰⁸Voir plus bas l'influence de la tradition sur notre auteur.

²³⁰⁹Suétone, *César*, 8 : « Au cours des jeux funèbres, on chanta des vers propres à inspirer de la pitié pour César et de la haine pour ses assassins, par exemple celui-ci, emprunté au *Jugement des armes* de Pacuvius :

'Fallait-il les sauver pour qu'ils deviennent mes meurtriers ?'

et d'autres, au sens analogue, tirés de l'*Electre* d'Atilius. »

²³¹⁰ *Première Philippique*, 15 : « Eh quoi ? Aux jeux Apolliniens, les applaudissements, ou plutôt les jugements du peuple romain vous paraissent d'une mince importance ? Pensez-vous par hasard, sénateurs, que c'est à Accius que s'adressaient ces applaudissements et qu'on lui décernait la palme plus de soixante ans après ? Et non pas à Brutus, qui, s'il fut empêché d'assister aux jeux donnés en son nom, n'en reçut pas moins, à l'occasion de ces somptueux spectacles, le témoignage des sympathies du peuple romain. »

²³¹¹Pour l'érudition que cela suppose, voir C. Nicolet, *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, p. 493-4 : « L'utilisation au second degré des classiques, y compris des tragédies de modèle grec, semble à première vue plus recherchée, et l'on peut se demander quel public était suffisamment lettré pour en apprécier toutes les possibilités. Mais nous avons vu d'une part que le public du théâtre est loin de représenter une masse inorganisée : sénateurs, chevaliers, magistrats, y sont présents aux places d'honneur. Ces gens cultivés sont les

Cette technique est donc très datée et propre à l'univers romain. Néanmoins, Cicéron se l'approprie de façon très personnelle.

Nous retrouvons en fait ici une philosophie du détour, qui utilise avec sagacité le poids du temps pour tirer parti, avec une feinte naïveté, de la distance qu'il instaure. Certaines citations littéraires peuvent donc être, de façon détournée, en rapport étroit avec les événements contemporains. Toutefois, dans la façon dont elle s'y réfèrent ou les présentent, elles ajoutent une tonalité supplémentaire, souvent pathétique, à leur discrète contestation. Cicéron déverse son dépit en même temps que des bribes de sa mémoire et laisse son lecteur tirer ses conclusions de ces phrases très générales, qui s'appliquent en toute occasion, y compris celle dans laquelle il se trouve bien sûr.

Par exemple, tandis que César en décembre 50 maintient ses exigences et que tous s'interrogent sur les limites de ses demandes, Cicéron soutient l'idée que la conciliation prime sur tout et que César ne fait que prolonger une situation établie : « C'est certes là une requête impudente ? Plus modérée qu'on ne pensait. Mais pourquoi serait-ce maintenant seulement que nous lui résisterions ?

car il n'est pas plus grand, le mal qui nous attend,

que quand nous prolongions son quinquennat ou quand nous votions pour qu'il se présente à des élections en étant absent de Rome²³¹² ». Cicéron reprend la phrase d'Ulysse²³¹³ quand il parlait à ses compagnons prisonniers avec lui dans la caverne de Polyphème, évoquant le sort qui les attendait et l'appétit du Cyclope.

Le contexte dans lequel une citation littéraire est inscrite à l'origine vaut donc parfois largement autant que son sens propre. L'efficacité est alors double : grâce à la valeur universelle de cet extrait, applicable à bien des situations, et grâce à ses concordances précises avec le contexte dans lequel il est repris, Cicéron met une fois encore en rapport le moment présent et une temporalité plus large ; il passe avec aisance de l'une à l'autre, parallèlement à un changement de point de vue. Une telle mobilité du regard est propre au sage.

premiers à saisir et à goûter une allusion. Mais peut-être aussi convient-il de ne pas sous-estimer le niveau culturel général de la population : c'est souvent dans des textes de ce genre qu'on apprenait à lire. »

²³¹²Att., VII, 6 ; t. V p. 64. *Est illa quidem impudens postulatio ? Opinione ual<de l.>enior. Cur autem nunc primum ei resistamus ?*

Ou)gar dh\tole meizon epi kakoh

quam cum quinquennium prorogabamus aut cum ut absentis ratio haberetur ferebamus...

²³¹³Od., XII, 209.

Cette démarche n'est évidemment possible que dans la mesure où le lecteur ou l'auditeur partage un fonds culturel commun avec notre auteur. Celui-ci peut alors même se permettre de faire une brève allusion et de n'évoquer que le début d'un passage. L'inachèvement de la citation est alors un appel à la contribution du lecteur, une suggestion rapide, point de départ à une rêverie et une prolongation intérieure. Le but premier de la citation est alors détourné. La possibilité d'action, voire de réflexion, est restreinte. Il convient alors de parler d'une philosophie du retrait plus que de l'action, et de maïeutique plus que d'un enseignement didactique.

En effet, la citation forme un élément à part dans le flux continu de la lettre ; Cicéron ne la commente pas en général, et la présente comme si son interprétation allait de soi, dans son esprit et celui de son destinataire. Il semble qu'elle prolonge sa pensée par une évocation poétique et forme un moment de rêverie, de pause, après lequel le discours reprend sur un autre sujet, comme dans une conversation. C'est pourquoi nous parlerons souvent de points d'orgue, sans chercher systématiquement à élucider leur signification²³¹⁴. La citation, comme déracinée, est d'une souplesse infinie, dans son insertion grammaticale comme dans son référent temporel.

Ainsi se forme un jeu d'ellipses, sur fond de connivence²³¹⁵. Cicéron entame parfois une pensée, et laisse à son destinataire le soin de l'achever, certain qu'il connaît la suite autant que lui-même. Il mise ainsi sur une prolongation de la lecture, au-delà de ce qui est inscrit dans sa missive. Il doit en effet y avoir intervention du lecteur pour prolonger, par une sorte de lecture intérieure, les citations amorcées. Ce trait est particulièrement important, surtout si l'on considère avec Heidegger que le texte est notre lecture, c'est-à-dire notre interprétation. La suggestion est intense et crée une profondeur, puisque la lecture initie une autre lecture, encore virtuelle²³¹⁶ ou en puissance dans le texte. Par exemple, dans une lettre à Atticus, Cicéron reprend les paroles d'Ulysse au chant IX de l'*Odyssée*²³¹⁷ : « mais jamais tu n'as pu

²³¹⁴R. Poncelet a montré la difficulté qu'il y a à analyser un élément qui n'entre pas dans un rapport, qui est présenté sans lien : « Le caillou dont s'amuse l'enfant est une chose ; mis en équation par Einstein, ce caillou est un fait. Une citation, un exemple ne sont pas un fait ; le fait, c'est la citation mise en rapport avec une autre, donc commentée ; donc le fait, en tant qu'il diffère de la chose, consiste dans la relation abstraite et *ne se voit pas*. Rien n'est plus difficile que de cerner un fait. » *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p. 31.

²³¹⁵ Un certain nombre d'entre elles a été expliqué, mais beaucoup demeurent dans le secret de la connivence entre rédacteur et destinataire.

²³¹⁶ Nous retrouvons logiquement ici des éléments étudiés séparément auparavant.

²³¹⁷*Odyssée*, vers 33-34.

persuader mon coeur que la patrie fut moins²³¹⁸... » que les charmes de Calypso ou Circée, comparées ici aux attraits du pouvoir.

En laissant le vers inachevé, et en jouant sur la connivence avec Atticus, Cicéron augmente l'effet pathétique tandis que l'ellipse invite à une prolongation de la rêverie. Cet échange n'est pas sans rappeler une expérience profonde et quasi mystique, telle que M. Fumaroli²³¹⁹ la décrit à propos de la conversation chrétienne : « Cette vocation au dialogue entre lettrés est inséparable de ce que l'on est tenté d'appeler une spiritualité de la lecture. S'entretenir entre lettrés, correspondre entre lettrés, c'est prolonger et amplifier de vive voix, dans le même climat de douceur et de bonheur, l'expérience du dialogue entre lecteur et 'auteur' antique, expérience quasi idéale faite d'amitié, d'intimité, de confiance, de reconnaissance, sans autre fin que la connaissance désintéressée et une sorte de joie de l'âme : sortie et libération du temps. Qui a connu cette expérience, analogue à celle de la prière, souhaite la partager, en faire le pivot d'une sociabilité utopique, libérée des pesanteurs et des tensions propres à la sociabilité ordinaire. Si la lecture (préparée par une éducation, même sommaire, rhétorique et philosophique) est le mode le plus complet, le plus 'nourrissant' pour l'âme, de l'*otium studiosum* (du loisir lettré), le dialogue entre lecteurs en est l'expansion naturelle ; son lieu d'exercice privilégié en est la bibliothèque ; cette bibliothèque est le plus souvent attenante à un jardin ; la table autour de laquelle le dialogue a lieu et sur laquelle est ouvert un livre, devient la métaphore du 'banquet', du *convivium*. Là où ce dialogue a lieu, dans un temps hors du temps, dans la présence invisible (sauf sous la forme du livre-reliquaire) des 'auteurs' antiques, les devisants se retrouvent dans les îles des Bienheureux' dont parlait Aristote dans son *Ethique*, et que les grands 'Banquets' de la littérature antique avaient évoqués. »

Cicéron tire volontiers ses maximes de référence du vaste corpus littéraire de sa mémoire. Les « évocations poétiques » constituent des points d'orgue, ouverts à l'approfondissement, à la rêverie, et souvent lourds de sous-entendus, dont le moindre est rappeler une connivence de lettrés au destinataire. La souplesse d'adaptation de la littérature, à tout lieu et à tout moment, fait que Cicéron a souvent vanté ses mérites, havre toujours ouvert pour prodiguer le repos²³²⁰.

²³¹⁸Att., VII,1 ; t. V p. 33. **А I I)emoh oupote qumoh ehi\sthqessin epeiqej patriđoj...**

²³¹⁹Préface à *L'art de la conversation*, p. XIII-XIV.

²³²⁰ « Et si ce n'était pas ce fruit précieux qui se montrait et si à ces études on demandait seulement le plaisir, vous ne laisseriez pas, pourtant, j'imagine, de croire que cette occupation de l'esprit est la plus digne d'un être humain, la plus digne d'un homme libre. Car tandis que les autres ne sont ni de tous les temps ni de tous les âges ni de tous les lieux, ces études-ci, elles activent la jeunesse, elles charment la vieillesse, elles donnent une parure

Même à l'intérieur de ces allusions ciblées, ce qui nous importe est le premier saut qu'elles permettent d'opérer hors du temps de la lettre, dans un univers de références tacites. Cicéron puise largement dans la culture qu'il partage avec ses destinataires, sortant ainsi du temps et du contexte de la rédaction, comme un peintre qui sur un arrière-plan se contenterait de quelques traits, et laisserait à l'oeil du spectateur le soin de compléter l'ensemble. Il porte au plus haut point l'habitude de ses contemporains de croiser les temporalités et joue pleinement sur le fonds commun d'une époque pour alléger les rappels et aller droit au but. Le croisement entre le présent et un rappel historique a donc ouvert la voie à une intemporalité. Le temps de la rédaction par l'auteur cité, celui où Cicéron écrit, celui où le destinataire le lit, ainsi que le contenu général de la maxime se rejoignent alors.

Cependant, comme souvent chez notre auteur, l'esthétique tend à prendre rapidement le pas sur l'utilité et les maximes se transforment en moment d'évasion²³²¹. Ce fait ne doit pas être automatiquement assimilé à une perte d'efficacité. La littérature ne prodiguerait-elle pas aussi des avantages, mais autres ?

Une étude exhaustive de la correspondance amène à constater que la plupart des citations sont faites en grec²³²². Cette langue apparaît comme un moyen de distanciation et de généralité. En effet, ne serait-ce que d'un point de vue grammatical, elle possède des ressources plus larges que le latin ; par exemple, comment indiquer que le présent employé recouvre un point de vue général et qu'on ne saurait lire un propos donné comme un fait actuel ? Le latin possède peu d'adverbes²³²³ pour marquer la généralité. Un verbe comme « avoir l'habitude » (*soleo*) est un marqueur clair mais rare dans la correspondance, tout

au bonheur, elles offrent au malheur un refuge et une consolation ; elles sont un plaisir à la maison, elles n'embarrassent pas au dehors ; elles veillent la nuit avec nous, elles sont de nos voyages, elles sont de nos villégiatures. » *Quod si non hic tantus fructus ostenderetur et si ex his studiis delectatio sola peteretur, tamen, ut opinor, hanc animaduersionem humanissimam ac liberalissimam iudicaretis. Nam ceterae neque temporum sunt neque aetatum omnium neque locorum ; at haec studia adulescentiam agunt, senectutem delectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solacium praebent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. Pro Archia, VII, 16.*

²³²¹ On pourrait rapprocher cette démarche de la volonté que manifeste Cicéron de sortir du temps routinier en participant à des banquets amicaux. La fête est en effet une occasion de croisement entre l'éphémère humain et l'éternité de son souvenir, en particulier dans les textes qui la rapportent. Cette idée nous est inspirée par un séminaire sur la *Dixième Pythique* animé par Philippe Rousseau ; la fête y apparaissait davantage liée à la gloire, elle-même associée systématiquement à l'âge d'or chez Pindare.

²³²² Notons que Cicéron aurait pu les traduire en latin, comme il le fait pour un long passage homérique dans le *De Divinatione* II, 63-64.

²³²³ *generaliter* est rare et quasiment un hapax (*Inu.* 1, 39) à l'époque républicaine.

comme comme l'expression « il arrive que » (*usu uenit*²³²⁴). Le cadre épistolaire, souple et intime, se prête donc à un moyen efficace : le recours au grec.

Ainsi, dans une lettre à son ami Atticus, Cicéron utilise volontiers ce procédé. Nous étudierons un cas particulièrement intéressant car il ne s'agit pas d'un vers, ni d'une citation apparemment, et de plus l'expression se mêle avec fluidité à la syntaxe de la phrase latine.

A son retour de Cilicie, Cicéron rencontre Pompée et prend conscience qu'une guerre civile paraît inévitable à celui-ci. Il se sent alors tenu de rembourser à César la somme qu'il lui doit, même si cela le gêne de se défaire de l'argent qu'il destinait à son triomphe. Il affirme cependant qu'« il n'est *point décent d'être débiteur d'un adversaire politique*²³²⁵ ». Bien que l'expression du temps appartienne ici au latin, l'usage du grec renvoie à un univers de réflexion en marge de la temporalité de l'écriture épistolaire. On remarque la longueur de l'expression, qui en amplifie l'effet et le poids. Il n'est pas besoin d'un autre marqueur temporel pour percevoir l'épaisseur de durée dans cette sagesse. Le grec littéraire modifie donc notablement certains passages en leur donnant une dimension plus large et plus savoureuse ; on peut même se demander si les vers ne valent souvent pas moins pour ce qu'ils disent que pour ce qu'il font entendre, moins pour leur apport à l'action (ou même la mise au point de celle-ci) que par leur charme, au delà de toute valeur sémantique²³²⁶. On peut alors se demander si Cicéron ne se perd pas dans une « atemporalité » des idées. Trouve-t-il appui dans un siècle, un auteur ou un genre qui, tout en étant singulier, le ferait néanmoins accéder à l'universel ?

Tâchons de discerner dans cette « sphère grecque » les grandes figures qui habitent l'imaginaire de notre auteur et peuplent la correspondance. Peut-être pourrions-nous préciser le siècle auquel il se reporte le plus volontiers.

Les philosophes Platon et Aristote sont à l'honneur dans la correspondance, même si la reprise d'un simple mot offre moins la garantie de son origine qu'un vers entier. Il semble que Cicéron ait envers Aristote une dette discrète mais présente. Pourtant, c'est Platon qui

²³²⁴De plus, contrairement à ce qui apparaît dans certains traités théoriques (voir *Ac.*, 2, 35), cette expression ne marque pas toujours la généralité (voir *Fam.*, III, 8, 6 ; t. IV p. 66 : *usu aduenturum non arbitrari ut...* « je ne pensais pas qu'il adviendrait que... »)

²³²⁵*Att.*, VII, 8 ; t. V p. 71. *est enim a)hōrfon a)htipol iteomehou xrewfeil e)thn esse.*

²³²⁶Rappelons que la poésie n'était pas appréciée officiellement ; elle ne l'était pas en tout cas de Caton, rigide et traditionnel. Voir Aulu-Gelle XI, 2, 5.

imprègne le plus son esprit. Ainsi, après le début de la guerre civile, lorsque Pompée a quitté l'Italie, Cicéron désespéré hésite à fuir et confie ses affres à Atticus : « ensuite resurgit l'image du déshonneur²³²⁷ ». Le sentiment de honte (**ai}sxu}h**) que ressent Cicéron à l'idée d'abandonner la patrie et de désobéir aux devoirs civiques d'un magistrat rappelle alors la phrases d'Aristote : « la honte tient à la représentation que l'on a du mépris encouru²³²⁸. »

Si Cicéron reproche²³²⁹ à Pompée d'« envoyer promener l'honneur », **pol l a} xai}rein tw}k}al w}f** c'est que ce **kal w}f** a une place prépondérante dans son éthique et qu'il le situe lui-même dans l'héritage grec en l'écrivant en grec ; on soupçonne la dette platonicienne que signale certainement ce mot. La référence au *kalon*, au Bien, est fréquente dans la correspondance. Elle apparaît notamment dans une lettre du 19 ou 20 janvier 59 à Atticus. César a franchi le Rubicon le 12 janvier et Pompée a déserté Rome. En l'absence de nouvelles, Cicéron s'enquiert auprès de son ami de la progression de César pour enfin s'exclamer : « Est-ce d'un général du peuple romain ou d'Hannibal que nous parlons²³³⁰ ? ». Dans sa déception, Cicéron explicite ses valeurs de fond, disant de César : « Oh homme fou et misérable, qui n'a jamais vu ne serait-ce que l'ombre du *Bien*²³³¹ ! » De façon symptomatique, l'ouverture aisée vers le passé qui caractérisait Cicéron a son pendant chez les modernes, qui reprennent volontiers les pensées et les mots de notre auteur ; il est remarquable, comme le rappelle A. Michel²³³², que ces allusions aient marqué Henry de Montherlant, qui cite la correspondance²³³³ pour lancer une pointe contre César dans *Guerre civile*²³³⁴ : « (Pompée) plus jeune, avant que l'âge et les revers l'eussent durci (...) avait par éclairs l'apparence d'une grande âme. Tandis que l'autre ! Avec l'autre on revient toujours au mot de Cicéron : 'César n'a jamais connu l'ombre même de la beauté morale'. » L'intemporalité de ces idées n'en est que plus évidente : elles traversent les âges avec la même pertinence.

Ce n'est toutefois pas parmi les philosophes que la correspondance puise le plus de citations, dans l'état dans lequel elle nous est parvenue. Homère est de loin l'auteur le plus cité, *Illiade* devançant largement *Odyssée* en nombre d'occurrences dans notre corpus. Il n'est donc pas anodin que la citation la plus fréquente dans la correspondance soit extraite de

²³²⁷ *Att.*, IX, 6 ; t. V p. 257. *Deinde emergit rursum (...) ai}sxrou=fantasi}a*.

²³²⁸ *Rhét.*, 1384 a, 23. *peri a}p}loci}a fantasi}a e}stih h(ai}sxu}h*.

²³²⁹ *Att.*, VIII, 8 ; t. V p. 183.

²³³⁰ *Att.*, VII, 11 ; t. V p. 99. *Utrum de imperatore populi Romani an de Hannibale loquimur ?*

²³³¹ *Ibid.*, p. 99. *O hominem amentem et miserum, qui ne umbram quidem umquam tou=kal ou= uiderit.*

²³³² A. Michel, « Y a-t-il aujourd'hui une actualité de Cicéron ? », p. 298.

²³³³ *Att.*, VII, 11 ; t. V p. 99.

²³³⁴ *Guerre Civile, II*, 4.

l'*Iliade*²³³⁵. Elle apparaît trois fois à peu d'intervalle²³³⁶ et son verbe est au présent, de façon aussi révélatrice : « je crains les Troyens et les Troyennes²³³⁷ » (**ai)debmai Trwaj kai\ Trwadaj**), que Tyrrell-Purser²³³⁸ traduit par « noblesse oblige ».

Cette sentence exprime la fierté et la dignité de l'homme politique qui connaît ses devoirs envers ses concitoyens. On remarque que cette maxime rassemble à la fois l'admiration de Cicéron pour le monde épique et son souci du regard porté sur lui²³³⁹. Sa brièveté la rend facile à mémoriser et à citer, et sa généralité la rend utile à maints emplois. Grâce à elle, c'est très aisément que le monde homérique reviendra à l'esprit de notre auteur. La deuxième occurrence de cette expression est particulièrement révélatrice. Au début de la guerre civile, après que César a franchi le Rubicon, Cicéron ne sait quel parti prendre. Il avoue ne pas craindre le péril, mais être rompu de douleur. Surgissent dans ce désarroi exclamations et interrogations, que Cicéron met plus volontiers au futur ou au subjonctif de délibération. Il écrit ainsi : « Hésiter et tergiverser, et me donner à ceux qui se maintiennent, qui ont le pouvoir ? *'Je crains les Troyens'* ; non seulement en tant que citoyen, mais en tant qu'ami, le devoir me rappelle ; même si je suis souvent brisé de pitié pour mes enfants²³⁴⁰. » La citation grecque au présent ménage le passage de la délibération sur le présent ou l'avenir vers la valeur générale du devoir. Elle rétablit une vision temporelle générale tout en insistant sur les valeurs essentielles pour notre auteur et sert de « passerelle » temporelle. Transcendant toute temporalité, Cicéron affirme certaines valeurs, tout en couvrant ses positions personnelles.

De fait, il use souvent du masque héroïque. Dans la correspondance, le monde semble fréquemment vu à travers l'*Iliade*. Après que Pompée a quitté l'Italie, Cicéron est désespéré et écrit le 12 mars 49 à Atticus en reprenant l'*Iliade*²³⁴¹ et les craintes concernant les Danaens que confie Agamemnon à Nestor : « mon cœur est hors de lui, mon âme en désarroi²³⁴² ». C'est l'attitude d'un homme qui se sent responsable de ses concitoyens, car en citant Agamemnon, Cicéron se place en figure de proue des *Optimates*.

²³³⁵L'*Iliade* et l'*Odyssée* ont eu des destinées différentes. Euripide reprend plus volontiers l'*Odyssée*, dont l'univers est moins chevaleresque.

²³³⁶*Att.*, VII, 1 et 12 / VIII,16 ; t. V p. 34 et 104 / p. 221.

²³³⁷Hector prononce deux fois ces paroles. (*Il.* VI, 442 et XXII, 105).

²³³⁸Comme l'indique la note t. V p. 104.

²³³⁹Voir dans notre première partie notre étude de la norme.

²³⁴⁰*Att.* VII, 12, 3 ; t. V p. 104. *An cuncter et tergiuerser et iis me dem qui tenent, qui potiuntur ? Aidebmai Trwaj ; nec solum ciuis, sed etiam amici officio reuocor ; etsi frangor saepe misericordia puerorum.*

²³⁴¹*Il.*, X, 94.

²³⁴²*Att.*, IX, 6 ; t. V p. 256. *ou)de/moi h)tor e)npedon, a)l i)al al ukthmai.*

Le choix majoritaire du référent épique règle de fait le problème lié à l'évolution sémantique que pouvait poser le grec. Parmi les nombreux dialectes du grec et les différents stades de son évolution, un repère se détache. Certes, on peut s'interroger sur la « récupération » dans un contexte nouveau de ces extraits isolés de leur cadre originel. P. Puci a souligné²³⁴³ la différence de sens d'un même mot suivant l'auteur qui l'utilise. Ainsi, **gnw̄mh** n'a pas la même signification chez Aristote, Homère ou Hésiode. Pour une sentence, il en va de même selon lui ; elle est liée à un moment précis et à une extension déterminée dans le temps. Le grec homérique est sans doute de ce point de vue le référent le plus sûr ; son vocabulaire spécifique et archaïque le différencie de la langue classique ou hellénistique et évite toute confusion. Finalement, un large décalage (sans doute le plus important que Cicéron aurait pu trouver) sépare l'époque à laquelle ce texte a été écrit et celle où notre auteur le cite ; en dépit de cette forte marque temporelle, la citation ne perd rien de sa généralité. Toutefois l'élargissement de point de vue et le retour au passé opéré par notre auteur ne restent pas dans le vague mais s'orientent vers une époque mythique, réelle et irréaliste, datée et de tout temps.

Les vers grecs exercent par conséquent une fonction de repère : ils rappellent une continuité de valeurs. Cicéron affirme²³⁴⁴ ainsi son attachement à la patrie, comme l'a chanté Ulysse en commençant son récit au chant IX de l'*Odyssée* : « mais jamais tu n'as pu persuader mon cœur que la patrie fut moins²³⁴⁵ ... » que les charmes de Calypso ou Circée, comparées ici aux attraits du pouvoir. Le caractère grave et lyrique de la citation, ainsi que l'adverbe « jamais » (**oūpote**) confèrent solennité au propos. Cicéron regrette certes son double attachement à Pompée et César, mais en dressant le bilan de sa conduite et en citant ce vers, il rappelle que ce qui a motivé sa conduite était un but plus profond que ces relations humaines éphémères et le jeu fluctuant du pouvoir. Sa position en sort anoblie.

On voit donc que la valeur de ces évocations est plus qualitative que liée à l'époque de sa rédaction ou de l'histoire qu'elles rapportent. Cicéron tente de retrouver à travers elles un système de repères de « jadis », associé à une époque reculée que l'on pourrait comparer à l'éthique chevaleresque du Moyen-Age, incluant toute la mythification dont elle fit l'objet dès l'époque des troubadours et des premiers romans.

²³⁴³Nous nous appuyons ici sur ses propos, lors de son intervention au centre de philologie de Lille III en 1999-2000 sur *Philoctète*.

²³⁴⁴*Att.*, VII,1 ; t. V p. 33.

²³⁴⁵vers 33-34. **Ἄλλ' ἔμην οὐπότε κούνησθ' ἔστιν ἐπειεῖ
πατρίδοι ...**

Les souvenirs épiques ont un charme suranné²³⁴⁶ : ils rappellent les temps mythiques des héros et de leur franche amitié. Ainsi, le fait que Cicéron qualifie sincèrement Labiénus d'**hřwa**²³⁴⁷ est un compliment rare puisqu'il l'élève à la même hauteur que les chefs militaires dans l'*Odyssée*. Mais on songe davantage à Achille et Patrocle et à leur belle amitié lorsqu'il écrit que pour lui Pompée est « non seulement un *compagnon*, mais aussi un *bienfaiteur*²³⁴⁸ », **eupęgeth**, mot qui évoque apparemment la Grèce classique et hellénistique, tandis que **ętairw** évoque le compagnon d'armes d'un chef dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*. Aussitôt, l'époque reculée et mythique ainsi que toute la noblesse des héros homériques grandissent ce personnage, devenu l'égal des compagnons légendaires. Si l'*Illiade* est beaucoup plus souvent citée que l'*Odyssée*, c'est sans doute que Cicéron se réfère à la période de guerre, à laquelle sont confrontés les héros grecs, plus volontiers qu'au monde des monstres et des sirènes que rencontre Ulysse.

C'est en effet tout l'univers héroïque par excellence qui est suggéré à travers un mot et les petites touches empruntées à l'épopée frappent le lecteur par le contraste entre leur brièveté et l'importance de leur charge. Ainsi, la désignation de **nekuian** pour parler de César et de son groupe par Atticus puis Cicéron²³⁴⁹ n'est pas sans rappeler l'évocation des morts par Ulysse au chant XI de l'*Odyssée*. Dans l'esprit des deux amis, le terme transforme ces fantômes avides de sang en « spectres » prêts à tous les crimes. Mais que dire de la sinistre perspective d'une « si grande *Illiade* de maux » (*tanta malorum...*)Ilia/j) qui selon Cicéron²³⁵⁰ plane sur leurs têtes... La guerre est perçue comme un événement tragique et terrible, aux dimensions mythiques. Le recours à la poésie²³⁵¹ est donc éminemment important, et l'abondance des vers dans la correspondance, bien qu'elle ne soit pas étonnante à l'époque, nous paraît dépasser la norme contemporaine²³⁵².

Ce constat nous invite à approfondir le lien qui unit temporalité, philosophie et poésie dans les lettres de notre auteur. Peu à peu, le champ de notre étude se resserre, et il apparaît

²³⁴⁶Nous les envisageons ici comme des éléments ramenés au présent et non plus comme des moyens de quitter celui-ci.

²³⁴⁷*Att.*, VII, 13 a ; t. V p. 108. *Labienus hřwa judico* .

²³⁴⁸*Att.*, IX, 5 ; t. V p. 254. *non ętairw|solum sed etiam eupęgeth*

²³⁴⁹*Att.*, IX, 10 et 11 ; t. V p. 274 et 279.

²³⁵⁰*Att.*, VIII, 11 ; t. V p. 200.

²³⁵¹A travers la poésie homérique en particulier se dévoile un monde mythique. Or Aristote dit qu'aimer les mythes, c'est se montrer philosophe (*Métaphysique* A, 2, 982 b 15-20).

²³⁵²Notons qu'il n'en est pas de même si l'on observe l'ensemble de l'œuvre de Cicéron, comme l'a fait Th. Putz. Il note en particulier la prédilection de notre auteur pour Polybe et Thucydide par exemple, qui ne sont guère sensibles dans la correspondance. *De M. Tullii Ciceronis bibliotheca*, p. 38 et 40. Toutefois, dans les lettres comme dans les traités, c'est bien Homère qui est le poète le plus récurrent (*ibid.*, p. 85).

que la poésie a, plus que tout autre genre, une place privilégiée dans les citations et la temporalité de la correspondance. Dans son discours *Pro Archia* Cicéron ne parle-t-il pas du respect qu'inspirent les poètes : « Les rochers²³⁵³ et les déserts répondent à la voix humaine, les bêtes si sauvages qu'elles soient souvent se détournent et s'arrêtent aux sons d'une mélodie, et nous, façonnés par les plus beaux enseignements, nous ne serions pas touchés par la voix des poètes²³⁵⁴ ? » On peut se demander si le relief graphique du grec et cette aspérité même ne sont pas constitutifs du texte poétique, et s'ils ne constituent pas un stimulant dont le mystère appelle un éclaircissement²³⁵⁵. La séduction poétique est donc multiple et multiforme. S'il est vrai que la poésie crée une émotion psychosomatique, on peut supposer qu'à l'inverse, un état d'émotion intense favorisera l'apparition de poésie.

Pour bien comprendre ce phénomène, sans doute faut-il revenir sur la notion de destinataire et distinguer celui qui est « officiel » et explicite de celui qui sera réel et effectif. Le vers ne semble en effet pas toujours destiné au lecteur, mais bien à l'épistolier, qui trouve un apaisement temporaire à ses soucis dans un instant poétique, que creuse sans doute un écho intérieur. On assiste alors à un plaisir personnel et gratuit chez Cicéron, à une parenthèse dans ses activités. Fin mai ou début juin 50, Cicéron s'apprête à quitter sa province sans que personne n'ait été choisi pour lui succéder, et bien qu'Atticus soit à Rome et ne puisse lui répondre dans le délai qui lui est imparti, il lui écrit et s'explique sur les raisons qui motivent cette missive, apparemment inutile. « Même s'il n'y a rien de nouveau et de malheureux qui se soit produit depuis que j'ai remis une lettre pour toi à ton affranchi Philogène, dans la mesure où je renvoyais Philotime à Rome, il fallait que je t'écrive quelque chose. Et tout d'abord, ce vieux problème qui m'angoisse au plus haut point ; non que tu puisses m'aider en quoi que ce soit ; bien sûr : la chose en effet est à deux doigts d'être tranchée, or toi tu es bien loin.

‘ ... mais nombreuses entre nous sont
les vagues que le Notos roule sur la vaste mer²³⁵⁶. ’

²³⁵³ *Pro Arch.*, VIII, 19.

²³⁵⁴ Il est vrai qu'il s'agit là d'un plaidoyer *pro domo* car il aimerait qu'Archias écrive son éloge, affirmant en effet que la poésie est le meilleur moyen d'atteindre l'immortalité. « Car personne n'est ennemi des Muses au point de ne pas supporter aisément que soit confié à la poésie l'éloge immortel de ses travaux. L'illustre Thémistocle, le personnage le plus éminent d'Athènes, comme on lui demandait quel virtuose ou la voix de quelle personne il avait le plus de plaisir à entendre, déclara, dit-on, que 'c'était la voix de celui qui célébrait le mieux ses mérites' ! », *ibid.*, IX, 20.

²³⁵⁵ Nous pensons ici à certaines explications que Philippe Rousseau a pu donner de la Dixième *Pythique* lors de ses séminaires sur Pindare en 1999-2000.

²³⁵⁶ L.-A. Constans et J. Bayet attribuent ce vers à un poète grec iambique inconnu, homérisant, peut-être Archiloque (Bergk).

l'échéance s'approche, comme tu le vois (car je dois quitter ma province le 30 juillet), et aucun successeur²³⁵⁷ ! »

La gratuité du propos transparait aussi dans les effets littéraires qu'il comporte : archaïsme du *quom* et du *maxume*, citation grecque. Par contraste, la désinvolture de la construction dans les effets de dialogue montre que le narrateur ne cherche pas à impressionner le destinataire par un texte travaillé et poli. Nous trouvons là un moment de détente raffinée typique de la correspondance avec Atticus. Le présent du verbe grec projette les deux amis dans un univers grec hors de leur temps, conservé dans leur mémoire sous une forme sans cesse actualisée. La pensée cicéronienne a sur ce point des similitudes avec celle de Pindare. Ce poète jugeait en effet que l'univers héroïque ne prenait pas fin avec Homère mais se prolongeait dans le présent. Ainsi la victoire que chantait Pindare était élevée à un mode de valeurs au-delà d'une époque précise. Le temps d'un vers, le temps semble être suspendu.

Il est probable que les vers grecs possèdent aussi une force d'auto-conviction²³⁵⁸ dont le pouvoir permet à Cicéron de se reporter vers d'autres temps, notamment celui de sa jeunesse. Notre auteur n'écrit-il pas dans le *De Oratore*²³⁵⁹ : « que peut-il y avoir d'aussi fictif que les vers, le théâtre, l'art dramatique ? Pourtant, là aussi, j'ai souvent vu les yeux de l'acteur qui brillaient sous le masque... » ? Nous ne saurions dire si le destinataire « officiel » est l'unique personne pour laquelle Cicéron écrit.

La remémoration de souvenirs littéraires nous paraît à la fois jouer sur la connivence avec un ami qui possède une culture commune, et participer d'un sentiment esthétique

²³⁵⁷ *Att.*, VI, 3 ; t. IV p. 208. *Etsi nihil habebam noui quod post accidisset quam dedissem ad te Philogeni liberto tuo litteras, tamen quom Philotimum Romam remitterem, scribendum aliquid ad te fuit. Ac primum illud quod me maxume angebat - non quo me aliquid iuuare posses ; quippe : res enim est in manibus, tu autem habes longe gentium :*

pol l a\ld)e\ metaixmi\w

Notoj kul ihdei kumat)eureihj a\ oj

obrepsit dies, ut uides (mihi enim a.d. III Kal. Sextil. de prouincia decedendum est), nec succeditur.

²³⁵⁸ A. Michel et C. Nicolet citent à ce propos un passage du *De Oratore* (II, 45, 189 sq.) digne du « paradoxe du comédien » : « La nature même du discours, que l'on emploie pour toucher les âmes des autres, bouleverse l'orateur lui-même plus qu'aucun de ses auditeurs. Ne soyons pas surpris que cela se produise dans les procès, dans les jugements, lorsque nos amis sont en péril, devant les foules assemblées, dans la cité, dans le forum, alors qu'il ne s'agit pas seulement du renom de notre talent (car cela serait trop léger, encore qu'on ne doive pas même le négliger, lorsqu'on a promis de pouvoir ce dont peu de gens sont capables) ; mais d'autres valeurs bien plus précieuses, la foi jurée, le devoir, la conscience professionnelle nous conduisent, même alors que nous défendons les plus éloignés des hommes, à ne pouvoir les tenir pour étrangers, si nous voulons passer pour gens de bien. Mais, je le répète, cela ne doit pas paraître étonnant en nous (...) Authenticité et volonté sont difficilement dissociables. *Cicéron*, p. 117.

²³⁵⁹ *Ibid.*, p. 117, *De Or.* II, 45, 190. *quid potest esse tam fictum quam versus, quam scaena, quam fabulae? Tamen in hoc genere saepe ipse vidi, ut ex persona mihi ardere oculi hominis histrionis viderentur.*

personnel. Des deux côtés, Cicéron abolit l'instant présent pour se reporter vers ses années de jeunesse studieuse ou vers le passé de la Grèce. Ce qui est remarquable chez lui, c'est que l'activité littéraire est alors un moyen d'évasion hors du présent. On le voit nettement après la mort de Tullia²³⁶⁰ quand Cicéron emporte des livres dans la forêt, non seulement ceux des poètes lyriques, mais aussi les traités de Chrysippe, Cléanthe, Crantor et d'autres philosophes. Nous retrouvons ici la notion de dérivatif littéraire que nous avons évoquée plus haut. De fait, Cicéron colore volontiers ses hésitations pathétiques de références épiques qui rehaussent son désarroi : « scrupule à refuser et crainte à accepter²³⁶¹ », écrit-il en reprenant l'*Illiade*²³⁶², quand, avant le conflit, il pressent les problèmes que poseront les prêtres que César consent à Lentulus, Sestius et Célius. Cicéron, pour transmettre son malaise recourt au véhicule efficace qu'est la poésie²³⁶³. Une fois encore, il apparaît que l'épistolier, attiré par le contenu et les valeurs portées par ces maximes, succombe davantage à leur esthétique. Lui qui recherchait l'alliance équilibrée du Beau et de l'Utile s'avère bien enclin à céder autant au charme de ces vers qu'à leur éthique.

Dans l'optique qui est la nôtre, une question se pose alors à nous : atteint-on la philosophie par la poésie ? Nous examinerons s'il existe une incompatibilité entre la philosophie et le style des citations.

Il nous semble au contraire que la réflexion de Cicéron, et par là sa philosophie dans sa correspondance, s'inscrivent au sein d'échos littéraires. Peu importe finalement que Cicéron soit à la charnière du présent romain et de l'héritage grec, ce sont les idées intemporelles qui prévalent dans sa pensée. Ses références dramatiques vont en effet dans ce sens. On le voit par exemple dans la façon dont il déplore l'attitude de César. « O homme insensé et misérable, qui n'a pas même vu l'ombre *du bien* ! Et il dit faire tout cela dans l'intérêt de sa dignité. Mais où est la dignité sinon où est la vertu ? Est-ce donc vertueux que de conserver son armée sans aucune consultation de l'Etat, de se saisir de villes de citoyens pour se ménager un accès plus facile vers sa patrie, de fomenter *abolition des dettes, rappel d'exilés* et mille autres

²³⁶⁰ On en trouve confirmation sous la plume d'A. Michel et C. Nicolet, *Cicéron*, p. 76.

²³⁶¹ *Att.*, VI,1 ; t. IV p. 152. **Αἰθέσσην μετὰ ἠήθησσαι, δεῖσαν δὲ ὑπόδεκσαι.**

²³⁶² *Il.* VII, 93.

²³⁶³ On songe alors à ce qu'Emily Dickinson dit de la poésie : si l'on sent un froid et que le crâne est troublé, alors, c'est de la poésie. Cette réflexion nous est inspirée par le séminaire de P. Puci à Lille 3 en 2000-2001.

crimes²³⁶⁴ ? » C'est par un vers grec que s'achève sa pensée : « Tout pour la tyrannie, divinité suprême²³⁶⁵ » écrit-il en reprenant Euripide²³⁶⁶, avant de souhaiter à César de conserver sa Fortune, et d'affirmer avoir lui-même d'autres préférences. On voit que le vers grec clôt le raisonnement par ce que nous avons appelé un « point d'orgue » ; la pensée peut néanmoins revenir sur cette vérité : le culte du pouvoir amène à vouloir dépasser la condition humaine et défier le divin (La notion d'**uþrij** n'est pas loin). Or le théâtre n'est pas étranger à la philosophie²³⁶⁷.

De plus, le passage constant du temps réel au temps poétique correspond chez Cicéron à une position esthétique et philosophique, en définitive plus proche de celle de Platon que de celle d'Aristote²³⁶⁸. Ce dernier en effet fut le premier à dissocier nettement mythe et philosophie, passion et raison, et à souhaiter par conséquent qu'il y ait deux discours distincts pour l'un et l'autre genre. Au contraire chez Platon, comme chez Homère²³⁶⁹, l'affectivité et le mythe appartiennent au même texte que la réflexion philosophique. Dans le *Phèdre* par exemple, c'est au milieu des mythes, et même à travers eux, que la philosophie se développe. L'émotion ressentie par l'âme à la vue du bien-aimé²³⁷⁰ appartient au discours philosophique. De plus, *Phèdre*²³⁷¹ dans le *Banquet* ne voit pas d'opposition entre poésie et philosophie puisqu'il se réfère aussi bien à des poètes qu'à des philosophes pour argumenter²³⁷². Cicéron a une démarche similaire dans ses traités théoriques où vers et maximes sont utilisés dans

²³⁶⁴Att., VII,11 ; t.V p. 99. *O hominem amentem et miserum, qui umbram quidem τοῦ καλοῦ umquam uiderit ! Atque haec ait omnia facere se dignitatis causa. Ubi est autem dignitas nisi ubi honestas ? Honestum igitur habere exercitum nullo publico consilio, occupare urbes ciuium quo facilius sit aditus ad patriam, xrewa apokopaj, fugadwn kaqodouj, sescenta alia scelera moliri.*

²³⁶⁵Ibid., p. 99. *thh qewa megisthn wst' ekein turannida.*

²³⁶⁶Phéniciennes, 506.

²³⁶⁷J.-C. Dumont, « Contenu et expression philosophiques dans la comédie latine », p.50. Il affirme en effet que théâtre possède une date précise d'apparition à Rome : 240, contrairement à la philosophie, dont la diffusion, sous une forme importante et régulière, fut probablement postérieure. Il en conclut que pendant un certain temps, dans la mesure où théâtre et philosophie ont des thèmes communs, le premier seul a popularisé ces thèmes à Rome, « cheval de Troie » de la pensée grecque.

²³⁶⁸Ces remarques ont été inspirées par l'intervention de L. Couloubaritis sur « le statut cognitif et affectif du mythe à l'origine de la philosophie » lors des journées d'études du 13 et 14 novembre 1998 qui se tinrent à l'Université de Lille III-Charles de Gaulle sur « Mythe(s) et/ou philosophie dans les textes grecs et latins sur les commencements de l'humanité ».

²³⁶⁹On se souvient du nombre très important de citations homériques dans la correspondance.

²³⁷⁰*Phèdre*, 251b.

²³⁷¹Ces remarques ont été inspirées par l'intervention de L. Brisson sur « La distance critique à l'égard des mythes dans l'Athènes ancienne : un exemple, le *Banquet* » lors des journées d'études du 13 et 14 novembre 1998 qui se tinrent à l'Université de Lille III-Charles de Gaulle sur « Mythe(s) et/ou philosophie dans les textes grecs et latins sur les commencements de l'humanité ».

²³⁷²L. Brisson l'a rappelé lors du colloque de novembre 1998 à Lille III (Mythe[s] et/ou philosophie dans les textes grecs et latins sur les commencements de l'humanité) dans sa communication sur « la distance critique à l'égard des mythes dans l'Athènes ancienne : un exemple, le *Banquet*. »

l'argumentation philosophique. Nous retrouvons une fonction identique dans les vers cités dans la correspondance. Il existe bien une dimension philosophique de la fiction littéraire²³⁷³.

On a souvent érigé une frontière entre philosophie et littérature, et notamment sur la différence entre style philosophique et style littéraire. Le premier se distingue en général par une volonté de concision qui défie le souci esthétique du second : il utilise le langage comme un outil d'analyse, non d'émotion²³⁷⁴. Certes, la structure des missives cicéroniennes ne se caractérise pas, en général, par une grande rigueur et ses fréquentes citations littéraires, vont souvent de pair avec une « pause » esthétique. Toutefois, il ne faudrait pas dissocier strictement les deux styles, comme le souligne R. Poncelet en une remarque essentielle pour notre sujet : « De plus, une idée n'est pas, en soi, philosophique ou littéraire ; elle ne revêt le premier caractère que par la manière dont elle s'articule à d'autres idées et par l'éclairage qu'elle reçoit des idées voisines. L'énoncé 'le bon sens est fort répandu' n'est pas philosophique chez Bussy-Rabutin, il l'est hautement chez Descartes. Il résulte de là que le style philosophique ne peut s'observer à l'état pur, à l'exclusion de toute contamination avec d'autres types de style, dans une oeuvre philosophique ; même chez les plus abstraits des philosophes, même dans leurs spéculations les plus arides, foisonnent des phrases qui, isolées, ne diffèrent en rien du parler populaire²³⁷⁵. » La « trivialité » du style et des sujets dans la Correspondance ne pose donc plus de problème à ce stade, où la philosophie s'inscrit dans un ensemble, de façon plus ou moins manifeste. Le contraste entre les différents tons de la correspondance ne facilite guère le repérage de la réflexion philosophique - ou faut-il penser que celle-ci est disséminée tout au long des informations et des commentaires que les lettres présentent ? Si R. Poncelet note une grande variété de procédés dans l'expression des idées platoniciennes, que dire de la correspondance de Cicéron, où la liberté est totale ? La langue employée dans les missives est un *sermo* dégagé de tout souci de rigueur conceptuelle²³⁷⁶.

²³⁷³ C. Auvray-Assayas affirme que dans le *De natura deorum*, il apparaît aux yeux de Cotta que seuls les Epicuriens, dans leur naïveté, peuvent opposer philosophie et poésie, si bien que Cotta décide de les laisser à eux-mêmes. « La citation comique dans le *De natura deorum* de Cicéron », *Le rire des Anciens*, p. 296-7

²³⁷⁴ *Ibid.*, p. 47 : « La langue philosophique n'est point, par rapport à la langue populaire et si l'on considère le matériel grammatical usuel, une langue étrangère. (...) Mais la mise en oeuvre du matériel trouvé dans le fonds commun de la langue est différente ; le premier style, celui du philosophe, n'exploite des tours linguistiques que pour développer leurs possibilités d'analyse, le deuxième pour émouvoir et pour plaire. »

²³⁷⁵ *Ibid.*, p. 47.

²³⁷⁶ *Cicéron traducteur de Platon, L'expression de la pensée complexe en latin classique*, p.61. : « Il paraît dès maintenant aventuré de voir dans le traducteur de Platon le 'créateur de la langue philosophique moderne', si l'on entend par là une forme abstraite et rigoureuse apte à décrire sans ambiguïté les opérations les plus complexes de l'intelligence. » Une analyse technique appuie ces dires. Voir p. 69 et 72.

Pourtant, l'affectivité peut être un angle d'approche de la philosophie, créant une suggestion que le lecteur comblera intellectuellement²³⁷⁷.

De plus, la description du réel sans énonciation de lois générales peut être une façon d'authentifier ces lois dans la réalité quotidienne. On pourrait à cet égard risquer à nouveau un rapprochement avec la rhétorique et notamment la propension du latin à exprimer l'abstrait, pourvu qu'il soit usuel, par un concret. On le perçoit par exemple dans la traduction classique d'*urbs capta* par « la prise de Rome ».

Il serait donc vain de vouloir à tout prix classifier selon des critères techniques la correspondance ; elle échappe aux catégorisations et c'est là sa richesse et sa difficulté. Le phénomène est le même que pour le « point de vue d'en haut », au-delà des catégories des genres et des styles. La « philosophie du quotidien » sensible dans les lettres de Cicéron passe par des détails, et parfois des plus triviaux. Certaines lettres ne répondent guère aux canons d'écriture dont Cicéron est le modèle. Un exemple extrême se trouve sans doute dans les lettres rédigées pendant l'exil, et dans lesquels Cicéron expose sans déguisement son abattement. Ainsi, le 29 avril 58, il écrit aux siens en termes déchirants, mais assurément mal tournés. La construction de certaines phrases, comme celle-ci, est effet défectueuse : « C'est mon opinion, j'agirai ainsi : s'il y a un espoir de notre retour, que tu le confortes et favorises la situation ; mais si, comme je le crains, tout est fini, par tout moyen que tu le peux, fais en sorte de venir à moi²³⁷⁸. » L'expression « fais en sorte de venir » (*fac uenias*) en particulier n'a pas l'élégance d'un impératif, qui serait de mise selon les puristes, mais relève du langage oral.

Il ne faudrait pas être dupe de la qualité de la langue employée par Cicéron dans ses lettres et de la trivialité des sujets traités. A. Michel²³⁷⁹ a montré que pour Cicéron, le langage philosophique doit posséder les vertus qui appartiennent à tout langage : « il doit suivre la nature, respecter les lois de l'analogie tout en acceptant les exceptions lorsqu'elles sont justifiées par la pratique commune, naturelle ou sociale, se laisser comprendre de la foule tout en respectant les exigences des doctes. » Tout d'abord, pensant qu'il n'est possible que d'accéder au vraisemblable, et non au Vrai absolu, Cicéron estime devoir veiller à utiliser un

²³⁷⁷ C'est même une ouverture pédagogique très fiable.

²³⁷⁸ *Fam.*, XIV, 4 ; t. II p. 35. *Opinor, sic agam : si est spes nostri reditus, eam confirmes et rem adiuves ; sin, ut ego metuo, transactum est, quoquo modo potes ad me fac uenias.*

²³⁷⁹ « Cicéron et la langue philosophique : problèmes d'éthique et d'esthétique », *La langue latine langue de la philosophie*, p. 79.

langage persuasif qui vaille universellement²³⁸⁰. L'éloquence servira donc la philosophie dans sa faiblesse humaine²³⁸¹. La position de Cicéron s'écarte donc de celle des Stoïciens, sacrifiant la beauté à l'idéal, mais se rapproche du point de vue de Platon, qui unit philosophie et rhétorique. Parallèlement au langage employé, la philosophie de Cicéron se veut accessible à tous en toute situation.

La philosophie du quotidien présente dans la lettre se passe donc de structure, de langage spécifique, et même de définitions. Pour dépasser le problème du langage et de la compréhension non-rationnelle, Cicéron explique²³⁸² qu'il ne sait pas ce qu'est la nature humaine, mais que si on lui en parle, il comprend (comme chacun) toujours de quoi il s'agit. Ainsi s'explique que pour J. Domanski, la philosophie puisse être conçue comme une fuite hors de la vie et de la réalité²³⁸³. Cela n'exclut pas que cette sagesse existe réellement et possède un caractère propre.

Sans doute, au terme de cette étude du champ d'expression de l'épistolaire, faut-il conclure à deux versants de la philosophie cicéronienne : l'un, tourné vers l'action et pratique,

²³⁸⁰ *Ibid.*, p. 80-81 : « Il convient tout d'abord de définir les rapports qui existent en philosophie entre la persuasion et l'information. Beaucoup de théoriciens modernes insistent essentiellement sur l'information et se défient de la rhétorique. La philosophie doit apporter un contenu de pensée qui exprime ou approche la vérité, qui critique l'erreur et ne se soucie de rien d'autre. En somme, parmi les 'vertus de l'expression', telles que les distinguaient Aristote et Théophraste (clarté, pureté, ornements, grâce), ils ne souhaitent retenir que la première. Ainsi procédèrent les Cartésiens. Mais une telle attitude suppose que la vérité peut être évidente par elle-même et qu'il suffit donc de la mettre en lumière pour assurer son succès. Les Stoïciens le croyaient déjà. Ils se contentaient de la précision dialectique et de l'intensité. Mais Cicéron n'est pas un Stoïcien. Il croit après Platon qu'on ne peut jamais dépasser l'opinion. Le seul espoir est qu'elle approche le vrai. Mais elle ne peut jamais le saisir totalement. Dès lors, on doit reconnaître que le langage est approximatif, que tout mot est une figure se jouant autour d'une vérité lointaine. Cela étant, à quel critère se rattacher ? A la nature, à l'idéal. La première ne se laisse saisir que par des hypothèses probables, à travers l'accord général ; pour obtenir ce dernier, il faut bien sûr recourir à l'usage et à sa clarté reconnue de tous. Quant à l'idéal, il permet de pallier les insuffisances du réel : celui-ci ne se présente qu'à travers l'apparence confuse et changeante. »

²³⁸¹ A. Michel renvoie au *De Finibus* (IV, 7) pour la position des Stoïciens et aux *Tusculanes* (I, 16) pour le lien entre éloquence et philosophie..

²³⁸² *De Finibus* V, 33. « Y a-t-il aujourd'hui une actualité de Cicéron ? », *Présence de Cicéron*, p. 295.

²³⁸³ Voir J. Domanski, *La philosophie, théorie ou manière de vivre ?*, p. 9-10. Cet auteur précise que cette fuite « loin d'ici » peut vouloir dire diverses choses : « non seulement de ce monde-ci, de tout cela qui est instable, qui change constamment - ce qui semble avoir surtout une connotation cognitive -, mais aussi des affaires de la vie sociale, ainsi que d'une certaine manière de se comporter dans cette vie. Il suffit d'analyser le long passage du *Théétète*, englobant cette dénomination métaphorique de la philosophie en tant que 'fuite' et mettant en relief l'opposition entre non-philosophes et philosophes, pour constater qu'il s'agit là non seulement des activités intellectuelles mais aussi du caractère moral des philosophes (*Théétète*, 172c-177c, longuement analysé note 27 p. 20 chez J. Domanski). » J. Domanski ajoute « qu'ailleurs, on trouve, chez Platon également, une métaphore qui est présente aussi dans les définitions pseudo-platoniciennes de la philosophie : celle de 'thérapeutique', **qerapeia**, à laquelle se joint le 'soin de l'âme', **epimel eia**. On peut reconnaître encore une fois, dans ces deux dénominations, des synonymes de la 'méditation de la mort' et de la 'fuite d'ici', en sorte que l'on ne peut douter que l'ensemble de ces définitions et dénominations 'pratiques' exprime un aspect ou une composante de la philosophie, qui est tout à fait différent de celui que nous présentent les définitions 'théoriques' de celle-ci. »

l'autre, épris d'évasion et plus méditatif. Les deux se rejoignent dans la quête d'un « point de vue d'en haut » qui transcende le quotidien et en dégage l'essentiel. Dans cette démarche, la liberté permise par la lettre présente un large intérêt : virtualité, généralité, recomposition ou respect des circonstances, tout lui est permis, jusqu'à des double-fonds insondables qui prolongent chez le lecteur la réflexion et une forme de maïeutique. La lettre est un écran sur lequel se projettent toutes les tentatives et les tentations de notre auteur face aux insatisfaction temporelles ; de l'autre côté, elle ouvre une temporalité nouvelle, comme hors du temps.

Ce qui importe tient sans doute plus à l'esprit qu'à l'époque car l'attachement aux grands héros qui est sensible dans ce corpus traverse les âges et sera même repris ultérieurement par Virgile. Il est donc difficile et, selon nous, hasardeux d'y voir un parti-pris historique. Nous y constatons plutôt une démarche de « point de vue d'en haut » littéraire. Cicéron converse librement avec les grands esprits de tous les temps. Cette intertextualité nous invite à une comparaison avec Montaigne. Ce qu'écrit M. Fumaroli²³⁸⁴ au sujet des *Essais* semble pouvoir être repris pour la correspondance de Cicéron, tant ce dépassement du temps dans une conversation avec son destinataire et les auteurs anciens y est présente :

« La solitude de Montaigne dans sa tour-librairie est en effet des plus peuplées qui se puisse imaginer. Son loisir studieux convoque à lui, fait dialoguer avec lui, leur prêtant même sa propre voix, tous les sages qui ont parlé dans les livres et ce *uortex* de voix hors du temps, alternant dans une conversation-gigogne est la méthode herméneutique par laquelle l'auteur des *Essais* interprète sa propre vérité, miroir de la 'condition de l'homme'. Entrer dans les *Essais*, c'est littéralement être invité à partager ce concert de voix variées et convergentes, où la sagesse classique de l'Europe est ré-interprétée par un 'Je' qui s'en nourrit, qui s'y découvre et accroît, et qui provoque le lecteur à adopter lui-même cet attablement au banquet des sages. »

Une philosophie du quotidien se dégage des *Essais* comme de la correspondance cicéronienne, incluant toutes les activités intellectuelles, affectives, ou plus triviales : « Une joie puissante, et qui gagne, jaillit de cette expérience dans les livres, où la lecture est voyage, promenade, aventure, amitié, et où inversement voyage, promenade, aventure, amitié deviennent lecture. La conversation générale des *Essais* n'est donc pas un délassement, mais l'exercice même des vocations les plus profondes de l'humaine nature selon la philosophie

²³⁸⁴ M. Fumaroli, préface à *L'art de la conversation*, p. XVII-XVIII.

antique : la pente au bonheur, la pente à la vérité, la pente à l'amitié et à la sociabilité amicale²³⁸⁵. »

Cette échappée hors des limites de l'espace et du temps caractérise également les deux textes : « Et l'écriture des *Essais* se révèle dès lors comme une 'interface' fruit de la lecture interprétative, source de lecture à son tour interprétante, mouvement génésique et génétique qui embrasse les divers modes de la parole écrite, lue, dite, traduite, échangée, méditée, et qui surmonte en elle l'absence, le deuil, l'éloignement, le déclin, la mort. Dans les *Essais*, le *sermo conuiuialis* des Anciens, la 'conversation' devient la définition même de la littérature comme expérience de l'humanité se révélant à elle-même et se sauvant des méfaits de la fortune et du temps²³⁸⁶. » Cicéron, ainsi que son lecteur, entrent de plain-pied dans le monde homérique, comme dans celui de Platon ou Aristote. En mêlant avec fluidité les citations d'auteurs anciens à ses lettres courantes, il abolit toute distance, entre la littérature et ses préoccupations, entre leur époque et la sienne, et la nôtre par la même occasion. De là naît effectivement cette élévation jubilatoire au-dessus des cadres fixes des lieux, des genres et des circonstances.

A cet égard, la référence constante à Homère n'est pas anodine. Elle participe déjà d'un esprit qui transcende les générations. Aristote, avait vu déjà auparavant dans Homère des représentations mentales qui formaient des repères utiles. M. Fumaroli²³⁸⁷ perçoit ainsi dans *la Politique* comme dans *L'Ethique à Nicomaque* une supériorité de la vie théorétique sur la vie commune, qui amène Aristote à une théorie des sociétés de loisir, d'amitié et de contemplation. Cet idéal de paix et de bonheur, poursuivi mais jamais réalisé pour les cités réelles, trouve une illustration dans la littérature. « Aristote évoque à propos de ces petites cités supérieures les 'îles des Bienheureux', et cite le cercle des Phéaciens qui, dans *l'Odyssée*, écoute dans la paix du loisir et du festin, l'aède Démodocos chanter les aventures de l'homme d'action par excellence : Ulysse. » Le monde homérique procure donc à foison des modèles de pensée et des idéaux²³⁸⁸, dont l'ascendant était encore fort au premier siècle avant Jésus-Christ, en particulier dans l'esprit de Cicéron.

²³⁸⁵ *Ibid.*, p. XVIII.

²³⁸⁶ *Ibid.* p. XVIII.

²³⁸⁷ Préface à *L'art de la conversation*, p. VI.

²³⁸⁸ *Ibid.*, p. VI-VII. « Rome n'a pas accueilli sans une extrême circonspection ces apologies philosophiques et poétiques du loisir contemplatif, rival des offices civiques du Forum. Cicéron, dans les dialogues qui ont pour cadre sa villa de Tusculum, ou une maison de campagne fictive, acclimate en latin la conversation platonicienne, mais en censurant son érotisme et son enracinement dans la poésie cosmique. » Selon M. Fumaroli, ce sont Virgile et Horace qui initieront les Romains à cette plénitude vitale et spirituelle du dialogue platonicien. « Cicéron philosophe avait préparé la voie aux poètes latins. » M. Fumaroli note toutefois que le reprise du modèle homérique n'alla pas de soi et requit une adaptation, notamment de la part de Cicéron, qui servit de maillon entre poésie platonicienne et poètes romains.

Après avoir étudié un auteur profondément ancré dans le présent et la réalité du moment, nous avons donc découvert un aspect plus insolite de sa philosophie et de son approche du temps. Cicéron sort volontiers d'une temporalité immédiate. Il s'oriente vers le futur à la fois de façon pragmatique, pour mieux l'anticiper et le dominer, et de façon méditative, pour prendre du recul, voire dépasser le cadre de son existence et adopter un « point de vue d'en haut ». Cette double démarche, toujours intellectuelle, obtient un certain succès dans l'action et la sérénité de notre auteur, mais elle n'est pas exempte de failles, comme la persistance d'une grande anxiété face à l'avenir, bien loin de l'ataraxie d'un sage.

La lettre offre donc une perspective de repos et un havre de paix hors de l'instant présent, plus tendu. Elle donne la possibilité d'élargir en quelque sorte sa temporalité propre à celle d'autrui, et par là de dédoubler un temps compté par le biais d'une autre personne et de son expérience personnelle. Elle est aussi, dans la matérialité même de l'écriture, un moment privilégié en marge de l'action et du présent. Par le retrait qu'elle prodigue aisément, elle favorise la créativité littéraire, notamment le recul humoristique et la naissance de néologismes.

Dans sa correspondance, libre de toute contrainte, Cicéron se laisse donc emporter vers des domaines de pensée hors de la temporalité. Il a notamment recours à des reconstructions virtuelles, orientées vers le passé ou l'avenir, ce qui lui permet, parmi plusieurs possibilités, de sélectionner la plus valide. Toutefois, on constate que cette stratégie se perd maintes fois dans des ressassements, d'où ni la paix ni la décision de notre auteur ne sort améliorée.

Une ultime voie se présente à lui dans cet espace de réflexion : l'emploi de généralités qui unissent une référence présente à la généralité la plus large. Cette méthode bien philosophique échoue d'un point de vue pragmatique du fait de la propension de notre auteur à s'abîmer dans des rêveries poétiques. Entre éthique héroïque et nostalgie, le pas est vite franchi et notre auteur ne s'en prive guère. Il multiplie les « points d'orgue », départs vers une méditation hors du temps et des contingences réelles, mais sa philosophie n'en demeure pas moins vivace sous ces dehors insolites.

Cicéron de fait semble souvent proche de la sensibilité des poètes, par exemple lorsqu'il exprime ses émotions et affiche ses larmes durant son exil : « je suis achevé par les larmes, au point de ne pouvoir le supporter », *conficior lacrimis sic ut ferre non possim* (*Fam.*, XIV, 4 ; t. II p. 34). Ovide dans les *Tristes* ou les *Pontiques*, ou Tibulle dans sa solitude ont tenu par la suite des propos similaires.

Conclusion

Au terme de cette étude, un bilan général fait apparaître combien la notion de temporalité, que nous avons choisie comme problématique centrale, révèle la philosophie du quotidien de Cicéron. Celle-ci est en effet étroitement liée à son éthique, qui se définit dans une confrontation à la réalité du présent, la reprise du passé et l’appréhension du futur. Ce corpus en lui-même recèle une sagesse de vie, aux ramifications et manifestations très variées ; plus encore, la *Correspondance* abordée sous cet angle éclaire d’un jour nouveau cet auteur et son œuvre théorique : il s’avère un Platonicien pragmatique dans sa lutte contre l’adversité. Or la temporalité, obstacle et trame dans l’existence humaine, devient chez un penseur comme Cicéron, l’occasion d’actualiser et d’affiner ses conceptions.

Face au problème que constitue la brièveté de l’instant ou l’urgence, notre auteur adopte une stratégie pugnace afin de rentabiliser au mieux cette faible marge de manœuvre. Il parvient même à retourner la difficulté en avantage et à tirer parti de l’étroitesse du présent pour rehausser la valeur de son temps, pour savourer et renforcer ses aspects positifs. Son attitude pragmatique et positive s’apparente parfois à un épicurisme enjoué, même si l’épistolier conserve un certain détachement par rapport aux plaisirs. De plus, il déploie des stratégies annexes afin d’étendre au maximum sa capacité d’action, en cumulant des activités complémentaires ou en recourant à l’aide – technique ou intellectuelle - d’autrui. La difficulté est de concilier qualité et rapidité, surtout dans le domaine littéraire et politique. Toutefois, Cicéron choisit de ne pas se dérober aux conditions de l’action et d’en extraire tous les aspects positifs possibles : une rédaction rapide, par exemple, l’oblige à aller à l’essentiel.

L’épreuve de la rapidité devient l’occasion de sérier les priorités et de passer du temporel à la logique. Le plus important est ce que l’on fait en premier, avant le reste. De façon radicale, le choix suprême à poser est de demeurer en vie ou de se retirer d’une existence trop ardue. Les principes de Cicéron le font choisir de garder la vie, d’en savourer les plaisirs sans ascétisme mais avec un détachement qui le maintient prêt à mourir le jour où il ne se sentira plus utile. Ses critères sont donc le service de l’Etat et de sa famille plus que le souci de sa propre personne. Sa philosophie ne se borne donc pas à des spéculations théoriques mais se veut une réflexion orientée vers une action efficace et juste.

Dans le présent élargi que constituent les circonstances, Cicéron démontre le même pragmatisme. Conscient que le jeu politique le requiert au plus haut point, il met en œuvre une stratégie complexe qui vise à bien appréhender toutes les données, les rassembler, les analyser et les synthétiser. Mais comme la connaissance complète d'une situation est impossible, il choisit, dans le sillage de Platon, d'équilibrer cette tentative par une recherche du convenable et de la mesure. Ainsi peut-il tirer le meilleur parti possible d'un contexte, y compris quand celui-ci est défavorable. Le repli qu'il opère ponctuellement dans l'*otium* le manifeste car il allie bienfaits physiques et intellectuels ; Cicéron parvient à extraire des éléments positifs, mettant à profit chaque parcelle de temps et faisant de ces circonstances un arrière-fond qui valorise sa conduite

Cette faculté de retourner l'événement suppose un dépassement de l'immédiateté par une vision globale. Celle-ci doit tenir compte de la résistance de l'obstacle qui se pose. Parfois, il faut céder aux circonstances, parce qu'elles sont inéluctables, comme le climat ou la structure sociale. Souvent, il convient seulement de faire un compromis en dégagant des priorités et en renonçant à certains idéaux. Cette souplesse pose toutefois un problème éthique car le compromis peut aller jusqu'à la révision des engagements. Celle-ci s'impose en cas de maladie de façon compréhensible ; elle n'en a pas moins fréquemment été taxée d'opportunisme et doit, selon nous, être reconsidérée au sein d'une stratégie d'ensemble.

La prise en compte des circonstances, si elle adoucit les rapports avec la réalité présente, renvoie aux problèmes que cette dernière pose dans son déroulement, notamment à l'impact que peuvent avoir sur elle le hasard et la norme sociale. Cicéron reconnaît le poids de la Fortune dans bien des domaines (climatique, militaire...). Il ne cherche pas alors à lutter contre cette force, sachant que la sienne est nettement inférieure et que son acceptation partielle du hasard peut servir à le disculper. Il ne renonce pas pour autant à sa liberté car il refuse de souscrire à un déterminisme et souhaite toujours voir les aspects positifs. Il estime qu'à l'échelle d'une vie, les chaos qu'engendrent les contingences s'estompent et qu'une ligne de conduite générale apparaît, surtout si elle s'est voulue sage.

Cette revendication de liberté vaut également dans le domaine social. Même s'il souscrit aux impératifs généraux qu'impose son époque, notamment en politique, il conserve son autonomie. La *Correspondance* nous montre un homme soucieux de ne pas choquer la foule (sans doute en raison de son statut d'*homo novus*) ni de se démarquer des personnages de son rang, mais on perçoit que cette préoccupation s'oriente plus en fonction des qualités intrinsèques de certaines figures qu'il admire qu'en fonction d'un conformisme. Ces individus

l'amènent, comme par un raccourci, à la décision ou l'attitude justes. Il existe même selon lui une vertu éthique à suivre une conduite qui pourrait être générale et son raisonnement préfigure la maxime universelle de Kant. Le point de vue d'autrui sert donc de garde-fou et l'épistolier, qui respecte en définitive davantage son idée de l'humanité que les pratiques de ses contemporains, élève ainsi son point de vue vers différentes époques pour parvenir à des principes intemporels. Son regard se porte alors vers les siècles à venir, qu'il prend comme repère de jugement, réel ou virtuel.

La philosophie du quotidien cicéronienne est donc large et englobe, au-delà de l'instant présent, la suite de tous les instants. Elle s'enracine ainsi dans la répétition, menacée de monotonie, et dans la durée des jours. Dans ces deux versants, elle conforte la pugnacité et la volonté d'optimisation de Cicéron.

Conscient de la force, positive ou négative, de la répétition, Cicéron exploite cette source de solidité et d'approfondissement, afin de consolider les aspects qu'il juge bénéfiques. Il parvient ainsi à établir des habitudes qu'il oriente soigneusement. Sa façon de vivre, très perceptible à travers sa correspondance, reflète ces choix, qui vont de la fréquentation assidue de banquets à de véritables exercices spirituels. Il devient à lui-même son propre pédagogue, reprenant les techniques de ses maîtres et tente, par cet art, de créer une seconde nature. Cette pratique n'a rien de sclérosé : l'habitude, grâce à ses automatismes, libère du temps et de l'énergie pour des activités plus créatrices. Dans le domaine moral, grâce à l'entraînement, elle offre une structure stable capable de résister aux difficultés et aux passions.

Comme le danger qui la menace est la monotonie, Cicéron met en place un emploi du temps équilibré, qui introduit des variations tout en respectant la force de la répétition. Sa philosophie très humaine prend en compte les bienfaits du contraste et du repos. Elle offre des répliques différentes suivant que la menace rencontrée est ponctuelle ou chronique. Dans le premier cas, la suspension de jugement, les relations humaines, l'activité épistolaire ou des temps de récupération offrent des remèdes efficaces. Dans le second cas, l'élaboration d'un rythme sain et la poursuite de buts mesurés modèrent une organisation de vie très stricte. Notre auteur conjugue donc la détente des « petits dîners » et une modération raisonnable dans ses études intellectuelles. Ces facteurs d'équilibre participent d'un souci de mesure et d'harmonie très socratique et il s'agit, à l'instar du philosophe grec, d'être « sérieux en plaisantant ». Ainsi chaque activité profite à l'autre suivant un cercle vertueux.

Le temps doit donc être envisagé dans son épaisseur et sa durée. Sur ce point encore, Cicéron se montre conscient des avantages que peut offrir la temporalité et en tire le meilleur parti. Contrairement aux Stoïciens, chez lesquels la durée n'est pas investie d'une telle importance, il accepte volontiers la dimension quantitative qui en découle, que ce soit dans le domaine du plaisir, de l'esthétique ou de l'éthique et tente toujours de faire durer les éléments qu'il juge positifs. La constance d'une sensation, d'un sentiment ou d'une conduite est souvent à ses yeux la pierre de touche de leur valeur car le temps est une garantie d'authenticité, qui fonde même la vérité puisque celle-ci demeure éternellement inaltérable. Toutefois, conscient de l'efficacité inégale de la durée suivant les domaines, Cicéron ne lui confère pas une validité absolue.

Il l'utilise à bon escient, en particulier afin d'apaiser la douleur, surtout celle qu'il ressentit après la mort de sa fille. D'autres stratégies parallèles renforcent ce remède : la raison notamment lui sert de catalyseur, auquel il demande de devancer intellectuellement le soulagement qu'apportera nécessairement le temps qui passe.

Puisque la durée s'est avérée si bénéfique, Cicéron estime profitable de favoriser la continuité et d'éviter le plus possible de la rompre. Tout d'abord, il importe de préserver les acquis positifs, notamment dans le domaine politique. Cela implique un respect de la tradition, pour le crédit qu'elle procure auprès des Romains, mais aussi pour sa dimension éthique, car il importe de ne pas déroger aux hauts faits des ancêtres. Repenser la tradition permet d'en retrouver la logique et la sagesse, loin d'un respect conventionnel de faits arbitraires. Cicéron, en cultivant la durée, préserve ce que la nature et la raison ont construit et qu'il est légitime de conserver.

A cette fin, l'intervention de la mémoire est nécessaire. Notre étude s'est attachée à l'un de ses aspects : la reconnaissance. Celle-ci est une notion fondatrice pour Cicéron, dans une vie et dans une société. C'est pourquoi le dilemme qu'il traverse quand il hésite entre Pompée et César, qui ont tous deux droit à sa gratitude, est crucial. Son choix va en effet se porter vers Pompée, envers lequel il affiche avoir la plus grande dette parce que cet ami a beaucoup œuvré pour son retour d'exil. Toutefois il reconnaîtra plus tard les aspects affectifs et subjectifs de cette décision.

Le souvenir pose en effet de graves problèmes éthiques puisque la personne envers laquelle on se veut reconnaissant peut évoluer dans un sens que l'on déplore et que, par ailleurs, un fils peut ne pas mériter que rejaillissent sur lui les fautes ou les bienfaits de son père. Cicéron opte globalement pour la continuité, mais une fois encore avec souplesse et

pragmatisme, suivant des critères très concertés. Il décide ainsi d'oublier les éléments douloureux du passé mais de conserver ceux qui sont constructifs ou positifs. Sa philosophie se veut optimiste et filtre ce qui est négatif. On constate un usage rationnel de la mémoire, qui fonctionne en partie. Pourtant, un danger menace ce processus : la subjectivité. La lutte est donc âpre pour demeurer juste et cohérent.

La volonté de continuité amène Cicéron à rechercher la stabilité, et ce, jusque dans des domaines très concrets. La *Correspondance* nous révèle des stratégies de stabilisation inattendues, à travers le corps, des objets ou des lieux.

La condition physique intervient en effet comme un facteur important de changement, par sa vulnérabilité. Elle oblige Cicéron à des soins constants d'entretien et de récupération, car il refuse de souscrire au « raisonnement paresseux » et à une fatalité irrémédiable. Certes, la maladie peut conduire à rompre un engagement et freiner l'action ou la possibilité d'anticiper, mais Cicéron s'emploie à minimiser ces effets négatifs par une hygiène de vie et un équilibre mental. Il recherche la stabilité, voire la sagesse que procure le corps. Celui-ci en effet, par sa sensation immédiate amène à un recentrement sur le présent souvent bénéfique alors que l'âme, par ses extensions vers le passé ou l'avenir, est source de désordre, y compris psychosomatique. Par exemple, l'insomnie et la panique, auxquelles Cicéron est sujet, montrent combien il est nécessaire de chasser les passions de l'âme et combien le corps est régulateur par ses besoins et son rythme. Dans la façon dont il soigne sa santé et goûte certains plaisirs, notamment de table, Cicéron se démarque des Stoïciens. En dépit de l'importance qu'il accorde aux sensations agréables, il ne devient pas pour autant Epicurien et se montre une fois de plus disciple de Platon par son souci de l'équilibre et l'harmonie. Enfin, le souci du corps se justifie par sa capacité à refléter l'intériorité. La notion de symbole est en effet au cœur de la pensée cicéronienne.

Cela est encore plus vrai dans le cas des repères matériels. En général plus durables que le corps humain, ils sont investis d'une haute mission par notre auteur : établir un lien entre le passé et le présent, voire le futur. Revêtus d'une valeur affective et symbolique, ils rappellent des souvenirs ou des idées aussi souvent que le regard se porte sur eux. La stratégie spatio-temporelle de Cicéron est double : il récupère cette force symbolique et construit un univers représentatif de ses idées, en choisissant telle ou telle statue par exemple pour orner sa *uilla* ; en retour, il recherche les lieux qui sont les plus « porteurs », Athènes par exemple, empreinte du souvenir de grands philosophes et hommes de lettres. La *domus* en particulier possède une grande importance à ses yeux, étant un réceptacle du passé, un rempart contre les

fluctuations présentes ou futures et un lieu hautement symbolique, de la personnalité ou du prestige de son maître notamment.

La matière peut donc être « philosophique », au sens où elle élève l'esprit, l'éloigne des passions et le conduit vers la sagesse et l'harmonie. La Beauté en particulier fait approcher de l'Absolu et d'une contemplation du Bien, dans la lignée du *Phèdre*. La perspective est alors une forme d'intemporalité et d'intériorité, qui, par le souvenir visuel, se détache de l'objet concret pour s'attacher à son image.

Corps et matière permettent donc une stabilisation. Malgré ces stratégies, le changement est néanmoins une menace constante pour Cicéron. Celui-ci se défie globalement de la nouveauté, associée à l'instabilité, et souhaite prolonger l'ancrage sûr du passé, perçu sous son meilleur jour grâce au filtre de la mémoire. Cicéron cherche avant tout à minimiser les changements et à faire en sorte que le futur ressemble au passé le plus possible. Toutefois, il consent à certaines évolutions quand elles s'imposent de façon irrémédiable, comme des événements historiques ou le vieillissement. Le respect du *decus* oblige en effet à en tenir compte : ce qui convient à la jeunesse ne sied pas au vieillard. La philosophie l'incite à la vigilance, afin de mesurer si un changement est irréversible et d'agir en conséquence, l'idéal demeurant un retour en arrière. La cohérence de l'identité et la construction d'une *persona* nécessitent cette attention car le passé personnel est une référence à laquelle Cicéron s'efforce de ne pas déroger afin de rester lui-même. Son action comme consul, notamment contre Catilina, et sa vie politique en général sont des repères-phares. Cette ligne de conduite s'inscrit dans une éthique car elle prône le respect de l'engagement, notamment vis-à-vis des textes qu'il a publiés. Plusieurs repères extérieurs secondent cette définition de l'identité : famille, biologique ou intellectuelle, possessions, amis... Cicéron est en effet conscient que l'extériorité imprègne lentement l'intériorité et qu'elle lui est utile pour travailler cette dernière.

Si notre auteur recherche si avidement la continuité, c'est aussi qu'elle lui permet d'anticiper l'avenir par un raisonnement logique. Suivant qu'il envisage le court ou le long terme, la stratégie est différente.

Pour anticiper le futur proche, il utilise en effet sa connaissance du passé, fondée sur son expérience et celle de ses amis ou de personnages du passé. Selon lui, il suffit que la raison, par un tri et un décryptage préalables, retrouve les lignes logiques ; la déduction vient

de ce que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Ce type de sagesse s'apparente à la *prudencia*, art de prévoir l'avenir. La pensée des conséquences conditionne déjà l'action présente de Cicéron, notamment en politique, et lui donne une impulsion nouvelle, orientée vers des succès. Cette stratégie se heurte toutefois à plusieurs obstacles : l'intervention imprévisible d'autres personnes ou de la Fortune et la crainte générée par ces incertitudes. Tout comme les Stoïciens, Cicéron juge préférable dans ce dernier cas de ne plus projeter son esprit vers le futur.

L'anticipation à long terme participe d'une autre optique. La *Correspondance* révèle que Cicéron recherche une forme d'immortalité par de multiples moyens : un monument de pierre dédié au souvenir de Tullia, mais surtout la gloire de ses actions et ses écrits. Cette aspiration le porte à adopter un « point de vue d'en haut » qui le détache du présent, sans qu'il abandonne toute volonté sur ce mince point d'action, et le met à égale distance de toutes les parties du temps avec recul. Le présent qu'il vit devient ainsi un futur passé et c'est en fonction des générations à venir qu'il détermine son action. En cela, il est très proche des Stoïciens et devance l'impératif catégorique de Kant puisque le passage par le point de vue d'autrui et l'universalité d'un jugement anonyme garantit l'éthique de son action.

Ce déplacement du point de vue est permis par la fluidité épistolaire. Il n'est pas anodin que la philosophie du quotidien cicéronienne se révèle dans des lettres. En plaçant l'échange au cœur de l'écriture, celle-ci s'apparente au dialogue et, pour lui ressembler davantage, tend à remplacer le décalage de la transmission par des effets de synchronie et d'immédiateté. Pour nous, ce support a également été un obstacle et un écran car la prégnance du lecteur crée des effets de brouillage, comme le surgissement de passés épistolaires. Toutefois, l'échange avec le destinataire rapproche la lettre cicéronienne du dialogue philosophique, idéal de progression, de maturation et de maïeutique. La *Correspondance* présente cet étrange mélange d'avis qui se confrontent, se relisent et parfois se fondent, et d'un scripteur qui parfois semble s'écrire à lui-même, comme dans un journal intime, le détour par le destinataire devenant de loin en loin un repère de continuité et de logique.

Le moment dédié à la rédaction et la lecture épistolaire est également philosophique parce que, en ouvrant une temporalité à part, il permet une créativité et une liberté qui se manifestent à la fois dans une recomposition du temps et un esprit plaisant, digne de Socrate. Néologismes, périphrases, plaisanteries, insertion de mots grecs, récits burlesques, Cicéron dans ses lettres use de tous les registres, y compris les plus amusants et déconcertants, et allie volontiers le rire et le sérieux.

Cette philosophie hostile à la gravité se déploie en une organisation très souple et apparemment déstructurée. Cicéron ne craint ni les changements de rythme, ni les digressions ni les ellipses, ce qui est peut-être très différent de la réalité mais possède sa part de vérité en attribuant à des anecdotes apparemment anodines une interprétation profonde et en laissant le lecteur prolonger ce qui n'est que suggéré. La lettre présente un temps déstructuré à la fois par les contingences de réception et d'envoi du courrier, mais aussi par une acceptation de l'écriture sur le vif. La chronologie est malmenée et les temps du passé, du présent et du futur s'entrecroisent parfois de façon vertigineuse. La fluidité devient telle que Cicéron parvient à insuffler ses propres points de repère temporels, dans une parfaite subjectivité.

Celle-ci se prolonge par des évocations virtuelles dans le passé ou le futur ; celles-ci reconstituent le temps tel qu'il le souhaiterait grâce à l'emploi de modalités. Ces projections peuvent servir de laboratoire d'expérimentation à l'action, demeurant « en puissance » avant de n'être bien mises au point et actualisées. Cependant, cette réflexion virtuelle se tourne volontiers vers le passé. Elle devient alors le moyen de prendre ses distances par rapport à la réalité, et par là de refuser d'en être responsable : Cicéron plaide ainsi avoir souhaité autre chose, qui ne s'est pas réalisé. Cet éloignement de la réalité aboutit également à une fuite hors du temps dans laquelle les passions ont une forte prise. Dans la *Correspondance*, tantôt la raison parvient à dissiper ces jeux de l'imagination, tantôt ils véhiculent tout le pessimisme de notre auteur et l'entraînent vers une recherche du trépas et l'abolition de la situation présente.

L'évasion hors du présent prend une forme plus cadrée et rationnelle dans l'emploi de généralités, maximes ou thèmes de réflexion. Celles-ci, en proposant des pensées intemporelles et universelles, guident l'action en fonction d'un Absolu et de vérités éternelles. Cicéron est ainsi introduit à une « verticalité » du temps, qui rejoint le « point de vue d'en haut ». Divers moyens grammaticaux permettent d'allier éternité et réactualisation et de proposer des principes clairs à l'esprit de l'épistolier. Enfin, les vers, notamment grecs, favorisent également cette prise de distance, porteurs d'une sagesse ancienne ; ils offrent également un point de vue nouveau sur l'actualité. Cicéron les laisse souvent inachevés, afin que son lecteur complète, prolonge et s'approprie sa pensée. L'instant rejoint alors l'éternité et le passé revit dans le présent, en particulier les valeurs et la noblesse des héros de l'*Iliade*. Cette démarche littéraire et poétique demeure pourtant philosophique. A la suite de Platon, Cicéron laisse sa place au mythe et à l'affectivité dans sa réflexion intellectuelle. La philosophie du quotidien transcende donc le style, la trivialité des sujets et l'immédiateté d'une situation.

Nous espérons que ce travail aux mille facettes trouvera des prolongements en philosophie, mais aussi en littérature et en histoire, pour la connaissance de Cicéron et de son œuvre. En particulier, il nous semble qu'une étude historique compléterait utilement la nôtre : il s'agirait d'examiner comment notre auteur gère ses finances ; comme le temps, l'argent présente un « potentiel » qui ne se renouvelle pas automatiquement. Chez un homme si habile à tirer le meilleur parti d'une situation, le bilan devrait conforter le nôtre.

La difficulté est de situer cette philosophie du quotidien si fluide. La *Correspondance*, dans laquelle elle se fonde, est un corpus qui peut déconcerter tant il est bigarré. On comprend qu'Erasme ait été effaré et déçu en le découvrant. Toutefois, il possède une richesse incomparable, qui dévoile ce qu'aucun traité cicéronien ne manifeste. La philosophie effective de notre auteur s'y définit au jour le jour dans toutes ses nuances, allant jusqu'au paradoxe. Le fil directeur de la temporalité s'est avéré primordial pour déceler ces lignes de cohérences parfois si opposées.

En effet, cette philosophie s'attache à la fois à l'immédiateté de la sensation présente et se projette vers d'autres temporalités. Parmi celles-ci, elle honore particulièrement le passé et la tradition, mais se soucie hautement de l'éternité à venir et envisage le virtuel comme l'intemporel. Dans ce dernier cas, Cicéron, comme Platon, s'intéresse au monde des Idées, qu'il rejoint par la Beauté, mais on s'étonne qu'un disciple de l'Académie soit si « pragmatique ». N'avons-nous pas constaté à plusieurs reprises que des théories développées dans ses traités s'étaient définies dans des expériences concrètes avant de trouver une conceptualisation ? De plus, nous avons mesuré quelle était sa faculté d'adaptation aux circonstances et à leurs fluctuations. Cicéron accorde même une telle importance à certaines formes de plaisir qu'il frôle l'épicurisme. Et pourtant, son rire et cette jovialité affichée avec ténacité tiennent sans doute plus de Socrate que d'un autre maître... On découvre donc dans la *Correspondance* un Cicéron très différent du personnage sombre que l'on présente habituellement et sa philosophie est plus riante, par bien des aspects, qu'on ne l'a jamais affirmé.

Il faut donc creuser derrière les apparences, comme Cicéron invite son lecteur à le faire. Derrière cette variété décousue se décèle une constance dans l'effort pour optimiser tout ce qui se présente, quel qu'il soit. Sa stratégie se déploie dans tous les azimuts afin de repousser les passions et de fortifier ce qui est positif et fructueux ; ceci implique une sélection des éléments jugés les meilleurs (notamment dans le passé, pris comme modèle).

Il est apparu que cette philosophie à la fois idéaliste et pragmatique, critique et éclectique, positive dans tous les sens du terme, trouve sa cohérence la plus vraie dans une volonté constructive. La ténacité avec laquelle Cicéron use de l'habitude et la répétition pour constituer sa *persona* et avec laquelle il entretient sa santé, sa voix, son patrimoine et tout le « potentiel » dont il dispose, nous en semble la meilleure preuve. Et ne fallait-il pas cette structure philosophique pour traverser tous les revers, les déceptions et les deuils que Cicéron a endurés et affronter encore Antoine par sa seule force rhétorique ?

Certes, cette philosophie a des abords incertains, mais les traités cicéroniens ne nous présentent-ils pas un aspect quelque peu touffu, dans lequel la pensée revient sur elle-même, s'arrête et se redéfinit au contact d'une autre ? Pour comprendre cette élaboration par étapes, il faut retrouver et adopter sa logique et son mode de progression. C'est pourquoi une entrée dans le temps cicéronien était si précieuse.

Bibliographie

I AUTEURS ANCIENS

- ARISTOTE, *Rhétorique I*, Paris, Belles Lettres, 1932.
- ARISTOTE, *Rhétorique II*, Paris, Belles Lettres, 1960.
- ARISTOTE, *Rhétorique III*, Paris, Belles Lettres, 1973.
- ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, Paris, Vrin, 1990 (Bibliothèque des textes philosophiques).
- CICERON, *Correspondance*, tome I, texte établi et traduit par L.-A. Constans, Paris, Belles Lettres, 1969.
- CICERON, *Correspondance*, tome II, texte établi et traduit par L.-A. Constans, Paris, Belles Lettres, 1978.
- CICERON, *Correspondance*, tome III, texte établi et traduit par L.-A. Constans, Paris, Belles Lettres, 1971.
- CICERON, *Correspondance*, tome IV, texte établi et traduit par L.-A. Constans et J. Bayet, Paris, Belles Lettres, 1950.
- CICERON, *Correspondance*, tome V, texte établi et traduit par J. Bayet, Paris, Belles Lettres, 1967.
- CICERON, *Correspondance*, tome VI, texte établi, traduit et annoté par J. Beaujeu, Paris, Belles Lettres, 1993.
- CICERON, *Correspondance*, tome VII, texte établi, traduit et annoté par J. Beaujeu, Paris, Belles Lettres, 1991.
- CICERON, *Correspondance*, tome VIII, texte établi, traduit et annoté par J. Beaujeu, Paris, Belles Lettres, 1983.
- CICERON, *Correspondance*, tome IX, texte établi, traduit et annoté par J. Beaujeu, Paris, Belles Lettres, 1988.
- CICERON, *Correspondance*, tome X, texte établi, traduit et annoté par J. Beaujeu, Paris, Belles Lettres, 1991.
- CICERON, *Correspondance et index nominum* des tomes I à XI, tome XI, texte établi, traduit et annoté par J. Beaujeu, Paris, Belles Lettres, 1996.
- CICERON, *The correspondence of M. Tullius Cicero*, R. Y. Tyrrell and L. C. Purser, Hildersheim, Georg Olms Verlag, 1969 (1ère éd., Dublin et Londres, 1904), 6 volumes.
- CICERON, *De Domo*, Paris, Belles Lettres, 1952.
- CICERON, *De Fato*, Paris, Les Belles Lettres, 1950.
- CICERON, *De Finibus*, Paris, Belles Lettres, 1990, 2 volumes.
- CICERON, *De Legibus*, Harvard University Press, 1994, (1ère édition 1928).
- CICERON, *De Oratore*, Livres I, II et III Paris, Les Belles Lettres, 1950.
- CICERON, *De Republica*, Harvard University Press, 1994, (1ère édition 1928).
- CICERON, *In M. Antonium orationes Philippicae*, Harvard University Press, 1995, (1ère édition 1926).
- CICERON, *In Verrem actiones*, Livre quatrième, les oeuvres d'art (*De Signis*), Paris, Belles Lettres, 1979.
- CICERON, *Laelius de Amicitia*, Paris, Belles Lettres, 1983.
- CICERON, *Letters to Atticus*, 1, texte établi, traduit et édité par D. R. Shackleton Bailey, Harvard University Press, 1998 (Loeb classical library).

- CICERON, *Letters to Atticus*, 2, texte établi, traduit et édité par D. R. Shackleton Bailey, Harvard University Press, 1999 (Loeb classical library).
- CICERON, *Letters to Atticus*, 3, texte établi, traduit et édité par D. R. Shackleton Bailey, Harvard University Press, 1999 (Loeb classical library).
- CICERON, *Letters to Atticus*, 4, texte établi, traduit et édité par D. R. Shackleton Bailey, Harvard University Press, 1999 (Loeb classical library).
- CICERON, *Letters to friends*, 1, texte établi, traduit et édité par D. R. Shackleton Bailey, Harvard University Press, 2001 (Loeb classical library).
- CICERON, *Letters to friends*, 2, établi, traduit et édité par D. R. Shackleton Bailey, Harvard University Press, 2001 (Loeb classical library).
- CICERON, *Letters to friends*, 3, établi, traduit et édité par D. R. Shackleton Bailey, Harvard University Press, 2001 (Loeb classical library).
- CICERON, *Pro Archia*, Paris, Belles Lettres, 1989.
- CICERON, *Pro Milone*, Paris, Belles Lettres, 1949.
- CICERON, *Pro Murena*, Paris, Belles Lettres, 1962.
- CICERON, *Select Letters*, texte établi, traduit et édité par D. R. Shackleton Bailey, Cambridge University Press, 1980.
- CICERON, *Tusculanae Disputationes* I et II, Paris, Les Belles Lettres, 1931.
- CICERON, *Tusculanae Disputationes* III, IV, V, Harvard University Press, 1960.
- EPICTETE, *Entretiens*, Livres I, II, III et IV, Paris, Belles Lettres, 2003, 4 volumes.
- HOMERE, *Iliade*, chants I-VI, tome I, Paris, Belles Lettres, 2002.
- HOMERE, *Iliade*, chants VII-XII, tome II, Paris, Belles Lettres, 2002.
- HOMERE, *Iliade*, chants XIII-XVIII, tome III, Paris, Belles Lettres, 1937.
- HOMERE, *Iliade*, chants XIX-XXIV, tome IV, Paris, Belles Lettres, 1938.
- HOMERE, *Odyssée*, Paris, Belles Lettres, 2003, 3 volumes.
- PLATON, *Le Banquet*, Paris, Belles Lettres, 2002.
- PLATON, *Phèdre*, Paris, Belles Lettres, 2002.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, Livre XXXIV, Paris, Belles Lettres, 1984.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, Livre XXXV, Paris, Belles Lettres, 1985.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, Livre XXXVI, Paris, Belles Lettres, 1981.
- PLUTARQUE, *Vies des hommes illustres*, « vie de Cicéron », Paris, Gallimard, 1951 (Bibliothèque de la Pléiade).
- SENEQUE, *Lettres à Lucilius*, Livres I-IV, tome I, Paris, Belles Lettres, 2003 (7^{ème} édition).
- SENEQUE, *Lettres à Lucilius*, Livres V-VII, tome II, Paris, Belles Lettres, 1993.
- SENEQUE, *Lettres à Lucilius*, Livres XIV-XVIII, tome IV, traduit par H. Noblot, Paris, Belles Lettres, 1999.
- SENEQUE, *Lettres à Lucilius*, Livres XIX-XX, tome V, Paris, Belles Lettres, 1992.
- SUETONE, *Vie des Douze Césars*, « Le divin Jules », Paris, Les Belles Lettres, 1954.
- XENOPHON, *l'Economique*, Paris, Belles Lettres, 1971.

II ETUDES ET COMMENTAIRES.

- ACHARD G., « A propos de la correspondance de Cicéron en 46. Pro M. Tullio », *Vita Latina*, 1984, 93, p. 11-18.
- ACHARD G., « Les proverbes dans l'œuvre de Cicéron », dans *Proverbes et sentences dans le monde romain*, Lyon, 1999, p. 91-104 (Actes de la table-ronde du 26 novembre 1997, édités par F. Biville, Centre d'Etudes et de Recherches sur l'Occident Romain, numéro 19).

- ACHARD G., « Le *Re Republica* : une candidature déguisée ? », *Latomus*, 1990, 49, p. 370-382.
- ACHARD-BAYLE G., « Pour un traitement linguistique du problème de l'identité à travers le temps (II) : Etude aspectuelle des prédicats transformateurs métaphoriques », dans *La modalité sous tous ses aspects*, Cahiers Chronos, Amsterdam-Atlanta, GA, éditions Rodopi B.V., 1999, p. 309-327.
- ACHARD-BAYLE G., *Référence, identité, changement : la designation des référents en contextes évolutifs. Etudes de cas : les récits de métamorphoses*, Bruxelles, éditions Duculot, De Boeck Université, 2001, (Collection Champs Linguistiques, Recherches).
- AGACHE S., « Construction dramatique et humour dans le *Traité d'agriculture* de Varron », dans *Le rire des Anciens*, P. Hoffmann et M. Trédé (eds.), Paris, E.N.S. rue d'Ulm, 1998, p. 201-230 (Actes du colloque international, Université de Rouen, Ecole Normale supérieure 11-13 janvier 1995, Collection Etudes de littérature ancienne).
- ALFONSI L., « Cicerone filosofo, linee per lo studio del suo iter speculativo », *Studi Romani*, 1961, 9, p. 127-134.
- ALFONSI L., « L'iter filosofico di Cicerone », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, 1968, 5, p. 7-21.
- AMMENDOLA G. et AGOSTINO V. (eds.), *Cicerone, Il pensiero filosofico*, Naples, Loffredo, 1959.
- ANASTASIADIS, V. L., « Exemples de l'utilisation politique de l'histoire grecque ancienne à Rome, à la fin de la République », *Hellenica* 1993, 43, p. 311-328.
- ANDRE J.-M., *L'otium dans la vie morale et intellectuelle romaine, des origines à l'époque augustéenne*, Paris, Faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris, 1966.
- ANDRE J.-M., « Otium chez Cicéron, ou le drame de la retraite impossible », dans *Actes du Congrès de l'Association Guillaume Budé à Lyon*, Paris, Les Belles Lettres, 1960, p. 300-304.
- ANDRE J.-M., *La philosophie à Rome*, Paris, P.U.F., 1977.
- ANDRE J.-M., *Recherches sur l'otium romain*, Paris, Les Belles Lettres, 1962 (*Annales Littéraires de l'Université de Besançon*, vol. 52).
- ANDRE J.-M. et BASLEZ M.-F., *Voyager dans l'Antiquité*, Paris, Fayard, 1993.
- ANNAS J., « Aristotle and Kant on morality and practical reasoning », dans *Aristotle, Kant and the Stoics : Rethinking Happiness and Duty*, S. Engstrom et J. Whiting (eds.), Cambridge University Press, 1996, p. 237- 58.
- ANNAS J., « Cicero on Stoic moral philosophy and private property », dans *Philosophia Togata I, philosophy in Roman Society*, J. Barnes et M. Griffin (eds.), Oxford, Clarendon Press, 1989, p. 151-173.
- ANNAS J., « Epicurean Emotions », dans *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 1989, 30, 2, p. 145-164.
- ANNAS J., « Epicurus' philosophy of mind », dans *Psychology*, S. Everson (ed.), Cambridge University Press, 1991, p. 84-102, (Companions to Ancient Thought, 2).
- ANNAS J., « The Good Life and the Good Lives of Others », dans *The Good Life and the Human Good*, E. F. Paul, F. D. Miller Jr. et J. Paul (eds.), Cambridge University Press, 1992, p. 133-148.
- ANNAS J., *Hellenistic Philosophy of mind*, University of California Press, 1992.
- ANNAS J., « Moral Knowledge as Practical Knowledge », dans *Moral Knowledge*, E.F. Paul, F.D. Miller et J. Paul (eds.), Cambridge University Press, 2001, p. 236 - 256.
- ANNAS J., *The Morality of Happiness*, Oxford University Press, 1993.
- ANNAS J., « Philosophical Therapy, ancient and modern, soul and body », dans *Bioethics: Ancient Themes in Contemporary Issues*, M. G. Kuczewski et R. Polansky, (eds.), M.I.T. Press,

- 2000, p. 109-128. (Society for Bioethics and Classical Philosophy, Central Division meeting of the American Philosophical Association, April 1997).
- ANNAS J., « Plato on the Triviality of Literature », dans *Plato on Beauty, Wisdom and the Arts*, J. Moravcsik et P. Temko (eds.), Totowa, New Jersey, Rowman & Allanheld [Littlefield], 1982, p.1-28.
- ANNAS J., « Should Virtue Make You Happy? », dans *Eudaimonia and Well-Being : Ancient and Modern Conceptions*, L. Jost and R. Shiner (eds.), édition spéciale d'Apeiron 2003, 35, 4, p. 1-19.
- ANTON B., « La epistolografía romana : Cicerón, Séneca y Plinio », *Helmantica*, 1996, 47, p. 105-148.
- ARDLEY G. W. R., « Cicero on philosophy and history », *Prudentia*, 1969, 1, p. 28-41.
- ARMLEDER P. J., « Cicero, pioneer philosopher of history », *Classical Bulletin*, 1965, 41, p. 76-80.
- ARMLEDER P. J., « Cicero's quotation accuracy in his letters », *Classical Bulletin*, 1959, 35, p. 39-40.
- ARMLEDER P. J., « Literary quotations in Cicero's Epistulae », *Classical Bulletin*, 1967, 43, p. 81-85.
- ARNALDI F., « Attualità di Cicerone », dans *Atti del I Congresso internazionale di studi ciceroniani*, (Rome, avril 1959), vol. 2, Rome, Centro di studi Ciceroniani, 1961, p. 493-498.
- ARNHEIM R., *Art and Visual Perception, a psychology of the creative eye*, University of California Press, 1957.
- ARNOULD D., « Le ridicule dans la littérature archaïque et classique », dans *Le rire des Anciens*, Paris, P. Hoffmann et M. Trédé (eds.), E.N.S. rue d'Ulm, 1998, p. 13-20 (Actes du colloque international, Université de Rouen, Ecole Normale supérieure 11-13 janvier 1995, Collection Etudes de littérature ancienne).
- ATKINS E. M., « *Domina et regina uirtutum* : justice et *societas* dans le *De Officiis* », *Phronesis*, 1990, 35, p. 258-289.
- AUDI R., « Self-deception, rationalization and reasons for acting », dans *Perspectives on Self-deception*, B. Mc Laughlin et A. Oksenberg-Rorty (eds.), University of California Press, 1988, p. 92-122.
- AUVRAY-ASSAYAS C., *Cicéron*, Paris, Les Belles Lettres, 2006 (Collection Figures du savoir).
- AUVRAY-ASSAYAS C. et DELATTRE D. (eds.), *Cicéron et Philodème, La polémique en philosophie*, Paris, E.N.S. rue d'Ulm, 2001, (congrès international Philodème de Gadara, Paris-Chantilly, 24-30 avril 1998, Collection Etudes de littérature ancienne).
- AUVRAY-ASSAYAS C., « Le rire des Académiciens : la citation comique dans le *De natura deorum* de Cicéron », dans *Le rire des Anciens*, P. Hoffmann et M. Trédé (eds.), Paris, E.N.S. rue d'Ulm, 1998, p. 293-306 (Actes du colloque international, Université de Rouen, Ecole Normale supérieure 11-13 janvier 1995, Collection Etudes de littérature ancienne).
- AUVRAY-ASSAYAS C., « L'évidence de la sensation épicurienne : le témoignage de Cicéron », dans *Dire l'évidence, philosophie et rhétorique antiques*, C. Lévy et L. Pernot (eds.), Paris, L'Harmattan, p. 157-175 (Actes du colloque de Créteil et de Paris 24-25 mars 1995).
- AUVRAY-ASSAYAS C., « Modèles anthropologiques romains dans le *De natura deorum* », *Lalies*, 1994, 14, p. 207-219.
- AUVRAY-ASSAYAS C., « Paroles de philosophes », dans *Paroles romaines*, F. Dupont (ed.), Presses Universitaires de Nancy, 2000, p. 73-80.

- AUVRAY-ASSAYAS C., « Réécrire Platon ? : les enjeux du dialogue chez Cicéron », dans *La forme dialogue chez Platon, Evolution et réception*, F. Cossutta et M. Narcy (eds.), Paris, éditions Jérôme Millon, 2001, p. 237-255 (Collection Horos).
- AUVRAY-ASSAYAS C., « Relectures philosophiques de la tragédie : les citations tragiques dans l'œuvre de Cicéron », *Pallas*, 1998, 49, p. 269-277.
- BADIAN E., « Probability in an Emendation in Cicero's Letters », *American Journal of Philology*, 1987, 108, p. 644-647.
- BAILLEUX R., « Les sentiments familiaux de Cicéron d'après le vocabulaire de ses lettres », *Revue des Etudes Latines*, 1933, 11, p. 66-68.
- BALDWIN, B. « Greek in Cicero's Letters », *Acta Classica*, 1992, 35, p. 1-17.
- BARBU N.J. « Cicéron philosophe et homme d'action », *Studia Classica*, 1964, 6, p. 137-147.
- BAROIN C., *Mémoires Romaines*, thèse de doctorat (nouveau régime) en anthropologie et histoire des religions, Ecole pratique des hautes études, 1998.
- BAYET J., *Idéologie et plastique*, Rome, Ecole Française de Rome, 1974, (Collection de l'Ecole Française de Rome).
- BARTHES R., « L'Ancienne rhétorique », *Communications*, 1970, 16, p. 172-223.
- BEARD M., « Cicero and Divination : the Formation of a Latin Discourse », *Journal of Roman Studies*, 1986, 77, p. 33-46.
- BECATTI G., *Arte e gusto negli scrittori latini*, Florence, G. C. Sansoni, 1951.
- BENABOU M., « Pratique matrimoniale et représentation philosophique : le crépuscule des stratégies ? », dans *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, J. Andraeu (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1990, p. 123-137 (Actes de la table ronde des 2-4 octobre 1986, Collection de l'Ecole Française de Rome, 129).
- BENVENISTE E., *Problèmes de linguistique générale*, 1 et 2, Paris, Gallimard, 1966.
- BERANGER J., « Dans la tempête. Cicéron entre Pompée et César (50-44 av. J.C.) », dans *Principatus, Etudes de notions et d'histoire politiques dans l'Antiquité gréco-romaine*, J. Béranger, F. Paschoud et P. Ducrey (eds.), Genève, Droz, 1973, p. 107-115.
- BERANGER J., « Cicéron précurseur politique », *Hermes*, 1959, 87, p. 103-117.
- BERGSON H., *Matière et Mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999 (1^{ère} édition 1939).
- BERNARDI PERINI G., « Alle origini della lettera familiare », *Quaderni di retorica e poetica*, 1985, 1, p. 17-24.
- BETTINI M., *Kinship, Time, Images of the Soul*, Johns Hopkins University Press, 1991 (1^{ère} édition Rome, 1988).
- BINNICK, R.I., *Time and the Verb, A guide to Tense and Aspect*, Oxford University Press, 1991.
- BIANCHI-BANDINELLI R., *La pittura antica*, Rome, Editori Rimiti, 1980.
- BIANCHI-BANDINELLI R., *Rome. La fin de l'art antique*, Paris, Gallimard, 1970 (Collection L'Univers des Formes).
- BIANCHI-BANDINELLI R., *Rome, le centre du pouvoir*, Paris, Gallimard, 1969 (Collection « L'univers des formes »).
- BIVILLE F. (ed.), *Proverbes et sentences dans le monde romain*, Lyon, Paris, De Boccard, 1999 (Actes de la table-ronde du 26 novembre 1997, Centre d'Etudes et de Recherches sur l'Occident Romain, N. S. 19).
- BOEHM R. G., « Cicero, *Ad Att.* I, 19,1 », *Quaderni urbinati di cultura classica*, 1980, 33, p. 73-81.
- BOEHM R. G., « Cicero, *Ad Att.* VII, 22, 2 », *Eranos*, 1980, 78, p. 190-192.
- BOEHM R. G., « Cicero, *Ad Att.* XII, 23, 2, 1 », *Eos*, 1985, 73, p. 263-267.
- BOEHM R. G., « Cicero, *Ad Att.* XII, 23, 3 und 2 und 1 », *Eos*, 1984, 72, p. 323-342.

- BOEHM R. G., « Cicero, *Ad Att.* XII, 38a », *Rivista di cultura classica e medioevale*, 1983, 25, p. 59-69.
- BOEHM R. G., « Cicero, *Ad Att.* XIII, 34 », *Rivista di cultura classica e medioevale*, 1979-1980, 21-22, p. 167-169.
- BOEHM R. G., « Cicero, *Ad Att.* XV, 15, 1.2 », *Rivista di cultura classica e medioevale*, 1985, 27, p. 153-172.
- BOEHM R. G., « Cicero, *Ad Att.* XV, 18 », *Rivista di cultura classica e medioevale*, 1985, 27, p. 173-188.
- BOEHM R. G., « Cicero, *Ad Fam.* XVI, 7 », *Helmantica*, 1981, 32, p. 197-200.
- BOEHM R. G., « Cicero, *Ad Fam.* I, 8, 2 und 3 », *Mnemosyne*, 1981, 34, p. 140-143.
- BOEHM R. G., « Cicero, *Ad Fam.* XV, 17, 3 ss. », *Helmantica*, 1980, 31, p. 115-117.
- BOEHM R. G., « Cicero, *Ad Fam.* II, 11, 1 », *Studia Classica*, 1980, 19, p. 95-96.
- BOEHM R. G., « Cicero, *Ad Fam.* XIV, 5, 1 », *Helikon*, 1978-1979, 18-19, p. 391-395.
- BOEHM R. G., « Cicero an Atticus, *ad Att.* XVI, 14, 1.3 », *Archaïognosia*, 1981, 2, p. 25-36.
- BOES J., *La philosophie et l'action dans la correspondance de Cicéron*, Presses universitaires de Nancy, 1990.
- BOISSINOT C., GODON M. et RIVARD I. (eds.), *L'Art de Vivre. Les Stoïciens et Epicure*, Montréal, éditions CEC, 1998 (Collection Philosophies Vivantes).
- BONJOUR M., « Cicéron *Nauticus* », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 9-19 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesarodunum* 19 bis).
- BONNAT J.-L. et BOSSIS M. (eds.), *Ecrire, publier, lire les correspondances*, Université de Nantes, 1983.
- BONNEFOND M., « Le sénat républicain et les conflits de générations », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome. Antiquité*, 1982, 94, p. 175-225.
- BOTEIN S., « Cicero as Role Model for Early American Lawyers : A Case Study in Classical 'Influence' », *Classical Journal*, 1977-1978, 73, p. 313-321.
- BORNECQUE H., *La prose métrique dans la correspondance de Cicéron*, thèse, Paris, 1898.
- BOYANCE P., « L'apothéose de Tullia », *Revue des Etudes Anciennes*, 1944, 46, p. 179-184.
- BOYANCE P., « Cicéron contre Cicéron », dans *Etudes sur l'humanisme cicéronien*, Bruxelles, 1970, p. 74-85 (Collection Latomus, 121).
- BOYANCE P., « Cicéron et Athènes », *Epistemonike Epeteris tes philosophikes Scholes tou Panepistemiou Athenon*, 1973-1974, 24, p. 156-169.
- BOYANCE P., « Les méthodes de l'histoire littéraire. Cicéron et son oeuvre philosophique », dans *Études sur l'humanisme cicéronien*, Bruxelles, 1970, p. 199-221 (Collection Latomus, 121) = *Revue des Etudes Latines*, 1936, 14, p. 288-309.
- BOYANCE P., « Cicéron et les parties de la philosophie », *Revue des Etudes Latines*, 1971, 49, p. 127-154.
- BOYANCE P., « La connaissance du grec à Rome », *Revue des Etudes Latines*, 1956, 34, p. 111-131.
- BOYANCE P., « *Cum dignitate otium* », *Revue des Etudes Anciennes*, 1941, 63, p. 172-191.
- BOYANCE P., *Etudes sur le songe de Scipion*, Bordeaux, Feret et fils, Paris, De Boccard, Klincksieck, 1936 (Bibliothèque des universités du Midi).
- BOYANCE P., « Le platonisme à Rome : Platon et Cicéron », dans *Rapport de l'association Guillaume Budé*, Tours, 1953, p. 195-221 (Actes du congrès de Tours et Poitiers, 3-9 septembre 1953).

- BOYANCE P., « Le problème de Cicéron », dans *Études sur l'humanisme cicéronien*, Bruxelles, 1970, p. 19-35 (Collection Latomus, 121).
- BREGUET E., « A propos de quelques exemples historiques dans le *De Re Publica* de Cicéron », *Revue des Etudes Latines*, 1966, 44, p. 61-63.
- BRIGNOLI M., « Le parole greche nelle opere di Cicerone », dans *Studi Ciceroniani*, 1957, 1, p. 101-152.
- BRINK D., « Rational Egoism, Self and Others », dans *Identity, Character and Morality, Essays in Moral Psychology*, O. Flanagan et A. Oksenberg-Rorty (eds), M.I.T. Press, 1990, p. 339-378.
- BRINTON A., « Cicero's use of historical examples in moral argument », *Philosophy and Rhetoric*, 1988, 21, p. 169-184.
- BRIOT P. « Sur l'exil de Cicéron », *Latomus*, 1968, 27, p. 406-417.
- BRIOT P., « Traces obsessionnelles chez Cicéron », *Latomus*, 1977, 36, p. 475-481.
- BRUHNS H., « Parenté et alliances politiques à la fin de la république romaine », dans *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, J. Andreau (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1990, p. 571-594 (Actes de la table ronde des 2-4 octobre 1986, Collection de l'Ecole Française de Rome, 129).
- BRUNO P., « Cicero philosophus disciplinam suam uitae legem putauit », *Latinitas*, 1955, 3, p. 87-93.
- BRUNO P., « In priuatis rebus Cicero uersatus », *Latinitas*, 1958, 6, p. 258-266.
- BRUNO P., « Cicero in re familiari uersatus », *Latinitas*, 1960, 8, p. 123-127.
- BRUNT P. A., « Cicero and Historiography, I », dans *Studies in Greek History*, Oxford, Clarendon Press, 1997, p. 181-209 = *Studi Manni*, 1980, p. 309-340.
- BRUNT P. A., « Nobilitas and Nouitas », *Journal of Roman Studies*, 1982, 72, p. 1-17.
- BUCKLEY M. J., « Philosophic Method in Cicero », *Journal of the History of Philology*, 1970, 8, p. 143-154.
- BYBEE J. et FLEISCHMANN S. (eds.), *Modality in Grammar and Discourse*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, 1995.
- CALBOLI, G., « I modi del verbo Greco e latino : 1903-1966 », *Lustrum*, 1966, 11, p. 173-349 et 1968, 13, p. 405-512.
- CALVET-SEBASTI M.-A., « La rencontre de l'épistolier et du poète tragique dans les correspondances grecques des IV^{ème}-V^{ème} siècles », dans *Epistulae antiquae II*, L. Nadjó et E. Gavoille (eds.), Louvain, Paris, Peeters, 2002 (*Actes du colloque « Le genre épistolaire et ses prolongements européens*, Université François Rabelais, Tours, 28-30 septembre 2000), p. 299-310.
- CAMBIANO G., « Cicerone e la necessità della filosofia », dans *Interpretare Cicerone, Atti del II Symposium Ciceronianum Arpinas*, E. Narducci (ed.), Florence, Le Monnier Università, 2002, p. 66-83.
- CANTIN, E., « Remarques sur le potentiel et l'irréel », *Revue des Etudes Latines*, 1945, 23, p. 168-181.
- CAQUERAY G. de, *Explication des passages de droit privé contenus dans les œuvres de Cicéron*, Paris, Durand, 1897.
- CARCOPINO J., *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, Paris, L'Artisan du livre, 1957.
- CARCOPINO J., *La vie quotidienne à Rome*, Paris, Hachette Littérature, 1939 (Collection Vie Quotidienne).

- CAVARZERE A., « L'oratoria come rappresentazione : Cicerone e la *eloquentia corporis* », dans *Interpretare Cicerone, Atti del II Symposium Ciceronianum Arpinas*, E. Narducci (ed.), Florence, Le Monnier Università, 2002, p. 24-52.
- CAVIGLIA F., « Su alcune strutture mimico-dialogiche nelle *Epistulae* di Cicerone », *Paideia*, 2000, 55, p. 103-122.
- CECCARELLI P., « Message épistolaire et message oral au Proche-Orient et en Grèce archaïque et classique », dans *Epistulae antiquae II*, L. Nadjó et E. Gavouille (eds.), Louvain, Paris, Peeters, 2002 (*Actes du colloque « Le genre épistolaire et ses prolongements européens*, Université François Rabelais, Tours, 28-30 septembre 2000), p. 11-26.
- CHAROLLES M. et SCHNEDECKER C. « Coréférence et identité. Le problème des référents évolutifs », *Langages*, 112, p. 106-126.
- CHESSA A., « Aspetti di espressività nell'epistolario ciceroniano », *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia della Università di Cagliari*, 1999, N. S. 17, p. 205-253.
- CHEVALLIER R., « Comment on a vu les villas de Cicéron à l'époque moderne et contemporaine », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 267-289 (*Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, Caesarodunum 19 bis*).
- CHEVALLIER R., *L'artiste, le collectionneur et le faussaire, Pour une sociologie de l'art romain*, Paris, Armand Colin, 1991.
- CHINNICI V., *Cicerone interprete di Omero : un capitolo di storia della traduzione artistica*, *Studi latini*, 34, Naples, Loffredo, 2000.
- CHOMARAT J., « Le *De Officiis* et la pensée de Montesquieu », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 195-206 (*Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, Caesarodunum 19 bis*).
- CHOMARAT J., « Sur Erasme et Cicéron », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 117-127 (*Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, Caesarodunum 19 bis*).
- CITRONI MARCHETTI S., *Amicizia e potere nelle lettere di Cicerone e nelle elegie ovidiane dall'esilio*, Florence, Università degli Studi di Firenze, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, 18, 2000.
- CLAASSEN J.-M., « Cicero's Banishment : *Tempora et Mores* », *Acta Classica*, 1992, 35, p. 19-47.
- CLAASSEN J.-M., « Dio's Cicero and the Consolatory Tradition », *Papers of the Leeds International Latin Seminar*, 1996, 9, p. 29-45.
- CLAASSEN, J.-M., « Exile, Death and Immortality : Voices from the Grave », *Latomus* 1996, 55 (3), p. 571-590.
- CLASSEN C. J., « Die Peripatetiker in Ciceros Tusculanen », dans *Cicero's Knowledge of the Peripatos*, W. W. Fortenbaugh, P. Steinmetz (eds.), New Brunswick, N. J., Londres, Transaction Publishers, 1989, p. 186-200 (*Rutgers University studies in classical humanities*, 4).
- CLASSEN C. J., « Le pouvoir de la parole. La stratégie rhétorique de Cicéron », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1985, p. 187-201.
- CLARKE M. L., *The Noblest Roman*, Londres, Thames and Hudson, 1981.
- CLAUSEN W., « Cicero and the New Poetry », *Harvard Studies in Classical Philology*, 1986, 90, p. 159-170.
- CLEMENTE G. « Tradizioni familiari e prassi politica nella repubblica romana : tra *mos maiorum* e individualismo », dans *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, J. Andraeu (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1990, p. 595-608 (*Actes de la table ronde des 2-4 octobre 1986, Collection de l'Ecole Française de Rome*, 129).

- COGNY D. et P., « De quelques exordes de la correspondance de Cicéron... », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 171-179 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesardunum* 19 bis).
- CONSTANS L.-A., « Observations critiques sur quelques lettres de Cicéron », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, Paris, Klincksieck, 1931, p. 224-230.
- CORBIER M., « Les comportements familiaux de l'aristocratie romaine », dans *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, J. Andreau (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1990, p. 225-245 (Actes de la table ronde des 2-4 octobre 1986, Collection de l'Ecole Française de Rome, 129).
- CORDIER, P., « La lettre et l'*amicitia* », dans *Paroles romaines*, F. Dupont (ed.), Presses Universitaires de Nancy, 1995, p. 25-34 (Actes de la table ronde « Paroles Romaines », octobre 1991, Collection Etudes Anciennes).
- CORTE F. della, « Avanguardia e retroguardia poetica in Cicerone », *Ciceroniana*, 1984, 5, p. 21-38.
- COTTON H., « Greek and Latin Epistolary Formulae. Some Light on Cicero's Letter Writing », *American Journal of Philology*, 105, 1984, p. 409-425.
- COTTON H. M., « *Mirificum genus commendationis*. Cicero and the Latin Letter of Recommendation », *American Journal of Philology*, 1985, 106, p. 328-334.
- COTTON H. M. « The Role of Cicero's Letters of Recommendation : *Iustitia versus Gratia?* » *Hermes*, 1986, 114, p. 443-460.
- COUISSIN P., « Le stoïcisme de la Nouvelle Académie », *Revue d'histoire de la philosophie*, 1929, p. 241-276.
- CRISTOFOLI R., « Sulla contingenza storico-politica di Cic., *Fam.* 11, 1 », *Giornale Italiano di Filologia*, 1999, 51 (2), p. 219-227.
- CROOK J. A., « 'His and hers' : what degree of financial responsibility did husband and wife have for the matrimonial home and their life in common in a Roman marriage ? », dans *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, J. Andreau (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1990, p. 153-172 (Actes de la table ronde des 2-4 octobre 1986, Collection de l'Ecole Française de Rome, 129).
- CUGUSI, P., *Evoluzione e forme dell'epistolographia latina nella tarda repubblica e nei primi due secoli dell'impero*, Rome, Herder, 1983.
- CUGUSI P., « L'epistola ciceroniana : strumento di comunicazione quotidiana e modello letterario », *Ciceroniana*, 1998, 10, p. 163-189.
- CUMONT F., *After Life in Roman Paganism*, New Haven, 1922.
- CUPAIOLO F., « Cicerone e il problema della conoscenza », *Paideia*, 1990, 45, p. 51-92.
- CUPAIOLO F., « Una pagina della vita di Cicerone : tra pubblico e privato », dans *Studi di filologia classica in onore di Giusto Monaco II*, Palermo, Università di Palermo, Facoltà di lettere e filosofia, p. 801-816.
- D'ARMS, « *Pro Murena* 16 and Cicero's use of historical *exempla* », *Phoenix*, 1972, 26, p. 82-84.
- DAVID J.-M., « *Majorum exempla sequi* : l'*exemplum* historique dans les discours judiciaires de Cicéron », dans *Rhétorique et histoire. L'exemplum et le modèle de comportement dans le discours antique et médiéval*, J. Berlioz et J.-M. David (eds.), Rome, Ecole Française de Rome, 1980, p. 9-14 et p. 67-86 (Table ronde organisée par l'Ecole Française de Rome le 18 Mai 1979, *Mélanges de l'Ecole française de Rome* 92, 1).

- DAVID J.-M., *La République romaine, de la deuxième guerre punique à la bataille d'Actium, 218-31 av. J.-C., Nouvelle histoire de l'Antiquité*, t. 7, Paris, Le Seuil, 2000 (Collection Points Histoire 218).
- DAVIES J.C., « The Originality of Cicero's Philosophical Works », *Latomus*, 1971, 30, p. 105-119.
- DAVIES J. C., « *Reditus ad rem aptus et concinnus esse debet*. Some comments on Cicero's use of *digressio* », *Latomus*, 1968, 27, p. 894-903.
- DAVIES J. C., « Was Cicero aware of Natural Beauty ? », *Greece and Rome* 1971, 18, p. 152-165.
- DEBRU A., « Altruisme et défense de soi dans l'éthique hippocratique », dans *Philosophy and Medicine*, Alimos, Editions Ionia, 1998, p. 62-69 (9th International Conference on Greek Philosophy, Kos-Kalymos, 1997).
- DEBRU A., « Médecine et morale : 'devenir meilleur' chez Galien et Marc-Aurèle », dans *La médecine grecque antique*, J. Jouanna et J. Leclant (eds.), Paris, de Boccard, 2004, p. 117-125 (Colloque de l'Institut de France, Fondation Théodore Reinach, 10-11 octobre 2003).
- DEGL'INNOCENTI PIERINI R., « Ovidio esule e le epistole ciceroniane dell'esilio », *Ciceroniana*, 1998 N. S. 10, p. 93-106.
- DEGL'INNOCENTI PIERINI R., « *Ubi non sis qui fueris, non esse cur uelis uiuere* : a proposito di una citazione in Cicerone, *Fam.* 7, 3, 4 », *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica*, 1998, 126 (1), p. 47-54.
- DE LACY P. H., « The four Stoic personae », *Illinois Classical Studies*, 1977, 2, p. 163-172.
- DELPEYROUX M.-F., « Temps, philosophie et amitié dans les *Lettres à Lucilius* », dans *Epistulae antiquae II*, L. Nadjo et E. Gavaille (eds.), Louvain, Paris, Peeters, 2002 (*Actes du colloque « Le genre épistolaire et ses prolongements européens*, Université François Rabelais, Tours, 28-30 septembre 2000), p. 203-222.
- DENIAUX E., « Atticus et l'Épire », dans *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'antiquité*, P. Cabanes (ed.), Clermont-Ferrand 1987, p. 245-254 (*Actes du colloque international de Clermont-Ferrand*, 22-25 octobre 1984).
- DENIAUX E., *Cientèles et pouvoir à l'époque de Cicéron*, Rome, Ecole Française de Rome, 1993, (Collection de l'Ecole Française de Rome).
- DERRIDA, J., *La carte postale, de Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, 1980.
- DETTENHOFER M. H., « Cicero und C. Cassius Longinus : politische Korrespondenz ein Jahr vor Caesars Ermordung (Cic., *Fam.* 15, 16-19) », *Historia*, 1990, 39, p. 249-256.
- DESCHAMPS L., « Un bon mot de Cicéron en fin., 5, 38 ? », *Revue des Etudes Anciennes*, 100, 1998, p. 191-198.
- DESCHAMPS L., « Les images du pouvoir dans les *Odes* d'Horace », dans *Imperium : images romaines du pouvoir*, A. Balland et C. G. Dubois (eds.), Université de Bordeaux III, 1994, p. 27-39 (Collection Eidolon n°43, Cahiers du Laboratoire Pluridisciplinaire de Recherches sur l'Imaginaire appliquées à la Littérature).
- DESCHAMPS L., « Rites funéraires de la Rome républicaine », dans *La mort au quotidien dans le monde romain*, F. Hinard (ed.), Paris, 1995, p. 171-180 (*Actes du colloque organisé par l'Université de Paris IV, Paris-Sorbonne*, 7-9 octobre 1993).
- DESMOULIEZ A., *Cicéron et son goût, essai sur une définition d'une esthétique romaine à la fin de la république*, Bruxelles, 1976 (Collection Latomus, 150).
- DIMUNDO, R., « La parola rinnegata : riflessioni sullo stile della *Pro rege Deiotaro* », *Euphrosyne*, 1996 N. S. 24, p. 213-223.
- DION J., *Les passions dans l'oeuvre de Virgile, poétique et philosophie*, Presses Universitaires de Nancy, 1993.

- DI SPIGNO C., « Punti di orientamento per una lettura delle *Epistole* di Cicerone ad Attico », *Bollettino di Studi Latini*, 1998, 28 (2), p. 402-407.
- DIXON S., « Family finances : Tullia and Terentia », *Antiochthon*, 1984, 18, p. 78-101.
- DIXON S., *The Roman Family*, Johns Hopkins University Press, 1992.
- DOIGNON J., « Le trait du Livre III du *De Republica* de Ciceron sur le *nomen* de Sardanapale. Sa postérité chez Saint Jérôme, ses rapports avec un fragment d'Aristote », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 107-115 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesarodunum* 19 bis).
- DOMANSKI J., *La philosophie, théorie ou manière de vivre ?*, Paris, Le Cerf, 1996 (Collection Vestigia).
- DONDIN-PAYRE M., « La stratégie symbolique de la parenté sous la république et l'empire romains », dans *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, J. Andreau (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1990, 129, Palais Farnèse, p. 53-76 (Collection de l'Ecole Française de Rome).
- DOPICO CAINZOS M. D., « *Aeternitas rei publicae* como programa político en Cicerón : el ejemplo del *Pro Marcello* », *Athenaeum*, 1997, 85 (2), p. 391-408.
- DOPICO CAINZOS M. D., « Una aproximación al significado de *aeternitas* en Cicerón », *Revue Philosophique de Louvain*, 1996, 19, p. 45-58.
- DROIT R.-P. et TONNAC (de) J.-P., *Fous comme des sages : Scènes grecques et romaines*, Paris, Le Seuil, 2002.
- DUBUISSON M., « Cicéron et le bilinguisme gréco-latin », *Acta classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis*, 1995, 31, p. 43-48.
- DUBUISSON M., « Le grec à Rome à l'époque de Cicéron. Extension et qualité du bilinguisme », *Annales ESC*, 1992, 47, p. 187-207.
- DUBUISSON M., *Le latin de Polybe. Les implications historiques d'un cas de bilinguisme*, Paris, Klincksieck, 1985.
- DUBUISSON M., « *Non quaerere externa, domesticis esse contentos* : Cicéron et le problème de la traduction du grec en latin », *Grammaire et rhétorique : notion de romanité*, J. Dangel (ed.), Strasbourg, 1994, p. 125-129 (Actes du colloque de Strasbourg de novembre 1990).
- DUBUISSON M., « Problèmes du bilinguisme romain », *Les Études Classiques*, 1981, 49, p. 27-45.
- DUBUISSON M., « Some aspects of Graeco-Roman relations : the attitude of Roman administration towards language use. Xenophobia and disparaging words in Latin and Greek », *Prudentia*, 1983, 15, p. 35-47.
- DUBUISSON M., « Toi aussi, mon fils ! », *Latomus*, 1980, 39, p. 881-890.
- DUBUISSON M., « Utraque lingua », *L'Antiquité Classique*, 1981, 50, p. 274-286.
- DUCOS M., « La crainte de l'infamie et l'obéissance à la loi », *Revue des Etudes Latines*, 1979, 57, p. 145-165.
- DUFALLO B., « Les spectres du passé récent dans le *Pro Sex. Roscio Amerino* de Cicéron », *Images romaines*, C. Auvray-Assayas (ed.), Paris, E.N.S. rue d'Ulm, 1998, p. 207-219 (Actes de la table ronde 24-26 octobre 1996, Collection Etudes de littérature).
- DUMEZIL G., *Mariages indo-européens* (suivi de *Quinze questions romaines*), Paris, Payot, 1979.
- DUMONT J.-C., « Cicéron et le théâtre », *Association Guillaume Budé*, Paris, Les Belles Lettres 1975, p. 424-430 (Actes du 9^{ème} Congrès, Rome 13-18 avril 1973).

- DUMONT J.-C., « Conquête et esclavage chez Cicéron : *De Republica*, II, 36-37 », *Ktema*, 1983, 8, p. 113-128.
- DUMONT J.-C., « Contenu et expression philosophiques dans la comédie latine », dans *La langue latine langue de la philosophie*, M. Lemoine (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1992, p. 39-50.
- DUMONT J.-C., « *L'imperium du pater familias* », dans *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, J. Andreau (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1990, p. 475-495 (Collection de l'Ecole Française de Rome, 129).
- DUMONT J.-C., *Servus, Rome et l'esclavage sous la République*, Rome, Ecole Française de Rome, 1987.
- DUMONT J.-C., *Le Théâtre à Rome*, en collaboration avec M.-H. François-Garelli, Paris, Librairie générale française, 1998.
- DUMONT J.-P., *Eléments d'histoire de la philosophie antique*, Paris, Nathan, 1993 (Collection « Réf. »).
- DUNKEL G. E., « Remarks on Code-switching in Cicero's Letters to Atticus », *Museum Helveticum*, 2000, 57 (2), p. 122-129.
- DUPONT F., « Cicéron sophiste romain », *Langages*, 1982, 65, p. 23-46.
- DUPONT F., *Homère et Dallas. Introduction à la critique anthropologique*, Paris, Hachette 1990.
- DUPONT F., *La vie quotidienne du citoyen romain sous la République*, Paris, Hachette, 1989.
- EDWARDS C., « Imaginaires de l'image de Rome ou comment (se) représenter Rome ? », dans *Images romaines*, C. Auvray-Assayas (ed.), Paris, E.N.S. rue d'Ulm, 1998, p. 235-246 (Actes de la table ronde 24-26 octobre 1996, Collection Etudes de littérature).
- EMILIE G., « Cicero and the roman *pietas* », *Classical Journal*, 1943-1944, 39, p. 536-542.
- ENGLERT W., « Bringing philosophy into the light. Cicero's *Paradoxa Stoïcorum* », *Apeiron* 1990, 23, 4, p. 117-142.
- ETIENNE R., *Les Ides de mars. L'assassinat de César ou de la dictature ?*, Paris, Gallimard-Juillard, 1973 (Collection Archives).
- ÉVRARD E., « Cicéron, *Ad Att.* I, 16,1-5. Étude sur le rôle de deux citations dans une lettre cicéronienne », *Antiquité Classique*, 1974, 43, p. 225-240.
- FABRE-SERRIS J., *Mythologie et littérature à Rome. La réécriture des mythes aux Iers siècles avant et après J.-C.*, Lausanne, Payot, 1998.
- FABRE-SERRIS J. (ed.), *Mythe et/ou philosophie dans les textes grecs et latins sur les origines de l'humanité*, Villeneuve d'Ascq, Université Charles de Gaulle-Lille III, 2000 (Actes des journées d'études des 13 et 14 novembre 1998, Collection Uranie, 9).
- FALLU E., « La première lettre de Cicéron à Quintus et la *lex Iulia de repetundis* », *Revue des Etudes Latines*, 1970, 48, p. 180-204.
- FALLU E., « Les *rationes* du proconsul Cicéron, un exemple de style administratif et d'interprétation historique dans la correspondance de Cicéron », *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 1973, 1, 3, p. 209-238.
- FANTHAM E., « Imitation and Evolution. The discussion of rhetorical imitation in Cicero *De Oratore* II, 87-97 and some related problems of Ciceronian theory », *Classical Philology*, 1978, 73, p. 1-16.
- FARRELL J. A., « The Phenomenology of Memory in Roman Culture », *Classical Journal*, 1997-1998, 92 (4), p. 373-383.

- FERRARY J.-L., « Philhellénisme et impérialisme, aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique », Rome, Ecole Française de Rome, 1988, p. 397-531 (Collection de l'Ecole Française de Rome).
- FERRET S., *Le philosophe et son scalpel. Le problème de l'identité personnelle*, Paris, éditions de Minuit, 1993.
- FINLEY M. I., *Politics in the Ancient World*, Cambridge University Press, 1983.
- FISCHER R., *De usu uocabulorum apud Ciceronem et Senecam Graecae philosophiae interpretes*, Freiburg, Hof- und Universitätsbuchdruckerei, 1914.
- FLANAGAN O. et OKSENBERG-RORTY A. (eds.), *Identity, Character and Morality, Essays in Moral Psychology*, M.I.T. Press, 1990.
- FLECK M., *Cicero als Historiker, Beiträge zur Altertumskunde*, Stuttgart, Teubner, 1993.
- FLEISHMAN S., « From Pragmatics to Grammar : Diachronic Reflections on Complex Pasts and futures in Romance », *Lingua*, 1983, 60, p. 183-214.
- FORTENBAUGH W. W. et STEINMETZ P. (eds.), *Cicero's Knowledge of the Peripatos*, W. W. Fortenbaugh, P. Steinmetz (eds.), New Brunswick, N. J., Londres, Transaction Publishers, 1989, (Rutgers University Studies in Classical Humanities, 4).
- FORTENBAUGH W. W., « Cicero's knowledge of the rhetorical treatises of Aristotle and Theophrastus », dans *Cicero's Knowledge of the Peripatos*, W. W. Fortenbaugh, P. Steinmetz (eds.), New Brunswick, N. J., Londres, Transaction Publishers, 1989, p. 39-60 (Rutgers University studies in classical humanities).
- FRAZIER F., « Théorie et pratique de la **paidia**/symposiaque dans les *Propos de table* de Plutarque », dans *Le rire des Anciens*, P. Hoffmann et M. Trédé (eds.), E.N.S. rue d'Ulm, Paris, 1998, p. 281-292 (Actes du colloque international, Université de Rouen, Ecole Normale supérieure 11-13 janvier 1995, Collection études de littérature ancienne).
- FRENEAUX R., « Recherches de sémantique. *Reliquum tempus* dans les discours de Cicéron », dans *Aiôn Le temps chez les Romains*, R. Chevallier (ed.), 1976, p. 71-82 (*Caesarodunum*, 10 bis).
- FUMAROLI M., préface à *L'art de la conversation : anthologie*, J. Hellegouarc'h (ed.), Paris, Classiques Garnier, 1997.
- FUNAIOLI G., « Universalità spirituale di Cicerone », *Ciceroniana*, 1959, 1, p. 11-28.
- GAILLARD J., « Ad Atticum, VII, 11 : *Cicero deliberans* », dans *Hommages à Robert Schilling*, R. Schilling, H. Zehnacker et G. Hentz (eds.), Paris, Belles Lettres, 1983, p. 297-301.
- GAILLARD J., « *Auctoritas exempli* : pratique rhétorique et idéologie au 1er siècle avant Jésus-Christ », *Revue des Etudes Latines*, 1978, 56, p. 30-34.
- GAILLARD J., « La notion cicéronienne d'*Historia ornata* », *Caesarodunum* 1980, 15 bis, p. 37-45.
- GAILLARD J., « Régulus, selon Cicéron. Autopsie d'un mythe », *Revue des Etudes Latines*, 1972, 50, p. 46-49.
- GARDIES, J.-L., *La logique du temps*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975.
- GARDNER J.F. et WIEDEMANN T., *The Roman Household*, Londres et New York, Routledge, 1991.
- GARDNER J.F., *Women in Roman Law and Society*, Londres et Sydney, Croom Helm, 1986.
- GAWLICK G., « Cicero and the Enlightenment », *Studies on Voltaire and the XVIIIème century*, 1963, 25, p. 657-682.
- GENETTE G., *Figures II*, Paris, Le Seuil, 1969.

- GENETTE G., *Figures III*, Paris, Le Seuil, 1972.
- GENETTE G., *Palimpsestes, la littérature au second degré*, Paris, Le Seuil, 1982.
- GESZTELYI T., « Cicero und seine Statuen », *Acta Classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis*, 1995, 31, p. 49-54.
- GIANCOTTI F., « Le *sententiae* di Publilio Siro e Seneca », dans *La langue latine langue de la philosophie*, M. Lemoine (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1992, p. 9-38.
- GIANNANTONI G., « Cicerone accademico », *Elenchos*, 1994, 15, p. 299-310.
- GIGON O., « Cicero und Aristoteles », *Hermes*, 1959, 87, p. 143-162.
- GIGON O., *Les grands problèmes de la philosophie antique*, Paris, Payot, 1961.
- GILL C., « Personhood and Personality. The four-personae theory in Cicero, *De officiis* I », *Oxford Studies in Ancient Philosophy*, 1988, 6, p. 169-199.
- GILS L. VAN, « Narrative Techniques Compared in Discourse and Correspondence : Cicero *Mil.* 24-29 and *Att.* 4, 3, 2-5 », dans *Colloquia Absentium. Studi sulla comunicazione epistolare in Cicerone*, Alessandro Garcea (ed.), Turin, Rosenberg & Sellier, 2003, p. 47-72.
- GILSON E., « Eloquence et sagesse selon Cicéron », *Phoenix*, 1953, 7, p. 1-19.
- GIVON T., « Opacity and reference in language : an inquiry into the role of modalities », *Syntax and Semantics II*, New York, J. P. Kimball ed., 1973, p. 95-122.
- GLUCKER J., « Cicero's philosophical affiliations : the question of eclecticism », dans *The question of eclecticism, Studies in later Greek philosophy*, J. M. Dillon and A. A. Long (eds.), University of California Press, 1988, p. 34-69 (Hellenistic culture and society, III).
- GLUCKER J., « Cicero's philosophical affiliations again », *Liverpool Classical Monthly*, 1992, 17, p. 134-138.
- GLUCKER J., « *Probabile, Veri Simile*, and Related Terms », dans *Cicero the Philosopher : twelve papers*, J. G. F. Powell (ed.), Oxford University Press, 1999, p. 115-143.
- GOAR R. J., *Cicero and the State Religion*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 1972.
- GOLDSCHMIDT V., *Le système stoïcien et l'idée de temps*, Paris, Vrin, 1953.
- GORLER W., « Cicero und die 'Schule des Aristoteles' », *Cicero's Knowledge of the Peripatos*, W. W. Fortenbaugh, P. Steinmetz (eds.), New Brunswick N. J., Londres, Transaction Publishers, 1989, p. 246-263 (Rutgers University Studies in Classical Humanities, 4).
- GORRICHON M., « Cicéron et ses compétiteurs aux élections consulaires de 64 avant J.-C.: une élection nationale à Rome », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 21-27 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesarodunum* 19 bis).
- GOWING A. M., « Memory and silence in Cicero's *Brutus* », *Eranos*, 2000, 98 (1-2), p. 39-64.
- DE GRAAF T. B., « Plato in Cicero », *Classical Philology*, 1940, 35, p. 143-153.
- GRANT M. A., *The Ancient Rhetorical Theories of the Laughable, the Greek rhetoricians and Cicero*, Madison, University of Wisconsin Studies, 1924.
- GREENIDGE A. H. J., *Legal Procedure of Cicero's Time*, Oxford, Clarendon Press, 1901.
- GRENADE P., « Autour du *De Republica* », *Revue des Etudes Latines*, 1951, 29, p. 162-183.
- GRIFFIN M. T., « From Aristotle to Atticus : Cicero and Matius on friendship », dans *Philosophia Togata II, Plato and Aristotle at Rome*, J. Barnes et M. T. Griffin (eds.), Oxford, Clarendon Press, 1997, p. 86-109.
- GRIFFIN M. T., « Philosophical Badinage in Cicero's Letters to his Friends », dans *Cicero the Philosopher : twelve papers*, Jonathan G.F. Powell (ed.), Oxford University Press, 1999, p. 325-346.

- GRIFFIN M. T., « Philosophy for statesmen ; Cicero and Seneca », dans *Antikes Denken - Moderne Schule*, H.W. Schmidt et P. Wülfing (eds.), Heidelberg, 1987, p. 133-150 (Gymnasium Beihefte 9).
- GRIFFIN, M. T., « Philosophy, Politics and Politicians at Rome », dans *Philosophia Togata I : Essays on Philosophy and Roman Society*, M. T. Griffin and J. Barnes (eds.), Oxford, Clarendon Press, 1989, p. 1-37.
- GRIFFIN M. et J. BARNES J. (eds.), *Philosophia Togata I : essays on philosophy and Roman society*, Oxford, Clarendon Press, 1989..
- GRILLI A., « A proposito del concetto di filosofia in Cicerone », *Latomus*, 1986, 45, p. 855-860.
- GRILLI A., « Cicerone tra Antioco e Panezio », *Stoicismo, Epicureismo e Letteratura*, Brescia, Paideia editrice, 1992, p. 281-291.
- GRILLI A., « Cicerone tra retorica e filosofia », dans *Interpretare Cicerone, Atti del II Symposium Ciceronianum Arpinas*, E. Narducci (ed.), Florence, Le Monnier Università, 2002, p. 53-65.
- GRILLI A., « Dato e senso del *De Legibus* di Cicerone », *Parola del Passato*, 1990, 45, p. 175-187.
- GRILLI A., « Mondo antico e mondo attuale : da Cicerone a Seneca », *Atene e Roma*, 1991, 36, p. 84-95.
- GRILLI A., « Otium cum dignitate », *Annali della Facoltà di Filosofia e Lettere dell'Università Statale di Milano*, 1951, 4, p. 227-240.
- GRILLI A., « Il piano degli scritti filosofici di Cicerone », *Rivista critica di storia della filosofia*, 1971, 26, p. 302-306.
- GRILLI A., « Politica e filosofia : Cicerone nel 55 e nel 45 », *Quaderni di Storia*, 1997, 23, 46, p. 87-94.
- GRILLI A., *Il problema della Vita Contemplativa nel mondo greco-romano*, Milan, Bocca, 1953.
- GRILLI A., *I proemi del De Re Publica di Cicerone*, Brescia, Paideia, 1971.
- GRIMAL P., « Art décoratif et poésie au siècle d'Auguste », dans *L'art décoratif à Rome à la fin de la République et au début du Principat*, Rome, Ecole Française de Rome, 1981, p. 321-333 (Table ronde organisée par l'Ecole Française de Rome, 10-11 mai 1979, Collection de l'Ecole de Rome).
- GRIMAL P., « Caractères généraux du dialogue romain - de Lucilius à Cicéron », *Information littéraire*, 1955, 7, p. 192-198.
- GRIMAL P., *Cicéron*, Paris, Fayard, 1993.
- GRIMAL P., « Cicéron était-il philosophe ? », *Revue des Etudes Anciennes*, 1962, 64, p. 117-126.
- GRIMAL P., « Contingence historique et rationalité de la loi dans la pensée cicéronienne », *Helmantica*, 1977, 28, p. 201-209.
- GRIMAL P., *Les jardins romains à la fin de la République et aux deux premiers siècles de l'empire*, Paris, de Boccard, 1943.
- GRIMAL P., *Le siècle des Scipions*, Paris, Presses Universitaires de France, 1951.
- GRUEN E., *The last generation of the Roman Republic*, University of California Press, 1995.
- GUAZZONI FOA V., *I fondamenti filosofici della teologia ciceroniana*, Milan, Marzorati editore, 1970.
- GUILLAUME G., *L'architectonique du temps dans les langues classiques*, Copenhague, Einar Munksgaard, 1945.
- GUILLAUMONT F., « Les philosophes grecs dans la correspondance de Cicéron », dans *Epistulae antiquae II*, L. Nadjo et E. Gavaille (eds.), Louvain, Paris, Peeters, 2002 (*Actes du*

- colloque « *Le genre épistolaire et ses prolongements européens*, Université François Rabelais, Tours, 28-30 septembre 2000), p. 61-76.
- GUILLEMIN A., « Cicéron dans sa position intermédiaire entre le génie grec et le *mos maiorum* », *Revue des Etudes Latines*, 1955, 33, p. 209-230.
- GUILLEMIN A., « Le legs de Cicéron », *Revue des Etudes Latines*, 1956, 34, p. 159-178.
- GUILLEN J., « Actitud filosófica de Cicerón », *Helmantica*, 1990, 41, p. 35-83.
- GUITE H., « Cicero's attitude to the Greeks », *Greece and Rome*, 1962, 9, p. 142-159.
- HABICHT C., *Cicero the politician*, Johns Hopkins University Press, 1990.
- HABINER T. N., « Towards a history of friendly advice : the politics of candor in Cicero's *De Amicitia* », *Apeiron*, 1990, 23, 4, p. 165-185.
- HADOT I., « Tradition stoïcienne et idées politiques au temps des Gracques », *Revue des Etudes Latines*, 1970, 48, p. 133-179.
- HADOT P., *La Citadelle intérieure*, Paris, Fayard, 1992.
- HADOT P., *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Etudes Augustiniennes, 1981.
- HADOT P., « Émerveillements », dans *La bibliothèque imaginaire du Collège de France*, F. Gaussen (ed.), Paris, Le Monde éditions, 1990, p. 121-128.
- HADOT P., « Il y a de nos jours des professeurs de philosophie, mais pas de philosophes... », dans *Henry D. Thoreau*, M. Granger (ed.), Paris, L'Herne 1994, p. 188-193 (Cahier de L'Herne, 65).
- HADOT P., « La philosophie hellénistique », dans *Histoire de la philosophie. Les pensées fondatrices*, J. Russ (ed.), Paris, Armand Colin, 1993.
- HADOT P., *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard Folio/Essais, 1996.
- HAJDU I., « Das Demosthenes-Bild Ciceros », *Acta Classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis*, 1995, 31, p. 65-73.
- HALES S., « At home with Cicero », *Greece and Rome*, 2000, Ser. 2, 47 (1), p. 44-55.
- HALLET J. P., *Fathers and Daughters in the Roman Society. Women and the Elite Family*, Princeton University Press, 1984.
- HALTENHOFF A., « Cicero und die Philosophie », dans *Hortus litterarum antiquarum Festschrift H. A. Gärtner*, A. Haltenhoff et F. H. Mutschler (eds.) Heidelberg, 2000, p. 219-233 (Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften).
- HARIMAN R., « Political style in Cicero's letters to Atticus », *Rhetorica*, 1989, 7, p. 145-158.
- HARRISON S. J., « Cicero's *De temporibus suis* : the evidence reconsidered », *Hermes*, 1990, 118, p. 455-463.
- HARVEY P. B., « Cicero's *epistulae ad Quintum fratrem et ad Brutum* : content and comment » *Athenaeum*, 1990, 68, p. 319-350.
- HASKELL H.J., *This was Cicero, Modern Politics in a Roman Toga*, New York, Alfred A. Knopf, 1942.
- HAURY A., « Cicéron et la gloire, une pédagogie de la vertu », dans *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à P. Boyancé*, Rome, Ecole Française de Rome, 1974, p. 401-417 (Collection de l' Ecole Française de Rome).
- HAURY A., *L'ironie et l'humour chez Cicéron*, Paris-Leyde, E. J. Brill, 1955.
- HAURY A., « Les secrets d'un triomphe manqué », dans *Atti del I Congresso internazionale di studi ciceroniani*, Rome, Centro di studi Ciceroniani ed., 1961, p. 129-136 (Actes du congrès de Rome, avril 1959).
- HELLEGOUARC'H J., *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1963.

- HERESCU N. J., « Les trois exils de Cicéron », dans *Atti del I Congresso internazionale di studi ciceroniani*, Rome, Centro di studi Ciceroniani, 1961, p. 137-156 (Actes du congrès de Rome, avril 1959).
- HERRERA HERMOSILLA J. C., « Un enfoque pragmático de algunos elementos de la comunicación epistolar », dans *Humanismo y tradición clásica, IX congreso español de estudios clásicos*, 3, Madrid, ediciones clásicas, 1995, p. 143-148.
- HERSCH J., *L'étonnement philosophique. Une histoire de la philosophie*, Paris, Gallimard, 1981, 1993 (Folio).
- HESKEL J., « Cicero as evidence for attitudes to dress in the Late Republic », *The world of Roman costume*, J.-L. Sebesta et L. Bonfante (ed.), University of Wisconsin Press, 2001, p. 133-145.
- HEURGON J., « Platon, Cicéron et la république, dans *Mélanges offerts à L. S. Senghor, Langues- littérature- histoire anciennes*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines, 1977, p. 177-183.
- HILTON, J., « Temporal Connectors in the Narrative Discourse of Cicero », dans *Cahiers de L'Institut de Linguistique de Louvain*, 1989, 15, p. 173-184.
- HILTON J., « Temporal markers in the letters of Cicero », dans *Actes du 5^{ème} Colloque de linguistique latine*, M. Lavence et D. Longrée (eds.), 1984, p. 173-184.
- HINARD F., *Histoire romaine, tome I, des origines à Auguste*, Paris, Fayard, 2000.
- HINARD F., « *Paternus inimicus*. Sur une expression de Cicéron », dans *Mélanges P. Willeumier*, Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 197-210.
- HINARD F., « Solidarités familiales et ruptures à l'époque des guerres civiles et de la proscription », dans *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, J. Andraeu (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1990, p. 555-570 (Actes de la table ronde des 2-4 octobre 1986, Collection de l'Ecole Française de Rome, 129).
- HOLLIDAY V. L., *Pompey in Cicero's Correspondence and Lucan's Civil war*, La Haye et Paris, éditions Mouton, 1969.
- HUMBERT J., « A propos de Cicéron traducteur du grec », dans *Mélanges de littérature, de philologie et d'histoire ancienne offerts à Alfred Ernout*, Paris, Klincksieck, 1940.
- HUMBERT J., *Syntaxe grecque*, Paris, Klincksieck, 1954.
- HUTCHINSON G. O., « Rhythm, style and meaning in Cicero's prose », *Classical Quarterly*, 1995, 45(2), p. 485-499.
- HUTCHINSON G. O., *Cicero's Correspondence, A Literary Study*, Oxford, Clarendon Press, 1998.
- IJSSELING S., « Rhétorique et philosophie. Platon et les Sophistes, ou la tradition métaphysique et la tradition rhétorique », *Revue Philosophique de Louvain*, 1976, 74, p. 193-209.
- JACOB A., *Temps et langage*, Paris, Colin, 1967.
- JACOBS J., *P. Cornelius Dolabella in der Korrespondenz Ciceros in den Jahren 49 bis 45 vor Christi Geburt*, Coblenz, Reuffel, 1984.
- JAL P., *La guerre civile à Rome, Etude littéraire et morale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963.
- JAMES W., *Pragmatism*, Dover Publications, 1995 (1^{ère} éd. 1907).
- JEHASSE J., « Guez de Balzac et Cicéron dans les premières 'épîtres latines' », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 157-170 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesarodunum* 19 bis).
- JESPERSEN O., *Philosophy of Grammar*, Londres, Allen & Unwin, 1929 (traduction française Paris, Editions de Minuit, 1971).
- JOCELYN H. D., « Greek poetry in Cicero's prose writings », *Yale Classical Studies*, 1973, 23, p. 61-111.

- JOLIVET J.-C., *Allusion et fiction épistolaire dans les Héroïdes. Recherche sur l'intertextualité ovidienne*, Rome, Ecole Française de Rome, 2001 (Collection de l' Ecole Française de Rome).
- JOLIVET J.-C., « Pleurs héroïques, sourires mythographiques dans les *Héroïdes* d'Ovide », dans *Le rire des Anciens*, P. Hoffmann et M. Trédé (eds.), Paris, E.N.S. rue d'Ulm, 1998, p. 231-240 (Actes du colloque international, Université de Rouen, Ecole Normale supérieure 11-13 janvier 1995, Collection études de littérature ancienne).
- JOLIVET J.-C., « Sabinus, lecteur modèle des *Héroïdes* (*Amores* II, 18, 27-34) », dans *Epistulae antiquae II*, L. Nadjó et E. Gavouille (eds.), Louvain, Paris, Peeters, 2002 (*Actes du colloque « Le genre épistolaire et ses prolongements européens*, Université François Rabelais, Tours, 28-30 septembre 2000), p. 161-174.
- JOLY R., *Hippocrate - médecine grecque*, Paris, Gallimard, 1964.
- JOLY R., *Le thème philosophique des genres de vie dans l'antiquité classique*, Bruxelles, Palais des Académies, 1956 (Académie royale, classe des lettres, 29).
- JORDAN W., *Ancient Concepts of Philosophy*, Londres-New York, Routledge, 1990.
- JOUANNA J., *Hippocrate*, Paris, Fayard, 1992.
- JOUANNA J., « Le médecin modèle du législateur dans les Lois de Platon », *Ktema*, 1978, 3, p. 77-91.
- JOUANNA J., « Rhétorique et médecine dans la collection hippocratique », *Revue des Etudes Grecques*, 1984, 97, p. 26-44.
- JOUANNA J., « Le sourire des Tragiques grecs », dans *Le rire des Anciens*, P. Hoffmann et M. Trédé (eds.), Paris, E.N.S. rue d'Ulm, 1998, p. 161-176 (Actes du colloque international, Université de Rouen, Ecole Normale supérieure 11-13 janvier 1995, Collection Etudes de littérature ancienne).
- JOUET-PASTRE E., « Le rire chez Platon », dans *Le rire des Anciens*, P. Hoffmann et M. Trédé (eds.), E.N.S. rue d'Ulm, Paris, 1998, p. 273-279 (Actes du colloque international, Université de Rouen, Ecole Normale supérieure 11-13 janvier 1995, Collection études de littérature ancienne).
- KAMP, H. « Events, Instants and Temporal Reference », dans *Semantics from different points of view*, R. Bäuerle et al. (eds.), Berlin, Springer-Verlag, 1979, p. 376-417.
- KAMP H. et ROHRER C., « Tense in Texts », C. Bäuerle, R. Schwarze, et A. von Stechow (eds.), dans *Meaning, Use and Interpretation of Language*, Berlin, de Gruyter, 1983, p. 250-269.
- KANT E., *Critique de la raison pure*, Paris, Quadrige, 1990 (1^{ère} édition 1781).
- KANT E., *Fondements de la métaphysique des moeurs*, Paris, Delagrave, 1989 (1^{ère} édition 1785).
- KARDOS, M.-J., *Lieux et lumières de Rome chez Cicéron*, Paris, Montréal (Québec), L'Harmattan, 1998 (Collection La philosophie en commun).
- KASTEN H., « Zu Ciceros Atticus-Briefen. », *Hermes*, 1971, 99, p. 251-254.
- KEKES J., *Moral Tradition and Individuality*, Princeton University Press, 1989.
- KENDALL W. et WILHELMSSEN F. D., *Cicero and the politics of the public orthodoxy*, dans *Mundo Antiquo 2*, Pamplona, Universidad de Navarra, 1965.
- KLEGER H., « Common Sense als Argument : zu einem Schlüsselbegriff der Weltorientierung und Politischen Philosophie, II », *Archiv für Begriffsgeschichte*, 1990, 33, p. 22-59.
- KLEYWEGT A. J., « Fate, free will, and the text of Cicero », *Mnemosyne*, 1973, 26, p. 342-349.
- KNIGHT D. W., « The political acumen of Cicero after the death of Caesar », *Latomus*, 1968, 27, p. 157-164.
- KONSTAN D., *Friendship in the Classical World*, Cambridge University Press, 1997.
- KOSKENNIEMI H., « Cicero über die Briefarten (*genera epistularum*) », *Arctos*, 1954, N. S. 1, p. 97-102 (Commentationes in honorem E. Linkomies).

- KOSKENNIEMI H., *Studien zur Idee und Phraseologie des griechischen Briefes bis 400 n. Chr.*, Helsinki, Annales Academiae Scientiarum Fennicae, 1956.
- KRARUP P., « Quelques remarques sur l'originalité de Cicéron dans ses œuvres politiques », dans *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à P. Boyancé*, Rome, Ecole Française de Rome, 1974, p. 455-460 (Collection de l' Ecole Française de Rome).
- KRETSCHMAR M., *Otium, studia litterarum, Philosophia und Bios Theoretikos im Leben und Denken Ciceros*, Leipzig, Wurzburg, 1938.
- KUMANIECKI K., *Cicéron et ses contemporains*, Varsovie, Czytelnik, 1959.
- KUMANIECKI K., *Cicerone e la crisi della repubblica romana*, traduction de L. Constantini, Rome, Centro di Studi Ciceroniani, 1972 (Collana di studi ciceroniani 5).
- KUMANIECKI K., « Tradition et apport personnel dans l'œuvre de Cicéron », *Revue des Etudes Latines*, 1959, 37, p. 171-183.
- LAFONT X., « A propos des *uillae* républicaines. Quelques notes sur les programmes décoratifs et les commanditaires. », dans *L'Art décoratif à Rome à la fin de la république et au début du principat*, Rome, Ecole Française de Rome, 1981, p. 151-172 (Collection de l'Ecole Française de Rome).
- LAIDLAW W.A., « Cicero and the Arts », dans *Studies in Cicero*, Rome, Centro Di Studi Ciceroniani, 1962, p. 127-142.
- LAMBERTERIE C. (de), « Aristophane lecteur d'Homère », dans *Le rire des Anciens*, P. Hoffmann et M. Trédé (eds.), Paris, E.N.S. rue d'Ulm, 1998, p. 33-51 (Actes du colloque international, Université de Rouen, Ecole Normale supérieure 11-13 janvier 1995, Collection Etudes de littérature ancienne).
- LANGAN J., « Socrates and Cicero. Two approaches to the Role of Philosophy », *Classical Bulletin*, 1960, 37, p. 17-24.
- LA PENNA A., « Ritratti dalle lettere di Cicerone », dans *Interpretare Cicerone, Atti del II Symposium Ciceronianum Arpinas*, E. Narducci (ed.), Florence, Le Monnier Università, 2002, p. 1-23.
- LAURAND L., *Cicéron*, Paris, Les Belles Lettres, 1953.
- LAURENS P., « Cicéron, maître de la *breuitas* », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 29-41 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesarodunum* 19 bis).
- LAVAGNE H., « Le tombeau, mémoire du mort », dans *La mort au quotidien dans le monde romain*, F. Hinard (ed.), Paris, 1995, p. 159-165 (Actes du colloque organisé par l'Université de Paris IV [Paris-Sorbonne, 7-9 octobre 1993]).
- LAVERES N., *Les formes de la phrase nominale en grec ancien*, Etude sur la langue de l'*Iliade*, Université Charles de Gaulle, Lille 3 et Université Denis Diderot, Paris 7, 1994.
- LEEN A., « Cicero and the rhetoric of art », *American Journal of Philology*, 1991, 112, p. 229-245.
- LEONHARDT J. « Theorie und Praxis der deliberatio bei Cicero : der Briefwechsel mit Atticus aus dem Jahre 49 », *Acta Classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis*, 1995, 31, p. 153-171.
- LEPAGE Y. G., « Cicéron devant la mort de Tullia d'après sa correspondance », *Etudes Classiques*, 1976, 44, p. 245-258.
- LEPORE E., *Il princeps ciceroniano e gli ideali politici della Tarda Repubblica*, Naples, Arte Tipografica, 1954.
- LE QUERLER N., *Typologie des modalités*, Presses Universitaires de Caen, 1996.
- LEVY C., *Cicero Academicus, Recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne*, Rome, Ecole Française de Rome 1992 (Collection de l'Ecole Française de Rome).

- LEVY C., « Cicéron créateur du vocabulaire latin de la connaissance : essai de synthèse », dans *La langue latine, langue de la philosophie*, M. Lemoine (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1992, p. 91-106 (Actes du colloque du 17-19 mai 1990, Collection de l'Ecole Française de Rome).
- LEVY C., « Cicéron et le moyen platonisme : le problème du souverain bien selon Platon », *Revue des Etudes Latines*, 1990, 68, p. 50-65.
- LEVY C., « La conversation à Rome à la fin de la République : des pratiques sans théorie ? », *Rhetorica*, 1993, 11, p. 399-414.
- LEVY C., « Doxographie et philosophie chez Cicéron », dans *Le concept de nature à Rome. La physique*, C. Lévy (ed.), Paris, E.N.S. rue d'Ulm, 1996, p. 109-123 (Collection Etudes de littérature ancienne).
- LEVY C., *Les Philosophies hellénistiques*, Paris, Librairie générale française, 1997 (Collection Le Livre de poche).
- LINTOTT A. W., « An Historian in Cicero. Ad familiares - P. Licinius (?) Apollonius », *Rheinisches Museum für Philologie*, 1976, 119, p. 368.
- LISCU M. O., *Etude sur la langue de la philosophie morale chez Cicéron*, Paris, Les Belles Lettres, 1930.
- LOUTSCH C., *L'exorde dans les discours de Cicéron*, Bruxelles, Latomus, 1994 (Collection Latomus).
- Mc LAUGHLIN B. P., « Exploring the Possibility of Self-deception in Belief », dans *Perspectives on Self-deception*, B. Mc Laughlin et A. Oksenberg-Rorty (eds.), University of California Press, 1988, p. 29-62.
- Mc LAUGHLIN B. P. et OKENSENBERG-RORTY A. (eds.), *Perspectives on Self-deception*, University of California Press, 1988.
- MAFFII M., *Cicerone et il suo dramma politico*, Vérone, Mondadori, 1935.
- MALINGREY A.-M., *Philosophia, Etude d'un groupe de mots dans la littérature grecque, des Présocratiques au IV^{ème} siècle après J.-C.*, Paris, Klincksieck, 1961.
- MANDEL J., « L'historiographie hellénistique et son influence sur Cicéron », *Euphrosyne*, 1980, 10, p. 7-24
- MANFREDINI M., « Cicerone ed Erodoto », *Studi classici e orientali*, 1969, 18, p. 211-228.
- MANZO A., *Facete dicta Tulliana. Ricerca. Analisi. Illustrazione dei facete dicta nell'epistolario di Marco Tullio Cicerone*, Turin, Biblioteca della RSC Serie 1a Saggi vari, V, 1969.
- MARCHAL L., « L'histoire pour Cicéron », *Les Etudes Classiques*, 1988, 56, p. 240-264 et *Les Etudes Classiques*, 1987, 55, p. 41-64.
- MARSHALL A. J., « Library Resources and Creative Writing at Rome », *Phoenix* 1976, 30, p. 252-264.
- MARGOLIN J.-C., « Les 'Tusculanes', guide spirituel de la Renaissance », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 129-155 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesarodunum* 19 bis).
- MARROU H.-I., *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, Le Seuil, 1965 (1^{ère} édition, 1948).
- MARTIN P.-M., « Cicéron Princeps », *Latomus*, 1980, 39, p. 850-878.
- MARTIN P.-M., « Montesquieu, panégyriste de Cicéron », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 207-228 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesarodunum* 19 bis).
- MARTIN R., « Présence de Cicéron sur les tréteaux français, ou les métamorphoses d'un grand homme », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 229-247 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesarodunum* 19 bis).

- MARTIN R. et GAILLARD J., *Les genres littéraires à Rome*, Paris, Scodell, 1981.
- MARTIN RODRIGUEZ A. M., « El proceso intersubjetivo de dare litteras », *Cuadernos de filología clásica*, 1991, 50, 1, p. 99-116.
- MASE-DARIE E., *M. T. Cicerone e le sue idee sociali ed economiche*, Turin, Fratelli Bocca, 1901.
- MATTHEWS K. D., *Cicero and the age of Marius*, University of Pennsylvania, 1961.
- MATTHEWS V. J., « Some puns on Roman cognomina », *Greece and Rome*, 1973, 20, p. 20-24.
- MAY J. M., *The ethica digressio as a transition from proof to peroration in Cicero's judicial speeches*, University of North Carolina at Chapel Hill, 1977.
- MEILLET A., *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1977.
- MELLET S., *L'Imparfait de l'indicatif en latin classique. Temps, aspect, modalité : Etude synchronique dans une perspective énonciative*, Paris, Information Grammaticale, 1988 (Collection Bibliothèque de l'information grammaticale).
- MENNA P., *Aspetti stilistici nell'epistolario ciceroniano*, Nola, Basilicata, 1954.
- MENNA P., *La costruzione paratattica ed ipotattica nelle lettere ciceroniane*, Nola, Basilicata, 1959.
- MEYER E. A., *Epistolary ethos : a rhetorical analysis of Cicero's letters*, Ph.D. Boston University (1999), 2000.
- MICHEL A., « A propos de l'art du dialogue dans le *De Republica* : l'idéal et la réalité chez Cicéron », *Revue des Etudes Latines*, 1965, 43, p. 237-261.
- MICHEL A., « Cicéron et la crise de la République romaine », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1990, p. 155-162.
- MICHEL A., « Cicéron et les grands courants de la philosophie antique. Problèmes généraux », *Lustrum*, 1971-1972, 16, p. 81-103.
- MICHEL A., « Cicéron et la langue philosophique : problèmes d'éthique et d'esthétique », dans *La langue latine, langue de la philosophie*, M. Lemoine (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1992, p. 77-89 (Collection de l'Ecole Française de Rome).
- MICHEL A., « Cicéron, philosophe romain », *Cicéron et Philodème, La polémique en philosophie*, C. Auvray-Assayas et D. Delattre (eds.), Paris, E.N.S. rue d'Ulm, p. 51-60.
- MICHEL A., « Cicéron, Pompée et la guerre civile. Rhétorique et philosophie dans la Correspondance », *Acta Antiquitas Hungarica*, 1977, 25, p. 393-403.
- MICHEL A., « Cicéron et les sectes philosophiques. Sens et valeur de l'éclectisme académique », *Eos*, 1967-1968, 57, p. 104-116.
- MICHEL A., « Cicéron et la tragédie. Les citations de poètes dans les Livres II-IV des *Tusculanes* », *Helmantica*, 1983, 34, p. 442-454.
- MICHEL A., « Dialogue philosophique et vie intérieure. Cicéron, Sénèque, saint Augustin », *Helmantica*, 1977, 28, p. 353-376.
- MICHEL A., « La digression philosophique du *De oratore* (III, 54 ss.). Sources doxographiques », dans *Acta Conventus XI Eirene*, Lille, 1972, p. 181-188.
- MICHEL A., « Grammaire et rhétorique chez Cicéron », *Ktema*, 1989, 14, p. 189-195.
- MICHEL A., *La Parole et la Beauté, rhétorique et esthétique dans la tradition occidentale*, Paris, Les Belles Lettres, 1982.
- MICHEL A., « La pensée et l'action dans la Rome antique : Sénèque et Cicéron sont-ils des pragmatistes ? », dans *Mélanges M. Plezia*, Cracovie, 1989, p. 131-140 (*Munera philologica et historica M. Plezia oblata*).
- MICHEL A., « La philosophie de Cicéron avant 54 », *Revue des Etudes Latines*, 1965, 43, p. 324-341.

MICHEL A., « Philosophie grecque et libertés individuelles dans le *De Officiis* de Cicéron, I », dans *La filosofia greca e il diritto Romano*, Rome, Accademia Nazionale dei Lincei, Quaderni 221, Bardi editore, 1976, p. 83-96 (La filosofia greca e il diritto romano : Colloquio italo-francese, Roma 14-17 aprile 1973).

MICHEL A., « A propos du bonheur. Pensée latine et tradition philosophique », *Revue des Etudes Latines*, 1978, 56, p. 349-368.

MICHEL A., « Quelques aspects de l'interprétation philosophique dans la littérature latine », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 1967, 157, 1, p. 79-103.

MICHEL A., *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'oeuvre de Cicéron : essai sur les fondements philosophiques de l'Art de persuader*, Paris, de Boccard, 1960.

MICHEL A., « Rhétorique et maladie de l'âme. Cicéron et la consolation des passions », *Littérature, médecine et société*, 1983, 5, p. 11-22.

MICHEL A., « Rhétorique, philosophie et esthétique générale : de Cicéron à Eupalinos », *Revue des Etudes Latines*, 1973, 51, p. 302-326.

MICHEL A., « Rhétorique et philosophie dans l'histoire de l'art romain », *Acta Antiquitas Hungarica*, 1976, 24, p. 227-245.

MICHEL A., « Rhétorique, philosophie, oralité : Cicéron et les genres littéraires », dans *Les structures de l'oralité en latin*, J. Dangel et C. Moussy (eds.), Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 1996, p. 201-209 (Colloque du centre Alfred Ernout, Université de Paris IV, 2, 3 et 4 juin 1994).

MICHEL A., « Sagesse et spiritualité dans la parole et dans la musique : de Cicéron à Saint Augustin », dans *Studien zum antiken Epos*, H. Görgemanns et E.A. Schmidt (eds.), Meisenheim am Glan, 1976, p. 133-144 (Festschr. F. Dirlmeier und V. Pöschl).

MICHEL A., « La tradition de la philosophie hellénistique dans le vocabulaire esthétique et moral à Rome. De Cicéron à Tacite, I », dans *Actes du VIIe Congrès de la Fédération internationale des associations d'études classiques*, J. Harmatta (ed.), Budapest, 1984, p. 415-424.

MICHEL A., « La théorie de la rhétorique chez Cicéron ; éloquence et philosophie », dans *Éloquence et rhétorique chez Cicéron*, Paris, Klincksieck, Genève, Droz, 1982, p. 109-140 (Fondation Hardt, 28).

MICHEL A., « Y a-t-il aujourd'hui une actualité de Cicéron ? », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 291-305 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesarodunum* 19 bis).

MICHEL A. et VERDIERE R., *Ciceroniana. Hommages à K. Kumaniecki*, Leyde, Brill, 1975 (*Roma aeterna*, 9).

MILANESE G., « Romani antichi e antichi filosofi. Note sul valore filosofico della tradizione romana in Cicerone », *Aevum Antiquum*, 1989, 2, p. 129-144.

MILLER A. B., *Roman Etiquette of the Late Republic as revealed by the Correspondence of Cicero*, thesis, Lancaster, PA, Press of the new era printing compagny, 1914.

MILTON VALENTE P., *L'éthique stoïcienne chez Cicéron*, Paris, Librairie Saint-Paul, 1956.

MITCHELL T. N., *Cicero, the ascending years*, Yale University Press, 1979.

MITCHELL T. N., *Cicero, the senior statesman*, Yale University Press, 1991.

MITCHELL T. N., « *Veteres hostes, novi amici* (Cic. *Fam.* v.7,1) », *Historia*, 1975, 24, p. 618-622.

MIX E. R., « Cicero and Regulus », *Classical World*, 1965, 58, p. 156-159.

- MOATTI C., « Tradition et raison chez Cicéron. L'émergence de la rationalité politique à la fin de la République romaine », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome. Antiquité*, 1988, 100, p. 385-430.
- MOLES J. L., « A note on Cicero, Ad Quintum fratrem 2.10(9).3 », *Liverpool Classical Monthly*, 1982, 7, p. 63-65.
- MOMMSEN Th. et MARQUARD J., *Manuel des Antiquités romaines*, t. XV : La vie privée des Romains, Paris, 1893.
- MONSUEZ R., « Le style épistolaire de Cicéron et la langue de la conversation », *Annales de la Faculté des lettres de Toulouse*, 1952, p. 67-80 ; 1953 p. 97-120 ; 1954 p. 41-77.
- MONTAGUE H. W., *Style and strategy in forensic speeches. Cicero's Caesarians in perspective*, Harvard University Press, 1987.
- MONTELEONE C., « *Adsum igitur* : adunanza senatoria e discorso-testo della *Terza Filippica* ciceroniana », *Annali della Facoltà di lettere e filosofia di Bari*, 1998, 41, p. 215-334.
- MOODY-ADAMS M., « On the Old Saw That Character is Destiny », dans *Identity, Character and Morality, Essays in Moral Psychology*, O. Flanagan et A. Oksenberg-Rorty (eds.), M.I.T. Press, 1990.
- MOREAU P., « *Adfinitas*, la parenté par alliance dans la société romaine (1er siècle av J.C. - IIème siècle ap. J.-C.) », dans *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, J. Andreau (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1990, p. 3-26 (Actes de la table ronde des 2-4 octobre 1986, Collection de l'Ecole Française de Rome, 129).
- MOREAU P., « Cicéron et les ouvrages scolaires d'Aristote », *Ciceroniana, Atti del II Colloquium Tullianum*, 1975, 2, p. 81-96.
- MORFORD M. P. O., « Ancient and modern in Cicero's poetry », *Classical Philology*, 1967, 62, p. 112-116.
- MOURIER P.-F., *Cicéron, l'avocat et la République*, Paris, éditions Michalon, 1996.
- MULLER P., *Cicéron : un philosophe pour notre temps*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1990 (Collection Essais).
- MULLER R., « Theorie der Kulturentstehung und Anthropologie bei Cicero », *Acta Classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis*, 1995, 31, p. 189-201.
- MUNOZ M. N., *Teoria Epistolar y conception de la carta en Roma*, Universidad De Granada, 1985.
- MURPHEY T., « Cicero's first readers : epistolary evidence for the dissemination of his works », *Classical Quarterly*, 1998, 48, p. 492-505.
- NAGY G., *The Best of the Achaeans : Concepts of the Hero in Archaic Greek Poetry*, Johns Hopkins University Press, 1979.
- NAGY G., *Greek Mythology and Poetics*, Cornell University Press, 1990.
- NAGY G., *Homeric Responses*, University of Texas Press, 2004.
- NAGY G., *Poetry as performance, Homer and Beyond*, Cambridge University Press, 1996.
- NARDUCCI E., « Il comportamento in pubblico (Cicerone, *De Officiis* I, 126-149) », *Maia*, 1984 36, p. 203-229.
- NARDUCCI E., *Modelli etici e società : un'idea di Cicerone*, Pisa, Giardini, 1989.
- NERAUDEAU J.-P., « Cicéron aux Enfers, ou la conjuration des ombres (Fénelon, *Dialogue des morts*, 31, 32, 33, 43, 46) », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 181-193 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesarodunum* 19 bis).

- NICHOLSON J. H., *Cicero's return from exile : the Orations Post Reditum*, New York, Peter Lang, 1992.
- NICHOLSON J. H., « The delivery and confidentiality of Cicero's letters », *Classical Journal* 1994-1995, 90, p. 33-63.
- NICHOLSON J. H., « The survival of Cicero's letters », dans *Studies in Latin literature and Roman History* 9, C. Deroux (ed.), Bruxelles, 1998, p. 63-105 (Collection Latomus, 244).
- NICOLAS C., « A propos du lexique philosophique de Cicéron », dans *Les Grecs, les Romains et nous*, Paris, Le Monde Editions, 1991, p. 300-306 (Actes du 2ème Forum Le Monde, Le Mans 29-31, octobre 1990).
- NICOLET C., « *Consul Togatus* : remarques sur le vocabulaire politique de Cicéron et de Tite-Live », *Revue des Etudes Latines*, 1960, 38, p. 236-263.
- NICOLET C., *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, Paris, Gallimard, N.R.F., 1976.
- NICOLET C., *L'ordre équestre à l'époque républicaine*, Paris, De Boccard, 1966.
- NICOLET C., *Rendre à César, économie et société dans la Rome antique*, Paris, Gallimard, NRF, 1988.
- NICOLET C., *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, tome I : *Les structures de l'Italie romaine*, Paris, Nouvelle Cléo, 1979.
- NICOLET C. et MICHEL A., *Cicéron*, Paris, Le Seuil, 1961 (Collection « écrivains de toujours »).
- NORTH J. A., « Family strategy and priesthood in the late republic », dans *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, J. Andreau (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1990, p. 527-543 (Actes de la table ronde des 2-4 octobre 1986, Collection de l'Ecole Française de Rome, 129).
- NUNEZ S., *Semantica de la modalidad en Latin*, Universidad de Granada, 1991.
- NUSSBAUM M., *The Fragility of Goodness. Luck and Ethics in Greek Tragedy and Philosophy*, Cambridge University Press, 1986.
- NUSSBAUM M., *Love's knowledge, Essays on Philosophy and Literature*, Oxford University Press, 1990.
- NUSSBAUM M., *The Therapy of Desire. Theory and Practice in Hellenistic Ethics*, Princeton University Press, 1994.
- NUSSBAUM M., *Poetic Justice, The Literary Imagination and Public Life*, Boston, Beacon Press, 1995.
- NUSSBAUM M. et alii, *For Love of Country, debating the limits of Patriotism*, J. Cohen et M. Nussbaum (eds.), Boston, Beacon Press, 1996.
- OISERMAN T. I., « Sur la sous-estimation de la philosophie de Cicéron », *Ciceroniana*, 1988, 6, p. 151-157.
- OKSENBERG-RORTY A., « Agent Regret », dans *Explaining Emotions (Topics in Philosophy)*, A. Oksenberg-Rorty (ed.), University of California Press, 1980, p. 489-506.
- OKSENBERG-RORTY A. et WONG D., « Aspects of Identity and Agency », dans *Identity, Character and Morality, Essays in Moral Psychology*, O. Flanagan et A. Oksenberg-Rorty (eds.), M.I.T. Press, 1990, p. 19-36.
- OKSENBERG-RORTY A. (ed.) *Essays on Aristotle Ethics*, University of California Press, 1980.
- OKSENBERG-RORTY A., « The deceptive self : liars, layers and lairs », dans *Perspectives on self deception*, B. P. Mc Laughlin et A. Oksenberg-Rorty (eds.), University of California Press, p. 11-28.
- OKSENBERG-RORTY A., *Explaining emotions (Topics in philosophy)*, University of California Press, 1980.

- OKSENBERG-RORTY A., *The many Faces of Philosophy : Reflections from Plato to Arendt*, Oxford University Press, 2004.
- OKSENBERG-RORTY A., *Mind in Action, Essays on the Philosophy of Mind*, Boston, Beacon Press, 1991.
- OLIVER-CORON F., « Le Temps virtuel dans la correspondance de Cicéron », dans *Epistulae antiquae II*, L. Nadjó et E. Gavaille (eds.), Louvain, Paris, Peeters, 2002 (*Actes du colloque « Le genre épistolaire et ses prolongements européens*, Université François Rabelais, Tours, 28-30 septembre 2000), p. 77-88.
- OPPERMANN I., *Zur Funktion historischer Beispiele in Ciceros Briefen*, München, Saur, 2000 (*Beiträge zur Altertumskunde*, 138).
- ORNATO E., « Cicéron et les humanistes français de la première génération », dans *Cicerone nell'umanesimo europeo*, Rome, Centro di Studi Ciceroniani, 1997, p. 25-45 (*Ciceroniana*, 1996, 9, *atti del IX Colloquium Tullianum* [Courmayeur, 29 avril -1er mai 1995]).
- ORTMANN U., *Cicero, Brutus und Octavian. Republikaner und Caesarianer. Ihr gegenseitiges Verhältnis im Krisenjahr 44/43 v. Chr.*, 25, Bonn, Habelt, 1988 (Habelts Diss.-Dr. R. Alte Gesch).
- PALMER S. R., *Mood and modality*, Cambridge University Press, 2001 (Textbooks in Linguistics).
- PALMIERI R., « La digressione dell'XI *Philippica* », *Aufidus*, 1999, 13, 37, p. 45-57.
- PANICO G., « Caton et Lélius chez Cicéron. Sagesse grecque ou sagesse romaine ? », dans *Mélanges Lebel*, J.-B. Caron, M. Fortin, G. Maloney (eds.), Québec, St-Jean-Chrysostome, Editions du Sphynx, 1980, p. 257-266.
- PANICO, M., « La *digressio* nella tradizione retorico-grammaticale », *Bollettino di Studi latini*, 2001, 31, 2, p. 478-496.
- PASOLI E., « Su alcuni periodi ipotetici ciceroniani », dans *Atti I Congresso Studi Ciceroniani*, Rome, 1961, p. 345-354.
- PASOLI E., « Sulla sintassi ciceroniana del periodo ipotetico », *Ciceroniana*, 1960, 2, 1-2, p. 156-160.
- PENELHUM T., « Self-identity and self-regard », dans *The Identities of Persons*, A. Oksenberg-Rorty (ed.), University of California Press, 1976, p. 253-280.
- PERELLI L., « L'elogio della vita filosofica in *De re publica*, I, 26-29 », *Bollettino di Studi latini*, 1971, 1, p. 389-401.
- PERELLI L., « Natura e ratio nel II libro del *De re publica* ciceroniano », *Rivista di filologia e di istruzione classica*, 1972, 100, p. 295-311.
- PERELLI L., *Il pensiero politico di Cicerone, tra filosofia greca e ideologia aristocratica romana*, Florence, Nuova Italia, 1990 (Biblioteca di cultura, 170).
- PERLMAN S., « The historical example, its use and importance as political propaganda in the Attic orators », dans *Scripta Hierosolymitana*, Publications of the Hebrew University 7, 1961, p. 150-166.
- PERRET J., « Le bonheur du sage », dans *Hommages à Henry Bardon*, M. Renard et P. Laurens (eds.) Bruxelles, Latomus, 1985, p. 291-298 (Collection Latomus, 187).
- PERRY J., « The importance of being identical », dans *The identities of Persons (Topics in Philosophy)*, A. Oksenberg Rorty (ed.), University of California Press, 1976, p. 67-90.
- PETZOLD K. E., « Cicero und Historie », *Chiron*, 1972, 2, p. 253-276.
- PHILLIPS J. J., « Atticus and the publication of Cicero's works », *Classical World*, 1986, 79, p. 227-237.
- PIANKO G., « Sur la correspondance de Cicéron », *Meander*, 1966, 21, p. 15-19.

- PIGEAUD J., *La maladie de l'âme. Etude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Belles Lettres, 1981.
- PITTIA S., « Circulation maritime et transmission de l'information dans la correspondance de Cicéron », *L'information et la mer dans le monde antique*, J. Andreau et C. Virlouvet (eds.), Rome, 2002, p. 197-217 (Collection de l'École Française de Rome, 297).
- POLLITT J. J. *Art and experience in Classical Greece*, Cambridge University Press, 1972.
- POLLITT J. J., *The Ancient view of Greek Art: criticism, history and terminology*, Yale University Press, 1974 (Yale publications in the history of art).
- POLLITT J. J., *The Art of Rome c.753 B.C.-337 A.D., Sources and documents*, Cambridge University Press, 1983.
- POMEROY S. B., « The Relationship of the Married Woman to her Blood Relatives in Rome », *Ancient Society*, 1976, 7, p. 215-227.
- PONCELET R., *Cicéron, traducteur de Platon, l'expression de la pensée complexe en latin classique*, Paris, De Boccard, 1957.
- POSCHL V., « Ciceros Bildungsprogramm », *Rheinisches Museum für Philologie*, 1995, 138 (3-4), p. 193-209.
- POTTIER, B., « Le temps du monde, le temps de l'énonciateur et le temps de l'événement », dans *Temps et langage I, II, III*, Lille, Modèles Linguistiques, 1995, 15, 1, p. 9-26 (Actes du colloque « Temps et langage », Paris-Sorbonne, 12-14 janvier 1995).
- POVSIC B. S., « Locutiones cotidianae quae in M. Tullii Ciceronis epistulis reperiuntur », *Vita Latina*, 1979, 76, p. 26-31.
- POWELL J. G. F. (ed.), *Cicero the Philosopher : twelve papers*, Oxford University Press, 1995.
- POWELL J. G. F. et NORTH J. A. (eds.), *Cicero's Republic*, University of London, 2001 (Bulletin of the Institute of Classical Studies, Supplément 76).
- PREAUX J., « Le couple de *sapientia* et *eloquentia* », dans *Colloque sur la rhétorique. Calliope I*, R. Chevallier (ed.), Paris, Les Belles Lettres, 1979, p. 171-185 (colloque de l'E.N.S. et Tours, 1977, *Caesarodunum*, 14 bis).
- PUTNAM R. A., « The Moral Life of a Pragmatist », dans *Identity, Character and Morality : Essays in Moral Psychology*, O. Flanagan et A. Oksenberg-Rorty (eds), M.I.T. Press, 1990, p. 67-89.
- PUTZ Th., *De M. Tullii Ciceronis bibliotheca*, thèse de Munster en Westphalie, 1925.
- RADKE G. Von (ed.), *Cicero, ein Mensch seiner Zeit. Acht Vorträge zu einem geistesgeschichtlichen Phänomen*, Berlin, de Gruyter, 1968.
- RAMBAUD M., *Cicéron et l'histoire romaine*, Paris, Belles Lettres, 1953 (Collection d'études Latines).
- RAMBAUD M., « Le *pro Marcello* et l'insinuation politique », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 43-56 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesarodunum* 19 bis).
- RAUZY E., « Les déplacements de point de vue dans la correspondance de Cicéron », dans *Epistulae antiquae II*, L. Nadjo et E. Gavaille (eds.), Louvain, Paris, Peeters, 2002 (Actes du colloque « Le genre épistolaire et ses prolongements européens, Université François Rabelais, Tours, 28-30 septembre 2000), p. 113-126.
- RAWSON B., *The Politics of Friendship : Pompey and Cicero*, Sydney University Press, 1978.
- RAWSON E. D., *Cicero : a portrait*, Londres, Duckworth Publishing, 1975.
- RAWSON E. D., *Intellectual Life in the Late Roman Republic*, Johns Hopkins University Press, 1985.

- RAWSON E. D., « Cicero the historian and Cicero the Antiquarian », *Journal of Roman Studies*, 1972, 62, p. 33-45.
- RAWSON E. D., *Roman Culture and Society*, Oxford, Clarendon Press, 1991.
- RICHARD M.-D., *L'enseignement oral de Platon. Une nouvelle interprétation du platonisme*, préface de P. Hadot, Paris, Le Cerf, 1986.
- RICOEUR P., « L'identité narrative », *Esprit*, 1988, 7-8, p. 295-314.
- RICOEUR P., *La métaphore vive*, Paris, Le Seuil, 1975.
- RICOEUR P., *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil, 1992 (1990).
- RICOEUR P., *Temps et récit*, Paris, Le Seuil, 1983-5 (Collection Points Essais).
- ROCHETTE B., « Écrire en deux langues : remarques sur le mixage des écritures grecque et latine d'après les papyrus littéraires bilingues d'auteurs classiques », *Scriptorium*, 1999, 53 (2), p. 325-334.
- ROCHETTE B., « Remarques sur le bilinguisme gréco-latin », *Les Etudes classiques*, 1996, 64, 1, p. 3-19.
- ROCHETTE B., « Les sobriquets de Pompée dans la correspondance de Cicéron », *Latomus* 2002, 61, 1, p. 41-45.
- ROESCH S., « L'interaction auteur/destinataire dans la correspondance de Cicéron », dans *Epistulae antiquae II*, L. Nadjo et E. Gavoille (eds.), Louvain, Paris, Peeters, 2002 (*Actes du colloque « Le genre épistolaire et ses prolongements européens*, Université François Rabelais, Tours, 28-30 septembre 2000), p. 89-112.
- ROHRER C., *Time, Tense and Quantifiers. Proceedings of the Stuttgart Conference on the Logic of Tense and Quantification*, Tuebingen, Max Niemeyer Verlag, 1980.
- ROLFE J. C., *Cicero and his influence*, New York, Cooper Square Publishers, 1963.
- ROLOFF H., *Maiores bei Cicero*, Diss. Göttingen, 1938.
- RONCONI A., « Cicerone di fronte agli uomini del suo tempo », *Quaderni dell'Associazione italiana di cultura classica, Atene e Roma, Università di Foggia*, 1981, 1, p. 73-93.
- ROSALIA A. de, « La fruizione ciceroniana dei testi tragici di Ennio », *Paideia*, 1990, 45, p. 139-174.
- ROSS TAYLOR L., « On the Chronology of Cicero's Letters to Atticus, Book XIII », *Classical Philology*, 1937, 32, p. 228-40.
- ROSS TAYLOR L., « On the Chronology of Cicero's Letters of 56-55 B.C. », *Classical Philology*, 1949, 44, p. 217-21.
- ROSS TAYLOR L., « Cornelius Nepos and the publication of Cicero's Letters to Atticus », dans *Hommages à J. Bayet*, Bruxelles, 1964, p. 678-681 (Collection Latomus, 70).
- ROSS-TAYLOR L., *Party politics in the age of Caesar*, University of California, 1949 (*Sather Classical Lectures*, 22).
- ROUFFART-THEATRE C., « Cicéron : regards sur soi-même », *Les Etudes classiques*, 1992, 60, p. 197-215.
- ROUSSEAU A., « Le temps comme propriété nominale », dans *La modalité sous tous ses aspects*, S. Voegeler, A. Borillo, M. Vuillaume et C. Vetter (eds.), Amsterdam-Atlanta (GA), éditions Rodopi B.V., 1999, p. 149-166 (Cahiers Chronos).
- ROUSSELLE A., « Parole et inspiration. Le travail de la voix dans le monde romain », *History and Philosophy of the Life Sciences*, 1983, 5, p. 129-157.
- ROUVERET A., *Histoire et imaginaire de la peinture ancienne*, Rome, Ecole Française de Rome, 1989 (Collection de l'Ecole Française de Rome).
- ROWLAND R. J., « Cicero and the Greek world », *Transactions of the American Philological Association*, 1972, 103, p. 451-461.

- RUCH M., « Nationalisme culturel et culture internationale dans la pensée de Cicéron », *Revue des Etudes Latines*, 1958, 36, p. 187-204.
- RUCH M., *Études cicéroniennes*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1970.
- RUCH M., *Le préambule dans les oeuvres philosophiques de Cicéron, Essai sur la genèse et l'art du dialogue*, Paris, Belles Lettres, 1958.
- RUCH M., *Le proemium philosophique chez Cicéron. Signification et portée pour la genèse et l'esthétique du dialogue*, Paris, Les Belles Lettres, 1958 (Publication de la Faculté des Lettres de Strasbourg, 136).
- SALLER, R. P., « Familia, Domus, and the Roman conception of the family », *Phoenix*, 1984, 38, p. 336-355.
- SALLER, R. P., *Patriarchy, property and death in the Roman family*, Cambridge University Press, 1994.
- SALVADORE M., « Cicerone, un politico parsimonioso », dans *Scritti S. Mariotti, Dicti Studiosus : scritti di filologia offerti a Scevola Mariotti dai suoi allievi*, Urbino, Quattro Venti, 1990, p. 54-100.
- SANDULESCU C., « Cicero und Homer », *Studia Classica*, 1970, 12, p. 53-68.
- SANTINI C., « Il Lucullus e Cicerone dinnanzi ai disagi della memoria », *Paideia*, 2000, 55, p. 265-290.
- SAURON G., « Aspects du néo-atticisme à la fin du 1er siècle avant J-C », dans *L'art décoratif à Rome à la fin de la république et au début du principat*, Rome, Ecole Française de Rome, 1981, p. 285-313 (Collection de l'Ecole Française de Rome).
- SCHEID J. et SVENBRO J., « Paroles tissées », dans *Paroles romaines*, F. Dupont (ed.), Presses Universitaires de Nancy, 2000, p. 83-91.
- SCHEID J., *Religion et piété à Rome*, Paris, La découverte, 1985 (Collection Textes à l'appui).
- SCHLICHTING D., *Cicero und die griechische Gesellschaft seiner Zeit*, Diss. Berlin, 1975.
- SCHIFFRIN D., « Tense variations in Narration », *Language*, 1981, 57, p. 45-62.
- SCHRYVERS P. H., « Invention, imagination, et théorie des émotions chez Cicéron et Quintilien », *Rhetoric revalued : Papers from the International Society for the History of Rhetoric*, B. Vickers (ed.), Binghamton, N.Y., Center for Renaissance and Early Medieval Studies, 1982, p. 47-57.
- SCIVOLETTO N., « Urbs, municipia, uillae e studia nell'epistolario di Plinio », *Giornale Italiano di Filologia*, 1989, 41, p. 179-193.
- SCULLARD H. H., *From the Gracchi to Nero : History of Rome from 133 B.C. to A.D. 68*, Londres, Methuen and Co, 1959.
- SEEL O., *Cicero, Wort, Staat, Welt*, Stuttgart, Klett, 1953.
- SEEL O., *Cicero, ein Mensch seiner Zeit*, Berlin, G. Radke, 1968.
- SERBAT G., « Les temps du verbe latin », *Revue des Etudes Latines*, 1975, 53, p. 367-405.
- SERBAT G., « Les temps du verbe en latin : III : Le parfait de l'indicatif actif. Les conceptions du parfait de Varron à Meillet ; le sens du parfait actif d'après Cicéron, Laelius », *Revue des Etudes Latines*, 1976, 54, p. 308-352.
- SETAIOLI, A., « On the Date of Publication of Cicero's Letters to Atticus », *Symbolæ osloenses*, 1976, 51, p. 105-120.
- SHACKLETON-BAILEY D. R., *Cicero (Classical life and Letters)*, Londres, Duckworth, 1971.
- SHACKLETON-BAILEY D. R., « A Ciceronian Odyssey », *Ciceroniana*, 1994, 8, p. 87-92.
- SHACKLETON-BAILEY D. R., « New readings in Cicero, Ad Atticum XIII-XVI », *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 1960, N.S. 6, p. 10-14.
- SHACKLETON-BAILEY D. R., « On Cicero, Ad familiares », *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 1958-1959, N. S. 5, p. 6-15.

- SHACKLETON-BAILEY D. R., *Onomasticon to Cicero's letters*, Stuttgart, Teubner, 1995.
- SHACKLETON-BAILEY D. R., *Towards a text of Cicero Ad Atticum*, Cambridge University Press, 1960 (Cambridge Classical Studies).
- SINKOVICH K. A., *Cicero historicus*, Madison, 1971 (University microfilm).
- SINKOVICH K. A., « Roman history according to Cicero », *Echos du Monde Classique*, 1973, 17, p. 102-106.
- SKRZINSKAJA M. V., « Les œuvres de Cicéron en tant que source d'information sur les médecins à Rome », *Philologia Classica*, 1977, 1, p. 122-128.
- SKUTSCH O., « Quotations in Cicero », *Rivista di Cultura Classica e Medievale*, 1960, 2, p. 195-198.
- SMITH P. R., « A self-indulgent misuse of leisure and writing ? how not to write philosophy : did Cicero get it right ? », dans *Cicero the philosopher, twelve papers*, J. G. F. Powell, Oxford University Press, 1999, p. 301-323.
- SOLIN H., « Appunti sull'onomastica ciceroniana », *Ciceroniana*, 1998, 10, p. 69-80.
- SOLLMAN M. A., « Cicero's Sense of Humour (*De Or. and Att.*) », *Classical Bulletin*, 1960, 36, p. 51-58.
- SOLMSEN M., « Aristotle and Cicero in the *Orator's* playing on the feelings », *Classical Philology*, 1938, 33, p. 399-404.
- SOUSA (de) R., « Rational Homunculi », dans *The Identities of Persons*, A. Oksenberg-Rorty (ed.), University of California Press, 1976, p. 217-238.
- SOUSA (de) R., « Self-deceptive emotions », *Journal of Philosophy*, 1979, 75, p. 684-697
- SPAETH J.W., *Index uerborum Ciceronis poeticorum fragmentorum*, Urbana, 1955.
- SPIEVOGEL J., « *Amicitia* und *res publica* », *Latomus*, 1995, 54, 4, p. 926-927.
- STAROBINSKI J., *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971.
- STAROBINSKI J., *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, 1982 (Folio/Essais).
- STEELE, R. B., « The Greek in Cicero's Epistles », *American Journal of Philology*, 1900, 21, p. 387-410.
- STEIN-HOLKESKAMP E., « Ciceronische *convivia* : der rastlose Republikaner und die zügellosen Zecher », *Hermes*, 2001, 129, 3, p. 362-376.
- STINGER P. M., *The use of historical example as a rhetorical device in Cicero's orations*, Ann Arbor, UMI, 1993.
- STOCKER M., « Friendship and Duty : Some difficult Relations », dans *Identity, Character and Morality : Essays in Moral Psychology*, O. Flanagan et A. Oksenberg-Rorty (eds.), M.I.T. Press, 1990, p. 219-234.
- STOCKER M., « Intellectual Desire, Emotion and Action », dans *Explaining emotions, Topics in Philosophy*, A. Oksenberg-Rorty (ed.), University of California Press, 1980, p. 323-338.
- STOCKTON D., *Cicero : a political biography*, Oxford University Press, 1971.
- STOKES M. C., « Cicero on Epicurean Pleasures », dans *Cicero the philosopher, twelve papers*, J. G. F. Powell (ed.), Oxford University Press, 1999, p. 145-170.
- STRIKER G., « Antipater or the Art of Living », dans *The Norms of Nature*, Cambridge University Press, 1986, p. 185-204.
- STRIKER G., « Cicero and Greek philosophy », *Harvard Studies in Classical Philology*, 1995, 97, p. 53-61.
- SWOBODA K., « Les idées esthétiques de Cicéron », *Acta Sessionis Ciceronianae* (Varsovie, 3-5 décembre 1957), 1960, p. 109-120.
- SYME R., *Roman revolution*, Oxford, Clarendon Press, 1939.

- TAISNE A.-M., « Cicéron et la poésie latine des prodiges », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 57-66 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesarodunum* 19 bis).
- TESTARD M., « Cicéron, bourreau de soi-même ? » *Etudes Classiques*, 1974, 42, p. 149-162.
- TEYSSIER M.-L., « Cicéron et les arts plastiques, peinture et sculpture », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 67-76 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesarodunum* 19 bis).
- TEYSSIER M.-L., « Le langage des arts et l'expression philosophique chez Cicéron : ombres et lumières », *Revue des Etudes Latines*, 1979, 57, p. 187-203.
- THOMAS Y., « Remarque sur la juridiction domestique à Rome », dans *Parenté et stratégies familiales dans l'antiquité romaine*, J. Andreau (ed.), Rome, Ecole Française de Rome, 1990, p. 449-474 (Actes de la table ronde des 2-4 octobre 1986, Collection de l'Ecole Française de Rome, 129).
- THOMAS Y., « Se venger au forum. Solidarité familiale et procès criminel à Rome », dans *La Vengeance. Vengeance, pouvoirs et idéologies dans quelques Civilisations de l'Antiquité*, P. Poly et R. Verdier (eds.), Paris, éditions Cijas, 1984, p. 65-100.
- THRAEDE K., *Grundzüge griechisch-römischer Briefftopik*, Munich, C.H. Beck, 1970.
- TOLF J. S., *Patterns of imagery in Ciceronian invective*, Ph.D., University of Washington, 1999 (A. Gowing dir.).
- TRAGLIA A., *Note su Cicerone critico e traduttore*, Rome, Gismondi, 1947.
- TRAGLIA A., « Note su Cicerone traduttore di Platone e di Epicuro », *Studi de Falco*, 1971, p. 305-340.
- TRAINA A., « Cicerone tra Omero e Virgilio (tra Callimaco e Catullo?) », dans *Letterature comparate. Problemi e metodo. Studi in honore di Ettore Paratore*, Bologne, Pàtron, p. 429-433.
- TREGGIARI S. M., « Cicero between 'public' and 'private' », *Transactions of the American Philological Association*, 1998, 128, p. 1-23.
- TREGGIARI S. M., « The upper-class house as symbol and focus of emotion in Cicero », *Journal of Roman Archaeology*, 1999, 12, p. 33-56.
- TRENCSENYI-WALDAPFEL I., « *De Cicerone poetarum Graecorum interprete* », dans *Atti I Congresso Studi Ciceron*, Rome, 1961, p. 161-174.
- TRISOGLIO F., *La lettera ciceroniana come specchio di umanità*, Turin, Giappichelli, 1985 (Università di Torino, Facoltà di Lettere e Filosofia, 159).
- TRISOGLIO, F. « La Lettera di raccomandazione nell'epistolario ciceroniano », *Latomus*, 1984, 43, p. 751-775.
- TRISOGLIO F., « La quotidianità dei rapporti sociali in Cicerone epistolografo », *Civiltà Classica e Cristiana*, 1984, 5, p. 95-143.
- TROLLOPE A., *Life of Cicero*, New York, Arno Press, 1981.
- TROUARD M. A., *Cicero's attitude towards the Greeks*, Chicago, 1942.
- TUPET A.-M., « Recherches sur la survie de Tages, D'après Cicéron, *De diuinatione*, II, 50 », dans *Présence de Cicéron*, R. Chevallier et M. Testard (eds.), Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 77-87 (Actes du colloque des 25-26 septembre 1982, *Caesarodunum* 19 bis).
- TWIGG-PORTER G., « Cicero, classic gerontologist », *Classical Bulletin*, 1962, 39, p. 1-4.
- VALENTE M., *L'éthique stoïcienne chez Cicéron*, Paris, Librairie Saint-Paul, 1956.
- VAN DEN BRUWAENE M., *La théologie de Cicéron*, Louvain, 1937, p. 43-53.
- VAN DEN BRUWAENE M., *Etudes sur Cicéron*, Bruxelles, L'Édition Universelle, 1946.
- VAN ZYLE D.H., « Cicero's eclecticism and originality », *Akroterion*, 1990, 35, p. 118-122.
- VAN ZYLE D.H., *Cicero's legal philosophy*, Roodeport, Digma publications, 1986.

- VASALY A. C., *The spirit of place. The rhetorical use of locus in Cicero's speeches*, Indiana University, 1983.
- VENDLER Z. *Linguistics in Philosophy*, Cornell University Press, 1967.
- VENINI P., « La distribuzione delle parole greche nell'epistolario di Cicerone », *Rendiconti dell'Istituto Lombardo*, 1952, 85, p. 50-68.
- VENINI P., « Storia greca e attualità romana in Cicerone », *Rendiconti dell'Istituto Lombardo*, 1976, 110, p. 272-280.
- VERNANT J.-P., *Mythe et pensée chez les Grecs, études de psychologie historique*, Paris, La Découverte, 1990 (1^{ère} ed. 1965).
- VEYNE P., « L'hellénisation de Rome et la problématique des acculturations », *Diogène*, 1979, 106, p. 3-29.
- VIARRE S., « La lettre à double destinataire (Ovide, *Pontiques*, IV, 8) », dans *Epistulae antiquae II*, L. Nadjó et E. Gavaille (eds.), Louvain, Paris, Peeters, 2002 (*Actes du colloque « Le genre épistolaire et ses prolongements européens*, Université François Rabelais, Tours, 28-30 septembre 2000), p. 189-202.
- VIPARELLI V., « Cicerone filosofo : un'esperienza anomala nel panorama della tradizione occidentale », *Bollettino di Studi Latini*, 1996, 26, 2, p. 449-463.
- VOELKE A.-J., *Les rapports avec autrui dans la philosophie grecque d'Aristote à Panétius*, Paris, Vrin, 1961 (Collection Bibliothèque d'histoire de la philosophie).
- VOELKE A.-J., *La philosophie comme thérapie de l'âme. Etudes de philosophie hellénistique*, Paris, Le Cerf, 1993.
- VOGT J., « *Homo Novus* ». *Ein Typus der römischen Republik*, Stuttgart, Antrittsrede Universität Tübingen, 1926.
- WAHL J., *Etude sur le Parménide de Platon*, Paris, Vrin, 1951 (4^{ème} édition).
- WARD A. M., *Ad Familiares V, 7. Cicero, Pompey, Poseidonius and the Scipio-Laelius myth*, Princeton University, 1968.
- WARD A. M., « The Early Relationships between Cicero and Pompey until 80 B.C. », *Phoenix*, 1970, 24, p. 119-129.
- WATSON W. L., « The surname as a brickbat in Cicero's speeches », *Classical Journal*, 1970, 66, p. 55-58.
- WATT W. S., « Notes on Cicero. *Epistulae ad Familiares* », *Hermes*, 1980, 108, p. 357-365.
- WATT W. S., « Notes on Cicero. *Epistulae ad Familiares* », *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, 1980, 26, p. 89-96.
- WATT W. S., « Notes on Cicero. *Epistulae ad Quintum fratrem* », *Liverpool Classical Monthly*, 1981, 6, p. 89-96.
- WATT W. S., « Some Codices of Cicero, *Epistulae ad Atticum* », *Hermes*, 1965, 93, p. 244-249.
- WEYSENHOFF C., *De Ciceronis epistulis deperditis*, Cracovie, Ossolineum, 1966.
- WEYSENHOFF C., « Les manuscrits des Lettres de Cicéron dans les bibliothèques médiévales », *Eos*, 1966, 56, p. 281-287.
- WHEELER M., « Cicero's Political Ideal », *Greece and Rome*, 1952, 21, p. 49-56.
- WHITE, S. A., « Cicero and the Therapists », dans *Cicero the Philosopher*, J.G.F. Powell (ed.), Oxford, 1995, p. 219-246.
- WHITE, S. L., « Self-deception and Responsibility for the self », dans *Perspectives on Self-deception*, B. P. Mc Laughlin et A. Oksenberg-Rorty (eds.), University of California Press, 1988, p. 450-486.

- WIEDEMANN T., *Cicero and the End of the Roman Republic*, London, Bristol Classical Press, 1994.
- WIKARJAK J., « De epistulis a Cicerone in publico propositis », *Eos*, 1973, 61, p. 57-75.
- WILLCOCK M. M., « A Ciceronia joke (*Ad. Q. Fr.* 2.11[10].2-3) », *Liverpool Classical Monthly*, 1981, 6, p. 183-184.
- WILKINS J., HARVEY D. et DOBSON M. (eds.), *Food in Antiquity*, University of Exeter Press, 1995.
- WILLIAMS B., *Ethics and the Limits of Philosophy*, Harvard University Press, 1985.
- WILLIAMS B., « Persons, Character and Morality », dans *The Identities of Persons*, A. Oksenberg-Rorty (ed.), University of California Press, 1976, p. 197-216.
- WIRSZUBSKI C., *Libertas as a political idea at Rome during the late Republic and early principate*, Cambridge University Press, 1950.
- WIRSZUBSKI C. « Cicero's *cum dignitate otium* : a reconsideration », *Journal of Roman Studies*, 1954, 44, p. 1-13.
- WISNIEWSKI B., « Devoir et plaisir chez Cicéron », *Latomus*, 1983, 42, p. 597-600.
- WOLFSON N., « Conversational Historical Present Alternation », *Language*, 1979, 55, p. 168-182.
- WOLLHEIM R., « On Persons and their Lives », dans *Explaining Emotions (Topics in Philosophy)*, A. Oksenberg Rorty (ed.), University of California Press, 1980, p. 299-321.
- WOOD N., *Cicero's Social and Political Thought*, University of California Press, 1988.
- ZAMBARBIERI M., *L'Iliade com'è. Lettura, problemi, poesia*, Milan, Cisalpino-Goliardica, volume I (chants I-XII) 1988, volume II (chants I-XII) 1990.
- ZETZEL J. E. G., « Looking backward : past and present in the late Roman Republic », *Pegasus*, 1994, 37, p. 20-32.
- ZETZEL J. E. G., « Natural law and poetic justice : a Carneadean debate in Cicero and Virgil », *Classical Philology*, 1996, 91, 4, p. 297-319.
- ZORZETTI N., « Dimostrare e convincere : l'*exemplum* nel ragionamento induttivo e nella comunicazione », dans *Rhétorique et histoire, L'exemplum et le modèle de comportement dans le discours antique et médiéval*, J. Berlioz et J.-M. David (eds.), Rome, Ecole Française de Rome, 1980, p. 33-65 (table ronde organisée par l'Ecole Française de Rome le 18 Mai 1979, *Mélanges de l'Ecole française de Rome* 92, 1).

